B 17
3
95
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

Digitized by Google

K 1.94 t

Digitized by Google

NOUVELLE TRADUCTION

DE

L'HISTORIEN JOSEPH,

TOME QUATRIEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOUVELLE TRADUCTION

DE

L'HISTORIEN JOSEPH,

FAITE SUR LE GREC;

AVEC des Notes critiques & hiſtoriques pour en corriger le Texte dans les endroits où il paroît altéré ; l'expliquer dans ceux où il eſt obſcur ; fixer les temps & les circonſtances de quelques événemens qui ne ſont pas aſſez développés ; éclaircir les ſentimens de l'Auteur & en donner une juſte idée :

PAR le R. P. GILLET, Chanoine Régulier de S. Auguſtin, Congrégation de France, Bibliothécaire de l'Abbaye de Sainte Genevieve.

TOME QUATRIEME.

A PARIS;
Chez JACQUES-FRANÇOIS FROULLÉ, Libraire, Pont Notre-Dame, à Saint Jacques.

M. DCC. LXVII.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

14 DIC. 1970

Bº 17. 3. 95

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES
DE LA GUERRE DES JUIFS
CONTRE LES ROMAINS.

LIVRE PREMIER.

INTRODUCTION. Motifs qui ont engagé Joſeph à écrire cette Hiſtoire. page 1.

CHAPITRE I. Antiochus Epiphane ſe rend maître de Jéruſalem, & dépouille le Temple. Valeur de Mathathias Machabée. Judas Machabée & Jean ſuccédent à leur pere. Ils rétabliſſent le ſervice de Dieu aboli par Antiochus. Leur mort. 8.

CHAP. II. Jonathas & Simon Machabée ſuccédent à Judas leur frere en la qualité de Princes des Juifs : & Simon délivre la Judée de la ſervitude des Macédoniens. Il eſt tué en trahiſon par Ptolumée ſon gendre. Hircan l'un de ſes fils hérite de ſa vertu & de ſa qualité. Sa mort. 11.

CHAP. III. Ariſtobule, fils aîné d'Hircan, prend le premier la qualité de Roi. Il fait mourir ſa mere & Antigone ſon frere, & meurt lui-même de regret après un an de régne. 15.

CHAP. IV. Alexandre, un des freres d'Ariſtobule, lui ſuccéde. Ses guerres. Cruelle action qu'il fit. Sa mort. Il régna vingt-ſept ans. 18.

CHAP. V. Alexandre laiſſe en mourant deux fils, Hircan & Ariſtobule ; & établit Régente la Reine Alexandra ſa femme. Elle donne trop d'autorité aux Phariſiens pendant les neuf années de ſon régne. Sa mort. 22.

CHAP. VI. Ariſtobule après la mort de ſa mere uſurpe le Royaume ſur Hircan ſon frere aîné. Antipater porte Arétas Roi des Arabes à aſſiſter Hircan pour le rétablir dans ſon Royaume. Ariſtobule eſt d'abord défait ; mais remporte enſuite un grand avantage ſur les Arabes. Les deux freres ont recours à Pompée, pour terminer leur différend. Ariſtobule traite avec lui ; mais ne tient pas ce qu'il avoit promis. 25.

CHAP. VII. Pompée aſſiége & prend Jéruſalem. Il entre dans le Saint des Saints. Il méne Ariſtobule priſonnier à Rome avec ſes enfans. 28.

CHAP. VIII. Alexandre, l'aîné des fils d'Ariſtobule, ſe ſauve en chemin. Il arme en Judée ; mais il eſt défait par Gabinius Général d'une armée Romaine, qui réduit la Judée en République. Ariſtobule ſe ſauve de Rome, vient en Judée, & aſſemble des troupes. Les Romains le vainquent dans une bataille, & Gabinius le renvoie priſonnier à Rome. Différentes expéditions de Gabinius, Craſſus & Caſſius. Femme & enfans d'Antipater. 32.

CHAP. IX. Céſar, après s'être rendu maître de Rome, met Ariſtobule en liberté, & l'envoie en Syrie. Les partiſans de Pompée l'empoiſonnent ; & Pompée fait trancher la tête à Alexandre ſon fils. Après la mort de Pompée Antipater ſe tourne du côté de Céſar, & donne du ſecours à Mithridate. Il en eſt récompenſé par de grands honneurs. 37.

CHAP. X. Céſar donne la grande Sacrificature à Hircan, & le Gouvernement de la Judée à Antipater, qui fait enſuite donner à Phaſaël ſon fils aîné le Gouvernement de Jéruſalem, & à Hérode ſon ſecond fils celui de la Galilée. Hérode fait exécuter à mort pluſieurs voleurs. On l'oblige à comparoître en jugement pour ſe juſtifier. Céſar eſt tué dans le Capitole par Brutus & Caſſius. 39.

CHAP. XI. Caſſius vient en Syrie. Hérode qui avoit le commandement de cette Province, ſe met bien avec lui. Malichus fait empoiſonner Antipater qui lui avoit ſauvé la vie. Hérode s'en venge en faiſant tuer Malichus par des Officiers des troupes Romaines. 44.

CHAP. XII. Félix qui commandoit des troupes Romaines attaque dans Jéruſalem Phaſaël qui le repouſſe. Hérode défait Antigone fils d'Ariſtobule, & fiance Mariamne. Il gagne l'amitié d'Antoine, qui traite très mal des députés de Jéruſalem, qui venoient lui faire des plaintes de lui & de Phaſaël ſon frere. 48.

CHAP. XIII. Antigone aſſiſté des Parthes aſſiége inutilement Phaſaël & Hérode dans le Palais de Jéruſalem. Hircan & Phaſaël ſe laiſſent perſuader d'aller trouver Barzaphanes Général de l'armée des Parthes, qui les retient priſonniers, & envoie à Jéruſalem pour arrêter Hérode. Il ſe retire la nuit, eſt attaqué en chemin, & a toujours l'avantage. Phaſaël ſe tue lui-même, & Hircan eſt mené en Parthie. 51.

CHAP. XIV. Ingratitude du Roi des Arabes envers Hérode, qui s'en va à Rome, où il eſt déclaré Roi de Judée. 56.

CHAP. XV. Antigone aſſiége la forteresſe de Maſſada. Hérode à ſon retour de Rome fait lever le ſiége, & aſſiége Jéruſalem. Obligé de ſe retirer, il s'apperçoit que Silon l'avoit trahi. 59.

CHAP. XVI. Hérode défait dans un grand combat un grand nombre de voleurs. Adreſſe dont il ſe ſert pour forcer ceux qui s'étoient retirés dans des cavernes. Il va avec quelques troupes trouver Antoine qui faiſoit la guerre aux Parthes. 63.

CHAP. XVII. Joſeph frere d'Hérode eſt tué dans un combat. Songe d'Hérode à ce ſujet. De quelle ſorte Hérode venge cette mort. Il évite deux grands périls. Il aſſiége Jéruſalem aſſiſté de Soſius avec une armée Romaine, & épouſe Mariamne durant ce ſiége. 67.

CHAP. XVIII. Hérode prend de force Jéruſalem, & en rachete le pillage. Soſius méne Antigone priſonnier à Antoine, qui lui fait trancher la tête. Cléopatre obtient d'Antoine quelque partie des Etats de la Judée, où elle va, & y eſt magnifiquement reçue par Hérode. 71.

CHAP. XIX. Hérode veut aller ſecourir Antoine contre Auguſte; mais Cléopatre l'oblige à continuer de faire la guerre aux Arabes. Il gagne une bataille contr'eux, & en perd une autre. Un grand tremblement de terre arrivé en Judée les rend ſi audacieux, qu'ils tuent les Ambaſſadeurs des Juifs. Hérode voyant les ſiens étonnés, leur redonne tant de cœur par une harangue, qu'ils vainquent les Arabes, & les réduiſent à le prendre pour leur protecteur. 75.

CHAP. XX. Antoine ayant été vaincu par Auguſte à la bataille d'Actium, Hérode va trouver Auguſte, & lui parle ſi généreuſement, qu'il gagne ſon amitié, & le reçoit enſuite dans ſes Etats avec tant de magnificence, qu'Auguſte augmente de beaucoup ſon Royaume. 80.

CHAP. XXI. Superbes édifices faits en très-grand nombre par Hérode, tant au dedans qu'au dehors de ſon Royaume, entre leſquels furent ceux de rebâtir entiérement le Temple de Jéruſalem & la ville de Céſarée. Ses extrêmes libéralités. Avantages qu'il avoit reçus de la nature auſſi bien que de la fortune. 84.

CHAP. XXII. Hérode ſurpris par les cabales & les calomnies d'Antipater, de Pheroras & de Salomé, fait mourir Hircan grand Sacrificateur, à qui le Royaume de Judée appartenoit, Ariſtobule frere de Mariamne, & Mariamne ſa femme. 90.

CHAP. XXIII. Calomnies contre les fils de Mariamne. Antipater eſt chargé du ſoin de les veiller. Accuſés à Rome devant Auguſte, ce Prince reconnoit leur innocence, & ils rentrent en grace auprès d'Hérode leur pere. 94.

CHAP. XXIV. Antipater excite Glaphyra femme d'Alexandre à le rendre odieux. Hérode pardonne à Pheroras & à Salomé, quoique reconnus coupables. Il fait donner la queſtion à ſes Eunuques, & mettre en priſon Alexandre. 99.

CHAP. XXV. Archélaüs réconcilie Alexandre & Pheroras avec Hérode. 106.

CHAP. XXVI. Euricles gagne l'affection d'Hérode, & accuſe ſourdement les fils de Mariamne. Ce fut en vain que Varate, originaire de Coos, voulut les diſculper. 110.

CHAP. XXVII. Hérode, après en avoir obtenu la permiſſion d'Auguſte, accuſe ſes fils à Béryte: ils ſont condamnés quoique abſens; & peu de tems après les ayant envoyés à Sebaſte, on les étrangla par ſon ordre. 115.

CHAP. XXVIII. Cabales d'Antipater qui étoit haï de tout le monde. Le Roi Hérode témoigne vouloir prendre un grand ſoin des enfans d'Alexandre & d'Ariſtobule. Mariages qu'il projette à ce ſujet, & enfans qu'il eut de neuf femmes, outre ceux qu'il avoit eus de Mariamne. Antipater lui fait changer

de deſſein touchant ſes mariages. 118.
CHAP. XXIX. Diviſion dans la Cour d'Hérode. Antipater eſt envoyé à Rome, où Silleus ſe rend auſſi. Pheroras eſt chaſſé de la Cour, parce qu'il ne vouloit pas répudier ſa femme, & meurt dans ſa Tétrarchie. 122.
CHAP. XXX. Hérode ayant découvert que Pheroras l'avoit voulu empoiſonner à l'inſtance d'Antipater, raye de ſon teſtament Hérode l'un de ſes fils; parce que Mariamne ſa mere, fille de Simon grand Sacrificateur, avoit eu part à cette conſpiration. 125.
CHAP. XXXI. Autres preuves des crimes d'Antipater. Il retourne de Rome en Judée, & y eſt accuſé. 129.
CHAP. XXXII. Hérode confond Antipater en préſence de Varus Gouverneur de Syrie, le fait mettre en priſon, & l'auroit dès lors fait mourir, s'il ne fût tombé malade. Il change ſon teſtament, & déclare Archélaüs ſon ſucceſſeur au Royaume. 133.
CHAP. XXXIII. On arrache un aigle d'or qu'Hérode avoit fait conſacrer ſur le portail du Temple. Sévère châtiment qu'il en fait. Horrible maladie de ce Prince, & cruels ordres qu'il donne à Salomé ſa ſœur & à ſon mari. Il veut ſe ruer. Sur le bruit de ſa mort, Antipater voulant corrompre ſes gardes, il l'envoie ruer. Il meurt cinq jours après Antipater. Superbes funérailles qu'Archélaüs lui fait faire. 140.

LIVRE SECOND.

CHAP. I. Archélaüs, après les funérailles du Roi Hérode ſon pere, va au Temple, où il eſt reçu avec de grandes acclamations. Il accorde au peuple toutes ſes demandes. Quelques Juifs ayant excité une ſédition, il envoya pour les contenir des ſoldats qui en tuerent environ trois mille. 156.
CHAP. II. Archélaüs part pour Rome. Antipas, l'un des fils d'Hérode, va auſſi à Rome pour conteſter le Royaume à Archélaüs, qui accuſé devant Auguſte eſt renvoyé ſans que rien fût décidé alors. 159.
CHAP. III. Grande révolte arrivée dans Jéruſalem par la mauvaiſe conduite de Sabinus pendant le ſéjour d'Archélaüs à Rome. 163.
CHAP. IV. Autres grands troubles arrivés dans la Judée pendant l'abſence d'Archélaüs. 166.
CHAP. V. Varus Gouverneur de Syrie pour les Romains réprime les ſoulévemens arrivés dans la Judée, & fait crucifier environ deux mille ſéditieux. 168.
CHAP. VI. Les Juifs envoient des Ambaſſadeurs à Auguſte, pour le prier de les exempter d'obéir à des Rois, & de les réunir à la Syrie. Ils lui parlent contre Archélaüs & contre la mémoire d'Hérode. Auguſte confirme le teſtament d'Hérode, & remet à ſes enfans ce qu'il lui avoit légué. 170.
CHAP. VII. Auguſte envoie aux galeres un impoſteur qui ſe diſoit être Alexandre fils d'Hérode. Sur les plaintes que les Juifs font d'Archélaüs, il le relégue à Vienne dans les Gaules, & confiſque tout ſon bien. Mort de la Princeſſe Glaphyra, qu'Archélaüs avoit épouſée. Songes qu'ils avoient eus. 173.
CHAP. VIII. L'Ethnarchie d'Archélaüs eſt réduite en Province Romaine. Un nommé Judas, Galiléen, établit parmi les Juifs une quatriéme Secte. Des trois autres Sectes qui y étoient déja, & particuliérement de celle des Eſſeniens. 176.
CHAP. IX. Mort de Salomé. Villes bâties par Hérode & Philippe. Mort d'Auguſte. Tibère ſuccéde à l'Empire. Troubles arrivés ſous Pilate Gouverneur de Judée. Tibère fait mettre en priſon Agrippa fils d'Ariſtobule, fils d'Hérode le Grand, & il y demeura juſqu'à la mort de cet Empereur. L'Empereur Caïus Caligula donne à Agrippa la Tétrarchie qu'avoit Philippe, & l'établit Roi. Hérode le Tétrarque, beaufrere d'Agrippa, va à Rome pour être auſſi déclaré Roi; mais au lieu de l'obtenir, Caïus donne ſa Tétrarchie à Agrippa. 186.
CHAP. X. L'Empereur Caïus Caligula ordonne à Pétrone Gouverneur de Syrie de contraindre les Juifs, par les armes, à recevoir ſa ſtatue dans le Temple: mais Pétrone fléchi par leurs prières lui écrivit en leur faveur; ce qui lui auroit coûté la vie, ſi ce Prince ne fût mort auſſitôt après. 189.

CHAP. XI. L'Empereur Caïus ayant été aſſaſſiné, le Sénat veut reprendre l'autorité ; mais les gens de guerre déclarent Claudius Empereur, & le Sénat eſt contraint de céder. Claudius confirme le Roi Agrippa dans le Royaume de Judée, & y ajoute encore d'autres Etats, & donne à Hérode ſon frere le Royaume de Chalcide. Mort du Roi Agrippa, ſurnommé le Grand, & d'Hérode. Leur poſtérité. 192.

CHAP. XII. Différens troubles arrivés à Jéruſalem favoriſés par Cumanus, & réprimés par Quadratus. L'Empereur envoie Cumanus en exil, pourvoit Félix du gouvernement de la Judée, & donne à Agrippa au lieu du Royaume de Chalcide qu'il avoit eu après la mort de ſon oncle, la Tétrarchie qu'avoit eue Philippe, & pluſieurs autres Etats. Mort de Claudius. Néron lui ſuccéde à l'Empire. 195.

CHAP. XIII. Cruautés & folies de l'Empereur Néron. Grand nombre de meurtres commis dans Jéruſalem par des aſſaſſins nommés Sicaires. Voleurs & faux Prophétes châtiés par Félix Gouverneur de Judée. Conteſtations entre les Juifs & les autres habitans de Céſarée. 199.

CHAP. XIV. Feſtus ſuccéde à Félix au Gouvernement de la Judée, & à Feſtus, Albinus qui traite tyranniquement les Juifs. Florus lui ſuccéde en cette charge, & fait encore beaucoup pis que lui. Ce fut ſa cruauté qui engagea les Juifs à faire la guerre aux Romains. 203.

CHAP. XV. La Reine Bérénice, ſœur du Roi Agrippa, voulant adoucir l'eſprit de Florus, pour faire ceſſer ſa cruauté, court elle-même riſque de la vie. Florus rallume la ſédition qui étoit preſque éteinte. 208.

CHAP. XVI. Florus mande à Ceſtius, Gouverneur de Syrie, que les Juifs s'étoient révoltés : & eux de leur côté accuſent Florus auprès de lui. Le Roi Agrippa vient à Jéruſalem, & trouve le peuple porté à prendre les armes, ſi on ne lui faiſoit juſtice de Florus ; mais il l'en détourne, en lui repréſentant quelle étoit la puiſſance des Romains. 213.

CHAP. XVII. La harangue du Roi Agrippa perſuade le peuple. Mais ce Prince l'exhortant enſuite d'obéir à Florus juſqu'à ce que l'Empereur lui eût donné un ſucceſſeur, il s'en irrite de telle ſorte, qu'il le chaſſe de la ville avec des paroles offenſantes. Les ſéditieux ſurprennent Maſſada, & maſſacrent la garniſon Romaine. Ayant Manahem à leur tête, ils brûlent le Greffe des actes publics avec le Palais du Roi Agrippa & de la Reine Bérénice, & aſſiégent le haut Palais. Les aſſiégés ſont contraints de ſe retirer dans les Tours royales. Ce Manahem, qui faiſoit le Roi, eſt exécuté en public : & ceux qui avoient formé un parti contre-lui continuant le ſiége, prennent ces Tours par capitulation, manquent de foi aux Romains, & les tuent tous, à la réſerve de leur Chef. 226.

CHAP. XVIII. Maſſacre des Juifs en Céſarée, Scitopolis, Alexandrie, & en diverſes autres villes. 234.

CHAP. XIX. Ceſtius s'étant approché de Jéruſalem, les Juifs l'attaquent & le contraignent de ſe retirer. Il aſſiége le Temple de Jéruſalem, & l'auroit pris, s'il n'eût imprudemment levé le ſiége. Les Juifs le pourſuivent dans ſa retraite, lui tuent quantité de gens, & le réduiſent à avoir beſoin d'un ſtratagême pour ſe ſauver. 243.

CHAP. XX. Ceſtius veut faire tomber ſur Florus la cauſe du malheureux ſuccès de ſa retraite. Ceux de Damas maſſacrent dix mille Juifs qui demeuroient dans leur ville. Les Juifs nomment des Chefs pour la conduite de la guerre qu'ils entreprennent contre les Romains, du nombre deſquels fut Joſeph, Auteur de cette Hiſtoire, à qui ils donnent le Gouvernement de la baſſe & haute Galilée. Il établit une grande diſcipline, & donne d'excellens ordres. 249.

CHAP. XXI. Deſſeins formés contre Joſeph par Jean de Giſcala, qui étoit un très-méchant homme. Périls qu'il courut, & par quelle adreſſe il s'en ſauva. Stratagême de Joſeph pour reprendre Tibériade, qui s'étoit révoltée contre lui. 253.

CHAP. XXII. Les Juifs ſe préparent à la guerre contre les Romains. Voleries & ravages faits par Simon fils de Gioras. 262.

LIVRE TROISIÉME.

CHAP. I. L'Empereur Néron donne à Veſpaſien le commandement de ſes armées de Syrie pour faire la guerre aux Juifs. 322.

CHAP. II. Les Juifs voulant attaquer la ville d'Aſcalon, où il y avoit une garniſon Romaine, perdent dix-huit mille hommes en deux combats avec Jean & Silas, deux de leurs Chefs; & Niger qui étoit le troiſiéme, ſe ſauve comme par miracle. Veſpaſien arrive à Sepheris. 324.

CHAP. III. Deſcription de la Galilée, de la Samarie, de la Judée, & de quelques autres Provinces voiſines. 327.

CHAP. IV. Joſeph tente de ſe rendre maître de Sepheris, mais il en eſt repouſſé. Veſpaſien & Tite ſon fils ſe rendent à Ptolémaïde avec une armée de ſoixante mille hommes. 330.

CHAP. V. Diſcipline des Romains dans la guerre. 332.

CHAP. VI. Placide, l'un des Chefs de l'armée de Veſpaſien, veut attaquer la ville de Jotapat; mais les Juifs le contraignent d'abandonner honteuſement cette entrepriſe. Veſpaſien entre dans la Galilée. 337.

CHAP. VII. Veſpaſien brûle la ville de Gadara, & aſſiége Jotapat où Joſeph s'étoit renfermé. Divers aſſauts donnés inutilement. Deſcription de cette ville. Trajan eſt envoyé par Veſpaſien contre Japha; & Tite prend enſuite cette ville. Cerealis envoyé par Veſpaſien contre les Samaritains, en tue plus de onze mille ſur la montagne de Garizim. Veſpaſien averti par un transfuge de l'état des aſſiégés dans Jotapat, les ſurprend au point du jour lorſqu'ils étoient preſque tous endormis. Il les fait maſſacrer, fait ruiner la ville & mettre le feu aux forteresſes. 339.

CHAP. VIII. Joſeph ſe ſauve dans une caverne, où il rencontre quarante des ſiens. Il y eſt découvert par une femme. Veſpaſien envoya un Tribun de ſes amis lui donner toutes les aſſurances qu'il pouvoit deſirer, & il ſe réſolut de ſe rendre à lui: mais ceux qui étoient avec lui dans cette caverne, lui font des reproches, & l'exhortent à prendre la même réſolution qu'eux de ſe tuer. Diſcours qu'il leur fait pour les détourner de ce deſſein. Ne pouvant réuſſir, il leur perſuade de jetter le ſort pour être tués par leurs compagnons, & non par eux-mêmes. Il demeure ſeul en vie avec un autre, & ſe rend aux Romains. Il eſt mené à Veſpaſien. Sentimens favorables de Tite pour lui. Il fut bien traité, parce qu'il promit à Veſpaſien & à Tite qu'ils ſeroient Empereurs. 363.

CHAP. IX. Les Romains prennent ſans peine la ville de Joppée. Veſpaſien la fait ruiner. Il eſt reçu dans Tibériade. 371.

CHAP. X. Veſpaſien aſſiége Tarichée, & Tite ſon fils s'en rend maître. Deſcription du lac de Genezareth, de la fertilité de la terre qui l'environne, & de la ſource du Jourdain. 378.

LIVRE QUATRIÉME.

CHAP. I. Veſpaſien aſſiége la ville de Gamala. Il la prend & la fait détruire. Pluſieurs milliers de Juifs y périrent. 391.

CHAP. II. Tite eſt reçu dans Giſcala, d'où Jean, après l'avoir trompé, s'étoit enfui la nuit, & s'étoit ſauvé à Jéruſalem. 401.

CHAP. III. Jean de Giſcala s'étant ſauvé à Jéruſalem trompe le peuple en lui repréſentant fauſſement l'état des choſes. Diſpute entre les Zélateurs & Ananus grand Sacrificateur. Le peuple prend parti dans cette querelle. 406.

CHAP. IV. Les Iduméens viennent au ſecours des Zélateurs. Ananus leur refuſe l'entrée de Jéruſalem. Diſcours que Jeſus, l'un des Sacrificateurs, leur fait du haut d'une tour, & leur réponſe. 419.

CHAP. V. Les Zélateurs aſſiégés dans le Temple en ſortent, & vont ouvrir la porte de la ville aux Iduméens, qui y exercent des cruautés horribles. Ils tuent Ananus, Jeſus & Zacharie, & ſe retirent dans leur pays. 429.

Digitized by Google

CHAP. VI. Les Zélateurs délivrés par les Iduméens redoublent leurs cruautés. Les Officiers des troupes Romaines preſſent Veſpaſien d'attaquer Jéruſalem pour profiter de la diviſion des Juifs. Sa réponſe pour montrer que la prudence l'obligeoit à différer. 435.
CHAP. VII. Jean de Giſcala aſpirant à la tyrannie, les Zélateurs ſe diviſent en deux factions, de l'une deſquelles il demeure le Chef. Ceux que l'on nommoit Sicaires ou aſſaſſins, ſe rendent maîtres de Maſſada, & y exercent mille brigandages. La ville de Gadara ſe rend volontairement à Veſpaſien; & Placide envoyé par lui contre les Juifs répandus dans la campagne, en tue un très-grand nombre. 440.
CHAP. VIII. Vindex ſe révolte dans les Gaules contre l'Empereur Néron. Veſpaſien, après avoir fait le dégât en divers endroits de la Judée & de l'Iduméе, ſe rend à Jéricho, où il entre ſans réſiſtance. Deſcription de Jéricho: d'une admirable fontaine qui en eſt proche: de l'extrême fertilité du pays d'alentour, du lac Aſphaltide, & des effroyables reſtes de l'embraſement de Sodome & Gomorrhe. 447.
CHAP. IX. Veſpaſien commence à bloquer Jéruſalem; mais la mort des Empereurs Néron & Galba loi fait changer de deſſein. Hiſtoire de Simon fils de Giotas. 452.
CHAP. X. Veſpaſien eſt déclaré Empereur par ſon armée. Il met Joſeph en liberté d'une maniére fort honorable. 463.
CHAP. XI. L'armée de Vitellius ayant été défaite dans Rome, & lui-même ayant été égorgé, Veſpaſien ſe rendit à Rome, & Tite ſon fils revint de Jéruſalem. 470.

LIVRE CINQUIÉME.

CHAP. I. L'Auteur déplore le malheur de Jéruſalem toujours agitée par les ſéditieux. 491.
CHAP. II. Tite après avoir raſſemblé ſon armée marche contre Jéruſalem. Après avoir bien conſideré cette ville, il ne ſçait où aſſeoir ſon camp. 497.
CHAP. III. Les ſéditions s'étant appaiſées à l'arrivée de Tite, recommencerent de nouveau au ſujet de la Pâque. Les factieux feignant de vouloir ſe rendre aux Romains font que pluſieurs ſoldats s'engagent témérairement à un combat. Tite les menaça d'abord, & leur pardonna enſuite cette témérité. 504.
CHAP. IV. Deſcription de la ville de Jéruſalem. 509.
CHAP. V. Deſcription du Temple, & quelques coutumes légales du grand Sacrificateur & de ſes vêtemens. De la fortereſſe Antonia. 515.
CHAP. VI. Quel étoit le nombre de ceux qui ſuivoient le parti de Simon & Jean. Tite va encore reconnoître Jéruſalem, & réſout par quel endroit il la devoit attaquer. Nicanor, l'un de ſes amis, voulant exhorter les Juifs à demander la paix, eſt bleſſé d'un coup de fléche. Tite fait ruiner les fauxbourgs; & l'on commence les travaux. 525.
CHAP. VII. La chute d'une des tours que Tite avoit fait élever ſur ſes plattes formes, met le trouble dans le camp des Romains. Ce Prince ſe rend maître du premier mur de la ville, & attaque le ſecond. Efforts incroyables de valeur des aſſiégeans & des aſſiégés. Belle action de Longinus Chevalier Romain; & artifices dont un Juif nommé Caſtor ſe ſervit pour tromper Tite. 531.
CHAP. VIII. Tite gagne le ſecond mur. Les Juifs l'en chaſſent; & quatre jours après il le regagne, & ſe prépare à emporter le troiſiéme. 537.
CHAP. IX. Tite pour étonner les aſſiégés, forme deux attaques contre le troiſiéme mur, & envoie en même tems Joſeph, Auteur de cette Hiſtoire, exhorter les factieux à lui demander la paix. 540.
CHAP. X. Le diſcours de Joſeph touche tellement une partie du peuple, qu'ils étoient prêts à s'enfuir vers les Romains. Horrible famine dont Jéruſalem étoit affligée, & cruautés incroyables des factieux. 552.
CHAP. XI. Pluſieurs de ceux qui s'enfuyoient de Jéruſalem étant attaqués par les Romains, & pris après s'être défendus, étoient crucifiés à la vuë des aſſiégés. Antiochus Epiphane va témérairement à l'aſſaut, & eſt repouſſé avec

Digitized by Google

grande perte. Les Juifs ruinent par une mine les terraſſes des Romains, & brûlent leurs béliers. 556.
CHAP. XII. Tite fait enfermer Jéruſalem d'un mur avec treize forts. Affreuſe miſére dans laquelle cette ville fut réduite. 563.
CHAP. XIII. Simon fait mourir ſur une fauſſe accuſation le Sacrificateur Mathias, & dix-ſept autres perſonnes de condition, & mettre en priſon la mere de Joſeph, Auteur de cette Hiſtoire. Inhumanité des ſoldats de Tite, dont ce Prince eut horreur. Sacriléges commis par Jean dans le Temple. 569.

LIVRE SIXIEME.

CHAP. I. Jéruſalem ſe trouve réduite dans une miſére affreuſe. Les Romains avancent leurs béliers pour battre la tour Antonia. 588.
CHAP. II. Tite fait ruiner les fondemens de la forteresſe Antonia, & Joſeph parle encore par ſon ordre à Jean & aux ſiens, pour tâcher de les porter à la paix, mais inutilement. 600.
CHAP. III. Les Romains s'étant inconſidérément engagés dans l'attaque de l'un des portiques du Temple que les Juifs avoient rempli à deſſein de quantité de bois, de ſoufre & de bitume, il y en eut un grand nombre de brûlés. Maux horribles que l'augmentation de la famine cauſe dans Jéruſalem. 612.
CHAP. IV. Les Romains ne pouvant faire bréche au Temple, quoique leurs béliers l'euſſent battu pendant ſix jours, ils donnent l'eſcalade, & ſont repouſſés avec perte. Tite fait mettre le feu aux portiques, & peu de tems après le Temple fut brûlé malgré lui. 618.
CHAP. V. L'incendie du Temple fut accompagnée d'un horrible carnage. Un impoſteur qui faiſoit le Prophéte, eſt cauſe de la perte de ſix mille hommes d'entre le peuple, qui périrent dans le Temple. Signes & prédictions des malheurs arrivés aux Juifs. 626.
CHAP. VI. L'armée de Tite le déclare *Imperator*. Simon & Jean ſe trouvant réduits à l'extrémité demandent à parler à Tite. Maniére dont ce Prince leur parle. Tite irrité de la réponſe des factieux, donne le pillage de la ville à ſes ſoldats, & leur permet de la brûler. Ils y mettent le feu. 633.
CHAP. VII. Les factieux ſe retirent dans le Palais, en chaſſent les Romains, le pillent, & y tuent huit mille quatre cents hommes du peuple qui s'y étoient réfugiés. Les Romains chaſſent les factieux de la baſſe ville, & y mettent le feu. 639.
CHAP. VIII. Tite fait élever des cavaliers pour attaquer la ville haute, & enſuite ayant renverſé avec les béliers un pan du mur & fait bréche à quelques tours, les factieux abandonnent, pour s'enfuir, les tours qui n'étoient prenables que par famine; & alors les Romains maîtres de tout font un horrible carnage, & brûlent la ville. 642.
CHAP. IX. Tite entre dans Jéruſalem & en admire entr'autres choſes les fortifications, mais particuliérement trois tours qu'il conſerve, & fait ruiner tout le reſte. Nombre des Juifs faits priſonniers dans cette guerre, & de ceux qui moururent durant le ſiége de Jéruſalem. Ce que devinrent Jean & Simon, ces deux Chefs des factieux. 647.
CHAP. X. Combien de fois, & en quel tems la ville de Jéruſalem fut priſe. 650.

LIVRE SEPTIEME.

CHAP. I. Tite après la ruine de Jéruſalem témoigne à ſon armée ſa ſatisfaction de la maniére dont elle avoit ſervi dans cette guerre: loue publiquement ceux qui s'étoient le plus ſignalés, leur donne de ſa propre main des récompenſes, offre des ſacrifices, & fait des feſtins à ſon armée. 665.
CHAP. II. Tite de Jéruſalem va à Céſarée de Philippes, & y donne des ſpectacles au peuple, qui coutent la vie à pluſieurs des Juifs captifs. De quelle ſorte Simon, fils de Giotas, fut pris & réſervé pour le triomphe. 668.
CHAP. III. Tite ſolemniſe dans Céſarée & dans Bérite les jours de la naiſſance de ſon frere & de l'Empereur ſon pere; & les divers ſpectacles qu'il donne au

Digitized by Google

peuple, font périr un grand nombre de Juifs qu'il tenoit eſclaves. Grande perſécution que les Juifs ſouffrent dans Antioche par l'horrible méchanceté de l'un d'eux nommé Antiochus. 670.

CHAP. IV. Le Sénat, le peuple & les gens de guerre témoignent une grande joie à l'arrivée de Veſpaſien à Rome. Une partie de l'Allemagne ſe révolte, mais eſt forcée de rentrer dans le devoir. Les Scythes font une ſoudaine irruption dans la Méſie, qui eſt auſſi-tôt réprimée par l'ordre que Veſpaſien y donne. 673.

CHAP. V. De la riviére nommée Sabbatique. Tite refuſe à ceux d'Antioche de chaſſer les Juifs de leur ville, & de faire effacer leurs priviléges de deſſus les tables de cuivre où ils étoient gravés. Triomphe de Veſpaſien & de Tite. 677.

CHAP. VI. Lucilius Baſſus attaque le château de Macheronte : ſon artifice. Cette place lui eſt rendue. Il taille en piéces pluſieurs Juifs retirés dans une forêt. L'Empereur fait vendre les terres de la Judée, & oblige tous les Juifs de payer chaque année deux drachmes au Capitole. 685.

CHAP. VII. Antiochus Roi de Comagène perſécuté injuſtement par Célénius Pætus Gouverneur de Syrie, eſt traité par Veſpaſien avec beaucoup de douceur auſſi-bien que ſes fils. Irruptions des Alains dans la Médie, & juſques dans l'Arménie. 692.

CHAP. VIII. Les Sicaires s'emparent de Maſſada, & s'y retirent. Deſcription de cette place. Sylva ſucceſſeur de Baſſus en forme le ſiége & la ſerre de très-près. Eléazar, Chef des Sicaires, voyant que Maſſada ne pouvoit éviter d'être emporté d'aſſaut par les Romains, exhorte tous ceux qui défendoient cette place avec lui, d'y mettre le feu, & de le tuer pour éviter la ſervitude. 695.

CHAP. IX. Tous ceux qui défendoient Maſſada étant perſuadés par le diſcours d'Eléazar, ſe tuent comme lui avec leurs femmes & leurs enfans ; & il ne reſte que deux femmes & cinq enfans. 712.

CHAP. X. Pluſieurs Sicaires s'étant réfugiés à Alexandrie, les habitans les remirent aux Romains. Conſtance avec laquelle ils ſouffroient les plus grands tourmens. Veſpaſien fait fermer le temple bâti par Onias dans l'Egypte, ſans permettre aux Juifs d'y aller dorénavant adorer Dieu. 715.

CHAP. XI. Pluſieurs de ces Sicaires ſont arrêtés aux environs de Cyrène, & la plûpart ſe tuent eux-mêmes. Catulle, Gouverneur de Lybie, pour s'enrichir du bien des Juifs, porte Jonathas Chef des Sicaires à accuſer les Juifs, & Joſeph entr'autres, l'Auteur de cette Hiſtoire, de l'avoir porté à faire ce qu'il avoit fait. Veſpaſien, après avoir approfondi l'affaire, fait brûler vif Jonathas, & fut trop clément envers Catulle, qui cependant meurt d'une mort épouvantable. 719.

TABLE DES REMARQUES

QUI SE TROUVENT A LA FIN DE CHAQUE LIVRE

DE LA GUERRE DES JUIFS

CONTRE LES ROMAINS.

A la ſuite du Livre I.

I. Remarque. De la verſion de l'Hiſtoire de la guerre des Juifs. 145.
II. Quelques remarques ſur le premier Chapitre de l'Hiſtoire de la guerre des Juifs. 147.
III. Simon étoit ſouverain Pontife avant les victoires qu'il remporta ſur le Général Cendebée. 149.
IV. Prolémée Latute ne ſe retira point en Egypte après les avantages qu'il eut ſur Alexandre. Alexandre ne conquit point l'Arabie. *ibid.*
V. Antoine ne prit point Samoſate ; on croit cependant que Joſeph le dit. On corrige la fin du numero 7. chap. 16. Livre I. de la guerre des Juifs. 152.
VI. Des voyages qu'Hérode fit à Rome. 152.

A la ſuite du Livre II.

I. Remarque. Des trois Sectes des Juifs, ſelon Joſeph. 264.
II. Les Sadducéens ne nioient par l'immortalité de l'ame. 271.
III. De quelques autres erreurs que l'on attribue aux Sadducéens. 284.
Explication du trente-deuxiéme verſet du Chapitre onziéme de la ſeconde Epitre de S. Paul aux Corinthiens. 287.
IV. Des Livres de l'Ecriture que les Sadducéens recevoient. 289.
V. La demeure ordinaire des Eſſéniens n'étoit pas dans les villes. 291.
VI. Les Eſſéniens n'adoroient pas le ſoleil. 293.
VII. De quelques autres ſentimens qu'ont eu les Eſſéniens, ou qu'on leur a attribués. 295.
VIII. Si les traits dont Philon caractériſe les Térapeutes, ne ſont pas aſſez marqués pour y reconnoître certainement un Chrétien, ils le ſont aſſez pour y méconnoître un Juif. 298.
IX. Sur ce que Joſeph dit de l'Eſt, ou de la Tétrarchie de Varus. 307.
X. De l'inſulte que fit un habitant de Céſarée aux Juifs, à la porte de leur Synagogue. 309.
XI. Quels étoient les Chevaliers que Florus fit fouetter & attacher en croix ? 310.
XII. Il y avoit deux édifices à Jéruſalem pour conſerver les archives. Ce ne furent pas les Romains que les Séditieux égorgerent après avoir pris la tour Antonia. 313.
XIII. Du camp que les Romains avoient dans Jéruſalem ou aux environs. De l'endroit où le Tribun Lyſias fit conduire S. Paul après qu'il l'eût arraché des mains des Juifs. 314.
XIV. Fut-ce un jour de Sabbat que les Juifs attaquérent Ceſtius ? 317.
XV. L'éthimologie que donne Joſeph de Bethzeta paroît juſte. 318.
XVI. Sur la permiſſion qu'obtint Jean de Giſcala de vendre de l'huile aux Juifs de Syrie. 320.

A la ſuite du Livre III.

I. Remarque. Sur les poſitions de l'endroit où les Juifs ſe retirerent après leur défaite devant Aſcalon. 288.
II. Les Juifs, ſelon Joſeph, ne donnoient point la ſépulture aux corps de ceux qui s'étoient tués. 289.
III. Veſpaſien ne mit point ſes troupes en quartier d'hiver à Céſarée après la priſe de Jotapat. 390.

A la ſuite du Livre IV.

I. Remarque. Sur l'endroit juſqu'où s'étend le lac Semechon. 474.
II. Sur le ſurnom du ſcélérat qui égorgea Antipas, Iévias Sophas. 475.
III. Sur ce qu'on fait dire à Joſeph que les Zélateurs établirent pluſieurs Grands-Prêtres. 476.
IV. Sur la maniére dont quelques-uns des Zélateurs ſortirent du Temple, & ouvrirent les portes de la ville aux Iduméens. 477.
V. Les troupes Romaines ne pénétrerent point dans l'Idumée proprement dite, pendant que Veſpaſien commanda en Judée. 478.
VI. Joſeph ajoute à l'Ecriture dans le récit qu'il fait du miracle d'Eliſée, que l'Ecriture rapporte dans le quatriéme Livre des Rois, Chapitre 2. v. 19. On corrige & on explique deux endroits de cet Auteur. 480.
VII. Quelques remarques ſur ce que Joſeph dit, ou ce qu'on lui fait dire du lac Aſphaltite ou de la mer morte. 481.
VIII. Quelles étoient les troupes qui ſe révoltérent contre Jean de Giſcala. 484.
IX. Eclairciſſement de ce que Joſeph dit de l'Egypte & d'Alexandrie. 485.
X. Ce fut l'armée de Judée qui proclama Veſpaſien Empereur. 486.

A la ſuite du Livre V.

I. Remarque. Ce que Joſeph entend par ἴωαλξις, τύρσις, ϕυρδάκιον, & προμαχών. 577.
II. On tâche d'éclaircir ce que Joſeph dit en finiſſant le ſecond num. du Chapitre cinquiéme. 580.
III. Du tems qui ſe paſſa entre la priſe du premier & du ſecond mur, entre la priſe de celui-ci & celui où les Romains commencerent à travailler aux plates-formes, pour forcer la tour Antonia, le tombeau du Grand-Prêtre Jean. 582.
IV. Le diſcours que Joſeph adreſſe aux Juifs, paroît avoir été interpolé par quelque mauvais Déclamateur, auſſi peu capable de juſteſſe dans le raiſonnement, que dépourvu de reſpect pour la vérité hiſtorique des faits rapportés dans la ſainte Ecriture. 584.
V. Ce fut le pere de Joſeph que les factieux firent mettre en priſon. Sa mere n'y étoit pas lorſqu'on lui rapporta qu'il étoit mort. 586.

A la ſuite du Livre VI.

I. Remarque. Jean n'avoit pas creuſé ſous la tour Antonia, pour aller mettre le feu aux plates-formes des Romains. 652.
II. Une mauvaiſe ſcolie a paſſé dans le texte de Joſeph, Guer. des Juifs, Liv. VI. chap. 1. num. 7. 654.
III. Il y a erreur dans les chiffres de Joſeph, ou fourrure dans inn texte, s'il a ſuivi l'ordre des tems dans le récit des événemens qu'il rapporte depuis le premier num. juſqu'au ſeptiéme. Ce ne fut point manque d'hommes ou de Prêtres que le ſacrifice perpétuel ceſſa. 655.
IV. Ce fut à une porte des bas côtés du Temple qu'un ſoldat mit le feu. Quelque grand que fut le bruit que faiſoient ceux qu'on égorgeoit, & ceux qui pleuroient l'incendie du Temple, il n'eſt pas probable que les échos des montagnes de la Perée y répondiſſent. 659.

Digitized by Google

V. Y eut-il des Juifs égorgés ſur l'Autel du parvis des Prêtres ? 660.
VI. Joſeph a-t-il pu dire que Jéruſalem ſeroit détruite, lorſque le Temple ſeroit réduit en un quarré ? 661.
VII. La cour du Palais dans laquelle les factieux égorgerent huit mille quatre cents perſonnes, n'étoit pas dans la ville haute. 662.
VIII. Du Roi d'Egypte dont Joſeph parle. 663.

A la ſuite du Livre VII.

I. Remarque. Joſeph dit que Tite ordonna que Jéruſalem fût toute détruite. Il ne dit pas que ce Prince ait fait paſſer la charrue ſur ſon emplacement. 722.
II. Fut-ce aux priéres de la Légion que Tite envoya à Mélitine, que Dieu accorda de la pluie, lorſque Marc-Aurèle faiſoit la guerre aux Quades ? 723.
III. Sur ce qu'on fait dire à Joſeph que les ſucceſſeurs d'Antiochus Epiphane » avoient rendu aux Juifs, pour enri- » chir leur Synagogue, tous les préſens » de vaiſſeaux de cuivre qui avoient » été offerts à Dieu. » 724.
IV. Du fleuve Sabbatique. 726.
V. Des dépouilles du Temple repréſentées ſur les bas-reliefs de l'arc de triomphe de l'Empereur Tite. 728.
VI. Sur ce que Joſeph dit, que les ames des méchans, lorſqu'ils ſont morts, ſont les démons. 331.
VII. Les Copiſtes paroiſſent avoir tranſcrit Sicaires au lieu de Zélateurs, au commencement du chapitre 8. 732.
VIII. Un des motifs que Joſeph donne aux grandes dépenſes qu'Hérode fit pour fortifier Maſſada, eſt peu vraiſemblable. 733.
IX. Eclairciſſement de ce que Joſeph dit d'Onias. *ibid.*

HISTOIRE

Digitized by Google

TRIOMPHE DE VESPASIEN ET DE TITE.

HISTOIRE
DE LA GUERRE DES JUIFS
CONTRE LES ROMAINS.(a)
LIVRE PREMIER.

PRÉFACE.

I. LA guerre que les Juifs ont eue avec les Romains eſt non-ſeulement une des plus grandes de celles que nous ayons vuës de nos jours, mais encore de toutes celles que l'Hiſtoire nous apprenne s'être faites par des villes contre des villes, ou par des peuples contre d'autres peuples. Quelques-uns de ceux qui nous en ont donné l'Hiſtoire, n'ayant

(a) Voyez Remarque I.

rien vû par eux-mêmes de ce grand événement, n'ont pû en parler que ſur ce qu'ils en avoient entendu dire : auſſi leurs ouvrages, quoiqu'écrits d'une maniere à faire illuſion, ne ſont que des tiſſus de bruits populaires & de faits mal aſſortis. D'autres, quoique témoins oculaires, ont rapporté les choſes tout autrement qu'elles ne ſe ſont paſſées, ou par haine contre notre Nation, ou par eſprit de flatterie pour les Romains, aux dépens de l'exactitude & de la vérité hiſtorique. Leurs Ecrits ne préſentent que de baſſes louanges des uns, & le blame injuſte des autres. Ce motif me fit réſoudre à en écrire l'Hiſtoire en ma Langue maternelle, pour les peuples du haut continent. Je la donne maintenant en Grec, en faveur de ceux des ſujets de l'Empire Romain qui entendent cette Langue. Fils de Matathias, mon nom eſt Joſeph. Hebreu d'origine & Prêtre à Jeruſalem, j'ai porté d'abord les armes contre les Romains, & j'ai dans la ſuite été contraint de me trouver préſent à tous les événemens de cette guerre.

II. Lorſque les premieres étincelles en éclatterent, l'Empire Romain étoit dans une violente criſe, dont les Juifs profiterent pour ſe porter à une révolte générale. L'un & l'autre peuple étoit riche & puiſſant ; les grands troubles dont l'Empire étoit agité, donnoient aux uns l'eſpérance de recouvrer leur liberté, & faiſoient craindre aux autres de perdre ce qu'ils poſſédoient en Orient (*a*). Les Juifs ſe flattoient que ceux de leur Nation de par-delà l'Euphrate ſe joindroient à eux ; la Gaule, voiſine de l'Italie, étoit dans de grands mouvemens ; la Germanie n'étoit pas tranquille ; Néron venoit de mourir ; pluſieurs ambitionnoient la ſuprême autorité, & vouloient profiter de l'occaſion pour s'y élever ; tout étoit dans la plus étrange confuſion. Les troupes eſpéroient tirer avantage des révolutions qui en devoient être les ſuites, & les ſouhaitoient. Je n'ai pû voir ſans une véritable peine, que la vérité ait été juſqu'ici indignement altérée dans le récit de ces grands événemens. J'ai mis les Parthes, les Ba-

(*a*) ..... » Que des peuples entiers » appréhenderent de leur être aſſujettis, » parce qu'ils avoient appellé à leur » ſecours les autres Juifs, qui demeu- » roient au-delà de l'Euphrate. « [*M. d'Andilly.*] Les Juifs en ſe révoltant ne penſerent qu'à recouvrer leur liberté. Et des peuples entiers euſſent pris l'allarme bien mal-à-propos, s'ils euſſent craint de leur être aſſujettis. Joſeph n'en dit pas tant.

byloniens, les nations Arabes les plus éloignées, les Juifs de par-delà l'Euphrate, & les peuples de l'Adiabene, à portée de la connoître. Je rends aujourd'hui le même ſervice aux Grecs, & à ceux des Romains qui n'ont point ſervi dans cette guerre ; je leur en mets devant les yeux les véritables cauſes, le progrès & la fin, afin de les préſerver des erreurs, & même de l'ignorance des principaux faits, où les pourroit jetter la lecture des précis pleins de flatteries & de déguiſemens qu'on en a publiés.

III. Je ne ſçaurois concevoir, comment on oſe donner le nom d'Hiſtoire à de tels écrits ; outre qu'ils ne contiennent rien que de contourné, leurs Auteurs ont même manqué le but qu'ils ſe ſont propoſé. Ils ont prétendu relever la force & la puiſſance des Romains, en abbaiſſant & déprimant partout les Juifs. N'eſt-ce pas au contraire déprimer un peuple vainqueur, que de lui faire ſurmonter des ennemis foibles & peu redoutables ? ont-ils dû faire ſi peu d'attention à la longue durée de cette guerre, aux fatigues incroyables qu'y a eſſuyé une multitude de troupes formidables que les Romains y ont employées, au mérite tout extraordinaire des Généraux qui y ont commandé ? S'attacher, comme ils l'ont fait, à affoiblir la gloire des grandes actions & de la vigoureuſe réſiſtance que les Juifs ont faites au ſiége de Jeruſalem, n'étoit-ce pas diminuer de beaucoup la difficulté de l'entrepriſe, & ôter aux Romains preſque tout le mérite de l'exécution ?

IV. Je ne prétens point uſer de repréſailles contre ceux qui ont ſi fort exalté les grands exploits des Romains, & augmenter à mon tour, par des exagérations, la gloire de notre Nation. Je me propoſe de raconter fidèlement les actions des uns & des autres ; j'ai réglé mes expreſſions ſur la nature des évenemens, & dans le récit des maux qui ont déſolé ma Patrie, je ne me ſuis permis que la liberté de les arroſer de mes larmes. L'Empereur Titus, qui a détruit notre Capitale, a témoigné plus d'une fois que ç'ont été nos diviſions domeſtiques, & la méchanceté de ceux d'entre nous qui ſe rendoient nos Tyrans, qui ont forcé les Romains à prendre les armes contre nous, & qui ont allumé le feu qui a conſumé notre Temple. Ce Prince eut en effet toujours beaucoup de compaſſion pour le peuple qui avoit le malheur de n'être

conduit que par des ſéditieux ; il a pluſieurs fois différé de prendre notre Ville, eſpérant que les habitans de Jeruſalem, fatigués de la longueur du ſiége, reconnoîtroient enfin leur faute. Je prie ceux qui ſeroient tentés de me faire un crime de parler avec force contre les brigandages des Tyrans qui nous dévoroient, ou de gémir des malheurs de ma Patrie, de pardonner à ma douleur, ce qu'ils pourront trouver de contraire à la rigoureuſe gravité de l'Hiſtoire. Notre Ville, qui étoit parvenue à un plus haut dégré de gloire & de bonheur qu'aucune de celles de l'Empire, eſt tombée dans le dernier déſaſtre ; tous les maux qui ont jamais affligé une nation, ne ſont rien en comparaiſon de ceux qui nous accablent aujourd'hui : & de ces malheurs, nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous-mêmes ; je ne ſçaurois donc aſſez les déplorer. Ceux cependant qui ne voudront point me faire grace ſur cette juſte effuſion de cœur, pourront ne s'arrêter qu'aux événemens que préſente mon Hiſtoire, & faire peu d'état des plaintes & des gémiſſemens de l'Hiſtorien.

V. Je pourrois, ce me ſemble, faire quelques juſtes reproches à ceux des Grecs qui ſe piquent d'éloquence. Les ſiécles paſſés ont produit des événements qui ſont peu de choſes, en comparaiſon de ceux qui ſont arrivés de leur temps. Cependant ils ſe contentent d'en porter leur jugement, ſans en rien écrire, de critiquer ceux qui s'appliquent à en tranſmettre la connoiſſance à la poſtérité. Ils pourroient, je le veux, les raconter avec plus d'élégance que ceux qui l'entreprennent ; mais ils n'ont pas ce louable zéle. Ils nous donnent des Hiſtoires des Medes & des Aſſyriens, comme ſi les Anciens les avoient mal écrites, ils devroient cependant reconnoître que ces premiers Ecrivains leur ſont autant ſupérieurs par l'objet que par l'exécution de leur travail. Ils ſe piquoient, ces Anciens, d'écrire les choſes arrivées de leur temps : la part qu'ils y avoient eue prévenoit en faveur de leur ouvrage ; & ils ſe fuſſent couverts de honte, s'ils euſſent bleſſé la vérité dans un temps où il y avoit tant de perſonnes qui la connoiſſoient. C'eſt une action bien digne de louanges, que de conſerver la mémoire des évenemens qui n'ont point encore été rapportés, & de tranſmettre à la poſtérité la connoiſſance de ce qui s'eſt paſſé de notre temps. Le travail d'un Auteur qui ſe borne à ſe rendre propres les matériaux & l'économie des ouvrages d'autrui,

pour les ranger dans un nouvel ordre, eſt d'un foible mérite. Un Ecrivain qui préſente des choſes nouvelles, & en forme un corps d'Hiſtoire qui n'eſt dû qu'à ſon travail, c'eſt celui-là qui mérite toute notre eſtime. Je n'ai épargné ni peines ni dépenſes pour faire connoître, quoiqu'Etranger, aux Grecs & aux Barbares tout ce qui eſt arrivé de grand & de mémorable dans la guerre *que nous avons eue avec les Romains.*

S'agit-il de quelque diſcuſſion d'intérêt, ou d'une cauſe à plaider devant des Juges ? la bouche des Grecs s'ouvre, leur langue ſe délie. Mais ſe préſente-t'il une Hiſtoire à écrire, faut-il en ramaſſer tous les matériaux, faire d'exactes recherches pour ne rien avancer que de vrai ? ils ſe taiſent alors, & abandonnent à des Auteurs peu capables le ſoin de faire paſſer à la poſtérité les actions des Princes & des grands Capines, dont ſouvent même ils ont une très-foible connoiſſance. Mais plus les Grecs négligent la vérité de l'Hiſtoire, plus nous doit-elle être précieuſe.

VI. Je n'ai point cru que ce fût ici le lieu de traiter de l'Antiquité de notre Nation, de rappeller ſa ſortie de l'Egypte, les différentes provinces dans leſquelles elle a erré pendant un temps, celles dans leſquelles elle s'eſt établie, & les révolutions qui lui ſont arrivées. Pluſieurs Juifs l'ont fait avec aſſez d'exactitude ; & les Grecs, qui ont traduit ces ouvrages dans leur Langue, ne ſe ſont pas beaucoup écartés de la vérité. Ainſi, je me contente de commencer mon Hiſtoire où la leur finit, & au temps où nous n'avons plus de Prophetes. Je décrirai la guerre qui s'eſt faite de mon temps avec plus d'étenduë & dans un plus grand détail, & je ne toucherai que comme en paſſant les événemens qui l'ont précédée.

VII. Je rapporterai d'abord de quelle ſorte le Roi Antiochus Epiphane s'étant rendu maître de Jeruſalem, & s'y étant maintenu durant trois ans & ſix mois, en fut chaſſé par les enfans de Matathias Aſmonée ; comment enſuite la paſſion de régner mit les armes à la main de deux de leurs deſcendans, & comment leurs guerres attirerent en Judée Pompée & les Romains. Herode, fils d'Antipater, aidé du ſecours de Soſius, leur enleva la couronne. Le Peuple ſe ſouleva après ſa mort, ſous l'Empire d'Auguſte, & ſous le Gouvernement de Quintilius Varus ; mais la guerre ne fut pleinement déclarée que la douzieme année du regne de Néron.

VIII. Je raconterai ce qui arriva ſous le commandement de Ceſtius ; quels furent les ſuccès des Juifs dans le commencement de cette guerre ; les villes qu'ils fortifierent ; & comment Néron, après la défaite de Ceſtius, craignant de perdre la Judée, y envoya Veſpaſien, qui ſe fit accompagner dans cette expédition par ſon fils Titus, l'aîné de ſes enfans ; quelles étoient les forces des Romains ; combien ils perdirent de leurs troupes auxiliaires dans la Galilée ; quelles furent les villes que Veſpaſien prit de force ; quelles furent celles qui ſe rendirent volontairement. Je parlerai en cet endroit de la diſcipline militaire des Romains, de l'ordre qu'ils font obſerver à leurs troupes ; de l'étenduë & de la nature du terrein des deux Galilées ; des confins & des limites de la Judée ; de tout ce qui lui eſt propre & particulier. Je donnerai la deſcription des fontaines qui s'y rencontrent. Je rapporterai fidèlement ce que ſes villes ont ſouffert, lorſqu'elles ont été priſes ; tout ce que j'ai vû & ſouffert moi-même. Je ne cacherai aucun de mes malheurs : il y a peu de ceux qui liront mon Hiſtoire qui n'en ſoient informés.

IX. Je viendrai enſuite au mauvais état où étoient les affaires des Juifs, lorſque Néron mourut. Je dirai comment Veſpaſien ſe diſpoſa à marcher contre Jeruſalem ; comment il quitta la Judée pour aller prendre poſſeſſion de l'Empire ; les préſages qu'il eut de ſon élévation, & comment les troupes le proclamerent Empereur malgré lui. Je ferai le récit des troubles dont Rome fut agitée ; des nouveaux troubles qui s'éleverent en Judée, pendant que Veſpaſien étoit occupé en Egypte à y donner les ordres néceſſaires. Je ferai connoître les maux que firent à notre Nation des Tyrans ſortis de ſon propre ſein pour l'opprimer, & les diſſenſions qui les armerent les uns contre les autres.

X. Je rapporterai comment Tite, de retour d'Egypte, entra une ſeconde fois en Judée ; de quelle maniere & en quel lieu il aſſembla ſon armée, la quantité de troupes qu'il avoit à ſon commandement. Je rendrai un fidèle compte de l'état dans lequel ſe trouvoient les factieux, lorſque ce Prince parut devant Jeruſalem ; de toutes les ſéditions qui arrivoient ſous ſes yeux. Je détaillerai toutes ſes approches, les grands ouvrages qu'il fit pour attaquer nos murs, dont je ferai connoître l'étenduë & la force, ainſi que celle du Temple ; ſes meſures, ſes

proportions, celles de l'autel. Je parlerai de quelques-unes des Fêtes de notre Nation ; de nos ſaintes cérémonies ; de nos ſept ſortes de purifications ; de nos Prêtres ; de leurs habits, de ceux du Grand-Sacrificateur ; de la ſainteté du Temple. Je m'attacherai autant à ne rien omettre, qu'à ne rien ajoûter à la vérité.

XI. Je ferai remarquer quelle fut la cruauté de nos Tyrans envers leurs propres concitoyens ; combien au contraire les Romains nous témoignoient d'humanité, quoique nous fuſſions Etrangers à leur égard. Quels efforts n'a point fait Titus, pour ſauver notre Ville & notre Temple ? combien de fois, touché des miſéres du Peuple, ce Prince n'a-t'il pas cherché à réduire l'opiniatreté des factieux, & à les réunir ? Ce n'a été que malgré lui, qu'enfin nous avons été les malheureſes victimes de tous les maux que la guerre, les troubles domeſtiques & la famine peuvent cauſer. Je n'oublierai point de dire à quelles miſeres ont été réduits les déſerteurs ; quels genres de ſupplices ont enduré les priſonniers ; de quelle ſorte, malgré la defenſe expreſſe de Titus, notre Temple a été brûlé ; combien on en a tiré de richeſſes, conſumées par les flammes. Je parlerai de la ruine totale de notre Ville, des prodiges qui la précéderent ; de l'eſclavage auquel furent réduits nos Tyrans ; de la triſte deſtinée d'un nombre prodigieux de nos freres, qui furent emmenés captifs ; enfin de quelle ſorte les Romains terminerent cette guerre, & ruinerent toutes nos fortereſſes. Je rendrai enfin compte de la maniere dont les Romains terminerent cette guerre, & ruinerent toutes nos places fortes ; de la viſite que fit Titus dans toute la Judée, pour la pacifier ; de ſon retour en Italie, & de ſon triomphe.

XII. J'ai renfermé le récit de tous ces événemens en ſept Livres ; j'ai écrit pour ceux qui cherchent plus la vérité dans une Hiſtoire, qu'un agréable amuſement ; & j'ai tâché de ne donner à ceux qui ont eu connoiſſance de la maniere dont les choſes ſe ſont paſſées, ou qui ont ſervi dans cette guerre, aucun ſujet de ſe plaindre de ma ſincérité. J'entre en matiere, & commence le récit circonſtancié des choſes que je viens d'expoſer ſommairement (*a*).

(*a*) » J'écrirai toutes ces choſes en » ſept Livres diſtingués par Chapitres. « M. d'Andilly met des Chapitres dans l'Ouvrage de Joſeph que cet Auteur n'a point

CHAPITRE I.

I. DANS le même temps qu'Antiochus Epiphane & Ptolemée, ſixiéme du nom, ſe diſputoient la poſſeſſion de la Célé-Syrie (*a*), des mouvemens ſéditieux éleverent les principaux des Juifs les uns contre les autres : chacun de ceux qui étoient revêtus de quelque dignité éminente, ambitionnoit le commandement, & ne vouloit point dépendre de ſes égaux. La faction du Grand-Prêtre Onias étant devenue la plus forte, chaſſa de Jeruſalem les fils de Tobie. Ils ſe retirerent auprès d'Antiochus, & l'exciterent à venir ſous leur conduite faire la guerre aux Juifs : ils eurent d'autant moins de peine à l'y déterminer, que ce Prince en avoit deja conçu le deſſein. Il entra donc en Judée avec de nombreuſes troupes, força Jeruſalem & l'abandonna au pillage ; il fit mourir un grand nombre de ceux qui étoient attachés à Ptolémée ; il pilla lui-même le Temple, & fit ceſſer pendant trois ans & demi les ſacrifices qu'on y offroit tous les jours à Dieu. Le Grand-Prêtre Onias (*b*) ſe retira auprès de Ptolémée, Roi d'Egypte, qui lui permit de bâtir dans le Nome d'Heliopolis une petite ville & un Temple, ſemblables à la ville & au Temple de Jeruſalem. Je reviendrai ſur ceci en ſon lieu.

connus. Le manuſcrit de la bibliotheque Impériale dont Jean André Boſius eut communication, contenoit les premiers dix Livres des Antiquités Judaïques, mais ſans diſtinction de Chapitres. Ç'a été auſſi le ſentiment de Lambecius, & c'eſt celui de tous ceux qui ont étudié Joſeph, qu'il n'avoit point partagé ſon Ouvrage en Chapitres ; & quand il l'auroit fait, ce ne ſeroit pas ce qu'il dit ici. *Thom. Ittigius* Edit. Joſeph. Tom. 2. pag. 78. C'eſt peut-être en s'en rapportant à M. d'Andilly, qu'un ſçavant Bénédictin * dit qu'il diviſa ſon Hiſtoire en ſept Livres, diſtingués par Chapitres.

(*a*) Joſeph dit ὅλης Συρίας ; mais on a ſuivi la correction de l'Auteur de la Note *d*. & on a traduit en ſuppoſant qu'ὅλης a pris la place de κοίλης. La méprise a été aiſée, & le ſujet de la diviſion entre les Rois de Syrie & d'Egypte n'étoit que ſur la Célé-Syrie, dont les premiers s'étoient emparés, quoiqu'Antiochus l'eût donnée pour dot de la Princeſſe Cléopatre ſa fille, que le Roi d'Egypte épouſoit. . . . . προῖκα Συρίας κοίλης ἐπιδίδους ᾧ ἀυλὸς ἀφήρητο τῶ Πτολεμαίου. Appien, Guer. Syr. pag. 145. Séleucus, ſon fils & ſon ſucceſſeur, la poſſédoit ; puiſque ce fut à lui qu'eut recours le Grand-Prêtre Onias, pour arrêter les entrepriſes ſéditieuſes.

(*b*) Voyez Remarque II.

* Hiſt. des Aut. ſacrés Tom. 1. pag. 559.

II.

II. Ce ne fut point assez pour Antiochus d'avoir, contre son espérance, pris la ville de Jerusalem, de l'avoir désolée par les ravages, les meurtres & le pillage qu'il permit à ses troupes d'y commettre; emporté par le violent & cruel ressentiment qu'il conservoit des rudes travaux qu'il avoit endurés pour venir à bout de ce siége, il voulut contraindre les Juifs de renoncer à leur Religion, de laisser leurs enfans incirconcis, de sacrifier des pourceaux sur leur autel: mais il ne put se faire obéir, & il en couta la vie aux principaux & aux plus gens de bien. Bacchide, à qui il donna le commandement des garnisons qu'il avoit établies dans la Judée, suivoit, dans l'exécution de ses ordres impies, les impressions de sa propre cruauté. Il n'y eut sortes de violences qu'il n'exerçât contre les personnes de quelque considération; point de jour qu'il ne renouvellât le spectacle d'une ville prise d'assaut, & qu'il n'en fit appréhender les dernieres horreurs. Les excès incroyables de son inhumanité forcerent enfin les Juifs désespérés à former la généreuse résolution d'en tirer une juste vengence.

III. Mathias, fils d'Asmonée, de la petite ville de Modin, & l'un des Sacrificateurs, fit prendre les armes à ses cinq fils & à toute sa maison. Il tua Bacchide (a), & se retira aussi-tôt dans les montagnes, pour se dérober à la fureur de la nombreuse garnison qu'Antiochus avoit à Modin; mais une grande multitude de peuple s'étant jointe à lui, il se crut en état d'oser descendre dans la plaine, & de donner bataille aux Généraux d'Antiochus; il les battit & les chassa de la Judée. Ces heureux succès lui donnerent une grande autorité: le Peuple, en reconnoissance de ce qu'il avoit chassé les Etrangers, lui déféra le commandement, qu'il laissa en mourant à Judas, le plus âgé de ses enfans.

Mathias tue Bacchide, & se retire dans les montagnes.

IV. Judas prévoyant bien qu'Antiochus ne demeureroit pas tranquille, rassembla les forces de sa Nation, s'opposa aux efforts des Généraux d'Antiochus, les vainquit, & empêcha ce Prince de pénétrer dans la Judée. Il fut le premier de nos Chefs qui fit alliance avec les Romains. Animé par ces avantages, il alla attaquer la garnison qui étoit à Jerusalem,

Judas purifie le Temple. Mort d'Antiochus.

(a) L'Ecriture ne marque point le nom de cet Officier, Joseph lui donne celui d'Apelle, dans les Antiquités Judaïques.

& qu'on n'avoit point encore pû venir à bout d'en chaſſer. Il la contraignit d'abandonner la ville haute, & de ſe retirer dans la ville baſſe, que nous appellons Acra. S'étant enſuite rendu maître du Temple, il le purifia, & l'environna d'un mur. Il fit fabriquer de nouveaux vaſes, pour remplacer ceux qui avoient été ſouillés. Il fit conſtruire un autre autel, & recommencer l'ordre des Sacrifices preſcrits par nos Loix. On jouiſſoit à peine dans Jeruſalem de la liberté de pratiquer nos ſaintes cérémonies, lorſqu'Antiochus mourut. Il laiſſa pour ſucceſſeur de ſon thrône & de ſa haine contre les Juifs, un fils qui ſe nommoit comme lui, Antiochus.

Ce Prince ayant levé une armée de cinquante mille hommes d'infanterie, & de quinze mille de cavalerie, entra en Judée par les montagnes, & prit la petite ville de Bethſura (*b*). Judas fut à ſa rencontre dans un endroit qu'on appelle Bethzacara. Les deux armées n'en étoient pas encore venues aux mains, lorſque ſon frere Eléazar vit venir un éléphant plus grand que les autres, qui portoit une groſſe tour toute revêtue d'or; il s'avança, dans la penſée que ce fût le Roi qui étoit deſſus, ſe fit jour au travers des ennemis, & parvint juſqu'à cet animal; mais comme la perſonne qui étoit deſſus, & qu'il croyoit toujours être le Roi, étoit trop élevée pour qu'il pût l'atteindre, il ſe gliſſa ſous le ventre de l'éléphant & le perça: l'animal s'abbatit ſur lui & l'écraſa par ſa chute. Cette action de vigueur ne produiſit d'autre effet, que de faire connoître à quels riſques l'amour de la gloire étoit capable de lui faire expoſer ſa vie; car celui qui montoit l'éléphant n'étoit qu'un Particulier: & quand ç'eût été le Roi, Eléazar n'eût recueilli d'autre avantage de ſon intrépidité, que la réputation d'avoir couru à une mort certaine, pour ſe diſtinguer par une action éclatante. Ce fut au reſte pour Judas un préſage de ce qu'il devoit attendre de l'action qui alloit ſe donner. Les Juifs tinrent ferme, & ſoutinrent long-temps avec beaucoup de courage les efforts des ennemis; mais enfin après un combat opiniatre, ils furent contraints de céder. La ſupériorité du nombre, & la fortune qui favoriſoit les troupes d'Antiochus, déci-

(*a*) 1. Machab. chap. 6. ℣. 30.
(*b*) Ce ne fut qu'après la mort d'Eléazar. 1. *Machab.* liv. 1. chap. 6. ℣. 49. Antiq. Judaïq. liv. 12. chap. 9. numero 5.

derent de la victoire. Judas perdit beaucoup de monde, il ſe retira avec ce qu'il put en conſerver dans la Toparchie Gophnitique. Antiochus ſe rendit à Jeruſalem, où il reſta quelques jours. Mais il fut contraint d'en ſortir, parce qu'il manquoit des choſes néceſſaires pour la ſubſiſtance de ſon armée; il y laiſſa une garniſon capable de lui conſerver cette ville, & mena le reſte de ſes troupes prendre des quartiers d'hiver dans la Syrie.

VI. Judas crut devoir profiter de ſa retraite. A la tête d'une armée, compoſée de tous ceux qui s'étoient ſauvés de la déroute de Bethzacara, & de pluſieurs autres gens de guerre de la Nation qui vinrent le joindre, il alla attaquer les Généraux du Roi auprès de la bourgade d'Adaſa. Il donna dans cette action des preuves extraordinaires de valeur, & y perdit la vie, après avoir tué un grand nombre de ſes ennemis (*a*). Son frere Jean fut tué quelques jours après en trahiſon, par ceux qui étoient attachés au parti d'Antiochus.

Jean périt par la trahiſon de ceux du parti d'Antiochus.

CHAPITRE II.

I. JONATHAS ſuccéda à Judas ſon frere: il gouverna la Nation avec une prudente modération, affermit ſon autorité, en renouvellant l'alliance que Judas avoit faite avec les Romains, & fit la paix avec le jeune Antiochus (*b*). Mais ces précautions, quelques ſages qu'elles fuſſent, ne le mirent pas à couvert de la trahiſon de Triphon; c'eſt ainſi que s'appelloit celui qui étoit chargé de l'éducation du jeune Prince. Ce traître affectoit la tyrannie; & occupé du deſſein d'uſurper la couronne de ſon maître, il s'en frayoit le chemin par la mort de tous ceux qui lui étoient attachés. Dans cette vuë, il engagea Jonathas à venir trouver Antiochus à Ptolémaïde. Comme ce Prince des Juifs y alla peu accompagné, il le fit mettre aux fers, & s'avança enſuite avec des troupes vers la Judée. Simon, frere de Jonathas, lui fit tête, & l'obligea de ſe retirer. Outré

(*a*) Voyez Remarque II.

(*b*) » Et il ſe remit bien avec les fils » d'Antiochus. « [*M. d'Andilly.*] Il ne paroît dans l'Hiſtoire, qu'un fils d'Antiochus, & il étoit mort avant ce temps-là. C'eſt du fils d'Alexandre Balés, dont il s'agit ici. La ſuite le fait voir.

des avantages que Simon avoit pris sur lui, il fit tuer Jonathas.

Victoires du Grand-Prêtre Simon.

II. Simon succéda à son frere Jonathas, & gouverna la Nation avec beaucoup de prudence & de courage. Il prit les villes de Gazara, Jamnia, & Joppé, qui appartenoient aux Peuples voisins de la Judée. Il détruisit la forteresse de Jerusalem, après en avoir chassé la garnison. Il se joignit à Antiochus (*a*) contre Triphon, que ce Roi tenoit assiége à Dora (*b*) avant son expédition de Médie. Antiochus étoit d'une si avide cupidité, qu'oubliant le service important que lui avoit rendu Simon, en l'aidant à se défaire de Triphon, il envoya son Général Cendébée faire le dégât en Judée, avec ordre même, de chercher à se saisir de Simon. Quoiqu'avancé en âge, Simon soutint cette guerre avec beaucoup de vigueur. Il envoya ses fils avec ses meilleures troupes faire tête à Cendebée; vint lui-même avec le reste l'attaquer d'un autre côté, mit diverses embuscades dans les montagnes, & en fit garder soigneusement tous les passages. Cette prudente disposition lui procura l'avantage dans toutes les rencontres, & lui fit enfin remporter une signalée victoire sur Cendebée. Il fut élevé à la souveraine Sacrificature (*c*), & ce fut la cent soixante & dixieme année de l'Ere *des Séleucides*, qu'il délivra sa Nation du joug des Macédoniens.

Simon est tué en trahison par Ptolémée.

III. Ce grand homme périt dans un repas par la trahison de son gendre Ptolémée, qui le fit mourir, & mettre aux fers son épouse, avec deux de ses enfans, & envoya en même temps des assassins pour tuer le troisiéme, qui s'appelloit Jean, surnommé Hircan. Mais ce jeune homme en ayant eu avis, se rendit promptement à Jerusalem, dans l'espérance que le Peuple, tant par reconnoissance des bienfaits qu'il avoit reçus de ses ancêtres, que par l'horreur du crime qu'avoit commis Ptolémée, se déclareroit en sa faveur. L'assassin tâcha d'y entrer par une autre porte; mais le Peuple, qui avoit reçu Hircan, le repoussa, & l'obligea de se retirer dans une forteresse au-dessus de Jéricho nommée Dagon. Hircan fut dé-

(*a*) Ce n'est pas le même Antiochus, Triphon l'avoit fait mourir. C'est Antiochus Sidetes, fils de Démétrius Soter. *Antiq. Judaïq.* liv. 13. pag. 653.

(*b*) Triphon s'enfuit de Dora à Apamée, ville de Médie, c'est ce que Joseph appelle assez improprement, l'expédition d'Antiochus contre les Mèdes.

(*c*) Voyez Remarque III.

clarè ſouverain Pontife. Après avoir offert des ſacrifices, il marcha promptement contre Ptolémée, pour retirer d'entre ſes mains ſa mere & ſes freres.

IV. Il attaqua la place, & il n'y eut que ſa tendreſſe qui l'empêcha de la prendre de force ; car quand Ptolémée ſe voyoit preſſé, il faiſoit mettre la mere & les freres d'Hircan ſur la muraille, les y faiſoit maltraiter, & menaçoit de les précipiter dans le foſſé, s'il ne ſe retiroit ſur l'heure. Un ſpectacle ſi touchant faiſoit céder dans l'ame d'Hircan la colere à la compaſſion, & à un juſte ſentiment de crainte. Mais la fermeté de cette généreuſe mere n'étoit ébranlée ; ni par la rigueur des tourmens ni par les menaces que lui faiſoit Ptolémée. Elle levoit les mains au ciel, prioit ſon fils, que les maux qu'il lui voyoit ſouffrir ne rallentiſſent point ſon courage, & ne le portaſſent pas à épargner cet impie. Elle lui proteſtoit qu'elle feroit volontiers le ſacrifice de mille vies, pourvû qu'elle fût aſſurée en mourant, que Ptolémée ſeroit puni des crimes qu'il avoit commis contre toute ſa Maiſon. Une auſſi vertueuſe intrépidité excitoit Hircan à hâter ſa vengeance ; mais dès qu'il voyoit qu'on recommençoit à maltraiter ſa mere, & à la déchirer de coups, ſa tendreſſe abattoit ſon courage ; les armes lui tomboient des mains. Le ſiége tira en longueur, & l'année Sabbatique arriva (*a*). C'eſt pour nous, comme le jour du Sabbat, un temps de repos. Ptolémée devenu libre, fit mourir la mere & les deux freres d'Hircan, & ſe retira auprès de Zénon, ſurnommé Cotila, Tyran de Philadelphie.

Antiochus aſſiége Jeruſalem.

V. Antiochus, pour ſe venger des avantages que Simon avoit eus ſur lui, entra en Judée, & aſſiégea Hircan dans Jeruſalem. Hircan fit ouvrir le tombeau de David, qui avoit été un des plus riches Princes de ſon temps ; & en ayant fait enlever trois mille talens, il engagea Antiochus à lever le ſiége, en lui en donnant trois cents (*b*). Hircan fut le premier Prince de notre Nation qui prit des étrangers à ſa ſolde.

VI. Antiochus entreprit une ſeconde expédition contre les

(*a*) Les Juifs croyoient que, comme il ne leur étoit pas permis d'attaquer leurs ennemis un jour de Sabbat, il leur étoit auſſi défendu de le faire l'année Sabbatique. Il leur fut aiſé de conclure l'un de l'autre. Car comme il leur étoit ordonné de conſacrer le ſeptieme jour au repos, ils crurent naturellement qu'ils devoient auſſi lui conſacrer la ſeptieme année.

(*b*) Joſeph dit ailleurs qu'il lui en avoit promit cinq cents. *Antiq. Juiv.* liv. 13. chap. 8. numero 4.

Medes (*a*). Hircan crut devoir profiter de ce temps pour ſatisfaire ſon reſſentiment des maux que ce Prince avoit faits à notre Nation ; attaqua les villes de la Célé-Syrie, qu'il eſpéroit trouver dégarnies de troupes, comme elles l'étoient en effet. Il prit Medaba, Samea & tous les environs, Sichem, & Gariſim. Il ſoumit de plus à ſon obéiſſance les Chutéens, qui habitoient autour du Temple qu'on avoit bâti ſur le modele de celui de Jeruſalem. Entre pluſieurs autres villes d'Idumée qu'il conquit, il ſe rendit maître d'Adore & de Mariſſa.

Siége de Samarie. Défaite d'Antiochus.

VII. De conquête en conquête il s'avança juſqu'à Samarie, qu'Herode a rebâtie depuis, & qu'il a fait appeller Sébaſte. Il l'enferma de toutes parts, & chargea ſes deux fils, Ariſtobule & Antigone, de la conduite du ſiége ; ils la ſerrerent de ſi près, que la faim contraignit les habitans de manger des choſes dont on n'a pas coûtume de ſe nourrir. Dans cette extrémité, ils appellerent à leur ſecours Antiochus ſurnommé Ciſique. Il y vint en effet ; mais Ariſtobule & Antigone le défirent, & le pourſuivirent juſqu'à Scythopolis. Ils retournerent après cette victoire à Samarie, dont ils preſſerent tellement le ſiége, qu'ils la prirent, la détruiſirent, & en réduiſirent les habitans à l'eſclavage. Cet heureux ſuccès ne fit qu'animer leur courage ; ils s'avancerent juſqu'à Scythopolis, en dévaſterent les environs, & ravagerent tout le pays d'entre le mont Carmel (*b*).

Mort d'Hircan.

VIII. Pluſieurs Juifs ne purent voir ſans jalouſie la proſpérité d'Hircan & de ſes fils, ils tinrent des aſſemblées ſéditieuſes, & ne ceſſerent de remuer, juſqu'à ce que les choſes en étant venues à une guerre ouverte, Hircan les força de ſe tenir tranquilles. Il paſſa le reſte de ſes jours dans une profonde paix, & mourut après avoir gouverné ſon Etat pendant trente-trois ans. Il laiſſa cinq fils. Ce Prince fut véritablement heu-

(*a*) Ce fut contre les Parthes, qu'Antiochus marcha, & le prétexte de ſon expédition étoit de délivrer ſon frere Démétrius, qu'ils tenoient priſonnier. Joſeph le dit ailleurs. *Antiq. Juiv.* liv. 13. chap. 8. 4°. & on ne voit pas pourquoi il dit ici que ce fut contre les Medes.

(*b*) » Et partagerent entre eux toutes » les terres du mont Carmel.« [*M. d'Andilly.*] Κατεσιωντο veut dire, ils partagerent. Il ſemble cependant que les enfans d'Hircan ravagerent plutôt les terres d'entre le mont Carmel qu'ils ne les partagerent entre eux.

(*c*) Joſeph ne lui donne que trente-un ans de regne. (Antiq. Juiv. liv. 13.) Uſſerius prétend, ſur l'autorité d'Euſebe, qu'il ne régna que vingt-neuf ans. *Annal.* v. & n. t. pag. 360.

reux ; & aucune des faveurs dont le combla la fortune, n'a pû être regardée comme un effet de ſes injuſtes caprices. Il eut ſeul le précieux avantage de réunir en ſa perſonne le commandement de ſa Nation, la ſouveraine Sacrificature, & le don de prophétie. Dieu ſe communiquoit directement à lui, & lui donnoit la connoiſſance de tous les événemens futurs : de ſorte qu'il a prévu & prédit que ſes deux fils ne regneroient pas long-temps. Je crois qu'il me convient de rapporter quelle fut leur fin malheureuſe, & de quelle ſorte ils déchurent du bonheur dont avoit joui le Grand-Prêtre leur pere.

CHAPITRE III.

I. ARISTOBULE, l'aîné des fils d'Hircan, lui ſuccéda, & changea le titre de Prince du Peuple en celui de Roi. Il fut le premier qui prit le diadême, quatre cents ſoixante onze ans (a) & trois mois, après le retour de la captivité de Babylone. Il aſſocia au thrône Antigone, le plus âgé de ſes freres, pour lequel il avoit beaucoup d'affection, & envoya les autres en priſon. Il y fit auſſi mettre ſa mere, parce que cette Reine, fondée ſur ce qu'Hircan l'avoit laiſſée maîtreſſe des affaires, lui diſputoit le Gouvernement : il fut aſſez dénaturé pour l'y faire mourir de faim. Ariſtobule prend le diadême.

II. Dieu l'en punit dans la perſonne même de ſon frere, qu'il aimoit beaucoup, & avec lequel il avoit partagé la Royauté. Car il permit que, ſur des calomnies inventées par des perſonnes de la Cour mal intentionnées, il le fît mourir. Sa tendreſſe lui fit d'abord rejetter les rapports qu'on lui faiſoit contre ce frere cheri ; il ne les regarda que comme l'effet de l'envie qu'on lui portoit. Il arriva cependant qu'au temps de la Fête des Tabernacles, l'une de nos plus anciennes ſolemnités, Ariſtobule étant pour-lors malade, Antigone qui revenoit de l'armée, dans un appareil de Vainqueur, monta au Temple ſuperbement vêtu, & accompagné de ſes gens de guerre, dans le deſſein d'y offrir ſes prieres à Dieu

(a) Joſeph dit dans le treizieme Livre des Antiquités Juives, quatre cent quatre-vingt-un an. On croit qu'on doit corriger cela par ce qu'il dit ici. *Voyez* Antiq. Juiv. Note c. Guer. des Juifs, Note x.

pour la rétabliſſement de la ſanté de ſon frere. Des gens, ennemis de tout bien, furent dire au Roi qu'Antigone s'étoit donné une garde nombreuſe & brillante ; qu'il le prenoit ſur un ton peu décent, pour quelqu'un qui ne devoit ſe regarder que comme un ſimple Particulier, que toute cette pompe faiſoit aſſez connoître qu'il ne ſe borneroit jamais à l'honneur de partager avec un frere la Royauté, qu'il aſpiroit à la poſſéder ſeul, & n'étoit venu ainſi accompagné que pour le tuer.

III. Ariſtobule donna enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine, quelque créance à ces diſcours ; mais pour ne pas paroître ſe méfier de ſon frere, & prendre cependant de prudentes précautions contre ce qui pouvoit arriver, il mit des gardes dans un paſſage aſſez peu éclairé du bas de ſon Palais. Celui qu'il habitoit s'appelloit alors la Tour Baris (*a*). On le nomma dans la ſuite la Tour Antonia. Il ordonna à ſes gardes de laiſſer paſſer Antigone, s'il ſe préſentoit ſans armes, mais de le tuer s'ils le voyoient armé. Il lui envoya cependant dire de le venir trouver ſans armes. Mais la Reine, qui le haïſſoit, eut de concert avec les autres ennemis de ce Prince, la déteſtable adreſſe de changer la diſpoſition de cet ordre ; elle gagna ceux que le Roi avoit chargés de l'inviter, & les engagea à lui dire au contraire, que le Roi ayant appris qu'il s'étoit donné de très-belles armes dans la Galilée, il le prioit de le venir trouver tout armé avant de partir, parce qu'il deſiroit fort en admirer l'éclat ſur lui, & qu'il ne pouvoit ſe procurer autrement cette ſatisfaction, l'état de ſa ſanté ne lui permettant pas de ſortir.

Ariſtobule fait tuer Antigone.

V. Antigone étoit aſſez perſuadé de la tendre affection de ſon frere pour ne concevoir aucune méfiance. Il ſe mit en devoir de l'aller trouver tout armé, comme il l'y invitoit ; mais lorſqu'il fut arrivé à ce paſſage peu éclairé, qu'on appelloit la Tour de Straton, il fut tué par les gardes que le Roi y avoit fait mettre. Cet exemple prouve d'une maniere bien ſenſible, que la calomnie eſt capable de rompre les liens les plus ſacrés de la nature & de l'amitié, & qu'il n'eſt point de ſi heureux naturel, qui puiſſe ſe garantir toujours des traits empoiſonnés de l'envie.

(*a*) C'étoit le Grand-Prêtre Hircan, premier du nom, qui l'avoit fait bâtir. *Antiquit. Juiv.* liv. 18,

V.

V. Une circonſtance de ce tragique événement, qui n'eſt pas moins ſurprenante, eſt ce qui arriva à un Juif de la ſecte des Eſſéniens, nommé Judas : ce vénérable vieillard, qui ne ſe *trompa jamais dans aucune de ſes prédictions, étoit toujours ſuivi d'un grand nombre de diſciples. Comme il vit paſſer Antigone devant le Temple, il ſe tourna vers eux, & s'écria : Il eſt bien temps que je meure, puiſque la vérité eſt morte pour moi avant que j'aie quitté la vie : une de mes prédictions eſt fauſſe, Antigone eſt plein de vie, & il devoit être tué aujourd'hui à la Tour de Straton, qui eſt diſtante de Jeruſalem de ſix cents ſtades ; nous ſommes à la quatriéme heure du jour, & il ne reſte plus aſſez de temps pour que ma prédiction s'accompliſſe. Il s'occupoit triſtement de ces penſées, lorſqu'on apprit qu'Antigone venoit d'être tué dans un paſſage peu éclairé du Palais d'Ariſtobule, qui, comme Céſarée ſur mer, s'appelloit la Tour de Straton : c'étoit la conformité du nom de ces deux endroits différents qui l'avoit trompé. Prédiction de Judas.

VI. Ariſtobule ne tarda pas à ſe repentir de ſon crime ; la douleur qu'il en conçut augmenta beaucoup ſa maladie, l'horreur d'une action ſi cruelle ſe préſentoit continuellement à ſon eſprit, il ſe conſuma de déplaiſir. Ses ſouffrances devinrent enfin ſi aigues, que ſes entrailles en furent déchirées, & qu'il vomit une grande quantité de ſang. Par une permiſſion de Dieu, celui de ſes domeſtiques qui le portoit dehors, ſe laiſſa tomber, & le répandit dans l'endroit même où Antigone avoit été aſſaſſiné, & où l'on voyoit encore des marques de ſon ſang. Ce ſpectacle cauſa une vive émotion dans l'ame de ceux qui en furent les témoins ; & comme ſi ce domeſtique l'eût fait à deſſein, & qu'il eût voulu offrir une eſpece de ſacrifice d'expiation aux manes d'Antigone, ils pouſſerent de ſi grands cris, que le Roi les entendit, & voulut en ſçavoir la cauſe ; mais perſonne n'oſant la lui dire, il la demanda encore avec plus d'empreſſement. Enfin, ayant forcé par ſes menaces ſes Officiers de la lui dire, les yeux baignés de larmes, & jettant un auſſi profond ſoupir que ſa foibleſſe le lui permettoit : » Non, » dit-il, mon crime n'a pû échapper aux yeux de Dieu, ſa » juſtice pourſuit déja mon exécrable fratricide. Juſqu'à quand, » malheureux corps, ſouſtrairas-tu mon ame criminelle aux » cris de vengeances de ma mere & de mon frere ? Eſt-ce Ariſtobule meurt.

» aſſez, pour appaiſer leurs manes, de verſer mon ſang goutte » à goutte? qu'elles le prennent tout entier & d'un ſeul coup ; » que mes entrailles ceſſent enfin d'être le jouet des furies » vengereſſes. « En achevant ces paroles il mourut, après un an ſeulement de regne.

CHAPITRE IV.

Alexandre regne, & entre en guerre avec Ptolémée Lature.

I. LA Reine, veuve d'Ariſtobule, fit auſſi-tôt après ſa mort ſortir de priſon les freres de ce Prince, & procura la couronne à Alexandre, qui étoit l'aîné, & qu'elle jugea être d'un caractere plus doux & plus modéré que les autres ; mais dès qu'il fut monté ſur le thrône, il fit mourir un de ſes freres (*a*), qui vouloit lui diſputer la couronne, & eut de grands égards pour l'autre, qui ſe contenta de mener une vie privée, & ne prit aucune part aux affaires.

II. Il entra en guerre avec Ptolémée Lature, qui s'étoit emparé d'Aſochis. Il lui tua beaucoup de monde dans une bataille qu'il lui donna, la victoire néanmoins ſe déclara en faveur de Ptolémée ; mais ſa mere Cléopatre l'ayant obligé de ſortir d'Egypte (*b*), Alexandre profita de ſa retraite pour aſſiéger Gadara & Amathunte, qu'il prit. Cette derniere place eſt une des plus fortes des environs du Jourdain ; Théodore, fils de Zénon, y faiſoit garder ſes effets les plus précieux. Ils ne reſterent pas long-temps en la poſſeſſion d'Alexandre ; Théodore vint fondre ſur lui, & non-ſeulement recouvra ce qu'il lui avoit enlevé, mais ſe ſaiſit de tout ſon bagage, & lui tua dix mille hommes. Cette perte n'abbatit point le courage d'Alexandre.

(*a*) » Il commença ſon regne par » faire mourir ſon quatriéme frere. » Hiſt univerſel. Tom. 7. pag. 129. L'expreſſion n'eſt pas exacte ; mais, ſans m'y arrêter, je ne trouve pas dans Joſeph, que celui de ſes freres que fit mourir Alexandre fût le quatriéme des enfans d'Hircan, premier du nom. Je ne trouve point non plus où le P. Calmet * a pris, que celui des enfans d'Hircan qu'Alexandre laiſſa vivre en perſonne privée, s'appellât Abſalom. On trouve bien un Abſalom fait priſonnier, lorſque Pompée ſe rendit maître de Jeruſalem. ** Il étoit, ſelon Joſeph, beau-pere, & oncle d'Ariſtobule. Mais ce dernier mot ſignifie également l'oncle du côté de la mere & du côté du pere.

(*b*) Voyez Remarque IV.

* Hiſt. Univ. du monde, Liv. 32. pag. 360.

** Antiq. Juiv. Liv. 14. chap. 4. numero 4. Guer. des Juifs, Liv. 1. chap. 7. numero 6.

Il ſe jetta du côté de la mer, & y prit Raphia, Gaza, & Anthédone, qu'Herode fit appeller dans la ſuite Agrippiade.

III. A la ſuite de ces grands avantages, Alexandre fut inſulté un jour de fête par le Peuple dans Jeruſalem; c'eſt dans ces jours qu'il ſe ſouleve le plus ordinairement. Il eût eu de la peine à réduire les ſéditieux, ſans les troupes de Piſidie & de Cilicie, qu'il avoit priſes à ſon ſervice; il n'en tiroit point de Syrie, parce que les Syriens ſont naturellement ennemis de notre Nation (*a*). Il fit mourir plus de ſix mille des révoltés, & porta enſuite la guerre en Arabie. Il ſoumit les Galaatites & les Moabites, leur impoſa un tribut, & revint ſe préſenter devant Amathunte. Théodore, étonné de ſes grands ſuccès, prit l'épouvante & abandonna la place. Alexandre la détruiſit de fond en comble.

Alexandre défait ſes ſujets révoltés.

IV. Il marcha de-là contre Obade, Roi des Arabes; mais il donna dans des embûches que ce Prince lui avoit dreſſées vers la Gaulanite (*b*), & fut pouſſé dans une profonde vallée, où ſon armée, accablée par la multitude des chevaux que le Roi avoit amenés, fut entiérement défaite. Alexandre, obligé de ſe ſauver, ſe retira à Jeruſalem. Sa mauvaiſe fortune réveilla la haine qu'on lui portoit; le Peuple ſe ſouleva, & prit les armes, il ſe donna pluſieurs combats; Alexandre eut toujours l'avantage: il tua dans l'eſpace de ſix ans, au moins cinquante mille Juifs. De telles victoires lui cauſoient un véritable déplaiſir, parce qu'elles affoibliſſoient ſon Etat; ainſi il prit le parti de quitter les armes, & de chercher à ramener ſes ſujets par des voies de douceur & de conciliation. Ce changement de conduite, & le regret qu'il témoignoit d'en avoir tenu juſqu'alors une oppoſée, ne fit que les irriter davantage; & comme en conférant avec eux il leur demandoit un jour, quelle pouvoit être la cauſe de cette inflexibilité, & ce qu'il pouvoit faire pour les appaiſer: Mourez, lui répondirent-ils; encore, après tous les mauvais traitemens que vous nous avez fait endurer, votre mort ne ſera-t-elle pas capable de calmer notre reſſentiment. Ils appellerent en même temps Démétrius Eucaire à leur ſecours. La démarche des Juifs fit concevoir à ce

(*a*) Joſeph dit dans les Antiquités Juives, que ce fut parce que ce Prince les haïſſoit. Liv. 13. chap. 13. numero 5.

(*b*) A la bourgade de Gadara. *Antiq. Juiv.* pag. 672.

Prince les plus grandes eſpérances ; il s'empreſſa de les ſatisfaire, & ſe mit en chemin avec une puiſſante armée.

Démétrius Eucaire défait Alexandre.

V. Les Juifs le joignirent à Sichem ; Alexandre fut à leur rencontre, ſon armée étoit de mille cavaliers, & de huit mille gens de pied étrangers, outre environ dix mille Juifs qui lui étoient demeurés fideles. Celle des ennemis étoit de trois mille hommes de cavalerie, & de quarante mille d'infanterie. Avant d'engager aucune action, chacun des deux Rois tâcha d'attirer à ſon parti les troupes de ſon ennemi. Démétrius ſollicita les Etrangers qu'Alexandre avoit à ſa ſolde, & Alexandre les Juifs que Démétrius avoit dans ſon armée. Mais les Juifs ne voulurent pas rentrer dans le devoir, ni les Grecs manquer de fidélité à Alexandre ; ainſi il en fallut venir aux mains. Démétrius eut l'avantage, malgré les efforts de valeur que firent les Etrangers qui ſervoient dans l'armée d'Alexandre. Cette action eut des ſuites, que ni l'un ni l'autre de ces deux Princes n'avoit prévues. Les Juifs, qui avoient engagé Démétrius dans cette affaire, en l'appellant à leur ſecours, l'abandonnerent après qu'il eut gagné la bataille. La défaite de leur Roi les toucha ſi ſenſiblement, que ſix mille d'entre eux ſe débanderent & vinrent ſe rendre à Alexandre dans les montagnes, où ce Prince avoit été contraint de ſe retirer. Cette déſertion, qui mettoit Alexandre en état de tenir la campagne, déconcerta Démétrius ; & la crainte qu'il eut qu'à l'exemple de ceux-ci, toute la Nation ne rentrât dans l'obéiſſance, lui fit prendre le parti de ſe retirer dans ſes Etats.

VI. La retraite de ce Prince ne rappella pas à leur devoir tous les révoltés ; un grand nombre continua de faire la guerre à Alexandre, juſqu'à ce qu'en ayant tué la plus grande partie, le reſte fut contraint de ſe renfermer dans la ville de Bémeſelis. Il les y aſſiégea, & l'ayant priſe, il les mena tous priſonniers à Jeruſalem. Il ſe porta contre eux à tous les excès d'inhumanité que peut inſpirer la plus violente colere. Il en fit attacher environ huit cents à des croix, dans le milieu de la ville, & égorger ſous leurs yeux leurs femmes & leurs enfans : ſpectacle horrible, & dont il eut la barbare conſtance de repaître ſes yeux durant un feſtin qu'il donnoit à ſes concubines. Une ſi ſanglante exécution imprima tant de terreur dans l'eſprit du Peuple, que dès la nuit ſuivante, huit mille des ſéditieux

qui s'étoient armés contre lui ſe mirent en chemin pour ſortir de la Judée, où ils ne rentrerent qu'après la mort de ce Prince. Ce ne fut que de cette ſorte qu'il vint enfin à bout de procurer la paix à ſon Etat, & de n'avoir plus de guerre à faire contre ſes ſujets.

Antiochus marche contre les Arabes. Défait Alexandre.

VII. Antiochus ſurnommé *Denys*, le dernier Roi de Syrie, de la famille des Séleucides, frere de Démétrius (*a*), lui donna cependant encore de l'inquiétude. Ce Prince étoit en marche pour aller faire la guerre aux Arabes. Dans la crainte *qu'il ne ſe jettât en Judée*, il fit tirer des lignes depuis les montagnes d'Antripatride juſqu'à la mer de Joppé, les fit couvrir d'un mur fort élevé & garni de tours de bois, afin de lui fermer les paſſages. Ces précautions n'empêcherent point Antiochus de pénétrer en Judée. Il brûla les tours, & ayant comblé les lignes, il s'ouvrit un paſſage; mais ſans s'arrêter pour-lors à ſe venger des obſtacles qu'Alexandre y avoit formés, il continua ſa marche contre les Arabes. Leur Roi ſe retira dans des lieux d'où il ſçavoit pouvoir combattre avec plus d'avantage, & fondit enſuite bruſquement, à la tête de dix mille hommes de cavalerie, ſur les troupes d'Antiochus avant qu'elles ſe fuſſent formées en ordre de bataille. La victoire cependant fut longtemps diſputée; les troupes d'Antiochus tinrent ferme, tant que ce Prince put conſerver ſa vie, quoique les Arabes lui tuaſſent beaucoup de monde; mais comme il s'expoſoit aux plus grands dangers pour ſecourir à propos les corps de ſon armée qui étoient forcés de plier, il la perdit enfin. Alors toute l'armée ſe mit en déroute, les Arabes en firent un grand carnage: ceux qui purent ſe ſauver ſe jetterent dans la bourgade de Cana, où ils périrent preſque tous par le défaut de vivres.

Aretas fait la guerre à Alexandre, traite enſuite avec lui. Conquête d'Alexandre. Sa mort.

VIII. Les habitans de Damas, en haine de Ptolémée, fils de Mennée, ſe donnerent à Aretas, & l'établirent Roi de la Célé-Syrie. Il fit la guerre à Alexandre, le vainquit, traita avec lui, & ſe retira (*b*). Alexandre prit Pella, & marcha enſuite contre Geraſa (*c*), pour s'emparer des threſors de Théodore. Il fit tirer trois lignes de circonvallation autour de cette place, & la prit. Il détruiſit Gaulana, & ce qu'on appelle les ravins

(*a*) Et frere de Philippe. Car Antiochus Gripus avoit eu cinq enfans. Séleucus Nicator, Antiochus, Philippe, Démétrius, & Antiochus ſurnommé Denys.

(*b*) Voyez Remarque IV.

(*c*) *Joſe.* Antiquités Juives pag. 674. *Ibid.* Zénon au lieu de Théodore.

d'Antiochus. S'étant rendu maître de la forteresse de Gamala, il en ôta le commandement à Démétrius, sur plusieurs accusations qu'on forma contre lui. Enfin, après trois ans que durerent ces expéditions, il retourna à Jerusalem. Tant de glorieux succès firent que le peuple l'y reçut avec joie. Les premiers momens de repos dont jouit ce Prince furent pour lui le commencement de la maladie qui termina ses jours. Il fut attaqué d'une fièvre quarte, dont il espéra se procurer la guérison, en s'engageant dans de nouvelles entreprises ; mais son corps, épuisé par de longues & anciennes fatigues guerrieres, n'étoit plus en état de supporter de si pénibles exercices : ce Prince succomba enfin sous le poids du travail, & mourut après avoir regné vingt-sept ans.

CHAPITRE V.

Alexandra fait Hircan Grand-Prêtre.

I. ALEXANDRE laissa en mourant l'administration de l'Etat à la Reine Alexandra, dans l'espérance que le Peuple lui obéiroit volontiers. Il le sçavoit singuliérement attaché à cette Princesse, parce qu'elle n'avoit eu aucune part aux exécutions violentes qu'il avoit faites, & qu'elle s'étoit toujours opposée à toute sorte d'injustices. L'événement justifia ses vuës ; car comme elle avoit beaucoup de piété, personne ne fit difficulté de lui obéïr. Elle étoit parfaitement instruite de nos coûtumes, & ne laissoit en place aucun de ceux qui transgressoient nos saintes Loix. Des deux enfans qui lui restoient, elle fit l'aîné souverain Pontife ; il s'appelloit Hircan. Ce ne fut pas tant en considération de son âge, qu'elle lui conféra cette grande dignité, que parce que ce Prince paroissant peu disposé à donner quelque application aux affaires, il n'y avoit pas sujet de craindre qu'il cherchât à la troubler dans son administration. Elle retint soigneusement dans la condition d'homme privé, son second fils Aristobule, qui étoit d'un génie plus vif & plus entreprenant.

II. Les Pharisiens s'emparerent sous cette Princesse de la plus grande partie de l'autorité : c'est une secte parmi nous, en réputation de pratiquer la vertu d'une maniere plus parfaite, & d'être

la plus inſtruite de l'eſprit de nos Loix. La Reine ſuivant les mouvemens de ſa piété, s'attacha particuliérement à eux: ils ſçurent ſi bien profiter de ſes bontés pour s'inſinuer dans ſon eſprit, que rien ne ſe régloit que par leur déciſion; ils faiſoient du bien ou du mal à qui il leur plaiſoit, envoyoient en priſon, ou donnoient la liberté, exiloient ou rappelloient d'exil qui bon leur ſembloit. Ils jouiſſoient des avantages de la Royauté (*a*), & ne laiſſoient en partage à la Reine que les ſoins pénibles du détail économique. Cette Princeſſe étoit néanmoins capable des plus grandes affaires. Attentive à raſſembler de bonnes troupes, elle prit beaucoup d'étrangers à ſa ſolde, & entretenoit une armée du double plus forte que celles qu'avoit eu le Roi ſon mari; de ſorte qu'elle ſçut non-ſeulement tenir ſes ſujets dans le devoir, mais encore ſe faire craindre & reſpecter par les nations étrangeres. Mais en même temps qu'elle poſſédoit l'art de commander en ſouveraine à ſes ſujets, elle avoit la foibleſſe de ſe laiſſer gouverner par les Phariſiens.

III. Ils firent mourir un homme fort diſtingué, nommé Diogene, & qui avoit été particuliérement aimé du feu Roi, ſous le prétexte que c'étoit par ſon conſeil que le Roi avoit fait crucifier les huit cents Juifs dont j'ai parlé. Ils engagerent enſuite la Reine à ordonner pareillement la mort de tous ceux qui avoient indiſpoſé Alexandre contre eux. Cette Princeſſe, par zéle de religion, ſe ſoumit à tout ce qu'ils ſouhaitoient: ainſi ils faiſoient mourir autant de perſonnes qu'ils vouloient. Les plus conſidérables de ceux qui ſe crurent menacés d'être enveloppés dans cette perſécution, eurent recours à la protection d'Ariſtobule. Ce Prince pria la Reine d'avoir égard au rang diſtingué que tenoient tant de gens que ſes ordres expoſoient au dernier péril, & de ſe contenter d'obliger ceux dont la conduite lui paroîtroit ſuſpecte, de ſortir de la ville. La Reine le lui accorda: &, ſûrs de l'impunité, tous ceux qui étoient en butte à cette perſécution, ſe retirerent en divers endroits du royaume. Cette Princeſſe envoya des troupes à Damas: le motif de cette expédition étoit d'écarter Ptolémée, qui ne ceſſoit de maltraiter cette ville; mais ces troupes revinrent

Cruautés qu'exercent les Phariſiens ſous le nom de la Reine.

(*a*) C'eſt plutôt la traduction de ce que Joſeph dit dans les Antiquités Juives, que de l'énigme ſous laquelle il enveloppe ici ſa penſée.

ſans qu'à cette occaſion il ſe fût rien paſſé de mémorable (*a*). Elle entreprit auſſi de gagner, par des préſens & des propoſitions d'accommodement, Tigrane, Roi d'Arménie, qui faiſoit le ſiége de Ptolémaïde (*b*), où Cléopatre s'étoit renfermée : ſur la nouvelle qu'il reçut, que Lucullus étoit entré dans ſes Etats, ce Prince fut obligé de ſe retirer.

Mort d'Alexandra.

IV. Sur ces entrefaites, la Reine Alexandra étant tombée malade, Ariſtobule ſaiſit cette occaſion pour s'emparer des places fortes. Son caractere vif & bouillant lui avoit attaché un grand nombre de gens de ſon âge, & dont l'humeur ſympathiſoit avec la ſienne. Il ſe ſervit, pour l'exécution de ſes deſſeins, de l'argent qu'il trouva dans ces places, & l'employa à engager des etrangers à ſon ſervice, & à ſe faire déclarer Roi. La Reine, touchée des plaintes que lui fit Hircan de l'uſurpation de ſon frere, fit enfermer la femme & les enfans d'Ariſtobule dans la fortereſſe Antonia. Cette fortereſſe étoit au ſeptentrion du Temple ; elle s'appelloit Baris, comme je l'ai déja dit, & fut depuis nommée Antonia, ſous le commandement de Marc Antoine ; comme Agrippiade & Sébaſte furent

(*a*) L'expreſſion de Joſeph n'eſt point équivoque, mais Sig. Gelenius a traduit *cepit*, au lieu de *recepit*, & cette mauvaiſe traduction a donné lieu à M. d'Andilly de traduire ..... » Elle ſe rendit » maîtreſſe de la place, ſans qu'il ſe paſ» sât dans cette occaſion rien de mémo» rable. « Le deſſein de cette Princeſſe n'étoit pas de prendre Damas, mais de la défendre contre un auſſi mauvais voiſin que Ptolémée βαζὺς γείτων. Antiq. Juiv. liv. 13. chap. 16. numero 3. C'eſt encore en ſuivant un auſſi mauvais guide, que l'élégant Traducteur dit » que » ſur la nouvelle que Tigrane avoit eue, » que Lucullus étoit entré avec une ar» mée dans ſon royaume, il s'étoit déja » retiré. « Joſeph ne dit point cela : & il dit expreſſément dans les Antiquités Juives, que les Ambaſſadeurs d'Alexandra le trouverent au ſiége de Ptolémaïde.

(*b*) C'étoit Damas, ſelon Strabon, * que ce Prince aſſiégeoit. Le fait n'étoit qu'accidentel, en quelque ſorte, à l'ouvrage du Géographe ; mais il entroit néceſſairement dans celui de Joſeph, par rapport aux Députés qu'Alexandra avoit envoyés à Tigrane lorſqu'il faiſoit un ſiége en Syrie, & on ne pouvoit ignorer en Judée quelle ville il aſſiégeoit, lorſque cette Princeſſe lui envoya des Ambaſſadeurs. Appien ** dit que Tigrane ſoumit tous les Syriens d'en-deça l'Euphrate, juſqu'a l'Egypte ; & Lucullus dit dans Plutarque † qu'il conquit la Paleſtine. Ce ſont des fautes qu'il faut corriger par Strabon, par Eutrope, †† & ſurtout par Joſeph.

* Strabon, Liv. 16. pag. 1087. & Liv. 11.
** Appien, Guer. Sir.
† Plutarq. Lucul.
†† Eutrope, Liv. 6.

ainſi

ainſi nommées, en l'honneur d'Auguſte & d'Agrippa. Alexandra mourut après un regne de neuf ans, ſans avoir pû venger ſur Ariſtobule l'inſulte qu'il faiſoit à ſon frere, de lui enlever la couronne.

CHAPITRE VI.

I. HIRCAN étoit de droit l'héritier du royaume, & la Reine, avant que de mourir, lui avoit cédé le palais (a), mais il étoit fort inférieur en forces & en courage à Ariſtobule. Les deux freres en vinrent cependant aux mains, & dans la bataille qui ſe donna auprès de Jéricho, une grande partie des troupes d'Hircan l'abandonna pour ſe donner à Ariſtobule: cette déſertion l'obligea de s'enfuir à Jeruſalem, & de ſe renfermer dans la fortereſſe Antonia, où il trouva l'épouſe de ſon frere & ſes enfans; il les retint pour ôtages, juſqu'à ce que réſolus de prévenir les maux que leur diviſion ne pouvoit manquer d'occaſionner, les deux freres ſe reconcilierent aux conditions qu'Hircan céderoit le thrône à Ariſtobule, & ſe contenteroit des honneurs qui ſont dûs à un frere de Roi. Ce Traité fut conclu dans le Temple, en préſence du Peuple; Hircan & Ariſtobule s'embraſſerent avec de grands témoignages d'affection. Ariſtobule s'établit dans le palais, & Hircan ſe retira dans la maiſon d'Ariſtobule.

Ariſtobule uſurpe le thrône ſur ſon frere.

II. L'élévation imprévue d'Ariſtobule parut redoutable à ceux qui avoient pris le parti d'Hircan; & particulierement à Antipater, qu'Ariſtobule haiſſoit. Il étoit Iduméen, & le premier de ſa nation, tant à cauſe de ſon illuſtre naiſſance, qu'à cauſe de ſes grandes richeſſes. Il tâcha de perſuader à Hircan de ſe retirer chez Aretas, Roi des Arabes, & de l'engager à le rétablir ſur le thrône; il exhorta en même temps Aretas à recevoir Hircan dans ſes Etats, & à lui procurer les moyens de recouvrer ſon royaume. Dans cette vue, il n'y eut ſorte de mal qu'il ne dît d'Ariſtobule à ce Prince, ni d'éloges qu'il ne lui fît d'Hircan. Il lui faiſoit d'ailleurs enviſager combien il eſt glorieux pour un Prince puiſſant de prêter ſecours à ceux qui ſont dans l'oppreſſion, & n'oublia rien pour le rendre ſenſible à l'injuſtice

Antipater engage le Roi des Arabes à armer en faveur d'Hircan.

(a) Lui avoit remis βασιλίαν le Commandement.

criante qu'on faiſoit à Hircan, en le dépouillant d'une ſouveraineté dont le droit d'aîneſſe devoit lui aſſurer la poſſeſſion. Après les avoir ainſi diſpoſés l'un & l'autre, il ſortit une nuit de Jeruſalem avec Hircan, & le conduiſit en Arabie. Arrivés à Pétra, capitale de ce royaume, Antipater préſenta Hircan à Aretas, &, tant par les préſens qu'il lui fit que par les raiſons qu'il employa, il l'engagea à l'aſſiſter de ſes troupes, pour le faire remonter ſur ſon thrône. Aretas entra dans la Judée avec une armée de cinquante mille hommes, tant en cavalerie qu'en infanterie. Ariſtobule, qui n'avoit pas des forces égales à oppoſer, fut abandonné des ſiens dès le premier choc, & contraint de ſe retirer à Jeruſalem. Hircan l'y eût forcé, ſi le Général Scaurus, que Pompée, qui faiſoit la guerre à Tigrane en Arménie, avoit envoié en Syrie, ne fût venu fort à propos pour faire lever le ſiége qu'il en faiſoit. Ce Général Romain étant arrivé à Damas, trouva que Lollius & Métellus s'étoient rendus maîtres de cette ville, ainſi il les envoya ailleurs. Pour lui, ſur les nouvelles qu'il eut de Judée, il réſolut de s'y rendre pour profiter de la diviſion des deux freres.

Scaurus ordonne à Aretas de lever le ſiége de Jeruſalem.

III. Il ne fut pas plutôt entré dans le pays, que les deux Princes lui envoyerent des Ambaſſadeurs pour implorer ſa protection. Plus ſenſible au preſent de trois cents talents que lui fit Ariſtobule, qu'à la juſtice de la cauſe d'Hircan, il ſe déclara en faveur d'Ariſtobule, & envoya ordonner, au nom de Pompée & des Romains, à Hircan & Arétas, de lever le ſiége de Jeruſalem. Aretas craignant l'effet des menaces dont il accompagna cet ordre, ſortit de la Judée, & ſe retira à Philadelphie. Scaurus en ſortit auſſi pour ſe retirer à Damas. Ariſtobule ne ſe contenta pas de ſe voir délivré de toute crainte; il raſſembla toutes ſes troupes & ſe mit à la pourſuite de ſes ennemis; il les joignit en un lieu nommé Papiron, & leur tua plus de ſix mille hommes, du nombre deſquels fut Phalion, frere d'Antipater.

IV. Hircan & Antipater ſe voyant privés du ſecours des Arabes, tournerent leurs eſpérances vers les Romains, quoique gagnés par leur ennemi. Lorſque Pompée, qui étoit entré en Syrie, fut arrivé à Damas, ils le furent trouver avec des préſens, & ils employerent les mêmes raiſons dont ils s'étoient ſervis auprès d'Aretas, pour le porter à condamner la violence

Hircan & Ariſtobule implorent la protection de Pompée.

d'Ariſtobule, & à rétablir Hircan ſur un thrône qui lui étoit dû par le droit d'aîneſſe, & dont la ſageſſe de ſes mœurs le rendoit digne. Ariſtobule ne manqua pas auſſi d'aller trouver Pompée; il faiſoit beaucoup de fonds ſur les préſens qu'il avoit faits à Scaurus, & ſe préſenta avec tout ce qu'il put affecter de grandeur & de magnificence royale. Mais craignant de ſe trop abbaiſſer en lui faiſant une cour aſſidue, & ne pouvant ſe réſoudre à ſacrifier ainſi aux circonſtances où il ſe trouvoit, la majeſté du thrône, il ſe retira à Dioſpolis (*a*).

V. Pompée s'en trouvant très-offenſé, prit, ſur les preſſantes ſollicitations d'Hircan & de ceux qui lui étoient attachés, le parti de marcher contre Ariſtobule avec ſon armée, & tout ce qu'il put raſſembler de troupes auxiliaires dans la Syrie. Après avoir paſſé Pella & Scythopolis, il arriva à Corée, premiere place qu'on trouve en venant de Syrie par terre, & y ayant appris qu'Ariſtobule étoit enfermé dans le château d'Alexandrion, qui eſt une place très-forte, ſituée ſur une montagne, il lui envoya dire de le venir trouver. Le premier ſentiment de ce Prince fut de tout hazarder, plutôt que d'obéïr à un ordre qui lui étoit donné avec tant de hauteur. Mais la frayeur dont il vit tous ſes gens ſaiſis, & les remontrances de ſes amis, qui lui repréſentoient combien il étoit peu en état de réſiſter à des ennemis auſſi puiſſants que l'étoient les Romains, le déterminerent à ſe rendre aux ordres de Pompée. Il deſcendit de ſa fortereſſe, vint le trouver, & après lui avoir expoſé le droit qu'il prétendoit avoir à la couronne, il retourna dans le château d'Alexandrion. Appellé de nouveau par Hircan, il vint une ſeconde fois diſputer ſon droit avec lui en préſence de Pompée, & remonta enſuite à Alexandrion, ſans que Pompée l'en empêchât. Indécis & flottant entre la crainte & l'eſpérance, il en deſcendit pluſieurs autres fois, pour tâcher de gagner Pompée & de le mettre dans ſes intérêts; mais la crainte de montrer trop de foibleſſe l'arrêtoit & le faiſoit retourner ſur ſes pas ſans lui avoir parlé. Pompée enfin, l'envoya ſommer de lui remettre toutes les places fortes dont il étoit maître; mais comme Ariſtobule avoit défendu à ceux qui y commandoient d'obéïr à aucun ordre, s'il n'étoit

(*a*) On croit que c'eſt la même ville que *Dia*, qu'Alexandre avoit priſe après la bataille d'Adida.

écrit de ſa main, Pompée l'obligea de leur écrire lui-même ; qu'ils euſſent à les évacuer. Ariſtobule ne put s'en défendre ; mais indigné d'un procédé ſi violent, il ſe retira à Jeruſalem pour ſe préparer à la guerre.

VI. Pompée ne lui en donna pas le temps (*a*) ; il ſe hâta de le ſuivre, & preſſa d'autant plus ſa marche, qu'il apprit la mort de Mithridate lorſqu'il fut arrivé à Jericho. C'eſt dans ce pays, le plus fertile de la Judée, & très-abondant en beaux palmiers, que croît l'arbre d'où découle le beaume ; on le ramaſſe en l'en faiſant diſtiller par les inciſions qu'on y fait avec des pierres extrêmement aigues : Pompée y campa une nuit, & s'avança le lendemain matin vers Jeruſalem. Ariſtobule étonné, prit l'allarme, ſortit de la ville, alla trouver Pompée, & joignit à d'humbles prieres, les promeſſes de lui donner de grandes ſommes, & de le rendre maître de la ville & de ſa perſonne. De ſi magnifiques promeſſes adoucirent la colere de Pompée ; mais Ariſtobule n'en put exécuter aucune, ceux qui tenoient ſon parti ayant même refuſé l'entrée de la ville à Gabinius, que Pompée avoit envoyé pour en recueillir les effets.

CHAPITRE VII.

I. POMPÉE irrité du refus fait à Gabinius, retint Ariſtobule priſonnier, & s'avança vers la ville pour la reconnoître & juger par quel endroit il devoit l'attaquer. Il trouva que ſes murs étoient très-forts, & qu'il ſeroit d'autant plus difficile de les forcer, qu'ils étoient couverts d'un foſſé très-profond ; que le Temple qui étoit par-delà n'étoit pas moins bien fortifié, & que quand la ville ſeroit priſe, les Juifs ne manqueroient pas de s'y retirer.

II. Tandis que Pompée réfléchiſſoit ſur les différents partis qu'il y avoit à prendre, les Juifs ſe diviſerent en deux factions. Celle d'Ariſtobule vouloit qu'on fît la guerre, & qu'on tâchât de délivrer le Roi. Les partiſans d'Hircan au contraire, vouloient qu'on ouvrît les portes de la ville à Pompée, le nom-

(*a*) *Voyez* Plutarque, Vie de Pompée.

bre de ceux-ci augmenta beaucoup, par la crainte qu'inſpira l'exacte diſcipline & le bel ordre qu'obſervoient les troupes Romaines; de ſorte que la faction d'Ariſtobule, devenant la plus foible, prit le parti de ſe retirer dans les ſacrés portiques, de couper le pont qui communiquoit à la ville, & de ſe préparer à réſiſter juſqu'à la derniére extrémité. La faction d'Hircan ouvrit alors les portes aux troupes Romaines, les reçut dans la ville, & leur livra le palais. Pompée envoya Piſon, l'un des Officiers Généraux avec des troupes pour s'en aſſurer; & comme ceux qui s'étoient retirés dans les ſacrés portiques rejettoient toute propoſition d'accommodement, il fit ſes diſpoſitions pour les y forcer : en quoi il fut aidé par Hircan & par tous ceux de ſon parti, avec tout le zéle & toute la ſoumiſſion à ſes ordres qu'il pouvoit déſirer.

La faction d'Hircan ouvre les portes de la ville à Pompée.

III. Il employa ſes troupes à combler le foſſé & la vallée du côté du ſeptentrion. L'entrepriſe étoit extrêmement difficile, tant à cauſe de leur profondeur que de la réſiſtance des Juifs, qui de deſſus les murs mettoient tout en œuvre pour les empêcher d'approcher. Elle n'auroit même jamais réuſſi, ſi Pompée prenant avantage de la défenſe que la Loi nous fait de nous livrer à aucune ſorte de travail les jours de Sabbat, s'il n'eſt abſolument néceſſaire pour défendre notre vie, n'eût ordonné à ſes troupes de ne ſe porter en ces jours à aucun acte d'hoſtilité, & de ne s'y occuper que du ſoin d'avancer ce grand ouvrage. Dès qu'il fut achevé, Pompée fit élever ſur cette vallée, ainſi comblée, de hautes tours, & avancer contre les murs des machines qu'il avoit fait venir de Tyr : des frondeurs écartoient les Juifs qui profitoient de la poſition éminente où ils étoient pour en empêcher l'effet. Cependant comme les tours qui étoient de ce côté n'étoient pas moins fortes que belles (*a*), elles réſiſterent long-temps.

Les Romains comblent le foſſé les jours de Sabbat.

IV. Les Romains eſſuyoient les plus rudes fatigues; la conſtante intrépidité des Juifs étonnoit Pompée, mais ce qui le ſurprit davantage, ce fut de les voir obſerver toutes nos ſaintes

(*a*) Les murs de Jeruſalem étoient ſoutenus par pluſieurs bonnes tours, mais on n'en voit aucune dans la deſcription que fait Joſeph des Portiques; ainſi les tours dont il parle ici étoient les exhedres qui étoient à chaque porte du Temple, & qui par leur largeur & leur profondeur reſſembloient à des tours . . . . . ἐξέδραι εἶχον εὐρός τε ἅμα καὶ πυργοειδεῖς Guer. des Juifs, Liv. 5. chap. 5. numero 3.

cérémonies, offrir à Dieu dans le Temple les ſacrifices de chaque jour durant le fort des plus vives attaques, avec la même régularité que ſi la ville eût joui de la plus profonde paix: dans le temps même que les Romains s'en rendoient maîtres, les Prêtres virent égorger leurs freres au pied de l'autel, ſans qu'un tel ſpectacle fût capable de leur faire diſcontinuer aucune de leurs fonctions. Ce fut après trois mois de ſiége, & de très-pénibles travaux, que les Romains ayant enfin détruit une des tours, s'ouvrirent l'entrée des ſacrés Portiques (*a*). Fauſtus Cornelius, fils de Silla, y entra le premier; il fut ſuivi des capitaines Furius & Fabius, avec leurs compagnies. Les Romains ſe jetterent alors ſur les Juifs, & les ſerrant de toute part, ils en maſſacrerent un grand nombre, tant de ceux qui s'enfuyoient vers le Temple, que de ceux qui ſembloient vouloir faire quelque réſiſtance.

Le Temple eſt pris.

V. Pluſieurs Prêtres virent ſans s'émouvoir les Romains fondre ſur eux l'épée à la main, & ſe firent un devoir de ſe laiſſer plutôt tuer, que d'interrompre les ſaintes cérémonies dont ils étoient occupés. Beaucoup de Juifs du parti d'Ariſtobule furent tués par leurs concitoyens, quelques-uns ſe précipiterent, d'autres dans la fureur du déſeſpoir, mirent le feu à tout ce qui étoit auprès du mur, & ſe jetterent au milieu des flammes. Il périt ainſi environ douze mille Juifs. Les Romains eurent peu de morts, mais beaucoup de bleſſés.

Pompée entre dans le Temple proprement dit avec ſes Officiers.

VI. Ce qui toucha le plus ſenſiblement les Juifs dans cet affreux déſaſtre & leur parut le plus inſupportable, fut de voir le lieu Saint & inacceſſible à leurs propres regards, expoſé aux yeux des étrangers. Pompée entra avec ſes gens dans le Saint des Saints, ce qui n'eſt permis qu'au ſeul Grand-Prêtre. Il vit le chandelier, les lampes, la table, les pateres, les encenſoirs, le tout d'or; une grande quantité d'aromates, & l'argent ſacré, qui ſe montoit à deux mille talents. Il conſi-

(*a*) J'ai eu une attention particuliére à diſtinguer ἱερὸν d'avec ναὸς. J'ai traduit le premier par les *ſacrés Portiques*, & le ſecond par le *Temple*. La diſtinction eſt néceſſaire pour ne pas confondre l'un avec l'autre, & pour ſe former une idée juſte de chacun. M. d'Andilly, qui ne l'a pas obſervée, brouille extrêmement ces choſes, & ne préſente rien d'exact à ſes lecteurs. La maniére dont il traduit cet endroit rend la choſe ſenſible. Car après avoir fait Pompée prendre le *Temple d'aſſaut*, on ne ſçait comment entendre ce qu'il ajoûte, que les Juifs étoient tués *par les Romains lorſqu'ils s'enfuyoient dans le Temple*.

(*b*) On ne voit pas quelle raiſon Joſeph a pû avoir de ne rien dire ici, ni

déra toutes ces choſes, mais il n'y toucha point, n'y à rien de ce qui étoit conſacré au ſervice du Temple. Le lendemain de ſa priſe, il ordonna à ceux qui étoient commis à cette fonction, de le nettoyer & de le purifier, afin qu'on y fît le ſervice Divin à l'ordinaire. Il rétablit Hircan dans la ſouveraine Sacrificature, & lui marqua ainſi ſa reconnoiſſance des ſecours qu'il lui avoit procurés avec zele pendant le ſiége, & de ce qu'il avoit empêché beaucoup de Juifs de prendre le parti de ceux à qui il faiſoit la guerre. Par une conduite digne d'un grand capitaine, il gagna le cœur & l'affection du peuple, plutôt qu'il ne le réduiſit par la crainte. Le beau-pere d'Ariſtobule, qui étoit en même temps ſon oncle, fut du nombre des priſonniers. Pompée fit trancher la tête à ceux qui avoient le plus contribué à exciter la révolte, & il récompenſa magnifiquement Fauſtus, & tous ceux qui s'étoient ſignalés dans cette expédition.

VII. Il impoſa un tribut à Jeruſalem & à toute la Judée, ôta aux Juifs toutes les villes qu'ils avoient priſes dans la baſſe-Syrie; il les ſoumit au Gouverneur qui commandoit pour le Sénat en cette Province, & réduiſit ainſi la Judée à ſon Etat naturel. Pour obliger Démétrius, un de ſes affranchis (*b*), qui étoit de Gadara, il rétablit cette ville, que les Juifs avoient ruinée. Il tira de leur domination les villes du milieu des terres qu'ils n'avoient pas encore détruites, Ippos, Scythopolis, Pella, Samarie, Mariſſa, Azot, Jamnia, & Aretuſe; & le long des côtes, Gaza, Joppé, dora, la Tour de Straton, appellée dans la ſuite Céſarée par Herode, qui la fit rebâtir & ſuperbement décorer; il rendit ces villes à leurs habitans naturels, & les joignit toutes à la Syrie, dont il établit Scaurus Gouverneur, ainſi que de la Judée, & de tous les pays qui s'étendent juſ-

dans les Antiquités Juives de l'autel des parfums. Un Sçavant y a ſuppléé en diſant » qu'il vit dans le Saint la *Table* » *du Parfum.* « P. Calmet, Hiſt. univ. Liv. 32. pag. 366.

(*a*) Les Sçavans Auteurs de l'Hiſtoire univerſelle du monde (tom. 7. pag. 147.) citent le huitiéme Chapitre des Antiquités Juives, pour juſtifier ce qu'ils diſent, que la retenue de Pompée, lorſqu'il entra dans le Temple, n'empêcha pas que les Juifs *n'attribuaſſent tous les malheurs qui lui* [à Pompée] *arriverent dans la ſuite à cet attentat ſacrilége.* Si ces Sçavans liſoient cela dans leur Exemplaire, ils ne ſe ſervoient pas de l'Edition d'Hudſon leur compatriote.

(*b*) Le plus inſolent des affranchis de l'Empire. L'abus qu'il faiſoit de l'autorité de Pompée ne faiſoit pas honneur à ce grand homme. *Voyez* Plutarque, vie de Pompée.

(*c*) Hircan premier du nom avoit détruit Samarie de fond en comble,

qu'à l'Egypte & à l'Euphrate. Il lui laiſſa deux légions, & ſe rendit enſuite à Rome par la Cilicie; menant avec lui Ariſtobule & ſes enfans priſonniers. Il avoit deux filles & deux garçons, dont l'aîné Alexandre, ſe ſauva pendant le voyage. Antigone le plus jeune & ſes ſœurs arriverent à Rome avec Pompée.

CHAPITRE VIII.

Scaurus attaque les Arabes.

I. SCAURUS fit en ce temps une irruption en Arabie; mais la difficulté des paſſages l'empêcha de pénétrer juſqu'à Petra. Il fit le dégât dans les environs de Pella, & ſon armée y ſouffroit beaucoup par le défaut de vivres; mais Hircan lui en fit fournir avec abondance par Antipater. Comme Scaurus étoit inſtruit des liaiſons qu'avoit Antipater avec Aretas, il le lui députa, pour l'engager à ſe délivrer de la guerre qu'il venoit lui faire par une ſomme d'argent. La négotiation d'Antipater réuſſit, Aretas convint de donner trois cents talents, & Scaurus retira ſes troupes d'Arabie.

Alexandre fils d'Ariſtobule renouvelle la guerre.

II Alexandre, celui des fils d'Ariſtobule qui, comme nous venons de le dire, s'étoit ſauvé, ſe forma avec le temps un aſſez gros corps de troupes, courut la Judée, & donna de grandes inquiétudes à Hircan. Il ſe flattoit en effet de le faire deſcendre du thrône, & ſe mettoit déja en état de faire relever ce que Pompée avoit fait abbattre des murs de Jeruſalem, ſi Gabinius (a), ſucceſſeur de Scaurus, par une ſage & vigoureuſe conduite n'eût rompu ſes projets., en marchant contre lui. L'arrivée de ce guerrier déconcerta Alexandre, cependant il leva le plus de troupes qu'il put, & aſſembla juſqu'à dix mille hommes d'infanterie, & quinze cents de cavalerie;

mais elle avoit pû ſe rétablir ſous le regne d'Alexandre, avec ſa permiſſion.

(a) Gabinius ne fut pas le ſucceſſeur immédiat de Scaurus, ce fut Marcus Philippus, qui eut pour ſucceſſeur Marcellinus Lentulus, à qui ſuccéda Gabinius. Une hiſtoire exacte des Gouverneurs de Syrie n'entroit point dans le plan de Joſeph, & il a pû n'en parler qu'autant qu'ils avoient part aux affaires de ſa Nation; ainſi comme Philippus & Lentulus n'y avoient eu aucune part, il a pû n'en point parler, mais ſi le reproche que lui fait Caſaubon (Exercit. contr. Baron. pag. 132.) d'avoir dit que Gabinius fut le ſucceſſeur immédiat de Scaurus n'eſt pas aſſez appuyé, l'Hiſtorien Juif y a donné occaſion, par la maniére peu exacte dont il s'eſt exprimé. *Voyez* Appien. guer. Syr. pag. 119. 12.

il

il fortifia les places dont il eſpera tirer le plus d'avantage, Alexandrion, Hircanion, & Macheronte, près des montagnes d'Arabie.

III. Gabinius fit d'abord marcher contre lui Marc Antoine avec la moitié de l'armée, & le ſuivit avec le reſte. Ce qu'Antipater avoit de meilleures troupes, & un corps de Juifs commandé par Malicus & Pitolaus, ſe joignirent aux troupes que conduiſoit Marc Antoine, & allerent à la rencontre d'Alexandre avec le gros de l'armée; Alexandre ſentant bien qu'il ne pouvoit ſoûtenir le choc de tant de forces réunies, prit le parti de décamper, mais comme il approchoit de Jeruſalem, il fût forcé de combattre; il perdit la bataille, & environ ſix mille hommes, dont trois mille furent tués, & pareil nombre fait priſonniers. Cette défaite l'obligea de ſe retirer à Alexandrion avec ce qui lui reſtoit de troupes.

IV. Gabinius les trouva campées ſous cette place, lorſqu'il y arriva. Il tâcha d'abord de les attirer à ſon parti, en leur promettant d'oublier le paſſé. Mais comme ils rejetterent tout accommodement, il les attaqua, en tua pluſieurs, & obligea le reſte de ſe réfugier dans le château. Marc Antoine acquit beaucoup de gloire en cette occaſion. Il avoit donné des marques éclatantes de ſon courage dans toutes les autres où il s'étoit trouvé, mais il ſe ſurpaſſa lui-même dans celle-ci. Gabinius laiſſa un corps de troupes pour faire le ſiége d'Alexandrion; pour lui, il alla mettre en bon état les villes qui avoient peu ſouffert, & relever celles qui étoient entiérement ruinées. Ce fut par ſes ſoins & par ſes ordres que Scythopolis, Samarie, Antédon, Apollonie, Jamnia, Raphia, Mariſſa, Ador, Gamala, Azot, & pluſieurs autres furent repeuplées, leurs anciens habitans s'y étant rendus avec beaucoup de joie.

Gabinius défait Alexandre.

V. Enſuite de ces arrangemens Gabinius retourna au ſiége d'Alexandrion, qu'il preſſa ſi vivement, qu'Alexandre perdant toute eſpérance de tenir plus long-temps, l'envoya prier de lui pardonner, aux conditions qu'il lui remettroit les Fortereſſes d'Hircanion, de Macheronte, & d'Alexandrion, dont il étoit encore maître. Gabinius lui accorda à la priere (a) de ſa mere

(a) J'ai peine à croire qu'Alexandra ait conſeillé à Gabinius de détruire les Fortereſſes qu'on lui remettoit. Outre qu'il n'avoit plus beſoin de ſon conſeil

Alexandra ce qu'il demandoit, mais il fit raſer ces Forteresſes ; de peur qu'elles ne donnaſſent dans la ſuite occaſion à de nouveaux troubles. Alexandra étoit venue trouver Gabinius, dont elle ſe ménageoit avec grand ſoin les bonnes graces, à cauſe de ſon mari & de ſes autres enfans, qui étoient priſonniers à Rome. Gabinius alla enſuite à Jeruſalem. Il y mena Hircan ; & lui commit l'adminiſtration de tout ce qui concernoit le Temple. Il chargea du ſoin des autres affaires de l'Etat les principaux Juifs, & établit pour cela dans la Nation cinq Tribunaux, le premier à Jeruſalem, les quatre autres à Gadara, à Amathonte, à Jéricho, & à Séphoris, ville de Galilée. Le Peuple ſe vit avec joie paſſer ainſi du Gouvernement Monarchique à l'Ariſtocratique (*a*).

Ariſtobule recommence la guerre. Gabinius le prend & le renvoie à Rome.

VI. Peu de temps après Ariſtobule ſe ſauva de Rome, & ſa fuite cauſa de nouveaux troubles. Il aſſembla un grand nombre de Juifs, les uns s'attachant à lui par une ſuite de l'ancienne affection qu'ils avoient eue pour lui, les autres par amour pour la nouveauté. Il ſe jetta dans Alexandrion & travailloit à le rebâtir, mais Gabinius ayant envoyé contre lui Siſenna, Antoine, & Servilius, avec un corps de troupes, il fut obligé de ſe retirer vers Macheronte. Il s'y débarraſſa de tous les gens qui lui étoient inutiles, & ne retint qu'environ huit mille hommes bien armés, du nombre deſquels étoient les mille

pour prendre ſon parti dans une affaire ſi décidée, quel intérêt eût pû avoir cette Princeſſe, de le lui conſeiller ? Elle auroit bien peu connu les ſentimens de ſon mari, de conſeiller de détruire des places qu'il tâcha de relever auſſi tôt qu'il fut arrivé en Judée.

Les anciennes Editions ont ἀναδούσης. M. Havercamp lui a ſubſtitué ἀναγούσης, mais le texte de Joſeph n'a pas beſoin d'une correction qui écarte ſa penſée, plutôt que de la préſenter. Cet Auteur dit ſouvent qu'une choſe s'eſt faite, lorſqu'on l'a conſeillée ou qu'on l'a fait faire, & cette maniere de s'exprimer ne lui eſt pas particuliére. Ainſi, ſans toucher à ſon texte, ſa penſée eſt : « qu'Alexandre députa à Gabinius, pour le » prier de lui pardonner le paſſé, en lui » remettant Macheronte & Hircanion : » pour Alexandrion, il le rendit dans » la ſuite. Dans la crainte que ces For- » tereſſes, qu'Alexandra lui faiſoit rendre ἀναδούσης, ne fuſſent une occaſion » de révolte, Gabinius les fit toutes » détruire. « La fin du numero ſuivant eſt une preuve que cette Princeſſe ménagea ce traité, » puiſque le Sénat ren- » voya ſes enfans en Judée, ſur ce que » le Gouverneur de Syrie lui écrivit » qu'il le lui avoit promis, en conſidé- » ration de ce qu'elle lui avoit fait re- » mettre les Forteresſes dont Alexandre » étoit le maître. » τῶ Ἀριστοβούλου γυναικὶ τοῦτο ἀντὶ τῆς παραδόσεως τῶν ἐρυμάτων ὁμολογηθέν.

(*a*) J'ai cru d'abord que συντελῶσαν étoit une faute d'impreſſion ; mais les anciennes Editions ſont ſemblables en cela à celles de M. Havercamp. C'eſt donc une faute de Copiſte ; car la véritable leçon paroît être συνελῶσαν.

que lui amena Pitolaus, qui avoit quitté Jeruſalem où il commandoit en ſecond, pour ſe donner à lui.

Les Romains le ſuivirent & lui donnerent bataille. Les Juifs ſe défendirent avec une conſtante fermeté ; la victoire fut quelque temps en balance, mais elle ſe déclara enfin pour les Romains. Cinq mille Juifs y périrent, mille ſe ſauverent ſur une colline : mille ſe firent jour au travers des ennemis, & entrerent dans Macheronte ainſi qu'Ariſtobule qui arriva ſur la fin du jour, & ſe logea dans les ruines de cette ville. Il eſpéroit lever d'autres troupes, & profitoit d'une legere diſcontinuation d'actes d'hoſtilités, pour tâcher de mettre cette place en quelque état de défenſe. Mais les Romains ne lui en donnerent pas le temps. Ils l'y ſerrerent de près, & quoiqu'il ſe défendît plus que ſes forces ne paroiſſoient le permettre, il fut forcé au bout de deux jours, & envoyé avec ſon fils Antigone, qui s'étoit ſauvé avec lui de Rome, à Gabinius, qui les y fit reconduire. Le Sénat fit mettre Ariſtobule en priſon, mais il renvoya ſes enfans en Judée, en conſéquence de la parole que le Gouverneur de Syrie manda en avoir donnée à l'épouſe d'Ariſtobule, lorſqu'elle lui fit remettre les places dont Alexandre étoit maître.

VII. Gabinius marcha enſuite contre les Parthes, & étoit déja ſur les bords de l'Euphrate, mais il fut obligé de revenir ſur ſes pas, pour aller en Egypte rétablir Ptolémée ſur le thrône. Il reçut d'Hircan & d'Antipater tous les ſecours qui lui étoient néceſſaires pour cette expédition. Antipater lui fournit de l'argent, des vivres, des armes, des troupes, & perſuada aux Juifs qui gardoient les paſſages des environs de Péluſe, de les lui laiſſer libres, & de faciliter ſon entrée dans l'Egypte. L'abſence de Gabinius donna lieu à de nouveaux troubles dans la Célé-Syrie (*a*). Alexandre, fils d'Ariſtobule, ſouleva

(*a*) Ce fut en Jodée qo'Alexandre excita de nouveaox troubles pendant l'abſence de Gabinius. Si la Syrie ſe ſouleva alors, comme on le fait dire à Joſeph, ce Prince ne fut point la cauſe de ce ſoulevement, & il ne fut jamais en état de faire ſoulever cette province. L'épithete ἄλλης, que Joſeph joint à συρίας a fait peine à M. d'Andilly, & il a mieux aimé traduire, » Gabinius.... » trouva toute la Sytie en trouble, «que l'autre Syrie. Mais il eſt certain que la révolte d'Alexandre ne jetta point le trouble dans toute la Syrie, du moins ce que Joſeph en dit ne donne pas lieu de le penſer.

L'ancien Interprète a lû ἄλλως, au lieu d'ἄλλης. La leçon eſt meilleure, & j'ai cru devoit la ſuivre. Mais pour exprimer la penſée telle que je la conçois, je ſuis obligé de ſuppoſer que κατεσίσης eſt une faute de Copiſte, & qu'il faut lire κατευθείσης, ou que Joſeph donne ici à κατεσίσης le ſens de κατευθείσης, & qoe ſa penſée eſt : » Cependant la Syrie » étant dégarnie de troupes tandis que

les Juifs, il en raſſembla un très-grand nombre, & entreprit de tuer tous les Romains qui étoient dans le pays. Pour prévenir les ſuites de cette révolte, Gabinius revint d'Egypte, & par le moyen d'Antipater qu'il envoya devant lui, il fit rentrer pluſieurs des révoltés dans le devoir, mais trente mille Juifs demeurerent attachés à Alexandre. Ce Prince réſolu d'hazarder une bataille, fut chercher les Romains, qui lui épargnerent la moitié du chemin. La bataille ſe donna auprès du mont Itabire, Alexandre la perdit avec dix mille hommes, & le reſte de ſes troupes fut mis en fuite & diſperſé. Gabinius ſe rendit enſuite à Jeruſalem, où il régla toutes choſes ſur les avis d'Antipater. Il en ſortit pour aller combattre les Nabathéens, qu'il défit. Il renvoya ſecrettement deux déſerteurs Parthes, nommés Mithridate & Orſane, & fit croire à ſes troupes qu'ils s'étoient ſauvés.

Expédition malheureuſe de Craſſus contre Parthes.

VIII. Craſſus qui vint remplacer Gabinius, prit poſſeſſion du Gouvernement de Syrie. Prêt à partir pour aller faire la guerre aux Parthes, ce nouveau Gouverneur enleva outre deux mille talents auxquels Pompée n'avoit point touché, tout l'or qui ſe trouva dans le Temple. Il paſſa l'Euphrate; ſon armée fut défaite, & il périt lui-même dans cette expédition; mais ce n'eſt pas ici le lieu de parler de cet événement.

Femme & enfans d'Antipater.

IX. Les Parthes enſuite de cette victoire, ſe jetterent dans la Syrie, mais Caſſius, qui s'y étoit retiré, arrêta leurs courſes, pourvut à la ſûreté de la Province, & paſſa en Judée. Il prit Tarichée, en emmena environ trente mille Juifs priſonniers, & fit mourir, par le conſeil d'Antipater, Pitolaus qui ſoûtenoit le reſte de ceux qui avoient pris les armes pour Ariſtobule. Cypros, femme d'Antipater étoit d'une des meilleures Maiſons d'Arabie, elle lui avoit donné quatre fils, Phaſaël, Herode qui fut Roi, Joſeph, Pheroras; & une fille, qui

» Gabinius en étoit abſent, Alexandre fit » révolter les Juifs de nouveau. » Cette révolte fit tout craindre à Gabinius, & il donna tous ſes ſoins à l'étouffer. Il ne donne aucune attention au prétendu ſoulevement de Syrie, il ſemble qu'il ne le regarde pas. C'eſt qu'il n'y en eut point pendant ſon abſence. Car il lui eût été bien plus intéreſſant d'y mettre ordre qu'à la révolte d'Alexandre. Comme Joſeph appelle en quelques endroits la Judée, Syrie, on pourroit encore traduire: » Cependant la Judée étant dé- » garnie de troupes par l'abſence de » Gabinius, Alexandre fit les Juifs ſe » révolter de nouveau. « C'eſt en général ce que cet Auteur dit dans les Antiquités Juives.

s'appelloit Salomé. Les généreuſes libéralités d'Antipater lui avoient acquis l'amitié de toutes les perſonnes puiſſantes de l'Arabie, mais ſon mariage lui concilia particuliérement les bonnes graces du Roi, qu'il pria de lui garder ſes enfans pendant qu'il fut occupé de la guerre contre Ariſtobule. Par un Traité que Caſſius fit avec Alexandre, il le réduiſit à demeurer tranquille, & alla enſuite ſur les bords de l'Euphrate, pour empêcher les Parthes de le paſſer, ainſi qu'on peut le voir dans d'autres Hiſtoriens (*a*).

CHAPITRE IX.

I. POMPÉE & les Sénateurs de ſon parti s'en étant fuis en Ionie, Céſar ſe rendit maître de Rome & de la conduite des affaires. Il mit Ariſtobule en liberté, & l'envoya avec deux légions en Syrie, dans la ferme confiance qu'il lui ſoumettroit bientôt cette Province & la Judée ; mais l'odieuſe envie rendit vaines les eſpérances de Céſar, & inutiles les bonnes diſpoſitions d'Ariſtobule. Les partiſans de Pompée l'empoiſonnerent. Son corps, conſervé dans le miel, reſta hors de ſa patrie, privé des honneurs de la ſépulture juſqu'à ce qu'Antoine l'envoyât en Judée pour être mis dans le tombeau des Rois.

II. Alexandre, fils d'Ariſtobule, eut la tête tranchée à Antioche, en exécution du jugement que rendit contre lui Scipion, par ordre de Pompée, pour tout le mal qu'il avoit fait aux Romains pendant la révolte. Ptolémée, fils de Mennée, qui regnoit dans la Calcide ſous le mont Liban, donna retraite dans ſes Etats aux autres enfans d'Ariſtobule. Il les avoit envoyé demander à la mere de ce Prince par ſon fils Philippion, qui lui amena Antigone & ſes deux ſœurs. Philippion prit de l'amour pour la plus jeune, qui s'appelloit Alexandra, & l'épouſa. Ce mariage lui fut fatal ; car ſon pere le fit mourir

Scipion fait trancher la tête à Alexandre.

(*a*) *Nous en parlerons ailleurs*, mais comme on ne trouve rien de cela dans aucun des ouvrages de Joſeph, un Critique (Note *t*.) conjecture qu'il faut effacer ἐροῦμεν, & que ſon ſens eſt qu'on trouve cela ailleurs. Il ne ſuffit pas d'effacer ἐροῦμεν, pour rendre l'expreſſion nette, il faut ajoûter εἴρηται, comme il eſt dit dans d'autres ouvrages, ou comme d'autres Hiſtoriens le rapportent. *Antiq. Juiv.* Liv. 14. chap. 7. numero 4. ὡς ἐν ὑπ' ἄλλων δεδήλωται.

Ptolémée épouse une des filles d'Ariſtobule.

pour poſſéder la Princeſſe, & l'épouſa enſuite lui-même. Cet engagement lui fit prendre un ſoin plus particulier de ſon frere & de ſa ſœur (*a*).

III. Antipater ſe tourna du côté de Céſar après la mort de Pompée; & informé que Mithridate de Pergame, qui lui menoit un ſecours en Egypte, *où il faiſoit la guerre*, étoit arrêté à Aſcalon, parce qu'on lui refuſoit le paſſage par Péluſe, il engagea les Arabes, avec leſquels il étoit en liaiſon, à lui envoyer du ſecours. Il fut lui-même le joindre avec trois mille Juifs. A ſon exemple Tolomée, Iamblique, & Ptolémée (*b*) qui commandoient dans le mont Liban, prirent part à cette guerre, ainſi que pluſieurs villes des environs. Avec tous ces renforts, Mithridate s'avança vers Péluſe, qu'il fut obligé d'aſſiéger, les habitans perſiſtant à lui en refuſer l'entrée. Antipater ſe diſtingua beaucoup à ce ſiége. Car ayant fait breche de ſon côté, il monta le premier à l'aſſaut, & entra dans la ville à la tête des troupes qu'il commandoit.

Antipater engage les Juifs d'Egypte à ne pas s'oppoſer au paſſage de Mithridate.

IV. Après la priſe de Peluſe, il reſtoit encore à forcer les Juifs d'Egypte, qui habitoient ce qu'on appelle le pays d'Onias, & qui ſe diſpoſoient à arrêter Mithridate dans ſa marche; mais Antipater les engagea non-ſeulement à le laiſſer paſſer, mais encore à fournir ſon armée de vivres. A leur exemple, ceux des environs de Memphis ſe ſoumirent de leur plein gré, & ſans aucune réſiſtance à Mithridate. Quand il fut arrivé dans le Delta, il donna bataille à ce qui reſtoit d'Egyptiens qui lui faiſoient tête, dans un lieu qu'on appelle le Camp des Juifs. L'aîle droite qu'il commandoit plia, & courut riſque d'être entierement défaite; mais Antipater ayant avec l'aile gauche vaincu les ennemis qui lui étoient oppoſés, tourna le fleuve, & vint tomber ſur ceux qui pouſſoient Mithridate; il le dégagea, tua beaucoup d'ennemis, & pourſuivit les autres juſques dans leur camp, dont il s'empara. Il ne perdit qu'en-

Antipater eſt cauſe de la victoire que remporte Mithridate.

(*a*) » Eut encore plus de ſoin qu'auparavant d'Antigone ſon frere, & de » ſes ſœurs. « [*M. d'Andilly.*] Je ne trouve dans Joſeph de filles d'Ariſtobule qu'Alexandra & Mariamne. Le Pere Calmet n'y en a pas trouvé davantage, mais ce que ce ſçavant dit*, que » Céſar ayant » mis fin à la guerre d'Egypte vint en » Judée, » n'eſt pas exact. Ce fut en Syrie, qu'Antigone & Antipater furent le trouver. **

(*b*) Ce Ptolémée ſeroit probablement celui qui régnoit en Calcide ſous le mont Liban, s'il ne s'appelloit pas fils d'Iamblique dans les Antiquités Juives.

* Hiſt. univ. Liv. 33. pag. 368.

** Guer. Juiv. Liv. 1. chap. 9. num. 5. chap. 10. num. 4. Antiq. Juiv. Liv. 14. chap. 8. num. 5.

viron quatre vingts hommes, Mithridate, dans ſa déroute, en avoit perdu huit cents. Sauvé, contre toute eſpérance, d'un ſi grand péril, il rendit généreuſement, devant Céſar, toute la juſtice qui étoit due à la bravoure & à la bonne conduite d'Antipater.

V. Sur ce glorieux témoignage, l'Empereur combla de louanges Antipater; les douces eſpérances qu'elles exciterent dans ſon ame, lui firent rechercher les occaſions de s'expoſer aux plus grands dangers pour ſon ſervice. Les plaies ſans nombre, dont ſon corps fut couvert en différentes actions, furent de glorieuſes preuves de ſa valeur & de ſon zéle pour ce Prince. Auſſi, dès qu'il eut réglé les affaires d'Egypte, & qu'il fut arrivé en Syrie, il lui en témoigna ſa reconnoiſſance, en le déclarant Citoyen Romain, & le faiſant jouir de tous les privileges attachés à cette qualité; il ajouta à ces prérogatives tant de marques d'honneur, & de témoignages de conſidération, qu'il l'expoſa aux traits envenimés de l'envie. Il continua, à ſa conſidération, Hircan dans la charge de ſouverain Sacrificateur.

CHAPITRE X.

I. ANTIGONE, fils d'Ariſtobule, contribua, contre ſon intention, à augmenter la fortune d'Antipater. Car, au lieu de ſe borner à deplorer devant Céſar le malheur de ſon pere, qu'en haine de l'Empereur, le parti de Pompée avoit fait empoiſonner, d'exagérer patétiquement la cruauté de Scipion, qui avoit fait mourir ſon frere, & d'exciter des ſentimens de compaſſion, ſans y mêler des traits de haine & d'envie, il ſe répandit en plaintes ameres contre Hircan & Antipater, qu'il accuſa de l'avoir dépouillé injuſtement, lui & ſes ſœurs, des Etats de leur pere commun; d'avoir ſatisfait la violence de leur paſſion, en attirant ſur la Nation entiere des maux inſupportables. Il ajoûta à ces reproches: Que s'ils avoient envoyé des ſecours à Ceſar en Egypte, leur attachement & leur affection pour ſa perſonne n'en avoient point été le motif; que la crainte ſeule qu'il ne ſe reſſouvînt des liaiſons qu'ils

Plaintes d'Antigone devant Céſar, contre Antipater.

avoient eues avec Pompée, & qu'ils avoient été dans un parti opposé à l'Empereur, les y avoit engagés.

Réponse d'Antipater.

II. Antipater répondit à ces plaintes, en découvrant sa poitrine, & dit, en montrant les cicatrices dont son corps étoit couvert : » Ces marques de mon affection pour César, » sont assez sensibles, pour me dispenser de les faire valoir par » des discours inutiles. Il est étonnant, ajoûta-t'il, qu'Anti» gone, fils d'un ennemi déclaré des Romains, fugitif de Ro» me, comme son pere, & héritier de l'esprit de faction & de » révolte dont il étoit animé, ait la hardiesse de former des » accusations contre les autres, devant l'Empereur, & cher» che à se procurer des avantages, tandis qu'il devroit regar» der comme une grace, celle qu'on lui fait de le laisser vi» vre. Ce n'est pas tant la triste situation où il se trouve, qui » lui fait souhaiter de devenir maître des affaires, s'il obtenoit » une telle faveur, il ne s'en serviroit que pour soulever sa » Nation contre ceux à qui il en seroit redevable.

Hircan confirmé dans la souveraine Sacrificature. Antipater Intendant de Judée.

III. César ayant entendu Antigone & Antipater, jugea que nul autre qu'Hircan ne méritoit mieux d'être revêtu de la souveraine Sacrificature, & laissa Antipater le maître de se choisir tel état de puissance qu'il souhaiteroit ; mais au lieu de se permettre ce choix, il déclara qu'il ne vouloit tenir que de la bonté & de la prudence de l'Empereur, le genre d'honneur auquel il lui faisoit la grace de le vouloir élever. César le fit donc Intendant de toute la Judée, ajoûta à cette faveur la liberté qu'il lui demanda, de pouvoir rebâtir ce que Pompée avoit fait abattre des murs de Jerusalem, & ordonna que le Decret en fût gravé sur des tables de cuivre, & déposé dans le Capitole, pour y être un monument de sa justice, & du mérite d'Antipater.

Antipater parcourt la Judée, & exhorte tout le monde à vivre en paix.

IV. Après qu'Antipater eut accompagné César jusqu'à la sortie de Syrie, il retourna en Judée. Son premier soin fut de relever les murs détruits par Pompée ; il parcourut ensuite toute la province, pour appaiser par ses conseils & par ses menaces les troubles dont elle étoit agitée. Il insinuoit aux uns, qu'ils ne pouvoient se soutenir dans la tranquille jouissance de leurs biens, & profiter long-temps des avantages d'une douce paix, qu'en demeurant fidélement attachés à Hircan ; il annonçoit à d'autres, que s'ils se laissoient séduire par les vaines espérances

rances dont pourroient les flatter des gens qui ne fondent les leurs que ſur les troubles ſéditieux qui s'élevent dans un Etat, ils trouveroient en lui, non un Magiſtrat attentif à leur procurer du bien, mais un maître ſévère; dans la perſonne d'Hircan, un tyran cruel, au lieu d'un Roi bienfaiſant: dans Céſar enfin, & dans les Romains, non des protecteurs puiſſans & d'ardents défenſeurs, mais des ennemis implacables, qui ne ſouffriroient jamais qu'on dépouillât de l'autorité ſouveraine quelqu'un à qui ils l'auroient confiée. En même temps qu'il adreſſoit ces ſortes de diſcours aux peuples, il agiſſoit & régloit tout par lui-même, parce qu'il ſçavoit qu'Hircan n'étoit ni auſſi ferme ni auſſi actif que le demandoit la ſituation préſente de l'Etat. Il donna le commandement de Jeruſalem, & de tous ſes environs, à Phaſaël, ſon fils aîné, & celui de la Galilée à Herode, ſon ſecond fils, quoiqu'il fût encore extrêmement jeune.

Herode fait mourir Ezéchias, Chef de voleurs.

V. Ce ſecond fils d'Antipater étoit d'un naturel vif & ardent, il trouva bientôt l'occaſion de faire admirer ſon grand cœur. Ezéchias, Chef d'une grande troupe de voleurs, faiſoit des courſes dans la Syrie, & la déſoloit par ſes pillages, Herode lui donna la chaſſe, le prit & le fit mourir avec pluſieurs de ſes compagnons. Ce ſervice important lui mérita de la part des Syriens des marques ſenſibles de reconnoiſſance, ſes louanges furent chantées dans les villes & dans les campagnes, par-tout on publia qu'il avoit amené la paix dans le pays, & remis par ſa préſence les habitans dans la tranquille jouiſſance de leurs biens. Ce début glorieux le fit connoître de Sextus Céſar, parent de l'Empereur, & Gouverneur de Syrie. Le haut degré d'eſtime auquel Herode étoit parvenu, piqua ſon frere Phaſaël d'une louable émulation; il fit de nouveaux efforts pour gagner de plus en plus l'affection des habitans de Jeruſalem, & quoique ſa charge lui donnât le droit de tout régler par lui-même, il ſe conduiſit avec tant de prudence, que perſonne n'eut jamais à ſe plaindre des ordres émanés de ſon autorité; de-là le tendre reſpect que la Nation portoit à Antipater, qu'elle traitoit en Roi, & honoroit comme ſon maître, ſans que jamais il ſe ſoit cru pour cela permis de s'écarter de l'affection & de la fidélité qu'il devoit à Hircan.

VI. Il n'eſt pas poſſible de vivre dans la proſpérité ſans devenir pour quelqu'un un objet d'envie & de jalouſie. Hircan

prenoit de lui-même quelque ombrage de la haute réputation des enfans d'Antipater : les glorieux ſuccès d'Herode lui cauſoient une ſecrette inquiétude, que nourriſſoit encore une multitude de gens, qui s'empreſſoient à l'envi de le venir entretenir du mérite de ces deux freres. Des lâches & envieux courtiſans, de la conduite deſquels la ſageſſe de celle d'Antipater étoit une ſévere cenſure, profitoient de ſes funeſtes diſpoſitions, & ne ceſſoient de lui dire tous les jours, » qu'en laiſſant le » maniement des affaires à Antipater & à ſes enfans, s'il ne per» doit pas le nom de Roi, il en perdoit toute l'autorité. Hé, » juſqu'à quand, lui demandoit-on, vous abuſerez-vous au » point de ne pas ſentir que votre conduite les place ſur le » thrône & vous en fait deſcendre. Antipater & ſes enfans ne » ſe bornent plus à la ſimple adminiſtration des affaires de » l'Etat, ils agiſſent ouvertement en ſouverains abſolus, & ne » vous laiſſent pas même jouir de l'ombre de l'autorité. Com» ment Herode, ſans ordre, ſans Lettres de votre part, a-t'il » oſé violer nos ſaintes Loix, en faiſant de ſon autorité pri» vée mourir tant de perſonnes? S'il n'eſt pas Roi, s'il n'eſt » encore qu'un Particulier, il doit venir rendre raiſon de ſa » conduite à ſon Roi, & ſe juſtifier du mépris qu'il a fait de » la Loi, qui défend de faire mourir aucun criminel, s'il n'a » été condamné.

Hircan craint Herode.

VII. Ces diſcours firent enfin une telle impreſſion ſur l'eſprit d'Hircan, que ne pouvant plus retenir ſes ſecrets ſentimens, ſa colere éclata, il commanda à Herode de venir ſe juſtifier. Herode, ſuivant le conſeil de ſon pere, obéit à cet ordre, & plein de confiance dans le mérite de ſes actions, il ſe mit en chemin, après avoir établi de bonnes garniſons dans la Galilée. Il régla ſa conduite de maniere qu'en ſe tenant en garde contre toute ſurpriſe de la part de ſes ennemis, il ne parût point avoir lui-même deſſein de rien entreprendre contre Hircan. Sextus Céſar, qui appréhendoit qu'il ne fût la victime des efforts de ſes envieux pour le perdre, envoya expreſſément commander à Hircan de ne pas ſouffrir qu'on lui fit un crime d'avoir purgé la Syrie de voleurs (*a*). Hircan, qui ſouhaitoit lui-même pouvoir le ſauver, parce qu'il l'aimoit, le renvoya abſous.

(*a*) A la lettre, de garantir Herode d'une Sentence capitale.

VIII. Herode ſe perſuadant que s'il échappoit au danger qu'il avoit couru, c'étoit contre le gré du Roi, ſe retira à Damas, auprès de Sextus Céſar, bien réſolu de ne pas obeïr ſi on le citoit une ſeconde fois; ſes ennemis prirent occaſion de ſa retraite pour aigrir de nouveau l'eſprit d'Hircan, & ne manquerent pas de lui inſinuer, qu'animé de colere, il s'en étoit allé avec le deſſein formé d'entrer en guerre contre lui. Hircan les crut, mais comme il voyoit qu'Herode étoit plus puiſſant que lui, il ne ſçavoit à quoi ſe déterminer. Cependant ſes inquiétudes augmenterent, lorſqu'il apprit que Sextus Céſar lui avoit donné le Gouvernement de la Célé-Syrie & de Samarie. Les puiſſantes forces qu'il pouvoit armer, jointes à l'affection que la Nation avoit pour lui, le lui rendirent ſi redoutable, qu'il s'imaginoit à tout inſtant le voir venir fondre ſur lui à la tête d'une nombreuſe armée.

IX. L'événement juſtifia ſes craintes. Herode conſervoit un vif reſſentiment d'avoir été accuſé & obligé de paroître en criminel devant des Juges. Il leva des troupes, & réſolu de déthrôner Hircan, il marcha contre Jeruſalem, & eût exécuté ſon projet, ſi Antipater & Phaſaël ne fuſſent venus au-devant de lui, & n'euſſent modéré ſon emportement, en le conjurant de ne pas porter ſa vengeance au-delà de l'appareil menaçant (*a*) avec lequel il ſe préſentoit; mais de reſpecter un Roi dont il étoit le ſujet, & auquel il étoit redevable de ſa fortune; ils lui repréſenterent » que s'il avoit quelque ſujet d'être irrité » de ce qu'il l'avoit cité devant des Juges, il ne lui devoit » pas moins de reconnoiſſance, pour lui avoir conſervé la vie » en le renvoyant abſous, & ne pouvoit ſans ingratitude, ou- » bliant un tel bienfait, ſe livrer à la fureur de ſon reſſenti- » ment; que le ſuccès d'une guerre dont le motif eſt injuſte, » devant toujours être préſumé funeſte, s'il eſt vrai que Dieu » plus puiſſant que les plus fortes armées, en dirige les évé- » nemens ſuivant l'ordre de ſa ſageſſe (*b*), il ſe flattoit en vain » de ſortir victorieux de celle qu'il venoit faire à un Roi ſon

Herode veut aſſiéger Jeruſalem.

(*a*) ἀνάτασις hauteur, menaces. Voyez la Note *g*. » Les ambaſſadeurs de Ro- » me dirent avec hauteur qu'il falloit » obéïr à ce que le Senat avoit or- » donné. « *Appien.* guer. Mithrid. pag. 298.

(*b*) On peut voir comment l'Auteur de la Note *m*. rétablit ce qu'il croit dérangé dans le texte de Joſeph. Je crois pouvoir n'y point toucher, & que ſon expreſſion peut comporter le ſens que je lui donne, & qui eſt le même en géné-

» Souverain & ſon bienfaiteur, qui l'avoit nourri & élevé dans » ſon Palais, & ne lui avoit jamais donné aucun ſujet de ſe » plaindre, juſqu'à l'eſpece d'injuſtice qu'il lui avoit faite en » prêtant l'oreille par foibleſſe à de mauvais conſeils. « Herode ſe laiſſa toucher par ces raiſons, & ſe perſuada que pour remplir ſes vuës, il lui ſuffiſoit d'avoir fait montre des forces qu'il étoit en état de faire agir.

Sextus Céſar aſſaſſiné.

X. Il s'éleva en ce même temps un grand trouble entre les Romains qui étoient à Apamée, la mort de Sextus Céſar y excita une guerre civile. Cecilius Baſſus, par un reſte d'attachement au parti de Pompée, l'avoit fait aſſaſſiner, & s'étoit rendu maître des troupes qu'il commandoit. Les Officiers, attachés à Céſar, prirent les armes pour venger cette mort. Antipater, autant par affection pour l'Empereur qu'à cauſe de l'amitié dont il avoit été lié avec Sextus, envoya des ſecours à ces Officiers, ſous la conduite de ſes fils. Cette guerre tirant en longueur, Murcus (*a*) fut envoyé de Rome pour ſuccéder à Sextus Céſar.

CHAPITRE XI.

Mort de Céſar. Caſſius en Syrie.

I. LA guerre civile occaſionnée par la mort de Sextus Céſar, fut peu de temps après ſuivie d'une autre beaucoup plus ſanglante. Caſſius & Brutus aſſaſſinerent l'Empereur Céſar, après un regne de trois ans ſept mois. Ce meurtre jetta l'Empire dans une extrême confuſion. Les principaux Romains, diviſés de ſentimens & d'interêts, prirent le parti que chacun crut le plus convenable à ſes vues particulieres. Caſſius vint en Syrie, prit le commandement des troupes, qui étoient aux environs d'Apamée, reconcilia Murcus avec Baſſus, & avec les légions qui tenoient un parti contraire, fit lever le ſiége d'Apamée, & parcourut, à la tête d'une nombreuſe armée, les différentes villes de la Province, impoſant

ral que celui des Antiquités Juives. » Que ſi l'on doit reconnoître que c'eſt » Dieu qui regle les événemens de la » guerre, l'injuſtice y a plus de part » que les troupes. » C'eſt-à-dire, que ce ſont moins les troupes à la tête deſquelles on eſt, qui décident du ſuccès des batailles, que le motif qui fait entreprendre la guerre.

(*a*) Joſeph dit Marcus, mais c'eſt une faute de ſes Copiſtes.

à toutes des taxes plus fortes que la plupart n'en pouvoient ſupporter.

II. Il demanda aux Juifs ſept cents talents. Antipater qui craignoit les menaces dont il accompagnoit cette exaction, en partagea les recouvremens entre ſes fils, & y employa ceux qui lui parurent les plus propres à l'accélérer, & même Malichus, avec lequel il n'étoit pas bien (*a*), tant il ſe trouvoit preſſé. Herode fournit le premier les cent talents qu'il avoit eté chargé de lever ſur la Galilée, & cette célérité lui mérita l'amitié de Caſſius. Les autres firent moins de diligence ; Caſſius leur en fit un crime, & maltraita indignement les villes qui ſe trouverent en retard ; il réduiſit à l'eſclavage Gophna & Ammaüs (*b*), & deux autres villes moins conſidérables. Il pouſſa les effets de ſa colere juſqu'à vouloir faire tuer Malichus, pour le punir de ſa lenteur à faire les levées dont il étoit chargé ; mais Antipater l'appaiſa, en lui faiſant toucher cent talents, & ſauva de cette ſorte Malichus, ainſi que pluſieurs autres villes, dont il empêcha la ruine.

Concuſſion de Caſſius en Syrie.

III. Lorſque Caſſius fut ſorti de Syrie, Malichus paya d'ingratitude le ſervice que lui avoit rendu Antipater, & parce que ce ſage Miniſtre s'oppoſoit d'ailleurs à ſes injuſtices, il ne ceſſa de lui tendre des piéges, & attenta ſouvent à la vie de celui qui lui avoit ſi généreuſement conſervé la ſienne. Antipater crut enfin devoir ſe mettre en garde contre les ruſes & le pouvoir de ce méchant homme ; il paſſa le Jourdain, & leva des troupes pour ſe venger de ſes indignes procédés : mais, par de nouvelles fourberies, Malichus ſe tira d'affaire ; il trompa les fils d'Antipater, Phaſaël, qui commandoit dans la Citadelle,

Malichus tend des piéges à Antipater.

(*a*) ... » Et à quelques-uns de ſes » amis, entre leſquels étoit Malichus. « C'eſt une exacte traduction du Latin de Sig. Gelenius. *Et inter eos Malicho cuidam ex amicis.* Mais le Grec porte τοῖ τῶν διαφόρων, qui ne ſignifie cerrainement point de ſes amis. On ne ſçait que penſer de ce Traducteur. Il ſçavoit du Grec, mais après avoir traduit ce que Joſeph dit des ſentimens de Malichus pour Antipater, dans le quatorzieme * Livre des Antiquités Juives, κακοῦντος πρὸς αὐτὸν διακαιμένω comment a-t-il pu faire ici Malichus un des amis d'Antipater ? On a auſſi quelque difficulté ſur la maniere dont le dernier Editeur a rendu cet endroit. *Et alios è neceſſariis ſuis, in quibus erat & Malichus quidam ſibi parum amicus.* Car comment Malichus pouvoit-il être des amis, des intimes d'Antipater, s'il lui étoit *parum amicus*.

(*b*) Emmaüs. *Antiq. Juiv.*

* Chap. 11. numero 2.

& Herode, qui avoit la garde de l'arſenal (*a*), par des ſermens ſi multipliés, & des proteſtations de ſon innocence ſi ſéduiſantes, qu'il les engagea à le reconcilier avec leur pere, à qui il fut encore cette fois redevable de la vie. Murcus, Gouverneur de Syrie, vouloit faire mourir ce factieux, mais il lui pardonna à la priere d'Antipater.

Malichus empoiſonne Antipater.

IV. Le jeune Céſar & Antoine étant entrés en guerre contre Caſſius & Brutus, Caſſius & Murcus ſe formerent une armée dans la Syrie. Herode leur fut pour cela d'une très-grande utilité; pour lui en marquer leur reconnoiſſance, ils l'établirent Intendant de toute la Syrie (*b*), avec des troupes à ſa diſpoſition, infanterie & cavalerie. Caſſius lui promit même de le faire déclarer Roi de la Judée, lorſque la guerre ſeroit finie. L'élevation du fils, & la conſidération qu'il pouvoit porter ſi loin ſes eſpérances, cauſerent la mort du pere. Dans la crainte qu'en conçut Malichus, & dans l'idée que lui inſpiroit ſa méchanceté, qu'il devoit premiérement ſe défaire d'Antipater, il le fit empoiſonner dans un feſtin, par un des Echanſons du Roi, qu'il vint à bout de corrompre à force d'argent. Ainſi mourut ce grand homme, dont la prudence & l'activité dans la conduite des plus importantes affaires étoient ſi admirables. Il avoit fait remonter Hircan ſur le thrône, & avoit toujours ſçu l'y maintenir.

V. Le Peuple qui eut quelque ſoupçon de ce crime, en fut outré; mais Malichus l'appaiſa, en niant hardiment qu'il y eût eu aucune part, & cependant, pour ſa plus grande ſûreté, il leva quelques ſoldats; car il penſoit bien qu'Herode ne demeureroit pas tranquille. Et en effet, il parut bientôt à la tête d'une nombreuſe armée, pour venger ſur ce traître la mort d'Antipater; mais ſon frere Phaſaël lui ayant conſeillé de ne le point attaquer à forces ouvertes, de crainte qu'il ne s'élevât

(*a*) C'eſt ſur ce que Joſeph dit dans les Antiquités Juives, en parlant du même fait, qu'Herode avoit la garde des armes Ἴσχυτος τὴν φυλακὴν τῶν ὅπλων que je me ſuis déterminé à traduire, qui avoit la garde des armes. Sans cela j'aurois pû dire avec M. d'Andilly, qui avoit le commandement des gens de guerre, & je ne ſçai ſi j'ai bien fait de l'abandonner.

(*b*) » Herode fut établi Gouverneur de » toute la Célé-Syrie par Caſſius & par » Marcus. « Le Pere Calmet, Diction. Bibl. *Herode*. Je doute qu'ἐπιμελήτην veuille dire ici Gouverneur proprement dit. Ce qui eſt certain, c'eſt que Caſſius & Murcus donnerent à Herode l'inſpection de toute la Syrie Συρίας ἅπάσης.

parmi le peuple quelque parti ſéditieux, il parut ſatisfait de ce que Malichus alléguoit pour ſa juſtification, témoigna qu'il le croyoit exempt de ſoupçon, & s'occupa du ſoin de faire de magnifiques obſéques à ſon pere.

VI. Il alla enſuite à Samarie, & ayant appaiſé les troubles dont cette ville étoit agitée, il revint à Jeruſalem au temps d'une fête qu'on y célébroit. Comme il avoit avec lui quelques gens de guerre, Hircan lui envoya dire de ne point introduire d'étrangers dans la ville, de crainte que leur préſence ne troublât la cérémonie des purifications. C'étoit Malichus, qui effrayé de l'arrivée d'Herode, avoit perſuadé à Hircan de lui faire cette défenſe. Herode, qui en jugeoit le prétexte peu légitime, n'en tint aucun compte, & entra de nuit dans la ville. Malichus vint à lui, feignant de nouveau d'être pénétré d'une extrême douleur de la mort d'Antipater; Herode avoit peine à retenir ſa colere. Il crut cependant devoir encore uſer comme lui de diſſimulation, mais il écrivit à Caſſius, qui haiſſoit d'ailleurs Malichus, & ſe plaignit amerement de la mort de ſon pere. Caſſius lui répondit qu'il devoit la venger, & donna des ordres ſecrets aux Officiers de ſes troupes, de prêter ſecours à Herode, qui n'avoit que de juſtes deſſeins.

Herode entre dans Jeruſalem, malgré la défenſe d'Hircan.

VII. Caſſius ayant enſuite pris Laodicée, tous les principaux du pays s'empreſſoient de venir lui offrir des préſens & des couronnes. Herode jugea l'occaſion favorable pour exécuter ſon projet de vengeance, & réſolut d'en profiter. Malichus étoit toujours dans quelque méfiance, & dès qu'il fut arrivé à Tyr, il ſongea à enlever ſecretement ſon fils, qui y étoit en ôtage, & à ſe retirer avec lui en Judée; l'inquiétude où le jettoit le peu d'eſpérance qu'il avoit de pouvoir ſe ſoûtenir, lui fit concevoir un projet bien plus hardi: ce fut d'exciter les Juifs à ſe révolter contre les Romains, tandis que Caſſius étoit occupé à faire la guerre à Antoine, & de profiter de cette révolution pour s'emparer du thrône, dont il comptoit faire facilement deſcendre Hircan.

Malichus projette d'enlever la couronne à Hircan.

VIII. La Providence renverſa les vains projets (a) de Malichus, Herode pénétra ſes deſſeins, & pour les prévenir, il l'invita à venir ſouper chez lui avec Hircan; ayant enſuite appellé un de ſes domeſtiques, ſous prétexte de lui donner des ordres,

(a) Dans le Grec, ἐπτύετο δὲ ἄρα &c. Le deſtin ſe joua de ſes vains projets.

pour le feſtin, il l'envoya dire aux Officiers des troupes Romaines de ſe tenir prêts. Ces Officiers ſe rappellant alors les ordres ſecrets que Caſſius leur avoit donnés, prirent leurs épées, ſortirent hors de la ville ſur le rivage, y enveloppperent Malichus, & le percerent de pluſieurs coups. Hircan en fut tellement effrayé, qu'il tomba évanoui, & ne reprit ſes ſens qu'avec peine. Il demanda alors par l'ordre de qui Malichus avoit été tué : un Officier lui ayant répondu que c'étoit par celui de Caſſius, & qu'un des Officiers des troupes Romaines l'avoit exécuté, il dit : Je lui ſuis redevable de ma conſervation & de celle de ma patrie, puiſqu'il a fait mourir le traître qui avoit conſpiré la perte de l'un & de l'autre. On ne ſçait ſi ces paroles d'Hircan étoient l'expreſſion ſincere de ſes ſentimens, ou ſi ce n'étoit que la crainte, qui lui faiſoit approuver le meurtre de Malichus, mais telle fut la vengeance qu'Herode tira de ce perfide.

CHAPITRE XII.

Phaſaël, ſe plaint de ce qu'Hircan s'étoit joint à Felix pour le perdre.

I. APRE'S que Caſſius eut quitté la Syrie, il s'éleva de nouveaux troubles dans Jeruſalem. Felix fit marcher les troupes qu'il commandoit contre Phaſaël, pour venger ſur lui la mort de Malichus, dont Herode ſon frere avoit été l'auteur. Herode étoit alors à Damas auprès du Général Fabius. Il eût bien ſouhaité pouvoir venir ſecourir ſon frere, mais une maladie dont il étoit atteint ne le lui permit pas. Phaſaël n'eut pas beſoin de ſon ſecours, & ſe ſoûtint avec avantage, par ſes ſeules forces, contre Felix ; il fit cependant de vifs reproches à Hircan, de ce que, par une ingratitude blamable, il s'étoit joint à Felix, & ſouffroit que le frere de Malichus s'emparât des places fortes. Il s'étoit en effet ſaiſi de pluſieurs, & entre autres de Maſſada, la mieux fortifiée.

II. La poſſeſſion de ces places fut pour lui un foible boulevard contre la puiſſance d'Herode, qui les reprit toutes, dès que ſa ſanté fut rétablie, Maſſada même, dont il le laiſſa ſortir ſur l'humble priere qu'il lui en fit. Herode chaſſa auſſi de la Galilée Marion de Tyr, qui s'y étoit déja emparé de trois places : il ne maltraita aucun des Tyriens qu'il avoit pris, il fit même

même des préſens à quelques uns ; il eſpéroit par cette conduite ſe concilier leur affection, & leur faire haïr Marion. C'étoit Caſſius, qui, lorſqu'il ſépara la Syrie en différentes Principautés, avoit donné à Marion celle de Tyr. Ce Marion s'étoit déclaré pour Antigone, fils d'Ariſtobule, en haine d'Herode, & ſur-tout pour faire ſa cour à Fabius, qu'Antigone avoit engagé par de grands préſens à favoriſer le projet qu'il avoit formé de rentrer en Judée, & pour lequel Ptotémée, ſon allié (*a*), lui fourniſſoit tout ce qui lui étoit néceſſaire.

III. Herode vint à leur rencontre, & leur livra bataille à l'entrée de la Judée : il les défit, & réduiſit Antigone à prendre la fuite ; il retourna enſuite à Jeruſalem, où il fut reçu avec joie, cette victoire l'y ayant mis en grande conſidération ; les liens d'affinité qui devoient l'unir à Hircan, lui concilioient d'ailleurs l'affection de ceux même qui juſques-là l'avoient aſſez peu recherché. Il avoit contracté un premier mariage avec une femme d'une famille aſſez diſtinguée de ſa Nation, nommée Doris, & en avoit eu un fils, auquel il avoit donné le nom d'Antipater. Mais il étoit alors ſur le point d'épouſer Mariamne, fille d'Alexandre, fils d'Ariſtobule, & petite fille d'Hircan, & d'entrer par ce mariage dans la famille Royale.

Herode chaſſe Antigone qui étoit entré en Judée.

IV. Cependant lorſqu'après la défaite & la mort de Caſſius à la bataille de Philippes, Céſar fut retourné en Italie, & qu'Antoine fut venu en Aſie, où toutes les villes des Provinces voiſines lui envoyerent des Députés dans la Bithynie, les plus conſidérables des Juifs vinrent auſſi l'y trouver, pour accuſer Phaſaël & Herode d'avoir uſurpé par violence la Souveraine autorité & de ne laiſſer à Hircan que le vain titre de Roi. Mais Herode, qui s'étoit auſſi rendu auprès d'Antoine, le gagna tellement par les grands préſens qu'il lui fit, qu'il ne voulut pas même écouter leurs plaintes, & les renvoya pour cette fois, ſans leur donner aucune ſatisfaction.

Les Juifs ſe plaignent en vain de Phaſaël & d'Herode.

(*a*) » Ptolémée, beau-pere d'Antigone. « [*M. d'Andilly.*] C'eſt ainſi que Sig. Gelenius a traduit Κηδεστὴς *ſocer*. Ptolémée avoit épouſé la ſœur d'Antigone ; mais Joſeph ne dit en aucun endroit, qu'Antigone eût épouſé une des filles de ſon beau pere. Comment l'élégant Traducteur peut-il faire ici Ptolémée beau-pere d'Antigone, après avoir dit dans le Chapitre vingt uniéme du Livre quatorziéme des Antiquités Juives que » Ptolémée Mennée l'adopta à cauſe de » la parenté qui étoit entre eux « ? C'eſt que Sig. Gelenius a rendu ainſi ces deux endroits.

Antoine déclare Phaſaël & Herode Tétrarques.

V. Les Juifs ne ſe rebuterent point; cent des plus diſtingués vinrent à Daphné près d'Antioche, où Antoine, déja engagé dans l'amour de Cléopatre, s'étoit rendu; les deux plus éloquents d'entre eux, qu'ils avoient choiſis pour porter la parole, accuſerent de nouveau Phaſaël & Herode. Meſſala, aidé de la préſence d'Hircan, dont Herode devoit épouſer la petite fille, entreprit la défenſe des deux freres. Antoine les ayant tous entendus, demanda à Hircan quels étoient ceux qu'il croyoit les plus capables de bien gouverner: Hircan lui ayant répondu que c'étoit Phaſaël & Herode, il en eut beaucoup de joie; car il avoit été ami d'Antipater, qui l'avoit parfaitement bien reçu, lorſqu'il avoit accompagné Gabinius en Judée; ainſi il déclara les deux freres Tétrarques, & leur confia la Souveraine adminiſtration des affaires.

VI. Les Députés des Juifs en ayant témoigné du mécontentement, il en fit mettre quinze en priſon, avec quelque deſſein même de les faire mourir, & chaſſa les autres ignominieuſement. Lorſque la nouvelle en fut venue à Jeruſalem, elle y excita de grands murmures, & on réſolut d'envoyer à Antoine une plus nombreuſe députation. Mille perſonnes furent donc choiſies pour l'aller trouver à Tyr (*a*), où il devoit ſe rendre. Antoine irrité de leurs plaintes tumultueuſes, donna ordre au Commandant de Tyr, de punir ceux dont il pourroit ſe ſaiſir, & d'aſſurer le commandement à ceux qu'il avoit déclarés Tétrarques.

VII. Dans la vue de prévenir l'exécution de cet ordre, Hircan & Herode furent les trouver ſur le bord de la mer, où ils étoient, pour les prier inſtamment de n'être pas les auteurs de leur propre perte, & de ne pas engager par un téméraire

(*a*) Le Texte de Joſeph paroît avoir beſoin ici d'une legere correction; car je ne ſçaurois me perſuader qu'Ἱεροσολύμων, ne ſoit pas un intrus. C'étoit à Tyr, non à Jeruſalem, ſelon Joſeph, qu'Antoine devoit aller, lorſque les Juifs lui deputerent pour la troiſiéme fois. Antoine n'alla point de Tyr en Judée, du moins Joſeph ne dit-il rien qui donne lieu de le croire. S'il ſe fût diſpoſé à y aller, les Juifs n'euſſent-ils pas attendu qu'il y fût, pour lui faire des plaintes de Phaſaël & d'Herode? Et Antoine n'auroit-il pas remis à les entendre, lorſqu'il auroit été ſur les lieux? Je lis donc διατρίβειν, au lieu de διέτριβεν, au lieu d'ὢν, ἐπὶ, & j'efface Ἱεροσολύμων. Ils renvoyerent mille Députés à Tyr, où Antoine ſe diſpoſoit de ſe rendre. C'eſt ce que Joſeph dit dans les Antiquités Juives, comme on vient de le remarquer.

entêtement leur Patrie dans une guerre. Mais ces ſages remontrances ne faiſoient que les aigrir encore davantage. Antoine envoya contre eux des ſoldats, qui en tuerent quelques-uns & en bleſſerent pluſieurs. Hircan prit ſoin d'enterrer les morts & de faire panſer les bleſſés ; mais comme rien de tout cela ne fut capable de calmer l'opiniatreté des autres, & que ces mutins continuoient à jetter le trouble dans la ville, Antoine, outré de colere, fit mourir ceux qu'il retenoit en priſon.

CHAPITRE XII.

I. DEUX ans après (*a*), Barzapharnes, Satrape des Parthes, & Pacorus, fils du Roi, s'étant rendus maîtres de la Syrie, Lyſanias, qui avoit ſuccédé aux Etats de ſon pere Ptolémée, fils de Mennée, qui étoit mort, promit au Satrape mille talents, & cinq cents femmes, s'il vouloit faire deſcendre Hircan du thrône, pour y établir Antigone ; Barzapharnes, que ces promeſſes tenterent (*b*), engagea Pacorus à entreprendre l'expédition. Ce Prince cotoya la mer pour arriver en Judée, & recommanda à Barzapharnes d'y entrer par le milieu des terres. Les Syriens refuſerent à Pacorus de lui donner paſſage par leur ville ; mais les habitans de Sidon & de Ptolémaïde le lui ouvrirent par les leurs. Il donna alors de la cavalerie à un de ſes Echanſons, qui s'appelloit Pacorus, comme lui, avec ordre d'entrer en Judée, de reconnoître le pays, & de prêter à Antigone tous les ſecours dont il auroit beſoin.

II. Cet Officier n'eut pas plutôt commencé à faire le dégât aux

(*a*) Dion Caſ. Liv. 48. pag. 372.

(*b*) M. Havercamp fait dire a Joſeph, que les promeſſes de Lyſanias porterent le fils du Roi des Parthes à entreprendre de rétablir Antigone. Lyſanias ne pouvoit ignorer ce qui étoit du au fils du plus grand Roi qu'on connût alors, a un point que de lui en faire la propoſition, & ce Prince n'eût pû la recevoir que comme un outrage qu'on lui eût fait. Ce fut au Satrape & a Pacorus, que Lyſanias fit ces offres, dans la Traduction de M. d'Andilly. C'eſt mettre le ſujet au niveau de ſon Seigneur, & bleſſer toutes les décences. Ce ne furent point ces promeſſes, qui engagerent le Prince à entreprendre cette expédition, ce fut Barzapharnes, qu'elles avoient tenté, qui l'y porta. L'ancien Interprète paroît avoir lu τούτῳ, au lieu de τούτους. C'eſt du moins dans ce ſens qu'il a traduit *Impulſus igitur ab eo*, & c'eſt aſſurément ce que Joſeph veut dire.

environs du mont Carmel, que plusieurs Juifs vinrent offrir leurs services à Antigone. Il les envoya dans un lieu appellé Dryme, & leur commanda de se rendre maîtres de tout ce canton. Il s'y donna un combat, dans lequel les gens d'Antigone défirent les ennemis, & les poursuivirent jusqu'à Jerusalem. Plusieurs autres Juifs s'étant joints à eux, ils poussèrent jusqu'au Palais, où Phasaël & Herode (*a*) les reçurent à la tête d'un gros de gens de guerre. On se battit dans la place, Herode eut l'avantage; il obligea les ennemis de se retirer dans les sacrés Portiques, & pour les y resserrer, il mit une garde de soixante hommes dans les maisons voisines. Le Peuple se déclara contre les deux freres, mit le feu à ces maisons, & y brûla les gardes qu'Herode y avoit posés. Herode, animé de colere, attaqua le Peuple à son tour, & tua beaucoup de monde. Il ne se passoit point de jour qu'on ne se battît, & qu'il ne se perdît dans ces différentes actions beaucoup de monde de part & d'autre.

Pacorus entre dans Jerusalem. Hircan & Phasaël vont trouver Barzapharnes.

III. La fête que nous appellons de la Pentecôte étant arrivée, la ville & les environs du Temple se trouverent remplis de gens de la campagne, dont la plûpart étoient armés. Tandis que Phasaël gardoit le Palais (*b*), Herode fit du côté du Nord, avec un petit corps de troupes, une sortie sur les ennemis (*c*). Comme il n'observoient aucune discipline, il en tua plusieurs, mit les autres en fuite, & les obligea de se jetter dans la ville, dans les Portiques, ou dans (*d*) le retranchement extérieur. Antigone pria alors Phasaël de recevoir Pacorus, l'Echanson, dans la ville, pour y traiter de la paix. Phasaël se laissa per-

(*a*) J'ai suivi la conjecture de M. d'Andilly; car Joseph dit Hircan, au lieu d'Herode. On peut cependant ne point toucher à son Texte.

(*b*) » Phasaël gardoit les murailles, » & Herode le Palais.« [*M. d'Andilly.*] *Et Phasaelus quidem muros custodiebat.* M. Havercamp. Et quelles murailles pouvoit garder Phasaël? Ce n'étoient pas celles de la ville, les Juifs de la faction d'Antigone en étoient les maîtres. Τεῖχος & βασιλεία ne signifient ici que le même endroit, celui en général où Phasaël s'étoit retranché. Cela paroît par ce qu'on lit quelques lignes plus bas, » que l'Echanson tâchoit de tirer » hors du mur συμβαλεῖν ἔξω τοῦ τείχους «; car il est visible que c'étoit hors du Palais qu'il gardoit, qu'il le vouloit faire sortir. Mais un Scholiaste, pour marquer que τεῖχος & βασιλεία signifient ici la même chose, avoit mis vis-a-vis du premier, à la marge de son exemplaire βασιλεία, qu'un Copiste a fait passer dans la suite dans le Texte. Un autre prévenu que ces deux mots signifioient deux différents endroits, a transporté ἐφρούρει, pour qu'il les régît l'un & l'autre, en l'ôtant d'après τεῖχος.

(*c*) Voyez Remarque XI. à la suite du quatorzieme Livre des Antiquités Juives.

(*d*) Ce τεῖχος pouvoit être un retranchement que les Juifs du parti d'Antigone avoient fait devant les portiques dans lesquels ils s'étoient retirés.

ſuader ; ainſi Pacorus entra dans Jeruſalem avec cinq cents cavaliers, ſous prétexte d'appaiſer les diviſions, mais en effet pour ſervir Antigone. Et dans cette vue, il engagea inſidieuſement Phaſaël à aller trouver Barzapharnes pour ménager un accommodement. Herode l'en détournoit autant qu'il le pouvoit, & lui conſeilloit de ſe défaire du traître qui lui tendoit ce piége, & dont il devoit d'autant plus ſe défier, qu'il ne pouvoit ignorer que ces barbares ſont naturellement perfides. Ces remontrances furent inutiles; Phaſaël ſortit de Jeruſalem avec Hircan; Pacorus, pour ne point donner de ſoupçon, les accompagna; il laiſſa à Herode quelques cavaliers, de ceux qu'on appelle volontaires, & fit ſervir les autres d'eſcorte à Phaſaël.

IV. Lorſqu'ils furent arrivés en Galilée, ils en trouverent les habitans ſoulevés & en armes. Barzapharnes les reçut avec des dehors trompeurs de civilité, ainſi qu'il en avoit ordre. Il leur fit même des préſens, mais il leur dreſſa des embuches lorſqu'ils le quitterent. Ils s'en apperçurent, lorſqu'on les eut conduits dans un endroit ſur le bord de la mer, qu'on appelle Ecdippon (*a*); car ils y apprirent qu'Antigone avoit promis de donner mille talents aux Parthes, & de leur livrer cinq cents femmes des plus conſidérables de la Nation, que les Barbares leur tendoient des piéges toutes les nuits, & qu'ils les euſſent déja arrêtés, ſi ce n'étoit qu'ils vouloient ſe ſaiſir auparavant d'Herode, qui étoit à Jeruſalem, de peur que, s'il apprenoit leur détention avant que d'être lui-même ſurpris, il ne ſe tînt ſur ſes gardes. Ils ne tarderent pas même à reconnoître que ces avis n'étoient que trop véritables; car ils ſe virent environnés de Gardes, qu'on poſtoit aſſez près d'eux.

V. Ophellius, qui avoit été inſtruit de tout le complot par Saramalla le plus riche des Syriens, fit d'inutiles efforts pour engager Phaſaël à ſe ſauver. Il ne pouvoit ſe réſoudre à abandonner Hircan; cependant il alla trouver le Satrape, & ſe plaignant amerement de ce que le deſir de l'argent l'avoit porté à tant de perfidie, il lui dit qu'il étoit en état de lui en donner davantage pour racheter ſa vie, qu'Antigone ne lui en avoit promis pour le rétablir ſur le thrône. Le traître Barza-

(*a*) Ville de la Tribu d'Azer, entre Tyr & Ptolémaïde, appellée dans l'Ecriture Aczib.

pharnes, pour juſtifier ſa conduite & en écarter tout ſoupçon, eut recours aux proteſtations les plus artificieuſes, & les accompagna d'autant de ſermens ; il alla enſuite joindre Pacorus. Alors les Parthes, ſuivant l'ordre qu'ils en avoient reçu, ſe ſaiſirent d'Hircan & de Phaſaël, qui ne pouvoient que leur marquer combien ils déteſtoient une auſſi noire & auſſi indigne trahiſon.

Les Parthes arrêtent Hircan & Phaſaël.

VI. Cependant l'Echanſon qui avoit été envoyé pour ſurprendre Herode & l'arrêter, lui tendoit toutes ſortes de piéges, & tâchoit, par d'indignes artifices, de l'attirer hors du Palais (a). Mais Herode, qui s'étoit toujours défié des Parthes, & qui avoit été informé que les Lettres par leſquelles on l'inſtruiſoit de leur trahiſon avoient été interceptées, n'en voulut point ſortir. Ce fut en vain que Pacorus fit tout ce qu'il put pour lui perſuader qu'il étoit faux qu'on lui eût intercepté des Lettres, & qu'allant au-devant de ceux qui lui apportoient celles qu'il attendoit, il verroit plutôt qu'elles ne devoient rien contenir qui eût trait à aucune ſorte de trahiſon, mais ſeulement des avis ſur le ſuccès de la négotiation de Phaſaël. Herode ſçavoit déja que ſon frere Phaſaël étoit arrêté ; & la mere de Mariamne, Alexandra, fille d'Hircan, femme très-prudente, étoit venue le conjurer de ne point ſortir, & de ne point s'expoſer aux ſurpriſes de ces barbares, dont il ne pouvoit ignorer les perfides deſſeins.

Pacorus tâche en vain de ſurprendre Herode.

VII. Tandis que Pacorus ſe livroit à la recherche de quelque nouvel artifice capable de tromper Herode, dont l'habileté & l'expérience lui étoient aſſez connues, pour déſeſpérer de le pouvoir ſurprendre en agiſſant à découvert, Herode prit le parti de ſortir ſecrettement durant la nuit, & de ſe retirer en Idumée avec les perſonnes qui lui étoient les plus cheres. Dès que les Parthes s'apperçurent de ſa fuite, ils ſe mirent à le pourſuivre. Herode faiſoit marcher devant, ſa mere, ſa ſœur, le plus jeune de ſes freres, avec Mariamne, qui lui étoit fiancée, & Alexandra, mere de Mariamne. Pour lui, il étoit reſté derriere avec ſa Maiſon, pour faire tête aux Barbares. Ils l'attaquerent ſouvent, mais il les repouſſa toujours, en tua pluſieurs, & ſe rendit enfin dans la fortereſſe de Maſſada.

Herode s'enfuit de Jeruſalem.

(a) Τοῦ τύχου.

VIII. Les Juifs l'incommoderent dans cette retraite, encore plus que les Parthes. Ils ne ceſſerent de le harceler, & engagerent même une action ſérieuſe, à ſoixante ſtades de Jeruſalem. Herode les défit, & leur tua beaucoup de monde; ce fut pour perpétuer le ſouvenir de cette victoire, qu'il fit dans la ſuite bâtir une ville dans le lieu où il l'avoit remportée. Il la décora d'un ſuperbe Palais, la munit d'une forte Citadelle, & l'appella de ſon nom, Herodion. A meſure qu'Herode avançoit dans ſa retraite, il voyoit croître le nombre de ſes troupes; il lui venoit tous les jours du monde. Son frere Joſeph fut le joindre à Treſſa, en Idumée, & lui conſeilla de ſe débarraſſer d'une partie de ce peuple qui le ſuivoit, & qui montoit déja au nombre de neuf mille perſonnes, parce que Maſſada n'étoit pas aſſez grand pour contenir tant de peuple. Herode ſuivit ſon avis, & diſperſa dans l'Idumée tous les gens inutiles, en leur donnant ce qu'il leur falloit de vivres pour le voyage; il ne retint auprès de lui que ceux qui lui parurent les plus robuſtes, & qu'il jugea lui être les plus néceſſaires, & continua ſa route vers Maſſada, où il arriva enfin, ſain & ſauf. Il y laiſſa les perſonnes qu'il avoit voulu ſauver avec lui, ſous la garde d'un corps de huit cents hommes de guerre, & pourvut Maſſada de toutes les choſes néceſſaires pour ſoûtenir un ſiége; il partit enſuite pour l'Arabie Pétrée.

IX. Cependant les Parthes, à Jeruſalem, ſe mirent à piller les maiſons de ceux qui avoient fui, & même le Palais. Ils épargnerent néanmoins la caſſette d'Hircan, où il n'y avoit pas plus de trois cents talents, & du reſte, ils ne firent pas un ſi grand butin qu'ils l'eſpéroient. Car Herode, qui s'étoit toujours méfié de la mauvaiſe foi de ces barbares, avoit fait porter ce qu'il avoit de plus précieux dans l'Idumée, & ceux de ſon parti avoient uſé de la même précaution. Ces barbares ne ſe contenterent pas des ravages qu'ils faiſoient dans la ville; ils pouſſerent l'injuſtice juſqu'à faire reſſentir à la campagne toutes les horreurs de la guerre, encore qu'il n'y en eût point de déclarée. Ils détruiſirent Mariſſa, & non-ſeulement ils mirent Antigone ſur le thrône, mais ils lui livrerent Hircan & Phaſaël enchaînés, & les remirent à ſa diſcrétion. Ce barbare, peu touché de l'humble poſture d'Hircan, qu'il voyoit proſterné à ſes pieds, lui arracha de ſes propres dents les

noit avec lui le fils de Phaſaël, ſon frere, qui n'étoit âgé que de ſept ans; il avoit d'ailleurs engagé les Tyriens (*a*) à ménager cette affaire, & à lui obtenir trois cents talens, qu'il avoit réſolu de donner pour la rançon de ſon frere: mais une cruelle fatalité rendoit inutiles ces généreux projets. Phaſaël étoit mort, Herode cherchoit vainement à lui donner ces marques eſſentielles de l'affection la plus zélée. Cependant il éprouva que les Arabes étoient peu conſtants en amitié: Malichus leur Roi lui fit donner ordre de ſortir de ſes Etats, & prit pour prétexte que les Parthes ne trouveroient pas bon qu'il le ſouffrît en Arabie; mais le véritable motif de la conduite de ce Prince, étoit la réſolution qu'il avoit priſe de ne s'acquitter d'aucune des obligations qu'il avoit à Antipater, & de refuſer conſtamment à ſes enfans, même dans le plus preſſant beſoin, tout ſecours, grace ou faveur qu'ils pourroient lui demander, par un juſte droit de retour. C'étoient les Grands de ſon Royaume qui lui donnoient ces lâches conſeils, parce qu'ils étoient eux-mêmes réſolus de retenir les dépôts qu'Antipater leur avoit confiés (*b*).

Le Roi des Arabes fait dire à Herode de ſortir de ſes Etats.

II. Herode ne pouvant douter que les Arabes étoient devenus ſes ennemis, par le motif même qui auroit dû l'aſſurer de leur amitié, répondit aux Députés du Roi ce que ſa juſte indignation lui ſuggéra, & partit pour l'Egypte. Il s'arrêta la premiere nuit dans un temple du pays, pour reprendre de ſes gens qu'il y avoit laiſſés. Il ſe rendit le jour ſuivant à Rinocorure, où il apprit la mort de ſon frere. Les premiers mouvemens de ſa douleur furent très-violents, mais il eut la fermeté de les étouffer, pour continuer ſon voyage. Le Roi des Arabes ſe repentit trop tard, de la maniere indigne dont il l'avoit traité. Il envoya promptement des officiers pour l'engager à revenir, mais ils ne purent le joindre, tant il avoit preſſé ſa marche: déja il étoit arrivé à Péluſe, où, ſur le refus qu'on lui fit de le paſſer à Alexandrie, il s'adreſſa

Herode arrive à Alexandrie, & part pour Rome.

(*a*) προστιθαμένους τοὺς τε βασιλέως υἱεῖς τέτταρας ayant engagé les quatre fils du Roi à intercéder pour eux. *Philon*, legat. ad Cai. pag. 1034 *a. b.*

(*b*) » N'avoient point de honte de la » porter à ne pas rendre le dépôt qu'il » lui avoit confié « [M. *d'Andilly.*] Si Antipater avoit confié de l'argent en dépôt au Roi, Joſeph n'auroit pas du dire qu'Herode eſpéroit que ſi le Roi des Arabes ne vouloit pas lui faire préſent d'argent, il lui en prêteroit au moins ſur un gage offert. Il devoit plutôt lui faire eſpérer que le Roi lui rendroit les dépôts qu'Antipater lui avoit confiés.

aux Magiſtrats, qui par reſpect pour ſa perſonne & ſa qualité, l'y firent conduire. La Reine Cléopatre lui fit une très-honorable réception, dans l'eſpérance qu'elle l'engageroit à ſe mettre à la tête d'une expédition qu'elle méditoit. Mais il refuſa de prendre aucun engagement, & s'embarqua, ſans que les rigueurs de l'hiver, ni les troubles dont l'Italie étoit alors agitée, puſſent le détourner de la réſolution qu'il avoit formée d'aller à Rome.

Herode arrive à Rome.

III. Il courut de ſi grands dangers ſur la mer de Pamphilie, qu'on fut contraint de jetter à la mer une partie de la charge du vaiſſeau. Ce ne fut qu'après avoir eſſuyé les plus rudes fatigues, qu'il arriva enfin à Rhodes, où il trouva des traces des grands maux que cette ville avoit ſoufferts pendant la guerre contre Caſſius (*a*); il y fut reçu par deux de ſes amis, Ptolémée & Sappinius. Quoiqu'il manquât d'argent, il ne laiſſa pas de faire équipper une grande galere, ſur laquelle il s'embarqua avec ſes amis, & arriva à Brindes, d'où il ſe rendit à Rome. Antoine, comme ancien ami de ſon pere, fut le premier à qui il s'adreſſa. Il lui fit le récit de ſes malheurs, & de ceux de ſa Nation, & lui dit que le danger auquel étoient expoſées des perſonnes qui lui étoient fort cheres dans une petite place où il avoit été obligé de les laiſſer, & qui étoit actuellement aſſiégée, l'avoit déterminé à courir les riſques de la mer, malgré les rigueurs de la ſaiſon où l'on étoit, pour venir implorer une aſſiſtance qu'il n'attendoit que de lui.

Le Senat déclare Herode Roi.

IV. Antoine fut ſenſiblement touché de l'état d'infortune dans lequel Herode étoit tombé, &, autant par le ſouvenir de l'accueil plein d'affection que lui avoit fait Antipater, que par l'eſtime particuliere qu'il avoit pour Herode, & ſur-tout par la prévention où il étoit contre Antigone, qu'il regardoit comme un ſéditieux & comme un ennemi des Romains, il réſolut de le faire déclarer Roi, comme il l'avoit précédemment établi Tétrarque. Antoine trouva Auguſte diſpoſé à prendre les interêts d'Herode pour le moins avec autant de chaleur que lui; ce Prince ſe rappelloit volontiers les puiſſants ſecours qu'Antipater avoit fournis à ſon pere durant la guerre d'Egypte & toutes les autres marques

(*a*) Caſſius, pour ſe venger de ce que les Rhodiens avoient refuſé de lui envoyer des vaiſſeaux, lorſqu'il faiſoit la guerre à Dolabella, aſſiégea leur ville: la prit & la ravagea. *Appien.* Guer. civil. Liv. 4. pag. 1005.

d'attachement qu'il lui avoit données (*a*) ; il connoiſſoit d'ailleurs le mérite perſonnel d'Herode. On aſſembla le Senat ; Meſſala & Atratinus y ayant introduit Herode, firent beaucoup valoir les ſervices importants rendus par Antipater, & l'extrême affection que le fils, à l'exemple du pere, avoit toujours témoignée pour le peuple Romain, dont au contraire ils accuſerent Antigone de s'être déclaré l'ennemi, autant par le mépris qu'il venoit de faire de ſa puiſſance, en recevant la couronne de la main des Parthes, que par ſa conduite paſſée. Antoine voyant que la force de ces raiſons faiſoit déja une vive impreſſion ſur le Sénat, s'avança au milieu de l'aſſemblée, & inſiſta ſur l'avantage dont il étoit pour le peuple Romain, dans la circonſtance de la guerre qu'on avoit avec les Parthes, qu'Herode fût déclaré Roi. Alors toutes les voix ſe réunirent pour lui déférer la couronne de Judée. En ſortant de l'aſſemblée, Antoine & Céſar le mirent au milieu d'eux, &, précédés des Conſuls & des autres Magiſtrats, ils allerent offrir des ſacrifices dans le Capitole, & y dépoſerent le Decret du Senat. La journée ſe termina par un grand feſtin qu'Antoine fit au nouveau Roi.

CHAPITRE XV.

I. CEPENDANT Antigone tenoit aſſiégés ceux qu'Herode avoit laiſſés à Maſſada. Ils étoient pourvus de toutes les proviſions néceſſaires pour ſoûtenir un long ſiége, mais l'eau leur manquoit. Cette diſette déſeſpéroit Joſeph, frere d'Herode ; comme il ſçavoit que le Roi des Arabes s'étoit repenti de ſon mauvais procédé à l'égard d'Herode, il lui vint en penſée de ſe retirer avec deux cents de ſes gens dans les Etats de ce Prince, & eût exécuté ce projet, ſi la nuit même à laquelle il avoit fixé ſa retraite, il ne fût tombé une pluie ſi abondante, que toutes les citernes ſe remplirent d'eau. Rien alors ne le mettant dans la néceſſité de fuir, il ne ſongea plus qu'à fatiguer Antigone par de fré- Antigone aſſiége Maſſada.

(*a*) » De la maniere dont il l'avoit » reçu chez lui. « [*M. d'Andilly.*] Céſar n'étant jamais entré ni en Judée ni en Idumée, Antipater n'avoit pas pû le recevoir chez lui.

quentes ſorties. Soit qu'il attaquât les ennemis en agiſſant à decouvert, ſoit qu'il uſât de ſurpriſe, il leur tuoit toujours beaucoup de monde; il avoit quelquefois cependant du déſavantage, & étoit obligé de ſe retirer avec perte.

Ventidius corrompu par Antigone.

II. Le Général Ventidius, qui avoit été envoyé de Rome pour chaſſer les Parthes de la Syrie, vint alors en Judée, ſous le faux prétexte d'aller ſecourir Joſeph, & en effet pour tirer de l'argent d'Antigone. Il s'approcha de Jeruſalem, mais dès qu'il eut reçu aſſez d'argent pour ſatisfaire ſa cupidité, il ſe retira avec la plus grande partie de ſes troupes; il laiſſa ſeulement Silon avec quelque monde, dans la juſte appréhenſion que, s'il eût emmené toute ſon armée, le public n'eût trop manifeſtement connu, qu'un ſordide intérêt étoit le ſeul motif qui l'avoit attiré dans la Judée. Sa retraite autoriſoit Antigone à croire qu'il lui ſeroit encore facile de tirer quelques nouveaux ſecours des Parthes; ainſi il uſoit de grands ménagemens à l'égard de Silon, par la crainte où il étoit qu'il ne le croiſât dans ſes deſſeins.

III. Cependant Herode revenoit de Rome; dès qu'il fut débarqué à Ptolemaïde, il leva des troupes, tant étrangéres que nationnales, & entra en Judée par la Galilée, pour aller combattre Antigone. Ventidius & Silon devoient le ſoutenir. Antoine avoit envoyé Dellius leur porter l'ordre de le rétablir. Ventidius étoit alors occupé à appaiſer dans quelques villes les troubles que l'incurſion des Parthes y avoit cauſés; & Silon, que l'argent d'Antigone avoit corrompu, étoit reſté en Judée. Herode ne manquoit point de troupes, ſes forces augmentoient tous les jours; à peu de choſe près, toute la Galilée s'étoit déclarée pour lui. Ce qu'il avoit alors le plus à cœur, étoit d'aller à Maſſada, & de dégager les perſonnes de ſa famille, ou qui lui étoient cheres, qui y étoient toujours aſſiégées, mais il falloit auparavant ſe rendre maître de Joppé que les ennemis occupoient, pour ne laiſſer derriere lui aucune place forte qui lui fit obſtacle, lorſqu'il marcheroit contre Jeruſalem. Silon prit ce pretexte pour décamper. Les Juifs tomberent ſur lui dans ſa retraite; mais Hérode étant accouru à ſon ſecours avec un petit corps de troupes, les mit en fuite & dégagea cet Officier, qui ſe défendoit aſſez mal.

Priſe de Joppé. Siége de Maſſada.

IV. Après qu'Herode ſe fut rendu maître de Joppé, il alla faire lever le Siége de Maſſada Tout le pays ſe déclara pour

lui ; les uns par l'affection qu'ils avoient eue pour ſon pere, d'autres, à cauſe de ſa réputation ; pluſieurs, par reconnoiſſance des bienfaits qu'ils avoient reçus de ſon pere & de lui ; le plus grand nombre enfin, par l'eſpérance des avantages qu'il pouvoit leur procurer, ayant été établi Roi de la Nation. Il s'avançoit cependant toujours avec de très-grandes forces. Antigone, pour rallentir ſa marche, ſe ſaiſit des lieux les plus propres à ſe mettre en embuſcade ; mais Herode n'en ſouffrit aucun dommage, ou du moins fort peu. Il fit donc lever, ſans grands obſtacles, le ſiége de Maſſada, dégagea les perſonnes qu'il y avoit dépoſées, prit le fort de Reſſa (*a*), & alla ſe préſenter devant Jeruſalem. Silon ſe joignit à lui avec ce qu'il avoit de troupes. Pluſieurs habitans de cette grande ville, étonnés de le voir ſi bien accompagné, vinrent auſſi ſe donner à lui.

V. Il établit ſon camp du côté de l'Occident. Ceux qui le défendoient tirerent des fleches, lancerent des dards contre ſes troupes, & firent même quelques ſorties aſſez vigoureuſes ſur ſes gardes avancées. La premiere attention d'Herode fut de faire publier par un héraut autour des murs, qu'il ne ſe préſentoit armé que pour le bien du Peuple & la conſervation de la ville, qu'il ne prétendoit exercer aucun acte de vengeance contre un Peuple qui s'étoit déclaré ſon ennemi, qu'il oublioit volontiers tout le mal que lui avoient fait ceux dont la haine avoit été le plus marquée ; mais comme la faction d'Antigone, dans la crainte d'une défection, empêchoit par ſes clameurs qu'on n'entendît ce que diſoit le héraut, Herode permit enfin à ſes gens d'écarter à coups de trait ceux qui tiroient ſur eux du haut des murs, ce qui fut exécuté avec tant d'ardeur, que bientôt ils obligerent les ennemis à ſe ſauver précipitamment de deſſus les Tours.

VI. Ce fut alors qu'on connut manifeſtement que Silon s'étoit laiſſé corrompre par l'argent d'Antigone ; car il engagea pluſieurs de ſes ſoldats à crier que les proviſions manquoient ;

(*a*) M. Lamb. Bos prétend qu'il faut lire Θρῆμα. Il cite le numero deux du quinziéme chapitre du Livre quatorziéme des Antiquités Juives. La vérité eſt que l'ortographe du nom de cette Forteresse varie dans Joſeph, & qu'il y eſt écrit autant de fois par un Θ que ſans cette lettre. *Animadverſ. ad ſcript. quoſdam Græcos.*

qu'on leur donnât de l'argent pour acheter des vivres, & qu'on leur assignât de bons quartiers d'hiver, parce que tous les environs de Jerusalem étoient ruinés, Antigone en ayant fait tout enlever. Silon ne soulevoit ainsi ses soldats, que pour couvrir de quelque spécieux prétexte, la retraite qu'il méditoit; mais Herode alla trouver les Officiers, qui, sous Silon, commandoient les troupes Romaines, & les conjura de ne le point abandonner, il fit les mêmes instances aux soldats qu'il trouva assemblés, représentant à tous qu'il agissoit sous l'autorité d'Auguste, d'Antoine & du Sénat, qui l'avoient envoyé, & s'engagea à leur procurer en abondance, dans le jour même, tout ce qu'ils demandoient. Il se mit en effet sur le champ à parcourir les campagnes, & en fit apporter une si grande quantité de provisions, qu'il ôta à Silon tout prétexte de songer à se retirer; & afin que cette abondance se soûtînt, il manda aux habitans de Samarie, qui s'étoient déclarés pour lui, de faire transporter à Jéricho des grains, de l'huile, du vin, & des bestiaux. Antigone, qui en eut avis, envoya ordre dans tout le pays de couper les passages à ces convois, & de tâcher de les enlever. En exécution de ces ordres, les environs de Jericho furent bientôt garnis de gens armés, qui se posterent sur les hauteurs, pour être plus à portée de découvrir toutes les voitures qui passeroient, & de les intercepter. Herode cependant ne resta pas dans l'inaction, il prit cinq cohortes Romaines, cinq de Juifs, dans lesquelles étoient incorporés quelques étrangers, & avec ces troupes, soûtenues d'un peu de cavalerie, il se porta à Jericho. Il trouva cette ville abandonnée, cinq cents de ses habitans, avec leurs femmes & leurs enfans, s'étoient retirés sur les hauteurs (*a*), il les força de se rendre, & les mit ensuite en liberté. Les troupes Romaines se jetterent dans les maisons de la ville, où elles trouverent toutes sortes de provisions qu'elles pillerent: Herode y laissa garnison & se retira. Il assigna des quartiers d'hiver aux troupes de Silon dans les villes de l'Idumée, de la Galilée, & de la Samarie, qui s'étoient données à lui. Le seul avantage qu'An-

(*a*) Le nouvel Editeur a traduit ici, & dans les Antiquités Juives, τὰ ἄκρα par *arces*. Ce n'est pas, ce me semble, le sens, & je ne me souviens pas que Joseph ait employé en aucun endroit ce mot au neutre & au pluriel, pour marquer une citadelle. D'ailleurs, y en avoit-il plusieurs à Jéricho.

tigone retira des préſens qu'il avoit faits à Silon, fut qu'il conſentit à mettre une partie de l'armée Romaine à Lydda ; le motif qui le lui faiſoit ſouhaiter, étoit de faire ſa cour à Antoine.

CHAPITRE XVI.

I. LES troupes Romaines vivoient dans une tranquille abondance, & ne ſongeoient point à reprendre les armes. Herode au contraire étoit dans des mouvemens continuels. Pour ſe conſerver l'Idumée, & empêcher qu'Antigone n'y excitât quelques ſoulevemens, il y envoya ſon frere Joſeph avec deux mille hommes d'infanterie, & quatre cents de cavalerie. Pour lui, il conduiſit ſa mere, & les autres perſonnes qu'il avoit retirées de Maſſada, à Samarie, & les y mit en ſûreté. Il ſe porta enſuite dans la Galilée, pour réduire les places qui ne le reconnoiſſoient point encore, & en chaſſer les garniſons qu'Antigone y avoit miſes.

II. Quoique la terre fût couverte de neige, Herode ne laiſſa pas de marcher contre Séphoris, qu'il prit facilement, la garniſon s'en étant fuie à ſon approche. Comme il trouva cette place pourvue de toutes ſortes de proviſions, il y fit rafraîchir ſes troupes, que la rigueur de l'hiver avoit extrêmement fatiguées. Il entreprit enſuite de détruire une troupe de bandits qui ſe retiroient dans des cavernes, & dont les courſes cauſoient autant de maux dans le pays que la guerre auroit pû en attirer. Il fit avancer vers la bourgade Arbela trois cohortes d'infanterie, & un corps de cavalerie ; il y vint lui-même quarante jours (*a*) après, avec le reſte de ſes troupes, mais ces bandits, auſſi habiles hommes de guerre que déterminés brigants, ne s'effrayerent en aucune ſorte de ſes approches. Le combat ſe donna, l'aîle gauche d'Herode plia ſous les efforts de l'aîle droite des ennemis ; mais ce Prince tournant l'ennemi avec ſon aîle droite, y porta un prompt ſecours, rallia les fuyards, & ſe porta avec une telle impétuoſité ſur

Diverſes conquêtes que fait Herode.

(*a*) Les Copiſtes ont pû mettre un μ, au lieu d'un σ. Quel motif Herode auroit-il pû avoir, d'être quarante jours ſans aller joindre ce détachement ?

ceux qui les pourſuivoient, qu'il les arrêta, & força enfin tous ces bandits de céder à la force de ſes coups, & de prendre la fuite à leur tour.

III. Il les pourſuivit vivement, ne ceſſant d'en tuer, juſqu'à ce qu'arrivés au bord du Jourdain, quelques-uns paſſerent ce fleuve, & lui échapperent, en ſe ſauvant par diverſes routes. Cette victoire eût entiérement délivré la Galilée des allarmes que ces bandits ne ceſſoient d'y cauſer, s'il n'y en fût reſté quelques-uns, qui s'étoient allés cacher dans leurs cavernes. Herode avoit réſolu de les détruire tous, & pour cela il lui fallut faire encore quelque ſéjour dans cette Province. Il y fit goûter à ſes troupes les premiers fruits de leurs travaux; diſtribua à chaque ſoldat cent cinquante dragmes d'argent, & répandit à proportion ſes largeſſes ſur les Officiers, qui prenoient leur quartier d'hiver. Il manda à Pheroras, le plus jeune de ſes freres, de pourvoir aux vivres, & de fortifier Alexandrium; Pheroras s'acquitta ſoigneuſement de l'une & de l'autre commiſſion.

Herode force les voleurs dans leurs cavernes.

IV. Antoine étoit alors à Athenes. Ventidius rappella Silon & Herode (*a*), pour faire tête aux Parthes, mais il leur ordonna d'achever auparavant de régler les affaires de la Judée. Herode ne voulut point retenir Silon, il l'envoya joindre Ventidius. Pour lui, il alla tenter de détruire le reſte des bandits qui s'étoient retirés dans leurs cavernes. Ces cavernes étoient dans des montagnes eſcarpées, & inacceſſibles de toute part; on n'y pouvoit monter que par quelques ſentiers tortueux, & impraticables à tout autre qu'à eux: des rochers hériſſés de pointes aigues s'élevoient en droite ligne du fond d'une vallée profonde au-devant de leur ouverture, & en défendoient l'entrée. Lorſqu'Herode eut conſidéré la ſituation de ces affreuſes retraites, il douta quelques temps qu'il lui fût poſſible de forcer de tels retranchemens; il en vint cependant à bout, mais en ſe ſervant d'un moyen extrêmement périlleux. Il fit deſcendre dans des paniers, vis-à-vis des ouvertures de ces cavernes, les plus braves de ſes ſoldats, qui tuoient ces ban-

(*a*) *Herode* occupe ici une place qui ne lui convient pas. Il ne l'a point dans les Antiquités Juives, & il ne doit pas l'avoir davantage ici. M. d'Andilly a ſenti le contre-ſens qu'il y fait, & a cru y remédier en faiſant dire à Joſeph, » quoiqu'Herode eût ainſi pû retenir Si» lon, il l'envoya. « Mais Joſeph ne dit rien de ſemblable.

dits

dits avec toute leur famille, & mettoient le feu dans celles de ces cavernes où il s'en trouvoit qui faiſoient mine de ſe vouloir défendre. Voulant cependant ſauver la vie à quelques-uns, Herode fit publier qu'il la conſerveroit à ceux qui ſe détermineroient à ſe rendre, mais aucun (*a*) ne voulut prendre ce parti; ils préférerent tous la mort à l'eſclavage, même ceux qu'on vint à bout de prendre vifs: il ſe trouva parmi eux un vieillard qui avoit ſept enfans; ſa femme & ſes fils le prierent de leur permettre de profiter de la grace qu'Herode leur faiſoit offrir; mais loin de ſe laiſſer fléchir, il ſe préſenta à l'entrée de ſa caverne, & leur ayant ordonné de l'y venir trouver l'un après l'autre, il les égorgea tous. Herode, qui d'un lieu élevé voyoit cette barbare exécution, en étoit vivement pénétré; & tendant la main à ce vieillard, lui faiſoit offre de lui conſerver la vie, & le conjuroit de ne la pas ôter à ſes enfans; mais cet inhumain vieillard, après lui avoir reproché la baſſeſſe de ſa naiſſance (*b*), tua ſa femme, ſes enfans, & ayant jetté leurs corps dans le précipice, il s'y jetta lui-même.

V. Herode ayant ainſi forcé ces cavernes, & détruit les bandits, auxquels elles ſervoient de retraites, laiſſa dans le pays autant de troupes qu'il le crut néceſſaire, pour empêcher qu'il ne s'y excitât de nouveaux troubles, & en donna le commandement à Ptolémée; il ſe rendit enſuite à Samarie, avec trois mille hommes d'infanterie, & ſix cents de cavalerie, pour combattre Antigone. Herode ne fut pas plutôt parti, que les rebelles de la Galilée reprirent les armes, ſurprirent Ptolémée & le tuerent. Ces ſéditieux, accoûtumés à vivre de pillages, ravageoient les campagnes, & ſe retiroient enſuite dans des marais & dans des lieux preſque inacceſſibles. Dès qu'Herode en fut informé, il revint ſur ſes pas, en fit mourir un grand nombre, dégagea les Forts qu'ils tenoient aſſiégés, & condamna les villes qui avoient eu part à la révolte, à payer une taxe de cent talents.

(*a*) Joſeph dit dans les Antiquités Juives qu'il y eut quelques uns de ces voleurs qui ſe rendirent. La maniere dont l'Auteur de la Note y a voulu lever la contradiction eſt plus métaphyſique que ſolide. ἐυσὶ eſt vrai-ſemblablement une faute de Copiſtes, qui l'ont transcrit pour τινες. ἑκόντες eſt pour ἑκουσίως, & il manque ici ἀποστῆναι. Après ces légers changemens, je traduis: » Quelques-uns ſe rendirent volontaire» ment, mais &c.

(*b*) *Sa lâcheté.* [M. d'Andilly.] Le reproche n'eût pas été de ſaiſon.

VI. Cependant après l'expulsion des Parthes & la mort de Pacorus, qui avoit été tué, Ventidius envoya, par ordre d'Antoine, mille hommes de cavalerie & deux d'infanterie à Herode. Antigone écrivit à Macheras, qui commandoit ces troupes, pour l'engager à se déclarer pour lui; il se plaignoit beaucoup des violences d'Herode, du dommage notable que son injustice causoit dans l'Etat, & promettoit de lui donner de grosses sommes d'argent. Mais Macheras, considérant qu'il seroit dangereux de manquer à celui au secours duquel Antoine l'envoyoit, retenu d'ailleurs par les avantages que lui faisoit Herode, & qui étoient beaucoup plus grands que ceux que lui promettoit Antigone, ne crut pas devoir se prêter à une telle trahison; cependant il voulut, contre l'avis d'Herode, aller à Jerusalem, pour y prendre, sous prétexte d'une amitié feinte, connoissance de l'état des affaires d'Antigone. Antigone, qui pénétra son dessein, lui fit non-seulement fermer les portes de la ville, mais il commanda qu'on tirât sur lui pour l'en écarter. Macheras, couvert de confusion, vint rejoindre Herode à Ammaus; piqué néanmoins de l'affront qu'il avoit reçu aux portes de Jerusalem, il se jetta sur tous les Juifs, & faisoit tuer indistinctement ceux du parti d'Herode, comme ceux qui étoient attachés à celui d'Antigone.

Herode va trouver Antoine au siége de Samosate.

VII. Herode, outré d'un procédé si injuste, résolut dans le premier mouvement de le traiter en ennemi; mais la violence de sa colere étant appaisée, il pensa qu'il convenoit mieux d'en aller porter ses plaintes à Antoine, & partit dans ce dessein. Macheras sentant alors tout le défaut de sa conduite, suivit promptement Herode, & lui fit de si vives instances, qu'il vint à bout de rentrer en bonne intelligence avec lui. Cette réconciliation n'empêcha cependant point Herode de suivre son projet de se rendre auprès d'Antoine, la nouvelle qu'il reçut, qu'Antoine pressoit vivement le siége de Samosate, ville forte, située sur l'Euphrate, l'obligea même de hâter son voyage; il ne vouloit pas manquer une occasion si favorable de lui donner des preuves de son attachement par quelques exploits de valeur qui lui fussent utiles. Il partit donc, & le grand nombre d'ennemis qu'il tua sur sa route, & sur lesquels il fit de considérables prises, ne contribua pas peu à

faire finir ce ſiége (*a*). Antoine connoiſſoit déja & faiſoit grand état de ſa bravoure, ces marques de zéle le lui firent eſtimer davantage, il le combla d'honneurs, & fortifia beaucoup l'eſpérance qu'il avoit de ſe voir affermi ſur le thrône, & que le Roi Antigone ſeroit obligé de lui remettre Jeruſalem (*b*).

CHAPITRE XVII.

I. LES affaires d'Herode alloient mal en Judée. Il y avoit laiſſé ſon frere Joſeph pour commander en ſon abſence, mais il lui avoit expreſſément défendu de rien entreprendre contre Antigone, avant qu'il fût de retour, parce que la conduite qu'avoit tenu Machéras ne lui permettoit pas de prendre aſſez de confiance dans ſon ſecours. Joſeph ne tint compte des ordres de ſon frere ; dès qu'il le vit éloigné ; il ſe porta à Jéricho, avec cinq cohortes que lui donna Machéras, pour y enlever les grains dans le temps de la moiſſon. Les ennemis, qui en furent avertis, tombant ſur lui, ſe ſaiſirent des lieux élevés & des défilés. Joſeph combattit avec autant d'habileté que de bravoure, mais les troupes Romaines qu'il avoit avec lui furent entiérement défaites, & lui-même fut tué. Ces cohortes, que lui avoit donné Machéras, étoient compoſées de ſoldats récemment levés dans la Syrie, & l'on n'y avoit point incorporé de vieux ſoldats, capables de ſuppléer au peu d'expérience de cette nouvelle milice.

Joſeph, frere d'Herode eſt tué. Antigone refuſe ſon corps à Pheroras.

II. Peu content de la victoire, Antigone ſe porta ſur le champ de bataille, & eut l'indignité d'y maltraiter lui-même le corps mort de Joſeph, il lui fit couper la tête, quoique Pheroras lui eût offert cinquante talents pour la racheter. Toute la Galilée ſe ſouleva enſuite de cette victoire, & les choſes en vinrent au point, que les partiſans d'Antigone noyoient dans le lac ceux des principaux habitans qui demeuroient attachés à Hérode. Il y eut auſſi de grands mouvemens dans l'Idumée (*c*), Macheras y faiſoit rétablir les fortifications d'un Fort qu'on appelle Gittha. Herode n'étoit encore informé d'aucun de ces

(*a*) Voyez Remarque V.
(*b*) Voyez la même Remarque.
(*c*) Joſeph dit dans les Antiquités Juives, Liv. 14. chap. 15. numero 9. que ce fut en Judée.

événemens. Antoine, après la priſe de Samoſate (*a*), établit Soſius Gouverneur de Syrie, avec ordre d'aſſiſter Herode contre Antigone, & partit pour l'Égypte. Soſius, en exécution de ces ordres, envoya devant lui deux légions en Judée, & s'y rendit lui-même, peu après, avec le reſte de ſes troupes.

III. Herode étant arrivé à Daphné, l'un des fauxbourgs d'Antioche, eut en ſonge un preſſentiment bien clair de la mort de ſon frere, & comme il ſe levoit tout effrayé, le courier qui venoit lui en apporter la nouvelle arriva. Un vif reſſentiment de vengeance étouffa la violence de ſa douleur, il ſe hâta d'aller aux ennemis, força ſa marche, & ayant atteint le mont Liban, il prit avec lui huit cents hommes du pays, avec une légion Romaine, & (*a*), ſans attendre le jour, il entra avec ces troupes dans la Galilée, défit les ennemis, qui venoient à ſa rencontre, les força de rentrer dans la place dont ils étoient ſortis, & les y aſſiégea; mais un grand orage qui ſurvint l'obligea de ſe retirer, & de faire camper ſes troupes dans les villages voiſins. Peu de jours après, l'autre légion qu'Antoine lui avoit donnée l'étant venu joindre, les ennemis effrayés, abandonnerent cette place.

IV. Herode ſe rendit enſuite à Jericho, preſſant toujours ſa marche par l'impatience où il étoit de venger la mort de ſon frere. Il échappa en cette ville à un péril ſi éminent, que la maniere dont il en fut préſervé parut miraculeuſe, & que ſon ſalut fut conſidéré comme l'effet du ſoin particulier que Dieu prenoit de ſa conſervation. Un ſoir que pluſieurs des Magiſtrats étoient venus ſouper chez lui, on ne fut pas plutôt ſorti de la ſalle où l'on avoit mangé, qu'elle écroula. Regardant lui-même cet évenement comme un préſage du bonheur qui le ſuivroit dans les dangers de la guerre qui l'occupoit, il mit ſon armée en marche dès la pointe du jour. Les ennemis parurent ſur les montagnes, & harcelerent ſon avant-garde:

(*a*) Dit on οὐ πρωϊαίους ἡμέρας, pour partir avant jour. Ne faudroit-il point lire τὸ πρωϊ au lieu de τὰς ἡμέρας.» Ayant » joint dans cet endroit une légion » Romaine, il partit ſans attendre l'au» tre. « Soſius avoit envoyé deux légions en Judée. Herode n'en ayant trouvé qu'une au ſortir du mont Liban, il partit ſans attendre l'autre. Cette correction fait un bon ſens, mais il en faudroit faire une autre dans les Antiquités Juives, & y changer νύκτος en un mot qui ſignifiât *ſtatim*, ſur le champ, comme εὐθέως, ou quelqu'autre ſemblable. Ce qu'il ajoûte quelques lignes plus bas, » que l'autre légion qu'Antoine » lui envoyoit le joignit, « autoriſe la conjecture.

mais quoiqu'ils fuſſent au nombre de ſix mille, ils n'oſerent en venir aux mains avec les troupes Romaines, ils ſe contenterent de lancer de loin des pierres & des dards, dont pluſieurs furent bleſſés. Herode lui-même, qui ſe portoit par tout, le fut d'un coup de dard dans le côté.

V. Antigone voulant faire croire que ſon armée étoit de beaucoup ſupérieure à celle de ſes ennemis, non-ſeulement par la valeur de ſes troupes, mais encore par le nombre, en envoya une partie à Samarie, ſous la conduite de Pappus, l'un de ſes partiſans affidés, & lui donna commiſſion de combattre Machéras. Herode cependant fit de grands ravages dans le pays ennemi, tua deux mille hommes dans cinq petites villes, qu'il prit & brûla, & retourna enſuite dans ſon camp, qui étoit aſſis près d'une bourgade qu'on appelle Cana.

VI. Pluſieurs Juifs s'y rendoient tous les jours, de Jéricho & de tous les environs; les uns, en haine d'Antigone; d'autres, par l'impreſſion que faiſoient ſur eux les grandes actions d'Herode; mais le plus grand nombre, par une aveugle paſſion pour toute eſpece de changement. Herode ne penſa plus alors qu'à engager une action. Pappus, ſans s'étonner ni des forces, ni de la bravoure & de la bonne contenance de l'ennemi; vint hardiment à ſa rencontre. La bataille ſe donna, les troupes qui n'étoient pas expoſées aux coups directs d'Herode réſiſterent quelque temps; mais comme il n'y avoit point de péril que le deſir de venger la mort de ſon frere ne lui fît affronter, il ſe porta avec tant de furie contre le corps qu'il avoit en tête, qu'il l'enfonça; & que, tombant avec la même impétuoſité ſur ceux de l'autre aîle, qui tenoient encore ferme, il mit toute l'armée en déroute, & en fit un grand carnage. Les ennemis s'étant jettés dans la bourgade dont ils étoient ſortis, Herode les y ſuivit, entra pêle mêle avec eux dans les maiſons où ils ſe réfugioient, tuant les uns, & contraignant les autres de ſortir, ou de grimper ſur les toits pour ſe défendre, faiſant abbatre celles où il ſe trouvoit des gens obſtinés à s'y tenir cachés, & les écraſant ſous ces ruines: il les força enfin par tout, & fit paſſer au fil de l'épée tous ceux qui, échappés à ſes premiers coups, cherchoient à ſe ſauver. Le nombre des morts fut ſi grand, que leurs corps amoncelés, fermoient le paſſage aux Vainqueurs. Les ennemis furent extrêmement conſternés d'une ſi grande perte; on voyoit

le Peuple s'avancer par troupes vers cette bourgade, &, effrayé de cette prodigieuſe quantité de morts, reculer avec horreur, & ſe dérober à ſon aſpect par une fuite précipitée. Enſuite d'une victoire ſi complette, Herode n'eût pas manqué d'aller droit à Jeruſalem, mais l'extrême rigueur de l'hiver l'en empêcha, & retarda de quelque temps la ruine totale d'Antigone, qui ſongeoit déja à abandonner cette Capitale du Royaume.

VII. Herode permit ſur le ſoir à tout ſon monde d'aller prendre quelque repos; & lui, encore tout en ſueur des fatigues de la journée, alla, ſuivi d'un ſeul domeſtique, prendre le bain comme un ſimple ſoldat. Comme il étoit prêt d'y entrer, un ſoldat ennemi, ayant ſon épée, en ſortit; un ſecond, un troiſieme enſuite, & quelques autres de même: ils étoient venus s'y cacher tout armés, au moment de la déroute de leurs corps. Dès qu'ils apperçurent le Roi, la frayeur les ſaiſit, & tout déſarmé qu'il étoit, ils le redouterent & ne ſongerent qu'à ſe ſauver, ce qui leur fut facile, ce Prince n'ayant point de gardes par qui il pût les faire arrêter, & devant d'ailleurs ſe trouver heureux d'échapper de la ſorte à un ſi grand péril.

VIII. Pappus, Général d'Antigone, avoit perdu le jour précédent la vie avec la bataille. Herode, pour ſe venger de la maniere dont Antigone avoit traité ſon frere, & perſonnellement de cet Officier, parce que c'étoit lui qui avoit tué Joſeph, lui fit couper la tête, & l'envoya à Pheroras. Lorſque les grandes rigueurs de l'hiver furent paſſées, la troiſiéme année depuis qu'il avoit été déclaré Roi à Rome, il marcha contre Jeruſalem, & campa ſous ſes murs. Il dirigea ſes attaques du côté du Temple (*a*), c'étoit l'endroit le plus foible. Pompée avoit dirigé les ſiennes de ce même côté lorſqu'il la prit. Il partagea ſon armée en trois corps, fit couper tous les arbres des environs, dans le deſſein de les employer à élever trois plates formes, ſur leſquelles on devoit établir des Tours. Il laiſſa le ſoin de faire avancer ces ouvrages à ceux

(*a*) » Et prit ſon quartier devant le » Temple, comme avoit fait autrefois » Pompée. » [*M. d'Andilly.*] Ce n'eſt pas exprimer la penſée de Joſeph, c'eſt l'étouffer. Il ne dit pas ſeulement devant le Temple, mais du côté qu'il étoit moins de défenſe. ταύτη γὰρ ἦν ἐπιμαχωτ. La particule γὰρ peut embarraſſer ici. Car on s'en ſert ordinairement pour rendre raiſon de ce qu'on vient de dire, & elle ne peut pas avoir ce ſens en cet endroit. Mais elle eſt quelquefois explétive, & ne ſert qu'à donner un agrément à la phraſe.

de ſes Officiers qu'il ſçavoit être les plus actifs. Pour lui, il s'en alla à Samarie épouſer Mariamne, petite fille d'Ariſtobule, affectant de marquer, par la préférence qu'il donnoit à l'affaire de ſon mariage ſur celle d'un ſiége commencé, le mépris qu'il faiſoit de ſes ennemis.

IX. Après les cérémonies de ſon mariage, il revint à Jeruſalem, avec de conſidérables renforts. Soſius, qui l'avoit joint, avoit fait prendre les devants, par les terres, à la plus grande partie de ſon armée, tant infanterie que cavalerie, & s'étoit lui-même rendu en Judée par la Phénicie. Toutes ces forces réunies, formoient onze légions, & ſix mille hommes de cavalerie, indépendamment des troupes auxiliaires de Syrie qui compoſoient un des principaux corps de l'armée, elle étoit toute campée au Septentrion de la ville. Herode fondoit la juſtice de ſa cauſe en cette guerre, ſur le Décret du Sénat, qui l'avoit déclaré Roi; & Soſius s'autoriſoit, pour y prendre part, de l'ordre d'Antoine, qui l'avoit envoyé l'aſſiſter avec les troupes qui étoient à ſon commandement.

CHAPITRE XVIII.

I. DIVERS ſoins, divers mouvemens agitoient les Juifs qui étoient renfermés dans Jeruſalem. Les plus foibles s'aſſembloient aux environs du Temple, & ſe récrioient ſur l'avantage qu'il y auroit de mourir dans les circonſtances où l'on ſe trouvoit; le deſir de la mort leur ſembloit la penſée la plus conſolante que Dieu pût leur inſpirer. Les plus fermes & les plus hardis ſe diſtribuoient par bandes, & ſe répandoient dans les campagnes, ſur-tout aux environs de la ville, y exerçoient toutes ſortes de pillages, en enlevoient tout, & n'y laiſſoient rien qui pût ſervir de nourriture aux hommes ou aux bêtes. Ceux que l'exercice militaire rendoit capables de défendre la place, le faiſoient avec une merveilleuſe activité, ne ceſſant de ruiner les travaux de l'ennemi occupé à conſtruire les plates formes, oppoſant machine à machine, & recourant ſans ceſſe à quelque invention nouvelle, pour rendre inutile l'impreſſion de celles des aſſié-

geants, beaucoup moins habiles qu'eux dans l'art d'ouvrir des mines.

II. Herode, pour arrêter les courſes des partis ennemis, & remédier aux ravages qu'ils faiſoient dans la campagne, mit de diſtance en diſtance des troupes en embuſcade, & fit venir de plus loin les vivres, & toutes les proviſions néceſſaires à la ſubſiſtance de l'armée. En hardieſſe & en courage, les aſſiégés ne cédoient point aux Romains, mais ils leur étoient inférieurs en ſcience militaire, ainſi il ne les attaquoient point à découvert, c'eût été s'expoſer à une mort certaine; mais, par le moyen des mines qu'ils pratiquoient, ils paroiſſoient ſubitement au milieu d'eux, & les ſurprenoient au moment qu'ils y penſoient le moins. Avant que les Romains euſſent abbattu un pan de mur, il ſe trouvoit remplacé par un autre. Par leur vigueur en un mot, & par leur conſtance dans les travaux, ils firent bien voir qu'ils étoient réſolus de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité. Quoiqu'aſſiégés par une armée ſi nombreuſe, ils ſoutinrent le ſiége pendant cinq mois; mais enfin, quelques-uns des braves de l'armée d'Herode oſerent eſcalader les murs, & ſe jetterent dans la ville. Ils furent bientôt ſuivis des Officiers de Soſius; on ſe ſaiſit d'abord des environs du Temple, toutes les troupes s'étant enſuite répandues dans la ville, il s'y fit un horrible carnage. Les Romains, étant outrés d'une réſiſtance qui leur avoit cauſé tant de fatigues, & les Juifs du parti d'Herode, étant réſolus de détruire juſqu'au dernier, ceux qui étoient attachés à celui d'Antigone. Le ſoldat tuoit tout ce qu'il rencontroit dans les ruës, dans les maiſons, dans les portiques; ni la tendre innocence des enfans, ni la foibleſſe du ſexe, ni le reſpect dû à la vieilleſſe, ni les ordres d'Herode, ne furent capables de l'arrêter, la préſence même des Officiers qu'il envoya pour ſe faire obéir, ne put retenir ſa fureur, elle lui avoit fait perdre tout ſentiment d'humanité. Alors Antigone, par un lâche oubli de ce qu'il avoit été & de ce qu'il étoit encore, deſcendit de la Forteresſe, & vint ſe jetter aux pieds de Soſius; qui, au lieu de paroître ſenſible à ſon changement de fortune, l'inſulta baſſement, & le nomma non Antigone, mais *Antigona*, il ne le traita pas néanmoins

en

en femme, lorſqu'il s'aſſura de ſa perſonne, car il le fit mettre dans les fers & étroitement garder.

III. Une des attentions particuliéres d'Herode vainqueur, fut de contenir l'impétuoſité des troupes étrangeres, qu'une avide curioſité portoit à s'efforcer d'entrer dans le Temple, pour y voir les choſes ſaintes deſtinées au ſervice de Dieu. Il uſa de prieres, de menaces, employa même la force pour les en empêcher, regardant ſa victoire comme un événement plus funeſte qu'une défaite, ſi elle ſervoit d'occaſion à des profanes de ſe procurer la vuë des choſes qu'il n'eſt pas même permis aux Juifs de regarder. Il fit auſſi les plus vives inſtances auprès de Soſius, pour préſerver la ville du pillage, & lui repréſenta fortement que, ſi ſes troupes tuoient & pilloient tout ce qui y étoit, il ſe trouveroit qu'il n'auroit été fait Roi que d'un déſert, & que, quoiqu'il en fût, l'Empire même de l'univers ne lui paroîtroit point une faveur, s'il falloit l'acheter au prix du ſang de tant de concitoyens. Sur ce que Soſius répondit qu'il ne pouvoit avec juſtice refuſer aux ſoldats le pillage d'une ville priſe de force, après de longs & pénibles travaux, il s'engagea à les dédommager de ſes propres fonds: il racheta ainſi tout ce qui reſtoit d'hommes & de biens dans la ville, & exécuta généreuſement ſa promeſſe. Chaque ſoldat fut libéralement récompenſé, les Officiers à proportion, & ſur-tout Soſius, à qui il fit des préſens d'une magnificence vraiment Royale, de ſorte que tout le monde fut en état de ſe retirer comblé de biens & de richeſſes. Soſius offrit une couronne d'or à Dieu, & ſortit de Jeruſalem, emmenant avec lui Antigone chargé de chaînes, pour le conduire à Antoine. Ce Prince eut la tête tranchée: ce fut par ce genre de mort, bien mérité, qu'il finit une vie à laquelle il étoit trop lâchement attaché, & qu'il s'étoit vainement flatté juſqu'à l'extrémité qu'on lui conſerveroit (*a*). Mort d'Antigone.

IV. Le Roi Herode devenu maître de Jeruſalem, & ayant fait un juſte diſcernement des différentes affections qui en par-

(*a*) » Qui l'entretint toujours d'eſpé-» rance, juſqu'au jour qu'il lui fit tran-» cher la tête. [*M. d'Andilly.*] » Et » après l'avoir amuſé d'une vaine eſpé-» rance de liberté, il le condamna à » perdre la tête. « *Le Pere Calmet*, hiſt. univerſ. Livre 42. pag. 48. C'eſt ainſi qu'une traduction peu exacte multiplie les fautes, lorſqu'on ne ſe donne pas la peine de conſulter les ſources. Joſeph ne dit nulle part qu'Antoine ait amuſé Antigone de vaines eſpérances. *Voyez* Dion Caſſius, Liv. 49. pag. 405.

tageoient les habitans, combla de nouvelles marques de conſidération ceux qui par un attachement ſincere avoient ſuivi ſon parti, & fit mourir ceux qu'il reconnut tenir encore à la faction d'Antigone. Comme l'argent lui manquoit, il fit fondre & convertit en argent monnoyé ce qu'il avoit de plus précieux effets, pour faire des préſens à Antoine & à ceux qui avoient le plus de crédit auprès de lui, & ce ne fut pas la ſeule fois qu'il fut obligé d'acheter ainſi ſa protection. La paſſion d'Antoine pour Cléopatre étoit devenuë ſi violente, qu'il ne pouvoit lui rien refuſer. Cette cruelle & avare Princeſſe étant venuë à bout de ſe défaire, par ſon crédit, de tous ſes proches, au point qu'il n'en reſtoit plus aucun, ſe jetta ſur les étrangers. Après avoir, par des colomnies inventées contre tous les Grands de Syrie, perſuadé à Antoine de les faire mourir, pour envahir plus facilement leurs poſſeſſions, elle porta un œil de cupidité ſur l'Arabie & la Judée, & il n'y eut ſorte d'artifices qu'elle n'employât pour perdre Herode & Malichus, qui en étoient Rois.

Cruautés de Cléopatre. Foibleſſe d'Antoine.

V. Antoine lui donna encore en cette occaſion des preuves de ſa parfaite ſoumiſſion à toutes ſes volontés, en ce qui concernoit les biens de ces deux Princes, mais non quant à ce qui regardoit leur perſonne (*a*); & quoiqu'il penſât qu'il ſe rendroit criminel, s'il ſe prêtoit à faire perdre la vie à des Rois ſi puiſſants & ſi recommandables, il ne ſe fit point de ſcrupule de donner atteinte aux loix de l'amitié qu'il avoit contractée avec eux, en leur ôtant une partie de leurs domaines, pour en faire préſent à cette Princeſſe. Il lui donna le territoire de Jéricho, ſi fertile en beaux palmiers, & en excellent baume, & toutes les villes en-deçà du fleuve Eleuthere, excepté Tyr & Sydon. Cette Princeſſe l'accompagna enſuite juſqu'aux bords de l'Euphrate, lorſqu'il partit pour ſon expédition contre les Parthes, & vint en Judée, prenant ſa route

(*a*) M. Hudſon & Havercamp ont bien vû qu'il y avoit ici quelque choſe de dérangé, mais ils ne l'ont pas rétabli. On peut voir leur Note *r*. C'eſt προσταγμάτων, qui fait l'embarras. On dit προαρπαγὴ, pour ſignifier rapine, pillage, & Joſeph, qui a pris ἁρπαγμα* dans le même ſens, a pû bien vraiſemblablement dire προάρπαγμα, quoiqu'on n'en trouve point d'exemple, & les Copiſtes, par la même raiſon, ſubſtituer προσταγμάτων à προαρπαγμάτων. Le ſens que donne cette correction convient fort bien, & c'eſt en général le même que celui de Joſeph dans ſes Antiquités Juives.

* Antiq. Juiv. Liv. 11. chap. 5. numero 6.

par Apamée & par Damas. Herode tâcha de calmer, par de riches préſens, les ſentimens d'indiſpoſition dans leſquels il la ſçavoit contre lui. Il s'engagea à lui payer tous les ans deux cents talents, pour les domaines qu'Antoine avoit détachés de ſes Etats pour les lui donner, & la reconduiſit avec de grands appareils d'honneurs, & beaucoup de magnificence, juſqu'à Péluſe. Antoine revint peu de temps après de ſon expédition, fit préſent à Cléopatre d'Artabane, fils de Tigrane, qu'il amenoit priſonnier, & ajoûta à ce préſent l'argent & tout ce qu'il avoit enlevé de précieux aux Parthes.

CHAPITRE XIX.

I. LA guerre étant déclarée entre Auguſte & Antoine, Herode ſe préparoit à aſſiſter le dernier. Les troubles de la Judée étoient appaiſés, & il s'étoit rendu maître de la Forteresſe Hircania, qu'occupoit la ſœur d'Antigone. Mais Cléopatre qui, comme nous l'avons dit, mettoit toute ſon étude à conduire les Souverains à leur perte, employa toutes ſortes d'artifices pour empêcher Herode d'aller prendre part aux dangers que couroit Antoine, & engagea Antoine à charger Herode de la guerre contre les Arabes, dans l'eſpérance de détruire l'un de ces deux Princes par l'autre, & d'envahir la Judée, ſi Herode étoit vaincu.

II. Mais les vues artificieuſes de cette Princeſſe tournerent à l'avantage d'Herode. Il commença (*a*) par ravager les campagnes des Arabes, & ayant levé un grand corps de cavalerie, il les attaqua aux environs de Dioſpolis & les battit, malgré leur vigoureuſe réſiſtance. Cet échec piqua les Arabes, il s'en

(*a*) πρῶτον μὲν γὰρ ἑῴου πολεμίων ἦγον. C'eſt une énigme pour moi. Sig. Gelenius, Genebrard, Meſſieurs d'Andilly, Hudſon, & Havercamp, pouvoient bien ne le pas entendre davantage, mais ils ont eu la diſcrétion de ne le pas témoigner. M. d'Andilly s'eſt borné à traduire le Latin de Sig. Gelenius, & à faire après lui Herode commencer à attaquer les Syriens, mais il n'y a point de mot dans le Grec qui ſignifie Syrien. Ce fut, ſelon M. Havercamp, les ôtages des ennemis, que ce Prince conduiſoit premiérement. Mais comment, & quand avoit-il eu ces ôtages? Joſeph n'en dit rien.

Comme μεσίον & ἑῴου ſe reſſemblent peu, c'eſt ſans doute une faute à moi, d'oſer dire que les Copiſtes ont peut être écrit le dernier au lieu du premier. La ſuppoſition cependant donneroit un ſens bien naturel, & on a des preuves que

assembla un nombre prodigieux à Canatha, dans la Célé Syrie, pour y attendre les Juifs. Herode vint à leur rencontre avec toutes ses troupes. Bien résolu cependant de ne pas se livrer avec une imprudente témérité aux opérations de cette guerre, il vouloit environner son camp d'un mur ; mais ses troupes animées par la confiance que leur inspiroit la victoire qu'elles venoient de remporter, n'écouterent que l'impatience qu'elles avoient d'aller à l'ennemi, & refuserent de se prêter à ses vuës : elles se jetterent avec fureur sur les Arabes, les mirent en fuite dès le premier choc ; & pendant qu'Herode étoit à leur poursuite, il fut trahi par Athénion, l'un des Officiers généraux de Cléopatre. Cet Officier, qui étoit l'ennemi particulier d'Herode, le fit attaquer par ceux de Canatha, & donna, par cette attaque, le temps aux Arabes de se rallier, & de revenir à la charge. Ils engagerent Herode dans des lieux pierreux & d'un difficile accès, l'y défirent, & lui tuerent beaucoup de monde ; ce qui se sauva de son armée se retira à Ormiza. Les Arabes vinrent piller son camp, & firent prisonniers tous ceux qu'ils y trouverent.

III. Le secours qu'Herode amenoit à ses gens arriva trop tard. La défaite de son armée fut le fruit du peu de déférence que ses Officiers eurent pour ses avis. Si l'action n'eût point été engagée si précipitamment, la trahison d'Athénion n'auroit point eu lieu : il trouva cependant le moyen de prendre sa revanche contre les ennemis ; il fit sur leur pays de si fréquentes courses, qu'il se dédommagea pleinement, par divers avantages consécutifs, de cette seule victoire qu'ils avoient remportée sur lui. Mais tandis qu'il étoit occupé à fatiguer ainsi ses ennemis, la Judée fut affligée d'une très-grande calamité, en la septiéme année de son régne, au même temps que

les Copistes ont transcrit des mots les uns pour les autres plus dissemblables encore que ne le sont σκεδὸν & ἐξόπιθεν. Quoiqu'il en soit, ne voyant rien de mieux, J'ai cru devoir traduire. » Il » commença par ravager les campagnes » des Arabes, & ayant levé un grand » corps de cavalerie, il les attaqua aux » environs de Diospolis.

Diospolis, auprès de laquelle Herode défit les Arabes, ne peut être la ville que les Géographes mettent entre Joppé & Jamnia, & qu'on croit être l'ancienne Lyda. Herode étoit entré, ou alloit entrer en Arabie. Ainsi, ce fut en Arabie, ou tout proche, que ce Prince remporta cette victoire. Je ne trouve point de ville en Arabie qu'Areopolis, dont le nom approche davantage de Diospolis. On la met sur le torrent Arnon. Canatha, où les Arabes se rallierent après leur défaite, n'en étoit pas loin. Car saint Jerome met cet endroit proche de Bostran, qui ne paroit pas en avoir été bien éloigné.

ſe donna la bataille d'Actium, entre Auguſte & Antoine. Un violent tremblement de terre s'y fit ſentir au commencement du printemps, il y périt une prodigieuſe quantité d'animaux, & environ trente mille (*a*) perſonnes, l'armée ſeule n'en ſouffrit aucun dommage, parce qu'elle étoit campée dans les plaines. La nouvelle de ce déſaſtre fut bientôt portée aux Arabes; &, ainſi qu'il arrive ordinairement, les objets leur en furent encore groſſis: ils crurent la Judée entiérement détruite; &, perſuadés qu'ils y entreroient comme dans une terre déſerte & abandonnée, ils vinrent fondre ſur ce malheureux Royaume, après avoir eu la cruauté de faire égorger les Ambaſſadeurs que les Juifs leur avoient envoyés. Cette ſubite irruption des Arabes, les grandes pertes que les Juifs avoient faites à la guerre, celles que le tremblement de terre venoit de cauſer, tant de malheurs à la ſuite les uns des autres, firent perdre tout courage aux Juifs. Herode cependant faiſoit les derniers efforts pour les ſoûtenir & les ranimer.

Grand tremblement de terre.

IV. » Il ne ſeroit pas raiſonnable, leur dit-il, dans une » Aſſemblée de la Nation qu'il convoqua, que la crainte » aujourd'hui vous jettât dans un honteux découragement; » les châtimens dont Dieu nous punit doivent ſans doute » nous affliger & nous humilier; mais, perdre tout courage » parce que les ennemis ſont à notre porte, c'eſt une lâcheté » dont des hommes ne doivent point être ſuſceptibles. Bien » éloigné de croire que le violent tremblement de terre que nous » avons éprouvé doive nous rendre nos ennemis plus redoutables, » je me perſuade au contraire, que c'eſt un piége que Dieu » leur tend, pour les punir des outrages qu'ils nous ont faits. Ce » n'eſt pas tant ſur la force de leurs armes qu'ils fondent leurs » eſpérances, que ſur l'idée qu'ils ſe forment, qu'accablés du » poids de nos maux nous ne ſommes point en état de leur » réſiſter. L'infortune d'autrui eſt un foible préſage de notre » proſpérité future; un tel fondement eſt bien ſouvent trom- » peur, & l'expérience nous apprend que les ſuccès heureux, » comme les malheureux, ne ſe ſuivent pas d'une maniere » fixe & invariable; la fortune fait paſſer des uns aux autres » par une alternative continuelle. Ce qui vient de nous arri- » ver en eſt une preuve aſſez ſenſible. Nous avons battu nos

Herode harangue ſes troupes.

(*a*) Il n'en compte qu'environ dix mille dans les Antiquités Juives.

» ennemis, ils nous ont enſuite battus ; nous pouvons eſpérer
» de même, que nous remporterons ſur eux une victoire
» qu'ils ne croient pas devoir leur manquer. L'excès de con-
» fiance dégénere en une témérité dangereuſe, qui exclut
» toute précaution prudente, comme une ſage défiance de
» ſes forces rend attentif & utilement circonſpect. Ainſi j'eſ-
» pére bien de la crainte où je vous vois. La préſomptueuſe
» témérité avec laquelle vous avez voulu, contre mes ordres,
» vous précipiter ſur les ennemis, a donné à Athénion le temps &
» le moyen de nous ſurprendre & de nous attaquer. Vos em-
» barras préſents, vos incertitudes, l'eſpèce d'abattement mê-
» me ou vous paroiſſez être, m'aſſurent une glorieuſe vic-
» toire : ce ſont des diſpoſitions louables dans des troupes qui
» ſe préparent au combat ; mais quand l'action eſt engagée,
» c'eſt de courage dont on doit s'animer. Lors donc que
» vous en ſerez venus aux mains avec nos ennemis, armez-
» vous d'audace, & faites les derniers efforts pour convain-
» cre ces impies, qu'aucune ſorte d'événemens, ni aucune
» puiſſance humaine ne ſeront jamais capables d'étonner les
» Juifs ni d'abattre leur courage, que tant qu'il en ſubſiſtera
» un, il combattra juſqu'au dernier ſoupir, plutôt que de re-
» connoitre pour maîtres des Barbares qu'ils ont plus d'une
» fois preſque réduits à l'eſclavage. Les ſecouſſes fortuites d'une
» matiere inanimée, n'ont d'ailleurs rien de terrible que l'inſ-
» tant, & vous devez bien vous garder de penſer qu'un trem-
» blement de terre ſoit le préſage de quelqu'autre calamité.
» Pure révolution accidentelle de la nature, ce fléau peut bien,
» ainſi que la peſte & la famine, être précédé par quelque
» ſigne qui l'annonce ; mais ces grandes calamités, terribles
» en elles-même, trouvent leur terme dans la grandeur même
» des maux qu'on a ſoufferts pendant leur durée ; eh ! la guerre,
» quand même nous ſerions vaincus, peut-elle nous cauſer
» des dommages plus ſenſibles que ceux qui ont été les effets
» du tremblement de terre dont venons de ſentir les terribles
» ſecouſſes ? C'eſt contre nos ennemis que s'éléve le préſage
» d'un déſaſtre futur : leurs mains ſacriléges nous en ſont,
» ſans qu'ils y penſent, un indice aſſuré ; ces mains qu'ils ont
» eu l'impie & barbare cruauté de tremper, contre le droit
» des gens, dans le ſang de nos Ambaſſadeurs, ſans crainte
» d'outrager Dieu en lui immolant de telles victimes en re-

» connoiſſance de leur victoire. C'eſt en la divine préſence de » celui qui voit tout, qu'ils ont oſé commettre ce forfait, leur » ſera-t'il poſſible de ſe ſouſtraire à la vengeance de ſon in- » vincible bras. Nous les vaincrons donc, ſi, animés de ce » courage qui a toujours fait la gloire de notre Nation, nous » nous faiſons un pieux devoir d'aller punir les violateurs des » droits les plus ſacrés. C'eſt moins pour ſauver du péril nos » femmes, nos enfans, notre Patrie, que nous avons à com- » battre, que pour venger le meurtre de nos Ambaſſadeurs; » leur ſang, mieux que nos mains, dirigera nos coups. Suivez- » moi avec docilité, & vous me verrez à votre tête affronter » les plus grands périls, perſuadé, comme vous devez l'être » vous-mêmes, que vous ſerez toujours invincibles, lorſque, » par quelque démarche téméraire, vous ne prêterez pas des » forces à nos ennemis.

V. Ce diſcours releva le cœur des troupes. Herode profita de leur heureuſe diſpoſition, offrit des ſacrifices à Dieu, & leur fit paſſer le Jourdain. Il établit ſon camp ſous Philadelphie, aſſez près de celui des ennemis, & devant un fort qui ſe trouvoit entre deux, & chercha d'abord, par de légéres eſcarmouches, à les engager dans une action. Les Arabes de leur côté, avoient envoyé un détachement pour s'emparer du Fort, Herode les prévint, s'en rendit maître, & occupa la colline. Il fit enſuite de nouveaux efforts pour attirer l'ennemi au combat, & dans cette vuë, il ne ſe paſſoit point de jour qu'il ne mît ſon armée en bataille; mais la crainte les retenoit toujours dans leur camp. Leur Général Eldeme étoit plus effrayé que le plus timide de ſes ſoldats. Herode, qui s'en apperçut à leur contenance, s'avança pour combler leurs retranchemens. Alors ils furent contraints d'en ſortir, & de ſe mettre en bataille, mais ce fut avec ſi peu d'ordre, que leur infanterie ſe trouva mêlée avec la cavalerie. Quoiqu'ils fuſſent ſupérieurs en nombre, le défaut de courage les rendoit fort inférieurs aux Juifs, le peu d'eſpérance qu'ils avoient de vaincre, les animoit néanmoins d'une eſpece de fureur.

VI. Cette fureur les ſoûtint d'abord, & tant qu'ils tinrent ferme ils perdirent peu de monde, leur grande perte n'arriva que lorſque mis en déroute, ils furent contraints de fuir. Les Juifs en tuerent beaucoup; & beaucoup d'autres, renverſés par les leurs mêmes, périrent ſous leurs pieds. Cette fuite coûta

Herode défait les Arabes.

la vie à cinq mille Arabes, le reſte ſe ſauva dans le camp. Herode alla les y aſſiéger. Réduits à la derniere extrémité par la force des armes, & plus encore par une diſette d'eau qui leur cauſa une ſoif inſupportable, ils ſongerent à ſe rendre, & envoyerent offrir à Herode cinq cents talents pour leur rançon. Herode reçut ces offres avec beaucoup de hauteur, il en prit avantage pour les ſerrer encore de plus prêt. Ne pouvant plus tenir à la violente ardeur de la ſoif brûlante qui les dévoroit, des troupes entieres ſortoient du camp, & venoient ſe rendre à diſcrétion. Il en ſortit quatre mille en cinq jours, qui tous furent mis dans les fers; le déſeſpoir enfin, porta le reſte à tenter une action : ils ſortirent donc en ordre de bataille le ſixiéme jour, mais Herode les défit, & leur tua environ ſept mille hommes. Ce fut ainſi qu'il châtia les Arabes; une ſi rude épreuve abbattit tellement leur orgueil, que la Nation le prit pour ſon protecteur.

CHAPITRE XX.

Herode va trouver Auguſte à Rhodes.

I. L'EXTRÊME attachement qu'Herode avoit eu pour Antoine, lui fit appréhender qu'Auguſte l'ayant défait à la bataille d'Actium, ſes grandes liaiſons avec ce fameux Romain ne paſſaſſent pour un crime dans l'eſprit d'Auguſte, & ne cauſaſſent ſa perte. Le péril cependant n'étoit pas ſi grand qu'il ſe le figuroit, car l'Empereur ne pouvoit regarder le parti d'Antoine comme entierement ruiné, tandis qu'Herode lui demeureroit attaché. Quoiqu'il en fût, Herode crut devoir prévenir l'orage, & partit pour ſe rendre à Rhodes, où étoit Auguſte. Il ſe préſenta devant lui ſans diadême, mais ne pouvant oublier, ſous un habit de Particulier, qu'il étoit Roi, ni s'abbaiſſer à aucune ſorte de déguiſement indigne de la Majeſté Royale, il lui dit avec une noble franchiſe : » C'eſt Antoine, Seigneur, qui m'a procuré la couronne de Judée, » & j'avoue que j'ai tâché de reconnoître ce bienfait ſignalé, » en lui rendant tous les ſervices qui ont dépendu de moi. » Je ne puis non plus diſſimuler, que vous m'euſſiez vû » combattre contre vous à ſes côtés, ſi la guerre dans laquelle » je me ſuis trouvé engagé contre les Arabes ne m'en eût empêché,

» empêché, & que ne pouvant l'aſſiſter de mes forces ni de ma » perſonne, je lui ai envoyé tous les autres genres de ſecours » qui étoient en mon pouvoir. Après ſa défaite même, à Ac- » tium, je n'ai pu me réſoudre à abandonner un tel bienfai- » teur. Si je n'ai pu lui fournir des troupes, je lui ai au moins » donné le conſeil que j'ai cru lui devoir être le plus utile; j'ai » tâché de lui perſuader, que le ſeul moyen de rétablir ſes » affaires étoit de faire mourir Cléopatre; je lui ai promis que » s'il prenoit ce parti, l'argent, les places & les troupes ne » lui manqueroient pas, & que j'irois en perſonne continuer » avec lui à vous faire la guerre; mais les funeſtes charmes » de cette Reine ne lui ont pas permis d'écouter ces ſages » avis. Dieu, qui vouloit vous rendre maître de l'Empire, » l'avoit ainſi réglé. La défaite d'Antoine m'eſt commune » avec lui, & ſa chute a fait tomber mon diadême. En ve- » nant me préſenter devant vous, je n'ai compté que ſur votre » vertu, perſuadé que ne conſidérant que le fond qu'on peut » faire ſur mon amitié, vous oublieriez bientôt le libre uſage » que j'en ai fait.

II. Auguſte lui répondit: » Vivez & regnez ſans crainte, » votre fidélité en amitié vous rend digne d'un Comman- » dement ſouverain. Demeurez attaché à ceux que la for- » tune a favoriſés. Votre noble généroſité eſt la juſte me- » ſure de l'extrême confiance que je prends en vous. Je me » ſens obligé à Antoine, d'avoir préféré les avis de Cléopatre » aux vôtres. Son imprudence nous procure l'avantage de vous » acquérir. Vous m'avez déja prévenu en bienfaits; car Quin- » tius Didius m'a écrit que vous lui aviez envoyé des troupes » contre les Gladiateurs (*a*). Je m'engage à vous faire af- » fermir ſur votre thrône par un Decret du Sénat, & je » tâcherai, dans la ſuite, de vous faire tant de bien, que vous » n'aurez pas ſujet de regretter Antoine.

Diſcours d'Auguſte.

III. Après avoir fait cette favorable réponſe à Herode, Auguſte lui remit le diadême ſur le front, & confirma dans la ſuite cette grace par un Decret, dans lequel il s'exprima à ſon ſujet dans les termes les plus avantageux. He-

(*a*) Les Gladiateurs qu'Antoine entretenoit à Cizique, ſçachant qu'il avoit beſoin de ſecours en Egypte, vouloient lui en porter; mais Quintius Didius, qui commandoit en Syrie, auquel Herode ſe joignit, les en empêcha, & les contraignit même de ſe rendre. *Dion*, Liv. 51. pag. 447. *Plutarq.* Vie d'Antoine.

rode lui fit de grands préſens, & croyant ſon crédit aſſez bien établi, il lui demanda la grace d'Alexandre, l'un des amis d'Antoine; mais Auguſte la lui refuſa, parce qu'il avoit trop de ſujets d'être irrité contre cet Alexandre, qui l'avoit griévement offenſé. Auguſte étant enſuite paſſé dans la Syrie, pour ſe rendre en Egypte, Herode l'y reçut avec une magnificence vraiment Royale. Il l'accompagna, marchant à cheval à ſes côtés, lorſqu'il fit la revuë de ſes troupes dans Ptolémaïde; il lui donna enſuite, & à toute ſa Cour, un ſuperbe feſtin, & fit diſtribuer des vivres à toute l'armée. Comme les lieux par où elle devoit paſſer pour ſe rendre à Péluſe étoient extrêmement arides, il pourvut à ce que ni l'eau, ni aucune des choſes dont elle pourroit avoir beſoin ne lui manquaſſent, ſoit en allant, ſoit en revenant. Des ſoins ſi nobles & ſi généreux, firent penſer à Auguſte, & à ſes Officiers, que le Royaume d'Herode étoit trop borné pour fournir à toutes les dépenſes qu'il faiſoit. Ainſi, dès que l'Empereur fut arrivé en Egypte, Cléopatre & Antoine étant morts l'un & l'autre, outre les nouveaux honneurs qu'il ajoûta à ceux qu'il avoit déja faits à Herode, il lui rendit ce qu'Antoine avoit diſtrait de ſon Etat pour le donner à Cléopatre. Il lui donna de plus, Gadara, Hippos, & Samarie; & ſur la côte maritime, Gaza, Anthedon, Joppé, & la Tour de Straton: & pour la garde de ſa perſonne, il lui fit préſent des quatre cents Galates qui avoient compoſé celle de Cléopatre. Ce qui déterminoit ſur-tout Auguſte à lui faire de ſi grands dons, c'étoit la noble généroſité avec laquelle il les recevoit.

L'Empereur augmente les Etats d'Herode.

IV. La libéralité de l'Empereur ne ſe borna pas-là, car un an après la premiere Actiade (*a*), il donna encore à Herode ce qu'on appelle la Trachonite, la Bathanée, & l'Aura-

(*a*) Μετὰ δὲ τὴν πρώτην Ἀκτιάδα. M. d'Andilly n'a point traduit cela. Il n'eſt en effet point facile de le rendre, pour l'expreſſion & pour le ſens. Il y avoit dix ans qu'Auguſte n'étoit venu en Syrie, lorſqu'il fit préſent à Herode de la Batanée, de l'Auranite, & de la Trachonite. Joſeph le dit expreſſément quelques lignes plus bas. Mais il ſe contente de le marquer en général au commencement de ce numero, en diſant qu'après la premiere Actiade, cet Empereur ajoûta aux Etats d'Herode la Trachonite, la Batanée, & l'Auranite. Auguſte, pour conſerver la mémoire d'un événement qui avoit décidé de l'Empire en ſa faveur, avoit inſtitué des jeux, qui devoient ſe célébrer de cinq ans en cinq ans. Joſeph appelle Actiade, le temps qui étoit entre la célébration de ces jeux, comme on appelloit Olimpiade, celui qui étoit entre les jeux Olimpiques. Auguſte établit ces jeux trois ans après la bataille d'Actium, &

nite. Ce qui occaſionna ce nouveau don, fut que Zénodore (*a*), qui avoit affermé la Tétrarchie de Lyſanias, ne ceſſant d'envoyer des brigands piller les habitans de Damas, ils furent obligés d'aller trouver Varron (*b*), qui commandoit alors en Syrie, pour le prier d'informer l'Empereur des grands torts que leur faiſoient ces brigands. Il le fit, & Auguſte lui manda de ſe mettre en devoir de les détruire. Varron, pour exécuter cet ordre, marcha contre eux avec des troupes, en purgea le pays, & ôta à Zénodore tout le terrein qu'il y poſſédoit. L'Empereur le donna dans la ſuite à Herode, afin qu'il ne ſervît plus de retraite à de ſemblables brigands, toujours prêts à ſe jetter ſur la ville de Damas. Dix ans après, Auguſte étant revenu pour la ſeconde fois en Syrie, établit Hérode Intendant de toute cette province (*c*), donna ordre à tous les Intendants des villes particulieres de ne rien ſtatuer ſans ſon avis. Enfin il lui donna, après la mort de Zénodore, le pays qui eſt entre la Galilée & la Trachonite. Mais ce qu'Herode eſtima beaucoup au-deſſus de tous ces dons, c'eſt qu'il étoit le plus grand ami d'Auguſte après Agrippa, comme Agrippa n'aimoit perſonne plus que lui après Auguſte. Ainſi, parvenu au comble des proſpérités, la grandeur & l'élévation de ſon ame ſe manifeſta de plus en plus, ſur-tout par le zèle religieux avec lequel il porta ſes penſées vers ce qui pouvoit ſinguliérement honorer Dieu.

Joſeph dit que ce fut après la premiere Actiade, qu'il vint pour la ſeconde fois en Syrie, ſans marquer l'année de cette Actiade, comme il dit quelquefois, qu'un événement eſt arrivé une telle Olimpiade, ſans marquer l'année de cette Olimpiade. *Voyez* Dion, Livre 53. pag. 496. *d*.

(*a*) Strabon parle de ce Zénodore, qu'il traite de voleur (Liv. 16. pag. 756.) & Dion Caſſius dit qu'Auguſte donna ſa Tétrarchie à Herode. Livre 54. page 526.

(*b*) Sig. Gelenius a traduit *Varus*; M. d'Andilly l'a ſuivi, & le Cardinal Baronius, qui ne s'eſt pas voulu donner la peine de conſulter le Grec, a accuſé Joſeph d'avoir dit que Varus avoit été deux fois Gouverneur de Syrie; la premiere, lorſque Zénodore ſoutenoit les brigandages des Trachonites, & la ſeconde, un peu avant la mort d'Herode, lorſqu'il aſſiſta à Jeruſalem au conſeil que ce Prince y tenoit contre Antipater.

(*c*) Auguſte ne fait qu'aſſocier Herode aux Intendants de Syrie, dans les Antiquités Juives, Livre quinze, chapitre dix, numero trois.

CHAPITRE XXI.

Herode fait rebâtir le Temple, la Tour Antonia ; & Samarie, qu'il appelle Sébaſte.

I. LA quinzieme (*a*) année de ſon régne, Herode fit rebâtir le Temple, & renferma dans l'enceinte du mur dont il le fit environner, une étendue de terrein beaucoup plus ſpacieuſe (*b*) qu'elle ne l'étoit auparavant. Il n'épargna pour cette grande entrepriſe ni travaux ni dépenſes : les vaſtes & ſuperbes portiques dont il le fit entourer, & la Forteresſe qui venoit le joindre du côté du Septentrion, étoient des monumens bien éclatans de ſa magnificence. Il éleva les Portiques dès les fondemens, & employa de ſi grandes richeſſes à réparer & décorer la Fortereſſe, qu'il la rendit auſſi belle que le plus ſuperbe palais Royal, & la nomma Antonia, par honneur pour Antoine. Il ſe fit conſtruire un palais dans la Ville haute, avec deux autres grands bâtimens, d'une beauté ſi admirable, qu'il n'y avoit point de temple qui puſſent leur être comparés : il donna à l'un, le nom de Cæſarium, & à l'autre, celui d'Agrippium, en l'honneur de Céſar & d'Agrippa.

II. Ce ne fut pas ſeulement par quelques bâtimens particuliers conſacrés à leurs noms, qu'il prétendit en perpétuer la mémoire dans la poſtérité, ſon zèle pour ce grand objet s'étendit dans toutes les villes. Il en bâtit une dans le territoire de Samarie, qu'il décora d'un fort beau mur, qui avoit vingt ſtades de circuit ; il la peupla de ſix mille habitans, qu'il rangea ſous de bonnes Loix, & auxquels il diſtribua d'excellentes terres à cultiver, & la nomma Sébaſte. Dans le milieu de cette ville, il fit élever un très-grand temple, autour duquel régnoit une place d'un ſtade & demi, & le conſacra à Auguſte.

III. Auguſte ayant depuis ajouté de nouvelles terres aux Etats de ce Prince, il lui éleva dans ces terres même un autre temple, conſtruit en marbre blanc, près des ſources du

(*a*) Voyez la Note 7 & Lightfoot ſur ſaint Jean. chap. 3. pag. 307. La maniere la plus ſimple de concilier Joſeph avec lui-même, eſt de dire, après M. Baſnage,* que ſes Copiſtes ont écrit ici ιη', *quinze*, au lieu de ιη', *dix-huit*, comme on lit dans les Antiquités Juiv. Liv. 15. chap. 11. numero 1.

(*b*) Joſeph dit le double.

* Annal. Politiq. Eccléſ. pag. 66.

Jourdain, dans un lieu appellé Panium ; c'eſt une montagne (*a*), dont le ſommet s'éleve à une prodigieuſe hauteur ; à côté de cette montagne s'ouvre un antre vaſte & obſcur, qui forme l'entrée d'un précipice d'une immenſe profondeur, qui ne préſente à la vuë qu'un abîme d'eau dormante, dont il n'a pas encore été juſqu'ici poſſible de ſonder le fond. Du pied de cet antre coulent des fontaines qu'on croit être les ſources du Jourdain, mais nous en parlerons ailleurs d'une maniere plus préciſe.

Grands Ouvrages que fait faire Herode.

IV. Entre le château de Cypros & les anciennes maiſons Royales, Herode en fit bâtir de plus commodes, & d'une conſtruction plus ſolide, auxquelles il donna les noms de Céſar & d'Agrippa (*b*), & il n'y eut dans ſes Etats aucun endroit qui en fût ſuſceptible, qui ne portât des marques de ſon reſpectueux attachement à Auguſte ; après les avoir remplis de tout ce qui pouvoit rendre célébre le nom de cet Empereur, il lui rendit les mêmes honneurs dans les autres Provinces, & lui conſacra dans pluſieurs villes des temples, auxquels il fit porter ſon nom, & qu'on a toujours appellés depuis des *Cæſariums* (*c*).

V. Ayant remarqué qu'une ville maritime, appellée la Tour de Straton, dont l'aſſiéte avantageuſe préſentoit un vaſte champ à ſa magnificence, tomboit en ruines, il la fit rebâtir toute en belles pierres blanches, & y éleva de ſuperbes palais. Cette ville fut ſur-tout un célèbre monument de la noble élévation de ſon génie, elle eſt ſituée entre Dora & Joppé. Il n'y avoit dans toute cette côte aucun bon Port, de ſorte que ceux qui faiſoient voile de Phénicie en Egypte, étoient contraints de jetter l'ancre en pleine mer, pour ſe garantir des fureurs du vent d'Afrique ; car lors même que ce vent ſouffle avec moins de violence, il pouſſe les vagues avec tant d'impétuoſité,

(*a*) Un illuſtre Sçavant prétend que Joſeph ſe trompe, que Panium n'eſt point le nom d'une montagne, mais d'un temple dédié a Pan, non à Auguſte. *Non montis nomen, ſed ſani fuit ; non Cæſari, ut vult Joſephus, ſed Pani dicatum.* Si Joſeph eſt un Auteur ſuppoſé du douze ou du treizieme ſiecle, il ne mérite pas la peine qu'on releve ſes fautes. Si c'eſt un Auteur réel, ſi ſes Ouvrages ſont authentiques, à qui perſuadra-t'on qu'un Sçavant du fond de ſon cabinet, après plus de ſeize ſiecles, ſçache mieux ce que c'étoit que Panium, qu'il n'a jamais vû, qu'un Auteur qui l'a vû, & probablement pluſieurs fois. *Voyez* Baſnage, Annal. Politiq. Eccleſ. pag 35.

(*b*) A la lettre : de ces mêmes amis.

(*c*) Καισάρεια.

que les flots en s'en retournant, augmentent l'agitation de la mer & la rendent furieuſe juſqu'à un aſſez long eſpace. Herode, par des travaux aſſidus & par d'intarriſſables dépenſes, força la nature, & fit en cet endroit un Port plus ſpacieux que celui de Pirée, & ménagea dans l'enfoncement de vaſtes abris, dans leſquels les plus grands vaiſſeaux pouvoient être en ſûreté.

VI. Malgré les difficultés preſque inſurmontables du terrein, il ſe donna tant de ſoins ingénieux, qu'il vint à bout de le rendre d'une ſolidité à l'épreuve des plus violents efforts de la mer, & d'un goût de conſtruction ſi admirable, qu'on eût dit que le terrein ſe ſeroit prêté comme de lui-même à tout le merveilleux de ce grand ouvrage. Après avoir déterminé l'étendue qu'il vouloit donner à ce port, il fit jetter dans la mer, qui avoit à cet endroit vingt braſſes de profondeur, des pierres qui portoient la plûpart cinquante pieds de longueur (*a*) ſur neuf d'épaiſſeur, & dix de largeur; il y en avoit même quelques-unes qui étoient plus grandes. Quand on fut parvenu un peu plus qu'à fleur d'eau, tout le maſſif ſe trouva former une étendue de deux cents pieds, dont la moitié devoit ſervir à rompre l'impétuoſité des flots, & fut pour cela appellée *procymée*. On éleva ſur l'autre moitié un mur de pierre, qui entouroit le port. Il le fit fortifier de diſtance en diſtance par de bonnes Tours, dont il appella la plus belle Druſium, du nom de Druſus, beau-fils de l'Empereur.

VII. Le dedans du port étoit pourvû de ſpacieux magazins voutés, propres à retirer toutes ſortes de marchandiſes, & à loger les matelots; un vaſte quai offroit tout autour une agréable promenade: l'entrée en étoit au nord, expoſition que la ſituation du lieu rendoit très-favorable; on voyoit à chacun des côtés de cette entrée trois coloſſes, portés ſur des colomnes; par rapport à ceux qui venoient du dehors, les coloſſes de la main droite étoient ſoutenus par une forte tour, & ceux de la main gauche avoient pour appui deux pierres poſées debout & accollées l'une à l'autre, dont la hauteur ſurpaſſoit celle de la tour qui leur étoit oppoſée; le corps entier de toute cette conſtruction étoit accompagné de belles maiſons, bâties en pierres blanches; toutes les ruës de la ville, percées à une

(*a*) Il leur en donne dix-huit dans les Antiquités Juives.

égale diſtance les unes des autres, venoient y aboutir. Le temple d'Auguſte, également merveilleux par ſa grandeur & par ſa beauté, étoit bâti ſur une colline vis-à-vis de l'entrée du Port. On voyoit au-dedans de ce temple une ſtatuë colloſſale de l'Empereur, qui ne cédoit en rien à celle de Jupiter Olympien, ſur le modele de laquelle elle avoit été faite; & une autre ſtatuë, colloſſale auſſi, de la ville de Rome, qui pouvoit de même être comparée à celle de la Junon d'Argos. Ce fut ſans doute à l'utilité de la province & à l'avantage du commerce général, qu'Herode conſacra les dépenſes qu'il fit pour bâtir cette Ville & conſtruire ce Port; mais il déféra à Auguſte tout l'honneur & toute la gloire de ſa fondation, en lui faiſant porter ſon nom, & l'appellant Céſarée.

VIII. Afin que tout, dans cette admirable ville, fût digne du nom glorieux qu'il lui donnoit, il y fit conſtruire une place pour le marché, un théâtre, & un amphithéâtre. Il y fonda des jeux en l'honneur d'Auguſte, qui devoient ſe célébrer tous les cinq ans. Lui-même en fit l'ouverture, en la cent quatre-vingt-douziéme Olympiade, & diſtribua non-ſeulement les grands prix qu'il avoit propoſés à ceux qu'une glorieuſe victoire en rendroit dignes, mais il fit encore de riches préſents à des ſeconds & à des troiſiémes, qui avoient le plus approché de l'honneur que s'étoient fait les premiers. Anthedon, ville ſituée ſur le bord de la mer, & détruite par les guerres, attira auſſi ſon attention; il la rebâtit, & par amitié pour Agrippa, la nomma Agrippiade; il fit même graver le nom de cet illuſtre ami ſur la porte du temple qu'il y fit élever.

IX. Herode s'étoit particulierement diſtingué par ſa tendreſſe & ſon reſpect pour ſon pere, il crut en devoir laiſſer un monument authentique à la poſtérité, & fonda, dans l'endroit de ſon Royaume que les eaux & les bois rendoient le plus agréable, une ville, à laquelle il donna, du nom de ce pere chéri, celui d'Antipatride. Il fit conſtruire au-deſſus de Jéricho, un fort & magnifique château, qu'il nomma Cypros, du nom de ſa mere. Il fit élever à Jeruſalem une Tour, dont je ferai connoître dans la ſuite la forme & la beauté, & l'appella Phaſaële, du nom de ſon frere. Il donna le même nom à une ville qu'il fonda proche le Vallon par où l'on paſſe pour aller de Jericho vers le nord.

X. Après avoir travaillé à faire paſſer le nom de ſes proches

& de ſes amis à la poſtérité, il voulut auſſi perpétuer la mémoire du ſien. Il fit bâtir une fortereſſe ſur une montagne qui eſt du côté de l'Arabie, & l'appella de ſon nom Herodium : il donna le même nom à une colline élevée de main d'hommes, à ſoixante ſtades de Jeruſalem, taillée en forme de mammelle. Il eut ſingulierement à cœur de décorer cette colline, il environna ſon ſommet de tours rondes, & fit elever au-deſſous des palais, dont toute l'architecture extérieure étoit auſſi riche en ornemens, que les dedans étoient d'une rare & raviſſante beauté. Il y fit venir, à grands frais, des eaux de fort loin, & pratiquer un eſcalier de deux cents marches, du marbre le plus blanc : la pente de ce côteau, merveilleux ouvrage de l'art, étoit très-douce. Herode avoit auſſi fait conſtruire au pied de cette colline d'autres palais, pour y loger ſes amis & retirer leurs équipages. On trouvoit dans ce château une ſi grande abondance de tout ce qu'on pouvoit déſirer, qu'on l'eût pris pour une ville, ſi l'ordre de ſa conſtruction n'eût fait aſſez voir que c'étoit une maiſon Royale.

XI. Tant d'ouvrages, exécutés avec de ſi prodigieuſes dépenſes, n'empêcherent point ce généreux Prince de donner auſſi des preuves de ſa magnifique libéralité aux villes étrangeres. Il fit conſtruire à Damas, à Tripoli, à Ptolémaïde, des lieux d'inſtruction pour toutes ſortes d'exercices ; il fit ceindre de murailles la ville de Biblos, bâtir des exédres, *ou lieux d'aſſemblées*, des portiques, des temples, des places publiques à Bérite & à Tyr ; des théâtres à Sydon & à Damas ; des aqueducs à Laodicée ſur mer ; à Aſcalon, des bains, de magnifiques fontaines, & des périſtiles d'une grandeur & d'une beauté admirables. Il donna à d'autres villes des bois & des vergers ; à d'autres, des terres, comme ſi elles lui euſſent été ſoumiſes, & qu'à ce titre, elles euſſent eu droit de participer aux biens de ſon Royaume ; à d'autres, des revenus annuels & perpétuels pour les lieux deſtinés aux exercices publics, comme en l'iſle de Coos, afin qu'on n'y manquât jamais de fonds pour aſſigner des récompenſes. Il fourniſſoit du bled à tous ceux qui en avoient beſoin, il envoya de l'argent à Rhodes pour faire rebâtir le port. Il fit ſouvent la même libéralité à d'autres villes, & rebâtit à ſes dépens, & plus magnifiquement qu'il ne l'avoit été, le temple d'Appollon Pithien, qui avoit été brûlé. Que n'aurois-je point à dire, des largeſſes qu'il répandit dans la Licie,

à Samos, des ſecours abondants qu'il envoya dans toute l'Ionie, pour ſoulager les indigents! Les Athéniens, les Lacédémoniens, les Nicopolitains, & ceux de Pergame, en Miſie, n'ont-ils pas été comblés de ſes bienfaits? Le terrein de la place publique d'Antioche de Syrie étant de ſa nature ſi fangeux qu'il ne pouvoit ſervir de paſſage, n'en a t'il pas fait paver en marbre vingt ſtades (*a*), & ne l'a-t'il pas encore embellie, par la conſtruction d'un portique, où l'on peut ſe mettre à couvert de la pluie?

XII. Mais ces grandes actions de généroſité, dira quelqu'un, ne peuvent affecter que les peuples qui en étoient l'objet particulier. Eh! Non-ſeulement la Grece entiere, mais toutes les parties du monde où le bruit de la gloire & de la ſplendeur des jeux Olympiques s'eſt répandu, ne lui doivent-elles pas un tribut de reconnoiſſance, pour le grand bien qu'il a fait en Elide? Senſiblement touché de ce que ces jeux ſi renommés, & qui étoient la ſeule inſtitution fameuſe qui reſtoit de l'ancienne Grece, ne ſe célébroient plus, il ne ſe contenta point de faire la dépenſe d'une de leurs célébrations, & d'y diſtribuer à ſes frais les prix accoûtumés, lors d'un voyage qu'il fit à Rome, il voulut encore en être le Reſtaurateur perpétuel, en aſſignant des revenus capables de ſatisfaire à toute la dépenſe, ſur un fonds ſi aſſuré, que jamais le défaut d'argent ne pût ſervir de prétexte à l'interruption de ces jeux, & que le ſouvenir de ſes libéralités paſsât à la poſtérité la plus reculée. Je ne finirois point, ſi j'entreprenois d'entrer dans le détail de toutes les dettes dont il a fait de généreuſes remiſes, de tous les tributs & impoſitions dont il s'eſt fait en diverſes circonſtances un devoir de décharger les Phaſélites par exemple, les Balanéotes (*b*), & quelques petites villes des environs de la Cilicie; la ſeule crainte de ſe rendre ſuſpect de deſſeins ambitieux aux Maîtres naturels des villes voiſines de ſes Etats,

(*a*) M. d'Andilly donne vingt ſtades de longueur à cette place. Elle auroit été longue de plus d'une lieue. Cela eſt exceſſif. C'eſt beaucoup, que ſon aire ait eu en tout vingt ſtades.

(*b*) Les Géographes ne ſçavent où placer ces Balanéotes. C'eſt peut-être une faute de Copiſtes, qui ont ſubſtitué ce mot à celui de Bitanéens. Celui de *Cilicie* paroît également occuper mal-à-propos la place d'un autre. On ne voit pas qu'Herode ait eu aucune relation avec la Cilicie, & il y avoit une grande diſtance entre la Judé & cet Etat. Peut-être que Joſeph avoit écrit Séleucie. Il ne ſe trouva aucun Juif de Cilicie à Jeruſalem lorſque le ſaint Eſprit deſcendit ſur les Apôtres. *Act. des Apôt.* chap. 2. ℣. 9. &c.

s'il leur faiſoit plus de bien qu'eux-mêmes, arrêta quelquefois les effets de l'inclination qu'il avoit à ſe ſignaler par des libéralités.

XIII. Les avantages du corps répondoient parfaitement, en ce Prince, à la grandeur de ſon ame. Sa merveilleuſe habileté à manier un cheval, en faiſoit un excellent chaſſeur; il tuoit quelquefois quarante bêtes en un ſeul jour. Le pays lui fourniſſoit beaucoup de ſangliers, & plus encore de cerfs & d'ânes ſauvages (*a*). Brave homme de main, les plus vigoureux combattans ne pouvoient ſoûtenir ſon effort; dans les lieux publics d'exercices, l'extrême juſteſſe avec laquelle il ſçavoit tirer de l'arc, ou lancer un javelot, le rendit toujours redoutable. Avec tous ces avantages du corps & de l'eſprit, il eut le bonheur de jouir des faveurs preſque toujours conſtantes de la fortune; il fut rarement malheureux à la guerre, & s'il eſſuya quelque mauvais ſuccès, jamais aucune faute de ſa part n'en fut la cauſe, ce furent toujours la perfidie de quelque traître, ou l'imprudence de ſes troupes, qui les lui attirerent.

CHAPITRE XXII.

I. LEs ſuccès dont la fortune favoriſoit Herode au-dehors, furent étrangement compenſés, par les chagrins domeſtiques qui troublerent ſa tranquillité; la femme qu'il aima le plus tendrement en fut la cauſe. Lorſqu'il eut été déclaré Roi, il répudia celle à laquelle il s'étoit marié étant ſimple particulier, elle ſe nommoit Doris, & étoit de Jeruſalem, & épouſa Mariamne, petite-fille d'Ariſtobule, pere d'Alexandre. Ce mariage fut l'origine des diviſions qui jetterent le trouble dans toute ſa maiſon, & dont les funeſtes effets ſe firent ſur-tout ſentir après ſon retour de Rome. Ce Prince, prévenu d'une tendreſſe de préférence pour les enfans que Mariamne lui donna, commença par écarter de ſa Cour Antipater, ſon premier fils, qui lui étoit né de Doris, & ne lui permit de paroître dans Jeruſalem que les jours de fêtes. Sur quelque ſoupçon

(*a*) » Joſeph raconte qu'Herode tuoit » quelquefois, dans une ſeule chaſſe, » juſqu'à quarante ânes ſauvages. « [Le Pere Calmet. Dict. Bibl. *ânes.*] Cet Auteur dit ſeulement τεσσαράκοντα ὑφίους, quarante bêtes.

qu'il eut enſuite qu'Hircan, ayeul de Mariamne, avoit depuis ſon retour formé contre lui des projets de trahiſon, il le fit mourir. Triſte deſtinée, à laquelle il ſe ſeroit ſouſtrait, s'il eût ſuivi les conſeils des Juifs de par-delà l'Euphrate, qui, ſenſibles à ſes infortunes, l'avoient redemandé aux Parthes, chez leſquels Barzapharnes, lorſqu'il ſe fut rendu maître de la Syrie, l'avoient emmené priſonnier. Ces Juifs firent de vains efforts pour le détourner de retourner auprès d'Herode; le mariage de ſa petite fille avec ce Prince le raſſurant contre toute frayeur, il ne put réſiſter au deſir de revoir ſa Patrie, & courut à ſa perte. Son crime, dans l'eſprit d'Herode, fut plutôt le droit inconteſtable qu'il avoit au thrône, qu'aucune découverte ſérieuſe de quelque deſſein qu'il eût eu de ſe mettre en état d'y remonter.

Herode fait mourir Hircan.

II. Herode eut de Mariamne cinq enfans, trois fils, & deux filles. Le plus jeune de ſes fils mourut à Rome, où il le faiſoit élever. Il donna aux deux autres une éducation véritablement Royale, tant à cauſe de leur haute naiſſance, du côté de leur mere, que parce qu'ils lui étoient nés depuis ſon avenement au thrône: un motif encore plus puiſſant les lui rendit extrêmement chers, c'étoit ſon ardent amour pour la Reine leur mere. La violence de ſa paſſion augmentoit tous les jours, de telle ſorte qu'il étoit inſenſible à tous les ſujets de peine que lui donnoit cette épouſe ſi tendrement cherie. Cette Princeſſe au contraire, le haïſſoit autant qu'elle en étoit éperduement aimée. La juſtice qu'elle croyoit pouvoir ſe rendre ſur les motifs de ſon averſion, l'aſſurance que lui donnoit l'aveugle paſſion de ſon époux l'autoriſoient à lui parler avec une liberté fiere, & à lui reprocher en public la cruauté qu'il avoit eue de faire donner la mort à Hircan ſon ayeul, & à ſon frere Ariſtobule (*a*), dont il n'avoit pas épargné la tendre jeuneſſe. Herode l'éleva à la grande Sacrificature à l'âge de dix-ſept ans, & le fit mourir preſque auſſi-tôt, par jalouſie de ce qu'un jour de fête, lorſqu'il s'approchoit de l'Autel, revêtu des ornemens ſacrés, le Peuple en le voyant n'avoit pu s'empêcher de répan-

& Ariſtobule.

(*a*) Le nouvel Editeur remarque que tous les manuſcrits ont Ιωάθην. L'ancien Interprete liſoit ainſi dans le ſien. Le frere de Mariamne peut avoir eu deux noms, & peut-être étoit-ce l'uſage des Princes Aſmonéens, & des perſonnes diſtinguées de la Nation, d'en avoir deux; l'un Juif, & l'autre Grec, pour plaire aux Gentils.

dre des larmes de joie. Herode l'envoya ſur le ſoir à Jéricho (*a*), & là, ſes gardes (*b*), à qui il avoit donné ordre de l'en défaire, le noyerent dans une piéce d'eau.

Reproches de Mariamne. La mere & la ſœur d'Herode la calomnient.

III. Aux reproches amers que la Reine ne ceſſoit de faire à Herode de ſa cruauté, elle ne manquoit pas de joindre des diſcours outrageants contre ſa mere & contre ſa ſœur. La violence de la paſſion d'Herode lui fermoit la bouche, il ne pouvoit prendre ſur lui de lui témoigner aucune ſorte de reſſentiment. Cypros & Salomé au contraire, outrées de fureur, réſolurent d'exciter la colere du Roi contre ſon épouſe par ce qui pouvoit lui être le plus ſenſible; elles mirent tout en œuvre pour la lui faire ſoupçonner d'infidélité, & l'accuſerent de s'être livrée aux impreſſions d'une paſſion criminelle, en envoyant ſon portrait à Antoine, dans le deſſein, ſans doute, de faire connoître ſes charmes à l'homme du monde le plus prompt à s'enflammer pour une femme, & qui, pour ſe ſatisfaire, n'avoit qu'à vouloir uſer de violence. Cette inſinuation maligne fut un coup de foudre pour Herode, & troubla tous ſes ſens; le feu de la paſſion pour la Reine alluma dans ſon ame celui de la jalouſie. Il ſe rappella de quelle ſorte la cruelle méchanceté de Cléopatre avoit été la cauſe de la mort du Roi Liſanias, & qu'il s'en étoit peu fallu que Malichus, (*c*), Roi des Arabes, n'en eût été auſſi la victime, & conçut des ſentimens de crainte d'autant plus vifs, qu'outre l'appréhenſion qu'il avoit de ſe voir

(*a*) A la lettre: » Le jeune homme eſt » envoyé la nuit διὰ νυκτὸς à Jéricho. « Alexandra donnoit dans Jericho une fête à Herode, & Ariſtobule étoit de la partie; ainſi il ne fut point envoyé la nuit à Jéricho, mais il fut fait mourir, les ombres commençant à tomber des montagnes, comme parle Virgile. (*Voyez* Antiquités Juives, Livre 15 chapitre 2. numero 3.) Les Copiſtes ont tranſcrit mal-à-propos πίπτοντας, au lieu de κτεινόμενος, & εἰς, au lieu de ἐν. Le jeune Ariſtobule fut donc fait mourir à Jéricho, ſur le ſoir, & il y mourut, les Galates, qui en avoient reçu l'ordre, l'ayant noyé.

(*b*) Joſeph dit *les Galates*, mais ce ne pouvoit pas être ceux dont Auguſte avoit fait préſent à Herode. Car la mort d'Ariſtobule fut antérieure à la bataille d'Actium. *Antiq. Juiv.* Liv. 15. chap. 3.

(*c*) A la lettre: » qui avoit été la cauſe » de la mort du Roi Liſanias, & de l'A» rabe Malichus « Liſanias fut à la vérité la victime de l'avarice de Cléopatre, mais Antoine refuſa de lui ſacrifier Malichus & Herode. *Voyez* Antiquités Juives, Livre quinziéme, chapitre quatriéme, numero un; plus haut, chapitre dix-huit, numero cinq, la contradiction vient probablement de ce que les Copiſtes ont omis quelque mot, comme ὁ δὲ λῃ̃σ, après Μάλιχος. » Et peu s'en étoit » fallu de l'Arabe Malichus. « Voyez *Act. Apoſt.* chap. 26 ℣. 28. Si Joſeph avoit voulu dire que Cléopatre avoit été la cauſe de la mort de Malichus, il eût du, ce ſemble, écrire ὑ Μάλιχος ὁ Ἄραψ avant ἀπέθανε, & ce dernier mot a la troiſiéme perſonne du pluriel.

ravir ſon épouſe, il ſe crut lui-même en danger de perdre la vie.

IV. Sur le point de partir pour un voyage, dont il ne put ſe diſpenſer, il chargea Joſeph (*a*), mari de Salomé, ſa ſœur, de prendre un ſoin particulier de la Reine. Comme le dégré d'alliance qui l'uniſſoit à ſa perſonne le lui avoit ſinguliérement attaché, & qu'il croyoit pouvoir compter ſur ſa fidélité, il lui confia l'ordre ſecret de la tuer, ſi Antoine le faiſoit mourir. Joſeph, ſans aucun mauvais deſſein, & ſeulement dans la vue de convaincre cette Princeſſe de l'excès incroyable de l'amour du Roi, qui étoit tel, qu'il ne pouvoit même ſoûtenir la penſée que la mort dût le ſéparer d'elle, lui révéla indiſcrettement l'ordre barbare qu'il avoit reçu; & lorſqu'Herode, à ſon retour, s'empreſſa de lui témoigner avec tranſport combien il étoit ſenſible au plaiſir de la revoir, & de lui proteſter qu'il n'avoit jamais aimé & n'aimeroit jamais d'autre femme autant qu'elle. Je dois le croire, répondit la Reine, l'ordre que vous aviez donné à Joſeph de me tuer, en eſt une ſinguliere preuve!

Indiſcrétion de Joſeph.

V. Herode, étrangement ſurpris, ne douta point que la Reine n'eût acheté au prix de ſon honneur la révélation de cet important ſecret, & ſe levant bruſquement du lit ſur lequel il étoit, il courut d'appartemens en appartemens, ſans ſçavoir où la fureur dirigeoit ſes pas. Salomé, ſa ſœur, profitant de cet inſtant terrible pour perdre la Reine, fortifia Herode dans les ſoupçons qu'il avoit pris contre Joſeph. Incapable alors de regler les mouvemens impétueux de ſa jalouſie, ce Prince commanda qu'on fît ſur le champ mourir la Reine & Joſeph. Le repentir ſuivit de près cet ordre précipité, l'amour triompha de l'emportement, & reprit un tel empire ſur l'ame d'Herode, que lors même qu'il fit mourir cette épouſe infortunée, il fut long-temps ſans pouvoir ſe perſuader qu'elle fût morte; & que, dans une eſpece de délire, il ne ceſſoit de lui parler, comme ſi elle eût été encore vivante; déſabuſé enfin par le temps de ſa folle erreur, il eut toujours de la perte un auſſi ſenſible regret, que ſon amour, lorſqu'elle vivoit, avoit été extrême (*b*).

(*a*) Voyez la Note premiere du quinziéme Livre des Antiquités Juives.

(*b*) Si je parois avoir forcé en quelque endroit de ce numero le ſens des expreſſions de Joſeph, je l'ai fait avec le plus de réſerve qu'il m'a été poſſible, & uniquement pour ſuppléer en quelque choſe à ce qu'on ne peut douter s'être perdu du texte de Joſeph, ſi l'on compare le récit qu'il fait ici avec les Chapitres trois, quatre, & ſuivans des Antiquités Juives.

CHAPITRE XXIII.

I. LES Princes, Alexandre & Ariſtobule, hériterent de tout ce que la Reine leur mere nourriſſoit de reſſentiment dans ſon ame contre le Roi ſon époux. L'injuſtice énorme dont cette malheureuſe mere avoit été la victime, leur faiſoit regarder le Roi leur pere comme un ennemi déclaré; ce ſentiment, dont ils étoient prévenus dès le temps de leur ſéjour à Rome, où Herode les avoit envoyés ſe former aux exercices convenables à leur naiſſance, faiſoit, avec le temps, de très-ſenſibles progrès, ſur-tout depuis leur retour en Judée. Lorſqu'ils qu'ils furent en état d'être mariés, Herode fit épouſer à l'un la fille de ſa ſœur (*a*) Salomé, qui avoit été l'accuſatrice de la Reine leur mere, & maria l'autre à une fille d'Archelaüs, Roi de Cappadoce; alors ils oſerent donner quelque eſſor aux ſecrets ſentimens de leur haine, & parlerent avec aſſez de liberté. Leurs ennemis profiterent de cette indiſcretion pour les calomnier, quelques-uns même allerent juſqu'à dire ouvertement au Roi que ces deux Princes conſpiroient, & que celui des deux qui avoit épouſé la fille d'Archelaüs penſoit à ſe retirer auprès de ſon beau-pere, dans l'eſpérance qu'il lui faciliteroit le moyen de paſſer à Rome, pour y porter à l'Empereur des plaintes contre lui. Herode, obſédé de gens qui lui faiſoient tous les jours de ſemblables rapports, rappella auprès de lui Antipater, qu'il avoit eu de Doris, & pour contenir les deux Princes dans leur devoir par cette eſpèce de digue qu'il leur oppoſoit, il affecta, toutes les fois qu'il en trouva l'occaſion, de faire ſentir, par des égards particuliers, qu'il faiſoit état de ce premier de ſes fils.

Indiſcrétion des jeunes Princes.

II. La nouvelle conduite d'Herode parut inſupportable aux jeunes Princes; l'élévation d'Antipater, né d'une mere & dans une condition privée, fit une telle impreſſion ſur le ſentiment qu'ils avoient de leur haute naiſſance, que ne pouvant en diſ-

(*a*) » Et Antigone, ſon puîné, la fille » de Salomé. » [*M. d'Andilly.*] C'étoit Ariſtobule, que s'appelloit le ſecond des enfans de Mariamne. (Antiquités Juives, page 775.) L'élégant traducteur tombe deux ou trois fois dans le même défaut dans la ſuite, *Ibid.* chapitre 24. numero 1.

ſimuler leur indignation, ils ne manquoient pas de faire éclater leurs plaintes, toutes les fois qu'ils eſſuyoient quelque mécontentement. La haine & l'animoſité s'imprimoient ainſi de plus en plus profondement dans leur ame. Antipater cependant mettoit ſoigneuſement tout à profit pour l'avancement de ſes affaires ; flatteries étudiées, complaiſances affectées pour le roi, inſinuations calomnieuſes contre ſes freres, tantôt confiées à des perſonnes affidées pour les répandre, tantôt hazardées par lui-même ; nulle de ces pratiques ne lui paroiſſoit odieuſe, & il ſçut ſi adroitement en faire uſage, que les Princes ſe virent privés même de l'eſpérance de monter un jour ſur le thrône. Herode, par ſon teſtament, l'avoit déclaré ſon ſucceſſeur, & n'en faiſoit aucun myſtere ; car lorſqu'il l'envoya auprès de l'Empereur, il lui fit faire le voyage avec un appareil ſi diſtingué, qu'excepté le diadême, il portoit toutes les marques auxquelles on pouvoit reconnoître un roi. Son crédit, en fort peu de temps, devint ſi puiſſant, qu'étant venu à bout de faire reprendre à ſa mere la place qu'avoit occupé Mariamne dans le lit d'Herode (*a*), il porta enfin ce pere malheureux, par ces lâches flatteries, & toute ſorte d'imputations calomnieuſes, à concevoir le deſſein de faire mourir les Princes ſes fils.

III. Herode, occupé de cette terrible penſée, mena Alexandre à Rome & l'accuſa devant l'Empereur d'avoir voulu l'empoiſonner. Ce jeune Prince ne ſe détermina qu'avec beaucoup de peine à laiſſer échapper ſes plaintes ſur la triſte poſition où il ſe trouvoit : la préſence d'Auguſte, juge moins facile à tromper qu'Herode, & plus habile (*c*) que l'artificieux Antipater, lui en donna ſeule la confiance ; il uſa de la plus reſpectueuſe modération, en parlant des injuſtes procédés d'Herode ; mais il détruiſit

Herode mene les deux Princes ſes fils à Rome.

(*a*) Une femme répudiée, & qui s'étoit remariée, ne pouvoit pas retourner avec le mari qui l'avoit renvoyée, lors même que ſon ſecond mari étoit mort. La Loi le défendoit expreſſément. (Deuter. Chap. 24. ℣. 4.) mais pouvoit-elle y retourner lorſqu'elle n'avoit pas pris un ſecond mari ? Quelques Rabbins prétendent que cela lui étoit défendu, mais la pratique paroît avoir été contraire du temps de Joſeph. Car il raconte ici qu'Herode avoit repris ſa premiere femme, qu'il avoit renvoyée, & s'il avoit agi en cela contre la Loi, ou contre le ſentiment général de la nation, il n'auroit pas manqué de le remarquer.

(*b*) Il mena auſſi Ariſtobule. *Antiq. Juiv.* Liv. 16. chap. 4.

(*c*) Plus habile ἐμπειρότερον ; Joſeph avoit peut être dit ἐπιεικέστερον les deux Princes demeurerent quelque temps pleurans, ſans répondre. Antipater put prendre avantage de leur ſilence, & le

avec force les calomnies ſur leſquelles il fondoit ſon accuſation, prouva ſon innocence & celle de ſon frere, qu'un ſemblable péril menaçoit, & mit dans le plus grand jour les indignes artifices par leſquels Antipater avoit reuſſi à les faire combler d'opprobres. Le diſcours de ce Prince fut vif & animé, c'étoit autant l'effet de l'éloquence qui lui étoit naturelle, que de l'intime conviction où il étoit de ſon innocence ; il le termina en proteſtant que ſi le roi penſoit que ſes fils euſſent pu ſe rendre coupables du crime dont on les accuſoit, il étoit ſuffiſamment autoriſé à les faire mourir (*a*). L'aſſemblée ne put retenir ſes larmes, & l'Empereur fut ſi touché, qu'il déclara les Princes innocents, & les reconcilia avec le Roi leur pere, à condition qu'ils ſe ſoumettroient à toutes ſes volontés, & qu'il lui ſeroit libre de choiſir pour ſucceſſeur celui de ſes enfans qui lui ſeroit le plus agréable.

Archelaüs témoigne à Herode la joie qu'il avoit de ce qu'il s'étoit reconcilié avec les Princes ſes enfans.

IV. Cette affaire étant terminée, Herode ſe mit en chemin pour retourner dans ſes Etats. Quoiqu'il ſemblât entierement revenu des ſoupçons qu'il avoit conçus contre les Princes ſes fils, de ſecrets mouvemens de défiance agitoient toujours ſon cœur. Antipater revenoit avec lui, il étoit l'auteur de cette funeſte prévention, & la cauſe de tout le mal, ſans oſer toutefois donner un libre eſſor à ſa mauvaiſe volonté, parce qu'il redoutoit le courroux du puiſſant entremetteur de la reconciliation qui venoit de ſe faire. Herode prit ſa route par la Cilicie, & vint débarquer à Eleuſe, où il fut reçu avec autant d'affection que de magnificence, par le Roi Archelaüs. Ce Prince, extrêmement ſatisfait de l'heureuſe iſſue de l'affaire d'Alexandre, ſon gendre, qu'il avoit très-ſoigneuſement recommandé à tout ce qu'il avoit d'amis dans Rome, crut ne pouvoir aſſez témoigner ſa joie & ſa reconnoiſſance à Herode, de ce qu'il lui avoit rendu ſes bonnes graces. Il le reconduiſit juſqu'à Zéphirie, & lui fit préſent de trente talents.

V. Herode, de retour à Jeruſalem, aſſembla le Peuple, &

vouloir faire paſſer pour un aveu de leurs fautes, &c. & c'eſt peut-être ce que Joſeph veut dire qu'Auguſte étoit trop modéré, trop équitable, pour en juger ainſi, & plus prudent qu'Herode, qui ſe laiſſoit ſéduire par des calomnies.

(*a*) Les Notes *e* & *f* préſentent trois ou quatre manieres de corriger cet endroit. Je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire de faire aucun changement. » Le Roi » eſt maître de nous ôter la vie, s'il » nous accuſe ou s'il nous ſoupçonne » de l'avoir voulu faire mourir. « C'eſt en général, ce qu'Alexandre dit dans les Antiquités Juives, Liv. 16. chap. 4. numero 3, vers la fin.

l'inſtruiſit

l'inſtruiſit, en préſence de ſes trois fils, du ſujet & du ſuccès de ſon voyage. Il commença par rendre des actions de graces à Dieu, & ſe répandit enſuite en vifs ſentimens de reconnoiſſance envers l'Empereur, dont la bienfaiſante entremiſe venoit de faire ceſſer les troubles de ſa maiſon, & d'établir une douce & paiſible union entre les trois freres, ſes enfans, bonheur qu'il mit au-deſſus de la poſſeſſion d'un Royaume, & dont il proteſta qu'il ſe feroit un devoir d'aſſurer la ſolidité. » Auguſte, ajoûta-t-il, m'a rendu le maître abſolu de diſpoſer » de ma couronne, & de choiſir entre mes enfans celui que » je voudrai, pour la lui laiſſer. Par reconnoiſſance pour ſes » bontés autant que pour me ſatisfaire moi-même, je vous » préſente mes trois fils, comme devant être un jour vos rois : » je prie Dieu d'agréer cette diſpoſition, & vous invite à » l'approuver. L'âge donne à Antipater, l'aîné des trois, un » droit naturel au thrône ; celui que les deux autres tirent » de leur haute naiſſance n'eſt pas moins légitime : mes Etats » ſont aſſez grands pour remplir les vœux de tous les trois, » l'Empereur a eu la bonté de les réunir ; je les nomme mes » ſucceſſeurs, honorez-les comme vous devez, que la juſtice » & la prudence ſoient la regle de votre reſpect pour chacun » d'eux ; ayez ſur-tout égard à l'ordre de leur naiſſance, on » offenſe plus ſenſiblement celui à qui on ne rend pas tout » l'honneur qui lui eſt dû, qu'on ne ſatisfait pleinement » celui à qui on en rend plus qu'il n'a, par ſon âge, de droit » d'en attendre. Je ne donnerai aux Princes pour Officiers, » & ne mettrai auprès d'eux comme amis, que ceux de » leurs proches que je jugerai capables de maintenir l'union » que je veux voir régner entre eux ; & à cet égard, chacun » de ceux que je choiſirai me répondra de leurs ſentimens. » Je ſuis aſſez convaincu que les méſintelligences & les di- » viſions ne naiſſent entre les Princes que par les malignes » impreſſions ; s'ils n'étoient entourés que de gens vertueux, » jamais leur union ne ſeroit troublée : j'entends au reſte, que » non-ſeulement les perſonnes dont je compoſerai la maiſon » des Princes, mes enfans, mais auſſi tous les Officiers de » mes armées, n'eſperent & n'attendent pour le préſent rien » que de moi. Je ne deſcends point du thrône pour y placer » mes fils, je leur fais ſeulement part des honneurs ſuprêmes

Diſcours d'Hérode au Peuple.

» qui y ſont attachés, & conſens qu'ils en reſſentent, ſans
» inquiétude, tous les agrémens, j'en conſerve pour moi toute
» l'autorité. Le ſoin & l'embarras des affaires doivent encore,
» quand je ne le voudrois pas, être mon partage; je ne ſuis
» point d'un âge à ne devoir pas eſpérer de vivre encore long-
» temps: Dieu, que j'ai fidelement ſervi, prolongera mes
» jours; c'eſt la recompenſe que j'oſe attendre de mon zéle
» & de l'exacte ſobriété qui m'a toujours fait m'éloigner de
» ces molles & ſenſuelles voluptés, l'écueil fatal de la ſanté
» de tant de jeunes gens (a). Que perſonne ne ſoit aſſez té-
» méraire, que de regarder ma fin comme prochaine, & de
» ſe croire, par cette conſidération, en droit de faire à mon
» préjudice ſa cour à mes fils, le châtimnet ſuivroit de près
» une telle audace; non que j'enviſage d'un œil de jalouſie
» les honneurs qu'un zele reſpectueux ſera rendre à mon ſang,
» mais parce je ſçais que les jeunes gens ne ſe prévalent que
» trop de ce qu'ils remarquent de perſonnel dans l'affection
» qu'on leur témoigne. On doit conſidérer, en s'attachant à
» mes fils, que mes intérêts ſont proprement les leurs, il leur
» importe que je regne, & que je conſerve toujours pour
» eux des ſentimens de pere. Je récompenſerai dignement les
» gens de bien qui, par une ſage conduite, chercheront à me
» plaire; mais je mettrai bon ordre à ce que les mal inten-
» tionnés & les brouillons ne tirent aucun fruit de leurs mé-
» chancetés, même de la part de ceux qu'ils auront cru ga-
» gner par de lâches & indignes flatteries. Pour vous, mes
» fils, ne vous refuſez point aux devoirs que vous preſcrivent
» les loix de la nature, devoirs ſacrés, que, par un heureux
» inſtinct, les animaux mêmes reſpectent; ils s'aiment les uns
» les autres: n'oubliez jamais les ſentimens de bonté avec leſ-
» quels l'Empereur vous a réconciliés tous, obéiſſez à un pere,
» qui ayant droit de vous commander, vous prie & vous con-
» jure. Vivez, mes fils, vivez toujours en freres, j'aurai ſoin
» que rien de ce qui convient à la dignité royale ne vous
» manque, je vous en donne dès ce jour les vêtemens au-
» guſtes; je prie Dieu de rendre ſtable ce que je viens d'ar-
» rêter, ſi, par une union conſtante, vous méritez cette mar-

(a) En vérité, Joſeph s'oublie étrangement, de mettre en la bouche d'Herode des ſentimens que ſa conduite démentoit ſi publiquement.

» que de ſa puiſſante protection. « Herode, en finiſſant ce diſcours, embraſſa tendrement chacun de ſes fils, & congédia le peuple, qui ſe retira diverſement affecté. Les uns formoient des vœux ardents pour que les bonnes intentions d'Herode euſſent leur entier effet; & les autres, animés du deſir de voir naître quelque révolution, feignoient de ne l'avoir pas entendu.

CHAPITRE XXIV.

I. LE diſcours d'Herode, loin de rétablir l'union entre ſes fils, excita dans leur cœur des mouvemens d'inquiétude & d'ombrage qui les éloignerent plus que jamais les uns des autres. Alexandre & Ariſtobule ſouffroient avec peine que le droit d'aîneſſe d'Antipater fût mis en vigueur, & Antipater ne pouvoit ſoutenir la pensée que des freres duſſent un jour partager avec lui les Etats du Roi leur pere commun: il ſçavoit habilement régler ſes mœurs & ſa conduite ſuivant les différents intérêts de ſa politique pleine de déguiſement & de diſſimulation, & cachoit avec adreſſe la haine qu'il portoit à ſes freres. Alexandre & Ariſtobule au contraire, s'étoient fait une habitude de dire tout ce qu'ils penſoient avec cette noble liberté qu'inſpire une haute naiſſance. Antipater ne manquoit point d'amis, qui, chargés de les aigrir, s'inſinuoient dans leur amitié afin d'obſerver leurs actions, & de recueillir tous leurs diſcours. Il n'échappoit pas une parole à Alexandre, qui ne lui fût fidélement rapportée, & qui ne paſsât de lui à Herode, & toujours en ajoûtant quelque choſe à la vérité. Les entretiens les plus ſimples de ce jeune prince étoient malignement relevés, & pour peu qu'ils fuſſent libres, on lui en faiſoit de véritables crimes; il étoit continuellement aſſailli de gens affidés à Antipater, qui l'excitoient à parler inconſidérément, afin d'avoir toujours quelque prétexte de le calomnier, & de juſtifier par une ombre de vérité les fauſſetés qu'on répandoit contre lui; & ces amis d'Antipater étoient ou naturellement fort ſecrets, où il avoit ſçu les intéreſſer par ſes préſens à ne rien révéler de ſes intrigues, qui ne pouvoient être regardées, ainſi qu'en général toute ſa conduite, que comme un vé-

Méchanceté d'Antipater.

ritable myſtere d'iniquité. Il ne manquoit pas auſſi de corrompre, autant par d'artificieuſes careſſes, qu'il avoit le pernicieux talent de faire toujours réuſſir, que par de l'argent, les gens avec leſquels Alexandre vivoit en quelque familiarité; il venoit bientôt à bout d'en faire des traîtres & des infames eſpions, qui ne lui laiſſoient rien ignorer de ce qui ſe diſoit ou faiſoit de plus ſecret chez les Princes, & trouvoit ainſi le moyen de donner à la crédulité d'Herode les attaques qu'il croyoit les plus propres à le ſurprendre. Lorſqu'il apprenoit qu'il avoit été fait quelque rapport à ce Prince contre Alexandre & Ariſtobule, & toujours il en étoit inſtruit, car c'étoit par ſes émiſſaires qu'ils étoient faits; il jouoit en véritable comédien le rôle de frere zélé, entroit ſous quelque prétexte chez le Roi, paroiſſoit d'abord vouloir défendre ſes freres, mais il appuyoit enſuite inſenſiblement ſur ce qu'il remarquoit avoir fait plus d'impreſſion ſur l'eſprit du Roi, & faiſoit adroitement ſervir ſes feintes apologies à confirmer Herode dans la penſée qu'il pouvoit être vrai qu'ils euſſent de mauvais deſſeins, qu'Alexandre même étoit aſſez méchant pour attenter à ſa vie.

II. Le courroux d'Herode s'allumoit de plus en plus, & ſon affection pour Antipater croiſſoit en proportion de ce que celle qu'il avoit eue pour Alexandre & Ariſtobule diminuoit. Toute la Cour ſuivit bientôt cette impulſion : ce fut dans les uns l'effet d'un ſentiment libre & déſintéreſſé, le déſir de plaire au Roi animoit les autres; de ce nombre étoient ſon frere & ſa ſœur (*a*), Ptolémée, ſon favori, & toute la maiſon Royale, parce qu'Antipater étoit le centre auquel tout ſe rapportoit; ce qui étoit d'autant plus inſupportable à Alexandre, que la mere d'Antipater jouiſſoit de la même faveur, & étoit l'ame de tous les conſeils. Cette femme, jalouſe de l'avantage qu'il avoit, ainſi qu'Ariſtobule, au-deſſus d'Antipater d'être

(*a*) Les freres du Roi, Herode n'avoit alors de frere que Pheroras, l'aîné s'étoit tué dans la guerre des Parthes. & Joſeph étoit mort dans une bataille qu'il avoit donnée à Pappus. Herode avoit une ſœur, & on s'eſt quelquefois ſervi d'ἀδελφοὶ, auſſi-bien pour marquer la ſœur que le frere. Dans le monument dont Coſmas Indo pleuſte nous a conſervé une copie, Ptolémée Evergette ſe dit υἱὸς Βασιλέως Πτολεμαίου καὶ Βασιλίσσης Ἀρσινόης θεῶν ἀδελφῶν. M. Vaillant pag. 52. en rapporte où l'on voit les têtes de Ptolémée Philadelphe & d'Arſinoé, avec cette inſcription, θεῶν ἀδελφῶν. Joſeph dit que Ptolémée, fils de Mennée, prit chez lui les freres d'Alexandre après que Scipion lui eut fait couper la tête. Alexandre n'avoit de frere qu'Antigone, mais il avoit deux ſœurs. *Antiq. Juiv.* Liv. 14. chap. 7. num. 4. *Guer. des Juifs*, Liv. 1. chap. 9. num. 2.

nés d'une auſſi grande Reine, les haïſſoit plus que jamais la plus cruelle marâtre n'a haï ſes beaux-fils. Mais ce n'étoit pas ſeulement la conſidération des avantages particuliers qu'on ſe pouvoit procurer par le crédit d'Antipater, qui engageoit tout le monde à s'attacher à lui, & à abandonner Alexandre & Ariſtobule, c'étoit auſſi pour obéir au Roi, qui avoit défendu aux perſonnes les plus qualifiées de les voir & de leur faire aucune ſorte de cour, & ce Prince étoit craint non-ſeulement par ſes ſujets, mais auſſi par les étrangers, parce qu'Auguſte n'avoit donné une auſſi grande étendue de pouvoir à aucun autre Roi qu'à lui, & qu'il lui avoit ſur-tout accordé le privilége particulier de faire arrêter hors de ſon Royaume ceux de ſes ſujets qui en ſortoient ſans ſa permiſſion, en quelques villes qu'ils ſe retiraſſent. Alexandre & Ariſtobule ſe tenoient peu ſur leurs gardes, & donnoient naturellement matiere à de nouvelles accuſations contre eux, parce qu'ils n'étoient pas inſtruits des griefs dont on les chargeoit. Le Roi ne ſe plaignoit d'eux ouvertement à perſonne; ils remarquoient ſeulement qu'il ſe réfroidiſſoit à leur égard, & concluoient de ſon air chagrin, que ſon humeur s'aigriſſoit. Antipater cependant ne ceſſoit d'animer contre eux Pheroras, leur oncle, & Salomé, leur tante, avec laquelle il ſe trouvoit & s'entretenoit auſſi fréquemment & avec autant de liberté que s'il eût été ſon mari. Les hauteurs de Glaphira épouſe d'Alexandre donnoient encore du poids à ſes inſinuations malignes: cette Princeſſe regardoit pour beaucoup au-deſſous d'elle toutes les autres femmes de la cour, ne parloit que de la nobleſſe de ſon origine, ſe vantant de deſcendre de Temenus (*a*) par ſon pere, & de Darius Hiſtaſpis par ſa mere; la grande diſproportion qu'elle trouvoit entre Salomé, ſœur d'Herode, & elle, la lui faiſoit regarder avec mépris, ainſi que les épouſes du Roi, qu'elle diſoit n'avoir été admiſes à ſa couche qu'à cauſe de leur beauté, & aucune en conſidération de ſa naiſſance. Herode avoit pluſieurs femmes, notre Loi nous le permet, & cette liberté étoit très-conforme au goût naturel de ce Prince. L'orgueil de Glaphira, & le mépris qu'elle faiſoit de toutes ces femmes, les indignoit contre elle, & leur faiſoit haïr Alexandre.

(*a*) Temenus étoit un Roi d'Argos, un des Chefs des Héraclides dans leur [expédition pour recouvrer le Peloponeſe.

Continuation des diviſions de la famille Royale.

III. Ariſtobule de ſon côté donnoit de grands ſujets de mécontentement à Salomé, ſa belle-mere, déja irritée des diſcours inſolens de Glaphira. Il reprochoit à ſa femme ſon peu de naiſſance, & ne ceſſoit de ſe plaindre qu'en l'uniſſant à elle, on lui avoit fait prendre une femme d'une condition privée, tandis qu'Alexandre avoit épouſé une Princeſſe iſſuë d'un ſang Royal : ſenſible aux plaintes que lui témoignoit ſon époux, Bérénice alloit, les larmes aux yeux, en porter ſes plaintes à ſa mere, & ajoûtoit que ſouvent Alexandre & Ariſtobule ſe diſoient entre eux que, lorſqu'ils ſeroient montés ſur le thrône, ils feroient des fils qu'Herode avoit eus de ſes autres femmes des Greffiers de village, aſſez digne emploi pour des enfans auſſi ſoigneuſement élevés, & qu'ils enverroient leurs meres filer avec les ſervantes. Salomé, outrée de tous ces diſcours ſe preſſoit de les aller rendre au Roi, qui l'écoutoit avec d'autant plus de confiance, qu'elle parloit contre ſon gendre. Mais une choſe qui toucha bien plus ſenſiblement Herode, & anima ſa colere, fut le bruit qu'on répandit, & qui parvint juſqu'à lui, que les Princes, Alexandre & Ariſtobule, toujours occupés du ſort malheureux de la Reine leur mere, ne ceſſoient de l'invoquer ; que, dans les tranſports de leur douleur, ils faiſoient des imprécations contre lui, & que toutes les fois qu'ils voyoient ſes nouvelles femmes revêtues des habits qui avoient appartenu à la Reine Mariamne, & dont il faiſoit ſouvent entre elles quelque partage, ils ne manquoient point de dire qu'ils les en dépouilleroient bientôt, pour leur en faire porter de la plus vile étoffe.

IV. Quoique tant de rapports déſavantageux puſſent faire tout appréhender à Herode de la fierté des Princes, il ne crut pas cependant devoir déſeſpérer de les ramener à leur devoir ; & comme il avoit deſſein de faire un voyage à Rome (*a*), il les fit venir devant lui, & leur donna en peu mots des ordres ſeveres, comme Roi ; il les exhorta enſuite par un long diſcours, en pere tendre & affectionné, à aimer leurs freres, il les aſſura qu'il oublieroit volontiers tout le paſſé, pourvû qu'ils ſe conduiſiſſent mieux dans la ſuite. Les Princes lui répondirent qu'il n'y avoit rien de plus faux que tout ce que l'envie de les perdre dans ſon eſprit avoit fait avancer contre

(*a*) Voyez Remarque VI.

eux, & ſoutinrent que leur conduite même étoit une preuve non équivoque de leur innocence ; ils le ſupplierent de ne plus écouter de ſemblables diſcours, & le prierent de conſidérer que c'étoit le véritable & ſeul moyen de les faire ceſſer ; parce que, tant qu'il ſe montreroit facile à y donner créance, il ne manqueroit point de gens qui inventeroient contre eux toute ſorte de calomnies.

V. La maniere dont ſe juſtifierent les Princes toucha & tranquilliſa Herode, parce qu'il étoit pere ; ainſi ils ſe trouverent à l'abri de ce qui faiſoit alors le ſujet de leurs craintes : mais l'avenir commença à leur cauſer de grandes inquiétudes, parce qu'ils apprirent que Salomé & Pheroras, frere du Roi, s'étoient indiſpoſes contre eux. Il étoit dangereux d'avoir des ennemis auſſi puiſſants qu'ils l'étoient l'un & l'autre, & ſurtout Pheroras, qui, au diadême près, dont ſon front n'étoit point orné, étoit à tous égards autant Roi qu'Herode. Ses revenus montoient à cent talents, outre ce qu'il retiroit des pays de par-delà le Jourdain, dont Herode lui avoit accordé la jouiſſance. Ce Prince l'avoit de plus établi Tétrarque de l'aveu de l'Empereur, à qui il en avoit demandé l'agrément, il lui avoit fait épouſer la ſœur (*a*) de la Reine Mariamne, & avoit voulu le remarier, après la mort de cette Princeſſe, à la plus âgée de ſes filles, à laquelle il donnoit trois cents talents de dot. Mais Pheroras, qui étoit devenu éperduement amoureux d'une de ſes eſclaves, refuſa la fille du Roi. Ce Prince s'en tint extrêmement offenſé, & donna ſa fille en mariage au fils de ſon frere Phaſaël, qui avoit été tué dans la guerre des Parthes (*b*). Attribuant dans la ſuite le refus de Pheroras à l'excès de ſa folle paſſion, il le lui pardonna.

VI. Pheroras cependant avoit été accuſé long-temps auparavant d'avoir voulu empoiſonner Herode du vivant même

Pheroras eſt accuſé d'avoir voulu empoiſonner Herode.

(*a*) La cadette de Mariamne. Après que Scipion eut fait trancher la tête à Alexandre, Ptolémée prit chez lui Antigone & ſes deux ſœurs, dont Mariamne étoit l'aînée. Il épouſa la puînée (Antiq. Juiv. Liv. 14. pag. 696. (& lor qu'il fut mort, Herode fit épouſer ſa veuve à ſon frere Pheroras.

(*b*) *Qui poſtea à Parthis occiſus erat.* Le nouvel Editeur. Ce ne fut pas après que Pheroras eut refuſé d'épouſer une des filles d'Herode, que Phaſaël ſe tua dans la guerre des Parthes, il s'étoit tué long-temps auparavant ; mais ce fut après que Pheroras eut refuſé d'épouſer une de ſes niéces, qu'Herode la donna au fils de Phaſaël. Ce qui a vraiſemblement trompé le ſçavant Editeur, c'eſt ὕστερον, qui eſt devant ἀναιρεθέντι ; mais il n'eſt pas à ſa place, il doit être avant συνέζευξε.

de la Reine Mariamne : tant de perſonnes l'avoient aſſuré au Roi, que quoiqu'il aimât beaucoup ſon frere, il ne put ſe défendre de le croire coupable, & de ſe livrer à quelques ſentimens de crainte ; il fit appliquer à la queſtion pluſieurs perſonnes qui lui étoient ſuſpectes, & enſuite quelques amis de Pheroras, mais aucun ne dépoſa rien d'aſſez précis pour établir la certitude d'un attentat projetté contre la vie du Roi, quelques-uns déclarerent ſeulement que Pheroras, réſolu de ſe retirer chez les Parthes avec la femme qui étoit devenue l'objet de ſa paſſion, avoit concerté ce projet avec Coſtobare, beau-frere du Roi. Le Roi avoit donné à Coſtobare ſa ſœur Salomé en mariage, après avoir fait mourir Joſeph, ſon premier mari, pour ſe venger d'un commerce criminel qu'il le ſoupçonna d'avoir eu avec la Reine Mariamne ; Salomé elle-même n'avoit pas toujours été exempte de reproche dans l'eſprit d'Herode, Pheroras avoit formé contre elle diverſes accuſations, dont elle n'avoit pu ſe juſtifier, & particuliérement d'avoir voulu épouſer Sillée, miniſtre d'Obodas, Roi des Arabes, l'ennemi déclaré d'Herode. Herode cependant lui avoit tout pardonné, il s'étoit conduit de même dans les temps à l'égard de Pheroras, & l'avoit déclaré innocent de la grave accuſation intentée contre lui.

Dépoſitions contre Alexandre.

VII. Tout ce que les troubles de la maiſon d'Herode préſageoient de funeſte tomba ſur Alexandre. Le Roi avoit trois Eunuques pour leſquels il étoit prévenu d'une ſi ſinguliere affection, qu'il avoit fait l'un ſon échanſon, l'autre ſon maître d'Hôtel, & le troiſiéme ſon premier valet de Chambre. Alexandre les gagna à force de préſens & en fit ſes créatures (*a*). Dès qu'Herode en fut informé il les fit mettre à la queſtion, ils ne tarderent pas à y avouer les habitudes qu'ils avoient avec le Prince Alexandre, les moyens qu'il avoit employés pour les ſéduire, les grandes promeſſes qu'il leur avoit faites, & que, dans les entretiens qu'il avoit avec eux, il leur diſoit qu'ils ne devoient plus compter ſur le Roi, qui, tout caſſé de vieilleſſe qu'il étoit, n'avoit pas honte de faire teindre ſes cheveux, pour paroître jeune, artifice groſſier, qui peut-être les trompoit eux-mêmes. Que c'étoit à lui qu'ils devoient déſormais s'attacher, qu'aſſuré de monter ſur le thrône & de ſuccéder au Roi,

(*a*) A la lettre, ſes Mignons.

malgré

malgré tout ce qu'il en pourroit ordonner, il ſeroit bientôt en état de ſe venger de ſes ennemis, & de faire de grands avantages à ſes amis, & à eux ſur-tout, ſur qui il avoit deſſein de faire tomber ſes prémieres faveurs; ils ajoûterent que les grands de l'Etat, les chefs des gens de guerre, & tous les principaux officiers, faiſoient ſecrettement leur cour à Alexandre, & trouvoient le moyen d'avoir, ſans qu'on s'en apperçût, de fréquentes conférences avec lui.

VIII. Ces dépoſitions effrayerent tellement le Roi, qu'il n'oſa d'abord les rendre publiques, il ſe contenta de faire courir nuit & jour des eſpions pour découvrir & lui rendre compte de tout ce qui ſe paſſoit, & il faiſoit ſur le champ mourir ceux contre leſquels il croyoit devoir prendre quelque ſoupçon. Ces recherches remplirent le Royaume de déſordres & d'injuſtices. Suivant les mouvemens de haine ou d'inimitié particuliere dont on étoit affecté, on ne faiſoit point de difficulté d'inventer des calomnies, & il étoit tout commun de voir des gens profiter de la cruelle diſpoſition du Roi à répandre le ſang pour perdre leurs ennemis; le plus hardi menſonge trouvoit une facile créance, le ſupplice étoit plutôt ordonné, & l'exécution faite, que l'accuſation n'étoit établie; tel, qui en avoit accuſé d'autres, l'étoit ſouvent lui-même enſuite, & le délateur & l'accuſé étoient livrés en même temps & au même ſupplice: ſous le prétexte qu'il s'agiſſoit de la vie du Roi, on abregeoit les formalités. Enfin ce Prince devint ſi farouche, qu'il ne pouvoit regarder perſonne de bon œil; ceux même qui étoient exempts de tout reproche reſſentoient les effets de ſon humeur chagrine. Dans les accès de ſa barbarie, il ne diſtinguoit pas ceux de ſes officiers qui étoient le plus attachés à ſes intérêts. Il défendoit au uns de paroître à la cour, & maltraitoit de paroles ceux des autres ſur qui il ne pouvoit pas, ſous quelque prétexte, exercer ſa cruauté. Tous ces déſordres étoient l'effet de l'acharnement d'Antipater contre Alexandre: il ſe fit aider de tous ceux de ſes proches qu'il put engager à le ſervir pour achever de perdre ce Prince, & ne laiſſa plus rien échapper de ſa conduite dont il ne s'efforcât de lui faire des crimes. Il vint enfin à bout de jetter le Roi dans un tel excès de frayeur que s'imaginant à tout moment voir venir Alexandre fondre ſur lui, l'épée à la main, pour le tuer, il ne put ſe procurer quelque tranquillité qu'en le faiſant met-

Herode fait mettre Alexandre en priſon.

tre en priſon. Il fit auſſi-tôt donner la queſtion à toutes les perſonnes qui lui étoient attachées ; il en mourut pluſieurs dans les tourmens ſans vouloir rien dire, parce qu'ils ne purent ſe réſoudre à trahir leur conſcience en le chargeant, mais il y en eut quelques-uns qui, ne pouvant réſiſter à la violence des tourmens, dépoſerent forcément, & contre la vérité, que les deux Princes en vouloient à la vie du Roi, qu'ils devoient le tuer à la chaſſe, & s'enfuir enſuite à Rome. Quoique cette dépoſition n'eût aucun caractere de vrai-ſemblance, & qu'elle ne fût que l'effet de la foibleſſe de gens qu'une torture inſupportable mettoit dans la néceſſité de recourir au menſonge pour s'en délivrer, le Roi ſe perſuada d'autant plus qu'elle contenoit vérité, qu'il trouvoit de quoi calmer ſes ſcrupules & ſe juſtifier d'avoir fait arrêter le Prince ſon fils.

CHAPITRE XXV.

I. ALEXANDRE ne pouvant plus ſe flatter de trouver aucun moyen de deſabuſer le Roi, prit le parti de ſe livrer lui-même à tous les maux dont le menaçoit ſon infortune ; mais, réſolu de perdre au moins ſes ennemis avec lui, il dreſſa quatre mémoires, dans leſquels, en avouant qu'il avoit formé la conſpiration, il déclaroit que la plûpart d'entre eux en étoient complices : il nommoit ſur-tout Pheroras & Salomé, & aſſuroit que Salomé étant entrée une nuit dans ſon appartement, y avoit préparé le poiſon (*a*). Ces Memoires, qui chargeoient les principaux de la cour de pluſieurs crimes graves, étoient déja dans les mains d'Herode, lorſqu'Archelaüs arriva. Ce Prince, informé de ces fâcheuſes nouvelles, & craignant qu'elles n'euſſent des ſuites funeſtes pour la Princeſſe ſa fille & pour le Prince ſon gendre, s'étoit hâté de ſe rendre en Judée, pour tâcher de leur être de quelque ſecours, & en effet, il vint à bout, par un prudent artifice, d'appaiſer la colere d'Herode, & de détourner de deſſus leur tête l'orage qui les menaçoit. » Où eſt, s'écria-t'il en abor» dant Herode, mon indigne gendre, où eſt cet abominable

(*a*) *Voyez* Remarque II. ſur le Liv. 16. des Antiq. Juiv.

» parricide ? je le veux étrangler de mes propres mains. Où » eſt ma fille ? que je lui faſſe ſubir le même ſort : pût-on mê- » me ſuppoſer qu'elle ne fût pas complice d'un ſi déteſtable » attentat, il ſuffit qu'elle ſoit l'épouſe de ce monſtre, pour » être ſoüillée de toute la noirceur de ſon crime. J'admire, » Herode, votre extrême patience, il s'agit de votre vie, » & le traître qui veut vous la ravir voit encore le jour ! Je » me ſuis hâté de me rendre ici de Cappadoce, dans la pen- » ſée que je le trouverois déja immolé à votre juſtice venge- » reſſe, & qu'il ne ſeroit plus queſtion entre vous & moi, que » de ſtatuer ſur le ſort de ma fille, que je ne lui ai donnée » pour épouſe qu'en votre conſidération ; mais je vois que, » par votre lenteur à punir, nous avons aujourd'hui à nous » décider au ſujet de tous les deux : ſi quelque ſentiment de ten- » dreſſe paternelle vous retient encore, laiſſez-moi prendre vo- » tre place, & mettez-vous à la mienne, les effets de ma juſte » colere tomberont ſur la tête de votre indigne fils, & vous » me ferez juſtice de l'opprobre dont me couvre ma fille.

Archelaüs reconcilie les Princes avec le Roi.

II. Quelque forte que fût la prévention d'Herode contre ſon fils Alexandre, la fermeté avec laquelle Archelaüs prononça ſes paroles en tempéra un peu l'activité, il lui donna à lire les mémoires d'Alexandre, & inſiſtant ſur chaque article à meſure qu'il les liſoit, ils en faiſoient enſemble un examen très-réfléchi. Archelaüs ſaiſit ce moment favorable pour faire réuſſir le plan qu'il s'étoit formé, & avec beaucoup d'adreſſe, il fit inſenſiblement tomber ſur Pheroras & ſur les autres dénommés dans ces mémoires tout l'odieux de cette intrigue. Lorſqu'il s'apperçut qu'Herode commençoit à entrer dans ſon ſentiment, » Prenez garde, lui dit-il, que tant d'artificieuſes » méchancetés ne ſoient que l'effet d'une conſpiration réelle » contre Alexandre, & non d'Alexandre contre vous ; car j'ai » peine à concevoir par quel motif, jouiſſant dès à préſent » de tous les honneurs du thrône, & bien aſſuré d'ailleurs d'y » monter un jour après vous, il ſe ſeroit porté à méditer » un auſſi déteſtable forfait, ſi d'infames inſtigateurs, abuſans » de ſon peu d'expérience, ne l'y euſſent engagé pour le con- » duire à ſa perte ; ce n'eſt pas ſeulement la trop facile jeu- » neſſe, que ces ſortes de gens font tomber dans de ſembla- » bles piéges, l'âge mûr n'eſt quelquefois pas plus à l'abri de

» ces trop dangereuſes ſéductions, & l'on voit ainſi périr de » très-illuſtres familles, & de grands Etats ſe renverſer.

III. Herode convint de la juſteſſe de ces réflexions, ſon courroux contre Alexandre s'adouciſſoit inſenſiblement, mais il ſe changeoit en aigreur contre Pheroras, qui étoit l'objet principal des charges portées dans les quatre Mémoires. Pheroras s'apperçut des diſpoſitions du Roi, & ſentant en même temps combien Archelaüs avoit acquis de crédit ſur ſon eſprit, il prit hardiment le lâche parti de lui devoir ſon ſalut, & de l'intéreſſer pour lui dans une circonſtance auſſi critique, plutôt qu'Alexandre (*a*) ... Archelaüs lui dit, » qu'il ne voyoit » pour lui d'autre moyen de ſe ſouſtraire au péril qu'il cou» roit, après tant de pratiques criminelles auxquelles il s'étoit » livré, & qui prouvoient manifeſtement qu'il avoit conſpiré » contre le Roi, & qu'il étoit la cauſe de tous les maux qu'on » faiſoit ſouffrir au Prince Alexandre, que d'avouer de bonne» foi, & ſans aucune ſorte de déguiſement, toutes ſes fautes » au Roi ſon frere, qui l'aimoit, & de lui en demander par» don; qu'il lui conſeilloit de le faire ſans délai: il lui pro» mit, à cette condition, de l'appuyer de tout ſon crédit.

IV. Pheroras ſuivit le conſeil d'Archelaüs, il prit un habit de deuil, &, avec tout l'appareil capable d'exciter la compaſſion d'Herode, il ſe préſenta devant lui, les larmes aux yeux, ſe jetta à ſes pieds, ce qu'il ne craignit point de faire pluſieurs fois, & lui demanda inſtamment pardon, avouant qu'il avoit eu le malheur d'être aſſez méchant pour ſe rendre coupable de tous les crimes dont on l'accuſoit, mais le ſuppliant de penſer que c'étoit la folle paſſion dont il étoit épris pour ſon eſclave qui avoit troublé ſes ſens, & l'avoit fait tomber dans un excès d'extravagance auſſi déplorable. Archelaüs ſa-

(*a*) Alexandre n'eſt-il point là pour Antipater? Pheroras n'étoit pas bien avec Alexandre, c'étoit d'ailleurs Alexandre qui le chargeoit; il étoit au contraire lié avec Antipater, dont le crédit, en toute autre occaſion, auroit pu lui être utile. La penſée de Joſeph a dû être que, dans la circonſtance où ſe trouvoit Pheroras, il ne crut pas qu'il fût aſſez ſûr, peut-être même décent, de s'adreſſer à Antipater, qu'ainſi il l'abandonna pour ſe tourner vers Archelaüs. Le motif que donne Joſeph dans les Antiquités Juives, Livre ſeize, chapitre huit, numero ſix, de cette conduite de Pheroras, eſt qu'il » n'avoit perſonne ſur le crédit » duquel il pût aſſez compter, pour le » reconcilier avec Herode. » Comme je crois au reſte, qu'il manque ici quelque choſe, je n'oſe décider affirmativement qu'Alexandre ſoit une faute.

tisfait de l'avoir amené au point d'être ainſi ſon propre accuſateur, & de rendre témoignage contre lui-même, tâcha d'appaiſer Herode, & pour le fléchir entierement, il ſe cita lui-même pour exemple. » J'avois, lui dit-il, de bien plus grands ſujets » de plainte contre mon frere, mais j'ai cru devoir plutôt » obéïr aux ſentimens de la nature, que ſuivre les mouve- » mens d'une juſte vengeance : il doit en être des Royaumes » comme des grands corps ; plus ceux-ci ſont lourds & peſants, » plus quelqu'une de leurs parties eſt ſujette à ſe tumefier, » on ne la coupe pas pour cela, mais on en calme les inflam- » mations par un traitement doux.

V. Par ces réflexions, & d'autres tendantes au même but, Archelaüs vint à bout d'adoucir l'eſprit d'Herode, & de calmer l'aigreur dont il s'étoit prévenu contre Pheroras ; mais pour lui, il affecta de paroître toujours extrêmement irrité contre Alexandre, & ne parloit de rien moins que de diſſoudre ſon mariage, & d'emmener avec lui la Princeſſe ſa fille : il conduiſit les choſes au point qu'Herode fut obligé de le prier de pardonner à ſon gendre, de lui laiſſer ſon epouſe, & de confirmer de nouveau leur mariage, plutôt que de penſer à le rompre. Archelaüs, uſant toujours avec beaucoup d'adreſſe de ſon officieuſe feinte, dit à Herode que, pour lui prouver qu'il n'avoit rien tant à cœur que de ſe conſerver les avantages de l'alliance qu'il avoit contractée avec lui, il conſentoit volontiers à le laiſſer le maître de la perſonne de Glaphira, pourvû qu'il l'ôtât au prince Alexandre ; & la donnât pour épouſe à tout autre ? Herode lui répondit qu'il l'obligeroit ſenſiblement, s'il vouloit bien ne pas inſiſter ſur la rupture de ce mariage, que ce ſeroit en quelque façon lui rendre ſon fils, qui tomberoit infailliblement dans un déſeſpoir, dont on auroit tout à craindre, ſi on le ſéparoit d'avec une épouſe qu'il aimoit ſi tendrement, & dont il avoit déja des enfans, au lieu qu'en la lui conſervant on pouvoit eſpérer qu'elle porteroit un remède ſûr aux déſordres paſſés, rien n'étant plus propre à répandre du calme dans les eſprits les plus farouches, que les tendres affections dont on goute les douceurs dans le ſein de ſa famille. Archelaüs ſe rendit à ces raiſons, quoique paroiſſant toujours le faire avec peine, retablit le Prince dans ſes bonnes graces, le réconcilia avec le Roi ſon pere, & déclarant à Herode qu'il avoit informé

l'Empereur de toute cette affaire, il lui conſeilla d'envoyer le Prince lui-même à Rome, pour lui faire part de la maniere dont elle avoit été terminée.

VI. Tel fut l'artificieux artifice par lequel Archelaüs tira Alexandre du danger qui le menaçoit. La réconciliation de ce Prince avec le Roi ſon pere fut célébrée par des fêtes & des réjouiſſances. Herode fit préſent à Archelaüs lorſqu'il s'en retourna dans ſes états, de trois cents talents, d'un thrône d'or garni de pierreries, d'eunuques, & d'une courtiſane qui s'appelloit Pannichis. Les Officiers de ce Prince eurent part aux libéralités d'Herode, à proportion du rang qu'ils occupoient. La famille Royale fit auſſi de beaux préſens à Archelaüs, ainſi qu'Herode l'avoit ordonné; il le reconduiſit lui-même avec les principaux de ſon Etat juſqu'à Antioche.

CHAPITRE XXVI.

Conſeils pernicieux d'Euricles.

I. PEU de temps après le départ d'Archelaüs, il vint en Judée un homme plus fertile en ſoupleſſes artificieuſes que ce Prince; cet homme, non-ſeulement détruiſit la réconciliation qu'Archelaüs avoit adroitement ménagée, mais fut même la cauſe de la mort d'Alexandre; il étoit de Lacédémone, & s'appelloit Euricle: l'envie d'amaſſer impunément des richeſſes lui avoit fait former le deſſein de venir en Judée, car ſon luxe effrené étoit déteſté de toute la Grece; il fit de grands préſens à Herode, pour s'en ménager de plus grands à recevoir de ce Prince. Herode ne tarda pas en effet à lui en faire, mais il comptoit pour rien ceux qu'il pouvoit recevoir avec quelque honneur, en recherchoit ſans ceſſe de nouveaux au prix de ſes ſanguinaires conſeils. Par de baſſes flatteries, de fauſſes louanges, & une éloquence affectée, il s'inſinua ſi bien dans l'eſprit d'Herode, qu'ayant bientôt acquis une parfaite connoiſſance de l'humeur de ce Prince, il lui fut aiſé de ne rien dire ou faire qui ne lui fût agréable, il devint ainſi un de ſes plus particuliers amis, ce qui lui donna beaucoup de conſidération à la cour, où d'ailleurs tous les Officiers, ainſi que le Roi, s'étoient trouvés diſpoſés à lui marquer des égards, parce qu'il étoit de Lacédémone.

II. Lorſqu'Euricle eut bien ſaiſi le foible de la cour, reconnu les diviſions qui regnoient entre les Princes, & de quels ſentimens Herode étoit affecté envers chacun d'eux, il accepta l'offre que lui fit Antipater de prendre un appartement chez lui, mais feignant d'être prévenu d'un ſentiment d'affection particuliere pour Alexandre, il le trompa, en ſe donnant à lui pour un ancien ami d'Archelaüs. Ce menſonge lui procura ſes entrées libres chez ce Prince, il y étoit regardé comme un homme d'une fidélité reconnue, il eut de plus grand ſoin de ſe faire recommander ſur ce ton par le Prince Alexandre à ſon frere Ariſtobule. Ayant bientôt acquis une entiere connoiſſance de l'humeur des différentes perſonnes qu'il avoit à voir; il en fit la régle de la conduite qu'il devoit tenir avec les uns & les autres. Vendu à Antipater, il entreprit de trahir & de perdre Alexandre. Il faiſoit de continuels reproches au premier, de ce qu'étant l'aîné, il ſouffroit que ſes freres entretinſſent de ſecrettes pratiques pour le priver de ſes juſtes droits, il faiſoit au contraire ſentir à Alexandre, qu'étant né d'une Reine, & ayant épouſé la fille d'un Roi puiſſant, & bien diſpoſé à le ſoûtenir, il ne devoit pas laiſſer Antipater, dont la mere n'étoit que d'une condition privée, ſe nourrir de l'eſpérance de ſuccéder au thrône. Ces avis paroiſſoient d'autant mieux, à ce jeune Prince, être l'expreſſion d'une fidélité officieuſe, que ce fourbe lui avoit fait croire qu'il étoit aimé du Roi ſon beau-pere; ainſi, plein de confiance, il lui ouvroit ſon cœur ſur les inquiétudes que lui cauſoit Antipater; il lui avouoit avec franchiſe, qu'il ne doutoit nullement, qu'Herode ayant fait mourir la Reine, ne voulût encore priver ſes enfans d'une couronne qui leur appartenoit. Euricle feignoit d'être touché de ſon infortune. Sous le voile d'une fauſſe compaſſion, il engagea le Prince Ariſtobule à lui faire les mêmes ouverturess, & les ayant ainſi conduits tous deux, par ſes indignes artifices, à ſe repandre en plaintes contre le Roi, il alla rendre compte à Antipater des confidences qu'ils lui avoient faites, & lui fit de plus comprendre, contre toute vérité, que les Princes conſpiroient contre le Roi, & qu'ils étoient prêts à tomber ſur lui pour lui donner le coup de la mort (*a*). Antipater récompenſa ces avis

(*a*) Suivant l'expreſſion de Joſeph, qui eſt équivoque, il ſemble que ce ſoit ſur Antipater ſeulement, qu'Euricle diſe que les jeunes Princes étoient prêts de tomber.

par le don d'une groſſe ſomme d'argent. Euricles, par reconnoiſſance, s'empreſſoir de le louer à Herode toutes les fois qu'il en trouvoit l'occaſion, & ſe chargea enfin de faire périr Alexandre & Ariſtobule : il entreprit pour cela de ſe rendre leur accuſateur. Etant allé dans ce deſſein trouver Herode, il lui dit » qu'il ne pouvoit mieux reconnoître tout le bien qu'il » lui avoit fait, qu'en conſervant ſa vie, & le faiſant échap- » per au coup par lequel on avoit conjuré de la lui ravir ; » qu'il y avoit déja quelque temps que le poignard étoit tiré, » & que le bras d'Alexandre, qui devoit le lui plonger dans » le cœur, étoit levé ; qu'il ne demeuroit même en ce mo- » ment ſuſpendu, que parce qu'il avoit feint de ne vouloir pas » qu'il exécutât ce déteſtable projet ſans lui ; il ajoûta, qu'A- » lexandre ſouffroit impatiemment qu'il portât une couronne » qu'il prétendoit ne pas lui appartenir ; que ce Prince & ſon » frere Ariſtobule ſe plaignoient de ce qu'après avoir fait » inhumainement mourir l'infortunée Reine Mariamne leur » mere, il ne ſe contentoit pas de continuer à jouir d'un » Royaume auquel la poſſeſſion de leurs ancêtres leur donnoit » un droit inconteſtable, & d'y exercer une cruelle tyrannie, » mais qu'il vouloit encore en aſſurer la ſucceſſion à un hom- » me que le vice de ſa naiſſance & la corruption de ſes mœurs » en rendoient indigne, qu'Alexandre ne ceſſoit de dire qu'il » vengeroit dans le ſang du Roi les manes d'Hircan & de » Mariamne, que c'étoit ainſi qu'il devoit ſuccéder à un tel » pere. Que tous les jours lui préſentoient de nouveaux ſujets » de s'affermir dans ce deſſein, qu'il lui étoit inſupportable » de ſe voir réduit à n'oſer proférer une parole dont on ne fît » uſage pour le calomnier, que s'il arrivoit que dans la con- » verſation on louât quelqu'un ſur ſa grande naiſſance, ſon » pere auſſi-tôt penſoit que c'étoit pour lui reprocher la baſ- » ſeſſe de la ſienne, & diſoit avec aigreur, il n'y a qu'Ale- » xandre qui ſoit d'une race illuſtre, la mienne ſans doute » le déshonore, que s'il manquoit de le louer de ſon adreſſe à » la chaſſe, il s'en tenoit offenſé, & ne l'étoit pas moins lorſ- » qu'il l'en louoit, prenant alors ſes louanges pour des raille- » ries affectées ; que ſon pere, enfin, n'avoit pour lui que des » duretés, & donnoit toute ſa tendreſſe à Antipater, qu'ainſi » il n'auroit aucun regret de mourir, ſi quelque obſtacle » rendoit ſa réſolution inutile ; & que cependant, ſi ſon en-

trepriſe

» trepriſe lui réuſſiſſoit, il ne manqueroit pas de moyens de ſe
» ſoûtenir ; qu'Archelaüs, Roi de Cappadoce, ſon beau-pere,
» ne lui refuſeroit pas une retraite dans ſes Etats, que croyant
» pouvoir compter ſur la protection de l'Empereur, qui n'avoit
» encore aucune connoiſſance des cruels déportemens d'Hero-
» de, il iroit avec confiance ſe préſenter devant lui, non
» comme la premiere fois, pour ſe juſtifier en tremblant de
» crainte à la vue de ſon pere, ni pour ſe plaindre d'injuſtices
» qui ne lui ſeroient que perſonnelles, mais pour tracer un
» tableau fidèle de l'extrême miſere à laquelle ſon pere a ré-
» duit ſes peuples, des impoſitions exceſſives dont il les a
» chargés, des cruelles vexations qu'il a fait exercer contre
» eux pour en faire la levée, vexations portées même juſqu'à
» la mort de pluſieurs ſujets, de l'uſage infame qu'il a fait
» de leur plus pur ſang pour contenter ſes brutales paſſions ;
» qu'il nommeroit les villes qui avoient le plus gémi ſous le
» poids de ces odieuſes rapines, & les perſonnes que tant
» d'iniques manœuvres avoient enrichies ; qu'il demanderoit
» ſur-tout juſtice de la mort d'Hircan & de celle de ſa mere, l'in-
» fortunée Reine Mariamne ; qu'il découvriroit tous les forfaits
» commis dans l'Etat, de telle ſorte qu'il ne pourroit plus
» paſſer dans l'eſprit de ce Juge éclairé pour un parricide.

III. Après tant d'horribles calomnies proférées contre Alexandre, Euricles paſſa aux louanges d'Antipater & l'en combla ; il dit à Herode qu'il étoit le ſeul de ſes enfans qui eût de l'affection pour lui, & que c'étoit par ces ſoins vigilans que la conſpiration étoit juſques-là demeurée ſans effet. Herode n'étoit pas encore bien revenu des premieres impreſſions qu'on lui avoit données contre les Princes ſes enfans, les cruels avis d'Euricles les fortifierent à un point, qu'il entra dans une fureur dont il fut déſormais impoſſible de le guérir. Antipater profita du moment, & apoſta d'autres calomniateurs, qui dirent au Roi que les Princes, ſes enfans, avoient de ſecrettes conférences avec Jucundus & Tirannus, tous deux anciens commandans de ſa cavalerie, mais déchus alors de leur grade pour quelque raiſon de mécontentement qu'ils lui avoient donné. Il les fit mettre à la queſtion, mais il n'avouerent rien de ce dont on les accuſoit. On produiſit une lettre, ſuppoſée écrite par Alexandre à un Gouverneur de place,

pour le prier de le recevoir & ſon frere Ariſtobule, après qu'ils ſe ſeroient défait de leur pere, & de leur fournir des armes & toutes les autres choſes qui leur ſeroient néceſſaires; mais Alexandre ſoûtenoit que c'étoit une impoſture de Diophante, l'un des ſecretaires d'Herode, homme hardi, & qui avoit le funeſte talent de contrefaire les écritures; il commit tant de crimes en ce genre, qu'enfin il lui en coûta la vie. Le Roi fit appliquer le Gouverneur de place à la queſtion, mais on n'en tira aucune dépoſition qui pût être défavorable aux Princes.

IV. Quoique toutes ces accuſations ne fuſſent ſoûtenues d'aucune ſorte de preuve, Herode envoya les Princes en priſon, ſans cependant ordonner qu'on les mît aux fers; il fit préſent de cinquante talents à Euricles, honorant ce traître, qui avoit mis le feu de la diviſion dans la famille Royale, & qui avoit excité cette ſanglante tragédie, des noms reſpectables de bienfaiteur & de ſauveur. Avant que le bruit de ce qui ſe paſſoit dans le palais d'Herode fût répandu, ce ſcélérat alla en toute diligence trouver le Roi Archelaüs en Cappadoce, & ayant oſé l'aſſurer qu'il avoit entierement réconcilié Herode avec ſon fils Alexandre, il tira auſſi de l'argent de ce Prince. Il retourna enſuite dans la Grece, & y fit un auſſi criminel uſage de tout cet argent, que l'avoient été les moyens dont il s'étoit ſervi pour ſe le procurer. Accuſé deux fois devant l'Empereur de troubler l'Acaïe & d'avoir ruiné pluſieurs villes, il fut envoyé en exil: juſte, mais foible châtiment des trahiſons qu'il avoit faites aux Princes Alexandre & Ariſtobule.

Généreuſe conduite d'Evarate.

V. Il ne me paroît point hors de propos d'oppoſer ici à la conduite de ce perfide Lacédémonien celle d'Evarate, de l'iſle de Coos; il étoit venu en Judée dans le même temps qu'Euricles; le Prince Alexandre s'étoit prevenu pour lui de la plus intime amitié. Herode donc l'ayant interrogé ſur les chefs d'accuſation qui lui rendoient les Princes ſuſpects, il lui proteſta qu'il ne leur avoit jamais entendu tenir aucun des diſcours dont on lui avoit fait le rapport; mais ce témoignage ne leur ſervit de rien, car Herode n'écoutoit que le mal qu'on lui diſoit d'eux, & c'étoit l'obliger que de le croire véritable & d'en paroître indigné comme lui.

CHAPITRE XXVII.

I. SALOMÉ entretenoit de tout ſon pouvoir les ſentimens de cruauté qu'Herode avoit conçus contre les Princes. Elle étoit tante & belle-mere d'Ariſtobule. Ce Prince, réſolu de l'envelopper dans ſes malheurs, lui fit donner avis de pourvoir à ſa ſûreté ; parce que le Roi, auprès duquel on avoit renouvellé l'ancienne accuſation intentée contre elle, que perſiſtant dans le deſſein d'épouſer Sillée, ſon plus grand ennemi, elle lui révéloit tout ce qu'elle ſçavoit de ſes ſecrets, avoit pris le parti de la faire mourir. Cette démarche d'Ariſtobule fut le coup fatal par lequel les Princes devinrent les malheureuſes victimes de la tempête qui les battoit depuis ſi long-temps. Salomé ſe hâta d'aller rapporter à Herode l'avis qu'Ariſtobule lui avoit fait donner. Herode, à ce récit, ne fut plus maître de mettre quelques bornes à ſa colere, il commanda qu'on mît les Princes aux fers, & qu'on les ſéparât. Auſſitôt après ces ordres, il envoya Volumnius, préfet de la milice, avec Olympe, l'un de ſes Officiers affidés, préſenter à l'Empereur les dépoſitions qui avoient été faites contre les Princes. Lorſqu'ils furent arrivés à Rome, & qu'ils eurent préſenté les lettres dont ils étoient chargés, l'Empereur, quoiqu'extrêmement touché de leur infortune, ne crut pas cependant devoir ôter à Herode le pouvoir que la nature donne à un pere ſur ſes enfans. Il lui écrivit donc, qu'il lui laiſſoit le libre exercice de ce pouvoir, mais qu'il lui conſeilloit d'aſſembler un conſeil, compoſé de ſes proches & des Officiers Romains qui commandoient aux environs, & d'y faire examiner les preuves de cette conſpiration ; que ſi les Princes en étoient convaincus, il devoit les faire mourir ; mais que s'ils n'étoient coupables que d'avoir voulu s'enfuir, on ne pouvoit les condamner qu'à une peine legere.

Herode envoie Volumnius à Rome avec les dépoſitions qui avoient été faites contre les Princes ſes fils.

II. En conſéquence de ces ordres de l'Empereur, Herode ſe rendit à Bérite (*a*), c'étoit la ville qu'il lui avoit indiquée, & il y tint un grand conſeil, où ſe trouverent les Gouverneurs

(*a*) *Voyez* Remarque IV. à la ſuite du Liv. 16. des Antiquités Juives.

de Province auxquels l'Empereur avoit écrit de s'y rendre ; Saturninus & Pedanius, avec ſes autres lieutenants, l'intendant Volumnius, Pheroras, Salomé & les autres parens d'Herode, ſes principaux Officiers, & enfin tous les plus grands Seigneurs de Syrie, excepté le Roi Archelaüs ; Herode ne l'y avoit pas invité, parce qu'étant beau-pere d'Alexandre, il le regarda comme ſuſpect. Il ſe donna bien de garde de mener avec lui les Princes ſes fils, & les laiſſa ſous une ſure garde à Platane, qui eſt une bourgade des Sidoniens, perſuadé que leur vue ſeule exciteroit la compaſſion de l'aſſemblée, & que ſi l'on permettoit à Alexandre de parler, il ſe juſtifieroit ſans peine de tout ce dont on l'accuſoit, lui & ſon frere.

Aſſemblée de Bérite.

III. Herode s'étant rendu dans l'aſſemblée, s'éleva avec beaucoup de chaleur contre les Princes, leur adreſſant ſouvent la parole, comme s'ils euſſent été préſents ; il traita néanmoins aſſez foiblement l'article de la conſpiration & du deſſein qu'il les accuſoit d'avoir formé de lui ôter la vie, parce qu'il n'avoit à cet égard aucune preuve ſolide à faire valoir, mais il s'étendit & inſiſta avec force ſur les diſcours plus qu'indécens qu'ils tenoient à ſon ſujet, ſur les reproches amers & inſolens qu'ils lui avoient ſouvent adreſſés, ſur les railleries piquantes & pleines de mépris qu'ils faiſoient de ſa perſonne, ſur nombre d'autres outrages & d'offenſes qu'il diſoit avoir reçues d'eux, & qu'il ſoûtenoit lui être plus ſenſibles que le projet réſolu d'attenter à ſa vie. Comme perſonne ne le contrediſoit, il ſe mit à déplorer ſa triſte ſituation, & dit que le cruel effort qu'il ſe faiſoit pour céder à la néceſſité où il ſe trouvoit d'uſer de ſon pouvoir ſur les Princes ſes enfans, jettoit autant d'amertume dans ſon ame que s'il ſe voyoit condamné lui même ; il pria enſuite l'aſſemblée d'opiner. L'avis de Saturninus, qui parla le premier, fut que les Princes devoient être punis, mais non pas de mort, parce qu'étant pere, & ayant même trois de ſes enfans dans cette aſſemblée, il ne croyoit pas devoir ſe porter à un tel excès de ſévérité contre ceux d'un autre ; ſes deux Lieutenans, & quelques autres, furent du même avis. Volumnius fut le premier qui opina à la mort ; tous ceux qui parlerent après lui ſuivirent ce cruel

Volumnius condamne les Princes à la mort.

(a) *Voyez* Remarque IV. Liv. 16. des Antiquités Juives.

avis, les uns par flatterie, les autres par haine pour Herode, mais aucun ne s'y porta par conviction que les Princes ſe fuſſent en effet rendus dignes de mort. Tous les eſprits, en Judée & en Syrie, étoient attentifs, on y attendoit avec impatience la fin de cette tragique affaire, mais perſonne ne croyoit qu'Herode pouſſeroit l'inhumanité juſqu'à faire mourir ſes enfans. Il les envoya à Tyr, & alla enſuite délibérer à Cérée ſur le genre de mort qu'il leur feroit ſouffrir.

IV. Un vieux Militaire de la maiſon d'Herode nommé Téron, dont le fils étoit fort attaché à Alexandre & en étoit aimé, & qui lui même avoit toujours eu une ſecrette affection pour les Princes, fut ſi touché du triſte ſort qui les attendoit, que dans l'eſpece de délire qui le ſaiſit, il ſe mit à courir les rues, en criant avec toute la fureur que peut produire un aveuglement décidé ſur le ſoin de ſes jours, » qu'il n'y avoit » plus de vérité dans le monde, que toute juſtice étoit ban- » nie de la ſociété, qu'on ne voyoit régner par-tout qu'injuſ- » tice & confuſion dans tous les ordres. « Ayant même eu la hardieſſe de ſe préſenter devant le Roi, » Je vous trouve, » lui dit-il, le plus malheureux de tous les hommes. Vous » écoutez les diſcours des méchans contre ce que vous devez » avoir de plus cher, dans une affaire où il s'agit du ſalut » ou de la perte de vos propres enfans, vous donnez une » facile créance à ce que vous inſpirent Pheroras & Salomé, » dont vous avez jugé ſouvent vous-même que la coupable » conduite méritoit d'être punie, & vous ne ſentez pas, qu'en » vous privant de vos légitimes ſucceſſeurs & vous réduiſant » au ſeul Antipater, leur deſſein eſt de ſe rendre tellement » maîtres de leur Roi, qu'il n'oſe ſe conduire que ſelon leurs » vuës. La mort des Princes ne peut que vous rendre odieux » aux troupes. Il n'eſt perſonne qui ne leur porte compaſ- » ſion, & pluſieurs des premiers Officiers ne craignent point » de témoigner publiquement combien il ſont indignés du » ſort cruel que vous leur préparez. « Téron ayant eu l'imprudence de les nommer, Herode les fit auſſi-tôt arrêter, avec Teron & ſon fils.

Généreuſe mais imprudente liberté d'un ancien Officier.

V. Un des barbiers du Roi, nommé Triphon, ſaiſi de je ſçai quel mouvement de frénéſie s'avança bruſquement, & s'accuſant lui-même: » Ce Teron, dit-il au Roi, m'a vive- » ment ſollicité de vous couper la gorge, lorſque je vous

» raſerois, & m'a promis qu'alexandre me donneroit pour » ce forfait une très-grande récompenſe. « Sur cette déclaration Herode fit mettre à la queſtion ce barbier, Teron & ſon fils, comme ceux-ci ne confeſſoient rien, & que ce barbier n'ajoûtoit rien à ſa dépoſition, il ordonna qu'on fît ſubir à Teron une plus forte queſtion. Son fils, déſeſpéré de la cruauté des tourments qu'il lui voyoit ſouffrir, promit de déclarer tout, ſi le Roi vouloit épargner ſon pere, & ne pas lui faire perdre la vie. Le Roi le lui ayant promis, il déclara que ſon pere, gagné par Alexandre, avoit en effet réſolu de lui donner la mort. Quelques-uns ont dit qu'il n'avoit fait cette dépoſition que pour ſauver ſon pere, mais d'autres ſoûtiennent qu'elle contenoit vérité.

VI. Herode ayant convoqué une aſſemblée du peuple, accuſa publiquement Teron & ceux des principaux Officiers qu'il lui avoit nommés & à ſa ſollicitation la multitude ſe jetta ſur eux & ſur le barbier Triphon, & les tua à coups de pierres & à coups de bâtons. Enſuite de cette exécution, Herode fit transférer Alexandre & Ariſtobule à Sébaſte, qui n'eſt pas éloignée de Céſarée, & on les y étrangla par ſon ordre. Leur corps furent portés à Alexandrie, où il avoit commandé qu'on les enterrât auprès d'Alexandre, leur ayeul maternel. Ce fut ainſi que moururent ces deux malheureux Princes.

Herode fait mourir Alexandre & Ariſtobule.

CHAPITRE XXVIII.

Enfans que laiſſent Alexandre & Ariſtobule.

I. PERSONNE ne pouvoit plus diſputer à Antipater le droit de ſuccéder au Royaume, mais il étoit devenu l'objet de l'exécration générale, parce qu'on ne croyoit pas même devoir douter qu'il n'eût, par ſes calomnies, procuré la mort de ſes freres: il ne voyoit point d'ailleurs, ſans de vives inquiétudes, croître les enfans qu'ils avoient laiſſés. Alexandre avoit eu deux fils de Glaphira, Tigrane & Alexandre, & Bérénice avoit donné à Ariſtobule trois fils, Herode, Agrippa & Ariſtobule, & deux filles, Herodiade & Mariamne. Herode, après avoir fait mourir Alexandre, renvoya Glaphira au Roi de Cappadoce ſon pere, avec ſa dot; il maria

Bérénice, veuve d'Ariſtobule, à l'oncle maternel d'Antipater, qui procura ce mariage pour ſe mettre en quelque faveur auprès de Salomé, avec laquelle il n'étoit pas bien (*a*). Il ménageoit beaucoup Pheroras, & lui faiſoit de riches préſens. Il envoyoit de très-groſſes ſommes d'argent à Rome, pour ſe concilier l'amitié de tous ceux qui étoient en quelque crédit auprès d'Auguſte; il combla auſſi de libéralités Saturninus & les principaux Officiers de Syrie; mais plus il donnoit plus on le haiſſoit, parce qu'on étoit perſuadé que ce n'étoit point par un noble ſentiment de généroſité qu'il prodiguoit tant de richeſſes, mais pour prévenir baſſement tous les ſujets qu'il avoit de craindre. Ainſi toutes ſes largeſſes ne lui attacherent perſonne, & ne ſervirent qu'à indiſpoſer de plus en plus contre lui ceux qui n'y avoient point de part. Bien loin de les diminuer cependant, il en augmentoit tous les jours la diſtribution, parce que, contre ſon eſpérance, il voyoit le Roi prendre un ſoin particulier des enfans des deux Princes, & que les ſentimens de compaſſion qu'il leur témoignoit, faiſoient aſſez connoître qu'il ſe repentoit de les avoir, par la mort de leurs peres, privés de la douce conſolation de vivre & de s'élever ſous leurs yeux.

Cabales de la famille Royale.

II. Ce Prince ayant un jour aſſemblé ſa famille & ſon Conſeil: il leur préſenta ces jeunes orphelins & dit, les yeux baignés de larmes: » Une cruelle deſtinée m'a ravi les peres » de ces infortunés enfans, la nature, & un juſte ſentiment » de compaſſion me les rend très-chers. Si j'ai eu le malheur » d'être le plus infortuné des peres, je veux être pour eux » l'ayeul le plus tendre & le plus affectionné, & pour leur » procurer les mêmes ſoins après moi, je les unis aujourd'hui » à mes plus fidéles amis; ainſi donc Pheroras, je donne vo- » tre fille en mariage à l'aîné des fils d'Alexandre, cette » alliance doit vous engager à en prendre des ſoins particu- » liers, & vous mon fils Antipater, je veux que vous ſer- » viez pareillement de pere à la fille d'Ariſtobule, je la donne » en mariage à votre fils; mon fils Herode, qui par ſa mere » eſt petit-fils d'un Souverain Pontife, épouſera l'autre fille » d'Ariſtobule. Telles ſont mes volontés: la plus ſenſible

Voës d'Herode pour l'établiſſement des enfans d'Alexandre & d'Ariſtobule.

(*a*) Bérénice, veuve d'Ariſtobule, étoit fille de Salomé & de Coſtobare. *Antiq. Juiv.* Livre dix-huitiéme, chapitre cinquiéme, numero quatriéme.

» preuve d'amitié qu'on puiſſe me donner ſera de s'y con-
» former, je regarderai comme mon ennemi quiconque cher-
» cheroit à les rendre vaines. Je prie Dieu de m'aider à faire
» réuſſir ces mariages au bien & à l'avantage de mon Etat &
» de ma Nation, & d'accorder à ces innocents orphelins les
» précieux regards de ſa bonté qu'il a refuſés à leurs peres.

III. En finiſſant ce diſcours Herode répandit encore des larmes abondantes, il leur fit mettre les mains les uns dans les autres, & après avoir embraſſé chacun d'eux, il congédia l'aſſemblée. A la vue de ces tendres & affectueux procédés d'Herode, Antipater demeura glacé d'effroi; il n'y eut perſonne qui ne remarquât l'extrême déplaiſir qu'il en conçut. Chaque témoignage d'affection qu'Herode donnoit aux jeunes Princes lui paroiſſoit un dégré de faveur qu'il perdoit auprès du Roi, ſon pere; il ne voyoit pour lui que des dangers à courir, ſi les fils d'Alexandre, outre la protection du Roi Archelaüs, étoient encore ſoûtenus par le Tétrarque Pheroras; il étoit d'ailleurs ſans ceſſe occupé de la haine générale que lui portoit la Nation, des ſentimens de pitié dont elle étoit prévenue pour ces infortunés enfans, auxquels on ne pouvoit oublier qu'une mort cruelle avoit ravi leurs peres, par l'effet de ſes calomnieuſes intrigues: ainſi il ne négligea rien pour anéantir ces projets de mariage.

Femmes & enfans d'Herode.

VI. Il craignit de faire uſage des fineſſes par leſquelles il ſçavoit ſi bien s'inſinuer dans les bonnes graces de ſon pere, qu'il connoiſſoit naturellement ſoupçonneux, & dont il redoutoit l'humeur, & ſe hazarda, pour cette fois, à lui parler ouvertement: il fut donc le trouver & lui dit, » qu'il le ſup-
» plioit de ne le pas priver de l'honneur dont il l'avoit jugé
» digne, & de ne le pas réduire à porter un jour le vain
» titre de Roi, tandis que d'autres jouiroient de toute l'au-
» torité Royale, ce qui arriveroit infailliblement, ſi à la pro-
» tection qu'Archelaüs ne manqueroit pas de donner à ſon
» petit-fils ſe trouvoit jointe celle que ne pouvoit pas lui re-
» fuſer Pheroras, s'il épouſoit ſa fille; qu'ainſi il le conjuroit
» de changer l'ordre de ces mariages, y ayant aſſez de Prin-
» ceſſes dans la famille Royale pour en donner une au fils
» d'Alexandre au lieu de la fille de Pheroras qu'il lui
» avoit deſtinée. « Herode avoit alors neuf femmes, dont ſept lui avoient donné des enfans. Antipater étoit fils de Doris, la

la fille du Grand-Prêtre lui avoit donné un fils qui portoit le nom d'Herode ; il avoit de Maltacé, Samaritaine, deux fils, Antipas & Archelaüs, & une fille nommée Olympias (*a*), que Joſeph, ſon neveu, épouſa ; de Cléopatre, qui étoit de Jeruſalem, deux fils auſſi, Herode & Philippe ; & de Pallas un fils, appellé Phaſaël ; ce Prince eut outre cela des filles, Roxane & Salomé, Phedra fut mere de la premiere, & Elpis de la ſeconde ; ſes deux autres femmes, dont l'une étoit ſa couſine, l'autre ſa niéce, ne lui donnerent point d'enfans. Outre Alexandre & Ariſtobule, la Reine Mariamne lui avoit donné deux Princeſſes. C'étoit d'après le nombre de Princes & de Princeſſes dont étoit alors compoſée la famille Royale qu'Antipater croyoit pouvoir ſupplier le Roi, ſon pere, de changer la diſpoſition des mariages qu'il avoit projettés.

V. Herode pénétra les funeſtes diſpoſitions d'Antipater à l'égard des jeunes Princes, & en conçut de vifs ſentimens d'indignation. Il ſe repréſenta les circonſtances malheureuſes de la mort de ſes deux fils, à qui il avoit lui-même fait perdre la vie, & craignant qu'ils n'euſſent été les victimes des calomnies par leſquelles leur frere s'étoit efforcé de les perdre, il s'anima de colere, lui parla très-durement, & le chaſſa de ſa préſence, mais il ſe laiſſa gagner dans la ſuite par ſes flatteries, & deſtina à ſon fils la fille d'Ariſtobule, & celle de de Pheroras au fils d'Ariſtobule (*b*).

Hero le change, à la ſollicitation d'Antipater, les arrangemens qu'il avoit pris pour les enfans d'Alexandre & d'Ariſtobule.

VI. Le changement d'Herode eſt une preuve ſenſible du pouvoir qu'Antipater s'étoit acquis ſur ſon eſprit par ſes com-

(*a*) » Et une fille nommée Olympe, que Joſeph ſon frere avoit épouſée. «] *M. d'Andilly.*] Il étoit le neveu d'Herode, fils de ſon frere Joſeph. L'Hiſtorien le dit dans ſes Antiquités Juives, Livre dix-ſeptiéme, chapitre premier, numero trois. Et le mot ἀδελφιδοῦς, dont il ſe ſert pour marquer ce qu'il étoit à Herode, ſignifie neveu. Mais Sig. Gelenius, guide ordinaire de M. d'Andilly, l'avoit traduit par *frater.* Genebrard s'en rapporte également ici au traducteur Latin, & chez lui, comme chez l'élégant Traducteur, Joſeph, mari d'Olympias, eſt frere d'Herode.

(*b*) Voyez la Remarque I. du Liv. 17. *Note de l'Editeur.* Le Pere Gillet eſt tombé ſans doute ici dans quelque confuſion en écrivant. Dans le chapitre ſecond du Livre dix-ſept des Antiquités Juives, numero 2. vers la fin, il fait dire à Joſeph qu'Antipater obtint par ſes importunités que *le fils d'Ariſtobule épouſeroit ſa fille, & la ſienne celle de Pheroras.* Il juſtifie ſa maniere de traduire Joſeph en cet endroit, par un article de ſa premiere Remarque ſur ce Livre : ici il fait dire à Joſeph toute autre choſe, & néanmoins il renvoie à cette Remarque. J'obſerve encore que ce qu'il lui fait dire differe de beaucoup de ce que lui font dire MM. d'Andilly & Havercamp.

plaiſances affectées. Salomé lui ayant demandé une grace à peu-près du même genre, en fut refuſée, quoiqu'elle fût ſa ſœur, & qu'elle eût employé pour l'obtenir la médiation de l'Impératrice. Elle ſouhaitoit épouſer Sillée, qui étoit Arabe. Mais Herode proteſta avec ſerment qu'il la regarderoit comme ſa plus grande ennemie, ſi elle ne renonçoit point à ce projet. Il la maria dans la ſuite, malgré elle, à un de ſes amis nommés Alexas, & donna une de ſes filles au fils d'Alexas, & l'autre à l'oncle maternel d'Antipater. Des deux filles qu'Herode avoit eues de Mariamne, l'une fut mariée à Antipater, fils de Salomé, l'autre à Phaſaël, fils de ſon frere.

CHAPITRE XXIX.

Intrigues de la Cour d'Herode.

I. ANTIPATER ayant fermé aux jeunes Princes toutes les voyes qui pouvoient les conduire à une élévation qui dérangeât ſes eſpérances, & fait régler ſur ce plan leurs établiſſemens futurs, crut les fondemens de la ſienne aſſez ſolidement établis. Par cette téméraire confiance, autant que par ſa profonde malice, il ſe rendit inſupportable à tout le monde; car pour vaincre tout obſtacle qui naîtroit de la haine implacable qu'on lui portoit, il ſongea à ſe faire craindre, en quoi Pheroras, qui regardoit ſa ſucceſſion au thrône comme très-aſſurée, ne fit aucune difficulté de l'aider. Une cabale qui ſe forma entre pluſieurs femmes de la Cour y cauſa de nouveaux troubles. L'épouſe de Pheroras, ſoûtenue par ſa mere & ſa ſœur, & par la mere d'Antipater, porta la hauteur & l'inſolence juſqu'à oſer traiter avec mépris & offenſer les deux filles du Roi. Le Roi haiſſoit toutes ces femmes, & ſurtout l'épouſe de Pheroras, à cauſe de l'inſulte perſonnelle qu'elle avoit faite à ſes filles; cependant aucune des autres femmes de la Cour n'oſoit les traverſer: (a) Salomé ſeule entreprit de rompre leur cabale, elle en inſtruiſit le Roi, lui repréſenta que les fréquentes aſſemblées que ces femmes tenoient entre elles annonçoient quelque manœuvre préjudiciable à ſon ſervice & au bien de l'Etat. Dès que ces femmes

(a) *Voyez* Remarque II. Liv. 17. Antiq. Juiv.

furent inſtruites que les dénonciations de Salomé avoient donné de l'humeur au Roi, elles ceſſerent de s'aſſembler & de ſe voir ouvertement, elles affecterent même, lorſquelles ſe trouvoient devant le Roi, d'être mal enſemble. Antipater, de ſon côté, jouoit le même perſonnage, ſoit à leur égard ſoit à l'égard de Pheroras, auquel il ſembloit prendre plaiſir de dire toujours quelque choſe de déplaiſant en préſence de tout le monde. Cependant toute la cabale ſe voyoit dans le ſecret, mangeoit nuitamment enſemble, & la difficulté de former ces ſortes d'aſſemblées ne faiſoit qu'affermir l'union qui les rendoit néceſſaires. Salomé étoit exactement informée de tout ce qui s'y paſſoit & de tout ce qui s'y propoſoit, & en rendoit un fidèle compte au Roi.

II. Ce Prince ne put enfin retenir ſa colere, elle éclata ſur-tout contre la femme de Pheroras, parce que Salomé l'avoit toujours chargée plus que les autres. Il aſſembla ſes proches & ſes amis & l'accuſa devant eux, entre autres choſes, d'avoir, par des récompenſes, entretenu des Phariſiens dans leur projet de déſobéiſſance à ſes ordres, d'avoir, par des maléfices, allumé dans l'ame de ſon frere une violente haine contre lui; il lui reprocha ſur-tout le mépris outrageant qu'elle avoit pour ſes filles, & ſe plaignit amerement de l'inſulte qu'elle leur avoit faite, adreſſant enſuite la parole à Pheroras, » Choiſiſſez, dit-il, entre elle & moi, je ne me regarde » plus comme votre frere, ſi vous la retenez pour épouſe. « Pheroras ayant répondu qu'il aimeroit mieux mourir que de vivre ſéparé de ſa femme, Herode embarraſſé, ſe tourna vers Antipater & lui défendit de voir Pheroras, ſa femme, ni perſonne qui lui appartînt. Antipater n'eut garde de rien faire publiquement de contraire à cette défenſe, mais il ne laiſſa pas de paſſer les nuits chez Pheroras; dans la crainte cependant que Salomé, qui l'obſervoit de près, ne le découvrît encore, il ſe ménagea un voyage à Rome, par l'entremiſe des amis qu'il y avoit, & qui à ſa ſollicitation, écrivirent à ſon pere, qu'il n'eût pas dû différer ſi long temps à l'envoyer paſſer quelque temps auprès d'Auguſte. Herode le fit auſſi-tôt partir avec un équipage magnifique, & de groſſes ſommes d'argent. Il lui confia ſon Teſtament pour le communiquer à Auguſte: ce Teſtament le déclaroit ſon ſucceſſeur

immédiat à la couronne, & à ſon défaut Herode, qu'il avoit eu de Mariamne, fille du Grand-Prêtre Simon.

III. L'Arabe Sillée s'embarqua en même temps pour Rome : bien qu'il n'eût rien exécuté de ce que l'Empereur avoit ordonné, il y alloit pour ſe défendre contre Antipater, ſur ce qui avoit été déja l'objet des accuſations formées contre lui par Nicolas ; il avoit encore à y répondre ſur une affaire grave, pour laquelle Aretas, ſon Roi, le recherchoit. Il avoit fait mourir pluſieurs des Officiers de ce Prince, & entre autres Soëme, l'un des plus puiſſants Seigneurs de Pétrée ; il avoit gagné, par ſes préſens, Phabate, intendant de l'Empereur, & l'avoit engagé à le ſervir contre Herode. Mais depuis Herode avoit, par de plus riches libéralités, détaché ce même Phabate du parti de Sillée, & ſe ſervit de lui pour faire mettre à exécution tous les ordres qu'Auguſte avoit donnés en ſa faveur. Sillée, outré de ce que les préſens qu'il avoit faits à Phabate étoient en pure perte, l'accuſa de préférer lâchement les intérêts d'Herode à ceux de l'Empereur. Phabate fut extrêmement ſenſible à ce reproche, & dans la colere dont il étoit animé il révéla à Herode, qui continuoit à lui témoigner beaucoup d'égards, les ſecrets que Sillée lui avoit confiés, & lui conſeilla de s'aſſurer de Corinthe, ſon capitaine des gardes, que Sillée avoit corrompu par de l'argent. Herode héſita d'autant moins à profiter de l'avis, que ce Corinthe, qui avoit été élevé dans le palais, étoit Arabe d'origine ; il le fit arrêter, & avec lui deux autres Arabes, dont l'un étoit ami de Sillée, & l'autre chef de ſa tribu (*a*). ils avouerent à la queſtion, que Corinthe leur avoit donné une groſſe ſomme d'argent pour les engager à tuer Herode Saturninus, Gouverneur de Syrie, les ayant de nouveau examinés, les envoya à Rome.

Le capitaine des gardes d'Herode eſt arrêté.

IV. Cependant Herode preſſoit vivement Pheroras de renvoyer ſa femme, & comme il ne ſçavoit comment la punir ; quelque ſujet qu'il eût de la haïr, il céda enfin à la violence de ſon reſſentiment, & lui ordonna de ſortir de ſes Etats avec ſon mari. Pheroras, peu ſenſible à cet affront, ſe retira dans ſa Tétrarchie, & jura que la mort ſeule d'Herode

(*a*) Et l'autre garde du corps d'Herode. Ce n'eſt point le guide de M. d'Andilly qui l'égare ici, car il a fort bien traduit *Philarchum*.

mettroit fin à ſon exil, & qu'on ne le reverroit point revenir tant qu'il ſeroit en vie. Ce Prince en effet étant tombé malade dans la ſuite, Pheroras ne voulut point le venir voir, quoiqu'il l'en fît très-inſtamment prier, parce que croyant mourir, il vouloit le charger de quelques ordres particuliers. Herode, contre toute eſpérance, recouvra la ſanté, & fit peu après montre de ſentimens plus tendres pour ſon frere, car ayant appris qu'il étoit tombé malade, il alla le viſiter, & en prit de très-grands ſoins; mais ſes ſoins, ainſi que tous les remedes, furent inutiles, Pheroras mourut en peu de jours. Quoiqu'Herode l'eût conſtamment aimé juſqu'au dernier moment de ſa vie, on publia cependant qu'il l'avoit empoiſonné. Il fit porter ſon corps à Jeruſalem, ordonna un deuil général dans toute la Nation, & lui fit faire des obſeques magnifiques. Ce fut ainſi que termina ſa vie l'un de ceux qui, par leurs intrigues, l'avoient fait perdre à Alexandre & à Ariſtobule.

CHAPITRE XXX.

I. APRE'S la mort de Pheroras la vengeance divine commença à pourſuivre Antipater, principal auteur des horribles méchancetés qui avoient cauſé la ruine des Princes Alexandre & Ariſtobule. Car quelques-uns des affranchis de Pheroras furent trouver Herode, &, pénétrés de douleur, lui dirent que ſon frere avoit été empoiſonné; que ſon épouſe lui avoit préſenté quelques mets dont l'apprêt avoit paru extraordinaire, & qu'en ayant mangé, il étoit tombé auſſi-tôt malade; que ſa mere & ſa ſœur avoient fait venir deux jours auparavant une habile empoiſonneuſe d'Arabie, pour lui préparer un philtre, mais que gagnée par Sillée, dont elle étoit fort aimée (*a*), elle lui avoit donné au contraire un poiſon.

II. Herode, qui en avoit de grands ſoupçons, fit donner la queſtion à quelques eſclaves & à quelques affranchies de la maiſon de Pheroras. L'une d'entre elles s'écria au milieu des

(*a*) Καὶ τὸν Συλλαίου ἑταῖρον ἐν ταῖς μάλιστα. Et des plus intimes de Sillée. *Antiq. Juiv.* Liv. 17.

tourmens : » Dieu puiſſant, qui gouvernez le ciel & la terre, » puniſſez la mere d'Antipater, des maux cruels qu'elle eſt » cauſe qu'on nous fait endurer. « Herode profita de cette ouverture pour ſe procurer des preuves certaines de la vérité qu'il cherchoit ; cette femme lui apprit l'intelligence qu'entretenoit la mere d'Antipater avec Pheroras, avec ſa femme, ſa belle-mere, ſa belle-ſœur, leurs aſſemblées ſecretes ; qu'Antipater & Pheroras ne manquoient pas de s'y trouver en ſortant de chez le Roi, qu'ils y paſſoient la nuit en feſtins, après avoir renvoyé leurs domeſtiques. Telle fut la dépoſition de cette affranchie.

Dépoſitions des eſclaves de Pheroras.

III. Herode ayant enſuite fait donner la queſtion ſéparément à chacune de ces femmes, toutes les dépoſitions ſe trouverent conformes à la premiere, & lui apprirent que le voyage d'Antipater à Rome, & la retraite de Pheroras dans la Pérée (*a*), étoient concertées entre eux, » parce que, ſe diſoient-ils, » la mort d'Alexandre & d'Ariſtobule devoit leur faire appré- » hender le même ſort pour eux & pour leurs femmes, & » qu'il y auroit de l'imprudence de ſe flatter qu'Herode, » n'ayant épargné ni la Reine Mariamne, ſon épouſe, ni les » fils qu'elle lui avoit donnés, il épargnât déſormais perſonne ; » qu'ainſi, le ſeul parti qu'ils avoient à prendre, étoit de ſe » dérober par la fuite à la férocité de cette bête farouche. « Herode apprit encore par les dépoſitions de ces femmes, que ſouvent Antipater ſe plaignoit chez ſa mere, de ce » qu'étant » déja vieux, & ſon pere rajeuniſſant tous les jours, il ne ſe- » roit peut-être jamais Roi, ou de ce qu'au moins, s'il ſurvi- » voit à ſon pere, ce ſeroit toujours de trop peu pour qu'il » pût goûter parfaitement le plaiſir de régner ; » qu'il joignoit à ces plaintes des marques d'inquiétudes au ſujet des enfans « d'Alexandre & d'Ariſtobule, en qui il voyoit renaître les » têtes de l'hydre, qu'il paroiſſoit ſur-tout mécontent de ce » que le Roi le privoit de l'eſpérance qu'il avoit pu naturelle-

(*a*) Au numero 3. c'eſt par-delà le Jourdain que Pheroras devoit ſe retirer, dans la traduction de M. d'Andilly, & au numero ſuivant, c'eſt à Petra ; c'eſt en effet comme a traduit ces deux endroits Sig. Gelenius. Mais c'eſt dans la Pérée que Pheroras devoit ſe retirer, & où il ſe retira. Dans la Note *y* M. Reland paroît croire que ce fut à Pétra : On ne voit pas ſurquoi fondé. Il ſe retira dans ſa Tétrarchie. Les ſervantes auxquelles Herode fit donner la queſtion le diſent dans les Antiquités Juives, & la Tétrarchie de Pheroras n'étoit pas certainement en Arabie.

» ment concevoir, qu'à ſon défaut ſes enfans parviendroient » à la couronne, en y appellant au lieu d'eux Herode, qu'il » avoit eu de Mariamne, fille du Grand-Prêtre Simon; mais » que quant à cet objet, il diſoit qu'il falloit que ſon grand » âge lui eût fait perdre le ſens, s'il s'étoit imaginé que ſon » Teſtament ſeroit exécuté, qu'il y mettroit lui même un ob- » ſtacle, en ne laiſſant aucun de ſa famille le ſurvivre. « Les dépoſitions de ces femmes contenoient encore, » qu'Antipa- » ter ajoutoit à tout cela, qu'encore bien que jamais pere » n'eût tant haï ſes enfans qu'Herode haiſſoit les ſiens, il » haiſſoit encore plus ſes freres; qu'il en donnoit pour preuve » les cent talents qu'il lui avoit depuis peu donnés pour l'en- » gager à ne parler jamais à Pheroras; que Pheroras s'étant » alors écrié, quel mal lui avons-nous donc fait? Antipater » lui avoit répondu: Plût à Dieu que, content de nous avoir » dépouillé de tout, il nous laiſſât au moins la vie, car eſt- » il quelque moyen de ſe ſouſtraire à la rage d'une bête auſſi » altérée de ſang? il ne peut même ſouffrir qu'on ſe témoi- » gne publiquement quelque amitié: réduits aujourd'hui à » nous voir en ſecret, nous le ferons bientôt ouvertement, » ſi nous prenons des ſentimens aſſez mâles pour conduire » nos mains à ſeconder notre courage.

IV. Telles furent les dépoſitions de ces femmes appliquées à la queſtion, qui déclarerent auſſi que Pheroras avoit projetté de s'enfuir en Pérée. Herode y ajoûta d'autant plus de foi, qu'elles firent mention des cent talents, parcequ'il n'avoit traité de cette affaire qu'avec le ſeul Antipater. Doris, mere d'Antipater, fut le premier objet de ſa fureur, il lui ôta tous les bijoux qu'il lui avoit donnés, dont le prix montoit à de très-grandes ſommes, & la chaſſa pour la ſeconde fois du Palais; il prit des ſentimens de pitié pour les femmes qu'il avoit fait tourmenter, & ordonna qu'on en eût ſoin. Tout ce qu'il venoit d'entendre l'avoit ſaiſi d'une telle frayeur, que le moindre ſoupçon conçu contre quelqu'un lui cauſoit les plus vives allarmes, & que, pour ne laiſſer échapper aucun coupable, il faiſoit ſouvent arrêter & appliquer à la queſtion des perſonnes très-innocentes.

V. Il la fit donner à Antipater de Samarie, Intendant de la maiſon de ſon fils Antipater, qui déclara que ſon maître

» avoit fait venir d'Egypte, par le moyen d'un de ſes amis ;
» qui ſe nommoit Antiphile, un poiſon mortel qu'il lui deſti-
» noit, qu'Antiphile l'avoit donné à Theudion, oncle d'An-
» tipater, & Theudion à Pheroras, parce que, pour ſe met-
» tre à couvert de tout ſoupçon, Antipater avoit prié Phe-
» roras de s'en charger, & d'attendre qu'il fût arrivé à Rome
» pour le faire prendre au Roi, & que Pheroras avoit donné
» ce poiſon à garder à ſa femme. « Herode à l'heure même envoya commander à la veuve de Pheroras de le venir trouver, & d'apporter avec elle ce poiſon. Elle ſortit, ſous prétexte de l'aller querir, & dans la crainte qu'une telle découverte faite par Herode ne le portât, dans ſa colere, à lui faire ſubir une queſtion rigoureuſe, elle ſe précipita du haut du palais en bas ; mais par une permiſſion particuliere de Dieu, qui, comme il y a lieu de le croire, vouloit punir Antipater, n'étant point tombée ſur la tête, elle ne ſe tua point. On l'apporta ſans connoiſſance devant le Roi, qui lui demanda, lorſqu'on l'eut fait revenir à elle, pourquoi elle s'étoit ainſi précipitée, il l'aſſura qu'il ne lui ſeroit fait aucun mal ſi elle confeſſoit la vérité, mais que ſi elle uſoit de quelque ſorte de déguiſement, il feroit mettre ſon corps en tel état par les tortures, qu'il ne reſteroit aucun de ſes membres à enterrer.

VI. La veuve de Pheroras reſta quelque temps ſans répondre, & dit enſuite : » Pourquoi, mon mari étant mort,
» craindrois-je de révéler des ſecrets importants ? Seroit-ce
» pour conſerver la vie à Antipater, qui nous conduit tous
» à notre perte ? Ecoutez Herode : Que Dieu, ſeul vrai té-
» moin de la vérité, & que nul homme ne peut tromper,
» m'écoute en même temps que vous : Pheroras prêt à mou-
» rir, & touché de vous voir aſſidu & fondant en larmes au-
» près de ſon lit, m'appella & me dit : Je me ſuis étrange-
» ment trompé, ma femme, dans le jugement que je por-
» tois des ſentimens de mon frere à mon égard, il m'aimoit,
» je le haiſſois, & je le haiſſois au point d'avoir voulu le
» faire mourir, lui que je vois comblé d'une ſi vive dou-
» leur, par la ſeule appréhenſion qu'il a de ma mort ; mais je
» reçois le juſte châtiment de mon ingratitude. Je vous ai
» donné à garder un poiſon que j'ai reçu d'Antipater, & que
» je me ſuis chargé de faire prendre au Roi, mon frere,
» allez-le

» allez-le querir, & brûlez-le à l'inſtant devant moi, afin » que mon ame ne demeure point ſouillée des horreurs d'un » auſſi déteſtable crime. Je fis ce qu'il me commandoit, j'ap- » portai le poiſon, j'en jettai la plus grande partie dans le » feu en ſa préſence, & jugeant que ma vie n'étoit peut-être » pas en ſûreté, je me conſervai le reſte pour m'en ſervir » contre moi-même, & me ſouſtraire à votre redoutable ven- » geance.

VII. Elle préſenta en même temps la boëte où étoit renfermé ce reſte de poiſon. Le Roi fit donner la queſtion à la mere & au frere d'Antiphile. Ils confeſſerent qu'Antiphile avoit apporté cette boëte d'Egypte, & que le poiſon qu'elle renfermoit lui avoit été remis par ſon frere, qui étoit médecin à Alexandrie: il ſembloit que les manes vengereſſes d'Alexandre & d'Ariſtobule, attachées à la pourſuite de la famille Royale, erroient de toutes parts pour conduire les eſprits à la découverte des choſes les plus cachées, & faire ſoumettre à un examen rigoureux ceux qui paroiſſoient les plus éloignés de tout ſoupçon. Les freres de Mariamne, fille du Grand-Prêtre Simon, mis à la queſtion par Herode, lui apprirent qu'elle avoit eu connoiſſance de la conſpiration. Il punit dans la perſonne du fils le crime de la mere, & effaça de ſon Teſtament Herode, qu'il avoit eu d'elle, & qu'il avoit déſigné pour ſuccéder à Antipater.

CHAPITRE XXXI.

I. TOUT ce qu'Herode avoit juſques-là recueilli de preuves des pernicieux deſſeins d'Antipater fut enfin confirmé par les dépoſitions de Batille. (a) C'étoit l'un des affranchis d'Antipater. Il revenoit de Rome, & apportoit un nouveau poiſon, compoſé de venin d'aſpic & d'autres ſerpens, afin que ſi le premier poiſon ne produiſoit point d'effet, Pheroras & ſa femme fiſſent prendre ce ſecond au Roi. Pour comble d'audace & de méchanceté, Antipater avoit chargé cet affranchi de lettres qu'il ſuppoſoit dans les ſiennes être écri-

Fauſſes Lettres contre Archelaüs & Philippe, qu'Antipater fait rendre à Herode.

(a) *Voyez* Antiq. Juiv. Liv. 17. chap. 4. num. 3.

tes à Herode par les amis qu'il avoit à Rome, contre ſes freres Archelaüs & Philippe. Le Roi avoit fait élever ces deux Princes à Rome; ils commençoient à ſe former & donnoient de grandes eſpérances. Antipater en prit ombrage & réſolut de s'en défaire. Pour cela, outre ces Lettres ſuppoſées, il avoit, par de grands préſens, engagé d'autres amis d'Herode à lui en écrire de véritables. Toutes ces Lettres ſe rapportoient à accuſer ces jeunes Princes de ſe répandre en invectives contre le Roi, de ſe plaindre hautement de la mort d'Alexandre & d'Ariſtobule, & de témoigner un mécontentement ſenſible de ce que le Roi les faiſoit revenir de Rome. Herode leur mandoit en effet de ſe rendre auprès de lui, & ce retour cauſoit de véritables inquiétudes à Antipater.

11. Il l'avoit ſi fort appréhendé, que dès avant qu'il partît pour ſon voyage de Rome, il en faiſoit venir, à force d'argent, des Lettres qui tendoient au même but, feignant néanmoins toujours, lorſque le Roi, auquel il n'étoit point encore devenu ſuſpect, lui en parloit, de défendre les Princes, en ſuppoſant que quelques-unes des choſes que contenoient ces Lettres étoient fauſſes, & que leur jeuneſſe rendoit excuſables les autres fautes dont on les accuſoit. Au reſte, pour faire prendre le change au Roi ſur les prodigieuſes ſommes qu'il employoit à ſe ménager toutes ces intrigues, il achetoit des étoffes magnifiques, des tapis, des vaſes d'or & d'argent, toutes ſortes de meubles & de bijoux précieux, afin de faire paſſer, à la faveur de ces dépenſes apparentes, les grandes ſommes qu'il donnoit aux fauſſaires dont il ſe ſervoit; il prenoit d'ailleurs pour prétexte de toutes ces ſomptueuſes acquiſitions, auxquelles il publioit avoir employé deux cents talents, les grands préſens qu'il ſeroit obligé de faire pour venir à bout de l'affaire qu'il avoit à ſoûtenir contre Sillee. Tant d'odieuſes manœuvres ne purent reſter plus long-temps cachées, le détail de ſes intrigues, même les moins criminelles, devint public, & ce fut le déteſtable attentat qu'il méditoit qui occaſionna cet éclat, par le grand nombre de perſonnes qui avoient dépoſé à la queſtion de la réalité du parricide qu'il vouloit commettre, ainſi que par toutes les Lettres qu'il avoit écrites ou fait écrire pour procurer la mort de ſes freres, Archelaüs & Philippe, comme il avoit procuré celle d'Alexandre & d'Ariſtobule. Cependant aucun de ceux qui allerent à Rome ne lui

donna avis du mauvais état où étoient ſes affaires en Judée, quoiqu'entre le temps où l'on fit les recherches dont je viens de parler & ſon retour de Rome il ſe fût paſſé ſept mois : preuve bien ſenſible de la haine que tout le monde lui portoit. Peut-être auſſi que le ſang d'Alexandre & d'Ariſtobule, qui crioit vengeance contre lui, fermoit la bouche de ceux qui auroient voulu le lui apprendre. Il écrivit enfin au Roi pour lui annoncer ſon retour, & l'informa des marques de diſtinction dont l'Empereur ſe propoſoit d'honorer ſon départ.

III. Herode ſouhaitoit fort tenir ſous ſa main ce fils dénaturé, qui en vouloit à ſa vie, mais il craignoit que, ſur quelque avis, il ne ſe tînt ſur ſes gardes : ainſi il prit le parti de feindre, & lui répondit avec bonté ; il le prioit par ſa Lettre de preſſer ſon départ, & lui promettoit d'oublier volontiers les ſujets de plainte qu'il avoit contre ſa mere, s'il ſe rendoit inceſſamment auprès de lui, car il n'ignoroit pas qu'Antipater avoit été informé de ſa diſgrace. Antipater avoit auparavant appris à Tarente la mort de Pheroras, en avoit paru extrêmement affligé, ce qui lui mérita les louanges de pluſieurs perſonnes, qui crurent de bonne-foi que ſa douleur étoit l'effet de ſa tendre affection pour ſon oncle. Mais ces regrets, autant qu'il eſt poſſible de le conjecturer, n'étoient qu'un véritable déſeſpoir de voir avorter ſon déteſtable projet : il pleuroit dans ſa perſonne non Pheroras, ſon oncle, mais ſon complice & l'inſtrument néceſſaire au ſuccès de ſes criminels deſſeins. La grande part qu'il y avoit eue lui cauſoit de vives allarmes, il craignoit ſur-tout qu'on ne découvrît le poiſon qu'il avoit préparé. Il reçut en Cilicie la Lettre du Roi, dont nous venons de parler, & prit en conſéquence le parti de hâter ſon retour. Cependant lorſqu'il fut arrivé à Celenderis, les ſérieuſes réflexions qu'il fit ſur la diſgrace de ſa mere firent naître dans ſon ame de ſiniſtres preſſentimens de ce qu'il devoit appréhender pour lui-même. Les plus ſages de ſes amis lui conſeillerent de ne ſe point préſenter devant le Roi qu'il ne fût exactement inſtruit du motif qui l'avoit porté à la chaſſer du Palais, parce qu'ils craignoient qu'on ne lui imputât quelque part dans les crimes dont elle avoit été accuſée. Les moins prudents, & qui étoient plus animés du deſir de revoir leur Patrie qu'ils ne prenoient d'in-

térêt à ſa conſervation, l'exhortoient au contraire à ſe rendre promptement auprès du Roi, de peur que s'il différoit, il n'en conçût quelques ſoupçons, & que ſes ennemis n'en profitaſſent pour le calomnier, ils lui repréſentoient » que ſi l'on avoit entre-» pris quelque choſe contre lui, on ne l'avoit oſé ni pu faire que » pendant ſon abſence, que perſonne n'auroit été aſſez hardi pour » chercher à lui nuire, s'il fût toujours demeuré auprès du Roi, » qu'il ne pouvoit pas raiſonnablement, ſur de vaines appréhen-» ſions, riſquer de ſe voir dépouiller d'un bien certain, qu'ainſi » il devoit ſe hâter de ſe rendre auprès du Roi, pour recevoir » de ſa main une couronne qui le regardoit ſeul. « Ces réfle-xions déterminerent Antipater, & ſon mauvais génie diri-geant ſa marche, il continua ſon voyage & vint débarquer au port de Céſarée (*a*).

IV. Antipater fut extrêmement ſurpris de ſe trouver dans cette ville comme dans une vaſte ſolitude. Fui de tout le monde, parcequ'il étoit généralement haï, & qu'on croyoit pouvoir déſormais manifeſter librement cette haine, la crainte qu'on avoit d'Herode fut une nouvelle raiſon pour laquelle pluſieurs perſonnes n'oſerent l'aborder, parce que le bruit de ce qui ſe paſſoit à ſon ſujet s'étoit déja répandu dans tou-tes les villes, tandis qu'il étoit le ſeul qui n'en avoit point de connoiſſance : ainſi ſon retour de Rome fut auſſi triſte & auſſi humiliant que ſon embarquement pour cette ville avoit été brillant & pompeux. Il ne douta plus alors que la ſituation de ſes affaires ne fût fort changée à la Cour, mais il prit le parti d'uſer de ſa diſſimulation ordinaire, & quoique ſon ame fût en proie aux plus accablantes inquiétudes, il ſe crut dans la néceſſité d'af-fecter l'air de la confiance la plus aſſurée. Il n'y avoit plus moyen de fuir ni de ſe ſouſtraire aux maux dont il ſe voyoit environné, il ne lui venoit aucunes nouvelles certaines de ce qui ſe paſſoit à la cour, parce que le Roi avoit défendu avec de grandes menaces qu'on lui en donnât ; cependant il oſoit encore dans quelques momens ſe flatter, ou qu'on n'au-roit rien découvert de ſes deſſeins, ou que ſi l'on en avoit pénétré quelque choſe, il en diſſiperoit aiſément les premieres

(*a*) » Et après avoir paſſé par Sébaſ-» te, prit terre au port de Céſarée. « [*M. d'Andilly.*] Sébaſte & Céſarée étoient la même choſe, comme Athenes & le Pirée. Il ſemble ſeulement que la ville s'appelloit Céſarée, & le port Auguſte Sébaſte. *Voyez* Antiq. Juiv. Liv. 15 chap. 9. num. 6. Liv. 17. chap. 5. num. 1.

impreſſions par d'artificieuſes défaites ou par l'aſſurance avec laquelle il nieroit tous les faits. C'étoient en effet les deux ſeules reſſources qu'il eût alors.

V. Dans cette confiance il ſe préſenta au palais, mais la porte en ayant été refuſée à ceux qui l'accompagnoient, il fut contraint d'entrer ſeul. Lorſqu'il fut en préſence du Roi, qui étoit pour-lors avec Varus, Gouverneur de Syrie, il s'avança hardiment pour l'embraſſer, mais le Roi le repouſſa promptement avec la main, & détournant la tête s'écria : » Oſes-tu bien, déteſtable parricide, penſer à m'embraſſer ? » Puiſſes-tu périr ſous le poids des crimes dont tu es chargé, » ne me touches pas que tu ne t'en ſois juſtifié, je te cite » au Tribunal de Varus, qui ſe trouve heureuſement ici pour » prononcer ton arrêt : retire-toi, & ſonges à te défendre » dans la journée de demain, c'eſt le ſeul terme que je t'ac- » corde pour préparer tes honteuſes défaites. « Ces paroles le pénétrerent d'une ſi ſubite frayeur, qu'il ſe retira ſans répondre, mais ſa mere & ſa femme étant venues le trouver, & l'ayant inſtruit de toutes les dépoſitions qui avoient été faites contre lui, il connut toute l'horreur de ſa ſituation & ſe mit à préparer ſes moyens de défenſes.

CHAPITRE XXXII.

I. LE Roi aſſembla le lendemain un grand conſeil, auquel il appella toute ſa famille, ſes amis & ceux d'Antipater. Il préſida à cette Aſſemblée avec Varus, & ordonna qu'on fît entrer tous les témoins, & quelques domeſtiques de la mere d'Antipater, qu'on avoit arrêtés depuis peu. Ils étoient chargés de Lettres qu'elle écrivoit à ſon fils, & qui étoient conçues en ces termes : » Puiſque le Roi votre pere » a découvert tous vos deſſeins, ne vous rendez pas auprès » de lui, à moins que vous ne ſoyez aſſuré de la protection » de l'Empereur. « L'ordre du Roi ayant été exécuté, Antipater entra & alla ſe jetter aux pieds de ſon pere, il le ſupplia de ne le pas condamner ſans l'avoir entendu, parce que, s'il vouloit bien écouter ſans aucune ſorte de préoccupation

Conſeil qu'Herode tient contre Antipater.

ce qu'il avoit à dire pour ſa juſtification, il ſe perſuadoit qu'il viendroit facilement à bout de lui prouver qu'il étoit très-innocent.

II. Le Roi, d'un ton abſolu, lui impoſa ſilence, & s'adreſſant à Varus, il lui parla en cette ſorte : » Je ne puis » douter, Varus, que vous & tout autre Juge équitable, ne » regardiez Antipater comme le plus méchant de tous les » hommes, mais j'ai quelque ſujet de craindre que, prévenu » peut-être contre moi-même, vous ne penſiez que j'ai pu » mériter toutes les afflictions qui m'accablent, & ſur-tout » d'avoir donné le jour à de tels enfans ? Prenez pour moi » d'autres ſentimens, je mérite toute votre compaſſion, pour » avoir eu la foibleſſe de tant aimer des fils ſi criminels. J'a- » vois deſtiné au thrône Alexandre & Ariſtobule dès leurs » premiere jeuneſſe, je les avois fait élever à Rome à grands » frais, je leur avois procuré la protection de l'Empereur, » & leur état pouvoit faire envie à des têtes couronnées. Ils » m'ont forcé de les faire mourir par leur déteſtable attentat » contre ma vie. C'eſt ſur Antipater que j'ai fait tomber » l'avantage de leur ruine, je ne me ſuis occupé que du ſoin » de lui aſſurer, quoiqu'il fût jeune encore, la ſucceſſion de » mes Etats ; mais cette bête furieuſe, après avoir indi- » gnement abuſé de ma patience, a tourné ſa rage contre » moi. Je vis trop long-temps à ſon gré, ma vieilleſſe lui eſt » inſupportable, le thrône auroit pour lui peu d'appas, s'il » n'y montoit par un parricide. Je mérite bien au reſte cette » ingratitude de ſa part, pour la trop facile bonté qui m'a » porté à le rappeller de la campagne où je l'avois relégué, » & à le déclarer mon ſucceſſeur à l'excluſion des enfans » que j'avois eus de la Reine Mariamne. Je vous fais ici, Va- » rus, l'aveu ſincere d'une faute que je crois devoir me re- » procher : j'ai donné occaſion aux deux Princes que j'ai per- » dus de s'animer contre moi, en les faiſant déchoir, par » une injuſte préférence pour Antipater, des juſtes eſpéran- » ces qu'ils devoient avoir de monter un jour ſur le thrône. » Qu'ai-je d'ailleurs jamais fait pour ces Princes, en compa- » raiſon de ce que j'ai fait pour lui ? Je l'ai déclaré mon ſuc- » ceſſeur par mon Teſtament, & lui ai en quelque ſorte cédé » la couronne de mon vivant, en lui en laiſſant exercer preſ-

» que toute l'autorité ; outre cinquante talents de revenu » fixe que je lui ai aſſignés, j'ai eu ſoin qu'on lui fournît de mon » thréſor des ſommes conſidérables, je lui ai tout récem- » ment donné trois cents talents pour ſon voyage de Rome, » je l'ai recommandé à l'Empereur comme le ſeul de ma » maiſon qui ſe ſoit ſincerement intéreſſé à ma conſervation. » Eh ! qu'avoient fait Alexandre & Ariſtobule, en compa- » raiſon de la noirceur de ſes forfaits ? Les preuves qu'on a » eues contre eux étoient-elles de la force de celles qui atteſ- » tent ſa conſpiration, & cet infame parricide oſe encore » entreprendre de ſe juſtifier ! Peut-il donc eſpérer d'étouffer » la vérité par d'artificieux détours ?

» Tenez-vous ſur vos gardes, Varus, je connois toute la » malice de ce monſtre. Je vois les larmes hypocrites qu'il » va répandre, les couleurs ſpécieuſes qu'il va donner à ſa » conduite ne me ſurprendront point ; il m'exhortoit, le four- » be, lorſqu'Alexandre vivoit, de me défier de lui, & de ne » confier ma perſonne qu'à des ſujets fidèles. Il me ſuivoit » lorſque je me mettois au lit, regardant par-tout ſi quelque » mal intentionné ne ſe ſeroit point caché en quelque endroit » ſuſpect, il m'invitoit à prendre un doux ſommeil, & à » bannir de mon eſprit tout chagrin, toute inquiétude ; il » prenoit ſouvent le ſoin de me conſoler de la mort d'Ale- » xandre & d'Ariſtobule, & décidoit effrontément du plus » ou du moins d'affection qu'il ſuppoſoit qu'avoient pour moi » mes autres enfans, ſe donnant toujours pour le ſeul qui » eût les yeux aſſiduement ouverts pour ma conſervation : » lorſque je me rappelle toutes ces choſes, & qu'en y réflé- » chiſſant tout me prouve que ces grandes affectations de » zèle n'étoient que fourberies & impoſtures, à peine, Va- » rus, puis-je croire que je ſuis en vie, tant il me paroît » ſurprenant que je ne ſois pas tombé dans des piéges ſi mé- » chamment & ſi habilement tendus ; puis donc que quel- » que génie mal-faiſant ſe plaît à mettre le trouble dans » ma maiſon & à ſoulever contre moi ceux qui devroient » m'être le plus attachés, je me réſous à pleurer dans ma » ſolitude mes deſtinées, mais je proteſte que je ne ceſſerai » jamais de punir ceux qui conſpireront contre ma vie, quand » je devrois, pour la conſerver, faire mourir le dernier de » mes enfans.

III. Le trouble dont le Roi ſe trouva ſaiſi en prononçant ces dernieres paroles l'empêchant de continuer, il ordonna à Nicolas de lire les informations. Antipater, qui étoit demeuré juſques-là proſterné à terre aux pieds d'Herode, leva la tête & dit : » Vous venez vous-même, mon pere, de faire
Antipater tâche de ſe juſtifier.
» mon apologie, car comment puis-je paſſer pour un parricide, après l'aveu que vous faites du ſoin exact avec lequel » j'ai toujours veillé à votre conſervation ? Vous dites que ces » grandes affectations de zèle de ma part n'étoient que fourberies & impoſtures. Comment, avec autant d'adreſſe & » d'intelligence qu'on m'en ſuppoſe en toute autre affaire, » ai-je pu être aſſez inſenſé ou aſſez ſtupide pour ne pas ſentir qu'il n'étoit pas facile de cacher aux hommes un crime » auſſi odieux que celui dont on m'accuſe, & qu'il étoit du » tout impoſſible de le cacher à Dieu, notre Souverain Juge, » qui voit tout, eſt préſent par-tout, & à la connoiſſance » duquel rien ne ſe dérobe ? Ignorois-je donc la juſte vengeance que ce Juge ſuprême a exercée ſur mes freres, & de » quelle ſorte il a permis qu'ils ayent été punis de leurs mauvais deſſeins contre vous ? Par quels motifs me ſerois-je » porté à en former d'auſſi criminels, ſeroit-ce par l'envie de » regner ? je régnois déja ; ſeroit-ce par la penſée que vous » me haiſſiez ? un fils peut-il être plus tendrement aimé de ſon » Pere que je ſçavois l'être de vous ! ſeroit-ce que j'aurois » eu quelque autre ſujet d'appréhenſion ? en vous rendant » mes devoirs & veillant à votre ſûreté, je tenois tout le » monde dans un juſte état de crainte : ſeroit-ce que j'euſſe » manqué d'argent ? à quel Prince a-t'il jamais été libre de » faire les prodigieuſes dépenſes dont vous m'avez toujours » fourni abondamment les fonds ! Euſſé-je été le plus abominable de tous les hommes, plus cruel que l'animal le plus » féroce, l'excès de vos bontés n'auroit-il donc pas adouci » mon farouche naturel ? Vous m'avez arraché comme vous » venez de le dire, à un honteux exil, vous m'avez préféré à tous les Princes, vos enfans, vous m'avez déclaré » Roi dès votre vivant, vous m'avez, par une multitude « ſurprenante de bienfaits, rendu un objet d'envie pour tout » le monde. Ah ! malheureux que je ſuis, que mon voyage de » Rome m'a été funeſte, il n'a donné que trop de temps à » l'envie & à la jalouſie de s'élever contre moi, & à mes ennemis

» mis de former leur conjuration ; pour qui cependant l'ai je » entrepris ce voyage, vous ſçavez, mon pere, que c'eſt » pour vous, pour vos affaires, pour confondre le mépris » que Sillée faiſoit de votre vieilleſſe. Rome, ſiége de l'Empi- » re, vous êtes témoin de mon exacte piété envers mon pere ; » & vous, Auguſte, qui commandez à toute la terre, vous » qui m'appelliez ſouvent LE FILS QUI AIME TENDREMENT » SON PERE. Liſez, mon pere, liſez les Lettres de ce ſage » Empereur, elles méritent bien plutôt votre créance que » les calomnies par leſquelles on cherche ici à me perdre. Je » les emploie pour ma défenſe, & ne veux qu'elles pour me » juſtifier pleinement, & vous convaincre de mon ſincere » attachement à votre perſonne. Souvenez-vous, je vous en » conjure, que, bien inſtruit que je laiſſois auprès de vous » beaucoup d'ennemis qui machinoient ſecrettement ma rui- » ne, je ne ſuis parti pour Rome que contre mon gré, vous » l'avez hâtée, mon pere, ſans le vouloir, en me forçant de » donner, par mon abſence, le champ libre à ceux de qui » vos bontés pour moi allumoient la jalouſie. Mon retour, » ſans avoir couru aucun péril, ne ſeroit-il point un légitime » reproche contre la vérité des dépoſitions faites contre moi. » Un parricide auroit-il impunément traverſé tant de terres » & tant de mers ? mais cette preuve de mon innocence me » devient inutile ; le Ciel, la Terre, vous, mon pere, tout » enfin me condamne, & tout condamné que je ſuis, j'oſe » vous conjurer de ne pas ajoûter foi à des dépoſitions arra- » chées par la violence des tourmens à tout autre qu'à moi. » C'eſt ſur moi qu'il faut exercer les plus cruelles tortures, » employer ſans aucune pitié le fer & le feu pour mettre mon » corps en piéce. Si je ſuis un parricide, je ne dois mourir » qu'après avoir éprouvé tous les genres de ſupplices. « Ce diſ- cours d'Antipater, ſes pleurs, ſes gémiſſemens amers, toucherent l'aſſemblée de compaſſion, Varus en fut attendri, Herode ſeul ne perdit rien de ſa fermeté, la colere retenoit ſes lar- mes, parce qu'il étoit pleinement convaincu de la vérité des faits atteſtés par les dépoſitions.

IV. Il ordonna donc à Nicolas de parler. Pour arrêter l'effet de la pitié qu'Antipater avoit tâché d'inſpirer à l'aſſem- blée, Nicolas développa d'abord le fond de ſon caractere ; il

en dévoila habilement la duplicité, la malice; entrant enſuite avec beaucoup de véhémence dans le fonds de l'affaire, il l'accuſa d'être l'auteur de tous les maux, dont le Royaume gémiſſoit depuis long-temps, & en particulier d'avoir, par ſes indignes calomnies, procuré la mort d'Alexandre & d'Ariſtobule, & d'employer encore de ſecrettes pratiques pour perdre ceux de ſes freres qui reſtoient en vie, afin de détruire par leur mort tout ce qui pourroit lui faire obſtacle, lorſqu'il s'agiroit de la ſucceſſion à la couronne : & peut-on préſumer, diſoit Nicolas, qu'un fils qui forme le projet d'empoiſonner ſon pere ſoit fort porté à épargner ſes freres. Nicolas paſſa enſuite aux preuves qui conſtatoient qu'Antipater avoit préparé du poiſon, il les diſcuta les unes après les autres & en établit la ſolidité. Il inſiſta fortement & avec des marques particulieres d'indignation ſur ce qu'il avoit engagé Pheroras à vouloir bien être le miniſtre de ſa barbarie, & l'homicide de ſon frere & de ſon Roi; ſur ce qu'ayant corrompu de la même ſorte les principaux amis du Roi, il avoit ſemé le trouble & la diviſion dans la famille Royale, & rempli le palais d'horreurs. Après l'avoir chargé de divers autres crimes, & en avoir adminiſtré les preuves, Nicolas ceſſa de parler.

V. Varus ordonna à Antipater de répondre; mais voyant qu'après s'être contenté de dire que Dieu étoit témoin de ſon innocence, il demeuroit couché par terre, & gardoit un profond ſilence, il fit apporter le poiſon & ordonna qu'on le fît prendre à un criminel condamné à mort, ce qui ayant été exécuté, & ce criminel étant mort ſur le champ, Varus s'entretint quelques momens en particulier avec Herode, & écrivit enſuite à Auguſte pour l'informer de ce qui s'étoit paſſé dans cette aſſemblée; il s'en retourna le jour ſuivant. Herode envoya Antipater en priſon, commanda qu'on le mît dans les fers, & députa vers Auguſte pour l'inſtruire de ſes nouveaux malheurs.

VI. On découvrit depuis qu'Antipater avoit auſſi conjuré la perte de Salomé. Un des domeſtiques d'Antiphile arriva de Rome avec des Lettres d'Acmé, qui étoit au ſervice de l'Impératrice Julie. Elle écrivoit au Roi » qu'elle avoit trou-
» vé des Lettres de Salomé parmi celles de l'Impératrice, &
» que, par attachement pour ſa perſonne, elle les lui envoyoit

» en ſecret. « Elles étoient remplies de reproches amers & d'accuſations odieuſes contre le Roi. C'étoit Antipater qui les avoit compoſées, & qui avoit engagé Acmé à les envoyer au Roi. La preuve en étoit manifeſte, par une Lettre que cette même Acmé écrivoit à Antipater en ces termes : » J'ai écrit » au Roi comme vous l'avez ſouhaité, & je lui ai envoyé les » Lettres que vous ſçavez. Je ſuis perſuadée qu'il n'épargnera » pas ſa ſœur lorſqu'il les aura lues. J'eſpere que quand l'af- » faire ſera conſommée, vous n'oublirez pas les promeſſes que » vous m'avez faites.

VII. La découverte de ces Lettres fabriquées pour perdre Salomé, donna à Herode quelque ſoupçon que celles qu'on avoit produites contre Alexandre pouvoient bien avoir été fabriquées de la même ſorte, & dans les mêmes vues, & faiſant réflexion que peu s'en étoit fallu qu'il n'eût fait mourir ſa ſœur, ſur les malignes inſinuations d'Antipater, de vifs mouvemens de trouble & de douleur le ſaiſirent & lui firent prendre le parti de ne pas différer plus long-temps de faire ſouffrir à Antipater le juſte châtiment de tous ſes crimes ; mais une très-grande maladie dont il fut attaqué arrêta l'effet de ſa réſolution. Il informa l'Empereur de ce qu'Acmé avoit entrepris contre Salomé, & s'étant fait apporter ſon teſtament, il le changea, & déclara Antipas ſon ſucceſſeur, ſans faire mention d'Archelaüs & de Philippe, qui étoient ſes aînés, parce qu'Antipater les lui avoit rendus ſuſpects. Il légua à l'Empereur mille talents, outre d'autres préſens qu'il lui faiſoit ; & environ cinq cents à l'Impératrice, à ſes enfans, à ſes Officiers, & à ſes affranchis. Il donnoit à d'autres perſonnes des terres & de l'argent, & il faiſoit de magnifiques préſens à ſa ſœur Salomé. Telles étoient les diſpoſitions de ſon Teſtament.

Herode change ſon Teſtament.

CHAPITRE XXXIII.

I. LA maladie du Roi, qui avoit alors près de ſoixante dix ans, augmentoit toujours; autant abbattu par la triſteſſe profonde qu'imprimoient dans ſon ame les chagrins domeſtiques dont il avoit toujours été dévoré, qu'affoibli par la vieilleſſe, il étoit devenu incapable, même avant ſa maladie, de reſſentir aucune ſorte de joie. La penſée qu'Antipater vivoit encore, étoit pour lui un ſurcroît de déplaiſir. Il étoit bien réſolu de le faire mourir, mais comme il vouloit n'être occupé que de ce ſeul objet lorſqu'il exécuteroit ſa réſolution, il attendoit que ſa ſanté ſe rétablît.

II. Pendant qu'il étoit dans cette triſte ſituation, il ſe forma une eſpece de ſédition parmi le Peuple. Il y avoit à Jeruſalem deux Docteurs, Judas, fils de Sariphee, & Mathias, fils de Margalothe, qui paſſoient pour être très-ſçavans dans l'intelligence de nos Loix, ce qui les mettoit en très-grande conſidération. Ils les expliquoient publiquement, & tous les jours une très-nombreuſe jeuneſſe venoit prendre leurs leçons. Ces deux hommes ayant appris qu'une triſte mélancholie & une maladie aigue conſumoient le Roi, inſinuerent à leurs diſciples que le temps étoit venu de venger les outrages qu'on avoit faits à Dieu, & de détruire les ouvrages entrepris & élevés contre la Loi, qui défend d'attacher à aucun endroit du Temple des images, des buſtes ou des figures d'animaux. Ils avoient en vue l'aigle d'or que le Roi avoit fait placer ſur la grande porte du veſtibule du Temple, & avoient conçu le deſſein de l'en faire arracher. Pour perſuader à ces jeunes gens de ſe prêter à cette entrepriſe, ils leur repréſenterent » que quelque péril qu'il y eût à courir, il étoit » glorieux d'expoſer ſa vie pour l'honneur de nos ſaintes » Loix, qu'en mourant pour une ſi bonne cauſe on paſſoit à » une vie qui ne doit jamais finir, & dans laquelle on jouit » de biens ineffables & éternels; qu'il n'y avoit que des lâ» ches & des gens incapables de goûter cette divine ſageſſe » & d'aimer leur ame comme elle doit être aimée, qui pré-

On abbat l'aigle d'or du Temple.

» féraſſent de mourir de quelque maladie, à la gloire d'avoir » fait à la vertu un généreux ſacrifice de leur vie.

III. Comme ils parloient encore, le bruit ſe répandit que le Roi étoit à l'extrémité. Cette nouvelle enhardit merveilleuſement leurs jeunes diſciples, de ſorte qu'en plein midi, & en préſence d'une grande multitude de peuple qui étoit dans les portiques, ils deſcendirent de deſſus le toit, attachés à de groſſes cordes, juſqu'à l'endroit où étoit l'aigle & l'abattirent en la briſant à coups de haches. L'Officier qui commandoit les troupes du Roi en ayant été informé s'y tranſporta ſur le champ avec une forte eſcorte, & ayant pris quarante de ces jeunes gens, il les lui amena. Herode leur demanda d'abord » s'il étoit vrai qu'ils euſſent oſé abbatre l'aigle d'or ? « ils le confeſſerent ſans détour : » & qui vous l'a ordonné, « ajoûta le Roi ? notre Loi répondirent-ils ; » mais quel peut » être le motif de la joie que vous affectez inſolemment, au » moment que vous allez être livrés à la mort ? « C'eſt répondirent-ils, que nous ſçavons qu'après cette mort nous paſſerons à une vie où nous jouirons de toute ſorte de biens.

IV. Ces réponſes irriterent tellement le Roi, que ſa colere le rendant inſenſible à ſon mal, il ſe trouva aſſez de force pour aller parler au Peuple, devant lequel il accuſa de ſacrilége ceux qui avoient abbatu l'aigle, & dit que, » ſous pré- » texte d'un attachement ſcrupuleux à la Loi, ils cachoient » quelque projet encore plus hardi, pourquoi il eſtimoit » qu'ils devoient être punis comme des impies. « Le Peuple, qui craignit qu'il ne donnât point de bornes à ſa vengeance, le pria de faire ſeulement châtier ceux qui avoient conſeillé cette entrepriſe & ceux qui l'avoient exécutée, & de ne pas étendre plus loin les effets de ſa colere. Il eut beaucoup de peine à ſe laiſſer gagner ; il ſe contenta néanmoins de faire brûler vifs ceux qui avoient abbattu l'aigle & les deux Docteurs qui les y avoient excités ; le reſte de ceux qui avoient été arrêtés fut livré, par ſes ordres, aux exécuteurs de la juſtice pour être faits mourir.

Punition de ceux qui avoient abbatu l'aigle d'or.

V. Cependant ſa maladie ſe répandit dans toutes les parties de ſon corps, & y cauſoit de très-cuiſantes douleurs. Sa fiévre n'étoit point abſolument violente, mais il étoit tourmenté d'une démangaiſon inſupportable dans toute la peau,

& n'étoit preſque pas un inſtant ſans reſſentir de très violentes coliques. Ses pieds & ſon ventre étoient enflés comme ceux d'un hydropique, ſes parties naturelles étoient affectées de pourriture & rendoient des vers, il ne pouvoit reſpirer que debout, encore ne le faiſoit-il qu'avec beaucoup de peine, tous ſes membres étoient dans de continuelles convulſions. Ceux qui font intervenir Dieu en tout diſoient que tous ces maux étoient un juſte châtiment de ce qu'il avoit fait ſouffrir à Judas & à Mathias. Malgré tant de maux compliqués, il eût bien ſouhaité pouvoir prolonger ſes jours, & faiſoit uſage de tous les remedes qu'il croyoit le devoir guérir. Il paſſa le Jourdain pour aller prendre les Eaux de Calliroé, qui ſe jettent dans le lac Aſphaltite, & qui ſont douces & bonnes à boire. Les Médecins crurent pouvoir ranimer ſes forces en le faiſant baigner dans une cuve pleine d'huile, mais à peine y fut-il entré, que ſes yeux s'éteignirent & ſe tournerent comme s'il eût été mort. Ses Officiers jetterent un grand cri, qui le fit à la vérité revenir à lui. Mais, frappé alors de l'idée qu'il ne guériroit point, il ordonna qu'on donnât cinquante dragmes à chaque ſoldat, & qu'on diſtribuât de grandes ſommes à ſes Officiers & à ſes amis.

VI. Lorſqu'il fut revenu des Eaux (*a*), les noires vapeurs de cette bile enflammée qui dévoroit ſes entrailles, l'obſéderent de telle ſorte, que, comme s'il eût voulu braver la mort, dont il ſentoit les approches, il forma & exécuta un projet abominable. Il fit venir de tous les endroits de la Judée les perſonnes les plus diſtinguées, & les fit enfermer dans l'Yppodrome; ayant enſuite fait venir auprès de lui Salomé & ſon mari Alexas, il leur dit: » Je n'ignore pas que le » jour de ma mort ſera pour les Juifs un jour de fête; je » puis cependant leur faire verſer bien des larmes en ce jour-» là même, & rendre mes funerailles très-célébres, ſi vous » voulez exécuter ce que je vais vous preſcrire. Auſſi-tôt que » j'aurai les yeux fermés, faites égorger par les troupes tous » ceux qui ſont enfermés dans l'Yppodrome. Il n'y aura au-» cune maiſon dans la Judée qui ne ſe trouve forcée de pleu-» rer malgré elle à l'occaſion de ma mort.

VII. Il reçut, après avoir donné ces ordres, des Lettres

(*a*) A Jeruſalem, & non à Jericho. *Voyez* la Remarque V. Liv. 17. Antiq. Juiv.

de ceux qu'il avoit envoyés à Rome. Ils lui marquoient que l'Empereur avoit fait mourir Acmé, & qu'il avoit condamné Antipater à perdre la vie, mais que s'il vouloit ſe contenter de l'exiler, Auguſte le lui permettoit. Ces nouvelles réveillerent en lui, pour quelques moments, le deſir de vivre, mais comme il ne prenoit rien, & qu'une toux convulſive ne le quittoit point, la grandeur de ſon mal lui ôta bientôt toute eſpérance, & il lui vint en penſée d'abréger ſes jours. Il prit pour cela une pomme (*a*), & comme il avoit coutume de n'en point manger ſans les couper par morceaux, il demanda un couteau, & regardant en même temps ſi perſonne ne l'obſervoit, il leva la main pour ſe l'enfoncer dans la poitrine; mais Achiab, ſon couſin, étant accouru, lui retint le bras. Un cri ſubit remplit tout le palais, comme ſi le Roi fût mort. Le bruit en étant venu juſqu'à Antipater, il ſaiſit le moment, & plein de joie & d'eſpérance, il ſollicita ſes gardes de rompre ſes chaînes & de le mettre en liberté, en leur faiſant de grandes promeſſes. L'Officier qui les commandoit non-ſeulement les en empêcha, mais il alla à l'heure même en donner avis au Roi, ſur quoi le Roi jettant un cri violent & beaucoup au-deſſus de ce que ſon état de foibleſſe ne ſembloit le devoir permettre, commanda à ſes gardes d'aller à l'inſtant tuer Antipater, & ordonna qu'on l'enterrât à Hircanion. Il changea encore une fois ſon Teſtament, & déclara Archelaüs ſon ſucceſſeur au Royaume. C'étoit l'aîné de ſes enfans, & le frere d'Antipas, qu'il établiſſoit Tetrarque.

Herode fait mourir Antipater.

VIII. Il ne ſurvécut que cinq jours à Antipater, après un regne de trente-quatre ans, depuis qu'Antigone étoit mort, & de trente-ſept depuis qu'il avoit été déclaré Roi par le Sénat. La fortune lui fut auſſi favorable qu'à aucun Prince. Elle le plaça ſur le thrône, quoiqu'il fût né ſimple Particulier; il eut, après un long regne, la ſatisfaction de laiſſer ſa couronne à ſes enfans: mais ſon bonheur fut ſouvent troublé par de très-grandes afflictions domeſtiques. Avant que l'armée fût informée de ſa mort, Salomé & ſon mari allerent mettre en liberté les Juifs qu'Herode avoit fait enfermer dans l'Yppodrome, & qu'il leur avoit ordonné de faire mourir. Ils leur dirent que le Roi avoit donné des contr'ordres, & qu'ils pouvoient

Mort d'Herode.

(*a*) Autrement: Une orange.

retourner chacun chez eux. Dès qu'ils furent tous partis, Salomé annonça la mort du Roi aux ſoldats, & elle les aſſembla avec le Peuple dans l'amphitéatre (*a*). Ptolémée, à qui le ſceau du Roi avoit été confié, fit ſon éloge funebre, conſola le Peuple, & lut la Lettre que ce Prince avoit laiſſée pour les gens de guerre, & par laquelle il les exhortoit à être fidèles & ſincérement attachés à ſon ſucceſſeur. Il ouvrit enſuite & lut ſon Teſtament. Philippe y avoit pour ſon partage la Trachonite & ſes environs; Antipas y étoit déclaré Tétrarque, & Archelaüs Roi. Ptolémée y étoit chargé de porter le ſceau du Roi à l'Empereur, & toutes les diſpoſitions qu'il avoit faites pour l'arrangement de ſes Etats ſcellées, voulant qu'Auguſte fût entierement le maître de les confirmer ou de les changer, même ſon préſent Teſtament; il déclaroit du reſte, qu'il ſouhaitoit que les autres diſpoſitions de ſon précédent Teſtament fuſſent exécutées.

IX. Tout le monde applaudit par des acclamations au choix qu'Herode avoit fait d'Archelaüs pour lui ſuccéder, les ſoldats & le Peuple l'aſſurerent de leur affection, & firent des vœux au ciel pour lui. On ſongea enſuite à donner la ſépulture au Roi; Archelaüs n'oublia rien pour que ſes obſeques fuſſent magnifiques, il y fit ſervir tout ce la couronne poſſédoit de plus précieux en ornemens. Le corps vêtu d'une robe de pourpre, le diadême au front, une couronne d'or ſur la tête, le ſceptre en main, étoit porté ſur un brancard d'or tout brillant de pierreries, & couvert d'un tapis de pourpre varié de différentes nuances; les Princes, ſes enfans, & la famille Royale, entouroient le brancard, après eux marchoient ſes Gardes du Corps, ſuivis des compagnies de Gardes Thraces, Germains & Galates, tous en habit de guerre, ainſi que les autres troupes qui venoient après. La marche étoit fermée par cinq cents domeſtiques, qui portoient des parfums. On le porta dans cet ordre à Herodium, diſtant de deux cents ſtades, il y fut enterré, ainſi qu'il l'avoit ordonné, & c'eſt ici la fin de ce qui concerne le Roi Herode.

HISTOIRE
DE LA GUERRE DES JUIFS
CONTRE LES ROMAINS.
LIVRE PREMIER.
REMARQUES.

REMARQUE I.

De la Verſion de l'Hiſtoire de la Guerre des Juifs, &c.

ON ne peut rien dire de certain ſur l'Auteur de l'ancienne Verſion de cette Hiſtoire. M. Colomiez & quelques autres Sçavans conjecturent qu'elle eſt d'un certain Ambroiſe dont on ne connoît que le nom. On l'a quelquefois attribuée à ſaint Ambroiſe, un des quatre grands Docteurs de l'Egliſe Latine. & Jean Frédéric Gronovius (*a*) a prétendu prouver qu'elle étoit de ce Saint, ou d'un Auteur qui avoit le même nom, & qui vivoit du même temps. Le ſentiment qui donne cette Verſion à ſaint Ambroiſe eſt très-ancien. Le Pere Mabillon (*b*) vit dans ſon voyage d'Italie un ancien manuſcrit de la bibliothéque Ambroſienne, qui l'annonçoit du Docteur de l'Egliſe. M. Daubuz (*c*) cite un manuſcrit de la bibliothéque de Cambrige, dans lequel on lit à la fin du premier Livre de l'Hiſtoire de la guerre des Juifs. *Beatiſſimi Ambroſy tranſlatio ex Joſepho, liber primus, explicit.* Enfin dans le Catalogue des manuſcrits de l'Abbaye de Cremifane (*Cremifanenſis*) Ordre de ſaint Benoît en Autriche, eſt annoncé *Tractatus Ambroſy Epiſcopi de Hiſtoria Joſephi captivi tranſlati ab ipſo*

(*a*) Monobibl. obſerv. ſacrar. chap. 1. & 21.

(*b*) Muſ. Ital. Tom. 1. pag. 14.

(*c*) De Teſtim. Joſeph Lib. 1. ch. 16.

ex Græco in Latinum, mais toutes ces autorités n'ont pû engager les ſçavans Editeurs des ouvrages de ſaint Ambroiſe à lui attribuer cette Verſion, & à lui donner place dans leur belle Edition.

On a auſſi attribué au ſaint Docteur la Verſion d'Egéſippe, & l'Edition de mil cinq cent quarante-quatre (*a*), l'annonce ſous le titre de *Egeſippi hiſtoriographi ..... de rebus à Judæorum Principibus in obſidione fortiter geſtis deque excidio Hieroſolymorum &c. libri quinque divo Ambroſio Mediolanenſi Epiſcopo Interprete*, mais on la lui donne ſans preuves. Pour l'ouvrage en lui-même, les uns l'ont attribué à Egéſippe, qu'on dit avoir vécu ſous les Empereurs M. Aurele & Commode, d'autres ont cru que c'étoit une traduction de l'Hiſtoire de Joſeph, de la guerre des Juifs avec les Romains, mais la critique n'a pas été obligée de faire de grandes recherches pour voir que Joſeph ni Egéſippe (*b*), ne peuvent être Auteurs d'un ouvrage où ſont racontées des choſes qui ne ſont arrivées que quelques ſiécles après eux. Quel qu'en ſoit l'Auteur, on convient qu'il a écrit en Latin, & qu'il le parle aſſez bien. Voſſius le croit du dixiéme ſiécle, mais ſon ſtyle convient peu à un ſiécle ſi barbare. M. de Tillemont (*c*) croit que cet Auteur a vécu dans le cinquiéme ſiécle. On ne voit rien qui autoriſe à rejetter la conjecture de ce judicieux Critique. Si l'ouvrage n'eſt pas de Joſeph, le fond & la plus grande partie eſt de lui. Mais l'Auteur n'y ayant pas mis ſon nom, on a voulu le découvrir, & comme l'ouvrage n'eſt preſque qu'une paraphraſe libre de celui de l'Hiſtorien Juif, on le lui a attribué. D'autres, fondés peut-être ſur l'autorité d'Euſébe, l'ont donné au premier Hiſtorien Eccléſiaſtique, ſans faire attention que l'Auteur raconte des choſes qui ne ſont arrivées que long-temps après la mort d Egéſippe.

M. Fabricius dit, ſur l'autorité de M. Maittaire, que Louis Cendrata a traduit les Antiquités Judaïques de Joſeph, & ſon Hiſtoire de la guerre des Juifs (*d*). Comme je n'ai point vû le premier ouvrage de l'Edition de cet Auteur, je n'en puis rien dire, mais la maniére dont il parle à Antoine Donat, Patrice de Veniſe, rend le fait très-douteux, & prouve qu'il n'avoit pas traduit l'Hiſtoire de la guerre des Juifs; car il prétend que Joſeph, après avoir compoſé cet ouvrage en Hébreu, l'avoit non ſeulement mis en Grec, mais l'avoit enſuite traduit en Latin *Hebrea lingua prius digeſtum opus, deinde Græcum edidit & ex Græco fecit eſſe Romanum*; & il ajoûte, *tanta fuit iſtius Joſephi Latinæ linguæ proprietas & eloquentiæ ſplendor, ut ſicuti vere geſta ſunt, ita lectitantibus quaſi cernenda proponantur.* Auſſi il ne prie point ſes lecteurs en finiſſant de lui faire grace ſur les fautes qu'il auroit pû faire en traduiſant, mais ſi en corrigeant *in corrigendo* il n'a peut-être pas fait tout ce qu'ils attendoient de lui. Pantheus de Veronne, dans les vers qu'il fit à la louange

(*a*) Coloniæ. Jaſpar Gennepæus.

(*b*) Voſſius avoit un ancien manuſcrit dans lequel le mot de Joſippus étoit effacé par quelque reviſeur qui lui avoit ſubſtitué celui d'Igiſippus. Ad Guil. Cave Cartophyl. Paralipom. Londini 1686. 8°.

(*c*) Note 49. ſur ſaint Pierre.

(*d*) Bibl. Græc. liv. 4. chap. 6.

de Cendrata étoit dans la même erreur que Joſeph avoit écrit en Latin.

Qui patria & Græca Romana denique lingua
Deſcripſi in noſtros, triſtia bella lares.
Quæ Titus & genitor paribus geſſere triumphis.

Si Cendrata donne peu d'idée de ſon jugement, quand il dit que Joſeph avoit traduit en Latin ſon Hiſtoire de la guerre des Juifs, il en donne encore moins de ſa bonne-foi, lorſqu'il avance que Joſeph a ſi bien penſé de Jeſus-Chriſt, » (*a*) que » ce qu'on ſçait être contenu dans » le Symbole de la foi, le Juif » Flave l'a prêché préciſément, & » a *reconnu* que Jeruſalem avoit » été détruite à cauſe de la mort » de l'Apôtre Jacques ſurnommé » Juſte. « Froben (*b*) ne paroît pas avoir connu cette Edition de l'Hiſtoire de la guerre des Juifs. Car il ne parle que d'une Edition de Cologne, dont il dit qu'il avoit corrigé pluſieurs fautes, & dont il donne quelques exemples. Cette Edition de Cologne, du moins pour l'Hiſtoire de la guerre des Juifs ne paroît être qu'une réimpreſſion de celle de Cendrata. Car les fautes que Froben y releve ſe trouvent dans celle de Cendrata.

REMARQUE II.

Quelques remarques ſur le premier Chapitre de l'Hiſtoire de la Guerre des Juifs.

L'ONIAS dont parle ici Joſeph ne fut jamais Grand-Prêtre que de droit. Antiochus Eupator fils & ſucceſſeur d'Antiochus Epiphane donna cette grande charge à Alcime. Onias voyant alors cette grande dignité ſortir de ſa maiſon, ſe retira en Egypte, où, avec la permiſſion du Roi, il bâtit un temple ſemblable à celui de Jeruſalem.

2°. » Antiochus ne manqua pas, » comme il l'avoit prévu, d'entrer » avec une puiſſante armée dans la » Judée. « L'élégant Traducteur ne faiſoit pas attention que Joſeph, comme pluſieurs autres Ecrivains ſe ſert quelquefois de termes, qui marquent qu'une choſe s'eſt faite parce qu'elle avoit été projettée, quoiqu'elle ne ſe ſoit pas exécutée. Antiochus ne mit point le pied en Judée après qu'il eut ſaccagé Jeruſalem & pillé ſon Temple. Il y envoya ſes généraux Apollonius Gorgias & Lyſias, mais les batailles que Judas Machabée gagna contre eux, les empêcherent de pouvoir s'y établir.

» Il la chaſſa de la ville haute, » qui porte le nom de Sainte. « C'a été un malheur pour M. d'Andilly

(*a*) .... *De Jeſu Chriſto tam bene ſenſit ut quæ ſymbolo fidei comprehenſa dignoſcuntur, eadem Judæus Flavius rectiſſime prædicaverit: & propter interfectionem Jacobi Apoſtoli cognomento Juſti Hieroſolymam dirutam.* On a à la bibliothéque de Ste Geneviéve cette Edition en velin, avec les deux Livres contre Apion, & elle y eſt annoncée de Véronne l'an mil quatre cents quatre-vingt, chez Pierre Mauſer François (Gallicum) ſous le Pontificat de Sixte quatre.

(*b*) Edit. 1524.

que la Verſion de Sig. Gelenius ſoit en pluſieurs endroits peu exacte, & que ſes imprimeurs aient fait quelques fautes. Sig. Gelenius ſçavoit trop de Grec pour qu'on puiſſe le ſoupçonner de n'avoir pas ſçu qu'ἄκρα ne ſignifie pas *ſacra*, mais un compoſiteur inappliqué lui-même peut-être dans la chaleur du travail, ayant mis mal à-propos une *s* devant *acra*, ont fait une choſe ſainte du nom d'un des quartiers de la ville de Jeruſalem, & donné occaſion à M. d'Andilly de traduire comme nous venons de le rapporter. Le premier dictionnaire Grec qu'on ſe donne la peine d'ouvrir, apprend qu'ἄκρα ſignifie une choſe qui n'a aucun rapport avec *ſacra*. Je rends également la juſtice à Sigiſmond Gelenius, de croire que ſon Imprimeur a mis au numero deux du ſecond Chapitre *accaron*, pour *acra* que le Grec qu'il donnoit porte, & a donné occaſion à l'élégant Traducteur de faire dire à Joſeph que Simon ſe rendit maître d'Accaron & le ruina, au lieu que ce fut la citadelle des Macédoniens, qu'il ruina après en avoir chaſſé la garniſon.

4°. Ce ne fut qu'après la bataille de Bethzacarie, & après la mort d'Eléazar, que le jeune Antiochus prit Bethſura. Cela eſt certain par le premier Livre des Machabées (*a*), & Joſeph le reconnoît dans ſes Antiquités Judaïques (*b*). L'Ecriture ne dit point ici que Judas Machabée ſe retira dans la Toparchie Gophnitique, après l'action dans laquelle Eléazar fut écraſé par un éléphant. Cette circonſtance ne ſe trouve point non plus dans les Antiquités Juives. Ce fut à Jeruſalem qu'il alla; & Joſeph le dit après l'Auteur du premier Livre des Machabées, dans l'ouvrage qu'on vient de citer. On ne conçoit pas même quel motif auroit pû avoir Judas de paſſer par Jeruſalem ou devant Jeruſalem pour aller dans la Toparchie Gophnitique & pour revenir en cette ville, car il y étoit lorſqu'Antiochus l'aſſiégea. L'action dans laquelle périt Eléazar ſe donna vers Bethſura: cette ville étoit au midi de Jeruſalem, & la Toparchie Gophnitique à ſon ſeptentrion.

5°. Joſeph étrangle le récit de ce qui ſe paſſa entre la retraite d'Antiochus & la mort de Judas. Ce jeune Prince étoit mort, & Démétrius régnoit lorſque ce grand homme fut tué dans la bataille que l'Hiſtorien (*d*) appelle avec l'Ecriture Adaſa, Judas loin d'y périr gagna la victoire & Nicanor y fut tué. Par une conſéquence néceſſaire, ce ne fut point par la trahiſon des Généraux d'Antiochus que Jean périt quelques jours après la mort de Judas. Le premier des fils de Mathatias dont l'Ecriture parle, s'appelloit Jean ſurnommé Gaddis, mais elle n'en dit rien dans la ſuite. C'eſt bien vrai-ſemblablement de lui que Joſeph parle ici. Le dernier numero du premier Chapitre du Livre premier de l'Hiſtoire de la guerre des Juifs, eſt un des plus courts des Œuvres de Joſeph, mais celui en même temps dans lequel les Copiſtes ont fait plus de fautes en ſi peu de lignes, ou dans lequel l'Auteur s'eſt brouillé davantage. On peut voir les Notes *i* & *k*.

(*a*) Chap. 6. ℣. 49.
(*b*) Liv. 12. chap. 9. numero 5.
(*c*) 1. Machab. chap. 9.
(*d*) Antiq. Judaïq. Liv. 12, ch. 10. n. 5.

REMARQUE III.

Simon étoit ſouverain Pontife avant les victoires qu'il remporta ſur le Général Cendebée.

JOSEPH s'exprime en finiſſant le ſecond numero du ſecond Chapitre du premier Livre de l'Hiſtoire de la guerre des Juifs d'une maniére extrêmement conciſe & entrecoupée. Ce ſtyle, dont on a pluſieurs exemples dans les anciens & ſur-tout dans les Auteurs Latins, demande quelque attention dans un Lecteur pour en appercevoir le ſens. Mais ce n'eſt point aſſurément ici celui de Joſeph » qu'on donna à Simon » *enſuite de la victoire qu'il avoit* » *remportée ſur le Général d'Antiochus* la charge de Grand-Sacrificateur « (*a*). Démétrius l'avoit reconnu en cette qualité, la premiére année qu'il avoit ſuccédé à Jonathas, & Joſeph s'accorde en cela avec l'Auteur du premier Livre des Machabées. Pour rendre la penſée de l'Hiſtorien, il faut faire quelque léger changement dans ſa ponctuation, effacer le point qui eſt entre ἐπιβολαῖς & ϗ νικήσας, pour le porter entre λαμπρῶς & ϗ νικήσας & effacer ϗ devant ce dernier mot. » Ayant mis des embuſcades de tous » côtés, & dans les montagnes, il » a de l'avantage dans toutes les » attaques, par les victoires éclatantes qu'il remporte. Il eſt établi » Grand-Prêtre, & il rend la liberté » à ſa nation cent ſoixante ans après » qu'elle avoit été ſoumiſe par les » Macédoniens.

Les fautes d'impreſſion qui ſe trouvent dans la Traduction de Sig. Gelenius ſont funeſtes à l'élégant Traducteur. Nous en avons rapporté deux exemples dans la Remarque précédente, le numero qui fait le ſujet de celle-ci, nous en fournit un troiſiéme. Il met la délivrance des Juifs du joug des Macédoniens, deux cents ſoixante & dix ans après y avoir été aſſujettis. C'eſt ainſi que compte la Verſion de Sig. Gelenius, mais le Grec qui eſt à côté fait une ſouſtraction de cent ans. Si le Traducteur François n'avoit pas voulu, peut-être pû le conſulter, il pouvoit recourir à la Verſion Latine de l'endroit des Antiquités Juives, où Joſeph parle du temps que ſa nation fut ſoumiſe aux Macédoniens, il auroit trouvé qu'elle ne le fut que cent ſoixante & dix ans, comme le dit l'Auteur du premier Livre des Machabées.

REMARQUE IV.

Ptolémée Lature ne ſe retira point en Egypte, après les avantages qu'il eut ſur Alexandre. Alexandre ne conquit point l'Arabie.

» CLÉOPATRE mere de ce » Prince, le contraignit de ſe » retirer en Egypte. « [*M. d'Andilly.*] Joſeph ne dit pas cela, mais ſon expreſſion peu exacte ou ſon texte altéré, a donné lieu à Sig. Ge-

(*a*) M. d'Andilly.
(*b*) 1. Machab. chap. 13. ℣. 36.
(*c*) Liv. 13. chap. 6. numero 6.
(*d*) Chap. 13. ℣. 41.

lenius de lui faire dire en Latin ce que l'élégant traducteur a rendu en notre Langue. Loin que Cléopatre contraignît ſon fils de ſe retirer en Egypte, elle l'en avoit chaſſé, mais ayant appris qu'il avoit fait une deſcente en Syrie, & qu'il pouſſoit vivement les Juifs, elle crut devoir s'y oppoſer, de peur que profitant de la proximité de la Syrie & de la Judée avec ce Royaume, il n'y pénétrât. Il le tenta en effet; car lorſqu'il la vit occupée au ſiége de Ptolémaïde, il tâcha d'y pénétrer, mais la Reine en avoit mis les places en ſi bon état, & elle y retourna ſi promptement, que ſon entrepriſe échoua, & qu'il fut obligé de ſe retirer à Gaza, & de s'embarquer enſuite pour l'iſle de Cypre. Ainſi le ſens de Joſeph eſt » qu'après que » Ptolémée, que ſa mere avoit pour- » ſuivi en Egypte ſe fut retiré, » Alexandre aſſiégea & prit Gada- » ra (*a*). « C'eſt ainſi qu'il raconte cet événement dans ſes Antiquités Juives (*b*).

Je ne ſçai où M. d'Andilly a trouvé que Joſeph diſe dans le troiſiéme numero du Chapitre quatriéme, qu'Alexandre fit la guerre à Obodas, Roi des Arabes. Car le Grec porte Ἀραβίας ἤρτητο, & Sig. Gelenius l'a bien rendu. Ce Sçavant a ſans doute ſenti que cet Hiſtorien n'a pas pû dire qu'Alexandre avoit conquis l'Arabie, & lui avoit impoſé un tribut, & ajoûtet quelques lignes après (*c*), que le Roi des Arabes remporta contre lui une victoire complette, & qu'il l'obligea de s'enfuir à Jeruſalem. L'élégante Traduction ſupprime ce qui implique dans ce récit, mais elle le laiſſe dans le Grec, & elle ne rend pas ſon original.

Alexandre eut guerre avec Obodas, mais ce ne fut qu'après l'événement que raconte Joſeph en finiſſant le troiſiéme numéro, & loin de conquérir l'Arabie, les avantages qu'Obodas eut ſur lui, joints aux mutineries de ſes ſujets, l'obligerent à lui céder ce qu'il avoit conquis dans la Galaadite & dans le pays des Moabites (*d*). Joſeph nous fait ſouvent marcher dans la nuit la plus obſcure, tandis qu'il ne tenoit qu'à lui de nous conduire au plus grand jour. J'ai crû d'abord qu'Ἀραβίας étoit une faute qu'il falloit corriger, mais ce qu'il dit au Chapitre treiziéme du Livre treiziéme des Antiquités Juives (*e*) me fait rejetter cette penſée, & croire qu'on ne doit rien changer dans ſon texte. Il dit dans cet endroit qu'Alexandre ayant obligé les Moabites & les Galaadites des Arabes à lui payer tribut, il détruiſit Amathunte; car ces Moabites & ces Galaadites, étoient ſans doute ceux de ces peuples qui étoient ſous la domination de quelque Prince Arabe. Ainſi quand Joſeph dit ici que le Roi ſoumit l'Arabie, il entend plutôt les ſujets d'un Prince Arabe que l'Arabie proprement dite. Les Juifs n'impoſoient pas des tributs à leurs freres, lorſqu'ils les délivroient du joug des nations étrangeres, & Moïſe avoit donné aux Tribus de Ruben, de Gad, & à la

(*a*) ἐπὶ δὲ οὗτος ὑπὸ τὴν μητέρα Κλεοπάτραν διωχθεὶς εἰς Αἴγυπτον, Ἀλέξανδρος, &c.
(*b*) Liv. 13. chap. 13. numero 1. & 2.
(*c*) Numero 4.
(*d*) Antiq. Judaïq. Liv. 13. chap. 13. numero 5. Ibid. chap. 14. numero 2.
(*e*) Numero 5.

moitié de celle de Manaſſé, les montagnes de Galaad (*a*); mais ces Tribus avoient été obligées d'abandonner ce pays du temps d'Antiochus Epiphane, & Judas Machabée avoit fait ſortir tous les Iſraëlites qui demeuroient dans la Galaadite, depuis le plus petit juſqu'au plus grand, pour les faire paſſer le Jourdain & les établir dans la terre de Juda (*b*). On ne voit pas que depuis ce temps-là juſqu'au regne d'Alexandre, les Juifs aient rien poſſédé dans la Galaadite. C'étoient probablement les Ammonites qui en étoient les maîtres, mais qui dépendoient d'Aretas, Roi d'une partie de l'Arabie. C'eſt vrai-ſemblablement à ce Prince qu'Alexandre faiſoit la guerre, lorſque Joſeph dit qu'il entama l'Arabie, & qu'il impoſa tribut aux Galaadites & aux Moabites. Les Etats d'Obodas étoient ſitués entre la Célé-Syrie & la Trachonite, au Nord-eſt de Jeruſalem; ceux d'Aretas étoient plus bas, entre l'Orient & l'Occident de cette ville. La Métropole des Nabathéens étoit Petra, & le ſiége de ce Prince. Alexandre eut trois fois la guerre avec les Arabes; la premiére avec Aretas, Roi des Nabathéens, ſur lequel il eut quelque avantage qui le mirent en état d'impoſer un tribut aux Ammonites de Galaad & aux Moabites. Il ne fut pas ſi heureux dans celle qu'il eut avec Obodas, autre Roi des Arabes; car ce Prince le vainquit, & l'obligea de lui céder la Galaadite & ce qu'il avoit conquis du pays des Moabites. C'eſt, ce ſemble, l'arrangement que demande le récit que fait Joſeph des guerres qu'Alexandre eut avec les Arabes (*d*).

Antiochus ayant perdu la vie dans une bataille qu'il donna à ces peuples, ceux de Damas déférerent la couronne de la baſſe Syrie à Aretas, en haine de Ptolémée fils de Mennée. Il porta la guerre en Judée, probablement pour ſe venger des avantages qu'Alexandre avoit eus ſur lui, lorſqu'il ne regnoit que ſur les Nabathéens. Joſeph dit ici, & il le repete dans ſes Antiquités Juives, qu'il défit Alexandre à Adida. Je mets ſi ſouvent des fautes ſur le compte des Copiſtes, que c'eſt avec quelque répugnance que je fais aveu du ſoupçon où je ſuis qu'ils ont écrit Αλέξανδρον au lieu de Αλέξανδρος, mais les ſuites de la bataille d'Adida paroiſſent demander cette correction. Car ſi Alexandre l'eût perdue, il n'eût pas été en état de faire les conquêtes qu'il fit après ſa défaite. Aretas l'eût-il laiſſé conquérir des villes qui étoient du Royaume dont il venoit de prendre poſſeſſion? Après cette prétendue défaite, Alexandre retourna aſſiéger Dia, qu'il prit (*e*). Le terme d'ἄυθις marque bien vrai-ſemblablement qu'il l'aſſiégeoit avant la bataille, mais qu'un Prince retourne aſſiéger une ville après une bataille perdue & s'en rende maître cela ne ſe ſuppoſe pas aiſément.

(*a*) Deuteron. chap. 3. ℣. 12. &c.
(*b*) 1. Machab. chap. 5. ℣. 45.
(*d*) Antiq. Juiv. Liv. 13.
(*e*) ἐλθοντι αὖθις ἐπὶ δίον πόλιν, ἣν ἐιρῆτο ταύτην.

REMARQUE V.

Antoine ne prit point Samoſate, on croit que cependant Joſeph le dit. On corrige la fin du numero ſept, Chapitre ſeize, Livre premier de la Guerre des Juifs.

ANTOINE ne prit point Samoſate. Cela eſt certain par Dion & par Plutarque (*a*). Voyant que le ſiége tiroit en longueur, & craignant que ſes troupes indiſpoſées contre lui, à cauſe de la maniére dont il en avoit agi avec Ventidius, ne fiſſent pas leur devoir, il traita ſecrettement avec Antiochus Roi de Comagene, qui défendoit la place. Il ne chercha dans ce Traité qu'à pouvoir ſe retirer avec quelque honneur, & il ſe contenta qu'Antiochus lui donnât deux ôtages & une ſomme d'argent. On croit que Joſeph dit le contraire. Il parle en trois endroits de cet événement. Il dit ici » que le grand nombre d'enne» mis qu'il tua, & le grand butin » qu'il fit ſur eux en allant, contribua » beaucoup à faire finir le ſiége; « mais la fin d'un ſiége n'eſt pas toujours ſuivi de la priſe de la ville aſſiégée. On le leve quelquefois par un Traité, on y eſt quelquefois forcé, ou par un ennemi ſupérieur ou par l'impoſſibilité de forcer la ville qu'on aſſiége. Joſeph raconte dans ſes Antiquités Juives, qu'Antiochus remit à Antoine τὸ ἔρυμα. Ce mot ne ſignifie ordinairement que ce que nous appellons un Fort, mais comme cette dénomination ne convient pas à une ville forte telle que ſelon l'Hiſtorien étoit Samoſate, je ſoupçonne que les Copiſtes ont tranſcrit ἔρυμα au lieu d'ὅμηρα; & font Joſeph appeller un Fort, les ôtages qu'Antiochus donna à Antoine. Ce qu'il ajoûte, que cela fit finir la guerre, ſemble juſtifier la conjecture. La priſe d'une ville ne fait pas toujours mettre les armes bas, mais dans ces temps reculés, on ne donnoit des ôtages qu'en exécution d'un Traité qui mettoit fin à la guerre (*b*).

La maniére dont Joſeph s'exprime ici (*c*) eſt trop expreſſe pour recevoir aucune explication, & il faut reconnoître qu'il a crû qu'Antoine a pris Samoſate, ou regarder ces mots, μετὰ γὰρ τὴν Σαμοσάτων ἅλωσιν, comme une mauvaiſe ſcholie qui s'eſt gliſſée dans ſon texte. On y ſent quelque choſe qui fait peine. Après avoir dit: » mais Herode ne ſçavoit en» core rien de cela, ajoûter: car » après la priſe de Samoſate, An» toine ayant donné le Gouverne» ment de Syrie à Soſius « &c. Ce *car* eſt inconſéquent, & décele, ce ſemble, une remarque qu'avoit fait un ſcholiaſte, qui croyoit que Joſeph avoit dit dans les deux endroits qu'on vient d'examiner, qu'Antoine avoit pris Samoſate. Quoiqu'il en ſoit, ſi ç'a été ſon ſentiment, il s'eſt trompé. Antoine put le publier pour

(*a*) Dion Caſſius, Liv. 49. pag. 405. Plutarq. Vie d'Antoine.

(*b*) ὅμηρον ſignifie gage, ôtage. Il n'y a point une ſi grande différence entre ἔρυμα & ὅμηρα, qu'un Copiſte toujours preſſé n'ait pû tranſcrire l'un pour l'autre; ſur-tout ſi le premier étoit à moitié effacé.

(*c*) Chap. 17. numero 2.

couvrir

couvrir ſa honte, & l'Hiſtorien Juif, qui n'étudioit de l'Hiſtoire Romaine que ce qui avoit rapport à celle de ſa Nation, a pû s'en tenir au bruit public, & ne ſe pas croire obligé de faire une recherche particuliére d'un fait qui eſt aſſez étranger à ſon ouvrage.

On a cru devoir faire deux légéres corrections dans la fin du numero ſept, Chapitre ſeize (*a*). Pour en faire ſentir la néceſſité, on va traduire cet endroit à la lettre ..... » de » maniére qu'Antoine qui avoit dé- » ja de l'eſtime pour ſon mérite » en eut davantage ; & qu'il ajoûta » à ſes honneurs & à ſes eſpérances » du thrône, que le Roi Antiochus » ſeroit contraint de rendre Samo- » ſate. « Je ne m'arrête point à faire ſentir qu'il n'y a aucun ſens en cela. A quel propos Joſeph viendroit-il dire, » que le Roi Antiochus ſe- » roit contraint de rendre Samo- » ſate ? « (*b*) Cela pouvoit-il augmenter les honneurs d'Herode, & fortifier les eſpérances qu'il avoit de poſſéder le Royaume ? La couronne de Judée dépendoit-elle de la priſe de Samoſate, & l'entrée au thrône étoit-elle fermée à Herode, ſi Antiochus ne rendoit pas cette ville ? Autant cet événement étoit étranger aux honneurs & aux eſpérances de ce Prince, autant la reddition de Jeruſalem y étoit-elle liée. Il faut donc, pour rendre la penſée de Joſeph claire & ſuivie, ſubſtituer Antigone & Jeruſalem à Antiochus & à Samoſate.

(*a*) Guer. Juifs, Liv. 1.

(*b*) Ὡς τε τὸν μὲν Ἀντώνιον, θαυμάζοντα ἐκ πάλαι τὰ τῆς ἀρετῆς αὐτοῦ, τότε μᾶλλον οὕτω ἴσχειν, καὶ πολὺ προθῦναι καὶ ταῖς τε ἄλλαις τιμαῖς αὐτοῦ καὶ ταῖς εἰς τὴν βασιλείαν ἐλπίσιν, Ἀντίοχον δὲ τὸν βασιλέα ἀναγκασθῆναι τὰ Σαμόσατα παραδοῦναι.

REMARQUE VI.

Des Voyages qu'Herode fit à Rome.

LE premier voyage que ce Prince fit à la Capitale de l'Empire, fut lorſque les Parthes rétablirent Antigone ſur le thrône de ſes ancêtres (*c*). Les diviſions de ſa famille l'obligerent d'y aller une ſeconde fois. Ce fut pour accuſer devant l'Empereur les Princes ſes enfans d'avoir conjuré contre lui (*d*). On lui en fait faire un troiſiéme après qu'Archelaüs, Roi de Cappadoce l'eut reconcilié avec Alexandre & Ariſtobule. Nous avons parlé ailleurs de ce prétendu voyage, & nous avons marqué les raiſons qui nous portent à croire qu'Herode n'alla point alors à Rome. Enfin toutes les Traductions Latines & Françoiſes que nous avons de Joſeph lui en font faire un autre ici (*e*) qui ne paroît pas mieux fondé. On a pris l'expreſſion de l'Hiſtorien Juif dans ſon ſens le plus ordinaire, & on n'a pas fait attention qu'il dit en plus d'un endroit de ſes ouvrages, qu'une choſe a été faite, lorſqu'on en a eu le deſſein, ou qu'on en a donné l'ordre, quoique l'effet n'ait répondu ni à l'un ni à l'autre. Comme l'on a donné des preuves de cela ailleurs, on ne s'y arrêtera pas. Mais ſi εἰς Ῥώμην ἐκπλεύσειν ἔμελλε

(*c*) Antiq. Juiv. Liv. 14. chap. 14. numero 4. Guer. des Juifs, Liv. 1. chap. 14. Numero 3.

(*d*) Antiq. Juiv. Liv. 16. ch. 11. num. 1. Guer. Juifs, Liv. 1. chap. 23. num. 3.

(*e*) Chap. 24. num. 4.

peut ſignifier qu'Herode avoit deſſein, devoit aller à Rome, les réflexions qu'on va faire ne paroiſſent pas permettre qu'on donne ici un autre ſens à ces mots.

Herode auroit fait ce voyage entre le retour de celui qu'il avoit entrepris pour accuſer les Princes devant l'Empereur, & la réconciliation qu'Archelaüs, Roi de Cappadoce, ménagea entre le Roi & les Princes, fils de la Reine Mariamne, & il eſt certain, par ce que dit Joſeph, que ce Prince n'alla point à Rome. Les Trachonites firent des courſes dans ſes Etats pendant ſon abſence, mais les troupes qu'il avoit laiſſées dans le pays en partant pour Rome les repouſſerent & les firent rentrer dans le devoir (*a*). Sillée, Miniſtre d'Obodas, Roi des Arabes, & à qui il ne manquoit que le titre de Roi, ſoutenoit ſecrettement ces pillages. Herode avoit prêté ſous ſon nom ſoixante talents au Roi, & il ne pouvoit s'en faire payer. Ce double motif engagea ce Prince à prendre les armes pour ſe faire rendre de force ce qu'on ne vouloit pas lui accorder de juſtice. Sillée qui n'étoit pas en état de ſe défendre, ſe plaignit à l'Empereur qu'Herode mettoit tout à feu & à ſang en Arabie. Auguſte qui le crut, ſans examiner aſſez la choſe, écrivit à Herode une Lettre fort dure (*b*). Ce Prince ſentit la conſéquence de ſa diſgrace, & il en craignit les ſuites. Afin de les prévenir, il députa à Rome, pour expoſer à l'Empereur la juſtice de ſa conduite, mais Auguſte ne voulut pas donner audience à ſes Députés. Il fit une ſeconde députation, & ce fut Nicolas de Damas qu'il choiſit pour aller à Rome diſſiper les préventions que Sillée avoit données contre lui à l'Empereur : Nicolas réuſſit, mais comme il ne put pas l'en informer auſſi-tôt qu'il le ſouhaitoit, & que cette diſgrace donnoit les dernières inquiétudes à Herode, ce Prince envoya à Rome Olimpe & Volumnius, qu'il chargea de Lettres pour l'Empereur, dans leſquelles il accuſoit Alexandre & Ariſtobule de conſpirer contre lui (*c*). Auguſte répondit qu'il étoit le maître de faire ce qu'il jugeroit à propos, mais qu'il étoit de ſa prudence de ne rien faire dans une affaire ſi délicate que par l'avis des Commandans de la province, de ſa famille, & de ſon Conſeil (*d*)

La réunion de ces faits fait voir qu'Herode entra en guerre avec les Arabes preſqu'auſſi-tôt qu'il fut de retour du voyage qu'il avoit fait à Rome pour y accuſer les Princes ſes fils ; que cette guerre lui attira la diſgrace de l'Empereur, & qu'il n'alla point à Rome pendant qu'il fut prévenu contre lui ; que la guerre des Arabes & la diſgrace ſuivirent de trop près le retour de ſon voyage de Rome, où l'Empereur le reconcilia avec les jeunes Princes, pour qu'il ait pû y retourner dans l'intervalle de ces deux événemens. Il n'y alla pas non plus lorſque Nicolas de Damas eut diſſipé les préventions d'Auguſte. Car il ne s'occupa plus dans la ſuite que d'aſſembler un conſeil, comme il le lui avoit conſeillé, pour y faire condamner les Princes ſes enfans. Il me

(*a*) Antiq. Juiv. Liv. 16. chap. 9. numero 1.
(*b*) *Ibid.* numero 4.
(*c*) *Ibid.* chap. 16. numero 1.
(*d*) Guer. Juifs, Liv. 1. chap. 27. numero 1.

ſemble voir dans la maniére dont Joſeph finit le Chapitre neuviéme du ſeiziéme Livre des Antiquités Juives, quelque choſe qui inſinue qu'Herode avoir deſſein d'aller à Rome, ſi ſes Députés ne pouvoient pas appaiſer Auguſte. C'eſt une foible lueur, mais de la maniére dont on traduit cet endroit, il y a quelque choſe qui fait peine dans ſon expreſſion. Car la conſtruction paroît demander qu'on Liſe *ποιήσων* ou *ποιήσεσθαι* au lieu de *ποιησόμενος*. La conſtruction eſt exacte dans le ſens que je crois entrevoir. Il faut ſeulement ſuppoſer que par une réticence dont on a une infinité d'exemples, Joſeph aprés avoir dit » qu'Herode » réſolut d'envoyer de rechef à *Ro-* » *me* pour tâcher de fléchir l'Em- » pereur par le crédit de ſes amis, » & qu'il auroit été lui-même trou- » ver Céſar« (*e*), n'a pas ajoûté, pour ne point laiſſer ſa penſée en l'air, » ſi cette troiſiéme députa- » tion ne pouvoit rien obtenir. « Si c'eſt ſa penſée, c'eſt bien vrai-ſemblablement ce qu'il veut dire ici. lorſqu'il dit qu'Herode ayant deſſein de s'embarquer pour Rome fit venir les jeunes Princes devant lui, qu'il les exhorta comme leur pere à bien vivre enſemble & le leur commanda comme leur Roi.

(*e*) Καὶ πρὸς αὐτὸν Καίσαρα ἐντυχίαν ποιησόμενος.

HISTOIRE
DE LA GUERRE DES JUIFS
CONTRE LES ROMAINS.
LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

LA néceſſité où ſe trouva Archelaüs d'aller à Rome fut une ſource de nouveaux troubles. Après avoir pleuré le Roi ſon pere pendant ſept jours, & donné au peuple le repas funéraire, ſuivant un uſage ſouvent ruineux pour beaucoup de familles, mais dont les Juifs ſe ſont fait un devoir tellement indiſpenſable, qu'on ne ſçauroit y manquer ſans s'expoſer à paſſer pour impie, ce Prince, vêtu de blanc, alla au Temple, & y fut reçu avec de grandes acclamations de joie & des démonſtrations ſenſibles de reſpect. Du haut d'un thrône d'or, fort élevé, ſur lequel il étoit aſſis, il harangua le Peuple avec beaucoup d'affabilité, le » remercia du zèle » qu'il avoit témoigné pour rendre célébres les obſeques du

» Roi ſon pere, du reſpectueux empreſſement avec lequel il » ſe hâtoit de lui rendre à lui-même les honneurs de la Royau- » té, dont il proteſtoit néanmoins qu'il ne vouloit exercer » les fonctions ni uſurper les Titres juſqu'à ce que l'Empereur, » qu'Herode, par ſon Teſtament, rendoit maître de tout, » eût confirmé la diſpoſition par laquelle il le déclaroit ſon » ſucceſſeur ; c'eſt pour cette raiſon, ajoûta-t'il, que lorſque » les troupes, à Jericho (*a*), m'ont offert le diadême, je l'ai » conſtamment refuſé ; mais lorſqu'Auguſte m'aura déclaré » Roi, je donnerai au Peuple & aux ſoldats des marques » éclatantes de ma reconnoiſſance, & me ferai un devoir » de traiter en toute occaſion les uns & les autres avec plus » de douceur que n'a fait le Roi mon pere.

II. Ces promeſſes furent très-agréables au Peuple, mais pour s'aſſurer de leur ſincérité, il lui adreſſa ſans différer pluſieurs demandes importantes, les uns vouloient qu'il diminuât les tributs, d'autres, qu'il abolît les impôts nouvellement établis, quelques uns demandoient qu'il mît les priſonniers en liberté. Archelaüs, pour ſe concilier l'affection du Peuple, le ſatisfit ſur toutes ſes demandes, & après avoir offert des ſacrifices à Dieu, il ſe rendit à un grand feſtin qu'il donnoit à ſes amis. Cependant une troupe de gens qui cherchoient à brouiller s'aſſembla ſur le ſoir, & à la ſuite du deuil que la Nation avoit obſervé pour le Roi, en commença un autre, dont l'objet étoit de pleurer ceux qu'Herode avoit fait mourir, pour avoir abbattu l'aigle d'or qu'il avoit fait mettre ſur la porte du Temple. Ils affecterent de le rendre public, & firent retentir tous les quartiers de la ville de leurs cris & de leurs plaintes, diſant hautement qu'ils ne pouvoient trop déplorer le ſort, & honorer la mémoire des gens de bien à qui un pieux zèle pour la gloire du Temple & l'exacte obſervation de nos Loix avoient couté la vie Ils vouloient qu'on vengeât leur mort, en puniſſant ſévérement des perſonnes qu'Herode avoit le plus conſidérées, & qu'on commençât ſur-tout par dépoſer celui qu'il avoit établi Grand-Prêtre, & qu'on leur en donnât un qui, par ſa probité & la pureté de ſes mœurs, fût plus digne d'être honoré de cette charge.

Le Peuple fait mal-à-propos pluſieurs demandes à Archelaüs.

(*a*) Voyez Remarque V. Livre 17. Antiq. Juiv.

Archelaüs tâche d'appaiſer la ſédition.

III. Quelque offenſé que fût Archelaüs de ces ſéditieuſes demandes, il étoit encore plus preſſé de ſe rendre à Rome ; craignant donc que le peuple venant à s'aigrir ne ſe ſoulevât, & qu'une ſédition ouverte ne retardât ſon départ, il prit le parti d'en différer le châtiment, & de calmer les eſprits par la douceur, plutôt que d'y employer la force. Il envoya dans cette vue le général des troupes vers ces mutins, pour les exhorter à faire ceſſer le tumulte, mais à peine cet Officier fut-il entré dans les portiques, qu'ils lui jetterent des pierres avant même qu'il eût pu leur parler. Archelaüs envoya d'autres Officiers faire auprès d'eux de nouveaux efforts pour les appaiſer, mais on ne put rien gagner ſur leur emportement, & il n'y avoit aucun lieu de douter qu'il ne ſe ſoutînt avec encore plus de fureur, ſi leur nombre croiſſoit.

La fête des Azimes, que nous appellons Pâques, étant arrivée, il ſe rendit une multitude infinie de Peuple à Jeruſalem pour y offrir des ſacrifices. Ceux qui pleuroient la mort de Judas & de Matthias s'aſſembloient dans les portiques du Temple, & mettoient tout en uſage pour fortifier leur faction. Dans la crainte que l'eſprit de révolte ne ſe communiquât au reſte du Peuple, Archelaüs donna ſecrettement ordre à un Officier d'aller avec des troupes arrêter les auteurs de ce tumulte, mais le Peuple s'étant ſoulevé, pluſieurs ſoldats furent tués à coups de pierres. L'Officier fut bleſſé, & eut bien de la peine à ſe ſauver. Et, comme s'il ne ſe fût commis aucun mal, ces mutins offroient tranquillement des ſacrifices à Dieu. Archelaüs, jugeant alors qu'il étoit impoſſible d'appaiſer la ſédition ſans répandre du ſang, fit marcher toutes les troupes ; l'infanterie dans la ville, en ordre de bataille, & la cavalerie dans la campagne. L'infanterie tombant bruſquement ſur eux tandis qu'ils étoient occupés aux cérémonies des ſacrifices en tua près de trois mille ; le reſte ſe diſperſa dans les montagnes voiſines. Ce Prince faiſoit marcher à la ſuite des troupes des hérauts, qui ordonnoient à tout le monde de ſe retirer chacun chez ſoi. Ces rebelles furent contraints d'obéïr, & l'on ceſſa de célébrer la Fête.

Trois mille mutins tués dans les portiques du Temple.

(a) Voyez la Remarque VI. ſur le dix-ſeptiéme Livre des Antiquités Juives.

CHAPITRE II.

I. ARCHELAUS, accompagné de ſa mere, de Poplas (*a*), Ptolémée & Nicolas, ſes amis particuliers, alla s'embarquer pour ſon voyage de Rome, & chargea en partant Philippe de l'adminiſtration du Royaume & du ſoin de ſes affaires particulieres. Salomé, avec ſes enfans, les freres du Roi & ſes gendres (*b*), partirent en même temps, ſous le prétexte apparent de l'aider à obtenir de l'Empereur la confirmation des dernieres diſpoſitions d'Herode, mais en effet pour le traverſer & lui faire un crime de ce qui s'étoit paſſé contre nos Loix dans les portiques du Temple. Archelaüs va à Rome.

II. Ils rencontrerent à Céſarée Sabinus, Intendant de Syrie, qui alloit en Judée s'aſſurer des effets qu'Herode avoit laiſſés. Varus, qui ſe trouvoit pour-lors à Ceſarée, ainſi que l'en avoit fait inſtamment prier Archelaüs par Ptolémée, qu'il lui avoit pour cela envoyé, empêcha Sabinus de paſſer outre. Cet Intendant ſembla ne plus penſer à aller prendre poſſeſſion des places fortes, ni à mettre ſous ſa main les thréſors d'Herode, & promit de demeurer tranquille à Céſarée juſqu'à ce que l'Empereur eût notifié ſes volontés, mais dès qu'il vit Archelaüs embarqué pour ſon voyage de Rome, & Varus parti pour s'en retourner à Antioche, il ſe hâta d'aller à Jeruſalem, & s'y étant mis en poſſeſſion du Palais, il fit appeller les Commandans des Forteresſes, & ceux qui étoient commis à la garde du thréſor, ceux-ci pour

(*a*) Joſeph ne parle point de Poplas dans ſes Antiquités Juives. Ne ſeroit-ce point le nom Hebreu de Ptolémée?

(*b*) L'expreſſion eſt vague & ne décide pas ſi c'étoit du roi ou de Salomé qu'étoient ces gendres qui l'accompagnerent. Mais il paroît qu'Archelaüs étoit trop jeune pour avoir des filles mariées. Il étoit à Rome lorſqu'Antipater y fit ſon dernier voyage, & Joſeph parlant de lui & de Philippe, il les appelle παιδὶς & μειράκια. Sans entrer dans un détail qui pourroit ennuyer, pour fixer préciſément l'année que ces princes étoient à Rome, il eſt certain que leur demeure dans la Capitale de l'Empire précéda de peu la mort d'Herode, mais quand on le ſuppoſeroit de quatre ou cinq ans, contre le ſentiment de tous les Chronologiſtes, un Prince dont ſon Hiſtorien dit qu'il étoit alors enfant, ne peut avoir eu des gendres deux ou trois mois après la mort d'Herode. Guer. Juifs Liv. 1. chap. 31. numero 1.

lui rendre leurs comptes, & les premiers pour lui remettre les places dans leſquelles ils commandoient. Mais, fidèles à Archelaüs, ils refuſerent d'obéïr à Sabinus, & déclarerent que c'étoit moins pour Archelaüs que pour l'Empereur qu'ils en vouloient conſerver le commandement.

Antipas va à Rome.

III. Antipas alla auſſi Rome, dans le deſſein de diſputer la Couronne à Archelaüs. Il prétendoit que le premier Teſtament d'Herode, dans lequel il étoit déclaré Roi, devoit être préféré au ſecond. Salomé & pluſieurs de ceux qui s'étoient embarqués avec Archelaüs, lui promettoient leurs bons offices. Il menoit avec lui la mere de Ptolémée (*a*), frere de Nicolas, ſur lequel il comptoit beaucoup, parce qu'Herode avoit eu une grande confiance en lui, & que c'avoit été celui de ſes amis auquel il avoit toujours témoigné le plus d'affection. Il eſpéroit auſſi tirer grand parti de l'éloquence du Rhéteur Irenée, qui l'avoit détourné de ſuivre l'avis de ceux qui lui conſeilloient de céder à Archelaüs, parce qu'il étoit ſon aîné, & qu'il étoit déclaré Roi dans le dernier Teſtament d'Herode. Ses proches le ſervirent avec zèle à Rome, parce qu'ils haiſſoient Archelaüs. Ils ſouhaitoient, dans le fonds, beaucoup davantage être affranchis de la domination des Rois, & vivre dans une eſpece de liberté, ſous l'autorité d'un Gouverneur Romain; mais comme leurs vœux à cet égard pouvoient n'être pas ſatisfaits, ils aimoient mieux avoir à obéïr à Antipas, comme Roi, qu'à Archelaüs.

IV. Sabinus ne le ſervit pas moins bien, car dans des Lettres qu'il écrivit à l'Empereur, il lui parla d'une maniere très-avantageuſe pour lui, & très-déſavantageuſe pour Archelaüs. Salomé, & ceux qui avec elle ſe déclaroient pour Antipas, préſenterent à l'Empereur leur Mémoire contre Archelaüs dès qu'il fut prêt. Archelaüs lui en fit préſenter un de ſa part, par lequel il établiſſoit ſon droit, & lui fit en même temps remettre par le même Ptolémée le cachet du feu Roi, & des inſtructions particulieres ſur l'état dans lequel il laiſſoit le Royaume. L'Empereur, après avoir examiné par lui-même les raiſons alléguées par l'un & l'autre parti, conſidéré avec attention l'étendue des Etats d'Herode, l'état de

(*a*) Voyez Remarque VII. Liv. 17. Antiq. Juiv.

ſes

ſes revenus, le nombre d'enfans qu'il laiſſoit, & lu les Lettres que Varus & Sabinus lui avoient écrites ſur les affaires de Judée, aſſembla un grand Conſeil auquel il appella les principaux de l'Empire, & admit pour la premiére fois Caius, fils d'Agrippa & de Julie qu'il avoit adopté, & donna audience aux Contendants.

Antipater fils de Salomé, parle en faveur d'Antipas.

V. Antipater, fils de Salomé, le plus ardent & le plus éloquent de ceux qui étoient oppoſés à Archelaüs, parla le premier, & dit : » Que ce n'étoit que pour la forme & par une » dériſion offenſante, qu'Archelaüs demandoit le Royaume, » puiſqu'il s'en étoit déja mis en poſſeſſion, & s'étoit lui-mê- » me fait Roi, ſans attendre le jugement de l'Empereur, à » qui ſeul il appartenoit de décider qui devoit être le ſucceſ- » ſeur d'Herode ; qu'auſſi-tôt après la mort d'Herode il avoit » gagné des gens pour ſe faire offrir le diadême ; qu'il s'étoit » aſſis ſur le thrône, & y avoit agi en Roi ; qu'il avoit fait » des changemens & des promotions dans les troupes, & » avoit accordé des graces au Peuple, qu'il ne pouvoit eſpé- » rer d'obtenir que d'un Roi ; qu'il avoit mis en liberté des » gens qu'Herode avoit fait enfermer pour de très-grands » crimes, qu'ayant ainſi uſurpé tous les droits de la Royauté, » il ne pouvoit, ſans manquer de reſpect au Maître du mon- » de, feindre de venir lui demander la couronne, comme » s'il ne reconnoiſſoit en lui d'autre pouvoir que celui de diſ- » poſer d'une ſimple & vaine dénomination. Il lui reprocha » enfin la maniere peu décente dont il s'étoit conduit dans » le deuil de ſon pere, & ſoutint que le peuple ne s'étoit ſou- » levé contre lui que par l'indignation qu'il avoit conçue de ce » qu'il faiſoit ſemblant de le pleurer pendant le jour, tandis » qu'il paſſoit les nuits en feſtins & en débauches. Anti- » pater inſiſta principalement ſur l'horrible carnage qui s'é- » toit fait par ſes ordres, dans les portiques du Temple, d'une » multitude de peuple qui venoit pour y offrir des Sacrifices, » & dit que le ſaint Lieu avoit été rempli de plus de corps » morts qu'il ne s'en trouva jamais dans une ville ſurpriſe » par une irruption de Barbares ; que le Roi, ſon pere, » qui connoiſſoit ſon penchant à la cruauté, ne lui » avoit jamais donné la moindre eſpérance de monter au » thrône, que lorſque ſon corps à demi mort & les lu-

» mieres de ſon eſprit preſque éteintes, ne lui laiſſoient plus » la liberté de réflechir ſur le nom qu'il écrivoit en ſe dé- » ſignant un ſucceſſeur par ſon ſecond teſtament, ni de penſer » qu'il n'avoit rien à reprocher à celui qu'il avoit choiſi par » le premier, qui étoit le fruit d'une mure délibération, priſe » dans un temps où il jouiſſoit de toute la vigueur de ſon » eſprit & de ſon corps; que quand même on ſuppoſeroit » que les dernieres diſpoſitions d'Herode, quoiqu'abbattu » par la violence de ſon mal, duſſent être préférées à celles » de ſon premier teſtament, Archelaüs avoit, par ſa con- » duite cruelle & directement contraire aux Loix, anéanti » lui-même tout le droit dont il pouvoit ſe prévaloir pour ſe » faire adjuger la couronne; car, & ce fut la réflexion par la- » quelle finit Antipater, à quel excès craindroit-il de ſe livrer, » lorſque l'Empereur l'auroit déclaré Roi, puiſqu'avant d'avoir » obtenu cette faveur, il avoit eu la cruauté de faire égor- » ger un ſi grand nombre de ſes concitoyens.

Nicolas répond au Diſcours d'Antipater.

VI. Après avoir employé ces moyens contre Archelaüs, & & pris la plûpart des parens de ce Prince à témoin de chacun des faits qu'il avoit avancés, Antipater ceſſa de parler. Nicolas ſe leva alors pour défendre Archelaüs, & dit » que » le meurtre de ceux qui avoient été tués dans les portiques » du Temple avoit été d'une néceſſité inévitable, puiſque » les rebelles, contre leſquels on avoit ſévi, n'étoient pas » moins les ennemis de l'Empereur qu'ils l'étoient de l'Etat; » que quant aux autres chefs d'accuſation, ceux qui con- » damnoient alors la conduite d'Archelaüs la lui avoient con- » ſeillée. Nicolas ſoutint d'ailleurs, que le dernier teſta- » ment étoit d'autant moins ſuſceptible d'aucune ſorte de » reproche, qu'Herode s'y déſignant un ſucceſſeur, ſoumet- » toit l'exécution de cette diſpoſition à la libre volonté de » l'Empereur. Ce Prince, ajoûta Nicolas, pouvoit-il mieux » prouver qu'il jouiſſoit de tout le jugement néceſſaire pour » faire valablement cet acte, qu'en rendant un tel hommage » au pouvoir ſuprême du Maître de toute la terre? Une at- » tention ſi ſage & ſi réfléchie, laiſſe-t'elle lieu de penſer » que ſon eſprit n'étoit plus à lui, lorſqu'il écrivoit le nom » de celui qu'il choiſiſſoit pour lui ſuccéder.

VII. Lorſque Nicolas eut ceſſé de parler, Archelaüs ſe

proſterna les genoux en terre devant Auguſte. L'Empereur le releva avec bonté, en lui diſant qu'il le jugeoit digne de regner, mais il ne décida rien de plus & congédia l'aſſemblée, ſe réſervant à refléchir en ſon particulier ſur tout ce qui y avoit été dit, & à délibérer s'il devoit déclarer ſucceſſeur des Etats d'Herode, l'un de ſes deux fils, qu'il déſignoit dans ſes teſtamens, ou s'il ne conviendroit pas mieux de les partager entre tous ſes enfans, dont le nombre étoit grand, & à chacun deſquels il étoit néanmoins juſte de former un établiſſement convenable.

CHAPITRE III.

I. AVANT qu'Auguſte eût encore rien décidé, Maltacé, mere d'Archelaüs (*a*), tomba malade & mourut. Varus écrivitde Syrie à l'Empereur au ſujet des troubles arrivés en Judée, & lui marqua que les ayant prévus, parce qu'il étoit plus que certain que cette Nation ne pourroit s'empêcher de remuer, il s'étoit cru dans l'obligation de ſe rendre en Judée auſſi-tôt qu'Archelaüs ſe fut embarqué, & qu'y étant arrivé avec trois légions qu'il avoit amenées de Syrie pour leur en impoſer & contenir les ſéditieux, il en avoit laiſſé une à Jeruſalem, & s'en étoit retourné à Antioche. Mais la conduite de Sabinus (*b*), qui étoit auſſi venu en Judée, excita de nouveaux ſoulevements. Avec le ſecours des troupes que Varus lui avoit laiſſées, & un grand nombre d'eſclaves à lui, qu'il avoit armés pour les rendre les miniſtres de ſon avarice, il entreprit de contraindre les Gouverneurs des places fortes à les lui remettre, & fit une rigoureuſe recherche des effets du feu Roi. La Fête de la Pentecôte arriva alors. Cette Fête eſt ainſi nommée, parce qu'elle ſe célebre cinquante jours après Pâques. Un ſentiment de haine & d'indignation contre Sabi-

Sabinus maltraite les Juifs.

(*a*) Et d'Antipas. *Guer. Juifs*, Liv. 1. chap. 28. numero 4.

(*b*) *Cum autem poſtea veniſſet Sabinus.* Nouvel Editeur. Sabinus étoit en Judée avant que Varus retournât a Antioche. L'expreſſion de Joſeph eſt aſſez indéciſe ici, mais il dit dans ſes Antiquités Juives, qu'auſſi-tôt que Varus fut retourné a Antioche » Sabinus, In» tendant de Céſar, qui demeuroit la, » ὑπομένοντος αὐτόθι, ſe mit à maltraiter les » Juifs.

Sédition à Jerusalem.

nus, plus encore qu'une véritable dévotion, attira de toutes parts des Juifs à Jerusalem, il y en vint une multitude incroyable de la Galilée (*a*), de l'Idumée, de Jericho & de la Pérée, par-delà le Jourdain ; les Juifs de la Judée formoient le plus grand nombre, & étoient les plus animés. Pour tenir les Romains enfermés de tous côtés, cette multitude de peuple se divisa en trois corps, dont l'un se posta au Septentrion, par rapport au Temple ; le second au Midi, devant l'Yppodrome ; & le troisiéme au couchant, devant le Palais.

II. Un si grand nombre d'ennemis, & sur-tout leur ferme contenance, effrayerent Sabinus. Il dépêcha couriers sur couriers â Varus, pour le prier de lui envoyer très-promptement du secours, parce que, pour peu qu'il différât, la Légion qu'il lui avoit laissée étoit dans un danger presque certain de périr. Lui cependant monta sur la plus haute tour de la forteresse qu'on appelle Phasaële, qu'Herode avoit fait construire & ainsi nommée du nom de son frere qui s'étoit tué dans la Guerre des Parthes (*b*). Il fit signe à ses troupes du haut de cette Tour, dont il n'osoit descendre pour leur donner des ordres, d'attaquer les Juifs. Les Romains obéirent, & se porterent contre les portiques du Temple, l'action y fut très-vive. Tant que les Juifs ne purent être secondés par des traits lancés d'enhaut sur les Romains, ceux-ci profiterent avec avantage de la supériorité que leur donnoit sur les Juifs leur grande expérience dans l'art de la guerre, mais plusieurs Juifs étant montés sur les toits des portiques, ils tuerent à coups de traits beaucoup de Romains, sans être incommodés de ceux que les Romains leur renvoyoient d'en-bas ; il étoit d'ailleurs bien difficile aux Romains de se mettre à couvert des traits qu'on leur lançoit de dessus les portiques, & de soutenir l'effort de ceux qui les combattoient de front.

Sabinus assiégé.

III. Désespérés enfin de se voir réduits à de telles extrémités, ils mirent le feu à ces superbes Portiques, ouvrages admirables pour leur grandeur & pour la magnificence & le bon goût des ornemens dont ils étoient décorés. Surpris par cet embrasement soudain, un grand nombre de Juifs fut consumé par les flammes, il en périt aussi beaucoup par le fer

(*a*) *Voyez* Remarque V. Liv. 17. Antiq. Juiv.

(*b*) *Quem Parthi occiderant.* Nouvel Editeur. Ce ne furent pas les Parthes qui tuerent Phasaël, ce fut lui qui se défit.

de l'ennemi qui ne manquoit pas de les aſſaillir, ſoit qu'ils ſe fuſſent eux-mêmes précipités, ſoit qu'ils fuſſent tombés avec les débris du toit ; beaucoup d'autres ne pouvant ſe reſoudre à ſe ſentir dévorer par les flammes auxquelles ils ne pouvoient ſe dérober, ſe percerent de leurs épées ; quelques-uns ayant trouvé moyen de ſe gliſſer le long des murs, vouloient ſe jetter ſur les Romains, mais l'effroi dont ils étoient ſaiſis les rendoit incapables de tenir contre eux. Tout ce qu'il y avoit de Juifs dans les Portiques ayant ainſi été en partie tué ou en partie diſſipé, & ne reſtant plus perſonne pour garder le thréſor de Dieu, les Romains le pillerent ; & outre le butin qu'y firent les ſoldats, Sabinus en enleva quatre cents talents.

IV. La perte que venoient de faire les Juifs, & l'incendie des ſacrés Portiques, ne firent que les animer davantage contre les Romains. Les plus braves d'entre eux, en beaucoup plus grand nombre qu'ils n'étoient dans la premiere action, revinrent à la charge & les aſſiégerent dans le Palais, avec menace de ne faire quartier à aucun de ceux qui y étoient renfermés, s'ils ſe mettoient en devoir de les défendre, & promeſſe au contraire de ne faire de mal à qui que ce fût, ſi Sabinus conſentoit à ſe retirer avec la Légion Romaine & tout ce qu'il avoit de troupes à ſes ordres. Outre pluſieurs ſoldats des troupes du Roi, trois mille Sébaſtéens (*a*), gens bien aguerris, s'étoient joints aux troupes Romaines. Ils avoient pour Chef Rufus, Commandant de cavalerie, & Gratus, Commandant d'infanterie. Ces deux Officiers étoient ſi conſidérables par leur valeur & leur habileté, qualités ſi eſtimables dans la guerre, que ſe donnant même ſans troupes aux Romains, ils euſſent de beaucoup fortifié leur parti. Les Juifs cependant pouſſoient vivement le ſiége, & travailloient à ſapper les murs de la Fortereſſe, criant toujours à Sabinus de ſe retirer, & de ne pas s'oppoſer plus long-temps à la réſolution qu'ils avoient formée de vivre ſelon les Loix qui s'obſervoient chez eux depuis ſi long-temps. Sabinus eût bien voulu les ſatisfaire, mais il n'oſoit ſe fier à leurs promeſſes, plus

(*a*) Je crois que ces Sébaſtéens, qui ne paroiſſent qu'après la mort d'Herode, pouvoient être un régiment à qui ce Prince avoit donné ce nom, en l'honneur d'Auguſte. Rufus & Gratus, qui en étoient les commandans, n'étoient point Officiers Romains, puiſque Joſeph dit qu'ils prirent leur parti.

elles étoient flatteuſes, plus il ſoupçonnoit qu'elles cachoient quelque piége qu'ils lui tendoient, il attendoit d'ailleurs du ſecours de Varus, ainſi il réſolut de ſoûtenir le ſiége.

CHAPITRE IV.

Révolte en Idumée.

I. TOUTE la Judée étoit alors dans une violente fermentation; l'étrange confuſion qui régnoit par tout fit naître à pluſieurs la penſée de profiter des circonſtances pour ſe placer ſur le thrône. Dans l'Idumée, deux mille vétérans, qui avoient ſervi ſous Herode, prirent les armes & attaquerent les troupes du Roi. Achiab, ſon couſin, qui les commandoit, croyant devoir éviter une action en raſe campagne, ſe cantonna dans les places fortes, & ſituées ſur des hauteurs. A Séphoris en Galilée Judas fils d'Ezéchias, Chef de voleurs, qui avoit fait tant de maux au pays, & qu'Herode avoit fait prendre, ayant aſſemblé un aſſez grand nombre de ſes ſemblables, força les arcenaux du Roi, & ayant armé ſes gens, courut ſur tous ceux qui vouloient conſerver quelque autorité dans l'Etat.

Simon a la témérité de ſe vouloir faire Roi.

II. Dans la Pérée, Simon, qui avoit été au Roi Herode, follement prévenu de ſa bonne mine & de ſa taille, crut pouvoir ceindre ſon front du diadême. Courant le pays avec une troupe de bandits qu'il avoit ramaſſée, il mit le feu aux maiſons royales de Jericho, & à pluſieurs autres riches édifices pour s'en faciliter le pillage. Il n'en eût épargné aucun d'un peu conſidérable, ſi Gratus, qui commandoit l'infanterie du Roi, ne fût venu à ſa rencontre avec des archers Trachonites & l'élite des braves Sébaſtéens. Il périt beaucoup d'infanterie dans le combat, Simon fut défait & obligé de s'enfuir, Gratus le coupa & le joignit dans une vallée peu pratiquable, par laquelle il avoit penſé pouvoir ſe ſauver, & du coup qu'il lui porta, il lui fit ſauter la tête.

Le Pâtre Athronge a la même folie.

III. Un nommé Athronge voulut auſſi, de l'état de ſimple Berger, s'élever à la Royauté. Il étoit d'une taille & d'une complexion robuſte, mépriſoit la mort, & avoit quatre freres qui lui étoient parfaitement ſemblables. Ce fut à ces titres

qu'il oſa eſpérer de réuſſir. Il mit chacun de ſes freres à la tête d'un corps de gens armés, mais ils ne marchoient qu'à ſes ordres, & lorſqu'il les chargeoit, comme ſes Lieutenants, de quelque expédition particuliere; car il ſe réſerva, en qualité de Roi, la conduite générale des affaires, &, pour rendre ſon autorité plus abſolue, il ſe ceignit le front du diadême. Il courut ainſi, & ravagea le pays pendant un aſſez long-temps; il exerçoit ſur-tout ſa fureur, & ſes freres à ſon exemple, ſur les Romains & ſur les troupes du Roi, tuant indiſtinctement tous ceux qu'ils trouvoient à leur rencontre, & ne faiſant pas plus de quartier aux Juifs, avec leſquels ils pouvoient croire qu'il y eût quelque choſe à gagner. Il eut un jour la hardieſſe d'envelopper, aux environs d'Emmaüs (*a*), une cohorte Romaine, qui conduiſoit des vivres & portoit des armes à l'armée; Areius, qui la commandoit, & quarante des plus braves de ſes gens furent tués à coups de traits, le reſte couroit le riſque de ſubir le même ſort, ſi Gratus ne fût venu à leur ſecours avec les Sébaſtéens & ne les eût dégagés. Tant que ces cinq ſéditieux purent faire durer cette cruelle guerre, ils affligerent de mille maux, autant ceux de leur Nation que les étrangers. Mais enfin trois d'entre eux furent pris, le plus âgé des trois par Archelaüs, les deux autres par Gratus & Ptolémée; le quatriéme ſe rendit par compoſition à Archelaüs, mais cela n'arriva que par la ſuite. Toute la Judée étoit pour-lors & fut encore long-temps affligée de la cruelle guerre que lui faiſoient ces ſortes de brigants.

(*a*) Joſeph varie ſur le nom de cette ville. M. Reland diſtingue trois villes de ce nom. Celle où les Diſciples alloient lorſque Jeſus Chriſt leur apparut. Une ſeconde qui s'appella dans la ſuite Nicopolis. Il ſemble que c'eſt celle dont parle ici Joſeph, ou celle dont il eſt parlé dans l'Évangile, car elle n'étoit pas loin de Jeruſalem, aux environs de Tibériade. L'Auteur de la Géographie ſacrée, pag. 46. (chez Durand 1747.) dit du bourg où alloient les Diſciples de Jeſus-Chriſt qu'il étoit ainſi appellé, ſelon Joſeph, à cauſe des eaux chaudes qui ſont dans le voiſinage. C'eſt un défaut d'attention. Emmaüs, dont Joſeph donne l'étymologie du nom, étoit au ſeptentrion de Jeruſalem, & dans le voiſinage de Tibériade. *Guer. Juifs.* Liv. 4. chap. 1. numero trois.

CHAPITRE V.

I. DE'S que Varus, Gouverneur de Syrie, eut appris par les Lettres que lui écrivoient Sabinus & les principaux Officiers, l'extrême danger que couroit la Légion qu'il avoit laiſſée en Judée, il crut devoir ſe hâter de l'aller dégager. Il prit pour cela avec lui les deux qu'il s'étoit conſervées, avec quatre compagnies de Cavalerie, & ſe rendit à Ptolémaïde, où il avoit envoyé ordre aux troupes auxiliaires des Rois & des Princes alliés des Romains de le venir joindre. Il prit en paſſant par Berite quinze cents hommes, que les habitans de cette ville lui fournirent. Tous les autres alliés s'étant trouvés au rendez-vous, & Aretas, en haine d'Herode, lui ayant amené un corps conſidérable d'infanterie & de cavalerie, il fit marcher contre la partie de la Galilée, qui eſt proche de Ptolémaïde, une partie de cette armée, ſous le commandement de Caius (*a*), l'un de ſes amis, qui défit ſur ſon paſſage tout ce qui oſa lui faire face, prit la ville de Séphoris, la brûla, & en fit les habitans eſclaves. Pour lui, il s'avança en perſonne avec le reſte de l'armée juſqu'à Samarie, mais ne fit aucun mal à cette ville, parce qu'elle n'avoit point pris de part à la révolte; il campa dans une bourgade nommée Arus, les Arabes la brûlerent, à cauſe qu'elle appartenoit à Ptolémée, car ils étendoient leur haine juſques ſur ceux qui avoient été amis d'Herode. De-là Varus paſſa à Sampho, autre bourgade bien fortifiée, les Arabes la prirent pareillement, la pillerent & la détruiſirent; ils ne firent pas plus de quartier à tout ce qu'ils trouverent dans les environs à leur bienſéance. Quant à Emmaüs, dont les habitans prirent la fuite, ce fut Varus lui-même qui le fit brûler, pour venger la mort d'Areius & de ceux de ſes gens qui y avoient été tués avec lui.

Varus dégage les Romains que les Juifs aſſiégeoient.

II. Varus s'avança enſuite contre Jeruſalem. Les Juifs, qui y aſſiégeoient Sabinus, n'eurent pas plutôt apperçu ſes premiéres troupes, qu'ils abandonnerent leurs camps, prirent la

(*a*) Dans les Antiquités Juives, Livre 17. chap. 10. numero 9. » Il mit ſon » fils avec un de ſes amis à la téte de » ce détachement.

fuite,

fuite, & ſortirent pour la plûpart de la ville; ceux qui y reſterent en ouvrirent les portes à Varus, & allégueront pour leur juſtification, qu'ils n'avoient eu aucune part à la révolte; que la Fête qu'on célébroit avoit attiré dans leur ville, dont ils ne pouvoient leur refuſer l'entrée, cette multitude de rebelles qui les y avoient aſſiégés avec les Romains, & qu'ils ne devoient être aucunement ſoupçonnés de s'être joints à eux pour cette entrepriſe ſéditieuſe. Joſeph, couſin d'Archelaüs, Rufus & Gratus étoient venus au-devant de Varus avec les troupes du Roi, les Sébaſtéens & la Légion Romaine ſous les armes; Sabinus n'oſa ſe préſenter devant lui, & gagna la mer dès qu'il put ſortir de Jeruſalem. Varus envoya une partie de ſes troupes dans le pays à la recherche & à la pourſuite des auteurs de la ſédition; on lui en amena un grand nombre: il fit crucifier près de deux mille de ceux qui ſe trouverent les plus coupables, & ſe contenta de retenir en priſon ceux qu'il jugea l'être moins.

III. Il eut avis qu'il y avoit encore dix mille hommes en armes dans l'Idumée (*a*). Néanmoins il renvoya les Arabes chez eux, parce qu'au mépris du bon ordre que doivent obſerver des troupes auxiliaires, ils ne gardoient aucune diſcipline, ruinant & ſaccageant tout, même contre ſa volonté connue, pour ſatisfaire leur haine contre Herode, & ne ſe pas priver du butin qu'ils faiſoient par leurs brigandages. Il marcha enſuite avec ſes Légions contre ces dix mille hommes, qui tenoient encore la campagne; mais, par le conſeil d'Achiab, ils ſe rendirent ſans qu'on fût obligé d'en venir aux mains avec eux. Varus pardonna à la multitude, & ſe contenta d'envoyer les Chefs à Rome, pour que l'Empereur décidât de leur ſort. Auguſte excepta de la grace qu'il leur accorda ceux qui étoient parents d'Herode; il s'en trouva pluſieurs, qu'il fit ſeverement punir, pour avoir pris les armes contre leur Roi, & le Chef de leur maiſon. Après que Varus eut ainſi rétabli le calme dans la ville de Jeruſalem, il laiſſa en garniſon dans la forteresſe la Légion qu'il y avoit déja laiſſée & s'en retourna à Antioche.

(*a*) Je ne vois pas pourquoi M. d'Andilly met ces révoltés en Judée; car S:g. Gelenius les met *circa Idumæam*. Ce ſont probablement les deux mille vétérans qui s'étant réunis dans cette Province, y faiſoient beaucoup de ravages. *Ci-devant chap. 4. numero 1.*

CHAPITRE VI.

Les Juifs députent contre Archelaüs.

I. ARCHELAUS eut, à Rome, de nouvelles affaires à démêler avec les Juifs. Varus leur avoit permis, avant la révolte, d'y députer, pour prier l'Empereur de leur accorder la liberté de vivre ſous l'autorité de leurs Loix. Les Députés envoyés par la Nation étoient au nombre de cinquante, auxquels ſe joignirent plus de huit mille Juifs, qui demeuroient dans la Capitale de l'Empire. Auguſte convoqua une aſſemblée à ce ſujet, tant des principaux Romains que de ſes amis particuliers, dans le temple d'Apollon, qu'il avoit bâti avec beaucoup de magnificence. Un grand nombre de Juifs y accompagnerent les Députés de la Nation, Archelaüs y prit auſſi place avec ſes amis. Ses parents n'affecterent aucun parti. La haine & l'envie qu'ils lui portoient ne leur permettoient pas de ſe déclarer pour lui, mais la crainte de l'Empereur les empêchoit de ſe joindre à ſes accuſateurs. Son frere Philippe s'y trouva auſſi. Varus, qui l'aimoit, l'avoit envoyé à Rome, autant pour travailler à obtenir pour lui-même une portion des Etats d'Herode, au cas que l'Empereur prît le parti de les partager entre ſes enfans, que pour y ſervir Archelaüs.

Déclamation des Juifs contre la mémoire d'Herode.

II. Les Députés des Juifs, comme Parties plaignantes, obtinrent la permiſſion de parler les premiers ; ils commencerent par expoſer les injuſtices qu'ils accuſoient Herode d'avoir commiſes, & dirent » Que, ſous le nom impoſant de Roi, il » avoit exercé la plus cruelle tyrannie dont des ſujets euſſent » jamais eu à ſe plaindre ; qu'il avoit fait mourir une infinité » de perſonnes, & qu'il avoit traité celles auxquelles il avoit » laiſſé la vie de maniere à leur faire porter envie à ceux qu'il » en avoit privé ; qu'il ne s'étoit pas contenté de faire ſouf- » frir les vexations les plus inouies à une multitude infinie de » Particuliers, mais qu'il avoit ruiné des villes entieres ; qu'il » avoit ſouvent dépouillé celles de ſes Etats de ce qu'elles » avoient de beau & de riche pour enrichir & orner celles » des Etrangers ; qu'il avoit tiré du plus pur ſang des Juifs » de quoi faire des libéralités aux autres nations ; qu'au

» lieu de la tranquille félicité & de tous les biens dont ils » avoient joui tant qu'ils avoient vécu ſous l'autorité de leurs » Loix, ſon avenement au thrône les avoit plongés dans une » extrême miſere ; que durant le peu d'années de ſon regne » ils avoient été accablés de plus de maux qu'ils n'en avoient » ſouffert depuis leur délivrance de la captivité de Babylone, » ſous le regne de Xerxès (*a*) ; qu'abbatus ſous le joug d'une » ſi rude domination, ils avoient manqué de courage au » point de s'aſſujettir volontairement à un nouvel eſclavage, » en reconnoiſſant pour Roi Archelaüs, quoique fils du tyran » qui les avoit réduits à cet état de puſillanimité ; qu'ils » avoient pleuré avec lui ſa mort, & avoient fait des vœux » pour la proſpérité du fils, & que lui au contraire, comme » s'il ſe fût fait honneur de ne pas dégénérer d'un tel pere, » avoit commencé par le meurtre de trois mille de ſes con- » citoyens qu'il avoit fait égorger dans les portiques du Tem- » ple ; qu'on ne devoit point trouver étrange que, n'ayant » pas craint de remplir le Temple de ce grand nombre de » corps morts dans un jour de Fête & d'outrager Dieu, en » lui offrant de telles victimes pour ſe le rendre favorable » au commencement de ſon regne, ceux qui étoient échappés » à l'horreur d'une ſi terrible oppreſſion ſe déclaraſſent contre » celui qui en étoit l'auteur, auſſi ouvertement qu'il convient » à un brave guerrier de préſenter toujours le front à l'en- » nemi ; qu'ils prioient donc les Romains d'avoir pitié des » malheureux reſtes de la Judée, & de ne pas permettre » qu'elle reſtât plus long-temps en proie à l'inhumanité des » Tyrans qui la maltraitoient ſi cruellement : grace qu'ils pou- » voient facilement leur accorder, en joignant la Judée à la » Syrie : & qu'on verroit alors ſi les Juifs, qu'on affecte de » traiter de ſéditieux toujours prêts à ſe révolter, ne ſçavent » pas obéïr à des Gouverneurs ſages & modérés. « Ce fut par cette demande que les Députés des Juifs terminerent leurs plaintes contre Herode & Archelaüs. Nicolas prit la défenſe de ces deux Princes, juſtifia leur conduite, accuſa la Nation d'être naturellement indocile & rebelle, & fit un crime aux parents d'Archelaüs de s'être joints à ſes ennemis.

Réponſe de Nicolas.

(*a*) Si ce n'eſt pas une faute de Copiſte, c'en eſt une contre la vérité de l'hiſtoire, & contre le récit même que Joſeph fait de cet évenement.

L'Empereur partage les Etats d'Herode.

III. Auguſte ayant entendu tout ce qui venoit d'être allégué de part & d'autre, congédia l'aſſemblée, & quelques jours après il adjugea la moitié des Etats d'Herode à Archelaüs, ſous le titre d'Etnarchie, avec promeſſe de le déclarer Roi, ſi ſa conduite l'en rendoit digne : il partagea l'autre moitié en deux Tétrarchies, dont il donna une à Philippe, & l'autre à Antipas, qui avoit diſputé la Couronne à Archelaüs. La Pérée & la Galilée formoient le partage d'Antipas, & lui rapportoient deux cents talents de revenu ; la Batanée, la Trachonite, l'Auranite, & la partie des Etats de Zénodore, ſituée aux environs de Jamnia, formoient celui de Philippe, & lui produiſoient un revenu de cent talents ; l'Etnarchie d'Archelaüs étoit compoſée de l'Idumée, de la Judée, du pays de Samarie. Auguſte fit remiſe aux Samaritains de la quatriéme partie des impôts qu'ils avoient coutume de payer, parce qu'ils n'avoient point pris de part à la révolte. La tour de Straton, Sébaſte, Joppé, & Jeruſalem, entrerent auſſi dans le partage d'Archelaüs. Quant aux villes Greques, Gaza, Gadara, & Ippos, Auguſte les détacha des Etats d'Herode pour les unir à la Syrie. Archelaüs tiroit quatre cents talents (*a*) de revenu annuel de l'Etat qu'Auguſte lui avoit formé. Outre ce qu'Herode avoit légué à Salomé, Auguſte lui donna Jamnia, Azot, & Phaſaëlide, & y ajoûta le Palais qui étoit dans Aſcalon ; le tout enſemble lui formoit un Etat de ſoixante talents de revenu ; Auguſte le rendit dépendant de l'Etnarchie d'Archelaüs. Les autres parents d'Herode eurent ce qui leur étoit légué par ſon Teſtament. Outre ce qu'il laiſſoit à ſes deux filles, qui n'étoient point mariées, Auguſte leur donna cinq cents mille piéces d'argent monnoyé, & les maria aux fils de Pheroras. Enfin l'Empereur ayant ainſi partagé les domaines d'Herode entre ſes enfans, il leur diſtribua de plus les mille (*b*) talents qu'il lui donnoit par ſon teſtament, & ne retint pour lui que quelques effets d'aſſez peu de valeur, ſeulement pour faire honneur à ſa mémoire.

(*a*) Six cents. *Antiq. Juiv.* Liv. 17. chap. 11. num. 4.

(*b*) Quinze cents *Antiq. Juiv.* Liv. 17. chap. 11. numero 5.

CHAPITRE VII.

I. EN ce même temps un jeune homme, Juif d'origine, & élevé à Sydon, chez un affranchi d'un citoyen Romain entreprit, à la faveur de ſa parfaite reſſemblance avec Alexandre qu'Herode avoit fait mourir, de ſe faire paſſer pour ce Prince. Dans l'eſpérance qu'une telle impoſture pourroit lui réuſſir, il réſolut d'aller à Rome. Aidé des conſeils & des leçons d'un autre Juif de ſa même Tribu, qui n'ignoroit aucune des intrigues de la Cour du feu Roi, il diſoit que ceux qu'Herode avoit envoyés pour le faire mourir lui & ſon frere Ariſtobule, touchés de compaſſion, les avoient ſauvés & leur avoient ſubſtitué des corps morts qui leur reſſembloient. Il établit ſi bien cette chimere dans l'eſprit des Juifs de l'iſle de Crete, qu'ils lui fournirent de quoi pourſuivre ſon voyage avec dignité. Arrivé à Melos, il y reçut des Juifs qui étoient dans cette iſle, des ſecours encore plus abondants : pluſieurs même trompés par l'extrême apparence de vérité qu'ils trouvoient à la fable qu'il leur débitoit, entreprirent de l'accompagner juſqu'à Rome. Lorſqu'il débarqua à Pouzole, les Juifs qui y étoient établis lui firent de magnifiques préſents, ceux ſur-tout qui avoient été en liaiſon d'amitié avec Herode s'empreſſoient de ſe ranger autour de lui, & de lui rendre hommage comme à leur Roi. Sa parfaite reſſemblance avec le Prince Alexandre donnoit un ſi grand poids à l'aſſurance avec laquelle il ſe diſoit l'être, que ceux qui avoient vû & particulierement connu ce Prince, affirmoient avec ſerment qu'ils ne pouvoient le méconnoître. Une multitude infinie de Juifs vint de Rome au-devant de lui, tous les chemins par où il devoit paſſer en étoient remplis. L'eſprit de vertige poſſédoit tellement ceux de Melos, que n'épargnant ni dépenſes ni marques d'honneur pour le traiter en Roi, ils le portoient élevé & aſſis ſur un brancard.

Un Impoſteur ſe dit Alexandre, fils de Mariamne

II. L'Empereur avoit les traits d'Alexandre fort préſents, pour l'avoir conſidéré avec beaucoup d'attention lorſqu'Herode l'avoit accuſé devant lui : mais refléchiſſant ſur l'illuſion que peut faire naître une reſſemblance auſſi parfaite que celle

Auguſte découvre l'impoſture.

qu'on lui annonçoit, & ne voulant pas, quoiqu'il en ſoupçonnât l'impoſture, même avant d'avoir vû l'impoſteur, détruire avec trop de précipitation les agréables eſpérances que faiſoient concevoir un fait de cette nature. Il ordonna à Celade qui avoit parfaitement connu le Prince, de lui amener ce jeune homme. Auguſte ne l'eut pas plutôt vû (*a*); qu'à la rudeſſe de ſa peau, & à ſa mine baſſe & ſervile, il reconnut qu'il n'étoit point le Prince Alexandre; mais il ne fut pas peu ſurpris de l'aſſurance avec laquelle il ſoutenoit l'impoſture; car lui ayant demandé où étoit le Prince Ariſtobule, il répondit hardiment: » Il eſt en vie, mais il eſt reſté en Cy» pre, pour être moins expoſé aux piéges qu'on pourroit nous » tendre. On ne ſe portera pas ſi facilement à rien entrepren» dre contre notre vie, tandis que nous ſerons ſéparés l'un » de l'autre. « Auguſte alors le tira un peu à part, & lui dit qu'il s'engageoit à lui faire grace de la vie, s'il lui vouloit nommer celui qui lui avoit ſi bien appris à débiter une telle impoſture. Il promit à l'Empereur de le ſatisfaire, & l'ayant ſuivi, il lui montra le Juif qui l'avoit excité à mettre à profit la reſſemblance qu'il avoit avec le Prince Alexandre, & ajoûta qu'il avoit reçu de plus conſidérables préſents dans toutes les villes par où il avoit paſſé, & de plus groſſes ſommes d'argent que n'en eût peut-être reçu le véritable Alexandre, s'il eût été encore vivant. Auguſte ſe prit à rire

(*a*) L'impoſture peut être arrivée, mais il n'eſt pas probable que la premiere démarche que l'Impoſteur fit à Rome n'ait pas été de ſe préſenter devant l'Empereur, & de n'y avoir paru qu'après avoir été mandé.

» Celade ne l'eut pas plutôt vu, qu'il » reconnut à diverſes ſignes la diffé» rence qu'il y avoit entre ces deux per» ſonnes [*M. d'Andilly.*] « Si l'élégant Traducteur n'a pas bien pris la penſée de Joſeph, c'eſt la faute de l'Hiſtorien, de ne s'être pas bien exprimé, ou de ſes Copiſtes, d'avoir dérangé ſon texte. Il dit expreſſément dans ſes Antiquités Juives, que Celade n'eut pas plus de diſcernement que le commun du peuple. De plus, Auguſte n'avoit chargé cet Officier que de lui amener le prétendu Alexandre, non de l'interroger & de lui promettre ſa grace s'il avouoit la vérité. Celade dut-il tâcher de faire une découverte que l'Empereur paroît s'être réſervée? C'eſt inutilement que Joſeph remarque qu'Auguſte avoit les traits d'Alexandre fort préſents, s'il n'a aucune part dans la découverte de l'impoſture. Ὁ δὲ devant ὡς ἴδεν ſemble indiquer Celade, mais l'article & le verbe ne ſe rapportent pas toujours au ſubſtantif qui eſt plus proche dans Joſeph. Ce qui embarraſſe davantage, c'eſt ἐπεται πρὸς Καίσαρα. Les Copiſtes peuvent avoir mis ici πρὸς, que Joſeph n'y avoit pas mis, & changé Καίσαρι en Καίσαρα. *Auguſte* l'ayant pris » en particulier, promet de lui cor» ſerver la vie, s'il lui avouoit la vé» rité. *L'Impoſteur* le ſuit & lui indi» que le Juif qui l'avoit inſtruit, &c. «

de cette naïveté, fit mourir le Juif, auteur de l'impoſture, & comme le faux Alexandre lui parut fort & vigoureux, il l'envoya aux galeres : quant aux Juifs de Melos, il les crut aſſez punis de leur ſotte crédulité, par la perte des dépenſes extravagantes qu'ils avoient faites.

Archelaüs eſt exilé.

III. Archelaüs, dans l'exercice de l'autorité que lui donnoit ſa qualité d'Etnarque, faiſoit éprouver aux Juifs les effets du reſſentiment qu'il conſervoit de toutes les difficultés qu'ils lui avoient fait eſſuyer ; il les traita ſi durement, ainſi que les Samaritains, qu'ils furent enfin obligés les uns & les autres de députer à Rome. Sur leurs plaintes l'Empereur l'éxila, dans la neuviéme année de ſon Etnarquat, à Vienne, dans les Gaules, & confiſqua tous ſes biens à ſon profit. On dit que peu auparavant que l'Empereur lui eût fait ordonner de venir lui rendre compte de ſa conduite, ce Prince avoit vû en ſonge neuf grands épics, bien remplis de grains, que des bœufs mangeoient, & qu'ayant fait appeller des devins & quelques Chaldéens pour ſe faire expliquer ce que pouvoit ſignifier ce ſonge, & chacun de ces gens l'interprétant diverſement, un Eſſénien nommé Simon, lui dit que les épics déſignoient des années, & les bœufs un changement de fortune, parce qu'en labourant la terre ils la retournent & en changent la ſurface, que le nombre des épics qu'il avoit vus ſignifioient donc le nombre des années de ſon regne, après leſquelles il devoit éprouver un grand changement dans ſa fortune, & mourir enſuite. Ce fut, ajoûte-t'on, cinq jours après s'être fait interpréter ce ſonge, qu'Archelaüs reçut l'ordre de ſe rendre à Rome.

Songe de Glaphira.

Je ne crois pas hors de propos de rapporter auſſi un ſonge digne de mémoire, qu'eut la Princeſſe Glaphira. Elle étoit fille d'Archelaüs, Roi de Cappadoce ; elle avoit épouſé en premieres noces Alexandre, frere d'Archelaüs, dont je parle ici, & fils d'Herode, qui l'avoit fait mourir de la maniere dont je l'ai raconté ; après la mort d'Alexandre cette Princeſſe épouſa Juba, Roi de Libie, auquel elle ſurvécut auſſi. Archelaüs l'Etnarque l'ayant vue pendant ſon veuvage chez le Roi ſon pere, ſe prit pour elle d'une telle paſſion, qu'il répudia ſa femme Mariamne pour l'épouſer. Peu de temps après que ce mariage l'eut fait revenir en Judée, elle crut voir Alexan-

dre, ſon premier mari, ſe préſenter devant elle, & l'entendre lui dire : » Il eût dû vous ſuffire d'avoir, par de ſecondes » noces, paſſé dans les terres de Libie, mais vous ne vous » en êtes point contentée. Un troiſiéme engagement que vous » n'avez pas eu honte de contracter avec mon propre frere, » vous ramene dans ma Patrie, je ne puis endurer un tel » affront, & bientôt, malgré vous, je vous reprendrai avec » moi. « Glaphira raconta ce ſonge, & ſurvécut à peine deux jours au récit qu'elle en fit.

CHAPITRE VIII.

Coponius Intendant de Judée.

I. L'EMPEREUR réduiſit les Etats d'Archelaüs en Province, & envoya Coponius, Chevalier Romain, pour la gouverner en qualité d'Intendant, avec droit de vie & de mort (*a*). Ce fut durant ſon adminiſtration qu'un nommé Judas de Galilée porta les Juifs à la révolte, en leur reprochant que, par une lâcheté outrageante, ils égaloient des hommes à Dieu, puiſque, par le tribut qu'ils payoient aux Romains, ils les reconnoiſſoient pour Maîtres autant que lui. Ce Judas ſe rendit ainſi l'auteur d'une nouvelle ſecte, qui n'avoit rien de commun avec les autres.

II. Il y en avoit trois chez les Juifs (*b*), celle des Phariſiens, celle des Sadducéens, & celle des Eſſéniens, qui ſont les plus réglés dans leurs mœurs. Ils ſont Juifs d'origine (*c*), & vivent entre eux dans une beaucoup plus étroite union que les autres. Ils regardent la volupté comme un vice qu'il faut déteſter, & la continence comme une vertu qu'on doit ſe faire un devoir de pratiquer, en travaillant ſans ceſſe à vaincre ſes paſſions. Fort prévenus contre l'extrême intempé-

(*a*) M. Spanheim prétend que Coponius n'avoit pas droit de vie & de mort. Pourquoi ne l'auroit-il pas eu, Pilate, un de ſes ſucceſſeurs, l'ayant eu ? L'expreſſion de Joſeph préſente naturellement ce ſens. τῶ ἐπὶ πᾶσιν ἐξουσίᾳ. Ce ſçavant cite le premier chapitre du dix-huitiéme Livre des Antiquités Juives mais Joſeph n'y dit rien qui autoriſe ſon ſentiment. Note *p*.

(*b*) *Voyez* Remarque I.

(*c*) ou de religion. Joſeph vient de dire que Simon, qui expliqua le ſonge d'Archelaüs étoit Ἐσσαῖος τὸ γένος. Simon n'étoit pas Eſſénien de naiſſance, d'origine ou de nation, mais de profeſſion, d'inſtitut.

rance

rance des femmes, dont aucune, ſelon eux (*a*), n'a aſſez de vertu pour demeurer fidelle à ſon mari, ils font peu de cas du mariage, & en uſent encore moins, ſans cependant le condamner abſolument, ni blâmer ceux qui veulent ſe procurer par cette voie de légitimes ſucceſſeurs, mais ils prennent dans l'âge le plus tendre & le plus propre à les former, les enfans qu'on leur préſente, & les élevent dans leurs pratiques avec autant de ſoin & d'affection que s'ils en étoient les peres.

III. Ils mépriſent les richeſſes, & obſervent une communauté de biens ſi exacte & ſi admirable, qu'il n'eſt pas poſſible de trouver chez eux quelqu'un qui ſoit plus opulent qu'un autre. Pour ſoûtenir cette parfaite égalité, & éloigner pour toujours de leur ſociété la vanité des richeſſes & la honte de la pauvreté, on ne peut s'y faire admettre qu'en ſe dépouillant en ſa faveur de la propriété des biens qu'on apporte avec ſoi, & en faiſant profeſſion de ne les plus regarder que comme un patrimoine commun, heureuſement mêlangé avec les autres biens de la ſociété, pour les faire vivre tous enſemble comme freres; ils ne ſe frottent point d'huile, qu'ils regardent comme une eſpece de ſouillure, & ſi quelqu'un d'eux en a ſouffert quelque onction, même malgré lui, il eſſuie ſoigneuſement ſon corps; ils ſe font un mérite de paroître négligés, & tout le ſoin qu'ils prennent de leur parure conſiſte à être toujours vêtus de blanc. Un certain nombre d'Œconomes, dont ils font un choix prudent, prend ſoin de leurs biens, dont ils ont fait une maſſe commune, & de diſtribuer ſans diſtinction les choſes dont chacun d'eux peut avoir beſoin.

IV. Ils n'habitent point ſeuls des maiſons particulieres (*a*), mais demeurent toujours pluſieurs enſemble dans un hoſpice commun. Lorſque quelqu'un de leur ſecte va les voir, il trouve tout ouvert, comme s'il étoit chez lui; & bien que ceux chez leſ-

(*a*) » Druſius dit que *les Eſſeniens* » furent ceux qu'Hircan perſécuta, qui » ſe retirerent dans les déſerts ... cette » conjecture eſt la plus apparente de » toutes celles qu'on propoſe. « *Baſn. Hiſt. Juifs, Tome 2. pag. 525.* M. Baſnage ne cite point l'endroit où Druſius dit cela. Il dit tout le contraire dans le cinquiéme chapitre de ſon traité *de Sectis Judæorum*, mais quand il le diroit, » la conjecture ne ſeroit pas la plus ap- » tente de toutes celles qu'on pro- » poſe. « Car Joſeph en parle ſous le Pontificat de Jonathas.

Voyez Remarque V.

Κωμηδὸν ἔχουσι τὰς πόλεις ἐκτρεπόμενοι. Ils demeurent à la campagne, ayant de l'éloignement pour les villes. Philon. *Quòd omnis ſit*, &c. pag. 876. *d. e.* Ibid. 878. *a. b.*

quels il arrive ne l'ayent jamais vû, ils le reçoivent comme un ancien & très-familier ami. Ainſi lorſqu'ils ſe mettent en voyage, ils ne font aucune ſorte de proviſions, & c'eſt la ſeule défenſe dont ils s'arment (*a*) contre les voleurs. Il y a toujours dans chacun de ces hoſpices un Particulier chargé de recevoir les nouveaux hôtes, & de leur diſtribuer des habits & les autres choſes qui leur ſont néceſſaires. On ne peut mieux comparer la modeſtie qu'ils obſervent dans tout leur maintien extérieur, qu'à celle de ces enfans que la ſévérité de leur maître tient dans une crainte continuelle. Ils portent leurs habits & leurs chauſſures juſqu'à ce qu'ils ſoient entierement uſés ou déchirés. Il ne ſe fait entre eux aucune ſorte d'achapt ni de vente, ceux qui n'ont pas certaines choſes qu'ils peuvent plus particulierement ſouhaiter étant toujours ſurs de les obtenir de ceux qui les ont, ſans être jamais tenus de leur rien donner en échange.

V. Ils ſervent Dieu avec une ſinguliere piété, & ne s'entretiennent que de choſes édifiantes. Avant le lever du ſoleil, tournés devant cet aſtre comme s'ils le vouloient prier de ſe hâter d'éclairer la terre de ſa lumiere (*b*), ils adreſſent à Dieu des prieres dont leurs Peres leur ont, par tradition, tranſmis la formule; ceux qu'ils ont choiſis pour leurs ſupérieurs les envoient enſuite vaquer chacun au travail qui lui eſt propre, & dont ils s'occupent juſqu'à la cinquiéme heure, temps auquel ils s'aſſemblent dans un lieu commun, où, couverts d'un linge, ils ſe baignent dans l'eau froide; après le bain ils ſe retirent dans leur chambre, dont ils ne permettent l'entrée à nul de ceux qui ne ſont pas de leur ſecte. Ainſi purifiés, ils vont au réfectoire comme en un ſaint Temple, & ayant pris

(*a*) » Ils ne portent autre choſe que » des armes pour ſe défendre contre les » voleurs. « M. d'Andilly & M. Prideaux, Tome 4. pag. 82. Un voyageur qui n'a rien ne penſe gueres a ſe charger d'armes pour ſe défendre des voleurs.

Cantabit vacuus coram latrone viator.

Il n'y avoit, ſelon Philon, aucun ouvrier chez les Eſſéniens pour faire des fléches, des dards, des épées, des caſques, des cuiraſſes, des boucliers, &c. *Quòd omnis ſit liber*, pag. 877. *a. d.*

(*b*) *Voyez* Remarque VI.

J'ignore où l'Auteur des nouveaux *Mémoires d'Hiſtoire, de Critique*, &c. a pris que » chacun ſe tournoit vers » le ſoleil levant, & demandoit à Dieu » qu'il lui fît connoître ſa cellule pour » y reprendre ſes exercices ordinaires. « Tom. 1. pag. 218. Dans quelques erreurs que Philon & Joſeph puiſſent faire tomber leurs lecteurs, j'aurois de la peine à en croire mes yeux, ſi leur texte me preſentoit quelque choſe de ſemblable.

leur place en ſilence, le boulanger met devant chacun d'eux un pain, & le cuiſinier une portion (*a*); un Prêtre bénit alors ce qui eſt ſervi, & juſqu'à ce que ſa priere ſoit finie, il ne leur eſt permis de toucher à rien. Après le repas le même Prêtre fait une ſeconde priere; ils le finiſſent ainſi toujours comme ils le commencent en rendant à Dieu un juſte tribut de louanges & de reconnoiſſance pour la nourriture, qu'ils confeſſent ne tenir que de ſa ſeule libéralité. Après cette ſeconde priere ils quittent les habits avec leſquels ils ont mangé, parce qu'ils les regardent comme ſacrés, & retournent à leur travail, qu'ils ne quittent que le ſoir pour aller ſouper: ils obſervent à leur ſouper les mêmes pratiques, & font manger avec eux les hôtes qui leur ſont arrivés. Jamais il ne s'éleve de bruit dans ces maiſons, jamais le moindre trouble n'en altere la tranquillité; on n'y parle dans les converſations que l'un après l'autre, & chacun en ſon rang; le ſilence rigoureux qu'ils obſervent d'ailleurs, inſpire aux gens du dehors un religieux reſpect.... (*b*) & c'eſt l'effet de leur continuelle ſobriété, car ils ne boivent ni ne mangent qu'autant qu'il le faut pour ſatisfaire aux beſoins de la nature.

VI. Exactement ſoumis en tout à l'autorité de leurs ſupérieurs, ils ne ſe diſpenſent d'attendre leurs ordres que lorſqu'il s'agit de ſecourir le prochain & d'aſſiſter les pauvres; parce que, pour les œuvres d'une charité bien entendue, ils

(*a*) M. Baſnage, (Hiſt. des Juifs, Tom. 2. pag. 550.) la fait de bouillie, mais ἰσίσματος ne détermine point de quoi étoit garni le plat qu'on mettoit devant eux.

(*b*) Je crois qu'il manque ici quelque choſe, & que Joſeph, après avoir parlé de leur ſouper, parloit de leur ſommeil, qu'il diſoit être fort leger. Ce qui ſuit demande quelque choſe de ſemblable; car le ſilence n'eſt pas l'effet naturel de la ſobriété, c'eſt plutôt un court & léger ſommeil que produit cette vertu: auſſi Philon met-il entre les auſtérités ce qu'il appelle ὑφαπτόμενος τὴν ἄυπνον ἀρίστειαν. La pratique de ne dormir preſque point ἄυπνον ἀρίστειαν. De profug. pag. 456. *d. e.* Ceux qui ont donné des traductions de Joſeph ne paroiſſent pas avoir fait attention que ſi κόρος ſignifie raſſaſiement, Joſeph s'en ſert auſſi quelquefois pour ſignifier meſure. Car ils ont ſuppoſé qu'il avoit ici le premier ſens, & il ne peut y avoir que le ſecond. *Hujus autem rei perpetua ſobrietas & cibi & potionis uſque ad ſatietatem dimenſio.* Que ce ſoit du grand ſilence qu'obſervoient les Eſſéniens, ou plutôt du peu de temps qu'ils donnoient au ſommeil, que Joſeph ait voulu rendre raiſon, il eſt également ridicule de dire que c'étoit parce qu'on leur meſuroit la nourriture juſqu'au raſſaſiement. Quand on en vient à meſurer la nourriture, rarement en donne-t'on juſqu'a raſſaſier: ainſi le ſens de Joſeph eſt que ſi les Eſſéniens demeuroient ſi peu au lit, c'eſt qu'on ne leur donnoit la nourriture que par poids & par meſure.

n'ont à écouter que les mouvemens de leur compaſſion, ce qui ne s'étend pas juſqu'à leurs parents, auxquels ils ne peuvent rien donner ſans une permiſſion expreſſe. Singulierement maîtres de leurs affections, ils répriment les premiers mouvemens d'émotion qui s'élevent dans leur ame, & ne ſe livrent jamais à la colere. Amateurs zélés de la paix, ils la conſervent avec grand ſoin. Ils ſont d'une bonne-foi ſi inviolable, que leur parole eſt plus ſûre que les ſermens les plus ſolemnels des autres hommes; ils évitent au reſte de jurer, perſuadés que le ſerment différe peu du parjure, & que celui qu'on ne croit pas, s'il ne prend Dieu à témoin de ce qu'il affirme, eſt déja condamné; ils étudient avec une ſinguliere application les écrits des Anciens (*a*), ſur-tout ceux dont ils peuvent tirer des connoiſſances utiles à l'ame & au corps, & s'inſtruiſent ainſi des moyens propres à modérer les paſſions, & des ſecours que peuvent leur fournir les propriétés des ſimples (*b*), pour guérir les maladies auxquelles nous ſommes ſujets.

VII. On n'eſt pas reçu dans la ſecte des Eſſéniens auſſi-tôt qu'on ſe préſente pour y être admis; le poſtulant demeure un an en-dehors, où il ſuit leur maniere de vivre, & s'exerce à toutes leurs pratiques. On lui donne une bêche, le linge dont j'ai parlé, & un habit blanc. Quant il a donné pendant cette année des preuves de ſa continence, ils commencent à communiquer avec lui d'une maniere plus particuliere; ils lui permettent de venir prendre le bain avec eux, & de faire uſage des mêmes eaux dont ils ſe ſervent pour ſe purifier, mais ils ne lui donnent point encore d'entrée à leur réfectoire, & lui font paſſer encore deux ans dans les épreuves, afin de pouvoir juger de ſes mœurs avec autant de certitude qu'ils ſe ſont aſſurés de ſes diſpoſitions à la continence. Lorſqu'enfin ils l'en eſtiment digne, ils le reçoivent; mais avant que de le faire manger avec eux, on le fait jurer ſolemnellement » d'avoir pour Dieu un ſouverain reſpect, & de le ſervir

(*a*) Il n'eſt pas aiſé de concevoir que les Eſſéniens, qui liſoient avec application les Livres anciens, qui jutoient de conſerver fidelement les Livres de leur Inſtitut, rejettoient cependant les traditions, comme le prétend M. Baſnage. *Hiſt. Juifs*, Tom. 2. ſéconde partie, pag. 547.

(*b*) Et des pierres, λίθων. Je ſoupçonne que c'eſt une faute, à moins que Joſeph ne l'ait pris pour ſignifier mineraux.

» avec piété ; d'obſerver les loix de la juſtice , de ne jamais » nuire à perſonne , ſoit de leur propre mouvement , ſoit pour » obéir à quelqu'un qui le lui commanderoit : de déteſter » les méchans , & d'être toujours prêts à obliger les gens de » bien ; de garder la fidélité à tout le monde , particuliè- » rement à ceux qui ont droit de commander , parce que » c'eſt de Dieu qu'ils tiennent (*a*) leur pouvoir ; de ne point « abuſer de ſon autorité , s'il étoit un jour élevé aux Char- » ges ; de ne ſe point diſtinguer alors de ſes inférieurs , ni » dans la qualité de ſes habits , ni en aucune autre choſe » qui regarde ſa perſonne ; d'aimer la vérité , & de faire pro- » feſſion de détruire le menſonge ; de ne commettre aucun » larcin , & de ne jamais ouvrir ſon ame au deſir d'un gain illi- » cite ; de ne cacher à ceux de la ſecte aucune de ſes maxi- » mes , ni de ſes pratiques les plus ſecrettes ; & auſſi , de n'en » rien découvrir aux Etrangers , quand même on voudroit l'y » contraindre ſous peine de mort , de ne point s'écarter en » enſeignant les autres , de la méthode qu'on a ſuivie à ſon » égard ; de s'abſtenir de toute action honteuſe ou déshon- » nête (*b*) ; de conſerver avec un ſoigneux reſpect les Livres » que la ſecte révère , & les noms des Anges (*c*). « Tels ſont les engagemens que les Eſſéniens font prendre ſous la foi du ſerment à ceux qu'ils admettent dans leur ſociété.

VIII. S'il leur arrive dans la ſuite de les enfreindre par quelque faute notable , ils les chaſſent. On a vu mourir miſérablement pluſieurs de ceux qu'ils avoient ainſi rejettés , parce que les ſermens par leſquels ils ſe ſont aſtreints au genre de vie particuliere qu'ils avoient embraſſé ne leur permettant point d'uſer de la nourriture que prennent les Etrangers , ils

(*a*) Οὐ γὰρ ἔστιν ἐξουσία ἐι μὴ ἀπὸ θεοῦ. Epit. Rom. chap. 13. ℣. 1.

(*b*) Ἀρπείας brigandage. Le novice avoit déja juré plus haut de ne commettre aucune friponnerie ; & le brigandage eſt un crime ſi odieux , qu'on ne croit pas qu'on ait jamais fait un décret pour le défendre à des perſonnes qui ſe conſacrent particulierement à Dieu. Ἀαίσιν dans Suidas , ſignifie choſe indécente , peu honnête. C'eſt , je crois , ce qu'a voulu dire Joſeph. Mais comme ce mot eſt rare , un Copiſte à qui il étoit inconnu a pu lui ſubſtituer Ἀρπείας. Si on n'aime mieux lire Λαγνείας. Il n'y a aucune régle qui ne défende expreſſément ce vice à ceux qui s'engagent dans le célibat. » Fuyons , » dit ſaint Clément , (1. Epît. num. 30.) » les médiſances , les embraſſemens » impurs & honteux. » Le Grec a ἀγνοῦς , mais on l'a judicieuſement changé en λάγνους dans l'Edition de 1700. note 13. *Philon.* De vit. Moſ. pag. 681. *a. b.* pag. 17. *e.*

(*c*) Voyez Remarque VII.

ſont réduits à ne manger que de l'herbe, & à périr dans les tourmens d'une faim dévorante. Cet état déplorable a quelquefois touché les Eſſéniens de compaſſion, ils en ont repris pluſieurs qui étoient prêts d'expirer, perſuadés que leurs fautes étoient ſuffiſamment expiées par des ſouffrances qui les avoient conduits aux portes de la mort.

IX. La juſtice la plus exacte eſt la règle des jugemens des Eſſéniens, ils n'en rendent aucun qu'ils ne ſoient au nombre de cent, & ce qu'ils ont prononcé demeure fixe & irrévocable. Ils ne reſpectent rien tant, après Dieu, que le nom de leur Légiſlateur; en parler avec mépris, eſt un crime qu'ils puniſſent de mort. Ils ſe font un devoir & un mérite d'obéir à leurs anciens, & de déférer à l'avis du plus grand nombre, de ſorte que lorſqu'ils ſe trouvent dix enſemble, l'un des dix n'oſeroit parler ſi les neuf autres ſembloient ne le pas approuver; ils ſe donnent bien de garde de cracher au milieu de la compagnie ou à leur droite; ils s'abſtiennent plus religieuſement que les autres Juifs de travailler le jour du Sabbat. Non-ſeulement ils préparent la veille ce qu'ils doivent manger, afin de n'avoir point à allumer du feu en ce jour, mais ils n'oſent pas même remuer la moindre choſe dans la maiſon, ni ſatisfaire aux beſoins de la nature. Ils creuſent les autres jours un trou de la profondeur d'un pied, avec une bêche, & c'eſt cette bêche que j'ai dit qu'ils mettent à la main de ceux qui ſe préſentent pour être admis dans leur ſociété, & tandis qu'ils ſe déchargent, ils ont ſoin que ce trou ſoit tout autour couvert de leurs habits, (*a*) dans la crainte que les rayons du ſoleil n'en ſoient ſouillés; ils rempliſſent enſuite promptement ce trou de la terre qu'ils en ont tirée; ils cherchent les endroits les plus retirés pour ces ſortes de beſoins, & quoiqu'ils ſoient naturels, ils ſe conſidérent comme impurs pour y avoir ſatisfait, & ſe lavent pour s'en purifier.

X. Les Eſſéniens ſont diviſés en quatre claſſes, dont chacune tire ſa diſtinction du temps auquel ceux qui la compoſent ont été admis dans la ſociété. Les plus jeunes y tiennent un rang ſi fort au-deſſous de celui des anciens, que s'il leur arrive d'en toucher quelqu'un, ceux-ci ne manquent pas de

(*a*) *Voyez* Remarque VI.

ſe purifier, comme s'ils avoient eu commerce avec un Etranger. Ils vivent fort long-temps, pluſieurs vont juſqu'à cent ans, & j'eſtime qu'ils doivent une ſi longue vie à leur ſobriété & à la réguliere ſimplicité de leur nourriture. Ils mépriſent les maux de cette vie, & ſe mettent, par leur conſtance, au-deſſus de toutes les adverſités; ils préférent une mort glorieuſe au plus long ſéjour qui ſe puiſſe faire ſur la terre, dût-il même ne jamais finir (*a*) : cette généreuſe infléxibilité de courage a éclaté en mille manieres dans la guerre que nous avons eue avec les Romains; tous les tourmens, tous les genres de ſupplices réunis, n'ont jamais pu leur arracher quelque parole contraire au reſpect qu'ils ont pour leur légiſlateur, ni les forcer à uſer des nourritures qui ne leur ſont point permiſes; au milieu des plus horribles tortures, jamais on ne les a vus verſer quelques larmes, jamais on ne les a entendus s'efforcer d'adoucir, par de honteuſes flatteries (*b*), la cruauté de leurs bourreaux; ils ſe moquoient d'eux au contraire, & ſe ſouriant entre eux (*c*), ils rendoient leur ame avec joie, dans la ferme confiance qu'ils en ſeront un jour animés de nouveau.

XI. C'eſt un dogme de la croyance des Eſſéniens, que nos corps ſont ſujets à la mort & à la corruption, que leur matiere eſt périſſable, mais que nos ames ſont immortelles & ne doivent jamais ceſſer d'être; que formées de l'air le plus ſubtil (*d*), elles viennent, par un certain attrait naturel, ſe loger dans nos corps, mais que s'y trouvant enfermées comme dans une priſon, dès qu'elles peuvent ſe dégager de ces liens charnels, qui les ont retenues comme dans une longue ſervitude, elles s'élevent dans l'air & s'envolent avec joie. Ils croient, & conviennent en cela avec les Grecs, que les ames des gens de bien vont par-delà la mer, dans une ré-

(*a*) *Voyez* Remarque VIII.

(*b*) J'ai ſuivi le ſens de M. d'Andilly, quoique M. le Clerc ait prétendu que l'élégant Traducteur avoit mal rendu cet endroit.

(*c*) Autrement. Ils donnoient leur vie avec joie, dans la confiance de la recouvrer un jour. M. d'Andilly rend ainſi cet endroit: » Et rendoient l'eſ» prit avec joie, parce qu'ils eſpéroient » de paſſer de cette vie à une meil» leure. « On lit dans le nouvel Editeur : *Animas alacriter dimiſerunt tanquam denuò eas recepturi.*

(*d*) .... « croyent qu'elles deſcen» dent de l'air le plus élevé, dans les » corps qu'elles animent. « Le Pere Calmet, Dict. Bible, *Eſſéniens.* Λεπτοτάτου ne ſignifie pas le plus élevé, mais le plus délié, le plus délicat.

gion impénétrable à la pluie & à la neige, & continuellement rafraîchie par un doux zéphir qui ſouffle du côté de la mer. Ils releguent au contraire les ames des méchans dans un lieu profond & ténébreux, où regne un perpétuel & rigoureux hiver, & où elles ſont livrées à des tourmens qui ne doivent jamais finir. C'eſt ainſi qu'il me paroît que les Grecs placent ceux de leurs grands hommes qu'ils appellent des heros ou des demi-dieux dans des iſles fortunées particulierement deſtinées à recevoir leurs ames, & font habiter les enfers par celles des impies, où elles doivent être à jamais tourmentées, ainſi que le ſont, ſelon eux, les ames de Siſiphe, de Tantale, d'Ixion & de Titie. Les Eſſéniens croient donc que les ames ont été créées immortelles, & cette opinion leur ſert de motif pour porter les hommes à la vertu, & les détourner du vice, perſuadés que l'eſpérance d'un bonheur éternel après la mort rend en cette vie les gens de bien encore meilleurs, & que la crainte d'un châtiment qui ne doit jamais finir retient les méchans & les empêche de faire le mal, quand même ils s'imagineroient pouvoir cacher en ce monde leurs mauvaiſes actions. Cette doctrine des Eſſéniens ſur la nature de l'ame a tant de charmes pour ceux qui ont une fois goûté la divine ſageſſe de leurs enſeignemens, qu'ils s'en perſuadent aiſément & y demeurent inviolablement attachés.

XII. Quelques-uns d'entre eux, par l'étude aſſidue qu'ils font des Livres Saints & des Oracles des Prophétes, autant que par leur attention à ſe purifier ſouvent, ſe flattent de pouvoir faire connoître les choſes à venir, & il leur arrive rarement de ſe tromper dans leurs prédictions.

XIII. Il y a une autre ſorte d'Eſſéniens qui conviennent avec les premiers dans leur maniere de vivre, dans leurs mœurs, dans leurs loix, & tous leurs autres uſages; mais ils penſent tout autrement qu'eux ſur le mariage. Ils croient que ceux

(a) Je ſoupçonne que Joſeph, toujours lâchement occupé à rapprocher du Paganiſme les ſentimens & les cérémonies de ſa Nation, prête ici aux Eſſéniens des idées & expreſſions Payennes. Je ne trouve cependant pas ce que dit M. Baſnage (Hiſt. des Juifs, Liv. 2, chap. 21. pag. 589.) qu'il comparoit la ſecte des Eſſéniens de ſon temps à celle de Pithagore. A l'égard de cette peine que les Eſſéniens diſoient que nos ames ont pour la matiere, Tatien paroît avoir eu les mêmes idées. » L'ame ignorante » n'eſt que ténebres; c'eſt pourquoi » lorſqu'elle eſt ſeule, elle penche en» bas vers la matiere.... πρὸς τὴν ὕλην γενεσάτω pag. 255. a. b. Nov. Edit.

qui

qui ne ſe marient point ſe rendent coupables du deſſein d'abolir la race des hommes, qu'on verroit en effet bientôt s'éteindre, ſi tout le monde ſe vouoit au célibat. Ainſi ils ſe marient, mais ce n'eſt qu'après s'être aſſurés, par un examen qu'ils font durer trois ans, que les perſonnes qu'ils veulent épouſer ſont d'un tempéramment propre à leur donner des enfans. Ils ne s'en approchent point lorſqu'elles ſont enceintes, & prouvent, par cette modération, que ce n'eſt point l'attrait de la volupté, mais le deſir de donner des enfans au monde qui les a engagés dans le mariage. Lorſque leurs femmes ſe lavent elles ſont toujours, comme eux, couvertes d'un linge. Tels ſont les mœurs & la doctrine des Eſſéniens.

Les Phariſiens.

XIV. Quant aux deux autres Sectes que j'ai annoncées, la premiere eſt celle des Phariſiens, qui paſſent pour avoir une plus parfaite connoiſſance de nos Loix que les Eſſéniens & les Sadducéens, & être les premiers qui ayent établi une Secte particuliere parmi les Juifs: ils attribuent tout au deſtin & à Dieu. Ils croyent cependant qu'en la plûpart des choſes il dépend de nous de faire le bien ou de ne le pas faire, que le deſtin coopere à l'un & à l'autre; que toutes les ames ſont immortelles, qu'il n'y a que celles des gens de bien qui puiſſent paſſer dans d'autres corps; que celles des méchans ſont punies par des ſupplices éternels.

Les Sadducéens.

La ſeconde eſt celle des Sadducéens, qui rejettent entierement le deſtin, & enſeignent que Dieu n'entre pour rien dans le mal que nous faiſons ou que nous ne faiſons pas, qu'il dépend de notre choix de le faire ou de nous en abſtenir, ſelon que notre volonté nous y porte ou nous en détourne: ils nient que les ames demeurent dans l'*Adès* (*c*), & qu'elles y ſoient punies ou récompenſées.

Les Phariſiens vivent entre eux dans une très-étroite amitié (*d*), & s'attachent, pour le bien commun, à entretenir

(*a*) *Voyez* Remarque I.

(*b*) *Voyez* Remarques II, III, & IV.

(*c*) *Apud inferos.* M. Hav.

(*d*) Joſeph peint mal ſes perſonnages, ſi les Phariſiens étoient liés d'amitié les uns avec les autres, l'eſprit de faction & de cabale en formoit les nœuds. La conduite qu'ils tinrent ſous les regnes d'Hircan premier, d'Alexandre & d'Alexandra, fait aſſez connoître combien ils étoient ſeveres dans leurs jugemens.

Après avoir dit que la ſecte des Sadducéens étoit compoſée des perſonnes les plus diſtinguées de la Nation, quelle étrange idée en donne-t'il, lorſqu'il ajoûte que leur conduite avoit quelque choſe de dur & de ſevere, ſi ce qu'il y avoit

par-tout l'union & la concorde. Les Sadducéens, moins ſociables, vivent avec ceux de leur ſecte comme avec des étrangers. Voilà ce que j'ai cru devoir dire des différentes Sectes qui ſe ſont établies parmi nous.

CHAPITRE IX.

I. QUOIQUE les Etats qui formoient l'Etnarchie d'Archelaüs euſſent été réduits en Province, Philippe & Herode, ſurnommé Antipas, ne ceſſerent pas de jouir de leurs Tétrarchies. Salomé mourut, & donna par ſon teſtament ſa Toparchie, avec Jamnia & les palmiers de la Phaſaëlide à Julie, femme d'Auguſte. Ce Prince mourut au même temps, après un regne de cinquante-ſept ans, ſix mois & deux jours; & eut pour ſucceſſeur Tibere, fils de Julie. Philippe fit bâtir dans le territoire de Panéade, auprès des ſources du Jourdain une ville, à laquelle il donna le nom de Céſarée, & une autre dans la baſſe Gaulanite, qu'il appella Juliade. Herode, de ſa part, fit bâtir dans la Galilée Tibériade, & une autre ville dans la Pérée, à laquelle il donna auſſi le nom de Juliade.

Pilate fait entrer de nuit dans Jeruſalem l'image de Tibere, qui étoit ſur les enſeignes militaires.

II. Pilate, que Tibere avoit envoyé avec le titre d'Intendant dans la Judée, fit entrer de nuit dans Jeruſalem les enſeignes Romaines, ſur leſquelles étoit empreinte l'image de l'Empereur, ce qui occaſionna un grand trouble. Dès que le jour parut ceux qui les virent les premiers en furent autant effrayés que ſurpris; ils regarderent cette entrepriſe comme un outrage fait à nos Loix, qui ne nous permettent point de ſouffrir qu'on établiſſe dans la ville aucunes figures d'hommes ou d'animaux. L'indignation devint bientôt générale, une grande multitude de peuple de la campagne vint ſe joindre aux habitans de Jeruſalem, & tous enſemble furent trouver Pilate à Céſarée, pour le ſupplier de faire ſortir ces enſeignes

de plus diſtingué chez les Juifs étoit dur, que doit-on penſer que fût le Peuple? C'eſt moins la vérité que la paſſion & l'eſprit de parti, qui a crayonné les traits dont Joſeph a formé le portrait des Sadducéens. Ses Traducteurs ont encheri ſur lui, & s'éloignent par conſéquent encore plus de la vrai-ſemblance. » Ils paſſoient (les Sadducéens,) » généralement pour des gens ſans humanité, chagrins, groſſiers entre eux, » bruraux & cruels à l'égard de tous » les autres. « M. Prideaux, Hiſt. Juifs, Tome 4. pag. 68.

hors de la ville, & de ne les point troubler dans la pratique de leurs ſaintes Loix ; mais Pilate ne ſe rendant point à leurs inſtances, ils ſe jetterent à terre, & ſe tinrent conſtamment en cet état durant cinq jours & cinq nuits.

III. Le jour ſuivant Pilate monta ſur ſon tribunal dans le grand Cirque, & y ayant fait aſſembler le Peuple, comme s'il eût voulu répondre à ſa demande, il ordonna à ſes troupes de ſe mettre ſous les armes, & d'envelopper cette multitude lorſqu'il leur en donneroit le ſignal. Ses ordres furent éxécutés, & les Juifs, extrêmement effrayés de ſe voir ainſi, au moment qu'ils s'y attendoient le moins, entourés d'un triple rang de ſoldats bien armés. Pilate alors les menaça de les faire égorger s'ils perſiſtoient dans le refus de recevoir dans leur ville ces enſeignes chargées de l'image de l'Empereur, & commanda en même temps aux ſoldats de tirer leurs épées ; mais les Juifs, comme par l'effet d'une délibération réfléchie, ſe jetterent de nouveau tous à terre, préſenterent la gorge, & s'écrierent qu'ils aimoient mieux mourir que de tranſgreſſer leurs Loix. Pilate ne put refuſer ſon admiration à ce conſtant & généreux attachement des Juifs aux pratiques de leur Religion ; il ordonna ſur le champ qu'on fît porter ces enſeignes hors de Jeruſalem.

Pilate fait faire un aqueduc à Jeruſalem.

IV. Mais ayant dans la ſuite fait ſervir l'argent qui étoit dans le thréſor du Temple que nous appellons Corban à la dépenſe des aqueducs qu'il fit conſtruire pour prendre l'eau à quatre cents ſtades de Jeruſalem, & la conduire dans la ville, il donna occaſion à un nouveau trouble. Le Peuple ſcandaliſé de l'emploi qu'il faiſoit de cet argent, l'aſſaillit tumultuairement de cris & de plaintes ſur ſon tribunal, lorſqu'il vint à Jeruſalem : il avoit bien prévu cette émeute, & pour qu'elle n'eût point de ſuites conſidérables, il avoit ordonné à ſes ſoldats de ſe mêler au premier bruit dans la multitude en habits ſemblables à ceux du commun peuple, ſans autres armes que des bâtons, & de frapper ſur ceux qui s'aviſeroient de crier. Ses ſoldats exécuterent ſi à propos ce qu'il leur avoit commandé, que pluſieurs Juifs périrent dans cette mêlée, les uns ſous les coups qu'ils reçurent, & les autres ayant été étouffés dans la foule lorſqu'ils vouloient s'enfuir ; le ſort de ces malheureux rendit la multidude plus ſage & la força de ſe taire.

V. Agrippa, fils d'Ariſtobule, que le Roi ſon pere avoit fait mourir, ſe rendit auprès de Tibere, pour accuſer devant lui Herode le Tétrarque (*a*); malgré le peu de cas que cet Empereur fit de ſon accuſation, il reſta à Rome, & y fit aſſiduement ſa Cour aux plus illuſtres Romains, & ſinguliérement à Caïus, fils de Germanicus, qui n'étoit alors que ſimple Particulier, il fit ſur-tout un jour éclater ſon zéle pour lui dans un magnifique repas (*b*) qu'il lui donnoit, en formant publiquement des vœux pour que la mort de Tibere le mît bientôt en état de devenir le Maître du Monde, ce qui ayant été rapporté par un de ſes domeſtiques à Tibere, il le fit mettre en priſon, où il ſouffrit durant l'eſpace de ſix mois beaucoup de mauvais traitemens juſqu'à la mort de cet Empereur, qui arriva après un régne de vingt-deux ans, ſix mois & deux jours.

Agrippa mis aux fers par Tibere; & en liberté par Caius.

VI. Auſſitôt que Caius fut placé ſur le thrône des Céſars, il mit Agrippa en liberté, & lui donna, avec le titre de Roi, la Tétrarchie de Philippe, qui étoit mort. L'élévation d'Agrippa piqua de jalouſie Herode le Tétrarque, & lui fit concevoir l'eſpérance de pouvoir auſſi obtenir le rang & la dignité de Roi. Herodiade, ſa femme, excitoit ſur cela ſon ambition, & lui reprochoit que s'il avoit le déplaiſir de ne pas porter une couronne, il ne devoit s'en prendre qu'à ſa négligence, qui l'avoit toujours éloigné de faire le voyage de Rome; car pourquoi, lui ajoûtoit-elle, l'Empereur, qui d'une condition privée vient d'élever Agrippa aux honneurs de la Royauté, ne vous feroit-il pas la même faveur, à vous qui êtes déja Tétrarque? Herode ſe laiſſa perſuader, & ſe rendit auprès de l'Empereur, qui lui reprocha ſon avarice, & le relégua en Eſpagne (*c*). Agrippa avoit ſuivi Herode à Rome & s'y étoit rendu ſon accuſateur. L'Empereur donna la Tétrarchie d'Herode à Agrippa. Herode mourut dans ſon exil, où ſa femme l'avoit accompagné.

Herode exilé.

(*a*) Joſeph ne parle point de cette accuſation dans ſes Antiquités Juives.

(*b*) *Voyez* Remarque X. *Antiq. Juiv.* Liv. 18. chap. 6.

(*c*) A Lyon. *Antiq. Juiv.*

CHAPITRE X.

I. L'EMPEREUR Caius abuſa avec un orgueil démeſuré de ſa haute élévation, & ſe méconnut au point de ſe croire & de vouloir qu'on crût qu'il étoit un Dieu : il exigea qu'on lui en donnât le nom. Il priva l'Empire de la plûpart de ceux qui en ſoutenoient l'éclat avec le plus de dignité, par l'exil des uns, & par la mort qu'il fit ſouffrir à d'autres ; la Judée éprouva bientôt les cruelles effets de ſon horrible impiété. Il commanda à Petrone de ſe rendre à Jeruſalem avec des troupes, & d'y placer ſa ſtatue dans le Temple, de faire mourir tous ceux qui oſeroient s'y oppoſer, & de réduire toute la Nation à l'eſclavage. Mais Dieu ſe rioit de la vanité de ſes ordres téméraires. Petrone cependant ſe mit en devoir de les exécuter, il ſortit d'Antioche pour ſe rendre à Jeruſalem avec trois légions, & un grand nombre de troupes auxiliaires de Syrie : beaucoup de Juifs ne purent croire que ces préparatifs de guerre, dont ils furent bientôt informés, les regardaſſent ; ceux qui le crurent ne préſumoient pas qu'il leur fût poſſible de réſiſter & de ſe défendre ; & la terreur devint générale, lorſque l'on ſçut que l'armée de Petrone s'étoit déja avancée juſqu'à Ptolémaïde.

Caligula veut faire mettre ſa ſtatue dans le Temple.

II. Cette ville, qui eſt limitrophe de la Galilée, eſt ſituée ſur le bord de la mer dans la grande plaine, & environnée à l'orient des montagnes de cette province, à la diſtance de ſoixante ſtades ; du mont Carmel au midi, à la diſtance de ſix vingts ſtades ; & à la diſtance de cent ſtades du côté du ſeptentrion, d'une haute montagne qu'on appelle l'Echele des Tyriens. A deux ſtades de cette ville coule une petite riviere nommée Beleus (*a*), auprès de laquelle eſt le mauſolee de Memnon, élevé dans le voiſinage d'un lieu merveilleux de cent coudées d'étendue ; ce lieu eſt rond, ſon ſol eſt concave, & produit un ſable de la nature du verre ; les vaiſſeaux qui viennent s'en charger n'en ont pas plutôt épuiſé cette conca-

Petrone vient à Ptolémaïde.

Sable propre à faire du verre.

(*a*) *Belus amnis Judaico mari illabitur, circa cujus os collectæ arenæ, admixto nitro in vitrum excoquuntur. Modicum id litus, ſed egerentibus inexhauſtum.* Tacit. Hiſt. Liv. 5. numero 7.

vité, que les vents, comme à l'envi, y en pouſſent d'autre, qui ſe vitrifie à l'inſtant qu'il y tombe, &, ce qui eſt encore plus admirable, c'eſt que lorſque cette eſpece de carriere eſt remplie & à comble, ce qui s'en répand, de verre qu'il étoit devenu, redevient un ſable ordinaire. Telle eſt la propriété naturelle de cet endroit.

III. Les Juifs, accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans, s'aſſemblerent dans la plaine de Ptolémaïde, pour ſupplier Petrone de reſpecter leurs loix & de prendre pitié d'eux. La vue d'une ſi grande multitude & leurs inſtantes priéres ébranlerent Petrone; il laiſſa ſes troupes & la ſtatuë de l'Empereur à Ptolémaïde, & paſſa dans la Galilée. Il y manda le Peuple, & l'ayant aſſemblé à Tiberiade avec les principaux de la Nation, il leur repréſenta tout ce qu'ils avoient à craindre de l'extrême puiſſance des Romains & des terribles menaces de l'Empereur; il leur fit conſidérer que leur demande étoit des plus déraiſonnables, puiſque n'y ayant dans l'Empire aucune ville où la ſtatue de l'Empereur ne fût placée dans les Temples avec celles des Dieux, ils ne pouvoient, ſans ſe déclarer rébelles, perſiſter dans le refus opiniâtre & outrageant de faire tout ce que les autres nations avoient fait avec ſoumiſſion.

IV. Les Juifs ayant répondu que leurs Loix & leurs uſages ne leur permettoient de mettre, ni dans le Temple ni dans le lieu le plus profane de leur pays aucune figure où repréſentation, non-ſeulement de quelque homme, mais de Dieu même, Petrone leur répondit: » Je ne ſuis pas moins obligé » de me ſoumettre à la loi que m'impoſe l'Empereur, il eſt » mon Maître, & ſi je lui déſobéïs, en ne vous forçant point » d'obéïr, il uſera de ſon droit & me fera mourir; ce ne ſera » plus moi qui vous ferai la guerre, mais celui qui m'a en- » voyé, vous êtes, autant que moi, ſoumis à ſa puiſſance. « Tous les Juifs lui répondirent qu'il n'étoit aucun péril auquel ils ne fuſſent prêts de s'expoſer pour le maintien de leurs Loix. » Vous » ferez donc, reprit Petrone, la guerre à l'Empereur? Nous of- » frons, répliquerent les Juifs, tous les jours deux fois des ſacri- » fices pour lui & pour le peuple Romain, mais ſi l'Empereur » perſiſte à vouloir que ſa ſtatuë ſoit placée dans notre ſaint » Temple, il doit auparavant faire égorger toute la Nation,

» diſpoſez de nos vies & de celle de nos femmes & de nos » enfans. « Le zéle inſurmontable de ce Peuple pour ſa religion, & l'inébranlable réſolution où il étoit de mourir plutôt que de ſouffrir qu'on en violât les Loix, ſaiſirent Petrone d'étonnement & exciterent ſa compaſſion.

V. Il rompit donc l'aſſemblée ſans rien arrêter, & dans les jours ſuivants, prenant tantôt les plus conſidérables de la Nation en particulier, & tantôt s'adreſſant à toute la multitude, il fit de nouveaux efforts, uſant de prieres, de conſeils, de menaces ſur-tout, exagérant toujours l'extrême puiſſance des Romains, les cruels effets de l'indignation de l'Empereur, le péril qu'il courroit lui-même, s'il négligeoit de lui obéïr; mais voyant enfin que rien n'étoit capable d'ébranler ce Peuple, & conſidérant que les terres, qu'il étoit temps d'enſemencer, ne le ſeroient point, les Juifs en ayant depuis cinquante jours abandonné la culture, il convoqua une nouvelle aſſemblée générale, & leur dit : » Je veux bien courir le riſque » de me perdre. Si par une protection particuliere, Dieu per- » met que je fléchiſſe l'Empereur, je ſerai charmé d'avoir » contribué à votre ſalut & au mien; ſi l'inéxécution de ſes » ordres l'irrite contre moi, je mourrai ſatisfait de ſacrifier » ma vie aux efforts que j'aurai faits pour garantir de la mort » un Peuple ſi nombreux. « Toute cette grande multitude, qu'il renvoya chacun chez ſoi, lui témoigna ſa reconnoiſſance par les vœux ardens qu'elle ne ceſſoit de faire pour ſa proſpérité. Pour lui, il alla rejoindre ſon armée, qu'il avoit laiſſée à Ptolémaïde, & s'en retourna à Antioche, d'où il écrivit peu après à l'Empereur que pour lui procurer une prompte obéïſſance, il avoit fait une ſubite & vigoureuſe irruption » dans la Judée; que toute la Nation étoit venue lui demander grace; mais que ſes diſpoſitions lui avoient paru telles, » que s'il ne ſe relâchoit de la ſévérité de ſes ordres, & ne » permettoit aux Juifs de vivre ſelon leurs Loix, il devoit ſe » réſoudre à les détruire entiérement & à perdre tout ce pays. « L'Empereur répondit à ces Lettres avec aigreur (*a*), menaça Petrone de le faire mourir pour avoir différé l'exécution de ſes ordres; mais ceux que Caius avoit chargés de lui remettre

Petrone écrit à l'Empereur.

(*a*) Antiq. Juiv. Liv. 18. chap. 8. num. 8.

cette dure réponſe ayant été retenus ſur mer pendant trois mois par des temps contraires, Petrone ne la reçut que vingt-ſept jours après avoir appris la mort de cet Empereur par d'autres Lettres, qui lui furent apportées par des gens dont la navigation avoit été plus heureuſe.

CHAPITRE XI.

Claude eſt élevé à l'Empire.

I. CAIUS ayant été aſſaſſiné après trois ans & huit mois de regne, les troupes enleverent Claude, & l'emmenerent dans le camp pour le déclarer Empereur. Le Senat, par l'organe des Conſuls Sentius Saturninus, & Pomponius Secundus, confia la garde de la ville à trois cohortes qui y étoient demeurées attachées à cet ordre, dont l'aſſemblée convoquée dans le Capitole fut très-nombreuſe. Les outrageantes cruautés de Caius lui faiſoient former le projet de s'oppoſer à l'élévation de Claude, & de rendre la forme du Gouvernement Ariſtocratique comme elle l'avoit été anciennement, ou au moins d'élire par ſuffrages quelqu'un qu'il jugeât digne de regner.

II. Le Senat envoya prier Agrippa, qui étoit alors à Rome, de ſe rendre dans l'aſſemblée, pour conférer avec lui ſur les affaires préſentes. Claude, de ſon côté, l'envoya inviter de le venir trouver dans le camp, pour délibérer avec lui ſur ce qu'il lui convenoit de faire dans les circonſtances où il ſe trouvoit. Agrippa voyant que de fait Claude étoit déja revêtu de l'autorité des Céſars, ſe rendit auprès de lui. Claude le députa au Senat pour lui faire connoître ſes favorables diſpoſitions, & lui dire » que les troupes l'ayant enlevé de force, » il ne croyoit pas qu'il lui fût permis de rendre inutile cet » effet de leur zèle; qu'il ſentoit bien lui-même tout le riſ- » que de ſa ſituation, & que ce n'étoit jamais ſans en courir de » grands, qu'on étoit appellé au Souverain Commandement; » mais qu'il étoit réſolu de ſe comporter dans le rang ſuprê- » me qu'on lui avoit décerné, non comme un tyran, mais » ſuivant les régles que doit ſe preſcrire un bon Prince; qu'il » ſe contenteroit de porter le nom d'Empereur, & ne prendroit » jamais de parti dans les affaires importantes qu'après en

» avoir conféré avec le Senat, dont il ſe feroit toujours un » devoir de ſuivre les avis ; qu'enfin on devoit être aſſuré, » que quand même ſon caractere ne ſeroit pas auſſi naturelle- » ment tourné à la douceur & à la modération qu'il l'étoit » en effet, la mort de Caius, dont le terrible tableau étoit » ſans ceſſe préſent à ſes yeux, ſeroit toujours pour lui une » bien ſenſible leçon.

III. Agrippa fut porter ces paroles au Sénat. Plein de la confiance qu'il croyoit pouvoir prendre dans les troupes qui lui étoient demeuré attachées, le Senat répondit que, tout mure- ment délibéré, il ne pouvoit ſe réſoudre à retomber volontaire- ment dans aucune ſorte d'eſclavage. Sur cette réponſe, Claude pria Agrippa de retourner dire au Sénat » qu'il ne pouvoit aban- » donner des troupes qui s'étoient liées avec lui ſous la foi » du ſerment, qu'il ne ſe porteroit que malgré lui, & avec » le plus ſenſible regret, à entrer en guerre avec un Corps » vis-à-vis duquel il ſouhaitoit n'avoir jamais de querelle à » démêler ; mais que ſi on en venoit-là, il falloit choiſir un » champ de bataille hors de Rome, puiſqu'on ne pouvoit » ſans indignité, pour des diviſions de cette nature, ſouiller » les temples de la Patrie du ſang des citoyens. « Agrippa retourna faire au Senat le rapport de ces ſentimens de Claude.

IV. Cependant un de ceux des ſoldats qui étoient attachés au Senat (*a*) ayant tiré ſon épée, s'écria tout-à-coup : » A quoi » penſons-nous, mes braves compagnons, allons-nous nous » égorger avec nos freres, & nous battre contre ceux de nos » parents & de nos amis qui ſe ſont déclarés pour Claude ? a- » t'on quelque reproche à faire à cet Empereur qu'ils ont » choiſi, & n'avons-nous pas de juſtes motifs de nous réunir » à ceux que nous allons combattre ? « En finiſſant de pro- noncer ces paroles il traverſa le Senat, & entraîna avec lui tous ſes compagnons. Le Senat ainſi abandonné, & ne pou-

(*a*) M. De Tillemont, (Claude, page 20.) dit qu'il y a peu d'apparence à ce que Joſeph rapporte, que tous les ſoldats paſſerent au milieu du Senat. Cet Auteur dit ſeulement que le ſoldat dont il parle entraîna tous les autres, ſans marquer ſi ce fut à le ſuivre, ou ſeulement dans le parti qu'il prenoit. Le Senat étoit aſſemblé au Capitole, & les ſoldats qui lui étoient attachés y étoient entrés. La porte par laquelle ils s'y étoient rendus pouvoit être à l'oppoſite de celle par où il falloit paſſer pour aller au camp des Prétoriens. Un ſoldat, qui eut l'inſolence de tirer l'épée en plein Senat, & de déclarer qu'il

vant autrement ſe ſouſtraire au danger auquel il ſe voyoit expoſé, prit le parti de ſuivre ces ſoldats & de ſe rendre auprès de Claude. Les ſoldats attachés à Claude ſe préſenterent l'épée à la main à la tête des retranchemens du camp (*a*), & pluſieurs de ceux qui ſe preſſoient d'avancer les premiers euſſent couru riſque de la vie, avant même que Claude eût été informé de l'emportement de ſes troupes, ſi Agrippa ne ſe fût hâté de l'avertir de ce qui alloit arriver, & ne lui eût fait ſentir de quelle conſéquence il étoit pour lui de ſe preſſer d'arrêter la fureur de ſes ſoldats, qui ſe préparoient à faire main baſſe ſur ce que l'Empire poſſédoit de plus reſpectables ſujets, & les plus capables d'honorer le ſouverain Commandement, & le réduire à ne regner que ſur un vaſte déſert.

Le Senat va trouver Claude au camp des Prétoriens.

V. Claude ſentit l'importance de l'avis, arrêta ſur le champ le zèle inconſidéré de ſes ſoldats, reçut le Senat dans le camp, le traita honorablement, & ſortit avec lui pour aller offrir des ſacrifices à Dieu, en action de graces de ſon élévation à l'Empire. Claude donna enſuite à Agrippa tous les Etats de Judée qu'Herode avoit poſſédés, avec la Trachonite & l'Auranite qu'Auguſte y avoit réunies, & y ajoûta ce qu'on appelloit le Royaume de Liſanias. Il donna à Herode, frere d'Agrippa & ſon gendre par le mariage qu'il avoit contracté avec la Princeſſe Bérénice ſa fille, le Royaume de Calcide. Il conſtata la donation qu'il faiſoit à Agrippa par un Edit qu'il fit publier, & chargea le Senat d'en faire graver l'acte ſur des tables de cuivre (*b*), pour le dépoſer dans le Capitole.

Claude donne divers Etats à Agrippa.

VI. Les revenus que produiſoient les vaſtes Etats dont Agrippa ſe trouvoit poſſeſſeur, formerent bientôt à ce Prince un grand fond de richeſſes, dont il eut la ſageſſe de faire un louable uſage. Il avoit commencé à faire conſtruire autour de Jeruſalem un mur ſi prodigieuſement fort, que les Romains auroient toujours tenté vainement de ſe rendre maîtres de cette ville s'il avoit pû l'achever, mais la mort le prévint (*c*). Ce

Mort d'Agrippa.

alloit ſe joindre à ceux qu'on y regardoit comme ennemis de la Patrie, put s'embarraſſer fort peu de paſſer au milieu de cet illuſtre Corps.

(*a*) » Vintent à eux l'épée à la main » auprès des murs de la ville.« [*M. d'Andilly.*] τειχους ne ſignifie pas ici les murs de la ville, mais le retranchement du camp des Prétoriens.

(*b*) Voyez Remarque IV. Liv. 19. des Antiq. Juiv.

(*c*) Ce ne fut pas la mort qui empêcha Agrippa d'achever ſon entrepriſe, ce fut une défenſe de Claude qui l'arrêta, ſur l'avis que lui donna l'Intendant de Sytie des ſuites qu'elle pouvoit avoir. *Antiquités Juives, Livre dix-neuf, chapitre dix-ſept, numero deux.*

fut à Céſarée que ce Prince mourut, après avoir regné trois ans en qualité de Tétrarque, & trois autres avec le Titre de Roi. Il laiſſa de ſon épouſe Cypros trois Princeſſes, Bérénice, Mariamne, & Druſille, & un fils, qui fut nommé comme lui, Agrippa : comme il n'étoit encore qu'enfant lorſque ſon pere mourut, Claude réduiſit ſes Etats en Province, & envoya pour les gouverner Cuſpius Fadus, auquel ſuccéda Tibere Alexandre. Ces deux Intendans ne donnerent aucune atteinte à nos Loix, & gouvernerent notre Nation dans une profonde paix. Herode, Roi de Calcide, mourut quelque temps après, il laiſſa de ſa niéce Bérénice deux fils, Bérénicien & Hircan, & de ſa premiere femme un fils, nommé Ariſtobule. Agrippa avoit un autre frere, qui portoit auſſi le nom d'Ariſtobule, mais qui n'eut point d'Etats, & qui ne laiſſa qu'une fille, nommée Jotapé (*a*). Ce furent-là, comme je l'ai déja dit, les trois enfans d'Ariſtobule, fils d'Herode, que ce Prince avoit fait mourir, ainſi que ſon frere Alexandre, l'un & l'autre lui étoient nés de la Reine Mariamne. La poſtérité d'Alexandre regna dans la grande Arménie.

Mort d'Herode, Roi de Calcide.

CHAPITRE XII.

I. APR'ES la mort d'Herode, Roi de Calcide, l'Empereur Claude donna ſes Etats à ſon neveu Agrippa, fils du Roi Agrippa. Cumanus ſuccéda à Alexandre dans le Gouvernement de la Judée. Les troubles dont cet Etat commença à être agité durant ſon adminiſtration attirerent ſur les Juifs de nouveaux malheurs. Une grande multitude de Peuple s'étant renduë à Jeruſalem pour y célébrer la fête des Azymes, & le portique du Temple étant gardé, ſelon la coûtume, par une compagnie de troupes Romaines, pour empêcher qu'un ſi grand concours de monde n'occaſionnât quelque déſordre, un ſoldat impudent s'étant mis dans la poſture d'un homme qui veut ſatisfaire aux beſoins de la nature, oſa ſe préſenter ainſi

Inſolence d'un ſoldat à la Fête de Pâques.

(*a*) L'Ariſtobule dont parle ici Joſeph n'étoit pas un fils d'Herode, Roi de Calcide, comme l'élégant Traducteur le fait dire à Joſeph. C'étoit le troiſiéme des freres d'Agrippa. *Voyez* Antiq. Juiv. Liv. 18. chap. 5. num. 4.

nud aux yeux du Peuple, & joignant l'outrage à l'effronterie, ſe ſervit de l'organe de ſa voix pour faire entendre le bruit propre de cette attitude. Le Peuple, extrêmement irrité d'une injure ſi marquée, en ſollicita avec vivacité le châtiment auprès de Cumanus, mais une troupe de jeunes inconſidérés de la ville-populace, & par cette raiſon tout diſpoſés à exciter du bruit & du tumulte, prirent des pierres & les jetterent ſur les ſoldats. Pour arrêter ce déſordre, & dans la crainte que tout ce Peuple ne ſe jettât ſur lui, Cumanus fit venir un renfort de troupes & le fit entrer dans le portique. Le Peuple, effrayé ſe preſſa d'en ſortir, mais il le fit avec tant de déſordre & de précipitation, que plus de dix mille perſonnes furent ou tuées ou écraſées, & que la Fête devint le ſujet d'un deuil général pour toute la Nation, un jour d'affliction pour chaque famille.

II. Ce malheur fut ſuivi d'un autre accident, occaſionné par des voleurs qui enleverent, ſur le chemin de Bethoron, des meubles que conduiſoit un domeſtique de l'Empereur, nommé Etienne. Cumanus envoya des gens de guerre ſe ſaiſir de tous les payſans des environs, & ſe les fit amener, pour les punir de ce qu'ils n'avoient ni arrêté ni pourſuivi les voleurs. Un de ces ſoldats ayant trouvé dans un village un Livre où étoient écrites nos ſaintes Loix, le déchira & le jetta au feu. Ce fut pour les Juifs un auſſi grand ſujet de déſolation que s'ils euſſent vû mettre le feu à toutes leurs maiſons; le zèle ardent de la Religion raſſembla en un inſtant tous ceux de la contrée, ils coururent tous à Céſarée, pour prier Cumanus de faire punir le ſoldat qui avoit ainſi outragé Dieu & ſa ſainte Loi. Comme cet Intendant jugea qu'il ne pouvoit les appaiſer qu'en leur accordant ce qu'ils demandoient avec tant de vivacité, il fit arrêter & mettre à mort ce ſoldat en leur préſence, les Juifs ainſi ſatisfaits ſe retirerent.

Les Samaritains tuent un Juif de Galilée qui alloit adorer Dieu à Jeruſalem.

III Il s'éleva en ce même temps un grand différend entre les Galiléens & les Samaritains. Un Juif de Galilée fut tué dans une bourgade appellée Gema (*a*), ſituée dans grande plaine de Samarie, & par laquelle ces Juifs paſſoient pour ſe rendre les jours de fête à Jeruſalem. Un grand nombre de Galiléens ſe mit en campagne, pour tirer vengeance de ce meurtre, &

(*a*) Antiq. Juiv. *Guinaya*, Guinée, l'Auteur de la Note *f.* préfére cette leçon.

cependant les plus distingués d'entre eux se rendirent auprès de Cumanus, pour le prier de se transporter dans le pays & d'y faire punir les coupables, n'y ayant que ce seul moyen d'appaiser cette multitude irritée, & de l'empêcher d'en venir aux mains ; mais Cumanus, occupé d'autres affaires qui lui semblaient plus sérieuses, renvoya ces Juifs sans leur donner aucune satisfaction.

IV. Aussi tôt que la nouvelle du meurtre commis par les Samaritains eut été portée à Jerusalem, le Peuple s'émut, &, sans égard pour la solemnité de la Fête, ni penser même qu'il n'avoit point de Chef qui le commandât, il se mit précipitamment en marche pour aller attaquer les Samaritains ; les efforts que firent les Magistrats pour le retenir furent inutiles. Eléazar, fils de Dinée, & Alexandre, qui lui inspiroient l'esprit de révolte, le mirent dans le gout du pillage. Ces deux brigands, avec le peuple ainsi mutiné, se jetterent sur les frontieres de l'Acrabatene, mirent le feu par-tout, & ne distinguerent ni âge ni sexe dans le cruel carnage qu'ils y firent

V. Cumanus prit à Césarée un corps de cavalerie qu'on appelloit Sébastéens, & se hâta d'aller dégager le pays qu'Eléazar & Alexandre ravageoient si impitoyablement ; il prit beaucoup de leurs gens, & en tua encore plus. Les Magistrats cependant & les principaux de Jerusalem, revêtus de sacs, & la tête couverte de cendres, se déroberent secrettement & coururent après la multitude de Juifs séditieux qui marchoient contre Samarie ; ils les conjurerent de s'en retourner, & de ne pas attirer les armes des Romains contre leur Capitale ; de considérer avec une sage réflexion l'extrême danger auquel ils alloient exposer leurs femmes, leurs enfans, le Temple, & toute la Patrie, pour venger la mort d'un seul homme. Ces remontrances désarmerent les Juifs, mais le plus grand nombre croyant pouvoir le faire impunément, se mit à piller & à voler ; on n'entendit parler dans tout le pays que de rapines & de brigandages. Les plus hardis se faisoient un titre de leur audace pour opprimer les autres. Les Samaritains les plus distingués furent trouver à Tyr Ummidius Quadratus, Gouverneur de Syrie, pour lui demander justice des ravages qu'avoient fait les Galiléens dans leur pays. Les principaux d'entre les Juifs, & le Grand-Prêtre Jonathas, fils d'Ananus, s'y étant aussi

rendus, ſoutinrent que c'étoient les Samaritains qui avoient occaſionné les premiers déſordres, par le meurtre qu'ils avoient commis en la perſonne d'un Juif de Galilée, & que Cumanus, pour avoir refuſé d'en punir les auteurs, avoit donné lieu aux funeſtes ſuites qu'ils avoient eu.

VI. Quadratus ne ſtatua rien pour-lors ſur cette affaire, & déclara aux uns & aux autres, que lorſqu'il ſeroit ſur les lieux, il feroit les recherches néceſſaires pour s'aſſurer de la vérité. Il fit crucifier, lorſqu'il fut arrivé à Céſarée, ceux que Cumanus avoit arrêtés. S'étant enſuite rendu à Lidda, il entendit de nouveau les Samaritains, & s'étant fait préſenter dix-huit Juifs qu'on lui dit avoir eu part au combat, il leur fit couper la tête; il envoya à Rome le Grand-Prêtre (*a*) Ananie & le Commandant Jonathas, & quelques autres perſonnes de marque parmi les Juifs & les Samaritains: & commanda à Cumanus & à un Tribun militaire, nommé Celer, d'aller auſſi rendre compte de leur conduite à l'Empereur. Après avoir donné ces ordres, Quadratus parti de Lidda pour ſe rendre à Jeruſalem, & y ayant trouvé le Peuple en grande paix, & uniquement occupé à célébrer la Fête des Azymes, il retourna à Antioche.

Cumanus eſt exilé, & Celer condamné à mort.

VII. L'Empereur donna audience à Cumanus & aux Samaritains. Cumanus étoit ſoûtenu par des perſonnes de la premiere diſtinction, & Agrippa prenoit avec zèle la défenſe des Juifs. Les Samaritains furent condamnés, l'Empereur en fit mourir trois des principaux. Il envoya Cumanus en exil, fit mettre Celer aux fers, & ordonna qu'il fût reconduit à Jeruſalem, & livré aux Juifs pour l'exécution de ſon ſupplice, qui devoit être d'avoir la tête tranchée, après avoir été traîné dans les rues.

VIII. Ce prince pourvut enſuite Felix, frere de Pallas, de l'Intendance de la Judée, de la Galilée, de la Pérée, & de la Samarie. Au lieu du Royaume de Calcide que poſſédoit Agrippa, il lui en forma un beaucoup plus étendu; il étoit

(*a*) Le Grec porte, les Grands-Prêtres Jonathas & Ananie, & ſon fils Ananus. J'ai cru que c'étoit une faute que je pouvois corriger par les Antiquités Juives. Ce n'eſt pas la ſeule qu'on trouve dans ce chapitre. Ananus n'eſt point dans le nombre ou cinq le fils d'Ananie, c'eſt Jonathas qui eſt fils d'Ananus. Il eſt bien vrai-ſemblable que c'eſt la négligence des Copiſtes qui a ainſi brouillé le texte de Joſeph: mais comment y rétablir l'ordre ſans l'autorité d'aucun manuſcrit, & ſans que ce qui précede & ce qui ſuit autoriſe aucune correction.

composé de tous les Etats qui avoient été compris dans la Tétrarchie de Philippe ; ſçavoir la Bathanée, la Trachonite, & la Gaulanite, à quoi il ajoûta le Royaume de Liſanias, qui avoit fait partie du Gouvernement de Varus (*a*). L'Empereur Claude mourut après un regne de treize ans, huit mois & vingt jours, & laiſſa l'Empire à Neron, fils d'Agrippine, ſa femme, que par ſon artificieuſe politique cette Princeſſe lui avoit perſuadé d'adopter, quoiqu'outre Octavie, qu'il avoit fait épouſer à Neron, il eût eu de Meſſaline, ſa premiere femme, un fils nommé Britannicus ; il laiſſoit encore une fille nommée Antonia, dont Petine étoit mere.

CHAPITRE XIII.

I. JE ne rappellerai point ici le ſouvenir de l'abus énorme que fit Neron de l'état de grandeur & de proſpérité où l'éleva ſa bonne fortune, de l'horrible excès de barbarie qui lui fit tremper ſes mains dans le ſang de ſon frere, de ſa femme, de ſa mere, ni de toutes les autres victimes qu'il immola enſuite à ſa ſoif effrenée pour le ſang de ſes plus proches. Je me tairai ſur l'indignité de la folie qui le porta à ſe glorifier de paroître ſur le théâtre comme un vil Hiſtrion ; tous ces traits de ſa vie ſont connus & publics. Je me bornerai à faire le récit de ce qui eſt arrivé aux Juifs dans le cours de ſon régne. Neron, Empereur.

II. Cet Empereur établit Roi de la petite Arménie Ariſtobule, fils d'Herode, & ajoûta quatre villes avec leurs dépendances aux Etats d'Agrippa (*b*), Abila & Juliade dans la Pérée, avec Tarichée & Tibériade, dans la Samarie. Il mit le reſte de la Judée dans le reſſort (*c*) de l'Intendance de Felix. Neron augmente les Etats du jeune Agrippa.

(*a*) Voyez la Remarque IX.

(*b*) Joſeph ne met point Abila dans les Antiquités Juives au nombre des villes que Neron ajoûta aux Etats du jeune Agrippa. *Liv.* 20. *chap.* 7. *num.* 4. Voyez M. Reland, *Palæſt. illuſtr. In voc. Abila.*

(*c*) » Et établit, comme nous l'avons dit, Felix Gouverneur du reſte » de la Judée « [M. d'Andilly,] *comme nous l'avons dit*, n'eſt point dans Joſeph, & il n'a pu le dire, après avoir rapporté dans le numero huit du chapitre précédent, que Claude avoit envoyé Felix, Intendant, en Judée.

Judæam provinciam equitibus Roma-

Cet Intendant fit la chaſſe aux voleurs, qui depuis vingt ans pilloient & ravageoient le pays, prit Eléazar leur Chef, & l'envoya à Rome avec pluſieurs de ſes gens dont il s'étoit ſaiſi. Le nombre des bandits qu'il fit crucifier, & celui des complices d'Eléazar, qu'il fit arrêter & punir, fut prodigieux.

Le Grand-Prêtre Jonathas eſt aſſaſſiné.

III. Le pays étoit à peine délivré de ces voleurs, lorſqu'on vit à Jeruſalem une autre eſpece de ſcélérats qu'on appella Sicaires, qui commettoient des meurtres au milieu de cette ville, & en plein jour. C'étoit principalement les jours de Fête, que, ſe mêlant dans la foule, ils tuoient ceux à qui ils en vouloient avec de petits poignards qu'ils tenoient cachés ſous leurs habits. Lorſqu'ils les voyoient tomber morts, ils s'élevoient avec autant d'indignation contre les meurtriers que les aſſiſtants les plus innocents. Cet artifice leur réuſſit, ils n'étoient pas même ſoupçonnés, & l'on ne découvrit qu'après un long-temps les auteurs du déſordre. Le Grand-Prêtre Jonathas (*a*) fut le premier qu'ils aſſaſſinerent de la ſorte, & il ne ſe paſſa aucun jour dans la ſuite qu'ils n'immolaſſent ainſi pluſieurs victimes. Une frayeur mortelle, malheur pour le moins auſſi accablant, ſaiſit tout le monde, parce qu'on ne ſe croyoit pas en moindre péril que dans une guerre opiniâtre à un jour d'action. On ſe tenoit, avec précaution, le plus éloigné qu'on pouvoit de ceux avec qui on avoit eu quelque différend, & on ne s'approchoit de ſes amis même, qu'avec quelque défiance. Mais toutes ces défiances & toutes ces précautions ne garantiſſoient pas de la mort ceux à qui ces ſcélérats avoient formé le deſſein d'ôter la vie, tant ils étoient adroits à cacher leurs pernicieux deſſeins & prompts à les exécuter.

Faux Prophetes, impoſteurs.

IV. Il ſe forma dans ce même temps une autre eſpece de fanatiques, qui, à la vérité, ne commettoient point de meurtres comme les premiers, mais ils n'en étoient pas moins dangereux; c'étoient des fourbes & des ſéducteurs hardis, qui ſous un faux prétexte de religion, cherchoient à jetter le trouble & le déſordre par tout. Ils perſuadoient au Peuple qu'ils avoient des révélations, & le conduiſoient dans des ſolitu-

nis aut libertis permiſit. Equibus Antonius Felix, per omnem ſævitiam ac libidinem jus regium ſervili ingenio exercuit. Tacit. Hiſt. Liv. 5. numero 9.

(*a*) Voyez Remarque V. Liv. 20. Antiq. Juiv.

des

des, où Dieu devoit, ſuivant leurs vaines promeſſes, lui faire connoître par des ſignes, qu'il vouloit rompre les liens de ſa ſervitude. Felix craignant que ces ſortes d'aſſemblées ne fuſſent le commencement d'une révolte, fit marcher contre eux des troupes qui en tuerent un grand nombre.

V. Des troubles encore plus dangereux ſuccederent à ceux-là. Un faux Prophete Egyptien (*a*) étant entré en Judée, & s'y étant fait paſſer pour Prophete, ſéduiſit par ſes impoſtures juſqu'à trente mille hommes, dont il ſe forma un corps d'armée. Il les amena du déſert ſur la montagne des Oliviers, d'où il avoit deſſein de forcer la garde des Romains, de ſe rendre maître de Jeruſalem, & d'y exercer ſa tyrannie par le moyen des troupes qu'il y devoit faire entrer avec lui. Mais Felix prévint ſes fanatiques & ambitieux projets. Il marcha contre lui avec les troupes qu'il avoit à ſes ordres, & une multitude de Juifs, que le zèle du ſalut de la Patrie engagea à le ſuivre; il lui donna bataille. L'Impoſteur s'enfuit avec un petit nombre de ſes gens. Le plus grand nombre en fut fait priſonnier, le reſte ſe diſſipa, & chacun ſe retira chez ſoi.

VI. A peine tous ces ſoulevemens furent-ils étouffés que, comme on le voit arriver dans quelques maladies dont nos corps ſont affligés, notre Nation tomba dans une nouvelle criſe. Les ſéducteurs impies, qui abuſoient le Peuple par leurs preſtiges & leurs impoſtures, s'étoient joints aux cruels brigants qui déſoloient le pays, ſoulevant beaucoup de monde par leurs cris pour la liberté. Ils diſoient hautement qu'il falloit arracher malgré eux à la ſervitude qu'on enduroit ſous l'Empire des Romains, ceux qui y étoient aſſez inſenſibles pour refuſer de ſecouer ce joug honteux, & menaçoient de les tuer. Ils ſe diviſerent par bandes & courant le pays, ils pillerent ſous ce prétexte les maiſons des riches, les tuerent même, & brûlerent nombre de villages; le mal augmentoit tous les jours, & toute la Judée reſſentit les criminels effets de leur extravagante fureur.

VII. Il s'éleva dans le même temps une grande conteſtation entre les Syriens de Céſarée & les Juifs. Ceux-ci prétendoient que cette ville devoit leur appartenir, parce qu'un Juif l'avoit fait bâtir, & ce Juif c'étoit Herode leur Roi. Les Sy-

Diviſions des Juifs de Céſarée avec les Grecs & les Syriens.

(*a*) *Voyez* Remarque VII. Antiq. Juiv. Liv. 20.

riens ſoutenoient, qu'encore bien qu'Herode fût l'auteur de ſa conſtruction, elle ne devoit pas moins être regardée comme une ville Grecque, parce que ſi ſon intention eut été qu'elle appartînt aux Juifs, il n'y auroit pas fait bâtir des temples & ériger des ſtatuës. Ces prétentions réciproques échauffèrent les eſprits de telle ſorte, qu'on en vint juſqu'à prendre les armes, & qu'enfin il n'y eut plus de jour qui ne fût marqué par quelque acte d'hoſtilité entre les plus mutins de chacun des deux partis. Les Juifs ne ſe rendoient point aux ſages avis des anciens d'entre eux, & les Syriens penſoient qu'il leur ſeroit honteux de céder aux Juifs. Les Juifs étoient plus riches & plus robuſtes, mais leurs adverſaires avoient à eſpérer du ſecours des troupes, car la plus grande partie de celles que les Romains avoient dans le pays ayant été levées dans la Syrie, elles étoient toujours prêtes, à cauſe de cette eſpece de conſanguinité à prendre leur parti. Les Officiers qui les commandoient mettoient tout en œuvre pour retenir les uns & les autres, ils faiſoient châtier & mettre aux fers les plus factieux de l'un & l'autre parti, lorſqu'ils pouvoient s'en ſaiſir : mais le châtiment de ceux qui étoient pris n'effrayoit point les autres, il les animoit au contraire & les rendoit encore plus rebelles. Felix les ayant un jour trouvés aux mains, s'avança dans la place publique, & d'un ton irrité & menaçant, commanda aux Juifs, qui avoient l'avantage, de ſe retirer paiſiblement dans leurs maiſons ; mais les voyant déterminés à ne point obéir, il envoya contre eux des gens de guerre qui en tuerent pluſieurs & pillerent leurs biens. Cette querelle ſe ſoutenant toujours, il prit le parti de choiſir quelques-uns des principaux de l'une & de l'autre faction, & les envoya à Rome diſcuter leurs prétentions reſpectives devant l'Empereur.

CHAPITRE XIV.

I. FESTUS, qui ſuccéda à Felix, pourſuivit vivement les auteurs des troubles qui cauſoient de ſi grands déſordres dans la Judée. Il prit un grand nombre des voleurs qui couroient le pays, & en fit mourir pluſieurs. Il eut pour ſucceſſeur Albinus, qui ne ſuivit en rien le plan d'adminiſtration de ſon prédéceſſeur. Il n'y eut aucune ſorte de maux que ce nouvel Intendant ne cherchât à faire ſouffrir à notre Nation; il ne régloit aucune affaire publique ou particuliere, que ſon inclination pour piller & voler à toutes mains ne fût ſa ſisfaite. Il ſurchargeoit dans toute l'étendue de la Province le Peuple de tributs & d'impôts, & en imaginoit tous les jours de nouveaux; il faiſoit racheter par leurs parents, les voleurs que les Magiſtrats des villes ou les Intendans qui l'avoient précedé avoient fait mettre aux fers pour leurs brigandages, & ne retenoit dans les priſons que les criminels dont il n'avoit rien à eſpérer: une telle conduite fortifia l'audace des eſprits turbulents; les plus opulents traitoient avec lui du droit d'exciter impunément quelque trouble; ceux d'entre le commun peuple qui n'étoient pas moins ennemis de tout repos, les voyant ſoutenus de la ſorte par Albinus, ſe joignoient à eux, ce qui formoit à chacun d'eux une troupe de gens qui ne leur cédoient point en méchanceté: ils les avoient continuellement à leur ſuite. Albinus paroiſſoit à la tête de ces infâmes confédérations, comme un chef de voleurs & un véritable tyran, qui ne ſe ſervoit de ſes gardes que pour aller dépouiller de leurs biens les citoyens paiſibles & tranquilles. Les malheureuſes victimes de ces indignes voleries gardoient un timide ſilence. La crainte d'en eſſuyer de ſemblables forçoit ceux qui n'avoient encore à ſe plaindre d'aucune perte, à ménager baſſement des gens dignes du dernier ſupplice: perſonne n'avoit la liberté de parler; on redoutoit par tout la domination de ces tyrans multipliés, & tous ces maux divers furent la ſemence de ceux qui entraînerent enfin la ruine totale de Jeruſalem.

Feſtus ſuccéde a Félix.

Albinus à Feſtus.

II. Albinus cependant, tel que je l'ai peint, a pu paſſer pour

Geſſius Florus, Intendant de Judée.

un homme de bien, en comparaiſon de Geſſius Florus, qui lui ſuccéda (*a*). Le premier ſe cachoit pour faire le mal, & ne commettoit ſes injuſtices qu'avec quelque ſorte de réſerve ; mais Geſſius faiſoit gloire de ſa tyrannie & des mauvais traitemens qu'il faiſoit eſſuyer à notre Nation, &, comme ſi l'Empereur ne l'eût envoyé que comme un bourreau pour exécuter des criminels, il ſe livra ſans aucune réſerve à tous les genres de violences & de rapines qu'il put imaginer. Cruel & ſans pitié dans toutes les rencontres où il eût dû donner des marques d'une bonté compatiſſante, ſans honte & ſans pudeur dans les actions les plus infâmes, jamais perſonne ne ſçut mieux que lui couvrir d'épaiſſes & artificieuſes ténébres la vérité claire, ni trouver des moyens plus ſubtils pour en impoſer. Peu content de piller les particuliers, il ravageoit les villes, dépouilloit les provinces, & il ne lui manqua que de faire publier dans tout le pays, qu'il permettoit à chacun de voler, pourvû qu'on le mît de part dans le butin. Cette inſatiable avarice rendit des Toparchies entieres déſertes, & obligea pluſieurs Juifs de quitter la demeure de leurs peres pour ſe retirer dans des Terres étrangeres.

III. On n'oſa cependant point reclamer l'autorité de Ceſtius Gallus, qui étoit pour-lors Gouverneur de Syrie, & députer vers lui pour lui porter les plaintes de la Nation contre Florus ; mais ce Gouverneur étant venu lui-même à Jeruſalem lors de la fête des Azymes, il fut aſſailli par une multitude de Juifs, dont le nombre pouvoit être de trois millions de perſonnes, qui le prierent de jetter des regards de compaſſion ſur les grands maux que Florus, qu'ils accuſoient d'être une peſte publique, faiſoit ſouffrir à la Nation. Florus, qui l'accompagnoit, ne fit que ſe mocquer de leurs clameurs. Ceſtius cependant tâcha d'appaiſer cette grande multitude, & après lui avoir promis d'engager Florus à ſe conduire dans la ſuite avec plus de modération, il retourna à Antioche. Florus le reconduiſit juqu'à Céſarée, tâchant toujours de lui en impoſer ſur ſon compte, mais cherchant dès-lors l'occaſion de nous faire entrer en guerre avec les Romains : c'étoit le ſeul moyen par lequel il croyoit pouvoir couvrir toutes ſes injuſtices. Il

(*a*) .... *Duravit tamen patientia Judæis uſque ad Geſſium Florum procuratorem.* Tacit. chap. 10.

prévoyoit bien que ſi la paix duroit, les Juifs fatigués enverroient enfin des Députés à Rome pour l'accuſer devant l'Empereur, au lieu qu'en nourriſſant en eux l'eſprit de révolte, il viendroit à bout d'allumer le feu de la guerre, & d'étouffer le ſentiment des maux dont ils avoient à ſe plaindre par un mal encore plus grand : ainſi il ne ſe paſſa plus de jours qu'il ne leur fît quelque nouvel outrage, pour les forcer à ſecouer le joug des Romains.

Commencement de la guerre des Juifs contre les Romains.

IV. Les Juifs ſuccomberent dans la conteſtation qu'ils avoient avec les Grecs de Céſarée, & ceux-ci rapporterent le Décret de l'Empereur Néron, qui la décidoit en leur faveur, époque funeſte de notre guerre avec les Romains, qui commença dans le mois Artemiſius, la douziéme année du regne de Néron, & la dix-ſeptiéme de celui d'Agrippa. Le motif en fut bien léger, en conſidération des maux incroyables dont il fut l'origine. Les Juifs de Céſarée avoient une Synagogue auprès d'une place qui appartenoit à un Grec de la même ville. Ils lui avoient ſouvent parlé de leur céder cette place, avec offre de la payer beaucoup plus qu'elle ne valloit ; mais ce Grec, non content d'avoir toujours rejetté leurs offres, même avec une eſpèce de mépris, chercha encore à les mortifier, en faiſant conſtruire ſur ſon terrain une aſſez grande quantité de boutiques, pour qu'il ne reſtât plus aux Juifs qu'un paſſage ſerré & étroit pour aller à leur Synagogue. La jeuneſſe Juive prit feu, les plus animés ſe mirent en devoir de faire ceſſer ces travaux, & ſe jetterent ſur les ouvriers. Le ſoin que prit Florus d'arrêter ces premieres violences & de défendre qu'on troublât davantage les travailleurs, déconcerta les Juifs ; les principaux d'entre eux cependant, du nombre deſquels étoit un publicain nommé Jean, lui offrirent huit talents pour l'engager à faire totalement ceſſer l'entrepriſe du Grec. Florus le leur promit, mais il n'eut pas plutôt reçu ces huit talents, qu'il ſortit de Céſarée pour s'en aller à Sébaſte, & laiſſa ainſi les eſprits, déja échauffés, en état de ſe porter à toutes ſortes d'excès, même d'en venir aux armes, comme ſi les Juifs en euſſent acheté de lui le droit à ce prix.

Un Payen de Céſarée offre un ſacrifice dans la Synagogue des Juifs.

V. Le lendemain, qui étoit un jour de Sabbat, au moment que les Juifs alloient s'aſſembler dans leur Synagogue, un ſéditieux de la faction des Grecs de Céſarée, porta à l'entrée

un vaſe de terre qu'il renverſa, & immola deſſus des oiſeaux (a). Cette action irrita extrêmement les Juifs, ils la regarderent comme un outrage fait à leurs Loix & à leur Synagogue qu'ils ſe perſuaderent en avoir été ſouillée; les plus ſages & les plus conſommés en expérience, étoient d'avis qu'on s'adreſſât aux Magiſtrats, & qu'on leur demandât juſtice; mais la jeuneſſe, mutine & bouillante, ne put vaincre ſon emportement, & voulut qu'on en vînt aux mains: c'étoit bien auſſi à quoi s'étoient diſpoſés les ſéditieux de la faction des Grecs, & ce n'avoit été que dans cette vuë qu'ils avoient envoyé l'un d'eux immoler ſur ce vaſe de terre des oiſeaux en ſacrifice; ainſi le combat fut bientôt engagé. Jucundus y accourut avec ce qu'il avoit de cavalerie à ſes ordres, fit emporter le vaſe & s'efforça d'appaiſer cette ſédition; mais il ne put lui-même prendre d'avantage ſur les Grecs, qui le pouſſoient avec beaucoup de violence & de réſolution. Les Juifs alors prirent les Livres de leur Loi, & ſe retirerent dans une Terre qui leur appartenoit, & qui s'appelloit Narbata, à ſoixante ſtades de Céſarée. Jean, accompagné de douze autres Juifs, fut enſuite trouver Florus à Sébaſte, pour ſe plaindre de ce qui étoit arrivé, & le prier de leur prêter ſecours, ſans oublier de lui rappeller avec toute la circonſpection qu'il leur fut poſſible, les huit talents qu'il avoit reçus; mais Florus leur fit un crime de ce qu'ils avoient emporté les livres de leur Loi, & ſous ce prétexte il les fit arrêter & mettre aux fers.

Florus fait enlever dix-ſept talents du tréſor du Temple. le Peuple ſe ſouleve.

VI. Les habitans de Jeruſalem apprirent avec indignation cette tyrannique violence, ils ne ſe porterent cependant point encore à aucun éclat; mais Florus, qui ne cherchoit qu'à porter les choſes à une guerre ouverte, envoya prendre dans le tréſor du Temple dix-ſept talents, dont il prétexta qu'il avoit beſoin pour le ſervice de l'Empereur. Le Peuple ne put alors ſe contenir, il courut tumultuairement au Temple, invoquant avec de grandes clameurs le nom de l'Empereur pour être délivrés de la tyrannie de Florus, que les ſéditieux ne nommoient qu'en proférant contre lui les injures les plus atroces & les plus offenſantes; quelques-uns même, par une inſultante moquerie, alloient avec des corbeilles à la main demander l'aumône à ſon nom, comme ils auroient fait pour le plus mi-

(a) *Voyez* Remarque X.

ſérable indigent. De ſi outrageantes avanies, loin de faire ouvrir les yeux à Florus ſur l'indignité de ſon avarice, ne firent que l'irriter & le porter à ne négliger aucun moyen d'amaſſer de plus grandes richeſſes; au lieu d'aller à Céſarée pour y éteindre le feu de la guerre qui s'y allumoit & en détruire le motif, comme l'argent qu'il avoit reçu auroit dû l'y obliger, il ſe rendit à Jeruſalem avec de la cavalerie & de l'infanterie pour jetter la terreur & l'effroi dans cette ville à la vuë des armes Romaines & ſe procurer par ſes menaces le ſuccès du projet qu'il méditoit.

VII. Le Peuple, pour prévenir les effets de ſon impétueuſe fureur, fut au-devant de ſes troupes, & s'efforça par ſes acclamations de le perſuader des ſentimens de reſpect avec leſquels il ſe préparoit à le recevoir; mais Florus envoya Capiton à la tête de cinquante cavaliers, lui porter l'ordre de ſe retirer & de lui dire, » qu'après les injures dont on l'avoit chargé, il ne » ſe laiſſeroit point tromper par les vaines apparences d'un hom» mage ſimulé; que s'il y avoit dans la Nation des gens de » cœur, ils devoient répéter en ſa préſence les mêmes injures » qu'ils avoient proférées contre lui lorſqu'il étoit abſent, & » reclamer, non plus par des diſcours ſéditieux, mais par » des faits d'armes, cette liberté dont ils paroiſſoient ja» loux. « De tels diſcours effrayerent étrangement le Peuple, & autant par l'effet de cette frayeur que par les efforts des cavaliers de Capiton qui ſe jetterent ſur elle, cette multitude confuſément attroupée, ſe diſſipa ſans avoir pu ſaluer Florus ni aſſurer ſes troupes de ſa dipoſition à une tranquille obéiſſance: chacun ſe retira chez ſoi, & paſſa la nuit dans un craintif & puſillanime abbattement.

VIII. Les Grands-Prêtres, les Magiſtrats, & les principaux habitans de Jeruſalem étant venus le lendemain trouver Florus dans le palais où il s'étoit logé (*a*), il monta ſur le tribunal qu'il avoit fait dreſſer au-devant, & leur déclara, que s'ils ne lui livroient d'abord ceux qui avoient oſé ſe répandre en injures contre lui, il leur feroit porter la peine que méritoient ces ſéditieux. Les Grands-Prêtres & les Magiſtrats l'aſſurerent que le

(*a*) » Florus alla loger au palais d'He» rode. « [*M. Crevier, Hiſt. des Emper. tom. 6. pag. 215.*] Joſeph ne marque pas de qui étoit le palais où Joſeph alloit deſcendre. τότε μὲν ἐν τοῖς βασιλείοις αὐλίζεται. Le P. Lami marque ſix palais dans cette partie de Jeruſalem qu'on appelloit Sion.

Peuple n'avoit que des ſentimens de paix, & le prierent de pardonner à ceux qui s'étoient échappés en paroles inconſidérées: ils lui repréſenterent qu'il étoit » difficile que dans un peuple » auſſi nombreux il ne ſe trouvât parmi la jeuneſſe quelques » imprudents, que tout le monde d'ailleurs étant rentré dans » le devoir; & la crainte mettant chaque particulier dans le » cas de nier qu'il eût eu part au déſordre, il leur étoit impoſ» ſible de découvrir les coupables, qu'ainſi ils ne pouvoient » que le ſupplier de prendre des ſentimens de paix pour la » Nation, de conſerver Jeruſalem à l'Empire, & de pardon» ner à quelques miſérables qui avoient eu la témérité de l'of» fenſer, plutôt que de jetter dans le déſeſpoir un peuple en» tier d'innocents, pour ſe venger d'un petit nombre de cou» pables.

Florus fait piller le Haut-marché.

IX. Mais Florus, plus irrité encore par ces remontrances, ordonna à ſes ſoldats d'aller ſaccager ce qu'on appelloit le Haut-marché, & de tuer tous ceux qui ſe trouveroient à leur rencontre. Autoriſés par cet ordre, & animés du deſir de faire quelque butin, ils ne ſe contenterent pas de piller le lieu que leur avoit indiqué Florus, ils ſe jetterent dans les maiſons, & égorgerent tout ce qu'ils y trouverent d'habitans; on cherchoit vainement à ſe garantir de la mort en ſe ſauvant dans des ruës détournées: elle étoit inévitable, dès que l'on étoit rencontré par quelqu'un de ces ſoldats furieux qui ne mettoient aucune ſorte de bornes à leur brigandage; ils ſe ſaiſirent même de pluſieurs perſonnes d'un état diſtingué, & les amenerent à Florus, qui les fit ignominieuſement battre de verges, & attacher enſuite à des croix. Le nombre de ceux qui périrent en ce jour, en comprenant les femmes & les enfans, car les ſoldats ne faiſoient diſtinction ni d'âge ni de ſexe, fut d'environ trois mille ſix cents perſonnes. Les Juifs furent d'autant plus effrayés de l'horreur de cette journée, qu'ils n'avoient (*a*) jamais vu les Romains ſe porter ainſi tout-à-coup à une ſi étrange cruauté, & que Florus étoit le premier qui eût oſé faire battre de verges & crucifier devant ſon tribunal des Chevaliers Romains (*a*); car pluſieurs de ceux qu'il traita de la ſorte, quoique Juifs d'origine, étoient revêtus de cette dignité.

(*a*) *Voyez* Remarque XI.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

I. LE Roi Agrippa étoit alors parti pour ſe rendre à Alexandrie, où il alloit féliciter Alexandre, que l'Empereur Neron avoit fait gouverneur d'Egypte, & ſa ſœur, la Reine bérénice, étoit à Jeruſalem. C'eſt la coutume parmi nous que ceux qui ont recouvré leur ſanté après une grande maladie, ou qui ont été délivrés de quelque danger font vœu de ſe faire couper les cheveux, de s'abſtenir de vin, & de faire des prieres durant quarante jours avant que d'offrir des ſacrifices; Bérénice étoit venue à Jeruſalem pour y accomplir un de ces vœux. Cette Princeſſe vit avec une extrême douleur les cruautés inouïes qu'exerçoient les ſoldats Romains, & envoya pluſieurs Officiers de ſa cavalerie & de ſes gardes, les uns après les autres, prier Florus de faire ceſſer un ſi horrible carnage. Mais, ni le ſpectacle de tant de corps morts, ni les égards qu'il devoit au rang éminent de la perſonne qui s'efforçoit de le fléchir, ne purent l'ébranler; il n'étoit ſenſible qu'à l'infame profit qu'il comptoit retirer de cette ſorte de pillage. La fureur de ſes ſoldats ſe tourna contre la Reine elle-même; car non-ſeulement ils déchiroient à coups de fouet, & maſſacroient enſuite ſous ſes yeux ceux dont ils s'étoient ſaiſis, mais ils l'euſſent tuée (*a*) elle-même, ſi elle ne ſe fût pas ſauvée dans le palais, où elle fut obligée de ſe faire exactement garder pendant la nuit, de peur qu'ils ne s'y jettaſſent. Cette généreuſe Reine alla enfin nuds pieds ſe préſenter elle-même au Tribunal de Florus, pour lui demander la même grace qu'elle avoit envoyé ſes Officiers lui demander de ſa part, mais il ne lui rendit aucune ſorte d'honneur, & elle courut encore riſque de perdre la vie (*b*).

Berenice tâche de fléchir Florus, mais inutilement.

II. Ceci arriva le ſeiziéme jour du mois d'Artemiſius. Le Peuple, extrêmement agité, s'aſſembla le jour ſuivant dans le

(*a*) » ..... Elle courut riſque d'être » bleſſée par les ſoldats. « [*M. Crevier Hiſt. des Emper. Tom, 6. pag.* 218.] Joſeph dit davantage.

(*b*) J'ai ici un peu interverti l'ordre du texte de Joſeph, pour tâcher de mettre quelque ſuite dans ſa narration & éviter ce qui paroîtroit ſans cela être des répétitions déplacées.

Romains, qui ne cherchoient qu'un prétexte pour la ſaccager. » Eh quel ſi grand avantage donnerez-vous aux Romains ſur vous, » leur diſoient ils, en allant ſaluer leurs troupes, & pouvez-vous » regarder comme un dédommagement de tous les maux que » vous avez ſoufferts le refus que vous feriez d'y aller ; faites » leur aujoud'hui les civilités que vous leur avez toujours fai- » tes, Florus n'aura aucun prétexte de vous faire la guerre, » vous ne ſerez plus expoſés à ſa perſécution, & vous ſauve- » rez votre Patrie. Ils ajoûterent, qu'il étoit de la derniere » imprudence de ſe laiſſer conduire par un petit nombre de » ſéditieux, qui doivent au contraire être contraints par la » multitude à ſuivre le parti qu'elle croit devoir prendre.

V. Ces conſidérations appaiſerent le Peuple. Par un ſentiment naturel de reſpect pour le ſaint miniſtere, autant que par les menaces que leur firent les Prêtres & les Miniſtres du Temple, pluſieurs des ſéditieux même rentrerent dans le devoir ; ils ſortirent tous dans une parfaite tranquillité & avec beaucoup d'ordre, pour aller au-devant des troupes Romaines, & les ſaluerent dès qu'ils en furent aſſez proches ; mais ces troupes ne leur ayant pas rendu le ſalut, les ſéditieux ſe mirent à crier contre Florus. C'étoit le ſignal que cet Intendant avoit donné à ces troupes. Elles ſe jetterent donc ſur les Juifs & les battirent à coups de maſſues (*a*) ; ceux qui tomboient ſous ces coups, ou en fuyant, mouroient foulés aux pieds de la cavalerie qui les pourſuivoit ; il en périt beaucoup de cette ſorte, mais bien davantage encore par la preſſe qui ſe fit aux portes ; chacun s'efforçant d'entrer le premier, fermoit le paſſage à d'autres, qui renverſés par les efforts de ceux qui venoient après, étoient écraſés ſous les pieds de mille autres, qui leur marchoient ſur le corps & les défiguroient de telle ſorte, que nul d'eux ne put être reconnu par leurs parents pour être mis en terre : les troupes Romaines ne ceſſoient de les pourſuivre, frappant inhumainement tous ceux dont elle ſe ſaiſiſſoient, & pouſſant les autres le long de ce qu'on appelle Betſeta (*b*), afin de s'ouvrir un paſſage pour aller s'emparer

(*a*) Meſſieurs d'Andilly & de Tillemont ont traduit à coups de bâton ; mais ξύλον étoit une arme militaire chez les Romains, & le mot de bâton dans notre langue ne ſignifie rien de ſemblable. Maſſue me paroît en approcher davantage. Ariſtophane a dit Ἡράκλης δέρμα ἔχων καὶ ξύλον ἔχων, ayant la peau & la maſſue d'Hercule.

(*b*) » Pour ſe rendre maître du Tem-

des portiques du Temple & de la fortereſſe Antonia. Florus fit avancer dans le même deſſein les ſoldats qu'il avoit avec lui dans le palais, mais ſans ſuccès, car le Peuple ayant tourné tête les arrêta, & quelques-uns étant montés ſur les toits, les Romains furent accablés de pierres; ainſi maltraités par ceux qui étoient ſur les toits, & ne pouvant forcer ceux qui occupoient les ruës, ils furent contraints de ſe replier dans leur camp qui étoit devant le palais.

VI. Les ſéditieux craignant que dans une ſeconde attaque Florus ne ſe rendît maître des portiques du Temple par la fortereſſe Antonia, y monterent promptement eux-mêmes, & détruiſirent le portique qui la joignoit avec ceux du Temple. L'ardente avarice de Florus en ſouffrit, car comme il ne vouloit s'emparer de la fortereſſe Antonia que pour ſe procurer le moyen de piller aiſément le Temple, il ne put voir ſans peine que la ruine de la galerie de communication rendoit inutile le projet qu'il avoit formé de l'attaquer; il l'abandonna cependant, & ayant mandé les Grands Prêtres & le Conſeil, il leur dit qu'il ſortoit de Jeruſalem, & qu'il y laiſſeroit autant de troupes en garniſon qu'ils le jugeroient néceſſaire. Les Grands-Prêtres & le Conſeil l'aſſurerent qu'ils feroient enſorte que tout y fût tranquille, & qu'il ne s'élevât aucune émeute; que s'il vouloit leur laiſſer une cohorte, il ne paroiſſoit pas convenir que fût celle qui avoit attaqué le Peuple, & contre laquelle les maux qu'elle lui avoit faits l'avoit extrêmement prévenu. Il le leur accorda, & s'en alla à Céſarée avec le reſte de ſes troupes.

» ple par le moyen de la fortereſſe An- » tonia. » [*M. d'Andilly.*] Cela demande d'être développé, pour prendre la penſée de Joſeph. Les troupes qui pouſſoient le Peuple le long de Betſeta avoient tâché de ſe rendre maîtres de la tour Antonia. Florus étoit ſorti du palais dans ce deſſein. Καὶ πρὸς τὸ φρούριον ἐλθεῖν ἐγυμνάζετο, mais il ne réuſſit pas, διέμαρτε γε μὴν τῆς ἐπιβολῆς, ſon objet favori étoit de ſe rendre maître des portiques du Temple pour en piller le thréſor. Le portique qui communiquoit de la tour Antonia avec le Temple lui en eût facilité les moyens, s'il avoit pû prendre cette fortereſſe; il l'avoit déja tenté ſans réuſſir; mais les Juifs craignant qu'une ſeconde attaque ne l'en rendît maître, & plus attentifs à l'empêcher de s'emparer du Temple qu'à conſerver cette Tour, détruiſirent le portique qui communiquoit de l'un à l'autre, afin que s'il ſe rendoit maître de la Fortereſſe, il ne pût s'en ſervir pour s'emparer des portiques du Temple.

(*a*) *Judæi rebellarunt, cæſoque præpoſito, legatum inſuper Syriæ conſularem, ſuppetias ferentem, rapta aquila fugarunt.* Comme Joſeph ne dit point que Florus fut tué par les Juifs, peut-être faudroit-il *fuſo* au lieu de *cæſo*. Mais ce que Suétone ajoûte, que les Juifs prirent une aigle à C. Gallus, eſt un fait dont l'Hiſtoire des Juifs ne parle point; vrai-ſemblablement parce qu'il n'étoit pas conforme à la vérité. *Veſpaſ. num.* 4.

CHAPITRE XVI.

I. FLORUS toujours occupé du deſir d'allumer la guerre, en chercha de nouveaux moyens en écrivant contre la vérité à Ceſtius, que les Juifs ſe révoltoient, qu'ils commençoient la guerre, & pour comble d'impoſture, il les accuſoit d'avoir fait le mal que lui même leur avoit fait. Berenice & les principaux de la Nation écrivirent de leur côté au Gouverneur de Syrie, & l'informerent des injuſtices que Florus avoit faites à Jeruſalem. Lorſque Ceſtius eut reçu ces Lettres, il en conféra avec ſon conſeil, qui fut d'avis qu'il allât avec des troupes en Judée châtier les Juifs s'ils étoient coupables, ou les affermir dans leur devoir s'ils perſiſtoient dans la fidélité qu'ils devoient à l'Empire. Ceſtius crut qu'il devoit y envoyer auparavant quelque perſonne de confiance s'informer de l'état où étoient les affaires, & des diſpoſitions de la Nation, pour lui en faire un rapport exact. Il en chargea Napolitanus, l'un des Officiers de ſes troupes, qui ayant rencontré aux environs de Jamnia (*a*) Agrippa, qui revenoit d'Alexandrie, lui apprit que Ceſtius l'envoyoit en Judée & le motif pour lequel il l'envoyoit.

Ceſtius vient en Judée pour s'informer par lui-même de l'état des choſes.

II. Les Grands-Prêtres, le Sénat & les principaux Juifs, après avoir félicité le Roi ſur ſon heureux retour, & s'être reſpectueuſement acquitté de tous les devoirs du moment, lui firent le déplorable récit des maux qu'ils avoient ſoufferts & des cruelles inhumanités de Florus. Ce Prince en fut auſſi

Les Grands-Prêtres, les principaux de Jeruſalem & le Peuple vont au-devant d'Agrippa.

(*a*) » Les Grands-Prêtres & le Sénat » allerent au-devant d'Agrippa juſqu'à » Jamnia, » ſelon Meſſieurs d'Andilly & de Tillemont. (Ruin. des Juifs, pag. 501.) » Il ſe rencontra à Jamnia avec » Napolitanus; » (Hiſt. des Emper. juſqu'à Conſtantin, Tom. 6. pag. 223.) J'ai peine à croire que ce ſoit le ſens. Ce fut après que Napolitanus eut rencontré Agrippa, & ce ne fut, ce ſemble, qu'après qu'il fut parti de cette ville. Ce n'étoit pas du moins le chemin de cet Officier, de paſſer par Jamnia pour ſe rendre d'Antioche à Jeruſalem. Ἐνθα paroit demander le ſens qu'on donne à cet endroit, mais il n'a pas toujours celui de l'*ubi* des Latins, & de notre *où* François. Il a quelquefois celui de τότε, *tunc*, *alors*, & c'eſt ce qu'il ſignifie ici. » Après que les ſéditeux eurent mis le » feu à ce qui faiſoit la ſureté publi» que, ils marcherent contre leurs en» nemis. Alors, ἐνθα, une partie des » principaux de la ville & des Grands» Prêtres ſe jetterent dans des conduits » ſou-terrains pour ſe cacher, &c. « *Guer. des Juifs*, Liv. 2. chap. 17. numer. 6. *Voyez* numer. 4. chap. 15.

ſincerement que vivement touché ; mais pour diminuer la vivacité du reſſentiment qu'ils en conſervoient, & éloigner de leurs eſprits toute idée de vengeance, il leur parla comme s'il eût été perſuadé que Florus ne leur avoit fait aucun mal, & diſſimulant les ſentimens de compaſſion dont il étoit pénétré, il leur en témoigna d'indignation de la conduite des Juifs. L'amour de la paix, ſuite ordinaire du deſir naturel aux principaux d'une nation de conſerver leurs biens, comme en ayant le plus à perdre, leur fit regarder le reproche que leur faiſoit Agrippa comme une marque de l'affection qu'ils étoient convaincus d'ailleurs qu'il avoit pour la Nation. Le Peuple étoit allé au-devant de ce Prince juſqu'à ſoixante ſtades, les femmes de ceux qui avoient été tués marchoient devant, & rempliſſoient l'air de leurs gémiſſemens, le Peuple joignoit ſes larmes aux leurs, tous enſemble prioient Agrippa de leur être de quelque ſecours, & faiſoient avec de grands cris à Napolitanus le détail de tous les maux que Florus leur avoit faits ; ils lui montrerent, lorſqu'ils furent entrés dans la ville, le marché déſert, les maiſons pillées & ſaccagées ; Ils ſupplierent Agrippa de l'engager à faire le tour de la ville avec un domeſtique juſqu'à Siloé, afin qu'il ſe convainquît par lui-même que les Juifs étoient en tout très-ſincerement ſoumis à tous les autres Romains, & que Florus étoit le ſeul qu'il ne puſſent ſouffrir, à cauſe de ſes cruautés. Napolitanus leur donna cette ſatisfaction, & ayant en effet trouvé par tout les eſprits diſpoſés à la plus tranquille obéiſſance, il monta au Temple, y aſſembla le Peuple (*a*), lui fit un long diſcours par lequel, après l'avoir loué de ſon fidele attachement aux Romains, il l'exhorta à ne point s'éloigner des diſpoſitions de paix dans lequel il le trouvoit, & après avoir enſuite marqué, autant qu'il fut en ſon pouvoir & qu'il ſe le crut permis, ſon religieux reſpect au Temple de Dieu, il fut retrouver Ceſtius.

III. Le Peuple cependant fit auprès d'Agrippa & des Grands-Prêtres les plus vives & les plus preſſantes inſtances pour qu'il fût envoyé des Députés à l'Empereur pour lui porter ſes plaintes contre Florus ; il les conjura de conſidérer qu'il étoit à craindre que ſi la Nation gardoit le ſilence ſur les cruels carnages dont cet Intendant avoit été l'auteur, on ne

(*a*) Ce ne put être que dans le portique des Gentils.

crût à Rome qu'ils n'avoient été ordonnés que pour la punir de quelque révolte, & qu'enfin on ne s'y perſuadât que les Juifs avoient pris les armes les premiers, s'il ne ſe préſentoit perſonne pour accuſer Florus de les y avoir contraints, en venant fondre ſur eux à main armée. Le Peuple étoit tellement prévenu de la néceſſité de cette députation, qu'il déclaroit ne pouvoir reſter tranquille ſi l'on y formoit quelque obſtacle. Agrippa craignant d'un côté que la démarche d'envoyer à Rome des accuſateurs contre Florus ne rendît la Nation odieuſe, & ne croyant pas de l'autre qu'il lui convînt pour ſes intérêts particuliers de demeurer dans l'indifférence ſur les diſpoſitions à entrer en guerre dans leſquelles il voyoit le Peuple, il en convoqua l'aſſemblée dans une gallerie qui étoit au-deſſus du palais des Aſmonéens, à l'extrémité (*a*) de la ville haute, & dont un pont établiſſoit la communication avec les ſacrés Portiques, & y ayant fait placer ſa ſœur Bérénice de maniere qu'elle pût être vue de tout le Peuple, il parla en cette ſorte :

IV. » Si je vous croyois tous également réſolus à entrer en » guerre avec les Romains, & ſi je n'étois perſuadé que la » plus ſaine & la plus judicieuſe partie du Peuple ſouhaite la » paix, je ne me préſenterois pas pour vous donner des con- » ſeils, qu'une détermination générale d'embraſſer le plus mau- » vais parti rendroit inutiles ; mais comme j'ai lieu de croire » que pluſieurs d'entre vous ne ſouhaitent la guerre que parce » que jeunes & ſans expérience, ils ne connoiſſent point les » maux qu'elle entraîne avec elle ; que quelques-uns ne s'y » portent que par une fauſſe & téméraire idée de liberté à re- » couvrer ; d'autres par l'eſpérance qu'une avide cupidité leur fait » concevoir de s'enrichir des dépouilles de l'ennemi vaincu : » J'ai cru devoir vous aſſembler pour vous propoſer le parti » le plus ſage & le plus utile à prendre, & empêcher que les » idées peu raiſonnables de quelques particuliers ne cauſent la » perte de tous les gens de bien. Je ne dois être interrompu » par aucune ſorte de murmure, même de la part de ceux à » qui ce que j'ai à dire pourroit ne pas plaire ; il ſera toujours

(*a*) Le Pere Lami croit qu'on doit lire πρὸς ισπέρᾳ, au lieu de πρὸς τὸ πέρας. La correction n'eſt pas néceſſaire. Car ſans examiner ſi la maiſon des Aſmonéens étoit au couchant de la haute ville, comme le dit ce ſçavant, πρὸς τὸ πέρας ſignifie quelquefois au bord, à l'extrémité, & c'eſt dans ce ſens que Joſeph le prend ici.

» libre à ceux qui ſont opiniâtrement décidés pour la revolte
» de ne point changer de volonté lorſque j'aurai parlé, & je
» ne pourrois me faire entendre de ceux qui ſont diſpoſés à
» m'écouter, ſi chacun ne garde le ſilence. Je ſçais avec
» quelle ſorte d'exagération pluſieurs ſe plaiſent à oppoſer les
» outrages que nous font les Intendants qui nous ſont envoyés
» aux avantages d'une liberté que leurs éloges emphatiques
» mettent au-deſſus de tous les biens. Mais avant d'exami-
» ner ce que nous ſommes, & ce que ſont ceux à qui vous
» voudriez faire la guerre, je crois devoir diſtinguer des
« choſes que vous confondez mal-à-propos : ſi vous ne pré-
» tendez que vous venger des maux ſoufferts, pourquoi faites-
» vous de ſi pompeux éloges de la liberté ? & ſi la ſubordi-
» nation vous paroît un mal inſupportable, quel avantage
» eſpérez-vous tirer des plaintes que vous formerez contre vos
» Intendants ? Quelques modérés qu'ils fuſſent, il vous ſem-
» blera toujours dur & honteux de leur être ſoumis. Peſez
» bien toutes ces choſes, & vous vous convaincrez de la foi-
» bleſſe des motifs qu'elles vous fourniroient de vous engager
» dans une guerre : & d'abord ſur les objets de plaintes que
» vous formez contre vos Intendants, ignorez-vous qu'on
» doit reſpecter & ménager ceux qui ſont en place, & ne ja-
» mais les aigrir par des plaintes qui puiſſent les irriter ; for-
» mer contre eux des accuſations graves & capitales pour des
» injuſtices communes & ordinaires, c'eſt les forcer en quel-
» que ſorte à ne plus garder de meſures ; ce n'eſt plus alors
» en ſecret & avec quelque honte qu'ils vous maltraitent, c'eſt
» ouvertement & ſans pudeur, qu'ils ſe portent à l'oppreſſion
» la plus décidée ; rien n'adoucit tant ces ſortes de maux que
» la patience : des injuſtices commiſes ſans être reprochées
» à celui qui en eſt l'auteur, le couvrent de confuſion, &
» cette confuſion combat ſouvent le deſir qu'il auroit d'en
» commettre de nouvelles. Soit après tout, ces Officiers de
» l'Empire vous traitent d'une maniere inſupportable, mais tous
» les Romains vous donnent-ils les mêmes ſujets de plaintes ?
» l'Empereur vous a-t'il jamais fait aucun mal ? & cependant
» vous voulez faire la guerre à tous les Romains ? Eſt-ce par
» l'ordre de l'Empereur ou des Romains, que vous êtes injuſ-
» tement vexés par les Officiers qu'ils vous envoyent ? du fond
» de l'Occident, peuvent-ils voir ce qui ſe paſſe en Orient ?

peuvent-ils

» peuvent-ils même en être assez-tôt informés ? Est-il raison-
» nable de vouloir, sur un motif aussi léger que celui de se
» venger d'un seul homme, faire la guerre à tout un peuple aussi
» nombreux & aussi puissant que le sont les Romains, sans
» qu'il sçache même quel sujet nous avons de nous plaindre ?
» Ne peut-il pas arriver, même bientôt, que nos injustes op-
» presseurs aient lieu de se repentir de l'abus qu'ils font de
» leur pouvoir ? Les Intendants qu'on nous envoie ne sont point
» perpetuels, & nous pouvons espérer que la dureté de quel-
» ques-uns sera compensée par l'équité & la modération de
» quelques autres qui leur succéderont ; au lieu que la guerre
» une fois commencée devient souvent interminable, & fait
» éprouver de très-grands maux à ceux qui la veulent soûte-
» nir ; vainement on soupire après la liberté, alors qu'on l'a
» perdue ; c'étoit tandis qu'on en jouissoit qu'il falloit faire
» effort pour la conserver. Le joug de la servitude est dur à
» supporter, mais s'il est juste de se défendre par les armes
» d'un assujettissement dont on est menacé, les prendre pour
» secouer un joug qu'on a reçu, c'est se révolter sous le faux
» prétexte de l'amour de la liberté : c'étoit lorsque Pompée
» entra pour la premiere fois en Judée, qu'il convenoit de faire
» les derniers efforts pour en fermer l'entrée aux Romains.
» Ceux que firent alors nos ancêtres & leurs Rois, qui par leurs
» forces, leurs richesses & leur bravoure, nous étoient infini-
» ment supérieurs, & auxquels nous ne sommes pas dignes d'être
» comparés, ne purent résister à une foible portion de la puis-
» sance Romaine ; & vous, qu'un assujettissement devenu héré-
» ditaire a fait si fort dégénérer de l'état où étoient nos peres
» lorsqu'ils ont subi le joug de la domination Romaine, vous
» prétendez pouvoir soûtenir toutes les forces réunies de cet
» Empire. Les Athéniens (*a*), qui se glorifioient autrefois de don-
» ner des loix à toute la Grece ; qui pour maintenir leur liber-

(*a*) C'est aux sçavants qui ne voyent rien que de parfait & d'admirable dans Joseph, à justifier une grande partie de la longue harangue qu'il met ici dans la bouche d'Agrippa. Il faut n'avoir aucun gout pour n'y pas sentir un misérable déclamateur, qui sans nécessité, encore plus sans jugement, enfile une grande liste des peuples que les Romains avoient soumis, donne la position des différents pays qu'ils habitoient, régle le nombre des troupes que l'Empire entretenoit dans les provinces, & entre sur tout cela dans un détail également ennuyeux à ceux qui l'entendoient, & indécent dans la bouche de la personne qu'il fait parler. Peut-être que ce qui est dans ce discours, depuis ces mots : *Les Athéniens qui se glorifioient*, &c. jusqu'a ceux-ci *quelles peuvent donc être vos ressources*,

» té n'appréhenderent point de voir réduire leurs villes en
» cendre, qui réduiſirent l'orgueilleux Xerxès, dont les for-
» midables armées de terre & de mer couvroient l'un & l'autre
» élément, trop reſſerrés encore pour les pouvoir contenir,
» à fuir avec un ſeul vaiſſeau devant leur flotte, & qui triom-
» pherent auprès de la petite iſle de Salamine de toutes les
» forces réunies de la puiſſance Aſiatique : les Athéniens ne
» ſont-ils pas aujourd'hui ſoumis aux ordres que Rome leur
» envoie ? Les Lacédémoniens, ſi célebres par les batailles
» des Termopiles & de Platée, & par les grandes actions d'A-
» geſilaus en Aſie, ne ſont-ils pas également ſoumis aux
» commandemens qu'ils reçoivent de l'Italie ? Les Macédo-
» niens, à qui un regard ſur Philippe & Alexandre rappelle
» encore le ſouvenir d'avoir pu ſe promettre l'Empire du Mon-
» de, ſupportent avec patience le revers de fortune qui l'a
» mis dans les mains de ces invincibles conquerans, & leur
» ſont ſoumis. Combien d'autres nations, fiéres d'une liberté
» dont les fondemens leur paroiſſoient inébranlables, ſe ſont
» enfin vues forcées de ſe ſoumettre au même joug ? Et vous
» vous perſuadez que vous pourrez être le ſeul peuple qui n'o-
» béira pas à celui à qui toute la terre obéit ! mais ſur quoi
» fondez-vous une auſſi téméraire prétention ? Où ſont vos
» armées, vos arſenaux, vos magazins ? Avez-vous des flottes,
» ſoit à oppoſer à celles des Romains, ſoit pour vous ouvrir
» un paſſage au milieu des mers, dont ils ſont les maîtres ?
» De quels tréſors tirerez-vous des fonds qui puiſſent ſuf-
» fire aux dépenſes d'une telle entrepriſe ? Ce n'eſt point
» avec les Arabes ou les Egyptiens que vous projettez d'en-
» trer en guerre ; comparez, ſi vous l'oſez, votre foibleſſe
» avec l'extrême puiſſance des Romains ? Battus ſouvent,
» & ſubjugués par des nations voiſines, ſongez que vous
» allez vous meſurer avec un peuple à qui tout le monde
» connu a été obligé de céder, & qui en a même trou-
» vé les bornes encore trop reſſerrées ; l'Euphrate du côté
» de l'Orient, le Danube au Nord, les colonnes d'Hercule
» au Couchant, les déſerts de la Libie au midi, n'ont pû ſer-
» vir de limites à ſon vaſte Empire ; ſon ambition lui a fait

eſt d'une main étrangere. La choſe n'eſt ni impoſſible ni hors de vrai-ſemblance. Rien que de bon dans ce qui précéde & ce qui ſuit, rien que de juſte & de preſſant, rien que de digne d'être prononcé par un Roi.

» chercher un nouveau Monde par-delà l'Océan, & porter
» ſes armes chez les Bretons, nation juſqu'alors inconnue.
» Vous croyez-vous donc plus puiſſants que les Gaulois,
» plus braves que les Germains, plus ſages que les Grecs ?
» Avez-vous plus de monde à mettre en campagne que tou-
» tes les autres nations de la terre ? Quel peut être le motif
» de la téméraire confiance avec laquelle vous oſez vous éle-
» ver contre les Romains ? Il eſt bien rude, dira quelqu'un,
» d'être aſſervi comme nous le ſommes ! Eh, ce joug doit
» paroître bien plus peſant aux Grecs ; ce peuple cependant
» qui croit ſurpaſſer en nobleſſe tous les peuples de l'univers,
» & qui occupent ſur la terre une ſi vaſte étenduë de pays,
» eſt aujourd'hui gouverné par des magiſtrats que Rome
» lui envoie ; n'exerce-t'elle pas le même empire ſur les Ma-
» cédoniens, qui pourroient à beaucoup plus juſte titre que
» vous reclamer leur état de liberté ? Les faiſceaux ne ſont-ils
» pas exactement reſpectés dans les cinq cents villes de l'Aſie,
» ſans que Rome ſoit obligée d'y entretenir des garniſons ? Que
» vous dirai-je des Hénioches, des habitans de la Colchide,
» du mont Taurus, du Boſphore, du Pont, des Palus Meoti-
» des ? une garniſon de trois mille ſoldats Romains tient au-
» jourd'hui dans la dépendance la plus abſolue ces peuples,
» qui n'avoient jamais reconnu aucun maître, même de leur
» nation ? A-t'il fallu aux Romains plus de quarante vaiſſeaux,
» pour faire regner une paix profonde dans l'étendue d'une
» mer immenſe, que la piraterie rendoit impratiquable ? Que
» n'auroient point à alléguer en faveur de leur liberté les peu-
» ples de Bithinie, de Cappadoce, de Pamphilie, de la Licie
» & de la Cilicie ? Les Romains ne ſont néanmoins jamais
» obligés d'envoyer des troupes pour en tirer les tributs qu'ils
» leur ont impoſés, deux mille hommes de garniſon leur ſuf-
» fiſent pour maintenir dans une exacte obéiſſance les Traces,
» dont le pays, bien mieux fortifié & de plus difficile accès
» que le nôtre, ne fût-il défendu que par ſes glaces, qui ſe-
» roient ſeules capables d'en fermer l'entrée à des troupes, a
» en largeur cinq journées de chemin, & ſept en longueur ?
» Ne tiennent-ils pas en reſpect les peuples de l'Illirie qui
» s'étend le long du Danube & confine à la Dalmatie, avec
» deux légions ſeulement, qui ſervent encore à arrêter les

» courſes des Daces ? Une ſeule légion Romaine n'en im-
» poſe-t'elle pas aujourd'hui & ne maintient-elle pas en paix
» les Dalmates qui ont pris tant de fois les armes pour re-
» couvrer leur liberté, peuple féroce en cela ſeul (*a*) qu'il
» revenoit opiniâtrément à la charge, toujours avec de nou-
» velles forces ? Jamais nation fut-elle plus en état de ſe por-
» ter à la révolte pour recouvrer ſa liberté, & de le faire avec
» avantage, que les Gaulois dont le pays eſt naturellement
» fortifié & défendu à l'orient par les Alpes, au ſeptentrion
» par le Rhin, au midi par les Pirenées, & au couchant par
» l'Océan ? Mais quoique munie de ſi puiſſants boulevards,
» quoiqu'aſſurée de la fidélité de trois cents cinq différents peu-
» ples dont elle eſt compoſée, cette nation qui poſſéde chez
» elle une ſource inépuiſable de biens dont elle enrichit preſ-
» que toute la terre, ne ſe fait aucune peine d'être tributaire
» des Romains ; elle ſe complaît au contraire à penſer qu'elle
» leur eſt redevable de ſon état heureux & tranquille, & l'on
» ne doit point en conclure qu'elle ait dégénéré du courage
» & de la bravoure de ſes ancêtres, qui ont généreuſement
» combattu pendant quatre-vingts ans pour défendre leur li-
» berté. La conſtante proſpérité des Romains, ces coups fa-
» vorables d'une fortune toujours propice, qui leur a procuré
» plus de conquêtes encore que leur valeur, ont étonné cette
» nation guerriere & lui ont fait tomber les armes des mains ;
» elle obéit enfin aujourd'hui à douze cents ſoldats, nombre
» qui n'égale pas même celui des villes renfermées dans ſon
» enceinte. Les mines d'or des Eſpagnols, & l'eſpace immenſe
» qui les ſépare des Romains, tant par terre que par mer, le
» courage guerrier des peuples de la Lutiſanie & des Canta-
» bres, leur proximité de l'Océan, cette mer ſi redoutable
» pour ceux même à qui elle ſert de rempart, tous ces obſta-
» cles, tous ces avantages réunis ont ils pu garantir tant de
» nations belliqueuſes de la perte de leur liberté ? Les Ro-
» mains ont franchi les nuages épais qui couvrent les Pire-

(*a*) Καὶ πρὸς τοῦτο μόνον ἀεὶ χειρωθέντες, & toujours vaincus, à cauſe de cela ſeulement. Le nouvel Editeur a cru avoir corrigé cet endroit & lui avoir donné du ſens. Note *m.* on peut conſulter ſa traduction, peut-être n'y en trouvera-t-on pas davantage que dans l'original. La traduction que je préſente ſuppoſe que Joſeph avoit écrit ἡττωμένους. Si ce n'eſt pas le terme préciſément dont il s'eſt ſervi, il fait du moins un fort bon ſens.

» nées ; ils ont porté leurs armes au-delà des colomnes d'Her-
» cule ; une ſeule de leurs légions tient aujourd'hui dans le
» devoir tous ces peuples ſubjugués ? Qui de vous n'a pas en-
» tendu parler des Germains, cette ſi nombreuſe nation ? qui
» même n'en a pas vû quelqu'un ? car il n'y a point de pro-
» vince dans l'Empire où les Romains n'en tiennent à leur
» ſervice ; malgré l'immenſe étendue de leur pays, la vi-
» gueur de leur courage, fort au-deſſus de ce qu'annonce même
» la grandeur de leurs corps, malgré le mépris barbare qu'ils
» font de la mort, ces peuples, plus farouches lorſqu'ils ſont
» irrités que les animaux les plus ſauvages, ſont aujourd'hui
» ſoumis à la domination Romaine ; le Rhin leur ſert de fron-
» tiere, huit légions les ont réduits ; ceux dont la réſiſtance a
» été plus opiniâtre ont été pris & faits eſclaves, le reſte de
» la nation n'a trouvé de ſalut que dans la fuite.

» Vous vous confiez dans la force des murs de votre ville,
» & que ſont-ils, en comparaiſon de ce qui paroiſſoit devoir
» ſouſtraire les Bretons à l'avidité des Romains pour les nou-
» velles conquêtes ? Ils ſont au milieu de l'Océan, & leur iſle
» eſt auſſi vaſte que le terrein que vous occupez dans le mon-
» de ; les Romains y ont cependant fait une vigoureuſe deſ-
» cente, s'en ſont rendus maîtres, & quatre légions leur en
» aſſurent aujourd'hui la poſſeſſion ſouveraine ; mais pourquoi
» entrer dans un plus grand détail ? Les Parthes, la nation de
» de l'univers la plus guerriere, qui commandoit à tant de
» peuples & pouvoit armer un ſi grand nombre de troupes,
» ne ſont-ils pas réduits à donner des ôtages aux Romains
» pour garantir leur ſoumiſſion ? Et l'Italie ne voit-elle pas,
» ſous le prétexte d'aſſurer la paix, la nobleſſe de l'Orient
» aſſervie dans ſes terres à une eſpece d'eſclavage ? Quoi donc,
» tandis que tous les peuples que le ſoleil éclaire de ſes rayons
» reſpectent les armes des Romains, vous ſerez les ſeuls qui
» oſerez vous armer contre eux ? La fatale deſtinée de Car-
» thage ſeroit-elle pour vous un exemple infructueux ? cette
» ville ſuperbe, qui ſe glorifioit de tirer ſon origine des Phé-
» niciens, & d'avoir pour Général de ſes armées le grand &
» redoutable Annibal, a été détruite par Scipion ? Vous invi-
» teroit-on avec auſſi peu de fruit à conſidérer l'état des Ci-
» rénéens, nation originaire de Lacédémone, des Marmarides,

» dont le pays s'étend juſques vers la Zone Torride (*a*), des
» Syrtes, dont on ne peut entendre prononcer le nom ſans
» treſſaillir de crainte, des Nazamones, des Maures, de la
» nation innombrable des Numides ? Vous ſeroit-on inutile-
» ment remarquer, qu'aucun de ces peuples n'a pû éviter de
» ſuccomber ſous les armes victorieuſes des Romains ; que ces
» maîtres du Monde ont fait reconnoître leur pouvoir & ran-
» gé ſous leur obéiſſance cette troiſiéme partie de la terre,
» habitée par tant de diverſes nations, qu'il ſeroit difficile d'en
» faire l'énumération, & qui s'étend depuis l'océan Atlanti-
» que & les colomnes d'Hercule juſqu'à la mer rouge qui
» ſert de frontiere à l'innombrable nation des Ethiopiens ? ou-
» tre une ſubvention annuelle en denrées, pour la ſubſiſtance
» du peuple Romain durant huit mois de l'année, outre les
» tributs & les impôts ordinaires, ces peuples fourniſſent avec
» zèle ce qui leur eſt demandé de ſubſides dans les divers be-
» ſoins de l'Empire, bien loin de regarder ainſi que vous le
» faites, les ordres qu'on leur envoie comme des outrages :
» ces immenſes pays ne ſont néanmoins ſouvent gardés que
» par une ſeule légion : mais pourquoi chercher au loin des
» preuves de la redoutable puiſſance des Romains ? Les Egyp-
» tiens, vos voiſins, dont les Etats limitrophes de l'Inde s'éten-
» dent juſqu'en Ethiopie & dans l'Arabie heureuſe, & con-
» tiennent ſept millions cinq cents mille habitans, ſans y com-
» prendre ceux d'Alexandrie, comme on le peut voir par les
» états de la capitation ; les Egyptiens, dis-je, ont été con-
» traints de reconnoître ces invincibles conquérans pour leurs
» maîtres, & ne ſe croient point deshonorés de leur être ſou-
» mis ; malgré les avantages réels que, pour ſecouer ce joug,
» ils pourroient tirer d'Alexandrie, ſi célébre par ſes richeſſes
» immenſes, par le grand nombre de ſes habitans, par ſa vaſte
» étenduë, qui a de longueur trente ſtades ſur dix environ
» de largeur ; ce peuple, dont le pays eſt naturellement for-
» tifié de tous côtés ou par des gorges impratiquables ou par

(*a*) τὸ μέχρι τῆς διψάδος, ſans vouloir m'arrêter à corriger un auſſi mauvais morceau que ce qui eſt entre ces mots, *les Athéniens qui ſe glorifioient*, & ceux-ci, *qu'elles peuvent donc être vos reſſources*, je remarque ſeulement qu'on pourroit lire διψάδος au lieu de ἀπιάδος. Le géographe Scylax dit *in Periplo*, ἀπὸ δὲ ἀπιάδος ἤδη εἰσὶ Μαρμαρίδαι μέχρι τῶν Ἐπταπυλίδων. Si l'auteur de cette belle déclamation n'avoit pas plus de géographie que de jugement, il a pu facilement prendre la fin du pays des Marmarides pour ſon commencement.

» des mers ſans rades ou par de grands fleuves & de vaſtes
» marais qui lui ſervent de boulevards, paye en argent plus
» en un mois que nous ne payons dans un an, & envoie
» outre cela des grains à Rome de quoi faire vivre ſes habi-
» tans durant quatre mois; deux légions (*a*) cependant ſuffiſent
» pour tenir une ſi vaſte étenduë de pays avec tout ce qu'il y
» a de nobleſſe Macédonienne dans une telle dépendance:
» preuve bien ſenſible qu'il n'eſt point d'obſtacle que la bonne
» fortune des Romains ne leur faſſe ſurmonter.

» Toute la terre habitée étant donc ainſi ſoumiſe aux Ro-
» mains, de quelle contrée comptez-vous tirer des ſecours,
» apparemment du fond de quelque déſert? à moins que quel-
» ques-uns d'entre vous ne vous repaiſſent de l'eſpérance d'en
» recevoir de par-delà l'Euphrate, & que ceux de votre na-
» tion qui habitent l'Adiabene ſe feront un devoir de vous
» aider de leurs forces. Mais pouvez vous penſer qu'ils s'en-
» gageront légérement & ſans aucun motif raiſonnable dans
» une ſi grande guerre, & quand ils ſeroient aſſez impru-
» dents pour prendre ce parti, le Roi des Parthes ne les en
» empêcheroit-il pas? il a trop d'attention à ſe conſerver en
» paix avec les Romains, & ne croiroit-il pas la violer, s'il
» ſouffroit que quelqu'un de ſes ſujets prît des alliances avec
» ſes ennemis?

» Quelles peuvent donc être vos reſſources & vos eſpéran-
» ces? Que Dieu vous protégera. Eh ſa divine volonté ne s'eſt-
» pas déclarée en faveur des Romains; ſans ſon bras puiſſant
» euſſent-ils pu ſe former un ſi grand Empire? La Religion pour
» laquelle vous marquez tant de zèle aujourd'hui, & que vous
» profeſſez en toute liberté, pourriez-vous l'exercer avec la même
» exactitude, quand même les ennemis contre leſquels vous
» vous propoſez d'entrer en guerre ſeroient moins puiſſants?
» Ce n'eſt cependant qu'à ſa religieuſe obſervance que peut
» être attachée la protection que vous eſpérez que Dieu vou-
» dra bien vous accorder, & ne vous expoſez-vous pas vous
» même à en être juſtement privés, en vous mettant volon-
» tairement dans la néceſſité d'en tranſgreſſer pluſieurs prati-
» ques? Vous obſerverez le Sabbat, & vous abſtiendrez en
» ce ſaint jour de tout travail, & il vous arrivera ce qu'é-

(*a*) Il n'y a maintenant que trois compagnies pour garder l'Egypte, encore ne ſont elles pas complettes. *Strabon*, liv. 17. pag. 1174.

» prouverent vos ancêtres du temps de Pompée, qui choiſiſ-
» ſoit ce jour conſacré au repos par votre Loi, qu'ils n'oſoient
» tranſgreſſer, pour avancer ſes travaux ? Si donc vous ne
» pouvez point faire la guerre avec quelque ſuccès ſans re-
» noncer à pluſieurs pratiques de votre Loi, je ne vois pas ce
» qui vous peut mettre les armes à la main ; car nous devons
» être ſoigneuſement attentifs à ne nous expoſer jamais à la
» néceſſité d'en tranſgreſſer un ſeul point ; ce n'eſt qu'à ce
» titre qu'on peut légitimement demander à Dieu le ſecours
» de ſa puiſſante protection, & peut-on eſpérer de l'obtenir,
» alors qu'on quitte volontairement ſon ſaint ſervice ? Ce n'eſt
» que dans la confiance que l'on a en l'aſſiſtance de Dieu ou
» en celle des hommes, que l'on s'engage dans une guerre ;
» l'une & l'autre vous manquant, vous ſerez indubitablement
» vaincus par vos ennemis. Que ne prenez-vous plutôt le parti
» d'égorger de vos propres mains vos femmes & vos enfans ;
» renonçant, dans la fureur qui vous tranſporte, à tous ſenti-
» mens de tendreſſe pour votre chere patrie, que ne réduiſez-
» vous vous même en cendre tout ce beau pays : vous vous
» épargneriez au moins la honte de le voir détruire par un
» ennemi vainqueur ; c'eſt ſageſſe, mes chers amis, c'eſt pru-
» dence, de prévoir la tempête lorſque le vaiſſeau eſt encore
» dans le port, c'eſt une véritable témérité de vouloir en ſor-
» tir lorſqu'elle commence à éclater. On ne peut refuſer de
» juſtes ſentimens de compaſſion au malheureux qui ſe trouve
» accablé de maux qu'il n'a pu éviter, & l'on ſe ſent au con-
» traire, avec raiſon, indigné contre celui qui ſe livre impru-
» demment à une perte évidente. Quelqu'un vous feroit-il
» croire qu'il ſe pût faire que, par quelque ſorte de conven-
» tion, les Romains, après vous avoir vaincus, uſeront mo-
» dérément de leur victoire ? Déſabuſez-vous, & croyez au
» contraire, que pour retenir dans le devoir par votre exem-
» ple les autres peuples ſoumis à leur Empire, ils brûleront
» cette ville ſainte, & extermineront notre Nation ? Car en
» quel lieu de la terre ſe ſauveront ceux d'entre vous qui au-
» ront échappé à leur fer deſtructeur ? Toutes les nations de
» l'univers leur ſont ſoumiſes, ou appréhendent d'être obli-
» gées de plier ſous leur joug : & ne craignez pas pour
» vous ſeuls, habitans de la Judée, les effets de cette
» terrible déſolation. Elle peut s'étendre bien au-delà : la
» révolte

» révolte dans laquelle vous auroient entraînés les pernicieux » conſeils de quelques ſéditieux, feroit couler des ruiſſeaux » de ſang dans toutes les villes de l'univers; car par tout où » les Romains trouveroient des Juifs (& en quel endroit de la » terre n'y en a-t'il point?) ils pourroient les égorger ſans mé- » riter aucune ſorte de blâme. S'ils étoient aſſez généreux » pour ne ſe point prêter à ce juſte ſentiment de vengeance, » quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire, d'avoir eu » l'injuſtice de prendre les armes contre un peuple qui auroit » ſçu faire un uſage auſſi modéré de ſa victoire? Si vous êtes » aſſez durs pour n'être pas ſenſibles aux maux que vous allez » attirer ſur vos femmes & ſur vos enfans, laiſſez au moins » entrer dans vos ames quelque ſentiment d'une affectueuſe » tendreſſe pour cette ville, la capitale de la Judée, dont » vous cauſerez la ruine; animez-vous d'un religieux reſpect » pour ce temple fameux, la ſainte demeure de notre Dieu; » ne l'expoſez point avec tous ſes ornemens ſacrés à la fureur » d'un ſoldat victorieux. Les Romains ont pû épargner l'un » & l'autre & vous les conſerver une premiere fois; mais » irrités de votre ingratitude, ſi vous les forcez à vous vain- » cre une ſeconde fois, ils ne les épargneront plus. Sacré culte » de notre Dieu, ſaints Anges du Seigneur, & vous ma chere » Patrie, je vous prends à témoin que je n'ai rien négligé de » ce j'ai cru pouvoir contribuer à votre conſervation. Pour » vous, mes chers Compatriotes, ſi vous prenez le parti qui » me ſemble le ſeul que vous ayez à prendre, nous jouirons » enſemble d'une heureuſe paix. Mais ſi vous n'écoutez que » les conſeils de la fureur qui vous agite, je vous en laiſſerai » courir les dangers, ſans y prendre part.

V. Agrippa ne put finir ce diſcours ſans répandre des larmes, que la Princeſſe Bérénice ſa ſœur accompagna des ſiennes. Le Peuple touché modéra ſa fureur, & s'écria que ce n'étoit point aux Romains qu'il vouloit faire la guerre; mais à Florus, qu'il vouloit punir des maux qu'il lui avoit faits. » Mais votre conduite, répondit Agrippa, prouve que c'eſt » aux Romains que vous en voulez, puiſque vous ne payez » plus le tribut à l'Empereur, & que vous avez détruit le » portique de la fortereſſe Antonia. Vous ne pouvez prouver » qu'on vous accuſe fauſſement de vouloir vous révolter qu'en

» rétabliſſant ce portique & en payant le tribut, c'eſt à l'Em-
» pereur que le tribut eſt dû & que la Fortereſſe Antonia
» appartient, & non à Florus.

CHAPITRE XVII.

Les ſéditieux jettent des pierres à Agrippa.

I. LE Peuple ſe rendit au conſeil d'Agrippa, & étant monté avec ce Prince & ſa ſœur Bérénice aux portiques du Temple, il commença à travailler à la réconſtruction de la portion du portique de la Tour Antonia qui avoit été détruite. Les principaux des Juifs cependant & quelques Officiers, ſe partagerent pour aller en différents endroits de la campagne lever le tribut, & recueillirent en peu de temps les quarante talents qui manquoient à ce qu'on devoit payer. Agrippa parut ainſi avoir éloigné la guerre dont on étoit menacé, mais ayant enſuite voulu perſuader au Peuple d'obéïr à Florus juſqu'à ce que l'Empereur lui eût donné un ſucceſſeur, cette propoſition l'irrita de telle ſorte, qu'il lui enjoignit avec des paroles offenſantes de ſortir au plutôt de la ville, & que quelques-uns des plus mutins porterent l'inſolence juſqu'à lui jetter des pierres. Agrippa jugeant alors qu'il étoit impoſſible de vaincre l'emportement de ces factieux, & choqué de l'outrage qu'on lui faiſoit, envoya les chefs de la Nation avec quelques autres Juifs des plus diſtingués trouver Florus à Céſarée, afin qu'il choisît entre eux ceux qu'il voudroit charger de lever le tribut dans la campagne, & ſe retira dans ſon Royaume.

Les Juifs ceſſent d'offrir des Sacrifices pour l'Empereur.

II. En ce même temps quelques-uns de ceux qui vouloient la guerre s'étant aſſemblés allerent attaquer la fortereſſe de Maſſada, & l'ayant ſurpriſe, ils égorgerent les Romains qui y étoient en garniſon, & y en mirent une de leurs gens. D'un autre côté, Eléazar, fils du Grand-Prêtre Ananie (*a*), jeune homme très-emporté & très-audacieux, qui commandoit alors

(*a*) Le Grand-Prêtre Ananus avoit eu cinq enfans revêtus de cette grande dignité, & un de ces fils s'appelloit Eléazar, (Antiq. Juiv. Liv. 2. chap. 2. num. 2.) Joſeph n'appelle pas celui dont il parle ici Grand-Prêtre, mais commandant du Temple. Ainſi il étoit plus vrai-ſemblablement fils d'Ananie, fils de Nébedée, que d'Ananus, fils de Jeth.

dans le Temple, perſuada à ceux qui étoient chargés du ſoin de ce qui concernoit les Sacrifices, de ne point recevoir les préſents & les victimes qu'offroient les Etrangers, & ce fut une véritable déclaration de guerre ; car ils rejetterent auſſi les victimes deſtinées aux ſacrifices qu'on étoit dans l'uſage d'offrir pour l'Empereur (*a*). Les Grands-Prêtres & les principaux de la Nation mirent tout en uſage pour empêcher que la coutume où l'on étoit de prier pour les Empereurs ne fût abolie, mais ce fut inutilement. Car ces ſéditieux, dont la faction s'étoit attaché une nombreuſe & vigoureuſe jeuneſſe, ſuivoient aveuglément les impreſſions d'Eléazar, en qui ils avoient pris une ſinguliere confiance.

III. Les principaux des Juifs, les Prêtres & les plus diſtingués d'entre les Phariſiens regardant ces funeſtes diſpoſitions comme le plus grand des malheurs, convinrent entre eux de faire les derniers efforts pour prévenir les maux qui ne pouvoient manquer d'en être les ſuites. Ils aſſemblerent pour cela le peuple devant la porte d'airain dans le Portique d'Iſraël du côté de l'Orient, & commencerent par lui déclarer qu'ils ne le voyoient qu'avec indignation ſe porter ſi témérairement à une révolte qui jetteroit la Patrie dans la plus redoutable des guerres. Ils lui repréſenterent enſuite que le motif en étoit d'autant moins raiſonnable, qu'il devoit ſçavoir que beaucoup des dons prétieux conſacrés dans le Temple étoient des offrandes faites par des nations étrangeres, dont leurs ancêtres ne s'étoient jamais fait ſcrupule de recevoir les préſents deſtinés à ce pieux uſage, que même on avoit toujours cru dans la nation ne pouvoir rejetter ſans impiété les victimes qu'elles y avoient fait préſenter. Que c'étoit donc chercher follement à irriter les Romains, & les forcer à entrer en guerre avec la Nation, que d'entreprendre, par une

Les principaux des Juifs, les Prêtres & les Phariſiens les plus diſtingués, tâchent de modérer l'emportement des ſéditieux.

(*a*) Dans l'Hiſtoire des Empereurs juſqu'à Conſtantin, Tome 3. pag. 138. Tom. 6. pag. 228. on cite de Philon (*Legat. ad Caium*, pag. 1036.) qu'Auguſte avoit fondé dans le Temple, » pour chaque jour, en l'honneur du » Très-Haut, une holocauſte d'un taureau & de deux brebis, qui s'offrent » encore actuellement. « Joſeph qui devoit être mieux informé du fait que Philon, ne parle point de cette fondation, & la prétenduë lettre que le Platon Judaïſant fait écrire par Agrippa à l'Empereur Caius, contient des choſes ſi peu judicieuſes, & ſi viſiblement fauſſes, qu'on ne peut y faire aucun fond.

Je ne trouve point non plus dans Joſeph ce qu'on lit dans la même Hiſtoire, Tom. 6. pag. 337. que l'Eléazer dont il eſt ici parlé » ſe diſtingua dans » la pourſuite de ce Général (Ceſtius Gallus.)

téméraire innovation, de rejetter toute victime offerte par des étrangers, & de prétendre devenir le ſeul peuple ſur les terres duquel il ne fût permis qu'aux gens du pays d'adorer Dieu & de lui offrir des ſacrifices; qu'une telle conduite rendroit Jeruſalem coupable de la plus manifeſte irreligion; puiſque quand même un réglement ſi inoui ne regarderoit qu'une ſeule perſonne, il n'en étoit pas moins contraire à tout ſentiment d'humanité. Que Céſar & les Romains ne ſe trouveroient pas légèrement offenſés par un mépris ſi outrageant; & qu'enfin il étoit fort à craindre qu'en refuſant de recevoir les victimes qui étoient préſentées pour eux, on ne ſe mît dans le cas de n'en plus pouvoir offrir pour ſoi-même; qu'il convenoit pour ſauver Jeruſalem & l'Etat d'une ruine prochaine, de rétablir au plutôt l'uſage d'offrir des ſacrifices pour l'Empereur, & de réparer l'injure faite aux Romains avant qu'ils puſſent en être inſtruits.

Les principaux des Juifs députent à Agrippa & a Florus.

IV. Ils prirent à témoin de la vérité & de l'importance de ces objets les Prêtres les plus inſtruits de nos anciens uſages, qui certifierent que nos Peres avoient toujours reçu les victimes offertes par les étrangers; mais les ſéditieux n'eurent aucun égard à ces ſages remontrances, & pour engager plus préciſément la guerre, les victimaires refuſerent conſtamment de ſe préſenter. Les Magiſtrats, convaincus de l'inutilité des efforts qu'ils faiſoient pour réprimer cette ſédition, & craignant que les Romains ne les en rendiſſent reſponſables, envoyerent des Députés à Florus & au Roi Agrippa; Simon, fils d'Ananie (*a*), étoit le Chef de ceux qui devoient ſe rendre auprès de Florus; les principaux d'entre ceux qui furent envoyés à Agrippa étoient Saül, Antipas, & Coſtobare, parent de ce Prince: ils étoient tous chargés de les prier l'un & l'autre de venir à Jeruſalem avec des forces capables d'arrêter les progrès de la ſédition, & de l'étouffer avant que le mal fût ſans remede. Florus, qui ne cherchoit qu'à allumer la guerre, regarda comme une bonne nouvelle ce que les Députés lui dirent des troubles qui agitoient Jeruſalem, & il les ren-

(*a*) Ce qui pourroit faire croire que ce Simon n'étoit pas fils d'Ananie, fils de Nébedée, c'eſt que ſon fils Eléazar étoit un des plus emportés ſéditieux. Joſeph nous a conſervé les noms de cinq des enfans d'Ananus, fils de Seth, & il n'y en a aucun qui s'appelle Simon. D'ailleurs il ne dit pas que le pere de ce Simon fût ou eût été Souverain Pontife.

voya ſans leur donner aucune réponſe. Mais Agrippa, qui s'intéreſſoit également pour les Romains & pour les Juifs, qui vouloit conſerver la Judée aux premiers, le Temple & Jeruſalem aux autres, & qui étoit convaincu d'ailleurs qu'il n'étoit pas de ſon intérêt que les Juifs ſe révoltaſſent, envoya à Jeruſalem, pour ſoûtenir les Magiſtrats, trois mille cavaliers Auranites, Batanéens, & Trachonites, commandés par Darius, Officier de cavalerie, ſous les ordres du Général Philippe, fils de Joachim.

V. Les Magiſtrats & les principaux habitans de Jeruſalem, ainſi que ceux du Peuple qui déſiroient la paix, ſe ſervirent de ce ſecours pour s'emparer de la ville haute; les ſéditieux étoient maîtres de la baſſe ville & du Temple. Les deux partis ne ceſſoient de ſe harceler à coups de pierres & de dards, & ſe combattoient même ſouvent main à main. Les ſéditieux étoient plus hardis & plus téméraires, mais les troupes du Roi avoient plus d'expérience. Les efforts de ceux-ci avoient particuliérement pour objet de ſe rendre maîtres des portiques du Temple, & d'en chaſſer ceux qui les profanoient. Ceux d'Eléazar & des ſéditieux avoient d'autre part celui de s'emparer de la ville haute. Sept jours ſe paſſerent dans ces tentatives mutuelles, ſans produire autre choſe que la perte de beaucoup de monde de part & d'autre.

VI. Après ces ſept jours arriva la fête des Xilophores. Tout le monde s'empreſſe en cette fête de porter au Temple une grande quantité de bois, afin d'entretenir pour l'autel un feu qui ne doit jamais s'éteindre. Les ſéditieux empêcherent ceux qui n'étoient point de leur faction de s'acquitter de ce religieux devoir. Ils engagerent dans leur parti un grand nombre de ces brigands qu'on appelloit *Sicaires*, à cauſe des petits poignards qu'ils portoient cachés ſous leurs habits. Ainſi renforcés & ſoûtenus de tout le menu peuple, ils ſe jetterent avec une nouvelle hardieſſe ſur les troupes du Roi, qui ne pouvant tenir contre l'audace téméraire d'ennemis qui leur étoient d'ailleurs de beaucoup ſupérieurs en nombre, furent contraints d'abandonner la ville haute. Les ſéditieux s'en emparerent, & mirent le feu à la maiſon du Grand-Prêtre Ana-

(a) *Voyez* Remarque XII.

Les ſéditieux mettent le feu aux archives, aux palais d'Agrippa & de Bérénice.

nus (*a*) & aux palais du Roi & de la Princeſſe Bérénice ; ils ſe porterent enſuite au lieu du dépôt des archives publiques, & les Officiers qui en avoient la garde s'étant enfuis, ils y mirent pareillement le feu, afin de détruire en un inſtant tous les titres obligatoires qui y étoient, & d'attirer ainſi dans leur parti les débiteurs que cet acte d'hoſtilité rendoit libres, & de donner aux pauvres plus de hardieſſe à ſe ſoulever contre les riches. Après avoir ainſi anéanti tout ce qui fait la ſûreté du commerce & de la ſociété, ils continuerent à pourſuivre leurs ennemis; les Magiſtrats & les Grands-Prêtres furent obligés de ſe cacher. Les uns ſe cacherent dans des égouts ; d'autres, entre leſquels étoient le Grand-Prêtre Ananie, Ezéchias ſon frere, & ceux qui avoient été députés à Agrippa, gagnerent avec les troupes de ce Prince le palais ſupérieur & s'y renfermerent. Les ſéditieux contents de l'avantage qu'ils venoient de remporter, & d'avoir brûlé la maiſon du Grand-Prêtre, le palais d'Agrippa & le dépôt des archives, demeurerent tranquilles tout le reſte du jour.

VII. Mais le lendemain, qui étoit le quinziéme du mois Loüs, ils attaquerent la fortereſſe Antonia, & l'ayant emportée en deux jours, ils y mirent le feu & en paſſerent la garniſon au fil de l'épée (*b*). Ils ſe porterent enſuite contre le palais, où les troupes d'Agrippa s'étoient retirées, & s'étant partagés en quatre corps, ils s'efforçoient d'en renverſer les murs. Le nombre des ſéditieux étoit trop grand pour que les aſſiégés oſaſſent tenter des ſorties; ainſi ils ſe bornoient à tirer ſur les ennemis de deſſus les tours & les parapets, & en tuoient beaucoup : on ſe battoit, avec le plus vif acharnement, autant la nuit que le jour, les ſéditieux eſpérant que les aſſiégés ſeroient bientôt contraints de ſe rendre, faute de vivres, & ceux-ci étant perſuadés que les aſſiégeants ne pouvoient ſoûtenir encore long temps les fatigues d'une attaque pour le ſuccès de laquelle ils faiſoient de ſi grands efforts.

VIII. Cependant Manahem, fameux (*c*) ſophiſte, fils de

(*a*) Le Grec porte Ἀγρίππου. S'il y a eu quelque diſtinction entre le nom de ces deux Grands-Prêtres, les Copiſtes les ont très-mal obſervées. Je crois que c'eſt de celui qui avoit eu cinq enfans revêtus de cette dignité, qu'il s'agit ici. Une famille qui avoit joui ſix fois de la premiére dignité de l'Etat, devoit être logée d'une maniere à ſe faire remarquer.

(*b*) *Voyez* Remarque XII.

(*c*) A ne faire attention qu'à la maniere dont s'exprime Joſeph, dans M. d'An-

Judas, qu'on appelloit Galiléen, qui du temps de Cirinius avoit reproché aux Juifs, qu'au mépris de Dieu qu'ils devoient reconnoître ſeul pour maître, ils ſe ſoumettoient lâchement aux Romains, s'étant attaché quelques-uns des plus diſtingués habitans de Jeruſalem, marcha avec eux vers Maſſada, où étoit l'arſenal d'Herode. S'en étant rendu maître, il arma nombre de bandits & de gens qui n'avoient rien à perdre, dont il ſe forma une garde, & retourna ainſi accompagné à Jeruſalem, affectant la Royauté: il s'y mit à la tête des révoltés, & donna tous les ordres néceſſaires pour la continuation du ſiége; mais comme il manquoit de machines propres à le pouſſer, & qu'il ne pouvoit à découvert aller à la ſappe des murs, parce que ceux qui étoient deſſus ne ceſſoient de lancer des traits contre ſes gens, il fit ouvrir de loin une mine, qui, conduite ſous une des tours, mit les travailleurs à couvert & en état, à meſure qu'ils en ſappoient les fondemens de l'étançonner avec des piéces de bois, auxquelles ils mirent le feu avant de ſe retirer. Lorſque les étançons furent conſommés la tour tomba, mais en tombant elle laiſſa voir un autre mur qu'avoient élevé ces aſſiégés, qui ayant bien prévu les travaux que pouvoient faire les aſſiégeans, & s'étant même apperçu de quelque ébranlement dans cette Tour, s'étoient hâtés de ſe procurer un nouveau retranchement. Les aſſiégeans, qui ſe croyoient déja maîtres de la place, ne furent pas peu ſurpris, de ſe voir ainſi arrêtés. Cette précaution des aſſiégés ne les empêcha pas néanmoins de députer à Manahem & aux autres chefs de la révolte, pour les prier de les laiſſer ſe retirer, ce qui n'ayant été accordé & exécuté que pour les troupes du Roi & celles du pays, les Romains ſe trouverent fort embarraſſés: ils ne pouvoient eſpérer de forcer une auſſi grande multitude d'ennemis, & croyoient d'autre part, qu'il leur ſeroit honteux de demander à traiter avec des révoltés, de la bonne-foi deſquels ils penſoient d'ailleurs devoir ſe méfier. Dans cet état de perpléxité, ils prirent le

dilly, M. de Tillemont, (Ruine Juifs, pag. 419.) a pu croire que l'épithete de ſophiſte regardoit Judas le Galiléen. Mais il eſt certain, par ce que dit l'Hiſtorien Juif dans le numero ſuivant, que c'eſt à Manahem qu'il applique l'épithete de σοφιστὴς δεινότατος. » Le peuple » ayant pris des pierres pour en accabler le Sophiſte. «

parti de quitter leur camp (*a*), dans lequel ils n'étoient pas en état de ſe maintenir, & ſe retirerent dans les tours Royales d'Hippicos, de Phaſaël & de Mariamne; les gens de Manahem s'emparerent du camp qu'abandonnoient les Romains, maſſacrerent ceux qui n'avoient point eu le temps d'en ſortir, & y mirent le feu après en avoir enlevé toutes les proviſions qu'ils y trouverent. Cela ſe paſſa le ſixiéme jour du mois de Gorpie (*b*).

Manahem eſt pris & fait mourir.

IX. Les Sicaires découvrirent le jour ſuivant le Grand-Prêtre Ananus, caché dans les aqueducs du Palais, & ils le tuerent avec ſon frere Ezéchias. Ils inveſtirent enſuite les Tours où s'étoient retirés les Romains, dont ils étoient réſolus de ne laiſſer échapper aucun. Ces grands ſuccès, & la mort du Grand-Prêtre, rendirent Manahem cruel & inſolent: perſuadé que perſonne n'étoit plus que lui capable de gouverner, il devint un tyran inſupportable. Les factieux attachés à Eléazar réſolurent de ſecouer ce nouveau joug. Après avoir répandu pour cela par tout, que le ſeul motif qui leur eût fait prendre les armes contre les Romains, étant de recouvrer la liberté, ce ſeroit en faire un honteux uſage, que de la proſtituer lâchement à un des moindres ſujets de la Nation, & que pour cette ſeule raiſon, indépendamment des violences qu'il oſoit déja exercer, dans le cas où on ſeroit néceſſité de ſe donner un maître, il n'y avoit perſonne qui ne méritât mieux de l'être que Manahem, ces factieux l'attaquerent dans les portiques du Temple, où revêtu des habits Royaux, & ſuivi de ſes zélateurs, en armes, il étoit monté en grande pompe pour adorer Dieu. Le peuple ſe joignit à eux, & ſe perſuadant que la mort de Manahem mettroit fin à la ſédition, on ramaſſa des pierres pour l'en accabler. Ses gens firent d'abord quelque réſiſtance; mais dès qu'ils virent que tout le Peuple tomboit ſur eux, ils prirent la fuite, & ſe ſauverent où ils purent. On tua ceux qu'on prit, & on fit une

(*a*) M. de Tillemont, (ruin. Juifs, pag. 503.) ſemble ſuppoſer que les troupes Romaines & celles d'Agrippa ſe retirerent dans ce que Joſeph appelle ἀ ατέρω ἀυλὴ, après que les ſéditieux eurent forcé la ville haute. Il n'y eut que les troupes d'Agrippa qui s'y retirerent, μετέβαινον ἐις τὴν ἀυλὴν, ἐις ἣν οἱ βασιλικοὶ κατέφυγον. Les Romains étoient alors dans leur camp, mais déſeſpérant de s'y pouvoir maintenir, ils ſe retirerent dans les tours d'Hippicos, de Phaſael & de Mariamne.

(*b*) Le 6. Septembre. *Voyez* Remarque XIII.

recherche

recherche exacte de ceux qui ſe cacherent. Quelques-uns ſe ſauverent à Maſſada, du nombre deſquels fut Eléazar, fils de Jaïr, & parent de Manahem. Il exerça depuis la tyrannie dans cette place. Manahem s'étoit réfugié dans un endroit qu'on appelle Ophlas, & s'y étoit le plus exactement caché qu'il lui avoit été poſſible; mais ayant été découvert, on l'en tira; & on lui fit ſouffrir, en public, divers tourmens & la mort. On traita de la même ſorte ſes principaux Officiers, & ſurtout Abſalom, le Miniſtre décidé de ſa tyrannie.

X. Le Peuple, comme je viens de le dire, prit part à cette action, dans l'eſpérance que la mort de Manahem calmeroit tous les troubles; mais ce n'étoit pas l'intention des factieux, ils n'avoient cherché à le perdre, que pour exercer avec plus de liberté leurs propres violences, en allumant de plus en plus le feu de la guerre. Le Peuple pria ceux qui tenoient les Romains aſſiégés de ne les plus preſſer avec tant de vivacité; mais ces prieres ne ſervirent qu'à leur faire pouſſer le ſiége avec plus de chaleur, & ils les ſerrerent de ſi près, que Metilius, qui commandoit les troupes Romaines, fut contraint de députer à Eléazar pour capituler, ne demandant que la vie ſauve, & promettant de rendre les armes & d'abandonner les reſtes de leurs proviſions. Eléazar le lui accorda, & envoya Gorion, fils de Nicomede; Ananie, fils de Sadducus (a); & Judas, fils de Jonathas, le lui promettre ſous la foi du ſerment. Sur ces aſſurances, Metilius fit ſortir la garniſon, & tant qu'elle parut armée, aucun des ſéditieux ne l'attaqua & ne donna aucun ſigne de la trahiſon qu'ils méditoient; mais auſſi-tôt que les Romains eurent rendu leurs boucliers & leurs épées, comme on en étoit convenu, & qu'ils commencerent à ſe retirer dans une parfaite ſécurité, ils ſe jetterent ſur eux. Aucun ne demanda la vie, ni ne ſe mit en défenſe, tous ſe contenterent de reclamer la bonne foi des Traités & la religion du ſerment. Metilius leur Chef fut ſeul épargné, parce qu'aux humbles prieres qu'il fit pour qu'on lui conſervât la vie, il joignit la promeſſe de recevoir la Circonciſion & de profeſſer le Judaiſme. Cette perte, à laquelle les Romains pouvoient être peu ſenſibles, en conſidération du grand nombre d'autres

Les ſéditieux tuent la garniſon Romaine, contre la foi du ſerment.

(a) Le pere Calmet, le ſurnomme, de ſa grace, le *Sadducéen*, Dict. Bibl. *Ananias.*

troupes qu'ils avoient, fut regardée comme un triſte prélude de la ruine des Juifs. Il n'étoit plus poſſible d'éviter la guerre ; & l'on ne devoit point ſe flatter que le crime déteſtable dont Jeruſalem étoit ſouillée reſteroit impuni de la part de Dieu, quand même les Romains euſſent négligé d'en faire la vengeance : ce fut pour tous les gens ſenſés & pacifiques un véritable ſujet de larmes, & la conſternation étoit par-tout auſſi grande que ſi chaque particulier eût été prêt à être puni du perfide procédé des ſéditieux, dont le crime étoit d'autant plus horrible, que ce fut en un jour de Sabbat, ſi particulierement conſacré par notre Loi aux ſeuls actes de Religion, qu'ils maſſacrerent les troupes Romaines.

CHAPITRE XVIII.

I. LE même jour & à la même heure, comme par un effet particulier de la Providence, les habitans de Céſarée ſe porterent avec une telle activité à égorger tous les Juifs établis dans leur ville, que dans l'eſpace d'une heure, de plus de vingt mille qu'on y pouvoit compter, il n'y en reſta pas un ſeul. Quelques-uns avoient trouvé le moyen de fuir, mais Florus les fit prendre & conduire enchaînés aux travaux de la marine (*a*). A la nouvelle d'un ſi grand carnage toute la Nation des Juifs entra en fureur, ils ſe jetterent par bandes ſur les villages des Syriens, ravagerent leurs villes frontieres, Philadelphie, Sebonite, Geraſa, Pella, & Scytopolis, forcerent Gadara & Hippon dans la Gaulanite, y mirent tout à feu & à ſang, & s'avancerent vers Cedaſa, qui appartenoit aux Tyriens, Ptolémaïde, Gaba & Céſarée ; Sebaſte ni Aſcalon ne furent point capables d'arrêter leurs courſes, ils y mirent le feu & détruiſirent Anthedon & Gaza ; ils ſaccagerent une in-

Les Juifs furieux ſe jettent ſur les Syriens, pillent & mettent le feu partout.

(*a*) Νεώρια, ſur les galeres. C'eſt ainſi qu'ont traduit Meſſieurs d'Andilly & de Tillemont. (Ruin. des Juifs, pag. 504.) Ceux qui ramoient ſur les vaiſſeaux des Romains n'étoient pas, comme parmi nous, des forçats. Leurs rameurs furent quelquefois des eſclaves, mais ce furent ordinairement des affranchis, & Auguſte ayant pris vingt mille eſclaves pour ſervir ſur ſa flotte en qualité de rameurs, il les affranchit auparavant. *Ad viginti ſervorum millibus manumiſſis & ad remum datis.* Sueton. chap. 16. D'ailleurs νεώριον ſignifie plutôt un arſenal où on conſtruit des vaiſſeaux, ou un port où ils ſont à l'encre, qu'une galere.

finité de bourgs & de villages des environs de ces villes, & y tuerent tous les hommes dont ils purent ſe ſaiſir ; le nombre en fut très-grand.

II. Les Syriens de leur côté prirent ſur les Juifs une très-vigoureuſe revanche, ils égorgerent tous ceux qu'ils purent prendre dans leurs villes, & ils ſe porterent à ces ſanglantes exécutions autant par un ancien ſentiment de haine contre notre Nation, que pour prévenir le danger dont ils étoient menacés. Toute la Syrie étoit ainſi dans la plus étrange confuſion, & il n'y avoit aucune ville dans cet Etat qui ne fût partagée en deux armées, qui ne mettoient réciproquement leur ſalut que dans une vigilante activité à prévenir les deſſeins l'une de l'autre ; les jours ſe paſſoient dans l'horreur du carnage, & les nuits plus terribles encore, dans des craintes & des frayeurs continuelles ; car bien qu'on crût devoir enfin ſe flatter d'avoir exterminé tous les Juifs, il reſtoit encore une ſorte de citoyens qu'on ſuſpectoit violemment d'être mal intentionnés, mais qu'on n'oſoit pas faire mourir ſur ce ſimple ſoupçon, quoi qu'on ne les redoutât pas moins que des ennemis abſolument connus pour tels. C'étoit ceux qui ſans être nés Juifs faiſoient profeſſion de la Religion Judaïque. L'avarice d'ailleurs rendoit cruels ceux même dont les inclinations avoient ſemblé juſques-là douces & modérées, parce qu'à la faveur de ces horribles déſordres, on conſidéroit comme un butin & des dépouilles légitimement acquiſes par la victoire, les biens de ceux qu'on avoit tués, qu'on emportoit chez ſoi leurs effets avec oſtentation, & que ceux qui en étoient le plus chargés paſſoient pour les plus braves ; ainſi l'on voyoit des villes pleines de corps morts d'enfants, de vieillards, & de femmes, indignement jettés nuds les uns ſur les autres. Tableau déſolant des maux dont le pays étoit alors affligé, & qui en préſageoient de bien plus grands encore.

Maſſacre que les Syriens font des Juifs.

III. Les Juifs n'avoient eu juſques-là à combattre que des étrangers, mais lorſqu'ils approcherent de Scytopolis, ceux de leur Nation qui y étoient établis prirent les armes contre eux, & préférerent leur propre ſûreté à ce qu'ils devoient à leurs freres ; ils ſe joignirent aux Scytopolitains pour s'oppoſer à leurs courſes. Cette démarche, & l'activité avec laquelle ils s'y portoient, parurent cependant ſuſpectes aux Scytopolitains, ils craignirent que de nuit ils ne ſe rendiſſent maîtres de leur

Cruauté de ceux de Scytopolis.

ville, dans la vue de réparer enſuite leur premiere défection par les grands maux que, réunis & reconciliés avec leurs freres, ils leur feroient ſouffrir; ainſi pour ſe tirer d'inquiétude, ils leur déclarerent que pour preuve de leur fidelle & ſincere affection & du deſir qu'ils avoient de ſe maintenir dans leur union avec eux, ils euſſent à ſe retirer dans un bois proche de la ville. Les Juifs, ſans entrer dans aucune ſorte de défiance, ſe ſoumirent à ce qu'on exigeoit d'eux. Les Scytopolitains demeurerent de leur part deux jours en repos, feignant d'être dans la plus exacte bonne foi, mais la nuit du troiſieme jour ils attaquerent les Juifs, & comme ils n'étoient pas ſur leurs gardes, & qu'ils étoient même preſque tous endormis, ils les égorgerent au nombre de plus de treize mille, & s'emparerent de leurs biens.

Hiſtoire de Simon fils de Saül.

IV. Je crois devoir faire ici le récit particulier de ce qui arriva à Simon fils de Saül, homme qui avoit de la naiſſance, ſingulierement remarquable par l'intrépidité de ſon courage & par une force extraordinaire; il ne fit uſage de ces dons précieux de la nature que pour maltraiter ceux de ſa nation. Il ne ſe paſſoit preſque point de jour qu'il ne ſe battît contre les Juifs qui étoient venus attaquer Scytopolis, & qu'il n'en tuât beaucoup, il en rompoit quelquefois lui ſeul des troupes entieres, & par ſa valeur, auſſi redoutable pour eux qu'eût pu l'être un corps d'armée, il les obligeoit de fuir. Mais enfin il ſubit *par ſes propres mains* la peine duë au crime d'avoir ſi inhumainement répandu un ſang qui devoit lui être cher. Tandis que les Scytopolitains étoient occupés à tuer à coups de fléches les Juifs qu'ils avoient trahis & bloqués dans le bois où ils s'étoient retirés, Simon s'avança vers eux l'épée à la main, & ſans en attaquer aucun, parce qu'il voyoit bien que tous ſes efforts ſeroient inutiles contre une ſi grande multitude d'ennemis, il leur cria ſeulement: » Je n'ai que trop mé-
» rité le traitement que vous me faites aujourd'hui, pour
» n'avoir point balancé à vous prouver mon attachement par
» le meurtre de tant de mes compatriotes, il eſt juſte que
» notre infidélité envers nos freres ſoit punie par la perfidie
» & la mauvaiſe foi d'un peuple étranger; il ne l'eſt pas
» moins que j'expie par ma mort les crimes déteſtables dont je
» me ſuis noirci; mais je dois me la donner à moi-même, &
» me ſouſtraire à la honte de la recevoir par des mains

« ennemies ; je laiſſerai ainſi un témoignage eſſentiel de mon cou-
» rage ; aucun de mes ennemis ne pourra ſe vanter de m'avoir
» ôté la vie, ni m'inſulter lorſqu'il me verra tomber. « En fi-
niſſant ces paroles, il jetta des regards d'une pitié farouche ſur toute ſa famille, pere, mere, femme & enfans. Il prit d'abord ſon pere par ſes cheveux blancs, & le perça d'un coup d'épée, traita de même ſa mere, qui ſe préſenta à la mort avec beaucoup de fermeté, & n'épargna ni ſa femme ni ſes enfans, qui ſe firent un devoir de recevoir de ſa main le coup mortel plutôt que de celle de leurs ennemis. Après avoir privé de la vie tout ce qu'il avoit de plus cher, il monta ſur leurs cadavres, & levant le bras pour être vu de tout le monde, il ſe plongea ſon épée dans le ſein. Telle fut la fin de ce jeune homme, que ſa force extraordinaire & ſon courage héroïque rendroient digne de compaſſion, ſi l'on pouvoit prendre de tels ſentimens, en réfléchiſſant ſur l'abus qu'il fit de ces admirables qualités pour ſervir des étrangers contre ſes compatriotes.

V. Après le maſſacre de Scytopolis, on fit un ſemblable carnage des Juifs dans chacune des autres villes. Les habitans d'Aſcalon en tuerent deux mille cinq cents ; ceux de Ptolémaïde deux mille, & en mirent outre cela beaucoup dans les fers ; ils furent traités de même dans Tyr, Hippon, & Gadara, on s'y défit des plus hardis & des plus emportés, & on ſe tint ſoigneuſement en garde contre ceux des autres qui pouvoient donner quelque inquiétude ; par tout on ſe conduiſit ſuivant les impreſſions de haine ou de crainte dont on étoit prévenu contre eux, il n'y eut que dans les villes d'Antioche, de Sidon & d'Apamée, où aucun des Juifs qui y étoient établis ne fut tué ou empriſonné, mais peut-être fut-ce parce qu'on s'y crut aſſez en force, par le grand nombre d'habitans dont ces villes étoient fournies, pour mépriſer tous les mouvements auxquels ils pouvoient ſe porter, ou, comme j'aime mieux le croire, par compaſſion pour des gens qui ne leur paroiſſoient point diſpoſés à remuer. Les Geraſeniens ne firent non plus aucun mal aux Juifs qui voulurent reſter avec eux, & firent eſcorter juſqu'à leurs frontiéres ceux qui voulurent ſe retirer.

VI. La perſécution contre les Juifs s'étendit juſques dans le Royaume d'Agrippa. Ce Prince étoit allé à Antioche trouver

Ceſtius Gallus, & avoit confié pour le temps de ſon abſence le gouvernement de ſes Etats à un de ſes Officiers nommé Varus (*a*), parent du Roi Soëme. Soixante & dix des principaux & des plus conſidérables habitans de la Batanée étant venus au nom de cette Province lui demander quelques troupes qu'elle pût employer en cas de ſoulevement à réprimer les ſéditieux, il les fit attaquer par les troupes du Roi, qui les tuerent tous. Après avoir ainſi, contre les intentions d'Agrippa, oſé, pour ſatisfaire ſon avarice démeſurée, ſe charger d'une auſſi horrible impiété, & dont les ſuites ne pouvoient être que funeſtes aux Etats de ce Prince, il n'y eut plus ſortes de violences & de cruautés qu'il n'exerçât dans tout le Royaume, juſqu'à ce que le Roi Agrippa, informé de ſa criminelle conduite, lui ôtât l'adminiſtration des affaires, en lui faiſant grace de la vie par conſidération pour la mémoire du Roi Soëme. Les ſéditieux d'autre part ſe rendirent maîtres de la fortereſſe de Cipros, qui eſt audeſſus de Jericho, en tuerent la garniſon & en raſerent les fortifications. Dans le même temps les Romains qui étoient en garniſon à Macheronte craignant d'être forcés par le grand nombre de Juifs établis dans cette place, conſentirent à l'évacuer, & ſur la foi d'une pleine & entiere garantie de tout trouble dans leur retraite, ils la livrerent aux Juifs, qui y mirent garniſon.

VII. Les Juifs d'Alexandrie n'avoient vêcu en aucune ſorte de repos dans cette grande ville depuis qu'Alexandre, pour les récompenſer des importants ſervices qu'ils lui avoient rendus dans la guerre qu'il avoit faite en Egypte, leur y avoit donné le même droit de Bourgeoiſie & les mêmes priviléges dont y jouiſſoient les Grecs. Les ſucceſſeurs de ce Prince les y avoient maintenus, & leur avoient aſſigné un quartier, afin que ſéparés des autres habitans, ils euſſent moins d'occaſion de s'écarter de leur maniere de vivre, ils leur avoient même permis de prendre le nom de Macédoniens. Les Romains s'étant enſuite rendus maîtres de l'Egypte, ni le premier Céſar, ni les Empereurs ſes ſucceſſeurs n'ont ſouffert qu'on les privât d'aucun de ces droits. Ils étoient néanmoins continuellement en conteſtation avec les Grecs, & ſouvent des factieux de ces deux nations en venoient aux mains; les Officiers prépoſés à

Les Grecs d'Alexandrie ſe jettent ſur Juifs.

(*a*) *Voyez* Remarque IX.

la manutention du bon ordre ne manquoient pas alors d'en faire châtier pluſieurs de l'un & l'autre parti; mais ces châtimens ne faiſoient qu'augmenter l'animoſité, & les troubles dont les autres villes étoient agitées ſembloient irriter encore davantage l'une & l'autre faction. Les Habitans d'Alexandrie s'étant aſſemblés dans l'amphithéatre pour conférer ſur les objets d'une députation qu'ils avoient projetté de faire vers Neron, & quelques Juifs s'y étant rendus avec les Grecs, dès que ceux-ci les eurent apperçus, ils ſe mirent à crier qu'il les falloit traiter comme des ennemis & des eſpions, & ſe jetterent ſur eux. Ces Juifs s'enfuirent, mais il n'en échappa que trois à la mort, parce les Grecs s'en étant ſaiſis & les traînant dans la ville comme pour les aller brûler vifs, tous les Juifs ſe ſouleverent & prirent leur défenſe. Ils commencerent par accabler les Grecs de pierres, & coururent enſuite avec des flambeaux à la main vers l'amphithéatre, menaçant d'y mettre le feu & de brûler tous ceux qui y étoient, ce qu'ils euſſent certainement exécuté, ſi Tibere Alexandre, Gouverneur de la ville, n'eût arrêté leur emportement. Il n'uſa dabord d'aucune violence pour les faire rentrer dans le devoir, & ſe contenta de les envoyer exhorter par les principaux de leur nation à ſe tenir tranquilles, & à ne point forcer les troupes Romaines de ſe mettre en mouvement pour les contenir. Mais les ſéditieux ſe moquerent de ces exhortations & ſe répandirent en invectives contre Tibere.

VIII. Ce Gouverneur jugeant que les ſuites d'une ſédition ſi animée ne pouvoient être que très-meurtrieres, fit avancer contre ces mutins deux Légions Romaines, qui étoient dans la ville, & cinq mille ſoldats, qui par hazard & pour le malheur des Juifs y étoient fraîchement arrivés de Libie. Il leur permit non-ſeulement de faire main-baſſe ſur eux, mais de piller leurs biens & de mettre le feu à leurs maiſons. Ces troupes s'étant portées vers le quartier (*a*) de la ville appellé Delta, particulierement occupé par les Juifs, ſe mirent en devoir d'exécuter les ordres de Tibere, mais elles ne pu-

(*a*) Alexandrie étoit partagée en cinq quartiers, auxquels on avoit donné le nom des cinq premieres lettres de l'alphabet. Quoiqu'il y eût des Juifs répandus dans ces différents quartiers, il y en avoit deux qu'on appelloit le quartier des Juifs, parce qu'ils étoient habités particuliérement par ceux de cette nation. *Philon*, in flacc. pag. 973. *b.* a.

rent le faire ſans perdre pluſieurs de leurs gens, car les Juifs s'étant formés en corps, & ayant mis à leur tête ceux d'entre eux qui étoient les mieux armés, firent une aſſez longue réſiſtance; mais ils plierent enfin & furent entierement défaits, les uns ne pouvant échapper en fuyant dans la ville à la pourſuite du Vainqueur, les autres étant forcés dans leurs maiſons, auxquelles les Romains mettoient le feu aprés les avoir pillées: le ſoldat furieux, ſans reſpect pour les vieillards ni compaſſion pour les enfans, tuoit tout indiſtinctement (*a*). Cinquante mille Juifs furent égorgés en cette funeſte occaſion, & jettés en monceaux les uns ſur les autres, inondoient tout ce quartier d'un déluge de ſang. Ils euſſent ainſi été exterminés juſqu'au dernier, ſi Tibere, touché de compaſſion & fléchi par les prieres de ceux qui reſtoient, n'eût ordonné aux Romains de ſonner la retraite. Accoutumés à l'obéiſſance ils s'arrêterent au premier ſignal, & le carnage ceſſa; mais il ne fut pas auſſi aiſé de vaincre l'acharnement des habitans naturels d'Alexandrie, ni de les arracher d'auprès de ces corps morts, dont la vuë ſatisfaiſoit au moins toujours l'ancienne & extrême haine qu'ils portoient aux Juifs.

IX. Pendant que les Juifs étoient ainſi cruellement maſſacrés à Alexandrie, Ceſtius qui voyoit que par tout on s'armoit contre eux, crut qu'il étoit temps de ſe mettre auſſi en mouvement; il ſe forma une armée de la douziéme légion qu'il avoit toute entiere à Antioche, de deux mille hommes d'élite qu'il tira des autres Légions, de ſix cohortes d'autre infanterie, de quatre compagnies de cavalerie, & des troupes que lui fournirent les Rois; ſçavoir Antiochus, deux mille chevaux & trois mille fantaſſins, tous armés d'arcs & de fléches; Agrippa pareil nombre de gens de pied, mais un peu moins (*b*) de cavalerie, & Soëme quatre mille hommes, dont la troiſiéme partie étoit de cavalerie, & le reſte d'infanterie armée d'arcs & de fléches; il ſe rendit avec cette armée à Ptolémaïde, où pluſieurs villes lui envoyerent encore des troupes moins aguerries à la vérité,

(*a*) » Ils tuoient tout dans la ville & » dans la campagne. « [*M. d'Andilly.*] Je ne crois pas que ἀγρὸς ſignifie ici campagne. Joſeph ne l'y prend, ce ſemble, que dans un ſens oppoſé à οἶκος, *ſub dio*, comme l'a fort bien rendu le nouvel Editeur. » La défaite fut entiere, & de » ceux qui furent ſurpris dehors & de » ceux qui s'étoient renfermés dans les » maiſons.

(*b*) Il y a quelque dérangement ici, mais la choſe eſt trop indifférente pour qu'on s'y arrête.

mais

mais en qui la haine & l'animoſité qu'elles avoient contre les Juifs ſuppléoient abondamment à ce défaut. Agrippa étoit venu en perſonne joindre Ceſtius, il le guidoit dans ſes marches, & prenoit ſoin de l'approviſionnement de ſon armée. En cet état le Général Romain prit une partie de ſes troupes & s'avança vers Zabulon en Galilée, qu'on appelloit auſſi la ville (*a*) des Hommes : c'eſt une place forte qui ſépare la Judée de Ptolémaïde ; ſes habitans l'avoient cependant abandonnée pour ſe réfugier dans les montagnes, mais ils l'avoient laiſſée remplie de toutes ſortes de proviſions. Ceſtius en permit le pillage à ſes troupes & y fit mettre le feu, ſans égard pour nombre de maiſons d'une ſi admirable beauté, que cette ville ne cédoit point en magnificence aux villes de Tyr, de Sidon & de Berite. Il fit enſuite le dégât dans la campagne, brûla tous les villages qui étoient aux environs, & retourna à Ptolémaïde. Les Juifs informés de ſa retraite, en prirent avantage pour tomber ſur quelques Syriens, dont le plus grand nombre étoit de Berite, qui s'étoient arrêtés à piller, & en tuerent environ deux mille.

Ceſtius entre en Judée.

X. Ceſtius partit de Ptolémaïde pour ſe rendre à Céſarée, d'où il envoya un détachement contre la ville de Joppé, avec ordre à ceux qui le commandoient de la conſerver ſi l'on venoit à bout de la ſurprendre, mais d'attendre qu'il les eût joints avec le reſte de l'armée, ſi l'on avoit lieu de préſumer que les habitans euſſent prévû leur arrivée. Une partie de ce détachement s'étant embarquée & l'autre ayant pris par le milieu des terres, cette ville fut ſi ſubitement & ſi vivement attaquée par terre & par mer, que les habitans n'eurent le temps ni de s'enfuir ni de ſe mettre en défenſe. Elle fut pillée & brûlée (*b*), & tous les habitans, au nombre de huit mille quatre cents, furent paſſés au fil de l'épée. Ceſtius envoya auſſi de la cavalerie dans la Toparchie Narbatene, qui eſt limitrophe de Céſarée, ces troupes y firent de grands dé-

(*a*) Herode ayant envoyé quelques vieux corps de cavalerie à Gaba pour y demeurer & s'y habituer, cette ville s'appella la ville des cavaliers ; il put envoyer de l'infanterie à Zabulon, & cette ville en prendre le nom, mais il faudroit pour cela lire ἵππων au lieu d'ἀνδρῶν. *Guer. Juifs*, Liv. 3. chap. 3. numer. 1.

(*b*) Après qu'on a fait Ceſtius ordon-

gâts, tuerent un grand nombre des habitans, pillerent leurs biens, & mirent le feu dans les villages.

Exploits de Gallus en Galilée.

XI. Il envoya de même en Galilée, Gallus (a) Commandant de la douziéme Légion, & lui donna autant de troupes qu'il le jugea néceſſaire pour en contenir les peuples. Les habitans de Séphoris, la plus forte place de cette Province, le reçurent avec de grandes acclamations de joie, les autres villes ſuivirent ce bon exemple; il s'y trouva cependant des brigands & des ſéditieux, qui ſe retirerent ſur une haute montagne, ſituée préciſément au milieu de la Province, à l'oppoſite de Séphoris, c'eſt la montagne d'Azamon. Gallus fit avancer des troupes contre ces brigands; tant qu'ils eurent l'avantage de ſe trouver élevés au-deſſus des Romains, ils les repouſſerent facilement & en tuerent même deux cents; mais ils furent vaincus avec la même facilité, lorſque les Romains ayant tourné la montagne en eurent gagné le deſſus: ils n'étoient pas aſſez bien armés pour ſoûtenir leur effort, & de quelle reſſource pouvoit leur être la fuite, étant pourſuivis par une cavalerie bien montée. Ainſi il en périt plus de deux mille, & le petit nombre de ceux qui ſe ſauverent n'échappa qu'en prenant des routes détournées & preſque impraticables.

net à ſes troupes de conſerver Joppé, ſi elles le prenoient, Joſeph ne devoit pas leur faire brûler cette ville, ſans marquer quel motif elles avoient eu d'aller contre les ordres de leur Général. Mais il faut peut-être lire πυρίυσιν ou πυρῶν mettre le feu, au lieu de φρουρεῖν conſerver.

(a) Je remarque ici quelques négligences qui ſont échappées à M. Baſnage. (Annal. politiq. pag. 749. & 762.) Elles ſont légéres, il n'étoit pas capable d'en faire de conſidérables, & c'eſt moins parce qu'elles le méritent par elles-mêmes que j'ai cru les devoir remarquer, que pour faire ſentir combien on s'expoſe à faire de fautes lorſqu'on ne ſe donne pas la peine de conſulter les originaux dont on cite le rémoignage, ou qu'on n'eſt pas en état de le faire. Ce Sçavant donne le prénom de Cœſennius à Gallus que Ceſtius envoya en Galilée. Sig. Gelenius & M. d'Andilly le lui donnent, mais il n'eſt pas dans le Grec. Il fait de Tirannius Priſcus deux perſonnes, ces deux Traducteurs l'avoient fait avant lui, & dans Joſeph ce n'eſt qu'un ſeul & même homme. Ceſtius perdit, ſelon ce ſçavant Annaliſte, neuf cents cavaliers dans ſa retraite. C'eſt le nombre que préſente le Latin de Sig. Gelenius, mais le Grec d'à côté n'a que τριακοσίους ἑπτὰ ὀγδοήκοντα. Il ne fait monter le nombre des Juifs que Placide tua ſur les bords du Jourdain qu'à treize mille, mais c'eſt en ſuivant encore ſon infidèle guide, car s'il eût jetté les yeux ſur le Grec, il eût trouvé μύριοι ἑπτὰ πεντακισχίλιοι Guer. Juifs, Liv 4. chap. 7. num. 5.

CHAPITRE XIX.

I. GALLUS s'étant aſſuré qu'il n'y avoit plus de mouvements à craindre dans la Galilée, revint avec ſes troupes à Céſarée, & Ceſtius, avec toute l'armée, dirigea ſa marche vers Antipatride. Il y apprit qu'un nombre aſſez conſidérable de Juifs s'étoit retiré dans la tour d'Aphec. Il les envoya attaquer, mais la crainte ſeule des Romains les diſſipa, & ceux qui étoient allés pour les attaquer ayant trouvé cette tour abandonnée, mirent le feu aux villages des environs. D'Antipatride Ceſtius alla à Lidda, où il ne trouva que cinquante habitans qu'il fit tuer, les autres étoient allés à Jeruſalem célébrer la fête de la *Scenopegie* (*a*). Il mit le feu à la ville, avançant toujours il paſſa par Bethoron, & campa dans un lieu nommé Gaba, éloigné de cinquante ſtades de Jeruſalem.

Ceſtius approche de Jeruſalem.

II. Les Juifs voyant leur Capitale menacée de ſi près, abandonnerent les cérémonies de la Fête pour courir aux armes, ſans égard même pour le reſpect religieux avec lequel ils ſe ſont toujours fait un devoir d'obſerver le Sabbat (*b*). Pleins de confiance en leur grand nombre, ils ſortirent tumultuairement & en déſordre, allerent combattre les Romains. Dans la fureur qui leur fit ainſi oublier les devoirs de leur Religion, ils donnerent ſur eux avec tant d'impétuoſité, & les pouſſerent avec tant d'avantage, que les ayant rompus & s'étant fait jour dans leurs rangs, ils en faiſoient un grand carnage, de ſorte que ſi la cavalerie & la partie de l'infanterie qui n'avoit point lâché pied n'euſſent porté un prompt ſecours à la phalange déja bien ébranlée, Ceſtius couroit riſque d'être entierement défait. Les Romains perdirent en cette action quatre cents fantaſſins & cent quinze cavaliers, & les Juifs ſeulement vingt-deux hommes. Monobaſe & Cenedeus, parents de Monobaſe Roi de l'Adiabene, y acquirent beaucoup de gloire, & après eux Niger de Perée, & Silas, Babilonien, qui avoit quitté le

Ceſtius mal mené par les Juifs.

(*a*) Des Tabernacles.
(*b*) *Voyez* Remarque XIV.

parti du Roi Agrippa, ſous lequel il ſervoit, pour ſe donner aux Juifs. Les Romains repouſſerent enfin les Juifs, & les forcerent de rentrer dans la ville, mais Simon, fils de Gioras, étant tombé ſur leur arriere-garde comme ils ſe retiroient à Bethoron, la mit en déſordre & enleva pluſieurs bêtes de charge qu'il fit entrer dans la ville. Ceſtius demeura trois jours à Bethoron, parce que les Juifs qui s'étoient ſaiſis des hauteurs l'obſervoient toujours, & ne lui laiſſoient aucun lieu de douter qu'ils ne fuſſent réſolus de l'attaquer dès qu'il ſe mettroit en marche.

Agrippa députe aux Juifs, pour les porter à la paix.

III. Le déſavantage de la poſition des Romains, leurs ennemis s'étant par tout ſaiſis des hauteurs, détermina le Roi Agrippa à tenter de regagner les Juifs par la douceur, dans l'eſperance de faire ceſſer la guerre en les perſuadant tous, ou au moins d'engager ceux qui ne la faiſoient que contre leur ſentiment à ſe retirer. Il leur députa donc Borceus & Phebus, qu'ils connoiſſoient fort, pour les aſſurer que Ceſtius étoit diſpoſé à leur accorder le pardon de leur révolte, s'ils vouloient mettre bas les armes & rentrer dans le devoir; mais les ſéditieux craignant que l'eſpérance de jouir d'une ſûre & paiſible tranquillité ne portât la multitude à ſuivre les conſeils de ce Prince & à ſe livrer à lui, réſolurent de tuer ces deux Députés, & avant que ni l'un ni l'autre euſſent pu leur parler, ils tuerent Phebus, Borceus qui ne fut que bleſſé s'enfuit. Cette cruelle injuſtice excita l'indignation du peuple, mais les factieux obligerent à coups de bâton & de pierres tous ceux qui oſerent la faire éclater, de rentrer dans la ville.

Les Juifs rentrent dans la ville. Ceſtius met le feu à Bethzeta.

IV. Ceſtius voulant tirer avantage d'une circonſtance qui lui paroiſſoit ſi favorable, marcha avec toutes ſes troupes contre les factieux, les mit en fuite & les pourſuivit juſqu'à Jeruſalem. Il établit ſon camp dans un lieu nommé Scopus, qui en eſt éloigné de ſept ſtades, & y demeura trois jours ſans rien entreprendre, peut-être dans l'eſpérance que ceux qui étoient rentrés dans la ville viendroient à compoſition; il ſe contenta durant ces trois jours d'envoyer divers partis enlever des grains

(a) » Les Députés d'Agrippa ayant » fait leur commiſſion, & annoncé aux » Juifs de la part de Ceſtius une amniſ» tie. « [M. Crévier, hiſt. des Emp. tom. 6. pag. 239.] Ils firent ſi peu leur commiſſion, que les ſéditieux tuerent un de ces Députés avant même qu'ils euſſent pu leur parler, & qu'ils n'euſſent pas mieux traité l'autre, s'il ne s'étoit pas enfui tout bleſſé.

dans les campagnes voiſines; mais enfin le quatriéme jour, qui étoit le trentiéme du mois (*a*) Hiperberetée, il rangea ſon armée en bataille & marcha en bon ordre contre la ville, dans laquelle le peuple étoit retenu par les factieux. La belle ordonnance de l'armée Romaine ſurprit & effraya ces rebelles, ils en abandonnerent les dehors, & allerent ſe renfermer dans les portiques du Temple. Ceſtius s'avançant toujours traverſa Bethſéta (*b*), autrement Cenopolis, & ce qu'on appelloit le marché des Poutres, y fit mettre le feu, & ſe portant vers la ville haute, il ſe campa (*c*) à l'oppoſite du Palais Royal. S'il eût voulu en ce moment faire franchir les murs à ſes troupes, il ſe ſeroit rendu maître de Jeruſalem, & la guerre étoit finie; mais Tirannius Priſcus, Maréchal de camp, & quelques Officiers de Cavalerie que Florus avoit gagnés par argent l'en détournerent, & c'eſt ce malheureux conſeil qui a été la cauſe de la longue durée de cette guerre & de la multitude de maux incroyables que notre Nation a ſucceſſivement ſoufferts depuis.

V. Quelques-uns des principaux des Juifs, à la ſollicitation d'Ananus, fils de Jonathas, firent inviter Ceſtius de ſe préſenter aux portes, dans la confiance qu'ils les lui ouvriroient. Mais prévenu de colere contre les Juifs, dont il croyoit d'ailleurs devoir ſe défier, il mépriſa cet avis; cependant le complot fut découvert, & les ſéditieux jetterent en bas des murailles Ananus & ceux de ſon parti, & les pourſuivirent à coups de pierres juſques dans leurs maiſons; ils ſe diſtribuerent enſuite dans les tours pour les défendre, & par la multitude de traits dont ils accablerent les Romains durant cinq jours, ils rendirent inutiles tous les efforts qu'ils faiſoient pour entamer les murs. Le ſixiéme jour Ceſtius fit attaquer les portiques du Temple du côté du Septentrion par ſes meilleures troupes, auxquelles il joignit des ſoldats armés de fléches. Les Juifs ſe défendirent avec la même activité, & leur lancerent tant de traits, qu'après leur avoir fait ſouvent quitter priſe, ils les contraignirent enfin de ſe retirer, mais les ſoldats qui faiſoient le front de l'armée Romaine s'étant couverts de leurs boucliers, & étant venus à bout de les appuyer contre les murs, ceux du ſecond

Les Romains attaquent les portiques du Temple.

(*a*) Trentiéme d'Octobre.

(*b*) *Voyez* Remarque XV.

(*c*) » Prit ſon quartier dans la haute » ville auprès du palais Royal. « [*M. d'Andilly.*] Ceſtius n'entra point dans la haute ville. L'offre que lui firent quelques uns des principaux du peuple de lui en ouvrir les portes en eſt la preuve.

rang les leurs contre les premiers, & la même opération s'étant faite de rang en rang, il ſe forma ce que les Romains appellent la tortue : alors les fléches que lançoient les Juifs ſe perdant de tous côtés ſans aucun effet, les Romains hors de péril travaillerent à ſapper les murailles, & à tâcher (*a*) de mettre le feu aux portes du portique Septentrional.

VI. Les ſéditieux en furent tellement effrayés, que croyant déja la ville priſe, pluſieurs ſe hâterent d'en ſortir. Le Peuple en prit avantage, & plein de confiance, à meſure qu'il voyoit les factieux quitter la partie, il ſe préſentoit aux portes pour les ouvrir à Ceſtius & le recevoir comme ſon libérateur. Pour peu que ce Général eût continué à pouſſer le ſiége, la ville étoit à lui. Mais Dieu, qui déteſtoit ces méchans, & regardoit ſon Saint lieu avec un œil d'indignation à cauſe d'eux, ne permit pas que la guerre finît ce jour-là.

Ceſtius eſt pourſuivi par les Juifs dans ſa retraite.

VII. Ceſtius, qui ne fut point informé du déſeſpoir des ſéditieux & des bonnes diſpoſitions du Peuple, rappella ſes troupes, & perdant courage ſans avoir reçu d'échec, il leva le ſiége contre toute attente. Cette retraite imprévuë ranima les ſéditieux, ils ſe jetterent ſur ſon arriere-garde & lui tuerent beaucoup de monde, tant en cavalerie qu'en infanterie. Il paſſa la nuit dans ſon camp de Scopus, mais ayant voulu ſe mettre en marche le jour ſuivant, il attira ſes ennemis à ſa ſuite, qui non-ſeulement incommoderent fort ſes derrieres, mais ſe jettant dans l'autre côté du chemin que tenoit ſon armée, la prirent en flanc. Les Romains n'oſoient tourner tête contre ceux qui les pourſuivoient en queue, parce qu'ils s'imaginoient que le nombre en étoit infini; ils ne pouvoient non plus repouſſer ceux qui les preſſoient ſur le côté, parce que peſamment armés, ils craignoient de rompre leurs rangs vis-à-vis d'une milice légere qu'ils voyoient en état de ſe préſenter preſque partout en même temps : ainſi ils ſouffroient beaucoup de la part des Juifs, ſans pouvoir leur faire de mal. La Phalange ſur-tout fut fort maltraitée, & avant que l'armée eût gagné Gaba, où Ceſtius avoit établi ſon premier camp, les Romains perdirent beaucoup de bagage & de monde. Priſ-

(*a*) » Ils commencerent . . . . à » mettre le feu à la porte du Temple. » *P. Calmet*, hiſt. univerſ. tom. 4. pag. 604.] Ils ſe préparoient à l'y mettre, mais ils ne l'y mirent pas.

cus qui commandoit la ſixieme Légion fut du nombre des morts, ainſi que Longinus, Tribun, & Emilius Jucundus, chef d'un corps de cavalerie. Ceſtius reſta deux jours à Gaba dans de grandes irreſolutions, mais voyant le troiſiéme jour que le nombre des ennemis augmentoit & que tous les environs étoient remplis de Juifs, il ſentit combien ces premiers retardemens lui avoient été préjudiciables, & que plus il differeroit, plus il auroit d'ennemis ſur les bras.

VIII. Ainſi pour accélérer ſa retraite il commanda à ſes troupes d'abandonner tout ce qui pouvoit retarder leur marche. Il fit tuer toutes les bêtes de charge, excepté celles qui portoient les fléches & les autres inſtruments de guerre qu'il jugea lui être néceſſaires, & qu'il eût été imprudent de laiſſer aux ennemis, qui pouvoient s'en ſervir contre lui; il conduiſit ſon armée en cet état vers Bethoron; les Juifs la preſſoient moins vivement lorſqu'elle marchoit dans les plaines, mais lorſqu'elle étoit obligée de s'engager dans des défilés ou qu'elle rencontroit quelque deſcente à faire, les uns faiſant le tour alloient l'attaquer de front pour l'empêcher de déboucher, & les autres tomboient ſur l'arriere-garde pour la précipiter dans les deſcentes pendant que la multitude diſperſée aux environs ſur les hauteurs l'accabloient de traits. L'infanterie ne ſçavoit trouver aucun moyen de s'en garantir, la cavalerie étoit dans un embarras encore plus grand, la multitude de traits dont elle étoit perpétuellement aſſaillie l'empêchoit de garder ſes rangs & d'obſerver une marche réglée, les fréquentes inégalités du terrein, impratiquable en beaucoup d'endroits pour des chevaux, les fondrieres & les précipices dans leſquels elle pouvoit être à tout moment expoſée de tomber, ne lui permettoient point de s'écarter pour aller aux ennemis. Les Romains ainſi réduits à la dure extrémité de ne pouvoir ni fuir ni ſe défendre, tomberent dans le déſeſpoir, la cruauté de leur ſituation leur arracha des pleurs, & l'air retentit des lamentables expreſſions de leur douleur. Les Juifs au contraire, par des cris d'une joie barbare, s'entr'excitoient à ne point ceſſer leur violente pourſuite, & il euſſent fait Ceſtius priſonnier avec toute ſon armée, ſi la nuit qui ſurvint ne leur eût donné moyen d'entrer dans Bethoron. Les Juifs cependant ſe ſaiſirent de tous les environs de cette place pour les empêcher d'en ſortir.

Les Romains ſont preſque réduits au déſeſpoir.

IX. Ceſtius voyant alors qu'il lui étoit impoſſible de le faire ſans couvrir ſa marche, choiſit quatre cents de ſes plus braves ſoldats & les poſta dans des retranchements (*a*) qu'il avoit faits, avec ordre de monter la garde, relever les ſentinelles, & de ſe conformer à tout ce qui ſe pratique dans un camp, afin de faire croire aux Juifs que l'armée reſtoit dans Bethoron : il partit enſuite avec le reſte de ſon monde, & fit trente ſtades de chemin ſans être découvert ; ce ne fut que ſur le matin que les Juifs s'apperçurent que l'armée Romaine étoit décampée. Ils ſe jetterent alors ſur les quatre cents braves qui leur avoient fait prendre le change, & les ayant tués à coups de fléches, ils ſe hâterent de ſe remettre à la pourſuite de Ceſtius, mais il avoit utilement employé une grande partie de la nuit à prendre de l'avance, & preſſa encore plus ſa marche dès qu'il vit le jour paroître. Ses troupes, pénétrées de crainte & de frayeur, abandonnerent les *helepoles*, (*b*) les *catapultes*, & beaucoup d'autres machines dont les Juifs ſe ſervirent dans la ſuite contre les Romains. Les Juifs continuerent leur pourſuite juſqu'à Antipatride, mais voyant qu'ils ne pouvoient les joindre, ils prirent le parti de s'en retourner, emportant avec eux les machines de guerre que les Romains avoient abandonnées, la dépouille des morts & tout le butin qu'ils trouverent à raſſembler ; ils ſe rendirent à Jeruſalem avec de grands cris de joie, ſans avoir perdu que très-peu de leurs gens, au lieu que du côté des Romains le nombre des morts fut de cinq mille trois cents hommes d'infanterie, & de trois cents de cavalerie, tant de leurs troupes que de celles de leurs alliés. Ceci arriva le huitiéme du mois de Dius (*c*), la douziéme année du regne de Neron.

(*a*) *Tectorum faſtigiis impoſuit.* Sig. Gelenius. » Il choiſit parmi ſes troupes » quatre cents ſoldats des plus réſolus, » qu'il fit monter ſur les toits des maiſons » avec ordre de crier bien haut : Qui » va là ? « Le canevas de la pataphraſe eſt du Traducteur Latin, mais où celui-ci avoit-il pris que ὀχυρωμα veut dire *Tectorum faſtigia* ? On pourroit faire la même demande à l'Auteur de l'Hiſt. univerſ. ſacr. & prof. tom. 4. pag. 605.

(*b*) Les *helepoles* étoient des machines qui ſervoient à ruiner les villes. Les *catapultes* en étoient d'autres dont les anciens ſe ſervoient pour lancer des traits.

(*c*) Le 8. de Novembre.

CHAPITRE

CHAPITRE XX.

I. APRE'S la défaite de Ceſtius, pluſieurs Juifs des plus diſtingués ſortirent de Jeruſalem comme d'un vaiſſeau prêt à faire naufrage (*a*). Les deux freres, Coſtobar & Saül, avec Philippe, fils de Jacime, qui étoit Officier Général du Roi Agrippa, s'en étoient déja retirés pour ſe joindre à Ceſtius. Je dirai dans la ſuite comment Antipas, qui avoit été aſſiégé avec eux dans le palais, ayant négligé de ſuivre leur exemple, fut tué par les ſéditieux. Ceſtius députa Saül & les autres à Neron, qui étoit en Achaïe, pour l'informer des cruelles extrémités auxquelles ſes troupes avoient été réduites & en rejetter tout l'odieux ſur Florus, qui avoit allumé cette guerre: il eſpéroit ſe mettre à couvert de ce qu'il avoit ſujet de craindre, en faiſant ainſi tomber la colere de l'Empereur ſur cet Intendant de la Judée.

II. Les habitans de Damas ayant appris la défaite des Romains, ſe firent un devoir de tuer tous les Juifs qui demeuroient dans leur ville. L'exécution de ce deſſein ne leur parut difficile que par l'importance d'en dérober la connoiſſance à leurs propres femmes, qui preſque toutes avoient embraſſé la Religion Judaïque: ils eurent grand ſoin de le leur cacher, & ayant raſſemblé tous les Juifs dans le lieu des exercices publics, comme ils l'avoient déja fait en d'autres rencontres pour s'aſſurer d'eux, ils en tuerent dix mille en une heure, ſans beaucoup de peine, ce lieu étant fort étroit, & les Juifs y étant venus ſans armes.

Ceux de Damas tuent dix mille Juifs.

III. Lorſque ceux qui avoient pourſuivi Ceſtius furent de retour à Jeruſalem, ils uſerent de toutes les voies de violence & de douceur pour attirer à leur parti ceux qui ſe tenoient encore attachés à celui des Romains, & s'étant aſſemblés dans les portiques du Temple pour faire choix de Chefs à

(*a*) Euſebe nous apprend que les Chrétiens ſe retirerent à Pella, avant que Jeruſalem fût aſſiégée. On croit, & avec beaucoup de vrai-ſemblance, que Joſeph indique leur retraite, lorſqu'il dit en général qu'après la défaite de Ceſtius pluſieurs Juifs ſortirent de Jeruſalem comme d'un vaiſſeau qui alloit faire naufrage. *Hiſt. Eccléſ.* Liv. 3. chap. 5.

qui ils puſſent confier la conduite de cette guerre. Ils donnerent à Joſeph, fils de Gorion, & au Grand-Prêtre Ananus (*a*), le commandement de la ville, & la commiſſion particuliere d'en faire réparer les murs. Ils laiſſerent d'abord Eléazar, fils de Simon, ſans emploi, parce que quoi qu'il eût fait un très-grand-butin ſur les Romains, enlevé à Ceſtius tout ſon argent, & qu'il ſe fût ſaiſi des deniers publics, on lui voyoit cependant affecter la tyrannie, ſe faiſant ſervir par ceux qui lui étoient attachés comme par des gardes, mais bientôt le beſoin d'argent & l'adreſſe avec laquelle il ſçut flatter la multitude la lui gagnerent ſi bien, qu'il n'eut plus aucune peine à ſe faire obéïr en tout.

Les Juif avoient des Commandans dans leurs Provinces.

IV. On envoya commander dans l'Idumée Jeſus, fils de Sappha, l'un des Prêtres du premier ordre, & Eléazar fils du Grand-Prêtre Ananie, & on ordonna à Nigeris, ſurnommé le Peraïte, parce qu'il étoit de Pérée au-delà du Jourdain, de leur obéïr, quoiqu'il fût pour-lors Gouverneur de cette Province. On établit ainſi des commandants par tout; Joſeph, fils de Simon à Jericho, Manaſſés dans la Pérée, Jean l'Eſſénien dans la Toparchie de Tamna, à laquelle on joignit Lidda, Joppé & Emmaüs; Jean, fils d'Ananie, dans la Gophnitide & l'Acrabatane; & enfin Joſeph, fils de Matthias (*b*), dans l'une & l'autre Galilée, auxquelles on joignit Gamala, l'une des plus fortes places des environs (*c*).

V. Chacun de ces Officiers ſe conduiſit dans la Province confiée à ſon commandement, ſuivant ſon zéle & ſa capacité. Joſeph, en ſe chargeant du ſien, n'eut rien plus à cœur que de s'attirer l'affection des peuples, perſuadé que c'étoit le moyen de réuſſir dans la plûpart des occaſions, & de ſe mettre même au-deſſus de quelques événemens moins heureux. Il crut que pour ſe faire des amis parmi les plus puiſſants, il ne pouvoit rien faire de mieux que de partager avec eux ſon autorité, & que pour flatter la multitude, il étoit eſſentiel de ne lui faire porter des ordres que par des naturels du pays. Il choiſit dans

(*a*) M. de Tillemont le fait fils d'Anne. C'eſt une conjecture, car Joſeph ne le dit pas. *Ruin. des Juifs*, pag. 510.

(*b*) Ce Joſeph eſt l'Auteur de cette Hiſtoire.

(*c*) » La plus forte place de tout le » pays. « [*M. d'Andilly.*] Ce qui m'empêche de me ſervir de cette traduction, c'eſt qu'elle porte à croire que Gamala étoit en Galilée, & c'étoit une ville de la Gaulanite.

cette vue ſoixante & dix vieillards de la Nation, d'une ſageſſe & d'une prudence reconnues, & leur fit part de l'autorité que lui donnoit ſa charge ſur toute la Galilée. Il établit dans chaque ville ſept Juges, auſſi naturels du pays, pour connoître des affaires d'une moindre conſéquence, ſe réſervant à lui & aux ſoixante & dix Sages qu'il s'étoit aſſociés, toutes celles qui étoient d'une plus grande importance.

Joſeph met les villes de Galilée en état.

VI. Après avoir ainſi pourvu au maintien du bon ordre dans les villes, il porta ſes ſoins à les mettre en état de réſiſter aux efforts des ennemis. Prévenu que les Romains ſe propoſoient d'entrer dans la Province, il fit fortifier & enfermer de murailles tous les endroits qu'il jugea être de quelque importance dans la baſſe Galilée. Jotapat, Berſabée, Selamis, Chapharecho, Japha, Sigo, le mont Itaburius, Tarichée, Tibériade, & les Cavernes qui ſont proches le lac de Genneſareth. Dans la haute Galilée, ce qu'on appelle la pierre des Achabares, Seph, Jamnith, & Meroth. Dans la Gaulanite, Seleucie, Sogane, & Gamala. Les habitans de Sephoris furent les ſeuls à qui il permit de prendre ſur eux le ſoin de ceindre leur ville de murailles, il les ſçavoit riches & ſi naturellement portés à la guerre (*a*), qu'il n'étoit nullement néceſſaire de leur donner aucuns ordres à cet égard ; il ordonna à Jean fils de Levias de ſe charger du même ſoin pour Giſcala ; il ſe tranſporta en perſonne dans les autres places, pour y ordonner & conduire les travaux. Il fit enroller tout ce qu'il y avoit de jeuneſſe dans la Galilée en état de porter les armes, & ſe forma une armée de cent mille hommes, qu'il arma de tout ce qu'on put recueillir de vieilles armes dans la Province.

Joſeph exerce ſes troupes dans la diſcipline militaire.

VII. Comme il ne doutoit point que les troupes Romaines n'étoient devenues invincibles que par l'obéiſſance & les fréquents exercices auxquels elles avoient été aſſujetties, il crut pouvoir, faute de temps ſuffiſant, s'en repoſer ſur l'uſage pour former les ſiennes à une rigide diſcipline, mais devoir s'attacher pour le moment à les rendre obéiſſantes, & parce que rien ne contribue mieux à établir cette obéiſſance que la multitude des commandans, il ſe conforma dans la diviſion de

(*a*) Cela ne ſe concilie pas avec ce que Joſeph dit en finiſſant le dix-huitiéme chapitre, que les Séphoritains reçurent avec joie Gallus, Commandant de la douziéme Légion.

ſon armée à la méthode des Romains, & partagea ſes ſoldats en troupes de dix, de cent, de mille hommes, en différents autres corps plus nombreux, & ſoumit chacune de ces troupes au commandement d'un Officier particulier ; il ne négligea pas, dans le peu de temps qu'il put mettre à profit, de leur apprendre à donner & recevoir le ſignal, à ſonner l'alarme ou la retraite, à ſe former de front & à faire toutes les ſortes d'évolutions capables de les mettre en état de ſçavoir ſe replier en bon ordre pour porter du ſecours à un corps ébranlé & le ſoûtenir ; il leur enſeigna tout ce qu'ils avoient à faire pour rendre leurs corps robuſtes & vigoureux, & fortifier le courage de leur ame. Dans les différents exercices qu'il leur faiſoit faire, il leur recommandoit avec grand ſoin de ſe repréſenter toujours la belle ordonnance des armées Romaines, & de ſe ſouvenir qu'ils alloient combattre contre des hommes qui par une vigueur infatigable & une bravoure à toute épreuve avoient preſque conquis l'univers : il ajoûtoit à tous ces enſeignements, qu'il ne les croiroit bien diſpoſés à une exacte obéiſſance, lorſqu'il les meneroit à la guerre, que ſur les preuves qu'ils commenceroient à lui donner de leur renoncement à toutes les ſortes de brigandages en uſage dans la Nation, au peu de ſcrupule qu'ils ſe faiſoient de ſe tromper les uns les autres, dans l'injuſte penſée qu'on ne peut trouver de profit que dans le dommage que l'on fait aux autres, même à ſes proches. Enfin il leur répétoit ſouvent, que ceux qui n'ont aucune injuſtice à ſe reprocher ſont preſque toujours ſûrs de réuſſir dans la guerre, au lieu que les méchants ont non ſeulement ceux qui viennent les combattre pour ennemis, mais Dieu lui-même.

VIII. Telles étoient les inſtructions qu'il ne ceſſoit de leur donner. Déja il avoit mis ſur pied ſoixante mille hommes d'infanterie, & deux cents cinquante chevaux. Outre ces troupes, dans leſquelles il avoit beaucoup de confiance, il avoit pris à ſa ſolde un corps de quatre mille cinq cents étrangers, & s'étoit donné ſix cents gardes, tous gens choiſis. Toutes ces troupes, excepté les étrangeres, étoient entretenues par les villes qui ne s'en trouvoient point incommodées, car chacune de celles que j'ai nommées partageoit ce qu'elle avoit d'habitans en deux corps, dont l'un alloit en campagne, &

l'autre reſtoit pour ſubvenir aux beſoins des uns & des autres & vaquer aux travaux néceſſaires à la ſûreté commune, de ſorte qu'il ſe faiſoit entre ceux qui étoient deſtinés à porter les armes & ceux qui étoient employés à fournir les ſubſiſtances une juſte compenſation de ſervices.

CHAPITRE XXI.

I. PENDANT que Joſeph prenoit ces arrangements dans la Galilée, Jean, fils de Levias, de la ville de Giſcala ſe déclara ſon ennemi. C'étoit un fourbe plein d'artifice, & le plus méchant des hommes. Il avoit été mal dans ſes affaires, & ſa pauvreté avoit empêché durant quelque temps qu'on ne connût bien toute la noirceur de ſon caractere. Auſſi hardi menteur qu'adroit à donner un air de vérité à ſes menſonges, l'art de tromper lui ſembloit un mérite, & il ne ſe faiſoit aucun ſcrupule de ſe jouer de ceux même avec leſquels il ſembloit vivre dans la plus étroite amitié. Il affectoit de grands ſentiments d'humanité, pour exercer plus ſurement les cruautés que ſon avarice lui ſuggeroit; ſans bornes dans ſes deſirs, il fondoit ſes plus grandes eſpérances ſur les actions les plus honteuſes. Il voloit, & exerça d'abord ſeul cette infame profeſſion, mais bientôt il trouva quelques gens aſſez hardis pour ſouhaiter de devenir les compagnons de ſes larcins. Leur nombre aſſez peu conſidérable dans les commencements, augmenta dans la ſuite de jour en jour, mais il avoit l'attention de ne s'aſſocier que des hommes d'une belle & forte conſtitution, intrépides & bien aguerris; s'étant ainſi formé une troupe d'environ quatre cents hommes, pour la plupart fugitifs de Tyr & des environs, il l'employa à ravager la Galilee & déſoler ceux qui n'avoient point encore pris de parti ſur la guerre à laquelle on ſe préparoit.

II. Jean portoit loin ſes vuës, & aſpiroit à commander en Chef; mais la diſette d'argent où il ſe trouvoit étoit un obſtacle à ſes projets ambitieux. Voyant que Joſeph conſidéroit les gens actifs (*a*), il le pria de lui confier le ſoin de faire re-

(*a*) » Lorſqu'il vit que Joſeph le conſidéroit comme un homme de ſervice. « [*M. D'Andilly.*] Rien n'eſt plus oppoſé au portrait que l'Hiſtorien

Supercherie de Jean.

lever les murs de Giſcala, & fit de grands profits ſur cette entrepriſe, par les contributions auxquelles il mit les riches pour l'exécuter. Il imagina enſuite un autre moyen pour s'enrichir. Comme les Juifs de Syrie s'abſtenoient ſcrupuleuſement de ſe ſervir d'huile qui n'avoit pas été faite par des gens de leur nation, il demanda & obtint de Joſeph, par ſes artifices, le privilége excluſif d'en envoyer ſur les confins de la Galilée (a). Il en acheta alors une très-grande quantité, & vendit la huitiéme partie de ce qu'il ne payoit qu'une piéce de monnoye Syrienne, qui vaut quatre dragmes Attiques, le même prix que lui avoit couté le tout : ainſi y ayant alors une abondance extraordinaire d'huile dans la Galilée, ou on en recueille ordinairement beaucoup & n'étant permis qu'à lui d'en faire paſſer dans les lieux qui en manquoient, ce commerce lui procura des ſommes immenſes d'argent, dont il ſe ſervit pour perdre celui qui lui avoit procuré le moyen de faire cet énorme profit. Il ſe perſuadoit que s'il pouvoit ſe défaire de Joſeph, il viendroit à bout de ſe faire mettre en ſa place, ainſi il ordonna aux voleurs qu'il avoit à ſes ordres de déſoler le pays avec plus d'acharnement que jamais, afin de profiter du trouble & de la confuſion qu'ils ne pouvoient manquer de produire, pour tuer Joſeph s'il ſe mettoit en marche pour les réprimer, ou pour l'accuſer d'une négligence criminelle s'il manquoit de le faire. Reprenant d'ailleurs les choſes de plus loin, il ſemoit des bruits déſavantageux contre Joſeph, le faiſant paſſer pour un traître qui donnoit avis aux Romains de toutes les réſolutions qui ſe prenoient dans la Province ; enfin il n'y eut ſortes de mauvaiſes manœuvres dont il ne fît uſage pour le perdre.

De jeunes Dabaritains volent l'Intendant d'Agrippa.

III. Ce fut dans ce même temps que quelques jeunes gens de la bourgade de Dabarite, qui faiſoient garde dans la grande plaine, firent tomber dans une embuſcade Ptolémée, Intendant d'Agrippa & de Bérénice, & lui enleverent tous les bagages qu'il conduiſoit ; ils conſiſtoient en une grande quantité de riches vêtements, beaucoup de vaiſſelle d'argent, & ſix cents piéces d'or. Comme ils ne pouvoient cacher ce vol, ils le porterent à Joſeph, qui étoit à Tarichée. Il les blama fort, d'avoir uſé d'une ſi injuſte violence envers un Officier du Roi,

Juif vient de faire de Jean de Giſcala. Je crois qu'il faut effacer ἄυτου.

(a) *Voyez* Remarque XVI.

& dans le deſſein de faire rendre cette priſe à qui il appartiendroit, il la dépoſa entre les mains d'Enée, l'un des plus conſidérables habitans de Tarichée, & cette juſte & louable attention jetta Joſeph dans le plus grand péril; car ces jeunes gens furent ſi irrités de voir qu'ils ne retireroient aucun fruit de la peine qu'ils s'étoient donnée pour faire cette capture, dont ils jugeoient bien que Joſeph avoit deſſein de faire repaſſer tous les effets au Roi & à la Reine, qu'ils ſe retirerent de nuit dans leur bourgade, & ſe mirent à crier par-tout que Joſeph étoit un traître. L'allarme fut ſi grande dans les villes voiſines (*a*), qu'il vint un matin à Tarichée cent mille hommes en armes pour le tuer. Cette multitude aſſemblée dans l'Ippodrome crioit avec fureur, les uns qu'il le falloit dépoſer, d'autres qu'il le falloit brûler. Jean & Jeſus fils de Saphia, qui étoit alors Archonte de Tiberiade (*b*), excitoient encore ces clameurs. Les amis & les gardes de Joſeph furent tellement effrayés de ce prodigieux emportement, qu'ils prirent tous la fuite à l'exception de quatre. Joſeph dormoit alors, & ne s'éveilla qu'au moment qu'on alloit mettre le feu à ſa maiſon. Les quatre braves qui ne l'avoient point quitté le preſſoient de s'enfuir, mais lui, ſans s'étonner de ſe trouver preſque ſeul, vis-à-vis d'une multitude ſi immenſe de gens qui en vouloient à ſa vie, ſe préſenta bravement à eux avec des habits déchirés, la tête couverte de cendre, ſes mains derriere le dos & ſon épée (*c*) attachée à ſon col. Ceux qui conſervoient quelque affection pour lui, & ſur-tout les habitans de Tarichée, ne purent le voir en cet état ſans être émus de compaſſion; mais les gens de la campagne & ceux des environs qui étoient prévenus contre lui faiſoient grand bruit, & demandoient qu'il rendît ſur le champ des effets ſur leſquels ils penſoient que le Public avoit un droit acquis, & qu'il s'avouât

Sédition contre Joſeph.

(*a*) Il eſt déja aſſez peu vrai-ſemblable que les crieries de ces jeunes gens aient ameuté cent mille hommes contre Joſeph, ſans augmenter le peu de vrai-ſemblance à cela, en lui faiſant dire » que ce fut dès le lendemain matin » que cent mille hommes s'aſſemble» rent armés. [*M. d'Andilly.*]

(*b*) Je ne ſçai ſi Tibériade n'a pas pris la place de Tarichée. Car on ne voit pas ce qui auroit amené le premier Magiſtrat de Tiberiade dans cette derniere ville. On trouve un Jeſus, habitant de Tiberiade, mais il étoit fils de Piſtus, & celui dont il s'agit l'étoit de Saphia. *Joſeph*, Vit. num. 9.

(*c*) On faiſoit porter la croix à ceux qui étoient condamnés à y être attachés. C'étoit peut-être auſſi la coutume chez les Juifs d'obliger ceux qui devoient avoir la tête tranchée de porter à leur col l'épée qui devoit la couper.

coupable de trahiſon, ce qu'ils ne doutoient point qu'il ne fît, n'ayant, ſelon leur idée, paru dans l'état d'humiliation où ils le voyoient que pour exciter leur pitié & obtenir ſon pardon. Mais ce n'étoit du tout point là le motif de ſon humble procédé ; il vouloit faire uſage de ce qui animoit contre lui cette multitude pour la diviſer entre elle ; pour mieux faire réuſſir ce ſtratagême, il leur déclara modeſtement qu'il étoit prêt de confeſſer la vérité ſi on lui laiſſoit la liberté de parler, & l'ayant obtenue : » Je n'ai, dit-il, point eu deſſein » de renvoyer cet argent & ces effets au Roi Agrippa, ni de me » les approprier. Je ne me lierai jamais d'amitié avec un Prince » qui ſera votre ennemi, & j'ai toujours été bien éloigné de » penſer que je puſſe tirer avantage de ce qui ſeroit préjudiciable » à la République. Mais ayant remarqué, ajoûta-t'il en s'adreſ- » ſant aux Tarichéens, que votre ville a beſoin plus que toute » autre d'être fortifiée, & que vous manquez de fonds pour » faire faire le travail néceſſaire, j'ai craint que le peuple de » Tiberiade & des autres villes ne vouluſſent ſe ſaiſir du pro- » duit de cette capture, & je la conſervois pour l'employer à » vous faire entourer de murailles ; ſi vous avez d'autres vues, » je ſuis prêt à rendre tout ce qui a été pris, s'en emparera » qui pourra ; mais ſerez-vous aſſez ingrats pour me punir » d'un bien que j'ai voulu vous faire.

IV. Les habitans de Tarichée comblerent Joſeph de louanges & de bénédictions, ceux de Tiberiade au contraire le chargerent d'imprécations, & le menacerent plus que jamais ; mais enfin ils ceſſerent de ſonger à Joſeph, & entrerent en conteſtation les uns contre les autres. Joſeph les voyant ainſi partagés de ſentiments, & aſſuré qu'il pouvoit compter ſur les Tarichéens, qui n'étoient pas moins de quarante mille, parla aux autres avec plus de liberté ; il leur reprocha la témérité » inconſidérée de leur prétention, & ne craignit point de dé- » clarer qu'il emploieroit le produit de la priſe à fortifier Tari- » chée, ſans qu'aucune des autres villes duſſent s'en inquiéter, » parce qu'il ſçauroit trouver des fonds pour les mettre en » état de défenſe, pourvu qu'au lieu de ſe livrer à des empor- » tements déplacés, on ſe joignît à lui s'il falloit forcer » ceux qui les devoient fournir, à le faire.

V. Cette multitude non moins irritée que confuſe de s'être laiſſé faire illuſion, ainſi qu'elle ſe le perſuada ſur tout ce qu'elle

qu'elle venoit d'entendre dire à Joſeph, ſe retira. Deux mille hommes cependant coururent en armes après Joſeph, mais n'ayant pû l'atteindre avant qu'il fût rentré dans ſa maiſon, ils ſe tinrent conſtamment à la porte, ne ceſſant de lui faire les plus grandes menaces. Pour s'en défaire il imagina une nouvelle maniere de les tromper; il monta ſur la terraſſe de la maiſon, & ayant appaiſé le bruit en leur faiſant ſigne de la main, il leur dit: » qu'ils ne ſçavoit pas ce qu'ils deman- » doient, & que le bruit confus qu'ils faiſoient l'empêchoit » de rien entendre, mais que s'ils vouloient envoyer quel- » ques-uns d'entre eux avec qui il pût traiter paiſiblement, il » leur promettoit de faire tout ce qu'ils voudroient. « Sur cette promeſſe les chefs & les principaux de cette multitude ſe préſenterent. Joſeph les fit entrer, & ayant fait fermer les portes, il les conduiſit dans l'endroit le plus retiré de la maiſon, où il ordonna qu'on ne diſcontinuât point de les fouetter juſqu'à ce qu'on vît leurs entrailles. Cependant la multitude qui étoit reſtée à la porte s'imaginoit que leurs gens étoient entrés dans de longues diſcuſſions, lorſque tout à coup Joſeph fit ouvrir ſes portes & les renvoya tout en ſang. Les ſéditieux furent tellement effrayés de les voir en cet état, qu'ils jetterent leurs armes & s'enfuirent.

VI. Jean n'en eut que plus de jalouſie & de haine contre Joſeph, & lui tendit de nouveaux piéges; il feignit d'être malade, & le pria par une lettre de lui permettre d'aller prendre les eaux chaudes à Tiberiade. Joſeph, qui ne ſe défioit point encore aſſez de lui, écrivit aux Magiſtrats de cette ville de lui fournir un logement & de lui procurer toutes les choſes dont il auroit beſoin. Deux jours après que Jean y fut arrivé, il s'occupa de ce qui faiſoit le véritable ſujet de ſon voyage, & tâcha de perſuader aux habitans de Tiberiade de ſe ſouſtraire à l'obéiſſance de Joſeph, en trompant les uns par de faux rapports, & en corrompant les autres par des largeſſes. Silas, que Joſeph avoit laiſſé en cette ville pour la garder, découvrit les ſecrettes menées de Jean, & en donna promptement avis à Joſeph, qui partit auſſi-tôt, & marchant toute la nuit, arriva le matin à Tiberiade. La plus grande partie des habitans

Joſeph penſe perdre la vie à Tiberiade.

(a) Action hardie de Joſeph, mais peu croyable de la maniere dont il la rapporte. Il le ſentit vrai ſemblablement lorſqu'il écrivit l'hiſtoire de ſa vie. *Numero 3.*

furent au-devant de lui. Quoique Jean ſe doutât bien du ſujet qui l'amenoit, il envoya un de ſes amis lui faire des excuſes de ce que ſon incommodité le retenant au lit, il n'avoit pu aller lui rendre ſes devoirs. Mais ayant enſuite appris que Joſeph avoit aſſemblé le peuple dans le Stade pour lui parler ſur ce qui faiſoit le ſujet des lettres qu'on lui avoit écrites, ce traître y envoya des gens armés pour le tuer. Le Peuple les ayant vû tirer l'épée, fit un grand cri. Joſeph qui étoit monté ſur une petite élévation de ſix coudées pour le haranguer, s'étant détourné à ce cri, & voyant que ces ſoldats alloient le percer, gagna promptement le rivage, où ayant trouvé une barque, il ſe jetta dedans avec deux de ſes gardes & gagna le large.

Jean de Giſcala travaille à faire ôter le Gouvernement de la Galilée à Joſeph.

VII. Ses ſoldats prirent promtement les armes pour courir ſur ceux qui avoient attenté à ſa vie, mais Joſeph craignant qu'à l'occaſion de la jalouſie dont quelques particuliers étoient animés contre lui, il ne s'allumât une guerre civile qui pouvoit cauſer la ruine de toute la ville, envoya ordre à ſes gens de ſe contenter de pourvoir à leur ſûreté, de ne tuer perſonne, & de ne point rechercher l'auteur du déſordre. Ils obéïrent. Les peuples des environs apprirent bientôt cette trahiſon. Bien informés que c'étoit Jean qui en étoit coupable, ils s'aſſemblerent pour venir l'en punir, mais il les prévint & ſe ſauva à Giſcala. Beaucoup d'habitans de chacune des villes de Galilée ſe rendirent en armes auprès de Joſeph, & s'y voyant raſſemblés au nombre de pluſieurs milliers d'hommes, ils lui demanderent avec de grands cris de les mener contre Jean, proteſtant qu'ils le regardoient comme un ennemi commun, qu'ils étoient réſolus de le brûler, & avec lui la ville qui lui avoit donné retraite. Joſeph les aſſura qu'il étoit extrêmement ſenſible aux marques de zèle & d'affection qu'ils lui donnoient, mais il les pria d'en modérer la vivacité, parce qu'il eſtimoit devoir plutôt reduire ſes ennemis par une ſage & prudente retenue, que les détruire par la force des armes; s'étant fait cependant donner par les habitans de chacune des villes les noms de ceux de leurs concitoyens qu'ils ſavoient avoir été les complices de la conſpiration de Jean, ce qu'ils firent très-volontiers, il fit publier par des Hérauts que ſi ſous cinq jours les partiſans de Jean ne l'abandonnoient pas, il livreroit leurs biens au pillage & les feroit brûler eux & leurs familles dans

leurs maiſons. Cette proclamation détacha du parti de Jean trois mille hommes qui vinrent ſe rendre à Joſeph & jetterent leurs armes à ſes pieds. Jean, à qui il ne reſtoit plus qu'environ deux mille Syriens fugitifs, renonça au projet de travailler ouvertement à la ruine de Joſeph, & réſolut de mettre en œuvre des pratiques moins aiſées à découvrir. Il envoya ſecrettement à Jeruſalem quelques émiſſaires pour y donner le faux avis que Joſeph ne formoit une ſi nombreuſe armée que pour ſe rendre maître de cette Métropole, dont il lui ſeroit aiſé de ſe faire le tyran, ſi on ne le prévenoit. Ces bruits calomnieux avoient déja été gliſſés parmi le Peuple, mais il en avoit fait peu d'état. Quelques-uns des Magiſtrats & des principaux de la ville qui portoient envie à Joſeph envoyerent ſourdement de l'argent à Jean pour lever des troupes & lui faire la guerre, ils dreſſerent même entre eux le décret de ſon rappel, mais ſentant bien que Joſeph ne ſe démettroit pas de ſon commandement ſur ce ſimple acte, ils envoyerent en Galilée Joazar, fils de Nomicus, Ananie, fils de Sadduci (*a*), Simon & Judas, fils de Jonathas, tous quatre d'une très-grande conſidération, & bien capables par leur éloquence de détourner les peuples de l'affection qu'ils avoient pour Joſeph. Ils leur donnerent pour eſcorte deux mille cinq cents hommes de guerre, avec ordre de ne faire aucune violence à Joſeph, ſi de lui-même il ſe portoit à venir rendre compte de ſa conduite, mais de le traiter comme ennemi, s'il prétendoit ſe maintenir de force dans ſa charge. Ses amis lui écrivirent qu'on envoyoit des gens armés dans ſa province, mais ils ne purent lui marquer de quels ordres ils étoient chargés, parce que ſes ennemis obſervoient un grand ſecret. Ainſi avant que Joſeph eût pû prendre quelques meſures (*b*), dès que ces Députés furent arrivés, quatre villes, Séphoris, Gamala, Giſcala, & Tiberiade ſe déclarerent contre lui, mais il les fit bientôt, & ſans violence, rentrer dans le devoir. S'étant enſuite ſaiſi par ſon adreſſe des quatre Députés & de quelques-uns des plus braves d'entre les ſoldats qui les accompagnoient, il les

(*a*) M. d'Andilly fait après Sig. Gelenius Ananie Sadducéen, mais outre que Σαδδουκὶ ne ſignifie pas Sadducéen, Joſeph dit ailleurs que Jonathas & Ananie étoient Phariſiens. *Vie*, num. 39.

(*b*) Joſeph n'eſt pas d'accord avec lui-même. *Vie*, num. 41.

renvoya à Jeruſalem. Le Peuple prit contre eux de ſi prodigieux ſentimens d'indignation, qu'il les eût fait mourir & ceux qui les avoient envoyés, s'ils ne ſe fuſſent enfuis.

Joſeph fait rentrer ceux de Tiberiade dans le devoir.

VIII. Jean par la crainte qu'il avoit de Joſeph ſe tenoit renfermé dans les murs de Giſcala. Quelque temps après les habitans de Tiberiade envoyerent prier le Roi Agrippa de les prendre ſous ſa protection. Ce Prince n'ayant pu venir recevoir leur hommage le jour dont il étoit convenu, & quelque cavalerie Romaine ayant ſeulement paru ce jour-là même aux environs de leur ville, ils déclarerent que les portes en étoient déſormais fermées pour Joſeph. Joſeph en fut auſſi-tôt informé à Tarichée où il étoit, mais comme il avoit envoyé toutes ſes troupes ramaſſer des grains, il n'oſoit ni ſe porter à Tiberiade ſans quelque eſcorte, ni reſter à Tarichée dans l'inaction, pendant que les troupes du Roi pouvoient venir s'emparer de la ville révoltée: l'embarras étoit d'autant plus grand, que le lendemain étoit jour de Sabbat, & qu'il ne pouvoit rien entreprendre en ce Saint jour. Il ne lui reſtoit de parti à prendre que celui de faire donner les habitans de Tibériade dans quelque piége, & il le prit: il fit d'abord fermer toutes les portes de Tarichée, afin que les habitans de Tiberiade ne puſſent en aucune façon être inſtruits de la ruſe qu'il imagina; il fit enſuite raſſembler toutes les barques qui étoient ſur le lac, il s'y en trouva deux cents trente, dans chacune deſquelles il ne mit que quatre matelots. Ainſi équippé il s'avança vers Tibériade; lorqu'il fut à une telle diſtance de la ville, que, pouvant être apperçu avec toutes ces barques, il ne fût néanmoins pas poſſible de découvrir qu'elles étoient vuides, il s'approcha lui-même de la ville, accompagné ſeulement de ſept de ſes gardes, qui n'étoient point armés, d'aſſez près pour être reconnu. Ses ennemis qui étoient encore ſur leurs murailles occupés à le charger de malédictions, furent ſi ſurpris de le voir, & le nombre de barques qu'ils apperçevoient plus loin, & qu'ils croyoient pleines de troupes, les effraya de telle ſorte, qu'ils ne ſongerent plus qu'à jetter leurs armes & à le ſupplier de leur pardonner & à leur ville.

IX. Joſeph leur fit d'abord de fortes menaces & de vifs reproches, de ce » qu'ayant été les premiers à prendre les ar-» mes contre les Romains, ils leur donnoient ſur eux les plus » grands avantages qu'ils puſſent déſirer, en épuiſant eux-

» mêmes leurs forces en diviſions domeſtiques & en guerres » inteſtines dont le but honteux étoit de chercher à perdre un » Commandant qui veilloit avec zèle à leur ſûreté, après » lui avoir ignominieuſement fermé les portes d'une ville » qui avoit été tout nouvellement miſe en état de défenſe » par ſes ſoins ; il ajoûta que cependant il écouteroit volon- » tiers les gens qu'ils députeroient pour lui faire ſatisfaction » de leurs injuſtes procédés, & traiteroit avec eux des con- » ditions auxquelles il pourroit s'aſſurer du retour de leur fidé- » lité. » Dix des plus notables de la ville lui furent auſſi-tôt envoyés, il les fit entrer dans une de ſes barques, qu'il commanda qu'on conduiſît au loin ; il exigea enſuite qu'on lui envoyât pour plus grande ſûreté cinquante des plus diſtingués d'entre les Sénateurs, après ceux-ci il en demanda d'autres, & toujours ſucceſſivement ſous différens prétextes, juſqu'à ce qu'ils eût tous les Sénateurs de Tiberiade, qui étoient au nombre de ſix cents, outre deux mille autres habitans qu'il ſe fit pareillement envoyer : à meſure qu'il en rempliſſoit ſes barques il les faiſoit promptement partir pour Tarichée, avec ordre de les mettre en arrivant dans les priſons publiques.

X. Tout ce qui reſta d'habitans dans Tiberiade ſe mit alors à crier qu'un certain Clitus étoit le principal auteur de leur défection, & ſupplierent Joſeph de ne faire tomber ſa colere que ſur lui. Mais Joſeph, toujours ferme dans la réſolution de ne faire mourir perſonne, ordonna à Levias, un de ſes gardes, d'aller lui couper les deux mains. Ce garde effrayé de l'idée d'aller s'expoſer ſeul au milieu de tant d'ennemis, ne ſe preſſoit point d'exécuter cet ordre, & Clitus voyant que Joſeph s'en irritoit au point d'être près de ſauter de ſa barque pour venir exécuter lui-même l'ordre qu'il avoit donné, le conjura de deſſus le rivage de lui conſerver une de ſes mains. Joſeph le lui accorda, à condition qu'il ſe couperoit lui-même celle qu'il conſentoit de perdre, & auſſi-tôt tirant ſon épée il ſe coupa la main gauche, tant étoit forte l'impreſſion qu'avoit fait ſur lui l'excès de colere dans lequel il avoit vû Joſeph.

Ce fut ainſi que Joſeph réduiſit la ville de Tibériade, après s'en être rendu maître avec ſept Gardes ſans armes & des barques vuides. Il prit quelques jours après Giſcala & Sépho-

ris, qui s'étoient auſſi révoltées, & les abandonna au pillage de ſes troupes ; mais ayant enſuite racheté d'elles le butin qu'elles y avoient fait, il le fit rendre aux Chefs de ces deux villes (*a*). S'il voulut, en ordonnant & faiſant exécuter ce pillage, leur faire ſubir un châtiment capable de leur rappeller l'injuſtice de leur défection, il crut en même temps devoir chercher à regagner leur affection par une reſtitution qu'elles ne devoient point eſpérer.

CHAPITRE XXII.

Troubles & confuſion a Jeruſalem.

I. LES troubles de la Galilée ayant été ainſi appaiſés & les premiers feux de la guerre civile étouffés, on ſe prépara à celle qu'on alloit avoir avec les Romains. Le Grand-Prêtre Ananus & tous ceux des principaux de Jeruſalem qui n'étoient point partiſans des Romains étoient occupés du ſoin de faire réparer les murs de cette ville, & de la fournir des machines néceſſaires ; on forgeoit de tous côtés des fléches & de toutes ſortes d'armes. La jeuneſſe qui y étoit très-nombreuſe n'obſervoit aucun ordre dans les exercices qu'elle faiſoit pour apprendre à s'en ſervir, ce n'étoit par tout que tumulte & confuſion. A la vue de ce déſordre les gens ſages & modérés étoient dans une véritable conſternation, &, prévoyant les malheurs dont on alloit être accablé, ne pouvoient retenir leurs gémiſſemens & leurs larmes. Tout étoit de mauvais augure pour les eſprits ſenſés & pacifiques ; mais ceux qui déſiroient la guerre & qui en allumoient le feu, trouvoient en tout de quoi repaître leurs vaines eſpérances, & avant que les Romains paruſſent, Jeruſalem étoit comme une ville déſolée par l'ennemi & qui voit approcher l'inſtant de ſa ruine. Ananus conçut alors le deſſein de tâcher d'arrêter pour quelque temps tous ces préparatifs de guerre, afin de ſe procurer le loiſir de faire concevoir aux ſéditieux & à ceux qu'on appelloit Zélateurs l'excès de leur

(*a*) A la lettre, ceux de Séphoris & de Tiberiade. Je ne ſçais comment le nom de Tiberiade s'eſt gliſſé ici. Joſeph fit a la vérité rentrer Tiberiade dans le devoir, mais comme ce fut par ſtratagême, & qu'il n'avoit alors que ſept gardes avec lui, il ne put pas en donner le pillage à des troupes qu'il n'avoit pas.

folie & de les amener à des ſentimens plus ſages & plus conformes à leurs véritables intérêts, mais on verra dans la ſuite de quelle maniere toute ſa prudence échoua vis à-vis des réſolutions violentes de ces déterminés ennemis de la paix.

II. Simon fils de Gioras ayant ramaſſé dans la Toparchie Acrabatene une multitude de gens qui comme lui ne cherchoient qu'à entretenir le trouble & la ſédition, ſe mit à faire des courſes : il ne ſe contentoit pas de piller les maiſons, il en maltraitoit les poſſeſſeurs, & faiſoit ſouffrir toute ſorte de maux à tous les habitans du pays : il jettoit ainſi de loin les fondemens de la tyrannie à laquelle il aſpiroit. Ananus & les autres Chefs firent marcher des troupes contre lui, mais il s'alla joindre avec ſes gens à un corps de brigands qui occupoient Maſſada ; il s'y fixa comme eux, & fit de ſi grands ravages dans l'Idumée juſqu'à la mort d'Ananus & de ſes autres ennemis (*a*), que les Magiſtrats de ce pays furent obligés de lever des troupes & de mettre des garniſons dans toutes les bourgades pour arrêter le cours de ſes brigandages, & l'empêcher de commettre inceſſamment des meurtres. Tel étoit l'état dans lequel ſe trouvoit alors la Judée.

(*a*) On pourroit lire ἀρχόντων, au lieu de ἰχθρῶν, & traduire : & des autres Chefs qui vouloient la paix.

HISTOIRE
DE LA GUERRE DES JUIFS
CONTRE LES ROMAINS,
LIVRE SECOND.
REMARQUES.

REMARQUE I.

Des trois Sectes des Juifs ſelon Joſeph.

C'EST ſous le ſouverain Pontificat de Jonathas que les Phariſiens, les Sadducéens, & les Eſſéniens paroiſſent pour la premiere fois dans l'hiſtoire de Joſeph (*a*). Un Sçavant (*b*) a prétendu que ce fut ſous le Gouvernement de ce grand homme que ces trois Sectes prirent naiſſance. L'expreſſion de Joſeph peut recevoir ce ſens, on ne le conteſte pas au Sçavant Critique ; on ſe borne à remarquer que comme celui qui ſe préſente le premier eſt, qu'il y avoit trois Sectes chez les Juifs ſous la Souveraine Sacrificature de Jonathas, il faudroit pour lui en donner un autre, qu'on ſçût d'ailleurs que ce ne fut qu'alors que

(*a*) Antiq. Juiv. Liv. 13. chap. 5. numero 9.

Un peu d'attention à ce que Joſeph dit dans ce treiziéme Livre des Antiquités Juives, chapitre cinq, numero neuf, eût empêché le Cardinal Baronius de dire que les Phariſiens avoient paru avant Jeſus Chriſt, peut-être ne penſoit-il alors qu'à S. Jerôme, qui l'aſſure dans ſon commentaire ſur Iſaïe, chapitre 8.

(*b*) André Wœhner, *Antiq, Ebræor. Gettingæ.* 1743. 8°.

ces

ces trois Sectes prirent naiſſance.

Meſſieurs le Clerc & Baſnage (*a*) conjecturent que les Phariſiens & les Aſidéens ne faiſoient qu'une Secte ſous deux noms différents. Dans une ſi grande diſette de monuments, le plus prudent ſans doute eſt de ne point faire de conjectures qui ne peuvent avoir d'autre mérite que celui de ne rien renfermer d'impoſſible. Une ſecte, un corps religieux ne change point de nom, & il conſerve toujours celui qu'on lui a donné ou qu'il a pris tant qu'il ſubſiſte, & ſi l'on a quelques exemples du contraire, ils ſont du moins bien rares. On croit que le nom d'Aſidéens vient du mot Hébreu חסידים, qui ſignifie doux, modérés, pieux. La douceur & la modération ne formerent jamais le caractere des Phariſiens, & ce que Joſeph dit de leurs mauvaiſes diſpoſitions contre Hircan, premier du nom, de leur révolte ſous le Roi Alexandre, de leur cruauté ſous la Reine Alexandra, de l'autorité qu'ils avoient uſurpée ſur le Peuple, à un point que tout ce qu'il leur plaiſoit de dire contre le Roi ou contre le Grand-Prêtre étoit reçu comme un article de foi, ne ſont point des traits qui entrent dans le portrait de perſonnes douces & modérées. L'Ecriture ne parle qu'en trois endroits des Aſidéens, & elle le fait en termes ſi généraux qu'il eſt difficile d'en recueillir les traits qui formoient leur caractere particulier; je crois cependant en appercevoir qui annoncent plutôt la bravoure, le courage & le zèle pour ſa religion, que la douceur & la modération.

Les Phariſiens, ſelon Joſeph, attribuoient tout à Dieu & au deſtin. Sentiment impie & déteſtable! Le deſtin ſeroit donc un être diſtinct de Dieu, & qui partageroit avec lui le ſoin de déterminer nos volontés. Joſeph y penſoit-il, de ſe dire Phariſien après avoir attribué un ſentiment ſi impie à cette Secte? S'il a donné dans cette impiété, les Phariſiens en ont été exempts. S. Paul (*b*) ſe dit Phariſien: l'Apôtre des Nations, le Docteur de la Vérité ne ſe fût aſſurément pas dit de cette Secte, ſi elle eût enſeigné que le deſtin concouroit avec Dieu à la détermination de notre volonté. Joſeph a eſtimé ſa Religion & y a perſévéré. On lui doit la juſtice de le reconnoître; mais il a eu la baſſeſſe d'en vouloir rapprocher les uſages, les cérémonies & les dogmes aux cérémonies profanes & aux ſentiments impies des Gentils. Les Phariſiens attribuoient après l'Ecriture tout à Dieu, à ſon ſecours & à ſa grace, & c'eſt la doctrine que nous enſeigne ſaint Paul, qui ſe fait une eſpece d'honneur de ſe dire de leur Secte; mais une criminelle envie de rapprocher tout des ſentiments & de la maniére de s'exprimer des Payens, a porté Joſeph à habillier à la Grecque, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, un ſentiment ſi juſte & ſi pieux, en ſubſtituant au ſecours & à la grace, l'εἱμαρμένη des Grecs & le *fatum* des Latins (*c*).

M. le Clerc (*d*). vouloit qu'on lût

(*a*) Annal. polit. Eccleſ. pag. 148. numero 8.
Hiſt. Eccleſ. 2. *primorum ſæcul.* Proleg. pag. 5.

(*b*) Act. Apoſt. chap. 23. ℣. 6. chap. 26. ℣. 5.

(*c*) Selon l'Auteur de l'Ouvrage intitulé, Φιλοσοφούμενα, qui ſe trouve parmi les Œuvres d'Origenes, (tom. 1. p. 898.) Platon diſoit, ὁτι μὲν πάντα καὶ εἱμαρμένην γίνεσθαι, ἀλλ' ἵνα τὶ ἐφ' ἡμῖν.

(*d*) Proleg. pag. 7.

ἐκείνου, au lieu d'ἐκείνης au premier chapitre du dix-huitiéme Livre des Antiquités Juives, numero 3. Quoique le ſens que donne cette correction ſoit bon, ce n'eſt pas celui de Joſeph, le paſſage que le Critique cite quelques lignes plus haut (*a*) en eſt la preuve, & ce qu'il dit dans l'hiſtoire de la guerre des Juifs & dans le treiziéme Livre des Antiquités, » qu'il dépend de nous dans » plupart des choſes de faire le bien » ou de ne le pas faire, mais que » le deſtin nous aide à l'un & à » l'autre, « ne laiſſe aucun lieu de douter que ce ne ſoit ſa penſée. Je ſoupçonne au contraire que Θεῷ a été ajoûté dans le paſſage où M. le Clere vouloit qu'on lût ἐκείνου pour ἐκείνης, par quelque ſcholiaſte qui ſcandaliſé que Joſeph dît que les Phariſiens attribuoient tout au deſtin, a voulu diminuer l'erreur en ajoûtant *Dieu* au deſtin (*b*). Mais Joſeph ne parle que du deſtin dans l'hiſtoire de la Guerre des Juifs. Leurs Docteurs ont fait ſi peu entrer le deſtin dans la déterminarion de notre volonté, qu'ils n'avoient pas même de mot pour le déſigner, & que lorſque les Rabbins poſtérieurs à la deſtruction du Temple ont voulu parler de cette impie chimere, ils ont été obligés d'en inventer un nouveau (*c*). La faute de Joſeph eſt d'avoir ſubſtitué en expliquant le ſentiment des Phariſiens le mot d'εἱμαρμένη, à ceux d'ἐπικυρία & de χάρις, dont ſaint Paul ſe ſert ſi ſouvent, & d'avoir donné lieu par cette affectation prophane à imiter les maniéres de s'exprimer des Payens, de charger les Phariſiens d'une erreur dont ils étoient innocents. Ils ne croyoient pas » la prédeſtination ab- » ſolue, auſſi bien que les Eſſéniens, « comme le prétend un Sçavant Anglois (*d*). Le ſentiment des Eſſéniens étoit de tout abandonner à Dieu. Ἐπὶ μὲν Θεῷ καταλιπεῖν φιλεῖ τὰ πάντα. Mais les Phariſiens prétendoient que Dieu avoit mis une eſpece de tempérammcnt entre le deſtin & l'homme. De maniére que les choſes arrivent ſelon ſon décret ou plutôt ſelon celui de Dieu, mais que Dieu s'y joint volontairement par vertu ou par méchanceté.... οὐδὲ τοῦ ἀνθρωπείου τὸ βουλόμενον τῆς ἐπ' αὐτῇ ἐρμῆς ἀφαιροῦνται. δοκῆσαν τῷ Θεῷ κρᾶσιν γενέσθαι καὶ τῷ ἐκείνης βουλευτηρίῳ καὶ τῶν ἀνθρώπων τῷ θελήσαντι προσχωρεῖν μετὰ ἀρετῆς ἢ κακίας. Antiquités Juives, Livre dix-huit, chapitre premier; numero trois & cinq; & Livre treiziéme, chapitre cinquiéme, numero neuf.... τίνα καὶ οὐ πάντα τῆς εἱμαρμένης εἶναι λέγουσιν ἔργον.

On ne peut porter l'exactitude trop loin lorſqu'il s'agit d'exprimer les ſentiments de religion d'une ſecte. M. d'Andilly fait dire à Joſeph que les Phariſiens croyoient que dans la plûpart des choſes, il dépend de nous de bien faire ou de mal faire, quoique le deſtin puiſſe beaucoup

(*a*) Πρᾶξαί τε εἱμαρμένην τὰ πλεῖστα ἀξιοῦντες. *Voyez* Antiq. Liv. 13. chap. 5, numero 9.

(*b*) L'Auteur des Conſtitutions Apoſtoliques, Liv. 6. chap. 6. accuſe les Phariſiens de rapporter toutes nos actions au hazard & à la fortune. Si lorſque cet Auteur diſoit cela il conſultoit Joſeph, ce ſeroit une preuve que τῷ Θεῷ n'étoit pas dans ſon Exemplaire.

(*c*) מזל

(*d*) Prideaux, Hiſt. des Juifs, tom. 4, pag. 75.

nous y aider. Joſeph dit ſeulement de faire le bien ou de ne le pas faire. Dans le premier, Dieu concoureroit au mal, & dans le ſecond il ne concoure que lorſqu'on ne fait pas le bien. La différence eſt de conſéquence. Κατὰ τὸ πλεῖστον peut ſignifier dans la plupart des choſes, mais ſon ſens eſt ici *ſur-tout.* » De faire » le bien ou de ne le pas faire dé» pend de nous, mais que le deſtin » aide à l'un & à l'autre. « Ce n'eſt pas repréſenter la penſée de Joſeph de dire, » quoique le deſtin puiſſe » beaucoup nous y aider. « Dans le ſentiment des Phariſiens, ſelon cet Auteur, non-ſeulement le deſtin peut nous aider, mais il nous aide effectivement à nous déterminer.

Saint Paul, comme on vient de le remarquer, s'étant fait une eſpece d'honneur d'être Phariſien, il eſt certain que ceux-ci n'enſeignoient pas la métempſycoſe au ſens que les Pithagoriciens la ſoutenoient ; & que les Sçavants (*a*) qui les en ont accuſé ou ſe ſont trompés ou n'ont pas parlé exactement. On peut croire que Joſeph leur attribue ce ſentiment, mais on ne peut les accuſer de cette erreur, ſans en rendre Saint Paul coupable. Et il eſt à remarquer, que ſelon Joſeph, ce n'étoit que les ames des bons que les Phariſiens faiſoient paſſer dans un autre corps : ils n'étoient donc pas Pithagoriciens, puiſque ces Philoſophes faiſoient paſſer l'ame des méchans comme celles des bons, dans pluſieurs ſucceſſivement.

M. Baſnage (*b*) ſoûtient cependant que Joſeph parle *nettement* ſur cette matiere. C'eſt-à-dire qu'il attribue le ſentiment de la métempſycoſe aux Phariſiens. Pour établir ſon opinion, il réunit les deux endroits où cet Auteur parle de ce qu'ils croyoient de l'état de l'ame après qu'elle eſt ſortie du corps. Il dit dans l'un que ſelon eux elle pouvoit revivre, & dans l'autre qu'elle paſſoit dans un autre corps.

Joſeph étoit Prêtre, & pour mieux connoître les différents ſentiments qui partageoient les trois Sectes de ſa nation, il s'étoit mis ſous la diſcipline de chacune d'elles. Pour ſe perfectionner dans la connoiſſance de ſa Religion & dans la pratique de ſes devoirs, il avoit paſſé trois ans ſous la conduite d'un fameux ſolitaire, & après tant de recherches & avec tant d'avantages pour donner une idée exacte des trois Sectes qui étoient alors dans ſon égliſe, on eſt obligé de reconnoître que ce qu'il en dit eſt ſi peu net & ſi peu développé, qu'il donne quelque lieu de ſoupçonner ou qu'il n'a pas voulu ſe donner la peine de les faire connoître exactement, ou qu'il n'étoit pas en état de le faire. Mais s'il ne ſatisfait pas notre curioſité, & s'il ne remplit pas ce qu'on avoit quelque droit d'attendre de lui, peut-être ne l'auroit-on pas ac-

(*a*) M. le Clerc, Biblioteq. ancien. & modern. tom. 5. pag. 195. Le compilateur des nouveaux Mémoires d'hiſtoire & de critique, tome 1. pag. 206. P. Calmet, Diſſert. ſur les Phariſiens, pag. 16. P. de la Rue. Origen. *Opera*, tom. 1. pag. 881. note *m*.

» Selon Joſeph, ces Phariſiens » croyoient la tranſmigration ou le paſ» ſage d'une ame, d'un corps dans un » autre. « P. H. Réponſe à M. Baſnage, pag. 369.

(*b*) Hiſt. des Juifs, tom. 2. part. 2, pag. 493.

cuſé d'avoir dit que les Phariſiens croyoient la métempſycoſe, ſi l'on avoit fait attention au ſentiment que pluſieurs anciens ont eu ſur l'état de l'ame après la ſortie de ſon corps.

Les Platoniciens entre autres (*a*), & quelques Peres même, ont cru que quoique l'ame ſoit de ſa nature ſpirituelle & incorporelle, elle ne pouvoit cependant faire uſage de ſes propriétés qu'elle ne fût revêtue d'un corps. C'eſt pourquoi la mort la dépouillant en ſortant du monde, de celui dont elle étoit revêtue, ils lui en donnoient un autre qu'ils appelloient ſon véhicule, ſon char céleſte, lumineux, ſon corps céleſte, aërien. On peut conſulter la note *c* du nouvel Editeur des Œuvres d'Origene, tome 1. page 52. On y verra que Tertullien, Origene & ſaint Irenée, ont à la vérité cru que nos ames ſont ſpirituelles, mais qu'elles ont cependant toujours beſoin du ſecours d'un corps pour faire uſage de leurs propriétés. J'ajoûte deux paſſages de cet ancien Pere à ceux que ſon ſçavant Editeur a cités pour juſtifier ſa remarque. Il ſont tirés l'un & l'autre de ſon ſeptiéme Livre contre Celſe (*b*). » Ce n'eſt point du » ſentiment de la métempſycoſe mal » entendu, comme le prétend Cel» ſe, que nous croyons la réſurrec» tion des corps. C'eſt parce que » nous ſçavons que l'ame qui eſt de » ſa nature incorporelle & inviſible, » a beſoin en quelque lieu corpo» rel qu'elle ſoit, d'un corps pro» portionné à la nature de ce lieu » ..... on doit donc ſçavoir que » quoiqu'en quelque endroit corpo» rel que nous ſoyons, nous avons » beſoin d'un corps proportionné à » la nature de cet endroit ..... nous » n'en avons pas cependant beſoin » pour voir Dieu.

Ce n'étoit peut-être que ce que les Phariſiens enſeignoient, mais Joſeph ne l'a pas aſſez développé. Je ne ſçai même s'il eſt néceſſaire d'aller chercher ſi loin l'explication de ce qu'il en dit. Car il ſemble qu'on le peut expliquer, en réuniſſant les deux endroits où il en parle. Ils ſont paralelles & ils s'expliquent mutuellement l'un l'autre. La différence que les Phariſiens mettent dans les Antiquités Juives entre les ames des bons & celles des méchans eſt, que celles des premiers peuvent reſſuſciter, & que celle des ſeconds ſont enfermées dans une priſon éternelle. C'eſt la même, bien probablement, que Joſeph leur fait mettre dans l'hiſtoire de la Guerre des Juifs, lorſqu'il dit (*c*) » que les Phariſiens » croient toutes les ames immortel» les, mais qu'il n'y a que celles » des bons qui reprennent un autre » corps. Car pour celles des mé» chants, elles ſont condamnées à » des Supplices éternels. « C'eſt le même ſentiment qu'il leur prête en l'un & l'autre endroit, mais exprimé en termes différents. Si ſa penſée avoit été d'attribuer aux Phari-

(*a*) Σῶμα ἰδιον, ἀϊδιον αυγοειδὲς. Porphir. carmin. Pitagor. *pag.* 297. 301.

(*b*) . . . . ΑΛΛ' ἴσμεν ὅτι ἡ τὴν ἰδιαν φύσει σωματος ἢ ἀσώματος ψυχὴ ἐν παντὶ σωματικῷ τόπῳ συγχώρησα δίεται σώματος οἰκεῖα τὴ φύσει τῷ τόπῳ ἰκεῖα. Pag. 716. *e. f.*

(*c*) Καὶ ταῖς μὲν, εἱργμὸν ἀΐδιον προσήκεσθαι, ταῖς δὲ ῥαστώνην τῆ ἀναβιῶσει. Antiq. Juiv. Liv. 18. chap. 1. num. 3.

ſiens l'opinion des Platoniciens & de quelques autres anciens, il n'eût pas du dire (*a*) » qu'il n'y a que l'a-» me des gens de bien qui prenne » un autre corps. « Car comme dans ce ſentiment, l'ame ne peut faire de fonctions qu'elle n'en ait un, c'eſt une néceſſité que l'ame des méchants en air auſſi un pour qu'ils puiſſent ſentir les ſupplices auxquels ils ſont condamnés.

Cependant le Pere Calmet (*b*) qui avec quelques autres Sçavants penſe que Joſeph charge les Phariſiens d'avoir cru la métempſycoſe, prétend que la réponſe que fit ſaint Pierre à Jeſus-Chriſt qui avoit demandé à ſes Apôtres ce qu'on penſoit de lui, prouve que cette Secte croyoit la métempſycoſe. Mais cette preuve ne peut conclure qu'en ſuppoſant que notre Seigneur avoit demandé à ſes Apôtres ce que les Phariſiens penſoient de lui, & ſa demande eſt générale & ne regarde pas moins les Scribes, les Sadducéens & les autres Juifs que les Phariſiens. Loin que Jeſus-Chriſt veuille que les Apôtres lui diſent ce que les Phariſiens en particulier penſoient de lui, il paroît par S. Luc, que ce n'étoit que ſur l'opinion que le Peuple avoit de lui qu'il les interrogeoit. Auſſi S. Pierre ne parle-t-il point des Phariſiens dans ſa réponſe. Quand donc on conviendroit qu'elle eſt une preuve que quelques Juifs étoient alors Pithagoriciens, on n'en pourroit pas inférer que les Phariſiens le fuſſent.

Les Juifs qui s'imaginoient que Jeſus-chriſt étoit ſaint Jean-Baptiſte, ne le croyoient probablement que comme Herode, qui penſoit que le Précurſeur de Notre Seigneur étoit reſſuſcité. L'imagination étoit fauſſe; mais ceux qui comme ce Prince ne le connoiſſoient ou n'en avoient entendu parler que depuis la mort de ſaint Jean Baptiſte, la pouvoient croire veritable. Combien d'opinions auſſi peu véritables ſe met le peuple tous les jours dans l'eſprit? Le ſentiment d'Herode n'étoit pas que l'ame de ſaint Jean-Baptiſte fût paſſée dans le corps de Jeſus-Chriſt, mais que c'étoit ſon Précurſeur même qui étoit reſſuſcité. Quand on accorderoit au ſçavant Interprète que c'étoit le ſentiment de ce Prince & celui des Juifs de ſon temps, on n'en pourroit pas inférer qu'ils cruſſent la métempſycoſe au ſens Pithagoricien. Car le ſentiment de ces Philoſophes n'étoit pas que l'ame en ſortant de ce monde entroit dans le corps d'une perſonne vivante, mais qu'elle alloit s'unir dans le ſein d'une mere, à l'embrion qu'elle portoit, pour l'animer & reſter avec lui juſqu'à la deſtruction de ſon corps.

M. Prideaux qui prétend avec le ſçavant Bénédictin, que ſelon Joſeph les Juifs croyoient la métempſycoſe Pithagoricienne, objecte la demande que font les Apôtres à Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, à l'occaſion de l'aveugle né. » Seigneur, cet » homme eſt-il aveugle en punition » de ſes péchés? Eſt-ce à cauſe de » ceux de ſon pere ou de ſa me-» re (*c*)? « La demande prouve à la vérité, que quelques Juifs du temps

(*a*) Μεταβαίνειν δὲ εἰς ἕτερον σῶμα τὴν τῶν ἀγαθῶν μόνην. Guer. des Juifs, Liv. 2. chap. 8. num. 14. Antiq. Juiv. Liv. 18. chap. 1. numero 3.

(*b*) Diction. Bibl. Terme Phariſiens.

(*c*) S. Jean, chap. 9. ℣. 1.

de Jeſus-Chriſt étoient prévenus de l'opinion que les ames exiſtent avant leur union avec le corps, pour l'animer & reſter avec lui juſqu'à ſa deſtruction. Mais ce n'eſt pas une preuve qu'ils cruſſent la métempſycoſe dans le ſens des Pithagoriciens.

Philon croit (*a*), & ce ſentiment lui étoit ſans doute commun avec pluſieurs de ſes compatriotes, qu'il y a dans l'air des êtres ſpirituels, des ames; que quelques-unes de ces ames deſcendent en terre pour y être attachées à des corps. Mais qu'elles s'en détachent après le temps réglé par la nature pour s'envoler dans l'endroit d'où elles étoient deſcendues & y vivre éternellement; qu'il y en a d'autres qui attachées à la vie de ce bas monde, y reviennent après l'avoir quitté: qu'il en eſt enfin d'une nature plus pure & plus parfaite, qui animées de ſentimens plus nobles, ne veulent jamais deſcendre ſur terre pour y demeurer, & ce ſont celles que l'Ecriture appelle des Anges.

C'eſt bien vrai-ſemblablement l'opinion que Joſeph attribue aux Phariſiens. Il eſt du moins plus naturel d'expliquer ce que ſon expreſſion ne développe pas aſſez, par un ſentiment que l'on trouve avoir été ſoûtenu par quelques Juifs, que de l'entendre de celui des Pithagoriciens que les Phariſiens ne connoiſſoient peut-être pas.

Les démons, ſelon Joſeph, ſont les eſprits des méchans, qui s'inſinuent dans les corps des vivants, & qu'ils font mourir s'ils ne ſont pas ſecourus. Il ne ſe ſouvenoit pas, lorſqu'il dit cela, de ce qu'il dit dans les Antiquités Juives, que les ames des méchants ſont renfermées ſous terre dans une priſon éternelle (*b*). Quoiqu'il en ſoit de la contradiction où il tombe, il n'attribue pas ce ſentiment aux Phariſiens, & quand il le leur attribueroit, on n'en pourroit pas inférer qu'ils étoient Pithagoriciens.

Je ne trouve point dans Joſeph ce que l'Auteur du Dictionnaire de la Bible (*c*) lui fait dire » que ceux » de cette Secte ſe baignoient dans » l'eau froide pour ſe purifier. « Banus ſous la conduite duquel il demeura trois ans, le faiſoit. Mais il ne dit pas qu'il fût Phariſien. Il étoit au contraire vrai-ſemblablement Eſſénien.

(*a*) *De Sommiis*, pag. 586.

(*b*) Ταῖς μὲν ἐιϛγμὸν ἄιδιον προσθεναι. Liv. 18. chap. 1. numero 3.

(*c*) Au mot *Phariſiens*.

REMARQUE II.

Les Sadducéens ne nioient pas l'immortalité de l'ame.

SI les Juifs avoient traité les Sadducéens comme ils traitoient les Samaritains, s'ils avoient refuſé de communiquer avec eux dans leurs cérémonies de religion, ſi enfin ils les avoient exclus du miniſtere des Autels, peut-être auroit-on cru ne devoir pas s'arrêter à examiner s'ils ont cru ou n'ont pas cru l'immortalité de l'ame; ſi leur erreur ne conſiſtoit qu'à nier la réſurrection des corps, ou ſi elle ſoumettoit l'une & l'autre ſubſtance à être anéantie par la mort. La queſtion ſeroit aſſez indifférente, & on auroit pu s'exempter de l'examiner. Mais cette Secte n'a jamais été ſéparée des autres Juifs dans les exercices de Religion. Même entrée avec eux dans le Temple, mêmes offrandes, mêmes ſacrifices, mêmes miniſteres des Autels.

La Religion Juive a été juſqu'à l'avenement du Sauveur, la vraie Religion. Pour mériter ce glorieux titre & le porter avec juſtice, elle a du enſeigner toutes les vérités dont la connoiſſance eſt néceſſaire au ſalut, & faire connoître toute erreur capable de nous faire perdre la grace de Dieu, & nous priver de l'eſpérance d'être éternellement heureux avec lui. Il connoît nos foibleſſes, & ſa bonté qui ſupporte quelques legers égarements dans nos mœurs, ſouffre auſſi quelques fauſſes lueurs dans notre eſprit.

Mais nier l'immortalité n'eſt point une de ces erreurs que ſa juſtice lui permette de tolérer. Sa providence ne peut être juſtifiée, ſa juſtice ſatisfaite, ſa ſageſſe reconnue, ſi la mort du corps emporte celle de l'ame. Quelle marque de ſa providence, ſi le crime eſt confondu avec la vertu? Quel effet de ſa juſtice, ſi le pécheur triomphe, ſi le juſte eſt opprimé? Foible motif pour un pécheur, de craindre ſa puiſſance, ſi le terme de la vie la borne; d'aimer ſa bonté, pour un pauvre malheureux, que la pauvreté & les maladies ne quittent que dans le tombeau. Nuls traits de ſa ſageſſe, ſi ceux qui obéiſſent à ſes ordres ſont éternellement confondus avec ceux qui les tranſgreſſent inſolemment. Nulle piété, ſans l'eſpérance d'une autre vie. Nul ſoutien dans nos maux, nulle conſolation qui en adouciſſe l'amertume, comme nulle aſſurance de les voir finir.

Une Religion qui tolere une erreur dont les ſuites ſont ſi funeſtes, mérita-t-elle jamais le nom de véritable. C'eſt cependant cette Religion dans laquelle Jeſus-Chriſt a vécu, dont il a pratiqué les cérémonies: & aux Sacrifices de laquelle il a participé. L'orgueil des Phariſiens, leur hypocriſie & leur ambition, ont été l'objet de ſa cenſure & de ſes reproches. Mais nier l'immortalité de l'ame, eſt-ce donc une erreur ſi indifférente qu'elle ne méritoit pas que le Sauveur du monde la relevât? Ne donnez aucunes bornes à la méchanceté des Phariſiens, jamais vous ne la mettrez au niveau de l'impiété d'un libertin qui nie l'immortalité de l'ame. L'orgueil, l'ambition & l'hypocriſie des Phariſiens défiguroient infiniment la Religion, mais toute défigurée qu'elle étoit, elle ſubſiſtoit, & le libertin détruit toute Religion; du

même trait il anéantit l'ame & le corps.

Jesus-Christ voit les Pharisiens avec les Sadducéens. Il ne les distingue pas, & il ne paroît voir en eux que les mêmes défauts. Ignoroit-il qu'ils enseignoient une erreur qui ruine la Religion par ses fondements? Si ce seroit une impiété de le dire, la piété ne seroit-elle pas également blessée, de penser que le sçachant, il a dissimulé une erreur si capitale, tandis qu'il en condamnoit d'autres dans les Pharisiens infiniment moins pernicieuses. Je ne puis en vérité concevoir comment on a pu accuser les Sadducéens de nier l'immortalité de l'ame, sans prévoir que l'accusation avoit des suites aussi fâcheuses pour la Religion qu'elle est sans preuve & sans fondement.

Dans le grand nombre de Juifs qui se convertirent à la premiére prédication de S. Pierre (a), le saint Apôtre n'éxigea que deux choses pour les recevoir dans la nouvelle alliance : de faire pénitence & de recevoir le Baptême au nom de Jesus-Christ. Qu'un Catholique dont la foi est saine & pure veuille se reconcilier avec Dieu & participer à ses saints Mysteres, on ne peut lui demander autre chose, sinon un sincere repentir de ses péchés & une ferme résolution de s'en corriger. Mais qu'un Juif, qu'un Mahometan demandent à se faire Chrétiens; qu'un Socinien veuille rentrer dans le sein de l'Eglise, outre la pénitence qu'on demande qu'ils fassent des péchés qu'ils ont commis, on les oblige de renoncer à leurs erreurs: le premier au Judaisme, le second au Mahométisme, & le dernier au Socinianisme.

Comme les Pharisiens n'erroient point dans la foi que Dieu demandoit d'un Juif pour être sauvé, saint Pierre peut n'exiger d'eux que de se répentir des péchés qu'ils avoient commis, & de recevoir le Baptême de Jesus-Christ; mais si les Sadducéens avoient nié l'immortalité de l'ame, il ne les eût pas assurément reçus au nombre des fideles sans les obliger de faire abjuration d'une erreur si capitale. Cependant dans ce grand nombre de Juifs qui se convertirent à sa prédication, on a tout lieu de croire qu'il se trouvoit plusieurs Sadducéens, & pour être Chrétiens, le saint Apôtre n'impose à tous en général que les deux mêmes conditions à remplir.

Nec scio an à Judeis tolerati fuissent Sadducæi, *si Prophetas rejecissent* (b). Vous ne sçavez pas grand Critique, si les Juifs auroient voulu soûffrir les Sadducéens, s'ils avoient rejetté les Prophétes, & vous leur faites nier l'immortalité de l'ame; sans que les Juifs les aient empêché d'exercer le saint Ministere, c'est le même raisonnement que font le pere Calmet (c) & les Auteurs de l'histoire universelle du Monde (d), mais il n'est pas plus juste quand on les accuse d'avoir nié l'immortalité de l'ame. S'ils avoient nié une vérité aussi essentielle à toute Religion, sans que les Juifs les eussent déclarés hérétiques; sans qu'ils leur eussent défendu le saint Ministere,

(a) Actes des Apôtres, chap. 2. ℣. 38.

(b) M. le Clerc, Hist. Eccléf. *Prolegom.* pag. 14.

(c) Le Pere calmet, differt. Sect. des Juifs, pag. xxvii.

(d) Hist. univers. du Monde, tom. 7. pag. 218. 219.

sans

ſans que Jeſus-Chriſt leur eût reproché une ſi grande impiété, ce n'eſt pas raiſonner, de dire: s'ils n'avoient reçu que le Pentateuque, les Juifs ne les euſſent pas ſoufferts dans leur communion, & Jeſus-Chriſt n'auroit pas manqué de leur reprocher le mépris qu'ils faiſoient des autres parties de l'Ecriture.

Le Grand-Prêtre Hircan, premier du nom, avoit été Phariſien, mais ſur quelques mécontentements que lui donna cette Secte, & que Joſeph rapporte, il l'abandonna pour embraſſer celle des Sadducéens. Soit pour lui donner des marques de ſon reſſentiment, ſoit qu'il crût que par ſes prétendues traditions elle ſe rendoit maîtreſſe de l'eſprit du peuple, & lui impoſoit un joug que Moïſe ne lui avoit point impoſé, » il abo-
» lit les obſervances que les Phari-
» ſiens impoſoient au peuple, &
» punit ceux qui les pratiquoient...
» ... Les Phariſiens avoient impoſé
» au peuple pluſieurs obſervances
» qu'ils avoient reçues de leurs an-
» cêtres par tradition. Mais comme
» elles ne ſe trouvent point dans
» les Loix de Moïſe, les Saddu-
» céens les rejettoient, ſoûtenant
» qu'on ne devoit regarder comme
» Loi que ce qui étoit écrit, &
» qu'on n'étoit pas obligé d'obſer-
» ver ce qui n'étoit que de tradi-
» tion des anciens. (a). « J'ai cru devoir traduire & rapporter ici tout ce que Joſeph dit des ſuites qu'eut le mécontentement que les Phariſiens donnerent au Grand Prêtre, & des obſervances qu'ils obligeoient le peuple de pratiquer, & auxquelles les Sadducéens ne vouloient pas ſe ſoumettre. Car c'eſt de ce qu'il en raconte, qu'on peut recueillir ce qui diviſoit les deux Sectes; puiſque c'eſt à ce qu'il en dit qu'il attribue la cauſe des diſputes qu'elles eurent enſemble dans la ſuite, & de la haine qu'elles ſe porterent mutuellement. Or dans ce qu'abolit Hircan & dans les obſervances des Phariſiens, on n'apperçoit rien qui ait trait à l'immortalité de l'ame ou à la créance d'une autre vie.

1°. Hircan défendit de pratiquer ce qu'il aboliſſoit: ſi ç'avoit été quelques dogmes particuliers aux Phariſiens, qu'il eût défendu de croire, Joſeph eût du dire πιστεύειν, croire, & non pas τηρεῖν, obſerver. 2°. Les Sadducéens ſoûtenoient qu'on ne trouvoit aucun des préceptes, des νόμιμα des Phariſiens dans les cinq Livres de Moïſe, & que ce n'étoit tout au plus que des traditions qui ne pouvoient pas faire loi. Comme les Phariſiens ne le nioient pas, le fait doit paſſer pour conſtant. Mais Joſeph & les Phariſiens ſur-tout, qui croyoient l'immortalité de l'ame, ſeroient-ils convenu que cette importante vérité n'étoit que de tradition, & qu'on n'en trouvoit rien dans le Pentateuque? Cela n'eſt pas croyable. Il l'eſt encore moins que le Souverain Pontife ait défendu un ſentiment ſi propre à ſoûtenir & à animer les gens de bien dans la pratique de la vertu, & à faire rentrer les méchants dans leur devoir par la crainte des chatiments d'une autre vie. Je crois pouvoir aſſurer que l'Hiſtoire ne nous conſerve l'exemple d'aucun Prince qui ait défendu de croire qu'une autre vie ſuivra celle-ci, dans laquelle les bons ſeront récompenſés, & les méchants punis. C'eſt au contraire une des chimeres des libertins, de prétendre

(a) Antiq. Juiv. Liv. 13.

que ſi l'on croit que l'ame eſt immortelle, c'eſt un effet de la politique des Rois & des Puiſſances, qui pour retenir les peuples par la crainte des châtimens, leur ont fait accroire, que ſi les méchants peuvent quelquefois ſe ſouſtraire ici bas à ceux que leurs crimes méritent, ils ne pourront jamais ſe mettre à couvert de ceux dont la juſtice divine punit dans une autre vie ceux qui ont mal vécu dans celle-ci.

Les Sadducéens n'avoient pas à la vérité dès le temps d'Hircan premier du nom, les mêmes ſentiments de la réſurrection que les Phariſiens, mais on ne croyoit pas que ce fût un ſujet de rupture; & lorſque ſous le regne d'Alexandra, ils firent rétablir ce que ce Prince avoit aboli, ce ſont νόμιμα, des obſervances, non le dogme de l'immortalité de l'ame, dont ils obtinrent le rétabliſſement. Les deux Sectes conſerverent réciproquement la communion Eccléſiaſtique juſqu'à la ruine de leur métropole par l'Empereur Tite. Car avant ce moment fatal on les voit pratiquer les mêmes cérémonies religieuſes, offrir les mêmes ſacrifices, & exercer également le miniſtere ſacré, ſans qu'on apperçoive aucune marque de ſciſſion. Car ſi S. Paul, ayant proteſté qu'on ne le condamnoit que parce qu'il croyoit la réſurrection des morts, cela mit de la diviſion entre les Phariſiens & les Sadducéens, ce ne fut pas que les premiers cruſſent que ce que penſoient les Sadducéens des morts intéreſsât le fond de la Religion, puiſqu'ils communiquoient & qu'ils continuerent de communiquer avec eux dans toutes ſes ſaintes cérémonies. C'eſt qu'ils trouverent mauvais que l'on fît un crime au ſaint Apôtre d'un ſentiment qui leur étoit commun avec lui.

Que ſi les Phariſiens ont eu d'autres idées du ſentiment des Sadducéens ſur la réſurrection, s'ils ont changé de conduite à leur égard, & s'ils ont rompu avec eux toute communion religieuſe, il faut néceſſairement qu'ils ſe ſoient précipités alors d'abîmes en abîmes, & que non contents de ne pas croire la réſurrection des corps, ils aient nié l'immortalité de l'ame. Car on ne conçoit pas que les Phariſiens aient pu être depuis le Souverain Pontificat d'Hircan juſqu'à la ruine de Jeruſalem, ſans comprendre que nier cette importante vérité, c'étoit détruire non-ſeulement la Religion Juive, mais toute autre religion, quelle qu'elle fût, ſans croire être obligés de rompre avec des gens qui ſoûtenoient une ſi grande impiété; & ne s'appercevoir pas qu'ils devoient les excommunier & les chaſſer de leurs Synagogues, après les avoir ſouffert plus d'un ſiécle offrir des ſacrifices dans le Temple, y exercer les fonctions ſacrées, y jouir en un mot de tous les droits & de toutes les prérogatives que les autres Juifs y avoient.

Comme les Sadducéens n'ont jamais fait grande figure dans le monde, on s'eſt toujours peu mis en peine de connoître leurs ſentiments de Religion. Ils compoſerent ſans doute quelques ouvrages pour les expliquer, les prouver & les défendre contre ceux qui les combattoient, mais aucun n'eſt parvenu juſqu'à nous; & les Peres qui ont parlé de cette Secte, n'en ont parlé que ſur des bruits populaires & ſur ce qu'on leur en rapportoit. S'ils ne manquerent pas de compoſer quelques ouvrages pour la défenſe de

leur Secte, les Pharisiens de leur côté ne manquerent pas sans doute d'écrire pour réfuter leurs sentiments ; mais les Auteurs Ecclésiastiques paroissent n'avoir connu ni les uns ni les autres.

Tertullien & Origène les ont accusés d'avoir nié l'immortalité de l'ame, mais ce qu'en disent saint Epiphane, saint Jerôme & saint Jean Damascene (*a*) n'est pas assez exprès pour les charger d'une si grande impiété ; & M. Huet qui les allégue après plusieurs autres Sçavants pour le prouver, ne faisoit pas réflexion que nier la résurrection des morts en général, n'est pas la même chose que nier l'immortalité de l'ame. Les arguments qu'emploie saint Epiphane pour les réfuter ne sont pas tous concluants, il s'en faut beaucoup : mais il n'y en a aucun qui regarde l'immortalité de l'ame, & s'ils ont quelque force, ce n'est que pour prouver la résurrection des corps. Après avoir rapporté dans son premier Livre contre les hérésies, l'objection qu'un Sadducéen fait à Jesus-Christ dans l'Evangile & l'avoir réfutée, il finit en disant : » C'est donc la chair qui » ressuscite, ce n'est pas l'ame. « *Οὐκοῦν σαρκὸς ἡ ἀνάστασις.* Car c'est, ce semble, comme s'il disoit. Ce n'est pas de la résurrection de l'ame, mais de celle de la chair que le Sadducéen disputoit.

Ce que saint Jerôme dit dans son Commentaire sur le vingt-deuxiéme Chapitre de saint Matthieu, *Sadducæi qui dicunt non esse resurrectionem*, est de même trop général pour en pouvoir rien conclure de fixe & de certain. Car saint Epiphane avoit raison de se moquer de l'hérétique Marcion, qui enseignoit que c'étoit l'ame & non le corps qui ressuscitoit. » Comment l'ame, lui » dit ce Saint, qui n'est point tom- » bée se relevera-t-elle *ἀναστήσεται* ? » Comment dites-vous la résurrec- » tion de l'ame ? Elle n'est pas tom- » bée. Tout ce qui tombe a be- » soin de se relever ; mais l'ame ne » tombe pas, c'est le corps.

Le caractere de S. Jean Chrysostome n'étoit pas de ménager les hérétiques ; & s'il eût cru que les Sadducéens ne croyoient pas l'immortalité de l'ame, il ne se fût pas assurément contenté de dire dans son huitiéme Dialogue contre les Luciférien, *etiam resurrectionem carnis negaverunt.*

Origène, comme on vient de le dire, charge les Sadducéens d'avoir enseigné que l'ame étoit mortelle, &, pour éviter toute équivoque, d'avoir cru qu'elle ne vivoit plus après être séparée de son corps. Mais ce qu'on a peine à concevoir, c'est comment après une décision si nette, il ait pu dire : » Voyez com- » me le Seigneur a voulu instruire » les Sadducéens de la résurrection » de la chair, qu'ils ne croyoient » pas, *τὴν ἀνάστασιν σαρκὸς*. Car c'est-là » leur dogme. *Δόγμα γὰρ τοῦτο Σαδ-* » *δουκαίων.* Il ajoûte, & cela est » encore plus décidé, si les corps » ne ressuscitoient pas, & qu'il n'y » eût que l'ame qui fût sauvée, » Jesus Christ fût convenu avec les » Sadducéens comme avec des per-

(*a*) Saint Jean Damascene, *τοὺς τῶν ἀναστασιν ἀρνουμένους.* De hæres. pag. 80.

(*b*) Origen. apud Epiphan. adv. hæres. tom. 1. 557. Liv. 2.

» ſonnes qui penſoient bien & juſ-
» te « ..... συνίθετο ἂν αὐτοῖς ὡς καλῶς καὶ ὀρθῶς φρονοῦσι.

Mais Origène n'eſt pas le ſeul qui ait parlé d'une façon des Sadducéens dans un endroit, & d'une maniére différente dans un autre. Selon Théophilacte, dans ſon Commentaire ſur ſaint Matthieu (*a*), » ils » enſeignoient que l'ame n'eſt pas » immortelle, mais qu'elle étoit » anéantie entiérement. « Et ces mêmes hérétiques qui anéantiſſent notre ame ſur ſaint Matthieu, avouent ſur ſaint Marc qu'elle vit en Dieu après être ſéparée de nos corps. » De plus, parce que les Sad- » ducéens diſputoient la réſurrec- » tion des corps, c'eſt d'eux que » le Seigneur dit qu'ils vivent en » Dieu. Ce n'eſt point de l'ame. Car » c'étoit de quoi les Sadducéens, » quoique charnels, convenoient (*b*).

Ce qui peut avoir donné lieu à Origène & à Théophilacte de parler d'une maniére ſi oppoſée du ſentiment des Sadducéens ſur la ſéparation de l'ame d'avec ſon corps, c'eſt qu'il y a eu deux ſortes de Sadducéens, dont les uns ne rejettoient que le dogme de la réſurrection des corps, tandis que les autres infiniment plus impies prétendoient que l'ame ne ſurvit pas après la ſéparation d'avec le corps. C'eſt ce que nous apprenons, entre autres de Tertullien. » Paſſons maintenant, » dit ce Pere, à d'autres Sadducéens. » Ils ne ſont qu'en partie du ſenti- » ment des premiers ; car ils divi- » ſent la réſurrection, & ne recon- » noiſſent que celle de l'ame, ne » tenant aucun compte de la chair... » ... *Nunc autem ad alios Saddu- » caos præparamur partiarios ſen- » tentiæ illorum. Ita dimidiam agnoſ- » cunt reſurrectionem, ſolius ſcilicet » animæ, aſpernati carnem.* (*c*) » L'Auteur des Conſtitutions Apoſtoliques n'eſt pas du temps des Apôtres, on en convient. Mais il eſt ancien, & on ne peut lui refuſer l'autorité d'un témoin qui dépoſe du ſentiment que les Sadducéens avoient de ſon temps de la réſurrection. Après avoir dit » qu'ils ne confeſſoient pas la ré- » ſurrection des morts, « il ajoûte tout de ſuite & immédiatement ; » mais les Maſbores nient la Pro- » vidence, & ôtent à l'ame ſon im- » morralité .... Ψυχῆς τὴν ἀθανάσιαν » περικόπτοντες. « L'oppoſition que fait cet Auteur (*d*) entre les Sadducéens & les Maſbotes, ne permet pas de douter qu'on ne croyoit pas de ſon temps l'immortalité de l'ame & la Providence.

Pluſieurs Sadducéens allerent trouver ſaint Jean-Baptiſte pour recevoir le Baptême qu'il conféroit ſur les bords du Jourdain, peine inutile pour des gens qui n'euſſent pas cru une autre vie, & qu'ils n'euſſent pu prendre ſans renoncer à leur ſentiment ſur la nature de l'ame & ſur ſon état après ſa ſortie de ce monde. Voit-on aucun de nos eſprits forts s'approcher du Tribunal de la Confeſſion & de la ſainte Table ? En rejettant ces deux Sacrements, il n'y en a aucun qui ne prétende avoir acquis le droit de

(*a*) ..... Δογματιζόντων μὴ εἶναι τὴν ψυχὴν ἀθάνατον, ἀλλὰ πάντη διαφθείρεσθαι, pag. 133.

(*b*) ..... Καλῶς ἔφη περὶ τῶν σωμάτων εἶπεν, ὅτι ζῶσι παρὰ τῷ Θεῷ, οὐχὶ περὶ τῶν ψυχῶν τοῦτο γὰρ ἦν ὁμολογούμενον τοῖς σαρκικοῖς Σαδδουκαίοις, pag. 259.

(*c*) *De reſurrect. carnis*, pag. 2.

(*d*) Liv. 6. chap. 6.

Saint Juſtin, dialog. Tryphon. page 178.

ne ſe pas gêner pour les recevoir. En cela ils raiſonnent juſte, & leur conduite eſt conſéquente. En niant une autre vie, les Sadducéens n'auroient pas manqué de ſe mettre au large contre toutes les cérémonies de la Loi qui les euſſent gênés le moins du monde, & ils n'auroient eu garde de ſe donner la peine d'aller ſur les bords du Jourdain recevoir une ablution que la Loi ni les traditions mêmes des anciens ne preſcrivoient pas.

Auſſi cette Secte n'eſt point accuſée dans le Nouveau Teſtament de nier l'immortalité de l'ame (*a*). Le ſeul reproche qu'on lui fait, eſt de dire qu'il n'y a point de réſurrection. En parlant du ſentiment des Sadducéens, les ſaints Evangéliſtes ne ſe ſont pas ſans doute ſervis, pour le faire connoître, d'une autre expreſſion que de celle que les diſputes qu'avoient avec eux les Phariſiens, avoient en quelque ſorte conſacrée pour faire connoître en quoi ils erroient. Ce n'eſt pas la coutume des Théologiens d'exprimer un ſentiment qu'il combattent par des termes généraux qui ne faſſent pas connoître expreſſément tout le venin qu'ils prétendent y être renfermé. Au contraire, loin que les termes dont ils ſe ſervent ne le développent pas aſſez, ils y en font ſouvent concevoir, qui n'a de réalité que dans leur animoſité. Ainſi en ſuppoſant, comme on a tout lieu de le faire, qu'ils ne déſignoient l'erreur qu'ils condamnoient dans les Sadducéens, qu'en diſant qu'ils nioient la réſurrection, c'eſt une preuve qu'ils ne croyoient pas que l'ame périt avec le corps. Pour croire que les Phariſiens euſſent eu aſſez de modération pour ſe contenter de déſigner leur erreur en général, par dire qu'ils nioient la réſurrection, s'ils avoient enſeigné que l'ame n'eſt pas immortelle, il faudroit ignorer abſolument ce qu'en dit Joſeph qui étoit lui-même Phariſien, le portrait qu'il en fait, ce qu'il en rapporte, & ce qu'on en lit dans le Nouveau Teſtament.

En effet, la difficulté qu'un Sadducéen propoſe à Jeſus Chriſt dans l'Evangile, fait voir que cette Secte ne croyoit pas à la vérité que les corps duſſent reſſuſciter un jour, mais qu'elle ne portoit pas l'impiété juſqu'a nier l'immortalité de l'ame. Ce n'eſt pas ſur la réſurrection des corps qu'un libertin forme des difficultés. Il n'ignore pas que quand il auroit prouvé qu'ils ne reſſuſciteront jamais, il n'en ſeroit jamais ni plus au large ni plus en paix. Reſteroit l'incertitude de l'état de ſon ame après qu'elle ſera ſéparée d'avec ſon corps, & par une ſuite néceſſaire, la crainte d'être puni des déſordres auxquels il veut ſe livrer tranquillement. Quel que doive être l'état de ſon corps après ſa mort, il s'en inquiéte fort peu, ſi ſon ame eſt anéantie au ſortir de ce monde. Dans une parfaite ſécurité de ce côté-là, il porte toute ſon attention à enlever l'immortalité à ſon ame. La démarche eſt méthodique; & ſi le Docteur Sadducéen eût cru l'ame mortelle, il n'eût gueres ſçu porter ſon attaque, lorſqu'il la dirigeoit contre un ſentiment dont la vérité ou la fauſſeté ne décident rien pour l'état de l'ame après la mort. Auſſi le libertin qui ne croit pas qu'il y ait une autre vie après celle-ci, ne s'amuſe point à diſputer de la ré-

(*a*) Λέγοντες μὴ εἶναι ἀνάστασιν. S. Matth. chap. 22, ℣. 23.

ſurrection des corps. Tous ſes efforts ſe portent contre l'immortalité de l'ame. Sentant bien que ſa chute emporte néceſſairement celle du corps, & ſe flattant follement de trouver dans ſon anéantiſſement la funeſte tranquillité qu'il tâche de ſe procurer au milieu des plus grands déſordres.

Les Savants qui prétendent que les Sadducéens nioient l'immortalité de l'ame, veulent que Jeſus-Chriſt après avoir ſatisfait à la difficulté que lui propoſoit le Sadducéen contre la réſurrection des corps, ait auſſi voulu lui prouver que l'ame ſurvit à la ſéparation d'avec ſon corps, lorſqu'il ajoûte: » A l'égard » de la réſurrection des morts, n'a» vez-vous point lu ce que Dieu » vous dit (*a*): Je ſuis le Dieu d'A» braham, d'Iſaac & de Jacob ? » Dieu n'eſt pas le Dieu des morts » mais des vivants (*b*). « mais ſans entrer dans cette diſcuſſion, il ſuffit de remarquer qu'après avoir ſatisfait à la difficulté du Sadducéen, pour ne rien laiſſer à déſirer ſur cette importante matiére, Jeſus-Chriſt a pu bien naturellement vouloir prouver l'immortalité de l'ame, ſans que ce ſoit une preuve que le Sadducéen la niât. Que cependant il ne le fait pas, & que c'eſt toujours la réſurrection des corps qu'il continue de prouver.

Cela paroît parce que l'argument pris du ſixiéme verſet du troiſiéme Chapitre de l'Exode, n'a de force que contre ceux qui croient que la chute du corps n'emporte pas celle de l'ame. Car un libertin qui la croiroit commune, ne manqueroit pas de répondre, que le ſens de ce verſet eſt que comme lorſqu'Abraham, Iſaac & Jacob vivoient, Dieu avoit été leur Dieu d'une façon particuliére, par une protection ſinguliére & par les bontés ſignalées qu'il avoit eues pour eux, il leur feroit ſentir les effets de la même protection en les délivrant de l'eſclavage où ils étoient réduits. Ce n'eſt pas le ſens de ce verſet, cela eſt certain, mais il n'a rien de forcé. Il ſe préſente même aſſez naturellement, & on ne conçoit pas qu'on en pût prouver la fauſſeté par la force des termes du texte ſacré. Ce qu'un libertin n'auroit pas manqué de faire, le Sadducéen de l'Evangile l'eût aſſurément fait, s'il avoit été dans le même ſentiment. La défaite eſt ſpécieuſe: elle ſe préſente pour ainſi dire d'elle-même, & s'il n'en fait pas uſage, & s'il ne s'y retranche pas, c'eſt que pour en tirer parti, il faut nier l'immortalité de l'ame, & il la croyoit.

Quand les termes dont Joſeph ſe ſert pour exprimer les ſentiments des Sadducéens ſeroient auſſi déciſifs qu'ils le ſont peu, l'équité ne permettroit pas de les regarder comme convaincus d'avoir enſeigné que notre ame n'eſt pas immortelle. Ce ſeroit le ſeul témoin qui le dépoſeroit, & ce n'eſt que ſur la dépoſition de deux ou trois témoins que la Loi permet de condamner un accuſé. Mais quel témoin que Joſeph contre les Sadducéens ? La partie de ceux contre leſquels il dépoſe. Il étoit Phariſien, & on ſçait que cette Secte étoit ennemie de celle des Sadducéens. Quand donc il diroit de la maniére la plus claire qu'ils croyoient notre ame mortelle, &

(*a*) S. Matth. chap. 22. ℣. 31.

qu'ils nioient une autre vie au ſortir de ce monde, l'équité ne permettroit pas de les condamner ſur un témoignage ſi ſuſpect & ſi récuſable.

Joſeph parle en deux endroits du ſentiment qu'avoient les Sadducéens ſur l'état des ames ſéparées des corps qu'elles animoient. Ses Traducteurs (*a*) lui font dire dans le premier » qu'elles périſſent avec les » corps, « mais la ſignification des termes qu'il emploie pour exprimer leur ſentiment ne porte pas ſi loin. Il dit ſeulement que l'opinion des Sadducéens fait diſparoître les ames & les corps. On a déterminé *συναφανίζειν* à ſignifier détruire, anéantir, & il ne marque ſouvent que diſparoître, ôter de la vue (*b*). » On » dit, rapporte Diodore de Sicile, » que l'Oracle d'Amon, conſulté par » Sémiramis, lui répondit qu'elle » diſparoîtroit aux yeux des hom- » mes, ἐξ ἀνθρώπων ἀφανισθήσεσθαι, & » que les hommes l'honoreroient » comme une divinité (*c*). « Joſeph rapporte » que pendant que Moïſe » embraſſoit Joſué & Eléazar, un » nuage le couvrit tout d'un coup, » qu'il diſparut (*d*). « Il ne croyoit pas aſſurément que l'ame de Moïſe fût réduite au néant au ſortir de ſon corps. De même lorſqu'il dit qu'Elie (*e*) ἐξ ἀνθρώπων ἠφανίσθη, ce qu'il ajoûte que perſonne n'avoit eu juſqu'alors connoiſſance de ſa mort, prouve qu'il ne prend pas ἀφανίζω pour ſignifier détruire, anéantir, mais pour marquer diſparoître, ceſſer d'être viſible. Un impoſteur qui » étoit venu d'Egypte à Jeruſalem » ſe diſoit Prophete, & il perſua- » da pluſieurs perſonnes d'aller avec » lui ſur la montagne des Oliviers » ..... & Felix ayant fait pren- » dre les armes aux troupes, elles » en tuerent quatre cents & en fi- » rent deux cens priſonniers. Mais » l'Egyptien ſe ſauva & ne parut » plus ἢ ἀφανὴς ἐγένετο. » La race » de la couche criminelle, dit le » ſage ἀφανισθήσεται (*f*). « Il eſt trop évident que l'Auteur de ce ſaint Livre a cru une autre vie où chacun recevra ſelon ſes œuvres, pour qu'on puiſſe dire que ſa penſée eſt que ceux qui naiſſent d'une couche criminelle ſeront anéantis.

Quoiqu'il en ſoit, dira-t-on, de la ſignification d'ἀφανίζω, il eſt certain que Joſeph dit que les Sadducéens mettoient l'ame & le corps au même niveau l'un de l'autre au ſortir de ce monde, & que, ſelon eux, le corps eſt anéanti lorſque l'ame s'en ſépare. Mais il eſt facile de répondre qu'en ſe ſervant d'un même terme pour marquer que quelque choſe eſt arrivée à deux perſonnes, à deux êtres, on ne veut pas toujours dire qu'elle leur eſt arrivée de la même ma-

(*a*) Genebrard, M. d'Andilly, M. Baſnage, hiſt. des Juifs, tom. 2. pag. 336. ..... » Joſeph qui nous apprend que » les Sadducéens anéantiſſoient l'ame » avec le corps. «

Baſnage, annal. politiq. Eccléſiaſt. page 178. Prideaux, hiſt. des Juifs, tom. 4. pag. 63. » Ils imaginoient que pour » l'homme la vie préſente eſt ſon tout.

(*b*) Σαδδουκαῖοι δὲ τὰς ψυχὰς ὁ λόγος συναφανίζει τοῖς σώμασι.

(*c*) Diod. de Sicil. Liv. 2. pag. 102. *d.* 107. *d.*

(*d*) Ἀφανίζεται κατὰ τινος φάραγγος. Antiq. Juiv. Liv. 4. ch. 8. num. 48.

(*e*) Antiq. Juiv. Liv. 9. chap. 2. numero 2.

Ælien Variar. hiſt. Liv. 8. chap. 8. Philon de ſpecial. leg. pag. 809. *b. c.* pag. 12. *b. c.* S. Matth. chap. 6. ℣. 16, Act. Apoſt. chap. 13. ℣. 41.

(*f*) Eccléſ. chap. 3. ℣. 19.

niere préciſément. Le ſage dit : *Idcirco unus eſt interitus hominis & jumentorum & æqua utriusque conditio.* L'homme & la bête meurent également, & ils ſe rencontrent dans ce point qu'ils diſparoiſſent également. Mais l'homme diſparoît pour entrer dans un autre monde où il eſt jugé ſelon ſes œuvres bonnes ou mauvaiſes. Et la bête diſparoît pour entrer dans le néant d'où Dieu l'avoit tirée. L'application ſe préſente d'elle-même. Les Sadducéens, ſelon Joſeph, diſoient que l'ame & le corps diſparoiſſoient également, mais il ne leur attribue pas de dire que c'eſt avec les mêmes ſuites, que leur état eſt le même après s'être ſéparés par la mort. Il ne leur fait pas dire à la vérité qu'il eſt différent après leur ſéparation. Mais qu'en conclurre ? Que cet Auteur n'expliquant point ce qu'ils penſoient de l'ame après qu'ils l'avoient fait diſparoître avec le corps, on doit en reſter dans la même généralité, ſans décider qu'ils la faiſoient tomber dans le néant avec le corps, ni qu'ils la faiſoient entrer dans une nouvelle vie après la ſortie de celle-ci, puiſqu'on n'a de preuve ni de l'un ni de l'autre.

Si c'étoit l'opinion des Sadducéens, que l'ame en diſparoiſſant par ſa ſéparation d'avec le corps tomboit dans le néant, pourquoi s'exprime-t-il d'une maniére générale & vague, qui ne décide rien ? La langue dans laquelle il a écrit ne manque point de termes pour ſignifier détruire, anéantir, & il ſçait les trouver quand il en a beſoin. Vouloit-il leur épargner le reproche d'anéantir toute Religion en anéantiſſant l'ame au ſortir de ſon corps ? Ennemi de leur Secte par attachement pour celle dont il étoit, s'il ne les a pas accuſés de cette impiété, c'eſt que l'accuſation eût été également injurieuſe à leur perſonne & contraire à la vérité.

Les Phariſiens enſeignoient que les ames des gens de bien pouvoient revenir dans ce monde après en être ſorties par la ſéparation d'avec leurs corps & y en prendre un nouveau. Joſeph, qui étoit de cette Secte, croyoit que celles des méchants y revenoient (*a*), & que ce ſont-elles que l'on appelle démons, qui entrant dans les corps de ceux qui vivent, les font mourir, s'ils ne ſont ſecourus. Les Sadducéens nioient l'un & l'autre, & enſeignoient que les ames, après avoir quitté le corps qu'elles animoient ne reparoiſſoient plus dans ce monde. Pomponius Mela raconte que les Getes ne craignoient point la mort, & que c'étoit l'effet de deux différents ſentiments où ils étoient. Car les uns croyoient que les ames de ceux qui ſont morts reviennent ſur terre, & les autres croyoient qu'à la vérité elles ne ſont pas anéanties, mais qu'elles vont dans le ſéjour des bienheureux, d'où elles ne reviennent point. Il eſt aſſez vrai-ſemblable que toute la différence de ſentiment qu'il y avoit entre les Phariſiens & les Sadducéens, ſur l'état de l'ame après ſa ſéparation d'avec ſon corps, conſiſtoit en ce que les premiers enſeignoient que les ames des gens de bien paſſoient dans un autre corps, mais que celles des méchants

(*a*) *Ad mortem paratiſſimi Getæ utique, id varia opinio perficit. Alii redituras putant animas obeuntium : alii & ſi non redeant, non extingui tamen ſed ad beatiora tranſire.*

étoient

étoient livrées à des ſupplices éternels.

Joſeph n'explique pas aſſez ce qu'il veut dire, lorſqu'il attribue aux Phariſiens d'enſeigner que l'ame paſſoit au ſortir de ce monde dans un autre corps. Ce n'eſt point ce que la foi nous enſeigne, & il paroît par la réponſe que Marthe (*a*) fit à Jeſus-Chriſt, que ce n'étoit pas non plus la créance commune des Juifs. Car en faiſant profeſſion de croire que ſon frere reſſuſciteroit, elle ne dit pas que ſon ame paſſeroit dans un autre corps, & elle ne met la réſurrection qu'au dernier jour. Les Sadducéens pouvoient nier non-ſeulement ſon immortalité en elle-même, mais ſa demeure ſous terre & ſon paſſage dans un autre corps. On ne voit pas en effet en quoi conſiſtoit ce paſſage, & la maniére peu développée dont Joſeph en parle a donné lieu à pluſieurs Sçavants de croire qu'il attribuoit aux Phariſiens de tenir la métempſycoſe. Mais je ne ſçai ſi ce ne ſont point ſes ſentiments particuliers qu'il débite, plutôt que ceux des Phariſiens. Ce qui peut l'en faire ſoupçonner eſt, que ce n'eſt pas ce que croyoit Marthe; & les Phariſiens étant les Docteurs & comme les Curés de la Nation, cette ſainte fille n'avoit pas ſans doute d'autres ſentiments que ceux qu'ils lui avoient enſeignés. Il eſt certain d'ailleurs, que Joſeph en avoit de particuliers, qui n'étoient pas ceux de ſa Secte. Il prétend que les démons ſont les ames des méchants, qui reviennent après leur mort tourmenter les vivants. Ce qui eſt oppoſé à ce qu'il dit que les Phariſiens enſeignoient que l'ame des méchants eſt renfermée dans des cachots dont elle ne ſortira jamais.

Le ſecond endroit de Joſeph où l'on a cru voir qu'il diſoit que les Sadducéens croyoient l'ame mortelle eſt dans le ſecond Livre de la guerre des Juifs (*b*). La foi nous apprend qu'il y a une autre vie, où les bons recevront la récompenſe de leurs bonnes œuvres, & les méchants la punition de leurs crimes. Nous diſons que les premiers reçoivent leur récompenſe dans le Paradis, & que les autres ſont châtiés en Enfer. Mais où ſont ces lieux, c'eſt ce que l'Ecriture ne nous dit point.

Les Phariſiens & les Eſſéniens ſe réuniſſoient ſur l'immortalité de l'ame, mais ils ſe partageoient ſur le lieu où ils croyoient qu'elle alloit au ſortir de ce monde. Les premiers croyoient que c'étoit ſous terre qu'elle va recevoir la récompenſe ou le châtiment de ce qu'elle avoit fait de bien ou de mal dans ce monde. Les Eſſéniens au contraire prétendoient, comme les Grecs, que celle des gens de bien va dans des lieux charmants, où régne un printemps perpétuel, & où l'on ne connoît ni pluies, ni glaces, ni chaleurs exceſſives. Mais c'eſt plutôt le ſentiment des Grecs que Joſeph expoſe ici que celui des Eſſéniens, par la mauvaiſe envie qu'il avoit de donner aux idées & aux uſages de ſa Religion quelque reſſemblance avec celle des Grecs. Quoiqu'il en ſoit, il paroît par la parabole du Lazare, que s'il a rapporté fidelle-

(*a*) S. Jean, chap. 11. ℣. 24.
Καὶ ὑπὸ χρόνου δικαιώσεως τε ἐν τιμαῖς. Antiq. Juiv. Liv. 18.

Τὰς μὲν, εἱργμὸν ἀϊδιον προσδοκᾶν. Antiq. Iuiv. Liv. 18.

(*b*) Chap. 8. num. 14.

ment le ſentiment des Phariſiens & des Eſſéniens, ce n'étoit pas celui du général de la nation.

Quelqu'ait été celui des Sadducéens ſur cette importante matiere, il étoit différent de ce qu'en penſoient les deux autres Sectes, mais il ſemble que c'étoit moins ſur l'immortalité de l'ame en elle-même, que ſur le lieu où ils concevoient qu'elle alloit en ſe ſéparant de ſon corps. » Ils détruiſoient, dit Joſeph, » la demeure de l'ame & les récom» penſes & les peines dans l'*Adès*. « C'eſt principalement ſur cet endroit que s'appuyent ceux qui prétendent qu'ils nioient l'immortalité de l'ame. Mais deux ou trois réflexions vont faire voir qu'il ne le prouve pas.

1°. Il eſt à remarquer que quand Joſeph veut dire que les Eſſéniens croyoient l'immortalité de l'ame, il dit qu'ils croyoient qu'elle demeure toujours ἀεὶ διαμένειν, & quand il attribue aux Sadducéens de détruire ſa demeure, il ne joint point l'adverbe ἀεὶ, toujours, à διαμονὴ (*a*). Car cette différence d'exprimer l'un & l'autre, marque naturellement que ce que les Sadducéens refuſoient à l'ame ſéparée de ſon corps, n'étoit pas préciſément ce que les Eſſéniens lui accordoient.

2°. Joſeph ne dit pas ſimplement que les Sadducéens ἀναιροῦσι la demeure de l'ame, les récompenſes & les châtiments d'une autre vie, mais il ajoûte dans l'*Adès*. κατ' ᾅδου. Le premier pourroit marquer qu'ils nioient l'un & l'autre, mais le ſecond ne peut ſignifier que ce qu'ils en penſoient relativement à l'Adès; or l'immortalité de l'ame, ni les récompenſes & les châtiments dans une autre vie, n'ont aucune relation de dépendance avec ce lieu. Les Eſſéniens qui croyoient l'un & l'autre, ne diſoient pas que c'eſt dans l'*Adès* que l'ame va au ſortir de ſon corps & qu'elle y eſt punie ou récompenſée ſelon qu'elle a bien ou mal vécu.

3°. Si Joſeph avoit voulu dire que les Sadducéens nioient l'immortalité de l'ame, les récompenſes ou les châtiments dans une autre vie au ſortir de celle-ci, il ne ſe fût pas ſervi d'une expreſſion vague & qui ne marque point préciſément ce qu'ils en penſoient, ſur-tout la langue dans laquelle il écrivoit, ne manquant pas de mots pour l'exprimer ſans équivoque, & il n'eût rien dit de l'Adès qui n'y entre pour rien. Ainſi on pourroit traduire à la lettre. » Ils rejettent la demeure de » l'ame & les récompenſes & les » peines dans l'Adès. « C'eſt-à-dire que les Sadducéens ne croyoient pas que l'ame aille au ſortir de ſon corps dans l'Adès, & que ce ſoit en ce lieu que Dieu récompenſe ou punit ceux qui ont bien ou mal vécu dans ce monde. C'eſt dans ce ſens qu'il employe ἀναιροῦσι, lorſqu'il dit qu'ils rejettoient abſolument, ἀναιροῦσι, le deſtin. On ne peut anéantir que ce qui exiſte. Ainſi les Sadducéens croyant qu'il n'y avoit point de deſtin, ils pouvoient bien rejetter ce que l'on en penſoit, mais non pas anéantir le deſtin lui même.

J'eſpere que l'on voudra bien faire quelque grace à la prolixité de cette remarque en faveur de l'importance du ſujet & du motif qui a engagé à lui donner quelque étendue. Les ſçavants Catholiques qui

(*a*) Τυχὸν τε τὴν διαμονὴν ἢ τὰς κατ' ᾅδου τιμωρίας ἢ τιμὰς ἀναιροῦσι, Guer. des Juifs.

ἀεὶ ἐπὶ διαμονὴ, la continuelle ſubſiſtance, l'immortalité; *Athenagore, de reſurrect.*

ont ſoutenu que les Sadducéens nioient l'immortalité de l'ame, paroiſſent n'avoir pas prévû les conſéquences de leur ſentiment. Elles n'ont point échappé aux proteſtants, & ils ont tâché d'en tirer parti pour juſtifier leur ſéparation d'avec l'Egliſe Romaine. Une Religion incapable d'erreur & infaillible dans ſes déciſions, ruine abſolument l'appui de leur prétendue réforme. Si la Religion Juive a pu conſerver pendant environ quinze cents ans pures & ſans tache les vérités que ſon ſaint Légiſlateur lui avoit enſeignées, ce ſeroit outrager Jeſus Chriſt de croire que celle qu'il a fondée & ſcellée de ſon précieux Sang, ſoit tombée en moins de cinq cents dans l'erreur & dans l'idolâtrie. La difficulté eſt preſſante, mais ſi les Sadducéens ont nié l'immortalité de l'ame & les châtiments & les récompenſes dans une autre vie, c'en eſt la ſolution; car ſi l'Egliſe Juive a pu ſans perdre le titre précieux de véritable, conſerver dans ſon ſein & ſouffrir participer à tous les exercices de ſa Religion une nombreuſe Secte, qui faiſoit profeſſion publique d'une erreur auſſi impie & auſſi capitale: c'eſt une vaine prétention qu'une Religion fondée par Dieu ne puiſſe errer dans des points fondamentaux & eſſentiels. La chute de l'Egliſe Juive nous autoriſe donc, diſent les Proteſtans, à en reprocher une ſemblable à l'Egliſe Chrétienne. Mais ſi j'ai prouvé, comme je l'eſpere, qu'avant la ruine de Jeruſalem l'Egliſe Juive n'a eu dans ſon ſein aucune Secte qui ait erré dans les points fondamentaux, aucune qui ait fait profeſſion publique de ne pas croire l'ame immortelle, l'objection tombe & l'indéfectibilité de notre ſainte Religion eſt vengée des chicanes des Proteſtants.

Les Sadducéens ne furent point excommuniés avant la ruine de leur temple ni exclus d'aucune des ſaintes cérémonies qu'on y obſervoit. Quelques Sçavants ont prétendu le contraire, mais outre que ç'a été ſans preuves, ce que nous liſons de cette Secte dans le Nouveau Teſtament & dans Joſeph fait voir qu'elle a toujours participé aux cérémonies religieuſes auxquelles les autres Juifs participoient juſqu'à la priſe de Jeruſalem. Cela eſt certain, & on croit qu'il l'eſt également que ce ne fut qu'après la ruine de leur Etat que les autres Juifs l'excommunierent. On n'a pas fait, ce ſemble, l'attention qu'on devoit à la concluſion que préſente cette différente conduite, quoiqu'elle ſe préſente comme d'elle-même. Si les Phariſiens ne retrancherent pas les Sadducéens de leur communion avant la priſe de Jeruſalem, c'eſt qu'ils ne nioient que la réſurrection: s'ils les excommuniérent dans la ſuite, c'eſt qu'à la corruption des mœurs où ſe plongea la nation après ſon impie déicide, quelques Sadducéens & quelques autres Juifs joignirent l'impiété des ſentiments, & prérendirent qu'une chute commune faiſoit tomber l'ame & le corps dans le néant. En effet ils euſſent attendu bien long-temps à concevoir qu'ils ne devoient pas communiquer avec une Secte qui faiſoit profeſſion publique de nier l'immortalité de l'ame. Sans examiner quand celle des Sadducéens prit naiſſance, elle ſubſiſtoit, ſelon Joſeph, ſous le Gouvernement du Grand Prêtre Jonathas. Plus de cent cinquante ans s'écoulerent depuis la mort de ce grand homme

juſqu'à la ruine de Jeruſalem, & pendant un ſi long eſpace de temps, les Juifs plus aveugles que Tireſias, ne s'apperçurent jamais qu'ils devoient retrancher les Sadducéens de leur communion. Ce ne fut qu'après la ruine de leur Etat, qu'après qu'ils furent rejettés de Dieu & qu'ils furent chaſſés de devant ſa face, que la penſée leur en vint. Cela n'eſt pas croyable.

Nier la réſurrection des corps & prétendre que l'ame périt en s'en ſéparant, ſont deux erreurs infiniment différentes. Comme on ne trouve aucun endroit dans le Pentateuque où la réſurrection des corps ſoit marquée bien expreſſément, les Phariſiens purent n'en pas faire un article de foi, & ne pas retrancher de leur communion ceux qui ne vouloient pas la croire. C'eſt le ſentiment de S. Epiphane (*a*) qu'on trouve quelque ſigne τὸ σημεῖον dans les Livres de Moyſe de la réſurrection des corps, mais qu'elle n'y eſt pas enſeignée clairement.

Les Phariſiens crurent donc pouvoir ſupporter les Sadducéens & ne pas retrancher de leur communion une Secte parce qu'elle ne vouloit pas croire un dogne qui n'eſt pas expreſſément enſeigné dans les Livres qu'elle reſpectoit comme écrits par une inſpiration particuliere de Dieu. Car ce que prétendent quelques Sçavants, que s'ils ne l'excommunierent pas avant la priſe de Jeruſalem, c'eſt que la puiſſance des Grands-Prêtres, dont pluſieurs en étoient, les en empêcherent, n'a aucun fondement. Si une faction, qui put pendant près de vingt ans faire la guerre à ſon Roi, qui le mit plus d'une fois en danger de ſa vie, qui fit exiler ou mourir ſous le régne de la Reine Alexandra les principaux de la nation qu'elle regardoit comme ſes ennemis, ſi cette faction, dis-je, ne retrancha pas de ſa communion les Sadducéens avant la ruine de Jeruſalem, ce ne fut point aſſurément parce qu'elle ne le put pas, mais parce qu'elle ne jugea à propos de le faire.

(*a*) *Contr. hæreſ.* pag 24.

REMARQUE III.

De quelques autres erreurs que l'on attribue aux Sadducéens.

ON accuſe les Sadducéens d'être tombés dans d'autres erreurs que celle de nier la réſurrection des corps. D'avoir cru que tout étoit matiére & qu'il n'y avoit point de ſubſtance ſpirituelle : d'avoir nié la providence & d'avoir prétendu qu'il n'y avoit point d'Anges.

Le premiere accuſation eſt juſte. Saint Luc le dit en termes trop précis pour qu'on puiſſe les excuſer, encore moins nier qu'ils ſoient tombés dans cette erreur, mais elle ne leur eſt point particuliere : elle leur eſt commune avec quelques anciens, & on croit que quelques Peres ne ſe ſont pas aſſez préſervés du matérialiſme : ou que du moins ils ne ſe ſont pas exprimés aſſez exactement quand ils ont parlé de Dieu & des Anges.

Des deux autres erreurs dont on charge cette Secte, le défaut de

preuve par rapport à la Providence, en eſt une qu'ils ne l'ont pas niée. Car quoiqu'on puiſſe être en effet coupable d'un crime, on eſt cenſé de droit en être innocent lorſqu'on n'en eſt pas convaincu. On ne conçoit pas d'ailleurs qu'une Secte qui fait profeſſion de régler ſa foi ſur le Pentateuque puiſſe nier la Providence. Car on y trouve tant d'exemples du ſoin plein de bonté que Dieu a pris des Patriarches, des grandes choſes qu'il a faites pour les protéger, des miracles éclatants qu'il a opérés pour ſon peuple, que nier la Providence divine & reconnoître que ce Livre eſt inſpiré de Dieu, & nier ſa Providence, c'eſt croire que le ſoleil eſt au zenith de notre horiſon, & que cependant il eſt minuit.

On liſoit dans les Editions qui ont précédé celle de M. Havercamp τὸν Θεὸν ἔξω τοῦ δρᾶν τὰ κακὰ ἢ μὴ δρᾶν τίθενται (a), & on traduiſoit: » Ils croient » que comme Dieu eſt incapable » de faire du mal, il ne prend pas » garde à celui que les hommes » font. « Grotius, perſuadé que les Sadducéens n'avoient pas pu nier la Providence, vouloit qu'au lieu d'ἰφορᾶν, qui donnoit lieu cependant de les en ſoupçonner, on lût μὴ δρᾶν. Bullus a ſuivi la conjecture, & M. Havercamp l'a inſérée dans le texte de ſon Edition. La correction n'eſt point néceſſaire, & on croit avoir lieu d'être ſurpris qu'un Critique auſſi judicieux que Grotius l'ait propoſée. Quel ſens y auroit-il à dire. » Ils croient Dieu incapable » de faire du mal, ou de ne pas » faire du mal? « Car c'eſt ce que ſignifient ἢ τὸν Θεὸν ἔξω τοῦ δρᾶν τὰ κακὰ ἢ μὴ δρᾶν τίθενται. Il ſuffit de remarquer que ſi ἰφορᾶν ſignifie quelquefois voir, appercevoir, il ſignifie auſſi aſſurément en quelques endroits, veiller à ce qu'une choſe ſe faſſe, y concourir. Dans ce ſens c'étoit avec beaucoup de raiſon que les Sadducéens croyoient que Dieu eſt incapable de faire le mal ou d'y concourir.

On ſent une eſpece de révolte à croire qu'une ſociété de perſonnes qui n'ont pas perdu les lumieres les plus communes du bon ſens, nie qu'il y a des Anges, tandis qu'elle trouve leur exiſtence en pluſieurs endroits d'un Livre qu'elle croit compoſé par une direction particuliere de Dieu pour empêcher qu'il ne s'y gliſsât aucune erreur. Mais quelque frappant que ſoit le travers d'eſprit qui peut unir deux ſentiments ſi oppoſés, ſaint Luc dit que les Sadducéens nioient les Anges (b). Ainſi il faut reconnoître qu'ils en ont été capables, ou ſoupçonner quelque petit dérangement dans le texte de l'Ecrivain ſacré, & qu'ἄγγελον s'y eſt gliſſé entre ἀνάστασιν & μὴ τε πνεῦμα, de quelque maniere que cela ſoit arrivé.

Saint Luc eſt un des Ecrivains ſacrés dont le ſtyle eſt plus exact & l'expreſſion plus réguliere. C'eſt peut-être prévention en faveur du ſaint Evangéliſte, mais il me ſemble qu'il approche plus de cette aimable ſimplicité des bons Auteurs Grecs que Philon & Joſeph, & que ſi une aimable erreur ne me ſéduit pas, j'en pourrois donner des preuves, mais ce n'en eſt pas ici le lieu. Quoiqu'il en ſoit, on eſt ſurpris qu'après avoir dit que les Saddu-

(a) Guerre des Juifs, Livre ſecond, chapitre 8. numero 14.

(b) Act. Apoſt. chap. 23. ℣. 8.

céens prétendoient qu'il n'y avoit ni Anges ni Eſprits, un Ecrivain qui s'exprime exactement ait pu ajoûter que les Phariſiens croyoient l'un & l'autre (*a*). L'Auteur de la verſion Syrienne a ſenti l'incongruité de l'expreſſion, & pour la lever il a ſubſtitué בכלהון [*b'kulhoun*] *tout cela*, à ἀμφότερα, à *l'un & l'autre*. Mais c'eſt moins traduire l'Ecrivain ſacré, que réformer ce qu'on croit qu'il n'a pas dû dire. Saint Chryſoſtome a été également frappé de l'irrégularité de l'expreſſion (*b*). » Il y a, dit ce ſaint » Pere, trois choſes que les Sad- » ducéens nioient, comment donc » ſaint Luc dit-il que les Phariſiens » croyoient l'autre, πῶς οὖν λέγει ἀμ- » φότερα ? C'eſt que les Anges & les » Eſprits n'en ſont qu'une. » Mais le ſaint Docteur paroît n'avoir pas fait attention que quand on prend dans une phraſe deux ſubſtantifs dans le même ſens, on ne les ſépare point par une particule disjonctive. Nous diſons Jeſus-Chriſt, & non pas Jeſus & le Chriſt, parce que la foi nous apprend que Jeſus & le Chriſt eſt la même perſonne. Mais quand Cerinte parloit de Jeſus-Chriſt, il diſoit Jeſus & le Chriſt, ou ni Jeſus ni le Chriſt, & faiſoit entendre par la particule qu'il mettoit entre l'un & l'autre, que Jeſus & le Chriſt n'étoient pas, ſelon lui, la même perſonne. Ainſi μὴ τι ἄγγελον μὴ τι πνεῦμα, marquent deux êtres diſtinctifs, & ne peuvent ſignifier les Anges ſous deux noms différents.

Saint Chryſoſtome ſemble avoir ſenti que l'explication qu'il donne à ἀμφότερα ne ſatisfaiſoit pas. Cela paroît par ce qu'il ajoûte que ſaint Luc a parlé improprement, & que ſon expreſſion n'eſt pas exacte (*c*). Mais ne ſeroit-il pas plus reſpectueux pour l'Ecrivain ſacré, d'avouer que c'eſt une faute de Copiſtes, qui ont introduit un mot dans ſon texte qu'il n'y avoit pas mis, que de dire qu'il ne s'eſt pas bien exprimé ? D'autant plus que la réponſe que Jeſus-Chriſt fait au Sadducéen qui lui avoit propoſé une difficulté contre la réſurrection des corps, autoriſe à ſuppoſer que les Sadducéens ne nioient pas qu'il y eût des Anges, elle rend même la ſuppoſition en quelque ſorte néceſſaire.

Notre Seigneur (*d*) répond à la difficulté que lui propoſoit le Sadducéen de l'Evangile en diſant qu'on ne ſe mariera point après la réſurrection ; qu'ainſi nul embarras pour la femme qui avoit eu ſept maris dans ce monde, pour ſçavoir lequel elle devra reconnoître, puiſqu'elle n'en aura aucun après qu'elle ſera reſſuſcitée.

Les Juifs accoutumés à regarder le mariage comme faiſant partie eſſentielle du bonheur de l'homme, ne croyoient pas qu'on pût être heureux dans l'autre monde ſi l'on n'y étoit pas marié. C'eſt de ce ſentiment que le Sadducéen tire l'objection qu'il propoſe à Jeſus-Chriſt. Notre Seigneur le détruit en lui oppoſant l'exemple des Anges, qui ne ſont pas mariés, & qui ſont cependant parfaitement heureux, d'où il le laiſſe conclure que le mariage n'étant pas eſſentiel au bonheur d'une ſubſtance ſpirituelle, ceux qui auront le bonheur d'être reçus dans le ſein d'Abraham ſeront ſouverainement heureux, quoiqu'ils ne ſoient

(*a*) Φαρισαῖοι δὲ ὁμολογοῦσι ἀμφότερα.
(*b*) Comment. ſur cet endroit.
(*c*) Καταχρηστικῶς οὖν οὕτως εἶπε τὸ οὐ κυριολόγων.
(*d*) Saint Matthieu, chap. 22.

pas mariés. La comparaiſon eſt exacte, & la concluſion l'eſt également, mais elles n'ont de force ni l'une ni l'autre, que dans la ſuppoſition que le Docteur Sadducéen croyoit qu'il y a des Anges. Car s'il l'eût nié, il auroit pu répliquer, & il n'eût pas manqué ſans doute de le faire : l'exemple de l'état où vous dites que ſont les Anges ne léve point ma difficulté. On ne réſoud une objection que par un principe qu'admet celui qui la propoſe, ou dont on lui prouve la vérité. Je nie qu'il y ait des Anges, & vous n'en apportez aucune preuve. Ainſi ce qu'on dit de l'état où ils ſont dans le ciel, ne peut éclaircir celui où l'on prétend que nous ſerons après la réſurrection.

Explication du trente-deuxiéme verſet du Chapitre onziéme de la ſeconde Epître de Saint Paul aux Corinthiens.

JE demande quelque indulgence pour l'écart que je prends la liberté de me permettre. Il ſera court, & c'eſt pour expliquer par occaſion le verſet trente-deux de l'onziéme Chapitre de la ſeconde Epître de ſaint Paul aux Corinthiens. J'eſpére que les gens de bien, dont la plus grande conſolation eſt de lire l'Ecriture Sainte & de tâcher de l'entendre ne me ſçauront pas mauvais gré de trouver l'explication de ce verſet dans un endroit où ils n'avoient pas lieu d'eſpérer de la trouver, après l'avoir cherchée inutilement où elle devoit plus naturellement ſe trouver.

L'Aretas dont il eſt parlé dans ce verſet & qui y eſt traité de Roi, avoit ſuccédé à Obode & s'appelloit du commencement Æneas, mais il changea ce nom pour prendre celui ſous lequel il paroît ici. Ce pouvoit être le même Aretas, parent d'Obode, dans les Etats duquel pénétra Ælius Gallus dans ſon expédition d'Arabie. On ne le connoît gueres que par Joſeph, qui nous a conſervé ces deux faits de ſon regne (*a*).

Pendant qu'Archelaüs étoit à Rome pour ſolliciter auprès d'Auguſte l'exécution du teſtament d'Herode, les Juifs ſe révolterent contre l'Intendant Sabinus & l'aſſiégerent dans Jeruſalem. Varus, Gouverneur de Syrie, ſe preſſa ſur les nouvelles qu'il en reçut de l'aller dégager. Arétas qui étoit allié des Romains, lui amena un corps conſidérable de cavalerie & d'infanterie. Mais ces troupes commirent tant de déſordres dans cette expédition, que Varus les congédia auſſi-tôt qu'il eut réduit les ſéditieux, & rétabli l'ordre. Aretas étoit beau-pere d'Herode Antipas. Mais le Tétrarque ayant paſſé par chez ſon frere Philippe, dans un voyage qu'il faiſoit à Rome, & y ayant vû la Princeſſe ſon épouſe Herodias, il en devint amoureux. Hérodias ayant conçu pour lui les mêmes ſentimens, ils convinrent de ſe marier enſemble à ſon retour, & qu'Herode renvoiroit ſa premiere femme. La Princeſſe ayant preſſenti les engagemens de ſon mari, ne lui en témoigna rien, mais elle le pria de la faire conduire à Macheronte, d'où elle ſe rendit chez le Roi ſon pere.

Ce fut le ſujet d'une guerre entre Aretas & Herode. On aſſembla des

(*a*) Antiq. Juiv. Liv. 17. ch. 10. num. 9.

rtoupes de part & d'autre, & il ſe donna une bataille. Herode qui la perdit, en porta ſes plaintes à l'Empereur Tibere, qui ordonna au Gouverneur de Syrie de lui envoyer Aretas enchaîné, ou ſa tête. Pour exécuter cet ordre, Vitellius, qui gouvernoit alors cette Province, aſſembla des troupes dans l'Arabie Pétrée, paſſa à Ptolémaïde, & il avoit deſſein de s'y rendre par la Judée, mais les Juifs l'ayant prié de faire prendre une autre route à ſes troupes, le fit, & il ſe contenta d'aller à Jeruſalem. Il reçut cependant nouvelle de la mort de Tibere. Cette mort rompit l'entrepriſe d'Arabie, & Vitellius ne s'occupa qu'à faire reconnoître ſon ſucceſſeur par les troupes qu'il commandoit.

Pompée avoit conquis l'un & l'autre Syrie, & Lollius & Metellus s'étoient rendus maîtres de Damas avant qu'il vînt dans cette province. Les Arabes ne furent jamais en état de l'enlever aux Romains, encore moins Aretas, dont il s'agit ici. Loin même d'en pouvoir concevoir le deſſein, il eut bien de la peine à obtenir d'Auguſte qu'il lui permît de conſerver la couronne qu'il avoit priſe ſans ſa permiſſion. Sextus Céſar étoit à Damas lorſqu'Herode ſe retira auprès de lui, après avoir été obligé de rendre raiſon de ſa conduite devant Hircan & ſon conſeil. Zénodore qui avoit pris à ferme les Etats de Liſanias, ayant fait des courſes ſur le territoire de Damas, les habitans de cette ville en porterent leur plainte non au Roi des Arabes, mais à Varron, Gouverneur de Syrie, qui reçut ordre d'Auguſte, auquel il avoit écrit de dire à Herode d'arrêter ces brigandages.

Quelque temps après ceux de Damas & de Sydon étant entrés en différend ſur les limites de leur territoire, ce fut Flaccus, Gouverneur de Syrie, qui le termina. Enfin ſi Aretas eût été maître de Damas lorſque Vitellius eut ordre de lui faire la guerre, il n'eût pas manqué de commencer par s'en ſaiſir, & il n'eût pas laiſſé derriere lui une ville de cette importance, qui eût pu l'inquiéter dans ſon expédition, & peut-être même la faire échouer. On croit cependant qu'il n'y eut qu'un an de diſtance entre cet événement & l'entrepriſe que l'on fit d'arrêter ſaint Paul.

Le Grec appelle l'Officier qui voulu l'arrêter Ἐθνάρχης Etnatque. L'Auteur de la Vulgate a traduit par *præpoſitus gentis Aretæ Regis*. Cela eſt un peu obſcur, nos Traducteurs François ont cru l'éclaircir en traduiſant par celui qui étoit Gouverneur à Damas pour le Roi Aretas, & le Pere Calmet, pour juſtifier ce ſens, dit Après M. de Tillemont, que cette ville appartenoit alors à Aretas, mais le ſçavant Interprete ni le judicieux Critique n'en apportent aucune raiſon, & les faits que l'on vient d'expoſer prouvent le contraire.

Je ſoupçonne Ἐθνάρχης d'être une faute de Copiſtes. Quelques Tribus des Arabes avoient des Chefs qu'elles appelloient *Phylarques*, Princes de Tribus. Elles pouvoient peut-être les appeller auſſi Etnarques. Mais on ne voit pas comment ceux des

Antiq. Juiv. Liv. 16. chap. 2. numero 3 4. & 5.
Ibid. chap. 10. num. 9.

Guer. des Juifs, num. 8. chap. 10. 10. Liv. 1.

Arabes

Arabes qui vivoient ſous un état monarchique auroient pu avoir des Etnarques. L'Etnarque avoit une autorité ſouveraine ſur ceux de ſa nation, & il ne peut y avoir qu'une ſemblable autorité dans un Royaume, qui eſt celle du Roi. L'Auteur de la verſion Syrienne, à en juger par ſa traduction (*a*), ne liſoit pas dans ſon Exemplaire ἐθνάρχης. Car il n'auroit pas traduit: à Damas, un Officier de l'armée du Roi Aretas. Je crois que c'eſt ce qu'a voulu dire S. Paul, & il n'y a pas une ſi grande différence entre ἐθνάρχης, qui peut ſignifier ce que le Syrien appelle *Magiſter exercitûs*, ἐθνάρχης, qu'un Copiſte n'ait pu tranſcrire l'un pour l'autre.

Saint Paul ne retourna à Jeruſalem que trois ans après ſa converſion, & il annonça pendant ce temps-là l'Evangile tant à Damas que dans l'Arabie. Louis Capelle (*b*) conjecture qu'il paſſa la plus grande partie de ces trois ans dans l'Arabie à y annoncer Jeſus-Chriſt. M. de Tillemont (*c*) ne croit pas la conjecture juſte, on peut voir ce qu'il en dit dans la note dixième ſur S. Paul: quoiqu'on ne ſçache rien en détail des converſions que l'Apôtre des nations y fit, on peut aſſurer qu'elles furent nombreuſes & éclarantes; que leur éclat & leur nombre excita le zéle ou plutôt la fureur des Juifs contre lui, & conjecturer avec beaucoup de vrai-ſemblance que les Prêtres Arabes ne regarderent point indifféremment des conquêtes qui alloient à détruire leur Religion auſſi bien que le Judaïſme; qu'ils en parlerent au Roi, & lui firent concevoir qu'il n'étoit pas du bien de ſon Etat de ſouffrir un homme qui ne ceſſoit de travailler à établir ſa nouvelle Religion ſur la ruine de toutes les autres; que ſur ſes remontrances ce Prince donna ordre qu'on l'arrêtât, mais que ſaint Paul ayant eu connoiſſance de cet ordre, le prévint en ſe retirant à Damas; que cependant le Roi, toujours ſollicité par les Juifs animés par ſes Prêtres, envoya un Officier de ſes troupes pour tâcher de l'enlever, avec la permiſſion ou la connivence des Romains.

REMARQUE IV.

Des Livres de l'Ecriture que les Sadducéens recevoient.

C'A été le ſentiment de Tertullien, d'Origene, de ſaint Jerôme, & de quelques autres Peres, que les Sadducéens ne recevoient que le Pentateuque pour canonique, & qu'ils rejettoient les autres Livres de l'Ecriture, & c'eſt encore aujourd'hui l'opinion la plus commune. Comme cependant le fait eſt purement littéraire, & ſans aucun rapport à la foi & aux bonnes mœurs, quelques ſçavants Critiques ont cru pouvoir ſoûtenir que cette Secte ne rejettoit que les δευτερώσεις, des Phariſiens, leurs traditions παραδόσεις, écrites & non écrites. Scaliger (*d*),

(*a*) ראה כחילוא דרשם מלכא [Rah khailo d'arthos malko.]

(*b*) Capelle, hiſt. Apoſt. chap. 9.

(*c*) M. de Tillemont, S. Paul note 10.

(*d*) Νόμιμα πολλὰ τι ἃ παρέδοσαν τῷ δήμῳ οἱ Φαρισαῖοι ἐκ παλίφρων διαδοχῆς ἅπερ οὐκ ἀναγέγραπται ἐν τοῖς Μωυσέως νόμοις ἀφ' διὰ τοῦτο ταῦτα τὸ Σαδδουκαῖον γένος ἐκβάλλει, λέγον ἐκεῖνα δεῖν ἡγεῖσθαι νόμιμα τὰ γεγραμμένα, τὰ δ' ἐκ παραδόσεως τῶν παλίφρων μὴ τηρεῖν.

que l'autorité des Peres n'a d'ailleurs jamais embarraſſé, a ſoutenu ce ſentiment avec hauteur contre le Pere Serarius, & prétendu qu'ils recevoient tout ce qui eſt écrit, & que Joſeph le rapporte. Mais comme *tout* ne ſe trouve point dans cet Auteur, & qu'il raconte ſeulement qu'ils croyoient qu'on devoit regarder comme régle de foi & de mœurs ce qui eſt écrit, un de ſes confreres en erreur (*a*) l'accuſe » qu'emporté par » ſon préjugé contre le Jeſuite Se» rarius, il avoit fait couler dans » ſa verſion *tout* ce qui eſt écrit; » mais ce *tout* ne ſe trouve point » dans l'original. « Ce mot ne ſe trouve pas dans Joſeph, comme on vient de le remarquer, mais Scaliger ne l'a point inſéré dans la traduction de cet endroit. Ce n'eſt que dans la concluſion qu'il en tire, qu'il dit, *& nihil verius eſt quam eos totam ſcripturam retinuiſſe.* Mais s'il n'a pas altéré ce paſſage, il l'a mal entendu. Car ἐκεῖνα, que le grand Critique paroît avoir crû avoir le même ſens en cet endroit que ταῦτα, ne tombe pas ſur ἐν τοῖς Μωυσέως νόμοις, mais ſur νόμιμα πολλὰ. Joſeph ne dit pas que les Sadducéens rejettoient tout ce qui n'eſt pas écrit dans les Livres de Moïſe, mais pluſieurs réglements que les Phariſiens avoient faits pour le peuple, comme les ayant reçus par la tradition de leurs Peres. La différence eſt entiére.

Scaliger demande qu'on lui faſſe voir comment tous les Livres de l'Ecriture, excepté le Pentateuque, ſont παραδόσεις ἄγραφοι. Mais la demande prouve qu'avec beaucoup de lecture & grande connoiſſance des langues, on croit quelquefois voir dans un Auteur ce qui n'y eſt pas; lorſqu'on ſe paſſionne & qu'on préſume trop de ſa pénétration. Joſeph ne dit pas que les Sadducéens enſeignaſſent que toutes les traditions qui ne ſont pas dans le Pentateuque n'avoient pas été écrites. Mais qu'ils rejettoient celles qui n'y étoient pas, ſoit qu'elles fuſſent ſoit qu'elles ne fuſſent pas écrites.

Le joug inſupportable que les Phariſiens impoſoient au peuple n'étoit pas de croire de nouveaux dogmes, de nouveaux articles de foi, c'étoient des pratiques & des obſervances particulieres que la Loi n'ordonnoit pas, qu'ils l'obligeoient d'obſerver: de faire de longs & de fréquens jeunes, outre ceux que Moïſe avoit ordonnés: de ne pas tirer un jour de Sabbat des grains de leurs épics pour en manger: de donner la dîme des moindres légumes, de paſſer ce qu'ils buvoient de peur d'avaller un moucheron, qui étoit un animal impur ſelon la Loi, de laver la main avant de manger. C'eſt ce qu'ils appelloient les traditions, παραδόσεις, des anciens, & qu'ils reprochent aux Diſciples de Jeſus-Chriſt de ne pas obſerver (*b*), & c'eſt ce à quoi les Sadducéens ne ſe croyoient pas obligés de ſe ſoumettre. Ils prétendoient, & avec raiſon, que Moïſe les ayant inſtruits de tout ce qu'ils devoient faire pour ſe rendre agréables à Dieu; que n'ayant rien oublié, ne leur ayant rien caché de ce qui eſt néceſſaire pour ſe procurer ce bonheur, en pratiquant ce qu'il leur avoit ordonné dans le Pentateuque, ils rempliſſoient toutes les conditions de l'alliance que Dieu avoit bien voulu contracter avec eux par le miniſtere

(*a*) Baſnage, hiſt. Juifs, tom. 2. premiere partie, pag. 327.
(*b*) S. Luc chap. 4. ℣. 17.

de ſon ſerviteur Moïſe. Que tout le reſte n'étoit que des inventions humaines, que Dieu ne les ayant point ordonnées, ils n'étoient point obligés de s'y ſoumettre.

Dans cette diſpoſition d'eſprit les Sadducéens n'avoient point de raiſon de rejetter aucun des Livres de l'Ecriture du canon des Juifs qu'Eſdras avoit formé au retour de la captivité. Car on ne trouve dans les hiſtoriques, les moraux, ni les prophétiques, aucune pratique, aucune obſervance qui ne ſoit commandée dans les Livres de Moyſe. Ainſi en les recevant comme canoniques; ils ne s'engageoient à pratiquer que ce qui leur étoit ordonné dans le Pentateuque, qu'ils recevoient. On liſoit le Prophéte Iſaïe dans les portiques du Temple. On y liſoit donc auſſi les autres Prophétes, & bien vrai-ſemblablement tous les autres Livres du Canon. Si les Sadducéens n'euſſent reçu que le Pentateuque, il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'Hircan premier du nom & Ananus, l'un & l'autre Souverains Pontifes, l'euſſent ſouffert. Les Grands-Prêtres étoient Chefs de la Religion, & ils avoient en cette qualité droit de décider & de régler tout ce qui y avoit rapport.

Le Roi Demetrius avoit donné à Jonathas celui d'empêcher qu'aucun Juif n'eût un autre temple que celui de Jeruſalem (*a*). Céſar étendit davantage ou plutôt confirma en la perſonne du dernier Hircan le droit de décider toutes les queſtions qui pourroient regarder la Religion. Ainſi, maîtres pour le moins de la police extérieure du Temple, il n'eſt pas vrai-ſemblable que les Grands-Pontifes qui furent Sadducéens euſſent ſouffert qu'on lût dans ſes portiques des Livres qu'ils rejettoient.

Mais en recevant les vingt-deux Livres de l'Ecriture, les Sadducéens pouvoient ne pas donner à tous la même autorité; regarder le Pentateuque comme la régle de leur foi & de leurs mœurs, & s'édifier de ce qui étoit contenu dans les autres, ſans ſe croire obligés de s'en faire une régle de foi. La parabole d'Ezéchiel de ces oſſements déſſéchés que le Prophéte vivifia, eſt une preuve que le Prophéte croyoit l'immortalité de l'ame & la réſurrection des corps. Les Sadducéens qui ne croyoient pas le dernier, pouvoient la regarder comme ne contenant rien que de pieux, & le ſentiment qu'elle ſuppoſe comme n'ayant rien de contraire abſolument aux divines perfections de Dieu, ſans ſe croire obligés d'en faire un article de leur créance, ne trouvant pas que Moïſe l'ait enſeigné expreſſément dans le Pentateuque.

On peut ſupporter un ſentiment qu'on ne croit pas véritable, lorſqu'on n'y apperçoit rien de contraire à la foi. C'eſt ce ſemble la diſpoſition d'eſprit & de ſentiments où étoient les Sadducéens. Et Jeſus-Chriſt, qui ne pouvoit l'ignorer, ne cite que le Pentateuque pour prouver à un de leurs Docteurs la réſurrection des corps. Poſtérieurs au canon de l'Ecriture que Joſeph dit avoir été formé ſous le régne d'Artaxercès (*b*), il eſt difficile de penſer qu'ils aient oſé ſe ſoulever contre un réglement fait par toute la nation, & comme Joſeph ne les

(*a*) Antiquités Juives, Livre treiziéme, chapitre ſecond, numero trois.

(*b*) Liv. 14. chap. 10. num. 2.

accuſe que de rejetter les traditions des Phariſiens, on a lieu d'en inférer qu'ils ne rejettoient pas ce canon, qui avoit été formé avant qu'il y eût des Phariſiens chez les Juifs.

Bartolocci & les autres Sçavants qui croient que les Sadducéens ne recevoient des livres de l'Ecriture que le Pentateuque, inſiſtent ſur ce que Jeſus-Chriſt ne cite que ce Livre au Sadducéen de l'Evangile qui lui avoit propoſé une difficulté contre la réſurrection des corps. Sans oſer pénétrer le motif que Notre Seigneur a eu d'en uſer ainſi, comme le Pentateuque eſt le Livre de l'Ecriture que cette Secte reſpectoit davantage, & ſur lequel ſeul elle faiſoit profeſſion de former ſa foi, il eſt naturel que Jeſus-Chriſt l'ait allégué à ce Docteur préférablement aux autres Livres de l'Ecriture. Quoique nous recevions tous ceux que renferme le canon des Juifs & que nous les croyions compoſés par une inſpiration particuliere de Dieu, nous nous ſervons cependant plus volontiers du témoignage du Nouveau Teſtament, lorſque nous voulons prouver quelque article de foi, ou réfuter quelque erreur qui lui eſt contraire. Il y avoit ſans doute pluſieurs Sadducéens dans cette nombreuſe multitude de Juifs qui ſe trouverent à Jeruſalem lors de la deſcente du Saint-Eſprit, & que ſaint Pierre vouloit inſtruire dans le diſcours excellent qu'il leur fit ſur le grand myſtere qui venoit de s'accomplir. Cependant il ne leur cite que le Prophéte Joël & les Pſeaumes de David. L'autorité étoit propre à faire impreſſion ſur l'eſprit des Phariſiens & des autres Juifs; mais elle n'en eût fait aucune ſur celui des Sadducéens, s'ils n'avoient reçu des Livres de l'Ecriture que le Pentateuque.

REMARQUE. V.

La demeure ordinaire des Eſſéniens n'étoit pas dans les villes.

LES Eſſéniens demeuroient, ſelon Philon à la campagne, & ils avoient quelque éloignement pour les villes. On croit que Joſeph dit le contraire, & c'eſt dans ce ſentiment que M. Havercamp, Sig. Gelenius, Genebrard & M. d'Andilly ont traduit ce qu'il dit ici de leur demeure. M. Baſnage, prévenu que c'étoit ſa penſée accuſe Philon de s'être trompé, & prétend que comme c'étoit en Judée qu'étoient les Eſſéniens, Joſeph a du être mieux inſtruit que lui, qui demeuroit en Egypte, de ce qui les regardoit. Ce raiſonnement ſuppoſe qu'il n'y avoit des Eſſéniens qu'en Paleſtine, & je ne trouve pas que Joſeph le diſe. Philon reconnoit qu'il y en avoit en Judée & en Syrie, & pourquoi n'y en auroit-il pas eu à Alexandrie.

Mais avant que d'accuſer Philon de s'être trompé, le ſçavant Annalyſte eût du ſe mieux aſſurer du ſens de Joſeph. Il ſuppoſe qu'il dit qu'ils demeuroient dans les villes. C'eſt en effet ce que lui font dire ſes Traducteurs (*a*), mais ce n'eſt pas ce

(*a*) Je ne trouve point de preuves de ce que M. Baſnage dit que » c'étoit principalement en Egypte qu'ils avoient » leur retraite. » *Hiſtoire des Juifs*, Tome ſecond, ſeconde partie, pag. 513. » Ils ne demeuroient point tous dans » une ville. » *Pere Calmet*, diſſert. Eſſén. pag. 33.

qu'il dit. Il eſt rare de trouver πόλις, pour ſignifier demeure, habitation, οἴκημα, mais on le trouve, & c'eſt dans ce ſens que Joſeph le prend ici. Si on le prend dans la ſignification qu'il a ordinairement, l'Hiſtorien Juif dira. » Ils n'ont pas » une ſeule ville, mais ils demeu- » rent pluſieurs dans chacune. « Je ne m'arrêterai pas à relever l'abſurdité de cette penſée. Elle ſe ſent d'elle-même. Et il y a encore moins de ſens en quelque ſorte dans ce qu'il dit quelques lignes plus bas, ſi l'on rend πόλις par ville. » Il y a » dans chaque ville de cet inſtitut » un Officier chargé de recevoir » les étrangers. « On dit bien, il y a dans chaque maiſon de cet inſtitut un Officier prépoſé pour recevoir les hôtes. Mais un Ecrivain qui diroit : il y a dans chaque ville de cet inſtitut une perſonne pour recevoir les étrangers, parleroit pour ne ſe pas faire entendre.

Comment les Eſſéniens euſſent-ils fait leur occupation de cultiver la terre, s'ils étoient allés demeurer dans les villes ? Ce n'eſt pas dans les villes, c'eſt dans la campagne, que vont ceux qui veulent s'addonner à l'agriculture d'une maniére particuliere. Quelque rare que ſoit l'acception de πόλις, pour ſignifier demeure, maiſon, habitation, Joſeph n'eſt pas le ſeul qui l'ait pris en ce ſens. Héſichius dit πόλιν τὴν χώραν. C'eſt-à-dire que ce mot eſt quelquefois le ſynonime de χώρα. Julius Pollux (*a*) déſapprouve les Poëtes qui ont quelquefois dit πόλεις, pour κώμας, & Sreſicore appelle une ville ce qu'on nomme la demeure. Strabon (*b*), qui fait cette remarque, cite deux paſſages d'Euripide & un de Sophocle, dans leſquels ce mot ſignifie demeure en général.

REMARQUE VI.

Les Eſſéniens n'adoroient pas le ſoleil.

SCALIGER & Saumaiſe ont accuſé les Eſſéniens d'adorer le ſoleil. Pour augmenter le nombre de leurs accuſateurs, M. le Clerc s'eſt joint à ces Sçavants dans ſon hiſtoire des premiers ſiécles de l'Egliſe (*c*). C'eſt ſur ce que Joſeph dit ici, qu'ils prient le ſoleil de ſe lever, qu'ils forment leur accuſation. Qu'un Juif, à qui ſa Religion inſpire tant d'horreur pour le culte d'un être créé, faſſe un éloge magnifique d'une Secte qu'il dit adorer le ſoleil, cela ſe contrarie, & n'a aucune vrai-ſemblance. Cette réflexion eût du porter à bien examiner l'expreſſion de Joſeph avant que de le faire parler d'une maniere ſi peu conforme à ſa Religion.

1°. Il ne dit pas que les Eſſéniens adreſſoient au ſoleil des prieres particuliéres à leur inſtitut, mais des prieres de leur Nation πατρίους. Des prieres communes aux autres Juifs. Or il eſt certain que le corps de la na-

(*a*) Jul. Pollux, Liv. 9. chap. 4.
(*b*) Strabon, Liv. 8. pag. 546. Στενοχωροῦσι δὲ καλεῖ πόλιν τὴν χώραν πίσσαν λεγομένην.

(*c*) Elench. Tribær. chap. 18. *In ſolin. exercitat.* pag. 592. Hiſt. Euſeb. proleg. pag. 18. numero 4.

tion n'avoit pas de prieres communes qu'ils adreſſaſſent au ſoleil lorſqu'il ſe levoit. 2°. Ils faiſoient ces prieres devant ſoleil, comme s'ils l'euſſent voulu prier de ſe lever. La différence eſt du tout au tout: d'adreſſer des prieres au ſoleil en l'adorant, & de faire des prieres devant lui comme s'ils l'euſſent adoré. Ce qui a déterminé au premier ſens, c'eſt qu'on a cru que la particule εἰς, devant αὐλὸν, devoit ſe rendre par *ad*. Il eſt vrai que c'eſt ſon ſens ordinaire, mais elle ſignifie auſſi quelquefois *ante*. Le Tribun fit venir Paul (*a*), qu'il préſenta devant eux, καὶ καταγαγὼν τὸν Παῦλον ἔστησεν εἰς αὐτούς. Le premier ſens charge les Eſſéniens d'une idolâtrie formelle, & le ſecond ne tombe que ſur leur poſture, qui étoit telle, qu'ils ſembloient le prier de ſe lever ὡσ περιστησόμενοι τὴς ἀναλήψεως. » Les yeux & tout » le corps tournés vers l'Orient, » lorſqu'ils voyent le ſoleil ſe lever, » ils élévent leurs mains au Ciel, » ils prient de bien paſſer la jour- » née, de connoître la vérité & » d'avoir l'eſprit éclairé. « C'eſt des Thérapeutes que Philon (*b*) parle, mais l'inſtitut des deux ſectes avoit tant de conformité l'un avec l'autre, qu'on a lieu de préſumer que les Eſſéniens en faiſant leurs prieres devant le ſoleil levant n'avoient pas d'autres motifs que ceux que Philon prête aux Thérapeutes.

3°. Le nouvel Editeur de Joſeph eût pu profiter de la maniere dont M. le Clerc a rendu cet endroit (*c*), & ne pas traduire πάλιν δέ τινας εἰς αὐλὸν εὐχὰς, &c. par *patria quadam vota ei nuncupant*, mais *quasdam patrias in eum preces recitant*. Joſeph ne dit pas » que c'étoit au » ſoleil qu'ils adreſſoient des prieres » communes à la nation, mais qu'ils » faiſoient ces prieres devant lui. « 4°. Cet Auteur commence ce numero par dire que les Eſſéniens ſont très-religieux, & qu'ils ont un ſouverain reſpect pour Dieu. Ce qu'il ajoûte démentiroit bien un début ſi avantageux, s'il leur attribuoit dans la ſuite d'adorer le ſoleil.

Enfin Philon, qui paroît avoir bien connu les Eſſeniens, ne les charge point de cette impiété. » Ils » prient Dieu, dit-il, deux fois le » jour, le matin & le ſoir. Ils de- » mandent, lorſque le ſoleil ſe lé- » ve, un jour véritablement heu- » reux, & que leur eſprit ſe rempliſſe » d'une lumiére céleſte. « S'ils couvroient l'endroit où ils ſatisfaiſoient aux beſoins de la nature, pour que la lumiére du ſoleil ne fût pas ſouillée, ce n'eſt pas qu'ils cruſſent que cet aſtre fût un Dieu. Rien n'eſt plus commun que de trouver au milieu du Chriſtianiſme des perſonnes très-éclairées d'ailleurs & également éloignées de croire qu'il y ait rien de divin dans le ſoleil, dire cependant en le regardant ou en parlant de la lumiere de cet aſtre,

(*a*) Act. Apoſt. chap. 22. ℣. 30.

(*b*) Philon, pag. 903. *De vita contemplat.*

(*c*) M. le Clerc avoit dit quelques lignes auparavant, à l'occaſion de la pratique où étoient les Eſſéniens de ne point offrir de ſacrifices, qu'il ſoupçonnoit qu'elle leur étoit venue de quelques Juifs qui avoient conféré avec des Philoſophes Indiens en Perſe, & qui l'avoient apportée en Judée. *Quo fit ut ſuſpicor à Judæis nonnullis qui fortè cum Indis verſati fuerant in Babilonio regno cum eſſent, in Judæam allatum.* Je laiſſe au lecteur judicieux à qualifier ce ſoupçon. Je me contente de le lui rapporter. *Proleg.* Hiſt. Eccléſ. pag. 19.

c'eſt la lumiere de Dieu. D'ailleurs Θεὸς, quoique pris ſeul, ſignifie quelquefois le ſoleil. Ceux qui ſe ſont ſervi les premiers de cette expreſſion, pouvoient croire que cet aſtre étoit un Dieu, mais cette idée acceſſoire d'unir le ſoleil avec quelque choſe de divin s'eſt perdue dans la ſuite & ce terme n'a ſignifié en général que le ſoleil. Quand donc Joſeph rapporte que les Eſſéniens couvroient leurs ordures de peur de ſouiller les rayons τῦ Θεῦ, il ne prend pas ce mot dans ſon ſens général & ordinaire, & il veut dire ſeulement que c'étoit de peur de ſouiller les rayons du ſoleil que les Eſſéniens couvroient l'endroit dans lequel ils avoient ſatisfait aux beſoins de la nature. Auroit-il voulu regarder comme la portion la plus pure du Judaïſme une Secte qui auroit adoré la créature ? ἤδη δὲ τῦ Θεῦ περὶ δυσὶν ὥραις πρανέντος. » Le ſoleil » étant déja près de ſe coucher. « *Appien.* Guer. Puniq. pag. 115.

REMARQUE VII.

De quelques autres ſentiments qu'ont eu les Eſſéniens ou qu'on leur a attribués.

IL n'y a qu'un eſprit dérangé qui puiſſe croire que le ſerment en général eſt pire que le parjure. On attribue cependant ce ſentiment (*a*) à une Secte dont Philon & Joſeph font de grands éloges, & on le lui attribue, quoi qu'on liſe dans le dernier qu'on n'y eſt reçu qu'après avoir juré d'eſt obſerver les réglements. χεῖρον ne ſignifie pas toujours *pire*, plus *mauvais*. On ne le prend ſouvent que pour marquer *moindre*, *au-deſſous*. On a négligé de traduire τὶ qui eſt après χεῖρον, comme s'il ne ſervoit que pour ſoûtenir la période, & s'il n'avoit aucun ſens en cet endroit, mais il en a un, & c'eſt celui d'*un peu*, de *quelque peu* ſecundum quid. Gudare & Gobrias, rapporte Xenophon (*b*), ſe tendirent maîtres du Roi de Babylone. Ses Officiers moururent avec lui : les uns, en ſe défendant un peu, ὁ μὲν καλαβαλλόμενός τὶ, d'autres en s'enfuyant. Moyſe exhorte Joſué à ne pas paroître dans l'action au-deſſous de ce qu'on eſpéroit de lui (*c*). παρεκαλεῖ μηδὲν χείρονα φανῆναι καλὰ τὸ ἔργον, τῆς ὄψεως περὶ αὐτὸν ἐλπίδος (*c*). Si quelqu'un, dit Philon (*d*), a voué un des trois animaux que nous pouvons ſacrifier, il le doit ſacrifier ſans le pouvoir changer avec un *moins bon*, ou avec un meilleur.

Le ſentiment des Eſſéniens étoit donc d'éviter de jurer, perſuadés que le ſerment eſt peu au-deſſous du parjure ; que du ſerment au parjure, la diſtance n'eſt pas bien grande, & le pas gliſſant. C'eſt dans une penſée aſſez ſemblable qu'Atenagore dit : » Nous croyons que voir égorger un homme approche fort de l'égorger. La différence eſt grande, mais l'ancien Apologiſte de notre ſainte Religion la rapproche,

(*a*) Europ. ſçavante, décemb. 1718.
(*b*) Ciroped. Liv. 7. pag. 114.
(*c*) Antiq. Juiv. Liv. 3. chap. 2. contr. Apien. Liv. 2. pag. 486. num. 24.
(*d*) Μὴ ἀπαλαττόμενος μήτε χεῖρον κρείττονος μήτ' ἄμεινον χείρονος. *Special. leg.* pag. 744. *a.*

Idem, pag. 14. *ſub finem.*

Πλησίον εἶναι τὸ ἰδεῖν τὸν φονευόμενον, τῦ ἀποκτεῖναι νομιζόντας. *Legat.* pag. 312. *a. b.*

& met en quelque ſorte la vue & la commiſſion d'un meurtre au niveau l'un de l'autre, afin de donner de l'éloignement pour ces ſpectacles où les Gladiateurs s'égorgeoient. L'intention d'un Auteur qui force ainſi quelques-unes de ſes expreſſions, n'eſt pas de leur donner toute l'étendue de ſens qu'elles ont ordinairement, mais de donner de ce dont ils parlent la plus grande idée qu'on en puiſſe concevoir.

C'eſt une erreur, que le nom des Anges ou de quelques autres vertus céleſtes puiſſe par ſoi-même opérer quelque miracle ou quelque guériſon extraordinaire. Mais l'erreur n'a pas été particuliere aux Eſſéniens. Beaucoup de Payens, de Juifs & d'hérétiques des premiers ſiécles ont été dans ce ſentiment. Les fils du Prêtre Sceva voyant ou apprenant que les Apôtres (*a*) faiſoient de grands Miracles au Nom de Jeſus-Chriſt, crurent qu'il ſuffiſoit de prononcer ce ſaint Nom pour chaſſer les Démons du corps de ceux qu'ils obſédoient. Mais ils apprirent à leur confuſion, que c'étoit par la puiſſance & par l'autorité de Jeſus-Chriſt, & non par la ſeule prononciation de ſon Nom, que les Apôtres opéroient ces grands Miracles. Simon le Magicien avoit imaginé certaines puiſſances céleſtes, auxquelles il donnoit des noms barbares, & il prétendoit que perſonne ne pouvoit être ſauvé ſans ſçavoir ces myſteres (*b*).

D'ailleurs les Eſſéniens & les Téraputes pouvoient être dans un ſentiment que ſaint Jerôme touche dans ſon Commentaire ſur S. Matthieu, ſans rendre pour cela aucun culte prophane aux Anges. Nous apprenons de cet endroit » que tou» tes les créatures ſentent leur Créa» teur, car celles que Notre Sei» gneur a réprimées, & auxquelles » il a commandé, ſentent celui qui » leur commande : non dans le » ſentiment erroné des hérétiques, » qui prétendent que tout eſt ani» mé, mais par une impreſſion de » la Majeſté de leur Créateur, qui » leur rend ſenſible ce qui nous eſt » inſenſible à nous. « *Non errore hæreticorum qui omnia putant animantia ſed Majeſtate conditoris quâ apud nos inſenſibilia illis ſenſibilia fiunt.* Lib. 1. Comm. Matth. cap. 18.

On voit par Origène (*c*) qu'on invoquoit Dieu par les noms d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob : que ce n'étoient pas ſeulement des Chrétiens & des Juifs, mais tous ceux qui s'appliquoient à la magie & aux enchantements. Celſe étoit ſi perſuadé de l'efficacité des noms des vertus ſupérieures & des Démons, qu'il prétendoit que c'étoit par la connoiſſance de ces noms que les Chrétiens chaſſoient les Démons des corps dont ils s'étoient emparés. Un Auteur moderne (*d*) rapporte que le nom de Jeſus-Chriſt eſt ſi reſpectable aux Turcs, qu'ils s'en ſervent comme d'un amulet très-efficace contre toute ſorte de fâcheux accidents. Il y a eu même quelques Chrétiens qui ſe ſont laiſſés aller à cette ſuperſtition, de croire pouvoit faire des choſes miraculeuſes par le moyen des noms des Anges. Erreur

(*a*) Act. Apoſt. chap. 19 ℣. 15.
(*b*) S. Epiphan. adverſ. hæreſ. Liv. 1. pag. 58. *c. d.*
(*c*) Liv. 4. contre Celſe, pag. 326, & 327. *Idem*, Liv. 1. numero 22.
(*d*) *Ibid.* Liv. 1. numero 6.
(*e*) Schikard. *Proemium regum Perſiæ.*

que

que le troiſiéme Concile de Laodicée fut obligé de condamner par ſon troiſiéme Canon, lorſqu'il défend aux Chrétiens de nommer les Anges, comme de croire que leurs noms aient par eux-mêmes quelque efficacité. ὅτι δεῖ χριστιανὸς .... ἀγγέλους ὀνομάζειν. Et le faux Clément, en comptant entre les grands avantages qu'a l'homme, celui de connoître les noms des Anges, a du reconnoître qu'ils avoient par eux-mêmes quelque efficacité, quelque vertu (*a*).

Scaliger & quelques autres Sçavants prétendent que les Eſſéniens offroient des ſacrifices dans leurs Semmées. Mais Philon dit expreſſément qu'ils n'immoloient point d'animaux. L'expreſſion de Joſeph n'eſt pas ſi marquée. Car il ſe contente de dire en général qu'ils ne ſacrifient point, & l'on veut que ce ne fut, ſelon lui, que dans le Temple qu'ils n'offroient point de ſacrifices. Mais ce qu'il ajoûte » parce » qu'ils croyent avoir des purifica- » tions plus parfaites, « ne peut pas ſe concilier avec cette interprétation. Un veau, un chevreau, un mouton, ſacrifiés dans leurs Semmées, étoient-ils plus capables de ſanctifier que ces mêmes animaux immolés dans le Temple ? Ce que Joſeph dit, que ces Religieux ſacrifioient en eux-mêmes, en leur particulier ἐφ' ἑαυτῶν, exprime bien ce que les premiers Chrétiens répondoient aux Payens qui leur reprochoient de ne pas offrir de ſacrifices. Nous n'immolons point à la vérité d'animaux, c'eſt nous-mêmes que nous ſacrifions au vrai Dieu, σφὰς αὐτὸς ἱερεύοντες (*b*).

De deux des Sçavants qui ont ſuivi Scaliger, le Pere Calmet & (*c*) M. Baſnage, le premier fait dire à Joſeph » qu'ils n'offroient point de » ſactifices dans le Temple de peur » de ſe ſouiller par le commerce » avec les autres hommes qui s'y » trouvent. « Je ne trouve rien de ſemblable dans Joſeph (*d*). Je n'y trouve pas davantage ce qu'avance M. Baſnage, » que Joſeph dit préciſément le contraire de Philon. » Car il aſſure qu'ils n'offroient pas » de ſacrifices dans le Temple, de » peur de s'y profaner, mais qu'ils » le faiſoient chez eux. « La même raiſon auroit du les empêcher de faire des voyages, & ils en faiſoient. Ils avoient beſoin de la permiſſion de leur Supérieur pour faire donner quelque choſe à leurs parents ; elle ne leur étoit pas néceſſaire pour ſoulager les malheureux. Mais dans l'un & l'autre cas, ils étoient obligés de communiquer avec des perſonnes qui n'étoient pas de leur inſtitut. L'Eſſénien qui prédit la mort d'Antigone étoit à Jeruſalem lorſqu'elle arriva, & il y avoit des Diſciples, & ne ne fut pas dans ſon Semnée, que l'Eſſénien Manahem annonça à Herode qu'il ſeroit un jour Roi. Ce que M. Prideaux aſſure que les Eſſéniens enſeignoient que l'ame » ne » ſortoit jamais de l'état d'immor- » talité où elle entroit au ſortir de » ce monde pour rentrer dans » ſon propre corps ou dans un

(*a*) ἀγγέλων ὀνόματα γνωρίζειν. Hom. 5. num. 36.

(*b*) S. Clement. Alexand. Stromat. Liv. 7. chap. 836.

(*c*) Diſſert. ſur les Sectes des Juifs Baſnage. hiſt. Juifs, Liv. 20. pag. 533.

(*d*) Antiq. Juiv. Liv. 13. chap. 11. num. 4. Liv. 15. chap. 10. num. 5. Hiſt. Juifs Liv. 20. pag. 533.

trouve rien dans Joseph (a) qui donne lieu de les accuser » de différer des » Pharisiens dans le grand article » de la vie avenir & dans la résur- » rection des morts.

REMARQUE VIII.

Si les traits dont Philon caractérise les Térapeutes ne sont pas assez marqués pour y reconnoître certainement un Chrétien, ils le sont assez pour y méconnoître un Juif.

QUOIQUE Joseph n'ait point parlé expressément des Térapeutes, il n'est pas vrai-semblable qu'il ait ignoré cette Secte. Les Térapeutes, selon Philon, étoient répandus dans tout l'Empire, & leur vie singuliere, par sa régularité & son austérité, étoit trop frappante, pour qu'un auteur qui écrivoit l'histoire de sa nation, ou ne les ait pas connus, ou n'ait pas jugé à propos d'en parler, sur-tout après avoir fait connoître les trois Sectes qui avoient partagé les sentimens de la Nation. C'étoit une histoire générale que Joseph donnoit au Public, & un détail circonstancié de l'institut des Térapeutes tel que l'a donné Philon dans un traité particulier, ne devoit pas naturellement entrer dans une histoire générale, il a pu croire qu'il suffisoit de faire connoître les pratiques particuliéres des uns & des autres sous le nom général d'Esséniens. Ce qui donne lieu de le présumer, c'est qu'il reconnoît deux sortes d'Esséniens : les mêmes en général, & en cela seulement différents, que les uns se marioient & les autres gardoient le célibat. Il a pu croire qu'il lui suffisoit de remarquer cette différence, sans ajoûter qu'on appelloit Térapeutes ceux qui ne se marioient pas.

Les Térapeutes ont paru à quelques Sçavants avoir fait une Secte différente des Esséniens. D'autres au contraire, soutiennent qu'ils ne faisoient avec eux qu'un même corps, & que la seule différence qu'il y avoit entre eux, consistoit en ce que les premiers portoient la perfection de leur institut plus loin que les derniers. Ce qu'on peut éclaircir par ce qu'on appelle dans quelques ordres Religieux, ceux de la commune observance & les réformés, quoique les uns & les autres ne fassent qu'un même institut, qu'un même ordre.

M. de Valois, qui fait des Esséniens & des Térapeutes deux corps & deux instituts différents, prétend le prouver par ce qu'il fait dire à Philon, que les Esséniens n'étoient que dans la Palestine & la Syrie, au lieu qu'il y avoit des Térapeutes par toute la terre. Mais ce Sçavant lui fait dire ce qu'il ne dit pas. Il dit seulement (c) » que la » Palestine & la Syrie ne sont pas

(a) Histoire des Juifs, Tom. 4. page 79. 118.

(b) M. Basnage, Histoire des Juifs, Tom. 2. Part. 2. pag. 649.

(c) *Quod omnis probus sit liber*, pag. 876. εἰ δὲ ἡ Παλαιστίνη ἡ Συρία ὀλίγοι τινες παρ' αὐτοῖς ὄνομα Ἐσσηνοὶ πλείους ὑπὲρ τετρακισχιλίους κατ' ἐμὴν δόξαν, ἐκ ἀκριβοῦς τύπῳ διαλαχόντες ἱλαρωτάτῃ παρώνυμοι ὁσιότητος, ἐπειδὴ κἂν τοῖς μάλιστα θεοῦ γεγόνασιν.

» privées de cette ſorte de perſon-
» nes qui s'appliquent plus parti-
» culiérement à la piété. « La propoſition n'eſt pas excluſive, & lorſque l'on dit qu'il y a des Religieux d'un certain ordre en France, on ne nie pas qu'il n'y en ait dans d'autres Royaumes.

Philon s'exprime d'une maniére ſi peu naturelle & ſi guindée, qu'on ne voit pas, bien ſouvent, ce qu'il veut dire. Il paroît cependant au travers des expreſſions forcées dont il enveloppe ſa penſée, que Θεραπευταὶ ne veut pas tant dire chez lui un inſtitut particulier que des perſonnes qui font une profeſſion plus marquée de piété. Après avoir raconté que la Paleſtine & la Syrie n'étoient pas privées de ces ſortes de perſonnes, il ajoûte : » Il y en
» a qu'on appelle Eſſéniens, qui
» ſont, autant que j'en puis juger,
» au nombre de plus de quatre mil-
» le. La Langue Grecque n'a point
» de mot qui puiſſe marquer exac-
» tement qu'ils prennent leur nom
» de leur vie Sainte, & en effet
» ce ſont d'excellents ſerviteurs de
» Dieu. « L'endroit eſt très obſcur. Si j'ai été aſſez heureux que d'en ſaiſir le ſens, ſelon Philon, les Térapeutes & les Eſſéniens n'étoient point deux inſtituts, deux corps de Religieux différents, mais le même dans lequel ceux qui ſe diſtinguoient davantage s'appelloient Térapeutes. Et ceux, ce me ſemble, qui liront avec quelque attention, mais ſans préjugé, le commencement du traité de la vie contemplative, n'en jugeront pas autrement.

Euſebe & quelques autres anciens Peres, ont cru qu'ils faiſoient profeſſion du Chriſtianiſme, & ce ſentiment avoit été embraſſé généralement par tous les Auteurs Chrétiens (*a*) qui avoient eu occaſion de parler de cette Secte, juſqu'à J. Scaliger, qui l'a le premier attaqué, & qui a été ſuivi par quelques Catholiques & par pluſieurs Proteſtants. Le Pere de Montfaucon ayant donné en 1709. une traduction du traité dans lequel Philon parle des Terapeutes, il y joignit des obſervations pour prouver qu'ils avoient été Chrétiens. Les Sçavants Journaliſtes de Trévoux, en faiſant l'extrait de cet Ouvrage, féliciterent le Public littéraire de ce que la critique, qu'on n'avoit guere employée depuis la renaiſſance des Lettres qu'à renverſer & à détruire, rentroit dans tous ſes droits & que ſi elle n'avoit guerre eu juſques-là pour objet que d'ôter à l'erreur l'apparence de vérité qu'elle affecte, elle alloit déſormais déchirer le voile de fauſſeté dont la prévention ou

(*a*) Scaliger, *Emendat. Tempor.* liv. 6. Annal. Baron. pag. 47. Blondel. Jean Joac. Longius fit imprimer en 1721. une diſſertation pour prouver que les Térapeutes n'avoient aucun caractere de Juifs. Car. Zinckius écrivit en 1724. contre cette Diſſertation, & ſon ouvrage fut imprimé à Lipſick. M. Cupper avoit deſſein d'écrire contre le Chriſtianiſme des Terapeutes. [Act. Leipſick, 1741. pag. 205. *celebr. viror. Epiſtolæ.*] mais il ne l'a pas fait. Loin de les reconnoître pour Chrétiens, un Sçavant d'Allemagne prétend que c'étoient *Judæos phanaticos qui à verbis legum Moſaicarum diſcedendum, atque ritus illis ſancitos, ex preſcripto religionis quam ſibi temere finxerant, putaverint eſſe exponendos.* Joſeph. Laur. Moshemii. Inſtitut. Hiſt. helmſtadii 1739. *in*-4°. On a une Diſſertion de M. Baſnage dans le ſecond Tome de ſon Hiſtoire des Juifs, pour prouver que les Terapeutes n'avoient pas été Chrétiens.

l'eſprit de parti tâchent de couvrir la vérité. Mais M. le Préſident Bouhier ayant écrit en 1712. contre ce ſentiment, on crut voir la défaite du ſçavant Bénédictin, & on décerna les honneurs du triomphe au ſçavant Magiſtrat. Une oppoſition de ma part ſeroit très-indécente : je ne puis cependant m'empêcher de remarquer, que ſi des traits dont Philon peint les Terapeutes, il en eſt quelques-uns qui conviennent mieux à des Juifs qu'à des Chrétiens, il y en a davantage qui ne conviennent qu'à des perſonnes qui font profeſſion de la Religion Chrétienne.

On ne reconnoît point le Juif dans cette profeſſion publique du célibat. On ne trouve aucune trace de cette pratique dans l'Ancien Teſtament, & la virginité n'y eſt point repréſentée comme un état plus parfait que le mariage. Quelques particuliers par goût, par inclination ou par l'arrangement de leurs affaires, peuvent ne vouloir pas ſe marier. Mais ce qu'il n'eſt pas facile de concevoir, c'eſt qu'une infinité de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe s'interdiſent un état que la Loi qu'ils ont reçue de Dieu bénit particulierement, pour en embraſſer un, comme plus parfait, dont leurs ancêtres ne leur ont point donné d'exemple ; auquel leurs Loix ne les portent en aucune façon : qu'elles couvrent même en quelque ſorte d'opprobre, en faiſant regarder la ſtérilité comme une punition, & la fécondité au contraire comme une bénédiction de Dieu.

2°. Après avoir mis leur bien en commun, les Eſſéniens choiſiſſoient des Miniſtres des Autels (*a*) pour en avoir ſoin, le faire valoir & leur en procurer les choſes néceſſaires à la vie. Les Prêtres & les Miniſtres des Autels chez les Juifs ſe regardoient d'un ordre ſupérieur à celui de tous ceux de la Nation qui n'étoient pas ſur le thrône. C'étoit le ſaint Miniſtere (*b*) qui donnoit chez eux la haute naiſſance, & qui faiſoit regarder les perſonnes qui l'exerçoient comme les autres peuples regardent celles qui ſont dans les grandes charges & dans les grands emplois de l'Etat. Dans une telle prévention, il n'y a nulle apparence que des Prêtres Juifs aient voulu ſe mettre aux gages de gens que rien ne diſtinguoit du commun que leur maniere ſinguliere de vivre. Auſſi ne liſons-nous rien dans l'Ecriture, & Joſeph ne raconte rien qui donne lieu de penſer que des Prêtres Juifs ſe ſoient mis au ſervice de ſéculiers pour adminiſtrer & régir leur temporel. Mais ce qui eſt contraire à ce que nous connoiſſons des uſages & des coutumes de ce Peuple, indique bien naturellement l'ordination que les Apôtres firent de ſept Diacres, pour diſtribuer aux premiers fidèles le bien qu'ils apportoient aux pieds des Apôtres. Il ſemble, de la maniere dont ſaint Luc parle de cet établiſſement, qu'il étoit nouveau & ſingulier, & il n'eût été ni l'un ni l'autre, s'il eût été d'uſage chez les Eſſéniens.

3°. Si παρακλητικὸν ſignifie des Hymnes pour chanter devant un Autel, comme l'a traduit le Pere de Montfaucon, & on ne voit pas de raiſon de le conteſter, ç'en eſt une

(*a*) Antiq. Juiv. Liv. 18.
(*b*) Joſeph, *vita ſua.*

de croire que ſi les Terapeutes étoient Juifs de naiſſance, ils ne l'étoient plus de Religion. Ce Peuple n'avoit point d'Autel dans ſes Synagogues ni dans ſes proſeuques, & il croyoit qu'il ne lui étoit pas permis d'en avoir ailleurs que dans le Temple. On peut objecter que c'étoit devant ſon Autel qu'ils chantoient ces Hymnes. Mais outre qu'il falloit être de la Tribu de Lévi pour avoir droit de les y chanter, & qu'il n'eſt pas croyable que toute cette grande multitude d'Eſſéniens & de Terapeutes en fuſſent, Joſeph dit expreſſément des Eſſéniens qu'ils s'interdiſoient l'entrée du Temple (*b*). Ces Hymnes étoient particuliéres aux Terapeutes, & on peut aſſurer que celles qui ſe chantoient dans le Temple étoient communes à toute la Nation. Philon ne dit point s'ils alloient quelquefois adorer Dieu à Jeruſalem, ni s'ils y alloient offrir des Sacrifices. Mais il ſemble qu'ils étoient en cela dans la même pratique que les Eſſéniens, & que cet Auteur n'a cru devoir parler que de ce qui leur étoit particulier.

4°. Le grand éloignement des Juifs qui demeuroient en Perſe, en Egypte, en Syrie, en Aſie, en Grece, & en Italie, les diſpenſoit de ſe rendre trois fois l'année à Jeruſalem pour y offrir des Sacrifices. Mais un Juif pouvoit-il regarder comme une pratique ſainte & agréable à Dieu, de ſe faire une loi de n'aller jamais au Temple & de n'y offrir jamais de Sacrifices ? Pouvoit-il ſe faire une dévotion de ne pas pratiquer ce que Dieu leur avoit ordonné par ſon ſerviteur Moïſe ? Pluſieurs Juifs s'aſſemblent dans la Judée (*b*), y forment une ſociété pour pratiquer plus parfaitement la Loi de Moïſe, & font en même temps une profeſſion publique de déſobéir à Dieu, en n'allant jamais au Temple, quoiqu'il le leur eût ordonné. Cela ſe conçoit-il ?

On ne conçoit pas davantage ; que le motif que Joſeph donne aux Eſſéniens de s'interdire l'entrée du Temple, puiſſe convenir en aucune façon à un Juif, ou plutôt on conçoit clairement qu'il ne lui peut pas convenir. » C'étoit qu'ils avoient » un moyen plus efficace de ſe ſanc- » tifier, & c'eſt pourquoi ils le fai- » ſoient en leur particulier. « Il n'y a qu'un Chrétien qui puiſſe trouver dans la participation aux Sacrements de ſa ſainte Religion des moyens de ſe ſanctifier infiniment plus efficaces que ceux que préſente le Judaïſme à ceux qui en font profeſſion. Qu'un Juif qui n'a pas renoncé à ſa Religion ſe perſuade d'avoir d'autres moyens de ſe ſanctifier & de ſe rendre agréable à Dieu que ceux que Moïſe lui avoit donnés par ſon ordre, cela implique, & les Eſſéniens & les Terapeutes euſſent été de vrais fanatiques, comme les appelle Moshemius, ſi perſévérant dans le Judaïſme, ils euſſent prétendu faire une choſe agréable à Dieu, que de ne pas entrer dans ſon Temple, & avoir chez eux des moyens plus propres pour ſe ſanctifier que ceux qu'il leur avoit donnés par le miniſtere de Moïſe.

5°. Mais Philon & Joſeph reconnoiſſent, & avec éloge, les Eſſéniens & les Térapeutes pour Juifs ;

(*a*) εἰργόμενοι τῶ κοινῶ τεμενίσματος. Antiq. Juiv. Liv. 18.

(*b*) Philon dit que les Terapeutes étoient répandus ſur toute la terre, & Joſeph aſſure qu'il y avoit plus de quatre mille Eſſéniens en Judée.

ſe faire un mérite de n'aller jamais au Temple & de n'y point offrir de Sacrifices, n'eſt donc pas une preuve que l'on n'eſt pas de cette Religion. La concluſion ſeroit juſte, ſi l'on n'avoit pas de preuve que ces deux Auteurs louent & approuvent quelquefois ce qu'un Juif, qui penſe conſéquemment aux principes de ſa Religion, doit néceſſairement condamner. L'un & l'autre ne ſont occupés qu'à relever le mérite de leur Nation. Pleins de cet eſprit de parti, ils ne penſent qu'à ſaiſir à droite & à gauche tout ce qu'ils croyent lui faire honneur, ſans faire attention ſi ce qu'ils comblent d'éloges n'eſt pas contraire à la Loi. Joſeph, par exemple, & Philon(*a*), rapportent avec approbation, que les Eſſéniens croyoient qu'il étoit injuſte d'avoir des eſclaves. La Loi cependant le permettoit. Et que peut-on penſer d'Ecrivains qui louent un ſentiment qui condamne comme injuſte ce que ſa Loi permet ? Un Juif pouvoit, par un ſentiment d'humanité, ne vouloir pas ſe ſervir d'eſclaves ; mais prétendre que cela eſt injuſte, c'eſt ce qu'il ne pouvoit pas, ſans accuſer la Loi de permettre l'injuſtice, & renoncer par conſéquent à ſa Religion. C'étoit au Chriſtianiſme qu'il étoit réſervé d'apprendre au genre humain, qu'étant tous créatures du même Dieu, il étoit dur d'ôter à ſon ſemblable ce qu'il donnoit à tous, & de le dépouiller d'un bien auſſi précieux que la liberté.

On eſt frappé de ce qu'il n'eſt fait mention des Eſſéniens dans aucun endroit du Nouveau Teſtament, quoi qu'au rapport de Joſeph, leur nombre ſe montât à plus de quatre mille. La raiſon, ſelon quelques Sçavants, en eſt, que comme ils ne s'étoient jamais joints aux Phariſiens & aux Sadducéens dans la perſécution qu'ils faiſoient à Jeſus-Chriſt, les Apôtres ni les Evangéliſtes n'avoient eu aucune occaſion d'en parler. Mais n'auroient-ils pas pû aſſiſter aux prédications du Sauveur du monde, être témoins & admirateurs des grandes merveilles qu'il opéroit, aller, comme quelques Phariſiens & Sadducéens, recevoir le Baptême de ſaint Jean-Baptiſte ? Ce qu'on ajoûte, que comme ils vivoient dans le déſert, ils ne prenoient aucune part à ce qui ſe paſſoit dans le monde, ne ſatisfait pas davantage. Judas, qui avoit prédit qu'Antigone mourroit un certain jour à la Tour de Straton, étoit dans les ſacrés portiques ou aux environs, lorſqu'il témoignoit à ſes diſciples le chagrin où il étoit de voir que l'évenement ne juſtifioit pas ſa prédication (*b*). Et Manahem, qui prédit un jour à Hérode, lorſqu'étant enfant il alloit à l'école, qu'il ſeroit Roi, ne lui fit pas cette pré-

(*a*) » Ils n'ont aucun eſclave .... » Ils condamnent les maîtres, non-ſeulement comme injuſtes & ruinant la » piété, mais comme des impies qui » renverſent les loix de la nature, qui, » comme une bonne mere, donne la » naiſſance à tous les hommes & les » nourrit comme des freres. δῦλές τε παρ' αὐτοῖς οὐδὲ εἷς ἐστι .... καὶ κατηγοροῦσι τῶν δεσπότων, οὐ μόνον ὡς ἀδίκων ὀτιδήποτε λυμαινομένων, ἀλλὰ καὶ ὡς ἀσεβῶν θεσμὸν φύσεως ἀναιρούντων ὃς πάντας ὁμοίους γενέσθαι καὶ τρέψασα μητρὸς δίκην ὡς ἀδελφοὺς γνησίους. Philon, *quòd omnis probus*, pag. 877. » Ils ne ſe ſervoient » point d'eſclaves, perſuadés qu'il eſt » contre la nature d'avoir des domeſ» tiques. « ἡγούμενοι συνόλως τὸν θεραπεύειν κτᾶσθαι παρὰ τὸν φύσιν, *Vit. contemp.* pag. 900.

(*b*) Guer. Juifs, Liv. 1.

diction dans ſon ſemnée, ni l'Eſſénien Simon dans ſon déſert, quand il expliqua le ſonge d'Archelaüs, & entre les différens Officiers que le Sénat de Jeruſalem envoya au commencement de la guerre commander dans les Provinces, on trouve un Eſſénien nommé Jean, Commandant la Toparchie de Thamna. *Guer. Juifs*, Liv. 2. chap. 20. num. 4.

Cependant Joſeph dit expreſſément, & on n'a aucune raiſon de l'accuſer d'avoir bleſſé la vérité, qu'il y avoit ſous le Grand-Prêtre Jonathas une Secte d'Eſſéniens, comme de Phariſiens & de Sadducéens, mais elle pouvoit avoir été détruite dans les grandes guerres dont la Judée fut affligée depuis le regne d'Hircan juſques vers le milieu de celui d'Herode, ou être réduite à un ſi petit nombre du temps de Notre-Seigneur, qu'à peine en étoit-il reſté quelqu'un. Joſeph raconte que dans la guerre que les Juifs eurent avec les Romains » ils donne-» rent en toute occaſion des preuves » du plus grand courage. Car ni les » roues, ni les gibets, ni tous les » ſupplices qu'on leur fit ſouffrir, » ne les purent jamais forcer de « parler mal de leur Inſtituteur.... » ... Ils rioient au milieu des tour-» ments & railloient leurs bour-» reaux. « Les Eſſéniens n'avoient-ils donc donné aucune preuve de leur courage depuis le Pontificat de Jonathas ? Et s'ils en avoient donné, pour quoi cet Auteur n'en dit-il rien ? Ils n'en donnent que long-temps après la mort de Jeſus-Chriſt, cela dit beaucoup.

6°. Dans les guerres que les Romains eurent avec les Juifs depuis les diviſions d'Hircan & d'Ariſtobule, on ne voit pas qu'ils les ayent jamais maltraités à cauſe de leur Religion. Tire ne leur en fit jamais un crime, & dans toutes les exhortations qu'il leur fit faire de ſe rendre, ni dans toutes les promeſſes qu'il leur fit de leur pardonner leur révolte, il n'eu attacha jamais le pardon à la néceſſité de changer de Religion. Pourquoi Joſeph ne dit-il pas qu'on ne put arracher aux Eſſéniens une ſeule parole contre Moïſe, ou contre notre Légiſlateur ? Car cette expreſſion vague *contre leur Légiſlateur*, donne lieu de croire que ce n'étoit pas contre Moïſe qu'on vouloit les forcer de parler. Contre qui donc ? Contre leur Légiſlateur, & un Juif pouvoit-il en avoir un autre que Moïſe ? C'eſt un énigme dans le ſentiment de ceux qui croyent que ces Eſſéniens étoient Juifs, mais dont le mot ſe préſente de lui-même dans celui de ceux qui conjecturent qu'ils étoient Chrétiens.

Perſonne n'ignore les cruels ſupplices qu'ont ſoufferts les Martyrs, pour ne pas renier Jeſus-Chriſt, ce que Philon dit, que les perſécuteurs des Eſſéniens, après avoir employé les plus grands tourments pour les forcer à parler contre leur Légiſlateur, changeoient de méthode, leur parloient avec bonté, & cachoient ſous une voix douce leurs cruels deſſeins, & ce que Joſeph ajoûte ; qu'ils rioient au milieu des tourments décele ſi bien un Chrétien & la conduite que tenoient les perſécuteurs envers les Martyrs, qu'on croit lire quelque endroit de leurs actes (*a*).

(*a*) Comme les premiers Chrétiens étoient Juifs, qu'ils pratiquoient le gros de la Loi ; ſi j'oſe m'exprimer ainſi, & que leur vie étoit exemplaire, Philon &

7°. M. Murarori nous a conſervé une Lettre de l'Empereur Julien, dans laquelle il ordonne aux habitants d'Alexandrie delui envoyer un obéliſque que l'Empereur Conſtantin avoit eu deſſein de faire tranſporter à Conſtantinople. Ce Prince ajoûte, que des Terapeutes dormant deſſus, cette ſuperſtition étoit pour lui une forte raiſon de le faire enlever. Toutes les apparences ſont ; que c'étoient des Chrétiens qui dormoient ſur cet obeliſque. Julien s'occupoit peu de ce que pouvoient faire les Juifs. Il favoriſoit même en quelque ſorte leur Religion, puiſqu'il les exhortoit a rebâtir le Temple. Il ne pouvoit donc pas être choqué, & regarder comme une ſuperſtition qu'ils dormiſſent ſur une colonne qui étoit tombée à terre. Mais ſa graude attention étoit d'obſerver la conduite des Chrétiens, dont il avoit juré la ruine, il y avoit donc dans le quatriéme ſiécle de l'Egliſe des Chrétiens à Alexandrie qu'on appelloit Terapeutes, & c'eſt une grande préſomption que ceux qu'on appelloit ainſi du temps de Philon l'étoient également. Car il eſt peu croyable qu'un nom affecté, & comme conſacré à ſignifier une Secte de Juifs, ait été donné dans la ſuite aux Chrétiens d'Alexandrie, ſur-tout dans une ville où l'on ne pouvoit ignoter la différence des deux Religions.

8°. Le témoignage de l'Auteur du petit Dictionnaires des Héréſies, qu'on a attribué à ſaint Jetôme, n'eſt pas d'un grand poids : je crois néanmoins pouvoir remarquer que les Eſſéniens, ſelon lui, diſoient que le Chriſt leur avoit enſeigné à s'abſtenir de tout. Il eſt clair qu'*Eſinei* eſt une faute de Copiſtes, & que c'eſt des Eſſéniens qu'il veut parler. *Eſineidicunt Chriſtum docuiſſe illos omnem abſtinentiam.* Quelque inconnu que ſoit cet Auteur, & quelque mince que ſoit ſon autorité, il avoit probablement lu dans quelque Ancien ce fait, ou il l'avoit appris de quelques-uns de ces Hérétiques, qui par le mélange qu'ils faiſoient du Judaiſme & du Chriſtianiſme, n'étoient ni Chrétiens ni Juifs. Ils reconnoiſſoient cependant Notre-Seigneur pour le Meſſie, puiſqu'ils avouoient qu'il leur avoit appris l'abſtinence, & c'étoient, ſi l'on peut donner quelque créance à cet inconnu, des deſcendants des Eſſéniens qui reçurent la Foi à la naiſ-

Joſeph, toujours attentifs à s'approprier tout ce qui pouvoit faire honneur à leur nation, les regarderent comme en étant. Leur erreur ſe communiqua aux Payens. Cela ne ſe conteſte pas à l'égard des derniers, & je ne le remarque que pour indiquer un endroit de Tacite auquel je ne ſçache pas qu'on ait fait attention. » Le premier ſentiment dont » on prévient les Juifs ...., eſt de n'a» voir point d'attachement pour leur » Patrie, & nulle conſidération pour » leurs parents, leurs femmes & leurs » enfans. « Les Juifs ont toujours été extrêmement attachés à leur Patrie, & ils ont eu pour leurs peres, leurs femmes & leurs enfans autant d'affection qu'aucun autre peuple. Ces traits ne conviennent qu'aux Chrétiens, à qui Jeſus-Chriſt ordonne de tout quitter pour le ſuivre. Mais Tacite les eût-il attribués aux Juifs, s'ils ne s'étoient fait honneur de reconnoître pour être de leur Religion, des gens qui ſe diſtinguoient par un ſi grand détachement ? *Nec quicquam priùs imbuuntur quàm exuere patriam, parentes, liberos, fratres & vilia habere.* Hiſt. Liv. num. 5.

(a) *Philo. quod omnis*, &c. pag. 878, Joſeph, Guer. Juifs, Liv. 2. chap. 8, numero 10.

(b) Anecdot. Grec. Padoue, 1709. 4.

ſance

ſance de l'Egliſe, ſans diſcontinuer de pratiquer les obſervances de la Loi. L'Egliſe, toujours remplie de condeſcendance & de charité pour la foibleſſe de ſes enfants, crut pouvoir ſouffrir pendant quelque temps ce mélange injurieux à ſa Religion. Mais ayant jugé dans la ſuite le devoir défendre, ces Eſſéniens n'ayant pas voulu lui obéir, elle les retrancha de ſa communion (*a*).

9°. M. de Tillemont remarque avec raiſon, dans ſa troiſiéme note ſur ſaint Marc, que ce que l'on peut objecter de plus fort contre le Chriſtianiſme des Terapeutes, eſt de concilier la prédication de ſaint Marc en Egypte avec le temps où l'on ſuppoſe que Philon a écrit ſon Traité de la vie contemplative. M. Baſnage (*b*) propoſe la difficulté avec la confiance d'une perſonne qui croit qu'il n'eſt pas poſſible d'y répondre d'une maniere qui ſatisfaſſe. Ce que l'on va remarquer fera, ce ſemble, voir le contraire.

Ce ne fut qu'en 49. que ſaint Marc alla prêcher l'Evangile dans le Pentapole, & Philon fut député neuf ans auparavant à l'Empereur Caligula. Ce ſont deux faits dont on convient. Philon ſe donne de l'âge, dans la relation de ſa députation à Caius, & M. Baſnage en infére que le Traité que l'on vient d'indiquer a été compoſé avant 40. & par conſéquent avant qu'il pût y avoir des Tetapeutes en Egypte, puiſque, comme l'on vient de le remarquer, ſaint Marc n'y alla prêcher qu'en 49. Mais, ſe *donner de l'âge* eſt une expreſſion aſſez communément relative, & dont le ſens dépend des circonſtances dans leſquelles on s'en ſert, & de l'âge des perſonnes relativement auxquelles on l'employe.

La maniere dont Caligula répondit d'abord aux Députés que les Juifs d'Alexandrie lui avoient envoyés, fit croire à ceux qui ſe trouverent à l'audience qu'il leur ſeroit favorable, mais je crus, dit Philon, en mieux juger, à cauſe de mon âge & de la connoiſſance que j'avois des affaires. Ces Juifs, qui ſe promirent un heureux ſuccès de la maniere dont l'Empereur avoit reçu leurs Députés, pouvoient être de jeunes gens, & une perſonne de quarante ou cinquante ans peut dire avoir de l'âge par rapport à ceux qui n'en ont que vingt ou trente. M. Baſnage prétend qu'on ne peut pas conteſter, » que Philon ne par-
» loit dès l'an 40. de Jeſus-Chriſt,
» de lui-même que comme d'un hom-
» me qui avoit vécu *long-temps*, à
» qui l'âge avoit blanchi les che-
» veux, & auquel une longue ex-
» périence avoit fait reconnoître la
» ſageſſe de la providence dans la
» direction des événemens. « Si l'on veut ſe donner la peine de conſulter l'endroit où Philon doit dire cela, que je cite à la marge (*c*), on ſe convaincra qu'il ne s'y donne point pour un homme » qui avoit
» vécu long-temps, à qui l'âge avoit
» blanchi les cheveux, & auquel
» une longue expérience avoit fait

(*a*) Ταῦτα τε Ἰουδαϊκώτερον τῶν παλαιῶν ἤθη τὰ πλεῖστα διαλυθέντας ἴδων. Euſéb. Hiſt. Eccléſ. Liv. 2. chap. 17.

(*b*) Hiſt. des Juifs, Tome 2. page. 498.

(*c*) Ἐγὼ δὲ φρονεῖν τι δοκῶν περιττότερον ἢ δι' ἡλικίαν, ἢ τὴν ἄλλην παιδείαν εὐλαβὴς τερος ἦμην ἐφ' οἷς ἔχαιρον ἄλλοι. *Legat. ad Caium.*

» reconnoître la ſageſſe de la provi-
» dence.

Ce que cet Auteur dit au commencement de ſa députation à Caius ne prouve pas davantage qu'il fût déja vieux ; & on a lieu d'être ſurpris que M. Baſnage lui applique une réflexion générale ſur le peu de ſageſſe & de prudence des hommes qui ne le regarde en aucune façon en particulier. Mais quand l'on ſe paſſionne pour ou contre une opinion, on ſe fait ſouvent les illuſions les plus ſenſibles. Ce Sçavant en donne une nouvelle preuve, lorſqu'il dit, page 602. que » Philon » avoit compoſé preſque tous ſes » Ouvrages pendant qu'il étoit jeu-» ne ; mais on ne détruit pas par » cette remarque l'objection qu'on » a tirée de ſon propre témoigna-» ge, qu'il avoit compoſé ſes Li-» vres dans ſa jeuneſſe. « pag. 572. Philon avoit à la vérité paſſé une partie de ſa jeuneſſe à étudier les merveilles de la nature ; à s'élever juſqu'au ciel, pour y conſidérer le cours des aſtres ; à en deſcendre, pour méditer les beautés de l'univers, mais on peut faire tout cela ſans compoſer des Livres ; & il le fit en effet, puiſque ce temps, qu'il conſacroit à l'étude, & qu'il regrette d'une maniere ſi vive, étoit paſſé, & qu'il étoit dans l'embarras des affaires publiques (*a*), auxquelles il avoit été obligé malgré lui de prendre part, lorſqu'il compoſa ſon Traité *de ſpecialibus legibus*.

On peut dire d'une perſonne qui a cinquante ans, qu'elle a de l'âge, ainſi l'on remplira ce que Philon dit de lui-même, en ſuppoſant qu'il avoit cet âge, lorſqu'il fut député à l'Empereur Caligula. Il avoit donc neuf ans davantage, lorſque ſaint Marc fut en 49. prêcher l'Evangile dans la Pentapole. L'on n'a aucun monument qui nous inſtruiſe du nombre ni de la rapidité des conquêtes qu'y fit le ſaint Evangéliſte, mais à en juger par cette grande multitude de Juifs qui ſe convertirent à la premiére prédication de ſaint Pierre, elles furent promptes & nombreuſes. Philon avoit alors ſoixante-neuf ans ; qu'il n'ait écrit que quatre ou cinq ans après que ſaint Marc avoit commencé ſon miniſtere Apoſtolique dans le Pentapole ; ſoixante & treize ou ſoixante & quatorze ans, n'eſt point un âge où l'on ne puiſſe compoſer des Livres.

On rejette le voyage du ſaint Evangéliſte à Alexandrie juſqu'en 61. Mais il faut remarquer que, ſelon Philon, c'étoit plutôt dans les campagnes que dans les villes, que demeuroient les Terapeutes, & quand on ſuppoſeroit qu'il étoit âgé de ſoixante & dix-ſept ou ſoixante & dix-huit ans lorſqu'il compoſa le Traité de la vie contemplative, on ne ſuppoſeroit rien que ce dont on a des exemples tous les jours. Car combien n'avons-nous pas de Sçavans qui donnent à cet âge même, & dans un âge plus avancé, des ouvrages au public, d'un plus grand travail & de plus grandes recherches que n'eſt la Députation de cet Auteur à Caius ?

Ce n'eſt point au reſte un ſyſtême que je veuille former : ce ſont de ſimples conjectures que je propoſe. Il y avoit eu des Eſſéniens & des Terapeutes chez les Juifs avant la naiſſance de Notre-Seigneur, & ils y avoient vécu d'une maniere

(*a*) Pag. 777.

qui avoit fait l'admiration d'Iſraël. Mais cet inſtitut avoit été ſujet aux viciſſitudes qui ſont attachées aux choſes de ce bas monde. Il étoit détruit ou réduit à un ſi petit nombre, lorſque le Verbe Eternel s'incarna, qu'on n'en voyoit preſque plus. Mais la mémoire s'en étoit conſervée, & on s'en reſſouvint lorſque les premiers Chrétiens parurent. On crut voir dans leur vie reguliere & édifiante, ce que l'on avoit ouï raconter de celle des Eſſéniens. Et comme à quelque choſe près, ils obſervoient l'extérieur de la Loi, & qu'ils étoient Juifs d'origine, on crut que c'étoit l'ancien inſtitut des Eſſéniens qui renaiſſoit. Agréable erreur pour des Ecrivains comme Philon & Joſeph, qui ne cherchoient qu'à s'attribuer tout ce qu'ils croyoient pouvoir relever la gloire de leur Nation, ainſi ils s'y livrerent avec plaiſir, & ſans ſe donner la peine d'entrer dans un examen qui auroit diſſipé une illuſion qui leur étoit trop chere pour vouloir en être déſabuſés, ils ſe firent honneur de ce qui faiſoit la gloire de la Religion Chrétienne, en relevoit le mérite & en prouvoit la vérité.

REMARQUE. IX.

Sur ce que Joſeph dit de l'Etat ou de la Tétrarchie de Varus.

..... » c'eſt la Tétrarchie dont Va» rus avoit été Gouverneur « (*a*). Varus, qui avoit été Gouverneur de Syrie à la mort d'Herode ou peu auparavant, n'avoit aucun commandement ſur ce qu'on appelloit la maiſon ou l'Etat de Liſanias. Il y avoit long temps qu'Auguſte l'avoit donné à Herode, lorſque Varus étoit Gouverneur de cette Province. On pourroit conjecturer que *Varus* eſt une faute, & qu'il faut lire *Varron*, & que Joſeph avoit dit: » Et » les Etats de Liſanias, qui avoient » été de l'Epatchie de Varron. « (*b*) Mais outre que ſon expreſſion n'eſt pas abſolument ſuſceptible de ce ſens, quand elle le pourroit abſolument recevoir, il ne paroît pas que les Etats dont Antoine avoit dépouillé Lyſanias, pour en gratifier Cléoparre, aient jamais été unis au Gouvernement de Syrie. Zénodore, que Strabon appel'e un grand voleur, en avoit traité avec la Reine d'Egypte, & s'en étoit fait un petit Etat, en payant tous les ans la ſomme dont il étoit convenu.

On convient que l'endroit de Joſeph qui fait le ſujet de cette Note eſt corrompu. Le P. Petau(*c*) croyoit pouvoir le rétablir en liſant ἐν δὲ ἐν τὴν ὑπὸ Οὐάρου γενομένην ἐπαρχίαν, &

(*a*) M. d'Andilly.

(*b*) Antiq. Juiv. Liv. 15. chap. 10. num 1.

(*c*) Liv. 11. Doctrin. Tempor. chapitr. 10.

deux ou trois autres conjectures que préſente la Note *u* reviennent à peu-près au même ſens. Mais, comme on vient de le remarquer, l'Etat de Lyſanias ne paroît pas avoir été uni au Gouvernement de Syrie. Quand il l'auroit été, pourquoi Joſeph eût-il remarqué qu'il en avoit dépendu ſous le Gouvernement de Varus, plutôt que ſous celui de ſes ſucceſſeurs ? Il eût été plus naturel de remarquer que l'Empereur Claude l'en démembra pour en faire préſent à Agrippa, enfin le ſens naturel que préſente le Texte de Joſeph, dans la correction même du Pere Petau, eſt que Claude ajoûta aux Etats qu'il donnoit à Agrippa le Royaume de Lyſanias & l'Eparchie qui avoit été ſous Varus. Mais ce n'auroit été rien dire. Car comme il y avoit vrai-ſemblablement d'autres Eparchies ſous le Gouvernement de Syrie, on n'auroit pas ſçu de laquelle Claude faiſoit préſent au jeune Agrippa (*a*).

Joſeph parle de deux Princes qui ont porté le nom de Soëme. Le premier dont il fait mention ſuccéda au thrône de ſon frere Azize la premiere année du regne de Neron. Il étoit Roi d'Emeſe, & c'eſt, je crois, le même qui amena des troupes à Petus (*b*) lorſqu'il marchoit contre Antiochus, Roi de Comagene. C'eſt à l'occaſion de la barbarie de Varus, qui fit égorger ſoixante & dix des principaux d'Ecbatane, que l'hiſtorien Juif parle d'un autre Soëme (*c*). Il le fait Tétrarque dans l'Hiſtoire de ſa vie, & il lui donne le titre de Roi dans celle de la guerre des Juifs (*d*). Sa Tétrarchie étoit dans le mont Liban, mais Joſeph ne marque point où étoit ſon Royaume, ſans doute dans le même endroit; ou plutôt c'étoit le même Etat ſous deux différents noms. Varus, dont on vient de parler, étoit ſon parent, il étoit même ſon petit-fils. ἔγγονος. Vie de Joſeph, numero 11.

C'étoit peut-être à cet Etat que Varus avoit ſuccédé, & dont l'Empereur l'avoit dépouillé, pour des raiſons dont la connoiſſance n'eſt pas venue juſqu'à nous, mais que la barbarie qu'il commit contre les ſoixante & dix Juifs Babyloniens, donne lieu de préſumer qu'elles avoient été très-juſtes. Ce Prince avoit fait préſent au grand Agrippa de tout ce qui étoit dans le mont Liban ἃ ὑπέσχετο τῷ λιβάνῳ ὄρει. (*e*) Mais comme à ſa mort, il ne jugea pas à propos de donner tous ſes Etats au Prince ſon fils, il put gratifier Varus d'un petit Etat dans le mont Liban, dont ſes ancêtres avoient joui, mais que ſa mauvaiſe conduite l'obligea dans la ſuite de lui ôter, pour l'ajoûter aux Etats du jeune Agrippa.

Cette conjecture ſouffre quelques difficultés, mais elles ne ſont pas inſurmontables. Joſeph dit que Varus étoit petit-fils de Soëme, τετραρχοῦντος, lorſqu'il fit égorger les ſoixante & dix Juifs d'Ecbatane, & cela arriva ſous l'Empire de Neron. Claude n'avoit donc pas pu lui ôter

(*a*) Joſeph eût du dire, ἐκ τῆς ἐπαρχίας, au lieu d' ἐπαρχίαν, & ne pas mettre ἀπὸ τῶν devant γενομένων.

(*b*) Antiq. Juiv. Liv. 20. chap. 8. num. 4.

(*c*) Antiq. Juiv. Liv. 20. ch. 8. num. 4.

(*d*) Joſeph, *Vit.* num. 11. Guer. des Juifs, Liv. 2. chap. 18. num. 6. Liv. 7. chap. 7. num. 1.

(*e*) Antiq. Juiv. Liv. 19. chap. 5. num. 1.

ſon Etat, puiſque Soëme en jouiſſoit encore ſous ſon ſucceſſeur. τετραρχοῦντος, en effet, ſemble marquer que Soëme étoit encore Tétrarque, Mais Joſeph peut n'avoir pris ce participe que dans le ſens d'un adjectif, & vouloir dire ſeulement que Varus étoit petit-fils du Tétrarque Soëme, ſans décider s'il l'étoit ou ne l'étoit pas alors. Rien n'eſt plus ordinaire à toutes les Langues, que de continuer à donner à une perſonne le titre d'une dignité qu'elle avoit poſſédée pendant ſa vie, mais dont la mort l'a privé. Sigiſmond Gelenius à laiſſé τετραρχοῦντος dans ſa généralité, en traduiſant : *Sohemo Tetrarcha*, & le nouvel Editeur l'ayant rendu par : *Ejus qui locorum circa Libanum Tetrarchiam obtinuerat*, j'ai cru pouvoir lui donner le même ſens.

On pardonne ſouvent des fautes par égard & par conſidération pour les peres ou les parents de ceux qui les ont commiſes. Ainſi, qu'Agrippa n'ait pas voulu punir Varus de ſa barbarie, par conſidération pour Soëme, ce n'eſt pas une preuve qu'il fût encore en vie : Joſeph parle d'un Soëme qui amena des troupes à Florus lorſqu'il entra en Judée, mais il ne marque point ſi ce fut le Tétrarque ou le Roi d'Emeſſe. La préſomption eſt que ce fut le dernier ; car il avoit amené du ſecours à Veſpaſien lorſqu'il entra en Judée pour punir la révolte des Juifs, & il en mena dans la ſuite à Ceſenius Perus, quand il fit la guerre par l'ordre de l'Empereur à Antiochus, Roi de Comagene. Si l'ayeul de Varus eût vécu lorſqu'il fit nourrir les Juifs Babyloniens, Agrippa eût-il pu croire avoir le droit de faire mourir le petit-fils d'un Prince qui ne dépendoit pas de lui ? Et Varus ne fût-il pas plutôt reſté auprès de Soëme, que d'aller ſe charger de l'adminiſtration d'un Royaume étranger, & cela pour cinq ou ſix ſemaines ?

REMARQUE X.

De l'inſulte que fit un habitant de Céſarée aux Juifs, à la porte de leur Synagogue.

JOSEPH auroit fait plaiſir à plus d'un de ſes Lecteurs, s'il s'étoit donné la peine d'expliquer avec un peu plus d'étendue ce que fit ce Grec de Céſarée à l'entrée de la Synagogue que les Juifs y avoient. M. Hudſon a cru qu'il vouloit contrefaire le Sacrifice que les Lépreux offroient, ſelon la Loi de Moyſe, lorſqu'ils avoient recouvré leur ſanté, & reprocher par-là aux Juifs qu'ils étoient attaqués de ce mal. Mais cette conjecture ne ſatisfait pas. 1°. Joſeph auroit donc du ne lui faire offrir que deux oiſeaux, & il dit qu'il ſacrifia des oiſeaux, ce qui marque qu'il en offrit plus de deux. D'ailleurs ce n'auroit été repréſenter que très-imparfaitement le Sacrifice que les Lépreux devoient offrir après leur guériſon. Car, à deux oiſeaux qu'ils offroient, ils étoient obligés d'y joindre du bois de cédre, de l'écarlate, de l'hyſſope & deux agneaux. 2°. Le ſacrifice de deux oiſeaux n'étoit pas particulier aux Lépreux qui avoient recouvré

(a) Guer. Juifs, Liv. 3. Liv. 7. chap. 7. num. 1.

leur ſanté : l'obligation leur étoit commune avec ceux qui avoient été guéris de la gonorrée, & lorſqu'une pauvre femme avoit accouché, elle devoit offrir en ſacrifice deux tourterelles ou deux petits de colombe.

Mais peut-être ne doit-on pas chercher tant de myſtere dans l'inſulte de ce ſéditieux, & que ſans vouloir contrefaire le Sacrifice qu'offroient les Lépreux lorſqu'ils recouvroient leur ſanté, dont il pouvoit n'avoir pas de connoiſſance, il ſe contenta de faire dans l'entrée de la Synagogue des Juifs, le premier qui lui étoit venu dans l'eſprit, ou qui lui parut le plus facile à faire. » Un ſéditieux de ces » Grecs de Céſarée mit à deſſein à » l'entrée de la Synagogue, avant » qu'ils en ſortiſſent, un vaſe de » terre, &c. (*a*). « Je ne crois pas que καταχρίσας ſe puiſſe rendre par *mettre à terre* quelque choſe, & quand il ſeroit ſuſceptible de ce ſens, y en auroit-il à dire dans la deſcription d'un Sacrifice, que celui qui le faiſoit mit un vaſe à terre ? Ce ſéditieux fit vrai-ſemblablement une libation, & c'eſt probablement ce qu'a voulu marquer Joſeph, lorſqu'il dit qu'il renverſa un vaſe de la terre de Samos. C'eſt-à-dire que la libation étant dans ce vaſe, il le renverſa pour la répandre ſur les oiſeaux qu'il ſacrifioit.

Selon M. d'Andilly & quelques autres Sçavants, les Juifs étoient dans leur Synagogue lorſqu'on leur fit cette inſulte. Il ſemble plutôt qu'ils y alloient entrer (*b*), mais qu'ils n'y étoient pas encore, car de la façon dont Joſeph raconte ce fait, il paroît que l'objet du Grec ſéditieux fut de les réduire à ne vouloir pas y entrer, lorſqu'ils en verroient l'entrée ſouillée & immonde, & à s'irriter contre ceux de qui venoit cet outrageant obſtacle à leur aſſemblée.

REMARQUE XI.

Quels étoient les Chevaliers que Florus fit fouetter & attacher en croix ?

J'AI peine à concevoir comment des Juifs pouvoient être Chevaliers Romains en conſervant leur Religion & en n'y renonçant pas. Joſeph parle d'un Juif nommé Tibere Alexandre, qui avoit été Intendant de Judée ſous l'Empire de Caligula, & que Neron fit dans la ſuite Gouverneur d'Egypte. Mais il ne dit pas qu'il perſévéra dans la Religion de ſes Peres. Il remarque au contraire, dans le vingtiéme Livre de ſes Antiquités, qu'il y renonça. On ne peut pas dire que ces Chevaliers Juifs, que Florus fit fouetter & mettre en croix, fuſſent des apoſtats qui avoient renoncé à leur Religion pour pouvoir entrer dans le corps des Chevaliers. Car s'ils y avoient renoncé, ils fuſſent demeurés à Rome pour y jouir des honneurs & des avantages attachés à cet état, & ils n'euſſent eu garde

(*a*) M. d'Andilly.

(*b*) C'eſt le ſens qu'a vu M. Crévier, dans ἀπροσδόκητον. Mais ce que ce Sçavant ajoute » qu'il ſe mit en devoir » de ſacrifier des oiſeaux, » ne remplit pas celui d'ἴδων. Hiſt. des Emp. Tom. 6. pag. 212.

Guer. des Juifs, Liv. 1. chap. 15. numer. 1, chap. 5. num. 6.

de venir à Jeruſalem. Et qu'y fuſſent-ils venu faire ? Recevoit les reproches que leurs comparriotes n'euſſent pas manqué de leur faire, du ſcandale que cauſoit leur apoſtaſie. En renonçant au Judaïſme, ils euſſent embraſſé la Religion du Prince, & étant conſtant qu'un Officier qui avoit condamné ſaint Paul à être fouetté, révoqua cet ordre auſſi-tôt qu'il ſçut qu'il étoit Citoyen Romain, comment ſuppoſer que Florus eût oſé ſe porter à une ſi grande violence envers des membres du ſecond corps de l'Empire, ſur tout Joſeph ne faiſant rien remarquer dans leur conduite qui pût autoriſer une infraction ſi outrageante des Loix de l'Empire à leur égard.

Joſeph regarde cependant ces Chevaliers Romains comme Juifs, non-ſeulement par la profeſſion du Judaïſme, mais encore par la naiſſance & l'origine. Mais on ne voit pas comment un Juif pouvoit entrer dans l'ordre des Chevaliers & conſerver ſa Religion. Ce corps, comme tous les autres de l'Empire, avoit des cérémonies religieuſes à obſerver dans de certains jours marqués, offrir des ſacrifices à des idoles de bois, de pierre, de cuivre, d'argent, ou d'or, leur faire des ſupplications, aſſiſter aux repas qu'on donnoit en leur honneur, manger des viandes des animaux qu'on leur avoit ſacrifiés : & enfin, leur rendre un culte auquel un Juif ne pouvoit ſe ſoumettre ſans renoncer à ſa Religion.

Suetone remarque que Vitellius donna un anneau d'or à un affranchi le premier jour qu'il fut élevé à l'Empire (*a*). Mais en le lui donnant l'agréa-t-il à l'ordre des Chevaliers. Ne fut-ce point une ſimple marque de diſtinction qu'il lui accorda, & par laquelle il le tendit participant des honneurs & des prérogatives de ce corps, ſans que pour cela il pût être cenſé y être réellement agregé & en être devenu membre ? Quoiqu'il en ſoit, l'Auteur qui nous rapporte ce fait, nous repréſente l'action de cet Empereur comme ſi extraordinaire, qu'on n'en avoit point vu d'exemple juſqu'à lui. Ainſi l'on n'en peut rien inférer par rapport aux Chevaliers dont parle Joſeph.

On pourroit borner ſon expreſſion à ſignifier que ces Chevaliers n'étoient que Juifs de Religion, de profeſſion ; car il ſe ſert quelquefois de γενος, pour marquer non l'origine, la naiſſance, mais la profeſſion, l'inſtitution. C'eſt ainſi qu'il dit que le Juif qui avoit prédit qu'Antigone mourroit un certain jour à la Tour de Straton, étoit Εσσαιος το γενος (*b*), Eſſénien d'inſtitut, de profeſſion, non de naiſſance. Mais ſi ſon expreſſion eſt ſuſceptible de ce ſens, il ne paroît pas que ce ſoit ſa penſée. Joſeph croit voir par-tout des Juifs, où il s'imaginoit qu'il étoit de l'intérêt ou de la gloire de ſa Nation qu'il en vît. Ces Chevaliers Romains pratiquoient tout l'extérieur de la Loi. Ce lui en fut aſſez pour les regarder comme Juifs d'origine, & de ſe ſervir de la maniere outrageante dont Flôtus les traita, pour donner quelque idée de celle dont il traitoit le commun des Juifs.

L'Empereur Claude chaſſa les Juifs

(*a*) Vitellius, numero 12.
(*b*) Guer. des Juifs, Liv. 2.

taché à l'obſervation des cérémonies de la Loi, & quoiqu'elle ne le portât pas à obliger les Gentils qu'il convertiſſoit à les pratiquer, ſurtout après que le Concile de Jeruſalem l'eut défendu, elle pouvoit bien naturellement le porter à leur parler avec éloge de la beauté & des richeſſes du Temple, de la majeſté des myſteres que l'on y célébroit, de l'ordre admirable avec lequel on y faiſoit les cérémonies, & de la conſolation ineffable dont on étoit pénétré à la vue des lieux que Jeſus-Chriſt avoit ſanctifiés par ſa préſence, mais ſur-tout de celui qu'il avoit conſacré par l'effuſion de ſon précieux Sang pour le ſalut du genre humain.

De ſemblables diſcours durent naturellement porter quelques-uns des Gentils qu'il avoit convertis, & que l'Edit de l'Empereur Claude mettoit dans la néceſſité de ſortir de Rome, à ſe retirer en Judée, & entre ces Gentils convertis, il put y avoir quelques Chevaliers Romains. Ils ne purent être qu'infiniment touchés des violences que Florus exerçoit contre les Juifs, avec leſquels ils ſe trouvoient en quelque ſorte unis de Religion, par la profeſſion qu'ils faiſoient du Chriſtianiſme; & la qualité de Chevaliers Romains dont ils étoient revêtus, put leur faire croire qu'ils avoient quelque droit de ſe rendre leurs médiateurs, & que Florus ne ſe diſpenſeroit pas des égards qu'il devoit à des membres du ſecond corps de l'Empire; mais ce furieux, qui ſçavoit qu'ils avoient renoncé au Paganiſme, crut pouvoir faire connoître dans la maniere dont il les traiteroit, que rien n'étoit capable de lui faire rien diminuer de la rigueur qu'il exerçoit envers les Juifs, & loin de penſer qu'il eût rien à craindre des ſuites d'une conduite ſi contraire aux Loix de l'Empire, il put ſe flatter témérairement de faire ſa cour à l'Empereur, en perſécutant en Judée des perſonnes d'une Religion qu'il faiſoit pourſuivre à feu & à ſang dans Rome.

REMARQUE XII.

Il y avoit deux Edifices à Jeruſalem pour conſerver les Archives. Ce ne furent pas les Romains, que les Séditieux égorgerent après avoir pris la Tour Antonia.

IL y avoit deux édifices à Jeruſalem pour conſerver les Archives. Celui dont il eſt parlé ici étoit dans la ville haute. Les ſéditieux n'y mirent le feu qu'après s'en être emparés. Comme ils étoient maîtres de la baſſe, le motif qui les porta à mettre le feu à ces monuments publics, ne leur eût pas permis de remettre cette opération, après qu'ils ſe ſeroient emparés de la ville haute. D'ailleurs, Joſeph dit que ce fut après avoir mis le feu à la maiſon d'Ananus & aux Palais d'Agrippa & de Bérénice, qu'ils le mirent aux Archives publiques.

L'autre dépôt des Archives étoit dans la baſſe-ville, comme l'ont prouvé le Pere Lamy, M. Réland & quelques autres Critiques (*a*). Le ſçavant Oratorien paroît n'avoir

(*a*) *Templ. Hieroſol.* pag. 643. & 44. *Palæſti. illuſtr.* pag. 853.

pas connu l'édifice qui étoit affecté dans la ville haute à conſerver les Archives, du moins ne le marque-t-il point dans ſon plan de Jeruſalem. Il dit que Joſeph ne l'appelle point ἀρχεῖον, mais γραμματοφυλακεῖον. Il eſt vrai qu'il l'appelle ainſi. Mais ce n'eſt qu'après l'avoir appellé quelques lignes plus haut τὰ ἀρχεῖα.

Comme après la priſe de Jeruſalem par David, cette partie de la ville qu'on appelle Sion, fut toujours la demeure de ſes ſucceſſeurs juſqu'à la captivité de Babylone, ils purent y affecter un édifice pour conſerver les Archives de l'Etat, & le peuple en conſacrer un à Salem pour conſerver ce qui regardoit les habitants.

Le Pere Calmet dit (*a*) que les ſéditieux forcerent & mirent à mort la garniſon Romaine qui étoit dans la Tour Antonia. Les Romains n'en étoient pas maîtres alors (*b*). Florus avoit tâché de s'en emparer pour gagner le Temple, mais les Juifs l'en avoient empêché. Les Romains s'étoient retirés dans le camp qu'ils avoient devant le palais. Mais les Séditieux ayant forcé le palais où étoient les troupes d'Agrippa, ils furent obligés de ſe retirer dans la Tour d'Ippique. Ainſi ce furent les troupes d'Ananus que les Séditieux égorgerent.

M. d'Andilly cache le Grand-Prêtre Ananie & ſon frere Ezéchias dans les égoûts. M. de Tillemont (*c*) n'eſt pas tombé dans cette mépriſe. Ce fut, ce ſemble, le Grand-Prêtre, fils de Set, qui fut obligé de ſe réfugier dans le palais ſupérieur. Car Eléazar, Commandant du Temple, étant un des plus emportés Séditieux, il n'eſt pas naturel que ceux de ſon parti, & dont il étoit le Chef, aient fait mourir ſon pere, ainſi j'ai cru devoir lire Aſſanus au lieu d'Ananie.

(*a*) Diction. bibliq. Jeruſalem, page 391.
(*b*) Joſeph, Guer. des Juifs, Liv. 2. chap. 15. num. 5. & 6.

REMARQUE XIII.

Du camp que les Romains avoient dans Jeruſalem ou aux environs. De l'endroit où le Tribun Lyſias fit conduire ſaint Paul après qu'il l'eut arraché des mains des Juifs.

LES Romains avoient un camp dans Jeruſalem, ou aux environs. Mais Joſeph, de qui nous l'apprenons, ne nous marque point expreſſément l'endroit où il étoit. Il pouvoit n'être pas fixe, & les Romains pouvoient camper tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, ſelon qu'ils le jugeoient à propos.

M. de Tillemont (*d*) dit qu'on prétend que ce camp étoit à la Tour Antonia; il cite, pour le juſtifier, l'Auteur de la Synopſe, mais quel que puiſſe être l'auteur de ce ſentiment, il eſt certain qu'il ſe trompe. Joſeph raconte, dans le ſecond Livre de la guerre des Juifs, que Florus ayant voulu ſe rendre maître de cette Tour, pour aller de là

(*c*) Ruine des Juifs, pag. 503.
(*d*) Vie de ſaint Paul, pag. 287.
(*e*) Synopſ. N. P. 1582. c. d.

piller le Temple, les Juifs le prévinrent & lui firent manquer ſon entrepriſe, & que les Romains ſe retirerent εἰς τὸ πρὸς τοῖς βασιλείοις στρατόπεδον, dans le camp qui étoit devant le palais (a).

Le ſçavant Auteur de l'Hiſtoire des Empereurs depuis Auguſte juſqu'à Conſtantin, dit que Florus étoit toujours maître de la Forteresſe Antonia, par la garniſon qui y réſidoir. Il en étoit ſi peu maître, que dans le deſſein d'enlever le tréſor du Temple, il fit les plus grands efforts pour s'en emparer, mais inutilement, ἀλλὰ διὰ τῶ το παρελθεῖν ἐπιθυμῶντις τὴν Ἀντωνίαν. L'illuſtre Hiſtorien ſuppoſe, après quelques Sçavants, qu'il y avoit une garniſon Romaine dans la Tour Antonia, lorſque Florus faiſoit tous les efforts poſſibles pour s'emparer du tréſor du Temple. Mais, outre qu'il n'eût pas été néceſſaire de faire aucun effort pour s'en emparer, en étant maître par la garniſon qui y réſidoit, ſes troupes euſſent dû, & elles n'euſſent pas manqué de s'y retirer, quand elles ſe virent mal menées par les Séditieux, plutôt que d'aller chercher leur ſûreté dans le camp qu'elles avoient devant le palais.

Florus, en retournant à Céſarée, laiſſa à Jeruſalem une cohorte en garniſon. Elle alla camper devant le palais, où les troupes du Roi Agrippa s'étoient retirées. Elle y étoit quand les Séditieux s'en emparerent, & elle n'y étoit pas allée de la Tour Antonia lorſque ces ſcélérats s'en rendirent maîtres, car ils prirent & maſſacrerent ceux qui la défendoient. Cependant c'étoient les ſeules troupes qu'euſſent les Romains à Jeruſalem en ce temps-là. Ainſi les Romains ne pouvoient pas avoir garniſon dans cette Tour lorſque Florus vouloit piller le Temple, & ce ne fut pas ſur ceux que les Séditieux la prirent, ce fut ſur les troupes que le Grand Prêtre & les gens de bien, qui vouloient la paix, y avoient miſes, pour empêcher Florus de s'en emparer, & de ſe faire, par ſa priſe, chemin pour aller piller le tréſor du Temple.

M. d'Andilly traduit, après Sigiſmond Gelenius, εἰς τὸ πρὸς τοῖς βασιλείοις στρατόπεδον, » vers le reſte de » leurs troupes, qui étoient dans le » palais Royal. « Il eſt clair que Palais Royal n'eſt pas la ſignification de στρατόπεδον. Mais il ſemble que l'élégant Traducteur ne l'ait pas trop ſçue. Car Joſeph racontant dans la ſuite que les Romains furent obligés d'abandonner ce qu'il appelle στρατόπεδον, parce qu'ils n'eſpéroient pas pouvoir s'y maintenir, & Sigiſmond Gelenius s'étant contenté de préſenter en caracteres Latins, *Stratopedon*, ce qui étoit dans ſon Auteur en lettres Grecques, le Traducteur François a fait prendre aux » Romains le parti d'abandonner le » lieu où ils étoient, nommé *Stra-* » *topedon*, parce qu'ils auroient pû » y être forcés.

En quelque endroit que fût ce que Joſeph appelle στρατόπεδον, ce n'étoit pas dans la Tour Antonia, puiſque, dans le déſeſpoir de s'y pouvoir maintenir, les Romans l'abandonnerent pour ſe retirer dans les Tours de Mariamne, de Phaſaël & d'Ippique. Car comme la Tour Antonia étoit autant, pour le moins, de défenſe que les trois au-

(a) διαζόμενοι παρελθεῖν ἐς κρατῆσαι τῶ τε Ἱερῶ ἐς τῆς Ἀντωνίας. Guer. des Juifs, 10. Liv. 2. chap. 15. num. 5.

tres, ils n'euſſent eu aucune raiſon d'en ſortir pour s'y retirer : n'ayant pas plus lieu d'eſpérer de pouvoir ſe maintenir dans aucune de ces Tours que dans celle qu'ils abandonnoient.

D'ailleurs les Sédirieux s'étoient rendus maîtres, après deux jours de ſiége, de la Tour Antonia, & y avoient égorgé ceux qui la défendoient. Ce ne furent pas les Romains, puiſqu'ils ne les maſſacrerent qu'au ſortir des Tours d'Hippicos, de Phaſaël & de Mariamne, contre la parole qu'ils leur avoient donnée de leur conſerver la vie.

Στρατόπεδον, & παρεμβολὴ, peuvent n'être pas parfaitement ſynonimes; mais on trouve l'un & l'autre employés pour ſignifier un camp. Je ne ſçai ſi l'uſage le plus ordinaire du dernier n'eſt pas de ſignifier la place d'armes ou l'eſpece de retranchement qui étoit devant la tente du Général. Pompée (*a*) voyant ſon aile droite défaite, ſe retira dans ſon camp, comme un homme à qui la tête avoit tourné. Mais voyant que les ennemis le forçoient, & qu'ils pénétroient juſqu'à ſa tente, il s'écria ἐπεὶ καὶ ἐπὶ τὴν παρεμβολήν. » Quoi juſ- » ques dans mon quartier (*b*). « Quoiqu'il en ſoit de ce ſoupçon, ce fut dans le camp que le Tribun Liſias fit conduire ſaint Paul εἰς τὴν παρεμβολήν (*c*).

Le Pere Calmet croit que ce fut dans la Tour Antonia que fut mené le ſaint Apôtre. J'ai peine à croire que ſaint Luc, qui parle bien Grec, ſe ſoit ſervi d'un terme auſſi peu propre que παρεμβολὴ, pour ſignifier un Palais de la beauté & de la grandeur de la Tour Antonia. Le ſçavant Interprète ajoûte que les jours de grandes fêtes » la garniſon » Romaine étoit en armes ſur les » portiques du Temple, pour être à » portée d'arrêter le tumulte dans ſa » naiſſance. « Les Romains ne ſçavoient pas ſi peu placer une garde où il convenoit, que, pour empêcher que les Juifs n'excitaſſent quelque émeute dans les Portiques les jours de grandes Fêtes, ils ſe tinſſent en armes ſur leur toit.

Joſeph (*d*) dit qu'ils entretenoient toujours garniſon dans la Tour Antonia: c'eſt le ſentiment de l'Hiſtorien des Empereurs (*e*) juſqu'à Conſtantin : & le ſujet de ſon étonnement » que Joſeph ne fait aucune » mention de ces troupes dans le com- » bat dont il s'agit ici. « c'eſt auſſi le ſentiment le plus commun aujourd'hui : mais il faut borner le terme de *toujours* aux jours de grandes Fêtes, & traduire : » La Tour An- » tonia avoit deux eſcaliers du côté » qu'elle ſe joignoit aux portiques. » Les Romains deſcendoient par-là » dans ceux du Septentrion & du » couchant. Ils y avoient toujours » une garniſon les jours de grandes » Fêtes, laquelle ſe diſperſoit dans » les portiques pour empêcher que » le peuple n'y excitât quelque émeu- » te. « Ce n'eſt que ce que cet Auteur a voulu dire : autrement, il ne s'accorderoit pas avec lui-même. Florus n'eût pas fait d'inutiles efforts pour s'en emparer, ſi les Romains y avoient toujours entretenu une garniſon. Auſſi ne fut-ce point ſur eux que les ſéditieux la prirent, après deux jours de ſiége, comme on vient de le dire. Car ils égorge-

(*a*) Hiſt. des Emper. Tom. 6. page 231.
(*b*) Plutarque Vie de Pom.
(*c*) Act. Apoſt. chap. 21. ℣. 34.
(*d*) Guer. Juifs, Liv. 5. ch. 5. num. 8.
(*e*) Tom. 6. pag. 21.

rent tous ceux qui y étoient, & on trouve deux jours après les Romains ſe défendre contre ces ſcélérats, & être obligés d'abandonner leur camp, ne pouvant pas s'y maintenir, pour ſe jetter dans les Tours de Phaſaël, d'Ippique & de Mariamne.

Les Romains n'avoient pas même toujours garniſon les jours de grandes Fêtes dans cette Tour. Cela eſt certain par ce que Joſeph raconte de l'impudence d'un ſoldat Romain à la Fête de Pâque. Le peuple fut ſi indigné de cette inſolence, qu'il s'émut, & que, dans ſon emportement, il chargea Cumanus d'injures. Ce fut en vain que cet Officier l'exhorta à s'appaiſer, il fut obligé de faire avancer toutes ſes troupes vers la Tour Antonia, κελεύει τὸ παρεγγύημα, παντοπλίαν ἀναλαβόντας, ἥκειν εἰς τὴν Ἀντωνίαν (a). La force & la crainte firent alors ſur l'eſprit de ces mutins, ce que la raiſon auroit dû, mais n'avoit pu faire.

REMARQUE. XIV.

Fut-ce un jour de Sabat que les Juifs attaquerent Ceſtius ?

ON peut conſulter ce que M. de Tillemont dit du jour que Ceſtius attaqua Jeruſalem dans ſa Note vingt-troiſiéme ſur la ruine des Juifs. L'on fait dire à Joſeph que ce fut un jour de Sabbat que les Juifs ſortirent de Jeruſalem pour aller attaquer Ceſtius, & c'eſt ce qui arrête le judicieux Critique, mais il ſemble que la difficulté ne vient que de ce que le Texte eſt altéré. Car je ſoupçonnne que ces mots ἦν γὰρ δὴ τὸ μάλιστα παρ' αὐτοῖς θρησκευόμενον σάββατον, eſt une mauvaiſe ſcholie qui a paſſé de la marge dans le Texte. Si je ne puis pas juſtifier ce ſoupçon, je dois au moins faire connoître ce qui lui a donné naiſſance. Selon cette ſcholie, vraie ou prétendue, le Sabbat dans lequel les Juifs quitterent la Fête pour aller attaquer Ceſtius, étoit reſpecté d'une maniere particuliere par les Juifs. Ce n'eſt pas naturellement la maniere dont ſe ſeroit énoncé un Ecrivain qui auroit été de cette nation. Il eût dit *par nous*, au lieu de *par les Juifs*. 2°. Le Sabbat, qui ſe rencontroit dans l'octave de la Scenopegie, étoit-il obſervé d'une maniere plus religieuſe par les Juifs que celui qui tomboit dans l'octave de Pâque ? Cela n'eſt pas vrai-ſemblable.

L'Auteur de la Note * prétend qu'ἑβδομὰς ſignifie ici *le Sabbat*, & non pas la ſemaine. Il peut avoir ce ſens ailleurs, on ne le conteſte pas, mais il ſemble que ce n'eſt pas celui dans lequel Joſeph le prend en cet endroit. Et quand il le lui donneroit, il reſteroit encore quelque incongruité dans ſon raiſonnement, en conſervant ce que je ſoupçonne être une ſcholie. » Sans avoir » égard pour le Sabbat le plus reſ- » pecté par eux. « Pour parler juſte il auroit du dire, » n'ayant aucun » égard pour le Sabbat qu'ils reſ- » pectent davantage. « Encore eût-il du dire auparavant que les Juifs quitterent non-ſeulement la Fête de la Scenopegie, mais qu'ils la quitterent le jour du Sabbat qui tomboit dans l'octave de cette Fête.

(a) Antiq. Juiv. Liv. 20. chap. 3. num. 2.

D'ailleurs, je ne me ſouviens pas que Joſeph ait jamais employé σιβεῖν, pour reſpecter un Sabbat ou quelque autre cérémonie religieuſe.

Les Juifs ont toujours été obſervateurs rigides des pratiques légales, & loin d'y faire quelque rettanchement, ils les ont portées quelquefois plus loin que leur ſaint Légiſlateur ne l'avoit ordonné. Comme la Loi leur commandoit de demeurer ſept jours ſous des tentes pendant la Fête des Tabernacles (*a*), ils purent en inférer, par une concluſion aſſez naturelle, qu'il leur étoit défendu de travailler pendant cette ſolemnité. On ne voit pas en effet quels travaux pourroient faire des gens obligés de demeurer pendant ſept jours ſous des tentes de feuillages. C'eſt peut-être dans cette opinion que Joſeph dit que les Juifs quitterent la Fête qu'ils célébroient pour aller attaquer les Romains (*b*), ſans avoir égard que ſon Octave eſt un temps de repos. Ils ne pouvoient aller attaquer Ceſtius à plus de deux lieuës ſans s'expoſer à ne pouvoir peut-être pas revenir le même jour, & à tranſgreſſer par conſéquent la Loi, qui leur ordonnoit de demeurer pendant ſept jours conſécutifs ſous des tentes.

REMARQUE XV. (*)

L'éthimologie que donne Joſeph de Bethzeta paroît juſte.

APRE'S avoir rapporté l'éthimologie que Joſeph donne de Bethzeta, le Pere Lamy demande, *An ibi ſciens erat Joſephus? An peccat ignorantia?* Et il ajoûte: *Quidquid ſit, falſa eſt illa origenentia.* Joſeph ne ſe trompe ni par ignorance ni volontairement, & l'éthimologie qu'il donne de ce mot paroît la véritable. Le ſçavant Oratorien prétend au contraire qu'elle doit ſe prendre de בית & צאן, la maiſon du bétail. La raiſon qu'il apporte de ce ſentiment eſt que de ce côté-là, étoit le marché aux bêtes pour les Sacrifices. Il pouvoit y avoir un marché à Jeruſalem ou dans un de ſes fauxbourgs où l'on vendît les bêtes qu'on offroit en ſacrifice. Cela ne ſe peut conteſter. Mais la preuve qu'en apporte le Cenſeur de Joſeph ne conclud pas. S'il y avoit à Jeruſalem une porte qu'on appelloit la porte des beſtiaux, outre qu'on ne ſçait pas de quel côté elle étoit, il y en avoit auſſi une qu'on appelloit *Porta ſterquilinii*. Eſt-ce une preuve qu'il y

(*a*) Lévitiq. chap. 23. ℣. 42.

(*b*) ἀργῆς ἑβδομάδος.

(*) Avis de l'Editeur: *En marge de cette Remarque, le R. P. Gillet a écrit:* Cette remarque n'eſt point à ſa place, *& il n'a point marqué l'endroit où il penſoit qu'elle dût être placée. Joſeph parle de Bethzeta en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages dans les Antiquités; Livre 12. chap. 10. num. 2. Ibid. chap. 11. num. 1. & dans l'Hiſtoire de la Guerre des Juifs, Liv. 2. chap. 16. num. 5. C'eſt à raiſon de ce dernier endroit que cette Remarque s'eſt trouvée ici placée, & je l'y laiſſe, plutôt que de la ſupprimer, comme ayant un rapport plus immédiat aux endroits ci-deſſus cités, & qui ſont déja entre les mains du Public.*

(*d*) Eſdras, Liv. 2. chap. 3. ℣. 13.

avoit un marché d'ordures dans cette ville. Comme on lui avoit ſans doute donné ce nom parce que c'étoit par elle qu'on faiſoit paſſer davantage les ordures qu'on portoit dehors, de même on avoit pu appeller la porte des beſtiaux, celle par laquelle il en entroit un plus grand nombre à Jeruſalem.

Peut être même qu'il n'y avoit point de place à Jeruſalem affectée particuliérement pour vendre & acheter les bêtes qu'on offroit en Sacrifice. Les Juifs, obſervateurs ſi rigides de la Loi en ce temps-là, euſſent-ils ſouffert qu'on eût profané les ſaints Portiques par un commerce de beſtiaux, s'il y eût eu une place à Jeruſalem affectée pour vendre & acheter ceux qui pouvoient être offerts en Sacrifice? Ils ne l'euſſent probablement pas ſouffert, ſi une coûtume, très-indécente à la vérité, mais conſactée en quelque ſorte par la poſſeſſion, ne les y eût comme forcés.

Quand deux mots ſe joignent pour n'en compoſer qu'un, ils perdent aſſez communément une ou deux de leurs radicales dans le point de leur union. C'eſt tout le contraire dans l'éthimologie que propoſe le ſçavant Oratorien, c'eſt נ *nun*, la derniere lettre de צאן, qui ſe perd, & ſe perd à la fin du mot qu'elle compoſe avec בית, pour ſe changer en un tau ת. L'un & l'autre n'eſt point dans l'analogie de la Langue. Dans l'éthimologie qu'apporte Joſeph du mot Betzerha, & qui ſuppoſe qu'il l'a tirée de בית חדשה, maiſon neuve, le daleth ד ſe perd, mais c'eſt au milieu de l'union. C'eſt un tau qui termine le Betzetha, au lieu que ce devroit être naturellement un he. Mais M. Reland a prouvé contre M. Gagnier (*a*), que quoique le rau ת à la fin d'un ſubſtantif féminin marque ordinairement qu'il y eſt en régime, on l'y trouve auſſi quelquefois, lorſqu'il eſt dans ce que les Grammairiens appellent *in ſtatu abſoluto*. On peut objecter que בית eſt maſculin, & que l'éthimologie de Joſeph le ſuppoſe féminin. Mais il ne paroît pas que Dieu ait voulu préſerver la Langue Hébraïque des changements auxquels toutes les choſes de ce monde ſont ſujettes. Il y a dans notre Langue pluſieurs ſubſtantifs qui ſont aujourd'hui maſculins, qui étoient il y a deux cents ans féminins, pourquoi ne ſeroit-il pas arrivé quelque choſe de ſemblable à l'Hébreu dans un eſpace de plus de quatre cents ans, entre les derniers Auteurs ſacrés & le temps où Joſeph Ecrivoit?

Ce qu'on appelloit Betzetha du temps de Joſeph n'avoit pas été toujours habité, mais le peuple s'étant extrêmement augmenté, une partie ſe trouva dans la néceſſité de s'aller loger hors de la ville. Joſeph, qui nous apprend ce fait, ne nous dit point quand cette eſpece de colonie fut fondée. Mais le grand Agrippa l'ayant jointe par un bon mur à l'ancienne Jeruſalem, ce quartier y fit une augmentation ſi conſidérable, qu'on l'appella la nouvelle ville, בית חדשה. Rien de plus naturel que cette éthimologie, & de plus commun que d'appeller nouvelle ville une augmentation qu'on fait à l'ancienne, lorſqu'elle eſt telle ſur-tout, que ſéparée & ſeule elle mériteroit le nom de ville.

(*a*) Nouvel Rép. des Lettr. M. 1705. pag. 150.

REMARQUE XVI.

Sur la permiſſion qu'obtient Jean de Giſcala de vendre de l'huile aux Juifs de Syrie.

LES Payens de Sytie pouvoient pratiquer quelques cétémonies ſuperſtitieuſes lorſqu'ils faiſoient l'huile que leur donnoient les olives qu'on recueilloit dans la Province. Les Juifs, toujours extrêmement prévenus contre tout ce qui venoit des Payens, regardoient ces cérémonies comme une idolâtrie qui ſouilloit cette huile & la mettoit au nombre des choſes dont la Loi leur défendoit de ſe ſervir pour leur nourriture. Comme la Galilée faiſoit beaucoup d'huile, les Juifs de Sytie s'en fourniſſoient pour n'être pas obligés de ſe ſervir de celle que faiſoient les Syriens. Céſarée de Philippe pouvoit être l'entrepôt d'où ils tiroient ce qu'il leur en falloit. Mais on peut conjecturer avec beaucoup de vrai-ſemblance, que les Juifs de la Paleſtine s'étant révoltés contre les Romains, Agrippa avoit défendu tout commerce à ſes ſujets avec eux, d'autant plus qu'ils avoient chaſſé inſolemment ſes troupes de Jeruſalem. C'eſt je crois le ſens de ce que Joſeph dit, que l'Officier qui commandoit pour ce Prince à Céſarée les avoit renfermés (*a*). Lorſque des ennemis aſſiégent une ville, ils y renferment les habitants ſans qu'ils en puiſſent ſortir; mais on n'a point d'exemple qu'un Gouverneur les y renferme, ſur-tout lorſqu'il n'y a point de guerre. Jean dit (*b*) que ces Juifs l'avoient prié de leur envoyer des voitures d'huile ſur les confins ἐπὶ τὴν μεθόριαν. C'eſt en effet ſur les confins d'une Province ou d'un Royaume qu'on dépoſe des marchandiſes que l'interdiction du commerce ne permet pas de conduire plus loin, afin de les faire paſſer la nuit ou le jour en trompant la vigilance des gardes.

L'interdiction du commerce eſt toujours réciproque, ſi Agrippa défendit à ſes ſujets d'en avoir avec les Juifs qui s'étoient révoltés contre les Romains, les Magiſtrats de ceux-ci ne manquerent pas de leur faire une pareille défenſe. Elle dut embarraſſer également les ſujets de l'un & de l'autre Etat. Les Galiléens, en les empêchant de commercer leur huile, & les Juifs de Syrie en les mettant dans la néceſſité de ſe ſervir de celle que les Payens faiſoient, ou d'en être privés abſolument. Jean ſentit bien que dans une pareille circonſtance il y auroit de grands profits à faire, ſi Joſeph lui permettoit de faire voiturer de l'huile ſur les confins de ſa Province. Il en obtint la permiſſion, mais » il n'eut pas l'artifice de » faire ordonner par Joſeph à tous » les Juifs qui demeuroient en Sy» rie de ne point envoyer d'huile » aux lieux circonvoiſins qu'elle » n'eût paſſé par les mains de ceux » de leur nation (*c*). « Sigiſmond Gelenius & M. Havercamp ne font pas dire à cet Auteur des choſes ſi peu judicieuſes, mais le ſens qu'ils

(*a*) συγκεκλεισμένους, κατὰ προσαγὴν τοῦ βασιλέως ὑποδέξεσθαι τὴν δυναστείαν ἐπιτρέποντος, Vit. Joſep. num. 13.

(*b*) Guerre des Juifs, Livre ſecond, chapitre 8. numero 2.

(*c*) M. d'Andilly.

lui

lui donnent ne l'eſt gueres davantage. Jean n'avoit garde de prier Joſeph de faire une défenſe qu'il ſçavoit qu'il ne pouvoit pas faire, & qui ne ſerviroit de rien quand il pourroit l'engager à la faire, & le Gouverneur de Galilée n'étoit pas aſſez dépourvu de bon ſens pour faire des défenſes à des perſonnes ſur leſquelles il n'avoit aucune autorité. On pourroit lire ἐφυλάττοντο, au lieu de φυλάττοντο, » comme tous » les Juifs de Syrie *ſe gardoient* de » ſe ſervir d'huile qui n'avoit pas » été faite par ceux de leur Na» tion. « La phraſe ſeroit plus nette, mais on peut ne rien changer.

a) Guer. des Juifs, liv. 2. chap. 21. numero 2.

HISTOIRE
DE LA GUERRE DES JUIFS
CONTRE LES ROMAINS.
LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I.

Inquiétudes que les nouvelles de la révolte des Juifs donnent à Néron.

I. LA nouvelle du mauvais ſuccès des armes Romaines dans la Judée ſurprit & jetta du trouble dans l'ame de Neron, mais il affecta à l'extérieur une intrépide fermeté, & parut furieux contre Ceſtius, à l'incapacité duquel il l'attribuoit plutôt qu'à la valeur & à la bonne conduite des Juifs. Il ne croyoit pas qu'il fût de la dignité de l'Empire, & du rang ſuprême qu'il y occupoit, de laiſſer croire que quelqne accident fâcheux fût capable de le faire tomber dans l'abbattement; cependant la vive inquiétude dont il étoit agité perçoit à travers ces ſentiments de fierté.

II. Il cherchoit de tous côtés quelqu'un à qui il pût con-

fier le Commandement des troupes dans l'Orient, & ſur qui il pût compter pour en appaiſer les troubles, punir les Juifs de leur révolte, & retenir dans le devoir les nations voiſines, que leur exemple pouvoit entraîner. Il ne trouva perſonne plus capable que Veſpaſien de rendre ces preſſants & importants ſervices à l'Empire. Ce brave & expérimenté Général, élevé & nourri à la guerre, avoit, en réduiſant les Germains, pacifié les troubles de l'Occident. La conquête de l'Angleterre, Etat peu connu avant lui, étoit le fruit de ſes travaux, & avoit procuré à l'Empereur Claude l'honneur d'un Triomphe qui ne lui avoit coûté ni peines ni fatigues (*a*).

III. Tant de glorieux exploits & de ſi bon augure, une vigoureuſe ſanté, jointe à une expérience ſi conſommée, la parfaite confiance qu'on pouvoit d'autant mieux prendre en lui qu'il avoit des fils qui étoient de bons ôtages de ſa fidélité, & qui, dans la vigueur de leur âge, pouvoient ſervir comme de bras à la prudence de leur pere, tous ces motifs & plus qu'eux peut-être, une direction particuliére de la Providence, qui conduit tout ce qui arrive dans l'univers, déterminerent le choix de l'Empereur : ainſi il donna à Veſpaſien le Commandement de ſes troupes dans la Syrie, & pour animer l'activité de ſon zèle, il accompagna ce choix de tous les témoignages d'affection & d'eſtime dont la néceſſité des affaires rend toujours les Souverains prodigues. Veſpaſien étoit pour-lors auprès de l'Empereur dans l'Achaïe, d'où il envoya Tite, ſon fils, prendre à Alexandrie la cinquiéme & la dixiéme Légions qui y étoient. Pour lui ayant paſſé l'Helleſpont, il ſe rendit par terre en Syrie, où il aſſembla les troupes Romaines & celles que les Rois voiſins lui envoyerent.

Neron charge Veſpaſien de la guerre contre les Juifs.

(*a*) Legatus legionis in Germaniam miſſus eſt. Inde in Britanniam tranſlatus. Tricies cum hoſte conflixit. Duas validiſſimas gentes, ſuperque viginti oppida & inſulam Vectem Britanniæ proximam in ditionem redegit. *Sueton. chap.* 4.

CHAPITRE II.

Les Juifs font des préparatifs.

I. L'AVANTAGE ineſpéré que les Juifs avoient eu ſur Ceſtius anima tellement leur audace, qu'ils ne purent ſe contenir, & comme ſi la fortune les eût portés ſur ſes aîles, ils ne ſongerent plus qu'à pouſſer vivement la guerre. Ils aſſemblerent ce qu'ils avoient de meilleures troupes pour marcher contre Aſcalon, ville fort ancienne, diſtante de cinq cents vingt ſtades de Jeruſalem. Les Juifs l'avoient de tout temps fort haïe, & ce fut pour cette raiſon qu'ils jugerent devoir commencer par elle leurs expéditions militaires : ils marchoient ſous la conduite de Niger Peraïte, de Silas Babylonien, & de Jean Eſſéus, trois hommes d'une valeur & d'une prudence ſupérieures. Aſcalon étoit très-bien fortifiée, mais la garniſon qui la devoit défendre étoit très-foible, & ne conſiſtoit qu'en une cohorte & une compagnie de cavalerie qu'Antoine commandoit.

Les Juifs qui vont attaquer Aſcalon ſont défaits.

II. La haine qui animoit les Juifs leur fit preſſer leur marche de telle ſorte qu'ils furent auſſi promptement devant cette ville que ſi elle avoit été proche de Jeruſalem. Antoine ne s'étonna ni de leur multitude ni de leur audace ; il ſortit à la tête de la cavalerie pour les recevoir, & ayant ſoûtenu bravement leurs premiers efforts, il les repouſſa loin des murs, & comme les Juifs étoient beaucoup moins ſçavans dans l'art de la guerre, beaucoup plus mal armés, beaucoup moins bien diſciplinés que les Romains, qu'ils ne conſultoient dans leurs démarches que leur fureur & leur emportement, & que d'ailleurs ils n'avoient que de l'infanterie, au lieu que les Romains avoient de la cavalerie, & que toutes leurs troupes, dociles & promptes à obéir, exécutent au moindre ſignal les ordres qu'on leur donne, ils furent aiſément défaits ; car auſſi-tôt que leurs premiéres lignes furent ébranlées, la cavalerie les rompit, & les rejettant ſur ceux qui preſſoient par derriere pour s'avancer vers les murailles, elle les oppoſa les uns aux autres juſqu'à ce qu'enfin, obligés tous de lâcher pied, ils ſe diſperſerent dans la plaine, dont le terrein vaſte & uni donnoit un grand avantage à la cavalerie Romaine, &

la mit à portée d'en tuer un très-grand nombre, parce que devançant avec facilité les fuyards, elle revenoit ſur eux & les tournoit en tant de façons différentes, qu'elle leur ôtoit tout moyen de ſe rallier. Dans cette fâcheuſe poſition, les Juifs ne pouvoient tirer aucun avantage de leur multitude, les Romains au contraire, quoi qu'en fort petit nombre, leur devenoient infiniment ſupérieurs. Cependant la honte de s'avouer ſitôt vaincus, & l'eſpérance de rappeller la victoire, animoit les Juifs à ſe roidir contre leur mauvaiſe fortune. Les Romains, infatigables, ne pouvoient ſe réſoudre à perdre le fruit de leurs premiers ſuccès; le combat dura juſques dans la nuit; dix mille Juifs, du nombre deſquels furent Jean & Silas, deux de leurs Chefs, demeurerent morts ſur la place, les autres, bleſſés pour la plûpart, ſe ſauverent dans une petite bourgade d'Idumée (*a*), qu'on appelle Sallis, avec celui de leurs Chefs qui leur reſtoit. Il n'y eut du côté des Romains qu'un très-petit nombre de bleſſés.

III. Ce cruel revers, loin d'abattre le courage des Juifs, ne fit au contraire que l'échauffer; irrités par la force du mal, le grand nombre de morts ſur les corps deſquels il leur faudroit paſſer, ne les effraya point. Occupés juſqu'à une ſorte d'ivreſſe du ſouvenir de leurs précédents ſuccès, ils coururent à une nouvelle défaite, ſans donner le temps à leurs bleſſés de guérir; ils raſſemblerent toutes leurs forces, & plus animés que jamais contre Aſcalon, ils retournerent à l'attaque avec une armée beaucoup plus nombreuſe que la premiére, mais toujours dépourvus des grandes qualités qui donnoient tant de ſupériorité ſur eux à leurs ennemis: auſſi cette ſeconde entrepriſe leur fut auſſi fatale que la premiere, ils donnerent dans une embuſcade qu'Antoine leur avoit dreſſée ſur le chemin qu'ils devoient tenir, & qu'ils n'avoient point eu la précaution de faire reconnoître; il les y enveloppa & en tua plus de huit mille avant qu'ils euſſent eu le temps de ſe ranger en bataille. Les autres s'enfuirent, Niger fut obligé de ſuivre le torrent, mais il donna dans ſa retraite des preuves éclatantes de prudence & de bravoure, & ſe déroba enfin à la pourſuite des Romains, en ſe jettant avec ceux qui l'accompagnoient dans une tour extrêmement bien fortifiée de

(*a*) *Voyez* Remarque I.

la bourgade appellée Bezedel. Antoine ne crut pas devoir perdre du temps à tâcher de s'emparer de cette tour, trop difficile à forcer ; réſolu cependant de priver les Juifs de l'avantage d'être conduits par un ſi excellent Chef, il y fit mettre le feu. Les Romains la voyant embraſée, & perſuadés que Niger ne pouvoit éviter d'y périr, ſe retirerent en faiſant éclater leur joie. Mais Niger ſe jetta du haut de la tour en bas & entra dans un ſouſterrein, d'où il ſe fit entendre trois jours après à ceux qui ayant pleuré ſa mort venoient chercher ſes oſſements pour leur donner la ſépulture. Surpris & ravis de retrouver, contre toute eſpérance, leur Chef plein de vie, les Juifs regarderent comme un effet ſingulier de la Providence la conſervation d'un Officier que les circonſtances leur rendoient ſi néceſſaire.

Veſpaſien aſſemble ſes forces a Antioche. Va à Ptolémaïde.

LV. Veſpaſien, avec ce qu'il avoit raſſemblé de troupes, ſe rendit d'Antioche à Ptolémaïde (*a*). La premiere de ces villes eſt Capitale de la Syrie, & tient, par ſa grandeur & ſes autres avantages, le troiſiéme rang entre les principales villes de l'Empire. Il y trouva Agrippa, qui l'attendoit avec toutes ſes forces (*a*). Les habitans de Séphoris, conduits par l'amour de la paix, vinrent trouver le Général Romain à Ptolémaïde. Une prévoyance attentive à ſe maintenir dans une ſituation tranquille, jointe à l'idée qu'ils s'étoient formée de l'extrême puiſſance des Romains, leur avoit fait prévenir l'arrivée de Veſpaſien ; ils s'étoient liés par un engagement réciproque avec Ceſtius Gallus, & avoient ouvert leurs portes à la garniſon Romaine qu'il leur avoit envoyée. Par une ſuite de la même conduite, ils ſe préſenterent avec de grandes marques de reſpect devant Veſpaſien, & l'aſſurerent qu'ils le ſerviroient avec zéle, même contre ceux de leur nation, & ſur la demande qu'ils lui en firent, Veſpaſien leur envoya autant de cavalerie & d'infanterie qu'il le crut néceſſaire pour les ſoûte-

(*a*) J'ai cru d'abord qu'il y avoit une tranſpoſition ici, & qu'il falloit porter ἔνθα κατὰ πόλιν, & après ἐπὶ Πτολεμαΐδος ἐπορεύετο. » Veſpaſien ſe rendit d'Antio» che à Ptolémaïde, où il trouva Agrip» pa qui l'y attendoit avec toutes ſes » forces. « Il paroît en effet aſſez peu vrai-ſemblable que ce Prince ait mené toutes ſes troupes au-devant de Veſpaſien juſqu'à Antioche. Il pouvoit, ce ſemble, les laiſſer à Ptolémaïde, où toute l'armée devoit s'aſſembler, & ne leur pas faire faire ſans néceſſité une traite auſſi longue qu'eſt celle d'une de ces deux villes à l'autre. Mais il eſt certain qu'Agrippa alla plus loin que Ptolémaïde au-devant de Veſpaſien. *Vie de Joſeph*, numero 47.

nir contre les efforts des Juifs, s'ils entreprenoient de la forcer, tant lui parut importante, pour le ſuccès de la guerre qu'il venoit entreprendre, la conſervation de cette ville, qui étoit la plus conſidérable de la Galilée, & ſi forte par ſa ſituation, qu'entre les mains des Juifs elle eût pû ſervir de rempart á tout leur pays.

CHAPITRE III.

I. IL y a deux Galilées, l'une appellée la haute, & l'autre la baſſe; la Syrie & la Phénicie les environnent. Elles ſont bornées du côté de l'Occident par Ptolémaïde & ſon territoire, & par le mont Carmel, autrefois de leur dépendance, & maintenant de celle de Tyr. Gaba (*a*), qu'on appelle, la ville des Cavaliers, parce qu'Herode l'aſſignoit pour demeure à ceux qu'il licentioit eſt proche de cette montagne du côté du midi. Les deux Galilées ſont bornées par Samarie & Scytopolis juſqu'au Jourdain; elles le ſont à l'Orient par Hyppos, Gadara & la Gaulanite, qui bornent auſſi le Royaume d'Agrippa, la ville & le territoire de Tyr les terminent du côté du Septentrion. Deſcription des deux Galilées.

La baſſe Galilée s'étend en longueur depuis Tibériade juſqu'à Zabulon au proche de Ptolémaïde, du côté de la mer. Sa largeur ſe prend depuis une bourgade qu'on appelle Zalot, & qui eſt dans la grande plaine, juſqu'à Berſabée, où commence la largeur de la haute Galilée, pour finir à la bourgade qu'on appelle Bacha, qui borne le pays des Tyriens de ce côté-là. Sa longueur ſe prend de la bourgade Thella, qui eſt voiſine du Jourdain, & ſe termine à Meroth.

II. Malgré cette vaſte étendue & la multitude de peuples dont elles ſont environnées, ces deux Provinces ſe ſont toujours ſoûtenues contre les efforts de ceux qui leur ont fait la guerre, parce qu'elles ſont très-peuplées, & que leurs habitants, élevés & nourris dès leur plus grande jeuneſſe dans les exercices de la guerre, ſont au-deſſus de tout lâche ſenti-

(*a*) Quelques anciennes Editions ont Gamala. On a ſuivi la leçon de la derniere, qui eſt autoriſée par l'ancien Interprète.

ment de crainte. Les terres y ſont graſſes, & fourniſſent d'excellents pâturages, il y croît toutes ſortes d'arbres; cette admirable fertilité invite à y entretenir ceux même qui ont le moins de goût pour l'agriculture; auſſi tout y eſt en valeur, & aucun endroit n'y reſte inutile. Outre un grand nombre de villes, il s'y eſt formé quantité de bourgs, ſi peuplés, à cauſe de la bonté du terrein, qu'on peut compter dans les plus petits juſqu'à quinze mille habitants.

Deſcription de la Perée.

III. Cette étendue de la Galilée, telle que je viens de la reconnoître, peut cependant paroître moins conſidérable que celle de la Perée; mais cette derniere Province ne lui eſt pas comparable en force & en puiſſance: tout dans la Galilée eſt comme je l'ai dit, propre à la culture, & y eſt utilement employé, au lieu que dans la Perée, quelle que ſoit ſon étenduë, il y a nombre de lieux qui par l'âpreté du terrein, n'étant ſuſceptibles d'aucune bonne culture, ſont peu propres à nourrir des fruits doux: on y trouve néanmoins quelques plaines dont la terre eſt d'une ſi excellente nature, qu'il eſt peu de plantes qui ne s'y plaiſent, des vignes ſur-tout, des oliviers & des palmiers. Elle eſt ordinairement arroſée par les torrents qui tombent des montagnes, & ſans ceſſe rafraîchie par des ſources qui ne tariſſent pas même lorſque des chaleurs exceſſives deſſéchent les ruiſſeaux formés par ces torrents. Cette Province s'étend dans ſa longueur depuis Macheronte juſqu'à Pella; & dans ſa largeur, depuis Philadelphie juſqu'au Jourdain. Elle eſt bornée au Septentrion par Pella, à l'Occident, par le Jourdain, au Midi, par le pays des Moabites, & à l'Orient, par l'Arabie, la Silbonitide, Philadelphene & Geraſa (*a*).

Qualité du terrein de la Samarie.

IV. Le Pays de Samarie eſt entre la Galilée & la Judée. Il commence à une bourgade nommée Ginéa, qui eſt dans la grande Plaine, & finit à la Toparchie Acrabatene. Il ne differe en rien pour le ſol de celui de la Judée. Il y a dans l'une & l'autre Province des montagnes & des plaines très-fertiles, & plantées d'arbres qui produiſent de bons fruits (*b*). Quoique la nature n'y ait pas aſſez abondamment pourvu à l'arro-

(*a*) Voyez les Notes *u*. & *x*. Cellar. & Reland.

(*b*) M. d'Andilly & le nouvel Editeur ont cru qu'ὀρεινὸς ſignifioit des fruits ſauvages. Eſt-ce faire l'éloge de la bonté d'une terre, de dire qu'elle porte des

ſement

ſement des terres, de fréquentes pluyes y ſuppléent, & elles en ſont ſuffiſamment humectées. Au reſte, ce que le terrain fournit d'eau par lui-même eſt d'une merveilleuſe ſaveur, les pâturages y ſont excellents; nulle part on ne voit du lait en ſi grande abondance, & rien ne prouve mieux l'admirable fécondité des terres de ces deux Provinces, que l'immenſe quantité d'hommes dont elles ſont peuplées.

V. Elles ont toutes deux pour frontiere une bourgade appellée Anuath & Borcéas; cette même bourgade borne la Judée au Septentrion; une autre bourgade qui confine aux Arabes, & que les Juifs de ce canton appellent Jarda, la borne au midi dans ſa longueur. Sa largeur s'étend depuis le Jourdain juſqu'à Joppé. Comme Jeruſalem eſt au milieu, quelques-uns l'ont appellée, avec aſſez de vrai-ſemblance, le centre du pays.

La Judée ne manque d'aucun des avantages que peut procurer le voiſinage de la mer, s'étendant juſques (*a*) à Ptolémaïde, le long de la côte. Elle eſt partagée en onze cantons. Jeruſalem en eſt le Chef-lieu, & a ſur les autres le même dégré de ſupériorité que la tête a ſur tout le corps. Les autres villes ſont diſtribuées en Toparchies. La ſeconde après Jeruſalem eſt Gophna; Acrabatta la troiſiéme: viennent enſuite Thamnas, Lidda, Emmaus, Pella, l'Idumée, Engaddi, Herodion & Jéricho. Jamnia & Joppé appartiennent auſſi à la Judée, & leur juriſdiction s'étend ſur les régions qui leur ſont voiſines, & outre tous ces lieux, la Gamalitique, la Gaulanite,

fruits ſauvages? Entre les différentes bénédictions dont Moyſe prioit Dieu de combler la maiſon de Joſeph, il lui ſouhaite ce qu'il y a de meilleur ſur le ſommet des montagnes & dans les collines. C'eſt-à-dire que la terre qui lui tomberoit en partage fût également fertile ſur les montagnes & dans les plaines. C'eſt, ce ſemble, ce que veut dire Joſeph, lorſque pour faire connoître la fertilité de la Samarie, il dit qu'elle abonde en fruits des montagnes & en fruits doux. Il venoit de dire que la Samarie ne différoit en rien de la Judée, & qu'elle avoit comme elle des plaines & des montagnes. Il ajoûte, pour juſtifier la fertilité qu'il lui attribuoit, qu'elle avoit des fruits doux & des montagnes, c'eſt-à-dire, que ſes plaines & ſes montagnes étoient fertiles.

(*a*) C'eſt de la Judée proprement dite, & par oppoſition à la Samarie & aux deux Galilées, que Joſeph fait ici la deſcription. Dans cette acception, elle ne s'étend point juſqu'à Ptolémaïde. τοῖς παραλίοις καλαλείπουσα μέχρι πτολεμαΐδος. Ainſi, il faut qu'il ne prenne pas le mot de *Judée* dans le ſens qu'il lui donne lorſqu'il la borne par la Samarie, mais qu'il le faſſe ſignifier la Paleſtine en général: ou que Ptolémaïde ait pris la place du nom d'une ville juſqu'où la Judée proprement dite s'étendoit le long des côtes, mais qui s'eſt perdu.

la Batanée & la Trachonite, qui ſont autant de parties du Royaume d'Agrippa. Ce pays commence au mont Liban & aux ſources du Jourdain, & finit au lac de Tiberiade. Sa longueur ſe prend depuis la bourgade qu'on appelle Aphrac juſqu'à Juliade; il eſt habité par des Juifs & des Syriens mêlés enſemble. Telle eſt l'idée que j'ai cru devoir donner le plus briévement qu'il m'a été poſſible, de la Judée & des Provinces voiſines.

CHAPITRE IV.

Sephoris reçoit garniſon Romaine. Placide ravage la Galilée.

I. LE ſecours que Veſpaſien envoya à Sephoris conſiſtoit en ſix mille hommes d'infanterie & mille de cavalerie, ſous le commandement de Placide. Cet Officier logea ſon infanterie dans la ville pour la défendre, & fit camper la cavalerie dans la grande Plaine. Ces troupes, par les courſes continuelles qu'elles faiſoient dans le pays incommodoient extrêmement Joſeph & les ſiens, quoiqu'ils n'en fuſſent encore venus à aucun acte d'hoſtilité. Elles ravageoient les campagnes & pilloient tout ce qu'elles trouvoient à prendre aux environs des villes; ſi quelques habitans oſoient en ſortir, à force de mauvais traitements elles les contraignoient d'y rentrer. Joſeph fit enfin quelques avances pour ſe rendre maître de Sephoris, mais comme il l'avoit ſi bien fortifiée avant qu'elle ſe ſéparât des deux Galilées, que les Romains même n'euſſent pu la prendre que très-difficilement, il ſentit bientôt qu'il pouvoit d'autant moins eſpérer de réuſſir, que, trop foible pour l'emporter de force, il ne pouvoit pas même compter ſur la voie de la perſuaſion pour la ramener dans ſon parti. Ses tentatives cependant ne firent qu'allarmer davantage le feu de la guerre dans la Province. Les Romains irrités, continuerent leurs courſes & leurs ravages: ſur pied le jour & la nuit; ils exerçoient le plus horrible pillage avec un nouvel acharnement, tuoient tous ceux qui étoient en état de porter les armes, faiſoient eſclaves ceux à qui la foibleſſe de l'âge ne le permettoit point. Le fer & le feu portoient la déſolation dans toute la Galilée, & le ſeul moyen de ſe ſouſtraire à tant de maux étoit de ſe renfermer dans les villes que Joſeph avoit fortifiées.

II. Cependant Tite étoit passé d'Achaïe à Alexandrie en bien moins de temps qu'on n'auroit pu croire que l'hiver eût du le lui permettre; il y prit les troupes qui faisoient l'objet de son voyage, & se rendit à grandes journées à Ptolémaïde, où il trouva Vespasien, qui y avoit amené la quinziéme légion; Tite y joignit les deux qu'il amenoit d'Egypte, c'étoient la cinquiéme & la dixiéme. Elles étoient en grand renom; dix-huit cohortes les suivoient, & furent jointes par cinq autres qui vinrent de Césarée avec six compagnies de cavalerie, dont cinq étoient toutes composées de cavaliers Syriens; de ces cohortes dix étoient de mille hommes de pied, & les treize autres seulement de six cents, qui étoient soutenus par six vingt cavaliers (a). Cette armée reçut de nombreux renforts de la part des Rois alliés, Agrippa, Antiochus & Soëme fournirent chacun deux mille hommes d'infanterie, tous armés d'arcs & de fléches, & mille chevaux. Malchus, Roi des Arabes, avoit déja envoyé mille cavaliers, avec cinq mille hommes de pied, dont la plupart étoient armés d'arcs & de fléches. Toutes ces troupes, tant infanterie que cavalerie, formoient un corps d'armée de soixante & dix mille hommes, non compris un grand nombre de valets, qui par le grand usage où ils étoient de tous les exercices qui forment le guerrier, pouvoient passer pour des troupes régulieres, sur le courage desquelles on devoit d'autant mieux compter, que dans les plus grands périls, ils ne cédoient qu'à leurs maîtres en expérience & en bravoure.

(a) » & les autres de six cents treize « & de six vingt cavaliers. « [*M. d'Andilly.*] Le nombre de treize ne tombe pas sur la quantité de soldats qui composoient ces cohortes, mais sur les cohortes elles-mêmes. C'est-à-dire, que des vingt-trois cohortes qui étoient dans l'armée des Romains, il y en avoit dix qui étoient composées de mille hommes, tandis que les treize autres ne l'étoient que de six cents. *Voyez* Diction. des Antiq. par Pitiscus.

Suetone ne convient pas avec Joseph sur le nombre des troupes qu'avoit Vespasien. Mais il n'étoit pas en état d'en être instruit aussi exactement que l'Historien Juif, qui avoit vû plusieurs fois cette armée & en avoit connu plusieurs Officiers.

Tacite ne compte, comme Joseph, que trois légions dans l'armée de Vespasien. *Hist. Liv 1. n. 10.*

Je soupçonne qu'*aliis* après *octo*, dans Suetone, est une faute, & qu'il faut lire *alis*. C'est ce qu'il faudra examiner. *Vespasien*, num. 4.

CHAPITRE V.

Eloge du Militaire des Romains.

I. EST-il rien de plus eſtimable que la prévoyante attention des Romains à rendre leurs valets propres non-ſeulement à leur rendre tous les ſervices d'uſage dans la vie privée, mais à leur être d'une merveilleuſe utilité dans toutes les opérations militaires, & pour ſe convaincre que ce peuple vraiement guerrier doit ſon extrême puiſſance non à la fortune mais à ſa ſeule valeur, faut-il autre choſe qu'un examen réfléchi du détail de ſa conduite en tout ce qui a trait à la guerre. Toujours en haleine, même durant le cours de la plus longue paix, ils n'attendent jamais que le temps & les circonſtances l'exigent pour commencer à s'exercer au maniement des armes, & comme s'ils fuſſent nés avec elles, ils ne peuvent vivre ſans en faire un uſage aſſidu. L'on prendroit ſouvent les exercices militaires dont ils ſe font un devoir de ne ſe jamais diſpenſer, pour de véritables combats, tant chaque ſoldat eſt exact à ſe comporter comme il le devroit faire dans une action ſérieuſe; de-là cette prompte & merveilleuſe adreſſe avec laquelle on leur voit faire dans un jour de bataille toutes les évolutions néceſſaires pour rendre inutiles les efforts de leurs ennemis : de-là cette fermeté inébranlable à ſe tenir dans la poſition qui leur eſt preſcrite, qu'aucune ſorte de crainte ou de dégoût du travail ne peut troubler, de-là cette confiance aſſurée qui les fait toujours demeurer victorieux d'ennemis dépourvus de ces précieuſes qualités; on ne doit donc point faire difficulté de nommer les exercices militaires des Romains des batailles ſans effuſion de ſang, & leurs combats des exercices ſanglans. En quelque nature de guerre qu'ils ſe trouvent, ils n'ont preſque jamais à craindre de ſurpriſe. Leur premier ſoin en entrant dans un pays ennemi, eſt de ſe former avec beaucoup d'art & de travail un camp bien fortifié, auquel ils donnent la forme quadrangulaire (*a*), ils l'établiſſent autant qu'il leur eſt poſſible dans un terrein uni, mais

(*a*) Interdum autem quadrata, interdum trigona, interdum ſemi-rotunda; ſeu oblonga, prout loci qualitas aut neceſſitas poſtulaverit, caſtra facienda ſunt. *Vegece au Livre troiſiéme.*

ſi par hazard il ſe trouve quelques inégalités dans celui dont ils ont fait choix, ils ne ſont pas en peine de les applanir, parce qu'ils ne ſe mettent jamais en campagne ſans mener avec eux un grand nombre de toutes les ſortes d'ouvriers néceſſaires pour ce genre de conſtruction.

II. Ils dreſſent leurs tentes dans l'intérieur du camp, dont l'enceinte extérieure reſſemble aſſez aux murailles d'une ville, parce qu'elle eſt munie de tours élevées à une égale diſtance l'une de l'autre, entre leſquelles ſont placées toutes ſortes de machines propres à lancer des fléches, des dards & des pierres. A chacun des quatre côtés de cette enceinte, & faiſant partie de ſa conſtruction, il y a une porte fort large (*a*), afin qu'hommes & chevaux puiſſent entrer librement & ſans confuſion dans le camp, & en ſortir de même pour aller faire les expéditions qu'ils jugent néceſſaires; nombre de rues, commodément diſtribuées, diviſent le dedans; au milieu ſont les tentes des Officiers, & préciſément dans le centre un prétoire conſtruit en façon de petit temple: il y a de plus un marché, des atteliers pour les artiſans; des ſiéges de juſtice où les Officiers jugent les différents lorſqu'il en ſurvient, de ſorte qu'on prendroit le tout enſemble pour une ville qui ſort en un inſtant toute bâtie de deſſous terre, tant la multitude d'excellents travailleurs que les Romains employent à en élever toutes les parties y apportent de célérité. Si quelque circonſtance le demande, ils ouvrent tout au tour un foſſé large de quatre coudées (*b*), ſur une égale profondeur.

III. Ainſi retranchés dans leur camp, ils y obſervent beaucoup d'ordre & de tranquillité; tout s'y paſſe dans une exacte décence & une parfaite ſubordination; ils vont par compagnie chercher le bois, le bled, & l'eau dont ils ont beſoin, & en apportent chacun leur charge. Il ne leur eſt point permis de prendre leurs repas aux heures qu'il leur plaît, tous doivent le faire dans le même temps; le ſon de la trompette leur annonce celui du coucher, du lever, & d'entrer en garde, & ils ne peuvent vaquer à aucun exercice que l'ordre n'en ſoit donné. Les ſoldats vont le matin ſaluer leur Capitaine,

(*a*) Ad quatuor portas exercitum inſtruxit, ut ſigno dato, ex omnibus partibus eruptionem facerent. *Titeliv. Liv. 4. num. 27.*

(*b*) On croit qu'il faut lire dix coudées au lieu de quatre. *Voyez* Lipſ. milit. Roman. Schelius ſur Higin.

les Capitaines leur Colonel, & tous les Officiers le Général; & c'eſt alors qu'il a coutume de leur donner le mot, & les autres ordres, afin qu'ils les portent à leurs ſoldats. Il obſervent la même diſcipline dans une action, ce qui fait qu'ils exécutent toutes les évolutions néceſſaires dans un clin d'œil, & que, ſoit qu'il faille avancer, ſoit qu'on doive reculer, ils le font toujours en ordre de bataille.

IV. Lorſqu'il faut décamper, un premier ſon de trompette en avertit, tout le monde alors ſe met en mouvement, & à ce ſignal chacun plie ſa tente & ſe prépare à partir. Lorſqu'un ſecond ſon de la trompette annonce que tout le monde eſt prêt, on met promptement le bagage ſur les mulets & ſur les bêtes de charge, & comme dans les jeux de la courſe chacun attend un nouveau ſignal. Cependant, ſûrs qu'ils ſont qu'ils l'auroient bientôt refait s'il le falloit, ils mettent le feu au camp qu'ils vont quitter, pour empêcher les ennemis de pouvoir jamais s'y loger. Tout marche enfin lorſque la trompette ſonnant pour la troiſiéme fois en donne le ſignal, & afin que les rangs ſoient toujours complets, l'on ne ſouffre aucune ſorte de traîneurs. Alors un Héraut qui eſt à la droite du Général demande à haute & intelligible voix ſi l'on eſt prêt à ſe préſenter à l'ennemi: les troupes répondent par autant d'acclamations qu'elles ſont toutes prêtes, elles préviennent même ſouvent le Héraut, & levant les mains en haut font éclatter par des cris de joie l'ardeur qui les anime.

V. Elles marchent enſuite gravement & en bon ordre ſans jamais rompre leurs rangs, comme ſi elles alloient au combat. L'infanterie eſt armée de caſques & de cuiraſſes, & porte deux épées. Celle du côté gauche eſt plus longue que celle qu'ils ont à droite, car celle-ci ne l'eſt gueres de plus d'un pied (*a*). Ceux qui ſont choiſis pour accompagner le Général ſont armés d'une Lance & d'un bouclier. Le reſte de la phalange, outre une pique & un grand bouclier, porte une ſcie, un panier, un hoïau, une hache, des courroies, une faux, une chaîne, & de la proviſion pour trois jours. De maniére que peu s'en faut que chez les Romains le fantaſſin ne ſoit auſſi chargé qu'une bête de ſomme. Les cavaliers ont à leur côté droit une longue épée, une grande lance à la main, un bou-

(*a*) σπιθαμῆς.

clier en écharpe ſur le côté du cheval, & un carquois où il y a au moins trois dards, dont la pointe eſt large, & qui ſont preſque auſſi grands que des lances. Ils ſont enfin couverts de caſques & de cuiraſſes comme l'infanterie. Ceux qui ſont choiſis pour accompagner le Général n'ont aucune arme particuliére qui les diſtingue des autres cavaliers. C'eſt le ſort qui décide laquelle des Légions (*a*) doit marcher la premiere.

VI. Telle eſt la marche des Romains, tels leurs campements, telles enfin les armes dont ils ſe ſervent. Ils ne ſe portent à rien dans un jour de bataille qui n'ait été mûrement concerté, parce qu'ayant arrêté dans leur Conſeil tous les partis à prendre ſuivant les cas prévus, leurs démarches ſont toujours les ſuites néceſſaires de ces prudentes délibérations, auſſi font-ils rarement des fautes, & lorſqu'il leur arrive d'en faire, ils les réparent aiſément; ils eſtiment d'ailleurs qu'un échec qu'on ſouffre, après avoir pris toutes les meſures que la prudence ſuggere, a quelque avantage au-deſſus d'un heureux ſuccès que le hazard procure, parce que les ſuccès qu'on doit à un pur hazard, conduiſent quelquefois à une négligence nuiſible, au lieu qu'un malheur dans lequel on tombe après avoir pris les plus ſages précautions pour s'en garantir, fait faire de nouvelles réflexions qui peuvent dans la ſuite en faire éviter de ſemblables. On ne peut en effet ſe faire aucun mérite d'un bonheur fortuit & dont on n'a pas préparé l'événement par des réſolutions réfléchies. Dans les accidents au contraire qui arrivent contre tous les efforts de la prudence humaine, c'eſt une grande conſolation de n'avoir point à ſe reprocher une téméraire précipitation.

VII. Les fréquents exercices militaires ne ſervent pas ſeulement à fortifier les corps des ſoldats, mais ils excitent auſſi dans leur ame une merveilleuſe fermeté de courage; la crainte du châtiment y aſſujettit néceſſairement les ſoldats Romains: les Loix de leur Patrie ordonnent des peines capitales non-ſeulement contre les déſerteurs, mais contre ceux-même qui

(*a*) Les Légions n'ont pas toujours eu un nombre fixe de ſoldats. Elles furent d'abord de trois mille fantaſſins & de trois cents chevaux. Ce nombre a varié depuis; enſorte qu'on ne peut juger de la grandeur d'une armée Romaine par le nombre des Légions..... Les aigles avec la haſte qui les portoit étoient hautes de huit pieds. Elles n'étoient que dorées ou argentées, & non pas d'or ou d'argent maſſif. *M. Muſgrave*, Diſſert. ſur le nombre des ſoldats de chaque Légion, & ſur la forme des aigles Romaines, *Mém. pour l'Hiſt.* 1714. pag. 2182.

par une lâche & molle négligence manquent à quelqu'un de leurs devoirs. Les Officiers, plus ſévéres encore que les Loix, les font exécuter à la rigueur, mais ils récompenſent avec une diſtinction ſi honorable ceux qui le méritent, qu'on ne peut blamer leur extrême ſévérité à punir ceux qui ſont en faute ; de-là cette prompte & active obéiſſance qui fait que rien n'eſt ſi beau, dans la paix comme dans la guerre, qu'une armée Romaine. Les mouvements de toutes les parties qui la compoſent ſont tellement relatifs les uns aux autres, que cette grande multitude d'hommes paroît n'être qu'un ſeul corps, dont les oreilles continuellement ouvertes pour recevoir les ordres, les yeux attachés à recueillir le moindre ſignal, & les bras toujours actifs, le font ſe mouvoir tout entier dans un même temps ; vaillants & infatigables, ils ne craignent dans un jour de combat, ni un ennemi ſupérieur en nombre & fertile en ſtratagêmes, ni les difficultés du terrein, ni même quelques regards peu favorables de la fortune, dont ils ſe font ſur-tout un mérite de vaincre l'inconſtance. Doit-on être ſurpris, qu'un peuple accoutumé à ne former aucune entrepriſe ſans en avoir murement concerté le plan, & dont les troupes aguerries exécutent avec zéle des réſolutions ſi ſagement priſes, ait pouſſé ſes conquêtes du côté de l'Orient juſqu'à l'Euphrate, juſqu'à l'Océan du côté de l'Occident, & n'ait pour bornes du côté du Midi que les terres les plus ſtériles de l'Affrique ; & enfin du côté du Septentrion le Rhin & le Danube ? On doit au contraire reconnoître que quelque grande que ſoit l'étenduë d'un ſi vaſte Empire, elle eſt encore trop bornée pour un peuple ſi ſage & ſi vaillant.

VIII. Au reſte en m'étendant ainſi ſur les louanges des Romains, je cherche moins à les flatter qu'à conſoler les nations qu'ils ſe ſont ſoumiſes, & à en détourner d'autres du deſſein qu'elles pourroient former de ſe révolter contre eux : peut être auſſi ce que je viens de dire de la bonne diſcipline qu'ils tiennent dans la guerre ſera-t'il une utile leçon pour ceux qui n'en ſont pas inſtruits, mais je reviens à mon ſujet.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

I. VESPASIEN reſta quelque temps à Ptolémaïde avec Tite pour mettre ſon armée en état. Cependant Placide continuoit de faire le ravage dans la Galilée, & y tuoit tous ceux dont il ſe ſaiſiſſoit ; le nombre en devenoit conſidérable, mais ce n'étoit que des gens de la plus vile populace, & qui n'avoient pas le cœur de lui réſiſter ; car tous ceux qui avoient quelque ſentiment de bravoure ſe réfugioient dans les villes que Joſeph avoient fortifiées : ainſi il prit le parti d'attaquer quelqu'une de ces villes, & comme Jotapat étoit la plus forte, ce fut vers elle qu'il réſolut de ſe porter. Il ſe flattoit de l'emporter ſans peine, en uſant de ſurpriſe, & ſe formoit une grande idée de la réputation que lui acquereroit dans l'eſprit de ſes Officiers Généraux l'avantage qu'il leur procureroit par la priſe de cette place importante, pour la ſuite de leurs opérations ; car il ne faiſoit point de doute que la terreur ſe répandant dans toutes les autres, ne les fît réſoudre à ſe rendre. Mais il fut trompé dans ſes eſpérances, car les habitans de Jotapat ayant découvert ſon deſſein ſortirent de leur ville, & étant tombés bruſquement & en grand nombre ſur ſes troupes avec l'ardeur & le courage de gens qui combattent pour leur patrie, pour leurs femmes & leurs enfans, ils les défirent facilement. Les Romains eurent pluſieurs bleſſés dans cette action, mais ils n'y perdirent que ſept hommes, parce qu'ils firent leur retraite en bon ordre, & que ſe couvrant de leurs boucliers, les bleſſures qu'ils recevoient ne pouvoient être que légéres. D'ailleurs comme les Juifs n'étoient pas ſi bien armés qu'eux, ils n'oſoient en venir aux mains, & ſe contentoient de leur lancer des traits de loin ; ils perdirent trois des leurs & eurent peu de bleſſés. Placide ſentant néanmoins qu'il n'étoit pas aſſez en force pour emporter cette place ſe retira.

Placide fait une entrepriſe contre Jotapat. Reçoit un échec.

II. Veſpaſien ayant réſolu d'entrer en perſonne dans la Galilée, ſortit de Ptolémaïde faiſant marcher ſon armée dans le bel ordre que les Romains ont coutume d'obſerver. Les trou-

pes légeres des Alliés & celles qui étoient armées d'arcs & de fléches marchoient les premieres, pour s'oppoſer aux courſes que les ennemis oſeroient entreprendre de faire, & reconnoître les bois & les autres lieux où ils pourroient ſe mettre en embuſcade. Une partie de l'infanterie & de la cavalerie Romaine, armée de toute piéce, marchoit enſuite, & étoit ſuivie d'un détachement de dix hommes pris ſur chaque Compagnie pour porter les bagages & toutes les choſes néceſſaires à la conſtruction du camp. Venoient après les pionniers, pour applanir les chemins, les rendre praticables, & couper les bois qui pouvoient nuire à la marche ; ils étoient ſuivis d'un corps de cavalerie qui eſcortoit les équipages du Général & ceux de ſes Lieutenants. Veſpaſien marchoit enſuite accompagné d'un corps d'infanterie, de cavalerie & de piqueurs, tous gens d'élite ; il étoit outre cela ſuivi des cavaliers légionnaires, chaque Légion en a ſix vingt : les bêtes de charge qui portoient les catapultes & les autres machines de guerre alloient après, puis les Tribuns, les Capitaines, & tous les autres Officiers accompagnés de ſoldats choiſis. Derriere ces Officiers étoient portées ces célébres Enſeignes, qui ont pour type une aigle, le roi & le plus fort de tous les oiſeaux. Elles ſont pour les Romains la marque de leur extrême puiſſance, & comme le préſage d'une victoire aſſurée ſur les ennemis qu'ils vont combattre ; il y en a toujours une à la tête de chaque Légion. Venoient enſuite les choſes ſacrées, ſuivies des trompettes qui précédoient la Phalange diſtribuée par rangs de ſix hommes en ſix hommes, & commandée par des Officiers chargés de veiller à ce que perſonne ne quittât ſon rang. Les valets de chaque Légion conduiſoient à pied les bagages que portoient les bêtes de charge. La marche étoit terminée par une multitude conſidérable d'artiſans & autres gens mercenaires de toute eſpece, qui étoient eſcortés de l'infanterie & de la cavalerie.

III. Veſpaſien s'étant rendu en cet ordre ſur la frontiere de la Galilée s'y campa, malgré l'ardeur que témoignoient ſes troupes de paſſer plus avant ; il ſe perſuadoit que la vuë d'une

(a) » Les Parthes rangés en bataille » vis à-vis, voyoient avancer l'armée » des Romains, & admiroient leur belle » ordonnance, car ils marchoient en » gardant toujours leurs intervalles, » ſans jamais confondre leurs rangs, & » branlant leurs javelots dans un grand » ſilence. « *Plutarc. Vit. Anton. Trad. de M. Dacier.*

armée ſi bien diſpoſée à combattre imprimeroit aſſez de terreur dans l'eſprit des ennemis pour leur inſpirer un ſalutaire repentir, & crut devoir leur donner le loiſir de prendre de ſages réſolutions avant qu'il les y forçât; il ne laiſſa pas cependant de faire tous les préparatifs néceſſaires pour former quelque ſiége. Ses vuës pacifiques réuſſirent en partie, la vue de ſon armée fit tomber les armes des mains de pluſieurs, & ſaiſit tout le monde de crainte; au premier bruit de l'approche des Romains, les troupes avec leſquelles Joſeph étoit campé auprès de la ville de Garis (*a*), peu diſtante de celle de Séphoris, s'enfuirent non-ſeulement avant de pouvoir être forcées à en venir aux mains, mais ſans les avoir même vus. Joſeph ſe voyant ainſi avec trop peu de monde pour attendre les ennemis, & jugeant, par l'extrême conſternation où il voyoit tous les Juifs, que la plûpart étoient diſpoſés à traiter avec les Romains, commença à craindre pour lui-même tous les riſques de cette guerre, & prit le parti de s'éloigner le plus qu'il lui ſeroit poſſible du péril; il ſe retira en effet à Tibériade avec le peu de gens qui ne l'avoient point abandonné.

CHAPITRE VII.

I. POUR premiére expédition Veſpaſien attaqua la ville de Gadara (*b*), il l'emporta d'emblée, parce qu'y ayant peu d'hommes en âge de porter les armes, elle ſe trouva preſque ſans défenſe, il ordonna qu'on y paſsât tout au fil de l'épée. Cet ordre fut rigoureuſement exécuté ſans diſtinction d'âge (*c*), autant par la haine que les Romains portent naturellement à notre Nation, que pour ſatisfaire le reſſentiment

(*a*) C'eſt ce ſemble, la même ville qu'il appelle dans l'Hiſtoire de ſa Vie Gareizim, qui n'étoit éloignée de Séphoris que de vingt ſtades. *num.* 71.

(*b*) Il y a deux villes de ce nom. Celle-ci, que Veſpaſien détruiſit, paroît avoir été en-deçà du Jourdain, dans la Galilée ſupérieure. L'autre, qu'il reçut à compoſition, étoit par-delà ce fleuve, & c'étoit la Capitale de la Pérée.

(*c*) » Les Romains tuerent tou ceux » qui étoient en âge de porter les ar» mes. « [*M. d'Andilly.*] Ἥβησις ſignifie communément ceux qui ſont en âge de puberté, mais il ſignifie ici entiérement *omninò*, *penitùs*. Ce que Joſeph ajoûte en eſt la preuve: » les Romains » ne pardonnant à aucun âge μετεμιμεῖτο τῶν Ῥωμαίων ἀλκὰς ἅπας πανταχόθεν. *Voyez* Philon, pag. 463. *c. d.* Origen, contr. Celſ. Liv. 7. num. 18. *e. f.*

qu'ils conſervoient de l'acharnement avec lequel ils avoient pourſuivi Ceſtius. Veſpaſien ne ſe contenta pas de faire mettre le feu à la ville, il fit auſſi brûler les bourgades & les villages des environs, pluſieurs furent entierement détruits, & leurs habitans réduits à l'eſclavage.

II. L'arrivée de Joſeph remplit de crainte la ville qu'il avoit choiſie pour le lieu de ſa retraite. Les habitans de Tibériade furent perſuadés qu'il ne fût pas venu ſe réfugier chez eux, s'il n'eût eu des raiſons de déſeſpérer du ſuccès de la guerre, ce qui étoit en effet très-vrai; car plus il réfléchiſſoit ſur la ſituation des affaires de la Nation, plus il demeuroit convaincu qu'il n'y avoit qu'un prompt repentir qui pût la garantir de ſa prochaine ruine. Pour lui, quelque eſpérance qu'il crût pouvoir prendre que les Romains voudroient bien lui pardonner, il ſe ſentit dans la diſpoſition de plutôt mourir que de trahir ſa Patrie, en abandonnant lâchement le poſte important qu'on lui avoit confié, pour aller paſſer tranquillement ſes jours parmi ceux à qui on l'avoit envoyé faire la guerre. Mais il crut qu'il étoit de ſon devoir d'écrire aux Magiſtrats de Jeruſalem, pour leur donner une connoiſſance exacte de l'état des affaires, afin que s'ils prenoient le parti de la paix, ils le lui marquaſſent; ou que, dans le cas contraire, ils lui envoyaſſent des forces qui le miſſent en état de réſiſter aux ennemis. Dans le tableau qu'il leur faiſoit des forces des Romains, il ſe gardoit ſagement de les trop exalter, de peur que dans la ſuite on ne lui reprochât d'avoir ſuivi les mouvements d'une crainte puſillanime, mais il ne diſſimuloit point auſſi ce qu'on devoit en appréhender, pour ne point faire renaître des ſentiments d'une téméraire préſomption dans des cœurs peut-être déja diſpoſés à un ſalutaire repentir. Telle fut la prudente réſerve dont il uſa en écrivant ſes Lettres, il choiſit enſuite des gens de confiance pour les faire paſſer à Jeſalem.

III. Enſuite de l'expédition de Gadara, Veſpaſien réſolut de marcher contre Jotapat. Il ſçavoit que cette place étoit très-forte, & qu'un très-grand nombre de Juifs s'y étoient réfugiés, mais comme les chemins par où il falloit paſſer pour y arriver étoient couverts de montagnes, & d'ailleurs ſi

rudes & ſi pierreux qu'ils étoient inacceſſibles pour de la cavalerie, & que de l'infanterie même eût eu peine à s'en tirer, il envoya un grand nombre de pionniers (*a*) pour les applanir & les rendre praticables. Ce travail fut exécuté en quatre jours, le cinquiéme, qui étoit le vingt-uniéme du mois d'Artemiſe (*b*), Joſeph ſe rendit de Tibériade à Jotapat, & releva le courage des habitans par ſa préſence. Un transfuge en donna avis à Veſpaſien, & le preſſa de ſe hâter d'attaquer cette place, l'aſſurant que s'il pouvoit en la prenant ſe ſaiſir de Joſeph, cette priſe feroit tomber toute la Judée ſous ſa puiſſance. Veſpaſien trouva la circonſtance très-heureuſe, il profita de l'avis, & regardant comme un effet particulier de la Providence que l'officier le plus ſage & le plus prudent qu'euſſent ſes ennemis fût venu s'enfermer dans une place de guerre, il envoya ſur le champ Placide & le décurion Eubutius, homme de tête & de main, avec mille cavaliers inveſtir Jotapat, afin que Joſeph ne pût échapper.

IV. Veſpaſien partit le jour ſuivant avec toutes ſes troupes, & ayant marché juſques dans la nuit, il ſe rendit le même jour devant Jotapat. Cette ville a à ſon ſeptentrion une petite colline dont elle eſt éloignée de ſept ſtades. Il la gagna & y campa, dans le deſſein d'imprimer de la terreur dans le cœur de ſes ennemis par la vuë de ſon armée. Les Juifs en effet en furent tellement effrayés, qu'aucun n'oſa ſortir de la ville. Comme les Romains avoient marché tout le jour, ils n'entreprirent rien, Veſpaſien ſe contenta de faire entourer la colline par deux cordons d'infanterie (*c*), qu'il fit ſoutenir par un troiſiéme formé par de la cavalerie. Mais en coupant ainſi aux Juifs tous les moyens de ſe ſauver, il ranima leur cou-

(*a*) ... *Pedites equiteſque præmittit qui viam complanarent.* [*M.* Havercamp.] Une armée qui mene avec ſoi des pionniers & des gens pour remuer les terres, n'envoye pas de la cavalerie & de l'infanterie travailler à lui rendre les chemins praticables, & envoya-t'on jamais de la cavalerie pour les accommoder, M. d'Andilly s'eſt bien apperçu de l'incongruité qu'il y avoit à le dire, mais il en eſt reſté-là. Πεζὸς τε ἀ, ἱππεῖς dans le commencement de la phraſe eſt une faute de Copiſtes, qui parce qu'ils voyoient ces mots deux lignes plus bas, les ont, par une inadvertance dont on a pluſieurs exemples, tranſcrits deux fois.

(*b*) Vingt uniéme Mai. On croit que c'eſt une faute de Copiſte. Voyez-en la raiſon dans la note vingt ſixiéme de M. de Tillemont.

(*c*) » Veſpaſien, pour enfermer les » Juifs de toutes parts, commanda deux » corps de cavalerie & un d'infanterie » qui étoit un peu plus reculé.« [*M. d'Andilly.*] A la lettre : » Ils entourerent la » ville par une double phalange *d'infan-* » *terie*, & ils en mirent une troiſiéme » de cavalerie par-delà « Les ſens or-

rage. Il n'y a rien qui en inſpire tant dans la guerre que la néceſſité.

V. Il y eut le jour ſuivant une action fort vive. Les Juifs, ſans s'éloigner de leurs murailles, camperent au-devant & firent face aux Romains. Veſpaſien fit avancer les Archers, les frondeurs & les autres gens de trait avec ordre de tirer, & ayant pris de l'infanterie avec lui, il alla ſe poſter ſur le penchant d'une colline, d'où il jugea qu'on pouvoit former une attaque. Joſeph craignant que la ville ne fût forcée fit une ſortie, & tombant ſur les Romains, il les repouſſa fort loin des murs; ſes gens firent en cette action des prodiges de valeur, mais ils n'en eurent pas moins à ſouffrir des violens efforts des Romains: le déſeſpoir ſoûtenoit le courage des Juifs; la honte de trouver une ſi ferme réſiſtance irrita les Romains, l'expérience & la bravoure donnoient un grand avantage à ceux-ci, mais il étoit bien compenſé par la fureur & l'emportement des premiers; on ſe battit tout le jour, & il n'y eut que la nuit qui fit ceſſer le combat. Les Romains perdirent treize hommes; & eurent beaucoup de bleſſés. Les Juifs de leur côté en perdirent dix-ſept, & en eurent ſix cents de bleſſés.

VI. Les Romains donnerent un ſecond aſſaut le lendemain, que les Juifs ſoûtinrent avec encore plus de fermeté. Le bonheur qu'il avoient eu, même contre leur eſpérance, de ne point ſuccomber la veille, augmentoit leur audace; & les Romains, qui ſe conſidéroient comme vaincus, parce qu'ils avoient le déplaiſir de ne vaincre pas aſſez tôt, faiſoient les plus grands efforts, ils ne ceſſerent pendant cinq jours de donner de violents aſſauts, que les aſſiegés rendoient toujours inutiles, non-ſeulement par une ferme réſiſtance de deſſus leurs murailles,

dinaires de φάλαγξ ſont connus, mais aucun ne convient ici. Joſeph dit en parlant du côté Occidental du Tabernacle μία φάλαγξ ἦν διὰ πάντων ἴσα τῶν κίόνων. (Antiq. Juiv. Liv. 3. chap. 6. num. 3.) Le Pere Lamy (de Tabernac. Moſai. pag. 354. b. c.) rend ce mot par *veſtis*, baſe, traverſe. Selon Herodote (Liv. 3. pag. 201.) les Ethiopiens & les Indiens Calantées payoient aux Rois de Perſe ἑξακοσίας φάλαγγας ἐβίνυ. Quoiqu'on ne puiſſe pas bien déterminer préciſément ce que φάλαγξ ſignifie en ces deux endroits, on voit en général qu'il veut dire une piéce longue, quelque choſe qui s'étend en long. Ainſi j'ai crû ne pouvoir mieux faire entendre ce que Joſeph appelle ici φάλαγξ, qu'en le rendant par *cordon*. C'eſt, comme on ſçait, un terme uſité dans le militaire pour ſignifier la diſpoſition des troupes qui ſont commandées pour couvrir les fourageurs. [Guer. des Juifs, Liv. 3. chap. 7. num. 26. Ibid. num. 23.] Il n'y avoit point de bataillon ſi ſerré qu'elles ne renverſaſſent juſqu'au dernier rang. ..... ὁ μὲ μέχρι ἰσχύος τροπούλαι φάλαγγας.

mais par de vigoureuſes ſorties, ſans que les prodigieux efforts des Romains etonnaſſent les Juifs, ni que Romains ſe rebutaſſent par les difficultés inſurmontables qu'ils rencontroient dans ce ſiége.

Deſcription de Jotapat.

VII. La ville de Jotapat eſt preſque entierement ſituée ſur la croupe d'une montagne fort eſcarpée, elle n'eſt acceſſible que du côté du Septentrion, où cette montagne ſe termine en une pente douce. Ses trois autres côtés ſont entourés de précipices ſi profonds, qu'on ne peut en regarder le fonds ſans ſe ſentir la tête étonnée. Lorſque Joſeph en avoit fait conſtruire les murailles, il avoit eu ſoin d'en enfermer ſur-tout le côté du Septentrion, & de le fortifier ſi bien que l'ennemi ne pût pénétrer par-là ſur la hauteur qui la domine. D'autres montagnes qui l'environnoient la couvroient de telle ſorte qu'on ne la voyoit pas qu'on ne fût dedans. Telles étoient les défenſes de Jotapat.

Continuation du ſiége de Jotapat.

VIII. Veſpaſien voyant qu'il avoit à vaincre les ſinguliers avantages que cette place tiroit autant de la nature de ſon aſſiette que de la téméraire opiniâtreté des Juifs, réſolut de tout tenter pour la réduire. Il aſſembla les Principaux Chefs de l'armée pour délibérer ſur la maniere dont on devoit ſe conduire pour terminer ce ſiége, & ayant été déterminé qu'il falloit élever des terraſſes du côté par lequel il étoit plus facile de s'approcher de la muraille, il employa toute ſon armée à raſſembler les matériaux néceſſaires. Les uns apportoient du bois & des pierres, qu'ils tiroient des montagnes voiſines, d'autres étoient employés à former des clayes pour mettre ceux qui élevoient les terraſſes à l'abri des traits que les Juifs lançoient de deſſus la muraille; d'autres enfin applaniſſoient les lieux les plus proches, & en faiſoient paſſer de main en main la terre aux travailleurs: ces trois différentes opérations occupoient toute l'armée, de ſorte que perſonne n'y demeura oiſif. Les Juifs cependant lançoient de deſſus les murs de groſſes pierres & toutes ſortes de traits ſur les claies, rien à la vérité ne pénetra juſqu'aux travailleurs, mais les terribles frayeurs que leur cauſoit tout ce fracas ne laiſſoit pas que de rallentir beaucoup leur activité.

IX. Veſpaſien fit enſuite avancer les machines de guerre (*a*), & ordonna qu'on les fît jouer. Ces machi-

(*a*) Joſeph en compte cent ſoixante. N'y auroit-il point quelque petite exagération?

nes, jointes à un gros corps d'archers Arabes & autres gens de trait, envoyerent contre ceux qui défendoient les murailles une ſi prodigieuſe quantité de dards, de javelots, de fleches, de pierres très-groſſes, & de feux, que les Juifs n'oſerent plus paroître ni ſur les murs ni dans aucun des endroits où tout cela portoit. Ils ne demeurerent pas néanmoins dans l'inaction, guettant comme des voleurs le moment de faire quelque ſortie ſans être apperçus, ils arrachoient ce qu'on avoit fait pour couvrir les travailleurs, & tombant ſur eux, ils leur faiſoient quitter la place, mettoient le feu aux claies & ruinoient les ouvrages. Veſpaſien ayant remarqué que ces dommages étoient occaſionnés par la facilité qu'avoient les ennemis de traverſer les ouvrages qu'il faiſoit, par des ouvertures qu'on avoit cru y pouvoir laiſſer, il fit remplir tous les vuides, & ayant en même temps raſſemblé toutes ſes forces en ce lieu, il ôta aux Juifs tout moyen d'inquiéter davantage les travailleurs.

X. La terraſſe que Veſpaſien faiſoit élever étoit déja preſque au niveau des murailles (*a*). Joſeph crut alors qu'il lui ſeroit honteux de ne pas faire pour la défenſe de la place quelque tentative qui dérangeât les meſures que prenoit l'ennemi pour l'attaquer; & dans cette vue il ſe fit amener des ouvriers auxquels il commanda d'exhauſſer les murs de la ville, mais ces ouvriers lui ayant repréſenté qu'il étoit impoſſible d'entreprendre ce travail, à cauſe de la quantité de traits, de pierres & de feu que les ennemis y faiſoient pleuvoir, il imagina de faire planter de grands pieux en terre, & d'y attacher des peaux de bœufs fraîchement tués, qui par leur humidité amortiſſoient l'activité du feu, & rompoient, par la facon dont on les étendoit, le coup des pierres & de toutes les ſortes de traits que lançoient les machines des ennemis. A la faveur de ce puiſſant abri il fit travailler jour & nuit, & élever un mur de la hauteur de vingt coudées, fortifié de proche en proche de tours & de parapets (*b*). La vuë de ces ouvrages n'étonna pas

(*a*) Au niveau de ce que Joſeph appelle ἐπάλξεσι.

(*b*) Si ce que Joſeph dit ici eſt vrai, il eſt peu vrai-ſemblable. Comment ces machines qui lançoient continuellement des pierres & des dards n'empêchoient-elles point de planter des pieux? Comment ne renverſoient-elles point ces peaux? Une muraille de trente pieds de haut couverte de bon parapets & ſoûtenue par de fortes tours ne ſe bâtit pas en peu de temps. *Voyez* numero 23.

peu

peu les Romains, qui ſe croyoient déja maîtres de la ville, l'habileté de Joſeph, & l'état de force dans lequel ces nouvelles fortifications mettoient les aſſiégés leur cauſerent de vives inquiétudes.

XI. Les aſſiégés de leur part redoubloient d'audace, ils faiſoient tous les jours des ſorties (*a*), ſe battoient avec les aſſiégeants, enlevoient tout ce qui leur tomboit ſous les mains, & mettoient le feu à leurs ouvrages. Veſpaſien, autant irrité que ſurpris de cette conſtante fermeté, prit le parti de ſuſpendre tout acte d'hoſtilité, mais de les ſerrer de ſi près, que rien ne pût entrer dans leur ville, ni perſonne en ſortir, & d'attendre que la famine les réduiſît enfin à ſe rendre, ou les eût affoiblis de telle ſorte, s'ils perſiſtoient dans leur opiniâtreté, qu'ils ne fuſſent plus en état de réſiſter à de nouvelles attaques.

XII. Ils avoient des grains en abondance, & toutes les autres choſes néceſſaires excepté l'eau, parce qu'il n'y a point dans la ville de fontaines*, & qu'on ne boit dans cette contrée que de l'eau de pluie. Comme c'étoit en été, ſaiſon dans laquelle il pleut rarement, que Veſpaſien tenoit cette ville aſſiégée, la crainte ſeule que la diſette d'eau ne devînt plus grande déſoloit les aſſiégés & leur faiſoit perdre courage. Joſeph, bien aſſuré que l'abattement où il les voyoit n'avoit aucune autre cauſe, & que d'ailleurs ils étoient parfaitement diſpoſés à bien faire, prit le parti de leur diſtribuer l'eau avec meſure dans la penſée de faire durer le ſiége plus long-temps que les Romains ne s'y attendoient; mais cette précaution leur fit autant de peine que ſi l'eau leur eût abſolument manqué; ils ne pouvoient ſoûtenir l'idée d'une diſtribution ainſi réglée de cet élément, & la penſée de ne pouvoir ſe déſaltérer à diſcrétion étoit pour eux un mal auſſi inſupportable que s'ils euſſent été

(*a*) Comment les Juifs pouvoient-ils faire tous les jours des ſorties, eux que la réunion des forces des Romains empêchoient ſur la fin du neuviéme d'en faire ?

(*b*) » Les aſſiégés avoient abondance » de bled & de toutes les autres choſes » néceſſaires, excepté de ſel: mais ils » manquoient d'eau. » [*M. d'Andilly.*] Après avoir dit: » Les aſſiégés avoient » abondance de bled & de toutes les » autres choſes néceſſaires excepté de » ſel, « c'eſt ſe contredire que d'ajoûter, » mais ils manquoient d'eau. » Ni les manuſcrits ni les imprimés ne devoient pas empêcher le nouvel Editeur de recevoir la leçon de Voſſius, ἀ τῶν ἄλλων ἁπάντων, & de toutes autres choſes ſuffiſamment. Le ſens le demande, & j'ai cru la devoir ſuivre.

preſſés de la ſoif la plus violente. Les Romains eurent connoiſſance de l'état où ils ſe trouvoient, car ils les voyoient de deſſus une colline qui dominoit les murs de la ville s'aſſembler au lieu où ſe faiſoit la diſtribution de l'eau, & comme leurs machines battoient cet endroit, elles en tuoient beaucoup.

XIII. Veſpaſien ſe perſuada alors qu'il ne ſeroit pas poſſible aux aſſiégés de tenir long-temps après que leurs citernes ſeroient épuiſées, ce qu'il préſumoit devoir bientôt arriver. Mais Joſeph, pour lui donner le change, fit tremper dans l'eau quantité d'habits, & ordonna qu'on les mît à ſécher ſur les parapets, de ſorte que l'eau en dégoutât le long des murs. Ce ſtratagême déconcerta les Romains, ils furent extrêmement ſurpris de voir que des gens qu'ils croyoient réduits à ſouffrir les horreurs d'une ſoif brûlante, fiſſent une ſi grande & ſi inutile profuſion d'eau. Veſpaſien lui-même, n'oſant plus ſe flatter qu'une extrémité auſſi déſeſpérante que celle dans laquelle il avoit cru devoir ſe trouver bientôt les aſſiégés, les forceroit à ſe rendre, fit recommencer les attaques. C'étoit ce que les Juifs ſouhaitoient, parce que, s'ils ne pouvoient éviter de ſuccomber avec leur ville ſous les efforts des ennemis, ils aimoient mieux mourir les armes à la main, que de faim ou de ſoif.

XIV. Joſeph cependant imagina un nouveau ſtratagême pour ne manquer d'aucune ſorte de proviſions. Il y avoit au couchant de Jotapat un ravin extrêmement profond & preſque impraticable, le long duquel les Romains, pour cette raiſon, ne faiſoient pas grande garde, il profita de cette voie pour établir une communication avec les Juifs qui demeuroient à la campagne, & tirer d'eux tout ce qui lui manquoit; il avoit commandé à ceux qui devoient en faire le tranſport de ſe couvrir de peaux garnies de leurs poils, & de marcher de nuit, & à quatre pieds, lorſqu'ils auroient à paſſer devant quelques corps de gardes, afin que les ſentinelles y fuſſent trompés & les priſſent pour des chiens ou pour d'autres animaux (*a*). Mais les Romains ayant enfin découvert cette ruſe, ils firent exactement garder ce ravin.

(*a*) Pour avancer des choſes ſi peu vrai-ſemblables, il falloit bien compter ſur la crédulité de ſes lecteurs, ne reſpecter gueres le jugement du public & n'en avoir gueres ſoi-même, ou le ſacrifier ridiculement à l'envie de dire quelque choſe d'extraordinaire.

XV. Joſeph jugeant alors que la perte de la ville étoit inévitable, & qu'elle ne pourroit tenir encore long-temps, prit, avec ſes principaux Officiers, le parti de ſonger à ſe ſauver. Le peuple pénétra ſon deſſein, & vint en foule le conjurer de ne les point abandonner, & de » s'aſſurer, que le regardant » comme leur unique appui, ils ne pouvoient déſeſpérer de la » conſervation de la ville tant qu'il y demeureroit, puiſque » ſa préſence étoit ſeule capable de leur faire faire les derniers » efforts pour la ſauver; mais qu'enfin s'ils avoient à périr, » ce ſeroit une conſolation pour eux de l'avoir pour témoin » de leur mort. Ils le ſupplierent de conſidérer que ſa propre » gloire ne pouvoit lui permettre de fuir devant ſes ennemis » en leur abandonnant ſes amis, qu'il étoit peu convenable » de ſortir, au moment de la tempête, d'un vaiſſeau dont on » avoit pris la conduite durant le calme; que ſa retraite en- » fin ne pouvoit que hâter le naufrage d'une malheureuſe » ville que perſonne n'oſeroit plus défendre, dès qu'on n'y » verroit plus celui ſur lequel l'œil de ſes habitans fondoient » l'eſpérance de leur ſalut.

Joſeph penſe à ſe retirer. Les prieres des habitans de Jotapat l'engagent à reſter avec eux.

XVI. Joſeph, qui ne vouloit pas qu'on crût qu'il ne s'occupoit que de ſa ſûreté particuliere tâcha de leur perſuader qu'il » ne conſultoit que leur intérêt en formant le projet de » retirer, que ſa préſence d'ailleurs leur devenoit inutile dans » les circonſtances où ſe trouvoit la ville, parce qu'il ne pou- » voit plus lui être que d'un très foible ſecours, & que le ſacri- » fice qu'il feroit de ſa vie ſeroit en pure perte, s'ils venoient » à être forcés, au lieu que ſa retraite pouvoit leur devenir » avantageuſe, en ce qu'elle lui procureroit le moyen d'aſ- » ſembler toutes les forces de la Galilée & de venir, par » une puiſſante diverſion, obliger les Romains de lever le » ſiége; il leur fit de plus conſidérer que les Romains ayant » pour le moins autant à cœur de s'aſſurer de ſa perſonne que » de ſe rendre maîtres de la Pérée, leur ardeur ſe rallentiroit » beaucoup, dès qu'ils apprendroient qu'il n'y ſeroit plus. « Le peuple ne ſe rendit à aucune de ces raiſons, & n'en fut que plus abſolument décidé à le retenir. Les vieillards, les femmes, les enfans, vinrent en foule ſe ranger autour de lui, fondant en larmes, embraſſant ſes genoux & pouſſant des cris amers. Tous le ſupplierent de reſter & de partager avec eux leur deſtinée, non pas je penſe qu'ils lui enviaſſent le bonheur d'échap-

per à un ſort malheureux, mais parce qu'en effet ils ne pouvoient ſe perſuader qu'ils duſſent périr tant qu'ils l'auroient avec eux.

XVII. Joſeph ému & attendri par tant de prieres & tant de larmes, & prévoyant d'ailleurs que les prieres & les ſupplications du peuple immenſe qui l'environnoit pouvoit ſe convertir en violence contre lui, s'il refuſoit de le ſatisfaire, prit le parti de demeurer, & puiſant de nouvelles forces dans le déſeſpoir même où il voyoit les habitans de Jotapat (*a*), » c'eſt » maintenant, dit-il, qu'il faut s'armer du plus héroique courage, » aller battre l'ennemi, & il n'y a plus d'autre moyen de lui » échapper, la vie eſt-elle préférable à la gloire de ſe ſignaler » par des actions dignes de paſſer à la poſtérité la plus recu- » lee ? « & prenant en même temps avec lui les plus braves de ſes gens, il fit une vigoureuſe ſortie, força la garde & pénétra juſques dans le camp des Romains, renverſa les tentes qui étoient ſur les plateformes & ſous leſquelles ils ſe tenoient à l'abri & mit le feu aux ouvrages. Il fit de ſemblables ſorties le lendemain & le ſurlendemain, & ne ceſſa pendant quelque temps de harceler nuit & jour les Romains avec une vigueur infatigable.

XVIII. Ces fréquentes ſorties cauſoient beaucoup de dommage aux Romains, parce que tenant toujours ferme contre les Juifs, pour n'avoir pas le déshonneur de fuir devant eux, ils ne pouvoient, à cauſe de la peſanteur de leurs armes, les pourſuivre, lorſqu'ils les faiſoient plier, & que les Juifs au contraire, armés comme ils l'étoient à la légere, ſe retiroient facilement après leur avoir fait beaucoup de mal, ſans preſque en avoir ſouffert de leur part. Pour donc les rendre inutiles, Veſpaſien ordonna à ſes troupes d'éviter d'en venir aux mains avec des gens qui réduits par le déſeſpoir à affronter la mort, n'en étoient que plus redoutables. » Priver, dit-il, » les ennemis des avantages qu'ils eſperent tirer de leurs fu- » rieuſes ſorties, eſt le ſeul moyen de les faire ceſſer, ainſi que » le feu s'éteint lorſqu'on ceſſe de lui fournir de la matiere » pour l'entretenir, les Romains d'ailleurs ne faiſant la guerre » que pour étendre les bornes de leur Empire, & nullement » par néceſſité, il leur convient, même en remportant des

(*a*) A la lettre s'armant du déſeſpoir de la ville.

» victoires, de ne point expoſer leurs vies avec une indiſ-» crete témérité. « Il ſe contenta donc de faire continuellement accabler les Juifs de fléches, de dards & de pierres par ſes Arabes, ſes frondeurs de Syrie & par ſes machines. Quelque incommodés qu'en fuſſent les Juifs, ceux qui pouvoient pénétrer entre la portée de cette prodigieuſe grêle de toutes ſortes de traits & les Romains, s'avançoient ſur eux avec une hardieſſe incroyable au péril de leurs vies, les forçoient opiniatrément à en venir aux mains avec eux. Lorſque l'excès de la fatigue en obligeoit quelques-uns à ſe retirer, d'autres venoient auſſi-tôt les remplacer.

XIX. La longueur du ſiége & les eſpeces d'aſſauts que les aſſiégés donnoient aux Romains par leurs continuelles ſorties, firent que, Veſpaſien ſe conſidérant comme aſſiégé lui-même, & eſtimant que ſes plateformes étoient pouſſées aſſez près des murs, réſolut enfin de les faire battre par le belier. C'eſt une grande poutre ſemblable à un mât de navire, qui eſt armée à l'un de ſes bouts d'un fer qui a la figure d'une tête de bélier, & qui lui en a fait donner le nom; elle eſt ſuſpendue par le milieu avec des cables comme le fléau d'une balance, à une autre poutre, portée de chacun de ſes bouts ſur de ſolides appuis. Pluſieurs ſoldats, après l'avoir violemment tirée en arriere, la jettent avec la même violence contre le mur qu'ils veulent battre. Il n'eſt point de tour ſi forte, de muraille ſi épaiſſe, qui, ſi elles en ſoûtiennent les premiers chocs, puiſſent réſiſter à la roideur des coups redoublés que lui portent cette tête de fer dont elle eſt armée. Pour en rendre contre Jotapat les effets & plus certains & plus prompts, & hâter la priſe d'une place devant laquelle il devenoit enfin préjudiciable au progrès de ſes affaires de reſter plus long-temps, Veſpaſien fit approcher d'abord de plus près toutes les autres machines propres à lancer des dards, des fléches, des pierres, ainſi que tout ce qu'il avoit avec lui d'archers & de frondeurs, afin d'accabler d'une telle grêle de traits les Juifs, qui de deſſus les murailles tenteroient de s'oppoſer à ſon projet, qu'aucun d'eux n'osât plus y monter. Il fit enſuite avancer le belier, couvert de clayes & de peaux par deſſus, tant pour la conſervation de cette machine que pour couvrir les ſoldats qui devoient la mettre en mouvement. Dès le premier coup la muraille fut ébranlée, & les aſſiégés jetterent de grands cris, comme ſi déja la ville eût été priſe.

XX. Joſeph jugeant bien que, l'impulſion du bélier étant preſque toujours dirigée vers un même endroit, il étoit impoſſible que la muraille réſiſtât long-temps à la violence de ſes coups, trouva le moyen d'en amollir la force. Il fit remplir de paille des ſacs, & ordonna qu'on les deſcendît le long du mur avec des cordes, & qu'on en couvrît l'endroit contre lequel les Romains faiſoient les plus violents & les plus fréquents efforts. Ce ſtratagême jetta les Romians dans des longueurs déſeſpérantes, parce que, de quelque côté qu'ils tournaſſent le bélier, l'interpoſition de ces ſacs en rompant toujours le choc, il ne faiſoit aucune impreſſion ſur la muraille; mais enfin ils s'imaginerent de lier au bout de longues perches des faux, avec leſquelles ils couperent les cordes auxquelles ces ſacs étoient attachés; alors le bélier faiſant tout ſon effet, & le mur qui étoit nouvellement conſtruit commençant à crouler, le feu fut le ſeul moyen de défenſe que Joſeph & ſes gens crurent pouvoir employer. Ils firent une ſortie par trois endroits, & raſſemblant tout ce qu'ils trouverent de matieres combuſtibles, ils y mirent le feu, & de proche en proche aux plates-formes, aux paliſſades & autres travaux des aſſiégeants. Les efforts que firent les Romains pour arrêter l'embraſement furent inutiles & même funeſtes à pluſieurs de leurs gens, qui y périrent, autant ſaiſis de la frayeur que leur cauſoit l'excès de fureur auquel le déſeſpoir portoit les Juifs, que ſurpris par les dévorans tourbillons de flammes qui volants de toutes parts, rendoient tous les ſecours impratiquables; car outre l'extrême ſéchereſſe de toutes les machines auxquelles les Juifs avoient mis le feu, ils les avoient enduites de bitume, de poix & de ſouffre, de ſorte qu'elles s'enflammerent beaucoup plus vîte qu'il n'eſt poſſible de ſe l'imaginer, & qu'elles conſumerent en moins d'une heure tous les travaux qui avoient coûté tant de temps & tant de peine aux Romains.

XXI. Un Juif nommé Eléazar, fils de Samayas, & qui étoit de Saab en Galilée, ſe diſtingua en cette occaſion par une action aſſez éclatante pour mériter que la mémoire en ſoit conſervée à la poſtérité. Il s'arma d'une pierre d'une énorme groſſeur, & la jetta avec tant de violence ſur la tête du bélier qu'il la rompit; étant tout de ſuite ſauté du haut de la muraille au milieu des ennemis, il prit hardiment cette tête, & chargé de ce glorieux trophée, il remonta ſur le mur:

comme il n'étoit point armé, & qu'il étoit devenu le but de tous les traits que lançoient les Romains, il fut percé de cinq coups de fléches. Auſſi ferme néanmoins que ſi aucun trait ne l'eût atteint, il demeura expoſé à la vuë de tout le monde, chacun admirant la force incroyable de ſon courage, juſqu'à ce qu'enfin, réduit par ſes bleſſures à un état d'épuiſement total, il tomba avec cette tête de bélier qu'il tenoit encore. Après ce grand exploit on vit deux freres, nommés Nétiras & Philippe, qui étoient de la bourgade de Ruma en Galilée, ſe diſtinguer par un acte auſſi admirable de bravoure. Ils ſe jetterent avec une ſi furieuſe réſolution ſur la dixiéme Légion, qu'ils l'enfoncerent, la mirent en déroute, & renverſerent tout ce qui ſe trouva à leur rencontre.

Ce fut à la ſuite de ces mémorables actions, que les aſſiégés commandés par Joſeph s'armerent de feu, & firent cette ſortie dans laquelle ils brûlerent la plûpart des machines des aſſiégeants, les clayes qui couvroient leurs travailleurs, & détruiſirent tous les ouvrages de la cinquiéme Légion & de la dixiéme qui venoit d'être miſe en déroute, & que nombre de Juifs s'étant avancés, enfouirent tout ce qu'ils trouverent d'outils & de matériaux. Mais les Romains étant ſur le ſoir venus à bout de rétablir leur bélier, ils le firent avancer & battre l'endroit du mur qu'il avoit déja ébranlé. Une fléche décochée par un des aſſiégés commandés pour tirer ſur ceux qui le mettoient en mouvement & rallentir leur activité, vint bleſſer Veſpaſien vers la plante du pied. Mais la longueur du trajet qu'elle eut à faire pour l'atteindre lui ayant fait perdre beaucoup de ſa force, la bleſſure fut légere: cet accident mit néanmois toute l'armée en allarme. Ceux qui étoient près de ſa perſonne voyant le ſang couler de ſa plaie en furent tellement effrayés, que leur trouble ſaiſit en un inſtant tous les cœurs, par le bruit qui s'en répandit: pluſieurs abandonnerent leurs poſtes pour ſe rendre auprès de ce Général chéri, Tite le premier, pour s'aſſurer par lui-même de la nature du péril où il croyoit qu'étoit ſon pere. Mais Veſpaſien diſſipa bientôt les craintes de ſon fils & les allarmes de ſes troupes, & ſe ſervit de ſes bleſſures même, qu'il affectoit de faire voir à tout le monde ſans paroître ſenſible aux douleurs qu'il en reſſentoit, pour les exciter à pouſſer les Juifs avec encore plus d'ardeur; & chacun prenant ſur ſoi d'être le vengeur particulier de la

bleſſure que leur Général avoit reçue, tous coururent à l'attaque des murailles, en s'exhortant les uns les autres par de grands cris à s'expoſer aux plus grand périls.

XXIII. Malgré la multitude de traits & de pierres qui faiſoient périr & tomber les uns ſur les autres un grand nombre des aſſiégés, Joſeph & ceux des ſiens qui avoient le bonheur de n'être point renverſés n'abandonnerent point la défenſe des murailles, & ne diſcontinuerent point de lancer du fer, du feu & des pierres contre ceux qui couverts de clayes faiſoient jouer le bélier, mais c'étoit preſque en pure perte, & il en périſſoit toujours beaucoup, parce qu'ils combattoient à découvert contre des gens qu'ils ne voyoient point, & que les feux dont ils faiſoient uſage contre leurs ennemis ſervant même à les rendre viſibles à ceux-ci comme en plein jour, ils ne pouvoient eſquiver les coups divers qu'ils leur portoient, ne voyant de leur part ni les traits partir ni les machines qui les tiroient. Cependant le jeu des pierres que lançoient ces machines abattoient les parapets & emportoient les angles des tours. Quelque ferme & ſerrée que fût une troupe, elle ne pouvoit tenir contre la roideur de ces machines, qui pouſſoient d'aſſez fortes pierres pour la renverſer juſqu'au dernier rang. Ce qui arriva cette même nuit eſt bien capable de donner une juſte idée de l'effet extraordinaire de ces machines, une pierre pouſſée par l'une d'elles fit ſauter la tête d'un de ceux qui combattoient ſur le mur auprès de Joſeph, & en emporta le crane à trois ſtades; une autre ayant atteint une femme qui venoit de ſortir de chez elle, lui traverſa le ventre & emporta l'enfant dont elle étoit groſſe à demi ſtade. Le bruit aigu & continuel de ces machines, le ſifflement horrible de tout ce qu'elles lançoient, le triſte ſon des corps morts, qu'on jettoit ſans ceſſe de deſſus les murs en telle quantité, que les aſſiégeants euſſent pu s'en ſervir comme de dégrés pour les eſcalader (a); les cris perçans des femmes au-dedans de la ville, les plaintes ameres des bleſſés & des mourans au dehors, rendus par les échos des montagnes voiſines, des ruiſſeaux de ſang coulants de toutes parts, tout, en un mot, ce qui ſe peut concevoir de plus funeſte & de plus effrayant, frappa dans cette nuit les yeux & les oreilles de la plus étrange hor-

(a) Exagération outrée.

reur

reur. Cependant, malgré la quantité considérable de généreux combattans que la mort ou des blessures enlevoient aux assiégés, & quoique le mur n'eût cessé d'être battu durant toute la nuit, il ne fut entamé qu'à la pointe du jour, alors les assiégés, sans perdre de temps, se couvrirent de leurs armes, & en réparerent la breche avant que les Romains eussent mis en état les machines dont ils se servoient pour monter à l'assaut.

XXIV. Vespasien laissa l'armée Romaine se délasser quelques temps, sur le matin, des travaux de cette fatigante nuit, & lui donna ensuite ses ordres pour l'assaut. Pour empêcher les assiégés de se présenter en état de défense sur la breche, il fit mettre pied à terre aux plus braves de la cavalerie, & en ayant formé trois corps, il les fit se couvrir de leurs armes & prendre des pieux, afin qu'aussi-tôt que les machines pour monter à l'assaut seroient avancées, ils y montassent les premiers & entrassent d'abord dans la ville; il les fit soûtenir par ce qu'il avoit de meilleur en infanterie, & étendit le reste de sa cavalerie le long des murs, au-devant de la montagne, afin de tenir la ville tellement bloquée, qu'aucun des assiégés ne pût se sauver lorsqu'elle seroit prise; il plaça derriere, les Archers, les Frondeurs & ceux qui étoient chargés de la direction des machines, & leur ordonna de se tenir prêts à tirer tous en même temps, il fit de plus planter des échelles contre les parties du mur qui n'avoient point été endommagées, afin que les assiégés étant obligés d'y placer du monde, il en restât beaucoup moins pour défendre la breche, & que le peu qui y resteroit, accablé par la multitude de traits qu'on lanceroit contre eux, fussent forcés de l'abandonner & de laisser le passage libre pour entrer dans la place.

XXV. Joseph bien informé de toute cette disposition, rangea tout le long des murs qui n'avoient point souffert, comme y ayant beaucoup moins de risques à courir, tous les vieillards & ceux qui étoient épuisés de fatigues, & réserva pour la défense de la breche ce qu'il avoit de meilleures troupes, au-devant desquelles ayant placé six rangs des plus braves, résolu de combattre & d'essuyer à leur tête le premier choc, il leur commanda » de se boucher les oreilles lors des cris que » feroient les Légions Romaines, afin de n'en prendre aucune » épouvante, de se tenir dans quelque éloignement, le genouil

» en terre, & couverts de leurs boucliers, juſqu'à ce que les » ennemis euſſent épuiſé ce qu'ils avoient de dards & de flé- » ches à tirer, mais de ſe jetter promptement ſur les machi- » nes dont ſe ſervent les Romains pour monter à l'aſſaut dès » qu'elles ſeroient ſuffiſamment avancées, & les ayant ainſi » prévenus, de les battre à toute outrance. Pour exciter leur » ardeur, il leur repréſenta qu'ils ne devoient plus penſer que » ce fût pour conſerver leur Patrie qu'ils avoient les armes » à la main, mais pour la venger des cruautés qu'y al- » loient exercer les Romains; que leurs vieillards, leurs fem- » mes & leurs enfans alloient être égorgés ſous leurs yeux; & » quoi de plus capable, leur dit-il enfin, de vous porter à » faire les derniers efforts de valeur, pour faire ſentir les effets » de votre juſte fureur à un ennemi tout prêt à vous accabler » de ſi grand maux.

XXVI. Telles furent les diſpoſitions de défenſe qu'établit Joſeph. Cependant une certaine multitude de gens oiſifs & inutiles, les femmes, les enfans, voyant la ville environnée d'un triple cordon de troupes (car les Romains n'avoient dérangé aucunes de leurs gardes du poſte qu'elles avoient juſques-là occupé) les ennemis l'épée à la main devant la breche, l'éclat que jettoient leurs armes ſur le haut de la montagne, les arcs des Arabes tendus & prêts à décocher une grêle de fléches, firent retentir l'air d'autant de cris & de hurlemens, que ſi la ville eût été priſe, & que les maux dont ils n'avoient été juſqu'alors que menacés, fuſſent fondus ſur eux. Dans la juſte appréhenſion qu'eut Joſeph que cet air de déſolation ne fît tomber les ſoldats dans quelque ſorte de découragement, il fit renfermer les femmes, les enfans, & tous les autres inutiles dans leurs maiſons, avec des ordres menaçants de s'y tenir dans un exact ſilence. Il ſe hâta enſuite de venir prendre le poſte qu'il s'étoit choiſi; peu inquiet de ce que produiroit l'eſcalade des autres parties du mur, il fixa toute ſon attention à ſuivre de l'œil la portée des dards & des fléches.

XXVII. Auſſi-tôt que les trompettes des Légions eurent ſonné la charge, l'air retentit des cris militaires de toute l'armée, & parut obſcurci par la quantité prodigieuſe de dards & de fleches qui partirent en même temps de toutes parts; les aſſiégés attentifs à ſuivre les ordres que Joſeph leur avoit

donné, ſe boucherent promptement les oreilles à ce bruit & ſe couvrirent de leurs armes pour ſe garantir contre cet impétueux torrent de traits; lorſque les Romains eurent fait avancer les machines dont ils ſe ſervent pour eſcalader des murailles, ils les prévinrent, ſe jetterent eux-mêmes deſſus avec une merveilleuſe activité & en vinrent aux mains avec ceux qui oſerent tenter de monter; ils firent en cette action des prodiges de valeur, s'efforçant, dans l'extrémité où ils étoient réduits, de montrer autant de fermeté d'ame qu'en montroient les ennemis, qui ne couroient pas à beaucoup près un auſſi grand péril, de ſorte que ſe battant preſque corps à corps, le combat ne finiſſoit que par la chute ou la mort des uns ou des autres; cette inébranlable fermeté épuiſoit cependant les forces des aſſiégés, parce qu'ils ne pouvoient remplacer leurs morts ni ceux qui ſe trouvoient excédés de fatigues, par de nouveaux combattants, au lieu que les Romains avoient toujours des troupes fraîches à ſubſtituer à celles que la fatigue mettoit hors de combat. Celles donc qui juſques-là avoient été repouſſées avec tant de vigueur, furent relevées par d'autres qui s'animant réciproquement, ſe ſerrant & ſe couvrant de leurs boucliers, formerent un corps qu'il n'étoit pas poſſible de rompre, & donnerent ſi à propos toutes en même temps, qu'elles repouſſerent les Juifs, & mettoient déja le pied ſur la brêche.

XXVIII. Dans une conjoncture ſi critique, Joſeph prit conſeil de la néceſſité. Elle peut fournir de merveilleux expédients, ſur-tout lorſqu'elle conduit à une eſpece de déſeſpoir. Il ordonna qu'on jettât de l'huile bouillante ſur les ennemis; comme les aſſiégés en étoient abondamment pourvus, ils exécuterent promptement cet ordre, & jetterent de toutes parts avec l'huile les vaiſſeaux encore tout brûlants dans leſquels elle avoit bouilli. Un auſſi ardent déluge rompit facilement ce corps redoutable de Romains, qui devoit tirer ſa principale force de ſon impénétrabilité; à meſure que les ſoldats dont il étoit compoſé en étoient atteints, ils étoient forcés de céder à la violence des douleurs qu'ils reſſentoient, & ne pouvant ſe ſoûtenir, ils rouloient malgré eux du haut en bas. Cette huile bouillante s'inſinuant facilement deſſous leur armure, ſe répandoit ſur leur corps depuis la tête juſqu'aux pieds, & dévoroit leur chair avec l'activité du feu le plus vif

& le plus pénétrant : cette brûlante ardeur s'éteignoit d'autant moins que l'huile, qui s'échauffe très-promtement, eſt fort long-temps à ſe refroidir, à cauſe de ſon onctueuſe humidité ; leurs caſques d'ailleurs & leurs cuiraſſes étant fermement attachés ſur eux, ils ne pouvoient ſe procurer aucune ſorte de raffraîchiſſement. Ainſi en proie à des tourmens affreux, ils tomboient dans des agitations violentes qui leur faiſoient lâcher pied & les précipitoient ſur leurs camarades, qui d'autre part les pouſſoient en avant. Les Juifs alors les pourſuivoient & les tuoient ſans beaucoup de peine.

XXIX. Dans la chaleur de cette action les Romains, quoique maltraités, ne manquerent point de courage, ni les Juifs d'une prudente activité à imaginer d'utiles expédients ; car quoique les Romains viſſent beaucoup des leurs pénétrés des douleurs cuiſantes que leur cauſoit l'huile bouillante dont ils avoient été inondés, ils ſe preſſoient de pouvoir joindre ceux qui la répandoient, chacun pouſſant avec fureur celui qu'il avoit devant lui, & l'accuſant de lâcheté, comme ſi les premiers euſſent empêché ceux qui les ſuivoient de faire ſentir aux ennemis la force de leurs bras. Les Juifs imaginerent un nouveau moyen de rendre ces grands efforts inutiles, ils jetterent ſur les ponts des Romains du Fœnu-Grec cuit, qui en rendoit les dégrés ſi gliſſants, que ne pouvant s'y tenir dans une ſituation droite & aſſurée, les uns étoient renverſés ſur ces dégrés mêmes, & foulés aux pieds ; les autres tomboient ſur les plates formes, où les Juifs, qui par ces chutes inévitables n'avoient plus à les combattre de front, les tuoient ou les bleſſoient à coups de traits. Veſpaſien touché des maux que ſouffroient ſes troupes, fit ſur le ſoir ſonner la retraite. Il perdit dans cette action, qui ſe paſſa le vingtiéme de Mai (*a*), beaucoup de monde, & eut encore plus de bleſſés. Les Juifs perdirent ſix hommes, & eurent un peu plus de trois cents bleſſés.

XXX. Lorſque Veſpaſien voulut conſoler ſon armée des mauvais ſuccès de ce funeſte aſſaut, il la trouva tellement animée du deſir de ſe venger, qu'il lui parut autant inutile de l'y exciter, que néceſſaire d'en venir promptement aux effets : ainſi il donna ordre qu'on exhauſsât les plates-formes, qu'on dreſsât deſſus trois tours, chacune de la hauteur de cinquante pieds, qu'on les couvrît de fer, autant pour en aſſurer la

(*a*) *De Juin* [*ſelon M. D'Andilly.*]

ſolidité par leur peſanteur, que pour les rendre à l'épreuve du feu. Il y fit monter les plus legeres de ſes machines à lancer des pierres & des dards, & y logea les plus adroits & les plus vigoureux de ſes Archers & de ſes Frondeurs, afin qu'ayant l'avantage de n'être point vus, à cauſe de la hauteur des tours & de leurs défenſes, ils puſſent porter des coups ſurs à ceux des aſſiégés qu'ils verroient paroître ſur les murs. Les aſſiégés furent ainſi réduits à l'impoſſibilité de ſe garantir contre des traits qui leur étoient lancés de hauteur par des ennemis qu'ils ne voyoient point, & qui étoient trop élevés pour que les leurs puſſent les atteindre: conſidérant d'ailleurs combien il leur ſeroit difficile de mettre le feu à ces tours toutes couvertes de fer, ils ſe retirerent de deſſus les remparts, mais ils ſe jettoient avec fureur ſur les aſſiégeants lorſqu'ils vouloient pouſſer plus loin (*a*). Tel fut leur nouvel ordre de défenſe; ils y perdoient chaque jour beaucoup de monde, parce qu'ils ne pouvoient faire quelque mal aux Romains ni les repouſſer ſans s'expoſer à de très-grands périls.

XXXI. L'opiniâtre & extraordinaire réſiſtance des habitans de Jotapat ayant enflé le courage de ceux de Japha, petite ville au voiſinage, au point d'oſer ſe révolter, Veſpaſien envoya pour les réduire, Trajan commandant de la dixiéme Légion, avec deux mille hommes de cavalerie & deux mille d'infanterie. Cette petite ville parut à Trajan difficile à prendre d'emblée, parce qu'outre la force naturelle de ſon aſſiette, elle étoit environnée d'une double muraille; mais une partie des habitans ayant oſé ſortir pour aller à ſa rencontre, il engagea le combat & les mit en fuite après une légere réſiſtance, & comme ils penſoient ſe retirer dans la premiere enceinte de leurs murs, il les y pourſuivit ſi vivement, que ſes troupes y entrerent pêle mêle avec eux; ils voulurent ſe ſauver dans la

(*a*) » Les Juifs furent contraints d'a» bandonner la breche, mais ils char» gerent très-vigoureuſement les Ro» mains lorſqu'ils voulurent y monter. « [*M. d'Andilly.*] Le nouvel Editeur a donné le même ſens. Ce n'eſt pas, ce ſemble, celui de l'Auteur. Je ſuppoſe dans celui que j'ai ſuivi que προσέλθειν a pris la place de προσέδραμον. L'ancien Interprète a traduit *magiſque aggredi tentantibus occurrebant.* C'eſt à peu-près le même ſens. » Les Juifs furent obligés de » quitter les murs, mais ils couroient ſur » les Romains lorſqu'ils vouloient aller » plus loin «, c'eſt-à dire deſcendre dans la ville. En ſe retirant de deſſus les murs ils ſe mettoient à couvert de leurs traits, & les attaquoient lorſqu'ils vouloient en deſcendre pour entrer dans la ville.

ſeconde, mais ce qui étoit reſté d'habitans dans la ville leur en fermerent les portes, de peur que les Romains n'y entraſſent auſſi avec eux. Dieu ſe déclaroit d'une maniere bien ſenſible en faveur des Romains contre les Galiléens, en permettant ainſi qu'une partie de ce peuple demeurât expoſée hors de la ville, par le fait de ſes propres concitoyens, aux coups de leurs ennemis, qui ne reſpiroient que le meurtre & le carnage. Ils ſe préſentoient en foule aux portes, faiſant nommément à chacun de ceux qui y commandoient les plus inſtantes prieres, dont le terme fatal étoit la mort : au déſeſpoir de ſe trouver enfermés entre ces deux murailles, pluſieurs ſe la donnoient réciproquement les uns aux autres, d'autres ſe tuerent eux-mêmes, & le plus grand nombre périt par l'épée des Romains, ſans oſer même ſe mettre en défenſe, tant la ſurpriſe de ſe voir ainſi livrés par la trahiſon de leurs concitoyens à la fureur de leurs ennemis avoit anéanti leur courage. *Ils* moururent tous, au nombre de douze mille, & chargerent d'imprécations en mourant non les Romains, mais les gens de leur Nation. Dans la créance qu'eut alors Trajan qu'il devoit reſter peu de monde dans la ville en état de la défendre, ou qu'au moins le peu de défenſeurs dont elle pouvoit encore être pourvue, ſaiſis de frayeur, n'oſeroient rien entreprendre, il crut devoir réſerver à Veſpaſien l'honneur d'en faire la priſe, & le fit pour cela ſolliciter d'envoyer Tite, ſon fils, conſommer cette victoire. Veſpaſien, croyant ſur cet avis qu'il reſtoit encore quelque choſe d'important à faire, chargea Tite de cette commiſſion, & le fit partir avec cinq cents chevaux & mille hommes de pied. Tite ſe rendit promptement à Japha, fit la diſtribution de ſes troupes, donna à Trajan le commandement de celles qu'il avoit miſes ſur le côté gauche, & s'avança ſur la droite pour forcer la ville avec celles qu'il s'étoit réſervées. Les échelles ayant été auſſi-tôt plantées de tous côtés, les aſſiégés ne firent qu'une foible réſiſtance & abandonnerent leurs murs ; les Romains les eſcaladerent ſans peine, & entrerent dans la ville, mais ils y eurent un rude combat à eſſuyer avec un nombre d'habitans, qui, s'y étant réunis en corps de bataille, les pouſſerent avec vigueur dans des rues étroites, où les femmes leur jettoient du haut des maiſons tout ce qu'elles avoient pu ramaſſer de propre à les incommo-

der. L'action dura ſix heures, mais enfin beaucoup de braves habitans ayant été preſque tous tués, tout le reſte de la multitude, jeunes & vieux, furent égorgés dans les places & dans les maiſons : il n'y eut d'épargné que les femmes & les enfans, que le Vainqueur réduiſit à l'eſclavage. Il périt quinze mille hommes, tant dans la premiere action que dans celle qui ſe donna dans la ville. Les Romains y firent deux mille cent trente eſclaves. Ce fut le vingt-cinquieme du mois de Mai (*a*) que les Galiléens firent cette perte.

Une grande multitude de Samaritains s'aſſemble ſur le mont Garizim. Eſt défaite par Cerealis.

XXXII. Les Samaritains eſſuyerent dans le même temps un ſemblable déſaſtre ; parce que, demeurant conſtamment aſſemblés ſur la montagne de Garizim, qu'ils révérent comme ſainte, on crut appercevoir dans leurs mouvements des diſpoſitions hardies à un ſoulevement prochain, fomentées, ainſi qu'on le ſuppoſoit, par un mépris marqué des déſaſtres arrivés à leurs voiſins, par une jalouſie inſoûtenable de la proſpérité des armes Romaines & par une téméraire préſomption en leurs forces, ſi manifeſtement inférieures à celles des Romains. Veſpaſien crut devoir prévenir les ſuites de l'agitation dans laquelle ils paroiſſoient être. Quoique les Romains euſſent des garniſons dans toute la Samarie, cette grande multitude de peuple qui s'étoit aſſemblée ſur le mont Garizim lui faiſoit craindre quelque contre-temps fâcheux ; il y envoya Cerealis Commandant de la cinquiéme Légion, avec cinq cents hommes de cavalerie & trois mille d'infanterie. Cerealis ne jugea pas devoir attaquer bruſquement les Samaritains. Ils étoient en trop-grand nombre, & trop avantageuſement poſtés ſur le haut d'une montagne ; ainſi il ſe contenta d'en environner exactement le pied & d'obſerver les Samaritains tout le jour. La plus grande partie de cette multitude ne s'étoit point fournie des choſes néceſſaires à la vie, l'eau ſur-tout leur manquoit abſolument, cependant il faiſoit d'exceſſives chaleurs, car alors on étoit en été ; de ſorte que pluſieurs moururent de ſoif ce jour-là même, & que d'autres, préférant l'eſclavage à ce genre de mort, ſe

(*a*) *De Juin*, [*ſelon M. d'Andilly.*]

(*b*) Sans juſtifier ma traduction, qui eſt ici un peu paraphraſée, je crois avoir tiré d'un endroit très-obſcur tout ce qu'on en pouvoit tirer. Des perſonnes plus habiles ou plus heureuſes en tireront peut-être davantage.

rendoient aux Romains. Cerealis inſtruit par ceux-ci des maux extrêmes que ſouffroient ceux qui oſoient encore tenir ferme s'avança ſur la montagne, & ayant fait environner les ennemis par ſes troupes, il les invita d'abord avec beaucoup d'inſtances à ſe rendre, les aſſurant qu'ils le pouvoient faire en toute ſûreté, pourvû qu'ils miſſent les armes bas. Mais comme il ne put les y engager, il les fit tous paſſer au fil de l'épée au nombre d'onze mille ſix cents. Ce fut le vingt-ſeptiéme du mois de Mai (*a*) que furent maſſacrés ce grand nombre de Samaritains.

XXXIII. Il y avoit quarante-ſept jours que duroit le ſiége de Jotapat, & que, contre toute ſorte d'apparence, les habitans de cette malheureuſe ville réſiſtoient aux cruels & violents efforts des aſſiégeans. Les plates-formes des Romains étoient élevées au-deſſus de la hauteur des murs; un transfuge alors vint ſe rendre à Veſpaſien, & lui rapporta, » qu'épuiſé » par les longues veilles & les fréquentes attaques qu'on avoit » eu a ſoûtenir, le peu de gens de guerre qui reſtoit dans la » ville n'étoit plus en état de ſoûtenir de grands efforts, & » qu'il ſeroit aiſé de la ſurprendre, ſi l'on formoit l'attaque » vers la pointe du jour; parce qu'accablés des fatigues de la » nuit, le ſommeil les ſaiſiſſoit, & que ceux même qui étoient » de garde ne pouvant y réſiſter, étoient alors preſque tous » endormis. « Veſpaſien étoit convaincu que les Juifs conſervoient les uns pour les autres une fidélité à l'épreuve des plus cruels tourments; il en avoit fait l'expérience en la perſonne d'un des aſſiégés qui avoit été pris peu auparavant; les queſtions

(*a*) *Encore ici, M. d'Andilly met le mois de Juin.*

(*b*) Joſeph entra dans Jotapat le vingt-uniéme Mai. Cette ville fut bloquée le jour ſoivant & priſe le premier Joillet; or depuis l'un de ces termes juſqu'à l'autre, il n'y a pas quatante-ſept jours. M. de Tillemont en a conclu que le ſiége commença avant le vingt-uniéme Mai, ou qu'il ne dura pas quarante ſept jours, & qu'ainſi il y a faute, ou dans l'endroit où il marque ſon commencement ou dans celui où il marque ſa durée. (Roine des Juifs, Note 26.) M. Toinard vouloit qu'on effaçât cette datte & toot ce qoi eſt entre ἀπεχώλων & ἀυτομολεῖ δ' ἦν. La conjecture eſt vrai-ſemblable, & il y a bien de l'apparence que c'eſt une ſcholie qu'un patticulier avoit miſe à la marge de ſon exemplaire devant ce que Joſeph dit dans le numero troiſiéme, que Veſpaſien fit élever des plates-formes; mais que les Copiſtes, par leur étourdetie trop ordinaire, ont apportée ici. A qooi reviendroit d'y redire qoe les plates-formes ſurpaſſoient en hauteur les mutailles de Jotapat, après avoir dit plus haot qo'on avoit mis deſſus les machines de guetre & que les Romains avoient combattu dedans? Il n'étoit pas plus néceſſaire de dire combien avoit duré le ſiége, en en marquant le commencement & la fin.

les

les plus rudes, même le feu, n'avoient pu le réſoudre à rien dire de l'état où étoit la ville, la mort enfin n'avoit pu l'y contraindre : attaché à une croix, il l'avoit ſoufferte en continuant de ſe mocquer de ce qu'elle a de plus terrible. Ainſi le transfuge parut ſuſpect à ce Général prudent, mais comme ce qu'il diſoit pouvoit être auſſi vrai qu'il paroiſſoit avoir de vrai-ſemblance, & que d'ailleurs il y avoit peu à riſquer d'ajoûter foi à ſon rapport, quelque piége qu'il pût couvrir, il le fit garder, & donna ſes ordres pour l'attaque.

XXXIV. Les troupes s'avancerent ſans bruit vers les murs à l'heure indiquée par le transfuge, Tite les eſcalada le premier, accompagné du Tribun Domitius Sabinus & d'un léger détachement de la cinquiéme & de la dixiéme Légion ; ils égorgerent les gardes & les ſentinelles & entrerent ſans obſtacles dans la ville. Le Tribun Cerealis & Placide, à la tête des troupes qu'ils avoient à leur commandement, les ſuivirent de près, la ville haute (*a*) étoit priſe, & il étoit déja grand jour que les aſſiégés ne ſçavoient pas qu'elle étoit pleine d'ennemis. Tout le monde y étoit dans un ſi prodigieux accablement de fatigues & de ſommeil, que fort peu s'éveillerent ; & un brouillard épais qui s'étoit élevé avoit répandu par-tout une telle obſcurité, que ceux même qui s'éveilloient ne diſtinguoient point aſſez les objets pour s'appercevoir de l'extrêmité où étoit réduite leur malheureuſe ville : ce ne fut que lorſqu'enfin toute l'armée fut entrée, que ces infortunés habitans, bien éveillés par les coups meurtriers que leurs portoient les ennemis, connurent toute l'horreur de leur ſituation. Le reſſentiment que conſervoient les Romains des maux qu'ils avoient ſoufferts durant ce ſiége, leur fit perdre tout ſentiment de compaſſion & d'humanité ; ils ne firent quartier à perſonne, mais renverſerent & tuerent tout ce qu'ils rencontrerent de peuple en deſcendant de la haute ville ; ceux qui étoient en-

(*a*) Ceux qui ont traduit cet endroit. ont rendu ἄκρα par *citadelle*. C'eſt ſon ſens ordinaire, mais il ne paroît pas convenir ici. Dans la deſcription que Joſeph fait de Jotapat, il ne lui donne point de de citadelle, & il n'y a pas d'apparence qu'il n'en eût fait mention, ſi cette ville en eût eu une. Les Romains pouſſent & chaſſent le peuple de ce qu'il appelle ἄκρα. Ce n'eſt pas le peuple, c'eſt la garniſon qui occupe la citadelle d'une ville, lorſqu'elle eſt aſſiégée. Enfin cet Auteur s'eſt quelquefois ſervi de ce mot pour ſignifier autre choſe que citadelle. *Guer. Juifs*, Liv. 5. chap. 4. num. 1. *Le Pere Lamy*, Liv. 4. *de ſta. civit.* pag. 570, & 587.

core en état de ſe défendre en étoient empêchés par la diſpoſition du lieu, dont les avenues étroites & en pente mettoient les Romains à portée de fondre ſur eux avec un avantage certain, & de les accabler par leur multitude.

XXXV. Ceux des gardes qui s'étant apperçus les premiers que les Romains étoient maîtres de la ville avoient eu le temps de ſe ſauver, gagnerent une des tours ſeptentrionales & s'y défendirent pendant quelque temps, mais accablés par le grand nombre des ennemis, ils ſe rendirent ſur le ſoir à diſcrétion, & préſenterent, ſans ſe troubler, la gorge au fer des vainqueurs. Les Romains auroient pu ſe vanter d'avoir glorieuſement fini ce ſiége par une journée qui ne leur eût point coûté de ſang, ſi un de leurs Centurions, nommé Antoine, n'avoit été tué par trahiſon: s'étant avancé vers une des cavernes où grand nombre d'habitans s'étoient réfugiés, un de ces fuyards le pria de lui donner la main, tant pour l'aſſurer qu'il vouloit bien lui accorder la vie, que pour l'aider à monter, cet Officier la lui tendit ſans aucune méfiance, mais ce traître lui porta en deſſous un coup de ſa pique & le tua.

XXXVI. Le jour que les Romains entrerent dans la ville, ils ne firent de quartier à qui que ce fût qui ſe rencontrât devant eux, les jours ſuivants ils firent la recherche de toutes les cavernes & autres lieux qui pouvoient ſervir de retraite, & tuerent, ſans diſtinction d'âge, tout ce qu'ils y trouverent, excepté les femmes & les enfans, qu'ils raſſemblerent au nombre de douze cents, pour être conduits en captivité. Le nombre des habitans ou autres Juifs qui furent tués, tant lors de la priſe de la ville que dans les différentes actions qui la précéderent ſe trouva monter à quarante mille. Veſpaſien fit entierement détruire la ville & brûler toutes les fortereſſes. Ainſi périt la ville de Jotapat, le premier Juillet de la treiziéme année du régne de Néron.

CHAPITRE VIII.

I. VESPASIEN & ſon armée ne furent plus occupés que du ſoin de trouver Joſeph. L'armée, parce qu'elle étoit fort animée contre lui; Veſpaſien, parce qu'il ſe perſuadoit que ſi l'on pouvoit le prendre, cette guerre ne devoit plus avoir de longues ſuites. Il le fit chercher parmi les morts & dans les endroits de la ville les plus propres à le cacher, mais il avoit eu le bonheur, auſſi-tôt après la priſe de la ville, de ſe dégager du milieu des ennemis & de ſe jetter dans une profonde citerne (*a*), à côté de laquelle étoit une ſpatieuſe caverne, dont l'entrée ne ſe pouvoit découvrir d'en-haut. Il y trouva quarante perſonnes des plus conſidérables de la ville, qui s'y étoient allées cacher avant lui, avec d'amples proviſions pour pluſieurs jours. Comme les ennemis faiſoient ſoigneuſement le guet dans toute la ville, il s'y tenoit caché le jour, & n'en ſortoit que la nuit pour venir reconnoître les gardes des Romains, & voir s'il ne trouveroit pas quelque moyen de ſe ſauver. Mais elles étoient par-tout ſi exactement montées, préciſément à cauſe de lui, que ſentant l'impoſſibilité de s'échapper ſans être apperçu, il rentroit dans ſa caverne. Deux jours ſe paſſerent de la ſorte, & le troiſieme une femme qui y avoit été pareillement cachée ayant été priſe, le découvrit. Veſpaſien envoya dans le moment les Tribuns Paulin & Gallicanus lui promettre toute ſûreté & l'inviter à ſortir de cette caverne.

Joſeph eſt découvert. Veſpaſien le fait exhorter à ſe rendre avec promeſſe de la vie.

Ces Officiers s'acquitterent fidellement de leur commiſſion, & aſſurerent Joſeph qu'il pouvoit ſe rendre ſans craindre de courir aucun riſque. Mais quoique pour lui donner plus de confiance ils miſſent dans leurs diſcours toute la douceur qui leur étoit naturelle, ils ne purent le perſuader, parce que, quelque idée qu'il pût ſe former de la clémence de Veſpaſien, il lui paroiſſoit aſſez peu vrai-ſemblable qu'il dût épargner l'auteur de tous les maux que ſon armée avoit ſoufferts durant

(*a*) M. d'Andilly a cru que λάκκος ſignifie ici un puits. Mais Joſeph ayant dit plus haut qu'il n'y avoit point de fontaines à Jotapat, & qu'on n'y buvoit que de l'eau de citerne, il ſemble qu'il n'y avoit pas de puits.

le ſiége, pour ne pas craindre que ce fût pour l'en punir qu'il cherchoit à l'avoir en ſa puiſſance. Veſpaſien néanmoins lui envoya un troiſieme Officier, & ce fut le Tribun Nicanor, avec lequel Joſeph avoit eu autrefois de fort étroites liaiſons d'amitié. Ce nouvel envoyé lui repréſenta » que les Romains » étoient dans l'uſage de ſe piquer de généroſité envers ceux » qu'ils avoient le bonheur de vaincre; que ſa valeur & ſa bonne » conduite, loin de lui avoir attiré la haine des Chefs de l'ar- » mée Romaine, lui avoient mérité leur eſtime & leur admira- » tion; que Veſpaſien ne prenoit le ſoin de le faire inviter à » ſe rendre que parce qu'il ſouhaitoit le conſerver à cauſe de » ſon mérite, & nullement pour exercer contre lui aucune » ſorte de vengeance, puiſque, ſi c'étoit ſon intention, il lui » étoit aiſé de ſe ſatisfaire ſans exiger qu'il ſe rendît, & qu'en- » fin il devoit conſidérer que, ſi Veſpaſien n'eût voulu que lui » tendre un piége, il n'eût jamais penſé à confier au zéle de » l'amitié l'exécution d'une perfidie, & que lui-même d'ail- » leurs, s'il en eût eu quelque ſoupçon, auroit refuſé avec » horreur de s'en rendre le Miniſtre.

III. Comme malgré ces repréſentations Joſeph, incertain ſur le parti qu'il avoit à prendre, différoit à répondre, les ſoldats qui accompagnoient Nicanor, irrités de ſon indéciſion, voulurent mettre le feu à la caverne; mais cet Officier, qui ſe faiſoit un point d'honneur de l'amener vif à Veſpaſien, les en empêcha. Comme cependant il continuoit à lui faire de nouvelles inſtances, & que les ſoldats d'autre part ne ceſſoient de ſe répandre en menaces, Joſeph ſe rappella divers ſonges qu'il avoit eus, dans leſquels Dieu lui avoit fait connoître les malheurs dont les Juifs devoient être affligés, & la maniere dont les futurs Empereurs Romains devoient ſervir à l'exécution des deſſeins de ſa Providence. Il avoit le grand talent de ſçavoir expliquer les ſonges, & d'y reconnoître des vérités à travers les voiles obſcurs dont il plaît à Dieu de les couvrir; comme d'ailleurs il étoit de race Sacerdotale & Prêtre lui-même, il n'ignoroit pas les Prophéties que contiennent nos ſaints Livres. Se ſentant donc ſaiſi dans ce moment d'un enthouſiaſme divin, & pénétré de la ſainte frayeur qu'excitoit en lui le ſouvenir des derniers ſonges qu'il avoit eus, il adreſſa intérieurement à Dieu cette priére: » Souverain Créateur, puiſqu'en- » fin il vous plaît de laiſſer tomber dans l'abaiſſement notre

» Nation, l'œuvre chérie de vos mains, pour combler de « toutes vos faveurs les Romains nos ennemis, & que vous » m'avez choiſi dans ces temps pour prédire les événemens » futurs, je me rends volontiers aux Romains, & me réſous à » vivre; mais je vous prends à témoin, que c'eſt comme Mi- » niſtre de votre volonté ſuprême, & non comme un traître, » que je me remets entre leurs mains.

IV. Enſuite de cette priere, Joſeph fit entendre à Nicanor qu'il cédoit à ſes inſtances, mais les Juifs qui étoient avec lui dans cette caverne, s'appercevant qu'en effet il alloit ſe rendre, ſe jetterent tous autour de lui en criant : » De quel coup plus » ſenſible peuvent être frappées les ſaintes Loix que Dieu nous » a données, & pour le ſoûtien deſquelles il a uni à nos » corps des ames, auxquelles il a inſpiré un ſi grand mépris » de la mort? Pour conſerver une miſérable vie, vous vous li- » vrez, Joſeph, à l'eſclavage, & vous oſez jouir encore de la » lumiére du Ciel : avez-vous pu ſi-tôt vous oublier, vous qui » en avez porté tant d'autres à mourir pour la liberté? Ah ! » combien étoient donc fauſſes & injuſtement vantées votre » prudence & votre bravoure. Quoi ! vous eſpérez que des » ennemis à qui vous avez fait tant de mal vous conſerveront » la vie, vous avez même la foibleſſe de ſouhaiter de leur en » être redevable. Si la bonne fortune des Romains a pu vous » jetter dans un tel oubli de vous-même, nous n'en ſommes » pas moins tenus de ſoûtenir la gloire de notre Nation, nous » vous offrons nos bras & nos épées. Quittez librement la vie, » & par une mort généreuſe, conſervez le titre glorieux de » digne Chef des Juifs. Si des ſentimens moins nobles pou- » voient trouver quelque entrée dans votre ame, craignez » Joſeph, de mourir comme un lâche & comme un traître. « En prononçant ces dernieres paroles ils tenoient leurs épées levées ſur lui, & menaçoient de le tuer s'il ſe rendoit aux Romains.

Ceux qui étoient cachés avec Joſeph menacent de le tuer s'il ſe rend.

V. Joſeph jugea bien qu'il avoit tout à craindre de la fureur dont il les voyoit tranſportés; mais perſuadé qu'il ſe rendroit coupable envers Dieu, s'il mouroit avant d'avoir manifeſté ce qu'il lui avoit fait connoître de ſes ſaintes volontés, il crut devoir leur faire faire quelques réflexions ſur la ſituation violente où ils ſe trouvoient. » Quel motif nous néceſſite donc, » leur dit il, Enfans d'Iſraël, à être ſi avides de devenir les

» meurtriers de nous-même, & à rompre de nos propres mains les
» liens ſacrés qui uniſſent ſi intimement nos ames avec nos corps ?
» Mais quelqu'un dira peut-être, que j'ai bien changé de
» ſentiment. J'en fais juges les Romains. Il eſt glorieux de mou-
» rir dans une guerre, mais ce doit être ſelon les régles de la
» guerre & par la main du vainqueur. Si je crains de m'ex-
» poſer au tranchant de l'épée des Romains, il n'y a pas à hé-
» ſiter, je dois me percer le cœur de la mienne, & mourir de
» ma propre main. Mais, ſi vouloir conſerver un ennemi eſt
» en eux une acte de généroſité, n'eſt-ce pas à plus forte rai-
» ſon pour nous un acte de juſtice de vouloir nous conſerver
» nous-même, & n'y auroit-il pas de la folie de nous faire à
» nous-même le mal que nous avons voulu éviter en nous dé-
» clarant leurs ennemis ? Il eſt glorieux de mourir pour la li-
» berté. J'en ſuis convaincu, mais c'eſt en combattant contre
» ceux qui veulent nous la ravir. Les Romains ne nous com-
» battent pas maintenant, & ils ne cherchent point à nous faire
» mourir. Il y a autant de lâcheté à vouloir mourir lorſqu'on
» ne le doit pas, qu'à refuſer de s'expoſer à mourir lorſqu'on
» le doit. Quel motif nous peut empêcher de nous rendre aux
» Romains, ſinon la crainte de la mort ? Eſt-il raiſonnable
» que ſur la crainte, peut-être mal fondée, de recevoir la mort
» de la main de nos ennemis, nous prenions la réſolution dé-
» ciſive de nous la donner nous même ? Non, dira quelqu'un,
» ce n'eſt point tant la crainte de la mort que le deſir d'éviter
» la ſervitude qui nous fait refuſer de nous remettre entre leurs
» mains. L'Etat où nous ſommes réduits eſt-il donc un état de
» liberté ? Mais enfin, diront quelques autres, il eſt de la vé-
» ritable grandeur d'ame de ſe tuer ſoi-même. Je ſoûtiens moi,
» que c'eſt l'action de la plus mépriſable puſillanimité, & je
» regarde un homme qui eſt capable d'en concevoir le ſen-
» timent, comme un Pilote qui craignant une tempête dont
» il n'eſt point encore battu, ſubmergeroit lui même ſon vaiſ-
» ſeau. Le ſuicide eſt une impiété envers Dieu qui nous a
» donné l'être, & une action contraire à la nature de tous les
» animaux, en qui réſide un ſentiment ſi vif de vouloir vivre,
» qu'on n'en connoît aucun que ſon inſtinct ait jamais porté à
» ſe procurer la mort. Ne traitons nous pas comme nos enne-
» mis, & ne puniſſons nous pas ceux qui en veulent à notre
» vie, ſoit qu'ils entreprennent ouvertement de nous la ravir,

» ſoit que, pour nous en priver, ils nous tendent quelque piége?
» la vie eſt un préſent de Dieu, le mépris que l'homme en fe-
» roit ſeroit un outrage fait à ſa Divinité: nous n'avons com-
» mencé à exiſter que lorſqu'il l'a voulu: il eſt juſte que lui
» ſeul puiſſe mettre un terme à cette exiſtence. Nos corps ſont
» mortels, & formés d'une matiere corruptible, mais notre
» ame eſt immortelle, & un écoulement de la divinité placée
» pour un temps comme en dépôt dans nos corps: quiconque
» s'arrogeroit des droits ſur un dépôt, pour en faire des profu-
» ſions illicites, ſeroit réputé méchant & de mauvaiſe foi. Si nous
» forçons, par un mépris criminel, notre ame, ce précieux dépôt
» que Dieu nous a confié, à ſortir de notre corps, pouvons-nous
» nous flatter de dérober à ſon Créateur la connoiſſance d'une
» telle injure. Les Loix autoriſent à punir un eſclave fugitif,
» même lorſque le maître qu'il a quitté eſt un mauvais maître,
» & nous nous imaginons pouvoir quitter ſans impiété un auſſi
» bon maître que l'eſt Dieu. Ignorez-vous donc qu'une gloire
» qui ne doit jamais finir attend ceux qui, mourant ſuivant
» l'ordre preſcrit à la nature, remettent entre les mains de
» Dieu la vie qu'il leur avoit donnée, lorſqu'il la leur demande?
» que les plus abondantes bénédictions ſe répandent ſur leur
» poſtérité? Que leurs ames pures & ſoumiſes à Dieu vont jouir
» des ſaintes délices du ciel, juſqu'à ce qu'après la révolution
» des ſiécles (*a*), elles retournent animer des corps auſſi purs? Et
» qu'au contraire, les ames de ceux qui ont follement porté ſur
» eux-mêmes une main meurtriére, ſont reléguées dans un lieu
» obſcur & ténébreux? Dieu, à qui ils doivent la vie, ne laiſſe
» point impunis ceux de ſes enfans qui oſent faire cet outra-
» geant mépris du préſent qu'il leur (*b*) en a fait. Crime déteſ-
» table à ſes yeux, & contre lequel les plus ſages Légiſlateurs
» ont décerné quelque peine. C'eſt une loi parmi nous qu'on

(*a*) Il n'y a rien dans ce que Joſeph dit ici qui donne lieu de le ſoupçonner d'avoir cru la métempſycoſe, ainſi que le dit une Note en marge de la derniere Edition de M. d'Andilly.

(*b*) Le nouvel Editeur qui a regardé ἑάτερον comme une faute, croit que Joſeph avoit écrit τῶν πατέρων ὕβρισε. Le ſens peut ſe ſupporter; ce n'étoit pas cependant une raiſon qui dût faire grande impreſſion ſur ces Juifs qui vouloient ſe tuer, que de leur dire que Dieu puniroit leur crime ſur leurs deſcendants. Le ſens qu'on a ſuivi ſuppoſe que Joſeph ait écrit ἀφ' ἑαυτῶν. Il a en effet fait regarder plus haut la vie comme un préſent que Dieu fait aux hommes. Mais on peut ne rien changer dans le Texte, en entendant ἑάτερον, *alterutrum*, du corps & de l'ame. » Il pu-
» nira ceux de ſes enfans qui auront outra-
» gé l'un ou l'autre, « leur corps ou leur ame.

» laiſſe ignominieuſement traîner les corps de ceux qui ſe ſont » détruits eux-mêmes, ſans leur donner de ſépulture juſqu'après « le coucher du ſoleil (*a*), quoique nous croyions qu'on ne doit » pas la refuſer auparavant, à des ennemis. Il y a des peuples » qui font couper à ces impies deſtructeurs d'eux-mêmes la » main qu'ils ont armée contre leur vie, perſuadés que, par » repréſailles de la cruelle barbarie qui leur a fait déſunir leur » corps d'avec leur ame, cette main parricide doit être ſépa- » rée de leur corps. Penſons juſte, infortunés compagnons de » ma diſgrace, n'ajoûtons pas aux maux qui nous accablent » celui d'avoir à redouter la colere de Dieu, notre Créateur, » juſtement irrité contre nous pour une telle impiété. Vivons, » s'il veut que nous vivions, nous pouvons ſans deshonneur » être redevables de la vie à des ennemis qui ont ſi bien éprou- » vé notre valeur & notre vertu. Si la mort enfin nous paroît » préférable à la vie, mettons-nous généreuſement aux riſques » de la recevoir par les mains d'un vainqueur, en la puiſſance » duquel le ſort des armes nous a mis. Je ne prétends point » prendre parti avec les Romains, ce ſeroit me trahir moi- » même, & me montrer beaucoup plus imprudent que nos » transfuges, puiſque je ferois, contre mon ſentiment & au » riſque de perdre la vie, ce qu'ils font volontairement pour » conſerver la leur. Je ſouhaite que la démarche que font au- » jourd'hui vers moi les Romains ne ſoit qu'une trahiſon & » un piége : ſi contre leur parole ils me font mourir, je quit- » terai la vie avec joie, & une telle perfidie conſommée en » ma perſonne, aura pour moi plus de charmes que la plus » éclatante victoire.

Ceux qui étoient dans la citerne avec Joſeph ne ſont point touchés de ſes raiſons.

VI. Telles furent, entre beaucoup d'autres, les répréſentations par leſquelles Joſeph s'efforça de détourner ceux qui étoient avec lui dans la caverne de la réſolution qu'ils avoient priſe de ſe ſervir de leurs propres bras pour s'arracher à la vie. Mais le déſeſpoir avoit fermé leurs oreilles, & comme ſi dès long-temps ils ſe fuſſent dévoués à la mort, toutes ces raiſons ne firent que les irriter; ils coururent ſur lui l'épée à la main, & il n'y eut aucun d'eux qui, en lui reprochant ſa lâcheté, ne parût déterminé à le percer ſur le champ. En cette extrémité, Joſeph appelloit les uns par leur nom, jettoit ſur les

(*a*) *Voyez* Remarque II.

autres

autres le regard ſévere d'un Chef qui ſçait ſe faire obéïr, tendoit amicalement la main à quelques-uns, uſoit de prieres envers quelques autres, & tâchoit ainſi de détourner le coup qui lui paroiſſoit le plus prêt à le frapper, ayant néanmoins, malgré tant de ſoins divers, l'œil toujours attentif à les obſerver tous, ainſi que fait un homme qui ſe trouvant aſſailli par pluſieurs bêtes féroces, ſans en perdre de vuë aucune, a toujours un œil preſte à voir celle qui paroît la plus âpre à ſe jetter ſur lui (*a*). Cette contenance de Joſeph, le reſpect que ſes compagnons d'infortune croyoient devoir encore à leur Chef dans la circonſtance critique où il ſe trouvoit, firent enfin tomber les armes des mains de pluſieurs; & malgré la fureur dont ils avoient paru tranſportés, les coups qu'ils lui portoient étoient ſi foibles, qu'on eût dit que les bras leur manquoient.

VII. En cette extrémité de péril, Joſeph ne perdit point cette admirable préſence d'eſprit toujours ſi prompte en lui à trouver des expédients. Après avoir remis le ſoin de ſa conſervation entre les mains de Dieu, il leur dit: » Puiſque vous êtes » abſolument déterminés à mourir, mourons par la main » les uns des autres, ſuivant l'ordre que nous indiquera le » ſort (*b*); que celui ſur qui il tombera le premier, ſoit tué » par celui qui le ſuivra, & ainſi de ſuite juſqu'au dernier. Car » il ne ſeroit pas juſte que, pluſieurs ayant été tués, quelqu'un » venant à changer de ſentiment, pût ſe conſerver la vie. De » cette maniere, nous ne tremperons point nos mains dans » notre propre ſang. « Tous approuverent avec confiance la propoſition; Joſeph tira avec eux: celui ſur qui le ſort tomba tendit avec fermeté la gorge à celui qui le devoit ſuivre, dans l'eſpérance que Joſeph ſeroit bientôt du nombre de ceux qui ſeroient tués, tant ils préféroient à la vie une mort qu'ils ne doutoient point devoir leur être commune avec lui (*c*). Mais ſoit par pur hazard (*d*), ſoit par un effet particulier de la Pro-

(*a*) *Note de l'Editeur.* Dans Joſeph cette comparaiſon eſt priſe de la bête féroce environnée de pluſieurs chaſſeurs. Je ne ſçai ce qui a pu déterminer le Pere Gillet à la changer.

(*b*) On ne peut faire que de vaines conjectures ſur la maniere dont la choſe ſe paſſa. Il faudroit ſçavoir comment les Juifs tiroient au ſort, & on n'en a aucune connoiſſance. Et quand on en auroit quelque idée, il faudroit commencer par s'aſſurer du fait. Car dans ce troiſieme Livre de la Guerre des Juifs & dans les Mémoires de ſa Vie, Joſeph en débite quelques uns dont il eſt très-permis de douter.

(*c*) Ou ils le haiſſoient étrangement, ou l'Auteur ſçait peu ce qu'il dit.

(*d*) Joſeph n'eût dû reconnoître dans cet heureux évenement, que le ſoin particulier que la Providence vouloit bien prendre de ſes jours.

vidence Joſeph reſta ſeul avec un autre. Alors, pour ne plus mettre ſa vie au riſque du ſort, & ne point ſouiller ſes mains par le meurtre d'un homme de ſa Nation, ſi le ſort ne tomboit pas ſur lui, il lui perſuada de ne point hazarder une vie que les Romains promettoient de leur conſerver.

Joſeph conduit à Veſpaſien.

VIII. Ce fut ainſi qu'après avoir évité la mort, tant par la main des Romains que par celles de ſes concitoyens, il fut conduit à Veſpaſien par Nicanor. Les Romains empreſſés de le voir s'aſſemblerent en foule auprès de leur Général, & tumultuairement, ſelon qu'ils étoient affectés, les uns témoignoient leur joie de ce qu'il avoit été pris, d'autres ſe répandoient en menaces contre lui; tous fendoient la preſſe avec grand bruit pour le voir de plus près; les plus éloignés crioient qu'il le falloit punir comme un ennemi, mais ceux qui étoient proches de lui ſe rappellant ſes grands exploits, ne voyoient qu'avec étonnement un auſſi accablant revers de fortune; il n'y eut aucun des Officiers qui, bien qu'irrité auparavant contre lui, ne ſentît en le conſidérant ſon animoſité ſe calmer. Tite ſur-tout, ne put réſiſter à la force de ſon généreux naturel; l'âge de Joſeph, la fermeté d'ame qu'il témoignoit dans ſon adverſité lui firent prendre des ſentimens de compaſſion, & conſidérant que le même homme dont les Romains venoient d'éprouver la redoutable bravoure dans les combats, ſe trouvoit alors captif entre leurs mains, il faiſoit de profondes réflexions ſur le pouvoir de la fortune & ſur les prompts changemens qui arrivent dans une guerre par l'inſtabilité trop ordinaire de toutes les choſes humaines. De ſemblables réflexions porterent pluſieurs autres à s'intéreſſer en faveur de Joſeph; mais ce fut principalement Tite qui obtint de ſon pere ſa conſervation. Veſpaſien cependant commanda qu'on le gardât avec grand ſoin, parce qu'il vouloit l'envoyer à Neron.

IX. Joſeph qui l'entendit donner cet ordre, déclara qu'il avoit à lui communiquer des choſes qu'il ne pouvoit confier qu'à lui ſeul. Veſpaſien ayant fait retirer tout le monde, excepté Tite & deux de ſes amis, Joſeph lui dit: » Vous croyez » ſans doute, Veſpaſien, n'avoir fait en me prenant qu'un » ſimple priſonnier de guerre, & moi je vous apprends que je

» ſuis tombé en votre puiſſance comme un envoyé de Dieu » pour vous annoncer de très-grandes choſes. Si je ne m'étois » reconnu chargé de ce miniſtere divin, je ſuis aſſez inſtruit » de nos ſaintes Loix pour n'avoir pas ignoré de quelle façon » il convient à un Général d'armée de mourir. Vous m'envoyez » à Néron, & pourquoi m'y envoyer? Le reſte de ſon regne » & celui de ceux qui lui ſuccederont juſqu'à vous, ſera-t'il d'une » ſi longue durée? Faites-moi donc étroitement garder, mais » que ce ſoit comme priſonnier de Veſpaſien Empereur, puiſ- » que vous le ſerez, & Tite votre fils après vous. Vous ſerez » maître alors non-ſeulement de ma liberté & de ma vie, mais » vous commanderez ſur terre & ſur mer à l'univers entier, vous » ne pouvez trop étroitement reſſerrer mes liens & me réſerver » pour d'aſſez grands ſupplices, ſi, par un téméraire outrage » fait à Dieu même, je le faiſois fauſſement parler, pour vous » tromper par un menſonge. « Veſpaſien eut d'abord peine à donner créance à ce que lui diſoit Joſeph, & ſoupçonna qu'un tel diſcours n'étoit qu'un artifice inventé pour l'engager à lui conſerver la vie; mais ce ſoupçon ſe diſſipa inſenſiblement, parce que Dieu excitoit en ſon ame de grandes eſpérances de ſe voir élever à l'Empire, & lui faiſoit connoître par différents ſignes qu'elles ne ſeroient pas vaines, & que d'ailleurs il reconnoiſſoit Joſeph véritable dans toutes les autres choſes qu'il diſoit; car un des deux amis de Veſpaſien qui avoient été préſents lorſque Joſeph lui avoit révélé ce ſecret, ayant dit par la ſuite à Joſeph que ſi la prédiction qu'il avoit faite à Veſpaſien n'étoit point une fable qu'il eût inventée pour ſe le rendre favorable, on devoit trouver étrange qu'il n'eût point prédit aux habitans de Jotapat que leur ville ſeroit priſe, & qu'il n'eût pas prévu pour lui-même l'état de captivité où il devoit tomber, & Joſeph lui ayant répondu qu'il avoit prédit très-préciſément aux habitans de Jotapat que leur ville ſeroit priſe après quarante-ſept jours de ſiége, & que lui même ſeroit fait priſonnier (*a*), Veſpaſien inſtruit de cette converſation, fit ſecrettement demander aux autres priſonniers ſi ce que Joſeph ſoûtenoit étoit véritable, & ce fait n'ayant été démenti par aucun, il commença à mettre beaucoup de confiance en la

(*a*) Jérémie qui avoit prédit la ruine de Jeruſalem ne prit point les armes pour la défendre,

prédiction perſonnelle qu'il lui avoit faite ; il ne le fit pas néanmoins garder moins ſoigneuſement, & toujours dans les chaînes, mais il lui fit donner des vêtemens & des meubles décens, lui témoigna beaucoup de bienveillance & de conſidération ; en quoi Tite ſon fils ne lui cédoit en rien.

CHAPITRE IX.

Les habitans de Céſarée demandent la mort de Joſeph.

I. LE quatriéme du mois de Juillet Veſpaſien retourna à Ptolémaïde, d'où il ſe rendit à Céſarée ſur mer. La plûpart des habitans de cette ville, la plus grande de la Judée, étoient Grecs ; ils haïſſoient les Juifs, & avoient beaucoup d'affection pour les Romains. Ils reçurent Veſpaſien & ſon armée avec de grandes acclamations de joie, que pluſieurs accompagnerent de cris tumultueux pour demander la mort de Joſeph ; mais Veſpaſien regardant ces importunités comme l'effet de l'emportement d'une populace inſenſée, s'en débarraſſa en ne répondant rien à cette demande. Céſarée lui parut propre à pouvoir mettre des troupes en quartier d'hiver. Il ſe propoſa d'y établir deux Légions (*a*), mais pour ne pas ſurcharger cette ville, il deſtina Scythopolis pour la cinquiéme & la dixiéme. Comme Céſarée eſt dans une plaine ſur le bord de la mer, l'hiver y eſt extrêmement tempéré, mais les chaleurs de l'été y ſont exceſſives.

II. Une grande multitude, tant de Juifs révoltés contre les Romains & qui étoient échappés à leur pourſuite, que de ceux qui avoient pû ſe ſauver des villes priſes & ruinées, s'étant réunis, ſe ſaiſirent de Joppé, que (*b*) Ceſtius avoit détruite, & la rebâtirent dans le deſſein de s'en faire une place d'armes. Mais comme toutes les campagnes des environs de cette ville avoient été entierement dévaſtées, ils réſolurent d'aller écumer les mers. Ils conſtruiſirent un grand nombre de vaiſſeaux propres à ce métier, & courant les côtes de Phénicie, de Syrie & d'Egypte, ils en ruinerent entierement le commerce. Au premier avis qu'en eut Veſpaſien, il envoya contre Joppé de

(*a*) Remarque III.
(*b*) Liv. 2. chap. 19. num.

l'infanterie & de la cavalerie ; ces troupes y entrerent facilement de nuit, la place n'étant point gardée, parce que les révoltés qui étoient dedans ayant vu arriver les Romains, frappés d'épouvante n'avoient osé se mettre en défense, & s'étoient réfugiés sur leurs vaisseaux, où ils passerent la nuit hors de la portée des dards & des fléches.

III. La ville de Joppé n'a point de port ; le rivage qui la borne est extrêmement roide, & fort escarpé, il se termine de chaque côté en des especes de pointes de croissant, des profonds abîmes desquelles sortent des rochers qui s'élevent au-dessus de la mer. On y montre les empreintes des chaînes d'Andromede (*a*), qui y ont apparemment été gravées pour faire donner créance à l'ancienne fable ; lorsque le vent du Septentrion souffle contre ce rivage, il y pousse les flots avec une telle impétuosité, qu'il est infiniment plus dangereux de s'y trouver arrêté que dans la pleine mer ; c'étoit précisément-là qu'étoient les habitants sur leurs vaisseaux, lorsque sur le matin le vent, que ceux qui fréquentent ces mers appellent *Melanborée* (*b*), s'éleva avec tant de violence, que poussant ces vaisseaux les uns contre les autres & contre les rochers, il s'en brisa beaucoup ; ce fut en vain que, pour éviter les dangers que présentoit ce redoutable rivage & de tomber entre les mains des Romains, plusieurs voulurent à force de rames gagner la pleine mer, la furieuse agitation des vagues les élevoit sur des montagnes d'eau d'où ils étoient au moment même précipités sous d'autres flots qui les submergeoient : nulle ressource dans une circonstance aussi critique. Cruellement battus de la tempête, Joppé ne pouvoit leur servir d'azyle, les Romains leur en fermoient l'entrée : on n'entendoit que cris & que gémissemens, lorsque ces vaisseaux se choquant les uns contre les autres souffroient quelque dommage, qu'horribles clameurs lorsqu'ils étoient entiérement fracassés : on voyoit

Joppé détruite.

(*a*) Une infinité de Voyageurs rapportent les marques d'un fait remarquable par son antiquité ou par sa singularité, que les gens du pays leur ont montré, sans se rendre garants de rien. Ceux de Joppé pouvoient avoir fait les empreintes ou les marques de l'enchaînement d'Andromede ; ou les avoir fait rafraîchir & les montrer aux Voyageurs. Joseph n'étoit pas chargé de discuter la vérité du fait. Il lui suffisoit de rapporter en qualité d'Historien ce qu'on en disoit, & on ne voit pas qu'on ait raison de lui en faire un reproche. Voyez Mem. de Trévoux, Avril 1708. pag. 130. Ἐν ταύτῃ δὲ μυθεύουσί τινες τὴν Ἀνδρομέδαν ἐκτεθῆναι τῷ κήτει Strab. Liv. 16. pag. 1100.

(*b*) *M. d'Andilly a traduit ce mot par* Noire-bise

alors les uns ſe noyer, d'autres ſe tuer eux-mêmes pour ne pas être engloutis vivans ſous les eaux, d'autres étoient déchirés & mis en piéces par les pointes des rochers contre leſquels ils étoient jettés, ou tués par les Romains lorſque les vagues les pouſſoient juſqu'à eux ; la mer au loin fut teinte de ſang, le rivage couvert de corps morts que la mer y avoit rejettés. On en compta quatre mille deux cents.

IV. Ce fut ainſi que Joppé fut en fort peu de temps priſe & détruite deux fois par les Romains ſans combattre. Dans la crainte que ces nouveaux Pirates ne revinſſent s'y cantonner dans la ſuite, Veſpaſien établit un camp un peu au-deſſus de la ville, & y laiſſa de la cavalerie, & quelque infanterie : l'infanterie pour y demeurer & y monter la garde, la cavalerie pour faire le dégât dans les environs & ruiner toutes les bourgades & petites villes voiſines. L'intention & les ordres de Veſpaſien furent remplis à la rigueur par les courſes que cette cavalerie faiſoit tous les jours.

Conſternation de Jeruſalem à la nouvelle de la priſe de Jotapat.

V. Lorſque le bruit de ce qui s'étoit paſſé à Jotapat commença à ſe répandre dans Jeruſalem, la grandeur du mal & le défaut de gens qui s'y fuſſent trouvés empêcherent d'abord qu'on crût ce que l'on en diſoit ; la Renommée prompte à publier les triſtes évenements l'y avoit ſeule fait paſſer. Aucun courier n'en étoit venu. Mais cette nouvelle fut dans la ſuite ſi bien confirmée par les récits qui s'en firent de proche en proche, qu'il ne fut plus permis d'en douter ; on ajoûtoit néanmoins encore aux circonſtances certaines de ce déſaſtre des faits qui n'étoient rien moins que vrais, & on aſſuroit entre autres choſes, que Joſeph y avoit été tué. La prétendue perte de ce Chef cauſa dans Jeruſalem une dé-

(a) » De ce grand nombre d'hommes qui étoient dans cette miſérable » ville, il n'en étoit reſté un ſeul qui en » pût dire des nouvelles. « [*M. d'Andilly.*] Quoique pluſieurs Sçavans aient vu le même ſens en cet endroit, ce n'eſt pas ce que veut dire Joſeph. Des douze cents eſclaves que les Romains avoient faits à la priſe de cette ville (Liv. 3. chap. 7. num. 36.) Il n'y en avoit aucun qui ne pût dire des nouvelles de ſa priſe, pluſieurs pouvoient ſans doute aſſurer que Joſeph y avoit été fait priſonnier. διασώζω ne veut pas toujours dire ſurvivre, ne pas périr, il ſignifie quelquefois ſe retirer, ſe ſauver. Veſpaſien ayant fait paſſer au fil de l'épée tous les habitans de Jotapat, excepté les femmes, les enfans, & les douze cents eſclaves qu'il fit, aucun courier n'étoit allé porter des nouvelles de ſa priſe à Jéruſalem. Mais Joſeph ne dit pas » qu'il n'é» chappa pas même un homme qui pût » en aller dire des nouvelles. « M. de Tillemont, Ruine des Juifs, pag. 514.

ſolation univerſelle, & tandis que le grand nombre des morts tués à ce ſiége n'étoient pleurés que par ceux à qui ils étoient attachés à titre de parenté, d'amitié ou de liaiſon d'hoſpitalité, lui ſeul le fut par tout le monde : le deuil public qu'on lui fit dura trente jours, pendant leſquels on ne ceſſa d'entendre des cris lugubres & des lamentations, chacun à l'envi s'empreſſant de faire marcher devant ſoi de ces chantres funéraires qu'on loue pour précéder les obſéques des morts.

VI. Lorſque le temps eut enfin éclairci la vérité, & qu'on ſçut certainement comment toutes choſes s'étoient paſſées ; que ce qu'on avoit débité de la mort de Joſeph étoit faux ; qu'il étoit vivant & en la puiſſance des Romains, & que leurs Généraux le traitoient honorablement, & nullement en eſclave, toute l'affection qu'on avoit témoignée pour lui lorſqu'on l'avoit cru mort, ſe convertit en ſentimens de haine, dont les marques éclaterent de toutes parts. Les uns l'accuſoient de lâcheté, d'autres de trahiſon, & toute la ville retentiſſoit des injures & des malédictions dont on le chargeoit. Les cruels revers que la Nation avoit eſſuyés aigriſſoient les eſprits, & au lieu que les gens ſages profitent d'un malheur inopiné pour ſe conduire avec une prudente circonſpection, & éviter de tomber par la ſuite dans de ſemblables infortunes, tant de calamités ne firent qu'irriter les Juifs de Jeruſalem & les exciter à s'en attirer de plus grands, & l'on vit dans la ſuite la fin de l'une être toujours le commencement d'une autre, par l'opiniâtre acharnement avec lequel il ſe porterent à ne ceſſer de faire la guerre aux Romains, en haine de Joſeph, dont ils penſoient ſe venger en s'animant de fureur contre eux.

VII. Le Roi Agrippa ayant invité Veſpaſien à venir dans ſes Etats, autant par le deſir qu'il avoit de lui faire fête & à ſon armée, que parce qu'il ſe propoſoit d'appaiſer par ſon moyen quelques mouvements de trouble dont ſon Royaume étoit agité, ce Général Romain, prompt à le ſatisfaire, quitta Céſarée ſur mer & ſe rendit à Céſarée de Philippe. Il y fit rafraîchir ſes troupes pendant vingt jours, qu'il paſſa lui-même en fêtes, en feſtins, & en actions de graces à Dieu de ſes heureux ſuccès. Sur l'avis qu'il recut que Tibériade n'étoit point tranquille & que Tarichée étoit abſolument révoltée, réſolu qu'il étoit de pourſuivre par tout les Juifs à toute outrance, ravi d'ail-

Veſpaſien rend viſite à Agrippa.

leurs de trouver cette occaſion de témoigner à Agrippa ſa reconnoiſſance de la maniere généreuſe dont il l'avoit reçu, il crut devoir marcher en force contre ces deux villes, qui dépendoient du Royaume de ce Prince, pour les faire rentrer dans le devoir. Ainſi il envoya Tite ſon fils prendre des troupes à Céſarée pour les conduire à Scythopolis; cette ville eſt la plus grande de la Décapole, & voiſine de Tibériade: il s'y rendit lui-même & y attendit ſon fils. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé il en partit pour aller camper à trente ſtades de Tibériade, dans un endroit appellé Sennabris, d'où les révoltés pouvoient l'appercevoir. Il envoya de-là un Officier nommé Valérien avec cinquante cavaliers, pour exhorter les habitans de cette ville à demeurer fideles & ſoumis au Prince dont ils dépendoient, & à accepter des conditions d'une paix ſolide, parce qu'il étoit bien informé qu'en général le peuple la ſouhaitoit & que ce n'étoit que par les violentes contraintes que lui faiſoient quelques ſéditieux qu'il paroiſſoit en armes. Lorſque Valerien fut près de la ville, il deſcendit de cheval & en fit également deſcendre ſes gens, de peur qu'on ne crût qu'ils n'étoient venus là que pour commettre de premiers actes d'hoſtilité. Mais, ſans lui donner le temps de s'expliquer, les plus emportés des ſéditieux coururent ſur lui les armes à la main. Ils étoient commandés par Jeſus fils de Saphate (*a*) chef d'une compagnie de voleurs. Valerien, qui ne ſe ſeroit pas cru permis de combattre contre l'ordre de ſon général, quand même il auroit été ſûr de la victoire, ſe détermina d'autant moins à le faire en cette occaſion, que l'événement lui paroiſſoit fort douteux, n'ayant que peu de gens, preſque ſans armes, à oppoſer à une troupe nombreuſe d'ennemis en bon ordre, & dont l'audace lui donna même aſſez d'épouvante pour lui faire prendre le parti de ſe ſauver à pied avec ſa troupe (*b*), qui ne ſe donna pas plus que

Il marche contre Tibériade.

Trahiſon de Jeſus fils de Saphat.

(*a*) Ce n'étoit pas le Grec que M. d'Andilly traduiſoit, c'étoit le Latin de Sigiſmond Gelenius, lorſqu'il faiſoit le Jeſus dont il s'agit ici fils de Tobie. Car le Grec porte Jeſus παῖς Σαφάτου. Joſeph parle ailleurs d'un Jeſus fils de Sapha, υἱὸς Σαπφία, mais outre que le nom n'eſt pas tout-à-fait le même, il étoit Archonte de ſa ville, & celui ci chef de voleurs. *Liv.* 3. *chap.* 21. *num.* 3.

(*b*) *Ce n'eſt point avec ſa troupe, ſelon M. d'Andilly, ce n'eſt qu'avec cinq de ſes gens. Le nouvel Editeur dans le Texte Grec & dans la traduction Latine préſente la même choſe, c'eſt ſans doute la Note a qui a déterminé le Pere Gillet à faire ſauver Valérien à pied avec toute ſa troupe. Voici la Note* πέντε τοὺς, forſan, πεντήκοντα.

lui

lui le temps de remonter à cheval. Jeſus & ſes gens ſe ſaiſirent de leurs chevaux, & les menerent avec une eſpece de triomphe dans la ville, comme s'ils les euſſent gagnés de bonne guerre.

VIII. Les anciens du peuple & les plus notables habitans de Tibériade craignant les ſuites de cette affaire, vinrent ſe réfugier dans le camp des Romains, & ayant prié le Roi Agrippa de les préſenter à Veſpaſien, ils ſe jetterent à ſes pieds, & le ſupplierent de leur faire la grace de ne point imputer à toute leur ville l'emportement inſenſé de quelques particuliers, d'épargner un peuple qui avoit toujours été attaché aux Romains, & de ſe contenter de punir les auteurs d'une faction rebelle, qui juſques-là l'avoit empêché, même à main armée, de venir lui donner des aſſurances de ſa fidélité. Veſpaſien touché de leurs prieres, & ſenſible au vif intérêt qu'Agrippa prenoit au ſort de cette ville, parut diſpoſé à leur pardonner, quoique la priſe de ſes chevaux l'eût extrêmement irrité contre tous les habitans. Lorſque les factieux apprirent que Veſpaſien avoit reçu les aſſurances qu'on lui avoit données de la fidélité du peuple, ils jugerent bien qu'il n'y avoit plus de ſûreté pour eux à reſter dans la ville, & ils s'enfuirent à Tarichée. Le jour ſuivant Veſpaſien voulant s'aſſûrer ſi le peuple de Tibériade ſouhaitoit ſincerement la paix, envoya Trajan avec de la cavalerie ſur les hauteurs de la ville; ſur le témoignage de Trajan, qui lui certifia avoir reconnu que tout le peuple étoit dans les ſentimens dont ceux qui étoient venus implorer ſes bontés s'étoient rendus garants, il fit avancer ſon armée vers la ville, les habitans lui ouvrirent les portes, furent au-devant en faiſant de grandes acclamations, & nommant Veſpaſien leur conſervateur & leur bienfaiteur. Ses troupes ſe trouvant fort gênées au paſſage, parce que les portes de la ville étoient trop étroites, il fit abattre un pan de muraille du côté du midi pour leur en ouvrir un plus large & plus commode. En conſidération du Roi Agrippa il défendit toute eſpece de pillage, & donna tous ſes ſoins pour qu'il ne fût fait aucun tort à qui que ce fût. Ce fut auſſi en conſidération de ce Prince, qui ſe rendit garand que les habitans de Tibériade demeureroient déſormais tranquilles, qu'il laiſſa ſubſiſter le reſte de leurs murs. Il ſe prêta d'ailleurs à tout ce qui dépendoit de lui pour les ſoulager des maux que leur avoient cauſé les troubles excités par les ſéditieux.

Tibériade ſe ſoumet.

CHAPITRE X.

Siége de Tarichée.

I. VESPASIEN quitta Tibériade pour aller camper entre cette ville & Tarichée, & comme il prévit que cette derniere-ville pourroit tenir quelque temps, parce que tous les révoltés du pays s'y étoient jettés, par la confiance qu'ils avoient en ſa force & en celle qu'elle tire du lac appellé par les gens du pays Geneſareth, il y fit fortifier ſon camp. Tarichée eſt comme Tibériade à mi-côte. D'un côté elle eſt baignée par le lac, & de tous les autres, fermée par de bons murs que Joſeph avoit fait bâtir. Il n'avoit cependant pu les rendre auſſi forts que ceux de Tibériade, parce qu'ayant fait élever ceux de cette derniere ville dès le commencement de la révolte, & l'argent ne manquant point alors, il n'avoit épargné aucune ſorte de dépenſe pour en faire une très-forte place, ce qui avoit mis Tarichée dans le cas de ne ſe reſſentir que des reſtes de cette premiere ardeur. Les habitans de Tarichée tiennent un grand nombre de barques armées en guerre ſur le lac, autant afin de pouvoir s'y ſauver, en cas d'échec ſur les terres, que pour être en état de ſoûtenir un combat naval s'ils ſe trouvoient dans la néceſſité de le faire. Tandis que les Romains étoient occupés à fortifier leur camp, les gens de Jeſus, ſans s'étonner de leur grand nombre ni de leur admirable diſcipline, furent les attaquer. Ils mirent en fuite leurs travailleurs, & ayant détruit quelques-uns de leurs ouvrages, ils ſe retirerent ſans aucune perte dès qu'ils les virent ſe mettre en mouvement pour les charger. Les Romains les pourſuivirent & les pouſſerent juſqu'à leurs barques, à la faveur deſquelles ne s'étant éloignés des terres que juſqu'à la portée du trait, ils jetterent l'ancre, & les ayant ſerrées les unes contre les autres en forme de phalange, ils tinrent ferme contre les Romains, qui de leur part faiſoient bonne contenance deſſus les terres. Veſpaſien ayant appris qu'un grand nombre d'ennemis s'étoient aſſemblés dans une plaine au proche de la ville, il y envoya ſon fils avec ſix cents chevaux d'Elite.

II. Tite ayant trouvé qu'ils étoient en plus grand nombre qu'on ne l'avoit rapporté à ſon pere, envoya lui demander un

renfort. Mais ayant auſſi remarqué qu'au même temps que la plûpart de ſes gens témoignoient un vif empreſſement de les aller attaquer avant que le ſecours fût arrivé, il y en avoit quelques-uns que cette grande multitude paroiſſoit épouvanter, il ſe plaça ſur un lieu d'où il pouvoit ſe faire entendre, & leur parla en cette ſorte : » Généreux Romains, je crois devoir commencer par » vous rappeller qui vous êtes, & quels ſont les ennemis con- » tre leſquels vous avez à combattre. Aucun peuple de la terre » n'a pu juſqu'à préſent réſiſter à la force de notre bras : les » Juifs, pour leur rendre juſtice, quoique toujours battus, » n'ont point perdu courage. Quelle honte ſeroit-ce pour nous » ſi, tandis que ce peuple ſe ſoûtient dans ſes malheurs, nous » nous découragions au milieu de nos avantages ? Je vois avec » plaiſir l'ardeur que vous faites paroître. Je crains cependant » que la vue d'un auſſi grand nombre d'ennemis ne jette dans » l'ame de quelques-uns d'entre vous quelque ſecret mouve- » ment de terreur. Ne ceſſons aucun inſtant de conſidérer » ce que nous ſommes, & quels ſont nos ennemis. Les Juifs » ſont braves & ſçavent mépriſer la mort, mais ils n'ont au- » cune ſorte de ſcience militaire : on doit les regarder plutôt » comme une populace ſéditieuſement ramaſſée que comme » des troupes régulierement aſſemblées en corps d'armée. Me » conviendroit-il d'inſiſter ſur la grande expérience que vous » avez acquiſe, ainſi que ſur ce merveilleux ordre de diſci- » pline auquel vous avez appris à vous former ? Ignorez-vous » que ſi, de tous les peuples de l'univers, nous ſommes les » ſeuls qui pendant la paix nous occupons continuellement des » exercices de la guerre, ce n'eſt que pour nous accoûtumer à » compter pour rien, lorſque nous ſommes à la guerre, le » nombre de nos ennemis? Eh ! quel avantage nous revien- » droit-il de tant de durs & pénibles travaux, ſi nous ne ſça- » vons en venir aux mains avec des ennemis peu exercés & » ſans expérience, que lorſque nous les égalons en nombre ? » conſidérez au reſte pour le moment, que, bien armés, vous » aurez à combattre des gens qui ſont preſque ſans armes, que » vous êtes à cheval & bien montés, & que vous n'avez de- » vant vous que de l'infanterie, que vous êtes commandés par » un Chef, & que vos ennemis n'en ont, ou n'en reconnoiſſent » point ; de combien l'eſtime de tant d'avantages, dont ils ſont » privés, ne doit-elle pas vous paroître multiplier votre nombre

» & diminuer le leur. Le grand nombre de gens même bien
» aguerris n'eſt point un gage aſſuré de la victoire : un petit
» nombre, mais brave, la remporte ſouvent. Il fait les évo-
» lutions avec plus de facilité, & fournit au beſoin un ſecours
» & plus prompt & plus ſûr ; la grande quantité de troupes
» eſt ſouvent beaucoup plus nuiſible à une armée par le déſor-
» dre qu'elle y cauſe, que les efforts multipliés des ennemis.
» Une témérité audacieuſe anime les Juifs, le déſeſpoir peut
» inſpirer ces ſentimens, & quelques avantages les ſoûtenir,
» mais le moindre mauvais ſuccès amortit cette fougueuſe im-
» pétuoſité : c'eſt au contraire un courage bien entendu, une
» fermeté d'ame ſoumiſe à la rigueur de l'ordre & de la diſ-
» cipline qui regle toutes nos démarches. Auſſi braves après
» quelques diſgraces que nous le ſommes dans la meilleure
» fortune, nous ſuivons une guerre par des motifs bien diffé-
» rents de ceux qui mettent les Juifs en mouvement ; ils n'ont
» pour objet dans celle qu'ils nous font, que la conſidération
» de leur liberté & de leur patrie. Et notre gloire, ce mobile
» puiſſant qui doit ſeul nous mettre les armes à la main, ne ſeroit-
» elle pas ternie, ſi, vainqueurs de l'univers, nous ſouffrions que
» les Juifs paruſſent un inſtant contrebalancer notre puiſſance ?
» Qu'avons-nous à craindre ? le ſecours que nous envoye mon
» Pere eſt prêt d'arriver, mais pourquoi l'attendrions-nous ? Pre-
» venons-le, ſortons ſans lui victorieux de cette affaire, ne laiſ-
» ſons perſonne partager avec nous l'honneur d'une victoire qui
» doit fixer le jugement que l'on doit porter de mon Pere, de moi
» & de vous : de mon Pere, mérite-t'il la haute réputation que
» lui ont acquis tant d'heureux ſuccès ? de moi, ſuis-je un fils
» vraiment digne d'un tel pere ? & de vous, dois-je m'eſtimer
» heureux de vous avoir ſous mon commandement ? De quel
» œil mon Pere, accoutumé à vaincre, regarderoit-il ſon fils,
» s'il ſe préſentoit à lui avec la honte d'avoir été défait ? de
» quel opprobre ne vous couvririez vous pas, ſi vous vous laiſ-
» ſiez vaincre, conduits par un Chef qui ne craint point d'af-
» fronter les plus grands périls ? Oui, & n'en faites point de
» doute, je fonderai le premier ſur l'ennemi, ſuivez-moi, per-
» ſuadés que Dieu ſecondera mon courage, & ſoyez aſſurés
» que je lui porterai des coups plus ſûrs (*a*) que ſi je me tenois
» hors de la mêlée.

(*a*) Je crois ce ſens plus lié avec ce qui precede que celui qu'ont ſuivi Meſſieurs d'Andilly & Havercamp. Après avoir fait dire à Tite qu'il va donner le pre-

III. Tite ayant ainſi harangué ſes troupes, elles ſe ſentirent animées d'un feu qui ſembloit avoir quelque choſe de divin, & ce ne fut qu'avec peine qu'elles virent arriver Trajan avec quatre cents chevaux, avant que l'action fût commencée; parce qu'elles ne pouvoient conſidérer la part que ce ſecours alloit y prendre que comme une diminution de leur gloire. Veſpaſien avoit en même temps envoyé Antoine Silon avec deux mille gens de trait, & lui avoit donné ordre de ſe poſter avec cette troupe ſur la montagne qui eſt au-devant de la ville, afin de déloger de deſſus les murailles ceux à qui la garde en étoit ordonnée. Ces ordres furent exécutés, & il fut exactement pourvu à ce que ceux de la ville ne puſſent fournir aucun ſecours à ceux de leurs concitoyens qui étoient dans la plaine. Tite, pour faire paroître plus grand le nombre de ſes troupes, leur ayant fait prendre de front autant de terrein que les ennemis en occupoient, pouſſa le premier ſon cheval pour fondre ſur eux, tous les ſiens le ſuivirent en pouſſant de grands cris. Le bel ordre & la hardieſſe de cette vive incurſion étonna les Juifs; ils en ſoûtinrent cependant les premiers efforts, mais ils ne purent réſiſter long-temps aux coups de lances que leur portoient les cavaliers, ni aux mouvements impétueux des chevaux qui les renverſoient & les fouloient aux pieds. Le carnage fut grand, ceux qui purent ſe dégager tâcherent de gagner la ville. Mais Tite qui les pourſuivoit vivement, tomba ſur les derniers, dont pluſieurs furent tués, il s'attachoit ſurtout à empêcher qu'ils ne ſe ralliaſſent, & lorſqu'ils le tentoient, il les prenoit en tête pour les ouvrir, & les renverſant les uns ſur les autres, ſa cavalerie les écraſoit; il coupoit à tous le chemin de la ville & les repouſſoit dans la plaine. Cependant quelques-uns ſe firent jour & ſe retirerent à Tarichée.

IV. Cette ville étoit dans les plus violentes agitations; ſes habitans naturels, qui par l'envie de conſerver tant leur bien que leur vie, avoient dès le commencement témoigné beaucoup de répugnance à s'engager dans cette guerre, en déteſtoient l'entrepriſe depuis cette défaite. Les Etrangers, qui étoient en beaucoup plus grand nombre, en preſſoient au

mier ſur les ennemis, & que Dieu ſecondera ſon bras, lui faire ajoûter qu'ils ſeront mieux d'en venir aux mains avec les ennemis que d'eſcarmoucher de loin. C'eſt lui prêter une réflexion qui n'eſt point amenée par ce qui précede.

contraire avec d'autant plus d'opiniâtreté la continuation. Des ſentimens ſi oppoſés exciterent de violents débats entre ces divers habitans, dont les cris & les clameurs donnoient à penſer qu'ils étoient prêts d'en venir aux mains. Tite, qui n'étoit pas loin des murs, entendant ce grand bruit, dit avec un ton de véhémence à ſes troupes : » Saiſiſſons ce moment, mes braves compagnons, que » tardons-nous, Dieu nous livre les Juifs & nous préſente la » victoire. N'entendez-vous pas ce bruit ? Ce ſont les cris tu- » multueux de ceux qui ont échappé à notre pourſuite, & » que la diſcorde anime les uns contre les autres, la ville eſt » à nous ſi nous nous preſſons, mais joignons à une prompti- » tude active le courage & la bravoure. On ne peut ſe ſignaler » par de grands exploits, ſans courir quelque danger ; preve- » nons l'inſtant qui pourroit faire ſentir à nos ennemis la né- » ceſſité de ſe réunir, prévenons celui où nous-mêmes aurions » beſoin du ſecours de nos autres troupes : à la gloire d'avoir » en auſſi petit nombre que nous ſommes, défait tant d'en- » nemis, ajoûtons celle de nous être ſeuls rendu maîtres de » cette place.

Tarichée eſt priſe d'aſſaut.

V. En achevant ces paroles, Tite monta à cheval, picqua vers le lac, & ſuivi des ſiens, entra le premier par ce côté dans la ville. Sa hardieſſe intimida tellement ceux qui étoient de garde ſur les remparts, qu'ils abandonnerent leur poſte, ſans oſer ſe mettre en devoir de l'en empêcher. Jeſus & les ſiens ſe répandirent en fuyant dans les campagnes, ceux qui voulurent gagner le lac tomberent entre les mains des ennemis qui venoient à leur rencontre, il en fut tué beaucoup, ſoit en faiſant effort pour monter dans les barques, ſoit en ſe jettant à la nage pour tâcher d'atteindre celles qui avoient pris le large. Le carnage ne fut pas moins conſidérable dans la ville. Les Etrangers qui n'avoient pu s'enfuir firent quelque réſiſtance, mais les habitans naturels n'oppoſoient aucune défenſe aux coups mortels qui leur étoient portés, parce qu'ils s'étoient flatté qu'ayant toujours déſapprouvé la guerre, on leur feroit quartier. Tite enfin prit compaſſion de ce peuple malheureux, & ſi-tôt qu'il lui ſembla qu'il ne reſtoit plus de factieux à punir, il fit ceſſer le carnage. Ceux qui s'étoient ſauvés ſur le lac voyant la ville priſe, gagnerent le large, & s'éloignerent le plus qu'ils purent.

VI. Tite alors dépêcha un courier à ſon pere pour lui ap-

prendre l'agréable nouvelle de la priſe de Tarichée. Veſpaſien la reçut avec de grandes démonſtrations de joie, autant pour l'honneur que ce glorieux exploit faiſoit à ſon fils, que parce qu'il le conſidéroit comme un coup de parti qui décidoit preſque de la fin de cette guerre; il s'avança lui-même vers cette ville, & afin que perſonne n'en pût ſortir, il commanda en y entrant qu'on fît tout autour une garde exacte, & qu'on tuât tous ceux qui le tenteroient. Etant deſcendu le jour ſuivant au lac, il ordonna qu'on conſtruisît des vaiſſeaux pour aller à la pourſuite des barques qui ſervoient de retraite à un grand nombre de fuyards. Cet ordre fut exécuté en très-peu de temps, parce qu'il ſe trouva dans la ville beaucoup d'ouvriers & une grande abondance de tous les matériaux néceſſaires.

Deſcription du lac de Geneſareth.

VII. Le lac de Geneſareth qui prend ſon nom du pays qui l'environne, a de largeur quarante ſtades, & cent de longueur, l'eau en eſt douce & bonne à boire. Elle n'eſt bourbeuſe en aucun endroit comme le ſont ordinairement les eaux des lacs, parce que, même vers le bord de ſon lit, elle roulle ſur un ſable très-doux. Parfaitement limpide, elle eſt plus legere que les eaux de fontaine ou de riviere, & n'a aucune qualité nuiſible (*a*). Plus fraîche que l'eau d'un ſi grand lac ne ſemble devoir l'être, elle l'eſt au dégré de la neige; lorſqu'on l'a expoſée à l'air, ce que les gens du pays ont coutume de faire la nuit pendant l'été. On y pêche des poiſſons qui ne reſſemblent ni pour le goût ni pour la figure à aucun de ceux que l'on rencontre ailleurs. Le Jourdain traverſe ce lac par le milieu. Ce fleuve ſemble tirer ſon origine de Panion, mais ſa véritable ſource ſe nomme Phiale, d'où il eſt porté ici par deſſous terre. On trouve cette ſource à ſix-vingts ſtades de Céſarée, à la droite & aſſez près du chemin qui mene en Trachonite. C'eſt une nappe d'eau à laquelle on a donné ce nom, à cauſe de ſa figure ronde: car φιάλη ſignifie coupe, baſſin. L'eau s'y maintient toujours dans une ſi conſtante égalité, qu'on ne la voit jamais diminuer, ni ſe répandre par deſſus ſes bords. On avoit ignoré juſqu'à Philippe, Tétrarque de la Trachoni-

(*a*) » Très-facile à puiſer. « [*M. d'Andilly.*] Ce n'eſt pas une remarque à faire, que l'eau d'un lac eſt aiſée à puiſer. Ἀρύσασθαι, a ici le même ſens que *hauſire* en Latin, boire, avaler. εὔκρατος, tempéré. C'eſt dans ce ſens qu'il prend ce mot dans le numero ſuivant. Elle n'a aucune mauvaiſe qualité, elle eſt tempérée à boire.

(*b*) ..... *Incolæ affirmabant, quæ-*

te, d'où ce fleuve tiroit ſes eaux ; ce fut ce Prince qui découvrit que c'étoit de cette nappe d'eau. Y ayant fait jetter de la paille, elle fut portée à Panion, qui avoit juſques-là paſſé pour être ſa ſource. Panion, lieu très-agréable par ſa ſituation naturelle, a été conſidérablement embelli par les grandes dépenſes qu'y a fait Agrippa (*a*). Au ſortir de Panion le Jourdain paſſe à travers les marais fangeux de Semechonite pour ſe jetter par-delà Juliade après un cours de ſix-vingts autres ſtades dans le lac de Geneſareth, qu'il traverſe, & après avoir coulé durant un long eſpace dans le déſert, il va ſe perdre dans le lac Aſphaltite.

VIII. Le Pays qui environne ce lac & qui porte le même nom, eſt d'une grande beauté & d'une admirable fécondité ; la nature l'a rendu propre à porter les arbres de toute eſpece que les habitans y ont plantés. Les noyers, qui demandent une grande fraîcheur, y viennent très-bien ; les palmiers, qui ont beſoin de beaucoup de chaleur ; les figuiers & les oliviers, auxquels il faut un air plus doux & plus modéré, s'y plaiſent également, marque certaine de l'heureuſe température de ce ce climat. Il ſemble que la nature ſe ſoit fait violence pour allier à l'avantage de cette merveilleuſe contrée des contrariétés ſenſibles, & que par un contraſte agréablement décidé en faveur de ce beau pays, entre les différentes ſaiſons, chacune d'elle ſe plaiſe non-ſeulement à lui faire porter des fruits propres d'une autre, mais à leur donner la propriété de ſe conſerver ſi long-temps ſur pied, qu'on y mange pendant dix mois des raiſins frais & des figues, les plus excellents de tous, & durant toute l'année d'autres fruits qui mûriſſent à proportion de la conſommation qui ſe fait des uns & des autres. Outre tous les avantages d'une auſſi excellente température, ce pays eſt arroſé d'un ruiſſeau qui porte le nom de Capharnaum, quelques-uns croient que c'eſt une veine du Nil,

cumque dimiſſa eſſent in cavernam, quæ propior eſt fonti, rurſus ubi aliud os amnis aperit, exiſtere. Itaque Alexander duos tauros, quà ſubeunt aqua terram, præcipitari jubet : quorum corpora, ubi rurſus erumpit, expulſa vidére qui miſſi erant ut exciperent. Q. Curt. Liv. 6. chapitre 4.

(*a*) Ne faudroit-il point lire Herode au lieu d'Agrippa ? Je ne me ſouviens point que Joſeph diſe que ce Prince ait fait travailler à Panion, & Herode y fit bâtir un temple en l'honneur d'Auguſte. Cet Ecrivain ſe contente de dire qu'Agrippa fit faire pluſieurs ouvrages, mais ſans en faire connoître d'autres que ceux qu'il fit à Berite, & ſans marquer qu'il en fit faire à Panion. *Antiq. Juiv.* Liv. 15. chap. 10. num. 3. Liv. 19. chap. 7. num. 15.

parce

parce qu'on y pêche des poiſſons ſemblables au Coracin qui ſe trouve dans le lac d'Alexandrie. L'étendue de ce pays le long du lac dont il porte le nom eſt de trente ſtades en longueur, & de vingt en largeur.

Les habitans de Tarichée ſont défaits ſur le lac de Genezareth.

IX. Lorſque les vaiſſeaux que Veſpaſien avoit fait conſtruire furent prêts, il y fit monter autant de monde qu'il jugea néceſſaire pour combattre les ennemis qui s'étoient retirés ſur le lac. Ils ne pouvoient ſe ſauver dans les terres, les Romains en étoient maîtres : ils ne pouvoient non plus les combattre avec égalité, parce que leurs barques étoient trop petites, & que bien qu'elles puſſent être d'uſage pour quelques pirateries, elles étoient trop foibles pour réſiſter aux vaiſſeaux de Veſpaſien. Ils avoient d'ailleurs aſſez peu de gens ſur chacune pour qu'ils n'oſaſſent aborder des Romains, dont les vaiſſeaux raſſemblés étoient bien fournis de monde. Ils ſe contentoient de voltiger à l'entour, & de loin ils leur jettoient des pierres ; ils les frappoient quelquefois en s'avançant un peu davantage (*a*), mais dans tous les cas ils leur faiſoient beaucoup moins de mal qu'ils n'en recevoient. Le ſeul effet que produiſoient leurs pierres étoit du bruit, en frappant contre les armes dont les Romains qu'elles rencontroient étoient bien couverts ; encore pour les lancer falloit-il qu'ils s'expoſaſſent à la portée du trait, & alors ils étoient ſouvent percés avant d'avoir porté aucun coup ; à meſure enfin qu'ils oſoient approcher de plus près, les Romains les renverſoient avec leurs barques, ils perçoient de leurs lances ceux qui faiſoient effort pour les joindre, & paſſoient au fil de l'épée ceux dans les barques deſquels ils ſe trouvoient à portée d'entrer. Pluſieurs de ces barques, qui dans le choc ſe trouverent engagées entre les deux flottes, furent priſes avec ceux qui les montoient ; lorſque quelques-uns de ceux dont les barques avoient été ſubmergées tentoient de ſe ſauver à la nage, les Romains les tuoient à coups de fléches, ou les replongeoient ſous les eaux, coupant la tête ou les mains de ceux même que le déſeſpoir portoit à venir à leur merci & à faire effort de monter dans leurs vaiſſeaux ; ainſi ils trouvoient partout la mort, juſqu'à ce qu'entierement défaits, quelques-uns

(*a*) *Aut cominus etiam irritando ſeriebant.* [*M. Havercamp.*] Je conjecture que παραξύω a dans le figuré le même ſens que *razer* dans notre langue. Je n'en ai point de preuve. Mais celui d'*irritare* ne convient pas ici.

vinrent à bout de gagner la terre, & ſe firent une eſpèce de rempart de leurs barques. Les Romains tuerent ſur le lac ceux qu'ils y prirent, & à terre ceux qui s'y étoient jettés; le lac étoit tout rouge de ſang, & ſon rivage couvert de corps morts, enflés & livides, & de débris de barques. La prompte corruption de ces cadavres répandit peu de jours après dans l'air une telle puanteur, que tout le pays en fut infecté : ſpectacle affreux, non aux yeux des Juifs ſeulement, mais des auteurs même de toutes ces horreurs. Ainſi ſe termina ce combat naval. Il périt à la priſe de Tarichée, tant dans la ville que ſur le lac, ſix mille cinq cents hommes.

X. Ce combat ainſi terminé, Veſpaſien rentra dans la ville & y monta ſur ſon Tribunal pour délibérer avec ſes principaux Officiers s'il étoit à propos de conſerver la vie à ces étrangers, qu'il ſçavoit avoir été les auteurs de la guerre, & d'avec leſquels il penſoit devoir diſtinguer les habitans naturels du pays : tous furent d'avis » qu'il y avoit du danger à les mettre en liberté, » parce que n'étant attachés à aucune patrie, & n'ayant d'au» tre reſſource que celle de ne jamais demeurer en repos, ils » forceroient immanquablement à prendre les armes tous ceux » chez leſquels ils ſe retireroient. « Veſpaſien demeura perſuadé qu'ils ne méritoient aucune grace, & que ſi on leur en accordoit ils en abuſeroient pour ſe ſoulever contre ceux qui la leur auroient faite, & ne penſa plus qu'à la maniere dont on les feroit mourir. Il ne lui ſembloit pas poſſible de faire cette exécution à Tarichée, parce qu'il étoit à craindre que les Tarichéens ne s'en irritaſſent, ne devant ſouffrir qu'avec peine qu'on fît mourir dans leur ville tant de perſonnes qui s'y étoient réfugiées (*a*), & il ne pouvoit ſe réſoudre à violenter en rien des gens qui s'étoient rendus à lui ſur la parole qu'il leur avoit donnée de les traiter avec bonté. Ses Officiers le déciderent, en lui remontrant (*b*) que vis-à-vis des Juifs, on pouvoit ſans injuſtice préférer l'utile à l'honnête, lorſqu'on ne pouvoit ſans

(*a*) L'endroit eſt obſcur. Le ſens que lui a donné M. d'Andilly eſt bon, mais les termes de Joſeph ne le comportent pas. J'ai cru que je pouvois rendre ἐκεῖνος qui fait la difficulté, par réfugié, & l'entendre de ces étrangers qui s'étoient réfugiés à Tarichée. Dans cette ſuppoſition, Veſpaſien craignit de ſoulever ceux de Tarichée s'il faiſoit mourir chez eux tous ces étrangers qui étoient réfugiés dans leur ville, & cela après les avoir reçus à compoſition.

(*b*) Une légere diſtraction a fait dire à M. de Tillemont. Veſpaſien prétendant » qu'il n'y avoit point de loi ni de pa-

courir des riſques allier l'un à l'autre : ainſi par un déguiſement captieux il permit à ces étrangers de ſe retirer, mais ſeulement par le chemin qui conduit à Tibériade. Comme la liberté étoit alors l'unique objet de leurs vuës & de leurs deſirs, ils ſe mirent en marche, & ſuivirent de bonne-foi la route qui leur étoit preſcrite, ſans ſoupçonner qu'ils puſſent avoir rien à craindre pour eux ni pour leurs effets. Afin cependant qu'il n'en échappât aucun, les Romains les obſerverent juſqu'à ce qu'ils fuſſent entrés dans Tibériade, & les y enfermerent. Veſpaſien y étant arrivé auſſi-tôt après, il les fit tous mettre dans le Stade (*a*), & fit paſſer au fil de l'épée les vieillards & ceux qui n'étoient pas en état de porter les armes au nombre de douze cents, il choiſit entre les jeunes gens ſix mille des plus forts & des plus robuſtes qu'il envoya à Neron pour les employer aux travaux de l'Iſtme de Corinthe ; il fit vendre ceux qui reſtoient au nombre de trente mille quatre cents, excepté ceux à qui il accorda la vie à la recommandation d'Agrippa (*b*). C'étoit une troupe de gens vagabonds de la Trachonite, de la Gaulanite, de la Gadarite & d'Ippene, qui ne pouvant vivre en paix ne cherchoient qu'à allumer la guerre. Ils avoient été pris le huitiéme de Septembre.

» role à obſerver à l'égard des Juifs. « *Ruine des Juifs*, pag. 517.

(*a*) Le nouvel Editeur cite un manuſcrit qui n'a point ἅμα devant ἔθνος. C'eſt la bonne leçon. Après avoir dit que Veſpaſien rendit Agrippa maître de ſes ſujets, Joſeph n'a pu ajoûter, & tous les autres, qui étoient de la Trachonite, de la Gaulanite & d'Ippene, étoient pour la plûpart ſéditieux & vagabons. Car la Trachonite & la Gaulanite étoient du royaume d'Agrippa. *Guer. Juifs*, chap. 3. numero 1. *Vit. Joſeph.* num. 37.

(*b*) Lieu des exercices publics.

HISTOIRE
DE LA GUERRE DES JUIFS
CONTRE LES ROMAINS.
REMARQUES.

REMARQUE I.

Sur la poſition de l'endroit où les Juifs ſe retirerent après leur défaite devant Aſcalon.

JE crus à la premiere lecture de cet endroit, qu'*Idumée* étoit une faute, & qu'il falloit lire *Judée*. Il ne paroît pas en effet que les Juifs qu'Antoine avoit défaits devant Aſcalon duſſent aller chercher une retraite en Idumée, en ayant de plus proche à Jeruſalem ou dans la Judée en général. Outre que je ne trouvois rien dans l'Hiſtoire qui me fit penſer qu'il y eût une ſi grande liaiſon entre les Juifs & les Iduméens, que les premiers puſſent ſe flatter de trouver une retraite aſſurée chez les derniers. Mais ce que Joſeph dit dans la ſuite (*a*) me fait croire qu'il n'y a rien à changer dans ſon Texte. On diſtinguoit de ſon temps deux Idumées. Il donne à l'une le nom de grande, & c'eſt l'Idumée proprement dite, & je conclus l'autre, de ce qu'une grande en ſuppoſe une petite, & qu'il met Hébron en Idumée (*b*), qui étoit de la Tribu du Juda, & qu'il l'appelle la ſupérieure, τὴν ἄνω.

C'eſt ici le ſeul endroit où il eſt parlé de Sallis. M. Reland & les autres Géographes mettent cette petite ville en Idumée. On trouve au verſet

(*a*) Liv. 4. chap. 9. num. 4. & 7.
(*b*) Ibid.

ſoixante-deux du quinziéme Chapitre de Joſué une ville de *Salis*, *civitas Salis*, mais quoique ſa poſition convienne aſſez avec celle de la petite ville où ſe retirerent les Juifs après leur défaite, la différence de nom eſt trop grande pour qu'on puiſſe penſer que ce ſoit la même ville. Les Copiſtes n'auroient ils point tranſcrit Sallis au lieu de Naïm ? Joſeph appelle la premiére une petite ville πολίχνη, & la derniere, bourgade, κώμη, ce qui revient à peu près au même, & cet Auteur mettant Hébron en Idumée, qui eſt bien plus avancé dans la Tribu de Juda que Naïm, on a lieu de croire qu'il y mettoit également cette bourgade.

REMARQUE II.

Les Juifs, ſelon Joſeph, ne donnoient pas la ſépulture aux corps de ceux qui s'étoient tués.

LA Loi (a) ordonne que le corps des ſuppliciés ſoit enterré le jour de leur ſupplice, mais elle ne regle rien par rapport à celui des perſonnes qui ſe ſeroient détruites Gronovius prétend dans ſon Traité de *de morte Juda*, qu'on ne les jettoit pas à la voirie, & M. Perizonius, qui étoit d'ailleurs peu d'accord avec ce Critique, croit également qu'on ne leur refuſoit pas la ſépulture. Joſeph peut ſeul décider de l'uſage de ſa Nation, & de la maniere dont on le traduit, il favoriſe ce ſentiment. Mais κρύπτειν, qu'on traduit par donner la ſépulture ne paroît avoir ce ſens que quand on lui joint γῆ, car alors il ſignifie cacher ou couvrir de terre. Outre que l'ancien interprète a lu ἐκρίπτειν *jetter*, au lieu de ce mot, comme l'a fait imprimer M. Havercamp dans l'Edition de Joſeph qu'il a donnée, & le raiſonnement de cet Auteur demande qu'on liſe ainſi. Il veut faire ſentir l'énormité du crime de ceux qui ſe détruiſent eux-mêmes, & il le fait par la maniere dont ſa Nation traitoit leurs corps. Il oppoſe la maniere dont on en agiſſoit avec ceux des ennemis, à celle dont on traitoit ceux des perſonnes qui s'étoient donné la mort. On ne refuſoit pas, ſelon lui, la ſépulture aux corps morts des ennemis. On la refuſoit donc à ceux des perſonnes qui ſe tuoient. Ce que Joſeph ajoûte, qu'on coupoit chez quelques peuples les mains de ceux qui s'étoient détruits, eſt une nouvelle preuve qu'il dit qu'on traitoit leur corps d'une maniére dont on ne traitoit pas ceux des ſuppliciés & des ennemis. Si ce que M. Reland (b) prétend prouver, que les Juifs n'enterroient que la nuit les corps de ceux que la juſtice avoit fait mourir, étoit certain, il les auroient traités plus ſévérement que ceux des perſonnes qui ſe ſeroient tuées, ſi Joſeph dit ſeulement qu'il n'étoit pas permis de leur donner la ſépulture avant le coucher du ſoleil. Mais ſi, comme il eſt bien vraiſemblable, ſon ſentiment eſt que l'uſage des Juifs étoit d'enterrer avant le coucher du ſoleil, πρὸ δύσεως ἡλίου

(a) Deutéron. chap. 21. ℣. 23.
(b) Note 9. Antiq. Juiv. Liv. 4. chap. 8. pag. 244.

καθελεῖν ἢ βάπτειν (a), ceux que la juſtice avoit condamnés à perdre la vie, ils n'euſſent mis aucune différence entre les corps de ceux qui mouroient de l'une & l'autre maniere. Et ſon raiſonnement ſuppoſe qu'ils témoignoient plus d'horreur du corps d'un ſuicide que de celui d'un ſupplicié.

REMARQUE III.

Veſpaſien ne mit point ſes troupes en quartier d'hiver à Céſarée après la priſe de Jotapat.

LE Elégant Traducteur fait dire à Joſeph que Veſpaſien mit deux légions en quartier d'hiver à Céſarée. La choſe ne ſe peut pas. Ce fut le quatriéme Juillet que Veſpaſien partit pour Ptolémaïde, d'où il ſe rendit a Céſarée. L'été n'eſt pas un temps à mettre des troupes en quartier d'hiver. M. de Tillemont, (b) qui a ſenti la difficulté, a cru pouvoir la lever, en diſant que ce ne fut alors que pour les raffraîchir, mais qu'il prit des arrangements pour les y mettre en quartier d'hiver. Ce que Joſeph ajoûte que le climat de Céſarée étoit auſſi étouffant en été qu'il étoit tempéré en hiver, n'indique pas un endroit propre à mettre des troupes en quartier de rafraîchiſſement (c). Veſpaſien ne put guerre ſe rendre à Céſarée qu'à la mi-Juillet. Il fut enſuite avec ſes troupes dans les Etats du Roi Agrippa, où il paſſa vingt jours dans toute ſorte de divertiſſemens, & où il fit repoſer ſon armée. Il ſe rendit de-là à Tibériade, ſur les nouvelles qu'il reçut qu'elle vouloit ſe révolter. L'ayant fait rentrer dans l'obéiſſance, il alla faire le ſiége de Tarichée, qu'il prit le huitiéme Septembre. On voit par ce détail que Veſpaſien ne put mettre ſes troupes en quartier de rafraîchiſſement à Céſarée.

Il ne ſortit des Etats d'Agrippa que dans le mois d'Août. Le peu qu'il reſta à Tibériade, & le temps que dura le ſiége de Tarichée amenerent aiſément le mois de Septembre. Ainſi il n'en eut point pour mettre ſes troupes en quartier de rafraîchiſſement. Il faut donc dire que Joſeph parle ici par anticipation, comme l'inſinue le judicieux Critique (d), & ce ne furent que des arrangements qu'il alla prendre à Céſarée après le ſiége de Jotapat pour l'hiver ſuivant. Il y paſſa en effet cette ſaiſon, & Joſeph en remarquant dans le Livre qui ſuit, qu'il en ſortit au commencement du printemps avec une grande partie de ſes troupes (e), ſemble indiquer les deux Légions qu'il dit ici qu'il vouloit laiſſer en quartier d'hiver dans cette ville; car il n'en avoit eu tout que quatre.

CI-DEVANT, pag. 392. lig. 5. & ſuiv. du n°. 36. *au lieu de* excepté les femmes & les enfans, qu'ils raſſemblerent au nombre de douze cents &c. *liſez*, excepté les femmes & les enfans, & douze cents hommes qu'ils deſtinerent à être conduits en captivité.

(a) Guer. des Juifs, Liv. 4. chap. 5. pag. 187.

(b) Ruine des Juifs, Note 27, pag. 639

(c) τὴν στρατιὰν διαναπαῦσαι.

(d) M. de Tillemont.

(e) τὸ πλεῖον τῆς δυνάμεως. Guer. des Juifs, Liv. 4. chap. 8. pag. 297.

HISTOIRE
DE LA GUERRE DES JUIFS
CONTRE LES ROMAINS.
LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE I.

TOUTE la partie de la Galilée qui depuis la prise de Jotapat s'étoit révoltée contre les Romains, se soumit aussi-tôt qu'ils eurent aussi forcé la ville de Tarichée, ainsi ils se trouvèrent maîtres de toutes les places & de toutes les forteresses des Galiléens, excepté de Giscala & du mont Itabire. La ville de Gamala, située au bord du lac, à l'opposite de Tarichée, étoit aussi entrée dans la révolte. Elle terminoit de ce côté avec Sogane & Séleucie les Etats du Roi Agrippa. Sogane & Gamala sont toutes deux de la Gaulanite; Sogane de la haute, qu'on appelle Gaulane, & Gamala de la basse. Séleucie est auprès du lac de Séméchon, qui a trente stades de lar-

Deſcription de Gamala.

geur. Ses marais s'étendent juſqu'à un lieu nommé Dan (*a*). On voit dans ce lieu délicieux des ſources qui groſſiſſant la riviere appellée le petit Jourdain, pouſſe ſes eaux dans le grand, au-deſſous du temple du Bœuf d'or. Agrippa avoit traité au commencement de la révolte avec les habitans de Sogane & de Séleucie. Ceux de Gamala ſe confiant dans les forces naturelles de leur ville, ſituée plus avantageuſement encore que Jotapat, avoient refuſé d'entrer dans ce Traité. Cette ville étoit aſſiſe ſur le ſommet d'une haute montagne; ce ſommet, extrêmement roide, du milieu de ſa plus grande élévation, s'étendoit en forme d'une eſpece de muſcle & en pente égale ſur le devant & ſur le derriére de la montagne, de ſorte qu'il ſembloit préſenter la figure d'un chameau, dont le nom mal prononcé par les naturels du pays, a formé celui de Gamala; cette aſſiette étoit coupée ſur le devant & ſur les côtés par de profonds abymes qui en rendoient l'abord impratiquable; la partie de derriere qui tenoit à la montagne n'étoit pas naturellement ſi difficile à aborder, mais les habitans l'avoient obliquement rempárée de foſſés ſi larges & ſi profonds, qu'elle étoit devenue auſſi peu acceſſible que les autres: les maiſons, en grand nombre, étoient bâties les unes au-deſſus des autres ſur la croupe de la montagne, & la ville ſembloit toujours prête à tomber dans ces foſſés; elle regardoit le midi, la citadelle étoit ſur une colline fort élevée, au pied de laquelle étoit un précipice non environné de murailles, & qui ſe terminoit en un profond ravin; il y avoit à l'extrêmité de la ville & dans l'enceinte de ſes murailles une fontaine.

II. Quelque difficile à attaquer que fût cette place par ſon aſſiette naturelle, Joſeph, pour la mettre dans un état de défenſe encore plus aſſuré, y avoit fait creuſer des foſſes & pratiquer des mines par tout où il l'avoit jugé néceſſaire. Fiers de tant d'avantages, les habitans de Gamala étoient & plus téméraires & plus préſomptueux que ceux de Jotapat, mais ils étoient

(*a*) *Voyez* Remarque I.

(*b*) » Dont la vallée qui eſt au pied eſt » ſi profonde, qu'elle ſervoit de cita» delle. « [*M. d'Andilly.*] Le nouvel Editeur ne paroît pas avoir mieux pris le ſens de ſon Auteur. Je ne ſçache pas que jamais vallée ait été la citadelle d'une ville, & il n'y a que la négligence des Copiſtes, qui ont tranſcrit ὑπὲρ au lieu d'ὑπὸ, au-deſſus, au lieu d'au-deſſous, qui ait pû faire croire qu'un précipice ſans murailles étoit au-deſſus de la citadelle. *Voyez* numero 5.

pour

pour la plûpart bien moins propres à faire la guerre, cependant ils avoient la fauſſe confiance de n'appréhender aucun ennemi, parce que leur ville étant conſidérée par la nature de ſon aſſiette, & par tout ce que l'art y avoit ajoûté de forces comme une place d'une ſûreté à toute épreuve, elle étoit pleine de gens qui s'y étoient retirés, ce qui l'avoit miſe en état de ſoûtenir durant ſept mois le ſiége qu'Agrippa en avoit fait former.

III. Veſpaſien ayant quitté le camp qu'il avoit établi pour ſon expédition contre Tibériade à Emmaûs, place qui tire ſon nom d'une fontaine qui y fournit des eaux chaudes, & qui ont la vertu de guérir diverſes maladies, il ſe rendit à Gamala. La ſituation de cette ville ne lui permettant pas de l'environner entierement de troupes, il poſa des gardes par-tout où il lui fut poſſible d'en établir, & ſe poſta ſur la montagne, au-deſſus de laquelle elle étoit (*a*). Son premier ſoin fut de faire travailler ſes troupes, ſuivant la coûtume des Romains, à fortifier le camp; il fit faire de forts retranchements à la queuë & du côté de l'Orient, à l'endroit où étoit la tour la plus élevée de la ville; c'étoit-là qu'il avoit placé la cinquiéme & la dixiéme Légion: l'emploi de la cinquiéme fut de continuer au-devant du milieu de la ville les travaux utiles au ſiége, celui de la dixiéme étoit de combler les foſſés & toutes les autres eſpeces de profondeurs. Le Roi Agrippa s'étant cependant avancé vers les murailles pour engager ceux qui les gardoient à inviter les aſſiégés à ſe rendre, il fut frappé au coude droit d'une pierre que lui lança un des frondeurs; ſes gens effrayés ſe rangerent promptement autour de lui pour le couvrir. Les Romains de leur part furent très-violemment irrités de cet accident, autant par l'affection qu'ils portoient à Agrippa, que parce qu'ils avoient tout lieu de préſumer, que des gens qui traitoient ainſi leur propre Prince au moment qu'il leur donnoit de prudents & de ſalutaires avis, ſe porteroient dans l'occaſion aux derniers excès de cruauté contre des étrangers leurs ennemis.

Agrippa eſt bleſſé en voulant engager les habitans de Gamala à ſe rendre.

IV. Par l'effet de la longue habitude où étoient les Ro-

(*a*) » Et occûpa la montagne qui eſt » au-deſſus de la ville. « [*M. d'Andilly.*] Comme Joſeph ne marque point qu'aucune montagne dominât Gamala, je crois que par τὸ ὑπερκείμενον ὄρος il entend la citadelle, qui étoit εἰς ὑπερον ὕψος ἐπηρμένη, qui étoit fort élevée au-deſſus de la ville. Num. 10.

mains de s'employer à ces ſortes de travaux, jointe à leur grand nombre, tous les ouvrages furent en très-peu de temps entiérement achevés; Veſpaſien fit alors avancer & placer ſes machines. Les habitans de Gamala n'étoient pas ſans quelque ſentiment de crainte, ils ſe perſuadoient qu'ils ne pourroient long-temps ſoûtenir le ſiége, parce qu'ils n'avoient pu faire d'aſſez grandes proviſions d'eau ni de pluſieurs choſes néceſſaires. Les deux plus conſidérables d'entre eux, Charès & Joſeph, les mirent cependant en ordre de bataille, & les ayant exhortés à bien faire, ils les menerent ſur les remparts; ils y firent durant un aſſez court eſpace de temps tous leurs efforts pour empêcher l'approche de ces machines; mais la multitude de traits & de pierres que leur pouſſoient celles que les Romains venoient à bout de placer les obligea de ſe retirer dans la ville. Les Romains alors firent battre le mur en trois endroits par le bélier, & dès que la bréche fut ouverte, ils ſe jetterent dans la ville, au bruit éclatant de leurs trompettes, du choc de leurs armes & de leurs cris de guerre; ils furent néanmoins arrêtés par les habitans, qui firent de généreux efforts pour les empêcher de pénétrer plus avant, & tentoient même de les forcer à reculer, lorſqu'accablés par le grand nombre de leurs ennemis, il furent contraints de céder, & de ſe retirer dans les lieux de la ville les plus élevés; mais les Romains les y pourſuivirent: ils leur firent face, & fondant ſur eux & les ſerrant de près dans des rues extrêmement roides & étroites, ils en renverſerent & en tuerent aiſément pluſieurs: dans une impuiſſance égale de ſe défendre contre des ennemis au-deſſous deſquels ils ſe trouvoient, ou de reculer, parce que ceux des leurs qui venoient après eux les pouſſoient en avant, les Romains, pour ſe tirer d'embarras, monterent ſur les maiſons des ennemis qui étoient baſſes; mais le poids immenſe de la multitude de ceux qui prirent ce parti, les fit crouler, les premiéres en tombant faiſoient tomber celles qui étoient au-deſſous, & celles-ci d'autres encore: comme dans l'extrémité où ſe trouvoient les Romains, ils n'avoient que ce ſeul moyen de ne pas demeurer à découvert, ils continuerent d'en faire uſage malgré le danger: il en périt de cette ſorte, grand nombre. Pluſieurs furent écraſés ſous les ruines de ces maiſons, d'autres voulant s'enfuir, furent eſtropiés, & la pouſſiere en étouffa beaucoup. Les

Echec que reçoivent les Romains.

assiégés attribuerent cet évenement à une assistance particuliere de Dieu, & se mettant au-dessus de tout ce qu'ils souffroient d'ailleurs, ils ne cessoient de poursuivre vivement les Romains, les contraignant toujours de gagner les toits des maisons, & profitoient de l'avantage que leur donnoit la supériorité du lieu qu'ils occupoient pour les tuer d'en-haut à coups de traits, lorsque voulant se sauver de celles qu'ils voyoient prêtes à tomber, ils se jettoient dans ces rues, presque impraticables pour des gens armés, par leur peu de largeur & par la roideur de leur pente; ils en assommoient beaucoup à coups de pierres, que leur fournissoient les ruines des maisons tombées, & se servoient des épées mêmes de ceux qu'ils avoient ainsi tués pour achever de tuer ceux qui respiroient encore; le désespoir porta plusieurs Romains à se donner la mort à eux-mêmes, après s'être jettés du haut de ces maisons en bas; ceux qui prenoient le parti de fuir ne pouvoient que très-difficilement se sauver, parce qu'aveuglés par la poussiere, & ignorant les chemins, ils s'égaroient, & que, se renversant les uns sur les autres, ils s'entretuoient sans se reconnoître.

Danger que court Vespasien.

V. Ce ne fut qu'avec une peine extrême que quelques-uns ayant enfin trouvé le chemin, sortirent de la ville. Vespasien n'avoit point quitté ses troupes en cette occasion périlleuse; il voyoit avec une extrême douleur toute la ville fondre sur elles & les écraser sous ses ruines, & comme il avançoit toujours sans faire attention au danger, il se trouva abandonné de presque tout son monde. Tite, son fils n'étoit pas alors auprès de lui, il l'avoit envoyé en Syrie vers Mucien. Persuadé cependant qu'il lui seroit aussi honteux que périlleux de fuir, & rappellant en sa mémoire toutes les grandes actions qui rendoient sa vie si glorieuse, comme si Dieu l'eût tout-à-coup inspiré, il se serra avec le peu de gens qui l'accompagnoient encore, & forma de son corps & des leurs, de leurs armes & des siennes, une espece de tortue, sous laquelle il soûtint les efforts des ennemis, qui venoient fondre sur eux du haut de la ville, sans témoigner la moindre frayeur ni du grand nombre qu'ils étoient, ni de la multitude de traits dont ils les accabloient, jusqu'à ce que, surpris d'un courage qui leur parut

(a) » Il avoit trouvé un moyen de gagner un lieu assez élevé. « [*M. d'Andilly.*] C'est le sens de Sigismond Gelenius, mais ce n'est point celui de Joseph.

plus qu'humain, les ennemis rallentirent d'eux-mêmes la vivacité de leur attaque. Veſpaſien profita de l'effet de leur ſurpriſe pour ſe retirer inſenſiblement, en ne ceſſant néanmoins de leur faire face que lorſqu'il fut hors des murs. Pluſieurs Romains périrent en cette action particuliere ; entre autres Ebutius, brave Officier, qui s'étoit ſignalé non-ſeulement dans l'action où il fut tué, mais dans toutes celles où il s'étoit trouvé, & qui avoit fait beaucoup de mal aux Juifs. Dans la chaleur de cette action un Officier nommé Gallus (*a*), Syrien de naiſſance, avec dix ſoldats qui étoient auſſi de cette nation, ayant entendu les gens de cette maiſon s'entretenir pendant leur ſouper de la maniere dont ceux de Gamala avoient réſolu de traiter les Romains & les Syriens, il ſe jetta ſur eux la nuit, les égorgea & regagna le camp avec ſes dix ſoldats ſans aucun accident fâcheux.

Veſpaſien harangue ſes troupes.

VI. Comme les Romains n'avoient jamais eſſuyé de ſemblables revers, cette mauvaiſe fortune, & ſur-tout la honte d'avoir abandonné leur Général dans un auſſi grand péril, les jetta dans une ſorte de découragement ; mais Veſpaſien prit ſoin de les conſoler, & ſans leur parler de ce qui le regardoit, dans la crainte de paroître leur faire des reproches, il ſe contenta de leur dire » qu'il faut ſupporter avec courage les » divers accidents auxquels la nature humaine eſt aſſujettie, » qu'ils ne devoient pas ignorer que la guerre ne ſe fait point, » & qu'il ne ſe remporte point de victoire ſans effuſion de » ſang, que c'eſt ſur-tout dans les combats que l'inconſtance » de la fortune ſe fait ſentir, qu'il ne devoit point leur paroître étrange d'avoir payé ce léger tribut à ſon inſtabilité, après » avoir, dans une ſuite d'heureux ſuccès, tué tant de milliers » de Juifs ; que comme il y a de l'imbécillité à ſe glorifier in- » ſolemment des heureux ſuccès, il n'y a pas moins de puſil- » lanimité à ſe laiſſer abbatre par ceux qui ne ſont point favo-

(*a*) Comment cet Officier put-il entrer auſſi ſecrettement dans la maiſon d'un habitant de Gamala ? dans quel endroit de cette maiſon s'étoit-il caché pour pouvoir entendre ce que diſoient ceux qui ſoupoient ſans être découvert ? C'eſt ce qu'on avoit lieu d'attendre que Joſeph eût expliqué, mais ſans chercher en vain un éclairciſſement qu'il n'a pas jugé à propos de donner, je remarque que M. d'Andilly n'a pu lier ces mots ὧν δὲ αὐτός τε καὶ οἱ σὺν αὐτῷ Σύροι avec περὶ τῶν σφῶν qui précede, car il les a ſupprimés. Pour expliquer ce que ces derniers mots ont d'obſcur, Joſeph ajoûte : » car » lui & les ſiens étoient Syriens. « Ainſi ſa penſée eſt que Gallus & ſes ſoldats ayant entendu que les habitans de Gamala menaçoient de faire main-baſſe ſur les Romains & ſur eux, c'eſt-à-dire ſur les Syriens, car Gallus & ſes ſoldats étoient de cette nation, il ſe jetta &c.

» rables, qu'on n'eſt véritablement grand & généreux que » lorſque réfléchiſſant ſur la rapidité avec laquelle on peut » paſſer des uns aux autres, on a la juſte modération de main- » tenir ſon ame en même aſſiette dans la mauvaiſe comme » dans la bonne fortune, & qu'on ſe porte avec une prompte » activité à réparer ſes pertes: vous devez d'ailleurs conſidérer, » ajoûta-t'il, que la diſgrace qui vient de vous arriver n'eſt ni » l'effet d'un défaut de bravoure de votre part, ni une preuve » de valeur dans vos ennemis; la difficulté de les battre, dans » une poſition auſſi avantageuſe que l'étoit la leur, leur a ſeule » donné cette ſupériorité, dont ils ont profité contre nous, & » ſi l'on pouvoit vous blamer en quelque choſe, ce ſeroit de » cet excès de hardieſſe qui vous a fait les pourſuivre juſques » dans les lieux les plus élevés de leur ville, & vous livrer » ainſi à des dangers que vous pouviez éviter. Maîtres de la baſſe » ville, vous deviez les attirer inſenſiblement au combat dans » quelque lieu dont l'aſſiette ne vous eût point été auſſi défa- » vorable, mais l'empreſſement de remporter une victoire vous » a fait négliger le ſoin prudent de pourvoir à votre ſûreté. » Laiſſons des peuples barbares ſuivre les mouvemens d'une » impétuoſité fougueuſe, les Juifs ſçavent tirer avantage d'un » tel emportement. Pour nous, Romains, qui n'avons d'autre » régle de conduite que les lumieres d'une prudente expé- » rience & notre ſoumiſſion à la plus exacte diſcipline, repre- » nons les ſentiments d'une valeur modérée, & loin de nous » laiſſer abbatre par une diſgrace imprévue, ranimons notre » courage: que chacun de nous cherche dans la force de ſon » bras la conſolation du déplaiſir d'avoir eu l'imprudence d'y » donner ſujet, vengeons les braves compagnons que nous » avons perdus, en donnant la mort à ceux qui leur ont ôté la » vie. Je me préſenterai, comme j'ai toujours fait, le premier » à l'ennemi, & ſortirai le dernier du combat. « Ce diſcours rendit la joie & le courage à toute l'armée.

VII. Le grand avantage que, contre toute attente les habitans de Gamala venoient de remporter, les avoit d'abord un peu raſſurés; mais venant à conſidérer que toutes proviſions commençant à leur manquer, ils ne pouvoient éviter de tomber en la puiſſance des Romains, avec leſquels ils ne pouvoient plus ſe flatter de traiter, ils conçurent de grandes inquiétudes & perdirent cœur, ils ſe mirent cependant, autant qu'il

leur fut poſſible, en état de défenſe : les plus forts & les plus vaillants ſe chargerent de défendre la bréche, & les autres celles des murailles qui n'avoient point été endommagées. Les Romains de leur part rétablirent leurs plates-formes, réſolus de forcer de nouveau la place. Pendant qu'on étoit occupé de part & d'autre à tous ces préparatifs, pluſieurs habitans s'enfuirent par des vallées & des ravins dont l'accès étoit ſi difficile, que les Romains n'y avoient point mis de gardes, d'autres par des égoûts ; ceux qui par la crainte d'être pris demeuroient dans la ville y mouroient de faim, parce qu'on enlevoit de tous côtés le peu de vivres qu'il y avoit pour ceux qui étoient ſous les armes.

Placide ſe rend maître du mont Itabire.

VIII. Telle étoit la ſituation des habitans de Gamala. Veſpaſien crut que le ſiége de cette ville ne devoit pas l'empêcher de ſe rendre maître du mont Itabire, qui eſt entre la grande plaine & Scythopolis. La hauteur de cette montagne eſt de trente ſtades : il eſt difficile d'y monter du côté du Septentrion, & ſon ſommet forme une plaine de vingt-ſix ſtades (*a*) : Joſeph l'avoit fait enfermer de murailles, qui furent conſtruites en quarante jours ; l'eau y étant rare, parce qu'on n'y peut avoir que celle qu'y fourniſſent les pluies, il l'avoit tirée de divers lieux au-deſſous de la montagne, ainſi que beaucoup d'autres matériaux néceſſaires pour cette conſtruction ; un grand nombre de Juifs s'y étoient aſſemblés. Veſpaſien envoya contre eux Placide avec ſix cents cavaliers ; l'impoſſibilité de trouver une route pour les aller attaquer ſur le haut de la montagne détermina cet Officier à leur faire porter des propoſitions de paix, auxquelles ils firent ſemblant de vouloir acquieſcer ; ils deſcendirent en effet, mais dans le deſſein de lui tendre piége pour piége. Les véritables vuës de Placide étoient de les attirer dans la plaine & de les y forcer à ſe rendre : & eux n'en avoient d'autre, en deſcendant de leur montagne, que de le

(*a*) On croit que le mont dont Joſeph parle ici eſt le même que le Thabor ſur lequel Jeſus-Chriſt ſe transfigura. Le mot Itabire n'avoit gueres, ſelon Polibe (Liv. 5. chapitre 10.) que la moitié de la hauteur que lui donne Joſeph. Sans vouloir concilier ces deux Hiſtoriens, il eſt certain que le dernier mérite toute la préférence. M. Reland cite un Auteur du dix-ſeptiéme ſiécle qui donne à cette montagne la même hauteur que Joſeph. Mais peut être ne le dit-il que ſur ſon témoignage. Maundrell. pag. 91. dit qu'après avoir monté près d'une heure avec beaucoup de peine, il parvint au ſommet de la montagne. *Palæſt. illuſt.* tom. 1. pag. 333. *Adamnanus*, Liv. 2. *de locis ſanctis.*

ſurprendre & de tomber ſur lui. Ce fut l'artifice de Placide qui réuſſit, car les Juifs s'étant jettés ſur les premiers de ſes gens, il feignit de s'enfuir & ſe laiſſa pourſuivre juſques bien avant dans la plaine, & lorſqu'il les y crut ſuffiſamment engagés il fit tourner bride à ſes cavaliers, ſe jetta ſur eux à ſon tour, en tua pluſieurs, mit les autres en fuite & leur coupa le chemin de la montagne; une partie de ceux qui n'en étoient point deſcendus l'abandonna & s'enfuit à Jeruſalem, il ne reſta ſur cette montagne que ſes habitans naturels, qui manquant d'eau, ſe rendirent à Placide & la lui livrerent.

IX. Ceux des habitans de Gamala qui avoient paru les plus déterminés, ſe cachoient pour tâcher de ſe ſauver avec quelque ſûreté, la foible populace y mouroit de faim, le ſiége fut cependant encore ſoûtenu par quelques braves juſqu'au vingt-deux Octobre. Sur le matin de ce jour-là, vers le temps qu'on leve les gardes, trois ſoldats de la quinziéme Légion ſe gliſſerent juſqu'au pied d'une tour très-élevée, devant laquelle ils étoient, & là, ſans bruit & ſans que ceux qui la gardoient les euſſent en aucune ſorte apperçus, ils détacherent, à la faveur de la nuit qui duroit encore, cinq groſſes pierres des fondemens de cette tour, & ſe retirerent promptement; la tour tomba auſſi-tôt avec grand fracas, & écraſa en ſe briſant ceux qui étoient dedans pour la défendre. Cet évenement imprévu effraya tellement ceux qui gardoient les autres poſtes, qu'ils prirent la fuite: les Romains en tuerent pluſieurs, du nombre deſquels fut Joſeph, qu'un trait atteignit comme il couroit ſur les débris de la partie du mur qui avoit été entraîné par la chute de cette tour, pour chercher à ſe ſauver. Le bruit qu'elle fit en tombant jetta dans toute la ville une ſi grande épouvante, que les habitans, troublés & éperdus, couroient de tous côtés, comme ſi les ennemis l'ayant priſe d'aſſaut y fuſſent déja entrés. La frayeur qu'en conçut Charès, qui étoit pour-lors malade dans ſon lit, augmenta ſon mal, de ſorte que, malgré les remedes qu'on lui adminiſtroit, il mourut. Le ſouvenir des funeſtes ſuites qu'avoit eu le premier aſſaut donné par les Romains à la ville de Gamala les retint, & ils n'y entrerent cette fois que le lendemain vingt-trois Octobre.

X. Tite, qui étoit de retour de Syrie indigné du violent échec qu'avoient eſſuyé les Romains pendant ſon abſence, prit avec lui

quelque infanterie & deux cents cavaliers d'élite, & entra ſans fracas dans la ville. Les gardes, qui s'en apperçurent, coururent aux armes en pouſſant de grands cris, qui annoncerent à toute la ville que l'ennemi entroit; alors les uns traînant leurs femmes & leurs enfans qui crioient & ſe lamentoient, gagnerent la citadelle; d'autres vinrent à la rencontre de Tite, & furent tués ſans quartier par ſes ſoldats; ceux qui ne purent entrer dans la citadelle courant çà & là ſans ſçavoir où ils alloient, vinrent ſe jetter dans le fort des troupes Romaines. On n'entendoit de tous côtés que des cris de mourants: des ruiſſeaux de ſang couloient dans toutes les ruës: Veſpaſien cependant fit marcher toute ſon armée contre la citadelle. Elle étoit aſſiſe ſur le ſommet d'une hauteur extrêmement élevée & fort eſcarpée, & de toute part environnée de précipices qui en rendoient l'accès très-difficile (*a*).

Priſe de Gamala.

Les Juifs y attendirent les Romains de pied ferme, & leur firent beaucoup de mal par la multitude de fléches & de pierres dont ils les accabloient, tandis que de leur part l'élévation où ils étoient leur donnoit l'avantage d'être hors de la portée du trait; mais pour leur malheur, il s'éleva, comme par miracle, une furieuſe tempête, qui donnoit aſſez de force aux traits que leur envoyoient les Romains pour les aller frapper, & détournoient ceux qu'ils lançoient ſur les Romains. La violence du vent les força d'ailleurs à s'éloigner du bord des lieux d'où leurs coups pouvoient être plus ſûrement portés, de ſorte qu'ils n'étoient pas même à portée de voir les Romains; ces derniers profiterent de cette circonſtance favorable, & ayant gagné le haut de la montagne, ils entourerent les Juifs de toutes parts, &, animés qu'ils étoient par le ſouvenir de ce qu'ils avoient ſouffert la premiere fois qu'ils étoient entrés dans cette ville, ils tuerent ſans diſtinction tant ceux qui leur faiſoient quelque réſiſtance que ceux qui demandoient à ſe rendre. Les Juifs au déſeſpoir, ſe précipitoient avec leurs femmes & leurs enfans dans de profonds abîmes qui étoient au-deſſous de la citadelle, & cette cruauté dont ils uſoient envers eux-mêmes, leur fut plus funeſte que la fureur même des Ro-

(*a*) J'ai cru devoir imiter M. d'Andilly, & ne pas traduire τῶν πλήθους κατάγεμον, plein d'une multitude de perſonnes. Une eſpace de plus d'une lieue n'eſt pas plein de tous côtés par neuf mille perſonnes. Car Joſeph n'y en compte pas davantage.

mains,

mains, car il en périt de cette ſorte plus de cinq mille, & les Romains n'en tuerent que quatre mille : de toute la partie du peuple qui s'étoit réfugiée dans la citadelle, il ne reſta que deux femmes, elles étoient filles de la ſœur de Philippe, fils de Jacime, Officier de diſtinction qui avoit commandé les troupes du Roi Agrippa, elles avoient eu le bonheur de ſe cacher aſſez bien pour n'être point trouvées par les Romains, dont la vengeance fut en cette occaſion pouſſée au point de n'épargner pas même les enfans, qu'ils jettoient ſans quartier dans d'affreux précipices. Ce fut ainſi que la ville de Gamala, qui avoit commencé à ſe révolter le vingt-quatre Septembre, fut priſe & détruite le vingt-trois du mois ſuivant.

CHAPITRE II.

I. IL ne reſtoit plus à ſoumettre dans la Galilée que la petite ville de Giſcala (*a*); la plûpart de ſes habitans étoient des laboureurs qui n'avoient d'autre bien que ce que leurs travaux aſſidus pouvoient leur faire recueillir, & ce motif leur faiſoit déſirer la paix ; mais il y étoit entré un grand nombre de brigands & de voleurs, qui avoient corrompu quelques-uns des habitants naturels. Jean, fils de Lévias, les excitoit à la révolte ; c'étoit un fourbe, qui ſe livrant à l'inconſtance de ſes affections, concevoit, ſuivant les conjonctures, les plus hautes eſpérances, & mettoit hardiment tout en œuvre pour les faire réuſſir. Perſonne n'ignoroit qu'il ne ſouhaitoit la guerre que pour ſatisfaire l'ambition qu'il avoit de commander. Tous les factieux étoient à ſes ordres, & ce furent eux qui, bien que le peuple fût diſpoſé à envoyer demander la paix, le forcerent à attendre les Romains ſous les armes. Veſpaſien ayant envoyé Tite contre Giſcala avec mille hommes de cavalerie, fit paſſer la dixiéme Légion à Scythopolis, & s'en alla avec les deux autres à Céſarée, afin de leur donner le moyen de profiter, Siége & priſe de Giſcala.

(*a*) » Elle n'étoit originairement qu'une » bourgade. » *Hiſt. des Empereurs juſqu'à Conſtantin.* Tom. 6. pag. 282. Πολίχνη dit quelque choſe davantage, a peine pouvoit-il y avoir un an que Jean avoit fortifié cette petite ville. Le temps n'étoit-il point un peu court pour dire qu'elle n'étoit *originairement* qu'une bourgade ? Outre que Joſeph n'a point de terme qui réponde à *originairement*.

dans un tranquille repos, de toutes les commodités ſalutaires qui ne pouvoient leur manquer dans ces deux villes, pour réparer leurs forces épuiſées par tant de travaux, & les mettre en état de réſiſter avec une vigoureuſe ardeur aux nouvelles fatigues qu'ils auroient à eſſuyer dans la ſuite de cette guerre; car il jugeoit bien qu'il auroit les plus rudes travaux à entreprendre pour ſe rendre maître de Jeruſalem, ville Royale & Capitale de la Nation, forte autant par la nature de ſon aſſiette que par les travaux de l'art, dans laquelle s'étoient retirés tous ceux qui avoient échappé aux bras victorieux de ſes troupes: ſes prévoyantes inquiétudes croiſſoient, lors ſur-tout qu'il conſidéroit combien les Juifs, même ſans murs & ſans autre défenſe que l'opiniatreté & la témérité de leur audace, étoient difficiles à réduire; c'eſt pourquoi il vouloit préparer ſes troupes aux pénibles travaux qu'elles avoient à ſoûtenir comme on exerce les athletes aux combats auxquels on les deſtine.

II. Lorſque Tite fut arrivé devant Giſcala, il reconnut qu'il étoit aiſé de l'emporter au premier aſſaut, mais il prévoyoit que, s'il la faiſoit forcer, ſes troupes n'y feroient de quartier à qui que ce fût. Saiſi d'horreur par la penſée que dans un nouveau carnage une multitude d'innocents alloient encore être confondus avec les coupables, il ſe réſolut d'engager cette ville à demander d'entrer en compoſition, & dit aux gens qu'il vit en grand nombre ſur les remparts, mais qui étoient preſque tous des factieux, » que toutes les autres villes » étant priſes, il étoit fort ſurpris de les trouver dans la diſpo- » ſition de réſiſter ſeuls à la puiſſance des Romains, & qu'ils » ne conſidéraſſent point que des villes beaucoup plus fortes » que la leur avoient été emportées au premier aſſaut & ruinées, » que celles au contraire qui s'étoient rendues avec confiance, » jouiſſoient paiſiblement de leurs biens: qu'il leur offroit les » mêmes avantages, & ne cherchoit point à les punir de leur té- » méraire projet, parce qu'un premier deſir de recouvrer leur li- » berté lui paroiſſoit excuſable; mais que ſi, rejettant follement » les offres avantageuſes qu'il leur faiſoit & les aſſurances qu'il » leur donnoit, ils prenoient le parti de pourſuivre une entre- » priſe qui ne pouvoit réuſſir, il ne leur feroit aucun quartier, » & qu'alors devenus eſclaves, parce qu'à l'exemple de quel- » ques autres villes de Galilée ils auroient eu l'audace de vou- » loir tenir contre les Romains, ils reconnoîtroient combien

Tite exhorte à la paix les habitans Giſcala.

» vaine & préſomptueuſe étoit la confiance qu'ils paroiſſoient » mettre, comme elles, en la force de leurs murailles, contre » l'effet infaillible du jeu des machines des Romains. (*a*)

III. Il ne fut poſſible à aucun des habitans de répondre à Tite, ils n'avoient pas même la liberté de monter ſur les remparts; les factieux s'en étoient emparés & avoient mis des gardes par tout pour empêcher que perſonne ne pût ſortir pour traiter avec les Romains, ou ne facilitât l'entrée dans la ville à leur cavalerie. Ce fut Jean qui prit la parole & dit à Tite, au nom de tous, » qu'il étoit ſatisfait de ſes propoſitions, qu'il » ſe chargeoit de les faire accepter, ou par la voie de perſua- « ſion ou par la force, qu'il le prioit ſeulement de lui accorder » un jour de délai pour conſommer cette affaire, parce que le » lendemain ils devoient célébrer le Sabbat, jour durant le- » quel il n'étoit pas plus permis de vacquer à une négotiation » de paix ou de prendre les armes, que de ſe livrer à toute » autre occupation, ce que les Romains ne pouvant ignorer, » ils devoient ſentir qu'il n'y auroit pas moins d'impiété à les » contraindre de contrevenir à cette Loi, qu'à eux-mêmes de » la violer; que ce court délai ne pouvoit d'ailleurs lui porter » aucun préjudice, lui étant facile, s'il craignoit que quelqu'un » n'en profitât pour s'enfuir la nuit, d'établir une ſi bonne » garde autour de la ville, que perſonne n'en trouvât le moyen. » Qu'autant enfin il leur étoit précieux de n'être troublés en rien » dans la pratique de leurs Loix, autant il lui ſeroit glorieux » d'avoir accordé cette grace à des gens auxquels il vouloit » bien offrir la paix. « Jean trompoit Tite par ce diſcours illuſoire; ce n'étoit pas tant la conſervation de nos Loix qu'il avoit à cœur, que ſa propre vie, il avoit tout à craindre ſi la ville étoit forcée, & penſoit devoir ſe débarraſſer de ſes craintes par la fuite. Dieu, qui le réſervoit ſans doute pour être l'inſtrument de la ruine de Jeruſalem, permit que Tite conſentit

Jean répond au diſcours de Tite.

(*a*) » Et qu'ils auroient été les plus au- » dacieux des Galiléens, qui ſeroient par » leur faute devenus eſclaves. « [*M. d'Andilly.*] Joſeph n'a pu faire dire cela à Tite, après avoir rapporté que Veſpaſien fit douze cents captifs à Jotapat, & plus de trente mille à Tarichée. Ἐτετράκισχίλιοι ne ſe rapporte pas à ceux de Giſcala, mais aux Galiléens en général. Car outre que Tite leur adreſſe la parole juſques-là, il devroit être au futur, comme ἐπιγνώσεσθαι, s'il s'y rapportoit. Ce qui a fait méconnoître la penſée de Joſeph eſt ἀνδρώδεις, orgueilleux, audacieux, qui, par la négligence des Copiſtes a pris la place d'ἀνδρώδεσι, qui eſt cauſe de ſa perte, qui fait quelque choſe de ſon chef. Cette légere correction donne du ſens à cet endroit, qui n'en a point ſans elle.

non-ſeulement d'accorder le jour de délai qu'il avoit demandé, mais qu'il ſe retira même aſſez loin de Giſcala, & alla camper à Cydeſſe, bourgade fort peuplée dans les terres des Tyriens, qui eſt aſſez bien fortifiée pour s'être toujours ſoûtenue contre les Galiléens, dont elle a été de tout temps ennemie.

Jean s'enfuit à Jeruſalem.

IV. La nuit étant venue, & Jean ne voyant point de gardes autour de la ville, il profita de la circonſtance & s'enfuit à Jeruſalem. Il emmena avec lui non-ſeulement ce qu'il avoit de gens de guerre, mais encore (*a*) quelques bouches inutiles avec leurs familles. Il marcha, ainſi accompagné, avec toute la diligence que peut inſpirer la crainte de la mort ou de l'eſclavage, & fit vingt ſtades de chemin; mais cette foible multitude de vieillards, de femmes & d'enfans ne pouvant ſuivre ſa marche au-delà de ce terme, il les abandonna les uns après les autres, ſans ſe laiſſer toucher par leurs cris & par leurs plaintes, & alors, plus ces infortunés fuyards voyoient leurs parents & leurs amis s'éloigner d'eux, plus ils croyoient que les ennemis étoient proches, & prêts à les réduire en captivité; le bruit qu'ils faiſoient eux-mêmes en marchant, les faiſoit continuellement regarder derriere eux, comme s'il fût venu de la marche de gens armés qui les pourſuiviſſent & fuſſent déja ſur leurs bras. Pluſieurs ſe jetterent dans des chemins qui n'étoient point frayés, & tous voulant gagner les devants, ils ſe renverſoient les uns ſur les autres: rien n'étoit plus pitoyable, que de voir la quantité de femmes & d'enfans qui étoient étouffés dans cette preſſe; quelques femmes firent uſage de ce qui leur reſtoit de forces pour appeller leurs

(*a*) » Il ſemble que dans l'endroit où » Joſeph dit que Jean s'enfuyant de Giſ» cala prit avec lui τὸν ἀργοτέρων συχ» νὸν, il faut entendre ceux qui étoient » en état de marcher le plus vîte; car » il s'agit d'une fuite. M. d'Andilly, » qui a traduit *des principaux*, a traduit » le latin de Rufin, qui a mis *ſeniores*, & » n'eſt pas plus fidèle Traducteur que » M. d'Andilly. » (Bibliot. univers. tom. 10. pag. 120.) Quoiqu'il s'agiſſe ici de fuite, ἀργοτέρων, ne ſignifie point ceux qui marchoient vîte; & ſi Vittinga & M. le Clerc n'ont point d'autre autorité que ce paſſage pour aſſurer à ce mot, le ſens de *vite*, *prompt*, il reſtera avec celui d'*otioſus* & d'*iners*, dont il eſt en poſſeſſion. Le mot συχνὸν eſt une Epitete qui convient auſſi peu à des gens qui marchent vîte qu'elle eſt naturelle à des bouches inutiles. D'ailleurs il eſt certain par ce qui ſuit, que Jean emmenoit avec lui des vieillards, des femmes, & des enfans.

maris & les prier de les attendre, mais leurs cris perçans & lamentables furent inutiles. Jean crioit de ſon côté, qu'on ne penſât qu'à ſe ſauver & gagner quelque poſte d'où il fût poſſible de faire repentir les Romains des violences qu'ils entreprendroient d'exercer contre ceux qui reſtoient derriere. Ainſi toute cette grande multitude de perſonnes qui avoient ſuivi Jean dans ſa fuite, fut réduite à ſe ſauver, chacun où un reſte de forces ou la viteſſe de leurs pieds les put conduire.

V. Tite s'étant préſenté le jour convenu devant Giſcala, les habitans lui ouvrirent les portes & vinrent au-devant de lui avec leurs femmes & leurs enfans, le comblant tous de bénédictions, & le nommant leur bienfaiteur & leur libérateur. Ils lui apprirent la fuite de Jean, le prierent de leur pardonner, & d'entrer dans la ville pour faire punir ceux des ſéditieux qui y étoient reſtés. Tite, ſans faire beaucoup d'attention à leurs prieres, envoya de la cavalerie à la pourſuite de Jean, mais il eut le temps d'arriver à Jeruſalem avant qu'elle pût le joindre. Elle ſe jetta ſur ceux qui l'avoient ſuivi, en tua près de ſix mille, & ramena environ trois mille, tant femmes qu'enfants, qu'elle trouva écartés en divers endroits de ſa route. Tite fut extrêmement mortifié de ne pouvoir punir Jean de ſa mauvaiſe foi; mais le nombre des priſonniers & de ceux qui avoient été tués calma ſon déplaiſir. Il entra dans la ville, & y fut reçu par les habitans avec de grandes acclamations de joie. Pour conſtater que cette place étoit ſa conquête à auſſi juſte titre que s'il l'eût forcée, il fit abbatre une petite partie de ſes murailles. Il menaça des plus ſéveres châtiments tous ceux qui ſe trouveroient être du parti des factieux, & n'en fit néanmoins aucune recherche; parce qu'il penſoit que s'il ſe conduiſoit autrement, pluſieurs de ces méchans, pour ſatisfaire des haines particulieres, accuſeroient des innocents, & qu'ainſi il étoit plus prudent de retenir par la crainte un nombre de coupables dans le devoir, que de s'expoſer à faire périr avec eux quelques innocents. Il étoit encore perſuadé que l'état de crainte dans lequel on tient un coupable, peut lui paroître une grace dont il ſoit aſſez touché pour devenir plus ſage, au lieu que la mort d'un innocent eſt toujours un mal ſans remede; il ſe contenta donc de laiſſer une forte garniſon dans la ville pour contenir ceux qui ſeroient capables d'y exciter de nouveaux troubles, & fortifier les ſages réſolutions de ceux qui n'avoient que des ſentiments de

Tite entre dans Giſcala.

paix. Ce fut ainſi que toute la Galilée fut ſoumiſe à la puiſſance des Romains, après leur avoir coûté tant de peines & de travaux.

CHAPITRE III.

I. DE'S que Jean fut arrivé à Jeruſalem, tout le peuple s'empreſſa de le venir trouver & de s'aſſembler autour de ceux qui étoient venus avec lui, pour demander à chacun d'eux de quelle eſpece de déſaſtre ils avoient été affligés. L'état d'accablement où ils étoient, qui ne leur laiſſoit même pas la liberté de reſpirer, témoignoit aſſez la preſſante néceſſité où ils s'étoient trouvés; ils furent cependant encore aſſez vains pour aſſurer » qu'ils ne fuyoient pas les Romains; qu'ils ne » venoient à Jeruſalem que comme dans un lieu d'où » ils pouvoient les combattre avec plus d'avantage; qu'il » n'y avoit que des téméraires & des déſeſpérés qui euſ- » ſent pu vouloir s'expoſer à périr dans Giſcala ou quelque » autre petite ville ſemblable, au lieu de conſerver leur vie » avec tout leur courage & toutes leurs forces pour la défenſe » de la Capitale. « Jean & les ſiens, en parlant ainſi, vouloient faire regarder leur ſortie de Giſcala comme une prudente retraite; mais bien des gens ſentirent que c'étoit une fuite honteuſe. Ce qu'on apprit, peu après, être arrivé à ceux qui avoient été faits priſonniers, jetta le peuple dans une grande conſternation; il crut y appercevoir des préſages certains de la ruine de Jéruſalem. Jean, ſans témoigner aucune ſorte de confuſion d'avoir abandonné une ſi grande multitude de gens dans les chemins, couroit de tous côtés, animant chacun à la guerre, & tâchant de perſuader aux ſimples que les Juifs étoient de beaucoup ſupérieurs en forces aux Romains, & que quand même ces fiers ennemis auroient des aîles, ils ne pourroient pas s'élever au-deſſus des murs de Jéruſalem, après s'être épuiſés de peines & de travaux pour réduire de foibles places dans la Galilée, & y avoir ruiné toutes leurs machines.

II. Ces diſcours ſéduiſirent la plus grande partie de la jeuneſſe, & lui firent ſouhaiter la guerre; mais tous ceux, qui avec

l'âge, avoient acquis quelque prudence, prévoyoient les malheurs à venir, & pleuroient ſur Jéruſalem, comme ſi déjà ils touchoient au moment de ſa deſtruction; ces inquiétudes & ces alarmes y exciterent enfin une ſédition; mais la diviſion éclatta d'abord parmi les gens de la campagne. Tite, après avoir réduit Giſcala, alla à Céſarée, & Veſpaſien ſe rendit de cette ville à Jamnia & à Azot. Il les prit, & y ayant mis garniſon, il retourna à Céſarée, emmenant avec lui une grande multitude de peuple qui s'étoit rendu aux Romains. Toutes les villes étoient dans le trouble, & il n'y en avoit point qui ne fuſſent agitées de quelque guerre domeſtique. Celles à qui les Romains donnoient le loiſir de reſpirer, tournoient leurs armes contre elles-mêmes, tant étoient animés ceux qui vouloient la guerre contre ceux qui deſiroient la paix. Le feu de la diſcorde s'alluma d'abord à l'occaſion de familles déjà depuis long-temps déſunies: les peuples, quoique très-unis entr'eux, prirent parti, ſuivant qu'ils ſe ſentirent affectés pour quelqu'unes d'elles, & chacun ſe joignant à ceux qui étoient de ſon même ſentiment, dès qu'ils ſe trouvoient en aſſez grand nombre, ils ſe déclaroient ouvertement les uns contre les autres. La jeuneſſe avide de changements, & qui ne reſpiroit que la guerre, l'emportoit par ſa bouillante témérité, ſur les louables diſpoſitions de ceux que l'âge & de prudentes réflexions portoient à ſe conduire avec ſageſſe. Cette téméraire jeuneſſe, chacun d'abord en ſon particulier, s'enhardit à commettre quelques vols; mais s'aſſemblant enſuite par bandes, elle ſe jetta dans la campagne, & s'y livra à toutes ſortes de brigandages, exerçant par-tout envers ſes compatriotes les mêmes cruautés que l'auroient pu faire les Romains; traitement d'autant plus dur pour ceux qui avoient le malheur d'en reſſentir l'injuſtice, qu'ils y auroient été moins ſenſibles, ſi le même mal leur eût été fait par des ennemis.

Priſe d'Azot & de Jamnia.

III. Les garniſons établies dans les villes, ſoit dans la crainte de ſe trouver ſurchargées d'affaires, ſoit par haine pour notre nation, ſe mettoient peu, & ſouvent point du tout en peine de ſecourir ces malheureux opprimés. Las enfin, & comme raſſaſiés des pillages qu'ils avoient fait dans les campagnes, les chefs de ces voleurs ſe réunirent, & ayant raſſemblé leurs troupes en un corps, ils ſe jetterent dans Jéruſalem, où perſonne alors ne commandoit avec autorité; tous ceux qui

Des Troupes de brigands ſe jettent en Jéruſalem.

qui s'y rendoient y entroient ſans obſtacle, ſuivant la coutume de nos peres, & en ce tems plus qu'en tout autre, parce qu'on croyoit pouvoir penſer que l'on n'y venoit que par une affection patriotique, & pour concourir à ſa défenſe. Ce fut de-là néanmoins, & indépendamment de toutes les diviſions dont elle étoit déchirée, que naquirent tous les malheurs qui conduiſirent à ſa ruine totale cette ville infortunée, car la plus grande partie des vivres dont elle étoit approviſionnée, & qui auroient pu long-temps ſuffire à nourrir de braves & généreux défenſeurs, furent conſommées par cette multitude de gens inutiles qui n'y apportoient que le trouble, la guerre & la famine.

Tyrannie de ces brigands.

IV. Il en vint encore de la campagne, qui ſe joignant aux plus méchants de ceux qui étoient déjà dans la ville s'y porterent aux forfaits les plus atroces; ils ne ſe contentoient pas de piller & de voler, ils porterent la violence juſqu'à répandre le ſang. Ce n'étoit point de nuit, ſecrettement & ſur les premiers venus qu'ils exerçoient leur barbarie, c'étoit publiquement, en plein jour, & ſur les perſonnes les plus diſtinguées; ils arrêterent & mirent en priſon Antipas qui étoit de race royale, & ſi conſidéré dans la ville, qu'on lui avoit confié la garde du tréſor public. Ils ſe ſaiſirent enſuite de Lévias & de Sophas, fils de Ragüel, qui étoient auſſi l'un & l'autre de race royale, ils traitterent de même toutes les perſonnes de quelque conſidération. Ces tyranniques exécutions jetterent par-tout l'effroi, & comme ſi la ville eût été déja priſe, chacun ſe trouvoit heureux de n'y avoir point été compris.

V. Ces ſcélérats ne crurent pas devoir ſe borner à retenir dans les fers des perſonnes d'une ſi grande conſidération, ils prévoyoient bien que leurs familles, qui étoient nombreuſes & puiſſantes, trouveroient le moyen de les en tirer, & que le peuple indigné d'une ſi injuſte violence, ſe ſouleveroit enfin. Ils prirent donc le parti de les faire mourir, & chargerent de cette expédition un d'entr'eux nommé *Jean*, homme accoutumé à répandre le ſang, & c'eſt ce qui l'avoit fait appeller dans la langue du pays : *le fils du ſang.* (*a*)

Cet infâme meurtrier, & dix autres qu'il prit avec lui,

(*a*) *Voyez* Remarque II.

entrerent

entrerent l'épée à la main dans la priſon, & y tuerent ceux que les gens de leur faction y tenoient renfermés. Pour couvrir de quelque prétexte cet horrible attentat, ils oſerent employer la plus noire calomnie, & publier qu'ils n'avoient tué que des ennemis de la liberté de la nation, & des traîtres qui s'étoient engagés de livrer la ville aux Romains; l'excès de leur audace les porta juſqu'à ſe glorifier de cette cruelle injuſtice, & à la vouloir faire regarder comme un ſervice important rendu à la ville & à la patrie.

VI. Le Peuple tomba dans une ſi étrange & ſi puſillanime foibleſſe, que ces factieux inſolents eurent la préſomption d'en abuſer pour s'arroger le droit de diſpoſer de la ſouveraine ſacrificature (*a*); ils en écartoient les familles deſquelles il étoit d'uſage de tirer les Grands Prêtres, en ſuivant l'ordre de ſucceſſion, & conféroient cette haute dignité à des gens ſans mérite & de la plus obſcure naiſſance, afin de ſe procurer dans cette place éminente des complices de leurs criminels déſordres. D'auſſi indignes intrus ne pouvant refuſer d'obéir à ceux qui les avoit élevés à un ſi grand honneur, ils employoient d'un autre côté les plus déteſtables manœuvres pour faire naître des méſintelligences entre ceux que leur crédit mettoit en état d'arrêter les progrès de leurs horribles brigandages; & enfin, après avoir mis le comble aux maux dont ils accabloient les hommes, ils porterent leur ſacrilege impiété juſqu'à faire outrage à Dieu-même, & entrer dans ſon ſaint lieu leurs corps & leurs ames ſouillés des crimes les plus abominables.

VII. Excité alors par le zèle d'Ananus le plus ancien des Grands Prêtres, homme vraiment recommandable par ſon extrême ſageſſe, & qui eût été bien capable d'empêcher la ruine de Jéruſalem, s'il n'eût eu le malheur de périr par les mains de ces traîtres, le Peuple s'émut pour prévenir les ſuites de ces premiers mouvements. Ces impies ſe firent un rempart des ſacrés portiques, & y établirent le ſiége de leur tyrannie: ils joignoient à tant de maux des marques inſultantes de mépris, plus inſuportables encore que les maux les plus affligeants. Pour faire juger de la véritable étendue de leurs forces par le degré de foibleſſe auquel la crainte pouvoit réduire

(*a*) *Voyez* Remarque III.

le Peuple, ils entreprirent de faire uſage du ſort pour établir des Grands Prêtres, quoique, comme je viens de le dire, le ſeul ordre de ſucceſſion dans les familles ſacerdotales appellât à cette dignité éminente ceux qu'on y vouloit élever; & le prétexte dont ils ſe ſervoient pour colorer cette entrepriſe, étoit qu'anciennement on en uſoit ainſi; mais c'étoit dans la vérité une criminelle infraction d'une loi très ſolidement établie, & un faux prétexte inventé pour autoriſer la tyrannie de ceux qui prétendoient diſpoſer des charges par leur crédit auprès des Grands Prêtres.

Les Zélateurs font Phannias Grand-Prêtre.

VIII. Ayant donc aſſemblé une des Tribus ſacerdotales, nommée *Eniachin*, ils jetterent le ſort, & il tomba ſur Phannias, fils de Samuel, de la bourgade d'Aphtas, homme non-ſeulement indigne d'être revêtu de cette charge ſacrée, mais ſi ruſtique & ſi ignorant qu'il ne ſçavoit pas même ce que c'étoit que la ſouveraine ſacrificature: Preuve bien ſenſible de l'irrégularité de leur entrepriſe. Ils le tirerent des champs malgré lui, le revêtirent de l'habit ſacerdotal, & lui faiſant jouer comme ſur un théâtre, un perſonnage qui lui étoit tout-à-fait étranger, ils lui apprirent précipitamment à s'acquitter de ſes auguſtes fonctions; ils ſe faiſoient un jeu d'une ſi grande irrévérence; mais c'étoit un véritable ſujet de larmes pour les autres Prêtres qui ne voyoient qu'avec une extrême douleur la dignité ſainte tomber, au mépris de la loi, dans un ſi déplorable aviliſſement.

IX. Le Peuple ne put ſouffrir plus long-temps une ſi grande inſolence, & chacun s'anima dans la ferme réſolution de détruire cette déteſtable tyrannie. Gorion, fils de Joſeph, & Simeon, fils de Gamaliel, ſoit dans les aſſemblées publiques, ſoit dans les entretiens particuliers, ne ceſſoient de fortifier cette noble audace par de fréquentes invitations à châtier ces oppreſſeurs de la liberté publique, & de purger le ſaint lieu des prophanations dont ils le ſouilloient. Jeſus, fils de Gamala, & Ananus, fils d'Ananus, Prêtres de la plus éminente vertu, reprochoient au Peuple, avec la même vivacité, ſa lenteur à faire éclater ſa colere contre ces Zélateurs; car c'étoit le nom qu'ils ſe donnoient eux-mêmes; comme ſi leur zéle prétendu eût tendu & ne ſe fût pas toujours terminé à commettre les plus grands crimes.

X. Enfin dans une aſſemblée du Peuple régulierement con-

voquée, tout le monde continuant à témoigner ſon indignation de ce qu'ils voyoient le lieu ſaint ſervir de retraite à ces indignes Zélateurs qui déſoloient tout le pays par leurs odieuſes rapines & les meurtres dont ils le rempliſſoient, mais perſonne ne ſe mettant ſérieuſement en devoir de les aller punir de tant d'abominables excès, parce qu'on croyoit, comme il étoit vrai en effet, qu'il ne ſeroit pas aiſé de les forcer, Ananus ſe vint placer au milieu de l'aſſemblée, & tournant quelque temps ſes regards douloureux vers le Temple, dit les yeux baignés de larmes, » Ah! que n'ai-je eu le bonheur de » mourir avant que de voir la maiſon du Seigneur ſouillée » de tant d'abominations, des voleurs infâmes, de cruels meur- » triers porter leurs pieds criminels dans les lieux ſaints (*a*) & » inacceſſibles aux prophanes. Mais je vis! oui je vis, moi qui « ai porté la robe ſacrée (*b*), & à qui l'on donne en- » core le plus reſpectable de tous les noms, & je ſouhaite » même de vivre, encore qu'à mon âge il me fût glorieux de » pouvoir mourir de douleur, parce que quand je ſerois ſeul » & abandonné de tout le monde, je me réſous à donner ma » vie pour venger les outrages faits à Dieu; autrement il me » ſeroit inſupportable de vivre au milieu d'un peuple inſenſi- » ble à ſes maux, & parmi lequel il ne ſe trouve perſonne » qui oſe entreprendre d'en arrêter le cours. On vous pille, » & vous le ſouffrez; on vous accable de mauvais traitements,

Ananus anime le peuple contre les Zélateurs.

(*a*) » Ces lieux ſaints qui devroient » être inacceſſibles même aux gens de » bien «. Joſeph n'en a pas tant dit & il ne l'a pû. Le parvis des Prêtres, & le portique d'Iſrael n'étoient pas des lieux inacceſſibles aux gens de bien, & quelque ſcélérats que fuſſent les Zélateurs, ils eurent aſſez de reſpect pour le Temple, proprement dit, pour n'y pas entrer.

(*b*) » Quoique revêtu des habits ſa- » cerdotaux, quoique je porte écrit ſur » mon front ce nom très-ſaint & ſi au- » guſte qu'il n'eſt pas permis de le pro- » férer «. *M.* d'*Andilly*. Ananus n'a pû dire qu'il étoit revêtu des habits ſacerdotaux lorſqu'il haranguoit le Peuple; car hors du Temple, les Grands Prêtres ne portoient que des habits communs & ordinaires aux gens de diſtinction chez les Juifs. *Guer. Juifs. liv. 4. chap. 5. num. 7.* Ils n'étoient même revêtus des habits propres à leur dignité qu'aux grands jours de fête. *Antiq. Juiv. liv. 18. chap. 4. num. 3.* Les Auteurs qui ont traduit cet endroit, n'ont pas fait attention que les Ecrivains de l'Ancien & du Nouveau Teſtament ſe ſont ſervi quelquefois du participe préſent pour marquer une choſe paſſée. Vous en trouverez des exemples dans la Philologie ſacrée de *Sal. Glaſſius. pag. 925.*

» Quoique je porte écrit ſur mon front » ce nom très-ſaint & ſi auguſte qu'il » n'eſt pas permis de le proférer «. Le ſens eſt beau, & Joſeph auroit pû faire parler ainſi Ananus; mais Καλύμματος ne peut ſignifier » Je porte écrit ſur mon » front «; ce qui ſuit: » qu'il n'eſt pas » permis de le proférer «, eſt une addition de l'élégant Traducteur.

» & vous craignez de faire connoître que vous en êtes vrai-
» ment affligés. O la plus cruelle de toutes les tyrannies! Mais
» pourquoi me plaindre de ceux qui vous en font ſentir le
» poids; n'eſt-ce pas votre lâche patience à ſouffrir leurs pre-
» mieres inſultes, qui a inſenſiblement augmenté leur barbare
» inſolence? n'eſt-ce pas le mépris indolent que vous avez fait
» du petit nombre qu'ils étoient d'abord, qui les a ſi fort mul-
» tipliés? Par la puſillanime tranquillité avec laquelle vous les
» avez vus ſe fournir d'armes, ne les avez-vous pas enhardis
» à s'en ſervir contre vous? Au lieu de vous oppoſer à leur
» audace, lorſqu'ils ont commencé à maltraiter vos plus pro-
» ches, avec quelle indifférence les avez-vous vu exercer leurs
» brigandages, & n'eſt-ce point cette indifférence qui leur a
» perſuadé qu'ils pouvoient impunément piller les maiſons,
» en enlever les maîtres, que vous leur livriez en quelque
» ſorte par le défaut d'obſtacle de votre part, pour les trai-
» ner à travers la ville dans des priſons, où ils les chargeoient
» de fers? Je m'abſtiens de faire l'énumération & de m'éten-
» dre ſur les éminentes qualités de ces malheureux citoyens,
» qui, ſans aucune forme de jugement ni même d'accuſa-
» tion, comme auſſi ſans que perſonne entreprît de leur prê-
» ter aucun ſecours, eſſuyoient de ſi violentes inſultes, & je
» demande ſi une telle impunité ne conduiſoit pas les furieux
» qui les leur faiſoient éprouver, à pouſſer l'audace juſqu'à leur
» ôter la vie: c'eſt enfin ce que vous avez vu avec une indif-
» férence auſſi décidée, que vous verriez conduire à l'autel
» le meilleur mouton d'un troupeau. Nous avons vu commet-
» tre ces horribles attentats ſans lever nos bras pour arrêter
» ceux de ces infâmes meurtriers, ſans oſer même ouvrir la
» bouche pour témoigner notre indignation. Aurez-vous donc
» encore long-temps la honteuſe lâcheté de ſouffrir que le lieu
» ſaint ſoit prophané par ces impies? & après les avoir vû tran-
» quillement ſe fortifier dans leur méchanceté par une ſuite
» de forfaits plus déteſtables les uns que les autres, aurez vous
» l'indigne foibleſſe de les laiſſer y mettre le comble; car ne
» croyez pas qu'ils bornaſſent leur impie prophanation au dé-
» gré auquel ils l'ont pouſſée, s'il leur étoit poſſible d'y ajoû-
» ter quelque nouvelle abomination; ils ſe ſont emparés du
» lieu le plus fort de la ville, & s'y ſont établis comme dans
» une fortereſſe, comme dans une citadelle; (ces noms pro-

» phanes devroient-ils être donnés à nos ſaints portiques!)
» mais puiſqu'enfin ils les ont choiſis pour le ſiege de leur
» tyrannique domination, puiſqu'ainſi élevés ſur vos têtes ils
» prétendent décocher contre vous, de ce lieu ſacré, les traits
» de leur fureur, de quelles penſées, de quels ſentiments vos
» ames peuvent-elles être maintenant occupées? auriez-vous
» la confiance de vous flatter que les Romains vous aideront
» à remettre nos ſaints lieux en honneur (*a*)? Les affaires de
» votre ville ſont-elles ſi déſeſpérées, & vos maux ſi extrê-
» mes, qu'ils doivent faire entrer des ennemis dans de tels
» ſentiments de compaſſion. O les plus à plaindre de tous les
» hommes! ne ſortirez-vous point de votre léthargie? plus
» inſenſibles que les bêtes qui, à l'aſpect de leurs playes, s'a-
» niment contre ceux qui les ont bleſſés, un juſte reſſentiment
» des violents outrages dont vous avez été accablés ne rani-
» mera-t'il point votre courage, & ne vous excitera-t'il point
» à vous mettre en état d'entreprendre une légitime vengean-
» ce? l'amour de la liberté, affection louable & ſi naturelle
» à l'homme, a-t'il donc pû s'éteindre dans vos ames, au point
» que celui de la ſervitude en ait pris la place? comme ſi vos
» ancêtres ne vous euſſent inſpiré par leurs exemples que le
» déſir d'être aſſujettis; eux qui au contraire, pour conſer-
» ver leur liberté, ont ſoutenu de ſi grandes guerres contre les
» Egyptiens & les Médes (*b*). Mais pourquoi faire valoir ici
» l'exemple de nos peres; quel autre motif que le maintien
» de notre liberté, nous a engagés dans la guerre, utile ou con-
» traire à nos intérêts, que nous avons maintenant contre les
» Romains? Quoi! nous refuſons de nous ſoumettre aux Maî-
» tres de la terre, & nous ſouffrirons que des gens de notre
» nation deviennent nos tyrans; l'aſſujettiſſement involontaire
» à des étrangers peut être l'effet d'une diſgrace de la for-

(*a*) On traduit ordinairement les mots ἱερὸν & ναὸν par celui de Temple; mais cela confond les idées, & fait qu'on ne diſtingue pas aſſez les ſacrés Portiques, du Temple proprement dit. Un Lecteur qui n'eſt pas en état de conſulter l'original, ou qui lit plutôt pour s'amuſer que pour s'inſtruire, croit que c'eſt du Temple proprement dit, que Joſeph parle, lorſqu'il ne s'agit que des Portiques. Pour éviter l'équivoque, j'ai toujours traduit le premier de ces noms par ſacrés Portiques ou lieu ſaint, & j'ai reſervé au ſecond le nom de Temple.

(*b*) Où eſt ce que Joſeph va chercher les guerres que les Juifs ont eu avec les Egyptiens & les Médes: guerres peu conſidérables en comparaiſon de celles qu'ils eurent au retour de la captivité contre les Rois de Perſe; mais peut-être avoit-il dit contre les Macédoniens.

» tune ; mais il n'y a que des lâches nés pour la plus
» vile ſervitude, qui puiſſent volontairement ſe ſoumettre à la
» tyrannie des plus méchants de leurs compatriotes. Je ne
» ſçaurois vous diſſimuler qu'en vous parlant des Romains, il
» m'eſt venu en penſée de vous faire conſidérer que quand
» ces fiers ennemis nous forceroient dans notre ville, (ce qu'à
» Dieu ne plaiſe), ils ne nous traiteront jamais avec une auſſi
» outrageante barbarie, que l'ont fait nos ſacriléges compa-
» triotes. Pouvons-nous, ſans verſer un torrent de larmes,
» voir les dons précieux que les Romains ont conſacrés dans
» notre ſaint Temple, les riches trophées érigés par nos pe-
» res dans notre auguſte capitale, & formés de différents bu-
» tins faits ſur les ennemis de notre nation, devenir l'objet
» des voleries de gens nés dans le ſein de notre commune pa-
» trie; tant de perſonnes d'un rang & d'un mérite diſtingué,
» que nos ennemis, s'ils étoient devenus nos maîtres, auroient
» épargnées, miſes à mort par ces barbares. Avons-nous ja-
» mais vu, au mépris de nos pieux uſâges & de nos ſaintes
» loix, les Romains regarder autrement que de loin & avec
» reſpect notre ſaint Temple? ont-ils jamais entrepris de fran-
» chir les bornes preſcrites aux prophanes, & s'avancer au de-
» là du parvis des Gentils? & nous voyons des gens nés parmi
» nous, inſtruits de nos religieuſes pratiques, & portant le
» nom de Juifs, entrer dans nos ſaints lieux les mains teintes du
» ſang de leurs concitoyens. Quelles ſuites plus funeſtes avons-
» nous à craindre d'une guerre étrangere, & n'avons-nous pas
» au contraire lieu de préſumer que des ennemis nous traiteroient
» avec plus d'humanité qu'eux; car, s'il eſt permis d'uſer des
» termes propres à caractériſer les choſes, ne devrions-nous
» pas reconnoître que les Romains ont été les protecteurs de
» nos loix, & que ces impies, nourris & élevés dans notre
» ſein, s'en déclarent les ennemis? Qu'on doive exterminer
» ces traîtres ſi jaloux de nous aſſervir à leur tyrannie; qu'il
» n'y ait point d'aſſez grands ſupplices pour leurs déteſtables
» forfaits, c'eſt de quoi, je penſe que vous étiez tous bien
» perſuadés avant de vous rendre en cette aſſemblée, & que
» chacun de vous, avant que je parlaſſe, ſe ſentoit animé d'un
» déſir ardent de les faire repentir des maux qu'ils nous ont
» fait ſouffrir; mais peut-être la plûpart d'entre vous redou-
» tent-ils encore leur grand nombre, leur audace, & la force
» du lieu qu'ils occupent: conſidérez cependant que ce n'eſt

» qu'à vos frivoles craintes qu'ils ſont redevables de ces avan-
» tages, qui ne feront qu'augmenter, ſi nous ne tâchons d'en
» arrêter les progrés: leur nombre croît tous les jours, parce
» que les méchants recherchent la ſociété des méchants;
» leur audace ne croît pas moins, parce qu'ils n'ont juſqu'ici trou-
» vé & ne trouvent encore perſonne qui leur réſiſte. Ils join-
» dront à la ſupérioriré que leur donne l'élévation du lieu qu'ils
» occupent, le formidable appareil des armes dont ils s'y
» muniront ſi nous leur en donnons le temps. Mais croyez-
» moi, montons à eux avec un généreux courage: les repro-
» ches de leur conſcience les confondront peut-être, & rédui-
» ront à rien dans leurs penſées, l'avantage qu'ils ont préſumé
» d'abord en pouvoir tirer; peut-être même que Dieu offen-
» ſé de l'outrage qu'ils lui ont fait en s'en rendant maîtres,
» fera retourner contr'eux les traits qu'ils nous lanceront, &
» permettra que ces impies périſſent ainſi par eux-mêmes:
» notre ſeule vuë peut abbattre leur audace; mais quand il y
» auroit quelque danger à courir, il vous ſeroit glorieux de mourir
» aux pieds des autels, & de donner votre vie, non pour vos fem-
» mes & vos enfans, mais pour votre Dieu & ſon lieu ſaint.
» Je vous aiderai de mes conſeils, & vous aſſiſterai de mon
» bras; je ne négligerai rien pour aſſurer votre conſervation,
» & vous ne me verrez jamais prendre le lâche ſoin de mé-
» nager ma vie «.

XI. Ce fut ainſi qu'Ananus tâcha d'exciter le peuple à marcher contre les Zelateurs. Il n'ignoroit pas qu'il y avoit preſque de la témérité à entreprendre de les réduire: ils étoient en grand nombre, jeunes pour la plûpart, pleins de vigueur, & d'une réſolution d'autant plus ferme, que les reproches qu'ils avoient à ſe faire des crimes qu'ils avoient commis, leur ôtoient toutes les eſpérances d'en obtenir le pardon; mais il croyoit qu'il n'y avoit rien qu'on ne dût tenter pour arrêter les dangereux progrès de tant de déſordres. Le peuple touché des vives exhortations d'Ananus, demanda avec de grands cris qu'on le menât contre ceux qu'il le preſſoit d'aller attaquer; chacun déclarant qu'il étoit prêt à s'expoſer aux plus grands dangers pour une cauſe auſſi juſte.

(a) » En combattant pour vos femmes » & pour vos enfans.« *Hiſt. Emp. juſqu'à Conſtantin*, tome 6. pag. 195. La traduction de M. d'Andilly approche un peu plus de la penſée de Joſeph.

XII. Ananus tira promptement de cette multitude tous ceux qu'il jugea capables de ſe bien comporter ſous les armes, & les mit en ordre. Les Zélateurs, qui entretenoient parmi le peuple un aſſez grand nombre d'eſpions pour être inſtruits à tems de tous ſes mouvements, le furent bien-tôt de celui-ci: irrités d'apprendre qu'il avoit pour but de les aller attaquer, Ils ſortirent des ſacrés portiques, tantôt diviſés par pelotons, tantôt tous enſemble, & ſe jetterent ſans quartier ſur tout ce qui ſe préſenta à leur rencontre. Ananus raſſembloit alors le Peuple, & le formoit en corps, il étoit de beaucoup ſupérieur en nombre aux Zélateurs; mais ceux-ci étoient mieux armés, & leurs bataillons mieux ordonnés: le courage ſuppléoit de reſte à ce qui manquoit à l'un & à l'autre de ces deux partis oppoſés. L'ardente animoſité que les habitans avoient conçue contre les Zélateurs, les mettoit en force plus même que n'auroient pû faire les armes dont ils étoient dépourvus; tous les déſavantages que peut faire craindre l'infériorité du nombre étoient abondamment compenſés dans le parti des Zélateurs, par leur extrême audace. Les premiers étoient perſuadés qu'ils ne pouvoient, avec aucune ſorte de sûreté, demeurer dans la ville, tant que ces méchants ne ſeroient point exterminés, & ces méchants jugeoient aſſez que s'ils étoient vaincus, aucun d'eux n'échapperoit au ſupplice; affectés de ſentiments ſi propres à mettre l'un & l'autre parti en action, ils en vinrent aux mains; le premier combat qu'ils ſe donnerent, fut devant le ſaint lieu, à coups de pierres & de traits qu'ils ſe lançoient de loin; lorſque quelques corps de l'une des deux factions plioit, celui qu'il avoit en tête & qui avoit eu l'avantage, le pourſuivoit l'épée à la main; ainſi de part & d'autre il y eut beaucoup de morts & de bleſſés. Les bleſſés du côté du Peuple étoient portés par leurs proches dans leurs maiſons, & les Zélateurs portoient les leurs dans les portiques que le ſang, qui en ſouilloit le pavé, étoit ſeul capable de prophaner. Les Zélateurs ſe retiroient avec avantage de toutes leurs ſorties; le Peuple, dont le nombre s'augmentoit, s'en irrita; ſa colere tomba ſur ceux des ſiens qui lâchoient pied, & ne s'ouvrant plus pour leur donner paſſage, mais s'oppoſant par un effort contraire à leur fuite, il les força de retourner contre les ennemis qui, obligés enfin de plier à leur tour, regagnerent les portiques: le Peuple les pouſſa alors ſi vivement, qu'effrayés & contraints d'abandonner les portiques

ques des Gentils, ils ſe réfugierent dans ceux d'Iſraël, & en fermerent les portes. Ananus ne jugea pas qu'il fût prudent de les y attaquer, parce qu'outre qu'ils lançoient beaucoup de traits de deſſus la terraſſe de ces portiques, il ne croyoit pas devoir, quand même il les auroit vaincus, permettre que le Peuple y entrât avant que de s'être purifié; il ſe contenta de tirer de toute cette multitude ſix mille hommes bien armés, & de leur faire monter la garde devant les portiques: ſix mille autres devoient les relever, & ainſi ſucceſſivement, ſans que perſonne pût être exempt de ce ſervice; mais les gens d'un certain rang s'en diſpenſerent, en ſubſtituant à leur place, d'accord avec les Commandants, des gens du menu peuple qu'ils payoient pour monter leur garde.

Jean de Giſcala revele aux Zélateurs les plus ſecretes délibérations d'Ananus & du Peuple.

XIII. Tous les ſoins d'Ananus ne purent empêcher Jean, que nous avons dit s'être enfui de Giſcala, d'être enfin l'inſtrument & la cauſe de la perte du Peuple: c'étoit un fourbe qui nourriſſoit dans ſon cœur une violente paſſion pour la tyrannie, & qui épioit depuis long-temps l'occaſion de ſe rendre maître des affaires. Il faiſoit alors ſemblant d'entrer dans les vuës & dans les ſentiments du Peuple: il ſuivoit par-tout Ananus, aſſiſtoit le jour à tous les conſeils qu'il tenoit avec les Principaux, & l'accompagnoit la nuit lorſqu'il faiſoit la viſite des gardes; mais il informoit exactement les Zélateurs des plus ſecrettes délibérations, & les réſolutions étoient à peine priſes, qu'ils en étoient inſtruits: il couvroit ſes manœuvres par des égards extraordinaires pour Ananus & pour les Chefs du Peuple. Ces déférences affectées produiſirent cependant un effet tout contraire à ce qu'il s'en promettoit; car elles le rendirent enfin ſuſpect: & comme il ſe trouvoit par tout ſans y être appellé, on ſe méfia que ce ne fût un traître qui avertiſſoit les ennemis de tout ce qui ſe paſſoit. La connoiſſance qu'on eut qu'il ne s'agitoit rien dans les conſeils, qui ne parvint auſſi-tôt à la leur, confirma d'autant mieux le ſoupçon, que l'on ne connoiſſoit aucun autre que Jean ſur qui on pût le faire tomber avec une juſte vraiſemblance; mais il n'étoit pas facile de l'éloigner: c'étoit un méchant qui, par ſes artificieuſes pratiques, avoit trouvé le moyen de s'aſſurer la protection de ceux qui avoient le plus de part aux affaires; tout ce que l'on crut pouvoir faire de mieux, fut d'exiger qu'il s'engageât par ſerment à ſe tenir de bonne grace attaché au Peuple conduit par

Ananus : il n'en fit nulle difficulté, & jura qu'il lui demeureroit fidele, qu'il tiendroit toutes ſes déliberations ſecrettes, & qu'il lui aideroit de ſon bras & par ſes conſeils à exterminer les factieux qui s'étoient armés contre lui. Le ſerment de ce traître raſſura tout le monde : on l'admit ſans défiance à tous les conſeils ; on le députa même vers les Zélateurs pour les engager à ſe rendre, parce qu'Ananus craignoit extrêmement que le ſaint lieu ne fût ſouillé & prophané par des meurtres.

Jean député aux Zélateurs, trahit Ananus & le Peuple.

XIV. Mais, comme ſi Jean eût juré de ſervir les Zélateurs & non de les combattre, il leur dit, lorſqu'il fut au milieu d'eux, „qu'il avoit couru de grands dangers pour ne leur laiſ„ſer rien ignorer de tout ce qui ſe tramoit contr'eux dans les „conſeils que tenoit Ananus, & qu'il venoit les avertir qu'eux „ainſi que lui ne s'étoient peut-être jamais trouvé en un auſſi „grand péril que celui où ils étoient alors, ſi Dieu ne les „en tiroit par une prompte aſſiſtance ; qu'Ananus avoit fait „prendre au Peuple la réſolution de députer vers Veſpaſien, „pour l'engager à venir au plutôt ſe rendre maître de la ville, „& qu'il avoit ordonné au Peuple de ſe purifier le lendemain, „afin que, ſous prétexte de religion, il pût entrer dans le „ſaint lieu, & les y forcer ; que pour lui il ne concevoit pas „qu'il leur fût poſſible de réſiſter long-temps à la grande mul„titude d'ennemis qui les y tenoit aſſiegés ; que ce ne pouvoit „être que par une providence particuliere de Dieu qu'il avoit „été député pour leur porter des propoſitions d'accommode„ment, n'y ayant point de doute à faire qu'Ananus n'avoit d'au„tre deſſein que de les accabler lorſqu'ils ſeroient déſarmés ; „qu'il leur falloit, s'ils vouloient conſerver leur vie, la deman„der humblement à ceux qui les tenoient aſſiégés, ou appeller „des étrangers à leur ſecours ; que ſe flatter qu'on leur par„donneroit lorſqu'ils ſe ſeroient rendus, c'étoit oublier, par „une préſomption déraiſonnable, tous les maux qu'ils avoient „faits, & ſe perſuader vainement que ceux qui les avoient „ſoufferts voudroient bien les oublier de même, & n'en con„ſerver aucun reſſentiment ; que les malfaiteurs ſont toujours „déteſtés comme tels, malgré toute marque de repentir, & „que le déſir naturel de la vengeance ſe fait encore plus vive„ment ſentir lorſqu'on a réuſſi à les réduire ; qu'ainſi ils de„voient s'aſſurer qu'ils auroient toujours pour ennemis les pa„rents & les amis de ceux qu'ils avoient tués ; & que les ſen-

» timents de fureur où étoit le Peuple pour les infractions » faites à ſes uſages & à ſes loix, ne s'effaceroient jamais; » que quand même enfin quelques-uns, plus humains & plus » compatiſſans, paroîtroient diſpoſés à leur pardonner, le grand » nombre de ceux qui étoient outrés de ce qui s'étoit paſſé, » étoufferoit leurs voix.

CHAPITRE IV.

I. JEAN, par ſon diſcours méchamment conçu en termes généraux, donna beaucoup à penſer aux Zélateurs: il n'avoit oſé déclarer ouvertement quels étoient les étrangers qu'il leur inſinuoit d'appeller à leur ſecours; mais on ſentoit aſſez qu'il avoit en vuë les Iduméens. Pour exciter l'activité de leurs Chefs, il leur diſoit en particulier qu'Ananus étoit un homme cruel, & que toutes ſes menaces tomboient principalement ſur eux. Eléazar, fils de Simeon, & Zacharie, fils de Phalec, tous deux de race ſacerdotale, étoient les principaux de ces Chefs. Les Zélateurs avoient ſur-tout une extrême conſidération pour Eléazar, parce que nul autre que lui ne ſçavoit ſe décider plus promptement, ni exécuter une réſolution avec plus de dextérité; mais perſuadés, par les diſcours de Jean, de la haine particuliere que leur portoit Ananus, & des liaiſons qu'il l'accuſoit par une inſigne fourberie d'entretenir avec les Romains pour ſe fortifier de leur puiſſance, ils demeurerent tous pendant quelque temps indécis ſur le parti qu'ils devoient prendre dans une conjoncture auſſi délicate, parce qu'ils croyoient d'un côté que le Peuple ne devoit pas tarder à les attaquer, & que de l'autre, ils ſentoient qu'aſſiégés comme ils l'étoient, ils n'avoient que les plus grands malheurs à attendre, avant que le ſecours qu'on leur propoſoit d'appeller pût venir les dégager. Ils réſolurent cependant d'en envoyer demander aux Iduméens, & ils leur écrivirent » qu'Ananus ayant ſéduit le Peu- » ple, & ſe diſpoſant à livrer Jéruſalem aux Romains, ils » avoient cru ne pouvoir rien faire de mieux pour conſerver » leur liberté, que de ſe retirer dans le ſaint lieu, qu'on les » y tenoit aſſiégés, & qu'ils ne pouvoient eſpérer de s'y ſoutenir » long-temps, de ſorte que s'ils ne venoient promptement les

Les Zélateurs envoyent demander du ſecours aux Iduméens.

» ſecourir, ils alloient tomber ſous la tyrannie d'Ananus; & » la ville au pouvoir des Romains «. Ils chargerent les porteurs de ces lettres de dire pluſieurs autres choſes de bouche auv principaux Chefs des Iduméens; ils choiſirent pour cette commiſſion deux de leurs gens dont le zéle ardent & l'éloquence perſuaſive pouvoient le mieux en aſſurer le ſuccès, & ce qui importoit peut-être plus encore, les deux meilleurs hommes de pied qu'ils euſſent. Ils connoiſſoient aſſez les Iduméens, pour penſer qu'ils ſe laiſſeroient aiſément perſuader. Cette nation naturellement brutale, eſt ſi avide de mouvements & de révolutions, qu'elle eſt toujours prête à prendre les armes dès qu'on l'en ſollicite, & qu'elle va à la guerre avec la même joie que tout autre Peuple à quelque grande fête. Le point eſſentiel en cette affaire étoit la célérité; auſſi les deux députés chargés de la négocier, & qui ſe nommoient tous deux Ananie, uſerent de tous les avantages dont la nature les avoit favoriſés pour faire la plus grande diligence, ſe rendirent promptement en Idumée, & préſenterent la lettre des Zélateurs aux principaux Chefs de la nation.

II. Sur le vû de cette lettre, & ſur ce que ceux qui la leur remettoient y ajouterent de bouche, ils coururent de tous côtés comme des furieux, publiant qu'on eût à prendre les armes: chacun les prit avec autant d'empreſſement que s'il ſe fût agi de ſauver la capitale, & en moins de temps qu'ils n'en avoient déſigné, ils mirent ſur pied une armée de vingt mille hommes qui ſe rendirent à Jeruſalem, commandés par quatre Chefs, Jean & Jacques fils de Soras, Simon fils de Cathla, & Phineas fils de Clouſotée.

III. Les députés des Zélateurs étoient ſortis ſans qu'Ananus ni aucun de ceux qu'il avoit commis à la garde des portiques en euſſent eu connoiſſance; mais la marche des Iduméens ne pouvoit être auſſi ſecrettement conduite. Au premier avis qu'Ananus en reçut, il fit fermer les portes de la ville, & en fit garder les remparts: il ne ſe réſolut pas néanmoins à les traiter en ennemis, eſtimant qu'il étoit plus prudent de les porter à la paix par de bonnes raiſons, que de les forcer les

(a) « Et qui depuis qu'elle avoit embraſſé la Religion Judaïque, ne le cédoit point aux Juifs naturels en attachement pour le temple & pour la » ville ſainte ». *Hiſt. des Empereurs juſqu'à Conſtantin*, Tom. 6. pag. 299.

armes à la main à ſe retirer ; ainſi dès qu'ils furent arrivés, Jéſus le plus ancien des Grands-Prêtres après Ananus, monta ſur une tour qui étoit devant l'endroit où ils s'étoient poſtés, & leur parla en cette ſorte : » Je ne puis voir ſans être » frappé du plus grand étonnement un étrange coup de for- » tune procurer, contre toute apparence, un ſecours puiſſant » aux déteſtables auteurs de tous les troubles & de tous les maux » dont la ville de Jéruſalem eſt affligée. Quoi ! vous venez » pour défendre contre nous les plus méchans de tous les » hommes, plus promptement & avec plus d'ardeur que ſi » notre malheureuſe capitale vous eût appellés pour la ſecou- » rir contre des barbares : mon étonnement ceſſeroit, ſi je pou- » vois me perſuader que vous fuſſiez affectés des mêmes paſ- » ſions que ceux qui vous ont appellés. Rien n'unit davan- » tage les hommes, que la conformité des mœurs & des ſen- » timents ; mais refléchiſſez ſur la vie de ceux pour qui vous » vous déclarez, & vous reconnoîtrez qu'il n'y en a aucun qui » ne mérite mille morts ; que c'eſt la plus vile & la plus mé- » priſable lie du peuple de la campagne, gens qui, après avoir » conſumé leur bien en débauches, & avoir fait l'infâme eſ- » ſai de leur téméraire & criminelle audace dans les bourgs » & les villes des environs, ſe ſont venus jetter furtivement dans » la ville ſainte. Voleurs impies, ſacriléges prophanateurs » des lieux ſaints, qu'on voit tous les jours s'y enyvrer, & » faire indignement ſervir le bien de ceux qu'ils ont maſſacrés, » à ſatisfaire leur inſatiable gourmandiſe. J'admire le bel or- » dre dans lequel votre armée ſe préſente ; il ne différe en » rien de ce qu'elle devroit être ſi la Capitale vous avoit ap- » pellés pour la défendre contre des étrangers. Eh ! qui ne » penſeroit qu'on ne peut voir toute une nation prendre ainſi » les armes en faveur d'hommes auſſi méchants, que par un » coup de fortune également injuſte & funeſte ; mais par » quel motif enfin vous êtes-vous ſi promptement armés ? » vous ne vous êtes ſûrement point déterminés à prêter votre » ſecours à une troupe de brigands, contre un peuple qui ne » vous eſt point étranger, ſans d'importantes conſidérations : » ſeroit-ce qu'on auroit voulu vous perſuader que nous étions » dans le deſſein de nous ſoumettre aux Romains ; car je ſuis » inſtruit que quelques-uns de vos gens ont dit que vous veniez » pour ſauver la liberté de Jéruſalem ; je ſerois étonné qu'à

Jeſus harangue inutilement les Iduméens.

» tous les crimes dont ces infâmes ont osé se rendre coupa-
» bles, ils n'eussent pas ajouté celui d'inventer cette noire
» calomnie; c'étoit le plus sûr moyen d'indisposer contre nous
» une nation qui chérit la liberté, & qui, pour se la conser-
» ver, a soutenu tant de guerres contre les étrangers; mais
» considérez du moins qui sont ceux qui avancent de tels men-
» songes, & ceux en haine de qui ils en font un criminel
» usage; & jugez de la vérité, non sur des discours imposteurs,
« mais sur la connoissance certaine que vous pouvez avoir de
» l'état de nos affaires. Nous voulons, vous dit-on, nous sou-
» mettre aux Romains. Pourquoi donc ne l'avons-nous pas fait
» dès le commencement de la guerre? Ne pouvions-nous pas
» alors, ou ne pas nous révolter contre eux, ou aussi-tôt
» après avoir secoué leur joug, rentrer sous leur obéissance,
» sans attendre qu'ils prissent nos villes, & qu'ils ravageas-
„ sent tout le pays qui nous environne? Quelles difficultés d'ail-
„ leurs ne trouverions-nous pas à entrer, quand nous le vou-
„ drions, en traité avec eux, maintenant que la conquête de
„ la Galilée a si fort enflé leur orgueil; & ne seroit-ce pas
„ pour nous une honte plus insuportable que la mort, d'aller
„ bassement implorer le secours d'un ennemi qui vient nous
„ attaquer, & qui est déja à nos portes; pour moi, je donne-
„ rai volontiers ma vie pour conserver la paix; mais j'estime
„ que quand on a pris les armes, & qu'on est en guerre ou-
„ verte, il est infiniment plus glorieux de mourir, que de s'ex-
„ poser à traîner ignominieusement sa vie dans l'esclavage.
„ Mais est-ce quelqu'un de nous, qui sommes à la tête du
„ Peuple, qu'on accuse d'avoir fait en particulier quelques
„ avances secrettes auprès des Romains; ou vous a t'on dit
„ que ce fût le Peuple entier qui, par une délibération pu-
„ blique & générale, leur eût envoyé des députés? si c'est
„ quelqu'un de nous, qu'on nomme ceux de nos amis ou de
„ nos gens qui nous ont servi dans cette trahison? En a-t'on
„ surpris quelques-uns en allant ou en revenant? a t'on in-
„ tercepté de nos lettres? nos démarches ont-elles pu être si
„ secrettes, que dans le grand nombre de citoyens avec les-
„ quels nous sommes continuellement, quelqu'un n'en ait rien
„ découvert? Comment au contraire une poignée de gens qui
„ ne peuvent sortir des saints portiques où nous les tenons as-
„ siegés, auroient-ils pu avoir connoissance de manœuvres que

„ nous aurions tenues ſi ſoigneuſement cachées tant au-dedans
„ qu'au-dehors de la ville. Ce n'eſt donc par rapport à nous
„ en particulier qu'une impoſture méchamment inventée par
„ des gens qui déſeſpérent de pouvoir ſe ſouſtraire aux juſtes
„ châtiments que méritent leurs attentats; car tant qu'ils ne
„ ſe ſont point cru en péril, il ne leur eſt point venu à l'eſprit
„ de faire ſoupçonner de trahiſon aucun d'entre nous. Si c'eſt
„ ſur tout le Peuple qu'on prétend faire tomber ce ſoupçon,
„ ne devez-vous pas conſidérer que la réſolution de traiter
„ avec les Romains n'ayant pu être priſe que dans une de ſes
„ aſſemblées générales, dont perſonne n'a jamais été ex-
„ clus, le bruit s'en ſeroit d'abord publiquement répandu, &
„ que vous l'auriez ſçu auſſi-tôt; mais de plus, pour conclure
„ le traité, n'eût-il pas fallu envoyer des députés aux Ro-
„ mains? Peut-on cependant nommer quelqu'un qui ait été
„ choiſi pour ce ſujet: ce ne ſont donc encore par rapport au
„ Peuple entier, que des calomnies inventées par gens qui,
„ ſur le bord du précipice, croyent pouvoir s'en tirer par cet
„ infâme moyen. Si Jeruſalem eſt malheureuſement deſtinée
„ à périr par une trahiſon, il n'y a que ceux qui nous accu-
„ ſent avec tant de témérité, qui ſoient capables d'ajouter ce
„ dernier crime à tant d'autres qu'ils ont commis. Quant à
„ nous, puiſque vous êtes venus en armes juſqu'à nos portes,
„ que ce ſoit du moins pour faire une acte de juſtice: joignez-
„ vous à nous pour exterminer ces Tyrans qui, au mépris de
„ toute loi & de toute juſtice, ne reconnoiſſent de droit que
„ celui qu'ils tirent de la pointe de leur épée; qui, après
„ avoir oſé enlever dans le milieu de la place, & à la vuë
„ de tout le monde, des hommes d'une nobleſſe diſtinguée,
„ & qui n'étoient prévenus d'aucune accuſation, les ont char-
„ gés de chaînes, traînés en priſon, & cruellement maſſacrés,
„ ſans écouter ni repréſentations, ni priéres. Vous pouvez en-
„ trer comme amis dans la ville, vous vous y convaincrez par
„ vous-mêmes de la vérité des faits que je vous ai avancés,
„ vous y verrez les maiſons qui ont été l'objet de leurs rapi-
„ nes, ruinées & deſertes; des femmes, des enfans, des parens,
„ des amis dans le deuil des perſonnes qu'ils ont inhumaine-
„ ment égorgées: vous y entendrez par-tout des plaintes & des
„ gémiſſemens; car il n'y a perſonne qui n'ait reſſenti quel-
„ ques effets de leur barbare fureur: ils ont pouſſé leur fré-

„ nétique insolence à un tel excès, que non contents d'avoir
„ exercé leurs brigandages dans les campagnes, dans les au-
„ tres villes, & dans celle-ci, le précieux & respectable chef-
„ lieu de votre nation, ils n'ont pas même épargné le saint
„ lieu; ils s'y sont établis comme dans une forteresse, en ont
„ fait leur place d'armes, d'où par leurs fréquentes sorties
„ sur nous, ils nous font tout le mal qu'ils peuvent, & où
„ ils se retirent dès qu'ils cessent d'être les plus forts. C'est
„ ainsi que, sans ombre de pudeur, ces monstres nés parmi
„ nous, osent fouler aux pieds ce saint lieu révéré par toutes
„ les nations du monde, sur ce qu'en publie la Renommée.
„ Dans leur sombre désespoir, il se font une joie secrette de
„ voir les villes s'armer contre les villes, les peuples contre
„ les peuples, & toute notre nation se mettre en force pour
„ opérer par elle-même sa propre destruction. Il est donc
„ juste, ainsi que je l'ai dit, & il vous seroit glorieux de vous
„ joindre à nous pour exterminer ces méchans, & les punir
„ de vous avoir trompés en vous appellant à leur secours, vous
„ en qui ils devoient craindre de ne trouver que des vengeurs
„ de leurs crimes; si vous pensez que leur invitation mérite
„ de votre part assez de considération pour vous arrêter,
„ vous pouvez entrer sans armes dans la ville à titre, non à titre
„ d'ennemis ou de troupes auxiliaires, mais comme des gens
„ de la même nation, appellés pour juger de nos différends.
„ Se peut-il rien proposer de plus favorable pour des factieux
„ qui ont fait cruellement mourir tant de gens qui n'étoient
„ prévenus d'aucune accusation, sans leur permettre d'ouvrir
„ seulement la bouche? Nous consentons que votre arrivée
„ leur procure l'avantage de pouvoir se défendre devant vous
„ sur tant de crimes & d'injustices dont ils sont manifeste-
„ ment convaincus. Si vous ne voulez ni partager avec nous
„ notre si juste indignation contre ces impies, ni vous por-
„ ter pour Juges entr'eux & nous, vous avez un troisiéme
„ parti à prendre: c'est de demeurer neutres, & de ne point
„ insulter à nos malheurs en vous déclarant pour des gens
„ qui, par leurs détestables manœuvres, ne cherchent qu'à
„ ruiner Jerusalem. S'il vous reste du soupçon que quelqu'un
„ de nous soit en traité avec les Romains, faites soigneuse-
„ ment observer ceux qui vont & viennent sur les routes qu'il
„ faut tenir pour se rendre vers eux; & si vous découvrez quel-

que

» que indice de la trahiſon dont on nous accuſe, vous pour-
» rez alors punir les coupables, & entrer armés dans Jeru-
» ſalem pour défendre ſa liberté. Si enfin vous n'agréez au-
» cune des propoſitions que je vous fais, ne ſoyez point ſur-
» pris que les portes de la ville vous ſoient fermées tant que
» vous demeurerez ſous les armes.

IV. Les Iduméens étoient ſi fort irrités de n'avoir point trouvé à leur arrivée les portes de la ville ouvertes pour les recevoir, qu'ils avoient fait peu d'attention au diſcours de Jeſus. Leurs Chefs ſur-tout ſe tenoient pour très-offenſés de la propoſition qu'on leur faiſoit de quitter leurs armes, eſtimant qu'il leur ſeroit honteux de déférer auſſi ſervilement à une autorité qu'ils ne penſoient pas devoir reconnoître. Simon, fils de Cathla, l'un d'entre eux, après avoir appaiſé avec aſſez de peine le murmure tumultueux des ſoldats, ſe plaça ſur un lieu aſſez élevé pour ſe faire entendre des Grands-Prêtres, & dit: » Je ne ſuis plus ſurpris qu'on tienne aſſiégés dans le
» lieu ſaint les defenſeurs de la liberté, lorſque nous préſentant
» devant une ville dont l'entrée doit être libre à toute notre
» nation nous en trouvons les portes fermées pour nous, par
» l'ordre de quelques particuliers qui ſe préparent à les cou-
» ronner de fleurs pour y recevoir les Romains. On nous parle
» du haut d'une tour, & on prétend nous obliger à mettre
» bas les armes que nous avons priſes pour venger les atteinte
» tes que reçoit la liberté publique: on craint de nous con-
» fier la garde de notre Capitale, & on conſent de nous éta-
» blir Juges des différends qui l'agitent & la troublent. On
» ſe plaint de l'injuſtice de quelques particuliers, on les ac-
» cuſe d'avoir fait mourir des citoyens ſans aucune forme de
» condamnation; & l'on outrage toute la nation dans nos
» perſonnes par le refus qu'on fait de nous laiſſer entrer dans
» une ville ouverte à tous les étrangers qu'un mouvement de
» piété y amene. Pouvez-vous, avec juſtice, ſoupçonner que
» ce ſoit pour faire la guerre à notre nation que nous nous
» ſommes armés? Nous n'avons cependant pris ſi prompte-
» ment les armes, & ſi fort preſſé notre marche, que pour
» prévenir nos ennemis communs, vous offrir un ſervice né-
» ceſſaire, & vous conſerver libres. C'eſt ſans doute ſur des
» ſoupçons auſſi légèrement conçus, que vous tenez aſſiégés
» ceux que vous accuſez avec une vraiſemblance apparente de

Un des Généraux des Iduméens répond à Jeſus.

» vous avoir traité injuſtement, & d'avoir exercé dans la ville » un pouvoir tyrannique; mais uſer militairement d'une telle » violence, fermer les portes de votre ville à des gens de vo- » tre nation, vouloir les obliger d'obéir à des commande- » mens impérieux & inſultans, n'eſt-ce pas exercer de fait un » pouvoir vraiment deſpotique? N'eſt-ce pas là cependant la » conduite que tiennent ceux d'entre vous qui ſe ſont rendus » maîtres des affaires, & cette conduite ſi manifeſtement con- » traire à vos paroles, peut-elle paroître ſupportable aux » Iduméens? Le refus que vous faites de leur ouvrir vos » portes, les privant de la liberté d'approcher des lieux ſaints, » comme le faiſoient leurs peres, ne les met-il pas en droit » de vous forcer vous-mêmes à ſortir de Jeruſalem? Vous » faites un crime à ceux que vous tenez aſſiegés, d'avoir puni » des traîtres qu'il vous plaît de qualifier de perſonnes diſtin- » guées & ſans reproche, ſans doute parce qu'ils étoient de » votre faction, & la plus grande faute qu'ils ayent faitte ne » ſeroit-elle pas de n'avoir pas commencé par vous qui étiez » les principaux agens de la trahiſon? Nous ne ſerons pas auſſi » foibles qu'ils l'ont été; nous employerons tout ce que nous » avons de forces pour conſerver les ſaints lieux; nous com- » battrons avec vigueur pour notre commune patrie, & nous » la défendrons contre les attaques du dehors, & contre les » trahiſons du dedans. Cependant nous reſterons devant vos » murailles juſqu'à ce que les Romains ſe laſſent de compter » ſur vous, ou qu'un heureux retour de zèle pour le main- » tien de la liberté vous faſſe changer de conduite.

V. Les Iduméens témoignerent par de grands cris combien ils étoient ſatisfaits de ce que Simon avoit dit. Jeſus perdit alors toute eſpérance de pouvoir calmer leur emportement, & jugeant que Jeruſalem alloit être affligée d'une double guerre, il ſe retira pénétré de douleur & d'inquiétude. Les Iduméens, par réflexion, n'étoient pas non plus fort tranquilles, ils regardoient comme un affront inſupportable le refus qu'on faiſoit de leur ouvrir les portes; mais voyant que les Zélateurs, qu'ils avoient cru beaucoup plus en forces qu'ils n'y étoient, ne pouvoient même leur prêter quelque ſecours; ils ne ſçurent à quoi ſe réſoudre, & pluſieurs ſe repentirent d'être venus: la honte de s'en retourner ſans avoir rien fait les décida cependant, & les détermina à demeurer campés de-

vant les murailles de la ville; ils y paſſerent une mauvaiſe nuit, car il s'éleva une furieuſe tempête : un vent violent, d'impétueux torrents de pluye, une multitude d'éclairs & d'horribles coups de tonnerre joints à un tremblement de terre, accompagné de mugiſſemens épouvantables, préſenterent la nature dans un ſi effroyable déſordre, qu'il n'y eut perſonne qui ne crût que c'étoient des ſignes de la deſtruction prochaine du genre humain, ou tout au moins d'affreux préſages des plus grands malheurs.

VI. Les Iduméens ſe perſuaderent que cette terrible tempête leur annonçoit le châtiment inévitable auquel Dieu les avoit deſtinés dans ſa colere, pour avoir pris les armes & être venu faire la guerre à leur capitale; & Ananus & ceux de ſon parti, prévenus de la même opinion, ſe flatterent que par ces ſignes extraordinaires, Dieu ſe déclaroit en leur faveur, & ne firent nul doute qu'ils demeureroient victorieux ſans livrer de combat. Mais ils ſe trompoient les uns & les autres dans leurs conjectures; c'étoit ſur Ananus & ſur ſes gens que devoient tomber les maux dont ils croyoient les Iduméens menacés.

Pendant ce cruel orage, les Iduméens ne ſçurent rien faire de mieux que de ſe ſerrer les uns contre les autres, & ſe couvrir de leurs boucliers pour être moins incommodés de la pluye. Les Zélateurs étoient dans de vives inquiétudes, plus encore pour les Iduméens que pour eux-mêmes; ils s'aſſemblerent pour délibérer ſur ce qu'il étoit poſſible de faire pour les ſecourir. Les plus hardis & les plus empreſſés étoient d'avis qu'on forçât la garde, qu'on deſcendît dans la ville, & qu'on en ouvrît les portes aux Iduméens; ils diſoient que l'exécution de ce projet ne ſouffriroit pas de grandes difficultés, parce que cette garde étant compoſée de gens pour la plûpart mal armés & peu aguerris, elle lâcheroit néceſſairement pied dès qu'elle ſeroit ſurpriſe, & que les habitans qui s'étoient renfermés dans leurs maiſons à cauſe de l'orage, ne pouvoient aiſément ſe raſſembler: ils ajoutoient que quand même il y auroit quelque riſque à courir, il n'y auroit point de péril » auquel on ne dût s'expoſer plutôt que de laiſſer honteuſe- » ment périr tant de troupes qui étoient venues pour les ſe- » courir; les plus prudents étoient d'un ſentiment abſolument contraire, parce qu'ils voyoient que non-ſeulement on avoit renforcé les gardes de leur côté, mais que les remparts étoient

auſſi plus ſoigneuſement gardés ; ils croyoient qu'Ananus, dont le zèle actif le portoit inceſſamment par-tout, feroit, malgré l'orage, les rondes qu'il avoit coutume de faire à chacune des heures de la nuit ; mais, par un effet inévitable de la fatale Loi qui fixe le nombre de nos jours, plutôt que par aucun ſentiment de foibleſſe, il n'en fit point ; & comme on étoit déja avancé dans la nuit, ſans que la violence de l'orage eût encore ceſſé, il laiſſa ceux qui étoient pour lors de garde dans les Portiques prendre quelque repos.

Cependant les Zélateurs ſaiſirent la penſée qui leur vint de rompre les barres des portes avec les haches (*a*) qui ſervoient aux Sacrifices : le bruit du tonnere ſoutenu du ſifflement horrible & continuel du vent leur fut ſi favorable, qu'on n'entendit point celui qu'ils faiſoient en frappant ſur ces barres.

VII. S'étant ainſi procuré le moyen de pouvoir ſortir du ſaint lieu, il s'en détacha un nombre qui ayant gagné ſécrettement les murailles de la ville, ouvrit la porte devant laquelle étoient les Iduméens. Ils crurent d'abord qu'Ananus faiſoit une ſortie ſur eux, & mirent tous l'épée à la main pour le repouſſer ; mais ayant enſuite reconnu que c'étoient des Zélateurs qui venoient à eux, il entrerent avec eux dans la ville. Si, dans le premier mouvement de leur fureur, ils ſe fuſſent jetté ſur le Peuple, ils l'euſſent ſans aucun obſtacle fait tout paſſer au fil de l'épée ; ils furent heureuſement détournés de ce deſſein par les inſtantes prieres que leur firent ces Zélateurs de ne point différer d'aller délivrer ceux qui, aſſiégés dans le ſaint lieu, attendoient leur prompt ſecours. Ces prieres étoient accompagnées de preſſantes repréſentations, par leſquelles ils leur faiſoient ſentir de quelle importance il étoit de ne pas commencer par donner l'alarme aux habitans, qui s'aſſembleroient auſſi-tôt en ſi grand nombre qu'ils pourroient leur fermer le paſſage vers les ſaints lieux ; au lieu qu'après avoir ſurpris & défait les corps de gardes qui les couvroient, ils en deſcendroient ſans obſtacle, & ſe rendroient aiſément maîtres de la ville.

Les Iduméens entrent dans Jeruſalem.

(*a*) *Voyez* Remarque IV.

CHAPITRE V.

I. LEs Iduméens ayant ainſi pris le parti de ſe rendre d'abord aux portiques du Temple, où les Zélateurs les attendoient avec impatience, ceux-ci en ſortirent, & s'étant joints à eux, ils ſe jetterent tous enſemble ſur les gardes, & égorgerent tous ceux qu'ils trouverent endormis; les cris des autres ayant donné l'alarme, tout le monde courut aux armes, & chacun ſaiſi d'étonnement ſongea à ſe mettre en défenſe. Tant que le Peuple crut n'avoir affaire qu'aux Zélateurs, il ſe flatta que leur étant de beaucoup ſupérieur en nombre, il viendroit à bout de les ſurmonter; mais ayant découvert qu'ils avoient avec eux des troupes de dehors; il ne fit point de doute que les Iduméens ne fuſſent entrés dans la ville: le courage alors lui manqua; les armes lui tomberent des mains, & il ne penſa qu'à déplorer ſon malheur; quelques jeunes gens cependant, mais en petit nombre, prirent cœur, ſoutinrent les efforts des Iduméens & couvrirent pendant quelque tems les vieillards; les cris de ceux-ci ſe répandant au loin dans la ville, firent connoître par-tout l'extrêmité où l'on étoit; mais perſonne n'oſa porter du ſecours où il en étoit beſoin: tant étoit général le découragement que cauſoit l'entrée des Iduméens. On gémit, on pleura, on fit retentir l'air de lamentations, les femmes ſur-tout; & cependant les gardes étoient dans le plus extrême danger. Les Zélateurs répondoient aux cris de guerre des Iduméens; la tempête qui ne diſcontinuoit point, rendoit toutes ces différentes clameurs encore plus effroyables. Comme les Iduméens étoient naturellement cruels & avides de ſang, & que dans cette affaire particuliere le mal qu'ils avoient ſouffert par ce grand orage, les avoit extrêmement irrités contre ceux qui avoient refuſé de leur ouvrir les portes de la ville, ils n'épargnerent perſonne, & ne firent pas plus de quartier à ceux qui le demandoient, qu'à ceux qui paroiſſoient vouloir défendre leur vie. En vain, pour les toucher reclamoit on les liens ſacrés de la confraternité; en vain invoquoit-on le reſpect qu'ils devoient au lieu où ils étoient. La mort étoit toujours

la ſuite de ces inutiles repréſentations; on ne ſçavoit où fuir, & on ne voyoit autour de ſoi qu'une néceſſité abſolue & inévitable de périr: forcés enfin de ſe ſerrer les uns contre les autres, au point qu'il ne reſtoit plus de place pour reculer, & que l'ennemi n'en portoit que plus sûrement ſes coups, il y eut pluſieurs de ces infortunés que le deſeſpoir porta à ſe jetter de deſſus les toits des portiques (*a*) ſur le pavé, & à ſe donner une mort plus cruelle, ſelon moi, que celle qu'ils vouloient éviter: le ſang couloit de tous côtés autour des portiques, & lorſque le jour commença à paroître, on trouva huit mille cinq cents hommes étendus morts ſur la place.

II. Tant de ſang répandu ne fut pas capable d'arrêter la fureur des Iduméens. Ils ſe jetterent dans la ville, en pillerent les maiſons, & tuerent tous ceux qui eurent le malheur de s'y rencontrer; ils épargnerent le menu Peuple, parce que dans leur premier emportement ils ne le jugerent pas digne de leur colere; c'étoit ſur les Grands-Prêtres qu'ils cherchoient principalement à exercer leur cruelle vengeance; nul de ceux qu'ils découvroient n'échappoit à la mort. Ananus & Jeſus tomberent entre leurs mains, & ces furieux après les avoir maſſacrés, foulerent aux pieds leurs corps morts, en reprochant à Ananus l'attachement que le Peuple avoit pour lui, & à Jeſus le diſcours qu'il leur avoit adreſſé de deſſus une des tours de la ville (*b*). Ils porterent à leur égard l'inhumanité juſqu'à leur refuſer la ſépulture, quoique les Juifs ſoient ſi attentifs à rendre ce religieux devoir aux morts, qu'ils font deſcendre de croix & enterrer avant le coucher du ſoleil les Criminels qui ont ſubi ce genre de ſupplice. La mort d'Ananus, je le dis ſans craindre de me tromper, fut le point déciſif de la ruine de Jeruſalem, & du jour fatal où fut maſſacré ce Grand-Prêtre, qui pouvoit ſeul conſerver cette ville infortunée, on dut regarder ſes murailles comme renverſées, & la république des Juifs comme entierement détruite. C'étoit un homme ſingulierement

Déſordres que commettent les Iduméens & les Zélateurs.

(*a*) *A la lettre*, ſe précipiterent dans la ville. J'ai cru devoir m'écarter un peu de ce ſens, & ſuppoſer que les gardes étant montés ſur les terraſſes des portiques des Gentils, & les ennemis les y ayant pourſuivis & forcés, ce fut de-là qu'ils ſe précipiterent. L'action ſe paſſa dans les portiques, & on n'y connoit aucun endroit d'où ces gardes euſſent pu ſe précipiter & ſe tuer que de deſſus les toits.

(*b*) Ἀπὸ τοῦ τείχους: A la lettre, de deſſus le mur.

recommandable par ſon amour pour la juſtice; loin de ſe prévaloir de l'avantage que lui donnoient la nobleſſe de ſa naiſſance, l'éminence de la dignité dont il étoit revêtu, & la ſupériorité de ſon mérite, il ſe plaiſoit de traiter d'égal à égal avec les citoyens les moins diſtingués. Il chériſſoit extrêmement la liberté & le gouvernement populaire. Il préféroit en tout l'intérêt public à ſon intérêt particulier, & ne ſouhaitoit rien avec tant de paſſion que la paix, parce qu'il étoit convaincu que la nation n'étant pas en état de réſiſter à la puiſſance des Romains, ſa ruine étoit inévitable, ſi elle s'obſtinoit à ſoutenir la guerre en laquelle elle étoit entrée avec eux, & pour tout dire en un mot, je ne fais nul doute que ſi ce grand homme eût vécu, il n'eût réuſſi à faire déſirer aux deux nations cette paix précieuſe qui étoit l'unique objet de ſes vœux (*a*). Il ſçavoit par ſon éloquence perſuader & s'attacher le Peuple; déja il avoit gagné ceux qui traverſoient ſes bonnes intentions & qui vouloient la guerre; & ſous un tel Chef, les Juifs auroient pu donner aſſez d'affaires aux Romains, pour les porter à un accommodement raiſonnable. Il étoit dans toutes ſes vuës ſecondé par Jeſus, dont le mérite, quoique moins éclatant que celui d'Ananus, le mettoit fort au-deſſus de tous ſes autres concitoyens. Mais je penſe que Dieu irrité des crimes & des abominations dont notre Capitale étoit ſouillée, ayant réſolu de la détruire & de purifier par le feu ſon ſaint Temple, enleva dans ſa colére ceux qui, animés d'un zéle ardent & pieux, auroient pu les défendre. Ainſi finirent leur vie ces deux hommes qui peu auparavant revêtus des habits ſacerdotaux, & s'acquittant dans le Temple, avec un auguſte appareil, des fonctions de leur miniſtère ſacré, inſpiroient du reſpect aux étrangers-même qui venoient de toutes les contrées du monde à Jeruſalem; on voyoit alors leurs corps morts étendus nuds ſur le pavé, & expoſés à devenir la pâture des chiens & des autres bêtes carnacieres. Quel outrage pour la vertu! J'entends ſes triſtes gémiſſemens, je vois couler ſes larmes, lorſque je me retrace l'image affreuſe de cet inſolent triomphe du vice ſur elle.

(*a*) Cet éloge ne convient guère avec ce que Joſeph dit dans ſa vie: qu'Ananus s'étant laiſſé corrompre par argent, il avoit tâché de lui ôter le gouvernement de la Galilée. *pag.* 19. *num.* 39. *lig.* 9.

III. Après cette cruelle exécution, les Zélateurs & les Iduméens ſe jetterent ſur le Peuple comme ſur des troupeaux d'animaux immondes, & en firent une horrible boucherie. Ils égorgeoient la populace par-tout où ils en rencontroient. Quant aux perſonnes de quelque diſtinction & aux jeunes gens, ils les mettoient en priſon, & différoient de les faire mourir dans l'eſpérance qu'ils pourroient s'engager dans leur parti, mais il n'y en eut aucun qui n'aimât mieux ſouffrir la mort que de ſe joindre à ces méchants pour opprimer leur patrie. Pour vaincre leurs refus, ces implacables tyrans les faiſoient paſſer par les plus cruelles tortures, & lorſqu'il ne reſtoit à leurs corps épuiſés de douleurs qu'un miſérable reſte de vie, à peine daignoient-ils le leur ôter par l'épée; ils traînoient la nuit en priſon ceux dont ils s'étoient ſaiſis pendant le jour; & jettoient dehors les corps des morts, pour faire place à ceux qui tomboient ſucceſſivement entre leurs mains. Ces cruels actes de barbarie répandirent parmi le Peuple une ſi étrange frayeur, que perſonne n'oſoit pleurer la mort de ſes proches ou de ſes amis, ni leur donner la ſépulture. Pour donner un libre cours aux ſignes extérieurs d'un regret légitime, il falloit s'enfermer dans les maiſons, & obſerver avec de grandes précautions, ſi on ne pouvoit être vu ou entendu par quelque ennemi, parce que ſi quelqu'un étoit par malheur trouvé pleurant, il étoit ſur le champ mis au même état que celui dont il pleuroit le triſte ſort. Tout ce qu'on pouvoit faire étoit de ramaſſer la nuit un peu de terre avec les mains, pour la jetter ſur le corps de ſes proches; oſer le faire pendant le jour, étoit un effort de courage tout extraordinaire: ce fut ainſi que périrent douze mille hommes d'une naiſſance diſtinguée.

IV. Lorſque ces tyrans impitoyables commencerent à ſe laſſer de répandre tant de ſang, ils feignirent de vouloir obſerver quelque forme de juſtice. Ce fut la conduite qu'ils ſe propoſerent de tenir à l'égard de Zacharie (*a*) fils de Baruch, dont ils avoient réſolu de ſe défaire, parce que le crédit & l'autorité que lui donnoient la nobleſſe de ſa naiſſance, ſon

(*a*) M. de Tillemont croit après pluſieurs interprétes, que Jeſus-Chriſt avoit en vuë le Zacharie dont parle ici Joſeph, lorſqu'il prédiſoit que tout le ſang innocent qui avoit *été* répandu depuis Abel juſqu'à celui de Zacharie, retomberoit ſur les Juifs. *Math. chap.* 23. ℣. 35.

amour

amour pour la liberté, ſa haine pour les méchans, leur faiſoit craindre qu'il n'entreprît de ruiner leur parti, & qu'il ne lui fût d'autant plus poſſible de réuſſir, qu'il poſſédoit de grandes richeſſes. Ce dernier objet tentoit d'ailleurs beaucoup leur avarice. Ils formerent donc une aſſemblée de ſoixante-dix des plus notables du Peuple (*a*) qu'ils revêtirent en apparence de la qualité de Juges, mais ſans leur donner, pour l'exercer librement, aucun pouvoir effectif. Ils accuſerent Zacharie devant eux d'être entré par trahiſon en traité avec les Romains, & d'avoir pour ce ſujet envoyé ſecrettement vers Veſpaſien. Ils ne produiſoient aucune preuve, pas même le plus leger indice qui conſtatât ce prétendu crime. Ils proteſtoient ſeulement qu'ils en étoient dans une intime perſuaſion, & ils prétendirent que cette ſimple allégation devoit ſuffire pour convaincre l'accuſé. Zacharie jugea dès-lors qu'il ne lui reſtoit aucune eſpérance de ſalut, & que c'étoit moins pour le juger que pour le perdre, qu'on l'avoit mis en priſon; ce ſentiment néanmoins ne diminua rien de la fermeté de ſon courage; il s'avança au milieu de l'Aſſemblée, & parla avec toute la liberté que peut inſpirer une juſte défenſe. Il fit d'abord ſentir combien il étoit ridicule de former contre lui avec ſi peu de vraiſemblance des accuſations auſſi graves, & détruiſit enſuite en peu de mots le fonds de ces accuſations; puis tournant ſon diſcours contre ſes accuſateurs, il leur reprocha tous les crimes dont ils étoient eux-mêmes coupables, & dont le monſtrueux enchaînement faiſoit horreur; & finit en déplorant avec beaucoup de véhémence le déſolant état de bouleverſement dans lequel étoit tombé la patrie. Les Zélateurs frémiſſoient de rage, & ne ſe retinrent de le tuer ſur l'heure, que parce qu'ils vouloient conſerver juſqu'à la fin l'apparence d'une forme juridique, & éprouver ſi des gens à qui ils n'avoient donné la prétendue qualité de Juges, que dans cette vuë, oſeroient rendre hommage à la juſtice dans une circonſtance où ils ne pouvoient le faire ſans ſe mettre en pé-

(*a*) Un ſçavant interprète, *le Pere Calmet, ſur le chapitre* 23. *de S. Math.* fait ramaſſer par les Zélateurs eux mêmes ſoixante-dix Juges de la lie du Peuple. Ni Joſeph, ni aucun de ſes Traducteurs ne diſent cela. Ce que ce Sçavant ajoute: » que ces furieux ſe ſaiſirent de Zacharie, & le maſſacrerent » au milieu du Temple, « n'eſt pas exact. Il n'y eut que deux des plus emportés de ces méchans qui commirent ce meurtre.

ril de perdre la vie : ils en eurent le courage, & déclarerent l'accuſé abſous & innocent, aimant mieux mourir tous avec lui, que de s'expoſer au reproche d'avoir, en quelque façon que ce fût, contribué à ſa mort. Les Zélateurs jetterent des cris de fureur en entendant prononcer cet arrêt d'abſolution ; ils étoient outrés de voir que les hommes dont ils avoient formé ce fantôme de tribunal, n'euſſent pas ſenti que cette manœuvre n'étoit qu'illuſoire, & qu'ils oſaſſent faire uſage d'un pouvoir qui étoit purement imaginaire. Deux des plus emportés d'entre ces méchans ſe jetterent ſur Zacharie, le tuerent au milieu du lieu ſaint, & joignant l'inſulte à l'inhumanité: voilà, dirent-ils en s'adreſſant à ſon cadavre, notre ſuffrage & une abſolution bien complette de tous tes crimes ; ils le jetterent enſuite dans la vallée qui eſt au-deſſous du Temple, & chaſſerent honteuſement du ſaint lieu à coups de plat d'épée les ſoixante-dix prétendus Juges. S'ils ne les firent par mourir, ce ne fut que parce que l'envie de ſe rendre de plus en plus redoutables, leur fit concevoir l'idée, qu'étant répandus dans la ville, ce ſeroient autant de témoins dont les dépoſitions ne laiſſeroient aucun lieu de douter que l'état de ſervitude auquel ils avoient ſçu la réduire, étoit déſormais ſans reméde.

V. Les Iduméens cependant commençoient à déſapprouver ces horribles & continuels excès, déjà même ils ſe repentoient d'être venus, lorſqu'un des Zélateurs les vint ſecrettement trouver. Dans une aſſemblée qu'ils tinrent pour l'entendre ; après leur avoir fait connoître la multitude de crimes énormes dont étoient chargés ceux qui les avoient appellés, il leur repréſenta » qu'ayant pris les armes ſur ce qu'on leur » avoit avancé que les Grands-Prêtres vouloient livrer la » ville aux Romains, mais n'ayant découvert aucun in- » dice qui pût faire ſoupçonner qui que ce fût de trahiſon, » ils devoient reconnoître que ceux qui ſe donnoient pour » les protecteurs & les défenſeurs de la liberté publique, étoient » les ſeuls qui traitaſſent la patrie en ennemis & en tyrans: » qu'il eût été bien à déſirer qu'on ſe fût oppoſé dès le com- » mencement à leurs criminels projets ; mais que ne leur ayant » pas été poſſible d'éviter de prendre part à la guerre civile, » il étoit tems de travailler à en faire ceſſer les déſordres, & » de refuſer d'aider de leurs forces des gens qui n'avoient » eu deſſein d'en profiter que pour hâter la ruine de leur pa-

» trie, en la jettant dans la plus étrange confuſion : que la
« mort d'Ananus & tout le ſang répandu en cette nuit fatale
» durant laquelle il s'en étoit peu fallu que tout le Peuple n'eût
» péri, les avoient aſſez pleinement vengés des précautions
» priſes de fermer les portes de la ville au premier avis que
» l'on eut de leur marche, & du refus qui leur fut fait enſuite
» de les y laiſſer entrer, pour qu'ils ne duſſent plus en con-
» ſerver de reſſentiment : que pluſieurs d'entre eux ne pou-
» voient ſe refuſer à un juſte repentir à la vuë de tant d'hor-
» reurs que n'avoient pas honte de commettre, & même en
» leur préſence, ceux à la ſollicitation & pour la conſervation
» de qui ils avoient pris les armes : qu'ils ne devoient point
» douter qu'on ne leur imputât à eux-mêmes tous ces excès,
« tant qu'on ne les verroit point ſe mettre en devoir de les
» reprimer, ou d'en abandonner les auteurs : qu'étant d'ail-
» leurs conſtant que la prétendue intelligence ſecrette prati-
» quée avec les Romains pour leur livrer Jeruſalem, n'étoit
» qu'une pure ſuppoſition, & y ayant même peu d'apparence
» que les Romains vinſſent ſe préſenter devant une ville
» dont la priſe leur devoit paroître extrêmement difficile, il
» ne leur reſtoit rien de mieux à faire que de s'en retourner
» chez eux, & de prouver par leur retraite combien ils im-
» prouvoient les odieux procédés de ces méchans, & qu'ils
» n'étoient venus à leur ſecours que parce qu'ils les avoient
» trompés.

CHAPITRE VI.

I. LEs ſages remontrances de ce Zélateur perſuaderent les Iduméens ; ils prirent le parti de s'en retourner chez eux, & commencerent par mettre en liberté environ deux mille priſonniers qui ſortirent auſſi-tôt de la ville, & ſe retirerent auprès de Simon, dont nous parlerons dans la ſuite. La prompte retraite des Iduméens ſurprit également les Zélateurs & les habitans ; elle releva un peu le courage des habitans qui, ignorant que le motif de leur départ étoit le regret qu'ils avoient d'avoir participé à tant de crimes, conçurent quelque joie de ſe voir délivrés de gens qu'ils ne pouvoient

Les Iduméens ſe retirent dans leur pays.

ne point conſidérer comme leurs ennemis ; & les Zélateurs n'en devinrent que plus inſolents : peu touchés du déplaiſir de ſe voir abandonnés de leurs alliés, ils ſe livrerent à la barbare ſatisfaction de ſe ſentir dégagés des ménagemens dont la crainte les avoit ſouvent obligé d'uſer à leur égard, & de pouvoir déſormais faire le mal en pleine liberté, & ſans avoir beſoin d'aucun ſecours étranger. Dès lors ils ne garderent plus de meſures, & ſans aucune forme de délibération, tout ce que leur inſpiroit leur méchanceté tyrannique, étoit auſſi-tôt exécuté que penſé. Ce fut par les perſonnes qu'une noble naiſſance, ou un mérite diſtingué mettoient en quelque conſidération, qu'ils commencerent à remplir la ville de nouveaux meurtres ; ils haïſſoient la vertu des uns, portoient envie au crédit dont jouiſſoient les autres, & ne pouvoient ſe croire en sûreté, tant qu'ils laiſſeroient en vie quelque homme puiſſant, à quelque titre qu'il le fût. Gorion fut, entre pluſieurs autres, un de ceux à qui ils firent un crime d'un mérite qui ne le rendoit pas moins recommandable, que l'éclat de ſon illuſtre naiſſance. Ardent défenſeur de la liberté publique, nul Juif ne ſoutint avec plus de chaleur l'autorité & les intérêts du Peuple. La noble hardieſſe avec laquelle il s'énonçoit, & le ton perſuaſif qu'il ſçavoit donner à ſes diſcours, furent une des principales cauſes qui les déterminerent à le faire mourir. Niger Péraïte, brave Officier qui s'étoit ſignalé par de grandes actions de valeur dans les guerres que la nation avoit eues avec les Romains, ne put non plus échapper à leur cruauté, quoiqu'il ſe recriât beaucoup en leur montrant les cicatrices des bleſſures qu'il avoit reçues pour la défenſe de la patrie. Ils le traînerent juſques hors les portes de la ville, où étant parvenu, & voyant qu'il ne lui reſtoit plus d'eſpérance de ſalut, il les pria de permettre du moins qu'après la mort qu'ils lui alloient donner, ſon corps ne reſtât pas ſans ſépulture ; ils lui déclarerent avec une dureté farouche & menaçante, qu'ils ne ſouffriroient pas qu'on l'enterrât. Niger prêt à expirer, fit contre eux des imprécations, en ſouhaitant que les Romains vengeaſſent ſa mort, que la peſte & la famine miſſent le comble à tous les maux qu'ils avoient à ſouffrir de la guerre, & aux juſtes châtimens

Les Zélateurs continuent leur barbare cruauté.

(b) *Voyez* Liv. 2. chap. 20. num. 4.

que méritoit leur abominable fureur, & ſur-tout que diviſés entr'eux, ils tournaſſent leurs armes contre eux-mêmes, & périſſent en s'entretuant réciproquement les uns les autres. Ces imprécations eurent bien-tôt leur accompliſſement : par un juſte Jugement de Dieu, tous ces fléaux les accablerent ; & l'étrange diviſion qui ſe mit entr'eux, fit retomber ſur eux-mêmes les effets terribles de leur cruelle & extravagante folie. Après la mort de Niger, ils crurent leur pouvoir aſſez bien affermi, pour n'en point appréhender le renverſement : ils firent eſſuyer au Peuple les plus criantes perſécutions, & ne manquerent jamais de prétexe pour faire mourir ceux dont ils croyoient devoir ſe défaire ; ils faiſoient maſſacrer les uns pour avoir oſé anciennement réſiſter à quelqu'un d'entr'eux, & mettoient à profit les différentes circonſtances, pour ſuppoſer ſur le champ quelque crime à ceux avec qui ils n'avoient jamais eu aucun démêlé ; ils imputoient à orgueil le défaut de fréquentation de la part des uns, à mépris l'uſage contraire où étoient d'autres de les voir quelquefois, mais ſans ſe gêner ; & traitoient d'eſpions ceux qui leur faiſoient une cour aſſidue. Les plus legéres comme les plus graves accuſations ſe terminoient toujours, ſans diſtinction, par la mort de l'accuſé ; & perſonne n'échappoit à leurs tyranniques recherches, que ceux qui étoient d'une naiſſance & d'une profeſſion obſcure & mépriſable, ou de la plus indigente pauvreté.

Les Officiers de Veſpaſien lui conſeillent d'aſſieger Jéruſalem.

II. Cependant les Officiers de l'armée Romaine, croyant qu'on ne devoit pas négliger la circonſtance favorable & peu attendue que préſentoient les troubles & les diviſions qui déſoloient Jéruſalem, preſſoient Veſpaſien, leur Général, de marcher contre cette ville, & lui repréſentoient « que Dieu ayant » permis par une conduite particuliere de ſa Providence, que » les Juifs s'armaſſent ainſi les uns contre les autres, faiſoit » aſſez clairement connoître que les Romains devoient ſe con» fier en ſa divine aſſiſtance ; qu'il eſt même dans l'or» dre de la Providence des moments précieux qu'il ne faut » pas laiſſer perdre ; que par quelque révolution qu'on ne pré» voyoit pas, les Juifs, ſi on leur en donnoit le temps, pou» voient ſe réunir, ſoit pour ſe délivrer des cruels & fatigants » deſordres d'une guerre civile, ſoit par un prompt repentir » de s'y être témérairement engagés. « Veſpaſien leur ré-

Veſpaſien répond aux raiſons des Officiers.

pondit » qu'ils étoient dans une grande erreur, & que la » noble paſſion de donner, pour ainſi dire, en ſpectacle à l'univers les généreux efforts de ce courage invincible qui leur » faiſoit affronter les plus grands périls, ne leur permettoit » pas toujours de faire aſſez de réflexion ſur le parti le plus » prudent, le plus utile, & le moins périlleux à prendre. » Vous ne conſidérez pas, ajouta-t'il, qu'en nous hâtant » d'aller attaquer les Juifs, nous les obligerons à ſe réunir » & à tourner contre nous toutes leurs forces qui ſont encore » très grandes; que ſi au contraire nous différons, nous les » trouverons fort affoiblis par les pertes qu'ils auront faites » dans la guerre domeſtique qui les occupe. Dieu combat » pour nous beaucoup plus utilement que nous ne pourrions » faire; il nous livrera les Juifs, ſans que nous ayons la peine » de les réduire, & nous prépare une victoire qui ne nous » fera courir aucun danger. Tandis que nos ennemis livrés à la » fureur d'une guerre civile, le plus terrible de tous les fléaux, » s'entr'égorgent les uns les autres, avons-nous autre choſe à » faire que de demeurer tranquilles ſpectateurs des coups » qu'ils ſe portent? Eſt-il de la prudence de s'expoſer à des » dangers certains, pour aller combattre des gens qui ne » cherchent qu'à mourir, & qui ſe détruiſent inſenſiblement » eux-mêmes. Il ne faut point s'imaginer qu'une victoire rem- » portée ſans avoir combattu, en ſoit moins glorieuſe, & l'on » doit ſçavoir que le ſort des armes étant toujours incertain, » une conduite ſage & prudente, qui aſſure le ſuccès du deſ- » ſein pour lequel on a pris les armes, procure autant d'hon- » neur que les plus brillants & les plus périlleux exploits de » guerre, & que les avantages qu'on en retire n'en ſont pas » moins ſolides. Les forces de nos ennemis s'affoibliſſent tous » les jours, & nos troupes, durant ce temps, jouiſſent d'un » repos précieux qui les met en état d'être conduites aux plus » laborieuſes entrepriſes; vainement d'ailleurs rechercherions- » nous aujourd'hui l'éclat d'une victoire acquiſe par de bril- » lants exploits; les Juifs ne penſent ni à ſe fournir d'ar- » mes, ni à fortifier leurs murs, ni à s'aſſurer des ſecours; cir- » conſtances dans leſquelles il eſt bien vrai que nous ne pour- » rions différer de les attaquer, ſans nous faire quelque tort; » mais la fureur avec laquelle ils s'acharnent à ſe conſumer » eux-mêmes, les jette dans une miſére beaucoup plus inſup-

» portable que tous les maux que nous leur ferions en entre-
» prenant de les réduire à force ouverte. Nous devons donc
» & par prudence, & pour notre propre gloire, les laiſſer
» achever de ſe ruiner par eux-mêmes; une victoire rem-
» portée ſur eux, dans le miſérable état où ils ſe ſont déjà
» réduits, ne ſeroit point attribuée à notre valeur, & l'on
» diroit, avec raiſon, que nous n'en ſerions redevables quà
» leur foibleſſe.

III. Veſpaſien perſuada par ces raiſons tous les Officiers de ſon armée, & la ſuite leur en fit ſentir la ſolidité. Tous les jours il venoit pluſieurs Juifs ſe rendre à lui, pour ſe ſouſtraire aux violences des Zélateurs, mais ils ne pouvoient le faire ſans courir riſque de la vie; car les Zélateurs faiſoient ſoigneuſement garder toutes les avenues de Jéruſalem, & tuoient tous ceux qu'ils y ſurprenoient, pour le peu qu'il y eût ſujet de ſoupçonner que leur intention fût de paſſer vers les Romains; ils laiſſoient néanmoins paſſer ceux qui pouvoient leur donner de l'argent: ainſi les riches pouvoient acheter leur vie & la liberté de fuir; les pauvres ſeuls étoient arrêtés comme traîtres, & ſur le champ punis de mort. Les chemins étoient couverts de corps morts amoncelés les uns ſur les autres; & beaucoup de ceux qui avoient pris le parti de fuir, changeoient tout à coup de ſentiment, & regrettoient de n'être pas reſtés dans Jéruſalem, où il leur paroiſſoit conſolant de mourir, par l'eſpérance qu'au moins ils n'y ſeroient pas privés de l'honneur de la ſépulture. Mais les Zélateurs pouſſerent enfin l'inhumanité juſqu'à refuſer la ſépulture auſſi bien à ceux qui étoient maſſacrés dans la ville qu'à ceux qui l'étoient dans la campagne; & comme s'ils euſſent juré de détruire toutes les loix de leur pays, de violer celles de la nature, d'outrager Dieu même par la plus déteſtable impiété, ils laiſſoient les corps morts pourir en plein air, & il y alloit de la vie pour quiconque eût oſé enterrer quelqu'un de ſes proches; ils ne faiſoient pas plus de quartier à ceux qui s'acquittoient de ce devoir de piété, qu'à ceux qui vouloient s'enfuir vers les Romains. Celui qui venoit de donner la ſépulture à quelqu'un, avoit dans l'inſtant beſoin qu'on lui rendît le même ſervice. En un mot, dans cet horrible temps de la plus affreuſe calamité, de toutes les louables affections de l'ame, la pitié compatiſſante étoit celle qu'ils prenoient le plus à tâche d'arra-

cher de leur cœur; & ce qui devoit leur en inſpirer davantage, les irritoit à un tel point, que la cruauté paſſoit des vivans ſur les morts, & des morts retournoit ſur les vivans. L'horreur de tant de maux, faiſoit ſur les eſprits une ſi effrayante impreſſion, que ceux qui reſtoient en vie, envioient le ſort de ceux qui étoient morts; c'étoit ſur-tout le ſentiment de ceux qui étoient dans les priſons: les cruels tourments qu'ils y avoient à ſouffrir, leur faiſoient regarder la mort même ſans ſépulture, comme un bien déſirable. Ces impies ne ſe contentoient pas de fouler aux pieds toutes les loix humaines; ils ſe mocquoient de Dieu-même, traitoient de réveries les oracles des Prophètes, & par l'indigne mépris qu'ils faiſoient des ſublimes notions que ces ſaints hommes nous ont données du vice & de la vertu, ils ſont devenus les miniſtres de l'accompliſſement d'une prophétie que la tradition (*a*) nous a tranſmiſe, qui prédit à notre nation, qu'enſuite d'une grande diviſion, Jéruſalem ſeroit priſe, & le Temple brûlé ſuivant les loix de la guerre, lorſque ce ſaint lieu auroit été prophané par ceux qui lui devoient la plus religieuſe vénération.

CHAPITRE VII.

I. JEAN aſpiroit depuis long-temps à la tyrannie, & ne ſouffroit qu'avec peine la néceſſité de traiter avec ſes concitoyens comme avec ſes égaux; il s'en attacha quelques-uns des plus determinés à commettre les plus grands crimes, & ſe ſépara des autres: ne voulant plus déférer à aucuns ordres, il donna impérieuſement les ſiens, ſans laiſſer aucun lieu de douter qu'il ne fût réſolu d'uſurper le commandement ſouverain. Quelques-uns ſe joignirent à lui par crainte, d'autres par affection; car il avoit le talent ſingulier de ſéduire les eſprits, & de gagner les cœurs par ſes artificieuſes ſoupleſſes; d'autres prirent le même parti, parce qu'il leur ſembla devenir important pour eux, qu'un ſeul homme fût déſormais chargé de former & de conduire les entrepriſes; pluſieurs en-

(*a*) Il ſemble que cette Tradition dont Joſeph parle ici, eſt la prophétie que J. C. fait dans Saint Matthieu, chap. 24. ℣. 15. de la ruine de Jéruſalem.

fin

ſin s'engagerent à le ſuivre & à lui ſervir de Gardes, parce qu'ils le connoiſſoient pour un homme de tête (*a*), & qui ſçavoit dans l'occaſion faire un bon coup de main ; tous les autres l'abandonnerent : les Principaux, par jalouſie, ne pouvant ſe réſoudre à voir au-deſſus d'eux un homme dont ils s'étoient vus les égaux, & ſur-tout parce que redoutant en général le pouvoir abſolu d'un ſeul, ils craignoient encore plus que ſi Jean s'en emparoit, il ne fût plus aiſé de l'en dépouiller, & qu'il ne leur fît un crime de s'être oppoſés d'abord à ſes ambitieux projets. Ils prirent donc le parti de lui faire une guerre ouverte, & de tout riſquer plutôt que de s'expoſer à périr dans un honteux & volontaire eſclavage. La faction des Zélateurs ſe diviſa ainſi en deux, à l'une deſquelles Jean commanda en maître. Chacun de ces partis oppoſés avoit des gardes particulieres ; ils en venoient rarement aux mains, & ces actions n'étoient que de legeres eſcarmouches ; tous leurs efforts ſe tournoient contre le Peuple, & il ſembloit qu'ils ne ſe fuſſent diviſés que pour le piller à qui mieux mieux. Jéruſalem étoit affligée de trois des plus grands fléaux : la guerre, la tyrannie, & des diviſions inteſtines. La guerre paroiſſant aux habitans le moins inſuportable des trois, pluſieurs abandonnerent leurs maiſons, pour s'enfuir vers les Romains, près de qui ils trouvoient la ſûreté qu'ils ne pouvoient eſpérer d'obtenir en vivant au milieu de leurs concitoyens.

Les Factieux ſe diviſent.

II. A ces trois ſi grands maux, il s'en joignit un quatriéme qui ne contribua pas moins à la ruine de notre nation. Nos anciens (*a*) Rois avoient fait conſtruire aſſez près de Jéruſalem

(*a*) » A cauſe qu'ils croioient qu'il » étoit avantageux qu'on rejettât ſur lui » ſeul tous les crimes auxquels ils avoient » eu part «. M. d'Andilly & le nouvel Editeur ont ſuivi ce ſens. Ce qui m'a fait m'en écarter, c'eſt que τολμωσιν eſt au préſent, & il demande un prétérit. La particule δε ſemble favoriſer ce ſens, mais elle ne ſignifie pas toutours le paſſé, & elle répond quelquefois à *jam*, *nunc* de la langue latine.

(*b*) Joſeph ne ſe concilie pas avec lui-même dans les différens endroits où il parle de Maſada. Ici cette forteresſe fut bâtie par les anciens rois de ſa nation ; & ce fut dans la ſuite Jonatas qui la fit rebâtir. *Guer. Juifs. liv. 7. chap. 7. num. 3.* Ce grand homme fut Chef & ſouverain Pontife des Juifs ; mais ni l'Ecriture ni Joſeph ne lui donnent point le titre de Roi, & il ne paroît pas qu'on le lui ait jamais donné. La contradiction peut être plutôt dans le peu d'exactitude de l'expreſſion, que dans un défaut de mémoire ou de réflexion : car Joſeph donne quelquefois la qualité de Roi à des Grands-Prêtres de la nation, quoiqu'il reconnoiſſe qu'ils n'en étoient qu'Ethnarques. *Ibid. liv. 1. chap. 10. num. 4. & 5. Antiq. Juiv. liv. 14. chap. 9. num. 1. & 3.* Mais on ne voit pas comment concilier ce qu'il dit de cette forteresſe dans le treiziéme livre des Antiquités Juives *chap. 5. num. 6.* avec ce qu'il en dit

un fort château, nommé Maſada, pour y mettre en temps de guerre leur perſonne & leurs tréſors en ſûreté. Certains brigands, dont j'ai parlé, & qui étoient connus ſous le nom de Sicaires, s'étoient rendus maîtres de cette place, d'où ils faiſoient des courſes fréquentes dans le pays; juſques-là cependant ils avoient borné leur pillage aux choſes les plus néceſſaires à la vie; la crainte les avoit empêché de porter plus loin leur brigandage; mais voyant que l'armée Romaine reſtoit dans l'inaction, & que des haines & des diviſions cruelles mettoient tout en combuſtion dans Jéruſalem, ils oſerent ſe porter à de plus grands excès; ainſi à la fête des Azymes que les Juifs célébrent en mémoire de leur délivrance de la captivité d'Egypte, & de ce que Dieu les a mis en poſſeſſion de la terre qu'ils habitent, ils ſortirent la nuit de Maſada aſſez ſecrettement pour ne point rencontrer d'obſtacle, & ſurprirent une petite ville nommée Engaddi, en chaſſerent tous ceux qui étoient en état de ſe défendre, avant qu'ils euſſent eu le tems de s'aſſembler & de prendre les armes; tuerent ſept cents tant femmes qu'enfans qui ne pouvoient fuir; pillerent les maiſons, enleverent tous les fruits qui ſe trouverent en maturité, & s'en retournerent chargés de ce butin à Maſada. Ils traiterent de la même ſorte tous les bourgs & les villages des environs de Maſada; leur nombre augmentant tous les jours par la multitude de déterminés qui venoient ſe joindre à eux, & beaucoup d'autres brigands répandus dans la Judée, qui depuis un temps s'étoient tenus aſſez tranquilles, recommençant à remuer, le mal s'étendit au loin. Car comme il arrive dans le corps humain, que lorſqu'une partie noble eſt attaquée de quelque maladie inflammatoire, la violence du mal jette du trouble & de l'agitation dans tous les membres; ainſi toute la Judée ſe reſſentit des grands maux que cauſoient dans la Capitale les cruelles diviſions qui la déſoloient. La licence par-tout devint effrénée, & il n'y eut ſorte de pillage & de voleries que ces méchans ne cruſſent pouvoir exercer impunément; ils n'épargnoient pas même les lieux qu'ils habitoient; & après y avoir fait les plus grands ravages, ainſi que dans les environs, ils ſe retiroient dans les deſerts, & s'y

Les Sicaires prennent & pillent Engaddi.

dans le premier livre de l'Hiſtoire de la Guerre des Juifs. Ce ne peut être Jonatas qui fit bâtir Maſada, ſi tandis qu'il faiſoit tête aux Généraux de Démétrius, ſon frere Simon l'aſſiégeoit, & s'en rendoit le maître; car dans la crainte d'être forcée, la garniſon capitula, rendit la place, & ſe retira auprès de Démétrius.

assembloient non, à la vérité, en assez grand nombre pour former une armée, mais un corps au moins supérieur à l'idée que l'on a d'une troupe de voleurs; en cet état ils se jettoient dans les villes, & en enlevoient, sans distinction du sacré ou du prophane, tout ce qu'ils trouvoient à leur bienséance; ils étoient quelquefois surpris & mal menés par ceux chez qui ils faisoient de ces courses; mais cela ne pouvoit arriver que rarement, parce qu'ils ne manquoient pas de s'enfuir comme des voleurs avec leur butin, lorsqu'ils voyoient quelque chose à craindre. Les choses en étoient enfin venues au point qu'il n'y avoit aucun endroit dans la Judée qui ne participât à l'état de ruine & de dépérissement où se trouvoit Jérusalem.

III. Vespasien étoit exactement informé de tous ces désastres par ceux qui venoient se rendre à lui; car quoique les factieux gardassent soigneusement tous les passages, & ne fissent quartier à aucun de ceux qu'ils pouvoient surprendre; il en échappoit toujours quelques-uns à leurs recherches. Ces transfuges pressoient Vespasien de porter secours à Jérusalem, & de sauver le reste de ses malheureux habitans qui couroient risque d'être égorgés par les Zélateurs, qui en avoient déjà fait mourir un si grand nombre, à cause de leur affection pour les Romains. Le récit de tant de maux excita la compassion de Vespasien; il quitta le camp qu'il occupoit, & s'avança vers Jérusalem, en apparence pour en faire le siége, mais en effet pour soustraire ses habitans aux cruelles persécutions qu'exerçoient contr'eux ces méchans qui les tenoient continuellement assiégés, mais il sentit aussi la nécessité de prendre quelques autres villes dont il ne s'étoit point encore rendu maître, afin de ne rien laisser derriere lui qui pût l'inquiéter lorsqu'il formeroit le siége de Jérusalem. S'étant donc présenté devant Gadara, Place forte & Capitale de la Perée, il la prit, & y entra le quatriéme jour de Mars. Les principaux habitans de cette ville, dont la plupart étoient puissamment riches, autant par le désir de conserver leurs biens, que par amour pour la paix, avoient député d'avance vers Vespasien pour lui offrir de remettre leur ville entre ses mains. Cette députation avoit été néanmoins si secrette, que ce qu'il y avoit de séditieux dans la ville, n'en avoit eu connoissance que lorsqu'ils avoient vu ce Général Romain s'approcher; de sorte qu'ils comprirent aisément que les Romains étant si prêts de

leurs murs, & leurs concitoyens, qui étoient en plus grand nombre qu'eux, ſi bien diſpoſés à les abandonner, ils ne pourroient ſoutenir un ſiége; ainſi ils réſolurent de s'enfuir, mais ils crurent qu'il leur ſeroit honteux de le faire ſans avoir répandu du ſang, & s'être vengés de ceux qui avoient appellé les Romains. S'étant donc ſaiſis de Doleſus, le citoyen le plus diſtingué de Gadara par ſa naiſſance & ſes emplois, & qui paſſoit pour avoir été l'auteur de la députation, ils le tuerent, & ayant pouſſé la barbarie juſqu'à faire à ſon cadavre les plus indignes traitements, ils s'enfuirent. Alors les habitans de Gadara furent au-devant de Veſpaſien, & le reçurent dans leur ville avec de grandes acclamations, & le traité qu'il fit avec eux étant conclu, il leur laiſſa de la cavalerie & de l'infanterie pour les garantir de toutes inſultes de la part des ſéditieux qui avoient pris la fuite. Pour plus grande ſûreté du véritable déſir qu'ils avoient de demeurer en paix, les habitans de Gadara s'étoient mis en état de ne pouvoir faire la guerre, même s'il leur arrivoit de le vouloir, en abbattant d'eux-mêmes leurs murs, ſans donner le temps aux Romains de l'exiger.

IV. Veſpaſien envoya Placide avec cinq cents chevaux & trois mille hommes de pied contre les ſéditieux qui avoient fui de Gadara, & retourna avec le reſte des troupes à Céſarée. Lorſque les ſéditieux apperçurent la cavalerie Romaine, ils gagnerent une bourgade appellée Betennabris, où ayant trouvé une nombreuſe jeuneſſe à qui ils firent prendre les armes, moitié de gré, moitié de force, ils ſe jetterent bruſquement ſur les Romains. Placide ſoutint leur premier choc en feignant de plier, afin de les éloigner de leurs murailles; mais quand il les eut attirés dans la plaine, (*a*) il les fit envelopper par ſes troupes, qui les chargerent rudement, & les mirent en déroute; la cavalerie coupoit & arrêtoit ceux qui, penſant ſe ſauver, prenoient la fuite, & l'infanterie tuoit ceux qui faiſoient mine de vouloir tenir ferme. Les Juifs dans cette défaite périſſoient ſans pouvoir faire autre choſe que de donner des

Placide pourſuit & défait ceux qui s'étoient ſauvés.

(*a*) Je ſoupçonne qu'au lieu d'εἰς ἐπὶ πέδιον, il faut lire ἐπὶ πέδιον, dans la plaine. Εἰς étoit peut-être une différente leçon d'ἐπὶ qu'un copiſte ſans réflexion a fait paſſer dans le texte; qu'un autre Copiſte auſſi peu attentif, qui ne trouvoit point de ſens dans εἰς ἐπὶ πέδιον, crut bien faire en mettant εἰς ἐπὶ πέδιον. Placide s'étoit ſervi du même ſtratagême contre ceux du Mont Itabire. *Guer. Juiv. liv. 4. chap. 1. num. 8.*

preuves de leur extrême audace; ils attaquoient vigoureuſement les troupes Romaines, mais ils les trouvoient ſi ſerrées, & tellement couvertes de leurs armes & de leurs boucliers, qu'ils ne pouvoient rompre leurs rangs, ni trouver jour à les percer de leurs traits, tandis que preſqu'aucun de ceux que leur lançoient les Romains, ne portoit à faux; la rage & la fureur les faiſoient s'enferrer eux-mêmes comme des bêtes féroces, d'autres étoient tués à coups d'épées, & d'autres écartés par la cavalerie.

V. Placide avoit ſur-tout attention de leur couper le chemin de Betennabris; dans cette vue, il fit maſquer cette bourgade par la cavalerie qui, ſe repliant ſur les ennemis, portoit des coups sûrs à ceux qui en étoient proches, & par la crainte d'un ſemblable traitement, faiſoit perdre à ceux qui en étoient encore loin, toute idée de s'en approcher; il n'y eut qu'un petit nombre des plus déterminés qui vint enfin à bout de forcer le paſſage, & d'arriver au pied de ſes murailles; ceux qui les gardoient, ſe trouverent dans un grand embarras; ils ne pouvoient ſe réſoudre à ouvrir les portes à leurs gens, & à refuſer l'entrée de leur bourgade à ceux de Gadara; cependant ils craignoient que s'ils les laiſſoient entrer, ces fugitifs ne fuſſent cauſe de leur perte: ce qui arriva en effet; car la cavalerie Romaine qui les avoit pouſſés juſques-là, ſeroit infailliblement entrée pêle-mêle avec eux, ſi les portes n'euſſent été promptement fermées; ce qui détermina Placide à les faire attaquer: l'action, qui dura juſqu'à la nuit, fut ſi vive, qu'il les força, & ſe rendit maître de cette bourgade; les plus forts & les plus réſolus s'enfuirent; la foible populace fut paſſée au fil de l'épée, les maiſons furent pillées, & le bourg brûlé: ceux qui s'étoient enfui, engagerent les habitans de la campagne à les ſuivre; ils faiſoient de leurs malheurs des tableaux ſi effayants, & aſſuroient ſi poſitivement que toute l'armée Romaine alloit tomber ſur eux, qu'ils jetterent l'allarme dans tout le pays. Leur nombre s'étant ainſi conſidérablement accru, ils réſolurent de s'aller réfugier à Jéricho, ville forte & extrêmement peuplee, où ils eſpéroient de pouvoir trouver leur ſûreté.

Après avoir battu ceux qui s'étoient ſauvés de Gadara, Placide prend & ravage Betennabris.

Placide, animé par ſes heureux ſuccès, & plein de confiance en ſa cavalerie, les pourſuivit juſqu'au Jourdain, & tua le long de la route tous ceux dont il put ſe ſaiſir; lorſqu'il les

eut ainſi pouſſés juſqu'à ce fleuve, dont le trajet étoit devenu impratiquable, parce que les pluies l'avoient ſi fort groſſi, qu'on ne pouvoit le paſſer à gué, il ſe mit en ordre de bataille. Ces fuyards ne pouvant éviter le combat, s'étendirent le long des bords du fleuve, ſe tenant, autant qu'il leur étoit poſſible, à l'abri des fléches que leur décochoient les Romains, & faiſant d'inutiles efforts pour ſe ſoutenir contre l'impétuoſité de leur cavalerie, qui en força un nombre infini de ſe jetter dans le fleuve. De ceux qui tinrent ferme, parce qu'il ne ſçavoient pas où s'enfuir, quinze mille périrent par l'épée des Romains, & deux mille deux cents furent emmenés priſonniers avec une grande quantité d'ânes, de moutons, de chamaux & de bœufs.

VI. Quoique les Juifs euſſent déjà fait d'auſſi grandes pertes, celle-ci, très conſidérable en elle-même, paroiſſoit l'être encore plus, non-ſeulement parce que tout le pays par où avoient paſſé les fuyards, étoit, ainſi que le champ de bataille, couvert de corps morts, mais parce que le fleuve en étoit tellement plein, qu'on ne pouvoit le traverſer, outre un nombre prodigieux que le courant de ſes eaux en avoit porté dans le lac Aſphaltite. Placide de plus en plus animé par ſa bonne fortune marcha contre les petites villes & les bourgades du pays, prit Abila, Juliade, Beſemoth, & toutes les autres juſqu'au lac Alphaltite, & y laiſſa ceux des Juifs transfuges en qui il crut pouvoir prendre quelque confiance. Ayant fait enſuite monter ſes gens ſur des barques, il pourſuivit & défit tous ceux qui étoient allés ſe refugier ſur le lac ; ainſi toute la Perée juſqu'à Macheron fut priſe par les Romains, ou ſe ſoumit à leur puiſſance.

CHAPITRE VIII.

I, PENDANT que ces choſes ſe paſſoient en Judée, on apprit que les Gaules n'étoient point tranquilles. Vindex(*a*) avec les plus conſidérables de la Province, s'y étoit révolté contre Néron ; on peut lire les particularités de cet évenement dans les Auteurs qui en ont écrit l'hiſtoire. Ces nouvelles déterminerent Veſpaſien à ſe preſſer de terminer la guerre contre les Juifs ; il craignoit que ce ſoulevement ne fit naître des guerres civiles qui mettroient l'Empire en danger, & penſoit que le moyen de pourvoir à la ſûreté de l'Italie, étoit de pacifier l'Orient. Il s'occupa pendant l'hyver du ſoin de placer dans les bourgades & dans les petites villes des garniſons commandées, pour les bourgades, par des Décurions, & pour les villes, par des Centurions, & fit réparer celles de ces Places qui avoient été détruites ; il raſſembla ſes troupes au commencement du printems, & paſſa de Céſarée à Antipatride, où il reſta deux jours pour y établir l'ordre qu'il jugea néceſſaire ; il en ſortit le troiſiéme, & fit faire le dégat & mettre le feu dans les bourgs des environs. S'étant enſuite rendu maître de la Toparchie, de Tamna, il marcha vers Jamnia & Lidda. Ces deux villes ſe rendirent. Il les peupla de Juifs qui s'étoient volontairement ſoumis, & en qui il crut pouvoir ſe fier, & alla à Ammaüs ; s'étant ainſi ouvert tous les paſſages qui conduiſent à Jéruſalem, & ayant formé un camp dans lequel il laiſſa la cinquiéme légion ; il entra avec le reſte de ſes troupes dans la Toparchie, de Betleptephe dont il s'empara ; il y fit mettre le feu par-tout, ainſi que dans le pays voiſin ; il conſerva ſeulement quelques châteaux des environs de l'Idumée, qui lui parurent avantageuſement ſitués, & les fit fortifier : il prit deux bourgades du milieu (*b*) de l'Idumée, Betaris & Caphortobas ; il y fit tuer plus de dix mille hommes, en reſerva plus de mille pour être conduits en eſclavage, chaſſa le reſte du

Veſpaſien prend pluſieurs petites villes.

(*a*) Vindex qu'on croyoit deſcendu des anciens Rois d'Aquitaine, ſouleva les Gaules contre Neron, & engagea Galba, Gouverneur de la Tarragonoiſe, à prendre les ornements de l'Empire ; ayant été défait devant Bezançon, il ſe tua. *Dion. liv. 63. pag.* 824.

(*b*) *Voyez* Remarque V.

Peuple, & y laiſſa un corps de troupes pour faire des courſes dans tout le pays des montagnes, & le ravager; il retourna enſuite avec le reſte de ſon armée à Ammaus (*a*), d'où étant deſcendu par la Samarie en ſuivant la route de Naplouſe, que les habitans appellent Mabortha (*b*). Il campa le ſecond jour de Juin à Corée; il ſe rendit le jour ſuivant à Jéricho, où Trajan, l'un des principaux Chefs de ſon armée, le joignit avec les troupes qu'il ramenoit de la Pérée, après avoir ſoumis tout le pays de par-delà le Jourdain.

II. La plus grande partie des habitans de Jéricho prévint l'arrivée de Veſpaſien, & gagna les montagnes des environs de Jéruſalem, de maniere qu'il trouva la ville ſans défenſe. Tous ceux qui y étoient demeurés, & ils étoient en aſſez grand nombre, furent tués. Jéricho eſt ſituée dans une plaine bornée par une montagne, mais (*c*) nue, ſtérile, & ſi longue qu'elle s'étend au ſeptentrion juſqu'aux confins de Scytopolis, au midi juſqu'au pays de Sodome, & juſqu'à l'extrémité du lac Aſphaltite. L'inégalité & la grande ſtérilité de tout ce pays, ſont la cauſe qu'il demeure ſans culture. A l'oppoſite de cette montagne, & par-delà le Jourdain, il y en a une autre qui commençant à Juliade du côté du ſeptentrion, s'étend au midi juſqu'à Sommoron, qui confine à Pétra, ville de l'Arabie. A cette derniere en tient une qu'on nomme le Mont-de-Fer, & qui s'étend juſqu'aux terres des Moabites. Le pays qui eſt ſitué entre ces deux montagnes s'appelle le Grand-Champ; il commence à la bourgade de Ginnabris, & va juſqu'au lac Aſphaltite. Sa longueur eſt de deux cents trente ſtades (*d*), & ſa largeur de

(*a*) A en juger par les ruines de cette ville, elle n'étoit pas des moindres de la Judée. *Moriſon Voyag. de Jéruſalem. pag.* 341.

(*b*) On croit que Mabortha de Joſeph & Mamortha de Pline ſont des mots corrompus. Le Pere Hardouin *pag.* 341. produit une médaille qui porte :

NEAMHTPO MOΡΘIA.

Si le Θ ne tenoit dans ce dernier mot que la place d'un eſprit rude, je conjecturerois que c'eſt un mot Syrien, & qu'on pourroit traduire par Βασιλις, ou par *Domina*. Saint Juſtin l'appelle Νεαπολις, Φλαυια Νεαπολις της Συριας παλαιστινης. Ce ſaint Martyr étoit de cette ville. Naplouſe étoit ce que l'Ancien Teſtament appelle *Sichem*. Elle étoit ſituée entre les montagnes de Gatizim & de Hebal. Le valon qui les ſépare, & dans lequel eſt Naplouſe, ne paroît pas avoir plus de trois cents pas. *Moriſon. Relat. de Jéruſ. pag.* 234.

(*c*) On croit que c'eſt cette montagne qu'on appelle aujourd'hui de la quarantaine. *Moriſon. pag.* 523.

(*d*) On liſoit 1200 dans le grec des éditions qui ont précédé celle de M. Havercamp. M. d'Andilly & le P. Calmet [*Dict. Bibl. JOURDAIN*] ont ſuivi cette leçon. Il ſemble que ce n'eſt qu'une faute d'impreſſion, car la verſion de Sig. Gelenius, qui eſt à côté du grec, cent

cent vingt. Le Jourdain le coupe par le milieu ; il préſente deux lacs dont la nature eſt entierement differente. L'Aſphaltite dont les eaux ſalées ne produiſent rien, & celui de Tibériade dont les eaux douces nourriſſent une très-grande quantité de poiſſons. La violente chaleur qu'il fait en été dans cette plaine, en rend le ſol extrêmement aride ; l'air brulant qu'on y reſpire eſt mal-ſain, & cauſe des maladies ; c'eſt par cette même raiſon que les palmiers qui croiſſent le long des bords du Jourdain, ſont toujours frais & portent beaucoup de fruits, & qu'à meſure qu'on s'en éloigne, ces arbres viennent beaucoup moins bien.

III. Il y a auprès de Jéricho une grande fontaine (*a*), qui par l'abondance de ſes eaux, arroſe les terres voiſines ; elle prend ſa ſource auprès de l'ancienne Jéricho, qui fut la premiere ville que Jeſus fils de Navé prit ſur les Cananéens. On dit que cette fontaine rendoit autrefois non-ſeulement la terre ſtérile, mais encore les femmes, & qu'elle cauſoit de très dangereuſes maladies ; mais que le Prophète Eliſée, diſciple d'Hélie & ſon ſucceſſeur, les avoit rendues tempérées, ſaines & propres à exciter toute eſpèce de fécondité. Ce ſaint homme ne ſçut mieux témoigner aux habitans de Jéricho ſa reconnoiſſance des bons traitemens qu'ils lui avoient faits, qu'en leur obtenant, & à tout le pays une grace dont ils ne viſſent jamais ceſſer les précieux effets ; il s'approcha de cette fontaine, y jetta du ſel plein un pot de terre ; levant enſuite ſes mains pures au ciel, il y fit des libations de miel, & pria Dieu qu'à la faveur d'un air plus tempéré, le miel rendît le courant de ſes eaux, & les veines par leſquelles elle ſe répandoit dans les terres pour les arroſer, plus douces & plus ſaines, & que le ſel leur donnât une vertu de fécondité ſalutaire aux plantes, & utile à la propagation de l'eſpèce humaine, & que cette vertu ſe conſervât tant qu'ils demeureroient attachés à la juſtice. A ces prieres, le Prophète joignit pluſieurs pratiques de la Théurgie qu'il ſçavoit (*b*), & changea ainſi la nature de cette fontaine. Elle ne cauſoit au-

& l'ancien interprète de Joſeph, ne donnent que ſix-vingt ſtades de longueur au grand Champ. Cependant M. Reland a ſuivi la leçon du texte grec.

(*a*) Elle ſort comme du pied de la montagne de la Quarantaine, qui n'en eſt éloignée que d'un petit quart de lieue. Elle prend ſa ſource à une demi-lieue de Jericho ; & après s'être partagée en divers petits ruiſſeaux qui arroſent la plaine, elle va ſe perdre dans le Jourdain, qui peut en être éloigné de trois lieues. *Moriſon. pag.* 511.

(*b*) *Voyez* Remarque VI.

paravant que ſtérilité & famine, & elle procura dans la ſuite une heureuſe & abondante fertilité; ſa vertu eſt devenue ſi efficace, que la terre, ſi legérement ſoit-elle arroſée de ſon eau, en reçoit un degré de fertilité bien ſuperieur à celui que lui donneroit toute autre eau par de fréquens & copieux arroſements; de ſorte qu'au contraire des autres eaux, c'eſt plus par la qualité que par la quantité de celles de la fontaine de Jericho, que les terres ſont engraiſſées. Cette fontaine coule le long d'une plaine qui a de longueur ſoixante-dix ſtades, & vingt de largeur; on y voit un très-grand nombre de beaux jardins, où ſon eau bienfaiſante nourrit une grande quantité de palmiers de diverſes eſpèces, & dont les noms, ainſi que le goût de leurs fruits, ſont différens; lorſqu'on les preſſe, on en exprime une quantité ſatisfaiſante d'un ſuc qui n'eſt pas moins agréable que le miel (a), dont on fait dans ce pays une abondante recolte; on y voit auſſi beaucoup de ciprès, des mirobalanes & de ces arbres d'où diſtile le beaume, liqueur plus précieuſe encore; ainſi on peut, ce me ſemble, dire, avec vérité, qu'elle a quelque choſe de divin, puiſqu'on y voit s'y multiplier avec une merveilleuſe abondance tant de plantes exquiſes qui ſont ſi rares par-tout ailleurs, & que nulle région de l'univers ne peut lui être comparée pour l'excellence de ſes fruits, tant tout ce qui y eſt planté ou ſemé ſe plaît dans cette délicieuſe terre; & je penſe qu'on doit en attribuer la cauſe à la chaleur de l'air, & à la vertu ſinguliere qu'ont les eaux de cette fontaine de contribuer à toute eſpéce de fécondité; l'air en s'inſinuant dans la tige à meſure qu'elle s'éleve, procure aux fleurs & aux feuilles un heureux développement; les eaux nourriſſent les racines, en fomentent la ſéve, & leur donnent aſſez de conſiſtance pour reſiſter à l'exceſſive chaleur de l'été, qui rendroit le terrein ſi aride, qu'à peine pourroit-il rien produire ſans ce doux rafraîchiſſement, qui vient de ce que, quelque grande que ſoit la chaleur, l'eau de cette fontaine, puiſée avant le lever

(a) lettre: donne beaucoup de Joſeph ne prend pas, μελι dans un ſens ſtrict; & pas dire que les dattes de ces palmiers donnoient du miel proprement dit lorſqu'on les preſſoit, mais une liqueur preſqu'auſſi douce que le miel.

du ſoleil (*a*), & expoſée à l'air, prend un degré de fraîcheur directement oppoſé à celui de la température de l'air qui l'environne. Elle eſt tiéde en hyver; tous ceux à qui il arrive d'y entrer, la trouvent très-tempérée; l'air n'y eſt pas moins doux: lorſqu'il neige dans tout le reſte de la Judée, un ſimple vêtement de toile ſuffit aux fortunés habitans de ce pays; il eſt éloigné de cent cinquante ſtades de Jéruſalem, & de ſoixante du Jourdain; tout l'eſpace qui le ſépare de Jéruſalem, eſt déſert & pierreux, & celui qui s'étend juſqu'au Jourdain & au lac Aſphaltite, eſt plus bas, mais le terrein n'en eſt pas moins deſert, ni plus cultivé.

Propriétés particuleres de la Mer Morte.

IV. Je crois avoir fait une aſſez ample deſcription des précieux avantages qui font des environs de Jéricho un ſi beau & ſi riche pays, & devoir maintenant parler du lac Aſphaltite: ſes eaux, comme je l'ai dit, ſont ameres, & ne fourniſſent aucune eſpéce de poiſſon. Elles ont une telle conſiſtance (*b*), que tout ce qu'on peut s'imaginer de plus peſant, ſurnage auſſi-tôt qu'on l'y jette, & que le plus adroit plongeur ne peut qu'avec bien de la peine en toucher le fond. Veſpaſien ayant eu la curioſité d'en faire l'épreuve, y fit jetter, les mains liées derriere le dos, des gens qui ne ſçavoient pas nager, & ils revinrent toujours ſur l'eau, comme ſi l'impulſion ſecrette de quelque agent inviſible les eût repouſſés en haut (*c*); ce qu'on ne peut encore voir ſans admiration, c'eſt que ſuivant les différentes impreſſions que les rayons du ſoleil font ſur ſa ſurface, l'eau de ce lac change trois fois par jour de couleur. Cette ſurface préſente en pluſieurs endroits de noirs amas de bitume qui reſſemblent pour la grandeur & pour la figure à des taureaux ſans tête (*d*); des gens du pays deſtinés à ce travail,

(*a*) Les Egyptiens ont un ſecret pour rafraîchir l'eau du Nil, malgré le climat qui la tient toujours chaude: ils la mettent dans des vaſes de terre fins & tranſparens, & lorſque le vent du Nord vient à ſouffler, ils pendent ces pots à l'air, & les expoſent aux rayons du ſoleil. L'eau ainſi expoſée contracte en peu de temps une fraîcheur agréable. *Nouveaux Mémoires des Miſſions étrangéres des Jéſuites. Tom. 2. Lettre du P. Sicard a Monſeigneur le Comte de Toulouſe.*

(*b*) *Voyez* Remarque VII.

(*c*) *Incertæ undæ ſuperjecta, ut ſolido feruntur. Periti imperitique nandi, perinde attolluntur.* Tacite. Hiſt. liv. 5. num. 6. Strabon dit que ſon eau eſt extrêmement peſante ou profonde, Βαθύλαλον ou Βαρύλαλον, de maniére qu'on n'y eſt pas plutôt entré juſqu'au nombril, qu'elles élevent ſur leur ſuperficie. *Liv. 16. pag. 1107.*

(*d*) Diodore de Sicile dit que les gens du pays appellent les plus grands morceaux de ce bitume, *des Taureaux*, & les moins grands *des Veaux. Liv. 2. pag. 131.*

vont les chercher, & en rempliſſent leurs barques ; mais comme ce bitume eſt très gluant, il s'attache de telle ſorte à ces barques, que l'on ne peut l'en ſéparer qu'avec de l'urine de femme, mêlée avec de leur ſang menſtrual (*a*). Ce bitume ne ſert pas ſeulement d'un excellent enduit pour les vaiſſeaux, on l'employe utilement encore dans divers médicaments, comme propre à guérir pluſieurs maladies. Le lac Aſphaltite a cinq cents vingt ſtades de longueur, & s'etend juſqu'à Zoara, qui eſt de l'Arabie ; ſa largeur eſt de cent cinquante ſtades : le pays de Sodome qui y confine, terre heureuſe autrefois, & que ſon abondante fertilité en toute ſorte de fruits, & la riche beauté de ſes villes avoient rendu ſi celebre, ne préſente maintenant qu'une vaſte étendue de terrein dont toute la ſuperficie a été dévorée par les flammes : effet terrible du feu vengeur que Dieu a fait deſcendre du ciel, pour punir la déteſtable impiété de ſes habitans. Tout ce qu'on y voit au de-là, ſe réduit à des amas de cendres, ſeuls & bien foibles veſtiges des cinq villes qui y étoient ; & ces cendres produiſent des fruits qui par leur figure & par la couleur de leur peau, reſſemblent aux fruits bons à manger, mais qui ſe réduiſent en fumée & en pouſſiere auſſi-tôt qu'on y touche ; preuve bien convaincante, même aux yeux du corps, que ce qu'on rapporte de ce merveilleux événement eſt très véritable.

CHAPITRE IX.

I. VEſpaſien occupé du deſſein d'inveſtir Jéruſalem de tous côtés, fit conſtruire deux forts, l'un à Jéricho & l'autre à Adida ; mit une garniſon dans l'un, & dans l'autre, des ſoldats Romains mêlés avec des troupes auxiliaires, & envoya à Geraſa avec un détachement d'infanterie & de cavalerie Lucius Annius, qui emporta cette place d'emblée ; il fit paſſer au fil de l'épée mille jeunes hommes qui s'étoient préſentés

(*a*) Ce ſeroit une fable dans la bouche d'un Payen ; c'eſt un inſigne menſonge dans celle d'un Prêtre Juif, qui ne pouvoit ignorer que les perſonnes du ſexe qui avoient leurs régles, étoient ſelon la loi non-ſeulement immondes, mais rendoient immonde ce qu'elles attouchoient & ceux qui en approchoient. *Levit. chap.* 15. ℣. 20. *Fugit cruorem veſtemque infeſtam ſanguine quo fœminæ exſolvuntur* Tacit. hiſt. lib. 5. num. 6.

pour la défendre, & qui n'eurent pas le temps de s'enfuir, réduiſit à l'eſclavage toutes les familles dont elle étoit peuplée, & l'ayant enſuite abandonnée au pillage de ſes troupes, & fait brûler, il ſe porta contre les bourgades des environs, mettant tout à feu & à ſang, & ne laiſſant échapper que ceux qui avoient la force & le moyen de ſe ſauver. Les Romains s'étant ainſi rendus maîtres des plaines & des montagnes, aucun des habitans de Jéruſalem n'en put plus ſortir; ceux qui auroient bien voulu ſe rendre à Veſpaſien, en étant empêchés par les Zélateurs, & ceux qui étoient oppoſés aux Romains, s'y tenant renfermés, dans la crainte de tomber entre les mains de leurs troupes, dont toute la ville étoit environnée.

II. Veſpaſien étoit retourné à Céſarée, & s'y préparoit à marcher avec toutes ſes forces contre Jéruſalem, lorſqu'il reçut la nouvelle de la mort de Néron, après un regne de treize ans & huit jours (*a*). Je n'entrerai point dans le détail des différentes révolutions qui ſuivirent cet évenement, le récit que j'en pourrois faire, paroîtroit peut-être déplacé à pluſieurs de mes Lecteurs; toutes ces choſes ont été exactement écrites, non-ſeulement par des Romains, mais par des Grecs. Je me contenterai donc de dire ſommairement que Néron ayant déshonoré la majeſté de l'Empire en confiant l'adminiſtration des affaires à Nimphidius & Tigillinus, deux des plus méchants & des plus mépriſables de ſes affranchis, il fut indignement trahi par ces miſérables, & que lorſque la conſpiration éclata, il fut abandonné de tous ſes gardes, & obligé de s'aller cacher dans un fauxbourg, ſuivi ſeulement de quatre autres de ſes affranchis qui lui étoient demeurés fidéles, & qu'il s'y tua lui-même (*b*); que peu de temps après, ceux qui avoient été cauſes de ſa mort, furent punis; que la guerre des Gaules fut terminée, & Galba élevé à l'Empire; que ce nouvel Empereur s'étant rendu d'Eſpagne à Rome, y fut tué

(*a*) Il faut peut-être lire μῆνας au lieu d'ἔτη; car on donne treize ans huit mois & deux jours de regne à Néron.

(*b*) Ce fut dans la maiſon de Phaon, un de ſes affranchis, qui étoit à une lieue & demie de Rome, que Néron ſe donna un coup de poignard dans la gorge, aidé par Epaprodite, ſon Secrétaire. On dit qu'avant de ſe tuer, il répéta pluſieurs fois: *Qualis artifex pereo!* Quel excellent Joueur d'inſtruments meurt aujourd'hui! *Suetone. M. de Tillemont. Vie de ce Prince.*

au milieu de la grande Place par ſes ſoldats qui lui reprochoient une baſſeſſe de ſentiments indigne de la Majeſté du Trône ; qu'Othon ayant été déclaré Empereur, marcha contre Vitellius, & fut défait; que le court regne de Vitellius fut agité de grands troubles, à l'occaſion deſquels il ſe donna un combat auprès du Capitole (*a*); qu'Antonius Primus & Mucien, par la défaite de Vitellius & de ſes Allemans, mirent fin à la guerre civile. Je reprens maintenant la ſuite de mon Hiſtoire.

Sur la nouvelle de la mort de Néron, Veſpaſien ſuſpendit l'exécution du projet qu'il avoit forme de marcher contre Jéruſalem, juſqu'à ce qu'il ſçût entre les mains de qui tomberoit l'Empire ; & lorſqu'il eut appris que Galba avoit été déclaré Empereur, il différa encore à rien entreprendre, & envoya ſon fils Tite (*b*) le complimenter en ſon nom, & prendre ſes ordres pour la Judée. Le Roi Agrippa qui vouloit auſſi aller ſaluer le nouvel Empereur, fit avec Tite le voyage de Rome ; mais comme à cauſe de l'hyver ils s'étoient embarqués ſur de grands vaiſſeaux, & faiſoient route le long des côtes d'Achaïe, ils y apprirent que Galba avoit été tué, n'ayant regné que ſept mois & autant de jours, & qu'Othon avoit pris la pourpre. Ce changement n'empêcha point Agrippa de perſiſter dans la reſolution d'aller à Rome; mais Tite, à qui Dieu ſans doute en inſpira la penſée, prit le parti de retourner en Syrie, & ſe rendit promptement à Céſarée auprès de ſon pere. Dans l'incertitude des ſuites que pourroit avoir la violente tempête dont l'Empire étoit agité, ils interrompirent la guerre qu'ils faiſoient aux Juifs, eſtimant qu'il étoit peu convenable de s'occuper à réduire des étrangers, tandis qu'on

Tite va pour ſaluer Galba, mais ayant appris qu'il avoit été tué, il retourne en Syrie.

(*a*) Vitellius & ceux qui faiſoient les affaires de Veſpaſien à Rome, eurent une conférence dans un Temple. Vitellius convint de céder l'Empire à ſon concurrent ; mais le Peuple & les Soldats l'engagerent le jour ſuivant à reprendre la pourpre. Sabinus, frere de Veſpaſien, ayant cru devoir aller le ſommer de tenir ſa parole, fut rencontré par ſes Soldats, qui l'obligerent de ſe refugier dans le Capitole, qui fut brûlé. On ne ſçait, dit Tacite, leſquels des aſſiégeans ou des aſſiégés y mirent le feu. Le bruit le plus commun étoit que ce furent les aſſiégés. *Hic ambigitur, ignem oppugnatores injecerint, an obſeſſi, quæ crebrior fama eſt, quo nitentes ac progreſſos depellerent.* Hiſt. liv. 3. chap. 7.

(*b*) *Nec Veſpaſiano adverſus Galbam votum aut animus. Quippe Titum filium ad venerationem cultumque ejus miſerat.* Tacit. hiſt. liv. 1. num. 10. Sueton. num. 5.

avoit de ſi grands ſujets d'apprehender pour la patrie.

Commencement des entrepriſes de Simon, fils de Gioras.

III. Les Juifs eurent une nouvelle guerre à ſoutenir entre eux; Simon fils de Gioras (a) originaire de Geraſa, jeune homme moins artificieux que Jean, qui s'étoit rendu le tyran de Jéruſalem, mais plus hardi encore & plus ambitieux que lui; ayant été pour ce ſujet chaſſé de la Toparchie d'Acrabatane dans laquelle il commandoit par le Grand-Prêtre Ananus, s'etoit retiré devers les voleurs qui avoient occupé la forteresſe de Maſſada: D'abord il leur fut ſuſpect, & ils lui permirent ſeulement de demeurer, avec les femmes qu'il avoit amenées, dans la baſſe forteresſe, & ne ſouffrirent point qu'il entrât dans la haute qu'ils occupoient; mais la conformité de ſes inclinations avec les leurs, & l'opinion qu'il donna de ſa fidélité, les fit entrer en quelque confiance, & ils le menerent avec eux piller & ravager les environs de Maſſada: il voulut les porter à de plus grandes entrepriſes, mais ils refuſerent de s'y engager, parce qu'accoutumés à venir ſe renfermer dans leur forteresſe, ils ne pouvoient ſe reſoudre à s'en éloigner. Simon qui avoit de plus grandes vües, & qui aſpiroit à la tyrannie, n'eut pas plutôt appris la mort d'Ananus, qu'il paſſa dans les montagnes de Judée, & fit publier qu'il donneroit la liberté aux eſclaves, & des récompenſes aux perſonnes libres, il ſe forma ainſi une troupe de tout ce qu'il put aſſembler de gens qui aimoient le deſordre & le brigandage.

IV. Lorſque Simon ſe crut aſſez en forces, il fit des courſes dans tout le pays, & en ſaccagea les bourgs & les villages. Beaucoup de déterminés brigands venant tous les jours ſe joindre à lui, il oſa deſcendre dans la plaine, & ſe faire redouter des villes. Sa valeur & ſes ſuccès déterminerent, pour leur malheur, pluſieurs perſonnes de quelque conſidération à ſuivre ſa fortune; ſa troupe ne fut plus un vil & ſimple amas d'eſclaves & de voleurs; les principaux du Peuple y entrerent en grand nombre. Pluſieurs perſonnes conſidérables lui obéiſſoient comme à leur Roi. Il étendit ſes courſes dans l'Acrabatane, & les porta juſques dans la haute Idumée. Il ferma de murailles & fortifia la bourgade de Naïn, & en fit ſa place de ſûreté. Outre les cavernes qu'il trouva toutes formées dans

(a) Tacite appelle Jean, Bargiora; il ſe trompe. C'étoit ainſi que Simon s'appelloit en Hébreu. *Hiſt. liv. 5. num. 12.*

la vallée de Pharan, il en fit agrandir pluſieurs; il y ſerra tout ce qu'il avoit déjà amaſſé de richeſſes, & y faiſoit journellement porter tout ce qu'il pilloit & enlevoit de grains & de fruits dans les campagnes; beaucoup de ſes gens y logeoient. Des amas ſi conſidérables de toutes ſortes de proviſions, & le ſoin qu'il prenoit d'aguerrir ſes troupes, ne laiſſoient aucun lieu de douter qu'il ne formât quelque deſſein contre Jéruſalem.

Simon bat les Zélateurs.

V. Les Zélateurs qui le craignoient, réſolurent de le prévenir, & pour ne lui pas laiſſer le temps d'acquérir des forces ſupérieures aux leurs, ils ſortirent de Jéruſalem en grand nombre, & l'allerent attaquer. Simon ſe préſenta à leur rencontre, les défit, en tua pluſieurs, & obligea les autres à ſe renfermer dans Jéruſalem. Mais ne ſe croyant pas encore aſſez fort pour en faire le ſiége, il tourna ſes vuës contre l'Idumée, & s'en approcha à la tête de vingt mille hommes. Les Chefs de cette Nation mirent auſſi-tôt toutes leurs troupes ſur pied, & ayant aſſemblé vingt cinq mille de leurs meilleurs ſoldats, & laiſſé le reſte dans le pays pour le garder contre les courſes des Sicaires, ils vinrent au-devant de Simon qui les attendoit ſur leurs frontieres, & leur livra bataille; le combat dura tout le jour, & la victoire étant demeurée incertaine, Simon ſe retira à Naïn, & les Iduméens chez eux. Simon revint peu de temps après avec de plus grandes forces; & ayant aſſis ſon camp auprès d'une bourgade qu'on appelle *Técué*, il envoya un de ſes Officiers nommé Eléazar, ſolliciter la garniſon du château d'Herodion de lui remettre ce fort. On ſe hâta de le bien recevoir, parce qu'on ignoroit quel étoit l'objet de ſa commiſſion; mais auſſi-tôt qu'il l'eut expoſé, toute la garniſon courut ſur lui l'épée à la main, & le ſerra de ſi près, que ne ſçachant pas où s'enfuir, il ſe précipita du haut des murs dans la vallée, & ſe tua.

Un des Généraux des Iduméens les trahit.

VI. Cependant les Iduméens ne crurent point devoir riſquer de s'engager dans une nouvelle action avec Simon, dont ils redoutoient les forces, ſans en avoir fait reconnoître l'état. Jacques, l'un de leurs principaux Chefs, mais qui avoit deſſein de les trahir, offrit de ſe charger de cette commiſſion. Il partit d'une bourgade nommée *Adurus*, où leur armée s'étoit aſſemblée, & ſe rendit auprès de Simon. Il commença par lui promettre de lui livrer ſa patrie, à condition que de ſa part

part il s'engageroit par ſerment à l'avoir toujours en grande conſidération. Simon pour reconnoître l'engagement qu'il prenoit de l'aider à ſe rendre maître de toute l'Idumée, le traita très-bien, lui fit beaucoup de fête, & le renvoya comblé des plus flatteuſes promeſſes. Jacques ne manqua pas à ſon retour de faire un tableau exagéré de l'état des forces de Simon, & travailla à gagner par des inſinuations particulieres d'abord les principaux Officiers de l'armée, & enſuite l'armée elle-même, & à diſpoſer tout le monde à recevoir Simon, & à lui déférer le commandement général, ſans en venir à une bataille. Ce traître fit en même temps preſſer Simon de s'avancer, ſur l'aſſurance qu'il lui faiſoit donner de faire tomber les armes des mains des Iduméens, & il le fit en effet; car dès que les troupes de Simon parurent, il monta le premier à cheval, & ſe mit à fuir avec ceux qu'il avoit gagnés. Cette démarche jetta une telle épouvante dans toute l'armée des Iduméens, que chacun quitta ſon poſte ſans combattre, & s'en retourna chez ſoi.

Simon ruine l'Idumée.

VII. Ce fut ainſi que Simon entra, contre ſon eſpérance & ſans combattre, dans l'Idumée. La premiére ville dont il s'empara, fut Chebron, où il fit un grand butin. Les habitans de cette ville prétendent qu'elle eſt non-ſeulement plus ancienne que toutes celles du pays, mais qu'elle l'eſt même plus que celle de Memphis en Egypte, & ſuppoſent ainſi qu'il y a deux mille trois cents ans qu'elle a été bâtie. Ils ajoutent qu'Abraham, le pere de tous les Juifs, y alla demeurer lorſqu'il quitta la Méſopotamie; que ce fut de cette petite ville que partirent ſes déſcendants pour paſſer en Egypte; & qu'on y voit encore aujourd'hui leurs tombeaux en beau marbre très-délicatement travaillé (*a*). On montre à ſix ſtades de cette

(*a*) » En effet on y voit encore aujourd'hui ce que je viens de rapporter, gravé ſur des tables de marbre enrichies de divers ornemens «. Je ne ſçaurois deviner où M. d'Andilly a trouvé cela. M. l'Abbé Anſelme n'eſt pas tout-à-fait exact lorſqu'il fait dire à Joſeph: *Mem. academ. inſcrip. tom. 6.* qu'on y voyoit de ſon temps les tombeaux des Patriarches & de leurs femmes. L'Hiſtorien Juif ne parle point des femmes des Patriarches; & á l'égard des oſſemens de Joſeph, il dit ſeulement que les Hébreux les porterent dans la Terre de Canaan, ſans marquer le lieu où ils furent enterrés. *Antiq. Juiv. liv. 2. chap. 8. vers la fin.* Il n'eſt pas même certain qu'il diſe qu'on voyoit les tombeaux des Patriarches à Chebron, car il ſemble moins le dire, que rapporter ce que ceux de cette ville en diſoient.

ville un grand Terebinte, qu'on dit y avoir pris naiſſance dès les premiers inſtans de la création du monde. Après la priſe de Chebron, Simon fit des courſes dans toute l'Idumée, pillant & ravageant les villes & les bourgs, & ruinant toutes les campagnes. Outre ce qu'il avoit de gens de guerre bien armés, il étoit ſuivi de quarante mille hommes de troupes legères, & ſes proviſions ne pouvoient ſuffire à nourrir une ſi grande multitude; mais ſa cruauté naturelle, ſoutenue & fortifiée par la haine qu'il portoit aux Iduméens, lui faiſoit trouver de quoi ſuppléer à cette diſette. Il réduiſit ainſi cette malheureuſe Province à l'état de la plus triſte & de la plus affreuſe dévaſtation. Les arbres des Forêts ne ſont pas plus dépouillés de feuilles lorſque les ſauterelles y ont paſſé, que l'étoient, des choſes les plus néceſſaires, les divers cantons que l'armée de Simon traverſoit. Elle renverſoit, brûloit, détruiſoit tout ce qu'elle trouvoit en ſon chemin, après en avoir enlevé les productions de toutes eſpéces, qui pouvoient lui être utiles; elle ſe plaiſoit à marcher ſur les terres enſemencées, afin de les rendre auſſi dures & auſſi peu fertiles que le ſont les terres naturellement ſtériles & incultes, & d'en effacer en un mot juſqu'aux marques de la culture qu'elles avoient reçues.

VIII. Les Zélateurs en concevoient de grandes inquiétudes, & s'animoient de plus en plus contre Simon; ils n'oſoient néanmoins l'attaquer à découvert; ils ſe contenterent de mettre de leurs gens en embuſcade ſur tous les chemins, & ſurprirent ainſi ſa femme & tous ceux qu'elle avoit à ſa ſuite. Fiers de cette capture, ils s'en retournerent à Jéruſalem avec autant de joie que s'ils euſſent pris Simon lui-même, parce qu'ils ſe flattoient de le voir bientôt venir déſarmé & en ſuppliant leur redemander ſa femme. Mais, bien au-deſſus d'un tel ſentiment de foibleſſe, Simon ſe livra aux mouvemens impétueux de la plus furieuſe colére; il vint en grande hâte juſqu'aux portes de Jéruſalem, & comme une bête féroce qui étant bleſſée, décharge ſa fureur ſur tout ce qu'elle rencontre, lorſque ceux qui l'ont frappée lui échappent; il ſe ſaiſiſſoit de tous ceux qui ſortoient hors de la ville, jeunes ou vieux, pour ramaſſer du ſarment & ceuillir des légumes; il les livroit aux plus cruelles tortures, & les faiſoit enſuite maſſacrer avec tant d'inhumanité, qu'il ne manquoit pour mettre le comble aux horribles excès de ſa barbarie, que de ſe repaître de leur

chair, après leur avoir ôté la vie. Pour effrayer encore davantage ſes ennemis, & tâcher de ſoulever le Peuple contre ceux qui étoient cauſe qu'il ſe portoit à de ſi énormes cruautés, il fit couper les mains à pluſieurs, & les renvoya en cet état, leur ordonnant de dire que Simon avoit juré par le Dieu à qui rien ne peut être caché, que ſi l'on ne lui renvoyoit pas inceſſamment ſa femme, il renverſeroit les murailles de Jéruſalem, & traiteroit ainſi tous les habitans, ſans faire aucune diſtinction d'âge, ni mettre de différence entre les innocents & les coupables. De ſi fieres menaces jetterent l'épouvante parmi le Peuple, & les Zélateurs eux-mêmes en furent tellement effrayés, qu'ils lui renvoyerent ſa femme; ſa colére parut s'appaiſer, & il ne commit plus tant de meurtres.

IX. Ce n'étoit pas ſeulement dans la Judée que ſe faiſoit ſentir le triſte fléau de la guerre civile; l'Italie en étoit auſſi affligée: Galba avoit été tué au milieu de la place de Rome. Othon, qui avoit pris la pourpre, & qui étoit reconnu pour ſon ſucceſſeur, faiſoit la guerre à Vitellius que les Légions d'Allemagne avoient déclaré Empereur. Leurs troupes en vinrent aux mains proche de Bebriac dans la Gaule. Valens & Cecinna, Généraux de l'Armée de Vitellius, furent battus le premier jour, mais le ſecond (*a*) ils eurent l'avantage; Othon en ayant appris la nouvelle à Berzello où il étoit, ſe tua après trois mois deux jours de regne; ſes troupes ſe réunirent à celles de Vitellius qui s'en alla à Rome. Cependant Veſpaſien partit de Céſarée le cinquiéme Juin, pour aller ſoumettre les endroits de la Judée qui ne l'étoient pas encore. Il entra dans le pays des montagnes, & ſe rendit maître de deux Toparchies, la Gophnitique & celle de l'Acrabatane, prit deux petites villes, Betel & Ephraïm; y mit garniſon, & s'avança enſuite juſqu'aux portes de Jéruſalem (*b*), tuant dans ſa marche, & faiſant priſonniers tout ce qu'il rencontra de Juifs. Cerealis, un des Officiers Généraux, à la tête d'un détachement d'infanterie & de cavalerie, faiſoit en même temps le dégat dans ce qu'on appelle l'Idumée ſupérieure. Il prit d'aſſaut & brûla le château de Caphetra, que ſes habitans affectoient de vouloir faire paſ-

Expéditions de Cerealis.

(*a*) La bataille de Bebriac ne put ſe donner le lendemain de celle des Caſtors qu'avoient perdu les Généraux de Vitellius. *M. de Tillemont.*

(*b*) Où le Lenza qui ſépare les duchés de Parme & de Rhege, tombe dans le Po. *T.*

paſſer pour une petite ville. Il aſſiégea Capharabis; comme cette place étoit bien fortifiée, il crut qu'elle pourroit l'arrêter quelque temps; mais, contre toute attente, les habitans lui ouvrirent leurs portes, & ſe rendirent. Après y avoir fait les arrangemens qu'il jugea néceſſaires, il alla attaquer Chebron. Cette ville étoit ſituée dans les montagnes, peu éloignée de Jéruſalem, & très-ancienne, comme je l'ai dit. Il la força, fit paſſer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva d'habitans, & la brûla. Toute la Judée ſe trouva ainſi ſoumiſe, excepté Hérodium, Maſſada & Macheronte que les Factieux occupoient, & toutes les penſées des Romains ſe réunirent à aller attaquer Jéruſalem.

X. Lorſque Simon eut retiré ſa femme des mains des Zélateurs, il retourna en Idumée, pour achever de la ruiner. Les ravages effroyables qu'il y fit de tous côtés, réduiſirent beaucoup d'Iduméens à la néceſſité de s'enfuir à Jéruſalem. Il les pourſuivit juſqu'aux portes de cette ville, & s'y étant établi & fortifié, il ſe ſaiſiſoit de tous les journaliers (*a*) qui en ſortoient pour aller travailler à la campagne, & les tuoit, & ſe rendit ainſi, pour le dehors, plus redoutable aux habitans, que ne l'étoient les Romains. Mais les Zélateurs l'étoient bien davantage au dedans que Simon & les Romains; les maux qu'ils faiſoient ſouffrir à ces malheureux habitans, ſe multiplioient tous les jours par la déteſtable adreſſe des Galiléens à inventer de nouvelles cruautés, & leur hardieſſe à les exercer. Jean, en reconnoiſſance de ce qu'ils l'avoient élevé à la haute puiſſance dont il jouiſſoit, leur permettoit de faire tout ce qu'ils s'imaginoient. Ils ne mettoient point de bornes à leur inſatiable cupidité; fouiller dans les maiſons des riches, tuer les hommes & inſulter les femmes, étoit pour eux un paſſe-temps. Ils dévoroient les alimens qui faiſoient partie de leur butin, quoiqu'ils fuſſent ſouvent teints du ſang de ceux qu'ils avoient égorgés, & lorſque leur gourmandiſe étoit ſatisfaite, ils couroient indifféremment après toutes les femmes, ſans craindre de ſe ſouiller des plus honteuſes impuretés; ils s'habilloient eux-mêmes en femmes,

Cruautés & déſordres honteux des Galiléens.

(*a*) M. d'Andilly & le nouvel Editeur ont cru que ces Journaliers alloient de la campagne à Jéruſalem. Mais il ſemble que ce que Joſeph vient de dire, que Simon avoit entouré Jéruſalem, favoriſe le ſens que j'ai ſuivi. Ce n'eſt pas ordinairement de la campagne qu'une grande ville tire ſes ouvriers; mais les pauvres des Fauxbourgs vont ſouvent aider à faire les travaux.

ſe friſoient, ſe parfumoient, & faiſoient uſage de faux cheveux & de fard comme elles. Peu contents d'imiter toutes les affeteries de leur ajuſtement, ils s'étudioient à ſurpaſſer en lubricité les plus impudiques & les plus débordées, & par des actions d'une abominable laſciveté, ils ſe plongeoient dans des abîmes de débauches qui font horreur à la nature. La ville de Jéruſalem n'étoit plus qu'un lieu public de la plus infâme proſtitution; malgré l'air mol & efféminé que ces monſtres d'impudicité ſçavoient donner à leur viſage, & affecter dans leur démarche, leurs mains n'en étoient pas moins avides de ſang. L'homme de guerre, indignement traveſti en femme, tiroit de deſſous une robbe d'étoffe fine & prétieuſe un poignard, dont il perçoit ceux qu'il lui venoit en penſée d'aſſaſſiner. En cherchant à s'échapper des mains de Jean, on tomboit dans celles de Simon. Ce dernier exerçoit la tyrannie aux portes de la ville avec encore plus de cruauté que le premier ne le faiſoit dans la ville, & ne laiſſoit en vie aucun de ceux qui ayant évité la fureur du Tyran domeſtique, cherchoient le moyen de ſortir pour s'aller rendre aux Romains.

XI. Ce qu'il y avoit de troupes dans Jéruſalem, quitta le parti de Jean, & tous les Iduméens (*a*) jaloux de ſa grande puiſſance, & en haine de ſa cruauté, ſe déclarerent contre lui. On en vint aux mains; pluſieurs Zélateurs furent tués, & les autres pouſſés dans le palais bâti par Grapta, parente d'Izate, Roi de l'Adiabene, dont Jean s'étoit emparé, & où il retiroit toutes les richeſſes qui étoient les fruits de ſes brigandages & de ſa tyrannie. Les Iduméens y entrerent pêle-mêle avec les Zélateurs, les en chaſſerent, & les ayant contraints de ſe retirer dans les portiques du Temple, ils revinrent dans le palais piller le tréſor de Jean. Alors les Zélateurs qui étoient diſperſés dans la ville, vinrent rejoindre ceux qui s'étoient refugiés dans les portiques, & Jean ſe préparoit à leur faire faire une ſortie ſur le Peuple & ſur les Iduméens. Ce n'étoit pas l'évenement d'une ſortie ordinaire qu'appréhendoient les Iduméens, naturellement braves guerriers, & qui ſe trouvoient pour lors bien ſupérieurs en forces aux Zélateurs, mais bien plutôt, que conduits par le déſeſpoir, ils n'attendiſſent quelque nuit pour venir fondre ſur eux, les égorger &

(*a*) *Voyez* Remarque VIII.

mettre le feu à la ville; ainſi ils s'aſſemblerent avec les Grands-Prêtres pour délibérer ſur la maniere dont on pourroit ſe mettre à couvert de leur irruption; mais Dieu permit qu'ils priſſent le plus mauvais parti, & que le reméde auquel ils eurent recours fût plus dangereux que le mal qu'ils vouloient éviter; car ils réſolurent de recevoir Simon pour s'oppoſer à Jean; c'étoit préciſément, pour détruire un tyran, ſe ſoumettre à un autre, & à celui-là même dont ils avoient eu pluſieurs fois ſujet de redouter la tyrannie. Ils l'envoyerent néanmoins prier par le Grand-Prêtre Mathias d'entrer dans Jéruſalem. Ceux des habitans qui s'étoient enfuis pour ſe ſouſtraire à la cruauté des Zélateurs, joignirent leurs prieres à celles de Mathias, par le deſir qu'ils avoient de rentrer dans leurs maiſons, & de recouvrer leurs biens. Simon leur répondit avec une fierté arrogante, qu'il vouloit bien être leur maître, & entra dans la ville avec l'aſſurance d'un homme qui ne pouvoit manquer de les délivrer des Zélateurs. Le Peuple le reçut avec de grandes acclamations, l'appellant ſon ſauveur & ſon conſervateur. Son entrée ainſi faite à la tête de toutes ſes troupes, il ne s'occupa que du ſoin d'affermir ſon autorité, & ne regarda pas moins comme ennemis ceux qui l'avoient appellé, que ceux contre qui il étoit appellé.

Les Grands-Prêtres & le Peuple députent à Simon pour le prier de venir les ſecourir contre les Zélateurs.

XII. Ce fut ainſi que Simon ſe trouva maître de Jéruſalem, dans le mois de Mai de la troiſiéme année de la guerre. Jean au contraire étoit dans un très-grand embarras, & commençoit à déſeſpérer de ſon ſalut, parce qu'il ſe voyoit étroitement renfermé dans les Portiques avec les Zélateurs, qui, ainſi que lui, avoient perdu par le pillage que Simon en avoit fait faire, tout ce qu'ils avoient été obligés de laiſſer dans la ville. Cependant Simon, dont les troupes étoient bien renforcées par la multitude de Peuple qui ſe joignit à lui, attaqua les Portiques; les Zélateurs qui ſe défendoient de deſſus les Portiques & les parapets (*a*), tuerent & bleſſerent beaucoup de ſes gens; l'élévation du lieu d'où ils combattoient, leur donnoit beaucoup d'avantage, & rendoit ſûrs preſque

(*a*) Je ſuis ici le P. Lamy, *Temp. Hieroſol. p.* 798. qui prétend que les Portiques du Temple avoient des parapets ἐπάλξεις. Ils pouvoient avoir des rebords, de ces eſpéces de baluſtrades que la loi ordonnoit de mettre aux terraſſes des maiſons, de peur que ceux qui ſe promenoient deſſus, ne tombaſſent en bas; mais ce que Joſeph dit ici, ne prouve pas que les Portiques euſſent des parapets proprement dits.

tous les coups qu'ils portoient ; pour étendre d'autant plus cet avantage, ils avoient bâti sur les Portiques quatre grosses tours, l'une en angle vers l'orient & le septentrion, la seconde au-dessus du *Xiste* (*a*), la troisiéme en angle vis-à-vis de la ville basse, & la quatriéme au-dessus d'un logement qu'on appelloit *Pastophore* (*b*), d'où un Prêtre étant debout, annonçoit selon la coutume par le son de la trompette, le commencement & la fin de chaque jour de Sabbat, & avertissoit le Peuple des temps où il devoit cesser son travail, comme de celui où il devoit le reprendre. Les Zélateurs firent monter dans ces tours des machines à jetter des pierres & à lancer des traits, & les garnirent d'archers & de frondeurs. Une si vigoureuse défense ralentit l'ardeur des assiégeants, & les attaques de Simon furent moins vives ; mais se confiant au grand nombre de troupes qu'il avoit à son commandement, il se soutenoit toujours, & ne laissoit pas que d'avancer ses approches, quoique les machines des assiégés continuassent de lui faire perdre plusieurs de ses gens.

CHAPITRE X.

1. ROME étoit dans ce même temps affligée de très-grands maux ; Vitellius y arriva d'Allemagne avec des troupes & un grand cortége de gens qui l'avoient suivi ; l'endroit qu'on avoit désigné pour le logement des gens de guerre, ne s'étant pas trouvé suffisant, on fut obligé de les répandre dans les maisons, & de faire un camp de toute la ville. L'éclat de l'or & de l'argent qui brilloit de tous côtés dans cette superbe ville, frappa tellement les yeux de ces soldats peu accoutumés à voir de si grandes richesses, qu'ils (*c*) eurent bien de la peine à retenir leurs mains avides, & à ne pas tuer ceux qui les obser-

(*a*) *Note de l'Editeur.* Le Pere Gillet a fait un mot françois de Ξυστὸς, sans en donner l'explication. M. d'Andilly l'a rendu par gallerie : La seconde sur la gallerie.

(*b*) *Voyez* Antiq. Juiv. liv. onze, chap. 5. pag. 402. Note (*a*).

(*c*) M. d'Andilly fait les soldats de Vitellius plus méchants qu'ils n'étoient. La vuë des grandes richesses de Rome les tentoit de tuer ceux qui les possédoient, pour s'en emparer ; mais Joseph ne les accuse pas de l'avoir fait.

voient & les empêchoient de ſatisfaire leurs déſirs ; tel étoit l'état des affaires d'Italie.

II. Après que Veſpaſien eut détruit ou ſoumis tous les environs de Jéruſalem, il retourna à Céſarée, & y apprit les troubles dont Rome étoit agitée, & que Vitellius avoit été déclaré Empereur. Quoiqu'il ſçût mieux que perſonne auſſi bien obéir que commander, l'élévation de Vitellius à l'Empire, excita ſon indignation, parce qu'il lui parut inſupportable d'avoir pour maître un homme qui poſſédé de la fureur de regner, avoit regardé l'Empire comme dévolu au premier occupant & s'en étoit ſaiſi ; pénétré de la douleur la plus amère, il ne pouvoit en étouffer les ſentiments, ni s'occuper d'une guerre étrangere, tandis que ſa patrie étoit dans un ſi triſte état de déſolation ; mais autant qu'il ſouhaitoit travailler à l'en tirer, autant il ſe trouvoit arrêté par le grand éloignement où il étoit de Rome, & par les réflexions qu'il faiſoit ſur la multitude des événements qui pouvoient en bien ou en mal changer la face des affaires avant qu'il arrivât en Italie, ſur-tout dans la circonſtance d'un embarquement fait en hyver.

III. Cependant les Officiers & les Soldats de Veſpaſien dans des attroupements particuliers, commençoient à s'entretenir librement des affaires publiques, & formoient entre eux le projet d'une nouvelle révolution : « Quoi, ſe diſoient-ils » avec indignation ſur les précédents événements, les » troupes qui ſont dans Rome, où elles ne s'occupent que » de plaiſirs, ſans vouloir même entendre parler de guerre, » diſpoſeront de l'Empire ſelon leur fantaiſie, & le donneront à » celui dont elles eſpéreront recevoir de plus grandes largeſſes, » & nous qui eſſuyons tant de rudes travaux, & qui avons » blanchi ſous le caſque, nous aurons toujours la lâcheté » de ſouffrir qu'elles uſurpent ce droit ? n'avons-nous pas un » Chef infiniment plus digne d'être élevé à la ſuprême auto-

(*a*) Nous croyons devoir rapporter le commencement de la guerre des Juifs à l'année de J. C. ſoixante-ſix. Nous ſuivons en cela le P. Pagi & M. de Tillemont ; & nous croyons avec ces ſçavans, que Veſpaſien étoit maître en ſoixante-huit de toute la Judée, excepté d'Hérodium, de Macheronte & de Maſſada. Ce n'eſt pas le ſentiment de Baronius & de quelques autres ſçavants Cronologiſtes. M. Baſnage balance les raiſons de l'un & de l'autre ſentiment ; mais quoiqu'il ne prenne pas de parti, il témoigne cependant plus de penchant pour celui de Baronius. *Tillem. Ruin. Juifs Note* 22. *Annal. Polit. Eccleſ. pag.* 763.

rité ?

» rité? Devons-nous laiſſer échapper une occaſion auſſi favo-
» rable que celle qui ſe préſente aujourd'hui de nous montrer
» reconnoiſſants de l'affection qu'il a pour nous? Nos ſuf-
» frages pour Veſpaſien ne ſont-ils donc pas d'un plus grand
» poids que ne doivent l'être ceux des troupes d'Allemagne
» pour Vitellius, & Veſpaſien ne mérite-t'il pas infiniment
» mieux l'empire que l'indigne uſurpateur qu'elles ont me-
» nés dans Rome? les guerres que nous avons ſoutenues
» ne ſont-elles pas de toute une autre conſidération, & les
» actions par leſquelles nous nous ſommes ſignalés, d'un tout
» autre éclat que tout ce dont pourroient ſe vanter les légions
» d'Allemagne? Le Sénat & le Peuple Romain pourront-ils
» jamais ſouffrir la vie licencieuſe de Vitellius? la préfére-
» ront-ils aux mœurs réglées & auſtères de Veſpaſien? leur
» choix ſe fixera-t'il ſur un Tyran cruel, plutôt que ſur un
» ancien Général, ſage & plein de douceur, ſur un homme
» ſans enfants, plutôt que ſur un bon pere de famille. Rien
» ne pouvant mieux maintenir la paix dans les Etats que
» les vertus des Princes, ſi dans le nombre de ces vertus on
» fait ſur-tout état de l'expérience que donne la maturité de
» l'âge, ou de la vigueur de la jeuneſſe, quels hommes dans
» l'Empire peuvent être jugés plus dignes d'être élevés au
» ſouverain commandement que Veſpaſien ou Tite? Déclarons-
» nous pour le pere ou pour le fils, & nos ſuffrages ſeront
» ſoutenus non-ſeulement par trois légions, mais par les trou-
» pes des Rois alliés; tout l'Orient appuyera notre choix, &
» dans l'Occident tous ceux qui n'ont rien à craindre de Vi-
» tellius; ils trouveront de grands ſecours en Italie, Veſpaſien
» y a un frere & un autre fils; ce fils attirera dans ſon parti
» beaucoup de jeune nobleſſe, & ſon frere eſt actuellement Pre-
» fet de Rome, charge conſidérable, & par laquelle on eſt
» à portée de ſervir très-utilement quelqu'un qui ſe trouve ap-
» pellé à l'Empire: ne différons donc point à nous décider,
» le Sénat pourroit nous prévenir & déférer cet honneur à
» celui que des ſoldats dont le devoir eſt de veiller à la con-
» ſervation de l'Empire, devroient avoir honte de n'y avoir
» point encore élevé.

IV. Tel étoit le ſujet des diſcours que tenoient entr'eux, ces gens de guerre diſtribués par pelotons; mais ils ſe fortifierent ſi bien dans ce ſentiment, que bien-tôt réunis tous en-

L'Armée de Judée proclame Veſpaſien Empereur.

ſemble, & formés en corps d'armée, ils proclamerent Veſpaſien Empereur, le conjurant d'accepter cette dignité, & de ſe charger du ſoin de ſauver l'Empire du peril qui le menaçoit. Veſpaſien prenoit depuis long-temps un vif intérêt à tout ce qui pouvoit contribuer au bien public, mais encore qu'il ne pût ſe diſſimuler que ſes grandes actions le rendoient digne du thrône; il n'avoit jamais ambitionné d'y monter; la tranquillité d'une vie privée lui avoit toujours paru préférable à l'éclat trop dangereux de la grandeur ſuprême, ainſi il refuſa de ſe prêter au vœu de ſes troupes; mais ce refus ne fit qu'irriter l'ardeur de leur déſir: elles l'entourerent l'épée à la main, & le menacerent de le tuer s'il ne ſe laiſſoit vaincre; il crut enfin, non ſans témoigner encore beaucoup de répugnance, devoir céder à des inſtances ſi preſſantes, & conſentit à être ſalué Empereur par ſon armée.

V. Mucien (*a*), les autres Officiers & toute l'armée preſſerent alors Veſpaſien d'aller prendre poſſeſſion de l'Empire, & de les mener contre quiconque oſeroit le lui diſputer; mais il crut devoir commencer par s'aſſurer d'Alexandrie, perſuadé que l'Egypte étant une des plus conſidérables parties de l'Empire, à cauſe de la grande quantité de grains que Rome en tiroit, dès qu'il auroit mis ce puiſſant Etat dans ſon parti, il ne ſeroit pas difficile de réduire Vitellius dans le cas où il prétendroit ſe maintenir ſur le trône par la force, parce qu'il n'y avoit point de doute à faire qu'on ne ſe réſolût plutôt à le chaſſer, que de courir les riſques d'une famine par la privation des bleds de l'Egypte. Veſpaſien vouloit d'ailleurs engager deux légions qui étoient à Alexandrie à ſe déclarer en ſa faveur. Enfin il conſidéroit cet Etat comme une puiſſante reſſource contre les coups imprévus de la fortune, car l'accès en eſt difficile du côté de la terre, & il manque de ports du côté de la mer (*b*), il eſt couvert au couchant par les deſerts de la Libie, il l'eſt au midi par Syene (*c*), qui le ſépare de l'Ethiopie & par les cataractes impénétrables du Nil. La Mer Rouge qui s'etend juſqu'à la ville de Coptus, le borne à l'orient

Deſcription de l'Egypte.

(*a*) Καὶ ὁ Μουκιανὸς ἰσχυρῶς προσίκετο. *Dion. liv. 65. pag. 736. d. e.*

(*b*) *Voyez* Remarque IX.

(*c*) Eſſené qui eſt la Syene des Anciens, & qui paſſe par la capitale de la haute Egypte, n'eſt à proprement parler qu'un gros bourg ſitué ſous le Tropique. *Deſcription de l'Egypte par M. Maillet, pag.* 303.

& au ſeptentrion ; les terres qui s'étendent juſqu'en Syrie, & juſqu'à ce qu'on appelle la Mer d'Egypte qui n'a point de port, lui ſervent de remparts ; ainſi cet Etat eſt de ſa nature extrêmement fortifié de toutes parts ; de Peluſe à Syene, on compte deux mille ſtades, & de Plinthine juſqu'à Peluſe, le trajet eſt de trois mille ſix cents. Le Nil eſt navigable juſqu'à la ville nommée Eléphantine ; ſes cataractes, dont nous avons parlé ; ne permettent point de paſſer au-delà. L'entrée du port d'Alexandrie eſt très-difficile, lors même que la mer eſt tranquille ; outre qu'elle eſt étroite, les rochers qui y ſont cachés ſous les eaux, leur font néceſſairement quitter la route directe ; la gauche en eſt embraſſée & défendue par de fortes jettées qu'on y a fait conſtruire ; la droite l'eſt naturellement par l'Iſle de Pharos (*a*) ; on a bâti dans cette Iſle une très-haute tour, ſur laquelle on entretient un feu continuel, dont la clarté s'étend juſqu'à trois cents ſtades, pour avertir les vaiſſeaux de reſter au large & de ne point affronter ſans précaution le péril des approches de ce port. Cette petite Iſle eſt entourée de maſſifs très épais, faits de main d'hommes, contre leſquels les flots de la mer venant ſe briſer, ils ſe jettent ſur d'autres que de ſemblables obſtacles renvoyent du côté oppoſé, de ſorte que s'élevant les uns ſur les autres, ils retreſſiſſent encore l'entrée du port & la rendent très périlleuſe ; cependant les vaiſſeaux qui y entrent y ſont en très grande ſûreté ; il a trente ſtades d'étendue : on y apporte tout ce qui peut manquer à l'Egypte, pour en faire le plus riche & le plus heureux Royaume de la terre, & on en tire le ſuperflu des abondantes richeſſes de ſon crû, pour les répandre dans toutes les parties du monde.

VI. Il n'y a nul lieu de s'étonner que Veſpaſien, pour affermir ſon autorité, deſirât de ſe rendre maître de l'Egypte ; dans cette vuë, il écrivit à Tibere Alexandre qui en étoit Gouverneur, « que ſon armée venoit de l'élever à l'Empire avec » tant de zéle & d'affection, qu'il ſe trouvoit contraint de cé- » der à ſon empreſſement, mais qu'il comptoit ſur lui pour » l'aider à ſoutenir dignement un ſi peſant fardeau ». Auſſi-tôt qu'Alexandre eut reçu cette lettre, il aſſembla les légions & le Peuple, & leur fit prêter ſerment au nom de ce nouvel Em-

(*a*) *Voyez* Deſcription de la ville d'Alexandrie &c. par M. Bonami, Mem. Academ. Inſcript. tom. 9. pag. 416. Strabon, liv. 17. pag. 1142.

pereur. Le Peuple & les gens de guerre s'y porterent avec beaucoup de joie. Les brillantes actions par leſquelles Veſpaſien s'étoit diſtingué lorſqu'il commandoit dans leur voiſinage, leur avoit donné une haute idée de ſon mérite. Alexandre ayant ainſi répondu aux marques de confiance que lui donnoit Veſpaſien, & fait tout ce qui dépendoit de lui pour lui aſſurer l'Empire, s'occupa du ſoin de faire tout préparer pour recevoir ce Prince. Le bruit de ſon élection ſe répandit dans tout l'Orient avec une promptitude incroyable ; les Couriers qui en apportoient la nouvelle étoient amplement récompenſés ; le jour qu'ils arrivoient étoit célebré dans chaque ville comme un jour de fête, & il n'y en eut aucune où l'on n'offrit des ſacrifices pour la proſpérité de ſon regne. Les légions qui étoient dans la Méſie & dans la Pannonie, & qui s'étoient révoltées peu auparavant contre Vitellius, prêterent avec de grandes démonſtrations de joie ſerment de ſoutenir l'élection de Veſpaſien. Ce Prince partit de Céſarée pour ſe rendre à Berite (*a*) ; il y trouva des députés de Syrie & de pluſieurs autres provinces qui venoient lui préſenter au nom de toutes les villes des couronnes & des actes ſolemnels, par leſquels elles déclaroient qu'elles le reconnoiſſoient pour Empereur. Mucien qui commandoit dans la Province, s'y étoit auſſi rendu, pour l'aſſurer de l'affection des Peuples & des temoignagnes de joie dont ils avoient accompagné les ſerments qu'ils avoient prêté de le reconnoître pour Empereur.

Veſpaſien conférе à Berite avec Mucien.

VII. Veſpaſien voyant que tout lui réuſſiſſoit de telle ſorte ſuivant ſes deſſeins, que la plus grande partie de l'Empire ſe déclaroit en ſa faveur, commença à penſer qu'il ne devoit attribuer ſon avénement au trône, qu'à une conduite particuliere de la Providence de Dieu qui l'avoit deſtiné à devenir le maître ſouverain de l'univers ; il ſe ſouvint alors de différents ſignes (*b*) qui lui avoient annoncé cette future grandeur, &

(*a*) « Lorſqu'il fut revenu de Céſarée » à Berite, &c. « M. d'Andilly. Cette Traduction ſuppoſe que c'eſt ici le ſecond voyage que Veſpaſien fit a Bérite, & on n'en trouve aucune trace dans Joſeph, outre que παλιν ne ſignifie pas retourner. *Conſilium de ſumma rerum Beriti habitum.* Tacit. hiſt. liv. 2.

(*b*) Suetone rapporte que Veſpaſien ayant conſulté le Dieu du Carmel, il lui fut répondu que ce qu'il rouloit dans l'eſprit, quelque grand qu'il fût, réuſſiroit. Un Sçavant qui a donné au Public un Traité de l'autel extérieur du ſecond Temple, croit que l'autel que le Prophéte Elie éleva ſur cette montagne, fut la cauſe innocente du culte peut être ſuperſtitieux, certainement défendu par la loi de Moyſe qu'on y rendit dans la ſuite à Dieu. *De ara exter. Templi 2. exercitat. Auct. Joh. Jacobo Cramero. Lugd. Batav. 1697.*

ſur tout que Joſeph la lui avoit prédite, & n'avoit pas craint, même du vivant de Néron, de le ſaluer Empereur. Etonné lui-même de ce qu'il l'avoit juſques-là toujours retenu priſonnier, il aſſembla Mucien, les autres Officiers & ſes amis particuliers; » il leur vanta l'extrême valeur de Joſeph, leur rap-
» pella les rudes & pénibles travaux qu'il leur avoit fait eſſuyer
» à Jotapat, dont ſon habileté avoit ſeule fait durer ſi long-
» temps le ſiége, & fit beaucoup valoir les prédictions qu'il
» lui avoit faites; prédictions qu'il avoit à la vérité lui-même
» regardées comme une flatterie que la crainte & l'eſpérance
» avoient pu lui faire inventer, mais dont le temps & une
» ſuite d'événemens lui avoient depuis fait connoître la vé-
» rité & l'inſpiration. Enfin il ajouta qu'il lui paroiſſoit indé-
» cent de tenir dans les fers, & de traiter comme captif un
» homme par le miniſtére duquel Dieu lui avoit fait annon-
» cer qu'il ſeroit Empereur, & ayant en même temps fait ve-
nir Joſeph, il le mit en liberté. Un témoignage ſi frappant de reconnoiſſance donné à un étranger, fit concevoir à tous les Officiers des idées bien flatteuſes de celle qu'ils pouvoient attendre de leurs ſervices, & Tite qui étoit préſent, dit à ſon pere » qu'il lui ſembleroit juſte d'ajouter à la grace qu'il fai-
» ſoit à Joſeph de le décharger de ſes chaînes, celle d'effacer l'op-
» probre de les avoir portées, & de le mettre par ce moyen au
» même état où il étoit avant d'avoir été vaincu & mis en
» captivité, ce qui ne pouvoit ſe faire qu'en les briſant, ainſi
» qu'on le pratique à l'égard de ceux qui ont été mis injuſte-
» ment dans les fers. Veſpaſien approuva cet avis, & un particulier s'étant avancé, les briſa à coups de haches; ainſi Joſeph reçut pour récompenſe de ſa prédiction l'honneur que lui fit Veſpaſien de le reconnoître pour un homme vrai, & qui en ce qu'il diſoit de l'avenir méritoit d'être cru.

Veſpaſien fait rompre les fers de Joſeph.

(a) *Unus è nobilibus captivis Joſephus, cùm conjiceretur in vincula conſtantiſſime aſſeveravit fore ut ab eodem brevi ſolveretur, verum jam imperatore.* Sueton. Veſpaſ. num. 5. Dion rapporte le même fait. Liv. 66. pag. 745. a b. Tacite rapporte que Veſpaſien étant allé ſacrifier ſur le Mont-Carmel, le Prêtre du lieu, nommé *Baſilide*, lui dit: *Quidquid eſt Veſpaſiane quod paras, ſeu domum exſtruere, ſeu prolatare agros, ſive ampliora ſervitia, datur tibi magna ſedes, ingentes termini, multùm hominum.* Hiſt. liv. 2. num. 79.

CHAPITRE XI.

I. APRE'S que Veſpaſien eut répondu aux députés des Provinces, & ſuivant la connoiſſance qu'il avoit de leur mérite, donné à chacun l'emploi dont il le jugea digne; il alla à Antioche. Réſolu d'abord de ſe rendre à Alexandrie; il jugea enſuite, par refléxion, devoir plutôt porter ſes ſoins à ce qui ſe paſſoit dans Rome; il étoit aſſuré d'Alexandrie, & tout y étoit en l'état qu'il pouvoit deſirer; il pouvoit au contraire y avoir du partage dans Rome à cauſe de Vitellius. Il y envoya donc Mucien avec un gros corps de cavalerie & d'infanterie. Comme l'hyver étoit dans toute ſa force, ce Général ne jugea pas devoir s'expoſer aux périls de la mer, il prit avec ſon armée la route de terre par la Cappadoce & la Phrygie.

Mucien va à Rome combattre Vitellius.

II. Cependant Antonius Primus qui commandoit en Méſie; s'étant mis à la tête de la troiſiéme légion qui y étoit, ſe preſſoit d'aller combattre Vitellius qui envoya à ſa rencontre Cecinna avec de grandes forces. La bataille qu'il avoit remportée ſur Othon lui avoit mérité toute ſa confiance. Cecinna partit de Rome, & ſe rendit promptement à Crémone. Antonius Primus étoit aux environs de cette ville, qui eſt de la Gaule Ciſalpine, ſur les confins d'Italie. La vuë des grandes forces de Primus & le bel ordre de ſon armée firent craindre à Cecinna d'engager une action; mais perſuadé qu'il y auroit du danger à ſe retirer, il ſongea à traiter avec Primus. Il aſſembla ſes Officiers, & tacha de les engager à paſſer de ſon côté, en leur repréſentant « que Veſpaſien étoit de beaucoup ſupérieur en forces à Vi-» tellius, que le premier ayant toute l'autorité & la puiſſance » d'un Empereur, & le ſecond n'en ayant que le nom, il étoit » de leur intérêt de ſe faire un merite de la néceſſité; qu'é-» tant preſque certains d'être défaits, il étoit d'autant plus » prudent d'éviter ce malheur, que Veſpaſien pouvoit ſans » eux ſoumettre quelques provinces qui ne le reconnoiſſoient » pas encore, & que quelque attachés qu'ils demeuraſſent à » Vitellius, il ne pourroit jamais conſerver celles qui lui pa-» roiſſoient ſoumiſes.

III. Cecinna ayant par ces raiſons & quelques autres qu'il y ajouta perſuadé les Officiers, paſſa avec ſes troupes dans le camp de Primus; mais la crainte d'être punies par Vitellius, s'il demeuroit poſſeſſeur de l'Empire, pour lui avoir manqué de fidélité, les ſaiſit la nuit; touchés de repentir, les ſoldats de cette armée coururent ſur Cecinna l'épée à la main, & l'euſſent tué, ſi les Officiers ne ſe fuſſent jettés à genoux devant eux, & ne les euſſent ſuppliés de ne point attenter à ſa vie; mais l'ayant lié comme un traître, ils prirent le parti de l'envoyer à Vitellius. Primus informé de ce qui ſe paſſoit, fit prendre les armes à ſes troupes, & marcha contr'eux, comme contre des déſerteurs; ils firent peu de réſiſtance, & forcés de reculer, ils tacherent de gagner Crémone; mais Primus leur en fit couper l'entrée par ſa cavalerie, & en ayant enveloppé un gros corps, il le défit, entra dans la ville avec les fuyards qu'il pourſuivoit, & l'abandonna au pillage. Il y périt beaucoup de Marchands étrangers, un grand nombre d'habitans, & trente mille deux cents hommes de l'armée de Vitellius (*a*). Primus en perdit quatre mille cinq cents des troupes qu'il avoit amenées de Méſie. Il donna la liberté à Cecinna, & l'envoya porter à Veſpaſien la nouvelle de cette victoire. Veſpaſien le reçut avec bonté, & tacha d'effacer par les honneurs qu'il lui rendit, & auxquels il ne s'étoit point attendu, ce que ſa trahiſon pouvoit avoir de honteux & de flétriſſant.

Les troupes que Cecinna paroiſſoit avoir engagées à reconnoître Veſpaſien pour Empereur, ſe revoltent & le lient.

Antonius Primus défait les troupes de Vitellius.

IV. On apprit dans Rome qu'Antonius Primus étoit ſur le point d'y arriver; cette nouvelle ranima le courage de Sabinus, il ſe mit à la tête des troupes qui font durant la nuit la garde dans la ville, & s'empara du Capitole. Pluſieurs perſonnes des plus qualifiées furent l'y trouver dès le point du jour, & entr'autres ſon neveu Domitien, en qui plus qu'en tout autre on fondoit l'eſpérance d'une victoire aſſurée (*b*). Vitellius étoit moins inquiet de ce qu'on publioit de la prochaine arrivée de Primus, qu'il n'étoit irrité contre Sabinus & contre tous ceux

(*a*) Dion fait monter le nombre à cinquante mille, mais il paroît compter les bourgeois de Cremone, & les ſoldats qui furent tués dans le combat des deux côtés. *Liv. 65. pag. 748. d. e.*

(*b*) Flatterie honteuſe. Un jeune homme ſans expérience, ſans charge, pouvoit-il donner de plus grandes eſpérances de vaincre que le Prefet de Rome & que quelques Sénateurs qui s'étoient déclarés pour Veſpaſien.

qui l'avoient ſuivi dans le Capitole. Naturellement cruel & altéré du ſang de la Nobleſſe, il les envoya attaquer par les troupes qu'il avoit auprès de lui. L'action fut vive de part & d'autre, mais les Allemands qui étoient ſupérieurs en nombre, ſe rendirent enfin maîtres de la coline. Ce fut par une eſpéce de miracle que Domitien & quelques autres des plus conſidérables ſe ſauverent ; le reſte fut défait, & Sabinus fut mené à Vitellius qui le fit tuer ſur l'heure. Ses troupes pillerent le Capitole, & y mirent le feu. Primus arriva le lendemain, & entra avec impétuoſité dans Rome avec ſon armée. Les troupes de Vitellius vinrent à ſa rencontre ; le combat s'engagea en trois différens endroits de la ville, & par-tout les troupes de Vitellius furent défaites. Vitellius ſortit yvre de ſon palais, où ce jour-là il avoit ſi peu mis de bornes à l'exceſſive bonne chere à laquelle il avoit coutume de ſe livrer, qu'on eût dit qu'il préſſentoit que c'étoit la derniére occaſion qu'il auroit de ſatisfaire ſa gourmandiſe. La populace s'en ſaiſit, le traîna juſqu'au milieu de la ville, & après lui avoir fait les plus indignes outrages, elle l'y égorgea. Je ne crois pas que ſi ſon regne, qui ne fut que de huit mois & cinq jours, eut duré plus long-temps, les richeſſes immenſes de l'Empire euſſent pû ſuffire aux prodigieuſes dépenſes qu'occaſionnoient ſes débauches. Le nombre des autres morts paſſa cinquante mille ; cet évenement arriva le trois Décembre (*a*). Mucien entra dans Rome le jour ſuivant avec ſes troupes, & fit ceſſer le carnage ; car celles de Primus pilloient encore les maiſons, tuoient les ſoldats de Vitellius qu'elles y trouvoient, &, dans la fureur dont ils étoient animés, beaucoup des habitans, ſur le ſimple ſoupçon qu'ils avoient été attachés à ſon parti. Il préſenta enſuite Domitien au Peuple, & le déclara revêtu de toute l'autorité juſqu'à l'arrivée de Veſpaſien Le Peuple alors délivré de tout objet de crainte, proclama Veſpaſien Empereur

(*a*) Ce grand évenement arriva le troiſiéme jour d'Octobre. M. d'Andilly. L'erreur de l'élégant Traducteur lui eſt commune avec le Cardinal Baronius ; car le ſçavant Annalyſte avoit accuſé Joſeph d'avoir rapporté la mort de Vitellius au 3. Octobre, & il lui avoit oppoſé Tacite qui la met en Décembre. S. Gelénius eſt probablement l'auteur de la méptiſe ; car il a cru que le mois Apellæus répondoit au mois d'Octobre, & c'eſt à celui de Décembre qu'il répond. M. de Tillemont croit qu'il faut lire vingt-troiſiéme au lieu de troiſiéme Ce que Tacite dit que l'armée de Veſpaſien célébroit les Saturnales à Otrioli, juſtifie ſa conjecture ; cette fête commençant le dix-ſept Septembre, & Vitellius n'ayant été tué qu'après. *Voyez Baſnage. Annal. Polit. Eccleſ. pag.* 766.

avec

avec de grandes acclamations, & témoigna par des fêtes, qu'il n'étoit pas moins ſatisfait de ſon élévation, que de la chûte précipitée de Vitellius.

V. Veſpaſien reçut les nouvelles de ces heureux ſuccès à Alexandrie. Cette ville, la plus grande de l'univers après Rome a néanmoins quelquefois peine à contenir le nombre de ſes habitans. Il y étoit arrivé de toutes les parties du monde des députés pour féliciter Veſpaſien ſur ſon glorieux avenement au trône de l'Empire. Voyant donc ſon autorité ſi bien affermie, & les affaires de Rome dans une ſituation plus tranquille même qu'il ne l'avoit eſpéré, il crut devoir porter toute ſon attention ſur ce qu'il reſtoit à faire pour achever de réduire la Judée; ainſi dans le même temps qu'il ſe preſſoit de donner ordre à toutes choſes dans Alexandrie, parce que l'hiver étant fini, il ſouhaitoit profiter du printems pour ſe rendre en Italie, il envoya ſon fils Tite avec des troupes d'élite faire le ſiége de Jéruſalem. Tite alla par terre à Nicopolis, qui eſt éloignée de vingt ſtades d'Alexandrie; il s'y embarqua ſur le Nil avec ſes troupes dans de longs vaiſſeaux, deſcendit ce fleuve le long du rivage appellé *Mendeſius* juſqu'à la ville de Thimée, d'où il alla par terre à la petite ville de Tanis, où il ſejourna. Il arriva en deux marches à Héraclée, & de là en une marche à Péluſe; il y fit repoſer ſon armée deux jours, & paſſa le troiſiéme les embouchures du Nil. Après une marche d'un jour dans le déſert, il campa auprès du Temple de Jupiter Caſius. Il ſe rendit enſuite à Oſtracine, pays dont les habitans n'ont d'autre eau que celle qu'ils font venir d'ailleurs. Il gagna enſuite Rinocolure, d'où il ſe rendit en quatre journées à Raphia, qui eſt la premiére ville de Syrie (*a*). Il fit un cinquiéme campement à Baza, d'où il alla à Aſcalon, de là à Jamnia, & enfin à Joppé, d'où il ſe rendit à Céſarée, où il avoit deſſein de choiſir encore quelques troupes, pour les joindre à celles que Veſpaſien lui avoit données.

Veſpaſien part pour Rome, & envoye Tite faire le ſiége de Jéruſalem.

(*a*) Qu'on trouve en ſortant d'Egypte.

HISTOIRE
DE LA GUERRE DES JUIFS
CONTRE LES ROMAINS.
LIVRE QUATRIEME.
REMARQUES.

REMARQUE I.

Sur l'endroit juſqu'où s'étend le lac Semechon.

LE Grec dit dans toutes les Editions que nous avons de Joſeph, que c'étoit Daphné où le lac Sémechon finiſſoit. (*a*) M Reland (*b*) eſt le premier qui ait conjecturé qu'il falloit lire *Dane*, au lieu de *Daphné*. La conjecture eſt ſi vraiſemblable, que je n'ai pas fait difficulté de la ſuivre dans la traduction de cet endroit. A la remarque que fait ce Sçavant pour juſtifier ſa conjecture, que le lac Semechon s'étend juſqu'au pays de Dan, où eſt la fontaine ou la ſource d'où le Jourdain paroît premierement ſortir, à cette remarque, dis-je, j'ajoûte ce que Joſeph dit une ligne plus bas, » où » ſont les fontaines, qui après avoir » nourri ce qu'on appelle le petit » Jourdain ſous le temple du bœuf » d'or, le conduit dans le grand. « Ce temple du bœuf d'or eſt bien vrai-ſemblablement celui d'un des veaux d'or que Jeroboam fit mettre à Dan (*c*). Le Sçavant Interprète de l'Ecriture (*d*) a pu ne pas remarquer que le Texte de Joſeph étoit altéré, & traduire avec M. d'Andilly *juſques à Daphné*, mais ſans ajoûter » qui eſt un lieu délicieux à cauſe

(*a*) Μέχρι Δάφνης χωρίου.
(*b*) Paleſt. illuſt. pag. 163.
(*c*) Rois. liv. 3. chap. 12. ℣. 29.
(*d*) D. Calmet. *Joſué, chap.* 1. ℣. 2. Il le corrige dans ſon Dictionnaire de la Bible. *Veau. pag.* 456.

» des ſources qui lui ont fait don-
» ner le nom de Daphné à l'imi-
» tation de celui d'Antioche. « Car Joſeph n'en dit pas tant. Ce ne fut pas à cauſe de ſes belles eaux qu'on appella le fameux fauxbourg d'Antioche Daphné, mais à cauſe de la grande quantité de lauriers qui étoient dans ſon bois ſacré, ou à cauſe que, ſelon la fable, Daphné, fille du fleuve Ladone y avoit été changée en lautier. Sozomene. Liv. 15. chap. 19. On trouve au verſet onze du Chapitre trente quatre du Livre des Nombres une fontaine *Daphnim*, mais l'Hébreu & le Grec n'ont que fontaine.

REMARQUE II.

Sur le ſurnom du ſcelérat qui égorgea Antipas, Levias Sophas.

L'Endroit où Joſeph parle du ſurnom de Jean eſt corrompu. C'eſt l'ordinaire de ceux dans leſquels il rapporte quelques mots Hébreux. M. d'Andilly s'eſt contenté de le traduire » nommé Jean, autrement » Dorcas. « Mais outre que le Grec n'a rien qui réponde à *autrement*, l'élégant traducteur n'a point rendu παῖς κατὰ τὴν ἐπιχώριον γλῶτταν. Il s'appelloit dans la langue du pays, le Fils du Daim. M. Havercamp qui s'eſt également apperçu que cela ne faiſoit point de ſens, a cru que pour y en trouver, il ſuffiſoit de ſuppléer *ſi interpretere*. Il » s'appelloit le fils » du Daim dans la langue du pays » ſi vous interprétez. « (a) mais quoi qu'il en ſoit de ce ſens, ce n'eſt pas, ce ſemble, celui de Joſeph. Après avoir dit que ce ſcélérat étoit toujours prêt à commettre des meurtres, il ajoûte le ſurnom qu'on lui avoit donné, & il doit marquer naturellement la malheureuſe inclination qu'il avoit à répandre le ſang. Quelle liaiſon entre cette inclination meurtriére & le nom de fils du Daim, qu'on lui donne dans les traductions de Joſeph?

Quelques manuſcrits portent ταβιθὰ, & c'eſt cette mauvaiſe leçon, reſte informe de la bonne, qui a probablement fait naître l'idée de *fils du Daim*. On trouvoit dans les actes des Apôtres (b) que ταβιθὰ ſignifie δορκὰς Daim, on en a conclu que ταβιθὰ avoit le même ſens, & pour ne laiſſer aucun doute, on lui a ſubſtitué δορκάδος παῖς. Si ταβιθὰ a fait naître ce mauvais ſens, ce mot peut ſervir à découvrir la véritable leçon. Joſeph diſoit bien vrai-ſemblablement qu'on appelloit ce ſélérat en Hébreu בן דמא ou בן דמי, le fils du ſang, mais les Copiſtes, qui ne ſçavoient point cette langue, ont tellement défiguré ces mots, que ſi ce qui précede ne le demandoit pas, il ſeroit impoſſible de les découvrir dans ταβιθὰ. Quelque peu de reſſemblance qu'aient enſemble *bendam* & *tabetha*; il eſt certain que les Copiſtes en ont confondu qui n'en avoient pas davantage lorſqu'ils ont tranſcrit des mots d'une langue qu'ils n'entendoient pas. Si dans le manuſcrit ſur lequel ceux qui ont cette leçon ont été copiés, δυνδαμα étoit à moitié effacé, de

(a) *Hic lingua patria, ſi interpretere, Damæ filius vocatur.*
(b) Chap. pag. 9. ℣. 17.

maniere qu'il n'eût de liſible que ces quatre lettres βιθα, les Copiſtes qui n'y entendoient rien, ont pu ſuppléer mal à propos τα & tranſcrire ταβιθα, qui fait un ſens en général, mais qui ne convient pas ici. Cette ſuppoſition rend la conjecture plus vrai-ſemblable. Car en retranchant le τα ſuppléé, en ſuppléant deux lettres, β & ν, & en changeant θ en δ, on a βνδαμα, le fils du ſang.

REMARQUE III.

Sur ce qu'on fait dire à Joſeph que les Zélateurs établirent pluſieurs Grands-Prêtres.

MONSIEUR de Tillemont trouvoit beaucoup de difficulté dans ce que Joſeph *dit des Pontifes établis par les Zélateurs.* Il paroît en effet dire qu'ils créerent pluſieurs Grands-Prêtres, mais il eſt certain par la ſuite qu'ils ne conférerent cette grande dignité qu'à Phannias. On peut voir ce que ce Sçavant dit dans ſa Note vingt-huitiéme ſur la ruine des Juifs pour lever cette difficulté, mais il ne paroît pas autrement content des différentes ſolutions qu'il propoſe. Et en effet, je ne vois pas qu'on puiſſe concilier Joſeph avec lui-même dans l'état où eſt ſon Texte. L'Empereur Claude, en donnant à Hérode, Roi de Calcide, l'intendance du Temple, & le droit de nommer les ſouverains Pontifes, ne lui donnoit pas celui d'en nommer pluſieurs à la fois, & ce Prince ni ſon ſucceſſeur ne l'ont jamais fait.... τὴν τῶν ἀρχιερέων χειροτονίαν. *Antiq. Juiv. liv.* 20. *init.*

Les vues des Zélateurs étoient d'avoir un Grand-Prêtre qui leur fût redevable de ſon élévation, & dont l'obſcurité & le peu d'autorité ne le miſſent pas en état de les croiſer dans leurs déſordres. Ce n'eût pas été prendre le moyen de ſe procurer ce qu'ils ſouhaitoient, que de faire jetter le ſort ſur les vingt-quatre familles Sacerdotales. Car il eût pu tomber ſur un ſujet qui, par ſon crédit & ſes grandes qualités eût été en état de les châtier de tous les crimes qu'ils avoient commis & qu'ils ne ceſſoient de commettre. Pour cet effet ils commencerent par écarter toutes les familles Sacerdotales dans leſquelles il y avoit des ſujets capables de ruiner leurs projets, & ils en choiſirent une enſuite ſi obſcure & ſi inconnue, qu'aucun de ceux qui en étoient ne pouvoit leur faire ombrage.

Les Zélateurs ne créerent pas pluſieurs Grands-Prêtres : cela eſt certain par ce que Joſeph dit dans la ſuite, comme on vient de le remarquer. C'eût été une infraction manifeſte de la loi, & comme il ne les ménage nullement, il n'eût pas manqué de le leur reprocher. Ce ne fut pas auſſi une élection des chefs des familles ſacerdotales que ces ſcélérats firent par le ſort, comme M. de Tillemont avoit quelque inclination à le croire ; car rien ne donne lieu, dans le récit de l'Hiſtorien Juif, de le penſer. Il eût fallu dépoſer ceux qui l'étoient, & on n'a point d'exemple qu'on l'ait jamais fait. Ni l'Ecriture, ni Joſeph ne nous apprennent rien des avantages que la qualité de Chef de famille ſacerdotale pouvoit procurer à ceux qui l'étoient, & on ne voit pas que dans les différents événemens qui ſont arrivés depuis le retour de la captivité, juſ-

qu'à la ruine de Jéruſalem, ils y paroiſſent d'une maniére à ſe diſtinguer des ſimples Prêtres. On n'a pas lieu auſſi de ſuppoſer que les Zélateurs aient voulu augmenter le nombre de leurs ennemis en les dépoſant, lorſqu'on ne voit pas quel avantage eût pû leur procurer une violence ſi odieuſe. Ainſi pour concilier Joſeph avec lui-même, & lui ſauver une contradiction dans laquelle je n'oſerois l'accuſer d'être tombé en ſi peu de lignes, il faut rétablir ſon texte dans l'état où je crois qu'il l'avoit mis. En liſant ἄσημα & ἀγενῆ à la place d'ἀσήμους & d'ἀγενεῖς, il dira que les Zélateurs après avoir écarté les familles ſacerdotales qui donnoient par ſucceſſion des Grands-Prêtres à la Nation, ils leur en ſubſtituerent d'obſcures, d'inconnues en quelque ſorte & ſans conſidération. On ſent qu'il manque quelque choſe & peu de juſteſſe dans le ſens qu'on prête ordinairement à Joſeph. Après avoir rapporté que les Zélateurs écarterent les anciennes familles, on attend qu'il apprenne quelle fut celle ſur laquelle ils jetterent le ſort. Celui qu'on propoſe, remplit ſur cela l'attente du Lecteur, & eſt bien lié avec ce qui précéde.

REMARQUE IV.

Sur la maniére dont quelques-uns des Zélateurs ſortirent du Temple, & ouvrirent les portes de la ville aux Iduméens.

» LEs Zélateurs ſcierent avec les » ſcies du Temple les verrouils » & les gonds des portes.» [M. d'Andilly.] Les verroux d'une porte ſont de fer ou de cuivre, & l'inſtrument que nous appellons *ſcie*, ne peut ſcier ni l'un ni l'autre. Joſeph ne parle point de gonds; & en effet, quand on a fait ſauter les verroux d'une porte, on n'a pas beſoin d'en ſcier les gonds pour l'ouvrir. La ſignification ordinaire, & la ſeule, je crois, qu'ait le terme (*a*) que Joſeph emploie pour exprimer ce dont les Zélateurs ſe ſervirent pour ouvrir la porte aux Iduméens, eſt de marquer ce que nous appellons *une ſcie*.... Je doute cependant que ce ſoit celle que Joſeph lui donne ici. Quel que fût cet inſtrument, il dit qu'il étoit à l'uſage des Prêtres; car je crois qu'il faut lire ἱερέων au lieu de ἱερῶν, & πρίονα ou πρίονας au lieu de πριόνων. Je ne me ſouviens pas que Joſeph ſe ſerve du pluriel pour ſignifier les Portiques; & on ne déſigne pas un inſtrument par l'endroit où il eſt, mais par l'uſage qu'on en fait, ou par les perſonnes qui s'en ſervent.

Les Prêtres pouvoient avoir des ſcies dans leur parvis, mais on ne voit pas qu'elles puſſent leur être d'aucun uſage dans les fonctions de leur miniſtére. L'expreſſion ἱερέων πρίονα ſemble indiquer un inſtrument qui leur fût particulier: la ſcie ne l'eſt en aucun point; mais la hache eſt en quelque façon propre aux Victimaires. Il paroît par Enée le Tactique ou le Poliorcetique (*b*) qu'on revêtoit anciennement les barres qui ſervoient à fermer les portes des villes de fer ou d'airain, de peur qu'en les ſciant, on ne les ouvrît à l'ennemi. Si l'on avoit eu la même précaution à Jéruſalem, comme il eſt

(*a*) Πρίων.
(*b*) Pag. 167.

bien vrai-ſemblable, ce ne put être une ſcie dont les Zélateurs ſe ſervirent pour ouvrir les portes aux Iduméens. Ce qu'on ſçait ordinairement moins bien d'une langue, ce ſont les termes propres aux inſtrumens de chaque art, de chaque profeſſion. On peut ſçavoir leur ſignification générale, mais leur ſens particulier, & qui les diſtingue les uns des autres; c'eſt ce qu'on ignore aſſez ſouvent. La langue grecque étoit étrangére à Joſeph, & il put aiſément confondre πρίων ſcie avec πέλεκος hache, parce qu'on ſe ſert de l'un & de l'autre outil pour ſéparer des piéces de bois, quoiqu'ils ne le faſſent pas de la même maniére.

Mais quel que fut cet inſtrument, hache ou ſcie, les Zélateurs ne s'en ſervirent point pour ouvrir les portes du Portique d'Iſraël. Ils en étoient maîtres, & ils les avoient fermées contre le Peuple qui les pourſuivoit, & le reſpect dont Ananus, qui l'animoit, étoit pénétré pour la ſainteté du lieu, l'empêcha d'entreprendre de les forcer (*a*). Comme ils avoient été maîtres de les fermer, ils le furent de les ouvrir à ceux de leur faction qui ſe chargeoient de ſortir ſecrétement du Portique d'Iſraël pour aller ouvrir une des portes de la ville aux Iduméens, & ce ne fut qu'alors qu'ils firent uſage de la hache ou de la ſcie pour couper ou ſcier la barre ou la grande piéce de bois qui la tenoit fermée. Car μοχλὸς ne ſignifie ni gonds ni verroux, mais une grande piéce de bois dont un des bouts entroit dans un trou de la muraille, & l'autre étoit arrêté dans le côté oppoſé de la muraille, parce que les Grecs appellent βάλανος cheville de fer, verroux. *Voyez* Notte de Caſaubon ſur Enée, pag. 1742. Edit. Amſter. 1670.

REMARQUE V.

Les Troupes Romaines ne pénétrerent point dans l'Idumée, proprement dite, pendant que Veſpaſien commanda en Judée.

JE ne trouve rien dans tout ce que dit Joſeph des expéditions de Veſpaſien, qui juſtifie ce qu'il dit ici, qu'il prit deux bourgades ſituées dans le milieu de l'Idumée (*b*) ſi on l'entend de l'Idumée proprement dite, comme on le fait ordinairement; encore moins ce que l'Auteur de l'Hiſtoire des Empereurs juſqu'à Conſtantin, raconte » que Veſ» paſien ſe rendit maître de tout ce » pays «, *L'Idumée. Tome 6. pag.* 319. Car on voit par la ſuite que pour ſe rendre maître de cette province, & y commettre les plus grands déſordres (*c*), Simon n'eut affaire qu'aux Iduméens, ſans qu'on trouve que les Romains s'y ſoient oppoſés. Les expéditions de Céréalis ſe terminerent à prendre Chébron; & Maſſada, Macheronte & Hérodium en furent les bornes du côté de l'Idumée. Car ſoit qu'il n'attaquât pas ces Places, ſoit qu'il ne pût les prendre, elles demeurerent autonomes ou ſous la puiſſance des Sicaires. Simon étoit aux environs, lorſqu'il penſoit à ſe

(*a*) Chap. 3. num. 12.
(*b*) Δύο κώμας, τὰς μεσαιτάτας τῆς Ἰδουμαίας.
(*c*) Chap. 9. num. 9.

rendre maître de l'Idumée. Il y réuſſit par la trahiſon d'un des Généraux de ce Peuple. Pour y pénétrer, il commença par s'emparer de Chébron que Céréalis reprit dans la ſuite. Il y pénétra enſuite, & y commit les déſordres que Joſeph rapporte. Les Troupes Romaines ne pénétrerent donc point dans l'Idumée proprement dite, pendant que Veſpaſien commanda en Judée, puiſque leurs conquêtes de ce côté-là ſe bornérent à la priſe de Chébron.

μέσος ne ſignifie quelquefois qu'*entre deux*, & j'ai cru pendant quelque temps, qu'en lui donnant ici ce ſens, Joſeph vouloit dire que Veſpaſien avoit pris deux bourgades ſituées entre l'Idumée & la Judée. Mais quoique ce ſens ſoit fort bon, outre que cette conjecture ſuppoſe que les copiſtes ont omis ἡ τῆς Ἰουδαίας (*a*), la ſuite fait voir que ce n'eſt pas ce que Joſeph vouloit dire. Simon commença ſes incurſions par l'Acrabatene, & les pouſſa juſques vers la grande Idumée (*b*). M. d'Andilly a traduit *dans la haute Idumée*; mais μεγάλη ne veut pas dire *haute*, (*c*) & Joſeph diſtingue entre *la grande* & *la haute* ou *ſupérieure Idumée*. Il appelle *grande* l'Idumée dans laquelle Simon vouloit pouſſer ſes incurſions, & *haute* celle dans laquelle Céréalis pénétra, & fit le dégat. (*d*) Cet Officier ne pénétra point par-de-là Maſſada, Macheronte & Hérodium. Ces trois places étoient à l'entrée de l'Idumée proprement dite, mais elles n'en étoient pas. Maſſada, la plus avancée des trois, étoit limitrophe de cette province (*e*), mais elle étoit de la Tribu de Juda. Le Grand-Prêtre Simon la prit ſur le Roi Démétrius; mais les Juifs ne poſſédoient rien alors dans l'Idumée. Simon étoit aux environs de ces trois places & d'Engaddi lorſqu'il méditoit la conquête de l'Idumée, comme on vient de le remarquer; mais il n'y pénétra qu'après s'être emparé de Chébron. Ainſi quand Joſeph dit que Veſpaſien ſe rendit maître de deux bourgades ſituées dans le milieu de l'Idumée, il parle de l'Idumée ſupérieure que formoient les villes d'Hérodium, de Maſſada, de Chébron & d'Engaddi, & peut-être quelques autres. Joſeph borne aux pays des montagnes εἰς τὴν ὀρεινὴν les courſes que faiſoit la garniſon que Veſpaſien avoit miſe dans le milieu de l'Idumée; or ce que cet Auteur appelle *le Pays montagneux*, étoit dans la Tribu de Juda; cela paroît par quelques endroits de ſes ouvrages, & en particulier par ce qu'il dit, quelques lignes plus bas (*f*), que pluſieurs des habitans de Jéricho s'enfuirent à l'approche de l'armée Romaine, εἰς τὴν Ἱεροσολύμων ὀρεινὴν, dans les pays montagneux de Jéruſalem. Les Iduméens s'étoient rendu maîtres d'une grande partie de la Tribu de Juda; & Judas Machabée (*g*) fut obligé de fortifier Betſura pour couvrir Jéruſalem contre les incurſions de ce Peuple; car cette Place étoit entre Jéruſalem & Chébron, qui étoit de la Tribu de Juda. C'eſt

(*a*) Guer. des Juifs, Liv. 4. chap. 8. num. 1.

(*b*) Καὶ τὰ μέχρι τῆς μεγάλης Ἰδουμαίας. chap. 9. num. 4. 5

(*c*) *Note de l'Editeur.* Si c'eſt une véritable faute, je l'ai fait faire au P. Gillet; on liſoit *grande* dans ſon manuſcrit, & j'ai laiſſé imprimer *haute*.

(*d*) Ibid num. 9.

(*e*) *Judææ terminus Maſſada caſtellum.* Solin. Liv. 35. ſur la fin.

(*f*) Guer. Juifs, Liv. 4. chap. 8. num. 2.

(*g*) 2. Machab. chap. 6. ℣. 6.

pourquoi après que Joſeph a raconté que Céréalis alla faire le dégat dans l'Idumée ſupérieure, & qu'il y prit les villes de Caphétra, Capharabis & Chebron, il finit ce num°. (a) non en diſant qu'il fit des conquêtes dans l'Idumée, mais qu'à l'exception d'Hérodium, Macheronte & de Maſſada, toute la Judée étoit rentrée ſous l'obéiſſance des Romains. *Καὶ πάντων ἤδη κεχειρωμένων..... Σκοπὸς ἦν ἤδη τὰ ὑπόλοιπα πρόκειται Ῥωμαίοις.*

REMARQUE VI.

Joſeph ajoute à l'Ecriture dans le récit qu'il fait du miracle d'Eliſée que l'Ecriture rapporte dans le 4. livre des Rois, chap. 2. ℣. 19. On corrige & on explique deux endroits de cet Auteur.

JOſeph ajoute dans le récit qu'il fait du miracle d'Eliſée, à ce qu'en rapporte l'Ecriture; ce qui peut l'avoit trompé & peut-être pluſieurs de ſes compatriotes, c'eſt la maniére dont l'Ecriture s'exprime en rapportant ce miracle (b); car s'étendant au de là de ce qu'elle dit, comme on l'a fait voir pluſieurs foisen d'autres occaſions, ils ont pû croire que le Prophéte avoit non-ſeulement ôté aux eaux de cette fontaine la mauvaiſe qualité qu'elles avoient de produire la ſtérilité, mais qu'il lui avoit donné la vertu de procurer la fécondité; & appliquant aux femmes ce que l'Ecriture ne paroît dire que des productions de la terre, ils ont prétendu que ces eaux rendoient les femmes fécondes. Pline attribue la même vertu aux eaux du Nil (c), & on ne voit pas qu'il y ait rien qui répugne en cela. Mais c'eſt moins pour juſtifier Joſeph d'avoir cru que des eaux pouvoient avoir cette propriété, que pour remarquer qu'il n'eſt pas le ſeul qui ait été de ce ſentiment.

L'Ecriture ne dit point que le Prophéte Eliſée fit une libation de vin & de miel dans cette fontaine, & le reproche qu'on en fait à Joſeph eſt juſte juſqu'à un certain point; mais la faute n'eſt pas telle que M. Vandale ait eu raiſon de la vouloir faire regarder comme une juſtification de l'épithete de demi-payen qu'il lui avoit donnée. L'Hiſtorien Juif n'avoit nul intérêt d'ajouter du miel & du vin au ſel que le Prophéte Elizée jetta dans cette fontaine, & cette addition n'a aucun trait au paganiſme; ainſi l'équité veut, ce ſemble, qu'on regarde cette circonſtance comme une tradition reçue chez les Juifs ſans fondement & fauſſe, ſi l'on veut, mais qui n'attribue rien au Prophéte, qui ſente l'idolâtrie.

Si le Cenſeur, au lieu de donner toute ſon attention à chercher de tous côtés matiére à condamner Joſeph, en eût conſervé une partie pour examiner ſon texte dans cet endroit, il eut pû voir qu'il étoit altéré, & trouver en le rétabliſſant un plus juſte ſujet de reproches, que ne ſont pour la plûpart ceux qu'il lui fait. M. d'Andilly n'a point traduit cet endroit. Notre langue ne ſouffre point de phraſes ſans ſens, & une omiſſion dépare moins une traduc-

(a) Guer. des Juifs, liv. 4. chap. 9. num. 9.
(b) *Non erit ultrà in eis mors, neque ſterilitas.*
(c) Liv. 7. chap. 3.

tion;

tion, qu'un arrangement de mots qui ne frappent que les yeux. C'eſt un avantage que ceux qui traduiſent le grec ou une autre langue en latin ont ſur les Traducteurs françois. Car il en eſt qui, dans les endroits qu'ils n'entendent pas, ſe contentent de rendre les termes de leur original par d'autres qui leur répondent en général, ſans s'embaraſſer s'ils préſentent quelque ſens, ſur la flateuſe eſpérance que leurs lecteurs s'en prendront plutôt à leur peu de pénétration ou à leur peu d'uſage du latin, qu'ils ne les accuſeront d'avoir mal rendu leur Auteur. M. Havercamp, quoique ſçavant d'ailleurs, paroît avoir fait quelquefois uſage de cette eſpéce de droit que ſe ſont donné quelques-uns de ceux qui nous ont donné des traductions latines. Il traduit l'endroit qui fait le ſujet de cette remarque : » *Ad has preces*, » *ex diſciplina manibus quoque multa operatus fontem immutavit.* » Outre ces prieres, ayant beaucoup » travaillé des mains, ſelon la diſ» cipline, il changea la fontaine ». Quel eſt ce travail des mains que fit ce Prophéte ? Quelle eſt cette diſcipline ſelon laquelle il travailla beaucoup des mains ? J'avoue ici mon ignorance, & tous ceux que j'ai conſultés, n'ont point fait difficulté de faire le même aveu.

Les ouvrages de Joſeph n'ont été gueres qu'à l'uſage des Chrétiens ou des Juifs ; & les uns & les autres ont peu connu ce qu'étoit la Théurgie des Payens. Ainſi les Copiſtes qui étoient naturellement de l'une ou de l'autre Religion, ne ſçachant ce que pouvoit ſignifier πρὸς θεουργήσας, lui ont ſubſtitué προχθουργήσας, parce qu'il ne leur étoit pas inconnu, ſans s'arrêter à examiner s'il faiſoit un bon ſens. La correction qu'on propoſe prête à Joſeph une penſée qui lui fait peu d'honneur ; mais c'eſt ce qu'il veut dire, & ſi ce n'eſt pas abſolument une preuve de ſon demi-paganiſme, c'en eſt une entre pluſieurs autres de ſa mauvaiſe inclination à penſer & parler comme les Gentils, lorſqu'il croioit que cela n'étoit pas expreſſément contre la loi.

La Théurgie étoit chez les Payens une prétendue ſcience d'attacher les Dieux aux ſtatues qui les repréſentoient, de les y incarner en quelque ſorte, & de rendre ces ſtatues des corps animés par l'union avec ces divinités, d'engager & de forcer, en quelque façon, leurs Dieux par le choix de certains parfums, par certaines cérémonies faites avec des circonſtances particuliéres ; par la prononciation de quelques paroles myſtérieuſes & connues des ſeuls initiés ; les forcer, dis-je, à leur accorder ce qu'ils demandoient, & à écarter les maux qu'ils craignoient. Les Juifs & quelques Hérétiques des premiers ſiécles ont eu auſſi leur Théurgie ; car ils ont cru que, par la prononciation de certains mots, & la vertu de quelques plantes, on pouvoit faire des choſes ſurprenantes, chaſſer les démons & guérir les malades. Prétention également fauſſe & ſuperſtitieuſe, mais qui n'étoit pas cependant idolâtre, parce qu'ils croioient que c'étoit le vrai Dieu qui avoit donné cette vertu à quelques plantes & à la prononciation de certaines paroles. C'eſt dans cette opinion que Joſeph dit ici : que le Prophéte Elizée joignit aux priéres *qu'il avoit adreſſées à Dieu* beaucoup de Théurgie, dont il avoit la ſcience. Τοῦ ταις ἰδιαις εὐχαῖς πολλὰ προχειρουργήσας ἐξ ἐπιστήμης.

Outre les différentes vertus qu'avoient les eaux de la fontaine dont Elizée corrigea l'amertume, M. d'Andilly dit : » Leur vertu eſt ſi grande, » qu'il ſuffit d'en arroſer un peu la » terre, pour faire qu'elle ſoit très- » fertile ; & les lieux où elles de- » meurent long-temps, ne rappor- » tent pas davantage que ſi elles ne » faiſoient qu'y paſſer, *comme ſi el- » les vouloient punir ceux qui les ar- » rêtent dans leurs héritages de leur » méfiance de leurs merveilleux effets.*

Le faux Egeſippe, S. Gelenius & M. Havercamp ont vû le même ſens dans cet endroit, à cela près, qu'ils n'ont point ajouté, comme M. d'Andilly, les mots qu'on préſente *en italique*. Joſeph auroit attribué à ces eaux une qualité bien ſinguliére & ſemblable, en quelque façon, à une de celles de la manne; mais après avoir dit qu'elles rendoient les femmes fécondes, il a pû dire : » que les » lieux où elles demeurent long-temps » ne rapportent pas davantage que » ſi elles ne faiſoient qu'y paſſer, & il n'y a que les termes qu'il employe, qui ne permettent pas de lui attribuer cette penſée. L'oppoſition qui eſt dans le ſecond membre de la phraſe qui commence par Παροὺ τῶν μὲν, demande que ce ne ſoit pas des mêmes eaux qu'il parle; que ce ſoit une comparaiſon qu'il faſſe entre les eaux de cette fontaine & toutes les autres, & qu'il attribue aux premiéres une vertu d'engraiſſer davantage les terres où elles reſtent, que les autres celles où elles reſtent peu davantage. La maniére dont il finit cet article, prouve que c'eſt ſa penſée. Elles rafraichiſſent, elles engraiſſent donc davantage que toutes les autres. S'il avoit voulu dire que ſon cours avoit plus d'étendue que celles des autres fontaines, il eut dû dire πασῶν & non pas πάντων ; car ces eaux ne couloient pas dans une plus grande étendue de pays que celles de toutes les autres fontaines, & quand on voudroit ſuppléer le mot de fontaine, comme a fait M. d'Andilly, il eut dû ajouter τὰς χώρας, & borner ſa comparaiſon aux fontaines de la Judée. Le cours d'une fontaine qui ne coule qu'environ trois lieues avant de ſe perdre dans le Jourdain, n'eſt pas plus long que celui de toutes celles de la terre.

REMARQUE VII.

Quelques Remarques ſur ce que Joſeph dit, ou ce qu'on lui fait dire du lac Aſphaltite, ou de la Mer-Morte.

1°. » LEs pommes dont parlent » Joſeph & Tacite, qu'ils » ſont croître ſur les bords de ce » lac, & qu'ils dépeignent comme » parfaitement belles extérieure- » ment..... Ces pommes, dis-je » ſont reconnues à préſent pour n'a- » voir jamais exiſté que dans l'ima- » gination déréglée de quelques dé- » vots ſuperſtitieux » (*a*). Je ne ſçai ſi cela eſt exactement vrai ; mais elles n'ont jamais exiſté dans les écrits de Joſeph. Il ne parle que de fruits en général, & il ne leur attribue que d'avoir la peau ſemblable à ceux qu'on mange ; que ſi l'on ne voit plus maintenant de ces fruits ſur les bords de la Mer Morte, les arbres qui les portoient, peuvent avoir été détruits, comme n'étant d'aucune uti-

(*a*) Hiſtoire univerſelle du monde. Tom. 2. pag. 349.

lité au public. Moriſon (*a*) remarque qu'on ne voit ſur ſes rivages ni arbres, ni aucun veſtige de plante; que tout y eſt couvert de cendre. Ce pouvoir être de cette cendre dont les arbres qui portoient ces fruits, & dont parle Joſeph, tiroient leur foible & mauvaiſe ſubſtance.

2°. Selon cet Auteur, ce lac ne produiſoit rien, & Tacite (*b*) ajoute qu'il ne ſouffroit pas même les oiſeaux qui ſont ordinairement deſſus les eaux. M. Maundrell (*c*) fait deux remarques qui paroiſſent contraires. » J'ai vu, dit » cet exact voyageur, pluſieurs oi» ſeaux voler au-deſſus de cette mer, » ſans qu'il leur arrivât aucun mal » qu'il parût. Il ajoute: » J'ai trou» vé deux ou trois écailles ſur le ri» vage qui reſſemblent à celles des » huîtres; elles avoient été jetrées » par les vagues à deux lieues de » l'embouchure du Jourdain. Je re» marque cela de crainte qu'on ne » s'imagine qu'elles n'euſſent été » pouſſées de-là dans la mer. Mais ces deux obſervations ne détruiſent point abſolument ce que Tacite & Joſeph diſent. Tacite ne paroît parler que d'oiſeaux aquatiques, comme canes, poules d'eaux & plongeons, & il pouvoit ſortir de ce lac des exhalaiſons ſi malignes, que ces oiſeaux ne pouvoient pas vivre deſſus, mais qui n'étoient pas aſſez grandes pour ſe porter à une certaine hauteur, & empêcher que d'autres oiſeaux n'y puſſent voler. A l'egard de quelques coquilles qu'on trouve ſur le rivage de la Mer-Morte, les débordemens aſſez fréquens du Jourdain, peuvent les porter dans ce lac, & ce lac ſe débordant auſſi, les jetter ſur le rivage.

3°. Les Voyageurs confirment ce que Joſeph dit que les eaux du lac Aſphaltite avoient une certaine conſiſtence qui faiſoit qu'elles ſoutenoient les corps peſants juſqu'à un certain point. » J'entrai dedans, dit Maun» drell, (*d*) pour en connoître la » force; je trouvai qu'elles ſuppor» toient mon corps avec une force » extraordinaire ». Joſeph attribue cette propriété particuliére à ce qu'il appelle leur κυφότης que ceux qui ont traduit ce mot en notre langue ont rendu par leger. » Son eau, dit M. » d'Andilly, ... eſt ſi legére, que » les choſes mêmes les plus peſan» res n'y peuvent aller à fond ». On ne voit pas qu'une eau legere puiſſe ſupporter un plus grand poids qu'une autre qui l'eſt moins. C'eſt ce qui a porté l'Auteur de la Note p. à croire qu'il falloit lire παχύτης groſſiereté, épaiſſeur, au lieu de κυφότης legereté; & le P. Calmet attribue cette propriété à leur épaiſſeur & à leur peſanteur. *Dict. Bibl. Aſphaltite.* Mais on ne doit rien changer dans le texte. Κυφότης ſignifie communément legereté, mais il ſignifie auſſi quelquefois ce qui ſe porte, ce qui s'éleve en haut. » On appelle κῦφον, » dit Suidas, ce qui ſe porte de ſoi» même dans un lieu élevé » Κῦφον δ'ἐστὶ τὸ ἐξ αὐτῦ φερόμενον εἰς τὸν ἄνω τόπον. Les maſſes de bitume que ces eaux élevoient à leur ſuperficie, prouvent qu'elles avoient cette propriété, quelle qu'en fût la cauſe, mais qu'on ne peut pas l'attribuer à leur legereté. Les eaux d'un lac ne

(*a*) Pag. 514.
(*b*) *Neque piſces, aut ſuetas aquis aves patitur.*
(*c*) Pag. 141.
(*d*) *Ibid.*

le ſont pas en comparaiſon de celles d'une riviere, & ſur-tout d'un lac qui produit le bitume, & d'un lac dont les eaux ſont mêlées de boue (*a*). Ce n'eſt pas au reſte une proprieté qui fût particuliere aux eaux du lac Aſphaltite, ſi l'on en croit Cteſias. Car il parle d'une fontaine de l'Inde, dont l'eau rejette ſur ſa ſuperficie ceux qui s'y plongent. Le fait eſt rare, mais il ſemble que la Phiſyque pourroit l'expliquer ſans ſuppoſer aucune peſanteur ni groſſiereté particuliere dans ces eaux. Le Volcan, qui par la forte impreſſion de ſes vapeurs, fait ſortir le bitume de terre, le porte ſur les eaux de ce lac, & l'y fait ſurnager, peut faire la même impreſſion ſur toute leur capacité, & les empêcher par conſéquent d'obéir au poids du corps d'un homme. Car ſi l'on ſuppoſe que ces vapeurs les pouſſent en haut & les ſoutiennent avec autant de force, que le corps d'un homme en a par ſon poids pour enfoncer dans l'eau, il doit néceſſairement reſter deſſus (*b*).

4°. Une autre qualité particuliere que Joſeph attribue aux eaux de ce lac, c'eſt que leur ſuperficie change de couleur trois fois le jour. Quoique le fait ſoit extraordinaire, ce ſeroit tomber dans le Pyrrhoniſme, que de le revoquer en doute, après qu'un Voyageur également diſtingué par ſa haute naiſſance & par ſa parfaite exactitude, à n'aſſurer que ce qu'il a vu de ſes propres yeux, en atteſte la vérité. » La deſcription, » dit le Prince Radzivil, que Joſeph » nous a donné de ce lac, eſt auſſi » exacte qu'elle eſt véritable, mais » ſur-tout dans ce qu'il dit qu'il chan» ge trois fois le jour de couleur; » Ce que j'ai vu très-clairement, » car ſon eau eſt noire le matin; de» puis midi, lorſque le ſoleil eſt dans » ſa force, elle eſt bleue; & avant » qu'il ſoit couché, lorſque la grande » hauteur diminue, elle eſt un peu » rouge, ou plutôt jaune. (*c*)

REMARQUE VIII.

Quelles étoient les Troupes qui ſe revolterent contre Jean de Giſcala.

JOſeph ne s'explique pas aſſez ſur ces troupes qui ſe revolterent contre Jean de Giſcala. Les Iduméens qui étoient venus à Jéruſalem pour dégager les Zelateurs aſſiégés dans les Portiques du Temple, s'en étoient retournés chez eux; quelques autres pour ſe ſouſtraire aux cruautés que Simon exerçoit dans leur pays, s'y étoient refugiés. (*d*) Joſeph ne marque pas qu'il s'y en retira un grand nombre; & des réfugiés en général ne font pas la guerre dans la ville qui les a reçus. J'ai quelque ſoupçon que les copiſtes ont tranſcrit Idu-

(*a*) *Tanquam limo permiſta. Peregrinatio Jeroſolymitana Principis Radzivil.* pag. 93.

(*b*) Κολυμβῶσι δ', ἐπὶ πόσον ἐμβληθῶσιν ἀνθρώπου. Ὅταν δὲ ἀναδύωσιν, ἐκβαλλει αὐτὸν τὸ ὕδωρ ἄνω. Edit. Hudſor. Lond. 1679. pag. 669. *Voyez* Strabon liv. 16. Diodore de Sicile, liv. 19. Pline liv. 5. chap. 16. Solin. chap. 35.

(*c*) *Joſephus de bello Judaïco, lacum hunc non minus exactè quam vere deſcripſit: illud præcipuè quod in die ter mutat colorem; quod & ipſe evidenter vidi; nam mane habebat aquam nigricantem: meridie.... inſtar panni fit cærulea: ante occaſum, ubi vis caloris remittit, ... modicè rubet, vel potiùs flaveſcit.* Jeroſolimitana peregrinatio. pag. 94.

(*d*) Liv. 4. chap. 2. num. 4.

méens au lieu de Galiléens. Lorſque Jean s'enfuit de Giſcala à Jéruſalem, il avoit emmené avec lui des ſoldats de Galilée, & ce furent ces Galiléens qui y établirent ſon autorité. Ce que dit Joſeph au commencement du numero onze, ſemble autoriſer ce ſoupçon. » Les troupes » ἡ δύναμις ſe revolterent contre Jean. Il ne paroît pas que les Iduméens qui ſe réfugierent à Jéruſalem, y fuſſent entrés en corps de troupes; les Juifs ne l'euſſent pas ſouffert, après avoir été ſi cruellement traités par ceux qui étoient venus dégager les Zélateurs. Ces gens de guerre, de quelque nation qu'ils ayent été, ſe revolterent contre Jean. La revolte eſt contre une autorité reconnue, & il ne paroît pas que Jean ait jamais eu autorité ſur les Iduméens; mais il commandoit à ces ſoldats qu'il avoit amenés de Giſcala. Ces Iduméens prétendus ou véritables attaquerent Jean & les Zélateurs, & les obligerent de ſe réfugier dans les Portiques du Temple. Le Peuple ſe ſe joignit à eux, mais la crainte qu'ils ne ſe jettaſſent la nuit dans la ville, qu'il n'y miſſent le feu, obligea les Grands-Prêtres de tenir une aſſemblée pour concerter les moyens de prévenir ce malheur. Les Iduméens prétendus furent de la conférence, & il n'eſt pas probable qu'ils euſſent conſenti d'appeller Simon à leur ſecours, s'ils s'étoient réfugiés à Jéruſalem pour éviter ſa cruauté (*a*).

Il y avoit quelque petite différence entre le manuſcrit dont ſe ſervoit l'ancien interprete de Joſeph, & nos imprimés, à en juger par la maniére dont il rend cet endroit; car il traduit: *Inter Joannis autem copias quantum erat Idumæorum diſſidebant.* On ne voit pas que Jean eût des Iduméens pour ſoldats, & il en avoit certainement de Galiléens, en admettant la leçon de l'ancien interprete, mais en liſant Galiléens au lieu d'Iduméens, le ſens eſt fort bon, & il leve ce qui fait peine dans la maniére de lire ordinairement. » Ceux » des Galiléens qui faiſoient partie » des troupes de Jean, ſe revolte- » rent contre lui.

REMARQUE IX.

Eclairciſſement de ce que Joſeph dit de l'Egypte & d'Alexandrie.

ON lit dans l'édition de Genéve ἀναχεμένη au lieu de ἀναχεμένην que M. Havercamp a préféré dans la ſienne. L'ancienne leçon eſt, je crois, un débris de la bonne; mais après avoir retranché le ν qu'ajoute la nouvelle édition, je lis ἀνηκεμένη au lieu de ἀναχεμένη. L'Egypte » a à l'orient la Mer-Rou- » ge, & s'étend juſqu'à la ville de » Coptus «. Si Joſeph parloit de l'endroit où un fleuve ſe jette dans la mer, ἀναχεμένη ſeroit propre; mais je ne ſçais ſi ce mot convient pour ſignifier que la mer s'étend juſqu'à une certaine ville; il eſt certain

(*a*) Joſeph remarque que ceux qui s'étoient revoltés contre Jean étoient braves & guerriers, μαχιμωτέρους ὄντας. M. d'Andilly. » Parce qu'ils les ſurpaſ- » ſoient de beaucoup en nombre «. Mais je ne me ſouviens pas d'avoir vû μαχιμώτερος pris pour en plus grand nombre. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt le caractére que Joſeph donne aux Galiléens, d'être belliqueux & guerriers dès leur enfance. Μάχιμοί τε γὰρ ἐκ παίδων..*Guer. Juiv. liv. 3. chap. 3. num. 2.*

qu'elle ne s'étendoit pas juſqu'à celle de Copte.

M. Maillet (*a*) rapporte qu'on trouve les ruines d'une longue & haute muraille bâtie de pierres de taille ; qu'elle court du Nord au Sud, & qu'elle peut avoir vingt-quatre pieds d'épaiſſeur par le bas. Cet Auteur rejette, & avec raiſon, ce que les Arabes diſent qu'elle environnoit anciennement toute l'Egypte ; mais il y a beaucoup d'apparence que ce ſont les reſtes de la muraille dont Joſeph parle ici. Cela me donne occaſion de propoſer une autre conjecture. Je ſoupçonne ἄτε d'être ſuperflu après τεῖχος αὐτὴ, ou je voudrois le changer en ἔχει, & ajouter un ſigma à γῆ. » Du côté du ſeptentrion, » l'Egypte a une muraille juſqu'à la » terre de Syrie. Joſeph appelle ici la Paleſtine Syrie (*b*) après pluſieurs Auteurs païens ; car l'Egypte ne confinoit pas à la Syrie, proprement dite.

Joſeph ne parle que d'un port ; il y en avoit cependant deux à Alexandrie : *le Grand* & celui de *Bonretour* ; il en avoit même trois en comptant *le Cibote*. Mais il ne parle qu'en général de l'Egypte, d'Alexandrie & de ſon port, ſans entrer dans aucun détail. Peut-être que ce que Strabon appelle *le Port de Bonretour* & *le Cibote*, ne formoient pas des ports diſtingués *du Grand*, & n'en étoient que des endroits particuliers. M. Maillet prétend qu'Alexandrie n'avoit anciennement qu'un port ; mais je ne trouve point de preuves de ce qu'il avance qu'un des Ptolomées en avoit, pour quelque raiſon particuliere, fait faire trois du ſeul qu'Alexandre avoit fait. Ce que Strabon dit (*c*) que *le Grand Port* ſe partageoit en pluſieurs Ports, autoriſe ce que je viens de dire, que *l'Eunoſte* & *le Cibote* pouvoient n'être que des diviſions de ce grand Port ; & l'uſage étoit peut-être que quand on ne vouloit pas entrer dans le détail, on ne parloit que du Port d'Alexandrie, comme cet Auteur, après avoir dit en général qu'il y en avoit deux, en reconnoit trois quand il entre dans le détail, & même un quarriéme qu'il appelle *Creuſé* & *Fermé* (*d*).

(*a*) Deſcription de l'Egypte, pag. 325.
(*b*) Liv. 5. chap. 1. num. 1.
(*c*) Καὶ εἰς πλείους ἢ χιλίους λιμένας. pag. 1142. a. b. liv. 7.
(*d*) .... Προέχειν δ' ἕκτος τῷ ὀρυκτῷ ἀχρι χλωστῆς λιμένος. Ibid. pag. 1141. b. c.
(*e*) Veſp. num. 6.
(*e*) Note 4. Virellius.

REMARQUE X.

Ce fut l'armée de Judée qui proclama la premiére Veſpaſien Empereur.

SUetone à qui on joint Dion & Tacite, dit expreſſément que ce fut Tibére Alexandre qui fit le premier prêter ſerment à Veſpaſien par les troupes qu'il commandoit à Alexandrie, en qualité de Preſet d'Egypte. Joſeph dit, au contraire, que ce fut par l'armée qu'il commandoit en Judée qu'il fut premierement proclamé Empereur. M. de Tillemont (*e*) » qui n'a vu aucun moyen d'accor- » der Tacite, Suetone & Dion, » avec l'Hiſtorien Juif, a cru devoir » l'abandonner pour les ſuivre». Mais » la raiſon qu'il apporte de cette préférence paroît bien foible. » C'eſt » que Joſeph ne ſçut ce qui s'é-

» toir fait en Egypte qu'après avoir » vu Veſpaſien déclaré Empereur ». Pourquoi ne l'auroit-il pas ſçu auparavant? car quoiqu'il fût priſonnier, il dit que Veſpaſien eut toujours beaucoup d'égard pour lui, & ce n'eſt pas donner trop d'étendue à ces égards, de dire que Veſpaſien lui permit ce que Neron ne refuſa pas à S. Paul, de recevoir les viſites de ſes amis. La nouvelle de ſa proclamation étoit trop intéreſſante, & fit trop d'éclat en Judée, pour que ceux qui alloient voir Joſeph ne la lui appriſſent pas. Quand il l'eût ignoré juſqu'à ce qu'il recouvrât ſa liberté, en l'apprenant alors, n'eût-il pas pû apprendre en même temps ceux qui les premiers avoient reconnu Vespaſien Empereur? Toutes les préſomptions ſont pour lui, & nous donnent lieu de croire qu'il a été bien informé de tout ce qui regardoit l'élévation de ce Prince à l'Empire. Il en écrivit l'hiſtoire ſous ſes yeux. Tite qui la vit, lui donna des avis, & les bienfaits dont l'honorerent l'Empereur & le Prince ſon fils, durent lui donner un attachement particulier pour leurs perſonnes, & l'engager à s'inſtruire plus exactement de ce qui les regardoit, que des écrivains dont les premiers n'étoient pas nés, ou l'étoient à peine lorſque Veſpaſien fut élevé à l'Empire, & dont le dernier n'écrivoit que plus de cent ans après (*a*), qui ne pouvoient prendre qu'un intérêt fort général aux différentes circonſtances de la vie de cet Empereur, & qui enfin écrivoient dans un pays éloigné de celui où il prit les ornements impériaux.

Xiphilin dit, à la vérité, que ceux d'Alexandrie avoient été les premiers à reconnoître Veſpaſien Empereur; mais un Abbréviateur n'a pas la même autorité que l'Ecrivain, dont il abrége l'ouvrage; & peut-être veut-il dire, non que ce fut à Alexandrie qu'il fut premierement proclamé, mais que ſeulement les Alexandrins furent des premiers à le proclamer. Il n'a dû au moins dire que cela, s'il a bien pris la penſée de l'auteur. Car ce que Dion (*b*) raconte que les ſoldats de Veſpaſien ayant appris les inſtances que Mucien lui faiſoit de prendre les ornements impériaux, entourerent ſa tente, & le proclamerent Empereur, ſuppoſe qu'il ne l'avoit pas encore été; car ſi Alexandre Tibere l'eût déjà fait reconnoître à Alexandrie, cette démarche qui n'eût pû être ignorée en Paleſtine, eût dû déterminer bien davantage l'armée qui y étoit, que les exhortations du Gouverneur de Syrie. Il eſt rare que des troupes, en quelque ſorte étrangéres, ayent les premiéres déféré l'Empire à aucun Général, & prévenu celles auxquelles il commandoit. Ὅτι πρῶτοι αὐτὸν αὐτοκράτορα πεποιήκασιν, *pag.* 748. » par » ce qu'ils l'avoient fait les premiers » ou des premiers Empereur ». L'expreſſion n'eſt pas exacte; ce furent les victoires que remporterent en Italie les troupes de Veſpaſien, & le conſentement de toutes les Provinces de l'Empire qui le firent Empereur.

L'expreſſion de Suetone eſt préciſe, & ce ſeroit moins chercher la vérité que la combattre, de ne vouloir pas reconnoître qu'il diſe que Veſpaſien

(*a*) On met la naiſſance de Tacite en ſoixante-un : celle de Suetone en ſoixante-neuf, & on croit que Dion écrivoit vers deux cent onze.

(*b*) Liv. 65, pag. 736.

fut proclamé Empereur en Egypte avant que l'armée de Judée l'eût reconnu en cette qualité; mais je crois qu'il y a une petite altération dans le texte de Tacite, (*a*) & qu'à la faveur d'une legére correction & d'un peu d'attention à ſon raiſonnement, il ne dira pas ce qu'on lui fait dire ordinairement. Si Veſpaſien avoit été proclamé Empereur en Egypte le premier Juillet, il eût été naturel qu'il commençât à compter de ce jour le commencement de ſon regne; mais dans cette ſuppoſition le *quamvis*, qu'ajoute Tacite, fait un ſens vicieux. D'ailleurs *juraſſet* déſigne un évenement arrivé avant celui dont il vient de parler. Ainſi pour donner un ſens à ce qu'il dit, & lui ſauver une remarque qui ne peut ſe lier avec ce qui précéde, il ne faut pas traduire: » Quoique l'armée de Judée lui eût » prêté ſerment le trois Juillet «. Car ſi on traduit: » Ce fut en Egypte » le premier Juillet qu'on commença à lui déférer l'Empire, Tibere » Alexandre ſe preſſant de lui faire » prêter ſerment par les légions qu'il » y commandoit; mais *quoique* ſon » armée le lui eût prêté le troiſiéme » du même mois, il compta cependant les années de ſon regne du » jour qu'il avoit été reconnu Em» pereur en Egypte «. On ſent l'inconſéquence de cette remarque, & pour la concilier avec ce qui précéde, il faut néceſſairement traduire; » Tibere Alexandre ſe preſſant de lui » faire prêter ſerment par les légions » le troiſiéme Juillet, il célébra ce » jour dans la ſuite comme le pre» mier de ſon regne, quoique ſon » armée l'eût ſalué Empereur le pre» mier de ce mois «. Cette traduction ſuppoſe que les Copiſtes de Tacite ont brouillé ſes chiffres, & qu'au lieu de mettre le troiſiéme Juillet pour le ſerment que les troupes d'Egypte prêterent à Veſpaſien, ils ont mis cette datte pour le jour que ſes troupes le proclamerent Empereur. La mépriſe a été facile: ils en ont fait de plus grandes; mais la ſuppoſition en eſt néceſſaire pour épargner un raiſonnement louche à Tacite, & le concilier avec Joſeph.

La démarche que fit Tibere Alexandre de faire prêter ſerment à Veſpaſien par les légions qu'il commandoit, entraîna les autres Provinces de l'Empire, & les porterent à le reconnoître pour Empereur. Ainſi quoique l'armée de Judée l'eût déja reconnu, comme cette proclamation n'eût pas eu vraiſemblablement les ſuites qu'eut celle que ménagea Tibere Alexandre, il eſt naturel que Tacite la faſſe regarder comme le premier mouvement qui porta Veſpaſien ſur le trône. C'eſt moins le lieu où il fut premierement reconnu Empereur qu'il veut déſigner, que la premiere cauſe de cette élévation, & ce qui la lui procura particulierement. Un corps de deux mille hommes de troupes de Méſie (*b*) l'avoient proclamé Empereur avant qu'il l'eût été en Judée & en Egypte. Cette proclamation n'avoit point eu, à la vérité,

(*a*) *Initium ferendi ad Veſpaſianum imperii Alexandriæ cœptum, feſtinante Tiberio Alexandro, qui Kalendis Julii ſacramento ejus legiones adegit. Iſque primus principatus dies in poſterum celebratus, quamvis Judaicus exercitus quinto Nonas Julii apud ipſum juraſſet, eo ardore ut ne Titus quidem filius expectaretur, Syria remeans, & conciliorum inter Mucianum ac patrem nuncius.* Hiſt. liv. 2. num. 79.

(*b*) Suetone. Vitellius, num. 15. Idem. Veſpaſien. num. 6.

lieu,

lieu, mais Tacite qui n'a pu l'ignorer, n'a pu, par conſéquent, dire que les légions d'Egypte furent les premieres à lui prêter ſerment. Ainſi le ſens d'*initium ferendi ad Veſpaſianum imperii Alexandriæ cœptum*, eſt que la premiere démarche qui porta Veſpaſien ſur le trône, ſe fit à Alexandrie.

En effet ſes troupes en le reconnoiſſant Empereur, ne le rendoient, en quelque façon maître de rien. Elles étoient dans la Judée, pays de peu de conſéquence en comparaiſon de l'Egypte, encore n'étoient-elles pas maîtreſſes de la capitale. Joſeph (*a*) remarque que Veſpaſien regardoit l'Egypte comme une des parties les plus conſidérables de l'Empire; car outre qu'il nourriſſoit Rome de ſes grains, il pouvoit procurer, en cas de diſgrace, une retraite aſſurée. Ce furent probablement ces conſidérations qui firent que Veſpaſien regarda ſa proclamation en Egypte comme le véritable commencement de ſon regne, & qu'il en voulut compter les années du jour qu'elle ſe fit.

Si Tacite a ſuivi l'ordre des temps dans ſa narration, comme l'on a lieu de le préſumer, Veſpaſien ne fut proclamé Empereur en Egypte qu'après la conférence de Bérite, & ſon armée le proclama immédiatement après cette conférence avec tant de zéle & d'ardeur, qu'elle n'attendit pas que Tite en fût de retour. Il put reſter quelques jours à Bérite pour regler avec Mucien ce qu'il convenoit faire dans les circonſtances où l'on ſe trouvoit, tandis que Veſpaſien, que les affaires rappelloient en Judée, retournoit à Céſarée. Dans le long diſcours que Mucien fit à Veſpaſien, ou que Tacite lui fait faire pour l'engager à prendre les ornements impériaux, il ne lui fait point remarquer qu'après avoir été proclamé Empereur en Egypte, il ne pouvoit plus refuſer le trône ſans ſe livrer à une perte inévitable. Le motif eût été cependant incomparablement plus propre à fixer ſes irréſolutions, qu'aucun de ceux qu'il employa. Il ne lui dit point que l'Egypte étoit déclarée pour lui, mais ſeulement qu'il pouvoit compter ſur les neuf légions qui étoient en Judée, en Egypte & en Syrie; il met l'Egypte au niveau de ces deux Provinces, & marque par cette égalité qu'elle ne s'étoit pas encore plus déclarée qu'elles.

Ainſi on ne peut oppoſer à Joſeph que le témoignage de Suetone. Témoignage dont l'Auteur ne ſe concilie pas avec lui-même. Car après avoir dit que ce fut en Egypte que Veſpaſien fut premierement reconnu Empereur, comment a-t-il pu dire que les armées de Syrie & de Judée lui prêterent ſerment de fidélité, ſans rien dire des légions qui étoient en Egypte? Tout concourt donc à préférer le témoignage de l'Hiſtorien Juif à celui de l'Hiſtorien Romain. J'ai peine à croire qu'il n'eût pas été bien informé de la province où Veſpaſien fut premierement déclaré Empereur; & s'il s'y étoit trompé, ce Prince à qui il fit voir ſon

(*a*) Chap. 10. num. 5.

Auguſte voulut que le ſixiéme mois de l'année portât ſon nom, quoique ce fût le ſeptiéme qu'il fut né. *Suet. Dion. iv. 54. pag. 552.*

Haud dubia deſtinatione diſceſſere: Mucianus Antiochiam, Veſpaſianus Cæſaream. Liv. 2. num. 79.

Ex tranſmarinis, Judaicus & Syriacus, ac pars in præſentis Veſpaſiani verba juraverunt. Vitell. num. 5. Suet.

hiſtoire, & qui ne pouvoit ignorer ce fait, ne l'eût-il pas averti de ſon erreur ? Car on doit ſuppoſer que la lettre de Veſpaſien à Tibere Alexandre, eſt uniquement de ſa façon. Fabriquer une lettre qu'un Prince n'a jamais écrite, pour juſtifier un fait faux, dans un ouvrage que ce Prince, du moins ſon fils devoit voir, l'effronterie la plus grande, ne ſuffit pas pour le ſuppoſer, il faut charger l'Auteur qui le feroit, de quelque dérangement de cerveau.

Je finis une Note que j'aurois voulu reſſerrer davantage, par remarquer que Joſeph ſe trompe lorſqu'il dit, au commencement du chapitre onziéme, qu'après que Veſpaſien eut répondu aux Ambaſſadeurs qui étoient allé le trouver à Bérite, il alla à Antioche, ou que ſes Copiſtes ont écrit le nom de cette ville, au lieu de celui de Céſarée. Ce fut Mucien, qui, ſelon Tacite (*a*), alla à Antioche, & Veſpaſien à Céſarée. Rien ne l'appelloit à Antioche, & il paroît par Suetone que l'armée de Syrie lui prêta ſerment, quoiqu'il fût abſent. Ce ne fut qu'après la conférence de Bérite que Mucien la porta à le proclamer Empereur (*b*). S'il avoit accompagné le Gouverneur de Syrie à Antioche, on n'eût pas attendu à le faire, qu'il s'en fût retourné à Céſarée.

Tacite ſuppoſe que Veſpaſien étoit à Antioche quand l'armée de Syrie le proclama; mais après l'avoir fait retourner, après la conférence de Bérite à Céſarée, on ne voit pas quelle raiſon il eût pu avoir d'aller à Antioche. Ainſi l'on croit devoir ſuivre Suetone : d'autant plus que Tacite jette quelque embarras dans l'arrangement qu'il donne aux circonſtances de ce grand évenement.

Veſpaſien fut, ſelon lui, proclamé Empereur par ſon armée le troiſiéme Juillet, & toute la Syrie lui étoit ſoumiſe avant le quinze (*c*). Il n'auroit pu partir pour Antioche que le cinq ou le ſix; & entre le ſix & le quinze du même mois, le temps eſt bien court pour qu'il ait pu ſe rendre à Antioche, qu'on y eût raſſemblé les légions qui étoient dans la proviuce pour le proclamer Empereur : que les autres villes de Syrie fuſſent informées de la démarche de leur capitale, & qu'elles euſſent été en état de ſuivre leur exemple le quinze Juillet.

(*a*) Tacite. Ibid. num. 80.
(*b*) Tacite. Ibid. num. 81.
(*c*) *Ante idus Julii Syria omnis in eodem ſacramento fuit.* Tac. num. 81.

HISTOIRE
DE LA GUERRE DES JUIFS
CONTRE LES ROMAINS.
LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE I.

1. TITE ayant, comme nous l'avons dit, traverſé les déſerts qui ſont entre l'Egypte & la Syrie, ſe rendit à Céſarée, où il avoit deſſein d'aſſembler toutes ſes troupes: pendant qu'il étoit encore occupé à régler avec ſon pere dans Alexandrie, les affaires de l'Empire, dont Dieu venoit de faire tomber l'adminiſtration entre leurs mains, le feu de la ſédition toujours très-violent à Jéruſalem, s'y ralluma plus vivement que jamais par la diviſion des ſéditieux en trois factions qui tournerent mutuellement leurs forces les unes contre les autres. C'étoit, en quelque ſorte, un bien dans de ſi grands malheurs, & je crois que l'on peut dire, ſans témérité, que la Providence le permettoit alors, comme ce qui pouvoit ar-

Trois factions dans Jéruſalem

river de mieux. J'ai rapporté l'origine & les progrès de la faction des Zélateurs ; j'ai fait voir comment, par l'autorité qu'elle uſurpa, elle fut la premiére cauſe de la ruine de Jéruſalem. Les tyranniques entrepriſes des Zélateurs éleverent contre eux des gens même de leur faction, & l'on ne peut mieux les comparer qu'à une bête féroce qui, dans la rage de ne point trouver de nourriture au dehors, en cherche dans ſes propres entrailles.

Eléazar ſe ſépare de Jean.

II. Eléazar, fils de Simon, qui s'étoit le premier retranché dans les Portiques du Temple avec ceux du Peuple qui ſe donnoient pour des gens armés d'un zéle particulier pour les choſes de Dieu, ſe ſépara de Jean, feignant d'être indigné de la quantité de meurtres qu'il commettoit tous les jours, quoiqu'il n'en eût d'autre motif que de ne pouvoir ſe réſoudre d'obéir à un homme qui, pour ſe mettre en poſſeſſion de l'autorité tyrannique, l'en dépouilloit. Il mit dans ſon parti Judas fils de Chelcias, Simon fils d'Ezron, tous deux d'une très-grande naiſſance, & Ezéchias fils de Chobare auſſi d'une famille conſidérable ; pluſieurs Zélateurs s'étant joints à chacun d'eux, ils s'emparerent de l'enceinte intérieure (*a*) du Temple, & placerent leurs armes par de-là les portes ſacrées devant le Saint ; & comme ils étoient aſſez impies pour ne ſe pas faire ſcrupule d'employer à des uſages communs & ordinaires les choſes conſacrées à Dieu, l'abondance des oblations qui ſe faiſoient continuellement dans ce ſaint lieu, les raſſuroit contre toute crainte de manquer des choſes néceſſaires à la vie. Eléazar avoit peu de monde, & étoit, par cette raiſon, obligé de ſe tenir ſur la défenſive ; Jean étoit beaucoup plus fort en hommes, mais il avoit le déſavantage d'être poſté au-deſſous d'Eléazar, de ſorte qu'il ne pouvoit ſe retirer qu'avec perte des attaques qu'il lui donnoit. Cependant ſa haine & ſon emportement ne lui permettoient pas de demeurer dans l'inaction ; quoique les gens d'Eléazar lui fiſſent plus de mal qu'il ne pouvoit leur en faire, il ne ceſſoit de

Excès auxquels ſe portent les ſéditieux.

(*a*) Du Portique d'Iſraël. Le P. Calmet, *Hiſt. univerſ. tom. 4. pag. 612.* dit que c'étoit le parvis des Prêtres ; il en étoit en effet maître, l'étant du portique d'Iſraël ; car Jean n'occupoit pas le Parvis d'Iſraël, comme le dit le ſçavant Interprete. Eléazar en ouvrit les portes à la fête des azymes, afin que le Peuple qui vouloit adorer Dieu, y pût entrer. Il n'y entroit pas ordinairement, & il n'avoit point de portes.

revenir à la charge ; on ſe lançoit de part & d'autre beaucoup de traits, & les Portiques du Temple étoient tout ſouillés de meurtres.

III. Simon, fils de Gioras, que le déſeſpoir avoit forcé le Peuple d'appeller à ſon ſecours & d'établir ſon tyran, occupoit la ville haute & la plus grande partie de la baſſe. Il attaquoit Jean & ceux de ſa faction avec d'autant plus de vivacité & d'acharnement, qu'ils avoient à ſe défendre contre Eléazar qui les battoit avec tout l'avantage que lui donnoit ſur eux l'éminence du lieu où il étoit poſté ; mais ce même avantage qu'Eléazar avoit ſur Jean, Jean l'avoit ſur Simon, de ſorte que lorſqu'il étoit en même temps attaqué par l'un & par l'autre, il lui étoit aiſé de faire autant de mal à ceux qui étoient au-deſſous de lui, qu'il en recevoit de la part de ceux qu'il avoit au-deſſus ; pour repouſſer les attaques de Simon, il n'avoit beſoin que de bras, & pour ſe défendre contre celles d'Eléazar, il lui falloit des machines, & il en étoit abondamment fourni tant pour lancer des dards, que pour jetter des pierres ; mais par l'uſage qu'il en faiſoit, il tuoit non-ſeulement ceux qu'il avoit à combattre, mais beaucoup de perſonnes qui venoient au ſaint lieu pour offrir des ſacrifices ; car quoique ces ſéditieux ſe portaſſent aux derniers excès de l'impiété, ils laiſſoient entrer dans les Portiques ceux qui venoient préſenter des victimes, obſervant néanmoins de faire exactement fouiller les Juifs de Jéruſalem avant qu'ils entraſſent ; ils ne portoient point la méfiance ſi loin à l'égard des étrangers qui, bien qu'ils puſſent ſe flatter d'avoir trouvé en entrant quelque grace auprès de ces furieux, n'en étoient pas plus aſſurés de n'être pas les victimes de la cruauté qui les animoit les uns contre les autres ; car les traits que lançoient les machines, portoient juſques ſur l'autel, & tuoient les Prêtres & ceux qui offroient les ſacrifices ; ainſi l'on voyoit des gens qui, attirés par la haute réputation de ce ſaint lieu, venoient, avec un pieux zéle des extrémités de la terre y adorer Dieu, tomber morts avant la fin de leurs ſacrifices, & arroſer de leur ſang un autel également révéré par tous les Peuples de la Grece, & par les Nations les plus barbares. On voyoit les corps morts des étrangers jettés pêle-mêle avec ceux des gens du pays, ceux des Prêtres confondus avec ceux du Peuple, & le ſang de ces corps morts couler par ruiſſeaux dans tous les lieux ſaints. » As-tu, ville malheureuſe, rien

» ſouffert de ſemblable de la part des Romains, lorſque pour » purifier par le feu les crimes abominables dont tes citoyens » t'ont ſouillée, ils ſont entrés la flamme à la main dans ton » enceinte ? Tu n'étois plus dès-lors cette ſainte cité que Dieu » avoit choiſie ; réduite au dernier état d'anéantiſſement par » la plus ſanglante & la plus déteſtable guerre civile qui fût » jamais, tu étois devenue, ainſi que le Temple du Très-Haut, » le ſépulchre de tes Citoyens ; tu n'as cependant pas dû déſeſpé- » rer de te voir rétablie en honneur : ton ſincére repentir eût » peut-être fléchi la colere de Dieu, & retenu le bras vengeur » qui t'a détruite ; mais les loix de l'Hiſtoire me forcent de re- tenir ces ſentimens de douleur ; je ne dois point m'arrêter à déplorer les malheurs dont ma patrie a été affligée ; c'eſt le récit des événements qui les ont occaſionnés que je dois faire ; ainſi je reprends la ſuite des funeſtes effets de la ſédition.

IV. Elle étoit diviſée en trois factions. Eléazar & ceux qui lui étoient attachés, par le lieu qu'ils occupoient, ſe trouvoient les maîtres des offrandes qu'on venoit faire au Temple, & étoient le plus ſouvent yvres lorſqu'ils attaquoient Jean. Jean, de ſon côté, faiſoit de fréquentes ſorties ſur Simon, & pilloit le Peuple ; c'étoit le Peuple qui fourniſſoit Simon de vivres & de tout ce qui lui étoit néceſſaire. Jean étoit ſouvent obligé de faire face des deux côtés, & alors il repouſſoit à coups de dards, de deſſus les portiques du Temple, ceux qui l'attaquoient du côté de la ville, & ſe défendoit par le moyen de ſes machines contre ceux qui lui lançoient des traits du côté du Temple. Lorſque ceux-ci le laiſſoient tranquilles, ce qui arrivoit ſouvent, ou parce qu'ils ſe ſentoient fatigués, ou parce qu'ils étoient trop yvres pour former une attaque, il ſe ſervoit de tout ſon monde pour venir fondre ſur Simon. A meſure qu'il gagnoit du terrein dans la ville, il brûloit les maiſons, ſans égard à la quantité de grains & d'autres proviſions dont elles étoient pleines. Simon en uſoit de même lorſqu'il pourſuivoit Jean, & le forçoit de ſe retirer ; ils détruiſoient ainſi ce qu'une ſage prévoyance avoit fait préparer de plus néceſſaire dans une Place forte pour ſoutenir un ſiége ; comme ſi, de deſſein prémédité, ils ſe fuſſent diſputé la criminelle ſatisfaction d'en faciliter la priſe aux Romains. Tout ce qui étoit aux environs des ſaints lieux fut brûlé, & ces divers incendies formerent entre Jean & Simon une vaſte place ca-

pable de contenir deux camps oppoſés ; preſque tous les grains qu'on avoit amaſſé en aſſez grande quantité pour ſoutenir un ſiége de pluſieurs années, fut conſumé dans ces embraſemens ; auſſi ne doit-on attribuer qu'à la fureur de ces barbares Citoyens la cruelle famine qui fut la principale cauſe de la ruine de Jéruſalem.

V. Au milieu des grands maux dont ces furieux accabloient de toutes parts cette malheureuſe ville, le Peuple ſe trouvoit comme un grand corps dont tous les membres ſont déchirés & mis en piéces. Les vieillards & les femmes, dans leur déſeſpoir, ſouhaitoient voir arriver les Romains, & faiſoient des vœux pour que la guerre étrangere dont ils étoient depuis long-temps menaces, les délivrât bientôt des étranges miſeres que ces diviſions domeſtiques leur faiſoient ſouffrir ; une déſolante frayeur avoit ſaiſi tous les eſprits ; on n'étoit plus à temps de prendre quelque réſolution, parce qu'on manquoit de moyens pour en exécuter aucune ; on ſoupiroit inutilement après la paix, &, pour ſurcroît de malheur, on ne pouvoit hazarder de s'enfuir ; tous les paſſages étoient gardés, & les Chefs de ces factions, diviſés en toutes choſes, ſe réuniſſoient en un ſeul point ; c'étoit de regarder comme ennemis, & de faire impitoyablement mourir, quoique bien dignes de vivre, tous ceux qu'ils ſoupçonnoient de vouloir, par amour pour la paix, s'aller rendre aux Romains ; on entendoit jour & nuit les cris des factieux qui ſe battoient les uns contre les autres, quelque effrayants qu'ils fuſſent, les triſtes gémiſſements des habitans qui déploroient leurs malheurs, faiſoient une bien plus vive impreſſion, & chaque inſtant fourniſſoit de nouveaux ſujets de s'affliger ; mais l'excès de conſternation dans lequel on étoit tombé, étouffoit les plaintes ; la crainte ne permettoit pas à la plus juſte douleur de ſe manifeſter. Par une ſuite de cette triſte contrainte, on n'oſoit rendre à ſes parens vivans aucun des devoirs d'uſage entre les proches, ni procurer la ſépulture à ceux qui mouroient, & par un effet du cruel déſeſpoir auquel on ſe livroit, on n'étoit touché de rien pour ſoi-même, parce que, ne reſtant plus d'eſpérance de ſalut, chacun s'attendoit continuellement à mourir. Tel étoit l'état violent de tous ceux qui n'étoient d'aucune faction ; les factieux de leur part pouſſerent leur barbare cruauté juſqu'à entaſſer les uns ſur les autres les corps des morts, monter deſſus, les

fouler aux pieds, & en former des eſpéces de plates-formes d'où ils combattoient avec d'autant plus de fureur, que cet excès de rage incroyable leur faiſoit perdre tout ſentiment d'humanité; ils ſe livroient aux méchancetés les plus inouies, & lorſqu'ils avoient épuiſé toutes celles qu'ils avoient pu imaginer, ils en cherchoient encore de plus atroces. Jean n'eut point de honte d'employer à la conſtruction de ſes machines de guerre des matériaux conſacrés à de ſaints uſages. Le Peuple & les Prêtres ayant réſolu, dans un certain temps, d'étayer le Temple, qu'ils vouloient élever de vingt coudées de plus qu'il ne l'étoit, le Roi Agrippa avoit fait venir à grands frais & avec beaucoup de travail des cédres d'une groſſeur & d'une hauteur extraordinaire; mais ce travail ayant été différé à cauſe de la guerre, Jean les fit ſcier de la longueur & hauteur qu'il jugea convenables pour s'en faire des tours d'où il fût à portée de ſe défendre contre ceux qui le combattoient de deſſus les portiques d'Iſraël, & il les plaça derriere l'enceinte (*a*) vis-à-vis de l'Exedre; c'étoit le ſeul endroit où il pouvoit les placer, tout le reſte de l'étendue de ce ſaint lieu étant occupé par des dégrés.

VI. Il eſperoit vaincre ſes ennemis par le moyen de ce travail impie & téméraire; mais Dieu le rendit inutile, & confondit ſon audace en faiſant venir les Romains avant qu'il eût pu faire monter aucun de ſes gens dans ces tours. Après que Tite eut aſſemblé auprès de ſa perſonne une partie de ſes troupes, & donné ordre aux autres de le venir joindre devant Jéruſalem, il partit de Céſarée. Son armée étoit compoſée de trois légions qui avoient ravagé la Judée ſous les ordres de Veſpaſien; de la douziéme, dont les Soldats joignoient à la bravoure qui leur étoit naturelle, un vif reſſentiment de l'échec qu'ils avoient reçu de la part des Juifs, ſous la conduite de Ceſtius, & un deſir ardent de s'en venger. Il commanda à la cinquiéme légion de le venir joindre par la route d'Ammaus, & à la ſixiéme de prendre celle de Jéricho, & lui ſe mit en

(*a*) Derriere l'enceinte. M. d'Andilly traduit » dans le circuit de la muraille; *Muraille*, eſt une addition, car le grec n'a point de terme qui lui réponde. Ce que Joſeph appelle ici περίβολος, eſt, je crois, cette eſpèce de baluſtrade qu'il met entre le portique des Gentils & celui d'Iſraël; car il ne met les quatorze marches qu'il falloit monter pour aller du portique des Gentils à celui d'Iſraël, qu'après avoir parlé de cette baluſtrade. *Chap. 5. num. 2.*

marche

marche avec le reſte des troupes, auxquelles ſe joignirent les troupes auxiliaires qu'envoyerent les Rois en plus grand nombre qu'il ne l'avoient encore fait, & tout ce que la Syrie lui fournit de ſecours. Tite s'étoit ſervi des troupes qu'il avoit amenées d'Alexandrie, pour remplacer les hommes que Veſpaſien avoit tirés de ces quatre légions, pour les envoyer en Italie avec Mucien; & ces troupes conſiſtoient en deux mille hommes qui avoient été choiſis dans l'armée d'Alexandrie, & trois mille tirés des troupes qui étoient poſtées le long de l'Euphrate, pour le garder. Tibere Alexandre l'accompagnoit dans ſa marche; c'étoit de ſes amis particuliers, celui pour lequel il avoit le plus d'égard, autant par reconnoiſſance pour les marques d'affection qu'il en recevoit, que par l'eſtime qu'il faiſoit de ſon mérite; il avoit été Préfet d'Egypte; mais Veſpaſien touché du zéle avec lequel il s'étoit donné à lui dès les premiers moments de ſa fortune, & l'avoit le premier reçu Empereur dans l'Etat confié à ſon adminiſtration, même avant que la couronne fût bien affermie ſur ſa tête, crut devoir lui confier quelque grand commandement, & Tite ſouhaita de l'avoir avec lui pour profiter des ſages conſeils que ſon âge & ſon expérience le mettoient plus que nul autre en état de lui donner.

Marche de Tite contre Jéruſalem : le nombre de ſes troupes.

CHAPITRE II.

I. TITE s'avançant dans le pays ennemi, fit tenir cet ordre à ſon armée: Toutes les troupes auxiliaires en ouvroient la marche; après elles venoient les Pionniers pour applanir les chemins, & ceux qui étoient chargés du ſoin de marquer le campement; ils étoient ſuivis des bagages des Officiers, avec les ſoldats armés qui les eſcortoient; Tite marchoit enſuite environné des ſoldats de ſa garde & de ſes piquiers, tous gens d'élite; il étoit ſuivi des cavaliers de la légion qui précédoient les machines; les Tribuns & les Chefs des cohortes venoient après, accompagnés auſſi de ſoldats choiſis; l'aigle paroiſſoit enſuite environnée des enſeignes, & précédée par les trompettes; puis venoit la phalange, dont chaque rang étoit de ſix hommes; elle étoit ſuivie des valets de cha-

que légion, qui avoient devant eux le bagage des ſoldats ; toute cette marche étoit fermée par les Artiſans & les Vivandiers, avec les troupes deſtinées à les eſcorter. Tite, en cet ordre que les Romains obſervent dans toutes leurs marches (*a*), ſe rendit par la Samarie à Gophna que Veſpaſien avoit priſe, & dans laquelle il avoit mis garniſon ; il y paſſa la nuit pour en partir le matin, afin d'aller camper dans la vallée que les Juifs appellent dans leur langue *la Vallée des épines*, auprès d'une bourgade nommée *Gabath-Saül*, qui veut dire *la Colline de Saül*, éloignée de trente ſtades de Jéruſalem. Ayant pris avec lui environ ſix cents cavaliers, il alla reconnoître cette ville, & tâcher de preſſentir ſi, à la vuë de ſes troupes, la crainte ne feroit pas réſoudre les Juifs à ſe rendre plutôt que de lui laiſſer employer la force pour les ſoumettre ; car on lui avoit rapporté, & rien n'étoit plus véritable, que le Peuple deſiroit la paix pour ſe délivrer de l'oppreſſion tyrannique de tous ces ſéditieux brigands qui les devoroient, mais que ſe ſentant trop foible pour ſecouer leur joug, il n'oſoit rien entreprendre.

Tite ſe trouve dans un grand danger.

II. Tant que Tite ſuivit avec cette cavalerie le chemin qui conduit droit à Jéruſalem, aucun ennemi ne parut (*b*) ; mais ſi tôt qu'il s'en détourna pour s'avancer vers la tour Pſephine, les Juifs ſortirent en foule par la porte qui eſt devant le tombeau d'Hélene, vers ce qu'on appelle *les Tours des femmes*, tomberent ſur lui, & coupant ſon eſcadron, empêcherent ceux qui n'étoient pas encore ſortis du chemin, de rejoindre ceux qui l'avoient déja quitté ; de maniere qu'il demeura avec très peu de monde, ſéparé de preſque tout le détachement avec lequel il étoit parti, parce que juſqu'aux murs de la ville, tout ce chemin étoit rempli de foſſés qui bordoient les jardins (*c*),

(*a*) Τοῖς δ' Πάρθοις παραπεφριμένοις κόσμος χρείττων ἡ τάξις ἐφαίνετο τῶν Ρωμαίων, ἣν καλεῖσθαι παρεξιόντες ἐν θεάμασιν ἔσους ἀφορύβους, ἐν σιωπῇ τὸν ὦσιν χαδαίνοντας. *Plutarq. Vie M. Antoine.* » Le » bel ordre avec lequel les Romains » marchoient, parut aux Parthes qui les » voyoient défiler, au deſſus de ce que » la renommée en publioit ; ils les re- » gardoient *avec admiration*, marchant » dans des diſtances égales, & remuant » gravement & ſans trouble leurs ja- » velots.

(*b*) Je lis πολεμίων au lieu de πόλεων.

(*c*) Κήποις, jardins ; mais j'ai cru devoir préférer la leçon τείχεσι que préſente la Note *a*.

Baronius fait commencer le ſiége de Jéruſalem le quatorze Avril. Baſnage prétend qu'il ſe trompe de deux jours ; M. de Tillemont ne l'avance que d'un. *Annal. Polit. Eccleſ. pag.* 773.

& qu'il étoit par-tout fermé par des murailles & par des haies. Il lui étoit également difficile de rejoindre les ſiens, en étant ſéparé par un gros corps d'ennemis; & la plûpart de ſes gens ignorant le danger dans lequel il étoit; & croyant qu'il s'étoit retiré & revenoit à eux, ne penſoient qu'à ſe retirer auſſi, & à tâcher de le rejoindre. Pour lui, jugeant bien que dans cet extrême péril, il n'avoit de ſalut à attendre que de ſon courage, il tourna bride, & criant au peu de gens qu'il avoit avec lui de le ſuivre, il ſe jetta au milieu des ennemis, & s'ouvrit un paſſage, preuve bien convaincante que les évenemens de la guerre, & le ſalut de ceux qui commandent les armées, dépendent de Dieu; car quoiqu'il ne ſe fût armé ni de ſon caſque, ni de ſa cuiraſſe, parce qu'il ne s'étoit point avancé pour combattre, mais ſeulement pour reconnoître, néanmoins comme ſi quelque agent inviſible eût pris ſoin de détourner le nombre infini de traits qu'on lançoit contre lui, ils paſſoient outre, frappant l'air d'un vain ſifflement, & nul ne l'atteignit. Ce vaillant Prince cependant, l'épée à la main, frappoit à droite, à gauche & devant lui, renverſant tous ceux qui s'oppoſoient à ſon paſſage, & leur paſſoit ſur le ventre. Une intrépidité ſi marquée déſoloit les Juifs; ils s'entr'exhortoient avec de grands cris à faire les derniers efforts pour empêcher ſa retraite; mais de quelque côté qu'ils l'obligeaſſent de ſe porter, il les forçoit auſſi-tôt à prendre eux-mêmes la fuite; ceux des ſiens qui le ſuivoient, quoique vivement preſſés de tous côtés, partagerent conſtamment le danger, & ſe tinrent toujours ſerrés auprès de lui, jugeant bien qu'il n'y avoit pour chacun d'eux d'autre moyen de ſe ſauver, que de lui faire jour à travers les ennemis, & de les écarter de ſorte qu'ils ne puſſent l'envelopper. Deux ſeulement du nombre de ceux qui s'étoient le moins avancés, furent enveloppés & tués à coups de dards; le cheval de l'un fut tué avec le cavalier; celui de l'autre ne le fut point, & les ennemis l'emmenerent. Tite, ſans être bleſſé, revint avec les autres dans ſon camp. Ce leger avantage remporté par les Juifs dès la premiere attaque, leur hauſſa extrêmement le courage, & leur fit concevoir de flatteuſes, mais téméraires eſpérances pour l'avenir.

III. La légion qui étoit à Ammaus étant arrivée la nuit, Tite partit le lendemain pour ſe rendre à Scopus, diſtant de ſept ſtades de Jéruſalem, d'où par une plaine qui s'étend juſ-

qu'à cette ville appellée avec raiſon *Scopus*, l'on découvre toute la ville & la magnifique grandeur du Temple ; il commanda à deux légions de s'y camper (*a*) ; comme la cinquiéme avoit marché toute la nuit, & qu'elle étoit fatiguée, il crut devoir la ménager, & la laiſſer dans un endroit où elle pût s'établir ſans avoir rien à craindre ; ainſi il lui ordonna de travailler à ſon campement trois ſtades au-deſſous des autres. A peine ces légions commençoient-elles à ſe loger, que la dixiéme arriva de Jéricho, où Veſpaſien avoit laiſſé garniſon, après s'en être rendu maître. Elle eut ordre de camper à ſix ſtades de Jéruſalem, auprès de la montagne des oliviers, qui eſt à l'orient de cette ville, & en eſt ſéparée par une profonde vallée qu'on appelle *Cedron*.

IV. Les Séditieux, que la fureur de s'entredétruire avoit juſques-là ſi conſtamment animés, furent ſaiſis de la plus accablante frayeur en voyant les Romains ſi près d'eux ſe conſtruire avec tant d'ardeur des camps en trois différens endroits, ils ſuſpendirent les effets de leurs haines, & réduits à la néceſſité de ſe réunir, ils ſe demandoient les uns aux autres : » à quoi donc ils penſoient, & qu'eſt-ce qu'ils attendoient » pour ſe mettre en mouvement ? N'eſt-ce pas une honte, ſe » diſoient-ils, de regarder les trois murailles de notre ville » comme des bornes que nous n'oſerions franchir, de demeu- » rer derriere oiſifs ſpectateurs des travaux aſſidus auxquels ſe » livrent nos ennemis pour élever contre nous des eſpéces de » villes ? N'avons-nous donc, s'écrierent alors quelques-uns, » de la force, du courage, des armes & des bras que pour » nous détruire les uns par les autres, & laiſſer aux Romains » le ſingulier avantage de profiter de nos diviſions pour ſe ren-

(*a*) *Note de l'Editeur.* J'ai cru devoir tranſcrire ici la traduction du R. P. Gillet telle quelle je lit dans ſon manuſcrit.

» La légion qui étoit à *Emmaus* ar- » riva la nuit, & Tite partit le lende- » main pour un endroit éloigné de *dix-* » *ſept* ſtades de Jéruſalem, & qu'on ap- » pelle *la découverte* ; on découvre, en » effet de-là la ville de Jéruſalem, la » grandeur ſurprenante du Temple, & » la plaine qui mene à la ville par une » douce pente du côté du ſeptentrion ; » c'eſt ce qui a porté à donner à cet » endroit le nom de *découverte*, & avec » raiſon.

(*b*) » Souffrir que les Romains ache- » vaſſent d'élever trois forts pour les » prendre «. *M. d'Andilly.* Comme les Romains n'avoient encore élevé aucun fort pour prendre Jéruſalem, les *Séditieux* ne pouvoient pas s'animer à les empêcher d'achever trois forts pour les prendre. Ces trois murs, τρία τειχὴ, ſont les trois qu'avoit Jéruſalem, & hors deſquels les Séditieux ſe reprochoient de laiſſer les Romains les empêcher de reſpirer.

» dre maîtres de notre ville ſans qu'il leur en coute du ſang. S'étant ainſi mutuellement excités à une réunion néceſſaire, ils coururent aux armes, firent une ſortie par la vallée, & vinrent fondre, en jettant de grands cris, ſur la dixiéme légion, dans le temps qu'elle travailloit avec le plus d'ardeur à fortifier ſon camp. Comme les Romains s'étoient perſuadés que quand même les Juifs euſſent été aſſez hardis pour concevoir le deſſein de les venir attaquer, leurs diviſions ne pouvoient leur permettre de l'exécuter; bien loin qu'il leur fût venu en penſée de ſe tenir en gârde contre toute entrepriſe de leur part, la plûpart, pour avancer les ouvrages dont ils s'étoient chargés dans la répartition qu'ils s'en étoient faite, avoient quitte leurs armes; ainſi étrangement ſurpris de cette ſi prompte & ſi vive irruption des Juifs, ils abandonnerent le travail; pluſieurs ſe retirant tout à-fait, d'autres courant en un ſi grand déſordre prendre leurs armes, qu'ils étoient tués avant de pouvoir venir faire tête à l'ennemi; d'autres Juifs encouragés par cet avantage, venoient inceſſamment ſe joindre à ceux qui le remportoient; & ſe croyant, ainſi que le penſoient les Romains eux-mêmes, en plus grand nombre qu'ils ne l'étoient en effet, ils profitoient d'un erreur qui leur étoit ſi favorable. Les troupes les plus aguerries & les mieux dreſſees à combattre ſelon l'ordre d'une diſcipline exacte, prennent plus aiſément l'allarme que toutes autres, lorſqu'elles ſont forcées, contre toute attente, de ſe livrer au déſordre & à la confuſion; auſſi une ſurpriſe ſi imprévue troubla t elle les Romains de telle ſorte qu'ils lâcherent le pied; ils ne laiſſoient pas cependant, lorſqu'ils étoient trop vivement preſſés, de tourner tête, & d'arrêter l'impétuoſité des Juifs, dont ils tuoient ou bleſſoient tous ceux qu'une fureur aveugle conduiſoit ſous leurs coups; mais le nombre de ceux qui ſortoient de la ville augmentoit toujours; le trouble des Romains devint enfin ſi grand, qu'ils quitterent leurs retranchements, & que la légion eût été entierement défaite, ſi Tite, informé de l'extrême danger où elle ſe trouvoit, ne fut promptement venu la ſecourir; il reprocha à ceux qui fuyoient leur lâcheté, les fit retourner au combat, & prenant les ennemis en flanc avec quelques troupes choiſies qu'ils avoit à ſa ſuite, il en tua beaucoup, en bleſſa encore davantage, & les contraignit tous de fuir, & de deſcendre en très-grand déſordre dans la vallée. Cette fuite

Vigoureuſe ſortie des Juifs qui mettent le déſordre dans la dixiéme légion, & la font plier.

Tite rétablit la dixiéme légion, & oblige les Juifs de rentrer dans la ville.

précipitée coûta beaucoup de monde aux Juifs ; mais lorſqu'ils eurent gagné l'autre côté, ayant alors le fond de cette vallée entr'eux & les Romains, ils firent ferme contre eux, & les combattirent durant la moitié du jour : un peu après midi, Tite aſſigna aux troupes qu'il avoit menées avec lui, & à quelques autres ſoldats qu'il tira des cohortes, un poſte d'où ils puſſent repouſſer les ennemis, s'ils tentoient de faire quelque nouvelle ſortie, & renvoya le reſte de la légion achever le travail des fortifications du camp qu'il faiſoit conſtruire ſur le haut de la montagne.

V. Les Juifs prirent cette diſpoſition pour une fuite, & la ſentinelle, qu'ils avoient placée ſur la muraille, leur ayant donné le ſignal agitant ſon enſeigne (*a*), ils ſortirent ſur les Romains en ſi grand nombre, & avec une ſi furieuſe impétuoſité, qu'il ſembloit que ce fuſſent des troupeaux de bêtes féroces ; les Romains en prirent une telle épouvante, que ne gardant aucun ordre, comme s'ils avoient été pouſſés par la foudre (*b*), ils s'enfuirent tous ſur le haut de la montagne, & laiſſerent Tite vers le milieu avec un très-petit nombre de gens, & quelques Officiers, que leur reſpectueux attachement pour ce Prince retint auprès de lui, malgré l'extrême grandeur du péril ; mais ils le conjuroient de céder aux efforts tumultueux des Juifs, qui dans leur déſeſpoir ne cherchoient que la mort, de ne point hazarder une vie auſſi précieuſe que la ſienne, pour tirer du péril des troupes qui, au lieu de l'y expoſer, en fuyant lâchement, auroient dû le couvrir de leurs corps, & ſoutenir les plus violents efforts des ennemis ; de conſidérer, ſur-tout, que le rang ſuprême qu'il tenoit dans l'univers, ni ſa qualité de Général en cette guerre importante, ne lui permettoient point de braver, ainſi que le pouvoit faire un ſimple ſoldat le péril où le mettoit un ſi grand déſordre. Tite, ſans écouter ces remontrances, tint toujours ferme contre les ennemis, en tua pluſieurs qui faiſoient effort pour ſe porter ſur lui, & les repouſſa tous juſqu'au bas de la montagne avec une vigueur & une intrépidité qui les épouvanta ; ils ne rentretent cependant point dans la ville, mais prenant grand ſoin d'éviter la rencontre de ce Prince, ils pourſuivoient

(*a*) A la lettre, ſon habit, ſa robe.

(*b*) ἐξ ὀργάνου, d'un inſtrument, d'une machine ; peut-être qu'il faut lire ἐξ οὐρανοῦ, du ciel.

à droite & à gauche ceux des Romains qui fuyoient vers la hauteur; Tite alors les prit en flanc & les arrêta. Les Romains qui travailloient sur la hauteur aux fortifications du camp, voyant fuir au-dessous d'eux ceux des leurs qui devoient accompagner Tite, s'imaginerent que l'effort des Juifs avoit été si violent, que n'ayant pu le soutenir, Tite lui-même avoit été contraint de se retirer, parce qu'autrement ils ne pensoient pas qu'ils se fussent résolus à l'abandonner. Une si vive terreur panique les saisit, que ne songeant qu'à se sauver, toute la légion se mit à fuir de tous côtés dans le plus grand désordre, jusqu'à ce que quelques uns ayant apperçu ce Prince au milieu de la mêlée, & tremblant pour sa personne, annoncerent par leurs cris à toute la légion l'extrême péril où il étoit, alors la honte d'avoir fui & sur-tout les reproches qu'ils se faisoient les uns aux autres d'avoir abandonné leur Général, les rappellerent à leur devoir; ils se jetterent avec fureur sur les Juifs, les firent plier, & les pousserent jusques dans la vallée; ils ne lâchoient pas néanmoins tellement le pied, qu'ils ne fissent encore des efforts pour se défendre; mais les Romains profitant de l'avantage que leur donnoit l'élevation du terrein qu'ils occupoient, les forcerent enfin de se retirer tous dans le fond de cette vallée, Tite ayant toujours vivement pressé ceux qui lui avoient fait tête: le combat fini, il renvoya la légion reprendre ses travaux, & retint auprès de lui, pour s'opposer aux nouvelles tentatives que pourroient faire les Juifs, ceux qui l'accompagnoient lorsqu'il arrêta leurs premiers efforts. Je crois pouvoir dire, sans rien ajouter à la vérité par flatterie, ni en rien diminuer par envie, que ce Prince (*a*) délivra deux fois dans ce même jour toute cette légion du danger qu'elle avoit couru d'être entierement défaite, & lui procura par son courage le moyen d'achever en sûreté les fortifications du camp.

(*a*) A la lettre, César. Tite avoit été déclaré César en soixante-neuf. *Dion. Hist. 66. pag. 744.*

CHAPITRE III.

I. DURANT le peu de relâche que les Romains donnerent aux Juifs, les ſéditieux exciterent de nouveaux troubles domeſtiques dans Jéruſalem ; la fête des Azimes étant arrivée le quatorziéme jour du mois d'Avril, dans lequel ils croyent avoir été délivrés (*a*) de la captivité d'Egypte, les gens d'Eléazar (*b*) ouvrirent les portes des ſacrés portiques, & reçurent ceux du Peuple qui voulurent y entrer pour adorer Dieu. Jean ſe ſervit de l'occaſion pour ménager une ſurpriſe ; il commanda à ceux de ſes gens qui étoient le moins connus de cacher des armes ſous leurs habits ; & quoique pluſieurs d'entr'eux ne fuſſent pas purifiés, il les envoya dans les portiques d'Iſraël, pour s'en ſaiſir (*c*). Auſſi-tôt qu'ils furent entrés, ils ouvrirent leurs habits, & laiſſerent voir qu'ils étoient armés. Tout fut auſſi-tôt rempli de tumulte & de confuſion à l'entour du Temple. Le Peuple, qui n'étoit d'aucune faction, crut qu'ils alloient ſe jetter ſur lui & ſur tous ſans diſtinction ; mais les Zélateurs jugerent aiſément que c'etoit à eux ſeuls qu'on en vouloit ; ils abandonnerent les portes du lieu ſaint, ſauterent de deſſus les banquettes (*d*), ſans faire de défenſe, pour

(*a*) Καιρον me fait peine, & je croirois volontiers qu'il a pris la place de κλιμα.

(*b*) Après que Scaliger, le P. Petau, Uſſerius, le Cardinal Noris, le P. Pagi ont épuiſé toute leur érudition & leur ſagacité pour fixer le jour précis que Jean s'empara du portique d'Iſraël, je crois ne pouvoir mieux faire que de renvoyer ceux qui veulent s'en inſtruire à fond à leurs ſçavans ouvrages, & ſurtout à la Note trente-deuxiéme de M. de Tillemont, ſur la ruine des Juifs.

(*c*) *Joannes miſſis per ſpeciem ſacrificandi, qui Eleazarum manumque ejus obtruncarent, Templo potitur.* Tacit. hiſt. liv. 5. num. 12.

(*d*) »Deſcendirent des lieux qu'ils avoient » fortifiés «. M. d'Andilly. Joſeph ne dit point que les gens d'Eléazar euſſent fait les *épaixies* dont ils deſcendirent, ſans faire de défenſe pour s'aller cacher dans les égouts du ſaint lieu. Le portique d'Iſraël que ce ſéditieux occupoit, étoit très-fort par lui même, & on ne voit pas que, pendant le ſiége, les ſéditieux ayent fait aucune nouvelle fortification pour ſe ſoutenir dans leur revolte.

Le toit des maiſons de Jéruſalem étoit plat, & la loi ordonnoit qu'on y mit des rebords, des eſpéces de baluſtrades, de balcons, de peur que ſi le pied gliſſoit, on ne tombât en bas, & afin qu'on y pût regarder ſans crainte d'accident. Ces baluſtrades pouvoient être comme des parapets d'une fortification pour la force & la ſolidité, & avoir à leur naiſſance des banquettes, afin qu'en cas d'attaque, on pût ſe ſervir de l'un & de l'autre, pour en éloigner l'ennemi. C'eſt probablement de deſſus ces banquettes où les gens d'Eléazar étoient montés pour

s'aller

s'aller cacher dans les égouts du lieu ſaint ; le Peuple trembl'ant de peur, entoura l'autel, & ſe rangea autour du Temple, mais les Séditieux le fouloient aux pieds, & le frappoient à coups de bâtons & d'épées. La haine & la paſſion dont ils étoient animés, leur faiſoit traiter comme des ennemis ceux avec qui ils avoient eu quelque querelle ; & quoiqu'on ne fût d'aucune faction, c'étoit aſſez, lorſqu'on étoit reconnu pour avoir eu auparavant quelque démêlé avec eux, pour être cruellement tourmenté. Pendant qu'ils maltraitoient ainſi les innocents, ils donnerent le temps aux coupables de ſortir des ſouterrains où ils s'étoient cachés. Lorſque la faction de Jean ſe fut rendue maîtreſſe du portique d'Iſraël & des proviſions qui y étoient, elle ſe crut en état de réſiſter à celle de Simon. Ce fut ainſi que les Séditieux, qui étoient diviſés d'abord en trois factions, n'en firent plus que deux dans la ſuite.

II. Tite ayant conçu le deſſein de faire transférer plus au proche de la ville le camp qu'il avoit à Scopus, choiſit dans ſa cavalerie & dans ſon infanterie le nombre d'hommes qu'il jugea ſuffiſant pour tenir les Juifs en reſpect, & les empêcher de faire des ſorties ; & leur ayant, pour cela, aſſigné des poſtes convenables, il ordonna au reſte de ſes troupes d'applanir tout le terrein qui étoit entre Scopus & Jéruſalem ; ſes ordres furent auſſi tôt exécutés, toutes les hayes & les murailles qui enfermoient les jardins & tout autre héritage, furent détruites, les arbres arrachés, ſans excepter ceux qui portoient des fruits bons à manger, les gros cailloux emportés avec des inſtruments de fer, & les petites éminences coupées, les cavités comblées, & tout le terrein mis de niveau depuis Scopus

faire tête aux attaques de Jean, qu'ils ſauterent lorſqu'ils virent qu'il avoit ſorpris le portique d'Iſraël τῶν ἱστοᾶν καθαιρεθέντων.

Il faut concevoir le toit de ce portique comme une eſpéce de muraille, ſur laquelle les ſéditieux montoient, & ſe plaçoient pour repouſſer les attaques que les Romains y donnoient ; ils y montoient du côté du parvis des Prêtres ; car il n'y avoit rien du côté de la ville par où l'on y pût monter ; & quand les Romains le voulurent faire, ce fut par eſcalade qu'ils l'entreprirent ; celles de leurs troupes qui furent aſſez imprudentes pour y monter lorſque les Juifs mirent le feu à des matiéres combuſtibles qu'ils avoient cachées ſous le comble de ce portique, furent la victime de leur imprudence ; les uns furent conſumés par le feu, & les autres, pour l'éviter, ſe précipiterent du haut en bas. Car les échelles dont ils s'étoient ſervis pour y monter avoient été rompues ou brûlées, & ils ne pouvoient en deſcendre du côté du Parvis des Prêtres, qu'en ſe livrant aux Séditieux, qui les attendoient pour les égorger.

(*b*) *Voyez* Rematque I.

juſqu'au tombeau d'Hérode, qui touche à la piſcine qu'on appelle des Serpents.

Les Juifs tendent un piége aux Romains.

III. Pendant que les Romains étoient occupés à ces travaux, les Juifs leur tendirent un piége: les plus hardis des Séditieux ſortirent de la ville, & feignant d'être auſſi embarraſſés que s'ils en euſſent été chaſſés par ceux qui deſiroient la paix, ils cherchoient à ſe cacher dans les environs des tours nommées *les Tours des femmes*, pour éviter la rencontre des Romains, dont ils affectoient de paroître s'inſpirer les uns aux autres de grandes appréhenſions; dans ce même tems les autres, du haut des murs, demandoient la paix à grands cris, comme s'ils euſſent été de ſimples habitans; ils appelloient les Romains, leur tendoient les mains, promettoient de leur ouvrir les portes; & pour d'autant mieux donner le change, ils jettoient des pierres ſur ceux des leurs qui étoient dehors, comme pour les éloigner; ceux-ci, de leur part, feignoient de vouloir forcer les portes, faiſoient ſemblant de ſupplier ceux qui étoient en dedans de les laiſſer rentrer; en d'autres momens, ils ſembloient vouloir tourner leurs pas vers les Romains, & revenoient auſſi tôt comme des gens ſaiſis de frayeur. Tout ce manége trompa les ſoldats Romains de telle ſorte, que s'imaginant tenir ſi ſûrement en leurs mains ceux des Juifs qui étoient hors de la ville, qu'ils ne pouvoient échapper à leur vengeance, & croyant que ceux qui avoient paru ſur les murailles, les attendoient pour leur ouvrir les portes; ils s'avancerent pour profiter des heureuſes diſpoſitions où ils penſoient voir les affaires; mais ces promeſſes, ces invitations ſi peu attendues, parurent d'autant plus ſuſpectes à Tite, qu'ayant, le jour précédent, fait porter aux Juifs par Joſeph des paroles de paix, ils n'y avoient point voulu entendre; ainſi il défendit à ſes ſoldats de quitter leurs poſtes, mais quelques-uns de ceux qui étoient commandés pour ſoutenir les travailleurs, prirent les armes, & coururent aux portes de la ville; ceux des Juifs qui feignoient d'en avoir été chaſſés, ſe retirerent d'abord, mais quand ils furent arrivés juſqu'aux tours qui étoient proche la porte (*a*), ils ſe jetterent

(*a*) ...» Quelques Romains, dans » l'idée que les intentions des Juifs étoient » ſincéres, entrerent dans la ville «. *Hiſt. univerſ. &c. Tome 7. pag.* 373. Ces Soldats n'entrerent point dans Jéruſalem, mais dans un auſſi grand Ouvrage, on a une eſpéce de droit de broncher quelquefois.

ſur eux, les envelopperent, & les ſerrerent de très près par derriere, tandis que ceux qui étoient ſur les murs, les accabloient de pierres, & lançoient contr'eux une grêle de traits qui en tuerent pluſieurs, & en bleſſerent encore davantage, parce qu'étant vivement preſſés par ceux qu'ils avoient à dos, il ne leur etoit pas facile de ſe retirer; d'ailleurs la honte d'avoir, en contrevenant aux ordres qu'ils avoient reçus, donné dans un piége, & la crainte d'en être ſévérement punis par leurs Officiers, les faiſoit ſe roidir à ſuivre leur téméraire démarche; enfin après s'être maintenus aſſez long-temps, avoir été autant maltraités par les Juifs qu'ils les avoient eux-mêmes maltraités, ils ſe firent jour au travers de ceux qui les tenoient enveloppés; cependant les Juifs ne ceſſerent de les pourſuivre à coups de traits juſqu'au tombeau d'Hélene.

IV. Cet avantage rendit les Juifs ſi inſolents, que ſe mocquant des Romains, pour s'être laiſſé ainſi tromper, ils faiſoient retentir l'air de cris de joie, & du bruit qu'ils faiſoient en frappant ſur leurs boucliers. Les Officiers Romains faiſoient de leur part de grandes menaces à ces ſoldats indiſcrets, & Tite dit avec un mouvement de colere: » Quoi les Juifs, que » le ſeul déſeſpoir a toujours guidé dans les combats, apprennent à ſe conduire avec prudence! ils nous dreſſent des embûches, ils nous tendent des piéges qui leur réuſſiſſent par l'effet de la prompte & fidèle obeiſſance avec laquelle ils exécutent les ordres de leurs Chefs en s'uniſſant contre nous; & » les Romains que leur excellente diſcipline & leur amour conſtant pour la ſubordination la plus parfaite, ont toujours « rendu les favoris de la fortune, ne craignent point aujourd'hui de s'expoſer par une téméraire déſobéiſſance à la » honte d'être battus! ils oſent, ſous les yeux de Céſar, ſuivre une indiſcrette audace, & ſe préſenter au combat ſans » ordre & ſans Officiers! Quel coup funeſte une telle conduite ne porte-t-elle pas à la diſcipline militaire! & l'Empereur mon pere pourra-t-il, ſans être pénétré de la plus » vive douleur, apprendre une ſi dangereuſe infraction des » Loix de la guerre, lui qui durant le long cours d'une vie » glorieuſement paſſée dans les armées, n'en a jamais vu de » ſemblable? Les Loix de la guerre ordonnent la peine de mort » contre ceux qui oſent les enfreindre par la plus legére tranſ» greſſion, & nous avons aujourd'hui à punir des troupes en

Tite fait des reproches à ſes troupes de leur peu d'obéiſſance.

» rieres qui n'ont pas craint d'en porter le mépris juſqu'à aban-
» donner leur poſte ! Mais ceux qui ont eu cette preſomp-
» tueuſe audace, vont apprendre par leur châtiment que chez
» les Romains la victoire même eſt un crime, lorſqu'on la
» remporte ſans avoir reçu l'ordre de combattre. « Le ton d'indignation avec lequel Tite prononça ces dernieres paroles qu'il adreſſoit aux Officiers, ne laiſſa aux coupables aucun lieu de douter qu'il ne fût réſolu de leur faire ſubir à tous toute la rigueur de la loi. Cette perſuaſion les jetta dans le dernier abbattement, & ils ſe préparerent à recevoir la mort qu'ils ne pouvoient ſe diſſimuler d'avoir juſtement méritée. Mais les légions ſe rangerent autour de Tite, & le ſupplierent de faire grace aux criminels, & de pardonner la deſobéiſſance de quelques particuliers, en conſidération de l'obéiſſance dont tout le reſte de ſon armée ne s'étoit jamais départie, & du déſir ſincére où étoient ceux qui avoient eu le malheur de s'en écarter, de réparer leur faute par des ſervices d'éclat.

V. Ces prieres appaiſerent la colere de Tite ; & comme il penſoit qu'il n'importe pas moins de s'en tenir à des menaces, lorſque les coupables ſont en grand nombre, que de ne rien rabattre de la rigueur de la loi, lorſqu'on n'a qu'un Particulier à punir, il accorda la grace à ces ſoldats ; leur fit de ſéveres injonctions d'être, dans la ſuite, plus retenus, & ne penſa plus qu'à faire repentir les Juifs du piége qu'ils avoient tendu à ſes troupes. Tout le terrein de Jéruſalem ayant été applani, ainſi que ce Prince l'avoit ordonné pour ſe procurer la facilité de faire avancer, ſans péril, ſes troupes avec tout leur bagage ; & ce travail ayant été terminé en quatre jours, il plaça ſes meilleures troupes près des murs, entre le ſeptentrion & le couchant, l'infanterie en tête, formée en bataillons, la cavalerie derriere, en trois eſcadrons ; & entre ces deux corps, ſept rangs d'archers. Cette diſpoſition ôtant aux Juifs tout moyen de faire des ſorties, tout le bagage des trois légions paſſa ſans aucun danger, ainſi que les valets & le reſte de la ſuite. Enſuite de ces opérations, Tite alla camper à deux ſtades des murailles, devant un endroit qui ſe terminoit en angle vis-à-vis la Tour appellée *Pſephine*, du côté où le circuit tire du ſeptentrion au couchant. Une autre partie de l'armée occupoit un camp retranché devant la Tour Ippique, dans le même éloignement de la ville. La dixiéme légion conſerva ſon poſte ſur la Montagne des Oliviers.

Poſtes qu'occupent les Romains devant Jéruſalem.

CHAPITRE IV.

Des murs de Jéruſalem.

LA ville de Jéruſalem étoit enceinte d'un triple mur, excepté que du côté où de fréquens précipices rendent impratiquables les vallées qui la bordent, il n'y en avoit qu'un. Elle étoit ſituée ſur deux montagnes qui ſe regardoient (*a*). Un profond foſſé, auquel ſe terminoient les maiſons des deux côtés, en faiſoit la ſéparation. La montagne ſur laquelle étoit la haute Ville, étoit très élevée, & fort droite dans ſa longueur. Comme elle étoit extrémement forte d'aſſiete, le Roi David, pere de Salomon, qui le premier édifia le Temple, lui donna ſon nom, & l'appella *la Forteresſe de David*; nous la nommons aujourd'hui *le Haut-Marché*. L'autre montagne qui s'appelloit *Acra*, & qui ſe terminoit en pente égale de chacun de ſes côtés, ſervoit de baſe à la baſſe ville. Il y en avoit autrefois une troiſiéme vis-à-vis de celle ci, mais moins élevée & ſéparée de l'autre par une vallée large & profonde. Les Princes Aſmonéens (*b*) firent combler cette vallée, pour joindre la Ville au Temple; & afin que le Temple dominât ſur la montagne d'Acra, ils en firent raſer le haut. La vallée qu'on appelle *des*

(*a*) *Duos colles immenſum editos claudebant muri per artem obliqui, aut introrsus ſinuati: ut latera oppugnantium ad iſtus pateſcerent.* Tacit. hiſt. liv. 5. num. 11.

(*b*) Soit que ce ſoit M. Le Clerc, ſoit que ce ſoit Campege Vitringa qui diſent que *Salomon & ſes ſucceſſeurs rendirent le Mont Sion plus bas*, la mépriſe eſt certaine. *Biblioth. univerſ. tom. 4. pag. 292.*

M. d'Andilly fait la montagne de Sion plus élevée que celle d'Acra. C'eſt le ſens naturel des termes de Joſeph, & c'eſt celui qu'ont ſuivi ſes Traducteurs & ceux qui ont fait la deſcription de Jéruſalem. Si c'eſt ſa penſée, il ſemble qu'il ne s'accorde pas tout à fait avec lui même; car il dit ailleurs & ici que quand les Aſmonéens eurent fait raſer la montagne d'Acra, le Temple domina ſur toute la ville de Jéruſalem. Τὸ ἀκρωτὸν ὑψηλότερον ἐποίησεν. Antiq. Juiv. Liv. 13. ch. 6. n. 6.

Comment le Temple dominoit-il ſur la montagne de Sion? Si elle étoit plus haute que toutes celles de Jéruſalem, elle devoit au contraire le dominer; & on voit par ce que Joſeph rapporte du Roi Agrippa, qu'elle ne le dominoit pas: car il dit que ce Prince pour ſe donner le plaiſir de voir ce qui ſe faiſoit dans le Temple, avoit fait élever dans le palais d'Hérode un appartement pour s'en procurer la vuë, & le palais d'Hérode étoit dans la ville de David. Un terme comparatif de la Grammaire, ne l'eſt pas toujours pour le ſens, & il prend quelquefois celui du ſuperlatif. Ainſi ὑψηλότερος πολλῶ ne ſignifie peut-être ici que fort haut; mais ce n'eſt qu'un doute que je propoſe. C'eſt une choſe ſi décidée que la montagne de Sion étoit plus haute que celle d'Acra, que je n'ai garde de dire le contraire.

Tyropéens (*a*), & que nous venons de dire être entre la montagne de la haute ville & celle de la baſſe, s'étend juſqu'à Siloë : c'eſt ainſi que nous nommons une fontaine qui fournit en abondance de l'eau très bonne à boire. Ces deux montagnes étoient bordées en dehors de précipices qui de l'un & de l'autre côté les rendoient inacceſſibles.

II. Des trois murs dont Jéruſalem étoit enceinte, l'ancien étoit de plus fort, tant à cauſe des précipices qui le bordoient, & qui étoient au pied de la montagne ſur laquelle il étoit bâti, que parce qu'indépendamment des avantages de cette ſituation naturelle, les Rois David, Salomon, & leurs ſucceſſeurs n'avoient épargné ni ſoins ni depenſes pour en aſſurer la ſolidité. Il commençoit du côté du ſeptentrion à la tour Ippique, paſſoit devant le *Xiſte*, touchoit enſuite au Palais où l'on s'aſſembloit pour traiter des affaires publiques, & alloit finir au Portique occidental du Temple. Du côté du couchant, partant du même endroit, il alloit, après avoir paſſé ce que nous appellons *Bethſo*, toucher à la porte des Eſſeniens, d'où il ſe détournoit vers le midi au deſſus de la fontaine de Siloë; ſe repliant enſuite vers l'orient, il ſe portoit à la piſcine de Salomon, & s'étendant juſques à un endroit que nous appellons *Ophla*, il ſe joignoit au Portique oriental.

Le ſecond mur commençoit à la porte du premier mur que nous apellons *Gennath*, & finiſſoit à la tour *Antonia*, ne renfermant que le ſeul côté du ſeptentrion.

Le troiſiéme mur commençoit à la tour Ippique, d'où il s'étendoit vers le ſeptentrion à celle qu'on appelloit *Pſephine*, pour aller enſuite paſſer devant le tombeau d'Hélene Reine de l'Adiabene, & mere du Roi Izate; d'où s'étendant le long des cavernes royales, il formoit un coude pour enceindre la tour angulaire proche le monument qu'on appelloit *du Foulon*. Enfin après s'être joint à l'ancien mur, il alloit finir au torrent de Cédron. Ce fut le Roi Agrippa qui fit conſtruire ce mur pour

(*a*) Le quartier des faiſeurs ou des vendeurs de fromage, ſelon le P. Lamy. L'explication eſt aſſez juſte, ſi Joſeph a écrit préciſément Τυροποιῶν, comme portent tous nos imprimés. Je ne me ſouviens pas d'avoir vu φάραγξ employé pour marquer un endroit, un quartier habité. Les quartiers, les rues, les places, les marchés n'avoient pas chez les Juifs des noms grecs, & celui-ci l'eſt. D'ailleurs j'ai peine à croire qu'on fit une ſi grande quantité de fromages à Jéruſalem, & que le commerce en fût ſi conſidérable, qu'un de ſes quartiers en eût pris ſon nom.

enfermer la nouvelle ville qui étoit toute ouverte de ce côté-là; car Jéruſalem ſe peuplant de plus en plus, on bâtit inſenſiblement hors de ſon enceinte, & on habita le terrein qui étoit au nord du Temple, auprès de la montagne; pouſſant encore plus loin, on s'établit ſur une montagne qu'on appelloit *Bezetha*, & qui étoit à l'oppoſite de la tour Antonia. On avoit eu l'attention de la couper par un foſſé très-profond, de peur que les fondemens de cette tour, qui y touchoient, n'étant pas pris aſſez bas, ne fuſſent d'un trop facile accès; la profondeur du foſſé ajoutoit à la force de la tour, en lui donnant beaucoup plus de hauteur. On avoit donné à ce nouveau quartier, dont la ville de Jéruſalem étoit acrue, le nom de *Bezetha*, qui, traduit en grec, ſignifie *Cænopolis* (*a*). La néceſſité de procurer à ceux qui allerent s'y établir les mêmes sûretés dont jouiſſoient les habitans des autres parties de cette grande ville, engagea le Roi Agrippa, pere du Prince de même nom, aujourd'hui regnant, à faire commencer la conſtruction de la forte muraille dont j'ai déja parlé; mais craignant que la grandeur de l'ouvrage ne fit ſoupçonner à l'Empereur Claude qu'il avoit quelque deſſein de ſe ſouſtraire à ſon obéiſſance, il ne pouſſa pas cette entrepriſe au-de-là des fondations. Il eſt vrai que la ville eût été imprenable, s'il eût achevé ce mur comme il l'avoit commencé, car il n'y employoit que des pierres longues de vingt coudées, & larges de dix; de ſorte qu'il n'eût preſque pas été poſſible de le ſapper ou de l'ébranler par des machines. Il devoit avoir dix coudées d'épaiſſeur, ſi par les conſidérations dont je viens de parler, ce Prince n'eût cru devoir abandonner un auſſi magnifique projet: les Juifs ont eu grand ſoin de le reprendre depuis, & d'élever ce mur juſqu'à vingt coudées avec des parapets de deux coudées & des banquettes de trois; ce qui fait en tout vingt-cinq coudées.

III. Ce mur étoit fortifié de tours qui avoient vingt coudées en quarré, & autant de hauteur; elles étoient auſſi ſolidement bâties que le mur même, en belles pierres, ſi admirablement liées entre elles, qu'elle ne cédoient en rien à celles du Temple; au-deſſus de ce maſſif de vingt coudées de hauteur, il y avoit de magnifiques ſalles, auxquelles on montoit par de larges eſcaliers, & dont le comble étoit en terraſſes ſuffiſamment pourvues de citernes pour recevoir l'eau de la

(*a*) En François, *Ville-Neuve.*

pluie. Le troiſiéme mur avoit quatre-vingt tours diſtantes les unes des autres de deux cents coudées; le mur du milieu n'en avoit que quatorze, & l'ancien ſoixante. Tout le tour de la ville étoit de trente-trois ſtades (*a*). Quelque admirable que fût le troiſiéme mur, la tour Pſephine (*b*), ſituée à l'angle d'entre le ſeptentrion & le couchant, vis-à vis de laquelle Tite avoit établi ſon camp, le ſurpaſſoit encore en beauté. Elle étoit octogone, haute de ſoixante-dix coudées, &, de deſſus, l'on pouvoit, lorſque le ſoleil ſe levoit, découvrir l'Arabie & les frontieres de la Judée juſqu'à la mer. A l'oppoſite de cette tour étoit l'Ippique, & proche de celle-ci deux autres que le Roi Hérode avoit auſſi fait bâtir contre l'ancien mur. Elles étoient grandes, belles, & plus fortes qu'aucune qu'on connût dans le monde; car outre que ce Prince étoit naturellement magnifique, & qu'il n'ait eu rien tant à cœur que l'embelliſſement de la ville de Jéruſalem, il avoit voulu ſe ſatisfaire par ces trois merveilleux ouvrages qu'il conſacroit à la mémoire des trois perſonnes qu'il avoit le plus aimées & le plus regrettées, & deſquelles il leur faiſoit porter le nom, la Reine ſa femme, ſon frere & un ami. Un excès d'amour l'avoit porté, comme nous l'avons dit, à faire mourir la Reine Mariamne, & la guerre lui avoit enlevé ſon frere & ſon ami, après de grandes actions de valeur.

Des Tours Pſephine, Mariamne & Phaſaële.

La tour Ippique, qui portoit le nom de ſon ami, étoit un maſſif quarré, & avoit de largeur & d'épaiſſeur vingt-cinq coudées, & trente de hauteur. Sur ce maſſif couvert de pierres parfaitement jointes, étoit un puits pour recevoir l'eau de la pluie, qui avoit vingt coudées de profondeur. Un bâtiment à deux étages s'élevoit de la hauteur de vingt-cinq coudées au-deſſus, & formoit pluſieurs logements, avec des banquettes

(*a*) Villapandus a prétendu que Joſeph ne parle ici que du tour de la ville de David; mais c'eſt faire violence à ſon expreſſion. Le Pere Lami, *pag.* 606. *d. e.* donne à Jéruſalem ſoixante ſtades de tour. Il faut donc ſuppoſer qu'il y a erreur de chiffres dans Joſeph; car il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ſe ſoit trompé de la moitié ſur l'étendue d'une ville où il avoit paſſé une grande partie de ſa vie. M. Reland *Palæſt. illuſtrata pag.* 836. s'en tient à ce que Joſeph en dit ici; c'eſt, ce me ſemble le meilleur parti qu'on puiſſe prendre. Hécatée donne à Jéruſalem cinquante ſtades de contour. 1. *Liv. contre Apion*, *num.* 22. Voyez M. Danville. *Deſcrip. de l'anc. Jéruſalem*, 1747.

(*b*) M. d'Anville croit que ce qu'on appelle aujourd'hui Caſtelpiſano occupe le même terrein qu'occupoit la tour Pſephine. *Diſſertation ſur l'étendue de l'ancienne Jéruſalem.*

de

de deux coudées d'élévation, & des parapets hauts de trois, de maniere que la hauteur de tout l'ouvrage étoit de quatre-vingt coudées.

La ſeconde tour, qu'il avoit appellée *Phaſaële*, du nom de ſon frere, avoit quarante coudées de largeur & autant d'épaiſſeur; elle étoit auſſi toute maſſive juſqu'à la hauteur de quarante coudées; au-deſſus & tout autour de ce maſſif, regnoit un Portique haut de dix coudées, environné de guérites & de petites tours; au milieu de ce Portique, s'élevoit une autre tour diviſée en pluſieurs ſalles magnifiques, dont il y en avoit une pour les bains; de ſorte qu'il ne manquoit rien à ce riche monument de ce qui pouvoit le faire regarder comme un palais; le haut en étoit terminé par des banquettes & des parapets mieux travaillés que ceux de la premiére tour; ainſi toute la hauteur de celle-ci étoit de quatre-vingt dix coudées: elle reſſembloit pour la forme à celle de Pharos, ſur laquelle un feu continuellement entretenu ſert de fanal aux vaiſſeaux qui arrivent la nuit à Alexandrie; mais elle étoit diſtribuée en bien des différentes parties. C'étoit dans cette tour, que Simon avoit (*a*) établi le ſiége de ſa tyrannie.

La troiſiéme tour appellée *Mariamne*, du nom de la Reine, étoit juſqu'à la hauteur de vingt coudées, maſſive comme les autres; elle en avoit autant en largeur & en épaiſſeur; mais les appartemens conſtruits ſur ce maſſif, étoient beaucoup plus magnifiques que ceux des deux autres, parce qu'Hérode avoit penſé que celle-ci portant le nom d'une femme, devoit autant ſurpaſſer par la beauté & par la richeſſe de ſes ornemens celles qu'il conſacroit à la mémoire de deux hom-

(*a*) L'Auteur de la Note qui ſe trouve dans le troiſiéme tome de l'Hiſtoire des Juifs par M. Prideaux pag. 14. prétend que περιοχὴ ſignifie ici largeur, tour, circuit, & que la penſée de Joſeph eſt que cette tour étoit plus large que celle de Pharos, qu'elle avoit plus de contour. Je ne me ſouviens pas qu'il prenne περιοχὴ en ce ſens, & c'eſt ordinairement περίβολος, qu'il employe lorſqu'il veut marquer le tour d'un édifice, l'eſpace qu'il occupe. Il ſemble que la comparaiſon qu'il fait de cette tour avec celle de Pharos, tombe plutôt ſur ce qu'elle contenoit, ſur ſes portiques, ſes bains, ſes magnifiques appartemens, que ſur l'eſpace qu'elle occupoit, car comme il ne compare point leurs deux hauteurs, il ſemble qu'il n'a point auſſi comparé leur largeur. C'eſt pourquoi j'ai traduit: » Mais » elle étoit diſtribuée en bien plus de » différentes parties. « L'Ecriture dit que quand David eut pris Sion, la forteresſe des Jebuſéens, ἐκάθισε Δαυὶδ ἐν τῇ περιοχῇ, ce ne fut pas autour, mais dedans Sion que ce Prince fixa ſa demeure. 2. *Rois, chap.* 5. ℣. 9.

mes, que celles-ci la ſurpaſſoient en force. Toute la hauteur de cette derniere étoit de cinquante-cinq coudées.

IV. Le terrein ſur lequel ces tours ſont aſſiſes, les faiſoit paroître encore plus hautes; car l'ancien mur, avec lequel elles faiſoient corps, étant lui-même aſſis ſur une haute montagne, au deſſus de laquelle il s'élevoit à la hauteur de trente coudées, comme s'il en eût fait le ſommet, leur élévation au deſſus de ce ſommet ne pouvoit en être que plus frappant; ces tours n'étoient pas moins admirables par la matiere qui avoit été employée à leur conſtruction. Ce n'étoient point des pierres ordinaires, & que des hommes puſſent porter; c'étoient des pierres de marbre blanc de vingt coudées de longueur, dix de largeur & cinq d'épaiſſeur, qu'on avoit ſi bien taillées & coupées de face & ſur les angles, & ſi exactement jointes, qu'on n'en appercevoit point les liaiſons, & chacune d'elles ſembloit n'être qu'un ſeul bloc de ce marbre auquel le travail des hommes avoit donné la forme qu'elles préſentoient; elles étoient appuyées ſur la partie ſeptentrionale du mur, & joignoient un Palais royal d'une beauté & d'une magnificence au-deſſus de toute expreſſion, rien ne pouvant s'imaginer de plus ſomptueux, ni d'une auſſi admirable ſtructure; il étoit enfermé d'un mur de trente coudées, & flanqué tout autour, à égale diſtance les unes des autres, de tours d'une riche & excellente architecture. Les appartemens en étoient ſi vaſtes, que les ſalles pouvoient contenir cent lits de table; la variété infinie des marbres dont elles étoient ornées, & la quantité prodigieuſe de tout ce qu'on avoit pu y raſſembler de plus rare en ce genre, ſurpaſſoit toute créance. L'extrême longueur & groſſeur des portes qui ſoutenoient le comble de cet édifice, n'étoient pas moins remarquables que la richeſſe des ornemens dont les lambris étoient chargés. Le nombre des appartemens étoit très-grand, & leur forme admirablement variée; ils étoient tous abondamment pourvus d'emmeublements précieux, & de vaſes dont la plûpart étoient d'or ou d'argent (*a*). Tout l'édifice étoit entouré de fort beaux périſtiles circulairement diſtribués les uns après les autres,

(*a*) Il pouvoit y avoir tout cela du tems d'Herode; mais toutes ces pierreries, tous ces riches meubles, cette grande quantité d'or & d'argent n'y reſterent pas après la diſgrace d'Archelaus.

dont les colomnes variées entre elles produiſoient le plus gracieux effet ; ce qu'il y avoit d'eſpace à découvert entre ces périſtiles, préſentoit une agréable verdure, de charmants boſquets, de grandes allées pour ſe promener, bordées de canaux d'eau vive, de citernes diſtribuées d'eſpace en eſpace, dont l'eau jailliſſoit par divers ornemens de bronze dont elles étoient décorées ; & le long de toutes ces eaux, il y avoit des volieres de pigeons privés. Mais il n'eſt pas poſſible d'entrer dans tout le détail des incroyables magnificences de ces ſomptueux édifices, & l'on ne peut, ſans être pénétré de la plus vive douleur, ſe rappeller que s'ils ont été dévorés par les flammes, ce ne ſont point les Romains qui ont allumé le feu criminel qui les a conſumés ; mais, ainſi que nous l'avons dit au commencement de l'hiſtoire de cette guerre, d'infâmes Séditieux nés dans le ſein de la patrie. De la tour Antonia, le feu gagna le palais, & réduiſit en cendres les toits des trois tours.

CHAPITRE V.

I. LE Temple, comme je l'ai dit, a été bâti par le Roi Salomon ſur le ſommet d'une montagne fort eſcarpée, & à peine le plain que préſentoit ce ſommet put-il ſuffire d'abord pour l'y aſſeoir avec l'autel ; car tout le terrein des environs étoit peu aſſuré à cauſe de l'extrême roideur de ſa pente, & des précipices dont il étoit bordé ; mais ce Prince ayant depuis fait élever vers l'orient un mur pour ſoutenir les terres de ce côté-là, il fit combler tout cet eſpace, & conſtruire ſur cette aſſiſe le ſeul portique dont le Temple fut alors revêtu. Le Peuple, dans la ſuite, continuant de combler les précipices, accrut de beaucoup le plain de cette montagne, & au moyen de la coupure qu'il y fit du côté du ſeptentrion (*a*),

Le Peuple achève le mur qu'Agrippa avoit commencé autour de la nouvelle ville.

(*a*) » On rompit depuis le mur qui » étoit du côté du ſeptentrion. *M. d'Andilly.* Que rompit-on ? & quel pouvoit être ce mur ? car Joſeph ne dit point qu'il y en eut aucun avant que Salomon eut fait travailler au Temple. Je ſuppoſe que le Peuple ayant comblé les précipices des côtés du midi & du couchant, l'aire de la montagne s'élargit, & que l'ayant miſe au niveau avec ſon côté oriental, il y fit élever des portiques qui répondoient à celui que Salo-

il vint à bout de gagner & mettre à niveau le terrein qu'occupa dans la ſuite l'enceinte du Temple ; il pouſſa enfin, contre toute eſpérance, le travail juſqu'à environner la montagne d'un double mur ; mais ce ne fut que dans l'eſpace de pluſieurs ſiécles, & en y employant tous les tréſors ſacrés formés des prétieux & riches dons qu'on envoyoit offrir à Dieu de toutes les parties du monde, que l'enceinte, tant ſupérieure qu'inférieure du Temple, fut portée à ſa derniere perfection ; il fallut pour cela élever dans les endroits qui avoient le plus de profondeur des murs de trois cent coudées de hauteur, & même de davantage dans quelques uns ; mais la plus grande partie de ces magnifiques fondations dont les pierres etoient de quarante coudées de longueur, ne paroiſſoit point, parce que le Peuple combla preſque toutes les vallées pour les mettre au niveau des rues étroites de la ville ; cependant par le zéle infatigable du Peuple, & l'intariſſable profuſion de ſes richeſſes, ces immenſes ouvrages prenoient, quoique d'une maniere en apparence peu ſenſible, de ſi prodigieux accroiſſemens, que ce qu'on auroit pû regarder comme impoſſible, ſe trouva enfin exécuté par une conſtante, mais preſque incroyable perſévérance.

II. Les ouvrages qu'on éleva ſur ces merveilleuſes fondations, n'étoient pas moins admirables ; deux portiques regnoient tout autour ; ils étoient ſoutenus par des colomnes de vingt-cinq coudées de hauteur d'un marbre blanc & d'une ſeule pierre ; les plat-fonds en étoient de bois de cédre naturellement ſi beau (*a*) & ſi poli, & dont les piéces étoient ſi juſtement aſſemblées, que ſans le ſecours d'aucune peinture ou ſculpture, ils raviſſoient les yeux par leur délicieuſe ſimplicité. Ces portiques avoient trente coudées de largeur, & leur

mon avoit fait faite ; mais que la montagne étant du côté du ſeptentrion au-deſſus de ce niveau, on avoit été obligé d'en abbatre ἀφελάσαι, pour y faire un portique. Cette conjecture ſuppoſe que Joſeph avoit mis ἄρας, que les Copiſtes ont changé en τεῖχος, & ont fait le Peuple abbattre une partie d'un mur qui n'exiſtoit point ; au lieu que ce fut le haut de la montagne qui excédoit le niveau du Temple qu'il raſa. » Ils rompirent le mur » qui étoit du coté du ſeptentrion « Le P. Calmet Diction. Bibl. *Temple*. C'eſt le même ſens que celui de M. d'Andilly.

(*a*) *Quodque ligno raſili erant* Sig. Gelenius. Τὸ ξύλινον ne ſignifie point cela, & il eſt ſurprenant que ce Sçavant s'y ſoit mépris : ſa mépriſe a donné lieu à M. d'Andilly de donner à ces colomnes » des lambris de bois de cèdre ſi par- » faitement beaux, ſi bien joints, & » ſi polis &c. « que Joſeph n'a point connus.

contour, en y comprenant la Tour Antonia, étoit de ſix ſtades (*a*); le Parvis des Prêtres (*b*) étoit pavé de diverſes ſortes de belles pierres.

En ſortant de la premiere (*c*) enceinte pour entrer dans la ſeconde, on rencontroit une eſpéce de baluſtrade de pierre haute de trois coudées, & parfaitement bien travaillée; elle avoit de petits pilaſtres placés de diſtance en diſtance, ſur leſquels on avoit gravé en lettres grecques & romaines la Loi de la pureté, & une défenſe aux Etrangers d'entrer dans le Portique d'Iſraël; on l'appelloit Saint, & on y montoit par quatorze marches; ſon aire étoit tétragone, & il étoit enfermé par un mur particulier. Quoique la hauteur de ce Portique fut en dehors de quarante coudées, il ne l'étoit que de vingt-cinq par dedans, parce que ces marches d'un côté, & la montagne de l'autre, en cachoient une partie. Entre ces marches & la baluſtrade dont on vient de parler, étoit un plain-pied de dix coudées (*d*); on gagnoit enſuite les portes du Portique d'Iſraël par un perron de cinq marches. Ce Portique avoit quatre portes au ſeptentrion, & autant au midi, on lui en avoit donné deux à l'orient à cauſe des femmes (*e*) à qui on avoit deſtiné de ce côté-là un lieu où elles puſſent venir s'acquitter de leurs devoirs de religion. Comme ce lieu étoit ſéparé du reſte par un mur, il y avoit fallu ouvrir une ſeconde porte, & celle-ci faiſoit regard avec la premiere. Les femmes ne pouvoient entrer dans ce lieu que par deux portes, l'une du côté du midi, l'autre du côté du ſeptentrion; toute autre leur étoit interdite, parce qu'il ne leur étoit pas permis de paſſer dans aucun autre endroit de ce Portique, que celui qui leur avoit été aſſigné. Toutes les femmes de la nation, ſoit qu'elles habitaſſent dans la Judée, ſoit qu'elles vinſſent des autres Provinces ſatisfaire leur dévotion, y étoient également admiſes.

Le Portique d'Iſraël n'avoit point de porte à ſon cou-

(*a*) D'un quart de lieue.

(*b*) *Note de l'Editeur.* Le Pere Gillet ne s'explique ſur la raiſon qui l'a déterminé à appliquer au Parvis des Prêtres l'expreſſion de Joſeph, ὕπαιθρον ἅπαν, tout ce qui étoit à découvert.

(*c*) Du Portique des Gentils.

(*d*) » On trouvoit un eſpace de trois » cents coudées «. M. d'Andilly traduit ici juſqu'aux fautes d'impreſſion de la verſion de Gelenius; car ce docte Allemand n'ignoroit certainement pas que πήχων δίκα n'ont jamais ſignifié trois cents coudées.

(*e*) Αἱ ἀναγκαῖαι, par néceſſité.

chant (*a*), & le mur en étoit d'une même continuité. Entre les portes ſuſpendues au mur intérieur au-devant du Tréſor, ces Portiques étoient ſoutenus par de belles & grandes colomnes, qui, bien qu'elles ne fuſſent pas enrichies de beaucoup d'ornemens, à la hauteur près, ne cédoient en rien à celles du Portique des Gentils (*b*).

III. Neuf de ces portes étoient revêtues d'or & d'argent ainſi que leurs chambranles & leurs frontons. La dixieme (*c*) l'étoit de cuivre de Corinthe, qui eſt plus eſtimé & plus recherché que l'or & l'argent. Chaque porte s'ouvroit à deux battans, & étoit haute de trente coudées, & large de quinze; elles s'élargiſſoient en dedans, & elles avoient des exedres en forme de tours de trente coudées de longueur, autant de largeur, & plus de quarante de hauteur. Chacune de ces exedres étoient ſoutenues par deux colomnes qui avoient douze coudées de circonférence; elles étoient toutes de la même proportion, excepté celle de la Porte Corinthienne, qui faiſoit regard avec celle des femmes, & qui s'ouvroit devant la porte orientale du Temple, cette exedre étoit plus grande que les autres, car ſa hauteur étoit de cinquante coudées, & ſa largeur de quarante; ſes ornements étoient plus riches, & les lames d'or & d'argent dont elle étoit revêtue plus épaiſſes que celles dont Alexandre, pere de Tibere, avoit chargé les au-

(*a*) Le Pere Calmet, *Diction. Bibl. Temple. pag.* 409. prétend qu'il n'y avoit point de portiques au couchant. Je ne trouve point que Joſeph le diſe. & la remarque qu'il fait qu'il n'y avoit point de portes de ce côté-la, eſt une preuve du contraire; car s'il n'y avoit point eu de portiques, il eût été ridicule de remarquer qu'il n'y avoit point de portes.

Note de l'Editeur. J'ai changé peu de choſe dans cet à linea; dans la crainte cependant de m'être écarté du ſens qu'a ſuivi le R. P. Gillet, je crois le devoir tranſcrire ici tel qu'il ſe lit dans ſon manuſcrit. » Le Portique d'Iſraël n'avoit point de porte à ſon couchant, » & le mur en étoit d'une même continuité. Aux portes qui interrompoient » la continuité du mur, les Portiques » qui étoient tournés vers le tréſor, » étoient ſoutenus par de grandes & » belles colomnes. Ils étoient ſimples, » & à la hauteur près, ils ne cédoient » en rien à celui des Gentils.

(*b*) Les marches qui conduiſoient au Portique d'Iſraël, en diminuant ſa hauteur par-dedans, diminuoient par une ſuite néceſſaire celle de ſes colomnes; ainſi elles étoient moins exhauſſées, τῶν κειλὰ, que celles de deſſous, que celles du Portique des Gentils dont le ſol étoit plus bas de la hauteur de ces marches.

(*c*) *Voyez* Remarque II.

(*d*) A la lettre, une μία.

L'élégant Traducteur nous donne ici un portail à la Corinthienne de ſa façon; il le couvre de lames d'or & d'argent qui étoient plus épaiſſes que celles dont Alexandre avoit fait couvrir les autres neuf portes; il ne faiſoit pas attention qu'il s'agit ici de la porte Corinthienne que Joſeph dit n'avoir pas été revêtue d'or ni d'argent.

tres. On montoit par quinze marches de l'appartement des femmes à cette grande porte, car ce perron en avoit cinq moins que ceux qui conduiſoient aux autres portes.

IV. Le Temple étoit placé au milieu de ces Portiques, & on y montoit par douze dégrés; ſa façade étoit de cent coudées de hauteur, & elle en avoit autant de largeur; mais cette largeur ſe réduiſoit ſur le derriere à ſoixante coudées, à cauſe de deux eſpèces de bras de vingt coudées chacun qui s'étendoient de chaque côté ſur le devant. On entroit dans la premiére piéce du Temple par une ouverture haute de ſoixante-dix coudées, & large de vingt-cinq; mais elle étoit ſans portes, pour figurer le Ciel qui eſt ouvert de tous côtés. On voyoit par cette ouverture, dont tout le devant étoit enrichi de dorure, le dedans de la piéce qui étoit très-grande, & la porte intérieure du Temple qui étoit tellement couverte de lames d'or, & dont les côtés du mur qui l'accompagnoient, étoient ſi richement dorés, que les yeux pouvoient à peine ſoutenir l'éclat dont le tout enſemble brilloit. Le Temple étoit partagé en deux pièces: la premiére, qui étoit toute ouverte, avoit de hauteur par tout quatre-vingt-dix coudées ſur cinquante (*a*) de longueur, & vingt de largeur. La porte de dedans étoit, comme je viens de le dire, toute couverte d'or, comme la muraille des deux côtés. Au deſſus étoit une vigne d'or, d'où pendoient des grappes de la grandeur d'un homme; la partie intérieure du Temple avoit deux étages, & paroiſſoit moins haute en dedans que par le dehors; ſa porte étoit haute de cinquante-cinq pieds ſur ſeize de largeur; il y avoit au devant un voile de Babylone de la même grandeur, dont le travail étoit admirable; on y avoit diſtribué avec beaucoup d'art les couleurs d'hyacinte, d'écarlate, de lin & de pourpre, comme pour en faire un ſymbole de l'Univers. L'écarlate repréſentoit le feu; l'hyacinte, l'air; le lin, la terre qui le produit; & le pourpre, la mer, du ſein de laquelle on tire le poiſſon qui nous le donne. On avoit auſſi très-habilement tracé ſur ce magnifique rideau tout l'éclat du Ciel, à l'exception des ſignes indiqués par des figures d'animaux.

V. En ſortant du veſtibule, on entroit dans le Temple qui avoit vingt coudées de largeur, ſoixante de hauteur & autant

(*a*) En y comprenant les dix du veſtibule.

de longueur; & dans cette longueur il étoit encore diviſé en deux parties: la premiére étoit longue de quarante coudées; on y voit trois chef-d'œuvres admirables, connus & vantés par toute la terre, le chandelier, la table, & l'autel des parfums. Les ſept branches du chandelier & les ſept lampes qu'elles portoient, repréſentoient les ſept Planettes; les douze ſignes du Zodiaque, ainſi que la révolution de l'année, étoient deſignés par les douze pains qui étoient poſés ſur la table; & les treize ſortes de parfums compoſés d'aromates tirés les uns de la mer, & les autres de la terre tant habitée qu'inhabitable, qu'on brûloit ſur l'autel des parfums, ſignifioient que tout vient de Dieu, & doit lui être rapporté.

La partie qui ſe préſentoit enſuite, avoit vingt coudées de longueur, & autant de largeur; elle étoit ſéparée auſſi de la premiere par un voile. Il n'y avoit rien dans ce lieu ſacré qu'on appelloit *le Saint des Saints*. L'entrée en étoit abſolument défendue, & il n'étoit pas même permis de le voir: autour de la partie inférieure du Temple, il y avoit des eſpéces de baſſes aîles qui préſentoient de petits édifices à trois étages; on y entroit par chacun des côtés de la porte du Temple, puis par voie de communication des uns dans les autres; la partie ſupérieure n'avoit point de ces baſſes aîles, & étoit conſéquemment plus étroite; elle s'élevoit de quarante coudées au-deſſus de la partie inférieure; cette élévation jointe à celle de la partie baſſe donnoit au Temple en tout la hauteur de cent coudées.

Muraille du dedans du Temple.

VI. Tout ce qui pouvoit charmer les yeux & ravir l'ame, étoit admirablement réuni pour décorer la face extérieure de ce magnifique édifice; il étoit revêtu par-tout en dedans de très-épaiſſes lames d'or, dont l'éclat, lorſque le jour commençoit à paroître, n'étoit pas plus ſoutenable que les rayons les plus vifs & les plus enflammés du ſoleil; il paroiſſoit de loin aux étrangers qui arrivoient comme une montagne couverte de neige, parce que ſes murailles, par-tout où il n'y avoit point d'or, étoient de la plus éclatante blancheur. Il étoit entré dans ſa conſtruction des pierres qui avoient juſqu'à quarante-cinq coudées de longueur, cinq d'épaiſſeur & ſix de largeur; ſon toit étoit hériſſé de broches ou de pointes d'or, afin que les oiſeaux ne puſſent en s'y arrêtant le ſouiller.

L'Autel

L'Autel qui étoit au-devant, étoit haut de quinze coudées, & en avoit cinquante en longueur & en largeur; il formoit un quarré dont les angles saillants se terminoient en forme de cornes; on ne pouvoit en gagner le pied du côté du midi, qu'en montant un peu; il avoit été construit sans le secours d'aucun instrument de fer, & jamais ce métal n'en avoit touché les matériaux; une espéce de balustrade de pierre très-belle & délicatement travaillée entouroit le Temple & l'Autel à la hauteur d'une coudée, & séparoit le Peuple d'avec les Prêtres; les Lépreux & tous ceux qui étoient malades de la gonorrhée ne pouvoient demeurer dans aucun endroit de la ville; toute approche du Temple étoit interdite aux femmes tant que duroient les incommodités ordinaires à leur sexe; celles-mêmes qui étoient pures, ne pouvoient passer les bornes du lieu que nous avons désigné. Il étoit également ordonné aux hommes & aux Prêtres de se purifier avant d'entrer dans ceux qui leur étoient destinés. L'Autel des Sacrifices.

VII. Quant à ceux qui, bien que de race sacerdotale, ne pouvoient, pour raison de quelque défaut corporel, exercer les fonctions du saint ministere, il leur étoit permis d'entrer en dedans de la balustrade, & de s'y tenir avec ceux qu'aucun empêchement ne rendoit incapables de faire le Service divin; ils recevoient leur part des rétributions attachées à leur ordre; mais ils n'étoient vêtus que d'habits ordinaires, parce que pour porter les habits sacrés, il falloit être employé au service de l'Autel; & dans l'Ordre sacerdotal, il n'y avoit que ceux qui s'étoient exactement purifiés, dont le corps étoit sain & sans défaut, & qui s'étoient abstenu de boire du vin, afin de ne se point exposer à faire des fautes dans leurs saintes fonctions, qui pussent approcher du Temple & monter à l'Autel vêtus d'une robe de lin.

Le Grand-Prêtre n'y montoit pas toujours avec eux, mais seulement tous les jours de Sabbat, les premiers jours des mois, & certains jours de fêtes particulieres ou de solemnités pour la célébration desquelles tout le Peuple s'assembloit. Les vêtemens du Grand-Prêtre, lorsqu'il officioit, étoient une espèce de caleçon qui lui couvroit les cuisses, & alloit jusqu'aux reins où il s'attachoit; il mettoit par-dessus une robbe de lin, & par-dessus celle-là une autre de couleur d'hyacinte qui lui descendoit jusqu'aux talons; elle étoit ronde & à franges; à

ces franges étoient attachées des ſonnettes & des grenades d'or diſtribuées avec goût, une grenade entre deux ſonnettes, & une ſonnette entre deux grenades. Les ſonnettes repréſentoient le tonnerre, & les grenades les éclairs. La ceinture qui ſerroit cette robbe ſur ſa poitrine, étoit de cinq couleurs, d'or, de pourpre, d'écarlate, de lin & d'hyacinte, les mêmes dont étoient tiſſus, comme nous l'avons dit, les voiles du Temple : l'Ephod, qu'il mettoit par-deſſus ces deux robes, étoit varié des mêmes couleurs, mais l'or y dominoit; il reſſembloit aſſez à une cuiraſſe, & s'attachoit par deux agraphes d'or, faites en forme de petits boucliers. Dans ces agraphes étoient enchaſſées de grandes & magnifiques ſardoines, ſur leſquelles on avoit gravé les noms des douze Tribus de la Nation; en devant & ſur la poitrine du Grand-Prêtre, l'on voyoit pendre douze autres pierres précieuſes, qui, placées trois à trois, formoient quatre rangs; dans le premier une ſardoine, une topaze & une émeraude; dans le ſecond un rubis, un jaſpe & un ſaphir; dans le troiſieme, une agate, une ametiſte & un lincure; dans le quatrieme, un onix, un beryte & un chryſolite. On avoit pareillement gravé ſur chacune de ces pierres le nom des douze Tribus. La thiare du Grand-Prêtre étoit de lin, enrichie d'une couronne de couleur hyacinthe, & d'une autre d'or, ſur laquelle étoient gravées des lettres ſacrées, & c'étoient quatre voyelles. Il ne ſe revêtoit de ces riches habits (*a*) que lorſqu'il entroit ſeul

(*a*) On croit que Joſeph ne ſe concilie pas ici avec lui même; Bonfrerius qui le croyoit, levoit la contradiction en effaçant ἐν devant ἱρέσι. La correction fait un bon ſens. Mais ſi elle concilie ici Joſeph avec lui-même, elle le fait dire le contraire de ce qu'il aſſure dans un autre endroit. Il diroit ici que le Grand-Prêtre n'avoit pas les habits particuliers à ſa dignité, lorſqu'il entroit dans le Saint des Saints, & il aſſure ailleurs qu'il les avoit alors. Il ſe contredit en effet s'il dit d'une part, que le Grand-Prêtre étoit revêtu des habits particuliers à ſa dignité, lorſqu'il montoit au Temple les jours de Sabbat, les Néoménies, les jours de Fêtes & d'aſſemblées; & d'une autre, qu'il n'en étoit pas revêtu lorſqu'il n'officioit point.

Son expreſſion eſt à la vérité un peu embaraſſée, elle a beſoin d'être développée; mais je ne crois pas néceſſaire d'y rien changer. Je ſupplée ἀνελαμβάνεσθαι entre ἄδυτον & ἴσαν, & que Joſeph a pû croire qu'on ſous-entendroit aiſément. » Il ne ſe revêtoit de ſes habits ſacrés » que quand il officioit, ἱερατεύων δ' τὰς » μητρὸς μὲν ἄκρα ἀναλαβὼν &c. il les pre» noit quand il entroit dans le Saint des » Saints, ce qu'il faiſoit une fois l'an. Il ſemble que Joſeph diſtingue par rapport au Grand Prêtre entre θύειν ſacrifier & ἱερατεύειν officier. Il ſacrifioit avec les autres Prêtres les jours qu'il indique; cela paroît par l'inſulte que les Juifs firent à Alexandre Jannée; car lorſqu'il étoit devant l'autel, & qu'il y ſacrifioit à la fête des Tabernacles, ἴσαλον αὐτῷ ἐπὶ τῷ βώμῳ ἐ τῶν μηλόβιον, ils lui jetterent des citrons. » Il n'étoit pas revêtu » alors de cette robe, *des habits par*» *ticuliers à ſa dignité*, il en prenoit une

dans le Saint des Saints, ce qui n'arrivoit qu'une fois l'an (*a*); & ce jour, l'on célébroit un jeûne général; dans les autres fonctions du saint ministére, il en prenoit de plus simples: mais je parlerai ailleurs avec plus de détail de la ville de Jérusalem, du Temple, de nos Loix & de nos Coûtumes, car il me reste encore beaucoup de choses à en dire.

VIII. La Tour Antonià étoit devant le Portique, à l'angle d'entre le couchant & le septentrion; elle étoit assise sur un rocher haut de cinquante coudées, & fort escarpé de toutes parts; c'étoit l'ouvrage dans lequel le Roi Hérode avoit le plus fait éclater sa grande magnificence; il avoit fait revêtir ce roc, dès sa naissance jusqu'en haut, de pierres extrêmement polies, autant pour la beauté, que pour le rendre si glissant, qu'on ne pût sans danger ni y monter, ni en descendre; un mur de trois coudées d'épaisseur entouroit cette tour qui, renfermée dans son aire, étoit distante de ce mur de quarante coudées (*b*). Par la merveilleuse distribution & la

Description de la Tour Antonia.

» plus simple, & il ne la prenoit que » quand il entroit dans le Saint des » Saints, ce qu'il faisoit une fois l'an » & seul «. Dans le cours ordinaire de la vie, le Grand Prêtre n'avoit point d'habits particuliers, & qui marquassent sa dignité. Les simples Prêtres du moins n'étoient revêtus de leurs habits sacrés que pendant qu'ils officioient. Ainsi τὸν ἄλλον χρόνον ne signifie pas dans tout autre tems, mais dans les autres tems qu'il faisoit quelque fonction sacrée dans le Parvis des Prêtres ou dans le Saint. Il appelle la robe dont il étoit revêtu λιτόλεφαν plus simple, il ne l'appelle pas ἱερατικὴ, terme qu'il emploie pour marquer que hors l'exercice des fonctions sacrées, l'habit des Prêtres n'avoit rien qui les distinguât du commun des Juifs.

(*a*) M. Nicolai a soutenu dans une de ses Notes sur l'édition de la République des Hébreux de Cunœus qu'il donnoit, que le Grand-Prêtre entroit plus d'une fois par an dans le Saint des Saints; mais c'est un sentiment hazardé que je ne remarque qu'à cause de sa singularité. *Journal. France.* 1709. *pag* 79.

(*b*) S. Gelenius & le nouvel Editeur ont traduit ἐκτόλιφθ ὁ πᾶς, τὸ πᾶν διάστημα τῆς Ἀντωνίας, ἐπὶ τεσσαράκοντα πήχεις ἱστήκει. *Omne spatium Antoniæ in quadraginta cubitos erigebatur.* C'est de la hauteur de cette Tour que Joseph parle, selon le Traducteur & l'Editeur, c'est de son contour, selon M. d'Andilly. » Tout » l'espace de cette tour, à compter de- » puis ce mur, étoit de quarante cou- » dées ». La traduction latine n'est pas trop claire; mais si son sens est que la tour Antonia n'avoit que 40 coudées de hauteur, l'expression de Joseph ne le comportoit pas, & il n'est pas vraisemblable qu'elle n'eût que cela de hauteur & qu'un de ses accompagnemens, une des quatre tours dont elle étoit flanquée, en eût 70. Il est également peu vraisemblable qu'une tour qui avoit des portiques, des bains, de grandes cours pour mettre des troupes, qui pouvoit passer pour une ville par les grandes commodités qu'on y trouvoit, n'eût que 40 coudées de contour.

Un leger changement dans le dernier mot de cette phrase, a rendu le sens de Joseph méconnoissable à ces Sçavans. Ses Copistes en transcrivant ἱστήκει au lieu d'εἶχετο, ont donné lieu de croire qu'il parloit de l'élévation & du contour de cette tour, & c'est de son éloignement, de sa distance du mur, dans l'aire duquel elle étoit enfermée, qu'il dit: » Toute la distance διάστημα de la

ſtructure admirable de toutes les piéces dont elle étoit compoſée, logements de toute eſpèce, & à toutes ſortes d'uſages, ſalles, galleries, bains, grandes cours capables de contenir de nombreux corps de troupes, elle pouvoit paſſer pour un ſuperbe palais, & par la facilité d'y trouver toutes les néceſſités & commodités de la vie, on l'eût priſe pour une petite ville; elle étoit quarrée, & avoit à ſes quatre angles quatre tours, dont trois avoient cinquante coudées de hauteur; la quatrieme, qui étoit à l'angle d'entre le midi & l'orient, en avoit ſoixante-dix, de ſorte que de cette derniere on voyoit tout le Temple (*a*); il y avoit à droite & à gauche devant l'angle des portiques qu'elle joignoit, des degrés par leſquels la garde y deſcendoit armée les jours de fêtes, pour contenir le Peuple, & l'empêcher de ſe livrer à quelques mouvemens ſéditieux: car au tems que les Juifs étoient ſoumis aux Romains, il y avoit toujours eu une Légion Romaine dans la Tour Antonia: elle ſervoit de citadelle aux portiques, comme les portiques en ſervoient à la ville; & c'étoit pour s'aſſurer de ces trois lieux, & veiller à leur ſûreté, que les Romains tenoient des troupes en garniſon dans cette tour. La ville haute avoit auſſi ſa citadelle; c'étoit le Palais d'Hérode. La montagne de Beſetha, plus haute que toutes les autres, étoit, comme je l'ai remarqué, ſéparée de la Tour Antonia; elle joignoit en partie la nouvelle ville, & faiſoit ombre au Temple du côté du ſeptentrion. Comme je me propoſe d'entrer ailleurs dans un nouveau détail de ce qui regarde Jéruſalem & ſes fortifications, je penſe que ce que je viens d'en dire, doit ſuffire pour le préſent.

» Tour Antonia, du mur, dans l'aire » duquel elle étoit enfermée, ou, toute » ſa diſtance de ce mur dont elle étoit » ſéparée, étoit de quarante coudées. C'eſt ainſi que Joſeph s'exprime en parlant de la ſéparation du Saint d'avec le Saint des Saints. Διείρητο ὁμοίως κατα-πετάσματι πρὸς τὸ ἔξωθεν.

(*a*) Cette Tour, ſelon le P. Calmet, *Diction. Bibl. Antonia.* étoit ſi haute, que l'on voyoit de-là au-dedans du Temple, & M. Prideaux *Hiſt. Juifs. tom.* 4. *pag.* 58. prétend qu'Hérode l'avoit fait bâtir de cette hauteur pour voir tout ce qui ſe faiſoit dans toutes les cours du Temple. Hérode pouvoit avoir eu cette vuë; mais comme Joſeph ne le marque point, le ſçavant Anglois le devine. Si cette Tour avoit donné vue ſur ce qui ſe faiſoit dans le Temple, les Juifs n'euſſent eu aucune raiſon de maſquer l'appartement que le jeune Agrippa avoit fait exhauſſer dans ſon palais, pour ſe procurer cette conſolation, & ils n'euſſent pas pu ſoutenir que leurs loix ne permettoient pas que perſonne eût la vuë ſur ce qui ſe faiſoit dans le Temple. *Antiq. Juiv. liv.* 20.

CHAPITRE VI.

I. TOut ce qu'il y avoit à Jéruſalem de factieux & de gens portés à la guerre parmi le Peuple, s'étoient ſoumis à Simon, & formoient un corps de dix mille hommes commandés par cinquante Officiers ſous ſes ordres; il avoit outre cela cinq mille Iduméens commandés par dix Chefs, dont Jacques fils de Soſas, & Simon fils de Cathlas, étoient les Principaux. Jean, qui s'étoit emparé des Portiques du Temple, avoit à ſes ordres ſix mille hommes, auxquels commandoient ſous lui vingt Officiers. Les Zélateurs reconciliés avec Jean, s'étoient rejoints à lui au nombre de deux mille quatre cents ſous la conduite d'Eléazar, qui, dans le tems de leurs diviſions, les avoit commandés en chef, & ſous celle de Simon fils d'Arinus. Le Peuple étoit toujours, comme nous l'avons dit, la victime de la guerre que ſe faiſoient ces deux factions oppoſées, qui n'épargnoient aucun de ceux qui ne prenoient point de part à leurs injuſtices. Simon étoit maître de la haute ville, du grand mur, juſqu'au torrent de Cédron, & de l'ancien, juſqu'à l'endroit où s'étendant depuis la fontaine de Siloé vers l'orient, il vient gagner le palais de Monobaze Roi des Adiabenes, peuples de par-de-là l'Euphrate; il étoit de plus maître de la fontaine de Siloé & de la montagne d'Acra, ſur laquelle étoit aſſiſe la baſſe ville, juſqu'au palais d'Heléne mere de Monobaze. Jean occupoit de ſon côté les Portiques du Temple, & beaucoup d'eſpace dans les environs; il étoit auſſi maître d'Ophla & du torrent de Cédron. Simon & lui avoient, à l'envi l'un de l'autre, brûlé tout le reſte du terrein qui étoit entre eux, & s'étoient ainſi ouvert une vaſte place qui, dans la guerre qu'ils s'opiniâtroient à ſe faire, leur ſervoit de champ de bataille; car quoique les Romains fuſſent campés tout près des murs, le feu de la ſédition qui dévoroit la ville, n'en étoit pas moins violent. La premiere approche des ennemis avoit paru guérir ces factieux de la cruelle frenéſie qui les armoit les uns contre les autres; mais bien-tôt le même eſprit d'acharnement à s'entredétruire les ſaiſit; ils recommencerent à tourner leurs

Poſition des deux factions des Séditieux.

armes contre eux-mémes, comme s'ils euſſent entrepris d'avancer les affaires des Romains, autant que ces braves aſſiegeants le pouvoient ſouhaiter; car ils ſe faiſoient à eux-mêmes de beaucoup plus grands maux que ne leur en faiſoient les Romains; & après les cruautés que ces barbares citoyens exercerent dans Jéruſalem, il ne put rien arriver à cette ville infortunée qui lui fût plus funeſte ou plus inſupportable; tous les malheurs dont elle fut accablée avant ſa ruine totale, ne furent que les ſuites de la ſédition, & les Romains qui la prirent, la ſervoient en quelque ſorte, puiſqu'on ne pouvoit leur imputer qu'à juſtice les efforts qu'ils faiſoient pour exterminer des méchans qui, plus sûrement que les ennemis par le renverſement de ſes murailles, avançoient eux-mêmes ſa ruine, & réduiſoient aux abois cette malheureuſe capitale: au reſte la nature même des choſes met chacun en état d'en porter ſon jugement.

Tite fait le tour de Jéruſalem, pour voir de quel côté il l'attaqueroit.

II. Tel étoit l'état des affaires dans Jéruſalem, lorſque Tite avec un corps de cavalerie d'élite en fit de nouveau le tour, pour reconnoître par quel endroit il lui ſeroit plus aiſé de l'attaquer. Il trouvoit de la difficulté par-tout; les frequens précipices la rendoient inacceſſible du côté des vallées, & de l'autre côté le premier mur paroiſſoit trop fort, pour qu'on dût eſpérer qu'aucune machine le pût ébranler; enfin il ſe détermina à former ſes attaques vers le ſépulchre du Grand-Prêtre Jean (*a*). Le premier mur en cet endroit étoit plus bas que par-tout ailleurs, & n'y étoit point lié avec le ſecond, parce que, comme la nouvelle ville n'étoit pas fort peuplée de ce côté là, on avoit négligé de le fortifier; il étoit d'ailleurs aiſé de gagner par là le troiſieme mur, & parvenir ainſi à la priſe de la haute ville & du Temple par la tour Antonia. Pendant que Tite occupé de toutes ces conſidérations, prenoit ſes arrangemens, un de ſes amis nommé Nicanor ayant eu la confiance de s'approcher avec Joſeph aſſez près des murs, pour tâcher de perſuader aux Juifs, dont il n'étoit pas inconnu, de ſe mettre en état d'obtenir la paix, il fut bleſſé d'un coup de fleche à l'épaule gauche. Tite irrité de la fureur qui les faiſoit ne pas épargner même des gens

(*a*) Le Roi Alexandre, qui s'appelloit auſſi Jannée ou Jean. *Antiq. Juiv. liv.* 13. *chap.* 12. *num.* 1. *Guer. Juiv. liv.* 5. *chap.* 7. *num.* 1.

qui ne s'avancoient vers eux que pour les empêcher de ſe perdre, ne ſongea plus qu'à former ſérieuſement le ſiége de la ville ; il en fit ruiner les fauxbourgs & tous les environs, & ordonna à ſes troupes d'apporter tous les matériaux qu'ils en tireroient pour ſervir à la conſtruction des plates-formes ; il partagea ſon armée en trois corps, pour vacquer à ces travaux, plaça au devant des plates-formes les gens de trait & les frondeurs, & au devant d'eux les catapultes & les machines à lancer des pierres, afin de s'oppoſer aux ſorties que voudroient faire les ennemis ſur les travailleurs, & de rendre inutiles les efforts qu'ils pourroient faire de deſſus leurs murs pour interrompre leurs travaux. Pendant qu'on abbattoit avec une extrême diligence tous les arbres qui ſe trouverent dans ces fauxbourgs, & qu'avec la même diligence on en employoit le bois à la conſtruction des plates-formes, car toute l'armée mettoit la main à l'œuvre, les Juifs ne demeuroient pas dans l'inaction. Le Peuple, qui n'avoit point encore ceſſé d'être expoſé aux rapines & aux meurtres, ſe ſentit alors animé de quelque courage, parce qu'il ſe flatta que non-ſeulement ſes véritables ennemis, occupés comme ils étoient à ſe défendre, lui donneroient quelque relâche, mais qu'il eſpéra même que ſi les Romains venoient à bout de les réduire, ils le vengeroient des maux qu'il lui avoient fait ſouffrir.

III. La crainte que Jean avoit de Simon, l'empêchoit de ſe prêter à l'empreſſement que témoignoit tout ſon monde de faire ſur les Romains de vigoureuſes ſorties. Simon, qui ſe trouvoit plus proche des aſſiégeans, ne négligeoit rien pour ſa défenſe; il fit porter ſur les murs toutes les machines qui avoient été priſes ſur Ceſtius, ou qu'on avoit trouvées dans la tour Antonia, lorſque les Juifs s'étoient rendus maîtres de cette forteresſe; mais il n'en tiroit pas tout l'avantage qu'elles auroient pu procurer, parce qu'il avoit peu de gens qui ſçuſſent s'en ſervir, & que malgré les inſtructions que quelques transfuges avoient donné ſur leur uſage, la plûpart de ceux qu'il chargeoit de les faire jouer, s'en ſervoient mal (*a*). Les

(*a*) Un Auteur dont on trouve la Note pag. 338. conjecture qu'on pourroit lire κάλως, au lieu de κάκως. La conjecture eſt peu vraiſemblable. Si les Juifs avoient appris a ſe bien ſervir de ces machines, Joſeph n'eût pas dit qu'ils n'en retiroient pas grand avantage, parce qu'ils n'en avoient pas l'uſage. Il dit pag. 346. que les Séditieux avoient appris alors à s'en ſervir, en les maniant

Juifs ne laiſſoient pas cependant que d'incommoder les travailleurs ; ils leur lançoient des traits & des pierres, faiſoient des ſorties, & en venoient aux mains avec eux ; les travailleurs de leur côté ſe couvroient contre ces traits par les épaulements qu'ils élevoient ſur les plates-formes, & repouſſoient par le jeu de leurs machines ceux qui entreprenoient de faire des ſorties ; toutes les légions en étoient bien fournies, mais la dixieme, ſur-tout, en avoit qui étoient d'une très-grande force, & jettoient de très groſſes pierres ; elles étoient d'une ſi merveilleuſe portée, que, non-ſeulement ces pierres alloient tuer ceux qui faiſoient ces ſorties, mais renverſoient les aſſiégés de deſſus les murs. Ces pierres peſoient au moins un talent : & les machines les pouſſoient juſqu'à plus de deux ſtades ; elles écraſoient ceux qui en étoient les premiers frappés, & alloient encore porter la mort fort loin derriere eux. Les Juifs au commencement ſçavoient les éviter, parce que outre le ſifflement qu'elles excitoient dans l'air, l'éclat de leur blancheur les faiſoit appercevoir de loin ; ils poſoient même dans cette vuë des Sentinelles ſur les tours, qui, dès qu'ils voyoient qu'on tendoit les machines, & que la pierre étoit prête à partir, les en avertiſſoient en criant dans leur langue : LE TRAIT VIENT (*a*). Ceux contre qui elle étoit dirigée, s'ouvroient alors, ſe jettant ventre à terre, & par cette précaution, en rendoient inutiles l'impreſſion & la chûte ; mais les Romains les aiant fait noircir dans la ſuite, & les Juifs ne les voyant plus, ils les faiſoient tomber où ils vouloient ; la chûte d'une ſeule écraſoit pluſieurs des aſſiégés. Quoique les Juifs euſſent déja beaucoup ſouffert, ils ne ceſ-

tous les jours. Ils ne le ſçavoient donc pas dans le tems dont il parle ici. Enfin cette légere inſtruction, ὀλίγον..... διδαχθέντες qu'ils avoient reçue des transfuges, prouve qu'ils n'étoient pas encore en état de s'en bien ſervir.

(*a*) M. Reland, Note *a*, pag. 339. conjecture que les Juifs crioient dans leur langue *la pierre vient* בא האבן ; mais que quelques-uns trompés par l'équivoque de la prononciation diſoient באה בן. Les circonſtances déterminoient trop à entendre que les Sentinelles crioient *la pierre vient*, pour que la reſſemblance du ſon de ces deux expreſſions pût faire prendre le change. Joſeph avoit probablement écrit en lettres grecques ce que les Sentinelles crioient en hébreu, & quelque demi-Sçavant l'a voulu dans la ſuite rendre en grec, s'imaginant que Joſeph avoit écrit הבן le fils, au lieu d'הבא : il a traduit ὕιος ἔρχεται. Peut-être avoit-on bien traduit le mot hébreu que Joſeph avoit mis, mais que le *lambda* & le *théta* de κλίνει étoient ou entierement effacés, ou ſi mal figurés, que quelques-uns des Copiſtes ont cru y voir ὕιος, & les autres ιος.

M. Crevier a bien rendu cet endroit par » la pierre vient *Hiſt. Empер. tom. 6, pag.* 364.

ſoient

ſoient point de s'oppoſer aux travaux des Romains, & autant par force que par ſurpriſe, de nuit comme de jour, ils en arrêtoient les progrès de tout leur pouvoir.

IV. Cependant les Romains ayant enfin vaincu tous ces obſtacles, & achevé leurs ouvrages, les Ingénieurs jetterent de deſſus les plates-formes un plomb attaché à une corde, pour connoître à quel éloignement ils étoient des murs; ils ne pouvoient s'en inſtruire autrement, parce que la multitude des traits que lançoient les aſſiégés ne permettoit pas qu'on s'en approchât d'aſſez près. S'étant donc ainſi aſſurés que leurs machines pouvoient porter juſques-là, ils les firent avancer. Tite les fit placer le plus près des murs qu'il fût poſſible, afin de s'oppoſer plus sûrement aux efforts que pourroient faire les aſſiégés pour rompre l'impreſſion active des béliers qu'il ordonna qu'on mît en batterie. Le bruit ſubit des coups violents que porterent ces redoutables machines en trois endroits différents, jetta dans la ville un tel effroi, que tous les habitans remplirent l'air de leurs cris, & que les Séditieux ſaiſis eux-mêmes de crainte à la vuë d'un péril qui leur étoit commun avec tout le monde, ne penſerent plus qu'à ſe réunir. » Nos diviſions, ſe crioient-ils les uns aux autres, » ne pouvant être déſormais profitables qu'aux Romains, ne » devrions-nous pas, dans les circonſtances où nous nous trou- » vons, entrer dans des ſentimens de reconciliation, ou du » moins ſi Dieu ne permettoit pas qu'elle fût ſincére & du- » rable, faire pour le moment treve d'inimitiés entre nous; » & réunir toutes nos forces pour repouſſer nos ennemis com- » muns. Simon fit en même tems publier par un Hérault que ceux qui étoient dans les Portiques, pouvoient en toute sûreté paſſer pour cet effet ſur les murailles. Jean ne fit pas difficulté de le permettre, bien qu'il ſe défiât beaucoup de Simon. Ainſi tous ces factieux oubliant toute haine perſonnelle, & tout différent particulier, ſe réunirent en un ſeul corps, & ſe porterent ſur les remparts, d'où ils lançoient des quantités incroyables de matieres enflammées contre les machines, & de traits contre ceux qui les faiſoient jouer. Les plus déterminés ſortoient par bandes, briſoient & mettoient en piéces les épaulemens qui couvroient les machines, en venoient aux mains avec les ſoldats qui les gardoient, & les obligeoient ſouvent de lâcher pied; mais c'étoit moins à leur habileté

qu'à l'audace pleine de fureur avec laquelle ils ſe jettoient ſur eux, qu'ils étoient redevables de ces avantages. Tite, ſans ceſſe attentif à envoyer du ſecours à celles de ſes troupes qui paroiſſoient en avoir beſoin, mit de la cavalerie & des gens de trait aux deux côtés des machines, afin de faire retirer de deſſus les murs ceux qui entreprenoient d'y mettre le feu, & d'empêcher que de deſſus les tours on n'accablât de traits ceux qui les faiſoient agir; c'étoit bien le moyen de les mettre en état de faire tout leur effet: cependant le mur étoit ſi fort qu'il réſiſtoit à la violence des coups redoublés des béliers; celui de la quinzieme légion ſeulement ébranla le coin d'une tour qui étoit beaucoup plus élevée que le mur, & cela même fit que le mur ne ſouffrit aucun dommage lorſque ce coin tomba.

Vigoureuſe ſortie des Juifs.

V. Les aſſiégés furent quelque tems ſans faire de ſorties; mais ayant remarqué que les Romains, croyant ſans doute que la crainte ou la fatigue les avoient obligé de ſe renfermer dans la ville, s'occupoient ſéparément les uns des autres aux différens travaux pour leſquels ils étoient commandés, ils en firent une générale par une fauſſe-porte de la tour Ippique, entrerent le fer & la flamme à la main dans les travaux des aſſiégeans, & vinrent les inſulter juſques dans leurs retranchemens: au bruit des cris dont ils rempliſſoient l'air, ceux des Romains qui étoient les plus proches, ſe mirent promptement en devoir de ſe rallier, & les plus éloignés ſe hâterent de les venir joindre; mais l'admirable diſcipline avec laquelle ils ont coutume de ſe former, fut troublée par l'audacieuſe témérité des Juifs; ils s'étoient jettés avec tant de fureur ſur les premiers qu'ils avoient rencontrés, qu'ils réuſſirent à les mettre en fuite, & déconcerterent même ceux qui étoient venus à bout de ſe raſſembler en corps. Il s'engagea cependant une action très-vive auprès des machines; les uns faiſant les plus grands efforts pour y mettre le feu, & les autres pour les en empêcher. Un cri confus s'éleva de part & d'autre, & fort peu de ceux qui formoient les premiers rangs, échapperent à la mort. Les Juifs conduits par l'aveugle & furieux déſeſpoir qui les animoit, conſervoient toujours l'avantage; le feu dont ils s'étoient armés commençoit à faire du ravage, les machines & tous les travaux des aſſiégeants couroient riſque d'être conſumés par les flammes, ſi contre leur propre

attente quelques braves Alexandrins, piqués de la noble émulation de paſſer en cette occaſion pour être plus vaillans que les Romains, ne fuſſent venus à bout par leurs généreux efforts de rendre inutiles ceux de ces furieux, & de donner le tems à Tite de venir leur donner la chaſſe. Ce Prince arriva avec un corps de cavalerie d'élite, chargea vivement les ennemis, en tua lui-même douze. Ce vigoureux coup de main épouvanta tellement les autres, qu'ils prirent la fuite; Tite les pourſuivit, & les ſerra de ſi près, qu'il les fit tous rentrer dans la ville, & ſauva ainſi ſes machines & tout le reſte des travaux de l'embraſement auquel les Juifs les avoient dévoués. Tite fit crucifier au devant des murs un Juif qui avoit été fait priſonnier dans cette action, pour intimider ſes concitoyens par ce ſupplice, & les porter, s'il étoit poſſible, à ſe rendre. Après que Tite ſe fut retiré, un des Chefs des Iduméens nommée Jean, s'entretenant devant les murailles avec un ſoldat de ſa connoiſſance, fut tué d'un coup de flêche que lui décocha un Arabe. Les Iduméens (*a*) & les Séditieux le regretterent beaucoup, parce qu'il étoit auſſi brave homme de main, que ſage & prudent lorſqu'il s'agiſſoit de prendre quelque parti.

Les troupes d'Alexandrie ſauvent les machines des Romains.

CHAPITRE VII.

I. LA nuit ſuivante, un accident imprevû répandit la terreur dans le camp des Romains. Tite avoit ordonné qu'on élevât ſur les plates-formes trois tours de cinquante coudées de hauteur, d'où l'on pût avec plus d'aiſance forcer les ennemis de ſe retirer de deſſus le mur; une de ces tours tomba d'elle-même vers le milieu de la nuit; le bruit qu'elle fit en tombant, jetta l'allarme dans toute l'armée, parce qu'on ne douta point que ce ne fuſſent les ennemis qui venoient former une nouvelle attaque. Toutes les légions coururent aux armes; mais de quel nouveau trouble ne furent-elles pas

Terreur panique des Romains.

(*a*) Toutes les éditions portent *Iudaïoi*, les Juifs; mais M. Havercamp cite un manuſcrit dans lequel la leçon que j'ai ſuivie ſe trouve. De la maniére dont Joſeph parle de Simon & de ſes Iduméens, les Juifs n'eurent pas ſujet d'être touchés de la mort d'un de leurs Chefs.

agitées, lorſque, non-ſeulement elles ne rencontrerent point d'ennemis à combattre, mais qu'elles ne trouverent même perſonne qui pût les inſtruire de l'évenement qui avoit cauſé l'alarme. Chacun alors ſe livra aux différentes idées qui ſe préſenterent à ſon imagination, & tous commencerent à avoir peur les uns des autres, s'entredemandant avec inquiétude le mot du guet, comme ſi déja l'on eût été perſuadé que les Juifs avoient forcé le camp, & qu'on les avoit à ſes côtés: la frayeur fut ſi extrême, que Tite eut beaucoup de peine à tranquilliſer les eſprits, en faiſant publier ce qu'il ſçavoit de vrai ſur cet évenement.

II. Les Juifs ſoutenoient avec fermeté tous les autres efforts des aſſiégeans (*a*); mais ils ne ſçavoient comment ſe défendre contre l'uſage qu'ils faiſoient de ces tours; les Romains y avoient fait placer leurs machines les plus legéres, & y avoient logé une telle quantité de Frondeurs & de gens de trait, que les Juifs étoient accablés d'une grêle continuelle de dards, de fleches & de pierres, ſans qu'il leur fût poſſible de trouver le moyen de s'en garantir ou de la faire ceſſer; aucune ſorte de traits ne pouvoit atteindre à la hauteur qu'elles avoient au-deſſus du mur (*a*). Il y avoit d'ailleurs peu d'apparence de penſer à les prendre, encore moins à les renverſer, tant elles étoient fortes & ſolidement conſtruites, ni à y mettre le feu, parce qu'elles étoient toutes couvertes de fer. Ainſi réduits à ſe reculer hors de la portée de tout ce qui en partoit contr'eux, il leur devint impoſſible de s'oppoſer à l'action des béliers qui, battant continuellement le mur, le mirent inſenſiblement hors d'état de réſiſter aux efforts de celle de ces redoutables machines, à laquelle les Juifs eux-mêmes ont donné le nom de *Nicon*, c'eſt-à-dire, le Vainqueur, parce qu'il

(*a*) *Autrement.* Car les Soldats armés à la légere, les Albalestriers, & ceux qui jettent des pierres tiroient ſur eux de ces Tours.

(*b*) Je ne ſuis pas aſſez au fait du militaire des Romains pour rien décider; je ne puis cependant m'empêcher de remarquer que je ne vois pas quel avantage Tite pouvoit retirer en faiſant ces tours plus hautes d'environ quarante pieds que le mur qu'il attaquoit; on pourroit ſuppoſer erreur dans les chiffres, ou dans ceux qui donnent la hauteur du troiſiéme mur (plus haut *chap.* 4. *num.* 2.) ou dans ceux qui réglent celle de ces trois tours, ſi Joſeph ne diſoit qu'elle étoit ſi grande, que les Juifs n'y pouvoient atteindre. M. d'Andilly parle de Cavaliers qu'ils ne pouvoient pas élever qui égalaſſent la hauteur de ces tours dont ſon Auteur ne dit rien; quoiqu'il ne développe pas aſſez ſa penſée, je crois qu'il veut dire que la grande élévation de ces tours au-deſſus du troiſiéme mur, faiſoit que les fleches que les Juifs lançoient, ne pouvoient pas porter ſi haut.

n'eſt rien qui ne céde à la violence de ſes coups. Les aſſiégés épuiſés de fatigues par les combats qu'ils avoient livrés, & par les gardes qu'ils avoient faites de nuit aſſez loin de la ville, commencerent à manquer de courage, & par l'effet d'une conduite bien peu réfléchie, ils ſe perſuaderent qu'il étoit inutile de s'opiniâtrer davantage à défendre ce mur, parce qu'il leur en reſtoit encore deux autres. Ils l'abandonnerent donc lâchement, & voyant monter les Romains par la breche qu'avoit fait le grand bélier, ils rappellerent toutes leurs gardes, & ſe retirerent derriere le ſecond mur. Ceux des Romains qui étoient montés par la breche, deſcendirent ſans peine dans l'enceinte du premier, & en ouvrirent les portes au reſte de leur armée. Ce fut ainſi que le quinziéme jour du ſiége, & le ſeptiéme du mois de Mai (*a*), les Romains ſe rendirent maîtres de ce mur; ils en abattirent une grande partie, & détruiſirent le quartier ſeptentrional de la ville que Ceſtius avoit déja ruiné. Priſe du premier mur.

III. Tite s'établit dans l'enceinte de ce mur, & occupa tout l'eſpace qui s'étend depuis le lieu qui portoit le nom de camp des Aſſyriens (*b*), juſqu'à la vallée de Cédron, & comme, en cette poſition, il n'étoit éloigné du ſecond mur qu'autant qu'il le falloit pour être hors de la portée des fleches, il réſolut d'en commencer l'attaque. Les Juifs ſe partagerent pour le défendre, & ſoutenoient avec courage les efforts des aſſiégeants Jean, avec les gens de ſon parti, gardoit la forteresſe Antonia, le portique ſeptentrional du Temple & le ſépulchre du Roi Alexandre; & Simon, avec ceux du ſien, défendoit tous les paſſages que l'ennemi pouvoit tenter de s'ouvrir, de-

(*a*) M. de Tillemont. Ruine des Juifs, Note 33.

(*b*) Le camp des Aſſyriens n'étoit pas devant l'enceinte de Jéruſalem; on avoit bien vraiſemblablement donné ce nom à l'endroit où les Aſſyriens avoient pris leur camp lorſqu'ils l'aſſiégeoient ſous Nabuchodonoſor, & le camp d'une armée qui aſſiége une ville, n'eſt pas dedans, mais dehors. Καὶὰ τὸν Ασσυρίων παρεμβολὴν peut abſolument ſignifier *dans le camp des Aſſyriens*. Mais l'uſage le plus ordinaire de la prépoſition κατὰ, lorſqu'elle gouverne l'accuſatif, eſt de ſignifier *vers*, *aux environs*, *devant*, *à l'oppoſite*. Et le contexte demande qu'elle ait ici ce ſens: « Tite ayant emporté » le premier mur qui le rendoit maître de ce qu'on appelle *le camp des Aſſyriens*, voulut s'approcher du ſecond pour le faire battre par le bélier; ainſi il ne campa pas dans le camp des Aſſyriens, qui, comme nous venons de le remarquer, étoit hors de la ville. Ἐκεῖ eſt ici de trop dans le ſentiment de Meſſieurs d'Andilly, Havercamp, & de l'Auteur de l'Hiſtoire univerſelle ſacrée & prophane, qui font ce Prince aller s'établir dans ce camp; car il n'y a pas de ſens à dire: » Tite campa en dedans » dans le camp des Aſſyriens. *Voyez ci-après chap. 13. num. 2.*

puis le tombeau du Prêtre Jean, juſqu'à la porte des aqueducs qui conduiſoient l'eau dans la tour Ippique ; ils faiſoient ſouvent des ſorties, & en venoient aux mains avec les aſſiégeants ; mais bien inférieurs aux Romains dans la ſcience de combattre de main à main, ils étoient toujours repouſſés & contraints de ſe retirer ; il n'en étoit pas de même lorſqu'ils combattoient de deſſus leurs murs. Le courage des Romains, leur expérience, & la confiance qu'ils pouvoient avoir en leurs forces, les faiſoit tout tenter ; mais l'audace des Juifs, que de vifs ſentiments de crainte augmentoit encore, jointe à la diſpoſition naturelle qui les rend durs & inſenſibles dans l'adverſité, leur faiſoit faire de ſi grands efforts, qu'ils rendoient ſouvent inutiles ceux des Romains, & les contraignoient de reculer : l'eſpérance de trouver leur ſalut dans une ferme perſévérance à ſe défendre, ſoutenoit les Juifs ; les Romains étoient animés du déſir de ſe procurer une prompte victoire ; rien n'étoit capable de ralentir l'ardeur des uns ou des autres ; les jours entiers étoient employés en ſorties, en attaques, en défenſes & en toutes ſortes de combats ; la fatigue n'étoit pas moindre la nuit, dans la crainte continuelle où étoient les Juifs que l'on ne forçât leurs murs ; & les Romains, que les aſſiégés ne ſe jettaſſent dans leur camp ; ils paſſoient les uns & les autres les nuits ſans dormir, & toujours ſous les armes, afin d'être en état de recommencer leurs combats dès que le jour paroiſſoit. Le deſir de ſe rendre agréables à leurs Chefs, formoit parmi les Juifs une ſorte d'émulation qui les faiſoit s'expoſer à l'envi aux plus grands périls ; c'étoit à qui y courreroit le premier, ſur-tout dans la faction de Simon, qui étoit tellement craint & reſpecté, qu'il n'y avoit pas un ſeul de ceux qui étoient à ſes ordres, qui ne ſe fût tué lui-même, s'il le lui eût commandé. Quant aux Romains, quels motifs de courage ne trouvoient-ils pas dans la glorieuſe poſſeſſion où leurs exercices continuels & les puiſſantes forces de leur Empire les avoient mis, de ſortir toujours victorieux des guerres perpétuelles qu'ils avoient à eſſuyer, & de ne jamais ſe laiſſer vaincre ; la préſence de Tite qui ſe portoit par-tout avec eux, n'étoit-elle pas même ſeule capable de les ſoutenir. De quelle honte ne ſe ſeroient-ils pas crus couverts, s'ils avoient paru foiblir ſous les yeux d'un Général qui, témoin de ce qui ſe paſſoit, ſçauroit rendre à tous une exacte juſtice ; auſſi

chacun d'eux ſe propoſoit-il pour premiere récompenſe l'attention de ce magnifique Prince, & cette conſidération ſurtout faiſoit naître en eux des forces preſque ſurnaturelles. Les Juifs s'étant un de ces jours-là formés en un gros bataillon hors de leurs murs, lorſqu'on ne faiſoit encore que lancer de loin les premiers traits, un cavalier nommé Longinus ſe détacha de l'armée Romaine, s'alla jetter ſur le bataillon des ennemis, le rompit, & en tua deux des plus braves; il frappa l'un dans la bouche, comme il s'avançoit ſur lui, & d'un coup de la même lance qu'il retira de la plaie, il perça le côté de l'autre qui s'enfuyoit; il ſe dégagea enſuite du milieu des ennemis, & revint couvert de gloire joindre les ſiens. La diſtinction que lui mérita une action ſi courageuſe, porta, par une noble émulation, pluſieurs autres à l'imiter. Les Juifs, ſans conſidérer le mal qui pouvoit leur en revenir, ne cherchoient qu'à en faire aux Romains, & la mort leur ſembloit douce, pourvû qu'ils mouruſſent aſſurés d'en avoir tué quelqu'un. Tite, au contraire, n'étoit pas moins occupé du ſoin de conſerver ſes troupes, que du deſir de vaincre ſes ennemis, & regardant comme l'effet d'un déſeſpoir aveugle toute entrepriſe indiſcretement projettée, il ne reconnoiſſoit pour vrai courage que celui qui eſt guidé par la prudence, & qui tend à ſe garantir ſagement du péril, & à le faire retomber ſur l'ennemi, ſans s'y expoſer ſoi-même par une dangereuſe temérité.

IV. Ce ſage Prince fit avancer le bélier contre la tour qui étoit au milieu de la partie ſeptentrionale du mur. Un Juif nommé Caſtor, fourbe des plus adroits, s'y tenoit en embuſcade avec dix de ſes ſemblables; tous ceux qui la défendoient ayant été forcés de l'abandonner par la multitude des flêches dont les Romains les accabloient. Ils y demeurerent quelque temps immobiles & couverts des parapets; mais la tour ayant été ébranlée, ils ſe leverent, & Caſtor tendant les bras à Tite, le ſupplia d'une voix lamentable de leur pardonner. Ce Prince, naturellement bon, ſe perſuada aiſément que le procédé de Caſtor étoit ſincere, & croyant que les Juifs ſe repentoient d'avoir pris les armes, il fit ceſſer l'action du bélier, défendit qu'on tirât ſur ces gens qui imploroient ſa clémence, & ordonna à Caſtor de dire ce qu'il ſouhaitoit: Caſtor ayant répondu qu'il deſiroit de ſe rendre, &

Supercherie d'un Juif nommé Caſtor.

qu'on en vînt à un traité, Tite lui dit qu'il étoit ravi du ſage parti qu'il prenoit, qu'il le ſeroit davantage ſi tous les habitans de Jéruſalem étoient aſſez raiſonnables pour penſer comme lui, & l'aſſura qu'il étoit prêt à les recevoir à compoſition. Alors cinq de ceux qui étoient avec Caſtor, affectant l'air de ſuppliants, feignirent d'être dans les mêmes ſentimens que lui; & les cinq autres crioient au contraire que tant qu'ils ſeroient libres, ils ſe donneroient plutôt la mort que de ſe réſoudre à devenir les eſclaves des Romains. Tite ayant, dès le commencement de cette conteſtation feinte, fait ceſſer toute attaque, Caſtor envoya avertir Simon que pour prendre ſur les affaires les plus urgentes les arrangemens néceſſaires, il pouvoit profiter du temps pendant lequel il étoit réſolu de continuer à amuſer le Général Romain, en faiſant des efforts ſimulés pour déterminer ceux de ſes compagnons qui en paroiſſoient ſi éloignés à demander la paix: il y employa en effet quelque tems; mais eux, comme ſi la ſeule propoſition qu'il leur en faiſoit, les eût indignés, ils monterent ſur les parapets, leurs épées nues à la main, s'en frapperent, toutefois ſur leurs cuiraſſes ſeulement, & ſe laiſſerent tomber comme ſi ils ſe fuſſent tués. Une réſolution ſi furieuſe ſaiſit d'étonnement Tite & ceux qui étoient avec lui, & quoiqu'ils n'en jugeaſſent que ſur les apparences, n'ayant d'en bas pu rien voir de plus, en même temps qu'ils admiroient cette fermeté farouche, ils déploroient l'opiniatreté qui en étoit la ſource malheureuſe. Caſtor ayant été au même temps bleſſé d'un coup de flêche vers le nez, il la retira de la plaie, la fit voir à Tite, en ſe plaignant beaucoup de l'injuſtice d'un tel procédé. Ce Prince en fit une ſevere réprimande à celui qui l'avoit tirée, & voulut envoyer Joſeph, qui ſe trouva près de lui, recevoir la foi de Caſtor, & lui donner la ſienne en lui touchant dans la main. Joſeph, qui ne faiſoit point de doute que les intentions de Caſtor & de ſes compagnons ne duſſent être ſuſpectes, non ſeulement refuſa d'y aller, mais empêcha même que quelques-uns de ſes amis qui ſe ſeroient volontiers chargés de cette commiſſion, ne l'acceptaſſent; un Juif du nombre de ceux qui s'étoient venu rendre aux Romains, s'en chargea néanmoins, & comme il s'avançoit, Caſtor cria qu'il falloit auſſi que quelqu'un vint recevoir l'argent qu'il avoit apporté. Cette propoſition redoubla l'empreſſement d'Æ-

née : il y courut, & s'étant imprudemment préſenté le ſein ouvert pour recevoir cet argent, Caſtor ramaſſa une pierre & la lui jetta. Ænée eut l'adreſſe d'en éviter le coup ; mais un ſoldat qui ſe trouva près de lui en fut bleſſé. Tite reconnut alors toute la méchanceté du procédé artificieux de Caſtor, & ſentit qu'il eſt toujours dangereux en guerre de ſe laiſſer prévenir par des ſentiments de compaſſion, & que pour ne pas courir le riſque d'être trompé, il faut être conſtamment ſevere, & même un peu dur : la colere le ſaiſit, il fit recommencer l'attaque, & commanda qu'on fit agir les béliers avec plus de vivacité qu'on ne l'avoit encore fait. Caſtor & ſes compagnons, ſentant que la tour étoit prête de tomber, y mirent le feu (*a*), paſſerent à travers les flammes, s'allerent cacher dans les ſouterreins, & donnant ainſi aux Romains lieu de croire qu'ils avoient eu la fermeté de ſe brûler eux-mêmes, ils leur firent de nouveau admirer leur courage.

CHAPITRE VIII.

I. TITE ſe rendit maître du ſecond mur cinq jours après avoir emporté le premier, & entra dans la nouvelle ville avec mille hommes armés de toutes pièces & ce qu'il avoit de troupes d'élite auprès de lui, par le quartier qu'habitoient les Marchands de laine, ceux qui faiſoient commerce de vêtemens, & les ouvriers en cuivre ; & d'où, par des rues de traverſe & fort étroites, on alloit gagner le troiſiéme mur. Si ce Prince eût fait abattre d'abord une partie plus étendue du mur qu'il venoit de prendre, & que ſuivant le droit de la guerre, il eût, à meſure qu'il avançoit, fait ruiner tout ce qu'il trouvoit en ſon chemin, je ne doute point que dès lors ſa victoire n'eût été pleine & entiere ; mais il eſpéroit qu'une confuſion ſalutaire feroit rentrer les Juifs dans le devoir lorſqu'ils verroient que pouvant les détruire, il les épargnoit : dans cette créance, il ne voulut pas prendre pour ſes atta-

Les Romains ſe rendent maîtres du ſecond mur, mais le perdent le même jour.

(*a*)..... » Et ſe précipiterent dans » les flammes «. *Hiſt. univerſ. tom. 7. pag. 374.* L'expreſſion, ſe précipiterent dans les flammes, préſente l'idée de perſonnes qui s'y ſont jettées pour y être conſumées ? & les gens de Caſtor ne firent que ſauter au travers.

ques tout l'eſpace qui eût du paroître néceſſaire pour procurer, en cas de beſoin, une plus facile retraite, tant il étoit perſuadé qu'il ne devoit point avoir de trahiſon à craindre de la part d'ennemis à qui il ne vouloit faire que du bien. Il défendit donc en entrant qu'on tuât perſonne, & qu'on brulât les maiſons, & donna aux Factieux toute liberté de venir continuer la guerre, s'ils étoient dans ce deſſein, pourvû que ce fût ſans cauſer au Peuple aucune ſorte de dommage; il promit d'autre part au Peuple de le retablir dans la libre jouiſſance de ſes biens: car il ſouhaitoit ardemment de conſerver la ville à l'Empire, & le Temple à la ville. Le Peuple déja depuis long-temps diſpoſé à écouter ces propoſitions, en paroiſſoit fort ſatisfait; mais les Factieux attribuoient à foibleſſe la bonté de Tite, & regardoient ces offres généreuſes comme l'effet du peu d'eſpérance qu'il avoit de pouvoir prendre le reſte de la ville; ils menacerent de la mort quiconque parleroit de ſe rendre, tuerent tous ceux qui oſoient ſeulement prononcer le nom de paix, & lorſque les Romains furent entrés, ils attaquerent les uns en venant dans les rues à leur rencontre, les autres de deſſus les maiſons, d'autres en ſortant hors de leurs murs par les portes d'en haut. Cette violente attaque ſurprit & troubla tellement les Romains, que ceux qui gardoient le mur, quitterent précipitamment leurs poſtes, & ſe jettant en bas des tours, ſe retirerent dans le camp. De grands cris ſe firent alors entendre par-tout, tant de la part de ceux qui, environnés d'ennemis dans la ville, ſouffroient beaucoup, que de ceux qui, s'étant ſauvés dans le camp, appréhendoient pour eux l'extrême péril où ils les voyoient. Le nombre des Juifs croiſſoit toujours, ils tiroient tout l'avantage qu'ils pouvoient de la connoiſſance qu'ils avoient des lieux, repouſſoient les Romains, leur tuoient ou bleſſoient beaucoup de monde, quoique la néceſſité les contraignît de faire une ferme reſiſtance, parce que le mur n'étoit pas aſſez ouvert pour qu'ils puſſent paſſer beaucoup à la fois; de ſorte qu'ils couroient vraiment riſque d'être entierement défaits, ſi Tite ne les eût promptement ſecourus. Ce Prince plaça aux extrémités de chaque rue un bon nombre de gens de trait, & ſe portant en perſonne dans tous les endroits où les ennemis ſe trouvoient en plus grand nombre; il fit tirer ſur eux de telle ſorte, & ſi continuellement, qu'il les arrêta, & don-

na à tous les ſiens le moyen de ſe retirer. Domitius-Sabinus, l'un des plus braves hommes qu'il y eut dans l'armée Romaine, l'accompagna par-tout, & ſeconda merveilleuſement ſa valeur en cette occaſion.

II. Ce fut ainſi que les Romains, après avoir pris le ſecond mur, furent contraints de l'abandonner. Ce ſuccès rehauſſa le courage de ceux des aſſiégés qui vouloient la guerre, & augmenta tellement leur audace, qu'ils eurent la folle préſomption de ſe croire invincibles, & de ſe perſuader que les Romains n'oſeroient ni faire de nouveaux efforts pour prendre la ville, ni riſquer une action. Dieu, pour les punir de leurs crimes, permettoit qu'ils s'aveuglaſſent ainſi dans leurs penſées: ils ne conſideroient pas que les troupes qu'ils avoient repouſſées, ne faiſoient qu'une très-petite partie de l'Armée Romaine; & ne s'effrayoient point des ſuites cruelles de la famine qui commençoit à ſe faire ſentir. Accoutumés à vivre de la ſubſtance du Peuple, & à ſe déſalterer dans ſon ſang, ils voyoient ſans pitié les plus riches manquer des choſes les plus néceſſaires à la vie; pluſieurs même mourir de miſére, parce qu'ils croyoient toujours trouver quelque avantage dans le malheur des autres, & que ne réputant dignes de vivre que les ennemis de la paix, & ceux qui ne ſouhaitoient de vivre que pour faire la guerre aux Romains, ils regardoient tout le reſte comme un peſant & inutile fardeau dont ils étoient ravis que la mort les déchargeât. Autant occupés de ces ſentimens envers leurs concitoyens, que du ſoin d'empêcher pour lors les Romains de rentrer dans l'enceinte du mur qu'ils venoient de reprendre ſur eux, ils ſe rangerent en bataille le long de la breche, & formant de leurs corps une eſpéce de muraille pour en fermer l'ouverture, ils ſoutinrent avec beaucoup de vigueur tous leurs efforts pendant trois jours, mais ils furent enfin contraints de ceder le quatriéme à la violente attaque que Tite leur fit donner, & de regagner l'endroit où ils s'étoient retirés la premiere fois. Ce Prince ayant ainſi repris ce mur, il en fit auſſitôt abattre toute la partie ſeptentrionale; & ayant mis des gardes dans les tours du côté méridional, il ſe diſpoſa à attaquer le troiſiéme mur.

Les Romains reprennent le ſecond mur.

CHAPITRE IX.

Tite fait faire montre à ſes troupes.

I. TITE voulant donner aux Factieux le temps de faire d'utiles & prudentes réflexions, crut devoir preſſer un peu moins le ſiége; il ſe perſuadoit que la ruine du ſecond mur, & la crainte de la famine, les détermineroit d'autant plutôt à ſe rendre, qu'ils ne devoient pas eſperer de pouvoir ſubſiſter encore long temps des fruits de leurs rapines. Il interrompit donc ſes attaques; & le jour de faire faire montre à ſon armée étant venu, il ordonna à ſes Officiers de la mettre en bataille ſur un lieu élevé, d'où les aſſiégés puſſent en voir faire la revuë, & chacun des ſoldats recevoir leur paye. L'ordre fut exécuté, & les troupes diſpoſées de la façon qu'il le ſouhaitoit. Ayant, ainſi qu'elles ont coutume de le faire en ces occaſions, découvert toutes leurs armes, elles s'avancerent, l'infanterie armée de toutes pièces, & la cavalerie ſi leſtement & ſi richement montée & équippée, qu'on voyoit de tous côtés éclater l'or & l'argent dans le grand eſpace qu'occupoit cette brillante armée. Un tel ſpectacle bien agréable pour les Romains, inſpira de la terreur aux aſſiégés: ils étoient accourus de toutes parts en ſi grand nombre, pour s'en procurer la vuë, que tout l'ancien mur, les Portiques ſeptentrionnaux, & toutes les maiſons de ce côté-là, étoient remplis d'habitans; & qu'il n'y eut aucun endroit de la ville, d'où l'on pût en jouir, qui ne fût couvert de monde; les plus audacieux même ne purent, ſans être ſaiſis d'étonnement & de crainte, conſidérer tant de belles troupes ſi admirablement réunies en un même lieu, ſi bien armées, & conduites avec tant d'ordre, & je crois qu'il n'y eût eu aucun des Factieux qui ne ſe fût dès lors rendu, ſi l'énormité de leurs crimes & des maux qu'ils avoient fait ſouffrir au Peuple, ne leur eût ôté toute eſpérance que les Romains les leur pardonnaſſent; perſuadés, au contraire, qu'ils les en puniroient par les derniers ſupplices auſſi-tôt qu'ils les verroient déſarmés; ils eſtimerent qu'il ſeroit toujours beaucoup moins honteux de mourir les armes à la main; Dieu d'ailleurs le voulut ainſi, & permit que les innocents périrent avec les coupables, & que la ſédition s'enſevelit ſous les ruines de Jéruſalem.

II. Quatre jours ſe paſſerent à diſtribuer des vivres à l'armée Romaine ; & le cinquiéme, Tite voyant que les Juifs ne ſe preſſoient point de lui envoyer demander la paix, il partagea ſon armée en deux pour former deux attaques, & s'aſſurer en même temps de la tour Antonia, & du ſépulchre du Prêtre Jean, parce qu'il penſoit qu'on ne pouvoit, ſans quelque riſque, ſe rendre maître de la ville, ſans avoir auparavant pris ces deux poſtes; & comme il eſpéroit prendre la haute ville par le ſépulchre de Jean, & les Portiques du Temple par la tour Antonia; il fit élever des plattes formes devant l'un & l'autre, à chacune deſquelles il poſta une légion. Les Iduméens, & les gens attachés au parti de Simon incommodoient fort par leurs ſorties ceux qui travailloient devant le ſépulchre du Prêtre Jean. La faction de Jean & les Zélateurs incommodoient du moins autant ceux qui travailloient devant la tour Antonia ; car, outre l'avantage qu'ils avoient de les combattre d'un lieu élevé, l'uſage qu'ils faiſoient tous les jours des machines romaines, leur avoit inſenſiblement appris à s'en ſervir utilement; ils en avoient trois cents (*a*) pour lancer des traits, & quarante pour jetter des pierres, dont l'effet retardoit beaucoup le travail des Romains. Tite ſouhaitoit prendre la ville, & ne doutoit point de réuſſir; mais comme il ne deſiroit pas avec moins d'ardeur de la conſerver, en même temps qu'il preſſoit le ſiége, il ne ceſſoit de porter les Juifs à changer de ſentiments; & parce qu'il ſçavoit que les ſolides raiſons ſont ſouvent plus puiſſantes que les armes, il crut devoir joindre de ſalutaires conſeils à l'appareil menaçant des derniers efforts qu'il alloit faire pour les détruire, & ne négligea rien pour les engager à penſer ſérieuſement à leur ſalut, & à lui remettre de bonne grace une ville qu'ils ne pouvoient garder, & qu'ils devoient conſidérer comme déja priſe. Dans la créance qu'ils ſe rendroient peut-être plutôt aux raiſons d'un homme de leur nation, & qui leur parleroit en leur langue, il chargea Joſeph de les aller ſolliciter à la ſoumiſſion.

(*a*) Ce nombre paroît exceſſif, & il pourroit bien y avoir erreur de chiffre, ou exagération du côté de Joſeph. Les Juifs avoient pris ces machines ſur Ceſtius auprès de la tour Antonia, & furent long-tems ſans en ſçavoir faire uſage. *Ci-devant, chap. 6. num. 3.*

III. Joſeph fit le tour des murs, & ayant choiſi un endroit d'où il pût ſe faire entendre, & en même temps hors de la portée du trait, il les exhorta vivement à avoir compaſſion d'eux-mêmes, du Peuple, du Temple, de leur patrie, & à ne pas montrer plus d'inſenſibilité pour des objets ſi intéreſſants que des étrangers. Il leur repréſenta » que les Romains, » bien qu'ils n'y duſſent prendre, & n'y euſſent de fait au- » cun intérêt, avoient été juſques-là aſſez religieux pour ne » point porter les mains ſur les choſes qui, chez eux leurs » ennemis, paſſent pour ſaintes, tandis qu'eux, qui dès leur » enfance avoient été inſtruits à les révérer, eux qui ſeuls » auroient le bonheur d'en jouir, ſi elles étoient conſervées, » travailloient à les détruire. Il leur fit conſidérer que leurs » murs les plus forts étant renverſés, & celui qui leur reſtoit » étant d'une très-foible défenſe, ils ne devoient point ſe flatter de » pouvoir reſiſter à la puiſſance des Romains, ſous la domination » deſquels les Juifs avoient déja vécu; que s'il eſt glorieux de com- » battre pour la liberté, c'eſt avant que de l'avoir perdue; parce qu'a- » près en avoir été dépouillé, & avoir long-temps ſubi le joug de la » ſoumiſſion, vouloir le ſecouer, c'eſt s'expoſer à périr miſérable- » ment, en prétendant travailler par un zéle faux & téméraire à » s'affranchir d'un aſſujettiſſement légitime; qu'encore qu'on puiſ- » ſe regarder comme honteux d'obéir à une foible puiſſance, il » ne peut jamais l'être d'avoir pour maîtres les Souverains » du monde. Car où la puiſſance des Romains ne s'étend-elle » pas? Quels pays, hors ceux dont la chaleur inſupportable, » ou le froid exceſſif leur ont fait regarder la conquête comme » inutile, ne leur ſont point aſſujettis? la fortune leur eſt par- » tout favorable, & Dieu, après avoir ſucceſſivement donné » l'Empire du Monde à differentes Nations, en établit au- » jourd'hui le ſiége en Italie. Par une loi inviolable de la na- » ture, les hommes comme les animaux cédent néceſſaire- » ment à ceux qui les ſurpaſſent en force: c'eſt la ſupério- » rité des armes qui décide de la puiſſance d'une nation, & » la met en droit, par une longue ſuite de victoires, de com- » mander aux autres; & ne fut-ce pas, ajouta Joſeph, ce qui » détermina vos Peres, encore qu'ils fuſſent plus puiſſants & » plus braves que vous, & qu'ils euſſent des reſſources que » vous n'avez pas, à ſe ſoumettre aux Romains; parti qu'aſ- » ſurément ils n'euſſent jamais pris, s'ils n'avoient été con-

Joſeph harangue les Juifs, pour les engager à ſe rendre.

» vaincus que Dieu combattoit pour ces Conquerans du monde.
» Hé ! ſur quoi vous fondez-vous pour leur réſiſter ? La plus
» grande partie de Jéruſalem eſt forcée ; & quand même tous
» ſes murs ſubſiſteroient encore, l'état où vous êtes réduits,
» eſt infiniment plus facheux que s'ils étoient entierement
» détruits ; les Romains n'ignorent pas les progrès que fait la
» famine dans cette malheureuſe ville, le Peuple en eſt con-
« ſumé, & le ſoldat ne peut éviter de l'être bientôt ; & quand
« même ils ceſſeroient de pouſſer le ſiége, & d'attaquer vo-
» tre dernier mur ; ce fléau plus redoutable que le plus for-
» midable ennemi, parce que d'inſtants en inſtants il prend
» de nouvelles forces, vous fera infailliblement périr, à moins
» que, par quelque moyen qui ne ſeroit connu que de vous
» ſeuls, vous ne ſçachiez combattre la faim, & ſurmonter les
» maux horribles qui en ſont les ſuites naturelles. Eſt-il donc
» prudent, ajouta encore Joſeph, de ne pas prévenir, tant
» que cela eſt poſſible, par un ſage changement de conduite
» des malheurs qui, par une folle opiniâtreté, peuvent deve-
» nir ſans remède ? Votre revolte eſt la ſeule faute dont les
» Romains ayent un intérêt particulier de vous punir ; ne
» la pouſſez pas plus loin, il oublieront volontiers tout le paſſé :
» quelque grande que ſoit leur puiſſance, ils ſont naturellement
» doux & modérés dans la victoire, & ſçavent préférer ce
» qu'ils jugent leur être le plus avantageux, à la vaine oſten-
» tation de faire éclater une vengeance ſouvent peu profita-
» ble ; & ne penſez pas qu'il puiſſe leur ſembler fort impor-
» tant de trouver une ville ſans habitans, & tout un pays
» ruiné & deſert : C'eſt par ce motif de clémence, que Cé-
» ſar vous offre encore aujourd'hui la paix ; acceptez-la d'au-
» tant plutôt, que, ſi vous le forcez à vous faire donner les
» derniers aſſauts, nul de vous ne peut eſpérer un pardon
» dont vous vous ſerez rendus indignes par le mépris outrageant
» que vous aurez fait de ſes prévenantes invitations, dans un
» temps où vous devriez de vous-mêmes penſer que, vos deux
» premiers murs étant forcés, le troiſiéme ne peut manquer
» de l'être bientôt, & que quand même il ſeroit imprenable,
» la famine qui vous dévore venant au ſecours des Romains,
» leur aſſure une prompte victoire.

IV. Les Juifs reçurent fort mal ce diſcours de Joſeph ; plu-ſieurs de ceux qui l'avoient entendu de deſſus le mur, ſe moc-

querent de lui, d'autres l'accablerent d'injures ; quelques uns lui lancerent des dards. Jugeant alors que les réflexions qu'il avoit ſi ouvertement taché de leur faire faire ſur l'état preſſant où ils ſe trouvoient, ne les avoit point touchés, il crut devoir leur rappeller de quelle maniére leurs Peres s'étoient autrefois comportés dans les plus mémorables événemens de l'Hiſtoire de la Nation, & d'un ton de véhémence : » Miſérables que » vous êtes, s'écria-t-il, pouvez-vous dans la guerre violente » & opiniâtre que vous faites aux Romains, oublier ce qui » a toujours fait notre principale force, & de qui nous avons » reçu les ſecours efficaces qui nous ont procuré nos plus grands » ſuccès ? Etoit-ce ſeulement par la voie des armes que nos » Peres prétendoient vaincre leurs ennemis ? & ne ſe con- » fioient-ils pas bien davantage en la protection toute-puiſſante » de Dieu ? Auſſi, ce ſouverain Créateur de l'univers a-t-il » jamais manqué de les venger lorſqu'ils étoient injuſtement » attaqués ? Ne rentrerez-vous donc pas en vous-mêmes, » & ne conſidérerez-vous pas quel outrage vous faites » à Dieu, en faiſant du ſaint lieu deſtiné à implorer ſon ſecours » puiſſant, une place de guerre, ſans craindre de le ſouiller » de toutes les horreurs qui ſont les ſuites funeſtes du ma- » niement des armes ? Rappellez dans votre mémoire le nom- » bre de célébres & merveilleuſes victoires que nos Peres n'ont » obtenues que par les pieux hommages qu'ils ne ceſſoient de » rendre à la ſainteté de ce lieu ; mais je tremble d'horreur » en parlant des grandes merveilles de Dieu devant des per- » ſonnes indignes de les entendre : Ecoutez-moi cependant, » car il faut que vous ſçachiez que c'eſt moins aux Romains » qu'à Dieu même que vous reſiſtez, en les combattant avec » tant d'opiniâtreté. Nécao Roi d'Egypte, qui s'appelloit » auſſi Pharaon, étant deſcendu avec de nombreuſes troupes » dans le pays qu'habitoient les Hébreux, enleva Sara leur » Reine & épouſe de notre bon Pere Abraham : que fit le » ſaint Patriarche ſon mari, & le Chef de notre race ? en- » treprit-il de venger cette injure par la force des armes, » quoiqu'il eût ſous lui trois cents dix-huit Officiers qui com- » mandoient chacun un grand nombre d'hommes ? Non : mais » comptant pour rien cette multitude de gens armés pour ſa » défenſe, s'il n'étoit particuliérement aſſiſté de Dieu ; il leva » ſes mains pures vers ce lieu ſaint, que vous prophanez au-

jourd'hui

» jourd'hui ſi indignement, & ſe procura le ſecours invinci-
» ble qu'il n'attendoit que de Dieu: une foi ſi ardente ne fut-
» elle pas bientôt récompenſée ? Ce Roi redoutable ne ren-
» voya-t-il pas dès le lendemain Sara ſans l'avoir touchée,
» & pénétré lui-même de reſpect pour le lieu que vous avez
» ſouillé par le meurtre de tant de vos freres, autant qu'ef-
» frayé des terribles viſions qu'il eut pendant la nuit, ne s'en-
» fuit-il pas promptement en ſon pays, après avoir fait de ri-
» ches préſents en or & en argent à ce Peuple à qui il voyoit
» que Dieu accordoit une ſi puiſſante protection. Si quelqu'un
» de vous a pu perdre le ſouvenir du grand évenement de la
» tranſmigration de nos Peres en Egypte, & que ſoumis pen-
» dant quatre cents ans (*a*) à des Rois étrangers, ils en ont
» ſouffert patiemment les plus violentes oppreſſions, s'aban-
» donnant entierement à la divine Providence, plutôt que de
» mettre en uſage toutes les facilités qu'ils avoient de s'en affran-
» chir par la force des armes; puis-je aujourd'hui ne pas vous
» rappeller les merveilles que Dieu a opérées pour les en déli-
» vrer ? Puis-je vous laiſſer oublier par combien de ſortes d'a-
» nimaux il permit que l'Egypte fut ravagée, par combien
» de genres divers de maladies il l'affligea, quelle affreuſe ſté-
» rilité déſola tout le pays par le deſſechement du Nil? Puis-
» je ne pas vous retracer l'image terrible des dix grandes
» plaies dont fut enfin accablé coup ſur coup ce vaſte royau-
» me? Puis je ne pas ranimer votre confiance en vous faiſant
» faire de ſalutaires réflexions ſur les moyens merveilleux dont
» Dieu s'eſt ſervi pour mettre fin à la longue captivité de nos
» Peres, & les conduire ſans aucun accident dans une terre
» où il les deſtinoit à être les Miniſtres du culte religieux
» dont il vouloit être honoré. Lorſque les Aſſyriens (*b*) enle-
» verent notre ſainte Arche, de quels maux ne fut pas affli-
» gée toute la Paleſtine? Que devint le ſimulachre de Da-
» gon ? Put-il ſoutenir ſon auguſte préſence ? La chûte préci-
» pitée de cette idole, & les douleurs inſupportables au milieu
» deſquelles les raviſſeurs impies qui ſe glorifioient de nous
» l'avoir enlevée, ſentoient leurs entrailles ſe déchirer, & tom-

(*a*) Joſeph ne compte que quatre cents trente ans depuis la vocation d'Abraham juſqu'à la ſortie d'Egypte. *Antiq. Juiv. Liv. 2. chap. 15. num. 2.*

(*b*) Ce furent les Philiſtins qui prirent l'Arche du Seigneur; Joſeph le dit après l'Ecriture ſainte. *Antiq. Juiv. Liv. 5. chap. 11. num. 3.*

» ber en pourriture avec la nourriture qu'ils prenoient, ne les
» forcerent-elles pas bientôt à nous la renvoyer au ſon des
» trompettes & des tambours, mettant en œuvre toutes les
» ſortes d'expiations par leſquelles ils croyoient pouvoir faire
» ceſſer les tourmens qu'ils enduroient pour avoir porté leurs
» mains impures ſur cette Arche ſainte ? Telles étoient les
» merveilles adorables par leſquelles Dieu ſe déclaroit le dé-
» fenſeur de nos Peres, parce que, ſans recourir aux armes
» ni à la force, ils ſe ſoumettoient en tout aux deſſeins de la
» divine Providence. Lorſque Sennacherib Roi des Aſſyriens
» vint avec les forces de toute l'Aſie aſſiéger cette ville, fut-
» ce par les armes de nos Ancêtres que ce Prince fut défait ?
» en employerent-ils d'autres que d'humbles & ferventes prie-
» res, & l'Ange du Seigneur, tandis qu'ils n'étoient occupés
» qu'à élever leurs bras au ciel, n'extermina-t-il pas en une
» nuit cette formidable armée ; de ſorte que le matin à ſon ré-
» veil, le Roi trouva cent quatre-vingt-cinq mille hommes
» des ſiens étendus morts ſur la place ; & ſe hâta de fuir
» devant les Juifs, qui n'avoient pas même penſé à ſe mettre
» en état de le pourſuivre ? Qui de vous peut ignorer que notre
» Nation ayant été emmenée captive à Babylone, y a vécu ex-
» patriée & réduite à la plus dure ſervitude durant l'eſpace
» de ſoixante-dix ans, & qu'elle ne recouvra ſa liberté que
» lorſqu'il plut à Dieu de mettre dans le cœur de Cyrus le
» généreux ſentiment de rendre cet hommage à ſa divinité ?
» C'eſt donc à Dieu, plutôt qu'à Cyrus, que nos Peres fu-
» rent redevables de la grace qu'ils obtinrent de pouvoir re-
» tourner dans leur pays, & y reprendre les pieux exercices
» de la Religion ſainte qui les uniſſoit ſi intimement à leur véri-
» table libérateur. En un mot, on ne ſçauroit citer aucun trait
» de notre hiſtoire qui ne prouve que nos Ancêtres, ſoit en
» armes, ſoit ſans armes, n'ont jamais fait aucune fauſſe dé-
» marche, toutes les fois que recourant ſincerement à la pro-
» tection de Dieu, ils ſe ſont humblement abandonnés aux
» deſſeins de ſa Providence ſur eux. Armés de cette judicieuſe
» ſoumiſſion à l'arbitre ſouverain de toutes les choſes de ce
» monde ils étoient auſſi ſurs de vaincre, même ſans com-
» battre, que leur défaite étoit aſſurée, lorſqu'ils ſe préſen-
» toient au combat ſans autre garant du ſuccès de leur pro-
» cédé qu'une folle & téméraire confiance en leurs forces.
» Ce qui arriva à notre Roi Sédécias, n'en eſt-il pas une

» preuve assez marquée ? Ce Prince, contre l'avis du Pro-
» préte Jéremie, entreprit de se défendre contre le Roi de Ba-
» bylone qui venoit assiéger Jérusalem ; il fut pris, emmené
» captif, & eut le déplaisir de voir ruiner la ville & le Tem-
» ple. Ce Prince cependant étoit & plus judicieux, & plus
» modéré que ne le sont les Chefs que vous vous êtes choisis,
» & le Peuple qu'il gouvernoit beaucoup plus réglé dans sa
» conduite que vous ne l'êtes ; car quoique Jéremie ne cessât
» de crier que Dieu irrité vouloit punir les crimes dont ils
» s'étoient rendus coupables envers sa divine Majesté, qu'ils
» ne pouvoient éviter de tomber en servitude, même de pé-
» rir entierement, s'ils ne se hâtoient d'ouvrir les portes de
» la ville aux assiégeants, Sédécias & le Peuple conçurent-ils
» le moindre dessein de le faire mourir ? & Vous, je ne parle
» point de l'excès des désordres auxquels vous vous êtes livrés
» au-dedans de vos murailles, il n'est point d'expressions
» qui puissent rendre sensible l'énormité de tant de crimes ;
» Vous dis-je, que je viens exhorter à conserver vos vies, la
» ville & le Temple, êtes assez injustes pour m'accabler d'in-
» jures, & lancer contre moi des dards pour me tuer ; vous
» ne pouvez souffrir qu'on vous reproche des crimes que vous
» n'avez pas honte de commettre tous les jours, & vous vous
» irritez parce que je vous fais envisager combien les suites
» peuvent vous en être funestes. Une autre preuve qu'une
» trop grande confiance en leurs seules forces a toujours été
» fatale à vos Ancêtres, est leur défaite lorsqu'ils marcherent
» fierement les armes à la main contre Antiochus surnom-
» mé Epiphane, qui mettant le comble à tous les outrages qu'il
» avoit faits à la Majesté divine, venoit mettre le siége devant
» Jérusalem : ils perdirent honteusement la bataille, furent
» taillés en piéce ; la ville fut pillée, le Temple souillé & pro-
» phané, & le service de Dieu demeura interrompu pendant
» trois ans & demi. Mais pourquoi accumuler exemples sur
» exemples ? Et qu'est-ce qui a armé les Romains contre no-
» tre Nation, si-non nos divisions & nos crimes ? Quelle fut
» la premiere cause de la perte de notre liberté ? ne fut-ce
» pas les querelles d'ambition qui s'éleverent entre Hircan &
» Aristobule, & qui les animerent d'une telle fureur l'un contre
» l'autre, qu'elles attirerent Pompée à Jerusalem, & qu'il fut l'inf-
» trument dont Dieu se servit pour assujettir les Juifs aux Ro-

» mains ; parce que par le mauvais uſage qu'ils faiſoient de
» leur liberté, ils ſe rendoient indignes d'en jouir. Après trois
» mois de ſiége, ils crurent devoir ſe rendre ; ils n'avoient ce-
» pendant rien à ſe reprocher qui approchât des ſacrileges
» prophanations dont vous avez ſouillé le ſaint lieu, ni des
» criminelles tranſgreſſions de nos loix, dont vous ne ceſſez
» de vous rendre coupables ; & d'ailleurs ils euſſent pû trouver
» encore bien des moyens de ſe défendre, dont vous êtes au-
» jourd'hui abſolument dépourvus. Ignorez-vous quelle fut la
» fin d'Antigone, & que ſous le regne de ce Prince, Dieu
» punit encore les iniquités du peuple par la priſe de votre
» Capitale. Herode fils d'Antipater, aſſiſté des troupes Ro-
» maines, à la tête deſquelles Soſius vint le ſecourir, la prit
» après dix mois de ſiege ; & Dieu, pour rendre d'autant plus
» ſenſibles les effets de ſa colere, permit qu'elle fut livrée au
» pillage (*a*) du ſoldat victorieux. Il n'eſt donc point douteux que
» jamais la voie des armes n'a de ſa nature réuſſi à notre na-
» tion, & qu'elle ne lui a au contraire produit ordinairement
» qu'un état de ruine & d'aſſujettiſſement ; & je ne fais au-
» cune difficulté d'en conclure que ceux qui occupent le ſaint
» lieu, doivent, ſans rien attendre de tous les efforts dont
» l'humanité peut ſe croire capable, mettre tellement leur
» confiance en Dieu, qu'en ſe ſoumettant en tout aux ſages
» & infaillibles loix de ſa divine Providence, ils le forcent,
» en quelque façon, de ne leur jamais refuſer ſes plus favo-
» rables ſecours. Mais pour attirer ſur vous cette inaltérable
» bénédiction de Dieu, avez-vous jamais rien fait de ce que
» vous a preſcrit notre ſaint Légiſlateur ? Ne vous êtes-vous
» pas au contraire volontairement chargés de toutes les ma-
» ledictions qu'il a prononcées contre ceux qui ſe livreroient
» aux impiétés qu'il a le plus particulierement défendues ? In-
» finiment plus criminels que ceux de vos Peres, ſur qui la
» juſtice divine a exercé ſes plus terribles & ſes plus promptes
» vengeances ; aux vols, aux adulteres, aux trahiſons, crimes
» qui ſe commettent ordinairement dans le ſecret, vous avez
» affecté de joindre l'éclat de la plus ſcandaleuſe publicité ; les
» meurtres & les rapines ſont vos exercices ordinaires, & vous

(*a*) Jéruſalem ne fut pas pillée ; Hérode en racheta le pillage. *Antiq. Juiv. liv.* 14. *chap.* 11. *num.* 3.

» vous y livrez à l'envi les uns des autres ; tous les jours
» vous inventez de nouveaux crimes & de nouvelles maniéres
» de les commettre ; & c'eſt dans les Portiques du Temple,
» que vous vous retranchez pour vous livrer à toutes ces abo-
» minations : lieu célebre ; dont la ſainteté a pénétré les Ro-
» mains d'un reſpect ſi religieux pour les auguſtes cérémonies
» qui s'y obſervent, que malgré le long trajet qu'ils ont à faire,
» non-ſeulement ils viennent y adorer Dieu ; mais qu'ils ont
» même ſouvent emprunté de nos ſaintes Loix de quoi réfor-
» mer leurs mœurs & leurs coutumes. (*a*) Chargés de tant de
» crimes & de tant d'outrages faits directement à Dieu, oſeriez-
» vous eſpérer qu'il accorderoit à vos prieres une indulgente
» aſſiſtance ? mais ſoit encore, & je veux que vous puiſſiez élever
» vers Dieu des mains auſſi pures que notre Roi Ezéchias, lorſque
» implorant ſon ſecours contre Sennacherib, il obtint de voir
» le lendemain la terre couverte des corps morts de toutes
» les troupes de ce formidable ennemi. Les Romains ſe ſont-
» ils portés contre vous aux excès d'injuſtice auxquels s'étoit
» porté le Roi des Aſſyriens, & avez-vous autant de ſujet de
» vous promettre que Dieu, dans ſa juſtice, prendra égale-
» ment contre eux votre défenſe ? Ne vous faites point il-
» luſion, Ezéchias avoit racheté le pillage de la ville, & payé
» à Sennacherib en argent le prix de ce rachat. Le Roi des
» Aſſyriens viola ſon ſerment, & s'avança pour bruler le Tem-
» ple. Les Romains ne vous demandent que le payement d'un
» tribut que vos Ancêtres étoient ſolemnellement convenus de
» payer aux leurs, & qu'ils leur payoient Satisfaites-les ſur
» cet article, ils ne pilleront point votre ville, & ne tou-
» cheront à rien de ce qui y eſt revété comme ſaint & ſacré ;
» ils vous laiſſeront jouir librement & paiſiblement de vos
» biens dans le ſein de vos familles, ſans vous cauſer aucun
» trouble dans l'obſervation de vos ſaintes loix. Il y a certai-
» nement de la folie à penſer que Dieu traitera de la même
» ſorte des gens qui ne vous font aucun tort, qu'il en a traité
» d'autres qu'il avoit à punir de leur injuſtice : ſa vengeance
» eſt toujours prompte lorſque ſa juſtice offenſée demande à
» être ſatisfaite ; il extermina les Aſſyriens dès la premiére

(*a*) Il ne manque que la vérité à ce dernier trait témerairement avancé par Joſeph.

» nuit qu'ils camperent devant Jeruſalem ; s'il vous eût cru
» dignes de conſerver votre liberté, & devoir châtier les Ro-
» mains de paroître vouloir la gêner, ſon bras vengeur ſe ſe-
» roit étendu ſur eux avec autant d'éclat & de promptitude,
» qu'il frappa la redoutable armée du Roi Sennacherib ; ils
» euſſent éprouvé les effets de ſa colere, lorſque Pompée ſe
» préſenta devant Jeruſalem, lorſque Soſius vint encore l'atta-
» quer après lui, lorſque Veſpaſien entra dans la Galilée ; &
» enfin dans la circonſtance préſente, lorſque Tite s'eſt appro-
» ché de vos murs. Pompée cependant, & Soſius ont pleine-
» ment reuſſi dans leur entrepriſe, & ſucceſſivement pris tous
» deux Jeruſalem ſans aucun de ces accidens funeſtes qui peu-
» vent faire ſoupçonner qu'on a Dieu contre ſoi ; la guerre que
» nous avons eue à ſoutenir contre Veſpaſien en Galilee, l'a élevé
» à l'Empire ; &, prodige merveilleux ! (*a*) la fontaine de Siloé
» & les autres qui ſont hors de la ville, dont avant la venue
» de Tite, vous tiriez ſi peu d'eau, qu'on ne pouvoit en avoir
» à prix d'argent que par bouteilles, en fourniſſent mainte-
» nant avec une telle abondance, qu'elle ſuffit non-ſeulement
» à tous les beſoins de l'armée Romaine, mais encore pour
» arroſer les jardins. Le même prodige arriva (*b*) lorſque le
» Roi de Babylone, dont je vous ai déja parlé, vint aſſiéger
» Jeruſalem, qu'il la prit, & qu'il brûla le Temple. Quoique
» je ſois bien perſuadé que les iniquités qui attirerent ce malheur
» à nos Peres, ne peuvent en aucune ſorte être comparées à la
» multitude des crimes dont vous êtes chargés, n'eſt-il pas
» juſte de penſer que Dieu indigné de toutes les horreurs dont
» il voit que ſont aujourd'hui ſouillés les lieux conſacrés à ſon
» ſervice, les a abandonnés pour paſſer du côté de ceux à qui
» vous faites la guerre. L'homme de bien le plus attaché à
» ſa famille, la déteſte dès qu'elle devient criminelle ; ſa maiſon
» lui déplaît, il la fuit ; & vous oſez vous flatter que Dieu, à
» qui ce qu'on voudroit couvrir des plus épaiſſes ténébres ou
» retenir dans le ſilence le plus profond, ne peut être caché,
» demeurera avec vous dans un lieu que, par le plus grand
» de tous les crimes, vous avez rendu le centre de toutes les
» ſortes d'abominations, ſans chercher, par quelque reſte de

(*a*) Pure fable. Si le prodige étoit arrivé, Joſeph n'auroit pas manqué de le rapporter en ſon lieu.

(*b*) Autre fable inconnue à l'Ecriture, & dont Joſeph n'a point non plus encore parlé.

» pudeur, à dérober au public, à vos ennemis du moins, la con-
» noiſſance de vos déportements, affectant, au contraire, de
» vous donner en ſpectacle lorſque vous commettez le mal,
» par la déteſtable habitude que vous vous êtes faite de vous
» glorifier autant du vice, que les autres font gloire de la
» vertu. Il vous reſte néanmoins encore un moyen de vous
» ſauver : reconnoiſſez humblement devant Dieu la multitude
» & l'énormité de vos offenſes, & par un prompt repentir,
» fléchiſſez ſa colere toujours prompte à ſe calmer, lorſque la
» pénitence du coupable eſt ſincere : mettez bas les armes ;
» laiſſez-vous toucher d'une pieuſe & ſalutaire honte d'avoir
» réduit votre patrie à la plus déſolante extrémité. Ouvrez les
» yeux, & conſidérez la beauté du pays que vous voulez per-
» dre, la ſplendeur de votre ville, la magnificence de ſon ſaint
» Temple, la richeſſe immenſe des dons qui y ont été offerts
» à Dieu par tant de différentes nations ; & ſi vos cœurs plus
» durs que le fer, & vos eſprits plus ſtupides que la pierre,
» ſont encore ſuſceptibles de quelque ſentiment, formez-vous une
» juſte idée de l'horreur dont vous vous chargeriez en expoſant
» des choſes ſi dignes d'être conſervées, à être réduites en
» cendres. Jettez du moins quelque regard de compaſſion ſur
» vos femmes, vos enfans, & ſur tous vos autres parens prêts
» à périr par le fer ou par la faim. Peut-être penſerez-vous
» que ce qui me fait vous parler de la ſorte, & vous exhorter
» à accepter la paix que je viens vous offrir, c'eſt l'interêt per-
» ſonnel que j'ai de ſauver de la ruine commune ma mere,
» ma femme, mes enfans, & toute mon illuſtre famille, peut-
» être juſqu'à ma maiſon (a) qui a pu paſſer pour belle ; mais
» je ſuis bien aiſe de vous détromper, je me ſoumets à toutes
» ces pertes, votre ſeul interêt me touche ; je ſuis même prêt
» à vous faire le ſacrifice de ma vie, ſi votre ſalut pouvoit
» être la récompenſe de mon ſacrifice ; & ce ſalut, vous ne
» vous le procurerez qu'en rentrant dans votre devoir.

(a) Une perſonne d'un certain poids, chargée d'une commiſſion auſſi importante qu'étoit celle que Tite avoit confiée à Joſeph, s'aviſa-t-elle jamais de parler de la beauté de ſa maiſon ?

CHAPITRE X.

Plusieurs Juifs trouvent le moyen de sortir de Jerusalem. Ils avalent auparavant l'or qu'ils pouvoient avoir.

I. JOSEPH termina son discours en versant beaucoup de larmes; mais il ne gagna rien sur le cœur endurci de ces Factieux trop malheureusement prévenus qu'ils ne pouvoient, avec quelque sûreté, prendre le parti de se rendre. Le Peuple au contraire en fut ému, & ne s'occupa que du dessein de s'aller jetter entre les bras des Romains; plusieurs vendoient leur bien à très-vil prix; & donnoient ce qu'ils avoient de plus précieux pour quelques piéces d'or qu'ils avaloient de peur que les Factieux ne les leur ravissent; & lorsque les Romains les avoient reçus, ils rendoient leur or en satisfaisant aux besoins de la nature, & s'en servoient pour se procurer les choses qui leur étoient nécessaires; car Tite les laissoit jouir de leur liberté, & leur permettoit de se retirer en tel lieu du pays qu'ils vouloient. Cet avantage, & le desir de se soustraire aux maux qu'ils souffroient dans la ville, en déterminoit beaucoup à venir se rendre. Jean & Simon s'occupoient alors plus encore du soin d'empêcher ce pauvre peuple de sortir, qu'ils ne l'étoient à former des obstacles à l'entrée des Romains dans la ville, & le moindre soupçon qu'on donnoit de vouloir sortir, étoit sur le champ puni de mort.

II. Il étoit également dangereux pour les riches de demeurer dans la ville, ou de paroître en vouloir sortir; car sous le moindre prétexte les Factieux les égorgeoient pour s'emparer de leurs biens; leur cruauté croissoit en proportion des progrès que faisoit la famine, & ce double fléau devenoit tous les jours de plus en plus insupportable; on ne voyoit de bled en aucun endroit. Les Factieux couroient de toutes parts pour faire la visite, & battoient à toute outrance ceux chez qui ils en trouvoient, comme s'ils eussent refusé de le déclarer; ils les maltraitoient également lorsqu'ils n'en trouvoient pas, en supposant qu'ils l'avoient si bien caché, qu'il n'étoit pas possible de le découvrir: ils en jugeoient par l'état de santé où ils voyoient ceux chez qui ils entroient en visite. S'ils les trouvoient sains & forts, ils en concluoient qu'ils avoient du grain; mais s'ils les voyoient pâles & défaits, ils passoient

Cruautés des Factieux. Recherches qu'ils font de ceux qui pouvoient avoir du bled.

paſſoient outre, & ne croyoient pas devoir égorger des gens que la famine alloit bientôt conſumer. Pluſieurs riches vendoient ſecrettement leur bien pour une meſure de froment, & ceux qui l'étoient moins, pour une meſure d'orge; ils s'enfermoient enſuite dans les lieux les plus reculés de leurs maiſons. L'extrême pauvreté en contraignoit quelques-uns de manger ce grain ſans être moulu; d'autres en faiſoient du pain, ſelon que la crainte ou la néceſſité le leur permettoit. On ne dreſſoit de tables nulle parr, & preſſé de la faim, on retiroit de deſſus le feu de quoi manger, ſans lui donner le tems de cuire.

III. La nourriture qu'on prenoit ne pouvoit être plus mauvaiſe, & offroit un ſpectacle déplorable; ceux qui, la force en main, pouvoient faire uſage de leur opulence, ſe mettoient aiſément à l'abri de cette miſere; tous les autres avoient à peine la triſte conſolation de pouvoir ſe plaindre de leur malheur. Tout ſemble permis & légitime quand on eſt preſſé de la faim, ſes appetits dévorans ne connoiſſent ni reſpect, ni pudeur, ni tendre pitié. Les femmes arrachoient à leurs maris le peu de nourriture qu'ils tenoient en leurs mains, les maris à leurs femmes, les enfans à leurs peres, & ce qui eſt encore plus inconcevable, les meres l'arrachoient de la bouche de leurs enfans, & ne regardoient point comme une inhumanité criante de leur dérober quelques gouttes de lait que dans l'état d'épuiſement où ils étoient, ils pouvoient à peine tirer encore de leur aride ſein. Quelque ſoin que priſſent ceux qui étoient réduits à ces cruelles extrémités, de ſe cacher pour prendre le peu de nourriture qu'ils s'arrachoient ainſi les uns aux autres, elle leur étoit ſouvent bientôt enlevée par ces avides Factieux; il couroient, faiſoient par-tout des recherches très-exactes, & lorſqu'ils voyoient une maiſon fermée, ſoupçonnant que ceux qui étoient dedans avoient quelque choſe à manger, ils en briſoient les portes, alloient ſe jetter ſur ces pauvres miſérables, pour la leur tirer de la gorge; ils frappoient les vieillards qui s'éfforçoient de la retenir, & prenoient aux cheveux les femmes qui cherchoient à cacher ce qu'elles en tenoient dans leurs mains: ſans égard pour la foibleſſe de l'âge le plus tendre, du plus haut qu'ils pouvoient, ils jettoient contre terre les petits enfans qui ſe tenoient fermement attachés aux morceaux de quelque aliment que ce fût, qu'ils vouloient leur arra-

cher. Il n'eſt aucune ſorte de maux qu'ils n'ayent fait ſouffrir à ceux qui prevenant leurs recherches, trouvoient le moyen de conſommer ce qu'ils ſe propoſoient de leur aller enlever ; ils inventoient les plus cruelles tortures pour découvrir où il y avoit des vivres ; ils bouchoient avec des raves (*a*) les conduits des parties que la pudeur ne permet pas de nommer ; & ils enfonçoient des baguettes aigues dans l'anus. On ne peut pas entendre, ſans frémir, tous les autres genres de tourmens dont ils faiſoient uſage pour forcer les gens à confeſſer qu'ils avoient caché un pain ou quelque poignée de farine ; cependant ces déteſtables bourreaux ne manquoient encore de rien, & leur barbarie n'en étoit que plus inſupportable ; car ce n'étoit ni la néceſſité, ni le deſir de faire des approviſionnemens pour l'avenir qui leur faiſoit commettre de ſi abominables excès, mais la fureur de piller & de voler. Ils faiſoient ſurprendre, autant qu'ils le pouvoient, ceux qui, trouvant moyen de tromper la nuit la garde Romaine, alloient chercher dans la campagne quelques herbes & quelques légumes, de ſorte que beaucoup de ces pauvres gens ſe croyant échappés des mains de leurs ennemis, tomboient dans les leurs, & ils leur ôtoient impitoyablement tout ce qu'ils apportoient, quelques inſtances & quelques prieres, même au nom de Dieu, qu'ils leur fiſſent de leur laiſſer au moins une partie de ce qu'ils ne s'étoient procuré qu'au péril de leur vie ; encore, après leur avoir tout enlevé, leur faiſoient-ils valoir la grace qu'ils prétendoient leur faire de ne point leur ôter la vie.

Cruels tourments que les Factieux font ſouffrir, pour découvrir où il y avoit des vivres.

I V. C'étoit ainſi que les ſoldats de ces Factieux traitoient le pauvre peuple ; quant aux riches, & aux perſonnes de quelque conſidération, ils les amenoient à leurs Chefs, les accuſoient calomnieuſement devant eux, les uns de conſpirer contre eux ; les autres de vouloir livrer la ville aux Romains. Sur ces fauſſes accuſations, ces tyrans les faiſoient ſur le champ

(*a*) *Note de l'Editeur.* C'eſt ainſi que le R. P. Gillet traduit le mot ὄρόβους. Cependant je trouve qu'ὄρόβος eſt le nom grec d'une autre plante dont le nom françois eſt *Ers*, en latin *Ervum*, ſorte de légume C'eſt une plante à fleur légumineuſe, dont le calice eſt un cornet dentelé, qui pouſſe un piſtile, qui devient une gouſſe ondée de chaque côté, compoſée de deux coſſes qui renferment quelques ſemences preſque rondes ; ſes feuilles ſont rangées par paire ſur une côte. *Novitius, au mot* Ervum. M. d'Andilly a traduit ainſi cet endroit : « On » pendoit les hommes par les parties de » toutes les plus ſenſibles ; on leur enfon» çoit dans la chair des bâtons pointus.

mourir pour s'emparer de leur bien, & ils avoient toujours quelque délateur tout prêt à charger de l'un ou de l'autre prétendu crime ceux dont le bien leur faiſoit envie. Simon envoyoit à Jean ceux dont il avoit dévoré la ſubſtance, & réciproquement Jean à Simon, ceux à qui il avoit ravi la leur; par cette eſpèce de jeu, ils s'invitoient l'un l'autre à n'épargner ni le ſang ni les biens de ces pauvres malheureux (*a*); s'ils étoient diviſés entr'eux, ce n'étoit que par la paſſion que l'un & l'autre avoient de dominer. Pour tout crime à commettre; ils étoient de l'accord le plus parfait. Si l'un des deux n'eût point fait part à l'autre des maux qu'il avoit occaſion de faire, celui qui auroit eu à ſe plaindre de cette reſerve, auroit regardé l'autre, en quelque façon, comme un traître qui auroit voulu garder tout pour lui, & lui auroit ſçu très-mauvais gré de l'avoir, par une telle ſupercherie, privé d'un grand avantage, en lui dérobant l'occaſion d'exercer ſa cruauté.

V. Ce ſeroit tenter la choſe du monde la moins poſſible, que de vouloir entrer dans le détail ſuivi & circonſtancié de toutes les cruautés qu'ont imaginé ces impies. Je crois devoir me contenter d'aſſurer en général, que depuis la création du monde, aucune ville n'a ſouffert tant de maux qu'ils en ont fait ſouffrir à Jeruſalem, & que nulle génération n'a vû des hommes ſi féconds en toutes ſortes de malice & de méchan-

(*a*) *Note de l'Editeur.* Comme je me ſuis fait une loi de ne point m'écarter du ſens que le R. P. Gillet a donné à l'Auteur qu'il traduit, & que je crains de l'avoir fait ici. Je crois devoir préſenter ſa verſion dans les mêmes termes que préſente ſon manuſcrit. » Ceux que » Si mon avoit dépouillés, étoient » envoyés à Jean; & ceux que celui-ci » avoit pillés, Simon les reprenoit. C'eſt » ainſi qu'ils ſe portoient, ſi je puis » m'exprimer de cette façon, les ſantés du » Peuple qu'ils buvoient & partageoient entr'eux les vies de ces pauvres malheureux.

Note par laquelle le R. P. Gillet juſtifie ſa traduction.

Quoique l'Auteur de la Note Z aſſure que tous les manuſcrits ont πλώματα, j'ai peine à croire que ce ne ſoit pas une faute, & qu'il ne faille pas lire πώματα. Le nouvel Editeur a traduit *Miſerorumque cadavera partiebantur.* Un Traducteur latin a bien des avantages; il peut préſenter quelques mots ſans ſens, pour la penſée de ſon Auteur.

Nobis non tam licet eſſe beatos. Ce n'étoit pas aſſurément les cadavres du pauvre Peuple que les Factieux partageoient. Joſeph ſe ſert pour exprimer la maniere dont ces ſcelerats traitoient le pauvre Peuple, d'une métaphore priſe de la Table. » Ils ſe portoient la ſanté du Peu» ple «. Et continuant dans la même métaphore, il ajoute: » Ils partageoient » entr'eux ſes coups «. Les coups que le Peuple auroit du boire, c'eſt-à-dire, la nourriture qu'il auroit du prendre. Ils la partageoient entr'eux. Il ſemble que cette expreſſion métaphorique fût commune chez les Juifs, par ce que Jeſus-Chriſt dit aux enfans de Zébedée: *Pouvez-vous boire le calice que je dois boire?*

cetés. Ils traitoient les Juifs avec le dernier mépris, & les chargeoient de malédictions, afin de diminuer, autant qu'ils s'imaginoient le pouvoir, l'odieux de leur criminelle conduite, en faiſant croire qu'ils ne les regardoient que comme des étrangers. La vérité les a cependant contraints de convenir qu'ils n'étoient eux-mêmes que de vils eſclaves errans & vagabonds, des avortons de la nation, & le rebut du genre humain. Monſtres abominables, à qui ſeuls on peut imputer la ruine de Jéruſalem, puiſque ce ſont eux qui ont forcé les Romains à ſe procurer cette triſte victoire, & qui ont, en quelque façon, pouſſé vers le Temple les flammes, à leur gré trop tardives à le gagner. Ce qu'il y a de bien conſtant, c'eſt que lorſque, du haut de la ville, ils le virent brûler, aucun d'eux n'en parut affligé, ni ne verſa une ſeule larme, tandis que l'on ſçait que pluſieurs Romains en ont témoigné une véritable douleur; mais je remets à parler de ces choſes lorſque la ſuite de mon hiſtoire me les préſentera.

CHAPITRE XI.

Nombre prodigieux de priſonniers que les Romains font attacher en croix.

I. CEpendant les ouvrages auxquels Tite faiſoit travailler avançoient, malgré tous les efforts des aſſiégés pour en empêcher le progrès. Il détacha de la cavalerie pour garder les ravins par leſquels les aſſiégés ſe gliſſoient pour aller chercher quelque peu de nourriture dans la campagne. Quelques gens de guerre commençoient à y aller auſſi, parce que ce qu'ils voloient de vivres dans la ville ne leur ſuffiſoit plus. Mais le plus grand nombre étoit des gens du pauvre Peuple, qui, attachés à leurs familles, n'oſoient paſſer dans le camp des Romains, parce que ne pouvant emmener avec eux leurs femmes & leurs enfans, ils avoient peine à ſe réſoudre de les abandonner à la diſcrétion des Factieux, qui n'auroient pas manqué de les faire égorger en leur place; mais la miſere dans laquelle ils les voyoient, & la faim dont ils étoient eux-mêmes tourmentés, les enhardiſſoit à ſortir, au riſque d'être pris par les ennemis, s'ils étoient découverts. Le deſir naturel d'échapper au ſupplice qu'ils craignoient de ne pouvoir éviter, leur faiſoit prendre le parti de ſe défendre; mais comme ils ſe perſuadoient qu'après s'être défendus, ils ne devoient eſpérer

aucune ſorte de grace, ils n'en demandoient point ; les Romains alors ſe ſaiſiſſoient d'eux, & après leur avoir fait endurer le fouet & mille autres tourmens divers avant de les faire mourir, ils les crucifioient au-devant des murs. Tite ſouffroit ces cruautés avec d'autant plus de peine, qu'il ne ſe paſſoit guères de jours qu'on ne prît au moins cinq cents Juifs ; cependant il ne concevoit pas qu'il fût prudent de laiſſer à des gens qu'on avoit pris de force, la liberté de s'en retourner, & il ſentoit, d'autre part, qu'il y avoit du riſque à les faire garder, parce que leur nombre pouvoit croître au point qu'on ſe trouvât enfin dans la néceſſité de ſe garder d'eux ; ainſi il permettoit qu'on les crucifiât, parce qu'il eſpéroit que la vuë de leur ſupplice pourroit porter les aſſiégés à ſe rendre, dans la crainte de ſubir un ſort ſemblable, s'ils étoient pris. La haine & la colere dont les ſoldats Romains étoient animés, leur faiſoit choiſir entre différentes manieres dont on peut attacher un malheureux ſur la croix, celles qui, à leur gré, étoient les plus outrageantes. Le nombre de ceux dont ils ſe ſaiſiſſoient devint enfin ſi grand, qu'on ne pouvoit ſuffire à faire aſſez de croix, & qu'on ne trouvoit plus de place pour les planter.

II. Tant s'en faut qu'un ſpectacle ſi touchant opérât quelque changement ſur le cœur des Factieux, ils en abuſerent au contraire. Pour donner le change au Peuple, ils traînoient ſur les murailles les parens de ceux qui s'étoient échappés, & tous ceux qu'ils ſoupçonnoient avoir deſſein de ſe rendre aux Romains, pour leur faire voir de quelle maniere ils traitoient ceux qui avoient la foibleſſe d'aller ſe remettre à leur diſcrétion, & leur faiſoient croire que ceux qu'ils voyoient en croix, étoient des transfuges qui étoient allés implorer leur clémence, & nullement des gens qu'ils euſſent pris de force. Cet artifice en retint beaucoup, & juſqu'à ce que la vérité fût connue, fort peu de gens ſongerent à s'enfuir ; ceux qui le firent, ne s'y réſolurent que par un mouvement de déſeſpoir qui leur faiſoit enviſager la mort reçue de la main des ennemis, comme préférable aux miſeres inſuportables de la famine qui les conſumoit. Tite fit couper la main à pluſieurs priſonniers, & les renvoya à Jean & à Simon, afin que, les voyant en cet état, & s'inſtruiſant de la vérité par leur bouche, ils ſe convainquiſſent que ce n'étoient pas des transfuges qu'ils traitoient ainſi ; & il leur fit en même tems renouveller ſes in-

Tite exhorte envain les Juifs à ſe rendre.

» vitations à ceſſer de perſiſter dans leur révolte, & de vouloir » le forcer à détruire leur ville; à profiter du peu de tems qui » leur reſtoit pour prendre le ſeul parti par lequel ils pouvoient » ſauver leur propre vie, leur patrie entiere, & ce Temple » auguſte, auquel nul dans le monde n'étoit comparable; & » pour leur rendre plus ſenſible ce qu'il leur faiſoit dire de l'ex- » trémité à laquelle ils étoient réduits, il faiſoit lui-même la » viſite des travaux qu'il avoit ordonnés, & preſſoit extréme- » ment les travailleurs. Les Juifs ne répondirent à ces invi- » tations ſalutaires & pleines de bonté que par d'horribles im- » précations contre Tite lui-même & contre ſon pere Veſpa- » ſien, criants de deſſus leurs murailles, qu'ils mépriſoient la » mort, & la préféreroient généreuſement à un honteux » eſclavage; mais que tant qu'ils conſerveroient un ſouffle de » vie, ils ne ceſſeroient de faire aux Romains tous les maux » qu'ils pourroient; que c'étoit inutilement qu'on leur parloit » de leur patrie, qui, dans la peſpective d'une deſtruction » auſſi prochaine que celle qu'on leur annonçoit, devoit leur » être bien indifférente, quiſqu'après la mort, on n'a plus de » patrie; que quant au Temple, Dieu en avoit un bien plus » grand & bien plus digne de ſa majeſté ſuprême que le leur, » le monde entier; mais qu'ils ne pouvoient penſer qu'il laiſſât » détruire celui dont il faiſoit chez eux ſa demeure plus par- » ticuliere; & que, dans cette confiance, ils eſpéroient tout » de ſa divine protection, & ſe mocquoient de menaces qui » ne pouvoient être ſoutenues d'effets, qu'autant que dans » l'ordre de ſa Providence, il croiroit le devoir permettre. Ces réponſes étoient, comme nous l'avons dit, mêlées d'injures atroces contre Tite.

III. Epiphane (*a*) Antiochus avoit amené avec lui dans l'armée Romaine un corps de jeunes gens Macédoniens. Ceux qui le compoſoient, étoient tous de même âge, hauts de taille, quoiqu'à peine hors de pages, armés & diſciplinés à la Macé-

(*a*) M. de Tillemont, *Hiſt. de l'Empereur Veſpaſien*, croit que ce Prince avoit deux noms. Comme Joſeph ne lui donne ailleurs que celui d'Epiphane, il ſemble plutôt que c'eſt une faute de Copiſtes qui ayant omis υἱὸς ou ὁ entre Ἐπιφάνης & Ἀντίοχος, ont donné occaſion à un reviſeur d'en faire une autre en effaçant Ἀντίοχος pour lui ſubſtituer Ἀντίοχος. C'eſt ainſi que paroît avoir lu le Pſeudo-Geſipe; il fait Epiphane fils d'Antiochus; il en avoit en effet un de ce nom, comme il paroît lorſque Joſeph raconte la diſgrace de ce Prince ſous l'empire de Veſpaſien. *Guer. Juifs. liv. 7. chap. 7. num. 2.*

doniene ; ce qui faiſoit qu'ils portoient le nom de cette nation, mais ils n'en avoient pas toute la bravoure. Ce Prince, qui regnoit en Comagene, fut le plus heureux de tous les Rois qui relevoient de l'Empire avant ſon changement de fortune ; mais il fit voir dans ſa vieilleſſe que le titre d'heureux ne peut être conſervé à aucun homme qu'après ſa mort. Il avoit un fils qui étoit venu avec lui prendre du ſervice dans l'armée Romaine. Ce jeune Prince dit aſſez hautement qu'il étoit ſurpris que les Romains différaſſent tant à donner un aſſaut aux remparts des Juifs Il aimoit la guerre, étoit naturellement hardi & entreprenant ; la force extraordinaire dont il ſçavoit pouvoir ſoutenir cette hardieſſe, la lui faiſoit quelquefois porter juſqu'à la témérité. Tite avoit ſouri à ſa propoſition, & s'étoit contenté de lui dire que chacun pouvoit prendre ſa part du travail, y en ayant aſſez pour tout le monde. C'en fut aſſez pour le jeune Prince ; il s'en alla, ſuivi de ſes Macédoniens, donner cet aſſaut ; il fit tout l'uſage qu'il put de ſes forces & de ſon expérience pour éviter les traits que lui lançoient les Juifs, & pour les accabler ; mais toute cette jeuneſſe qu'il avoit amenée avec lui, fut preſque défaite, , & quoiqu'elle ſe fût opiniâtree au combat pour ſoutenir les magnifiques promeſſes qu'elle avoit faites de ne point reculer, elle fut enfin obligée de ſe retirer couverte de bleſſures, faiſant voir (*b*) que, pour vaincre, les Macédoniens mêmes devoient être ſoutenus de la fortune d'Alexandre.

Le jeune Prince de Comagene donne un aſſaut avec plus de confiance que de ſuccès (*a*).

I V. Quoique les Romains euſſent commencé dès le douziéme jour de Mai les quatre plattes-formes que Tite avoit ordonné qu'on élevât ; elles ne purent être achevées que le vingt-neuviéme, après y avoir employé dix-ſept jours du travail le plus aſſidu, parce qu'elles étoient fort grandes. Celle qui étoit du côté de la Tour Antonia, vers le milieu de la Piſcine du paſſereau (*c*), fut l'ouvrage de la cinquiéme légion. Celle à laquelle avoit travaillé la dixiéme légion, étoit diſtante de celle-là d'environ vingt coudées ; à une diſtance beaucoup

(*a*) Ce fut Antiochus lui-même, M. d'Andilly ; mais l'élégant Traducteur eût pu ſentir que Joſeph ayant fait faire cette eſpéce de bravade par le Prince ſon fils, c'étoit lui qu'il envoyoit à l'aſſaut pour la ſoutenir ; qu'ainſi Ἀντίοχος étoit une faute.

(*b*) On peut lire συνίουσιν au lieu de συνέσυσιν ; & c'eſt en ſuppoſant cette leçon que j'ai traduit, faiſant voir.

(*c*) Σίλωᾶς.

plus grande de ces deux, la dixiéme légion avoit élevé celle qui regardoit le ſeptentrion, vers la piſcine qu'on appelloit *Amigdalon*; à environ trente coudées de cette troiſiéme, la quinziéme légion avoit fait la quatriéme vers le tombeau du Grand-Prêtre.

Ces quatre plattes-formes étant ainſi diſpoſées, & les machines des Romains plantées deſſus, Jean fit ouvrir une mine dans le terrein qui étoit au-devant de la Tour Antonia, & la fit conduire juſques deſſous la platte forme qui regardoit cette Tour. Le feu que ſes gens mirent à différens matériaux enduits de poix réſine & de bitume, dont ils l'avoient garnie, ayant bientôt conſumé les pieces de bois qui ſervoient à ſoutenir les terres, elles s'enfoncerent tout-à-coup, & la platte-forme tomba avec grand bruit. L'épaiſſe fumée qu'on vit ſortir de terre, jointe à la prodigieuſe pouſſiere que la ruine d'un ouvrage de cette nature éleva dans l'air, fit croire d'abord que le feu étoit étouffé; mais les matieres qui en arrêtoient l'activité ayant été réduites en cendres, la flamme ſe fit jour. Un accident ſi grand & ſi ſubit, arrivé au moment que les Romains ſe croyoient au point de forcer bien-tôt la place, les déconcerta beaucoup, & les fit même craindre pour la ſuite; ils crurent qu'il étoit inutile de ſe mettre en devoir d'éteindre le feu, parce que, qu'il le fût ou non, leur platte-forme n'en étoit pas moins entierement ruinée.

Jean met le feu aux plates-formes qui étoient contre la tour Antonia.

V. Simon attaqua deux jours après les autres plattes-formes, parce que les Romains ayant fait avancer leurs plus forts béliers (*a*), commençoient à donner de violentes ſecouſſes au mur. Tephtée de la ville de Garſis en Galilée, Megaſſare qui deſcendoit d'un des domeſtiques de la reine Mariamne & un Adiabenien, fils de Nabatée, à qui un accident qui lui étoit arrivé avoit fait donner le nom de Chagiras (*b*), qui veut dire boiteux, prirent des torches allumées, & ſortirent pour y mettre le feu. On n'avoit point encore vu ſortir de la ville, depuis que ce ſiége étoit commencé, aucuns Juifs qui euſſent montré autant de bravoure & d'intrépidité. Ces trois redoutables braves ſortirent avec un auſſi grand ſang froid que s'ils fuſſent allés trouver des amis; ni la multitude de dards qu'on

(*a*) *Autrement.* Celles de leurs machines qu'ils appelloient prenetiſes de villes.
(*b*) חגירא. Claudus.

lançoit

lançoit de toutes parts, ni la vue de tant d'épées tirées ſur eux pour les faire reculer, ne purent les ébranler; ils ne lâcherent priſe & ne ſe retirerent que lorſque le feu eut pris à ces machines. Les Romains voyant la flamme s'élever, accoururent de leur camp pour ſauver leurs machines; mais les Juifs, à coups de traits, les repouſſoient du haut des murs; & d'autres faiſant des ſorties, & mépriſant tout péril, en venoient aux mains avec ceux qui couroient au feu pour l'éteindre. Les Romains faiſoient les plus grands efforts pour retirer leurs béliers dont les couvertures brûloient. Les Juifs, de leur côté, ſe jettoient au milieu des flammes pour les retenir, & lors même qu'ils ne pouvoient s'en ſaiſir que par le fer dont ils étoient armés, ils ne lâchoient pas priſe encore, bien qu'il fût fort brûlant: le feu cependant commençoit à gagner les plattes-formes, & de quelque diligence qu'uſaſſent les Romains, ils ne pouvoient en prévenir l'activité; ſe voyant donc de toutes parts environnés de feu, déſeſpérant de pouvoir conſerver leurs ouvrages, ils ſe retirerent dans leur camp. Un ſi grand avantage augmenta beaucoup la hardieſſe des Juifs, & leur nombre croiſſant toujours, parce que ceux qui étoient reſtés dans la ville, en ſortoient en foule pour venir renforcer ceux qui l'avoient remporté; ils s'avancerent avec une impétuoſité brutale juſqu'aux retranchements des Romains, & en attaquerent la garde; les Romains en ont toujours une au-devant de leur camp compoſée d'une troupe de gens armés, qui ſont ſucceſſivement relevés par d'autres; &, par une loi inviolable, la troupe qui eſt en faction, ni aucun des particuliers qui la compoſent, ne peuvent, pour quelque cauſe que ce ſoit, ni lâcher pied, ni quitter ſon poſte, à peine d'être punis de mort; diſcipline admirable qui les met dans la néceſſité de tenir ferme, & de préférer une mort glorieuſe à la honte du ſupplice auquel les expoſeroit la moindre infraction de cette loi, d'ailleurs ſi reſpectée, qu'en cette occaſion même l'intrépide bravoure de ceux qui tinrent ferme, couvrit de confuſion ceux qui, cédant à la premiére impreſſion d'une terreur ſubite, avoient d'abord pris la fuite, & les fit retourner ſur leurs pas, pour les tirer de l'extrême danger où ils les voyoient, & ils le firent avec tant d'ardeur, qu'à l'aide de leurs machines, ils rejetterent dans la ville cette multitude de Juifs qui en étoient tumultuairement ſortis, ſans ſe pourvoir d'aucune ſorte d'armes dé-

fenſives, & ſi aveuglément occupés du deſſein d'attaquer brutalement les premiers Romains qui ſe trouveroient à leur rencontre, que ſe jettant eux-mêmes comme des furieux dans la pointe de leurs javelots, le premier coup qu'ils recevoient, étoit celui de leur chûte (*a*); c'étoit moins leurs bras que la brutalité de leur audace qui leur procuroit quelque avantage, car ces accès de frénéſie & de brutalité embaraſſoient plus les Romains que tous les maux que des ennemis ſe peuvent faire en affaire reglée.

Tite rejette les Juifs dans la ville.

VI. Tite, qui étoit allé vers la tour Antonia choiſir une place où il pût avec ſureté & convenance élever une nouvelle platte-forme, étant de retour, fit à ſes troupes de très-amers » reproches de ce qu'après avoir emporté les deux premiers » murs des ennemis, & les avoir renfermés dans celui qui leur » reſtoit comme dans une priſon, ils avoient eu la lâcheté de » leur laiſſer, par une retraite honteuſe, le champ aſſez libre » pour qu'ils euſſent oſé venir attaquer leur camp, & entre- » prendre de les réduire de l'état d'aſſiégeants à celui d'aſ- » ſiégés. S'étant enſuite fait ſuivre par ſes meilleures troupes, il alla prendre en flanc (*b*) les Juifs, qui ſe retournerent auſſitôt de front, & firent ferme. Le combat s'étant engagé avec beaucoup de chaleur de part & d'autre, il s'éleva une ſi épaiſſe pouſſiere & de ſi grands cris, qu'on ne pouvoit dans la mêlée faire uſage ni de ſes yeux ni de ſes oreilles pour diſtinguer l'ami d'avec l'ennemi; le déſeſpoir qui conduiſoit les Juifs, leur tenoit lieu de force & de courage; ils tenoient opiniâtrément tête aux Romains, qui, de leur part, faiſoient contre eux les plus violents efforts, autant par la conſidération de la honte dont ils ſe couvriroient, s'ils avoient la foibleſſe de ne pas ſoutenir la gloire de leurs armes vis-à-vis de tels ennemis, que parce que leur bravoure étoit merveilleuſement animée par la préſence du Prince leur Général qui combattoit à leur tête, & partageoit avec eux tout le péril de cette action; motifs aſſez puiſſants ſur le cœur de ces braves guerriers, pour que je ne faſſe point de doute que dans un dernier ſentiment de dépit, ils ne ſe fuſſent bruſquement jettés tous à la fois ſur cette multitude

(*a*) Je ſuppoſe qu'on liſe πλόμασι chûte, au lieu de σώμασι corps.

(*b*) Οἱ δ' κατὰ τόμα παιόμενοι. Les Juifs frappés de front. Après avoir dit que Tite les prit de côté, Joſeph n'a pas pû ajouter qu'il les frappoit de front. Je conjecture que παιόμενοι frappés a pris la place de τροπούμενοι, s'étant retournés de front, ayant tourné tête.

& ne l'euſſent toute paſſée au fil de l'épée, ſi, tout à coup, elle ne ſe fût dérobée à leur emportement, en ſe retirant promptement dans la ville; cependant la ruine de leurs travaux les affligeoit beaucoup, & ils ne pouvoient ſe conſoler d'avoir perdu en moins d'une heure ce qui leur avoit couté un ſi long & ſi pénible travail; pluſieurs mêmes déſeſpéroient qu'on pût faire uſage des machines qu'on avoit ſauvées, pour forcer la ville.

CHAPITRE XII.

I. TITE voyant les affaires en cet état, crut devoir prendre les avis de ſes principaux Chefs, ſur la conduite qu'il étoit convenable de tenir, & tint conſeil. Les plus expéditifs propoſerent de donner un aſſaut général aux remparts, & mirent en avant que les Juifs n'avoient encore eu en tête que des parties ſéparées de l'armée, & que ſi l'on faiſoit donner toutes les troupes à la fois, ils ne pourroient ſoutenir un ſi violent effort, accablés qu'ils ſeroient de la multitude immenſe de dards & de fleches qu'on lanceroit contre eux de toutes parts. Quelques-uns des plus tempérés & des plus prudents donnerent l'avis d'élever de nouvelles plattes-formes, & d'autres dirent qu'il leur paroiſſoit ſuffiſant de tenir la ville le plus exactement bloquée qu'il ſeroit poſſible, & d'empêcher qu'il n'y entrât ni n'en ſortît quoique ce fût, hommes ni vivres, parce qu'en l'abandonnant à la famine qui la conſumoit, on ne ſeroit plus à la peine de ſe battre contre des gens d'autant plus difficiles à vaincre les armes à la main, que réduits au dernier déſeſpoir par la faim, le plus redoutable de tous les tourments, ils ne devoient rien tant ſouhaiter que la mort. Tite ne croyoit pas qu'une auſſi belle armée que celle qu'il commandoit, pût avec honneur demeurer dans l'inaction devant une ville qu'elle tenoit aſſiégée; il jugeoit cependant auſſi très inutile de combattre contre des gens qui ne penſoient qu'à ſe détruire eux-mêmes: élever de nouvelles plattes-

Tite tient conſeil avec ſes Officiers.

(a)..... *Neque enim dignum videbatur famem hoſtium operiri.* Tacite. Hiſt. liv. 15. num. 11.

» formes, ne lui paroiſſoit pas choſe facile à exécuter, à cauſe » de la diſette où l'on étoit de matériaux; il ne trouvoit » guéres moins de difficultés à tenir la ville aſſez exactement » bloquée, pour qu'on n'eût plus à craindre ni les ſorties des » aſſiégés, ni l'entrée de quelques vivres, non-ſeulement à » cauſe de l'extrême grandeur de ſon circuit, mais encore » parce que quelque précaution que l'on prît pour garder les » chemins ouverts, il n'étoit pas poſſible de s'aſſurer d'une mul- » titude d'autres endroits impratiquables pour des gens qui ne » connoiſſoient pas aſſez le terrein, mais où les aſſiégés qui les » devoient parfaitement connoître, pouvoient pratiquer des » routes par leſquelles ils trouveroient le moyen & de venir » ſurprendre & inquiéter beaucoup les aſſiégeants, & de ſe » procurer à eux-mêmes, autant qu'ils pourroient, des vivres » du dehors; ce qui traîneroit le ſiége en telle longueur, que » la gloire de prendre la place en ſeroit beaucoup diminuée. » Son avis fut donc qu'on ne devoit point attendre du tems, » qui amene tout, le ſuccès d'une ſi importante expédition; » que l'honneur de l'Empire, ainſi que la ſûreté des troupes » exigeoient au contraire qu'on cherchât quelque prompt » moyen de la terminer bien-tôt, & dans cette vuë il propoſa » d'élever un mur (*a*) qui entourât exactement toute la ville, » & tînt les Juifs ſi étroitement renfermés dans leurs murail- » les, que privés de toute eſpérance de ſalut, ils cédaſſent à » la néceſſité de ſe rendre avant que la faim les réduisît à un » tel état qu'on pût les forcer ſans peine. Ce ſage Prince » ajouta qu'il ne reſteroit pas cependant oiſif, & que quel- » qu'affoiblies que fuſſent les plattes-formes qui ſubſiſtoient en- » core, il en feroit uſage pour arrêter les efforts des aſſiégés, » & feroit rétablir les autres : Que ſi la conſtruction du mur » qu'il propoſoit d'élever, paroiſſoit à quelqu'un d'une trop dif- » ficile éxécution, on devoit conſidérer que les opérations les » plus difficiles, celles qui demandent le plus de travail, pou- » voient ſeules occuper dignement les Romains, & qu'il n'ap- » partenoit qu'à Dieu d'exécuter de grandes choſes ſans peine » & ſans travail.

II. Tite ayant par ces réflexions amené tous les principaux

(*a*) Ces murs ne pouvoient être qu'une paliſſade revêtue de terres; & ſi les Juifs avoient bien pu mettre le feu aux plattes-formes, ne pouvoient-ils pas même plus facilement, le mettre à cette paliſſade.

Chefs de ſon armée à ſon ſentiment, il leur ordonna de partager l'ouvrage entre les différents corps qu'ils commandoient. Tout le monde s'y porta avec une ardeur qui ſembloit avoir quelque choſe de ſurnaturel; car dès que les différentes parties qui devoient compoſer le contour de cette muraille furent diſtribuées, ce ne furent pas ſeulement les légions qui ſe piquerent d'émulation, mais les cohortes entr'elles; les ſoldats, à l'envi, cherchoient à mériter les louanges de leurs Décurions; les Décurions, celles des Centurions; les Centurions, celles des Tribuns; les Tribuns, celles des Officiers Généraux. Tite ne paſſoit point de jours ſans viſiter pluſieurs fois tout l'ouvrage, & témoin de cette émulation générale, il ſe faiſoit un devoir d'en donner de juſtes marques de reconnoiſſance. Ce mûr commençoit au camp des Aſſyriens, où Tite avoit pris ſon quartier; allant de-là juſqu'à la nouvelle ville qui étoit au-deſſous, il venoit gagner par le torrent de Cédron, la montagne des Oliviers; ſe pliant enſuite vers le midi, il entouroit cette montagne juſqu'à la roche qu'on appelle *Periſtereone* (*a*), & non loin de cette roche juſqu'à la coline qui eſt au-deſſus de la vallée de Siloë; d'où prenant vers le couchant, il alloit deſcendre dans la vallée de cette fontaine; s'élevant enſuite vers le tombeau du Grand-Prêtre Ananus (*b*), & faiſant le tour de la montagne

Les aſſiégeants entourent Jéruſalem d'une paliſſade.

(*a*) Du Colombier.

(*b*) Ce que M. de Tillemont dit, Ruine des Juifs, Note 25. qu'on ne peut pas croire qu'on ait dreſſé un tombeau à Ananus que Quirinius avoit élevé au ſouverain Pontificat, doit ſe dire, & avec plus de raiſon, de ſon fils le meurtrier de ſaint Jacques que les Factieux firent mourir; ce qu'ajoute le judicieux Critique, & néanmoins Joſeph parle du tombeau du Grand-Prêtre Ananus, comme d'un lieu remarquable & fort connu, ſuppoſe que ſon texte eſt ſain, & tout donne lieu de croire que ſes Copiſtes ont écrit Ἀνάνου au lieu de Ἰωάνου ou de Ἰωνάθου, & lui ont fait honneur d'un monument qu'on avoit érigé au Roi Alexandre qui s'appelloit auſſi Jannée ou Jean. Joſeph raconte, *Antiq. Juiv. liv.* 13. *chap.* 12. *num.* 1. qu'Alexandra ſon épouſe pénétrée des malheurs dans leſquels ſa mort alloit la plonger, & le lui ayant témoigné, ce Prince lui répondit: » Vous vous en préſerverez, ſi vous » témoignez une déférence entiere aux » Phariſiens, & ſi vous paroiſſez ne vouloir ſuivre que les mouvements qu'ils » vous inſpireront «. La Reine ſuivit ce conſeil, & la ſuite en prouva la juſteſſe. Cette Secte donna de grandes louanges au Roi après ſa mort, lui fit faire des obſéques plus magnifiques qu'à aucun de ſes prédéceſſeurs; & il eſt bien vraiſemblable que dans la chaleur de ſon zéle, elle lui érigea le monument dont il s'agit. Il y avoit en effet un monument dans le lieu où les Copiſtes de Joſeph en font préſent d'un à Ananus. Il l'appelle dans un endroit le monument de Jean, dans un autre celui du Grand-Prêtre, dans un troiſiéme celui du Grand Prêtre Jean, & enfin celui du Roi Alexandre. *Voyez Guer. Juiv. liv.* 5. *chap.* 6. *num.* 2. *chap.* 7. *num.* 3. *chap.* 11. *num.* 4. Les Souverains Pontifes figurerent peu après qu'Hérode eut uſurpé le throne ſur les Aſmonéens, & le vieux Ananus ne paroît pas avoir jamais été en état de ſe procurer un mauſolée, encore moins ſon fils que les Factieux firent mourir, comme on vient de le remarquer.

ſur laquelle Pompée avoit campé, il retournoit vers le ſeptrion, d'où ſe portant juſqu'à un hameau qu'on appelle *Erebinthon* (*a*), il enfermoit le tombeau d'Hérode vers l'orient, & alloit finir au camp de Tite, où il avoit commencé. Son circuit étoit de trente-neuf ſtades : treize forts, dont chacun avoit dix ſtades de contour, le ſoutenoient en dehors ; & tout cet ouvrage qu'on croiroit à peine avoir pu être exécuté dans l'eſpace de pluſieurs mois, fut conduit avec tant d'ordre & de célérité, qu'il ne couta aux Romains que trois jours de travail. Lorſqu'il fut achevé, & la ville ainſi enfermée de toutes parts, Tite fit garder chacun des forts par des troupes qui, toute la nuit, faiſoient le guet de l'un à l'autre. Il faiſoit lui-même la premiere ronde, Alexandre (*b*) la ſeconde, & ceux qui commandoient les légions la troiſieme. Quant aux troupes, elles étoient relevées les unes par les autres ; & celles qui ſortoient de faction, alloient dormir.

Déplorable état de Jéruſalem.

III. Les Juifs ſe voyant ainſi réduits à l'impoſſibilité de faire des ſorties, déſeſpererent de leur ſalut. La famine faiſoit tous les jours parmi le Peuple d'horribles progrès ; des familles entieres en étoient conſumées, les maiſons & les rues étoient pleines de corps morts de femmes, d'enfans & de vieillards. On voyoit à tout inſtant dans les Places publiques tomber & périr d'épuiſement & d'enflure des jeunes gens qu'on eût pris, avant ce moment fatal, plutôt pour des ſpectres que pour des êtres animés ; les morts demeuroient ſans ſépulture, parce qu'il reſtoit peu de gens aſſez forts pour en enlever un auſſi grand nombre, & qu'un ſi déſolant ſpectacle faiſiſſoit de frayeur pour eux-mêmes, ceux qui auroient encore pu s'acquitter de ce pieux devoir, étant arrivé à pluſieurs de tomber morts ſur ceux à qui ils le rendoient. Ces triſtes motifs en déterminerent beaucoup à s'aller mettre dans des ſépulcres pour y attendre leur derniere heure. Dans les horreurs d'une ſi triſte calamité, on n'entendoit ni plaintes ni gémiſſemens ; tout ſentiment étoit étouffé par la faim. Ceux qui traînoient encore une vie languiſſante, regardoient avec des yeux ſecs, & avec une ſorte de ſécurité répandue ſur leur viſage, ceux dont une mort plus prompte avoit abbrégé les ſouffrances. Devenue la triſte &

(*a*) Des Pois chiches.
(*b*) Alexandre Tibére bien vraiſemblablement.

terrible image de la profonde nuit de la mort, toute la ville étoit plongée dans le plus morne silence: pour comble d'horreurs, les barbares auteurs de tant de miséres, entroient avec violence dans les maisons, devenues des sépulcres, y dépouilloient les morts; & joignant l'insulte à l'impiété, lorsqu'ils les avoient mis tout nuds, ils essayoient sur ces cadavres la pointe de leurs épées; ils poussoient quelquefois la férocité jusqu'à faire les mêmes essais sur de malheureux mourans qui, tombés d'épuisement & étendus à terre, respiroient encore, & les leur passoient à travers le corps, pour éprouver si l'acier en étoit d'une bonne trempe: excès d'inhumanité qu'ils n'exerçoient cependant point sur tous indifféremment; car ils rejettoient avec un insolent mépris les prieres de ceux qui les conjuroient de leur donner le coup de la mort, ou de leur prêter leurs épées pour se tuer eux-mêmes, & les laissoient expirer dans les mortelles & insupportables langueurs de la faim. Ces infortunés mourants jettoient en expirant des regards de douleur vers le Temple, & leurs derniers soupirs étoient de vives expressions du regret qu'ils ressentoient de le laisser occupé par les Factieux encore pleins de vie. L'horrible infection de tant de corps morts privés de sépulture, avoit d'abord contraint les Factieux d'ordonner qu'on les enterrât aux dépens du Public; mais le nombre s'en étant tellement multiplié qu'on ne pouvoit plus y suffire, ils les firent jetter par-dessus les murailles dans les précipices.

Inhumanité barbare des Factieux.

IV. L'étrange pourriture qui sortoit de tant de corps dont Tite voyoit ces précipices se remplir lorsqu'il faisoit le tour de la place, le saisit d'horreur; il éleva les mains vers le ciel, & prit Dieu à témoin qu'il n'étoit point coupable de cette terrible désolation. Telle étoit la situation de l'infortunée Jérusalem, & comme aucun des assiégés ne songeoit plus à faire de sorties, parce que les horreurs de la famine commençoient à jetter les Factieux mêmes dans le découragement, les Romains jouissoient gaiement d'un doux & agréable repos au milieu de l'abondance du bled & de toutes les autres provisions que leur fournissoit la Syrie & les Provinces voisines. Plusieurs s'approchoient des murs, & faisoient montre de la quantité de vivres qu'ils avoient à leur disposition. Triste vuë, qui irritant la faim des assiégés, ne pouvoit qu'augmenter en eux le sentiment de leur misére! Mais quelques vives qu'en devinssent les

trop funeſtes impreſſions, elles n'étoient point capables de toucher les Factieux. Tite deſirant ſauver au moins les reſtes de ce malheureux Peuple, dont il prenoit compaſſion, réſolut, pour hâter la fin du ſiége, de faire élever de nouvelles plattes-formes, malgré la difficulté de ſe pourvoir des matériaux néceſſaires; car tous ceux que les environs de Jéruſalem auroient pu fournir, en avoient été tirés, & employés aux premieres, & on ne pouvoit alors s'en procurer, qu'en les allant chercher à quatre-vingt-dix ſtades. Il en fit néanmoins élever quatre contre la tour Antonia, plus étendues & plus hautes que les précédentes. L'ardeur infatigable avec laquelle il viſitoit continuellement ces ouvrages, & en preſſoit le travail, eût bien du faire ſentir aux Factieux combien ils étoient prêts de tomber ſous ſa puiſſance, & leur faire ouvrir les yeux ſur tous les maux dont il étoient les ſeuls auteurs; mais ils étoient incapables d'aucune ſorte de repentir; & comme ſi, par une rupture abſolue de toute communication de leurs ames avec leurs corps, tout leur être leur fût devenu étranger; leurs ames étoient auſſi impénétrables aux ſentimens d'une ſalutaire émotion, que leurs corps étoient inſenſibles à la douleur; ils s'acharnoient, comme des chiens, à enlever au pauvre Peuple quelques miſérables reſtes de ſubſiſtance; mettoient en piéces (*a*) ceux qu'ils trouvoient morts, & rempliſſoient les priſons de ceux qui n'étoient point encore expirés.

(*a*) » Ils déchiroient comme des » chiens les corps morts du pauvre » Peuple «. *M. d'Andilly.* Je ne vois pas préciſément ce que veut dire Joſeph; mais j'ai peine à croire que ſa penſée ſoit que les Factieux déchiroient à belles dents les corps morts comme des chiens. Ils euſſent été peut être aſſez barbares pour le faire, ſi les vivres leur euſſent abſolument manqué, & s'ils n'euſſent pas craint de s'empoiſonner; & pourquoi auroient-ils plutôt mangé les corps morts du Peuple que ceux des riches, que ceux des perſonnes qu'ils faiſoient mourir? Ainſi je crois que Joſeph ne dit ici que ce qu'il avoit dit plus haut en différents termes: « Que ces ſcélerats entroient de » force dans les maiſons, & dépouilloient les morts. Ἐσυλων τὸς νεκρὸς. Quoiqu'il en ſoit de ce qu'il veut dire préciſément ici, ce qu'il dit dans la ſuite: » qu'il croyoit que ſi le ſiége de Jéru» ſalem eût duré plus long-tems, ils euſ» ſent été aſſez barbares pour ſe nourrir » de corps morts, prouve qu'ils ne le firent pas. *Liv. 6. chap. 7. num. 3.*

CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

I. MATHIAS fut une des victimes que Simon immola à ſa tyrannie; après lui avoir fait endurer de cruels tourments, encore bien qu'il lui eût l'obligation de l'avoir mis en ſituation de ſe rendre maître de Jéruſalem, & lui en eût ouvert les portes. Ce Grand-Prêtre étoit fils de Boëthus; il étoit extrémement conſidéré du Peuple, auquel il étoit lui-même très-fidelement attaché; l'ayant vu prêt à ſuccomber ſous la tyrannique oppreſſion des Zélateurs, auquel Jean s'étoit joint, il lui avoit conſeillé d'appeller Simon à ſon ſecours, ſans même faire de traité avec lui, parce qu'il n'en concevoit aucun mauvais ſoupçon. Mais lorſque cet ingrat fut entré dans la ville, & qu'il s'en vit le maître, il ne regarda ce que Mathias avoit fait pour lui, que comme un effet de ſa ſimplicité, le traita ſans aucune diſtinction particuliere en ennemi, & ne ceſſa de le perſécuter; il le fit enfin arrêter, & l'ayant accuſé d'entretenir des intelligences avec les Romains, il le condamna à mort avec trois de ſes enfants, ſans vouloir leur permettre de ſe juſtifier; le quatriéme avoit trouvé le moyen de ſortir de Jéruſalem, & étoit venu ſe rendre à Tite. Mathias, pour toute reconnoiſſance de ce qu'il avoit fait pour Simon, le conjura de ne faire mourir ſes enfants qu'après lui; mais il ne put obtenir même cette grace. Ce barbare Tyran refuſa de lui épargner l'amere douleur de les voir exécuter; il ne le fut qu'après eux. Ananus fils de Bamate, le plus cruel des indignes Miniſtres de Simon, égorgea ce malheureux pere ſur les corps morts de ſes enfants, en préſence & ſous les yeux des Romains, ainſi que Simon le lui avoit expreſſément ordonné, & ajoutant l'inſulte à la barbarie : Voyons, diſoit il, ſi les Romains s'empreſſeront de ſauver cet homme qui ne ſouhaitoit rien tant que d'entrer en traité avec eux. Simon pouſſa à l'égard de Mathias l'ingratitude & l'inhumanité juſqu'à ordonner que ſon corps & ceux de ſes enfans demeuraſſent privés de la ſépulture. Enſuite de cette exécution, le Prêtre Ananias, fils de Maſambale, qui étoit d'une noble race, fut auſſi mis à mort, ainſi qu'Ariſtée homme de mérite, natif d'Am-

Simon fait mourir le G. P. Mathias avec trois de ſes enfants.

maus, & Secrétaire du Senat, avec quinze autres notables habitans. Le pere de Joſeph fut mis en priſon (*a*). Pour prévenir tout complot de trahiſon, Simon fit publier une défenſe (*b*) de tenir aucune ſorte d'aſſemblée, même de s'arrêter pluſieurs enſemble en aucun endroit pour converſer ou pour pleurer ſur les malheurs communs; la moindre contravention à cette défenſe étoit ſur le champ, & ſans aucune forme de jugement, punie de mort.

Judas réſout de ſe rendre aux Romains, mais il eſt découvert & mis à mort.

II. Judas, fils d'un autre Judas, l'un des Officiers de Simon à qui il avoit confié la garde d'une Tour, animé de quelque ſentiment de compaſſion à la vue de tant d'horribles attentats, mais plus vivement touché encore du deſir de pourvoir à ſa propre conſervation, aſſembla dix des ſoldats qu'il avoit à ſon commandement, de la fidélité deſquels il étoit le plus aſſuré, & leur dit: » Aurons-nous toujours la foibleſſe » de nous laiſſer accabler de maux, Miniſtres trop fidéles du » plus injuſte & du plus méchant des hommes, pouvons-nous » nous flater de quelque eſpérance de ſalut? la famine nous » conſume; les Romains ſont prêts d'entrer dans la ville; que » n'avons-nous pas à craindre de la perfide cruauté de Simon? » L'ingrat met à mort ceux même à qui il devroit une juſte » reconnoiſſance. Nous trouverons, au contraire, un ſalut » aſſuré dans l'exacte fidélité des Romains à garder leur foi. » Croyez-moi, livrons-leur cette portion de remparts que » nous gardons; nous ſauverons ainſi la ville; nous nous ſau- » verons nous-mêmes: De quelque façon que Simon périſſe, » il l'a juſtement mérité, & il ne peut aſſez-tôt ſubir la pei- » ne de ſon aveugle déſeſpoir «. Ce diſcours eut le ſuccès que Judas ſouhaitoit; ces dix ſoldats entrerent dans ſes vuës; mais comme il étoit de conſéquence qu'une telle réſolution ne pût être découverte par aucun des autres qu'il avoit à ſon commandement, il leur donna le matin divers ordres qui les devoient tenir ſuffiſamment éloignés d'auprès de lui; & vers les trois heures, il fit différents ſignes aux Romains pour les inviter à venir conférer avec lui; mais les uns mépriſerent ces

(*a*) *Voyez* Remarque V.

(*b*) M. d'Andilly & le nouvel Editeur rapportent au pere de Joſeph la défenſe que Simon fit publier, mais c'étoit aux habitans de Jéruſalem que ce Factieux défendoit de s'aſſembler & de conférer enſemble. Toute autre défenſe eût été fort inutile; tenant le pere de Joſeph en priſon, il pouvoit l'empêcher de parler à qui que ce fût.

ſignes ; d'autres les eurent pour ſuſpects ; les autres, en beaucoup plus grand nombre, perſuadés qu'ils ſeroient bientôt, & ſans péril, maîtres de la ville, ſe firent une ſorte de peine de profiter d'une ouverture qui pouvoit engager dans quelqu'action difficile. Tite cependant crut devoir ſe porter avec des troupes vers cette tour ; mais comme il arrivoit, Simon qui venoit d'être informé de ce qui ſe paſſoit, s'y jetta ſans perdre de tems, y fit tuer Judas & les dix ſoldats ſes complices à la vuë des Romains, & fit jetter leurs corps par-deſſus les murailles, après les avoir fait mettre en piéces.

Joſeph eſt renverſé d'un coup de pierre. Les Romains & les Juifs diſputent à qui l'emporteroit.

III. Ce fut en ce même tems que Joſeph faiſant le tour des murs, & ne ceſſant d'exhorter les habitans à ſe rendre, fut frappé à la tête d'un coup de pierre qui le renverſa, & lui fit perdre connoiſſance. Les Juifs accoururent auſſi-tôt pour ſe ſaiſir de lui, & l'emporter dans la ville ; mais Tite ne leur en laiſſa pas le tems, & l'envoya promptement dégager. Pendant l'action qu'occaſionna cet accident, les Romains enleverent Joſeph, qui, n'étant pas encore revenu à lui, n'avoit aucune connoiſſance de ce qui ſe paſſoit. Les Factieux qui en effet l'avoient voulu tuer, le croyant mort, jetterent de grands cris de joie, de ſorte que le bruit de ſa mort ſe répandit bientôt dans la ville, & plongea ce qui y reſtoit d'habitans dans une très-grande conſternation, parce que ne ſoupçonnant pas qu'il pût être faux, ils ſe perſuaderent qu'ayant perdu celui ſur qui ils fondoient quelque eſpérance de trouver leur ſalut dans la fuite, ils ne devoient plus s'occuper de cette penſée. Sa mere (*a*) apprenant cette triſte nouvelle, comprit qu'il étoit mort dans les chaînes, & dit à quelques fugitifs de Jotapat qui étoient pour lors auprès d'elle, qu'elle n'en faiſoit aucun doute, & que quand il ſeroit encore en vie, elle n'eſpéroit point avoir jamais la conſolation de le revoir ; puis ſe retirant avec ſes femmes pour donner un libre cours à ſa douleur : » Voilà donc, » ajouta-t elle, le fruit que je retire de ma fécondité ; je ne puis » donner la ſépulture à celui que j'ai mis au monde, à un » fils par qui je devois m'attendre de recevoir cette tendre » marque de reſpect. Mais cette fauſſe nouvelle ne fit pas long-tems couler ſes larmes, & les Factieux eurent bientôt le déplaiſir d'avoir inutilement fait éclater leur joie. Après une prompte

(*a*) *Voyez* Remarque V.

guériſon, Joſeph retourna vers la ville, ſe fit voir aux Factieux, leur cria qu'ils ſubiroient bientôt la juſte peine du mal qu'ils lui avoient fait, & continua d'exhorter le Peuple à recevoir avec confiance le paroles de paix qu'il leur portoit. Egalement ſurpris les uns & les autres de le voir vivant, le Peuple reprit courage, & une profonde triſteſſe ſuccéda à l'imprudente joie des Factieux.

IV. Une triſte néceſſité forçoit pluſieurs de ceux qui vouloient ſortir de Jéruſalem, pour ſe ſauver, à ſe jetter par-deſſus les murailles; d'autres ſortoient chargés de pierres, comme s'ils euſſent voulu en aller aſſaillir les Romains, & paſſoient dans leur camp; mais par une ſuite d'infortune, ils y tomboient dans des maux plus rigoureux encore que ceux qu'ils avoient voulu éviter, & l'abondance de nourriture qu'ils y trouvoient, les conduiſoit plus promptement à la mort; car arrivant au camp enflés d'inanition & comme des hydropiques, & mangeant alors avec une indiſcrette avidité pour remplir le vuide étrange de leur eſtomac, ils le ſurchargeoient au point qu'ils expiroient preſqu'à l'heure même dans les tourments de la plus violente ſuffocation: funeſte inconvénient qu'évitoient ſagement ceux qui ſçavoient mettre de juſtes bornes à cette imprudente voracité, & ne donnoient à leur eſtomac que peu à peu ce qu'il lui falloit pour le rétablir dans ſes fonctions ordinaires. Beaucoup de ceux-là cependant périrent plus miſérablement encore. Nous avons précédemment dit que les Juifs, avant de partir pour ſe ſauver, avaloient le plus qu'ils pouvoient des pièces d'or qu'ils avoient en leur poſſeſſion, parce que les Factieux avoient grand ſoin de les fouiller, & l'or étoit alors ſi commun dans Jéruſalem, que ce qui valoit auparavant vingt-cinq attiques n'en valoit plus que douze. Un de ces malheureux ayant été ſurpris, par un ſoldat Syrien, comme il cherchoit & démêloit d'avec ſes excréments ce qu'il pouvoit avoir rendu de ces piéces d'or, le bruit ſe répandit bientôt dans le camp que tous les Juifs qui arrivoient, avoient le corps rempli d'or, les troupes Syriennes & Arabes eurent la déteſtable inhumanité de leur ouvrir le ventre pour chercher cet or dans leurs entrailles, & cet effet de la plus abominable cupidité qui ſe puiſſe concevoir, fut, ſelon moi, la plus étrange des cruautés par leſquelles tant de Juifs ont péri en une ſeule nuit; le ventre fut ainſi ouvert à plus de deux mille.

Les Syriens & les Arabes ouvrent le ventre des Juifs pour avoir l'or qu'ils avoient avalé en ſortant de Jéruſalem.

V. Tite n'apprit cette barbarie qu'avec horreur, & dans le premier mouvement de ſon indignation, il fit entourer tous les coupables par ſa cavalerie, réſolu de les faire tous tuer à coups de dards; mais voyant que le nombre de ceux qu'il eût fallu punir, ſurpaſſoit de beaucoup celui de ceux qu'ils avoient ſi criminellement fait périr, il aſſembla les Officiers des troupes auxiliaires & ceux des troupes Romaines, parce qu'on accuſoit quelques ſoldats Romains d'avoir eu part à cette cruauté; & irrité également contre les uns & contre les autres, il dit: » Se peut-il que quelques-uns de mes ſoldats n'ayent pas » eu honte de proſtituer leurs armes ſi merveilleuſement bril- » lantes d'or & d'argent, à la recherche infâme d'un profit » auſſi incertain que criminel; & les Syriens ainſi que les Ara- » bes prétendent-ils, dans une guerre qui leur eſt étrangére, » ſe livrer avec une licence effrénée à la brutalité de leurs paſ- » ſions, & faire retomber ſur les Romains, dont on a déja » ſoupçonné quelques-uns d'avoir été leurs complices, toutes » les horreurs que leur cruauté naturelle & leur haine contre » les Juifs leur peut faire commettre «. Après avoir parlé de la ſorte, ce Prince déclara que, ſans aucune eſpérance de grace, la mort ſeroit le juſte châtiment de quiconque ſeroit encore aſſez hardi pour ſe rendre coupable d'une ſemblable cruauté; & ordonna aux légions de ſe mettre, par des recherches exactes, en état de découvrir ceux qui continueroient à exercer cette odieuſe inhumanité, & de les lui amener. Mais lorſque l'amour du gain, ſi naturel aux hommes, dégénére en paſſion, lorſqu'il devient ſordide avarice, il eſt de toutes les affections vicieuſes de l'ame la plus tyrannique & la plus téméraire; nulle des circonſtances qui, dans le cours ordinaire de la nature, diminue inſenſiblement les autres, nulle crainte du châtiment, nulle ſorte de danger ne ſont capables de modérer la fureur de ſes deſirs effrénés; & Dieu qui avoit réſolu la perte de ce miſérable Peuple, permettoit que tout ce qui ſembloit devoir contribuer à ſa conſervation, le conduiſoit à ſa deſtruction & à ſa ruine. Ainſi les horreurs que l'Empereur défendit, ſous peine de mort, d'exercer ſur les transfuges Juifs, ſe commettoient dans le ſecret. Les Arabes & les Syriens alloient au-devant d'eux, & les égorgeoient aſſez loin du camp; puis prenant bien garde d'être vus par aucun ſoldat Romain, ils leur fendoient le ventre, & cherchoient dans leurs

Tite menace de faire mourir quiconque commettroit une ſi grande barbarie. Les Syriens & les Arabes continuent, mais en cachette.

entrailles cet or, objet de leur infâme cupidité (*a*). Il arrivoit aſſez ſouvent qu'ils ne trouvoient rien, & la ſeule eſpérance qu'avoient ces barbares de tirer de leur cruauté un déteſtable profit, cauſa la mort à la plupart de ces malheureux fugitifs. La juſte crainte d'être les victimes d'une telle inhumanité, en fit rentrer beaucoup dans la ville.

Jean fait fondre les vaſes ſacrés, & diſtribue à ſes gens le vin & l'huile deſtinés aux ſacrifices.

VI. Lorſque Jean eut entierement dépouillé le Peuple de tout ce qu'il avoit, & qu'il ne reſta nulle part plus rien à prendre, il porta ſes mains avides & ſacriléges ſur le Temple, & eut l'impiété de faire fondre pluſieurs des dons qui y avoient été offerts à Dieu, des couppes, des plats & des tables, & quantité de vaſes qui ſervoient au ſacré miniſtere; il n'épargna pas même ceux qu'Auguſte & l'Impératrice ſon épouſe y avoient envoyés. Les Empereurs Romains ont toujours eu une ſinguliére vénération pour notre ſaint Temple, & l'ont témoigné par les préſens dont ils ſe faiſoient gloire de l'enrichir. Qui eût jamais penſé que les marques précieuſes du reſpect de ces étrangers duſſent devenir l'objet des criminelles voleries d'un Juif? C'étoit cependant ce que l'on voyoit alors, & ce monſtre d'impiété diſoit hardiment à ſes gens qu'on ne devoit point faire difficulté de ſe ſervir, lorſqu'on combattoit pour Dieu, de ce qui appartient à Dieu, & qu'en défendant le Temple, il étoit juſte de vivre du Temple; ainſi il oſa prendre encore & leur diſtribuer le vin & l'huile deſtinés à être répandus ſur les holocauſtes, & qui étoient conſervés dans le Portique intérieur (*b*); ils avoient la témérité d'en uſer comme lui ſans frémir, & en conſommoient tant en boiſſon que pour ſe frotter plus d'un hin (*c*). Le récit de tant d'horribles forfaits me pénétrent d'une ſi vive douleur, que j'oſe dire hautement ce que je ne crains point de penſer & de croire, ſi les Romains euſſent encore différé de quelque tems à détruire ces ſcélerats, la terre ſe ſeroit ouverte pour les engloutir, ou toutes ſes eaux ſe ſeroient raſſemblées pour les ſubmerger, ou comme les habitans de Sodome & de Gomorre, ils euſſent été conſumés par le feu du ciel; car ils étoient char-

(*a*) » La cupidité de Arabes *ſur-tout* » fut aiguillonnée par cette eſpérance «. *Hiſt. Emper. juſqu'a Conſtantin*, *tom. 6. pag.* 397. Je ne trouve pas que Tite ni Joſeph aient plus chargé les Arabes que les Syriens de cette cruauté barbare.

(*b*) Le Portique d'Iſraël.

(*c*) Le Hin étoit une meſure qui contenoit quatre pintes, chopine & cinq ſeiziemes, meſure de Paris.

gés d'un beaucoup plus grand nombre d'impiétés & de crimes que ne le furent jamais ceux ſur qui Dieu, dans ſa juſte colére, a exercé ces terribles châtiments; mais le tems du leur approchoit, & ils étoient cauſes que tout le Peuple ne pouvoit éviter d'y être enveloppé.

VII. Qu'eſt-il néceſſaire de rapporter en particulier les différens degrés de miſere dans leſquels tomba ce pauvre Peuple. Mannée fils de Lazare, qui vint en ce tems-là ſe refugier vers Tite, lui rapporta que depuis le quatorziéme jour d'Avril que ce Prince avoit mis le ſiege devant Jéruſalem, juſqu'au premier Juillet, on avoit porté hors de la ville, par la ſeule porte dont il avoit la garde, cent quinze mille huit cents quatre-vingt corps morts, & que ce n'étoit que ceux des pauvres (*a*), qu'il n'étoit pas, à la vérité, chargé de les compter, mais qu'un Officier public qui avoit ordre de payer pour les faire enterrer, avoit été dans l'obligation de le faire, que pour les autres, leurs parents leur donnoient la ſépulture, & que celle des premiers ne conſiſtoit qu'à porter leurs corps hors de la ville. Pluſieurs perſonnes de diſtinction qui furent ſe rendre dans la ſuite à Tite, aſſurerent ce Prince qu'on avoit mis hors de la ville par les portes ſix cents mille corps morts du pauvre Peuple, mais qu'on ne pouvoit rien aſſurer de précis ſur le nombre des autres morts. Ceux qui en étoient chargés, ne pouvant plus ſuffire à porter hors de la ville les corps de ceux qui mouroient, ils les avoient entaſſés dans de grands bâtiments qu'ils avoient enſuite fermés; qu'une meſure de bled ſe vendoit un talent; que depuis la conſtruction du mur dont Tite avoit fait environner la ville, les pauvres gens ne pouvant plus aller chercher des herbes, la faim en avoit contraint pluſieurs d'aller dans les cloaques

(*a*) Je ne change rien au texte, je conſerve ſeulement l'ancienne leçon ἀπόρων que le nouvel Editeur a rejettée ſur la préſomption que l'ancien interprète a lu ἄπορον. Peut-être que τῶν ἀριθμῶν eſt ſous-entendu après ἐφερὸς; peut-être ce mot a-t il été oublié par les Copiſtes. » Tant il étoit mort du pauvre Peuple; » *autrement*, tel étoit le nombre des » pauvres morts, qu'à la vérité il n'a» voit pas charge de les compter &c. Ce que Joſeph rapporte plus bas » que » quelques perſonnes de condition étant » enſuite ſorties de la ville, elles avoient » rapporté que le nombre des corps » morts des pauvres ἀπόρων πεντῶν étoit » de ſix cents mille «, juſtifie ce ſens. Ce n'eſt pas celui que donnent Meſſieurs d'Andilly & Havercamp. On peut comparer l'un avec l'autre, & choiſir. Une petite inexactitude eſt échappée à M. de Tillemont, lorſqu'il dit » qu'un nom» mé Mannée..... commis à une porte » pour payer ceux qui enterroient les » morts.

& les égouts ramaſſer de vieilles fientes de bœufs & autres ordures pour s'en nourrir, réduits qu'ils étoient par leur preſſante faim à manger ce qu'auparavant ils n'auroient pu regarder qu'avec horreur. Le récit d'une ſi affreuſe miſere excitoit dans le cœur des Romains de véritables ſentiments de compaſſion; mais les Factieux qui la voyoient, y étoient inſenſibles, & ils ſoutinrent opiniâtrement leur révolte juſqu'à ce qu'elle les enveloppa eux-mêmes dans la miſere générale, tant étoit grand l'aveuglement dont la juſtice de Dieu les frappoit, ſur le profond abîme dans lequel ils alloient tomber, & avec eux la malheureuſe ville de Jéruſalem.

HISTOIRE
DE LA GUERRE DES JUIFS
CONTRE LES ROMAINS.
LIVRE CINQUIEME.
REMARQUES.

REMARQUE I.

Ce que Joſeph entend par ἴπαλξις, τύρσις, θωράκιον & προμαχών.

CEs quatre mots ſignifient en général des fortifications, des pièces de défenſe d'une place fortifiée; mais donner une idée exacte de ce que chacun ſignifie préciſément, du rapport qu'il pourroit avoir ou ne pas avoir avec les fortifications de nos Ancêtres, ou avec celles d'aujourd'hui; c'eſt ce que je ne vois pas qu'on ait fait juſqu'à préſent, & ce qu'il n'y a pas lieu d'eſpérer qu'on puiſſe faire dans la ſuite.

Les Auteurs dans leſquels on trouve ces termes, ont cru, ſans doute, que les choſes qu'ils ſignifioient, étoient trop connues pour qu'elles euſſent beſoin de quelque éclairciſſement; & ce qui ſuit & ce qui précéde, dans les endroits où ils s'en ſervent, eſt ſi général & ſi vague, qu'on n'en peut rien recueillir qui en forme une connoiſſance un peu exacte. D'ailleurs ils n'ont pas toujours employé ces termes dans leur ſignification propre & primitive, & ils ont fait quelquefois ſignifier à un même mot deux pièces de fortification militaire différentes. Enfin dans le peu d'anciens monuments que la voraciré du tems n'a pas conſumés, je n'y remarque rien qui puiſſe nous ſervir à fixer avec quelqu'exactitude & quelque préciſion le ſens d'ἴπαλξις, de τύρσις, de θωράκιον & de προμαχών.

M. d'Andilly & les autres Sça-

vants qui ont traduit Joſeph, ont varié dans le ſens qu'ils ont donné à ἴωαλξις: car ils l'ont rendu en quelques endroits par crenaux, en d'autres par parapets, & en quelques-uns par banquettes. Comme cet Ecrivain donne la même hauteur à ce qu'il appelle ἴωαλξις & τύρσις, l'élégant Traducteur a eu raiſon d'en conclure qu'il les prend pour ſignifier la même choſe; mais il ne paroît pas qu'il leur ait donné le ſens de *Creneaux* en aucun endroit.

Ce que Cyrus fit après avoir conſidéré la force des murailles de Babylone, fait voir que ce n'eſt pas celui de τύρσις, ni par conſéquent pas celui d'ἴωαλξις. Car il fit faire, dit Xénophon, (*a*) un profond foſſé tout autour, laiſſant entre lui & le fleuve ce qui étoit néceſſaire pour faire de grands épaulements, τύρσεσι μεγάλαις; & il fit jetter les terres du côté des ennemis. On ne voit pas que τύρσις puiſſe marquer autre choſe en cet endroit qu'un grand épaulement. Mais quand le Panégyriſte de ce grand Prince ne l'emploieroit que pour ſignifier un grand retranchement en général, c'eſt moins ſe retrancher que ſe découvrir devant l'ennemi, de faire de grands creneaux.

Le Scoliaſte de Licophron (*b*) explique les *Epalxis* par les rebords des tours ſur leſquels les ſoldats ſe placent, & au deſſus deſquels ſont les ἐρίφναι, c'eſt à dire, les parapets. Les ſoldats ne ſe placent pas ſur les creneaux, & les parapets ne portent pas deſſus. Ainſi j'ai cru devoir traduire ἴωαλξις par banquettes; peut-être ne ſignifie-t-il pas préciſément ce que nous appellons ainſi; mais il eſt certain qu'il ne peut ſignifier créneaux.

Joſeph diſtingue *Epalxis* & *Promachones* comme deux pièces différentes d'une muraille ou d'une tour, & ce n'en eſt qu'une, en donnant au premier le ſens de créneaux, & au ſecond celui de parapet. Les créneaux ne font qu'une pièce avec le parapet, & ils n'en ſont que le ſommet coupé par une eſpèce de dentelure, pour donner la commodité à la garniſon de voir dans la plaine, & de pouvoir tirer ſur l'ennemi lorſqu'il s'approche des murailles. Pour conſerver cette différence, j'ai rendu ἴωαλξις par banquette.

Tarquin ayant appris que Brutus haranguoit le Peuple pour le porter à détruire le gouvernement monarchique, ſe preſſa de ſe rendre à Rome pour s'y oppoſer; mais ayant trouvé les portes fermées, & les épalxies couvertes de ſoldats, il retourna dans ſon camp (*c*). Arrien raconte qu'Alexandre s'étant rendu maître des tours & des courtines de Tyr, alla par les épalxies au Palais. Αὐτὸς μὲν παρῆει διὰ τῶν ἴωαλξίων ἐπὶ τὰ βασίλεια. Le Général Julien étant allé pour faire rentrer dans le devoir un corps de troupes qui s'étoit revolté contre l'Empereur Macrin, & qui avoient élu Eléogabal, les revoltés monterent ſur les tours & ſur les épalxis pour faire voir le jeune

(*a*) Οὕτω δὴ κύκλῳ διμηχήσατο περὶ τὸ τεῖχος, ἀπολιπὼν ὅσον τύρσεσι μεγάλαις ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ ἄρυσιν ἴσθι ἢ ἴδῃ τοῦ τείχους τάφρον ὑπὲρ μηκίστου. Cyropæd. liv. 7. pag. 190. b. c.

(*b*) Ἐπάλξεις, ἤτοι τάσεις τῶν πύργων ἢ αἷς ἵστανται οἱ πολεμικοὶ, ἢ ἄνωθεν αἱ ἐρίφναι, ἤτοι οἱ προμαχῶνες. Verſ. 292.

(*c*) Εὑρὼν δὲ κεκλεισμένας τὰς πύλας ἢ μεσὰς ὅπλων τὰς ἴωαλξεις. Denis d'Halicarnaſſe, pag. 265. chap. 5. liv. 4. » Mais ayant trouvé les portes fermées, » & les remparts garnis de troupes ar» mées ». *M. Bellanger. liv. 2. pag. 146.*

Prince à ceux qui l'aſſiégeoient. On ne s'expoſe guères à montrer ſur des créneaux, le danger de tomber eſt trop grand, & ces troupes auroient-elles voulu s'y expoſer avec le jeune Prince qu'il venoient de proclamer Empereur? Mais ſi ce n'eſt point ſur des créneaux que monte une garniſon qu'on aſſiége pour répondre aux propoſitions que l'ennemi veut lui faire, le poſte eſt encore moins propre pour combattre & pour repouſſer un aſſaut. C'eſt cependant ce que firent les femmes d'Aquilée, lorſque l'Empereur Maximin aſſiégeoit leur ville. Car Hérodien (*a*) rapporte qu'alors les femmes & les enfants deſſus les épalxies & les tours repouſſoient les aſſiégeants. Ἄνωθεν ἐπάλξεων καὶ πύργων ἀπομαχόμενοι. Liv. 8. chap. 4. pag. 344. Et lorſque Jean de Giſcala ſurprit le Portique des Juifs ſur Eléazar. Joſeph dit que ceux de ſa faction ſauterent de deſſus les épalxies, ſans en venir aux mains, pour ſe cacher dans les égouts du Temple. Καὶ τῶν ἐπάλξεων καταπηδήσαντες πρὶν εἰς χεῖρας ἐλθεῖν, εἰς τοὺς ὑπονόμους τοῦ ἱεροῦ καλεφυγον. Guer. Juiv. liv. 5. chap. 3. num. 1.

Il n'eſt pas néceſſaire d'avoir recours à des autorités en quelque ſorte étrangeres, pour pouvoir fixer le ſens dans lequel Joſeph prend θωραχίων; l'hiſtoire qu'il rapporte de l'Avanturier Caſtor (*b*), ne laiſſe aucun doute que ce ne ſoit pour ſignifier un parapet. Ce fourbe s'étant tenu caché quelque tems derriere un parapet avec dix de ſes ſemblables, s'y tint en repos. Mais la tour ſur laquelle ils étoient ayant été ébranlée par le bélier, ils ſe leverent, & Caſtor fit ſigne qu'il vouloit ſe rendre. Mais cinq de ſes compagnons feignant d'être indignés des exhortations qu'il leur faiſoit de l'imiter, tirerent leurs épées au-deſſus du parapet, & s'en étant donné dans la cuiraſſe, ils ſe laiſſerent tomber, comme s'ils s'en fuſſent percés. Les femmes, ſelon Philon, aſſiſtoient aux exhortations qu'on faiſoit dans les ſemnées des Térapeutes (*c*), mais dans un endroit ſéparé de celui des hommes par un mur de trois ou quatre coudées en forme de parapet. Θωρακίου τρόπον. Le même Auteur alleguant dans ſon Traité des loix particulieres celle qui ordonne que l'on faſſe aux toits des maiſons des eſpèces de baluſtrade, il rend ce que l'Hébreu (*d*) appelle *Magnakab* par θωράκιον.

Προμαχὼν eſt, je crois, à θωράκιον ce qu'eſt ἔπαλξις à τύρις: Je veux dire qu'il lui eſt ſynonime, & qu'il ſignifie comme lui parapet. Joſeph fait cette pièce d'architecture militaire haute de trois coudées, C'eſt la même haureur que Philon donne à *Torakion* dont il ſe ſert pour ſignifier un petit mur, une baluſtrade.

On a commencé cette Note par remarquer que les Auteurs dans leſquels on trouvoit ἔπαλξις, τύρις, θωράκιον, & προμαχὼν, ne leur ont pas toujours donné le même ſens; de maniére que pour rendre leur penſée, il faut ſouvent faire moins attention aux (*e*) termes par leſ-

(*a*) Οἱ στρατιῶται ἀναβάδες ἐπί τε τοὺς πύργους καὶ τὰς ἐπάλξεις. Hérod. liv. 3. chap. 4. pag. 232.

(*b*) Ὑποπεπλήχοτες τοῖς θωρακίοις..... Τοῖς τὰ θωράκια διήρυτο τὰ ξίφη γυμνά. Guer. Juiv. liv. 5. chap. 7. pag. 343. *Voyez* Liv. 3. chap. 7. num. 30. & 13.

(*c*) De Vit. contemplat. pag. 894. b. c.

(*d*) Pag. 800. מגנכ

(*e*) M. d'Andilly paroît avoir voulu faire uſage de cette réflexion; car θωράκιον qu'il

quels ils l'expriment qu'aux choſes dont ils parlent. Dans les endroits, par exemple, que l'on vient d'indiquer, on ne voit pas que le ſens de parapet puiſſe convenir à ἔπαλξις ; mais il en eſt d'autres, & plus d'un dans Joſeph, & dans quelques autres Anciens, où il eſt difficile de lui en donner un qui convienne davantage. Entre les autres machines dont Annibal ſe ſervit pour ſe rendre maître de la citadelle de Tarente, dans laquelle les Romains avoient garniſon, Appien remarque qu'il jetta ſur la muraille des grappins (*a*) avec leſquels il en renverſoit ἐπάλξεις & raſoit le mur. On ne voit pas de mot qui puiſſe mieux expliquer ce qu'Annibal faiſoit, ſelon Arrien, que parapet ; & ſi ce qu'il renverſoit avec ſes grappins, n'étoit pas préciſément ce que nous appellons ainſi, nous ne connoiſſons rien du moins dans nos différentes pièces de fortification qui en approche davantage (*b*).

On a déja remarqué que ces quatre mots ont d'abord ſignifié une pièce particuliére & diſtincte de fortification, mais qu'on ne s'en eſt ſouvent ſervi dans la ſuite que pour marquer en général quelque morceau de fortification, quelque pièce de défenſe. C'eſt, ce ſemble, dans cette généralité de ſens que Joſeph prend θωράκιον, lorſqu'il raconte que les troupes d'Agrippa, que les Factieux aſſiégeoient dans le Palais, n'oſant faire des ſorties (*c*) à cauſe du grand nombre des ennemis, ſe partagerent ſur les θωράκια & les tours διεστάμενοι δὲ ἐπὶ τὰ θωράκια καὶ τοὺς πύργους. Cette négligence à conſerver le ſens primitif & propre à chacun de ces mots, fait qu'on ne peut avoir qu'une connoiſſance fort imparfaite des différentes pièces de fortification des Anciens, & que les Lexiques qui ont voulu les expliquer, ſe ſont renfermés dans des généralités qui ne diſent rien (*d*).

REMARQUE II.

On tâche d'éclaircir ce que Joſeph dit en finiſſant le ſecond numᵒ. du chap. cinquiéme.

JE ne me flatte pas d'entendre ce que dit Joſeph ſur la fin du Numero deux, chapitre cinquiéme. Je conjecture ſeulement que les *Gazophilaces* (*e*) dont il parle, & qu'il place à l'entrée des portes du Portique d'Iſraël, étoient, pour m'exprimer à notre maniere, des troncs pour recevoir les offrandes de ceux qui avoient la dévotion d'en faire.

Les Portiques qui étoient entre les portes qui s'ouvrent en dedans,

rend par manteler au livre 5. de la Guerre des Juifs : num. 1. chap. 3. Il l'avoit traduit au num. 3. du troiſiéme livre, chap. 7. par les defenſeurs des tours ; par Donjons au liv. 2. chap. 17. num. 9. & au num. 9. chap. 4. liv. 5. θωράκια & πρόβολοι ſont des creneaux & des parapets qui fortifioient le haut de la tour Ippique.

(*a*) Guer. Annibal. pag. 574. chap. 3 num. 1.

(*b*) Καὶ ἑτοίμοις ἀποκαλῶν ἐπάλξεις τειχίοις. Guer. Annibal. pag. 574.

(*c*) Guer. des Juifs, liv. 2. chap. 17. num. 7.

(*d*) Θώραξ ὅπλον, πύργος. Heſych.

Θωράκιον, τὸ τεῖχος ..... Δρύφρακτοι ξύλινοι θώρακες, περιφράγματα τὰ νῦν ταυλωτὰ καλούμενα. Suidas.

(*e*) S. Marc. chap. 12. ℣. 41.

S. Luc. chap. 20. ℣. 1.

& qui tournées devant les Gazophilaces, étoient ſuſpendues au mur dont Joſeph a parlé ci-devant; ces Portiques, dis-je, étoient faits de belles & grandes colomnes; elles étoient ſimples, mais elles ne cédoient qu'en hauteur à celles du Portique des Gentils. Je lis ἱσταμένων au lieu d'ἱσταμένας. L'impoſſibilité où je me trouve de donner autrement un ſens à cet endroit, eſt la ſeule raiſon de hazarder cette conjecture; car je ne conçois pas comment le Portique eût pu être tourné devant ces Gazophilaces.

Les colomnes de ce Portique étoient moins hautes que celles de celui des Gentils, parce que les marches par leſquelles on y montoit diminuant ſon élévation par dedans, diminuoient par une ſuite néceſſaire la hauteur de ſes colomnes τῶν κάτω, celles d'audeſſous: celles du Portique des Gentils, dont le ſol étoit plus bas, par les marches qu'on montoit pour gagner celui d'Iſraël.

» Et la dixiéme qui étoit hors » du Temple, étoit de cuivre de » Corinthe «. *M. d'Andilly.* Le mot de dix n'eſt point dans le grec, & la porte Corinthienne dont il s'agit ici, n'étoit pas plus hors le Temple ναῦ, que les autres. Joſeph veut différencier cette porte par quelque choſe qui lui étoit particulier, & être hors du Temple lui étoit commun avec toutes les autres. M. Reland a bien ſenti qu'il y avoit ici quelque petit dérangement; mais il en eſt reſté là. Pour tâcher d'aller plus loin, je conjecture que Joſeph avoit écrit μίαν ἐξ ἑώου; » mais celle de » l'Orient «, que les Copiſtes par leur précipitation, malheureuſement trop commune, ou parce que le manuſcrit qu'ils tranſcrivoient étoit mal écrit, ont mis à la place de ces mots ἐκ τῆς ἔξωθεν. Les Lexiques ordinaires n'ont pas ἔωθεν pour ſignifier du côté de l'orient, mais il eſt analogue, & Joſeph & les Juifs Helleniſtes ont pû s'en ſervir dans cette ſignification.

En effet l'Hiſtorien Juif déſigne dix lignes plus bas la porte qui conduiſoit à l'appartement des femmes, en diſant qu'elle s'ouvroit du côté de l'orient..... ἀνὰ.... ἐξ ἀναλοχῆς ἀνοιγομένη. Quinze marches depuis leur chapelle conduiſoient juſqu'à la grande porte. C'eſt une nouvelle preuve à ajouter à celles qu'on a apportées ci-devant pour prouver que les femmes avoient une porte particuliere, & ſans communication avec celle des hommes, pour entrer dans le lieu où elles faiſoient leurs exercices de piété.

Ce que Joſeph ajoute, eſt pour moi une véritable énigme; car elles étoient plus courtes de cinq marches aux autres portes. Καὶ γὰρ καὶ τὰς ἄλλας πύλας βαθμῶν ἦσαν βραχυτέρας. Voudroit-il dire que les marches qui conduiſoient à l'oratoire des femmes, étoient plus roides que celles qui menoient à celui des hommes? Cela n'eſt pas vraiſemblable. J'ai traduit: » Ce perron avoit cinq mar» ches moins que celui des autres » portes «. Mais ſans autre raiſon que de ne pas trouver mieux. Si c'eſt cependant ce que Joſeph a voulu dire, il eût fait plaiſir à ceux qui le liſent avec quelque réflexion, de marquer la raiſon pour laquelle ce perron avoit cinq marches moins que les autres.

Les murs du Temple n'étoient pas couverts de lames d'or par dehors. Les baſſes aîles qui le couvroient du côté du midi & du ſeptentrion juſqu'à la hauteur de ſoixante coudées n'en étoient point revêtues, & les les quarante coudées dont le Temple

s'élevoit au-deſſus ne l'étoient pas non plus. Il n'eût pas pu paroître comme une montagne couverte de neige aux étrangers qui venoient à Jéruſalem, ſi ſes murailles euſſent été revêtues de lames d'or par dehors. Ainſi je crois ἔξωθεν une faute qu'il faut corriger en liſant ἔσωθεν.

Ou Joſeph ne s'accorde pas avec lui-même lorſqu'il ne donne ici qu'environ une coudée de hauteur à la baluſtrade qui étoit entre le Portique d'Iſraël & le Parvis des Prêtres, ou la négligence de ſes Copiſtes le fait ſe contredire. Car il dit dans ſes Antiquités Juives (*a*) qu'elle étoit haute de trois coudées. Le Pere Lami (*b*) qui aime mieux charger ſes Copiſtes d'avoir altéré ſon texte, que l'accuſer de s'être contredit, croit que l'altération eſt ici, & qu'il la faut corriger par ſes Antiquités Juives. Il ſemble au contraire qu'on doit ſe ſervir de ce qu'il dit ici pour corriger ce qu'il a dit ailleurs. Il pouvoit y avoir quelque différence entre la baluſtrade qui étoit devant le Portique des Gentils, & celle qui étoit devant celui d'Iraël, & on n'avoit peut-être pas donné une ſi grande élévation à la derniere, afin que les Juifs viſſent plus commodément les ſacrifices que les Prêtres offroient dans leur Parvis.

REMARQUE III.

Du temps qui ſe paſſa entre la priſe du premier & du ſecond mur, entre la priſe de celui-ci, & celui où les Romains commencerent à travailler aux plattes-formes, pour forcer la tour Antonia le tombeau du Grand Prêtre Jean.

JOſeph dit que le premier mur fut emporté le quinzieme jour, le ſeptieme du mois de Mai (*c*), mais il ne marque point d'où il prend ce quinziéme jour. On croit qu'il veut indiquer le commencement du ſiége. Il commença le quinzieme ou le quatorzieme Avril, & depuis ce terme, juſqu'au ſeptieme Mai que les Romains s'emparerent du premier mur de Jéruſalem, il y a plus de quinze jours. Mais ce peut être erreur de chiffre, & les Copiſtes ont pu mettre ιε pour κε, quinze pour vingt-quatre ou vingt-cinq; c'eſt à peu près la ſolution de M. de Tillemont (*d*).

Tite força le ſecond mur cinq jours après s'être rendu maître du premier; mais il le perdit le même jour. Les Juifs s'y maintinrent trois jours, & ce ne fut que le quatrieme qu'il put le reprendre. Il en paſſa quatre autres ſans faire aucune entrepriſe; il vouloit laiſſer le temps aux Juifs de réfléchir ſur l'état où

(*a*) Liv. 8. chap. 3. num. 9.
(*b*) Templ. Hieroſol. pag. 808.
(*c*) Chap. 7. num. 2.
(*d*) Ruine des Juifs, Note 35.

ils ſe trouvoient, & tâcher par ce repos qu'il leur accordoit, de les porter à entrer dans des ſentiments de paix. Mais voyant qu'ils refuſoient de profiter de ſes bontés, il fit travailler à des plattes-formes pour forcer la tour Antonia & le monument du Grand-Prêtre Jean. Ces plattes-formes furent élévées le vingt-neuviéme Mai, dix-ſept jours après qu'on avoit commencé à y travailler. Le compte eſt juſte ſi on met ce commencement au jour que les Romains forcerent pour la premiere fois le ſecond mur; mais on croit voir dans Joſeph qu'ils ne commencerent à travailler aux plattes-formes qu'après l'avoir repris, & que Tite eut fait faire montre à ſes troupes, ce qui jetteroit aſſez avant dans le mois de Juin. On peut voir comment Meſſieurs de Tillemont & Baſnage ont cru pouvoir lever cette difficulté. Le premier dans ſa Notte trente-troiſiéme ſur la ruine des Juifs, & le ſecond dans ſes Annales Politico-Eccléſiaſtiques, pag. 773.

Joſeph ne s'explique pas aſſez, & il a donné lieu par là de ne pas reconnoître dans ſon récit deux tems fort différents par rapport aux plattes formes que Tite fit élever devant la tour Antonia & le monument du Grand Prêtre Jean, & de croire qu'il ne penſa à y faire travailler, qu'après avoir fait faire montre à ſes troupes. Il eſt vrai que ce ne fut qu'alors qu'il les fit élever; mais il fit, auſſi-rôt qu'il eut pris le ſecond mur, un détachement de quelques cohortes pour aller en ramaſſer les matériaux, afin qu'en cas que les Juifs refuſaſſent de rentrer dans le devoir, il eût tout prêt ce qui étoit néceſſaire pour élever ces plattes-formes.

Sa bonté naturelle ne lui permit pas de détruire une aſſez grande étendue du mur qu'il venoit de forcer, ni d'abbattre à meſure qu'il s'avançoit dans la ville, & les Juifs en profiterent pour le reprendre. Mais comme il étoit aiſé de remédier à l'un & à l'autre, & qu'il ne douroit pas de pouvoir forcer une ſeconde fois ce mur, & de le conſerver, il continua à faire ramaſſer des matériaux pour l'attaque de la tour Antonia & du monument du Grand-Prêtre Jean. Il le reprit en effet après trois jours de réſiſtance de la part des aſſiégés. Cependant déſirant toujours d'engager les Juifs à ne pas porter leur opiniâtreté juſqu'au déſeſpoir, il fit faire montre à ſon armée, afin que la vuë de ſi belles troupes, du bel ordre qu'elles obſervoient, joint au tems que cette montre dureroit, pût les engager à recevoir la paix qu'il leur offroit. Mais voyant que rien n'étoit capable de vaincre leur opiniâtreté, il ordonna qu'on mît en œuvre les matériaux qu'il avoit fait ramaſſer depuis le douziéme de Mai, & qu'on commençât à élever les plattes-formes devant la tour Antonia & le monument du Grand-Prêtre Jean,

Joſeph marque ici le tems que les Romains commencerent à y travailler, lorſqu'il dit que Tite voyant que rien ne pouvoit porter les Juifs à la paix, cinq jours après avoir repris le ſecond mur, il fit élever des plattes-formes devant la tour Antonia & le monument du Grand-Prêtre Jean, & en partagea le travail entre les légions; mais voulant

(a) Chap. 11. num. 4.
(b) Chap. 9. num. 2.

marquer le tems que les Romains avoient mis à ramaſſer les matériaux de ces plattes-formes, & à les élever; l'Hiſtorien dit dans la ſuite qu'ils commencerent à s'en occuper le douziéme de Mai, & qu'y ayant paſſé dix-ſept-jours, elles furent en état de ſervir le vingt-neuviéme du même mois. Tite put facilement détacher quelques cohortes pour aller en ramaſſer les matériaux ſans que cela l'empêchât de reprendre le ſecond mur, & la montre qu'il fit faire à ſes troupes, ne dut pas l'obliger de diſcontinuer ce travail. Joſeph remontre à ſes concitoyens, qui s'imaginoient avoir remporté un avantage déciſif, lorſqu'ils eurent repris le ſecond mur de leur ville, qu'ils ſe trompoient groſſierement, que le corps de troupes ſur lequel ils l'avoient eu, n'étoit qu'une poignée de gens en comparaiſon de l'armée nombreuſe que Tite commandoit.

C'eſt ainſi que je crois qu'on peut lever la difficulté qui fait le ſujet de la Note trente-troiſiéme de M. de Tillemont ſur la ruine des Juifs, ſans accuſer les Copiſtes d'avoir altéré le texte qu'ils tranſcrivoient, & ſans reprocher à Joſeph de s'être contredit. Je ſuppoſe ſeulement qu'il ne s'eſt pas expliqué aſſez clairement; mais c'eſt un défaut dont les meilleurs Ecrivains ne ſe ſont pas toujours préſervés, & dans lequel il eſt tombé en quelques autres endroits.

REMARQUE IV.

Le diſcours que Joſeph adreſſe aux Juifs, paroît avoir été interpolé par quelque mauvais déclamateur auſſi peu capable de juſteſſe dans le raiſonnement, que dépourvu de reſpect pour la vérité hiſtorique des faits rapportés dans la ſainte Ecriture.

JOſeph n'eſt pas reconnoiſſable dans ce qu'il dit ici, ou dans ce qu'on lui fait dire, & ſi toute la pièce eſt de lui, c'eſt l'Ecrivain auquel on puiſſe reprocher les contraſtes les plus frappans: traits élevés & rempants; penſées judicieuſes & paralogiſmes; le faux confondu avec la vérité; goût décidé pour le faux merveilleux. Raiſonnements louches, contradictions ſenſibles, téméraire façon de rapporter des faits hiſtoriques directement contraires au témoignage des ſaintes Ecritures; quel monſtrueux mélange! Il faut cependant avouer que Joſeph a ſçu l'allier, s'il eſt l'Auteur de tout ce que dit Agrippa pour empêcher les Juifs d'entrer en guerre avec les Romains, & de tout ce qu'il dit ici lui-même pour les engager à accepter la paix que Tite leur offroit.

Il n'eſt parlé dans l'Ecriture d'aucun Roi d'Egypte qui ſe ſoit appellé Nécao avant celui qui regnoit du tems de Joſias Roi de Juda, & Joſeph

(a) Chap. 11. num. 4.
(b) Rois. liv. 4. chap. 23. ℣. 29.
(c) Antiq. Juiv. liv. 10. chap. 5. num. 1.

ſeph (*a*) dans ſes Antiquités Juives lui eſt conforme en cela ; cependant on en nomme ici un antérieur à celui dont l'Hiſtorien ſacré fait mention. Mais ce petit écart n'eſt rien en comparaiſon de ce que l'Auteur de cette mauvaiſe pièce ajoute que Necao Roi d'Egypte fit une expédition à la tête d'une nombreuſe armée pour enlever la Reine Sara, & qu'Abraham ne s'y oppoſa point, quoiqu'il eût trois cens dix-huit Officiers qui commandoient à de nombreuſes troupes. Peut-on faire profeſſion de croire l'Ecriture inſpirée de Dieu, & avancer un fait ſi contraire à ſon ſacré témoignage ? Pour croire un Ecrivain capable d'une ſi étrange témérité, il faudroit en avoir plus d'une preuve ſous les yeux : & comment Joſeph, après avoir raconté ailleurs l'enlevement de Sara, comme nous le liſons dans l'Ecriture, a-t-il oſé la contredire ici avec ſi peu de reſpect, ſans qu'on en puiſſe découvrir aucun motif ? Ce ne peut être que l'ignorance ou le mépris de ces ſaints livres, qui ait fait dire à l'Auteur de cette pitoyable déclamation qu'Abraham ſe contenta de lever des mains pures vers le lieu que les Zélateurs prophanoient. Il avoit quelqu'idée de l'Ecriture, mais il a manqué au reſpect qui lui eſt dû, en débitant un fait ſi peu conforme à la narration de l'Ecrivain ſacré. Ce qu'il rapporte de la défaite de Sennacherib, eſt aſſez conforme à ce que les Livres ſaints en rapportent ; mais il l'eſt peu à la maniere dont Joſeph la raconte dans ſes Antiquités Juives (*b*).

Alléguer aux Zélateurs l'exemple des Juifs du tems du Prophéte Jéremie, qui ne le firent pas mourir quoiqu'il prédît la priſe de Jéruſalem, pour rendre leur conduite envers Joſeph plus odieuſe, c'eſt ſe déclarer dépourvu des notions les plus communes du raiſonnement. Si les Juifs du tems de Sédécias ne firent pas mourir le ſaint Prophéte, ce fut moins la volonté que les moyens qui leur manquerent ; mais ils lui firent infiniment plus de mal que les Zélateurs n'en ont fait à Joſeph.

Antiochus Epiphane (*c*) prit, ſelon Joſeph, Jéruſalem ſans combattre ἀμάχητι. L'Auteur du premier livre des Maccabées (*d*) dit ſeulement qu'il entra dans Jéruſalem, ſans s'expliquer ſur la maniere dont cela arriva. S'il fut obligé de l'aſſiéger, ou ſi les Juifs lui en ouvrirent les portes. L'Auteur du ſecond livre (*e*), raconte que ce fut par les armes qu'il s'en rendit maître ; mais de quelque maniere que ce fut, ni l'Ecriture ni Joſeph ne diſent pas que les Juifs marcherent contre lui les armes à la main, & que ce ne fut qu'après les avoir défaits dans une bataille, qu'Antiochus entra dans Jéruſalem.

Dieu fait un miracle éclatant en faveur des Romains. Les ſources qui étoient rares pour les Juifs, coulerent pour eux. La fontaine de Siloë & celles qui étoient hors de la ville, donnerent de l'eau ſi abondamment aux Romains, qu'ils en avoient non-ſeulement pour eux, mais encore pour

(*a*) Antiquités Juiv. liv. 1. chap. 8. num. 1.
(*b*) Liv. 10. chap. 1. num. 4.
(*c*) Antiq. Juiv. liv. 12. chap. 5. num. 3.
(*d*) 1. Maccab. chap. 1. ℣. 22.
(*e*) 2. Chap. 5. ℣. 11.

leurs bêtes. Dion liv. 66. dit au contraire que l'eau leur manquoit, qu'ils étoient obligés d'en aller chercher bien loin, & qu'ils n'en pouvoient avoir que de bourbeuſe.

Dans l'eſpérance que les Factieux pourroient ſe laiſſer toucher aux exhortations que leur feroit un de leurs concitoyens, de ne pas porter leur opiniâtreté juſqu'au déſeſpoir, Tite chargea Joſeph d'aller encore une fois les exhorter à recevoir la paix qu'il leur offroit; mais ce bon Prince avoit de lui des idées trop avantageuſes; car s'il eſt Auteur de tout le diſcours qu'on lit dans le cinquiéme livre de la Guerre des Juifs; il répondit très mal à ſes intentions pacifiques. Loin que des expreſſions dures, des qualifications injurieuſes, & des reproches ſanglants ſoient un moyen propre à engager des Factieux à rentrer dans le devoir; c'eſt au contraire celui de les irriter & de les faire n'écouter qu'avec indignation ceux qui ſont capables de leur tenir de ſemblables diſcours.

REMARQUE. V.

Ce fut le Pere de Joſeph que les Factieux firent mettre en priſon. Sa mere n'y étoit pas lorſqu'on lui rapporta qu'il étoit mort.

MOnſieur d'Andilly dit dans une petite Note qu'il fait ici, » que le grec porte le Pere; (*a*) » mais que la ſuite fait voir que » c'étoit ſa mere «. M. de Tillemont (*b*) » reconnoît qu'Egéſippe paroît avoir lu de même «. J'ajoute que le manuſcrit de l'ancien Traducteur, étoit conforme en cela à ceux qui ſont venus juſqu'à nous. Cependant le judicieux Critique n'a point fait difficulté de rapporter cet endroit à la mere de Joſeph, comme a fait M. d'Andilly. Ce qui paroît l'avoir déterminé à croire qu'il faut lire plutôt *Mere* que *Pere*; c'eſt que » Joſeph parlant aux Juifs, témoigne aſſez que ſa mere, ſa femme, » & ſa famille étoient dans Jéruſalem, ſans dire un mot de ſon » pere (*c*) «. Mais le fondement n'eſt rien moins que ſolide. Car ſi l'on n'a pas démontré que le diſcours dans lequel cet Auteur dit cela, eſt altéré, & qu'il ne peut être tout de lui, on croit qu'on en a dit aſſez pour le faire ſoupçonner; & peut-on rien conclure de certain d'une pièce au moins bien probablement ſuſpecte d'avoir été interpolée.

On rapporte ἐν τῷ δεσμωτηρίῳ à la mere de Joſeph, dans l'endroit où il raconte ce qu'elle dut dire, lorſqu'elle le crut mort. Mais on peut l'entendre également de Joſeph même. Il ne faut pour cela que mettre après δεσμωτηρίῳ, la virgule qui eſt devant. Δεσμωτηρίῳ eſt peut être une faute de Copiſtes; mais de quel mot a-t-il pris la place? Veſpaſien lui avoit, à la vérité, rendu la liberté; mais le peu de communication qu'il eut depuis la guerre déclarée entre les Romains & les Juifs, put bien empêcher qu'elle n'en fut informée.

(*a*) M. Crevier a ſuivi cette correction dans ſon Hiſtoire des Empereurs, juſqu'à Conſtantin. *Tom. 6. pag.* 193.
(*b*) Ruine des Juifs, Note 34.
(*c*) Liv. 5. chap. 9. num. 4. *Sub fin.*

Elle put même le regarder comme toujours priſonnier, & dans les chaînes, tandis qu'il étoit au pouvoir d'une Nation qui avoit les armes à la main contre la ſienne.

Il paroît, par la réflexion que Joſeph fait, après avoir rapporté que Soſius, pour inſulter Antigone qui ſe rendoit à lui, l'appella Antigonie, (a) que ce n'étoit pas la coutume chez les Juifs de faire mettre en priſon les perſonnes du ſexe. » Il ne le » laiſſa pas cependant libre comme » une femme «. A quelque excès de cruauté que ſe ſoient porté les Factieux, on ne voit pas qu'ils aient empriſonné aucune perſonne du ſexe. S'ils l'avoient fait, Joſeph ne leur en eût pas probablement épargné le reproche.

Le ſentiment de Meſſieurs d'Andilly & de Tillemont, qu'a ſuivi l'Hiſtorien des Empereurs Romains juſqu'à Conſtantin, ſuppoſe deux faits qui paroiſſent également peu vraiſemblables. Que la mere de Joſeph avoit ſes femmes en priſon: mais le caractère des Factieux étoit trop barbare pour lui laiſſer cette conſolation. Ce ſentiment ſuppoſe, en ſecond lieu, que les Gardes qu'on lui avoit donnés, étoient de Jotapat. Joſeph en avoit ſoutenu le ſiége d'une maniére à mériter l'amour & l'eſtime de ſes habitans, & entre ceux qui purent ſe ſouſtraire à la fureur des Romains, il peut y en avoit qui lui avoient des obligations particulieres. C'eût été dans les Factieux une étrange ſtupidité, de confier la garde d'une Dame qu'ils faiſoient mettre en priſon, à des habitans d'une ville dont le fils avoit été Gouverneur: qui pouvoient par conſéquent lui être arrachés par eſtime ou par reconnoiſſance.

La différence entre φύλαδας, & φύλακας, eſt ſi legere, que les Copiſtes ont pu aiſément s'y méprendre, & écrire l'un pour l'autre. Outre le peu d'habitants de Jotapat, qui furent aſſez heureux pour ne pas périr dans le ſac de cette ville, il eſt bien naturel que ceux qui ſe retirerent à Jéruſalem, allaſſent de tems en tems rendre leurs devoirs à la mere de leur Gouverneur, & qu'il s'en ſoit trouvé quelqu'un chez elle, lorſqu'on lui rapporta que ſon fils étoit mort. Ainſi je ne vois pas de raiſons qui obligent de toucher au texte de Joſeph, pour ſubſtituer le nom de mere à celui de pere. Je n'en vois pas plus, de dire que les Factieux firent mettre ſa mere en priſon, & à la faveur des deux legers changemens que je propoſe d'y faire, j'ai cru rendre ſa penſée en traduiſant: » La mere de Joſeph, » ayant appris qu'il étoit mort, elle » dit à ceux qui s'étoient ſauvés de » Jotapat, qu'elle le croyoit, que » du teſte, quand il ſeroit en vie, » elle n'auroit pas la conſolation de » le poſſéder «.

(a) Antiqu. Juiv. liv. 14. chap. 16. num. 20.
(b) Tom. 6. pag. 293.

HISTOIRE
DE LA GUERRE DES JUIFS
CONTRE LES ROMAINS.
LIVRE SIXIEME.

CHAPITRE I.

L'INFORTUNE'E Jéruſalem voyoit de jour en jour croître la rigueur de ſes maux. La faveur des Factieux s'irritoit de plus en plus. Il leur étoit inſupportable de ſe ſentir prêts à être enveloppés dans la miſere générale, & d'endurer les horreurs de la famine qui avoit conſumé la plus grande partie du Peuple, & réduit le peu qui en reſtoit à la derniere extrémité. On ne pouvoit voir, ſans fremir, la multitude de corps morts, jettés les uns ſur les autres, dont la ville étoit pleine, ni en ſupporter l'odeur infecte. La marche de ceux qui devoient faire des ſorties, en étoit même retardée, parce qu'ils en rencontroient par-tout une ſi grande quantité, qu'ils ne pouvoient avancer ſans marcher deſſus.

Mais, comme s'il ſe fût agi de traverſer, dans le feu d'une pourſuite néceſſaire, un champ de bataille ſur lequel il ſe ſeroit fait un prodigieux carnage, ils fouloient aux pieds les cadavres de ces malheureux, ſans fremir, ſans ſe laiſſer toucher de quelque ſentiment de compaſſion; & ne penſant nullement au funeſte préſage dont étoit, pour eux-mêmes, l'outrage qu'ils leur faiſoient; les mains fumantes encore du ſang de leurs freres, il tardoit à ces infâmes meurtriers d'aller combattre les Romains, comme ſi, par la lenteur de Dieu à les punir, ils ſe fuſſent crus autoriſés à lui en faire un audacieux défi; car ce n'étoit plus l'eſpérance de vaincre, mais un déſeſpoir aveugle, une férocité brutale qui ſoutenoit leur opiniâtreté. Cependant, quelque long & fatiguant que dût être le travail d'aller ſe pourvoir au loin des matériaux néceſſaires, les Romains acheverent leurs nouvelles plattes-formes en vingt-un jours. Ils avoient, comme je l'ai dit, dépeuplé de bois toute l'étendue des environs de Jéruſalem, juſqu'à quatre-vingt-dix ſtades, & réduit même la ſuperficie de tout ce terrein dans un état de dévaſtation déplorable. Cette terre délicieuſe, auparavant couverte d'arbres, & remarquable par la quantité des jardins qu'on y avoit pratiqués, n'étoit plus qu'un vaſte & affreux déſert. Etrangers comme Juifs, tous ceux qui, avant ces tems malheureux, avoient vu cette riante partie de la Judée, ne pouvoient retenir leurs larmes, en conſidérant que tous les merveilleux dehors de la Judée, étoient tellement défigurés, qu'il n'étoit plus poſſible d'y reconnoître quelque trace de ſon ancienne beauté, & que quelque connoiſſance qu'eût eu de cette admirable ville, quelqu'un qui y ſeroit pour lors arrivé, eût vainement cherché Jéruſalem dans Jéruſalem même.

II. Ces plattes-formes achevées, ne donnerent pas moins d'inquiétude aux Romains qu'aux Juifs. Les Juifs ne faiſoient point de doute que, s'ils ne ſe hâtoient de les brûler, la ville ne pouvoit tarder à être forcée. Les Romains étoient dans l'appréhenſion qu'elles ne fuſſent ruinées, parce qu'ils ne comptoient nullement la pouvoir forcer ſans plattes-formes, & qu'au défaut de celles-ci, il ne reſtoit aucune apparence de pouvoir aſſez à tems raſſembler d'autres matériaux pour en conſtruire de nouvelles, ſur-tout les troupes étant auſſi exténuées de fatigues qu'elles étoient, & paroiſſant même diſpoſées à ſe re-

buter enfin de tant de déſavantages; touchés plus que les Juifs eux-mêmes des maux dont la ville étoit affligée, ils ne pouvoient conſidérer, ſans quelque mouvement de crainte, que la témérité des Factieux n'en étoit pas moins active. Ils n'étoient point tranquilles à la vûe de la formidable épaiſſeur des murs, contre leſquels tous les efforts de leurs machines pouvoient devenir inutiles. Mais ce qui les déconcertoit davantage, c'étoit l'intrépidité féroce de ces furieux, qui, peu étonnés des maux terribles que leur avoient cauſé leurs diviſions, la guerre & la famine, leur paroiſſoient d'autant plus difficiles à vaincre, s'il arrivoit que quelque heureux ſuccès ſecondât leur audace, que la fortune la plus contraire, loin de rompre leur opiniâtreté, ne faiſoit que l'irriter. Quoique toutes ces réflexions ſemblaſſent ébranler le courage des Romains, ils n'en furent que plus attentifs à faire ſoutenir tous leurs travaux par de bonnes & sûres gardes.

III. Jean cependant ſe fortifioit dans la tour Antonia, & pourvoyoit aux moyens d'y faire tête aux aſſiégeants, s'ils faiſoient breche. Pour prévenir même cet évenement, s'il étoit poſſible, il ſortit le premier jour du mois de Juillet, ſuivi de ſes gens avec des flambeaux allumés, & s'avança pour mettre le feu aux plattes-formes, avant que les Romains euſſent mis leurs béliers en batterie; mais ce projet d'attaque, ſans doute mal concerté, n'eut pas le ſuccès dont il s'étoit flatté, & il fut contraint de rentrer dans la ville, ſans avoir pu en approcher. Ses gens n'étoient ſortis que par pelotons qui ſe préſentoient ſucceſſivement les uns après les autres, comme des gens intimidés qu'on fait marcher forcément; & pour tout exprimer en peu de mots, nullement à la façon des Juifs. Nul d'eux ne parut animé ni de cette audace impétueuſe & précipitée, ſi naturelle à ce Peuple, & qui le fait tumultuairement courir tout enſemble à l'action, ni cet acharnement furieux, que nulle ſorte de mauvais traitement n'eſt capable d'étonner. Cette attaque fut donc moins vigoureuſe qu'aucune des précédentes; mais auſſi ils trouverent les Romains beaucoup mieux préparés à les recevoir, qu'ils ne l'avoient encore été; ils ſe tenoient ſi étroitement ſerrés les uns contre les autres, & couvroient ſi parfaitement de leurs corps & de leurs armes leurs plattes-formes, qu'il ne reſtoit aucune ouverture pour y aller mettre le feu. Ils étoient d'ail-

leurs bien fermement réſolus de mourir plutôt que de lâcher le pied, parce que déſeſpérant de pouvoir ſe retirer avec honneur de cette grande affaire, ſi leurs nouveaux ouvrages étoient brûlés, ils penſoient que ce ſeroit pour eux une honte ineffaçable, ſi la ſurpriſe l'emportoit ſur la valeur, le déſeſpoir & la témérité ſur un courage éclairé & prudent, une multitude ſans expérience ſur des troupes aguerries, les Juifs enfin ſur les Romains. Ils ſe ſervirent, avec avantage, de leurs machines à lancer des traits, parce que tirant ſur les premiers rangs de ceux qui faiſoient cette ſortie, & ceux qu'ils tuoient tombant aux pieds de ceux qui venoient après eux, & les embarraſſant aſſez pour leur donner le tems de conſidérer le danger qu'il y avoit à s'avancer, ces derniers, dont pluſieurs étoient bleſſés, & ceux qui venoient encore après eux, quoique hors de la portée des traits, perdoient courage, ſur-tout en conſidérant l'inébranlable ſtabilité de cette nombreuſe garde; de ſorte qu'enfin ils rentrerent tous dans la ville ſans avoir oſé en venir aux mains, ſe reprochant les uns aux autres leur honteuſe lâcheté. Lorſque les Juifs ſe furent retirés, les Romains firent avancer leurs machines, quoique les aſſiégés jettaſſent ſur eux, de la tour Antonia, des pierres, du feu, du fer, & qu'ils fiſſent, dans la néceſſité, fleches & dards de tout ce qui leur tomboit ſous les mains. Car encore bien qu'ils comptaſſent beaucoup ſur la force de leurs murailles, & qu'ils les cruſſent capables de réſiſter à tous les efforts de ces machines, ils mettoient cependant tout en œuvre pour les en tenir éloignées; les Romains, de leur part, regardant ces grands efforts comme une indice de la connoiſſance qu'avoient les aſſiégés de la foibleſſe du mur qui couvroit la tour Antonia, & du peu de ſolidité des fondements de cette tour, redoublerent les leurs pour les en approcher, & vinrent à bout de les mettre en batterie, malgré la multitude de traits & de pierres dont les aſſiégés les accabloient. Mais voyant que, quoique les béliers battiſſent ſans ceſſe le mur, ils ne pouvoient l'ébranler, & craignant de ſuccomber enfin à l'inſtance du péril auquel ils étoient continuellement expoſés, quelques-uns prirent le parti d'en ſapper les fondements, à l'abri de leurs boucliers, dont ils ſe couvroient en forme de tortues. Ils employerent, avec tant d'activité, à ce pénible travail, la force des leviers & leurs mains, qu'ils en détacherent quatre

pierres. La nuit obligea les uns & les autres à aller prendre quelque repos, & cependant la partie du mur qui avoit été battue par le bélier, croula & tomba ſubitement, la terre s'étant affaiſſée du côté où Jean avoit fait miner pour aller mettre le feu aux plattes-formes des Romains (*a*).

IV. Cet accident auſſi ſubit qu'imprevu, fit ſur l'un & l'autre parti une impreſſion toute contraire à ce que l'on pouvoit en attendre : au lieu de tomber dans la conſternation, pour l'avoir vu arriver ſans qu'aucun motif précédent leur eut donné occaſion de chercher à s'en garantir, les Juifs en conçurent une nouvelle confiance, en conſidérant que la tour Antonia n'en avoit pas ſouffert le moindre ébranlement ; & la découverte que firent les Romains d'un autre mur que Jean avoit fait conſtruire derriere celui qui venoit de tomber, fit bientôt ceſſer leur joie. Cependant ils ſe flatterent que celui-ci ſeroit plus facile à forcer, tant à cauſe qu'il étoit aiſé d'y monter par-deſſus les ruines du premier, que parce qu'ayant été bâti à la hâte, & tout nouvellement, il devoit être bien moins ſolide. Mais perſonne n'oſoit y monter, parce qu'on croyoit que ceux qui y monteroient les premiers, ne pouvoient manquer de périr.

V. Tite convaincu qu'un diſcours fondé ſur de raiſonnables motifs d'eſpérance, augmente merveilleuſement le courage des ſoldats, & que les exhortations jointes aux promeſſes, leur font ſouvent oublier les dangers, quelquefois mépriſer la mort, aſſembla les plus braves de ſon armée, & leur dit : » Je croirois ne pouvoir, ſans une indécence qui me deshonoreroit autant que vous, me ſuppoſer dans la néceſſité de » vous exhorter à des entrepriſes d'une ſi facile exécution, » qu'il n'y ait nul lieu de prévoir qu'aucun obſtacle en puiſſe » traverſer le ſuccès, & je tiens à honneur, & pour vous, & » pour moi, d'avoir à penſer que je ne dois employer la voie » des exhortations, que pour vous propoſer des actions dont » le péril ſurmonté ne peut manquer de vous combler de » gloire. Il y a, j'en conviens, beaucoup de riſque à entre» prendre de monter ſur ce mur ; mais de braves guerriers » doivent-ils perdre cœur pour quelques difficultés apparen» tes ; doivent-ils craindre de s'expoſer à la mort pour acque-

(*a*) *Voyez* Remarque I.

rir

» rir une gloire immortelle ; récompenſe toujours précieuſe, » quand même ils ne conſidéreroient pas les autres avantages » qui ne peuvent manquer d'être le juſte prix d'une action » d'éclat ? La téméraire & opiniâtre confiance des Juifs, au » milieu des maux dont ils ſont accablés, loin de vous dé- » courager, ne doit-elle pas plutôt vous animer ? Ne ſeroit-il » pas honteux que des Romains mes ſoldats, qui, s'exerçant » en pleine paix au métier des armes, apprennent ſi bien l'art » de vaincre lorſqu'ils ſont en guerre, que la victoire les ſuit » par-tout, cédaſſent aux Juifs en conſtance & en valeur, » dans le tems qu'une protection marquée de la divine Provi- » dence nous met au point de voir bientôt terminer cette » longue & importante guerre par une glorieuſe victoire ? » Les Juifs ne doivent qu'à la tumultueuſe fureur du déſeſ- » poir qui les met en action, les avantages qu'ils ont eus ſur » nous en quelques rencontres ; tous nos ſuccès, au contraire, » & les pertes immenſes qu'ils ont ſouffertes, ſont l'effet de » votre bravoure, ſecondée des ſecours que Dieu veut bien » nous accorder. Car peut-on ne pas reconnoître que Dieu » irrité contre nos ennemis, s'eſt déclaré en notre faveur, » pour peu que l'on faſſe attention, qu'outre les maux in- » ſéparables de la longueur du ſiége qu'ils s'obſtinent à ſou- » tenir, leurs propres diviſions les détruiſent, la famine les » conſume, & leurs murailles tombent, ſans qu'il ſoit beſoin » de machines pour les renverſer. Pourriez vous, ſans une » lâcheté inſoutenable, vous montrer moins braves que des » gens ſur qui vous avez tant de titres de ſupériorité, & ſans » une ingratitude criminelle envers Dieu, vous rendre indignes » de ſa protection, par le mépris que vous en feriez ? Quoi » les Juifs, pour qui ce ne ſeroit pas un ſi grand af- » front d'être vaincus par un Peuple, ſous la dépendance » duquel ils devroient s'être accoutumés de vivre, puiſqu'ils » y ont été long-tems aſſujettis, ne craignent point, pour » éviter d'y rentrer, de s'expoſer à la mort, & viennent avec » une audace incroyable nous attaquer juſqu'au milieu de nos » rangs, non pas tant, à la vérité, par l'eſpérance de nous » vaincre, que pour faire une vaine montre de courage ; & » nous, qui, par mer & par terre, avons ſoumis à notre do- » mination preſque le monde entier, & pour qui il ſeroit mê- » me honteux de vaincre ſans efforts, nous demeurerions

Tite harangue ſes Troupes.

» dans l'inaction avec de ſi grandes forces, attendant lâche-
» ment des effets de la famine, ou de quelque coup de la
» fortune fatal à nos ennemis, la fin d'une guerre que nous
» pouvons, ſans grand péril, terminer glorieuſement par une
» ſeule action de vigueur. Forçons la Tour Antonia, & nous
» ſommes maîtres de la ville : car s'il nous reſte encore quel-
» que leger obſtacle à ſurmonter, ce que je ne crois pas,
» nous aurons l'avantage de combattre d'un lieu, dont l'élé-
» vation fait aujourd'hui toute la force des Juifs, &
» ce ſera pour nous un gage aſſuré d'une prompte victoire.

» Je n'inſiſte point ſur les juſtes louanges que méritent ceux
» qui meurent les armes à la main, non plus que ſur la gloire
» immortelle qu'ils ſe procurent en terminant leurs jours dans
» le champ de Mars. Je me borne à vous dire que je ne puis
» m'empêcher de ſouhaiter qu'en tems de paix, quelque ma-
» ladie mortelle emporte les lâches qui n'ont point ces nobles
» ſentiments, & dont les ames ſont deſtinées à deſcendre avec
» leurs corps dans le tombeau. Car, qui ne ſçait pas (a) que
» les ames généreuſes, qu'un fer meurtrier ſépare de leurs
» corps, dans le fort de quelque grande action guerriere,
» s'éléve auſſi-tôt juſqu'à la plus pure région des airs, où
» elles ſont reçues parmi les aſtres, & par leur bienfaiſant
» aſpect, excitent merveilleuſement leurs deſcendants à imiter
» les héroïques vertus qui les y ont placées; & qu'au con-
» traire celles de ceux qui, conſumés de maladies, meurent
» languiſſamment dans un lit, quelques pures qu'elles ſortent
» de la priſon de leurs corps, deſcendent dans un obſcur ſou-
» terrein, triſte image du ténébreux & profond oubli auquel
» leur mort, preſque ignorée, les livre pour jamais? Que ſi
» par une fatale & inévitable loi, tous les hommes ſont deſ-
» tinés à mourir, & qu'il ſoit, comme nul n'en peut douter, plus
» doux de mourir d'un coup d'épée, que de quelque maladie
» que ce ſoit; eſt-il une lâcheté comparable à celle de ne vou-
» loir pas donner, pour la gloire & l'avantage de la patrie,
» une vie que nous ne pouvons éviter de perdre?

» Je vous ai parlé juſqu'ici comme ſi, en vous propoſant
» l'action de vigueur à laquelle je vous invite, j'envoyois

(a) Joſeph s'oublie étrangement ici, de faire parler Tite contre les principes de ſa religion, & de lui prêter un ſentiment dont on ne voit aucune trace dans celle dont ce Prince faiſoit profeſſion.

» chacun de vous à une mort inévitable. Mais eſt-il des dan-
» gers abſolument inſurmontables pour de braves guerriers
» qui ſçavent s'armer d'une prudente réſolution ? Eſt-il donc
» au reſte ſi difficile de s'aller établir ſur les ruines du mur
» tombé, & cet effort fait, en reſtera-t-il de grands à faire
» pour emporter celui qui a été ſi récemment bâti derriere ce
» premier ? Qu'une noble émulation forme entre vous un
» corps de généreux aſſaillants, bien diſpoſés à s'exciter & à
» ſe ſoutenir les uns les autres avec une ardeur égale. Ce mer-
» veilleux concert de bravoure étonnera les ennemis, dé-
» concertera leur audace, & peut-être qu'il nous ſuffira d'a-
» voir vigoureuſement commencé l'attaque, pour tout forcer,
» ſans même que la victoire nous coute beaucoup de ſang,
» parce qu'auſſitôt que vous les aurez atteints (*a*), les pre-
» miers efforts qu'ils auront faits pour empêcher les premiers
» aſſaillants de monter, ayant épuiſé leur vigueur, ils ne ſe-
» ront plus en état de vous réſiſter. Je croirois me manquer
» à moi-même, & me couvrir d'opprobre, ſi je n'aſſurois à
» celui qui montera le premier une récompenſe telle, qu'il
» deviendra l'objet de l'envie de ſes camarades; s'il ſurvit à
» une ſi belle action, je lui donnerai un commandement qui
» lui ſubordonnera tous ceux qui ſont aujourd'hui ſes égaux;
» ſi, au contraire, il y perd la vie je ferai rendre, & ren-
» drai moi-même à ſa mémoire tous les honneurs dus à une
» mort qui lui aura ſi bien mérité une gloire immortelle.

V I. Ce diſcours de Tite ne produiſit point l'effet qu'il auroit du en attendre. Il ne put diſſiper l'impreſſion de crainte qu'avoit fait naître, dans les eſprits, la premiere conſidération de la grandeur du péril. Il ne ſe préſenta d'abord, pour monter à cet aſſaut (*b*), qu'un ſoldat Syrien de nation, qui ſervoit dans les cohortes; il ſe nommoit Sabinus, brave homme de main, & d'une tête admirable, mais d'une apparence ſi peu avantageuſe, qu'on eût eu peine à croire qu'il dût payer de ſa perſonne, même comme ſoldat. Il étoit noir, & ſon

Sabinus eſcalade le mur, mais il périt.

(*a*) Λαθρίας n'eſt point ici à ſa place, & le nouvel Editeur qui l'a traduit par *clam*, n'a point rendu la penſée de Tite. *Si vero clam, vel etiam per vim aliquid ſemel egeritis, non erit ut vos ſuſtineant.* Ce Prince n'exhorte pas ſes troupes à ſurprendre les Juifs, mais à les attaquer avec courage & vigueur. *Vel etiam* que M. Havercamp ajoute pour tâcher de faire un ſens, n'eſt point dans le grec. Je lis λαβόντας au lieu de λαθόντας; & je l'explique par joindre, atteindre.

(*b*) *Voyez* Remarque I.

corps, chargé de graiſſe, étoit monté ſur des jambes grêles (a); mais dans ce corps ſi foible & ſi peu proportionné à ſon incroyable valeur, logeoit une ame vraiement héroique. Il aborda Tite, & lui adreſſant la parole: » Prince, lui dit-il, je » me rends avec joie à l'impulſion de vos deſirs, & vais » monter le premier à l'aſſaut. Veuillent les Dieux ſeconder » mon zéle & mes efforts, de telle ſorte que vous en tiriez » un heureux avantage. Si quelque envieux oſoit donner de » mauvaiſes couleurs à ma prompte obéiſſance, il faut du moins » que l'on ſçache qu'en courant à une mort que je ne me flatte » point de pouvoir éviter, je ne me propoſe que la gloire de » m'y être volontairement expoſé pour votre ſervice «. Après avoir ainſi parlé, il prit ſon bouclier de la main gauche, s'en couvrit la tête, & tenant de la droite ſon épée nue, il s'avança près du mur, & commença à y monter vers la ſixiéme heure du jour: onze autres braves, ſeulement, s'étoient piqués d'émulation, & l'avoient ſuivi; mais tranſporté d'une fureur qui ſembloit avoir quelque choſe de ſurnaturel, il les dévança toujours, quoique les ennemis tiraſſent, ſans diſcontinuer, ſur lui & ſur ceux qui le ſuivoient, une grêle de dards & de fléches, & roulaſſent contre eux de très-groſſes pierres, dont quelques uns de ces braves furent renverſés. Sabinus, à travers la multitude de fléches, ſous leſquelles il paroiſſoit accablé, avançoit toujours, gagna le haut du mur, & en chaſſa les ennemis, qui, étonnés d'une ſi prodigieuſe valeur, & craignant qu'il ne fût ſuivi d'un gros corps de troupes, avoient pris le parti de ſe retirer. Mais, & on peut bien s'élever ici contre l'aveugle injuſtice de la fortune, qui, voulant que les grands ſuccès ne ſoient dus qu'à ſon caprice, ſe plaît à traverſer les actions les plus héroïques, au moment que Sabinus pouvoit commencer à jouir de la gloire d'avoir ſi généreuſement exécuté ſon entrepriſe, il donna du pied contre une pierre, & tomba. Au bruit que firent ſes armes par cette chûte, les Juifs tournerent tête, & le voyant ſeul & renverſé,

(a) M. Spanheim, Auteur de la Note r, après avoir rapporté un paſſage de Philon, & remarqué que cet endroit de Joſeph paroît corrompu, en reſte là; pour tâcher d'aller plus loin, je conjecture que σκέλη eſt ſouſentendu après ou avant ἰσχνὸς, & que πεπιλήμενος a pris la place de πιμπλάμενος. Des jambes grêles & un ventre chargé de graiſſe & de chair, n'eſt pas la marque d'un corps fort & robuſte.

tirerent ſur lui de toutes parts. Sabinus ſe leva cependant ſur ſes genoux, ſe couvrit de ſon bouclier, & non-ſeulement ſe défendit lui-même avec courage, mais il bleſſa encore pluſieurs de ceux qui oſerent l'approcher, juſqu'à ce que la multitude des coups qu'il avoit reçus, l'affoiblit au point de ne pouvoir plus ſoutenir ſes armes. Alors ils acheverent de le tuer, & l'enſevelirent, ſi je puis m'exprimer ainſi, ſous un monceau de traits qu'ils lui lancerent. Ce grand homme méritoit ſans doute un ſort plus heureux; mais l'extrême difficulté de l'entrepriſe jetta un merveilleux éclat ſur toutes les circonſtances de ſa mort. Trois des braves qui l'avoient ſuivi, & qui avoient gagné le haut du mur, furent tués à coups de pierres. Les huit autres furent dégagés, couverts de bleſſures, & emportés dans le camp. Cette action ſe paſſa le troiſiéme Juillet.

VII. Deux jours après, vingt ſoldats de ceux qui étoient commis à la garde des plattes-formes, ſe détacherent, & ayant appellé l'Enſeigne de la cinquiéme légion, deux Cavaliers & un Trompette s'avancerent ſans bruit par-deſſus les débris du mur qui étoit tombé, juſqu'à la tour Antonia, vers la neuviéme heure de la nuit. Ils commencerent par égorger les Gardes qu'ils trouverent endormis, & s'étant rendus maîtres du mur, ils firent ſonner leur trompette. A ce ſon, les autres Gardes ſe leverent précipitamment & prirent la fuite, avant que d'avoir reconnu le nombre de ceux qui étoient montés; parce que, ſaiſis de frayeur, ils s'étoient imaginé que toute l'armée avoit gagné le mur. Tite, ſans perdre de tems, fit prendre les armes à toute l'armée, & monta le premier où l'appelloit le ſon de cette trompette, accompagné de quelques Officiers & d'un corps de troupes choiſies; & tandis que les aſſiégés ſe ſauvoient en grande hâte dans les Portiques du Temple, ils furent ſurpris par les Romains qui venoient à leur pourſuite par un ſouterrein, [*qui, de la Tour Antonia, conduiſoit aux Portiques, & qu'Hérode* (*b*) *avoit fait pratiquer lors de la conſtruction de cette Tour.*] Alors les deux

Priſe de la Tour Antonia par les Romains.

(*a*) » M. Crevier *Hiſtoire des Empereurs juſqu'à Conſtantin, Tom. 6. pag.* 405. croit qu'il y a faute, qu'à » trois, il faut ſubſtituer le treize ». Mais ce Sçavant ne donne aucune raiſon de ſon ſentiment, & ce ne ſeroit pas le ſeul changement qu'il faudroit faire dans le texte de Joſeph, pour le ſoutenir.

(*b*) *Voyez* Remarque II.

Combat ſanglant des Romainsqui vouloient gagner le Portique, contre lesJuifs qui faiſoient tous leurs efforts pour les en empêcher.

factions de Séditieux, celle de Jean, & celle de Simon, ſans obſerver de former de corps particuliers, firent à l'envi les plus grands efforts pour les repouſſer, & les contraindre de rentrer dans la tour Antonia, parce qu'ils ſe croyoient abſolument perdus, ſi les aſſiégeants ſe rendoient maîtres des Portiques du Temple. Les Romains, qui de leur part étoient perſuadés que leur victoire ne pourroit être complette, s'ils ne s'en emparoient, vouloient y entrer à quelque prix que ce fût. Il s'alluma donc à l'entrée de ces ſaints lieux un combat opiniâtre. Les fléches & les piques furent de part & d'autre, dans cette action, des armes inutiles; l'eſpace qu'on avoit pour combattre étoit ſi étroit, qu'on ne pouvoit, qu'aſſez confuſément, ſe porter des coups les uns aux autres que l'épée à la main. A meſure que cette furieuſe action s'engageoit, on avoit peine à reconnoître, dans la mêlée, ſi l'on étoit parmi les ſiens, ou ſi l'on n'avoit point eu le malheur de ſe trop engager parmi ceux du parti contraire; car la confuſion devenoit ſi grande, qu'on voyoit des Romains mêlés avec les Juifs, & des Juifs paſſés du côté des Romains; & le bruit, dont l'air étoit rempli par les différents cris qui s'élevoient de part & d'autre, étoit ſi prodigieux, qu'on ne pouvoit aſſez entendre ceux dont on étoit le plus proche, pour faire ce diſcernement. Le carnage fut grand de part & d'autre, & l'on ne pouvoit continuer le combat qu'en marchant ſur des corps morts & ſur des armes. De quelque côté que penchât la victoire, on n'en étoit pas moins acharné à ſe battre. Les cris d'allegreſſe de ceux qui prenoient quelque avantage, & les regrets perçants de ceux qui étoient contraints de plier, les animoit tous. Le champ de bataille étoit ſi reſſerré, & l'eſpèce de flux & reflux des combatants ſi continuel, par l'impoſſibilité de fuir, ou de pourſuivre quelqu'un qui eût cherché à ſe ſauver, que ceux qui ſucceſſivement ſe trouvoient ſur les premiéres lignes, étoient dans la néceſſité de tuer ou d'être tués, parce que ceux qui étoient à la queue, pouſſoient ſi fortement ceux qui étoient devant eux, qu'ils leur laiſſoient à peine de l'eſpace pour combattre. Mais enfin l'aveugle témérité des Juifs, à qui le déſeſpoir préſentoit la perte de ce combat comme l'époque fatale de leur ruine entiere, l'emporta ſur la valeur, & l'expérience des Romains, qui ſe voyant au riſque d'être entierement défaits dans une telle confuſion, crurent prudemment

devoir ſe contenter, pour lors, d'avoir emporté la tour Antonia, quoiqu'une partie de leur armée qu'ils attendoient, & ſur laquelle ils avoient compté, leur manquât; car leurs légions n'étoient point encore montées. Cette action avoit commencé à la neuviéme heure de la nuit, & ne finit qu'à la ſeptiéme du jour.

Prodigieuſe action de valeur d'un Officier Romain.

VIII. Un Centurion nommé Julien, né d'une famille diſtinguée en Bithinie, que j'ai connu moi-même dans cette guerre pour un des plus braves Officiers de l'armée, & pour un homme d'une force & d'une fermeté de courage extraordinaires, s'appercevant que les Romains ne ſe défendoient plus que foiblement, & qu'ils commençoient à plier, quitta Tite auprès duquel il étoit dans la tour Antonia, ſe jetta au milieu des ennemis & les pouſſa lui ſeul juſqu'à l'angle du Portique intérieur. Tous les Juifs prirent la fuite, s'imaginant qu'une force & une hardieſſe ſi prodigieuſe, ne pouvoient être que ſurnaturelles; car, non-content de les voir fuir devant lui, il tuoit à droite & à gauche, à meſure qu'il les écartoit, tous ceux qu'il pouvoit joindre. Tite n'avoit jamais rien vu de ſi digne d'admiration, que cette héroïque action de valeur, qui donna aux Juifs le plus grand effroy qu'ils euſſent peut-être jamais reſſenti. Mais cette grande action fut l'époque fatale du malheur qui l'attendoit. Il étoit homme, & en cette qualité, il lui étoit impoſſible de s'y ſouſtraire. Ses ſouliers avoient en deſſous, comme ceux de tous les militaires Romains, beaucoup de clous pointus, & comme il couroit avec précipitation ſur des pierres, ſon pié gliſſa, il tomba à la renverſe. Au bruit que firent ſes armes dans cette chûte, les Juifs tournerent tête, & les Romains qui étoient dans la tour Antonia, jetterent de grands cris, à la vuë de l'extrême péril qu'il couroit; car les Juifs l'avoient environné de toutes parts pour le tuer à coups de lances & d'épées. Toujours couvert de ſon bouclier, dont il ſe ſervoit pour les parer, il tenta pluſieurs fois de ſe relever; mais les coups continuels que lui portoit la multitude de Juifs répandus autour de lui, rendirent ſes efforts inutiles: ce qui ne l'empêcha pas néanmoins d'en bleſſer lui-même pluſieurs de ſon épée, parce qu'il ſe paſſa encore aſſez de tems avant qu'ils puſſent lui ôter la vie. Son caſque & ſa cuiraſſe qu'il avoit ſoin de tenir exactement fermés au défaut du col, préſervant ſa tête & ſa poitrine de tous les coups qui

auroient pu être mortels : enfin la quantité de ſang qu'il perdit par les bleſſures qu'il avoit reçues dans les autres parties de ſon corps, épuiſa tellement ſes forces, que perſonne n'ayant oſé lui porter du ſecours, il expira. Tite étoit pénétré de douleur de voir perir ſans ſecours, & en préſence de tant de monde, un ſi brave Officier : du lieu où il étoit, il ne pouvoit, quelque deſir qu'il en eût, lui en adminiſtrer par lui-même, & la crainte retenoit ceux de ſes gens qui auroient pû le faire. Ce fut ainſi que Julien mourut, après s'être défendu long-tems, & avoir bleſſé preſque tous ceux qui oſerent lui porter quelque coup. Son extraordinaire valeur & une mort ſi glorieuſe, lui acquirent l'eſtime non-ſeulement de Tite & des Romains, mais des Juifs mêmes. Ceux-ci ſe ſaiſirent de ſon corps, pouſſerent les Romains, & les forcerent de ſe retirer dans la tour Antonia. Ceux des Aſſiégés, qui ſe diſtinguerent le plus dans cette action, furent Alexas & Griphtée de la Faction de Jean ; de celle de Simon, Malachie, Judas fils de Mertone, Jacob fils de Soſas, Général des Iduméens ; & du nombre des Zélateurs, Simon & Judas, tous deux fils de Jaïri.

CHAPITRE II.

I. TITE fit détruire de fond en comble la Tour Antonia, par les troupes qu'il avoit pour lors avec lui, afin de donner une entrée plus facile à toute ſon armée. Il avoit appris que ce jour, qui étoit le dix-ſeptiéme Juillet, on n'avoit point offert à Dieu le Sacrifice perpétuel, parce que les victimes avoient manqué, & que le Peuple (*a*) en

Le Sacrifice perpétuel ceſſe.

(*a*) » Le Peuple étoit extrémement » affligé de n'avoir pu célébrer la fête » qui porte le nom d'Endéléchiſme, » c'eſt-à-dire, le briſement des Tables «.

Je ne vois pas où l'élégant Traducteur a pu prendre cela. Joſeph n'entend par ἐνδελέχισμος, que ce que l'Ecriture appelle עולתמיד *juge Sacrificium.* ὁλοκαύτωμα ἐνδελεχισμοῦ. *Num. 1. chap* 28. ℣. 6. Joſeph dit dans le premier livre de la Guerre des Juifs, qu'Antiochus Epiphane, s'étant rendu maître de Jéruſalem, fit ceſſer les ſacrifices qu'on offroit tous les jours. Τὸν ἐνδελέχισμον τῶν καθ' ἡμέραν ἐναῦσμων ἔπαυσεν. *Chap.* 1. *num.* 1. *Antiq. Juiv. Liv.* 11. *chap.* 4. *num.* 1. En parlant du rétabliſſement du Temple, ſous Judas Maccabée, il dit qu'on rétablit ce qu'on appelle ἐνδελεχισμὸς, & les Sacrifices des Sabbats & de toutes les Fêtes.

avoit

avoit été très affligé (*a*). Il ordonna à Joſeph d'aller encore une fois dire à Jean, » que s'il avoit une ſi grande envie de ſe » battre, il pouvoit ſortir avec tel nombre de ſes gens qu'il » voudroit, ſans s'obſtiner davantage à vouloir perdre avec » lui Jéruſalem & le Temple; qu'il étoit tems qu'il ceſſât de » prophaner ce lieu ſaint, & d'outrager Dieu par les conti- » nuels ſacriléges qu'il y commettoit; que d'ailleurs, il lui » donnoit toute liberté de choiſir les Juifs qu'il jugeroit à pro- » pos, pour ſe pourvoir de victimes, & faire ceſſer l'inter- » ruption des Sacrifices «. Joſeph, en exécution de ces ordres, choiſit un lieu d'où il pût être entendu, non ſeulement de Jean, mais de nombre d'autres Juifs, & leur fit en hébreu toutes les repréſentations que Tite lui avoit commandé de leur faire, les conjurant ſur-tout de prendre pitié de leur patrie, de ne ſe pas expoſer à l'horrible malheur de voir brûler le Temple que ce funeſte déſaſtre menaçoit de ſi près, & de ne point diſcontinuer de rendre à Dieu, ſuivant les ſaints uſages de la Nation, le culte qui lui eſt dû. Le Peuple ne répondit aux pathétiques exhortations de Joſeph, que par un ſilence qui témoignoit la juſte douleur dont il étoit accablé. Mais Jean chargea Joſeph d'injures & de malédictions, & dit: » qu'il n'auroit jamais la foibleſſe de craindre la ruine » d'une ville qui étoit à Dieu «. A quoi Joſeph répondit d'un ton de véhémence: » Vous la lui conſervez donc bien pure, » &, ſans doute, que vous avez, comme vous le deviez, » empêché que les ſacrés Portiques ne fuſſent prophanés, » vous n'avez même apparemment outragé la Majeſté divine » par aucune impiété, & vous avez eu la ſcrupuleuſe attention » de faire offrir à Dieu les Sacrifices préſcrits par notre ſainte » Loi. O le plus méchant des hommes! Si quelqu'un vous » privoit de la nourriture que vous devez prendre chaque » jour, ne le regarderiez-vous pas comme votre ennemi? » Et vous vous flattez d'avoir Dieu pour protecteur dans cette » guerre, tandis que vous lui refuſez le culte perpétuel qu'on » lui rend depuis tant de ſiécles! Vous prétendez rejetter l'hor- » reur des crimes dont vous vous ſouillez ſur les Romains, » ce Peuple religieux qui n'a jamais manqué d'égards pour » nos ſaintes Loix, qui, pour les maintenir, vous preſſe au-

Joſeph exhorte les Juifs à ſe rendre.

(*a*) *Voyez* Remarque III.

» jourd'hui de rétablir le Service de Dieu, que vous n'a-
» vez pas craint d'interrompre. Qui peut voir, ſans frémir,
» & ſans fondre en larmes, un ſi étrange contraſte ? Quoi des
» étrangers, vos ennemis, cherchent à arrêter, dans votre
» Capitale qu'ils tiennent aſſiégée, le cours de vos impiétés;
» & vous, qui êtes nés Juifs, qui avez été élevés dans l'ob-
» ſervance de nos ſaintes Loix, vous vous en déclarez les
» ennemis, & vous réſiſtez opiniâtrément aux efforts géné-
» reux qu'ils font pour vous remettre en état de les obſerver
» paiſiblement. Voulez-vous conſerver votre Patrie ? imitez
» le Roi Jéchonias (*a*). Lorſque le Roi de Babylone aſſiégea
» Jéruſalem, il ſe rendit volontairement avant qu'elle fût
» priſe; & il aima mieux être emmené captif avec ſa famille,
» que de voir, pour conſerver ſa liberté, cette ville & ſon
» ſaint Temple conſumés par le feu. Un ſacrifice ſi magnanime
» a mérité d'être célébré, dans toute la nation, par des
» Hymnes ſacrées; le ſouvenir honorable s'en perpétue de ſié-
» cle en ſiécle, & rend ſa mémoire immortelle. Quoique
» vous ſoyez ſur le bord du précipice, il ne vous ſera pas
» moins glorieux qu'avantageux, de profiter d'un auſſi admi-
» rable exemple. J'oſe vous aſſurer un oubli général de tous
» vos forfaits de la part des Romains, un pardon abſolu.
» Faites une ſérieuſe attention à ce que c'eſt un homme de
» votre nation, un Juif qui vous porte cette parole; au mo-
» tif qui le fait vous la porter, d'après quel homme enfin, il
» ſe hazarde à le faire. A Dieu ne plaiſe, que jamais l'état
» de priſonnier me faſſe oublier ce que je dois d'amour à ma
» Patrie, & de reſpect à nos ſaintes Loix. Mais quoi ! Vo-
» tre fureur redouble, vous proférez contre moi de nouvelles
» injures; j'avoue que je les mérite, & de plus outrageantes
» encore, puiſque je ſuis aſſez téméraire, que d'agir contre
» l'ordre de Dieu, en exhortant à ſe conſerver des gens que
» Dieu, dans ſa juſte colére, a condamnés à périr. Car qui
» peut ignorer que l'Oracle qui a décidé du ſort de l'infor-
» tunée Jéruſalem, va être accompli Ne liſons-nous pas dans
» nos ſaints Prophetes, qu'elle doit être détruite, lorſqu'on
» verra ſes Citoyens maſſacrés par des gens de leur nation,

(*a*) Ce fut Joachin qui fit ce que Joſeph attribue, ou ce que ſes Copiſtes lui font attribuer à Jéchonias. 4. *Liv. Rois. chap.* 25. *v.* 12.

» & cette malheureuſe ville, ainſi que les ſacrés Portiques » ne ſont-ils pas pleins des corps de ceux que vous avez égor- » gés? Vos crimes & vos abominations vont être expiés par » le feu, & c'eſt pour faire diſparoître de deſſus la terre » la ville que vous en avez ſouillée, que Dieu a fait entrer » les Romains dans vos murs.

II. Les larmes abondantes que répandit Joſeph, & les ſanglots profonds qu'il pouſſoit en prononçant ce diſcours pathétique, ne lui permirent pas de l'étendre davantage Les Romains étoient pénétrés & dans l'admiration de l'état où le mettoient ſes tendres diſpoſitions pour ſa patrie. Mais Jean & les Factieux n'en furent que plus irrités contre eux, & n'aſpirerent qu'avec plus d'ardeur à trouver l'occaſion de ſe ſaiſir de Joſeph. Son diſcours fit tout un autre effet ſur pluſieurs perſonnes de conſidération. La crainte qu'inſpiroit la garde exacte que les Factieux faiſoient faire, en retint néanmoins une partie qui n'oſerent prendre le parti de ſortir de la ville, encore qu'ils ne doutaſſent plus qu'elle dût être détruite, & eux-périr avec elle. D'autres prirent de ſi juſtes meſures, qu'ils trouverent le moyen de tromper la vigilance des Gardes, & de ſe retirer vers les Romains. De ce nombre, furent les Grands-Prêtres Joſeph & Jeſus; trois fils d'Iſmael, qui avoit eu la tête tranchée à Cirene; quatre de Mathias; un d'un autre Mathias, qui s'échappa, comme je l'ai ci-devant dit, lorſque Simon fils de Gioras fit mourir ſon pere avec trois de ſes enfants; pluſieurs autres, dans l'ordre de la Nobleſſe, vinrent auſſi ſe rendre aux Romains avec ces Prêtres. Tite les reçut avec bonté, & comme il craignoit qu'ils n'euſſent quelque peine à vivre parmi des étrangers, il les envoya à Gophna, les invitant à y reſter juſqu'à ce que la fin de la guerre lui procurât le loiſir de les rétablir dans leurs poſſeſſions. Ils ſe rendirent, avec joie, dans cette petite ville, & y vécurent avec beaucoup de ſûreté & d'agrément. Lorſque les Factieux ne les virent plus, ils firent courir le bruit, que, ſuivant leur uſage, les Romains les avoient fait mourir. L'impoſture leur réuſſit pour quelque tems, & la crainte d'un pareil traitement, en empêcha pluſieurs de ſe rendre.

Quelques Juifs ſe rendent aux Romains.

III. Mais Tite fit revenir de Gophna ceux qu'il y avoit envoyés, & leur ordonna d'aller avec Joſeph ſe préſenter

devant les murailles, de ſorte que le Peuple les pût voir. Cet ordre produiſit l'effet qu'il ſouhaitoit, & pluſieurs vinrent encore ſe refugier auprès de lui. S'étant enſuite tous raſſemblés au-devant des Romains, ils s'avancerent vers les Factieux, & les conjurerent avec des ſoupirs mêlés de larmes, d'ouvrir les portes aux Romains, de les recevoir dans la ville, & de ne point s'obſtiner à cauſer la ruine de leur patrie, ou de ſe retirer au moins eux-mêmes des ſacrés Portiques, & de ne pas expoſer le Temple, auquel ils étoient perſuadés que les Romains n'oſeroient mettre le feu qu'à la derniére extrémité, à être enveloppé dans la ruine de la ville. Mais ces prieres ne firent qu'aigrir encore davantage les Factieux. ils chargerent d'injures ces transfuges, & firent ranger ſur les portes des ſacrés Portiques toutes leurs machines à lancer des dards & des pierres, de ſorte que ces ſaints lieux & le Temple lui-même paroiſſoient comme une citadelle dont tous les environs pouvoient paſſer pour un cimetiere, par la quantité de corps morts qui y étoient. Ces ſcélérats entrerent dans les ſaints lieux les mains fumantes encore du ſang de leurs freres, & porterent l'impiété à un tel excès, que ſi les Romains (*a*) euſſent commis quelque choſe de ſemblable, ils n'euſſent pu s'empêcher eux-mêmes d'en être ſcandaliſés, & avec d'autant plus de raiſon, que les Romains étoient juſtement indignés de les voir prophaner d'une maniere ſi outrageante leurs ſaints lieux, & traiter leurs concitoyens avec tant d'inhumanité. Il n'y avoit aucun ſoldat dans l'armée de Tite, qui ne regardât le Temple avec une religieuſe frayeur, & qui ne ſouhaitât que les Factieux renonçaſſent à leur opiniâtreté, & ne laiſſaſſent pas les choſes parvenir à un point où il n'y auroit point de reméde.

(*a*) Joſeph ſemble dire ici, que les Factieux entrerent juſques dans le Saint des Saints; & un Sçavant rapporte qu'ils » prophanoient le Sanctuaire ſans aucun remords, & qu'ils ſe logeoient, » tout armés & tout couverts du ſang » de leurs freres, dans ce lieu redoutable où le Grand-Prêtre ſeul avoit » permiſſion d'entrer une ſeule fois dans » l'année «. Mais il paroît par ce qu'il dit en d'autres endroits, qu'ils ne porterent pas leur impiété juſques-là. Outre que le reproche qu'il fait à ces ſcelérats, eſt plutôt d'entrer en armes, & les mains encore fumantes du ſang de leurs freres, dans ce qu'il appelle ἀγίοις ἀδύτοις, que d'y entrer en général. Le reproche que Tite fait aux Factieux dans le numero ſuivant, n'eſt que d'entrer dans le Portique d'Iſraël, ſouillés de toutes ſortes de crimes. Et dans le conſeil que ce Prince tint pour décider ſi l'on conſerveroit, ou ſi l'on détruiroit le Temple, le ſecond avis fut de le conſerver, au cas que les Juifs ne vouluſſent pas le défendre les armes à la main. *Chap. 4. num. 3. chap. 5. num. 1.*

IV. Tite enviſageoit, avec une ſi grande douleur, les ſuites terribles d'un ſi étrange aveuglement, qu'adreſſant lui-même la parole à Jean & à ceux de ſa faction, il leur dit, d'un ton d'aigreur & de véhémence: » Monſtres abominables » d'impiété, ne ſont-ce pas vos ancêtres qui ont fait envi- » ronner de baluſtrades vos ſaints lieux? Ne ſont-ce pas » eux qui ont fait poſer de diſtance en diſtance ces colomnes » ſur leſquelles ſont gravées en caractères Grecs & Romains » des défenſes expreſſes de paſſer ces bornes? Ne vous ai-je » pas permis moi-même de faire mourir ceux qui oſeroient » entreprendre de les paſſer, quand même ils ſeroient Ro- » mains? Quel excès de fureur vous porte donc aujourd'hui » à vous faire une criminelle gloire de fouler aux pieds les » corps, non des étrangers ſeulement, mais de ceux de votre » nation, que vous maſſacrez tous les jours avec tant d'in- » humanité. J'en atteſte les Dieux de ma patrie, & tel au- » tre qui ſe ſoit autrefois déclaré le protecteur de vos ſaints » lieux, car je ne crois pas qu'aucune divinité daigne aujour- » d'hui les regarder d'un œil favorable: j'en atteſte toutes mes » troupes & tout ce qu'il y a préſentement de Juifs auprès » de moi: je vous prends enfin vous-mêmes à témoins, que » je n'ai contribué en aucune ſorte de façon à vous rendre » coupables de ces énormes prophanations; prenez tout au- » tre champ de bataille, & nul de mes gens n'approchera de » vos ſaints lieux, ni ne les prophanera: je veux très ſincére- » ment, malgré vous-mêmes, vous les conſerver purs & en- » tiers.

Tite reproche aux Factieux leurs prophanations

V. Joſeph ayant, par ordre de Tite, rendu ce diſcours en hébreu à Jean & aux autres Factieux, il n'en devinrent que plus inſolents, parce qu'ils s'imaginerent que ces preſſantes exhortations étoient moins l'effet de ſes ſentiments de bonté, que celui d'une vive appréhenſion de ne pas réuſſir. Convaincu alors que ſans compaſſion pour eux-mêmes, ils n'étoient nullement diſpoſés à ſe laiſſer toucher du deſir de ſauver le Temple, ce Prince réſolut d'en revenir à la force; mais comme il n'avoit point aſſez d'eſpace pour faire donner toute ſon armée, il prit ſur chaque Centurie trente hommes des plus braves, & en compoſa des bataillons de mille hommes, dont il donna le commandement particulier à des Tribuns, ſous les ordres de Céréalis, qu'il établit Général en

chef de tous ces corps, & auquel il donna l'ordre de faire attaquer les Corps-de-Garde vers la neuvieme heure de la nuit. Il s'étoit lui-même mis ſous les armes, & étoit prêt de monter à l'aſſaut avec eux; mais les principaux Officiers de l'armée conſidérant la grandeur du péril, & ne pouvant ſouffrir qu'il s'y expoſât, lui repréſenterent » qu'il contribueroit beaucoup » plus utilement aux ſuccès de l'entrepriſe, en reſtant dans » la tour Antonia, d'où il donneroit les ordres néceſſaires, qui » ſeroient exécutés avec d'autant plus d'ardeur & de préciſion, » que ſes troupes ſentiroient tout le prix de l'honneur qu'elles » auroient de combattre ſous ſes yeux ». Tite ſe rendit à ces raiſons, & dit aux troupes, » qu'il ne conſentoit à reſter que » pour être témoin & Juge de leur conduite, & uſer avec » diſcernement du pouvoir qu'il avoit, & de la ferme réſo- » lution dans laquelle il étoit de ne laiſſer ſans récompenſe nul » de ceux qui ſe ſignaleroient dans cette action, ni ſans châ- » timent nul de ceux qui n'y feroient pas leur devoir «. Il les envoya enſuite à l'aſſaut à l'heure que je viens de marquer, & alla attendre l'iſſue de l'entrepriſe dans une guerite de la tour Antonia, d'où il pouvoit voir tout ce qui ſe paſſeroit.

VI. Les ennemis n'étoient point endormis, comme on l'avoit cru; ceux qui étoient poſtés aux premiers Corps-de-Garde, s'avancerent vers les aſſaillants, & en vinrent d'abord aux mains avec eux, en pouſſant de grands cris. A cette alerte, ceux des Corps-de-Garde les plus reculés, accoururent en foule; mais pendant que les Romains ſoutenoient avec fermeté les efforts des premiers, ceux qui venoient après eux, ne les reconnoiſſant pas, les prirent pour des ennemis, & tomberent ſur eux, parce que le bruit confus des cris dont on rempliſſoit l'air de part & d'autre, & l'obſcurité de la nuit mettoit les yeux & les oreilles hors d'état de diſtinguer ni les voix ni les perſonnes; d'ailleurs la fureur & l'emportement dans les uns, la crainte dans les autres, augmentoient encore cette confuſion, qui fut cependant beaucoup moins préjudiciable aux Romains, parce qu'ils marchoient en bon ordre, étroitement ſerrés les uns contre les autres, bien couverts de leurs boucliers, & qu'ils avoient l'attention de ſe ſervir ſouvent du mot qu'on leur avoit donné pour ſe reconnoître. Les Juifs, au contraire, toujours ſéparés les uns des autres, avançoient ou reculoient ſans obſerver aucun ordre,

& prenoient ainſi ſouvent pour des ennemis, ceux des leurs, qui, las de combattre, cherchoient à ſe retirer; de ſorte qu'ils bleſſerent eux-mêmes plus de leurs gens, que ne firent les Romains. Mais lorſque le jour parut, & qu'on commença à ſe reconnoître, les aſſiégés ſe réunirent, combattirent avec ordre, & firent à coups de traits & de fleches les plus grands efforts pour repouſſer les Romains, qui de leur part, auſſi pleins d'ardeur que s'ils euſſent paſſé la nuit la plus tranquille, ſoutinrent leur attaque avec une fermeté inébranlable, parce que prévenus tous que Tite avoit les yeux ouverts ſur leur conduite, chacun d'eux conſidéroit cette journée comme le commencement d'une élévation qui feroit le bonheur de ſa vie, & cherchoit à mériter l'attention particuliere de ce Prince. L'audacieuſe témérité des Juifs étoit animée par le ſentiment particulier de l'extrémité du péril où chacun ſe trouvoit par l'appréhenſion générale qu'ils avoient de voir ruiner les ſacrés Portiques, & ſur-tout par la préſence de Jean qui exhortoit les uns, menaçoit les autres, & frappoit tous ceux qui à ſon gré faiſoient foiblement leur devoir. La plus grande partie de ce combat ſe donna de pied ferme, & comme en champ clos (*a*). De part ou d'autre, s'il arrivoit à quelque corps de plier, il ſe remettoit au même inſtant, parce que le terrein étoit ſi ſerré, qu'on ne pouvoit ſe flatter de s'écarter aſſez en fuyant, pour n'être pas pourſuivi ſur le champ & atteint. Les différentes faces ſous leſquelles ſe préſentoit ſucceſſivement le champ de bataille, jettoient ceux qui étoient dans la tour Antonia dans de violentes agitations; car rien de ce qui ſe paſſoit ſur cette eſpèce de théâtre militaire, n'échappoit à la veue de Tite & de ceux qui étoient auprès de lui, & par des cris continuels, ils fortifioient le courage de ceux de leurs gens qui prenoient l'avantage, & ranimoient celui de ceux qui leur paroiſſoient être prêts à être pouſſés par les Juifs. Enfin l'action commencée à la neuviéme heure de la nuit, ne finit qu'après la cinquiéme du jour, ſans qu'aucun des deux partis pût forcer l'autre à lui céder d'une maniere aſſez ſenſible, pour s'aſſurer de quel côté avoit tourné la victoire. Un grand nombre de Romains y combattirent avec une valeur extraordinaire. Les Juifs qui s'y diſtinguerent le plus, furent,

(*a*) Συνέβαινε..... παράταξιν εἶναι τὴν μάχην.

dans la faction de Simon Judas fils de Mertone, Simon fils de Joſias; dans le corps des Idumeens, Jacob fils de Soſa & Simon fils de Cathlas; dans la faction de Jean, Giphtée & Alexas; & enfin dans celle des Zélateurs, Simon fils de Jaïre.

VII. Cependant Tite faiſoit ruiner de fond en comble la tour Antonia par le reſte de ſon armée, & s'étant, par cette opération, qui dura ſept jours, ouvert un chemin large & ſpacieux juſqu'au Portique des Gentils, il poſta les legions devant la premiere enceinte du Temple, pour y élever quatre plattes-formes; la premiere contre l'angle du Portique des Gentils (*a*) entre le ſeptentrion & le couchant; la ſeconde devant l'exedre du ſeptentrion, qui étoit entre deux portes; la troiſieme devant le même Portique au couchant; & la derniere au ſeptentrion.

Ces ouvrages ne ſe pouſſoient qu'avec beaucoup de peine & de travail; car les Romains étoient obligés d'en faire venir les matériaux de cent ſtades, & les Juifs les incommodoient extrémement par les embuches qu'ils leur dreſſoient, & contre leſquelles ils ne ſe tenoient point aſſez en garde, par la trop grande confiance qu'ils avoient en leurs forces, & faute de faire autant d'attention qu'ils auroient du, à ce que le déſeſpoir où étoient les Juifs, les faiſoit plus que jamais ſe porter aux entrepriſes les plus téméraires. Quelques Cavaliers Romains allant au fourage, débridoient leurs chevaux, & les laiſſoient paître librement dans la campagne, ſans ſe mettre en peine de les faire garder, tandis qu'ils ramaſſoient les proviſions dont ils avoient à ſe fournir. Dès que les Juifs appercevoient ces chevaux vagabonds, ils ſortoient en troupes, & venoient les enlever. Comme cela arrivoit aſſez fréquemment, Tite ſe perſuada, & c'étoit en effet la vérité,

[*a*] Ἱερὸν ἔξωθεν ſignifie conſtamment dans Joſeph le Portique des Gentils, comme ἱερὸν ἔσωθεν celui des Iſraelites. Comme les Romains n'étoient pas encore maîtres de celui des Gentils, ils ne purent élever leurs plattes-formes devant celui d'Iſraël, qu'après s'être emparés du premier. Ainſi ἔσω devant ἱερᾶ γωνίας eſt une faute des Copiſtes, qu'il faut corriger en liſant ἔξω. Ils ont confondu ces deux mots en quelques autres endroits, & il eſt viſible qu'ils ont tranſcrit ici le premier pour le ſecond. Après que la tour Antonia fut détruite, les légions s'approcherent de la premiere enceinte pour élever des plattes-formes. C'eſt de πρώτος περίβολος que Joſeph ſe ſert quand il parle du Temple, pour marquer le Portique des Gentils. Des quatre plattes-formes que les légions éleverent, il en mit deux devant ce Portique τῶ ἔξωθεν ἱερῶ; & puiſque ce ne fut que de lui que les légions s'approcherent pour les élever, elles le furent contre le Portique des Gentils, comme les premieres.

que

que cet enlevement de chevaux, étoit plutôt l'effet de la négligence des Cavaliers, que de la valeur des aſſiégés, & eſtimant devoir, par une ſorte de ſévérité, obliger ces Cavaliers à être plus ſoigneux, il en fit mourir un qui avoit perdu ſon cheval. La crainte d'un châtiment ſemblable rendit les autres ſi attentifs à la conſervation de leurs chevaux, qu'il ſembla depuis, que la nature avoit attaché chaque Cavalier à ſon cheval.

VIII. Lorſque les plattes-formes furent élevées, les Romains monterent aux Portiques, & commencerent à leur donner des attaques. Les Factieux preſſés de la faim, parce que les proviſions qu'ils s'étoient faites par leurs voleries, étoient déja conſommées, s'aſſemblerent le lendemain, & entreprirent de forcer les Gardes Romaines qui étoient poſtées ſur la montagne des Oliviers. Ils croyoient les ſurprendre d'autant plus facilement, que formant leur attaque vers les onze heures, c'étoit pour elles le tems de prendre quelque repos & des rafraîchiſſements. Mais les Romains les ayant vu venir à eux, ſe raſſemblerent de tous les quartiers, & rendirent inutiles les efforts que faiſoient les Juifs pour forcer leurs retranchements. On s'y battit avec beaucoup de chaleur, & il ſe fit de part & d'autre des actions d'une valeur extraordinaire, les Romains tirant autant d'avantage de leur bravoure que de leur expérience conſommée dans l'art de la guerre, & les Juifs tout celui qu'ils pouvoient de la fureur effrénée avec laquelle ils combattoient. La néceſſité ſoutenoit l'ardeur impétueuſe de ceux-ci; l'honneur animoit les premiers; ils conſidéroient comme une honte de laiſſer échapper l'occaſion de châtier l'audacieuſe témérité des Juifs, qu'ils tenoient comme enfermés dans un filet, & les Juifs ne concevoient aucune eſpérance de ſalut, qu'en forçant les Romains dans leur camp. Ils furent cependant enfin mis en fuite, & chaſſés dans la vallée. Enſuite de ce ſuccès, un Cavalier Romain, nommé *Pedanius*, donna une preuve merveilleuſe de la force preſqu'incroyable de ſon bras, de tout ſon corps, & de ſon adreſſe à manier un cheval. Il picqua celui ſur lequel il étoit monté, le mit au galop, & tout en courant, il ſe pencha aſſez pour ſaiſir au talon, & enlever un jeune homme des ennemis fort robuſte & armé de toutes pièces, qui s'enfuyoit. Il le porta, comme une offrande précieuſe, à Tite, qui admira la force & l'adreſſe du Cavalier, & condamna à mort le priſonnier,

Les Juifs font une ſortie ſur le poſte de la Montagne des Oliviers.

comme ayant été du nombre de ceux qui avoient oſé venir attaquer les Romains juſque dans leur camp. Ce Prince portoit toute ſon attention à diriger le plan de l'attaque des Portiques, preſſoit la conſtruction des plattes-formes, & animoit les travailleurs par ſa préſence.

IX. Les Juifs épuiſés par les pertes qu'ils avoient faites en pluſieurs entrepriſes qui ne leur avoient pas mieux réuſſi, & voyant que cependant les Romains gagnoient toujours du terrein & approchoient du Temple, réſolurent de leur en couper le chemin, de même que pour arrêter le progrés de la gangrene, on retranche au plutôt du corps celui des membres qui en eſt le premier attaqué. Ils mirent donc d'abord le feu à la partie de la gallerie (*a*) qui, de la tour Antonia, communiquoit à l'angle d'entre le ſeptentrion & le couchant du Portique des Gentils; ils en abattirent enſuite, de leurs propres mains, environ vingt coudées, & commencerent ainſi les premiers à détruire les ſaints lieux.

Deux jours après, ce qui tomboit au vingt-quatrieme du mois que nous avons indiqué ci-deſſus, les Romains mirent le feu au côté de ce Portique le plus proche; & la flamme s'étant portée juſqu'à quinze coudées, les Juifs en abattirent le toit, comme ils avoient fait [*à l'autre côté du même Portique*] Cependant les Romains ne diſcontinuoient point leurs travaux (*b*); ils ruinerent la communication qu'avoit la tour Antonia [*avec le Portique des Gentils*,] & quoiqu'ils euſſent pu empêcher les Juifs d'y mettre le feu, ſans ſe donner d'autre mouvement, ils ſe contenterent d'obſerver relativement à ce qui étoit de leur avantage, le cours que prenoit le feu; il ſe donnoit cependant des actions devant les Portiques, & l'un & l'autre parti ne ceſſoit de faire des excurſions ſur ſes ennemis (*c*).

(*a*) *Voyez* Remarque III.

(*b*) C'étoit de détruire la tour Antonia juſqu'aux fondements, & de ſe faire un paſſage commode pour toutes les troupes, *chap.* 2. *num.* 1. & 7. d'amaſſer des matériaux pour élever des plattes-formes, & de travailler à les placer. *Num.* 7.

(*c*) *Note de l'Editeur.* Le P. Gillet eſt dans l'uſage, lorſque ſa traduction différe, pour le ſens, de celles de MM. d'Andilly & Havercamp, d'expliquer les raiſons qui l'ont déterminé à donner à Joſeph un ſens différent du leur, il ne l'a point fait ici, & je crois faire plaiſir aux Lecteurs de leur mettre ſous les yeux les deux traductions. M. Havercamp: *Biduo autem poſt, vigeſimo & quarto prædicti menſis die, vicinum porticum incenderunt Romani; flammaque ad cubitos xv. progreſſa, Judæi ſimiliter tectum abſcindunt: & ab operibus eam non omninò avertentes, quidquid inter ipſos erat, & Antoniam diruunt; etiam cum liceret eis incendium prohibere. Illi autem, cum primum ignis injiceretur, otioſi, ejus curſum*

X. En ce même tems, un Juif nommé *Jonathas*, homme dont la taille & la figure, ainſi que la naiſſance & la fortune n'annonçoient rien que de bas & d'ignoble, s'étant avancé juſqu'au tombeau du Grand-Prêtre Jean, d'où, après d'inſolentes bravades, il défia des Romains d'envoyer le plus vaillant de leurs hommes pour ſe battre avec lui en combat ſingulier. Nul de ceux à qui s'adreſſoit cet arrogant défi, ne l'accepta; les uns par mépris, d'autres peut-être par crainte, & la plupart parce qu'ils jugerent qu'il ne convenoit pas de ſe battre avec un de ces déſeſpérés qui, ne craignant ni Dieu ni les hommes, ſe laiſſent emporter à un tel excès de fureur, qu'ils ne ſouhaitent rien tant que la mort; avec un de ces hommes qu'il n'eſt preſque jamais glorieux de vaincre & par leſquels il eſt toujours honteux d'être vaincu. Un certain tems s'étant paſſé ſans que perſonne ſe préſentât, & ce Juif naturellement téméraire, & que la préſomption aveugloit au point d'affecter du mépris pour les Romains, ne ceſſant de leur reprocher, en termes outrageants leur lâcheté, un cavalier nommé *Pudens*, ne put ſouffrir davantage l'injurieuſe arrogance de cet homme pour qui d'ailleurs on peut croire qu'il avoit conçu du mépris à cauſe de la petiteſſe de ſa taille. Il s'avança pour le combattre; tout ſembloit lui annoncer une victoire aſſurée, mais la fortune le trahit; il tomba malheureuſement, & Jonathas s'étant auſſi-tôt jetté ſur lui, le tua: fier de ſa victoire, il foula ſon corps aux pieds, & tenant de la main droite ſon épée fumante de ſon ſang, & de la main gauche ſon bouclier, il accompagnoit ſes cris de victoire du cliquetis de ſes armes. Mais tandis qu'il inſultoit ainſi à la mauvaiſe fortune du mort, & qu'il ſe répandoit en injurieuſes railleries contre les Romains, un Centurion nommé *Priſcus*, le perça d'un coup de fleche. Les Romains auſſi-tôt, ainſi que les Juifs, pouſſerent de grands cris, mais ils étoient excités

Bravade d'un Juif, qui lui coûte la vie.

pro ſua utilitate metiebantur. Quæ fiebat, ut circa Templum quidem acie confligere non deſinerent, ſed frequens erat ſingulorum contra ſe invicem excurrentium pugna. M. d'Andilly: » Deux jours après, qui » étoit le vingt-quatrieme Juillet, les » Romains mirent le feu à cette même » gallerie; lorſqu'il eut gagné juſqu'à » quatorze coudées, les Juifs en abat- » tirent le comble, & continuerent ainſi » de travailler à ruiner tout ce qui pou- » voit avoir communication avec la for- » tereſſe Antonia, quoiqu'ils euſſent pu, » s'ils euſſent voulu, empêcher cet » embraſement. Ils conſidéroient, » ſans s'en inquiéter, le cours que » prenoit le feu pour ſervir à leur » deſſein, & les eſcarmouches ne ceſ- » ſoient point à l'entour du Temple.

par des mouvements bien différents : quant à Jonathas, les douleurs qu'il reſſentoit ; lui firent bientôt perdre la connoiſſance & la vie. Il tomba & expira ſur le corps de Pudens, & prouva, par ſon exemple, que, dans la guerre, une prompte révolution eſt ſouvent la juſte punition de l'indiſcrete vanité qu'on tire d'un avantage qu'on ne doit qu'au caprice de l'aveugle fortune.

CHAPITRE III.

Quelques Romains ayant imprudemment monté ſur le Portique occidental, les Juifs y mettent le feu.

LES Factieux qui étoient dans les Portiques, ne diſcontinuoient point d'attaquer les aſſiégeants, qui gardoient les plattes-formes ; mais enfin ils réſolurent de les faire donner dans quelque piége, & voici celui qu'ils leur tendirent : Le vingt-ſept de ce même mois de Juillet, ils remplirent de bois ſec, de ſouphre & de bithume tout ce qu'il y avoit d'eſpace vuide entre les poutres & le comble du Portique occidental, & ſe retirerent enſuite, comme s'ils s'y fuſſent trouvés contraints par un excès de fatigues. Pluſieurs Romains emportés par une ardeur inconſidérée, planterent auſſi-tôt des échelles pour eſcalader ce Portique, & aller à leur pourſuite. Mais les plus ſages ne quitterent point leur poſte, parce que ne voyant point de raiſon qui eût pû obliger les Juifs à s'enfuir, cette retraite précipitée leur donna de la méfiance. Cependant le Portique ſe trouva bientôt couvert de ceux qui s'étoient hâtés de l'eſcalader, & les Juifs y mirent alors le feu. La flamme qui ſe répandit dans un inſtant de tous côtés, ſaiſit de frayeur les troupes qui, par l'heureux effet de leur prudence, ſe trouvoient hors de danger, & jetta dans le déſeſpoir celles qui, par celui de leur zéle inconſidéré, avoient eu le malheur de monter ſur ce Portique. Pour échapper à cet embraſement ſoudain, les uns ſe jettoient du haut en bas dans la ville, d'autres ſur les ennemis, d'autres, pour ſe procurer un ſalut plus aſſuré, ſe précipiterent ſur les leurs, & la plupart, en tombant, ſe briſoient les membres. Il y en eut qui, pour éviter d'être dévorés par les flammes, ſe donnerent eux-mêmes la mort ; car l'embraſement s'étendant rapidement de plus en plus loin, il devenoit impoſſible de ne s'y pas trouver enve-

loppé. Quelqu'irrité que fut Tite de la faute qu'avoient commiſe ceux qui périſſoient pour avoir eu la témérité d'entreprendre cette attaque, ſans en avoir reçu l'ordre, il ne put s'empêcher de paroître touché de leur malheur, & ſincérement affligé de ce qu'on ne pouvoit leur porter aucun ſecours; & ce fut, au moins, une ſorte de conſolation pour eux de voir que celui pour la gloire duquel ils s'étoient, quoique de leur propre mouvement, expoſés à périr, ne laiſſoit point douter qu'il ne plaignît leur ſort: Il ſe donnoit en effet de grands mouvements pour inviter tous ceux à qui il pouvoit s'adreſſer, & dont il pouvoit ſe faire entendre, à les aller ſecourir. Ces malheureux mouroient ſatisfaits, & les vives inquiétudes de ce Prince, les ordres qu'ils lui entendoient donner, les ſollicitations preſſantes dont il les accompagnoit, leur tenoient lieu des plus magnifiques obſéques. Quelques-uns s'étant jettés ſur le mur, qui etoit la partie la plus ſpacieuſe du Portique, ſe mirent véritablement à l'abri de la violence du feu; mais ils y furent ſi vivement attaqués de tous les côtés par les Juifs, qu'après leur avoir fait, malgré les bleſſures qu'ils en recevoient, une longue & vigoureuſe réſiſtance, ils périrent tous, ſans qu'il pût s'en ſauver aucun.

II. Quoique le courage admirable de tous ceux qui périrent en cette action, mérite de grands éloges, & que le nom de chacun d'eux ſoit digne de paſſer à la poſtérité, on peut, ſans injuſtice, accorder cette diſtinction particuliere à un jeune homme nommé *Longus*, qui ſe ſignala par-deſſus les autres. Les Juifs étonnés de ſa prodigieuſe valeur, & impatients de ne pouvoir le faire tomber ſous leurs coups, le ſollicitoient à deſcendre, & à paſſer de leur côté, ſur la parole qu'ils lui donnoient de ne point attenter à ſa vie. Mais ſon frere Cornelius lui crioit, d'autre part, de ne ternir ni ſa propre gloire, ni celle des troupes Romaines par une telle lâcheté. Le jeune homme crut ſon frere, tira ſon épée, & l'ayant élevée & fait briller aux yeux de l'un & de l'autre parti, il ſe l'enfonça dans la poitrine. Un autre nommé *Artorius*, du nombre de ceux que les flammes avoient environnés, ſe ſauva par ſon adreſſe; car ayant appellé diſtinctement un de ſes compagnons de ſervice & de tente, nommé *Lucius*, il lui cria que s'il vouloit s'avancer, & le recevoir entre ſes bras, lorſqu'il ſe jetteroit du haut du Portique en bas, il lui promettoit de le faire hé-

Un Soldat voulant recevoir un de ſes camarades qui ſe précipitoit de deſſus le Portique, en eſt écraſé.

ritier de tous ſes biens. Lucius accourut auſſitôt, rendit ce ſervice à Artorius, & lui conſerva la vie; mais la gravité du poids, & la violence du choc le firent tomber, & il mourut à l'heure même écraſé contre le pavé. Le triſte ſort de tant de braves qui avoient eu le malheur de monter indiſcretement ſur ce Portique, jetta les Romains dans quelque conſternation; mais ce fut une leçon qui leur apprit à être, dans la ſuite, plus circonſpects, & ſur-tout plus attentifs à ſe tenir en garde contre les embuches que leur tendoient les Juifs, & qui leur avoient été pluſieurs fois d'autant plus funeſtes, qu'ils ne connoiſſoient pas aſſez parfaitement leur génie artificieux, & qu'ils étoient auſſi peu inſtruits de la diſpoſition du terrein. Le Portique fut brûlé juſqu'à la tour que Jean avoit fait conſtruire au-deſſus de la porte qui conduiſoit au Cirque, dans la guerre qu'il avoit eue contre Simon. Les Juifs détruiſirent le reſte, après que les Romains qui y étoient montés, eurent été conſumés par les flammes. Les Romains brûlerent le jour ſuivant tout le côté ſeptentrional du Portique, juſqu'à l'oriental, dont l'angle qui les réuniſſoit étoit bâti au-deſſus (*a*) de ce qu'on appelle *la vallée de Cédron*, qui en cet endroit eſt d'une telle profondeur, qu'on ne pouvoit y porter les yeux, ſans être ſaiſi d'effroy.

Horrible famine dans Jéruſalem.

III. Pendant que ces choſes ſe paſſoient autour des Portiques du Temple, on étoit en proie, dans la ville, à toutes les horreurs de la famine, & la multitude de ceux qu'elle conſumoit, étoit innombrable. Mais qui pourroit entreprendre de faire un récit fidele & détaillé de tous les maux par leſquels paſſoient tant de ſes malheureuſes victimes. On déclaroit une cruelle guerre à toute maiſon, dans laquelle on ſoupçonnoit qu'il reſtât quelque ombre de nourriture. Les meilleurs amis en venoient aux mains, pour s'arracher les uns aux autres de quoi ſoutenir le foible reſte de leur miſérable vie. On ne pouvoit croire que ceux qui mouroient de faim, n'euſſent, en effet, plus rien á manger; & l'on fouilloit d'infortunés mourants, dans la penſée qu'ayant peut-être encore quelque choſe de caché dans leur ſein, ils faiſoient ſemblant

(*a*) «Juſqu'au coin qui regardoit l'orient, « & étoit bâti ſur le haut de la vallée « de Cédron ». *M. d'Andilly.* L'angle oriental du Portique des Gentils étoit au-deſſus de la vallée de Cédron, mais non pas ſur ſon haut, puiſque le troiſiéme mur de Jeruſalem le ſéparoit de cette vallée. *Liv. 5. chap. 4. num. 2.*

d'expirer, dans la crainte qu'on ne le leur volât ; car on ne voyoit que gens qu'on eût pris plutôt pour des chiens enragés, que pour des hommes ; ils rodoient par tout, ſe jettoient ſur tout, alloient, comme des gens yvres, ſe heurter contre toutes les portes, ſouvent ſans penſer à ce qu'ils faiſoient, ils revenoient deux ou trois fois en une heure recommencer leurs recherches dans une même maiſon ; & lorſqu'ils ne trouvoient rien, la néceſſité les forçoit à ramaſſer & à ſe nourrir de ce que les plus ſales animaux ne regarderoient qu'avec dégoût : le cuir de leurs ſouliers & de leurs boucliers, de méchants lambeaux de ceinture, tout leur étoit bon. Quelques-uns ſatisfaiſoient leur faim dévorante avec des brins de paille & de foin, dont on formoit de petits paquets d'un très-leger poids, & qu'on vendoit juſqu'à quatre dragmes attiques le paquet. Mais pourquoi entrer dans le détail de tant de choſes ſordides & inanimées ; pour faire connoître à quelles extrémités la faim réduiſoit les Aſſiégés, tandis que je puis me borner à un trait, dont on ne trouvera d'exemple dans aucun monument hiſtorique des Grecs, & des Nations même les plus barbares. Je frémis en le rapportant, &. je doute ſi peu qu'on ne le trouve incroyable, que dans la crainte de paroître en vouloir impoſer à la poſtérité, par le récit de faits d'une ſi prodigieuſe ſingularité, j'euſſe volontiers obmis de rapporter celui-ci, ſi un nombre infini de perſonnes qui en ont été témoins, n'étoient encore vivantes. Ce ſeroit d'ailleurs mal ſervir ma Patrie, que de ſupprimer une des plus fortes preuves des maux qu'elle a ſoufferts.

IV Une Dame de par-delà le Jourdain, nommée *Marie* (*a*), fille d'Eléazar, de la Bourgade *Bethezop*, qui veut dire *Maiſon d'Hiſſope*, diſtinguée par ſa naiſſance & ſes richeſſes, s'étant venue refugier à Jéruſalem, avec d'autres gens de cette même bourgade, s'y trouva ainſi qu'eux, enfermée par le ſiége. Les Tyrans qui y exercoient un barbare deſpotiſme, lui

Une Dame Juive mange ſon enfant.

(*a*) Le Pere Calmet, *Diction. Bibliq. Marie*, dit que le mari de cette Dame fut tué dans une ſortie ; mais il ne cite aucun Auteur, & Joſeph n'en dit rien. On trouve un Eléazare enlevé au retour d'une ſortie par un ſoldat Romain nommé *Ruſus*. Mais Joſeph l'appelle *jeune homme*, *νεανίας* ; ce qui ne convient pas à une perſonne qui a femme & enfants. D'ailleurs il ne fut point fait mourir ; car les Habitants de Macheronte ſes concitoyens, par conſidération pour ſa bravoure, & pour lui ſauver la vie, ſe rendirent à Baſſus qui les aſſiegeoit. *Liv. 7. chap. 6. num.* 4.

ayant d'abord enlevé la plus grande partie de ce qu'elle avoit apporté de précieux, les ſoldats alloient tous les jours chez elle, faire d'exactes recherches de ce qu'ils ſuppoſoient qu'elle avoit caché d'effets ou d'aliments, & lui raviſſoient tout ce qu'ils pouvoient découvrir; outrée de ce que les plaintes les plus juſtes & les plus amères ne pouvoient faire ceſſer cette énorme violence, elle prit le parti de les porter à lui ôter enfin la vie. Occupée de cette funeſte idée, il n'y eut ni invectives outrageantes, ni imprécations qu'elle n'employât pour les irriter; mais nul d'entre eux, ni par pitié, ni par vengeance, ne conçut la penſée de lui donner la mort. Déſeſpérée alors de voir, à tout inſtant, quelqu'un de ces barbares venir chercher chez elle quelque nourriture, tandis que toute reſſource lui manquoit pour s'en procurer à elle-même, & appaiſer le cruel déchirement que la faim, & un feu plus devorant encore, une colere furieuſe, excitoient dans ſes entrailles, elle ne put enfin ſe déffendre de former une réſolution qui fait horreur à la Nature. Elle arracha de ſon ſein un fils qu'elle allaitoit. « Enfant infortuné, lui dit-elle, que me ſert de te conſerver » une vie qu'un des trois cruels fléaux, au milieu deſquels tu » as le malheur d'être né, la guerre & la famine, où la rage » dont ſont animés les Factieux te peuvent faire perdre à » tout inſtant. Seroit-ce pour devenir l'eſclave des Romains, » que je te la conſerverois? Mais non, la famine ne nous laiſ» ſera pas le tems de tomber vivants entre leurs mains; les » Factieux encore moins: ils ſont pour nous plus redoutables » que ne le ſont & la famine & les Romains. Meurs donc, » ſers moi de nourriture, & que l'attentat étrange qui ter» minera tes tendres jours, ſoit aujourd'hui un motif de rage » & de remords pour ces cruels Tyrans, & inſtruiſe la poſ» térité des incroyables extrémités auxquelles les Juifs ſe ſont » trouvés réduits. En achevant de prononcer ces paroles, elle égorgea ſon fils, le fit cuire, en mangea une partie, & cacha le reſte. Les Factieux entrerent dans ce moment chez elle, & ayant ſenti l'odeur de cette funeſte viande, ils la menacerent de la tuer, ſi elle ne leur montroit ce qu'elle avoit apprêté. Elle leur répondit « qu'elle en avoit reſervé pour eux » une bonne partie, & leur préſenta à découvert ce qui reſtoit du corps de cet enfant. Ils ne purent en ſoutenir la vuë, & furent ſaiſis d'une telle horreur, qu'ils ſembloient être hors d'eux-

d'eux-mêmes. C'eſt, leur dit cette Dame, mon propre fils; » & c'eſt moi qui l'ai mis en cet état; mangez-en, j'en ai » mangé moi même. Seriez-vous plus foibles qu'une femme? » Auriez-vous le cœur plus tendre & plus ouvert à la com- » paſſion, qu'une mere? Si quelque ſentiment d'une pieuſe » humanité ne vous permet pas de vous nourrir de la victime » que je me ſuis immolée, je garderai pour moi la portion » que je vous en offrois. « La ferme & étrange réſolution de cette mere déſeſpérée acheva de remplir d'effroy ces ſcélérats; ils s'enfuirent (*a*), mais n'abandonnerent qu'avec regret cette viande, dont le terrrible aſpect avoit excité en eux le premier & unique mouvement de pitié, dont leur ame, juſqu'alors, eût paru ſuſceptible. Le bruit d'un évenement ſi prodigieuſement contraire à tout ſentiment naturel ſe répandit bientôt dans toute la ville. La frayeur dont l'horrible atrocité de ce forfait frappa tout le monde, fut auſſi grande & auſſi univerſelle, que ſi chacun en particulier eût eu à ſe reprocher de s'en être rendu coupable. Ceux qui étoient le plus tourmentés de la faim, ſouhaitoient ardemment d'être délivrés de la vie, & regrettoient de n'avoir pas eu, comme une infinité d'autres, le bonheur de mourir avant d'avoir ou vu ou entendu raconter un auſſi déplorable effet du déſeſpoir furieux dans lequel étoit plongée toute la nation.

V. Les Romains ne furent pas long-tems ſans être auſſi informés de cet étrange & horrible évenement. Pluſieurs n'ajouterent aucune foi au récit qu'ils en entendoient faire; d'autres s'émurent de compaſſion ſur le ſort malheureux de beaucoup des Aſſiégés : mais il augmenta, dans la plûpart, la haine dont ils étoient déjà animés contre les Juifs. Tite proteſta devant Dieu, que l'odieux d'une action ſi inouie ne pouvoit, en aucune ſorte, lui être imputé; & pour s'en juſtifier, il déclara hautement, qu'il avoit toujours fait offre aux Juifs de leur donner la paix, de les laiſſer vivre librement ſelon leurs Loix, & de leur pardonner généralement tout le paſſé; mais que, puiſqu'au lieu de ſe rendre à de ſi généreuſes propoſitions, ils avoient préféré la guerre à la paix, une ré-

(*a*) Ces ſcélérats » s'enfuirent pleins » d'effroi, annonçant à tous ceux qu'ils » rencontreront, l'horrible aventure dont » ils venoient d'être témoins «. *Hiſt. Emper. juſqu'à Conſtantin. Tom. 6. pag.* 423. Les Factieux purent bien publier ce qu'ils venoient de voir; mais Joſeph ne le remarque pas.

volte opiniâtre à une douce & tranquille obéiſſance ; attiré ſur eux, par leurs criminelles ſéditions, les horreurs de la famine, & commencé les premiers à mettre le feu à leurs ſacrés Portiques que les Romains s'étoient efforcés, avec un ſoin religieux, de leur conſerver, ils méritoient bien de ſe voir réduits à ſe nourrir, comme cette malheureuſe mere, de la chair de leurs propres enfants ; qu'il enſeveliroit cependant ſous les ruines de leur Capitale la mémoire de ce crime abominable, & ne ſouffriroit point que le ſoleil éclairât davantage de ſes rayons une ville dans laquelle une mere avoit eu l'exécrable dureté de tuer ſon fils de ſes propres mains, pour lui ſervir de nourriture, & où un ſi affreux ſpectacle n'avoit point été capable de toucher les peres, en cela même plus coupables que cette mere déſeſpérée, d'un aſſez prompt repentir, pour leur faire quitter les armes. Ce fut ainſi que ce Prince exprima la ferme réſolution qu'il forma, en conſidérant qu'on ne devoit plus eſpérer que des gens accablés de maux, dont la ſeule appréhenſion auroit dû les faire rentrer dans le devoir, ſe portaſſent jamais à changer de conduite.

CHAPITRE IV.

I. LEs deux Légions employées à la conſtruction des plattes-formes ayant terminé leur travail, Tite fit avancer le huitiéme d'Août les béliers vers l'exedre occidentale du Portique des Iſraëlites. (*a*) La plus grande & la plus forte de ces machines ne ceſſa, ainſi que les autres, d'en battre la muraille pendant ſix jours, mais toujours infructueuſement. La grandeur des pierres qui étoient entrées dans la conſtruction

(*a*) L'ancien Interpréte, S. Gelenius & Havercamp ont lu τῦ ἑξωθεν ἱερῦ au lieu d'ἑσωθεν, ſi ce n'eſt pas une faute d'impreſſion ; car le grec de l'une & l'autre édition porte τῦ ἐσωθεν ἱερῦ, & c'eſt la bonne leçon. Il paroit que les Factieux avoient abandonné le Portique des Gentils, pour ſe retirer dans celui d'Iſraël. Ils avoient mis eux-mêmes le feu au côté occidental du Portique des Gentils, lorſqu'ils tendirent le piége aux Romains que Joſeph raconte. *Chap.* 3. *num.* 1 Et les Romains brulerent entierement celui qui regardoit le ſeptentrion juſqu'à celui qui étoit tourné vers l'orient. *Ibid. num.* 2. Mais ne faudroit-il pas lire νότον du midi au lieu d'ἑσπέριον du couchant ; car s'il n'y avoit point de porte de ce côté-là au Portique d'Iſraël, il n'y avoit point auſſi par conſéquent d'exedre.

de cette exedre, & l'extrême juſteſſe avec laquelle les conſtructeurs avoient eu l'attention de les lier les unes avec les autres, l'avoient miſe à l'épreuve des chocs les plus violents; elle n'étoit pas moins en état de réſiſter aux efforts qu'on pourroit tenter pour la ſapper par les fondements. Ce fut néanmoins ce qu'une partie des Aſſiégeants entreprit de faire du côté du ſeptentrion; mais après bien des peines & des fatigues, ils n'en arracherent que quelques pierres du parement, & ne purent l'ébranler, parce que les pierres de dedans la ſoutenoient toujours; ainſi ils ſe déterminerent à abandonner les leviers & les autres inſtruments dont ils ſe ſervoient, pour ſe pourvoir d'échelles, & eſcalader les Portiques. Les Juifs ne ſe preſſerent pas de les empêcher de planter leurs échelles; mais ils attaquoient, auſſi-tôt qu'ils étoient montés, tous ceux qui ſe préſentoient, & précipitoient les uns du haut en bas, en tuoient d'autres, & perçoient à coups d'épée ceux qui, parvenus aux derniers échelons, n'avoient pas encore pu ſe couvrir de leurs boucliers; ils renverſoient des échelles toutes chargées de ſoldats qui s'efforçoient de monter, & en faiſoient ainſi périr un grand nombre. Les Romains s'attachoient ſur-tout à la défenſe de leurs Enſeignes, dont ils ne pouvoient enviſager la perte que comme un évenement qui les couvriroit d'une honte que rien ne ſeroit capable d'effacer. Les Juifs cependant les enleverent, défirent ceux qui étoient montés, & forcerent les autres de ſe retirer, quoiqu'outrés de la perte qu'ils faiſoient de leurs Enſeignes. Ceux des Romains qui furent tués dans cette action, ne le furent qu'après avoir donné de grandes preuves de valeur; du côté des Factieux, ceux qui s'étoient diſtingués dans les actions précédentes, ſe diſtinguerent encore beaucoup dans celle-ci, mais ſur-tout Eléazar neveu du tyran Simon. Tite convaincu que les égards qu'il avoit eus juſques-là pour de ſaints lieux qu'il n'avoit d'autre intérêt de conſerver, que celui de ſatisfaire ſon religieux reſpect pour tout ce qui paſſoit pour ſacré en quelque contrée qu'il ſe trouvât, coutoient la vie à un grand nombre des ſiens, prit enfin le parti de faire mettre le feu aux portes des Portiques.

¶ I. Ananus de la Bourgade d'Emmaüs, un des plus déterminés des Gardes de Simon, & Archélaüs fils de Magadate, vinrent alors ſe rendre à Tite, dans l'eſpérance qu'il pourroit

leur pardonner en conſidération de ce que, pour recourir à ſa bonté, ils prenoient le tems où les Juifs venoient de remporter un avantage ſur les Romains ; mais ce Prince prévenu qu'ils abuſoient adroitement de la circonſtance, & bien informé d'ailleurs de toutes les cruautés qu'ils avoient exercées contre leurs Concitoyens, conçut, dans un premier mouvement, l'idée de les faire mourir. » Leur repentir, diſoit-il, » n'eſt nullement ſincere, ce n'eſt que la néceſſité qui les force » à ſe rendre ; & des gens qui ne ſortent de leur ville, qu'a- » près avoir contraint les Aſſiégeans, par leur opiniâtreté, à » y mettre le feu, ne méritent aucune grace. « Cependant par la religieuſe habitude qu'il s'étoit faite de ne jamais manquer à ſa parole, il leur conſerva la vie ; mais il leur fit une condition bien différente de celle dont les autres transfuges avoient le bonheur de jouir. Ses ſoldats avoient déjà mis le feu aux portes des Portiques, ſa violente activité ayant fait fondre les lames d'argent dont elles étoient couvertes, il prit au bois, d'où la flamme s'élevant avec rapidité, porta l'embraſement juſqu'aux Portiques. Les Juifs ſe voyant ainſi de tous les côtés au milieu des flammes, tomberent dans un découragement ſi abſolu, qu'il ne vint pas même en penſée à aucun d'eux de faire le moindre eſſai de leurs forces pour ſe mettre en défenſe contre les progrès ultérieurs des Romains, ou pour éteindre le feu. Saiſis d'une ſorte de ſtupidité qui les rendoit immobiles, ils ſe contentoient de regarder. Ce n'étoit pas encore tout ce qu'ils voyoient alors qui les mettoit en cet état, que ce qu'ils craignoient de voir arriver, ſans toutefois ſe mettre aucunement en peine de le détourner ; & comme ſi le Temple eût été déja réduit en cendres, il ſembloit qu'il ne leur reſtoit d'ame, que pour concevoir des ſentiments de rage & de fureur contre les Romains. Cet embraſement continua de la ſorte durant tout ce jour & la nuit ſuivante, ſans cependant conſumer entierement les Portiques, parce que les Romains n'ayant pas pu le mettre par-tout en même tems, ils ne l'avoient mis qu'en quelques endroits.

III. Tite ordonna, le jour ſuivant, qu'on l'éteignît, qu'on élargît les ouvertures des portes, & qu'on applanît le chemin qui y conduiſoit, afin que les légions fuſſent moins gênées dans leur marche. Il aſſembla enſuite les principaux Chefs de ſon armée, Tibere Alexandre, qui avoit le commandement géné-

ral, Sextus Céréalis qui commandoit la cinquiéme légion, Largius Lépidus qui commandoit la dixiéme légion, & Titus Phrigius qui commandoit la quinziéme; il leur joignit Fronto Œternius qui commandoit les deux légions venues d'Alexandrie, Marc Antoine Julien Intendant de Judée, avec pluſieurs autres Officiers de marque, pour tenir conſeil ſur le parti qu'il convenoit de prendre au ſujet du Temple. Quelques-uns furent d'avis qu'on uſât du droit de la guerre, » parce que tant » que ce Temple ſubſiſteroit, les Juifs toujours prompts à ſe » revolter, ne ceſſeroient de le regarder comme le centre de » leur réunion, & viendroient s'y raſſembler de toutes les con- » trées de la terre «. D'autres dirent » qu'ils eſtimoient que » ſi les Juifs l'abandonnoient, & s'accordoient de bonne foi » à ceſſer de le défendre les armes à la main, on le pouvoit » conſerver; mais que s'ils y entroient en armes, & faiſant » mine de vouloir s'y maintenir, il le falloit brûler, parce » qu'alors on ne devroit plus le regarder comme un Temple, » mais comme une fortereſſe, dont la ruine ne retomberoit » que ſur eux, puiſque, par leur téméraire conduite, ils en » auroient été la cauſe «. Tite combattit ces différentes opinions en déclarant que, quand même les Juifs ſe retireroient dans le Temple comme dans une citadelle, à deſſein de s'y défendre, il ne voudroit pas ſe venger de leur opiniâtreté ſur des choſes inanimées, ni détruire par le feu un ouvrage ſi admirable, & dont il eſtimoit que la conſervation intéreſſoit particulierement ſa gloire, comme il penſoit que ſa ruine ne pouvoit être conſidérée que comme une perte réelle pour l'Empire. Des expreſſions ſi préciſes faiſant aſſez clairement connoître quel étoit le véritable ſentiment de ce Prince, Fronto, Alexandre & Céréalis ſe firent un devoir de s'y conformer. Tite alors congédia le Conſeil, envoya les Officiers faire repoſer leurs gens, pour les mettre en état d'agir avec vigueur au premier beſoin, & commanda à des ſoldats choiſis qu'il avoit fait tirer des cohortes, d'aller éteindre le feu, & de pratiquer un chemin à travers les ruines.

VI. Les grandes fatigues qu'avoient eues les Juifs, & l'excès de leur abattement ne leur permirent pas de rien entreprendre de toute la journée; mais le lendemain ſentant leurs forces ſe ranimer, ils reprirent courage, & firent une ſortie vers la ſeconde heure du jour ſur la garde qui étoit dans le

Portique des Gentils. Les Romains s'étant auſſi-tôt couverts de leurs boucliers, ſe ſerrerent exactement les uns contre les autres, & ainſi formés en une Phalange auſſi impénétrable qu'un mur, ils ſoutinrent leurs premiers efforts avec une fermeté inébranlable; cependant ils n'auroient pas pu tenir longtems contre un ſi grand nombre d'ennemis, ni reſiſter à l'extrême fureur dont ils étoient animés, ſi Tite, qui, de la Tour Antonia (*a*), vit ce combat s'engager, ne fût promptement venu les ſoutenir avec un corps de cavalerie d'élite. Cette cavalerie chargea ſi bruſquement les Juifs, que tous ceux qui ſe trouverent les premiers à ſa rencontre furent tués, & que preſque tout le reſte lâcha pied; mais auſſi-tôt après, ils revinrent au combat, & firent, à leur tour, reculer les Romains, qui peu après prirent leur revanche. Cette alternative d'avantages & de déſavantages entre les deux partis, dura juſqu'à la cinquiéme heure du jour, que les Aſſiégés furent enfin contraints de ſe retirer dans le Portique intérieur, [*celui des Juifs*] (*b*).

V. Tite ſe retira vers la Tour Antonia, réſolu de faire donner le lendemain, auſſi-tôt qu'il ſeroit jour, un aſſaut général au Temple. Il y avoit long-tems que Dieu avoit condamné ce lieu ſaint à être détruit par le feu. Après une longue révolution d'années, ſes deſtinées furent remplies le 10 Août. Il avoit déjà été autrefois brulé, en même jour, par Nabuchodonoſor Roi de Babylone; mais ce furent, pour cette fois,

(*a*) Comme cette Tour avoit été détruite de fond en comble, Tite ne pouvoit pas y être pour voir ce qui ſe paſſoit aux environs des Portiques; & ce que raconte ici Joſeph, doit avoir été, ſelon lui, poſtérieur à la deſtruction de la Tour Antonia. Ce ne peut donc être que de l'endroit où elle avoit été, que Tite vit que les Juifs pouſſoient vivement un corps de ſes troupes. Dans ce ſens, l'Hiſtorien Juif s'exprime bien mal; mais les Romains n'ayant mis le feu au Portique d'Iſraël, qu'après avoir détruit cette Tour, on ne peut prendre ſon expreſſion dans ſon ſens naturel, ſans ſe contredire. Il dit plus bas que Tite étoit allé prendre quelque repos dans ſa tente, lorſqu'on vint lui dire qu'un ſoldat avoit mis le feu aux bas côtés du Temple. Si la Tour Antonia eût encore ſubſiſté, ce Prince n'eût pas eu beſoin de tente pour ſe repoſer.

(*b*) Les Juifs ne furent pas réduits, comme a cru l'Auteur de l'Hiſtoire univerſelle ſacrée & profane *Tom. 4. pag. 617.* au ſeul Parvis des Prêtres, après qu'ils eurent mis le feu à la galerie qui communiquoit de la Tour Antonia au Temple, & à une partie du Portique des Gentils; ce ne fut que lorſqu'ayant fait une ſortie ſur les Romains qui vouloient éteindre le feu qu'ils avoient mis à ces deux endroits, que les Aſſiégés les repouſſerent ſi vivement, qu'ils entrerent avec eux dans le Portique d'Iſraël, d'où ils pénétrerent dans le Parvis des Prêtres.

non des étrangers, mais les Juifs eux-mêmes qui furent les premiers auteurs de ce fatal embraſement ; car Tite s'étant retiré, les Factieux firent une nouvelle ſortie ſur les Romains, & la garde du Temple en vint aux mains avec ceux qui, par l'ordre de Tite, travailloient à éteindre le feu du Portique des Gentils. Les Juifs furent repouſſés & pourſuivis par les Romains qui pénétrerent juſqu'au Temple. Alors un ſoldat, ſans en avoir reçu l'ordre de qui que ce fût, & ſans craindre les conſéquences d'un ſi hardi forfait, mais comme cédant à un mouvement dirigé par la main de Dieu, prit une pièce de bois toute enflammée, & s'étant fait aider par un de ſes camarades, il mit le feu à une petite porte revêtue d'or, par laquelle on entroit, du côté du ſeptentrion, aux appartements qui étoient autour du Temple (*a*) ; le feu prit auſſi-tôt. A la vuë de la flamme qui s'élevoit, les Juifs manifeſterent, par des cris effroyables, l'extrême douleur dont ils étoient pénétrés ; ils coururent, à l'envi, les plus grands riſques pour tacher d'en arrêter le progrès, ne tenant plus aucun compte de leur vie, s'ils ne réuſſiſſoient à empêcher de périr, ſous leurs yeux, ce Temple, pour la conſervation duquel ils avoient juſqu'alors cru la devoir ménager.

VI. Tite qui, de retour du combat qu'il venoit de donner, ſe repoſoit dans ſa tente, fut promptement averti de ce nouvel embraſement ; il ſe leva à l'inſtant, & ſe hâta d'aller donner ſes ordres pour éteindre le feu. Les Officiers & les différents corps de l'armée après eux le ſuivirent. Un mouvement ſi ſubit & ſi imprévu, qui n'étoit ni commandé ni prévu, ne put ſe faire ſans beaucoup de tumulte & de confuſion. Le Prince crioit de toutes ſes forces, & faiſoit tout ce qu'il pouvoit imaginer de ſignes de la main, pour obliger ceux de ſes gens qui combattoient, à éteindre le feu ; mais d'autres cris plus perçants, dont leurs oreilles étoient continuellement frappées, empêchoient qu'on entendît ſa voix ; & l'ardeur avec laquelle ils ſe battoient, autant que la colere dont ils étoient animés contre les Juifs, ne permettoient pas qu'ils fixaſſent leur attention ſur les ſignes qu'il leur faiſoit de la main : ni les ordres les plus ménagés, ni les menaces ne pouvoient arrêter l'impétuoſité des légions ; elles ne connoiſſoient

(*a*) *Voyez* Remarque I V.

que la fureur qui les emportoit (*a*). La foule pour entrer augmentoit de telle ſorte, que pluſieurs furent renverſés & foulés aux pieds ; d'autres tomberent ſur les ruines enflammées des Portiques, & y périrent auſſi malheureuſement que les vaincus qu'ils pourſuivoient. A meſure qu'ils approchoient tous du Temple, ils feignoient non-ſeulement de ne point entendre les ordres de Tite ; mais les moins avancés exhortoient ceux qu'ils avoient devant eux, à y mettre le feu. Les Factieux alors perdirent toute eſpérance de le pouvoir empêcher, & l'on ne voyoit par-tout que déroute & que carnage. Le pauvre Peuple ſur-tout, foible & ſans défenſe, étoit impitoyablement maſſacré, en quelque endroit qu'on le rencontrât. Tout le tour de l'Autel étoit plein des corps morts qu'on y jettoit en monceaux ; de deſſus cette pente douce (*b*) par laquelle on y montoit, & le long de laquelle couloient des ruiſſeaux de ſang aſſez forts pour pouſſer en bas quelques-uns des corps de ceux qu'on y égorgeoit.

VII. Tite ne pouvant arrêter la fureur des ſoldats ; & voyant le feu gagner de toutes parts, entra dans le Saint avec ſes Officiers ; & ayant conſidéré tout ce qu'il préſentoit de richeſſes & de magnificence, il les trouva beaucoup au-deſſus de l'idée que s'en étoient formée les Etrangers, ſur ce que la Renommée en avoit publié, & jugea qu'il n'y avoit rien à rabattre de celle que les Juifs en donnoient eux-mêmes. Comme le feu n'avoit encore pris qu'aux diverſes piéces conſtruites dans le pourtour du Temple, & que de quelque côté que ce fût, il étoit aſſez éloigné de celle-ci, pour qu'il parût poſſible de la conſerver, comme en effet cela l'étoit, ce Prince s'avança, & mit tout en uſage pour engager ſes ſoldats à l'éteindre, & commanda à un Centurion nommé *Libéralis*, qui étoit l'un de ſes Garde, de frapper à coups de bâtons ceux qui refuſeroient d'obéir. Mais ils étoient ſi déterminément livrés à tout l'emportement de leur haine contre les Juifs, que ni la crainte du châtiment, ni le reſpect dû à leur Général, ne purent en empêcher les

(*a*) Dion, *Liv. 66. pag.* 747. *e.* attribue aux troupes Romaines une eſpèce de frayeur religieuſe qui les empêchoit d'avancer vers le Temple ; mais on en eſt peu ſuſceptible pour un lieu où ſe pratiquent les cérémonies d'une Religion qu'on mépriſe : & ce que Joſeph raporte, fait voir que loin d'être touchés de quelque reſpect pour le Temple, ils ſe porterent avec fureur à le piller & le détruire.

(*b*) *Voyez* Remarque V.

effets,

effets. Le deſir de piller, & l'eſpérance de faire un riche butin, en détournoient auſſi pluſieurs de l'obéiſſance ; car voyant que tous les murs de ce ſaint lieu étoient revêtus d'or, ils ne faiſoient point de doute qu'il ne fût rempli d'immenſes richeſſes ; & lorſque Tite s'étoit avancé pour ordonner qu'on mît tout en œuvre pour arrêter les progrès de l'embraſement, un de ceux qui étoient entrés avec lui, s'étoit détaché, & avoit déja ſecretement mis le feu à l'un des jambages qui faiſoit le retour de l'ouverture (*a*). La flamme ayant tout à coup éclaté au dedans, Tite fut obligé de ſe retirer avec ſes Officiers, & perſonne au dehors ne ſe mit en devoir de l'éteindre. Ce fut ainſi que le Temple fut brulé, malgré tous les efforts que fit Tite pour le conſerver.

Le feu eſt mis dans l'intérieur du Temple.

VIII. Quoiqu'on ne puiſſe aſſez déplorer la ruine de ce ſuperbe édifice, le plus admirable dont on ait jamais entendu parler, ſoit qu'on en conſidere la grandeur & la magnifique ordonnance de toutes ſes parties, ainſi que l'accord merveilleux de leur correſpondance entr'elles pour former le tout le plus parfait & le plus régulier, qui ait jamais été imaginé, ſoit qu'on faſſe attention à l'eſtime univerſelle de ſainteté dont il étoit en poſſeſſion, & qui faiſoit le comble de ſa gloire. Cependant la néceſſité inévitable de finir ; également impoſée aux animaux, & à tous les ouvrages faits de la main des hommes, doit être, dans un événement auſſi funeſte, un puiſſant motif de conſolation ; & on ne ſçauroit trop admirer l'ordre de providence avec lequel ces deſtinées s'accompliſſent dans des tems marqués. Ce fut, comme nous l'avons dit, au même mois & au même jour qu'il avoit été déja brûlé par Nabuchodonoſor Roi des Babyloniens, qu'il fut détruit par ce ſecond embraſement, en la ſeconde année du regne de Veſpaſien ; onze cens trente ans ſept mois quinze jours

(*a*) M. d'Andilly appelle celui qui mit le feu au Temple un des Soldats de Tite. Joſeph ne dit point ce qu'il étoit : mais comme il ne fait entrer avec lui, dans le Temple, que des Officiers, la préſomption eſt que celui qui y mit le feu l'étoit. Il le mit à ce que l'Hiſtorien appelle στροφίας, qu'on traduit par *Porte*. Son ſens ordinaire & unique, ce ſemble, eſt gond, pivot. Mais comme l'un & l'autre ſont de fer ou de cuivre, ce ne put pas être par des gonds que le feu prit au Temple. Il y avoit entre le Saint & le Saint des Saints une cloiſon de Cédre couverte de lames d'or, qui laiſſoit une ouverture de ſeize coudées. Elle ne s'avançoit donc, de chaque côté, dans le Temple, que de deux coudées. C'eſt, ce ſemble, où cet Officier mit le feu. Joſeph l'appelle στροφεας, parce que ces deux coudées faiſoient une eſpece de retrait, de retour, à l'entrée du Sanctuaire.

depuis que le Roi Salomon en avoit jetté les premiers fondements, & ſix cents trente-neuf ans & quarante-cinq jours depuis que le Prophete Aggée l'avoit fait rebâtir, en la ſeconde année du regne de Cyrus.

CHAPITRE V.

I. PEndant que le Temple bruloit, les ſoldats pilloient tout ce dont ils pouvoient ſe ſaiſir, & faiſoient un cruel carnage de tous les Juifs qu'ils y rencontroient, ſans égard pour l'âge ni pour la qualité: enfants, vieillards, laïques, Prêtres, ils maſſacroient tout; & ne faiſoient pas plus de quartier à ceux qui demandoient la vie, qu'à ceux qui avoient encore le courage de ſe défendre. L'embraſement d'un ſi grand édifice, & l'élévation de la montagne ſur lequel il étoit aſſis, faiſoit croire, au loin, que toute la Ville étoit en feu. Il n'eſt pas poſſible d'imaginer un bruit plus horrible & plus effrayant que celui qu'excitoient, tout à la fois, le pétillement d'un ſi grand feu, les plaintes des mourants, les cris de victoire des Romains, ceux que pouſſoient les Factieux qui ſe trouvoient enveloppés dans les flammes, ou qui cherchant à ſe ſauver, étoient pourſuivis par l'épée; ceux du pauvre Peuple qui, reſté dans la Ville haute, ne pouvoit voir cet affreux ſpectacle ſans frémir d'horreur; ceux enfin d'un nombre de malheureux habitans, qui, quoique privés par les dernieres rigueurs de la famine de l'uſage de preſque tous leurs organes, faiſoient néanmoins de lamentables efforts pour tirer de leurs entrailles épuiſées des démonſtrations ſenſibles de leur douleur: les rochers & les montagnes retentiſſoient [a] de toutes parts du bruit affreux de tous ces cris confus: mais quelque épouvantable qu'il fût, toutes les circonſtances du déſaſtre fatal qui l'excitoient, l'étoient encore davantage. Le feu étoit ſi violent, & la flamme s'étendoit avec une telle rapidité, que la montagne qui ſervoit d'aſſiete au Temple, ſembloit bruler juſques dans ſes fondements; l'eſpace paroiſſoit

(a) *Voyez* Remarque IV.

manquer aux torrents de ſang qui couloient à travers les flammes; le nombre de ceux qui étoient tués, ſurpaſſoit celui de ceux qui faiſoient ce furieux carnage; la terre étoit couverte de corps morts, & les ſoldats ne pouvoient, ſans marcher deſſus, pourſuivre ceux qui s'enfuyoient [*a*].

Cependant les Factieux firent de ſi grands efforts, qu'ils pouſſerent les Romains, & ſe firent jour pour, du Portique des Gentils, aller gagner la Ville haute. Ce qui reſtoit de pauvre Peuple ſe retira dans le Portique des Gentils. Il y eut des Prêtres qui arracherent les broches ou pointes d'or dont le toit du Temple étoit couvert, avec le plomb ſur lequel elles y étoient attachées, [*b*] & les lançoient contre les Romains.

(*a*) » Le Peuple dans le parvis, les » Sénateurs ſur les dégrés, les Prêtres » dans le Temple même, ſe défendi- » rent alors avec encore plus de cou- » rage, regardant comme un bonheur » de mourir dans ce ſaint lieu «. Une ſituation ſi meſurée pour chaque état décele, ce ſemble, un déclamateur, & donne lieu de penſer que ce morceau eſt moins l'ouvrage de Dion, que de ſon abbréviateur. *Liv. 66. pag.* 748. Outre qu'on ne voit pas par Joſeph, que les Factieux ayent jamais entré dans le Temple, proprement dit, il n'eſt pas croyable que dans une ſi grande confuſion où ſe trouverent alors les Juifs, ils ayent pu obſerver une poſition ſi ſinguliere.

(*b*) Le ſçavant Interprète de l'Ecriture, (*le Pere Calmet, ſur le verſet dix-huitieme du chapitre ſeptieme du ſecond livre des Rois.*) qui a conclu de cet endroit, que les Prêtres, chez les Juifs, s'aſſeyoient dans le Temple, ne l'a apparemment conclu, que de la maniere dont M. d'Andilly l'a traduit. » Quel- » ques uns des Sacrificateurs ſe ſervi- » rent contre les Romains, au lieu de » dards, des broches qui étoient dans » le Temple, & au lieu de pierres, du » plomb qu'ils arrachoient de leurs » ſieges qui en étoient faits «. Mais on ne voit ni par l'Ecriture, ni par Joſeph, que les Juifs euſſent des ſieges de plomb; & quand même ils en auroient eu, comment les auroient-ils guindés ſur le toit du Temple? Dans les circonſtances où ils ſe trouvoient uniquement occupés de ſe ſauver, ils ne devoient guere penſer à s'en fournir, ni en avoir le tems. Outre que le toit du Temple étoit couvert de broches d'or ſi près les unes des autres, qu'on n'auroit pas pu y mettre une chaiſe. Joſeph ne dit pas qu'il fût couvert de lames d'or, & ce qu'il remarque que quand il faiſoit beau ſoleil, il paroiſſoit de loin comme une montagne couverte de neige, prouve qu'il ne l'étoit pas; mais il l'étoit bien vraiſemblablement de plomb. En effet, un toit couvert de ce métal nouvellement étamé, peut reſſembler, de loin, à une montagne couverte de neige.

Ces Prêtres commencerent par lancer ſur les Romains les broches d'or dont le toit du Temple étoit hériſſé. Ils euſſent du commencer par leurs chaiſes, ſi ce que Joſeph appelle ἕδρα avoit été des chaiſes. C'eſt ce qu'ils euſſent eu de plus prêt à la main. Ils ne paroiſſent cependant y être venus, qu'après que les broches leur manquerent, parce que ce que cet Auteur appelle ἵδρας, étoit le plomb dont le Temple étoit couvert, & dont ils arrachoient des feuilles, qu'ils jettoient ſur les Romains; il les appelle ἵδρας, parce qu'elles étoient comme des ſieges, ſur leſquels les broches portoient, & qu'elles étoient appuyées deſſus. Ce qui a pu donner l'idée de chaiſe, & faire méconnoître la penſée de Joſeph, c'eſt que le ſens que préſente naturellement ce mot, eſt celui de chaiſe, & qu'on a rapporté ἀυτῶν aux Prêtres, au lieu que c'eſt d'ἕδρας dont il eſt ſubſtantif.

Les Juifs s'aſſeoient, à la vérité, dans les Synagogues, &, ce ſemble même,

Mais voyant que cela leur étoit inutile, & que le feu les gagnoit, ils ſe retirerent ſur le mur, qui avoit huit coudées d'épaiſſeur. Deux des plus diſtingués Meïre fils de Belga, & Joſeph fils de Dalée, quoiqu'ils euſſent encore pu conſerver leur vie en ſe rendant aux Romains, ou attendre le ſort général de tous les autres, ſe jetterent dans le feu, & y périrent avec le Temple.

II. Les Romains voyant que le Temple étoit prêt d'être entierement brulé, crurent qu'il étoit inutile d'en vouloir conſerver aucune pièce; ainſi ils mirent le feu aux Portiques & aux portes où il n'avoit pas encore gagné; il n'y en eut que deux qu'ils épargnerent, une à l'orient, & l'autre au midi, encore les détruiſirent-ils dans la ſuite; ils le mirent auſſi à la Tréſorerie, qui étoit pleine d'un quantité incroyable de richeſſes, tant en argent, qu'en effets de toute nature, parce que tout ce qu'il y avoit de Juifs riches & opulents s'y étoient fait conſtruire chacun un lieu particulier où ils mettoient en dépôt leur argent, & tout ce qu'ils poſſédoient de précieux. Il reſtoit encore une portion du Portique des Gentils, ſur laquelle ſix mille perſonnes du bas Peuple, tant hommes que femmes & enfants s'étoient réfugiées. Les ſoldats, ſans attendre l'ordre de Tite, ou de quelqu'un des Chefs, & ne ſuivant que l'impreſſion de la colere qui les tranſportoit, y mirent encore le feu. Pluſieurs de ces malheureux ne pouvant ſe réſoudre à ſe laiſſer bruler, ſe précipiterent du haut en bas du Portique, & ſe tuerent tous, les autres furent brulés; de ſorte qu'aucun n'échappa à la mort. Ce fut un faux Prophete qui les conduiſit à leur perte, en publiant par la Ville, de la part de Dieu, que ſi l'on montoit tel jour ſur ce lieu ſaint, on y recevroit des marques aſſurées de ſa divine protection. Les Factieux ſe ſervoient de ces impoſteurs pour détourner le Peuple de toute penſée de s'aller rendre aux Romains, & retenir par les ſéduiſantes promeſſes d'un prochain ſecours de la part de Dieu, ceux que la crainte de tomber entre les mains des Gardes pourroit ne pas ar-

Six mille Juifs qui ſéduits par un faux Prophète, s'étoient refugiés ſur le Temple y périſſent.

pendant la lecture de la Loi & des Prophétes; mais cela ne conclut pas que les Prêtres euſſent des ſieges dans le Temple pour s'aſſeoir. *Act. Apotr. chap.* 13. ℣. 14.

Le feu gagnant le Temple, fondit le plomb qui couvroit ſon toit. Ὁμοῦ ἐπιχεόμενος τὸ τῶν μόλιβδος. Zoſime. *Hiſt. Liv.* 5. *pag.* 328.

rêter : on abuſe aiſément de la crédulité des malheureux, lorſque ſe revêtant d'un faux titre, ou leur promet, avec confiance, qu'ils ſeront bientôt délivrés des maux preſſants qui les accablent.

III. C'étoit ce que ces impoſteurs, qui ſe donnoient pour des envoyés de Dieu, prédiſoient à ce miſérable Peuple, dont la funeſte crédulité étoit alors d'autant plus déplorable, que comme ſi quelque coup de foudre l'eût pour toujours privé de tout uſage des ſens, les ſignes certains & les avertiſſements divers par leſquels Dieu lui faiſoit annoncer ſa ruine prochaine, n'avoient pu juſques-là la lui faire preſſentir. Il parut en Jéruſalem, pendant le cours d'une année entiere, une Cométe brillante qui avoit la figure d'une épée. Peu avant le commencement de la révolte, & les premiers mouvements de guerre, le Peuple étant aſſemblé pour célébrer la fête des Azymes, le huit du mois d'Avril, vers la neuviéme heure de la nuit, une lumiere ſi éclatante couvrit pendant une demie heure le Temple & l'Autel, qu'on eût cru être en plein jour ; mais les Miniſtres ſacrés [*a*] en tirerent un ſiniſtre augure, & prédirent ce que nous avons vu arriver depuis. Lors de cette même Fête, une vache que conduiſoit le Grand Prêtre pour la ſacrifier, mit bas un agneau au milieu du Parvis des Prêtres [*b*]. Vers la ſixiéme heure de la nuit, la porte d'airain du Portique oriental d'Iſrael, qui étoit d'une peſanteur ſi énorme, qu'à peine vingt hommes pouvoient la fermer le ſoir, s'ouvrit tout à coup d'elle-même, quoique ſa fermeture fût aſſurée par de fortes barres de fer, & garnie de gros verroux qui entroient profondement dans ſon ſeuil, qui étoit d'une ſeule pierre. L'Officier qui en fut averti par les Gardes, y courut promptement, & ne vint que très-difficilement à bout de la

Divers prodiges qui annoncent la ruine de Jéruſalem.

(*a*) Quelles étoient ces perſonnes qui prédirent ſi exactement ce que ce prodige annonçoit ? Ce n'étoient pas les Prêtres : ils n'euſſent pas pris les armes contre les Romains. Joſeph les appelle ὑποστατικοὺς ; & ce n'eſt pas le terme qu'il emploie pour ſignifier ceux qui, dans ſa Religion, étoient conſacrés au miniſtere des Autels. Il y a du myſtere dans cette expreſſion vague ; mais il n'eſt pas difficile de le pénétrer. Jeſus-Chriſt avoit prédit la ruine de Jeruſalem ; les Apotres, ſans doute, ne le cachoient pas. Joſeph ne put l'ignorer, ni s'empêcher de dire qu'elle avoit été prédite. Dans ſes malheurs, c'étoit une gloire pour ſa nation, que Dieu voulût bien les lui annoncer, mais Joſeph n'a garde de faire connoître celui à qui il l'avoit revélée, cela l'eût commis, ſelon Lactance. *Liv.* 4. *chap.* 21. Saint Pierre & S. Paul annonçoient publiquement à Rome la ruine de Jéruſalem.

(*b*) ἐν τῷ ἱερῷ μέσῳ.

faire refermer. La multitude ignorante crut pouvoir tirer un bon augure de cet évenement, & s'imagina que cette porte ne s'étoit ainſi ouverte, que comme pour donner paſſage aux grands biens dont Dieu les vouloit combler. Les gens inſtruits en jugeoient tout autrement, & penſoient que toute la force du Temple ſe perdoit ainſi d'elle-même, & que Dieu ceſſant de l'habiter, l'entrée en deviendroit facile aux Romains. Peu de tems après cette Fête, le vingt-unieme du mois de Mai, il parut dans l'air un phénomene ſi fort au-deſſus de toute créance, que j'aurois ſans doute à craindre que le récit que j'en vais faire, ne fût traité de fable, ſi nombre de témoins oculaires n'étoient encore aujourd'hui en état d'en conſtater la vérité, & s'il n'étoit pas dans une vraiſemblance raiſonnable de penſer que tous les malheurs qui nous ſont arrivés depuis, ont pu nous être annoncés par des prodiges auſſi incroyables. On vit dans tout le pays, lorſque le ſoleil ſe couchoit, des chariots pleins de gens armés courir à travers les nuës [*a*], & s'aller ranger à l'entour des Villes. Le jour de la Fête que nous appellons *Pentecôte*, les Prêtres étant entrés la nuit, comme de coutume, dans le Saint, pour y vacquer à leurs fonctions ſacrées, rapporterent qu'ils avoient entendu d'abord quelque mouvement, puis pluſieurs voix [*b*] comme de gens qui ſe diſoient entre eux : ſortons d'ici. Le plus effroyable de tous ces prodiges, fut celui qui s'opéra en la perſonne de Jeſus fils d'Ananus, quatre ans avant que la guerre fût commencée, & dans le tems que Jéruſalem jouiſſoit encore d'une délicieuſe abondance, & de la plus profonde paix : cet homme, qui n'étoit qu'un ſimple payſan fort groſſier, étant venu en cette Ville lors de la fête de la Scénopégie [*c*], ſe mit tout à coup à crier dans les environs du Temple : » Voix » du côté de l'orient, voix du côté du couchant, voix du » côté des quatre vents, voix contre Jéruſalem, voix contre » le Temple, voix contre les nouveaux mariés & contre les » nouvelles mariées, voix contre tout le Peuple «. Comme il ne ceſſoit ni jour ni nuit de faire le même cri dans toutes les rues de la Ville, quelques uns des principaux Chefs du

(*a*) *Viſæ per cœlum concurrere acies, rutilantia arma, & ſubito nubium igne collucere Templum. Expanſæ repente delubri fores & audita major humana vox excedere Deos.* Tacit. Liv. 5. num. 13.

(*b*) On peut abſolument traduire une voix.

(*c*) Ou des Tabernacles.

Peuple ennuyés & fatigués de lui entendre perpétuellement répéter des paroles d'un ſi mauvais augure, l'arrêtoient & lui faiſoient donner de rudes coups de fouet; mais ſans proférer une ſeule parole pour ſe juſtifier, ni pour exciter à la pitié ceux qui le frappoient, il répétoit toujours les mêmes exclamations. Alors les Magiſtrats croyant, comme il étoit en effet très vrai, qu'un mouvement ſurnaturel & divin étoit le principe de la conduite de cet homme, le menerent à Albinus, qui étoit pour lors Intendant de la Judée. Cet Officier le fit battre de verges juſqu'à lui enlever la peau de deſſus les os. L'extrême rigueur de ce ſupplice ne put tirer de ſes yeux une ſeule larme, ni le réduire à ſupplier qu'on lui donnât quelque relâche; mais à chaque coup qu'on lui donnoit, il diſoit, autant que ſes forces le lui permettoient, d'un ton triſte & lamentable: Malheur, malheur ſur Jéruſalem. Interrogé par Albinus, qui il étoit, d'où il étoit, & ce qui le faiſoit s'écrier de la ſorte; pour toute réponſe, il répétoit, ſans ceſſe, ces mêmes mots: Malheur, malheur ſur Jéruſalem. Cet Intendant croyant alors ne le devoir traiter que comme un inſenſé, le renvoya, & depuis on ne l'a jamais vu entrer chez aucun habitant, ni parler à perſonne, juſqu'au commencement de la guerre; mais il ne diſcontinuoit point d'aller & de venir ſeul par la Ville, répétant ſans ceſſe, comme une formule de priere qu'il s'étoit faite, ces mêmes mots: Malheur, malheur ſur Jéruſalem; & quoique cette conduite lui fît eſſuyer tous les jours de fort mauvais traitemens, ceux qui le frappoient, ne tiroient rien autre choſe de lui, non plus que ceux qui lui fourniſſoient quelque nourriture; les jours de fête, il prononçoit ces triſtes paroles d'un ton beaucoup plus élevé, & tint perſévéramment la même conduite durant ſept ans & cinq mois, ſans que ſa voix parût ou affoiblie, ou enrouée. Après ce tems révolu, Jéruſalem fut aſſiegée, & cet évenement, qu'on connut avoir été l'objet de ſes prédictions, en fut auſſi le terme; car comme il faiſoit un jour le tour de la Ville, & crioit plus fortement que jamais: Malheur, malheur ſur Jéruſalem, malheur ſur le Temple, malheur ſur le Peuple, ayant ajouté malheur ſur moi même, il fut tué d'un coup de pierre lancée par une machine des ennemis, & expira en prononçant encore les triſtes expreſſions de ſes lugubres préſages.

I V. En faiſant de ſérieuſes réflexions ſur les évenements

extraordinaires dont je viens de faire le récit, peut-on, ſans injuſtice, ne pas reconnoître les ſoins attentifs de la divine providence ſur les hommes. En combien de manieres Dieu ne leur fait-il pas connoître ce qui peut leur être avantageux ou funeſte. Ce n'eſt donc que par un aveuglement inſenſé, & d'autant plus criminel, qu'il eſt toujours volontaire de notre part, que nous périſſons. Ce fut ainſi que les Juifs, après la priſe de la tour Antonia, firent, en quelque ſorte, du Temple un camp (*a*), quoique les Oracles ſacrés annonçaſſent que la Ville & le Temple ſeroient pris, lorſque ce ſaint lieu ſeroit devenu un camp; & le principal motif qui les détermina à entrer en guerre avec les Romains, fut l'ambiguité d'un autre Oracle, qu'on trouve dans nos ſaintes Ecritures, par lequel il étoit prédit, que vers ces tems, il ſortiroit du ſein de leurs contrées un homme qui commanderoit à toute la terre. Ils conçurent l'idée flatteuſe, que ce Maître du Monde ſeroit quelque homme de leur nation; pluſieurs mêmes des plus ſages & des plus habiles d'entre eux y furent trompés; car cet Oracle annonçoit manifeſtement la grandeur future de Veſpaſien, qui étoit dans la Judée lorſqu'il fut élevé à l'Empire (*b*). La prévoyance la plus circonſpecte n'eſt pas capable de ſouſtraire les hommes à leur deſtinée; & ces Juifs inſenſés ne vouloient voir dans la plupart de ces prédictions & de ces prodiges, que ce qui pouvoit flatter leurs paſſions, ou affectoient pour les autres un mépris univerſel: auſſi ne ſentirent-ils quel pouvoit être l'effet d'un tel aveuglement, que lorſque la ruine entiere de leur patrie, & leur propre perte leur eurent enfin ouvert les yeux.

(*a*) *Voyez* Remarque VII.

(*b*) *Pluribus perſuaſio inerat antiquis Sacerdotum litteris contineri, eo ipſo tempore fore ut valeſceret Oriens, profectique Judæa rerum potirentur: quæ ambages Veſpaſianum ac Titum prædixerant.* Tacite. Liv. 5. Hiſt. num. 13. Sueton. Veſpaſ. num. 4.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

I. LOrſque les Factieux ſe furent retirés dans la Ville, & pendant que le Temple & les bâtiments qui l'environnoient brûloient encore, les Romains planterent leurs Enſeignes dans le Portique, au-devant de la porte orientale, y offrirent des Sacrifices, & conférerent à Tite le titre d'*Imperator* (*a*), avec de grandes acclamations de joie. Le butin qu'ils firent, fut ſi conſidérable, que le prix de l'or diminua de moitié dans toute la Syrie. Un jeune enfant, qui avoit ſuivi les Prêtres lorſqu'ils s'étoient retirés ſur le mur du Temple, où ils étoient encore, ne pouvant réſiſter à l'ardeur de la ſoif qui le dévoroit, pria les ſoldats de la Garde Romaine de lui engager leur foi qu'il pouvoit deſcendre en toute ſûreté pour ſatisfaire le beſoin extrême qu'il avoit de boire. Sur cet expoſé, & par pitié pour ſa jeuneſſe, ces Gardes lui accorderent ce qu'il leur demandoit. Il deſcendit (*b*), & après s'être déſaltéré, il remplit d'eau le vaiſſeau qu'il avoit apporté, & s'enfuit avec tant de précipitation, pour retourner vers les ſiens, qu'aucun des Gardes ne put le joindre, de ſorte qu'ils furent réduits à ſe contenter de lui reprocher ſa perfidie; mais il leur répondit » qu'il ne s'étoit point engagé à demeurer avec eux, » mais ſeulement de deſcendre ſur leur parole, pour aller prendre

(*a*) C'étoit un titre d'honneur que les troupes donnoient à leur Général, lorſqu'il avoit vaincu les ennemis.

(*b*) Quand il y auroit eu des endroits ménagés dans l'épaiſſeur des murs du Temple, comme le prétend Reland, Note *q*, ſur l'autorité du Traité Middoth, cette érudition rabbinique n'eſt d'aucun uſage ici: car Joſeph ne dit pas que ces Prêtres ſe cacherent dans les murs du Temple, mais qu'ils ſe retirent deſſus; ni que ce jeune homme ſortit d'un endroit où il fut caché, mais qu'il deſcendit κατέβη. Si ce n'avoit été qu'à la faveur d'un réduit ſecret que ces Prêtres n'étoient pas pris par les Romains, ce jeune homme l'eût découvert & les Gardes ſe fuſſent ſaiſis des Prêtres qui s'y tenoient cachés, mais ils ne les forcerent point; ce ne fut que la ſoif qui le fit deſcendre.

Il y avoit à l'orient du Temple un eſcalier derobé pris dans l'épaiſſeur de chaque côté de ſon mur. Joſeph, *Antiq. Juiv. Liv.* 8. *chap.* 3. *num.* 3. dit que c'étoit pour gagner les appartements des baſſes ailes du Temple. Ils pouvoient monter juſqu'au haut du mur pour aller ſur le toît. Ce fut vraiſemblablement par-là que ce jeune homme deſcendit & monta. Si les gardes ne le ſuivirent pas, c'eſt peut-être qu'ils n'y euſſent pu monter qu'un après l'autre, & que les Prêtres qui étoient ſur le haut du mur euſſent pu tuer le premier qui eut paru; ils étoient d'ailleurs sûrs qu'ils ne pouvoient pas leur échapper.

» de l'eau, & que l'ayant fait, ils ne pouvoient, ſans in-
» juſtice, l'accuſer d'avoir manqué à ſa parole. « Le tour ingénieux de cette réponſe, ſi fort au-deſſus de l'âge de ce jeune enfant, ſurprit ces Gardes, & bien qu'en effet il les eût trompés, ils ne purent s'empêcher de l'admirer. Les Prêtres ne reſterent ſur ce mur que cinq jours, après leſquels la faim les ayant contraints d'en deſcendre, les Gardes s'en ſaiſirent, & les menerent à Tite. Ce Prince, qu'ils ſupplioient de leur pardonner, leur dit, que le tems d'obtenir la grace qu'ils de-
» mandoient étoit paſſé pour eux, puiſque ce qui avoit juſ-
» ques-là pu lui inſpirer des ſentiments de clémence ne ſub-
» ſiſtoit plus, que d'ailleurs, il n'étoit pas juſte que des Prê-
» tres ſurvécuſſent à leur Temple, & il les envoya au ſupplice.

II. Les Factieux ſe voyant réduits à ne ſçavoir par où fuir pour ne pas tomber en la puiſſance des Romains qui les environnoient de tous côtés, Simon & Jean leurs Chefs demanderent à s'aboucher avec Tite. Ce Prince y conſentit autant par un effet de la douceur qui lui étoit naturelle, & du deſir qu'il avoit de conſerver la Ville, que parce que ſes Officiers le lui conſeilloient, dans la créance où ils étoient, que les Factieux commençoient à revenir de leur aveugle opiniâtreté. Il fut ſe placer à l'occident du Portique des Gentils. Il y avoit de ce côté là une porte qui conduiſoit (*a*) au deſſus du Xyſte, & un pont qui joignoit la Ville haute à ce Portique : ce pont étoit entre Tite & les Factieux. De part & d'autre, le lieu de la conférence étoit couvert de gens de guerre. les Juifs qui accompagnoient Simon & Jean, étoient dans de vives inquiétudes ſur ce qu'ils avoient à craindre ou à eſpérer, & les Romains n'attendoient pas avec moins d'impatience, que Tite s'expliquât ſur le parti qu'il vouloit prendre à l'égard de ces abominables Tyrans. Ce Prince ordonna à ſes troupes de ſuſpendre leur colere & tout acte d'hoſtilité, fit avancer près de lui un Interprête, & à titre de vainqueur leur parla ainſi le premier: » N'êtes-vous point las de tous
» les maux qu'a ſoufferts votre patrie; vous qui, ſans con-
» ſidérer l'étendue de nos forces, & votre état de foibleſſe,

Tite harangue Jean & Simon.

(*a*) J'ai ajouté, *qui conduiſoit*, ſur ce que dit Joſeph plus haut, *cap.* 3. *num.* 2. Ὑπερ τας εξαλυσας υπερ τὸν ξυστον πυλας, Cette porte, ou ces portes n'étoient point pour entrer dans la gallerie, comme M. d'Andilly le lui fait dire.

» avez, par une fureur aveugle & inſenſée, cauſé la ruine de
» votre Peuple, detruit votre Ville & ſon ſaint Temple; vous
» à qui le même ſort eſt reſervé, & qui êtes tout prêts à le
» ſubir, avec d'autant plus de juſtice, que des gens qui, de-
» puis que Pompée les a ſoumis à la domination Romaine,
» n'ont point ceſſé de ſe ſoulever, & en ſont enfin venus juſ-
» qu'à déclarer aux Romains une guerre ouverte, ne méritent
» que de périr? Sur quoi avez-vous donc fondé les folles eſ-
» pérances qui vous ont porté à former une ſi téméraire en-
» trepriſe? Eſt-ce ſur votre multitude? Mais une foible par-
» tie des forces de l'Empire a ſuffi pour vous réſiſter. Avez-
» vous compté ſur quelque ſecours étranger? Mais quelle
» Nation préféreroit votre alliance à la nôtre, & oſeroit ſe
» declarer pour vous contre nous? Seroit-ce la vigueur robuſte
» de vos corps qui vous auroit donné la confiance hardie de
» nous attaquer, & d'eſperer le faire avec ſuccès? Mais ne
» ſçavez-vous pas que tous les Peuples de la Germanie nous
» obéiſſent? Seroit-ce la force de vos murailles & de vos
» remparts? Mais eſt-il un mur plus ſolide, un plus puiſſant
» rempart, que l'Océan? Mais les Bretons qui en étoient
» couverts, n'ont-ils pas été réduits à reconnoître la ſupério-
» rité de nos armes? Seroit-ce enfin le courage, l'adroite
» & prudente conduite de vos Généraux, leur expérience
» conſommée? Mais avez-vous pu ignorer que nous avons
» vaincu les Carthaginois? Non, il n'y a que l'exceſſive
» bonté des Romains, qui ait pu vous inſpirer une ſi témé-
» raire audace. Nous vous avons laiſſé l'uſage libre de vos
» terres & de vos poſſeſſions; nous y en avons même ajouté
» de nouvelles. Nous vous avons donné des Rois de votre
» Nation. Nous ne vous avons point troublé dans l'obſerva-
» tion de vos Loix, ſoit que vous demeuraſſiez renfermés
» dans l'étendue de votre territoire, ſoit que quelques motifs
» particuliers vous engageaſſent à vous répandre parmi les au-
» tres Nations; & ce qui devroit vous toucher davantage,
» nous vous avons permis de faire des collectes pour le Tem-
» ple; nous les y avons laiſſé librement porter, & n'avons ja-
» mais cauſé la moindre inquiétude à ceux qui en étoient char-
» gés; devions-nous nous attendre que vous abuſeriez de tant
» d'avantages dont vous jouiſſiez ſous notre gouvernement, pour
» vous enrichir à nos dépens, devenir nos ennemis, & vous

» procurer plus de moyens de nous faire la guerre. Plus mé-
» chans que les plus dangereux de tous les ſerpents, vous
» avez répandu votre venin ſur ceux qui vous combloient de
» graces. La molleſſe de Néron a excité votre mépris pour ſon
» gouvernement, je le veux : mais, méchamment, tranquilles
» en d'autres tems, comme des membres gênés & retenus
» par une tenſion convulſive (*a*), vous avez éclaté lorſque
» vous avez vû croître vos maux, & alors vous n'avez plus
» mis de bornes à vos deſirs criminels, ni à nos projets ex-
» travagants. L'Empereur mon pere eſt venu dans votre pays,
» non pour vous punir de ce que vous aviez entrepris contre
» Ceſtius, mais pour vous rappeller à votre devoir. Si ſon
» deſſein eût été de détruire votre Nation, il eût été à la
» ſource, & eût commencé par ruiner Jéruſalem, au lieu
» qu'il s'eſt contenté de réduire la Galilée & les environs de
» la Judée, pour vous donner le tems de changer de con-
» duite. Ce généreux ménagement a paſſé pour foibleſſe dans
» vos eſprits, & n'a ſervi qu'à vous rendre plus inſolents &
» plus hardis: ce qu'on n'auroit pas même du attendre de la
» part des plus méchants des hommes, vous nous l'avez fait
» éprouver. Les troubles dont l'Empire fut agité après la mort
» de Néron, ont encore augmenté votre audace. Dès que mon
» pere & moi fûmes partis pour l'Egypte, où nous nous trou-
» vâmes obligés de paſſer, vous vous êtes hâtés de faire les
» préparatifs de la guerre que vous méditiez, pour prix de
» toutes les preuves de douceur & d'humanité que nous vous
» avions donné en notre qualité de Généraux envoyés pour
» établir la paix dans vos Provinces; vous n'avez pas eu honte
» de chercher à traverſer notre élévation à l'Empire; & lorſ-
» que nous fûmes enfin demeurés paiſibles poſſeſſeurs de
» l'autorité ſouveraine, les ſeuls Juifs entreprirent de troubler
» cet heureux calme, en ſe déclarant nos ennemis; & tandis
» que tous les autres Peuples s'empreſſoient de nous envoyer
» des Ambaſſadeurs pour nous féliciter, ils envoyerent des Dé-

(*a*) Le texte de Joſeph eſt ici extrémement obſcur; je crois avoir rendu ſa penſée. M. d'Andilly a tranché la difficulté, en traduiſant ainſi: » Votre mépris de la molleſſe de Néron vous fit » oublier le repos dont vous jouiſſiez, » pour concevoir des eſpérances criminelles, & former des deſſeins extravagants «. Mais outre que cette traduction n'exprime rien de ce que dit ici Joſeph, je ne la crois pas exempte de contreſens.

» putés par delà l'Euphrate (*a*), pour engager leurs freres à » les ſoutenir dans leur révolte ; ils firent de nouvelles fortifications, exciterent des ſéditions, leurs Tyrans formerent » des factions, & ſe ruinerent par leurs diviſions inteſtines. » Conduite vraiment déteſtable, & dont les plus ſcélérats des » hommes peuvent ſeuls être capables. Je ſuis venu ici chargé » contre votre Ville des triſtes ordres que mon pere ne m'a » lui-même donnés qu'avec douleur. J'appris, en arrivant, que » le Peuple ſouhaitoit la paix, & je m'en réjouiſſois ; je vous » y ai ſouvent exhortés vous-mêmes avant de vous faire une » guerre ouverte, malgré les actes d'hoſtilité auxquels vous » ne craigniez pas de vous livrer. J'ai promis toute sûreté à » ceux qui auroient la confiance de paſſer dans mon camp, & » leur ai religieuſement tenu ma parole. J'ai fait grace à plu» ſieurs priſonniers, & ai ſévérement puni ceux de mes gens » qui, uſant trop rigoureuſement du droit de la guerre, vou» loient les maltraiter. Je n'ai fait approcher de vos murs mes » machines de guerre, que lorſque vous m'y avez abſolument » contraint ; j'ai toujours retenu mes ſoldats lorſqu'ils me » paroiſſoient trop avides de carnage, & n'ai guéres rem» porté d'avantages, qu'auſſi-tôt je ne vous aie fait parler de » paix, comme ſi, au lieu d'être le vainqueur, j'euſſe été le » vaincu. Lorſque je me ſuis vu aſſez près des Portiques du » Temple, j'ai paru oublier les droits de la guerre, & vous » ai fait preſſer de reſpecter aſſez un lieu que vous regardiez » comme ſacré, pour ne me pas forcer à le ruiner. Je vous » ai moi-même conjuré de conſerver votre Temple, & vous » ai permis d'en ſortir, en vous engageant ma parole que vous » le pouviez faire en toute aſſurance, & vous offrant de vous » attendre avec mes troupes en tel autre lieu que vous pour» riez choiſir, ſi vous en vouliez venir à un combat. Vous » avez mépriſé toutes les graces, & rejetté toutes les offres » que je vous ai faites. Vous avez, de vos propres mains, mis » le feu au Temple ; & aujourd'hui vous demandez à parle-

(*a*) Les Juifs de par delà l'Euphrate ne s'étoient point rendus à Jéruſalem. Invités par ceux de Judée pour défendre leur patrie commune contre les Romains, ainſi qu'on le dit dans l'Hiſtoire univerſelle ſacrée & profane. *Tom.* 4. *pag.* 612. Tire leur reproche, à la vérité, d'avoir ſollicité leurs freres de par-delà l'Euphrate de leur envoyer du ſecours : mais ce que ce Prince ajoute, fait voir qu'ils n'en obtinrent pas.

» menter avec moi ; vous reſte-t-il à conſerver quelque choſe » qui puiſſe vous être auſſi précieux que ce que vous avez » perdu ? Souillés que vous êtes de la plus abominable des im- » piétés, ne devez-vous pas ſentir que vous êtes indignes de » tout pardon. Et de quelle façon encore vous préſentez-vous ? » Les armes à la main, comme ſi vous ne vous croyiez pas » encore réduits à une aſſez grande extrémité, pour feindre » au moins de paroître ſuppliants. Quel peut donc être, mi- » ſérables que vous êtes, le fondement d'une telle audace ? » A peine ſubſiſte-t-il quelques foibles reſtes de votre Peu- » ple. Votre Temple eſt détruit ; je ſuis maître de la plus » grande partie de Jéruſalem, & votre vie eſt entre mes » mains. Le déſeſpoir vous conduit peut-être à croire qu'il » eſt fort glorieux de s'expoſer à ſe faire égorger comme des » malheureux. Je ne m'arrêterai pas plus long-tems à com- » battre l'excès de votre folie mettez bas les armes, rendez- » vous à ma diſcretion ; je vous donne la vie, & me réſerve » à en uſer comme un bon Maître, qui châtie à regret dans » ſa maiſon ce qu'il ne peut corriger, pour ne pas perdre » le reſte (*a*).

Réponſe des Séditieux.

III. Les Factieux répondirent que quelque sûreté qu'il leur donnât, ils ne pouvoient ſe rendre à diſcrétion, parce qu'ils s'étoient engagés par ſerment de ne le faire jamais ; mais ils offrirent de lui abandonner la Ville, & le prierent de leur permettre d'en ſortir par les fortifications du mur dont il avoit fait entourer la Ville, & d'aller ſe retirer avec leurs femmes & leurs enfants dans le deſert. Tite indigné de ce que des gens qui auroient du ſe faire la juſtice de ſe regarder déjà comme ſes priſonniers, priſſent le ton de vainqueurs, & euſſent l'inſolence de lui impoſer des conditions, leur fit déclarer par un Héraut que, quelque offre qu'ils vouluſſent faire déſormais de ſe rendre à diſcrétion, il refuſeroit de les écouter, parce que de ce moment il prenoit la ferme réſolution de ne faire grace à pas un ſeul, & d'uſer à toute rigueur de tous les droits de la guerre, & qu'ainſi ils ſe tinſſent pour bien avertis de faire uſage de toutes leurs forces pour ſe bien défendre, & ſe ſauver, s'ils le pouvoient. En même tems ce Prince li-

(*a*) L'Hiſtoire nous donne une idée trop avantageuſe de Tite, pour croire qu'il ait voulu prononcer un diſcours ſupportable, en quelque ſorte, dans la bouche d'un Sophiſte, mais indigne de ſortir de celle d'un grand Prince.

vra la Ville au pillage, & ordonna à ſes troupes d'y mettre tout à feu & à ſang; elles n'entreprirent rien ce jour là: mais le lendemain, elles mirent le feu au Tréſor des archives, au Palais où ſe rendoit la juſtice, à la montagne d'Acra, & dans un lieu nommé *Ophla*. Le feu s'étendit juſqu'au Palais d'Hélene, qui étoit ſur le milieu de la montagne d'Acra, d'où il pénétra dans toutes les rues, & conſuma avec les maiſons les prodigieux amas qu'on s'étoit vu obligé de faire dans quelques rues des corps de ceux qu'on trouvoit tous les jourt morts de faim & de miſere (*a*).

Tite pardonne à des perſonnes de conſidération, & envoye à Rome les fils & les parens du Roi Izate.

IV. Dans le cours de ce même jour, les fils & les parents (*b*) du Roi Izate, & pluſieurs Juifs d'une nobleſſe diſtinguée, qui ſe joignirent à eux, ſupplierent Tite de les recevoir à compoſition. Quelque irrité qu'eut paru, & que fut en effet ce Prince contre tout ce qui reſtoit alors de Juifs dans Jéruſalem, ſa bonté fut plus forte que ſa colere. Il ne put ſe réſoudre à les refuſer; mais il les fit, pour le moment tous mettre ſous une sûre garde, & fit, dans la ſuite, conduire priſonniers à Rome les fils & les parents du Roi Izate pour y tenir lieu d'otage.

CHAPITRE VII.

Les Factieux égorgent huit mille quatre cents perſonnes dans un Palais.

LEs Factieux ſe jetterent dans la cour du Palais (*c*). C'étoit un lieu fort, dans lequel pluſieurs avoient mis leurs effets en sûreté. Ils en écarterent les Romains, égorgerent huit mille quatre cent perſonnes qui s'y étoient raſſemblées, enleverent tout ce qu'ils y trouverent d'argent ou d'effets précieux, & firent priſonniers deux ſoldats Romains, dont un étoit cavalier, & l'autre fantaſſin. Ils tuerent le fantaſſin ſur le champ, & traînerent ſon corps par toute la Ville, comme s'ils ſe fuſſent imaginé s'être bien vengé de tous les Romains,

(*a*) Voyez ci-devant, Liv. 5. chap. 13. num. 7.

(*b*) Joſeph ſe ſert du mot d'ἀδελφοι, ſes freres: mais j'ai cru qu'il le faiſoit ſignifier ici parents; il le prend ſouvent dans ce ſens en parlant des Juifs, & ce qu'il dit, que Tite fit mettre aux fers les enfants d'Izate, & ſes parents συγγενεῖς, prouve qu'il le prend ici dans le même ſens, ou que ſes Copiſtes ont tranſcrit ἀδελφοι pour συγγενεῖς.

(*c*) Joſeph ne dit point quel nom portoit ce Palais, ni en quel lieu il étoit ſitué. *Voyez* Remarque VII.

en traitant de la ſorte un de leurs ſoldats. Quant au cavalier; ſur ce qu'il déclara avoir un avis important à leur donner, ils le menerent à Simon. Mais comme il n'étoit qu'un ruſé, & qu'il ne dit rien à ce Tyran, parce qu'en effet il n'avoit rien à dire, il le mit entre les mains d'un de ſes Officiers nommé *Ardala*, pour le punir. Cet Officier lui lia les mains derriere le dos, lui banda les yeux, & le conduiſit, en cet état, à la vue des Romains, comme pour lui trancher la tête; mais pendant que le Juif tiroit ſon épée, ce cavalier s'enfuit, & vint rejoindre les Romains. Tite ne put ſe réſoudre à faire mourir un homme qui avoit eu l'adreſſe de ſe ſauver des mains des ennemis; mais il le déclara indigne de ſervir dans les troupes de l'Empire, pour s'être laiſſé prendre vif, le fit déſarmer, & le chaſſa de la compagnie dans laquelle il ſervoit, peine plus inſuportable que la mort pour un homme ſenſible à l'honneur.

I I. Les Romains chaſſerent le jour ſuivant les Factieux de la Ville baſſe, & mirent le feu par-tout, juſqu'à la fontaine de Siloé. Mais au même tems qu'ils voyoient, avec ſatisfaction, brûler ce quartier, ils avoient le déplaiſir de ne rien trouver à piller, parce que les Factieux avoient eu la précaution d'enlever tout, & de l'emporter avec eux, en ſe retirant dans la haute Ville. Ces inſenſés, loin de ſe repentir de tous les maux qu'ils avoient faits, ne rabattoient rien de leur audace; & auſſi inſolents que s'ils euſſent été dans la plus grande proſpérité, ils voyoient de ſang froid la Ville brûler, & diſoient qu'ils attendoient la mort avec joie, parce que tout le Peuple étant mort, le Temple détruit par le feu, la Ville réduite en cendres, il ne reſteroit aux Romains aucun fruit à recueillir de leur victoire. Joſeph cependant employoit tout ce que l'amour de la patrie peut inſpirer de zele, pour tâcher de conſerver les triſtes reſtes de la malheureuſe Jéruſalem, & ne ceſſoit de conjurer les Factieux de les épargner, & de penſer eux-mêmes enfin à leur propre ſalut; mais ſes exhortations & ſes prieres ne lui attiroient, de leur part, que d'outrageantes moqueries. Leur funeſte opiniâtreté ne leur permettoit pas de ſe rendre aux Romains, parce qu'ils s'étoient engagés par ſerment à ne le faire jamais. Ils ne pouvoient non plus en venir aux mains avec eux, parce que de toutes parts ils en étoient ſerrés de très-près. Cependant la barbare

barbare habitude qu'ils s'étoient faite de commettre des meurtres leur faiſant avidement chercher toutes les occaſions d'exercer des cruautés, ils ſe répandirent par-tout au devant de la ville, ſe cachant dans les ruines pour y attendre au paſſage ceux qui prenoient la route du camp des Romains. Ils en ſurprirent beaucoup qui, excédés d'inanition, n'avoient pas la force de précipiter leur fuite, les tuerent tous, & jetterent leurs corps aux chiens; mais tous ces genres de mort leurs paroiſſoient moins inſupportables que les maux cruels que la faim leur faiſoit endurer. Quoique ces pauvres gens ne duſſent plus eſpérer que les Romains leur fiſſent quartier, ils ne laiſſoient pas de tâcher de s'aller rendre à leur diſcrétion, & de courir même pour cela les riſques d'être ſurpris, & cruellement maſſacrés par les factieux toujours altérés de ſang: il n'y avoit aucun endroit de la ville qui ne fut couvert de corps morts. Ces impitoyables tyrans de leur patrie immoloient à leur fureur autant de leurs malheureux freres qu'il en périſſoit par la famine & par l'excès incroyable de la miſére publique.

Les factieux continuent leurs cruautés.

III. L'aveuglement des factieux leur faiſoit encore enviſager les égoûts de la ville comme une reſſource dont ils pouvoient tirer parti; ils ſe perſuadoient qu'ils ſeroient toujours à tems de s'y cacher ſans courir riſque d'être découverts, & qu'auſſi-tôt que les Romains ſe ſeroient retirés après la ruine entiére de la ville, il leur ſeroit facile d'en ſortir, & de ſe procurer une retraite aſſurée: mais ce projet étoit un vain ſonge. S'ils croyoient pouvoir échapper à la vigilance des Romains, ils devoient penſer au moins qu'ils ne ſe déroberoient pas de même à la Juſtice divine. Dans cette folle confiance cependant ils commirent plus de déſordres, la flamme à la main, que les trouppes Romaines: ils tuoient impitoyablement, & dépouilloient tous ceux qui, pour n'être pas ſurpris par le feu qu'ils portoient par-tout, ſe ſauvoient dans des lieux ſouterreins; & ſi en les dépouillants ils trouvoient ſur eux quelque ſorte de nourriture qu'ils euſſent cachée, ils ſe jettoient avidement deſſus & la dévoroient, ſans horreur pour le ſang dont aſſez ſouvent elle étoit toute ſouillée. Déja les conteſtations qui s'élevoient entr'eux ſur le partage de leurs infâmes valeurs, formoient une guerre ouverte qu'ils ne décidoient que les armes à la main, & je ne fais point de doute

que ſi la ville eut tenu encore quelque tems, ils n'euſſent pouſſé l'inhumanité juſqu'à manger même de la chair de ceux qu'ils maſſacroient.

CHAPITRE VIII.

I. COmme l'aſſiette de la ville haute étoit extrêmement eſcarpée, Tite jugea qu'il ne pouvoit la prendre ſans faire élever des plattes formes. Il s'y détermina, & partagea le travail entre ſes trouppes le 20 du mois d'Août, quoique l'on ne put qu'avec grande peine ſe pourvoir des matériaux néceſſaires, parce que, comme je l'ai dit, on avoit épuiſé pour les ouvrages precédents tout ce que les environs de Jeruſalem, juſqu'à cent ſtades à la ronde en avoient pu fournir. Quatre légions furent chargées des ouvrages qu'on éleva au couchant de la ville à l'oppoſite du Palais Royal. Les troupes auxiliaires & toute la ſoldateſque furent employés vers le *Xiſte*, le Port & la Tour que Simon avoit fait conſtruire, & dont il s'étoit fait un fort dans la guerre qu'il avoit eu contre Jean.

II. Cependant les chefs des Iduméens s'étant aſſemblés ſecrettement, tinrent conſeil & réſolurent de ſe rendre. Ils députerent en conſéquence cinq des leurs vers Tite, pour le prier de les recevoir à compoſition. Comme les gens de cette nation faiſoient la plus grande partie des forces de Simon, Tite crut que leur déſertion pouvoit déterminer les factieux à ſe ſoumettre. Ainſi en leur renvoyant ces députés, il les fit aſſurer que quoiqu'ils recouruſſent bien tard à ſa clémence, il conſentoit à leur pardonner; mais Simon ayant découvert leur projet, ſe ſaiſit de ces cinq députés, les fit mourir, & renfermer enſuite dans des priſons leurs chefs, dont le principal & le plus diſtingué étoit Jacques fils de Toza. Ces tyranniques précautions ne lui parurent pas même ſuffiſantes; & bien qu'il pût penſer que ce qui reſtoit d'Iduméens, étant privés de leurs chefs, n'oſeroient plus rien entreprendre. Il les fit ſoigneuſement obſerver, & veilla ſur-tout à ce que ces remparts fuſſent exactement gardés; mais quelques ſoins qu'il prît il ne put empêcher qu'il ne paſſât un grand nombre de transfuges dans le camp des Romains; & quelque conſidé-

rable que fut celui de ceux qui avoient le malheur d'être tués par les gardes, il en échappoit encore davantage à leur vigilance. Les Romains les recevoient avec beaucoup d'humanité. Tite, par un effet de ſa bonté naturelle, oublioit les menaces ſévères qu'il avoit faites, & ne tenoit point la main à l'exécution des ordres qu'il avoit donnés. En conſéquence les ſoldats las de répandre du ſang & devenus plus ſenſibles à l'appas du gain, ne penſoient qu'à s'en faire un objet de profit; excepté ceux dont on pouvoit tirer un ſervice actuel pour les différens beſoins de la vie, (*a*) ils les vendoient tous avec leurs femmes & leurs enfans, mais à vile prix, tant à cauſe de leur peu de valeur, que parce qu'à raiſon de leur trop grand nombre il ne ſe trouvoit point aſſez d'acheteurs. Quoique Tite eut fait publier que nuls des aſſiégés ne vinſſent ſe rendre ſans amener toute leur famille, il ne laiſſoit pas de les recevoir lorſqu'ils ſe préſentoient ſeuls; mais ſur le rapport des Officiers qu'il avoit établis pour les examiner, il faiſoit mettre à part & punir ceux qu'il jugeoit indignes de pardon, outre la multitude infinie de transfuges qui furent vendus. Le nombre de ceux qu'il fit conſerver, & à qui il permit de ſe retirer où ils voudroient, ſe monta à plus de quarante mille.

III. Ce Prince ayant en ce même tems promis & juré à un des Prêtres nommé Thebuf toute ſûreté & ſalut, à condition qu'il lui livreroit quelques-uns des précieux & ſacrés uſtenſiles du Temple. Ce Prêtre ſortit; (*b*) & par le mur de ce ſaint lieu il lui remit deux chandeliers ſemblables à ceux qui y avoient été placés, des tables, des coupes, & autres vaſes d'or maſſifs & très-peſants: il y joignit des voiles, des habits ſacerdotaux, des pierres précieuſes, & pluſieurs vaiſſeaux dont les Miniſtres de l'Autel ſe ſervoient dans les Sacrifices. Le Garde du tréſor ſacré ayant été fait priſonnier auſſi en ce même temps, indiqua un lieu où l'on devoit trouver une très-

Un Prêtre & le Garde du tréſor remettent à Tite pluſieurs choſes précieuſes, qui avoient été ſauvées de l'incendie du Temple.

(*a*) » Il donna même la liberté aux » Bourgeois, & les laiſſa aller où ils » voulurent. « M. de Tillemont, ruine Juif, pag. 566. Je n'ai oſé me ſervir de cette traduction, parce que je ne me ſouviens pas d'avoir lu καταλειπω pour ſignifier *donner la liberté*, ni δημοτικους pour marquer *Bourgeois*. M. d'And. s'eſt exempté la peine de fixer le ſens de ces deux mots en ne les traduiſant pas. Je conjecture que la penſée de Joſeph eſt, que les Romains ne vendirent pas ceux qui pouvoient cultiver les campagnes, & les empêcher d'être déſertes.

(*b*) Joſeph ne dit point d'où ce Prêtre ſortit, peut-être fut-ce de quelque ſouterrein qui tenoit au Temple.

grande quantité de robes & de ceintures à l'uſage des Prêtres, pluſieurs piéces d'étoffe de pourpre & d'écarlate dont on faiſoit les voiles, une proviſion conſidérable de cinnamome, d'ambre, & de toutes les autres ſortes d'aromates, dont on compoſoit l'encens qu'on brûloit tous les jours ſur l'autel des parfums, & beaucoup d'autres effets de très-grand prix, ſoit en préſents offerts à Dieu, ſoit en ornements qui avoient ſervi à décorer le Temple. Tite, en conſidération de la bonne foi de ce priſonnier, lui fit grace, & le traita avec autant de bonté que s'il fut venu ſe rendre volontairemenr.

IV. Le ſeptiéme jour du mois de Septembre Tite fit avancer & planter les machines ſur les plattes formes, qui en dix-huit jours de travail avoient été miſes en état de les recevoir. Les factieux déſeſpérant alors de pouvoir encore long-tems défendre la ville, pluſieurs en abandonnerent les murailles pour ſe jetter dans la ciradelle; (*a*) quelques-uns mêmes allerent ſe cacher dans des ſouterreins: mais tous ne perdirent pas également courage, & il y en eut d'aſſez déterminés pour entreprendre de repouſſer les Romains, & de s'oppoſer à l'approche de leurs béliers, mais ils firent d'inuriles efforts. Abbatus & ſans forces ils attaquoient des troupes pleines de vigueur, & qui leur étoient fort ſupérieures en nombre. La forte impulſion des béliers ayant renverſé quelques-unes des Tours & fait tomber un pan de la muraille, ceux qui les defendoient s'enfuirent; Simon & Jean furenr ſaiſis d'une ſi ſubite & ſi exceſſive frayeur, qu'avant même que les Romains ſe fuſſent avancés pour entrer par la brêche, ils ne ſçurent fixer leurs irréſolurions qu'au ſeul projet de chercher à ſe ſauver. Ces fiers tyrans, qui peu auparavant chargés de toutes ſortes de crimes, ſe glorifioient de leurs barbares & abominables impiétés, tomberent tout d'un coup dans de ſi puſillanimes craintes, que quelque indigné que l'on fut de leur horrible méchanceté, on ne pouvoit voir un ſi grand changement ſans paroître

(*a*) » Pluſieurs abandonnerent les murs » pour ſe retirer dans la montagne d'A» cra. « (M. d'Andilly) Les factieux n'avoient garde de ſe retirer dans un endroit dont les Romains étoient maîtres. Ce fut dans la fortereſſe de David qu'ils ſe retirerent. Elle étoit dans la ville haute, que les Romains n'avoient point encore priſe. Voyez le Pere l'Amy, *Templ. Hyieroſol.* pag. 587. Ce put être auſſi dans les Tomes Ippique Phalaële Mariamne, que Joſeph fait regarder comme imprenables.

touché de quelque ſorte de compaſſion. En cet état d'humiliation & d'abbattement ils voulurent s'avancer vers le mur dont Tite avoit fait entourer la ville pour en attaquer la garde, la forcer & gagner la campagne ; mais ſe voyant abandonnés de ceux qui juſques-là avoient ſemblé leur être le plus fidélement attachés, parce que chacun cherchoit à ſe ſauver où il pouvoit ; étourdis d'ailleurs par les avis que venoient leur donner ces fuyards, les uns que le mur du côté du couchant étoit renverſé, d'autres que les Romains étoient entrés & les cherchoient, d'autres qu'ils les voyoient ſur les tours eux-mêmes, croyant les y voir effectivement, parce que rien n'eſt plus capable de faſciner les yeux que la peur ; ils ſe jetterent le viſage contre terre, déplorant leur conduite inſenſée, & comme s'ils euſſent perdu l'uſage de tous leurs membres, ils demeurerent immobiles & incapables de prendre aucune ſorte de réſolution, pas même celle de fuir : effet admirable de la vengeance toute-puiſſante que Dieu exerçoit contre ces méchants, & de la protection ſinguliére qu'il accordoit aux Romains ; car ce furent ces tyrans qui ſe priverent eux-mêmes des ſolides & ſeuls avantages dont dépendoit leur ſûreté, abandonnant inconſidérément & de leur plein gré des tours dans leſquelles ils ne pouvoient être forcés, & dont la famine ſeule pouvoit les contraindre de ſortir ; & les Romains qui avoient eſſuyé de ſi rudes travaux pour forcer des murs beaucoup plus foibles, eurent le bonheur d'emporter ce dernier preſque ſans efforts, & de ſe rendre maîtres des trois redoutables Tours dont nous avons parlé ailleurs (*a*), & qu'ils euſſent inutilement attaqués avec toutes leurs machines.

V. Simon & Jean étant ainſi ſortis de ces Tours, ou pour mieux dire Dieu les ayant chaſſés, ils dirigerent leur fuite vers la vallée qui eſt au-deſſous de la fontaine de Siloé. Revenus peu après de l'excès de leur premiére frayeur, ils attaquerent de ce côté-là le mur des Romains, mais ſans ſuccès comme ſans vigueur ; parce qu'infiniment affoiblis par la fatigue, la peur, & tant de maux qu'ils avoient ſoufferts, ils avoient beaucoup perdu de leur audace. Ainſi la Garde les ayant repouſſés preſque ſans effort, ils ſe ſéparerent pour

(*a*) Les Tours Ippique, Phaſaële & Mariamne.

aller ſe cacher dans des ſouterreins. Les Romains alors maîtres des murs, planterent leurs Enſeignes ſur les Tours, en faiſant, par des cris de la plus vive allégreſſe, éclater leur joie de ce que cette guerre, dont les commencements les avoient expoſés à de ſi longs & de ſi rudes travaux, étoit enfin glorieuſement terminée par une auſſi heureuſe & auſſi facile victoire. Surpris eux-mêmes de ſe voir ſur ce dernier mur ſans qu'il leur en eût couté de ſang, & ne pouvant concevoir que des Tours auſſi fortes fuſſent ainſi tombées en leur pouvoir ſans réſiſtance, ne voyant d'ailleurs devant eux aucun ennemi à combattre. Ils ſe trouverent, contre leur coutume, durant quelques moments un peu embarraſſés; mais prenants bientôt leur parti, ils ſe jetterent dans les rues l'épée à la main, tuant indiſtinctement & ſans quartier tout ce qui tomboit ſous leurs mains, brûlant les maiſons, & avec elles tous ceux qui s'y étoient retirés; en ayant enfoncé pluſieurs, ceux qui y entroient pour les piller les trouvoient du bas en haut pleines de cadavres, des familles entiéres que la faim y avoit détruites; & ne pouvant ſoutenir la vuë d'un ſpectacle ſi horrible, ils en ſortoient les mains vuides : mais ce qu'ils ſembloient accorder de ſentiments d'humanité aux morts, ils les refuſoient aux vivans, & tuoient tous ceux qu'ils rencontroient. Ils joncherent les rues de tant de corps morts, que les avenues de pluſieurs en furent bouchées, & qu'en quelques endroits les ruiſſeaux de ſang, dont elles étoient inondées, éteignoient le feu. Le maſſacre finit avec le jour, mais le feu s'étendit & fit de conſidérables progrès toute la nuit. Ce fut le 8 de Septembre que l'infortunée Jéruſalem fut ainſi miſe à feu & à ſang, après avoir été affligée d'autant de maux durant ce ſiége, qu'elle avoit été comblée de biens depuis ſa fondation, même dans le tems où l'éclat de ſa proſpérité pouvoit être le plus envié. Le plus déplorable de ſes malheurs fut, ſans contredit, d'avoir produit cette race d'hommes impies & pervers, dont la méchanceté a été la ſeule cauſe de ſa ruine.

CHAPITRE IX.

I. TIte étant entré dans la Ville, admira entre autres choſes la force extraordinaire de ſes fortifications, & celle ſur-tout de ces Tours que ces tyrans, tombés dans la plus lâche puſillanimité, avoient imprudemment abandonnées; & en ayant conſidéré la hauteur & la ſolidité, ainſi que l'extrême longueur, largeur & épaiſſeur des pierres employées à leur conſtruction, & l'art merveilleux avec lequel elles étoient liées les unes aux autres, il s'écria : » Dieu très-aſſurément » a combattu pour nous, c'eſt lui qui a chaſſé les Juifs de » ces Tours, dans leſquelles aucun effort humain ni aucune » ſorte de machines n'euſſent été capables de les forcer. « Occupé de ces réflexions, il s'en entretint encore quelques tems avec ſes Officiers; & ayant enſuite fait ouvrir toutes les priſons, & mettre en liberté tous ceux que ces tyrans y tenoient dans les fers, il ordonna qu'on détruiſît le reſte de la Ville, & qu'on achevât d'en abattre les murs. Il fit ſeulement conſerver ces trois belles Tours, pour être un monument éternel de l'heureux événement ſans lequel il lui eut été impoſſible de s'en rendre maître.

Tite maître de la haute ville, reconnoît que Dieu a combattu pour lui.

II. Lorſque les Romains parurent las de paſſer au fil de l'épée une ſi grande multitude de peuple, Tite commandât que de ce qui reſtoit on ne tuât plus que ceux qui, toujours ſous les armes, feroient mine de vouloir ſe mettre en défenſe, & qu'on ſe contentât de faire les autres priſonniers; mais les ſoldats outre-paſſant les ordres, tuerent tous les vieillards & les infirmes, & n'épargnant que ceux qui, encore jeunes & robuſtes, étoient capables de rendre quelques ſervices, ils les enfermerent dans l'endroit du Portique d'Iſraël qui étoit affecté aux femmes. Tite en confia la garde à un de ſes affranchis, & établit un de ſes Officiers nommé Fronton, pour les examiner & décider de leur ſort. Cet Officier fit mourir ceux qu'il découvrit, par les accuſations qu'ils formoient les uns contre les autres, être des Factieux & des voleurs, & choiſit dans le reſte les plus jeunes, les plus grands & les mieux faits, & les conſerva pour le triomphe. Une partie de ceux qui avoient plus de dix-ſept ans fut envoyée en

Egypte pour y être employée aux travaux publics, & Tite en diſtribua un grand nombre dans les différentes Provinces, pour y défendre leur vie dans l'arêne contre des Gladiateurs, ou dans les combats contre des bêtes. Tous ceux qui n'avoient pas dix-ſept ans furent vendus. Pendant qu'on ordonnoit ainſi du ſort des uns & des autres, & que Fronton en arrêtoit le partage, il en mourut onze mille d'inanition, les uns parce que les Gardes qui les haïſſoient ne leur donnerent point de nourriture, & les autres, parce qu'ils refuſerent de prendre celle qu'on leur préſentoit : il étoit d'ailleurs bien difficile d'en trouver aſſez pour faire vivre une ſi grande multitude.

Nombre des priſonniers que les Romains firent & de ceux qui périrent pendant le ſiége de Jéruſalem, & lorſqu'elle fut priſe.

III. Les Romains firent, durant tout le cours de cette guerre, quatre-vingt dix-ſept mille priſonniers, & le nombre de ceux à qui le ſiége couta la vie, monta à onze cent mille, dont la plûpart Juifs ſeulement d'origine & de religion n'étant point nés dans la Judée, mais s'y étant rendus en très-grand nombre, & de toutes les contrées de la terre pour célebrer la fête de Pâques à Jeruſalem, ſe trouverent tout à coup enfermés dans cette malheureuſe Ville. Le peu d'eſpace que laiſſoit la multitude immenſe d'habitans dont elle étoit peuplée pour loger cette quantité de Juifs venus de dehors, fut d'abord la ſource de beaucoup de maladies contagieuſes, & y occaſionna bientôt après la cruelle famine dont elle fut affligée. La preuve la plus certaine de la poſſibilité & de la vérité de de ce fait (*a*) eſt le dénombrement fait du tems de Ceſtius. Ce Gouverneur, voulant faire revenir Néron du mépris qu'il avoit pour la Nation Juive, chercha le moyen de lui faire connoître combien Jeruſalem étoit forte, ne fut-ce qu'en hommes capables de la défendre, & engagea, dans cette vuë les Prêtres du premier ordre à conſtater ſi cela étoit poſſible, le nombre de ſes habitans : ils choiſirent pour cela le tems de la fête de Pâques, durant lequel on ne ceſſoit d'offrir des Sacrifices depuis neuf heures juſqu'à onze : on mangeoit enſuite en famille la chair des victimes immolées ; c'étoit un repas de religion qu'il n'étoit pas permis de faire ſeul pour conſommer chaque victime. Les aſſemblées ne pouvoient être moindres

(*a*) Quelque grande que fut la ville de Jeruſalem, elle étoit ſi peuplée qu'elle ne put fournir de logement aux Juifs qui y étoient venus de tant d'endroits immédiatement avant le ſiége ; de ſorte qu'au moment qu'il fut formé, ils y demeurerent enfermés comme dans une priſon.

de

de dix perſonnes, quelquefois elles étoient de vingt. Les Prêtres trouverent qu'à la Pâque de cette année là il avoit été immolé deux cens cinquante-ſix mille victimes : nombre qui, en ſuppoſant que chacune de ces victimes avoit été conſommée entre dix perſonnes ſeulement, indique que lors de cette ſolemnité il s'en trouva dans Jeruſalem deux millions cinq cents ſoixante-cinq mille, ſans compter les lépreux, (*a*) ceux qui étoient malades de la gonorrhée, non plus que les deux millions cinq cents ſoixante femmes travaillées des incommodités ordinaires à leur ſexe, ni les étrangers qui n'étoient venus que pour adorer Dieu, ni en un mot tous ceux qui, pour quelques raiſons que ce put être, n'avoient point participé aux ſacrifices.

IV. La plus grande partie de la prodigieuſe multitude des Juifs qui périrent en cette guerre, venoit donc de dehors la Judée ; & par un effet infaillible de la Providence, preſque toute la nation s'étoit raſſemblée à Jeruſalem, & s'y trouva enfermée comme dans une priſon lorſque les Romains en formerent le ſiége. Jamais auſſi nul fléau directement envoyé de Dieu, ou humainement arrivé dans l'ordre de la Providence ne cauſa la ruine de tant de monde à la fois. Lorſque les Romains eurent tué ou fait priſonniers tous ceux qui s'étoient offerts à leur vuë, ils firent d'exactes recherches de tous les ſouterreins où il pouvoit s'en être caché quelques-uns ; & à meſure qu'ils les ouvrirent, ils tuerent d'abord tous ceux qui y étoient encore vivants : mais y ayant eux mêmes trouvé plus de deux mille morts, dont les uns s'étoient donné la mort à eux-mêmes, d'autres s'étoient embrochés, & la plus grande partie avoit été conſumée par la faim, l'odeur infecte qu'exhaloient ces cadavres, en fit renoncer pluſieurs à cette recherche, qui ne fut point pour cela abandonnée ; car beau-

(*a*) Comment Joſeph peut-il mettre tous ces gens au nombre des Juifs qui étoient dans Jéruſalem, à une des fêtes de Pâque, qu'ils célébrerent pendant que Ceſtius étoit Gouverneur de Syrie, après avoir dit, *Guer. Juif. liv. 5. chap. 5. n. 1.* que les lépreux, & ceux qui avoient la gonorrhée, ni les femmes dans le tems de leurs régles, ne pouvoient pas demeurer à Jeruſalem ? Mais une paſſion démeſurée de donner de grandes idées de ſa nation lui fait dire quelquefois des choſes également contraires à la vérité & au bon ſens. *Guer. Juif. liv. 5. chap. 5. n. 6.*

Joſeph ne met point les femmes au nombre des perſonnes qui ne pouvoient pas demeurer dans Jéruſalem : il y dit ſeulement que tant que duroient les incommodités ordinaires à leur ſexe, toute approche du Temple leur étoit interdite.

coup d'autres ſachant qu'on y pouvoit trouver nombre de choſes précieuſes qui y avoient été cachées, ne craignirent point d'y marcher ſur les corps morts pour chercher de quoi ſatisfaire leur avarice : (cette paſſion fait aiſément paſſer par-deſſus tous les genres de délicateſſe ;) ils y trouverent & en retirerent pluſieurs malheureux que les Tyrans, auſſi cruels que jamais même dans l'extrémité à laquelle ils étoient réduits, y tenoient dans les fers : mais Dieu les punit enfin comme ils le méritoient. Jean ne pouvant plus ſouffrir les affreux tourments de la faim dont il étoit dévoré dans le ſouterrein où il étoit caché avec ſes freres, fut contraint d'implorer la miſéricorde des Romains dont il avoit tant de fois rejetté les preſſantes avances ; & Simon, après avoir long-tems lutté contre le même fléau, ſe rendit de lui-même, comme nous le dirons dans la ſuite. Il fut réſervé comme victime pour le triomphe, & Jean fut condamné à une priſon perpétuelle. (*a*) Les Romains acheverent enſuite de ruiner & de brûler la Ville, & d'en renverſer les murailles.

CHAPITRE X.

CE fut ainſi que Jéruſalem fut priſe, le huitiéme Septembre, en la ſeconde année de l'empire de Veſpaſien. Elle avoit déja cinq fois reçu la loi de différens vainqueurs. Ptolomée (*b*) Roi d'Egypte, enſuite Antiochus, Pompée & Hérode, aidé du ſecours de Soſius, s'en étoient rendus maîtres, mais l'avoient conſervée. Avant eux Nabuchodonoſor l'avoit priſe & détruite en la quatorze cent ſoixante-neuviéme année de ſa fondation, 1468 ans & ſix mois depuis qu'elle avoit été bâtie. Celui qui en jetta les premiers fondemens fut un Roi de Chanaan, qui dans la langue du pays fut appellé le Roi juſte ; & ce fut ſa piété reconnue qui lui mérita ce ſurnom. Premier Prêtre du Dieu très-haut, il lui conſacra

Combien de fois Jéruſalem a été priſe.

(*a*) C'eſt ainſi que M. de Tillemont a rendu cet endroit. Je ne ſçai ce que ſont ces chaînes éternelles auxquelles Joſeph dit que Jean fut réſervé. Les Romains auroient-ils voulu donner la vie à Jean, qu'il dit avoir été plus cruel que les Sicaires, tandis qu'ils faiſoient mourir Simon? *Guer. Juif. Liv. 7. chap. 8. page* 423.

(*b*) *Voyez* Remarque VIII.

un Temple dans la Ville, dont il changea le nom de Salem en celui de Jéruſalem. David, Roi des Juifs, en ayant chaſſé les Chananéens la peupla de ſes ſujets; & quatre cents ſoixante-dix-ſept ans & ſix mois après elle fut détruite par les Babyloniens: onze cents ſoixante-dix-neuf ans s'écoulerent depuis David, le premier de notre nation qui y régna, juſqu'à ce qu'elle fut priſe & ruinée par Tite; & enfin depuis l'époque de ſa premiére fondation juſqu'à cette derniére & terrible cataſtrophe, on en compte deux mille cent ſoixante-dix ſept. Ainſi ni ſon antiquité, ni ſes immenſes richeſſes, ni le bruit de ſa gloire répandu par toute la terre, ni la majeſté de ſon culte religieux n'ont pu empêcher que ce long & pénible ſiége n'ait enfin été terminé par ſa ruine.

HISTOIRE
DE LA GUERRE DES JUIFS
CONTRE LES ROMAINS.
LIVRE SIXIEME.
REMARQUES.

REMARQUE I.

Jean n'avoit pas creuſé ſous la Tour Antonia, pour aller mettre le feu aux plates-formes des Romains.

MUrus arietibus quaſſatus quà Joannes, cùm prioribus aggeribus inſidiaretur, eum ſuffoderat, ſubſidente cuniculo repente corruit. C'eſt ainſi que M. Havercamp rend τὸ τεῖχος ὑπὸ τῶν κριῶν σεσαλευμένον, καὶ ὁ τῶν προτέρων ἐπιβουλεύων χώμασιν ὁ Ἰωάννης ὑπώρυξεν ἐνδούσης τῆς διώρυχος, ἐξαπίνης κατερρίπτετο (*a*). C'eſt le ſens qu'avoient vu dans cet endroit S. Gelenius, M. d'Andilly & l'Auteur de l'Hiſtoire ſacrée & profane ; mais ce ſens ſuppoſe dans Jean une manœuvre de la derniére imprudence. Il ne pouvoit ignorer que creuſant ſous la tour Antonia, il en affoibliſſoit néceſſairement le mur (*b*), & il lui étoit de la derniére conſéquence de lui conſerver

(*a*) Tome 4. page 617.

(*b*) » L'endroit du mur ſous lequel Jean avoit fait cette mine, par le moyen de » laquelle il avoit ruiné les terraſſes des Romains, ſe trouvant affoibli des coups » que les béliers y avoient donné, tomba tout ſoudain. » *M. d'Andilly.*

toute ſa force, & de l'augmenter même, s'il l'avoit pû; car de ſa réſiſtance aux coups du béliet & aux efforts que les Romains faiſoient pour l'abbatre, ou de ſa chute, dépendoient ſon ſalut ou ſa perte.

La tour Antonia étoit bâtie ſur un rocher eſcarpé, qu'Hérode avoit fait incruſter dans les fondemens de pierres bien polies, tant afin qu'il eût plus de grace, qu'afin que ceux qui voudroient y monter ou en deſcendre tombaſſent, n'ayant rien à quoi ils puſſent s'accrocher. Au haut du rocher étoit un mur de la hauteur de trois coudées qui l'environnoit: » & tout l'eſpace de » cette tour, à compter depuis ce » mur, étoit de quarante cou» dées (a). [*M. d'Andilly.*] L'élégant Traducteur n'a fait que ſuivre ceux qui avoient traduit cet endroit avant lui. Mais comment l'eſpace d'une tour qui avoit des appartements à toutes ſortes d'uſages, des bains, des portiques, de vaſtes cours pour mettre des troupes; qui pouvoit paſſer en quelque ſorte pour une ville, par toutes les commodités qu'on y trouvoit: qui avoit quatre tours à ſes quatre angles, dont une étoit haute de ſoixante-dix pieds; comment, dis-je, l'eſpace de cette tour pouvoit-il n'être que de quarante coudées? Ou Joſeph ne l'a point dit, ou il a avancé une choſe qui ne paroît pas poſſible.

Le nouvel Editeur de Joſeph a lu dans un des Manuſcrits qu'il a conſulté ἀνάσημα, au lieu de διάσημα (d): c'eſt, ce ſemble, la bonne leçon. » Dans l'aire de ce mur, la tour » Antonia s'élevoit de quarante » coudées. « Sa hauteur étoit de quarante coudées. Cette élévation ne paroît pas répondre à la grandeur d'un ouvrage ſi admirable, ſur-tout en en donnant ſoixante-dix à celle des quatre tours qui étoit à l'angle d'entre le Midi & l'Orient. Notre Architecture n'approuveroit pas, ce ſemble, un accompagnement ſi peu proportionné; mais il peut y avoir erreur dans les chiffres.

Joſeph ne marque point ſi la tour Antonia touchoit immédiatement au mur de trois pieds, dans l'aire duquel elle étoit renfermée. On peut ſuppoſer avec beaucoup de vraiſemblance, qu'il y avoit quelque diſtance entre l'un & l'autre, & que ce fut dans ce terrein que Jean prit le commencement du ſouterrein qu'il creuſa pour aller mettre le feu aux plates-formes des Romains. Auſſi Joſeph ne dit-il pas ὑπορυξας ὑπὸ τῆς Αντωνίας, Jean ayant creuſé ſous la tour Antonia; mais τὸ κατὰ τὴν Αντωνίαν devant la tour Antonia.

Cet Auteur ne nous donne pas ici une grande idée de la bravoure & de la diſcipline militaire des Romains. Après une exhortation auſſi vive & auſſi preſſante que celle que fait Tite à ſes troupes de monter à l'aſſaut, perſonne ne ſe préſente pour le faire qu'un Syrien d'aſſez mauvaiſe mine, que onze aventuriers veulent bien ſuivre. Sans tant vanter la bravoure des François, comme l'on fait celle des Romains, lorſqu'il s'agit de monter à l'aſſaut, ou d'être de la tranchée, c'eſt plutôt à qui le fera, qu'à qui s'en exemptera: & pour éviter les con-

(a) ἐνδοτέρω δ' τούτου, τὸ πᾶν διάσημα τῆς Αντωνίας, ἐπὶ τεσσαράκοντα πήχεις ἐγήγερτο. Liv. 5. chap. 5. num. 8.

(b) Liv. 5. chap. 2. num. 8.

teſtations qui ne manquerolent pas de naître à cette occaſion entre différents corps, le Général eſt obligé de nommer ceux qu'il commande pour l'une ou l'autre fonction. Et qu'eſt-ce que faiſoient toutes les troupes de Tite, lorſqu'elles voyoient ces douzes braves monter à l'aſſaut? Lâches ſpectatrices de leur bravoure, aucun ne s'avance pour y avoir part. Mais ſi le tout n'eſt que broderie & imagination de l'Hiſtorien, que penſer du jugement d'un Auteur, & de ſon reſpect pour les droits de la vérité, qui invente & débite ces faits?

REMARQUE II.

Une mauvaiſe ſcolie a paſſée dans le texte de Joſeph, Guer. des Juifs, Liv. VI. chap. I. num. 7.

» ET ils tomberent ſur eux par » le ſouterrein que Jean avoit » creuſé ſous les plates formes des » Romains. « La traduction ſeroit exact, & c'eſt ainſi qu'ont rendu cet endroit ceux qui l'ont traduit en Latin ou en François (*a*). Mais ſi les termes de Joſeph préſentent ce ſens, ce ne peut être ſa penſée.

Pour que les Juifs euſſent pu ſe ſauver dans le portique des Gentils par le ſouterrein que Jean avoit creuſé pour aller mettre le feu aux plates-formes des Romains, ſon entrée eût dû être dans ce portique, ou du moins entre lui & la tour Antonia. Mais Jean n'avoit garde d'aller prendre ſi loin le commencement de la mine qu'il vouloit pouſſer ſous les plates-formes des Romains: outre que c'eût été augmenter inutilement la longueur & la difficulté du travail, elle eût dû paſſer ſous la tour Antonia, & cela n'eût pû ſe faire ſans en affoiblir les murailles. Jean avoit trop d'intérêt d'en conſerver la ſolidité, pour rien faire qui pût l'altérer: comme il eut été de la derniére imprudence de le faire, il ne prit l'ouverture de cette mine que dans le terrein qui étoit entre cette tour & le contour du mur, dans l'enceinte duquel elle étoit aſſiſe. Enfin pour que les Juifs chaſſés de la tour Antonia euſſent pû ſe retirer par cette mine dans le portique des Gentils, il eût encore fallu qu'elle eût eu une ouverture dans cette tour. Joſeph ne le dit point, & il n'y en a aucune apparence.

Hérode avoit fait pratiquer un ſouterrein (*b*) qui alloit de la tour Antonia dans le portique d'Iſraël, pour s'y retirer en cas d'une ſédition imprévue. Toute la reſſemblance eſt que ce fut par ce ſouterrein que les Juifs gagnerent les portiques du Temple; que Joſeph s'étant contenté de dire qu'ils le firent par un ſouterrein, διὰ τῆς διώρυχος, ſans marquer par lequel, un ſcoliaſte qui ne ſe ſouvenoit pas qu'Hérode en avoit fait faire un en cet endroit,

(*a*) *Cùm autem Judæi ad Templum confugerent, ipſi quoque per cuniculum quem Joannes ſubter aggeres Romanorum excavârat, irruebant.* Nov. Edit.

» La mine dont j'ai parlé plus d'une fois, n'avoit point été comblée, & ſubſiſtoit » toute entiére: une grande partie des Romains l'enfila, & par elle parvint juſqu'à » l'entrée du Temple. « *Hiſt. des Empér. juſqu'à Conſtantin, Tome 6. page* 406.

(*b*) Κατεσκευάσθη ὑ ὰ κρυπτὴ διώρυξ τῶ βασιλεῖ, φέρουσαμ ἀπὸ τῆς Αντωνίας μέχρι τῶ ἐσωτέρω ἱερῶ. Antiquité Juive, Liv. 15. ſur la fin du dernier chap.

& qui avoit préſent à la mémoire ce qu'il avoit lû dans le Livre précédent (*a*), que Jean en avoit fait faire un qui alloit de la tour Antonia ſous les plates-formes des Romains, s'imagina faire une belle remarque, & qui fixât le ſens ſuſpendu de Joſeph, en mettant à la marge de ſon exemplaire, Ην ὁ Ιωάννης ὑπὸ τὰ χώματα τῶν Ρωμαίων ὑπώρυξε. J'ai cru la conjecture aſſez vraiſemblable, pour m'autoriſer à ne pas traduire une mauvaiſe ſcolie qu'un Copiſte, ou ignorant, ou extrêmement diſtrait, a fait paſſer dans le texte de l'Auteur qu'il tranſcrivoit.

REMARQUE III.

Il y a erreur dans les chiffres de Joſeph, ou fourrure dans ſon texte, s'il a ſuivi l'ordre des temps dans le récit des évènemens qu'il rapporte depuis le premier num. juſqu'au ſeptiéme. Ce ne fut point manque d'hommes ou de Prêtres que le ſacrifice perpétuel ceſſa.

SI Joſeph a ſuivi l'ordre des temps dans ce qu'il dit aux num. 1. 2. 3. 4. 5. & 6. il y a erreur dans ſes chiffres, ou il s'eſt gliſſé quelque choſe d'étranger dans ſon texte. Il rapporte entre la priſe de la tour Antonia & ſon entiere deſtruction, la nouvelle que Tite reçut que le ſacrifice perpétuel avoit ceſſé; & il ajoute qu'il reçut cette nouvelle le dixſeptiéme du mois de Juillet. Cette tour avoit été priſe le cinquiéme du même mois, & elle fut détruite ſept jours après, le douze par conſéquent : ainſi Tite ne put pas apprendre le dix-ſept qu'on avoit ceſſé d'offrir le ſacrifice perpétuel. M. de Tillemont (*b*) qui a fait cette remarque, conjecture que le premier chiffre eſt de trop, qu'il faut l'effacer, pour ne laiſſer que le dernier, qui marque que ce fut le ſeptiéme Juillet que Tite apprit que le ſacrifice perpétuel avoit ceſſé.

Quelque vraiſemblante que ſoit la conjecture, j'aurois plus de penchant à croire que ces mots, πανέμου δ' ἐπὶ πτακαιδεκάτῃ, ſont une ſcolie qui s'eſt gliſſée de la marge dans le texte. On ne voit pas en effet pourquoi Joſeph auroit daté cette nouvelle par une eſpéce de réflexion qui paroît aſſez déplacée.

La tour Antonia fut priſe le cinq Juillet, & Tite donnoit ſes ordres pour qu'on la détruiſit dès les fondemens, lorſqu'il apprit que le ſacrifice perpétuel avoit ceſſé. Eſt-il vraiſemblable qu'il fut douze jours depuis s'en être rendu maître, ſans ordonner qu'on la ruinât? Le ſens même le plus naturel de l'expreſſion de Joſeph eſt que ce fut le jour même de ſa priſe qu'il donnoit ſes ordres, & qu'il apprit que le ſacrifice perpétuel avoit ceſſé. Επυθετο γαρ εν' εκείνης της ημέρας » Car » il avoit appris ce même jour que le » ſacrifice perpétuel avoit ceſſé. «

Il eſt vrai qu'entre les motifs que les Juifs ont d'obſerver un jour

(*a*) Liv. 5. chap. 11. num. 4. Ὁ μὲν Ἰωάννης ἤδειν ὑπορύξας τὸ κατὰ τὴν Ἀντωνίαν μέχρι τῶν χωμάτων διάστημα.

(*b*) Ruin. Juif. *note* 35.

Annal. polit. Eccleſ. pag. 774.

de jeûne le dix-ſept Juillet, leur Calendrier (*a*) marque la ceſſation du ſacrifice perpétuel ; mais ſans indiquer ſi c'eſt pour celle qui arriva ſous Nabuchodonoſor ; ou ſous Antiochus Epiphane, ou celle dont Joſeph parle ici. Ce ne fut point parce que les exemplaires de Joſeph étoient déja corrompus, que les Juifs mirent le jeûne pour la ceſſation du ſacrifice perpétuel au dix-ſept Juillet. Le peu de connoiſſance que cette nation a eue de ſon Hiſtorien, le mépris même qu'elle en a preſque toujours fait, ne donnent pas lieu de croire qu'elle ait jamais penſé à régler le temps d'aucune de ſes pratiques de Religion ſur le témoignage de Joſeph.

Ce fut plutôt manque de victimes, que d'hommes ou de Prêtres, que le ſacrifice perpétuel manqua ; & il y a ſi peu de différence entre ἀρνῶν, agneau ou ἀνδρῶν écrit en abbregé (*b*), qu'un Copiſte peu attentif a pu facilement tranſcrire l'un pour l'autre. M. Reland, note L. s'eſt cependant déclaré pour la leçon ordinaire ; mais il eſt certain que quelque prodigieux que fut le nombre des Juifs qui étoient morts dans Jéruſalem depuis qu'elle étoit aſſiégée, il y en avoit encore aſſez pour tenir toute l'armée Romaine en échec, & il n'en falloit pas tant pour offrir un agneau le matin & le ſoir de chaque jour (*c*). Ce ne fut pas auſſi parce qu'il n'y avoit plus de Prêtres pour l'offrir ; car lorſque le feu conſumoit le Temple, il y en avoit qui jettoient aux Romains tout ce qui leur tomboit ſous les mains, & dont deux des plus conſidérables aimerent mieux ſe jetter dans le feu que de ſe rendre (*d*). La faim obligea cinq jours après les autres de le faire ; mais Tite à qui ils furent préſentés, & à qui ils demanderent la vie, leur répondit que des Prêtres devoient s'enſevelir avec leur Temple (*e*).

Il y a donc quelque ridicule à penſer que ce fut le manque d'hommes ou de Prêtres, qui fit ceſſer le ſacrifice perpétuel. Si on le ceſſa, c'eſt qu'il n'y avoit plus d'agneaux à Jeruſalem qu'on pût immoler : la famine y étoit ſi grande, qu'une infinité de peuple y mourut de faim, & que ceux qui y réſiſterent, étoient forcés pour conſerver les foibles reſtes d'une vie mourante, de manger des choſes qui faiſoient horreur à voir. Le fléau étoit ſi général, que les ſéditieux ne purent s'en mettre à couvert malgré tous leurs pillages. Ils burent & conſumerent le vin, & l'huile conſacrés aux ſacrifices : & on ne peut guere préſumer que des gens qui, pour autoriſer ce ſacrilége, diſoient que quand on combattoit pour Dieu & pour ſon Temple, on avoit droit de ſe nourrir de ce qui appartenoit à Dieu & à ſon Temple, ayent épargné les agneaux & les autres bêtes qu'on pouvoit offrir en ſacrifices, tant qu'il y en eut à Jéruſalem.

Ipſi autem licere ſacra intermiſſa celebrare per Judæos quos ipſe delecturus eſſet. » qu'il lui étoit per» mis de faire offrir le ſacrifice in» terrompu, par les Juifs qu'il vou» droit choiſir. « C'eſt ainſi qu'a traduit le nouvel Editeur, ce que

(*a*) Scalig. Iſago, pag. 45. Le Pere Lami, pag. 1298.
(*b*) ἀνῶν, ἀρνῶν.
(*c*) Nomb. chap. 28. ℣. 3.
(*d*) Chap. 5. num. 2.
(*e*) Chap. 6. num. 1.

Tite

Tite envoya dire ſelon Joſeph à Jean. Mais c'eſt faire faire une démarche à ce Prince en quelque ſorte ridicule. Il n'étoit maître que de la tour Antonia, & ſes machines ne battoient pas encore le portique d'Iſraël. Jean n'avoit donc pas beſoin de ſa permiſſion pour continuer les ſacrifices que la Loi ordonnoit d'offrir tous les jours à Dieu ; & pour les offrir, il ne dépendoit pas de ce Séditieux de choiſir ceux des Juifs qu'il voudroit, n'y ayant que des Prêtres qui puſſent remplir cette ſainte fonction.

Les Juifs étoient ſi religieux obſervateurs de ce commandement, qu'ils ne diſcontinuérent point d'offrir des ſacrifices, lorſque Pompée aſſiégeoit le Temple. » La crainte » ne fit point interrompre le ſacré » miniſtère (*a*), on offroit le ſacri- » fice ſoir & matin, & on ne le diſ- » continua point malgré les atta- » ques des ennemis. « Quand les victimes leur manquoient, ils députoient aux aſſiégeants pour les prier de leur en vendre, ou de leur permettre de s'en fournir. C'eſt ce qu'ils firent lorſqu'Arétas & Hircan aſſiégeoient Ariſtobule dans le Temple, & qu'Hérode & Soſius aſſiégeoient ce ſaint lieu. Mais les Séditieux auſſi peu reſpectueux pour les ordres de Dieu, que cruels & inhumains envers leurs concitoyens, s'embaraſſerent peu que le manque de victimes fit ceſſer le ſacrifice perpétuel. Tite, plus religieux, l'ayant appris, fit dire à Jean qu'il pouvoit en envoyer chercher par ceux qu'il voudroit.

C'eſt ſans doute ce que diſoit Joſeph mais que quelque petit dérangement arrivé dans ſon texte a empêché de voir. Ἀνῶν au lieu d'ἀμνῶν a commencé à mettre dans un faux jour ce qui ſuit. On a expliqué θυσίας, par *ſacrifices*, ſans faire attention qu'il ſignifie quelquefois *victimes*, & ce défaut d'attention a fait croire qu'il falloit lire ἐκτολῶν, au lieu d'ἐκφορῶν. Ces conjectures font faire à Tite que Joſeph repréſente comme un Prince religieux, ce que dut naturellement faire un Prince qu'on a appellé les délices du genre humain, *delicia generis humani.*

Il eſt difficile de donner une idée exacte des différentes manœuvres que les Romains & les Juifs firent depuis la priſe de la tour Antonia & l'incendie du Temple. Il y a des endroits où le texte de Joſeph ne paroît pas pur, & il ne paroît pas avoir obſervé l'ordre des temps dans le récit qu'il fait de ce qui ſe paſſa dans cet intervalle.

Il raconte au num. 7. du chapitre premier, que les Romains ſe rendirent maîtres de la tour Antonia le cinq Juillet. Ils employerent ſept jours à la détruire juſqu'aux fondements, afin de ſe faire un paſſage plus large & plus commode pour pénétrer juſqu'au Temple (*b*). Leurs Légions s'étant portées juſqu'à la premiére enceinte πρώτῳ περιβόλῳ, elles commencerent à travailler à élever des plates-formes. La ſuite fait voir que cette premiére enceinte contre laquelle elles éleverent ces plates-formes, étoit le portique d'Iſraël : les Romains étoient donc maîtres alors de celui des Gentils,

(*a*) Antiq. Juiv. Liv. 14. chap. 4. num. 3. Ibid. chap. 2. num. 2. Chap. 16. num. 2.

(*b*) Chap. 2. num. 7.

La premiére étoit contre l'angle d'entre le Septentrion & le couchant du Temple intérieur, du portique d'Iſraël (*a*): la ſeconde contre l'exedre ſeptentrionale qui étoit entre deux portes. M. Havetcamp, après M. d'Andilly, met cet exedre au Temple extérieur au portique des Gentils, quoique le Grec porte τῶν ἔξωθεν ἱερῶν, en traduiſant le commencement du Chapitre quatriéme; c'eſt ſans doute une faute d'Imprimeur dans la derniére édition. Je n'oſerois dire la même choſe par rapport à l'élégante traduction; car la verſion de S. Gelenius a *Templi exterioris*, quoique le Grec d'à côté porte τῷ ἔξωθεν ἱερῷ, & elle la ſuit fidelement juſques dans ſes fautes mêmes.

La troiſiéme plate-forme étoit contre le Temple extérieur. Aucune de ces plates-formes ne fut élevée contre le portique des Gentils, ce fut contre celui d'Iſraël qu'elles furent toutes dreſſées: la ſuite va le faire voir. Cependant les Juifs firent une vigoureuſe ſortie contre le poſte que les Romains avoient ſur la montagne des Oliviers qui ne leur réuſſit pas (*b*). Enfin Joſeph raconte qu'ils mirent le feu à la galerie qui communiquoit de la tour Antonia à l'angle d'entre le ſeptentrion & le couchant du portique des Gentils. Il n'eſt pas vraiſemblable que tant de choſes ſe ſoient paſſées entre la priſe de la tour Antonia & l'incendie de ſa galerie. La premiére attention de Tite, après s'être rendu maître de cette tour, fut ſans doute de profiter de la commodité qu'elle lui procuroit de pénétrer juſqu'au Temple; & ce que les Juifs eurent de plus preſſé à faire, fut de les en priver en y mettant le feu ſur le champ, ſi même ils ne prévinrent pas la priſe de la tour Antonia. Ce qu'ils avoient fait dans le commencement de leur ſédition, donne tout lieu de le ſuppoſer. Geſſius Florus vouloit piller le tréſor ſacré; il falloit pour cela pénétrer dans le portique d'Iſraël, & il crut pouvoir s'en emparer, s'il ſe rendoit maître de cette tour. Il l'attaqua donc, mais ſans ſuccès: cependant les Juifs dans la crainte qu'une ſeconde attaque ne l'en rendît maître, détruiſirent ſa galerie qui communiquoit au portique des Gentils (*c*).

Après avoir rapporté que les Juifs avoient mis le feu à la galerie qui communiquoit de la tour Antonia au portique des Gentils, Joſeph ajoute (*d*), ἔπειτα ἀπέῤῥηξαν ὅσον πήχεις εἴκοσι, ταῖς ἰδίαις χερσὶν ἀρξάμενοι καὶ ἐν τοῖς ἁγίοις. Meſſieurs d'Andilly & Havercamp ont cru que ces vingt coudées ou environ que les Juifs détruiſirent, étoient de la galerie de la Tour Antonia. L'Hiſtorien des Empereurs juſqu'à Conſtantin (*e*), le ſuppoſe également lorſqu'il dit: » Ils en détruiſirent une » longueur de vingt coudées: « mais l'expreſſion de Joſeph eſt peu ſuſceptible de ce ſens, & il ne paroît pas même avoir pu dire cela.

Les Juifs ne purent mettre le feu à cette galerie que du côté qu'elle touchoit au portique des Gentils, les Romains étant maîtres

(*a*) Chap. 2. num. 7.

(*b*) Ibid. num. 8.

(*c*) Ἐυθὺς τὰς συνεχεῖς τοῖς τῷ ἱερῷ πρὸς τὴν Ἀντωνίαν διέκοψαν. Guer. des Juifs, Liv. 2. chap. 15. num. 6.

(*d*) Chap. 2. num. 9.

(*e*) Tom. 6. pag. 418.

de celui qui partoit de la tour Antonia ; ainſi les Juifs y ayant mis le feu de leur côté, ne pouvoient plus en aller détruire vingt coudées vers la tour Antonia. Eh ! quel motif en auroient-ils pu avoir ? Ce n'eût pas été d'empêcher que le feu ne la conſumât, puiſqu'ils ne l'y mettoient que pour la rendre abſolument inutile aux Romains ; mais le feu, au lieu de ſe porter le long de cette galerie, put ſe replier vers le portique des Gentils.

REMARQUE IV

Ce fut à une porte des bas-côtés du Temple qu'un Soldat mit le feu. Quelque grand que fut le bruit que faiſoient ceux qu'on égorgeoit & ceux qui pleuroient l'incendie du Temple, il n'eſt pas probable que les échos des montagnes de la Perée y répondiſſent.

LE nouvel Editeur de Joſeph a traduit, τὸ πῦρ ἐνῆκε θυρίδι χρυσῇ, *ignem per feneſtram auream injicit.* Joſeph ſon Auteur ne dit pas διὰ τῆς θυρίδος, mais θυρίδι. Auſſi l'ancien Interprète & Saint Gelenius ont-ils traduit *in feneſtram* ; & M. d'Andilly qui ſe regle ſur la verſion du dernier, n'eut pas dû traduire » jetta par la fenêtre d'or » une piéce de bois toute enflam» mée. Car que ce ſoit une fenêtre que ſignifie ici ce mot, que ce ſoit une petite porte, ce fut à cette piéce, non par elle, que ce ſoldat mit le feu qui conſuma les bas-côtés du Temple.

M. de Tillemont balance, dans ſa note trente-ſix ſur la ruine des Juifs, le ſens de θυρὶς ; mais après avoir reconnu qu'il ſignifie une petite porte, il ſe détermine cependant pour l'entendre d'une petite fenêtre. La raiſon de la préférence qu'il donne à ce dernier ſens, eſt » que ce ſoldat ſe fit ſoulever par » un autre ; « ce qui ne peut convenir à une porte qui eſt au niveau du rez de chauſſée. La difficulté eſt de fixer le ſens d'ἀναχωρίζω : car s'il ne ſignifie que *ſoulever*, on ne pourroit guere diſconvenir que ce ne fût à une petite fenêtre que ce ſoldat mit le feu ; mais ce Verbe peut ſignifier *ſoulager, aider.* Ainſi on peut penſer que Joſeph a voulu dire que cette piéce de bois enflammée dont ce ſoldat s'étoit ſaiſi étant fort peſante, il ſe fit aider, ſoulager par un de ſes compagnons.

Les baſſes ailes du Temple avoient une porte qui ouvroit du côté de l'Orient ; les Romains étoient maîtres alors des portiques ſeptentrionaux & du parvis des Prêtres juſques & par-delà même l'Autel des ſacrifices : ce ſoldat pouvoit donc porter ſa piéce enflammée à la porte de ces bas-côtés. Il eſt naturel de la ſuppoſer au niveau du rez de chauſſée, & il ne l'eſt pas de penſer qu'il ſe ſoit fait ſoulever pour mettre le feu à une de leurs fenêtres, tandis qu'il le pouvoit mettre ſans avoir beſoin de ſecours à la porte de ces bas-côtés.

Ce qu'ajoute Joſeph que c'étoit par où l'on paſſoit dans les appartements *des bas-côtés*, ne convient point à une fenêtre : c'eſt par des portes, non par des fenêtres que les appartements ſe communiquent. Le judicieux Critique veut que καθ' ἣν, *par laquelle*, ſe rapporte, non à

θυρίδι, mais à ὁδὸν qu'il ſuppoſe ſous-entendu : mais c'eſt viſiblement forcer l'expreſſion de Joſeph. Et y a-t-il du ſens à dire : » il mit le feu » à une fenêtre percée le long du » chemin ou par le chemin par le- » quel on va du côté du Septen- » trion dans les appartements des » baſſes-ailes ? «

» Les échos des montagnes d'a- » lentour & du pays qui eſt par de- » la le Jourdain, redoubloient en- » core cet horrible bruit. « [*M. d'Andilly.*] Quoique ce ſoit le ſens en général, que l'ancien Interprète, S. Gelenius & le nouvel Editeur ont donné à cet endroit, la diſtance entre les montagnes de la Perée & de Jéruſalem eſt trop grande pour qu'un écho qui y eut été, eût pu recevoir le bruit qu'on y faiſoit & le renvoyer, quelque grand qu'on le ſuppoſe. Mais Joſeph avoit vraiſemblablement mis ἐπὶ πέτρας, que l'injure des temps ou l'inattention des Copiſtes ont changé en πηγαῖα. En ſe bornant à faire les montagnes prochaines & des environs de Jéruſalem répondre aux cris que faiſoient ceux qu'on égorgeoit, joints à ceux des Juifs qui voyoient le feu conſumer le Temple, il y a peu d'apparence qu'il ait été chercher à ſix ou ſept lieues dans les montagnes de par-delà le Jourdain un écho pour recevoir ces cris & les reporter à Jéruſalem. On met le Jourdain à dix-huit mille de Jéruſalem (*a*), & les montagnes de la Perée pouvoient n'être pas ſur ſes bords & en être éloignées de quelques lieues.

Remarque V.

Y eut-il des Juifs égorgés ſur l'Autel du parvis des Prêtres ?

Monſieur de Tillemont dit (*b*) » qu'il n'eſt pas tout-à-fait » clair s'il y eût des Juifs tués ſur » l'Autel. « Il eſt vrai que Joſeph ne le dit pas expreſſément ; mais c'eſt le ſens que préſente naturellement ſon expreſſion, ſi ſon texte n'eſt pas alteré. Le ſang couloit le long des degrés de ce dont il parle, & l'Autel des ſacrifices n'en avoit point (*c*). La Loi défendoit d'y en faire, & Joſeph reconnoît que c'étoit par une penre douce qu'on y montoit & qu'on en deſcendoit. On montoit du parvis des Prêtres au Temple par douze degrés ou marches. Le peuple que les Romains pouſſoient, put monter ſur ces degrés, & le ſoldat furieux l'y ſuivre pour l'égorger. Une choſe aſſez ſinguliére : les traductions latines de Joſeph que j'ai conſultées ont *per gradus Templi*, tandis que le Grec qu'elles ont à côté a κατὰ δὲ τῶν τῦ βωμῦ βάθρων. Une ancienne verſion a ſouvent conſervé la bonne leçon de ſon original, qui s'eſt perdue dans la ſuite. Je fais uſage ici de cette remarque : & l'ancien Interprète ayant lu dans ſon exemplaire ναῦ, ou quelqu'autre mot qui revenoit au même pour le ſens, je

(*a*) Reland. Palæſt. illuſtrat. pag. 509.
(*b*) Ruine des Juifs, page 562.
(*c*) Ἐπ' αὐτὸν ἄνεσαν ἅρμα προσάπτης. Guerre des Juifs, Liv. 5. chap. 5. num. 6. Ibid. Liv. 6. chap. 4. num. 6. Exod. chap. 20. ℣. 26.

crois que Joſeph n'avoit point mis βωμῶ ; mais il y a ſi peu de rapport entre ce mot & celui de ναῶ que le ſens demande, qu'on a quelque peine à ſuppoſer qu'un Copiſte ait pu prendre l'un pour l'autre. Joſeph dit (a) que deux eſpeces d'épaules ὦμοι ſe prolongeoient de chaque côté de l'entrée du Temple. Le peuple, par reſpect pour le Temple proprement dit, put ne vouloir pas ſe réfugier ſur ſes degrés, mais croire le pouvoir faire ſur ceux de ces eſpeces d'épaules. Ces deux mots ſont aſſez reſſemblans, pour que les Copiſtes ayent pu prendre l'un pour l'autre, & écrire βωμῶ au lieu d'ὦμων, mépriſe d'autant plus aiſée, que ne ſe ſouvenant probablement pas des eſpeces d'épaules que Joſeph met aux deux côtés de l'entrée du Temple, & ne trouvant aucun ſens dans ὦμων, ils ont pu croire que le β, premiére lettre de βωμῶ, s'étoit perdue; mais que comme il n'y avoit qu'un Autel dans le parvis des Prêtres, il falloit mettre au ſingulier ce que leur manuſcrit mettoit au pluriel.

REMARQUE VI.

Joſeph a-t-il pu dire que Jéruſalem ſeroit détruite lorſque le Temple ſeroit réduit en un quarré?

» LEs Juifs réduiſirent le Temple
» en un quarré, quoiqu'ils ne
» puſſent ignorer qu'il eſt écrit dans
» les Livres ſaints que le Temple &
» la ville ſeroient pris lorſque cela
» arriveroit. « Ce n'eſt pas pour critiquer l'élégant Traducteur que je rapporte la maniére dont il traduit cet endroit de Joſeph, il eſt très obcur : ceux qui l'avoient traduit auparavant, & ceux qui avoient travaillé ſur cet Auteur, ne l'ont pas mieux entendu ; mais un petit aveu qu'ils ne l'entendoient pas, leur eût fait honneur, eût pu piquer d'émulation, & porter ceux qui liſent Joſeph à tâcher d'éclaircir cet endroit.

La petite Note de M. Reland (b) que rapporte le nouvel Editeur, n'explique rien ; on n'en voit pas même bien le ſens. Je ne me flate pas d'avoir trouvé le mot de l'énigme : mais je n'en diſſimule point l'obſcurité par un ſilence affecté ; & ſi j'en hazarde une explication, c'eſt plutôt pour exciter quelque Sçavant plus heureux ou plus habile à donner quelque choſe de meilleur, que dans l'idée où je ſerois d'avoir deviné juſte.

Ce n'eſt point dans l'Ecriture ſainte qu'on doit chercher la prédiction dont parle ici Joſeph, nous ne l'y trouverions pas : c'étoit ſans doute par une tradition orale ou conſervée dans des livres qui ne ſont pas venus juſqu'à nous, que les Juifs l'avoient reçue. Vandale (c) fait un crime à Joſeph d'avoir dit qu'elle ſe trouvoit dans l'Ecriture ; mais il faut entendre un Auteur avant que de le condamner. Quand on accorderoit au Critique que Joſeph emploie quelques fois le mot dont il ſe ſert ici pour ſignifier l'Ecriture ſainte, il eſt certain qu'il ne lui donne pas toujours ce ſens : c'eſt ce-

(a) Guerre des Juifs, Liv. 5. chap. 5. num. 4.
(b) Ita Danielis Prophetiam explicuerunt de πλησγίω τῦ, &c.
(c) De origine Idololat. pag. 138.

pendant ce que demande ce reproche pour être juſte.

L'expreſſion de Joſeph dans le ſens qu'on lui donne, n'en a aucun : le Temple étoit quarré avant la priſe de la tour Antonia, & les Juifs ne le firent pas changer de figure après que Tite ſe fût emparé de cette tour. Ce Prince ordonna à Joſeph de dire à Jean que, s'il avoit ſi grande envie de ſe battre, qu'il ſortît avec ceux qu'il voudroit, mais qu'il ne profanât pas le ſaint lieu : & c'eſt le grand reproche que Joſeph fait aux ſéditieux, lorſqu'il les exhorte à ſe rendre. Appien (*a*) raconte que dans la victoire que Domitius remporta ſur le Roi Antiochus, lorſque la phalange qui étoit ſerrée, & qui formoit un bataillon quarré, ſe vit abandonnée de la cavalerie, elle s'ouvrit pour recevoir les troupes légeres; & quelques lignes plus bas, qu'elle frémiſſoit » d'être expoſée de tous » côtés aux traits des ennemis ſans » pouvoir faire uſage de ſon expé- » rience dans les armes, & qu'elle » ne put que leur préſenter d'un » quarré ἐκ τετραγώνου ſes piques hé- » riſſées. « Ce n'eſt pas encore ce que veut dire Joſeph, mais il nous en rapproche: il remarque que le camp des Romains étoit quarré. Si Appien a cru pouvoir dire ἐπὶ τετραγώνου, ἐκ τετραγώνου ſans ſon ſubſtantif, perſuadé que ſes Lecteurs ſuppléeroient facilement ταγματος, ou quelqu'autre mot ſemblable, Joſeph a pu avoir la même penſée, & croire qu'on ſuppléeroit aiſément στρατοπέδου ou παρεμβολὴ ἀ τετραγώνου, lorſqu'il diſoit, Ιωδαιοι καὶ τὸ ἱερον . . . τετραγωνον ἐποιησαντο. L'uſage même, quoique je n'en ſçache pas d'exemples, pouvoit l'y autoriſer. Ainſi ſa penſée eſt que les oracles avoient prédit que Jéruſalem & le Temple ſeroient détruits, lorſque les Juifs auroient fait un camp des ſaints lieux. La tour Antonia avoit été juſqu'alors le retranchement des Juifs ; mais lorſqu'elle fut priſe, ils ſe retirerent dans les portiques du Temple, & s'en ſervirent comme d'un camp (*b*).

REMARQUE VII.

La cour du Palais dans laquelle les factieux égorgerent huit mille quatre cents perſonnes, n'étoit pas dans la ville haute.

MOnſieur de Tillemont (*c*) a cru que le Palais dans la cour duquel les Factieux firent cette boucherie, étoit dans la ville haute: il étoit dans la baſſe. Les Factieux en écarterent les Romains, & y firent priſonniers un cavalier & un fantaſſin de cette nation: & il eſt certain que les Romains n'étoient encore maîtres de rien dans la ville haute. Joſeph, après avoir rapporté la ſortie que les Factieux avoient faite ſur ce Palais, & le maſſacre qu'ils y avoient fait de leurs concitoyens, ajoute que les Romains chaſſerent les Factieux de la baſſe ville. Cela eſt relatif à ce qu'il venoit de dire de leurs excurſions. On

(*a*) Appien. Guer. Sir. pag. 175.
Τεταγμένη μὲν ὡς μάλιστα ἐπὶ στενὸν τεχαι τετραγώνου.

(*b*) Voyez les Chapitres V. du Livre trois, IX. du Livre cinq, & II. du Livre ſix de la Guerre des Juifs.

(*c*) Ruine Juive, page 565.

ignore de quel Roi ce Palais portoit le nom, & dans quel endroit précisément il étoit situé. Joseph ne s'explique ni sur l'un ni sur l'autre; & tout ce qu'il a bien voulu que nous en sçussions, c'est qu'il étoit dans la basse ville. Les Romains en étoient maîtres; mais peut-être avoient ils négligé de s'emparer de ce Palais, persuadés que quand ils auroient pris la ville haute, il se rendroit de lui-même. Les Factieux purent apprendre que plusieurs Juifs s'y étoient réfugiés avec leurs meilleurs effets, que le corps de troupes que Tite y avoit envoyé pour le tenir bloqué étoit peu considérable, & se porter sur ces connoissances à l'aller forcer & s'emparer de l'or & de l'argent qui y étoient.

On lit dans les anciennes éditions de Joseph ἐπ' αὐτὸς τράποντας. M. Havercamp a substitué à ces deux mots, sur l'autorité de quelques manuscrits, ἀπ' αὐτῆς. C'est, ce semble, la bonne leçon; mais je n'ai pas cru devoir traduire avec le sçavant Editeur, *Romanos inde pellunt*, & ils en chassèrent les Romains. Il semble que, si Joseph avoit voulu dire cela, il eût dit ἐκ αὐτῆς: c'est du moins la prépositon dont il se sert quelques lignes plus bas, lorsqu'il rapporte que les Romains chassèrent les séditieux de la basse ville (*a*). La maniére dont le soldat Romain traitoit les endroits dont il se rendoit maître, donne lieu de juger qu'il ne l'étoit pas encore de ce Palais, car il pilloit & tuoit tout ce qui étoit dans les lieux dont il s'emparoit: & ce Palais n'avoit pas été pillé, & on n'avoit encore fait fait aucun mal à ceux qui s'y étoient réfugiés.

REMARQUE VIII.

Du Roi d'Egypte dont Joseph parle.

IL faut que Joseph n'ait pas cru que le Roi d'Egypte qui ôta la couronne à Joachaz, & qui l'emmena prisonnier en Egypte, eût pris pour cela Jérusalem; car il auroit dit que cette ville avoit été prise six fois. L'Auteur du quatriéme Livre des Rois (*b*) ne le dit pas; il semble même dire le contraire, en disant que Necao fit mettre cet infortuné Prince aux fers à Reblata. Car s'il avoit été à Jerusalem, & s'il s'en étoit rendu maître, eût-il attendu qu'il l'eût mené à Reblata, pour le faire enchaîner? Il y a, ce semble, quelque chose de dérangé au verset troisiéme du trente-sixiéme chapitre du second Livre des Paralippoménes; & si l'on osoit proposer de faire une correction dans un endroit de l'Ecriture, on conjecturoit qu'il faut corriger ce verset sur le verset trente-troisiéme du vingt-troisiéme chapitre du quatriéme Livre des Rois. Pour rendre le troisiéme verset du trente-sixiéme chapitre du second Livre des Paralippoménes, il faudroit traduire, *& il le retira*, ou *il le fit sortir de Jérusalem*; ce qui ne fait point de sens. Il ne faudroit, pour le concilier avec le verset du quatriéme Livre des Rois, que mettre א dans ישירהו entre la premiére & la seconde de ses lettres. La seconde correction seroit plus considérable: il faudroit lire *à Reblata*, au lieu de *à Jérusalem*. On

(*a*)... Ῥωμαῖοι, τρεχάμενοι τὸς λησὰς ἐκ τῆς κάτω πόλεως.
(*b*) Chap. 23. ℣. 29.

pourroit appuyer la conjecture ſur l'autorité des Septante (*a*), qui ont lu dans les Paralippoménes comme on lit dans les Rois. Ce qu'on peut regarder comme aſſez certain, c'eſt que les Juifs ignoroient du tems de Joſeph, que Nécao Roi d'Egypte ſe fût rendu maître de Jéruſalem. C'eſt donc de Ptolomée Lagus que Joſeph parle ici. Mais pourquoi le nomme-t-il Aſochée (*b*)? C'eſt ce qu'il n'a pas voulu nous faire ſçavoir. C'étoit peut-être le nom que les Egyptiens donnoient à Ptolomée Lagus, mais défiguré, ſelon toutes les apparences, par les Copiſtes.

(*a*) Καὶ ἴδωσιν αὐτὸν Φαραὼ Νεχαὼ ἐν Ρεβλαθά.
(*b*) Ασωχαῖος.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE LA GUERRE DES JUIFS
CONTRE LES ROMAINS.
LIVRE SEPTIEME.

CHAPITRE I.

I. LORSQUE les troupes Romaines, qui dans la fureur dont elles étoient animées contre les Juifs, ne pouvoient demeurer dans l'inaction, n'eurent plus d'habitans (*a*) à tuer, ni d'effets à piller, Tite leur ordonna d'achever de détruire le Temple & la ville (*b*), à la réſerve

Tite fait démolir le Temple, & tout Jéruſalem excepté les Tours d'Ippique, de Phaſaële & de Mariamne.

(*a*) *Voyez* Remarque I.

(*b*) » Tite occupa ſes troupes à démo» lir juſques dans les fondemens tout ce » qui reſtoit du Temple. » M. de Tillemont (*Ruine Juive, page* 569.) Joſeph n'en dit pas tout-à-fait tant. Le terme dont il ſe ſert κατασκάπτω, ne ſignifie ordinairement que détruire; & quand on porte la deſtruction juſqu'à en détruire les fondemens, on y ajoute θεμελίους. Philon (*de leg. Cal. pag.* 1011. *b. c.*) en parlant des Proſeuques des Juifs qu'on détruiſit en Egypte ſous l'Empire de C. Caligula, dit τὰς ὑ αὐτῶν θεμελίοις κατέσκαψαν. L'élegant Traducteur a pu donner occaſion a cette petite inadvertence: car il fait ordonner par Tite de ruiner toute la ville de Jéruſalem juſques dans ſes fondemens.

de la partie du mur qui fermoit la ville du côté du couchant : il la deſtinoit à couvrir le fort qu'il avoit reſolu de faire conſtruire, pour loger les troupes qu'il devoit y laiſſer en garniſon. Il fit auſſi conſerver en leur entier les Tours Ippique, Phaſaële & de Mariamne, comme un monument bien capable de faire connoître à la poſtérité combien il avoit fallu aux Romains de valeur & de conſtance pour ſe rendre maîtres d'une ville défendue par des ouvrages d'une force ſi extraordinaire. Tout le reſte fut ſi exactement raſé, qu'il ne reſta aucune trace que ce vaſte emplacement eût été une ville habitée. Telle fut la fin de la célébre & déplorable Jéruſalem. La folle opiniâtreté de quelques-uns de ſes citoyens factieux fut cauſe de ſa ruine.

II. Lorſque Tite y eut établi en garniſon, ainſi qu'il l'avoit reſolu, la dixiéme Légion avec de la cavalerie & quelques autres troupes de pied, & pourvu du reſte à tout, il ſe fit un généreux devoir de donner à ſon armée aſſemblée les louanges dûes à ſes glorieux exploits, & d'aſſigner publiquement de juſtes récompenſes à ceux qui s'étoient le plus ſignalés dans cette longue & pénible guerre. Il monta donc, accompagné des principaux Chefs, ſur un grand tribunal qu'il avoit fait élever au milieu de ſon premier camp, pour pouvoir être entendu de toute l'armée ; & commença par déclarer que » pleinement ſatisfait des marques ſinguliéres d'affection que » lui avoient donné les troupes toutes les fois qu'il s'en étoit » préſenté quelque occaſion, il ne pouvoit aſſez leur en témoigner ſa reconnoiſſance. Il loua enſuite la parfaite obéiſ- » ſance qui les avoit fait s'expoſer à tant & de ſi grands périls » avec un zéle & une valeur, dont le but honorable étoit » l'extenſion des bornes de l'Empire, & de prouver à toute » la terre que ni les avantages que peuvent tirer certaines » contrées de la force naturelle de leur aſſiette, ni la grandeur » des villes les mieux fortifiées, ni la multitude d'hommes en » état de les défendre, non plus que leur téméraire audace ou » leur férocité brutale, ſoutenues même en d'aſſez fréquentes » occaſions par des ſuccès heureux, ne furent jamais des » obſtacles capables d'arrêter la courſe rapide des Romains. » Il inſiſta ſur la gloire qu'elles s'étoient acquiſe en terminant » une guerre qui duroit depuis ſi long-tems, & dont elles » n'avoient pu ſouhaiter, lorſqu'elles la commencerent, une

» fin plus heureuſe. Il leur fit ſur-tout remarquer que c'étoit » pour eux un honneur au deſſus de toute expreſſion ; que le » monde entier avoit non-ſeulement approuvé le choix qu'elles » avoient fait de ſon pere & de lui pour les élever à l'Em- » pire, mais ne ceſſoit de prouver, par ſon reſpectueux atta- » chement, combien il leur ſçavoit bon gré de les lui avoir » donné pour maîtres. Il conclut par dire, qu'encore » bien qu'il ne connût perſonne dans ſon armée qui ne mé- » ritât, par ſon zéle, toute ſon eſtime & ſon affection, il » vouloit récompenſer d'une maniére particuliére tous ceux » qui avoient fait effort pour ſe diſtinguer ; & qui, en l'illuſ- » trant eux-mêmes par des exploits extraordinaires de bra- » voure, avoient contribué à rendre ſon commandement plus » glorieux ; parce qu'outre le devoir qu'il ſe faiſoit de ne » laiſſer ſans récompenſe aucun de ceux qui s'étoient piqués » de quelque émulation, il étoit auſſi ſenſible au plaiſir de » rendre juſtice au mérite de ceux qui étoient les compagnons » de ſes travaux, qu'il étoit pénétré de regret lorſqu'il ſe » trouvoit obligé de punir leurs fautes. «

Tite récompenſe ceux de ſes ſoldats qui avoient mieux fait.

III. Il chargea ſes Officiers de dreſſer les liſtes de ceux qui s'étoient ſignalés dans cette guerre par quelque action d'éclat ; & les appellant enſuite lui-même par leurs noms, il leur donna, à meſure qu'ils ſe préſenterent, des louanges d'après leſquelles ils ne pouvoient douter qu'il ne fût auſſi touché de leur gloire que de la ſienne propre. Il mit de ſa main des couronnes d'or ſur la tête des uns, donna à d'autres des chaînes, des piques de même métal, des médailles d'argent, & les éleva tous à des grades ſupérieurs & leur diſtribua de l'or, de l'argent, de riches habits, des piéces d'étoffes, & diverſes autres choſes précieuſes, faiſant partie du butin fait dans Jéruſalem. Lorſqu'il les eut ainſi récompenſés chacun ſuivant qu'il lui parut le mériter, une joie univerſelle ſe répandit dans tout le camp : l'acclamation fut générale ; & ce Prince, faiſant autant de vœux en faveur de ſes troupes qu'elles en formoient pour ſa proſpérité, deſcendit de ſon tribunal, & alla offrir des ſacrifices en action de graces de ſa victoire : il y fut immolé un très grand nombre de bœufs, dont il fit diſtribuer la chair aux ſoldats. Ces repas & les feſtins qu'il fit à ſes principaux Officiers durerent trois jours, après leſquels il aſſigna à ſes troupes les différens quartiers dans leſquels il avoit reſolu de

les faire paſſer. Il laiſſa en garniſon à Jéruſalem la dixiéme Légion, qui étoit auparavant ſur l'Euphrate. Il éloigna tout-à-fait de la Syrie la douziéme Légion, qui y avoit ordinairement ſon quartier à Raphanée, parce qu'il n'avoit pas oublié (*a*) qu'elle s'étoit laiſſée battre par les Juifs du tems de Ceſtius, & l'envoya à un lieu appellé Melitine, ſur l'Euphrate, entre les confins de l'Arménie & de la Cappadoce, & ne retint auprès de lui que la cinquiéme & la quinziéme, juſqu'à ce qu'il fût arrivé en Egypte. Après avoir fait tous ces arrangemens, il partit avec ce qu'il s'étoit réſervé de troupes, & ſe rendit à Céſarée ſur mer; & comme à cauſe de l'hiver il ne pouvoit s'embarquer pour l'Italie, il y fit ſoigneuſement garder les priſonniers & ce qui lui reſtoit de dépouilles.

CHAPITRE II.

PENDANT que Tite étoit occupé au ſiége de Jéruſalem, Veſpaſien paſſa ſur un vaiſſeau de tranſport d'Alexandrie à Rhodes, d'où étant monté ſur les galeres, il viſita toutes les villes qui ſe trouverent ſur ſa route, & y fut reçu avec de grandes acclamations de joie, toujours accompagnées de vœux pour ſa proſpérité. Il paſſa d'Ionie en Gréce, toucha à Corcyre, gagna le cap qui termine la terre d'Otrante (*b*), d'où il continua ſa route par terre. Tite de ſon côté partit de Céſarée ſur mer, & alla à Céſarée de Philippe, où il ſéjourna quelque tems: il y donna divers ſpectacles, dans leſquels pluſieurs de ſes priſonniers terminerent leurs jours: les uns ayant été expoſés aux bêtes, & quelques-uns contraints de ſe battre en troupe les uns contre les autres. Il reçut en cette ville la nouvelle de la priſe de Simon, fils de Gioras, qui ſe fit de la maniére que je vais dire.

Simon, fils de Gioras, ſort de ſon ſouterrein pour ſe rendre aux Romains.

Il étoit dans la ville haute lorſque Jéruſalem fut priſe. Dès qu'il y vit les Romains entrés & occupés à en faire le pillage, il raſſembla ce qu'il put de ſes plus fidéles amis; & prenant des Tailleurs de pierre, avec des inſtrumens néceſſaires pour

(*a*) *Voyez* Remarque II.

(*b*) Ἐπ' ἄκρας Ἰαπυγίας. Comment l'Eſclavonie peut-il ſe trouver dans la Traduction de M. d'Andilly pour rendre ces deux mots?

leur travail, des vivres pour pluſieurs jours, ils allerent ſe cacher dans un des ſouterreins le moins connu : ils s'y enfoncerent & franchirent d'abord avec quelques ſuccès les différens obſtacles qu'ils rencontrerent ; de ſorte que Simon ſe flatta de trouver enfin quelque iſſue qui le mettroit en lieu sûr, d'où il pourroit partir & ſe ſauver ſans être découvert ; mais il conçut bientôt que ſon eſpérance étoit vaine : car avec quelque attention qu'il eût, ainſi que ſes gens, de ménager les vivres dont ils s'étoient munis, les ouvriers avançoient ſi peu dans ce pénible & difficile travail, que Simon ayant tout lieu de craindre qu'ils ne manquaſſent abſolument, ſentit la néceſſité de renoncer à ſon entrepriſe. Mais croyant tromper les Romains, en leur cauſant quelque frayeur, il ſe revêtit d'un habit blanc & d'un manteau de pourpre, qu'il attacha par deſſus avec une agraffe ; & en cet état il ſortit ſubitement de terre par un endroit du lieu qui avoit ſervi d'emplacement au Temple. Les premiers Romains qui le virent furent d'abord ſurpris, & reſterent ſans mouvement ; mais s'étant enſuite avancés pour le conſidérer de plus près, ils lui demanderent qui il étoit : il réfuſa de le dire, & exigea qu'ils fiſſent venir leur Officier ; ils coururent auſſi-tôt le chercher : c'étoit Terentius Rufus que Tite avoit laiſſé pour commander la garniſon. Il vint ſur l'heure même, & Simon lui ayant déclaré ſans déguiſement qui il étoit, il l'arrêta, le fit mettre aux fers & donna avis à Tite de la maniére dont il lui étoit tombé entre les mains. Ce fut ainſi que pour punir ce tyran de la cruauté avec laquelle il avoit fait mourir tant de malheureux, ſous le faux prétexte qu'ils vouloient ſe rendre aux Romains, Dieu permit que, ſans éprouver aucune ſorte de violence, il ſe mît de lui-même en la puiſſance de ſes plus grands ennemis. Les méchans ne peuvent ſe dérober à la juſte vengeance de Dieu irrité : & quand, par une téméraire confiance, ils ſe flattent d'avoir évité les rigoureux effets de ſa colere, les châtimens qu'il exerce ſur eux ſont d'autant plus terribles, qu'ils ont plus long-tems abuſé de ſa miſéricordieuſe patience : c'eſt ce qu'éprouva Simon, lorſqu'il fut au pouvoir des Romains. Comme on l'avoit vu ſortir d'un ſouterrein, on fit de nouvelles & promptes recherches, & l'on trouva un grand nombre de ces Factieux ainſi cachés ſous les terres. Simon fut conduit en-

chaîné & préſenté à Tite comme il retournoit à Céſarée (*a*) ſur mer. Ce Prince ordonna qu'on le gardât pour ſon triomphe.

CHAPITRE III.

Tite célébre la naiſſance de Domitien à Céſarée ſur mer, & celle de l'Empereur à Berite.

I. TITE de retour à Céſarée ſur mer (*b*), y célébra avec beaucoup de magnificence la naiſſance de ſon frere, & fit en ſon honneur perdre la vie à plus de deux mille cinq cents Juifs, du nombre de ceux qui avoient été jugés dignes de mort. Pluſieurs furent brûlés, & le reſte fut dévoué à périr en combattant les uns contre les autres comme gladiateurs, ou en défendant leur vie contre les bêtes. Quelque rigoureux que dût paroître un tel châtiment, les Romains étoient perſuadés qu'il n'étoit encore point proportionné à l'énormité de leurs crimes. Tite ſe rendit enſuite à Berite, qui eſt une ville de Phénicie & une colonie Romaine : il y fit un aſſez long ſéjour, & y célébra avec encore plus de magnificence la naiſſance de l'Empereur ſon pere. Il y donna de ſuperbes ſpectacles & fit de très-conſidérables dépenſes, pour procurer au peuple tous les genres de divertiſſemens qu'on pût imaginer. Ces ſomptueuſes fêtes couterent, comme à Céſarée, la vie à un très-grand nombre de priſonniers Juifs que ce Prince avoit à ſa ſuite.

II. Les Juifs qui demeuroient à Antioche coururent en ce même tems riſque d'y être exterminés. Toute la ville ſe mit en mouvement pour les punir, tant des crimes dont on les accuſoit pour lors, que de ceux dont ils avoient été peu auparavant prévenus. J'eſtime néceſſaire d'en parler ici en peu de mots, pour jetter toute la clarté convenable ſur le recit que je dois faire de ce qui ſe paſſa dans la ſuite.

III. La nation Juive s'eſt tellement répandue dans tout l'univers, qu'il eſt peu de contrées où il ne ſe ſoit établi quelque famille Juive. Il y en avoit ſur-tout un très-grand nom-

(*a*) » Il en écrivit à Tite, qui étoit » alors à Céſarée de Philippe. « (*Tome 6. Hiſt. des Empер. juſqu'à Conſtantin, page* 445.) Légere diſtraction dans le ſçavant Hiſtorien.

(*b*) M. de Tillemont dit que ce fut à Paneade, qu'il explique par Céſarée de Philippe. C'eſt une légere inattention à ce que Joſeph dit en finiſſant le Chapitre précédent, & en commençant celui-ci.

bre dans la Syrie, comme étant la province la plus proche de la Judée, & particuliérement à Antioche, tant à cauſe de la grandeur de la ville que parce que les ſucceſſeurs d'Antiochus Epiphane qui avoit ſaccagé Jéruſalem & pillé le Temple, avoient permis aux Juifs de s'y établir. Ces Princes leur avoient même rendu & fait mettre dans leur Synagogue tous les préſens (*b*) dont Antiochus avoit dépouillé le Temple. Ils leur avoient de plus accordé les mêmes droits & les mêmes priviléges dont jouiſſoient les Grecs qui demeuroient dans cette ville. Pluſieurs Princes qui régnerent ſucceſſivement après ceux-ci, les ayant traités avec la même bonté, ils ſe multiplierent conſidérablement, rendirent au Temple tout ſon luſtre & ſa magnificence par les riches préſens qu'ils y envoyerent, & attirerent à leur religion un grand nombre de Grecs, qui ſemblerent ne faire plus qu'une même nation avec eux. Les choſes ſe maintinrent en cet état juſqu'au tems où la guerre des Juifs contre les Romains commençant à ſe déclarer, Veſpaſien ſe rendit par mer en Syrie. La haine qu'on conçut alors contre les Juifs devint générale & très-vive. Un d'entr'eux nommé Antiochus, qu'ils conſidéroient beaucoup, parce que ſon pere étoit le chef de ceux qui demeuroient à Antioche, aſſembla le peuple au Théâtre, accuſa ſon propre pere & pluſieurs autres d'avoir formé le deſſein de mettre de nuit le feu à la Ville, & nomma en particulier quelques Juifs étrangers comme complices de la conſpiration. Le peuple en fut ſaiſi d'une ſi ſubite & ſi furieuſe colere, qu'il fit apporter du feu & brûler à l'inſtant les accuſés; & perſuadé que le ſalut de la Ville dépendoit de la plus prompte expédition, il vouloit au même inſtant ſe jetter ſur tous les Juifs & les exterminer. Antiochus faiſoit uſage de tout pour l'animer encore davantage; & craignant qu'on ne formât quelque doute ſur la ſincerité de ſon changement de religion & de l'horreur qu'il proteſtoit avoir toujours eu des pratiques des Juifs, il ſacrifia à la maniére des Grecs, & conſeilla au peuple de contraindre les Juifs à ſacrifier de même, prétendant que quiconque refuſeroit de ſe ſoumettre à cet ordre, devoit être reputé traitre. Son avis fut bien reçu & promptement exécuté. Quelques Juifs, en petit nombre, ſe prêterent à ce qu'on exigea d'eux; & ceux qu'on ne put forcer à ſuivre leur exemple furent

Perſécution des Juifs à Antioche.

(*a*) *Voyez* Remarque III.

tués. Antiochus employoit cependant quelques ſoldats que lui avoit donné l'Officier qui commandoit les troupes Romaines à tourmenter horriblement, par lui-même, les gens de ſa nation. Il avoit entrepris de les empêcher de célébrer le jour du Sabbat; & pour les contraindre de vaquer en ce jour comme en tous les autres à leurs travaux ordinaires, il n'y eut ſorte de violence qu'il n'exercât contr'eux : il les porta même ſi loin, que ce ne fut pas ſeulement à Antioche qu'il abolit l'obſervation de ce ſaint jour, mais que le mal ſe communiqua pendant quelque tems dans les autres Villes.

IV. Cette cruelle perſécution ne fut pas la ſeule que notre nation eut à ſouffrir dans Antioche ; elle fut ſuivie d'une ſeconde, dont je crois le récit auſſi indiſpenſable que me l'a paru celui de la premiére. Le feu prit dans la Place quarrée d'Antioche, & ſe répandit par-tout avec tant de rapidité & de violence, que le Greffe, le dépôt des Archives, & pluſieurs grands édifices furent brûlés, & qu'on ne vint que très-difficilement à bout d'empêcher que la Ville, qu'il gagnoit de toutes parts, ne fût entiérement réduite en cendres. Antiochus prit avantage de cet embraſement, & accuſa les Juifs d'en être les auteurs. Il lui fut d'autant moins difficile de le perſuader aux habitans d'Antioche, qu'indépendamment de la haine qu'ils avoient de tout tems portée aux Juifs, ce qui s'étoit paſſé peu auparavant eût été ſeul capable de les faire ajouter foi à ce qu'Antiochus avançoit en ce moment contr'eux. Leur imagination s'echauffa même de telle ſorte, que croyant preſque de bonne foi avoir eux-mêmes vu les Juifs allumer ce feu, ils coururent ſur eux avec une telle fureur pour les maſſacrer, que Cneius Collega, qui commandoit alors pour les Romains dans Antioche en l'abſence du Gouverneur de la Province, put à peine les arrêter & obtenir qu'ils lui donnaſſent le tems d'en informer l'Empereur. C'étoit Cæſennius Pætus, que Veſpaſien avoit nommé au Gouvernement de Syrie, mais il n'étoit point encore arrivé. Collega cependant fit les plus exactes recherches pour découvrir quelle pouvoit avoir été la véritable cauſe de cet incendie; & il ſe trouva que les Juifs qu'Antiochus accuſoit de l'avoir excité n'y avoient eu aucune part, & que c'étoient des gens ſans foi & ſans honneur, qui, accablés de dettes & pour anéantir les titres, en vertu deſquels ils pouvoient être pourſuivis par leurs créanciers,

créanciers, s'étoient rendus coupables de ce crime. Cette heureuſe découverte tira les Juifs de l'état violent dans lequel l'inquiétude de ce que deviendroit une accuſation auſſi grave, les tenoit plongés.

CHAPITRE IV.

I. LES vives & tendres inquiétudes, dont Tite étoit agité ſur le ſuccès du voyage de l'Empereur ſon pere, furent abondamment compenſées par la ſatisfaction qu'il eut d'apprendre que ce Prince arrivé en Italie y avoit été reçu dans toutes les Villes, & particuliérement dans Rome, avec les honorables témoignages de la plus éclatante joie. Il y avoit été ſi ardemment ſouhaité, que ſon auguſte préſence mit le comble aux délicieux ſentimens dont on étoit tellement affecté, que lors même qu'il étoit encore éloigné, on ſe plaiſoit à ſe faire la douce illuſion de croire qu'on avoit le bonheur de le poſſéder; & comme s'il eût été déja arrivé, on s'empreſſoit de l'aller voir, tant étoit grande, générale & ſans contrainte l'extrême affection qu'on lui portoit. Le Sénat qui ſe ſouvenoit des maux qu'avoient cauſés les derniers changemens d'Empereurs, s'empreſſoit de reconnoître pour maître un Prince que la maturité de l'âge & une glorieuſe ſuite d'exploits éclatans avoient rendu reſpectable à tout le monde, & à la ſuprême élevation duquel il étoit perſuadé que le ſalut de l'Empire étoit attaché. L'empreſſement du peuple n'étoit pas moins ardent, s'il n'étoit même encore plus vif; il tenoit pour certain que ce digne Prince ne le garantiroit pas ſeulement des ſuites funeſtes de la guerre civile qui l'avoient ruiné, mais qu'il le rétabliroit dans ſon ancien repos & ſon ancienne bondance. C'étoit ſur-tout parmi les gens de guerre qu'éclatoit cette merveilleuſe ardeur de vivre ſous ſes loix. Les glorieux ſuccès des grandes guerres qu'il avoit conduites à leur tête & heureuſement terminées, comparés avec l'aviliſſement honteux dans lequel ils avoient vu tomber les armes Romaines, par l'ignorance & la lâcheté de quelques autres Empereurs, excitoient l'impatience où ils étoient de le voir monter ſur le trône, parce qu'ils le croyoient ſeul capable de les conduire à une ſolide gloire, même en ménageant leurs vices: tout l'Etat étoit

[Veſpaſien attendu avec impatience de toute l'Italie, y eſt reçu & à Rome avec beaucoup de joie.

animé du même desir, & s'empressoit de le témoigner. Ces vifs sentimens d'affection mirent tout l'Etat en mouvement : les personnes les plus qualifiées ne purent se soumettre à un plus long délai ; elles allerent fort loin à sa rencontre. Le peuple, aussi empressé que les Grands de prévenir son arrivée, les suivit en si grand nombre, qu'il resta assez peu de monde dans Rome, pour que tous ceux qui le purent, ayant cedé à l'attrait général, cette grande Ville se vit pour la premiére fois comme entiérement déserte. Lorsque l'on sçut qu'il s'approchoit & qu'on eut appris par ceux qui avoient été le plus loin au devant de lui, avec quelle bonté il recevoit tout le monde, ceux qui n'ayant pu suivre les impressions de l'empressement commun, étoient restés dans Rome, se répandirent sur le grand chemin par où il devoit passer, menant avec eux leurs femmes & leurs enfans. Ravis de la douceur & de l'affabilité de ses regards, ils rempliſſoient l'air de cris de joie & de reconnoissance, le nommant leur bienfaiteur, leur libérateur & le seul digne de l'Empire. Les rues étoient tellement garnies de fleurs ou semées à terre, ou formées en couronnes & suspendues comme prêtes à venir ceindre son auguste front ; la quantité de divers aromates qu'on brûloit de tous côtés, parfumoit l'air de si excellentes odeurs, que toute la Ville paroissoit n'être qu'un temple. Dès que ce Prince fut arrivé au Palais, qu'il ne put gagner qu'avec beaucoup de peine, à cause de la prodigieuse affluence du peuple, qui pour se trop empresser de vouloir l'y porter, avoit considérablement retardé sa marche ; il offrit aux Dieux domestiques des sacrifices d'actions de graces pour son heureux avénement. Le peuple alors se livra à toutes sortes de réjouissances : ce ne fut par-tout que festins entre des familles entiéres, des voisins, des amis, & en général entre toutes sortes de personnes qui s'assemblerent pour prendre part à la joie publique, & prier en commun les Dieux d'accorder une longue vie à Vespasien, de conserver l'Empire à ses enfans, & de ne jamais permettre qu'aucune sorte de révolution fît sortir le sceptre des mains de leur postérité. Tels furent les sentimens de zéle & d'affection avec lesquels Vespasien fut reçu dans Rome : & bien-tôt la plus abondante prospérité fut le fruit précieux de son élévation.

II. Quelque tems auparavant, Vespasien étant encore à

Aléxandrie, & Tite occupé à finir le ſiége de Jéruſalem, une grande partie des peuples de l'Allemagne s'étoient révoltés de concert avec ceux de la partie des Gaules qui en eſt la plus proche, dans la ferme eſpérance que le projet qu'ils avoient formé de ſecouer le joug des Romains leur réuſſiroit. Le caractere des Allemans, naturellement peu diſpoſés à réfléchir ſagement ſur le choix d'un parti à prendre, leur facilité à ſe livrer aux plus grands dangers ſur les plus foibles eſpérances, leur averſion pour tout genre d'aſſerviſſement, la haine que conſéquemment ils portoient aux Romains, qu'ils ſçavoient être la ſeule nation à laquelle ils euſſent jamais obéi; toutes ces raiſons étoient ſans doute bien capables de les porter à déclarer la guerre à l'Empire. Mais ce furent les circonſtances du tems, qui leur en inſpirerent la hardieſſe. Le trouble & la confuſion dans leſquels ils voyoient l'Empire plongé par les guerres civiles qu'avoient cauſées les fréquens changemens des Empereurs, leur parurent une conjoncture favorable pour ſe mettre en état de recouvrer leur liberté. Ce fut cette même conſidération qui porta Claſſicus & Vitellius, les deux plus puiſſans d'entr'eux, à lever l'étendard de la rébellion, qu'on ſçavoit, à ne pouvoir en douter, qu'ils méditoient depuis long-tems. Ils oſerent en faire ouvertement la propoſition; & y trouvant preſque tous les eſprits diſpoſés, ils firent, ſans aucun obſtacle, prendre les armes à la plus grande partie de leur nation, & ſe mirent en devoir d'agir. Veſpaſien venoit de faire paſſer Pétilius Céréalis du Gouvernement d'Allemagne à celui des Iſles Britanniques, en le déclarant Conſul (*a*). Cet Officier s'étant mis en chemin pour

Révolte en Allemagne.

(*a*) Je ne ſçai où Joſeph a pris que Veſpaſien fit Pétilius Céréalis Conſul en l'envoyant commander en Angleterre. M. de Tillemont (*Hiſtoire des Emper. Veſpaſien, art. 5. page 15.*) dit qu'il ne fit peut-être que le déſigner pour l'année ſuivante. Ce ſçavant met la guerre d'Allemagne en ſoixante & dix; & Céréalis faiſoit la guerre en Angleterre en ſoixante & douze. C'auroit donc été en ſoixante & onze que cet Officier auroit été Conſul; & on ne trouve de Conſuls cette année que Veſpaſien & M. Coccéius Nerva. Les faſtes Conſulaires n'ont pas toujours marqué ceux qui n'avoient été Conſuls que par ſubrogation: & Veſpaſien put ne pas conſerver le Conſulat pendant tout ſoixante & onze. Mais a-t-on des exemples que les Empereurs ayent déclaré ou déſigné Conſul un Officier qu'ils envoyoient faire la guerre dans une des Provinces de l'Empire? Ne ſeroit-ce que les honneurs & les droits du Conſulat que Veſpaſien auroit conférés à Céréalis? Τὸν ὕπατον διὰ τέλους τιμᾶν ne paroît dire que cela: & on croit que le commandement de l'Angleterre ne ſe donnoit guere qu'à ceux qui avoient été Conſuls. (*M. de Tillemont. Trajan, page 215.*)

ſe rendre à ce nouveau département, apprit, comme par un coup particulier de la Providence, le ſoulevement des Allemans, il revint ſur ſes pas, marcha contr'eux, & les ayant trouvé aſſemblés, il les attaqua, les défit, en tua beaucoup, & contraignit les autres à rentrer dans le devoir. Par cette extrême diligence Céréalis ne fit qu'avancer le juſte châtiment que ces rébelles ne pouvoient éviter de recevoir bientôt. Car auſſi-tôt qu'on eut reçu à Rome la nouvelle de leur ſoulevement, Domitien Céſar, fils de Veſpaſien, plein d'une confiance qui ne ſeroit point entrée dans l'ame de tout autre de ſon âge, partit à la tête d'une armée pour aller les réduire. Ce jeune Prince joignoit, quoiqu'il ne fît encore qu'entrer dans l'adoleſcence, à la grandeurde courage qui lui étoit héréditaire, tout l'acquit que peut donner une étude ſérieuſe de la ſcience militaire, ſoutenue par les exercices les plus aſſidus (*a*). Ces barbares déja atterrés par leur défaite ne le virent point arriverſans nouvel effroi, ils ſe ſoumirent, regardant alors comme un bien de demeurer aſſujettis comme auparavant, ſans riſquer d'y être contraints par la force. Après avoir aſſujetti toutes les Provinces des Gaules aux arrangemens qu'il jugea les plus convenables, pour empêcher qu'il n'y arrivât dans la ſuite de nouveaux troubles, Domitien retourna à Rome avec la gloire de s'être montré, par une ſageſſe de conduite fort au deſſus de ſon âge & par le brillant ſuccès de ſon expédition, digne fils de l'Empereur Veſpaſien.

Irruption des Scythes.

III. Dans le même tems que les Allemans ſe révolterent, on apprit à Rome que les Scythes avoient auſſi eu l'audace de de ſe ſoulever. Ceux d'entr'eux qu'on appelle Sarmates ayant paſſé d'abord ſecrettement, quoiqu'en très-grand nombre, le Danube, ſe répandirent enſuite dans la Méſie comme un torrent d'autant plus formidable, qu'on ne s'attendoit à rien moins qu'à leur irruption : ils forcerent pluſieurs poſtes gardés par les Romains, defirent & tuerent dans un combat Fontéius Agrippa. Cet Officier, qui avoit été Conſul, commandoit en ces quartiers, & étoit venu en bon ordre & avec beaucoup de fermeté à leur rencontre. Ils firent enſuite des courſes dans tous les environs de cette Province, ravageant le pays, & tuant tout ce qui tomboit ſous leurs mains. Dès que Veſpaſien en fut informé, il envoya, pour les réprimer,

(*a*) Pure flatterie.

Rubrius Gallus, qui les défit en différens combats, en tua un grand nombre, & donna une telle épouvante à ceux qui furent à portée d'échaper à ſes coups, qu'ils ſe retirerent en leur pays. Après avoir ainſi terminé très-promptement cette guerre, ce général pourvut à ce qu'on n'eût rien de ſemblable à apprehender dans la ſuite : il renforça tous les poſtes, & les garnit tellement de troupes, qu'il ne reſta point à préſumer que ces Barbares oſaſſent à l'avenir entreprendre de paſſer le Danube. Ce fut ainſi que finit la guerre de Méſie.

CHAPITRE V.

I. TITE ſéjourna quelque tems à Berite, comme nous avons dit. En étant parti, il donna dans toutes les Villes la Syrie par où il paſſa de magnifiques ſpectacles, auxquels il faiſoit ſervir les Juifs qu'il menoit captifs avec lui comme de trophées qui conſtatoient la ruine de ce peuple opérée par ſes armes. Ce Prince vit ſur ſa route un fleuve, dont le cours ſingulier mérite d'être remarqué : il paſſe entre la ville d'Arcée (*a*) au Royaume d'Agrippa & la Raphanée ; ce qui en conſtitue la ſingularité, c'eſt qu'après avoir coulé pendant ſix jours en grande abondance & aſſez rapidement, ſes eaux ſe tariſſent le ſeptiéme & laiſſent ſon lit à ſec, & que le lendemain elles reparoiſſent & recommencent à couler comme auparavant pendant ſix autres jours, diſparoiſſant de même après ces ſix jours, & ne recommençant à couler que le lendemain du ſeptiéme. Cet ordre conſtant & jamais interrompu lui a fait donner le nom de Sabbatique, dénomination priſe de celle que les Juifs ont donnée à chaque ſeptiéme jour, qu'ils appellent le jour du Sabbat, jour conſacré chez eux à un religieux & inviolable repos.

Fleuve Sabbatique.

II. Lorſqu'on apprit à Antioche que Tite venoit en cette ville, les habitans en conçurent une ſi grande joie, qu'ils s'empreſſerent tous, hommes, femmes & enfans, d'aller plus de trente ſtades au devant de lui ; & de là rangés en haye des deux côtés ils l'accompagnerent juſqu'à la Ville, tendant par reſpect les mains vers ce Prince, & joignant aux acclamations

Les habitans d'Antioche prient Tite de chaſſer les Juifs d'Antioche, ou du moins de leur ôter leurs priviléges.

(*a*) *Voyez* Remarque IV.

les plus flatteuſes, d'inſtantes priéres de chaſſer les Juifs de leur Ville. Tite ne leur donna d'autre ſatisfaction que celle de pouvoir ſe flatter qu'il les écoutoit avec bonté. Les Juifs ne ſçavoient qu'augurer d'une telle réſerve : la crainte les ſaiſit, & l'incertitude de ce qu'il pouvoit penſer & ordonner d'eux, les jetta dans une très-grande conſternation. Ce Prince ne s'arrêta point alors à Antioche, il alla à Zeugma ſur l'Euphrate, où des Ambaſſadeurs de Vologiſe Roi des Parthes vinrent le féliciter des glorieuſes victoires par leſquelles il avoit terminé la guerre des Juifs, & lui préſenterent, de la part de leur Maître, une couronne d'or. Il la reçut (*a*), & fit un royal & ſuperbe feſtin à ces Ambaſſadeurs. Etant enſuite retourné à Antioche, le Sénat & les principaux habitans l'invitérent, avec les plus grandes inſtances, à ſe rendre au Théâtre, où tout le peuple aſſemblé l'attendoit. Par un ſentiment d'humanité qui lui étoit naturel, il voulut bien les ſatisfaire ; mais toute cette multitude ayant renouvellé, dès qu'il parut, les ardentes priéres qu'elle lui avoit déja faites de chaſſer les Juifs d'Antioche, il leur répondit avec un jugement admirable : » Que leur patrie, ſeul lieu où il eût été naturel de les ren-» voyer, étant entiérement détruite, il n'en voyoit aucune » autre où il pût les reléguer & les faire recevoir. « Après avoir eſſuyé ce refus, ils ſe réduiſirent à demander qu'au moins il voulût bien faire ſupprimer les monumens publics ſur leſquels étoient gravés les droits & priviléges dont cette nation

(*a*) Baronius & Uſſerius ont cru que Tite avoit refuſé les couronnes que les peuples voiſins de la Judée qu'il venoit de ſoumettre lui avoient préſentées. Joſeph n'en dit rien, & ſon ſilence eſt, en quelque ſorte, une preuve que le fait n'eſt pas conforme à la vérité ; car il eſt trop attentif à relever tout ce qui peut faire honneur à ce Prince, pour croire qu'il air omis un fait qui en eût fait beaucoup à ſa modeſtie. Ces Sçavans s'appuyent ſur une Lettre d'Apollonius de Tiane à Tite, (*Philoſtrate, Livre 6. chap.* 14.) dans laquelle il le loue de n'avoir pas voulu recevoir des couronnes qu'on lui préſentoit pour avoir répandu le ſang humain. Cet inſigne impoſteur a pu n'être pas bien informé : la Lettre peut être ſuppoſée ; c'eſt ce qu'on peut penſer plus favorablement. Car c'eût été ſe moquer de ce Prince, ou donner dans un écart d'eſprit bien étrange de lui faire un mérite d'avoir refuſé des couronnes pour avoir répandu le ſang humain, tandis qu'il étoit notoire qu'il avoit triomphé à Rome, une couronne de laurier ſur la tête, pour avoir fait périr en Judée plus d'un million d'hommes.

Ce bon Prince refuſa les couronnes que pluſieurs Villes lui préſenterent pour ſes victoires ſur les Juifs. » Ce n'eſt point » moi, diſoit-il, qui ai détruit Jéruſa-» lem ; je n'ai fait que prêter mon mi-» niſtére à Dieu, qui étoit en colére con-» tre les Juifs. « Ὡς ἀυτὸς λέγων ὑπ' ἐργα-σθαι ταῦτα Θεῷ ὃ φύσαντι ἐργῶν ἐπιδεδεῖχθαι τὰς ἑαυτῶν χεῖρας. *Excerpt. Joan. Antiochi.* Le ſentiment eſt fort beau ; il y a dommage que la vérité du fait ne ſoit auſſi bien conſtatée qu'il eſt édifiant.

jouiſſoit dans leur Ville : mais cette ſeconde demande ne réuſſit pas mieux que la premiére. Tite ne changea rien à l'état où il avoit trouvé les Juifs en cette Ville, & en partit pour aller en Egypte. Il paſſa par Jéruſalem, où conſidérant le déplorable état de dévaſtation dans lequel il voyoit cette grande Ville, qui n'étoit plus qu'un affreux déſert; & comparant ſes triſtes ruines avec la ſplendeur & la magnificence des ſuperbes monumens qui l'avoient rendue ſi célébre, il ne put s'empêcher de paroître touché de compaſſion. Au lieu de ſe livrer, comme auroit fait tout autre, à de vains ſentimens de joie, d'avoir fait tomber ſous l'effort de ſes armes une ſi grande & ſi forte Ville, par les imprécations qu'il faiſoit ſouvent contre les opiniâtres auteurs de la révolte, qui l'avoient contraint d'en venir aux plus rigoureuſes extrêmités contre cette malheureuſe ville, ce bon Prince faiſoit ſentir combien ſon inclination étoit éloignée de chercher ſa gloire dans le malheur de ceux qui le réduiſoient à la triſte néceſſité de les châtier. Cette ville avoit été ſi opulente, qu'il reſtoit dans ſes ruines de très-grandes richeſſes : les Romains y en découvroient beaucoup par les fouilles particuliéres qu'ils faiſoient d'eux-mêmes, & plus encore tant en or qu'en argent & autres effets précieux, par les indications que leur donnoient les priſonniers, des endroits où ceux qui les poſſédoient les avoient enterrées, dans l'incertitude des évenemens de la guerre.

III. Tite continua ſa route vers l'Egypte, traverſa le déſert en toute diligence & ſe rendit à Aléxandrie, à deſſein de s'y embarquer pour l'Italie. Lorſqu'il fut arrivé en cette ville, il renvoya les deux Légions qui l'accompagnoient dans les lieux d'où il les avoit tirées, la cinquiéme dans la Méſie & la quinziéme dans la Pannonie, & ordonna qu'on fît inceſſamment paſſer en Italie Jean & Simon, les deux Chefs des Factieux auteurs de la révolte, avec ſeptante autres priſonniers des plus grands & des mieux faits, qu'il deſtinoit à figurer dans l'appareil de ſon triomphe. Après une auſſi heureuſe navigation qu'il pouvoit la ſouhaiter, ce Prince arriva à Rome. Le zéle avec lequel tous les ordres de la ville s'empreſſerent de le venir recevoir, fut auſſi ardent que celui avec lequel avoit été reçu l'Empereur ſon pere; & pour comble d'honneur Veſpaſien même voulut aller au devant de ſon auguſte fils. L'heu-

Tite ſe rend à Rome.

reuſe réunion en un même lieu, qu'opéroit le retour de Tite avec l'Empereur ſon pere & le Prince Domitien ſon frere, raviſſoit le peuple d'une telle joie, qu'elle ſembloit avoir quelque choſe de ſurnaturel. Peu de jours après le Sénat ayant décerné à Veſpaſien & à Tite chacun un triomphe particulier, ces généreux Princes arrêterent qu'il n'en ſeroit fait qu'un pour eux deux, & qui leur ſeroit commun. Le jour fixé pour cette ſuperbe pompe étant arrivé, une multitude infinie de peuple s'empreſſa d'aller ſe ſaiſir de quelqu'endroit d'où l'on pourroit au moins, débout, en voir la marche : preſque perſonne ne demeura chez ſoi ; & la preſſe fut ſi grande, qu'à peine reſtoit-il aux Triomphateurs aſſez de place pour paſſer.

IV. Les gens de guerre diſtribués par corps, & les corps par compagnies, allerent ſans armes ſous la conduite de leurs Chefs ſe poſter avant le jour aux portes, non du Palais d'en haut, mais de celui qui eſt auprès du Temple d'Iſis, où les deux Princes avoient paſſé la nuit. Dès que le jour commença à paroître, Veſpaſien & Tite, couronnés de laurier & revêtus de leurs habits de pourpre, ſe rendirent au Cours d'Octavie, où le Sénat, les premiers Magiſtrats & l'Ordre des Chevaliers les attendoient. On leur avoit élevé au devant des portiques un Trône, ſur lequel étoient placés des ſiéges d'yvoire. Lorſque les Empereurs y étant montés ſe furent aſſis, tous ces gens de guerre pareillement couronnés de laurier, vêtus d'étoffes de ſoie & ſans armes les ſaluerent par des acclamations multipliées, qui n'étoient interrompues que par les louanges qu'ils donnoient aux grandes actions de ces Princes. Veſpaſien ſatisfait de tant de glorieux témoignages rendus à ſa vertu, ainſi qu'à celle de Tite, & ſa modeſtie ne lui permettant pas de les laiſſer plus long-tems continuer de la célébrer, il ſe leva, leur fit ſigne de ceſſer, & fut obéi. Ce vertueux Empereur ayant obtenu le ſilence qu'il ſouhaitoit, ſe couvrit la moitié de la tête d'un voile, & fit avec dignité les priéres indiquées pour ces pompeuſes cérémonies. Lorſque Tite ſe fut acquité du même devoir, Veſpaſien adreſſa à tous en général une très-courte harangue, & envoya les gens de guerre prendre le repas que les Empereurs avoient, ſelon la

Ordre du triomphe de Veſpaſien & de Tite (*a*).

(*a*) On peut voir le Triomphe de Scipion l'Africain dans Appien, *Guerre Punique*, *page* 58. & le comparer avec celui dont Joſeph donne ici la deſcription.

coutume,

coutume, ordonné qu'on leur préparât. Il se retira ensuite avec Tite vers la porte appellée Triomphale; parce que c'est par cette porte que passe toujours le pompeux cortége des triomphes : ils prirent ensemble quelque nourriture; & après s'être revêtus des habits de triomphe, & avoir offert des sacrifices aux Dieux, dont les images décoroient cette porte, ils se mirent en marche & traversèrent les places consacrées aux Spectacles publics, route ordinaire de ces nombreux & superbes cortéges; afin que le peuple puisse plus commodément en voir & en admirer la magnificence.

V. Il est impossible de caractériser dignement la merveilleuse somptuosité de cette fête : les efforts de l'imagination la plus féconde sont encore trop foibles pour saisir l'ensemble de l'immense variété des précieux ouvrages de la nature & de l'art, & du merveilleux assemblage des riches raretés qu'on y donna en spectacle. Tout ce, dont la possession avoit, dans les différens états du monde, fait distinguer l'opulence des corps les plus puissans, ainsi que des plus riches particuliers, se trouvoit réuni & comme entassé dans cette pompe, pour y servir de trophées à la grandeur & à la magnificence Romaine. L'or, l'argent, l'yvoire éclatoient en telle abondance dans ce nombre incroyable d'ouvrages d'un travail exquis, que la vuë la plus assurée avoit peine à en supporter la prodigieuse affluence. On y voyoit toutes sortes de vêtemens d'étoffes de pourpre de la plus rare & de la plus fine teinture, sur la plûpart desquelles l'art des Babyloniens s'étoit épuisé à tracer d'admirables tableaux en broderie; des pierreries, les unes enchâssées dans des couronnes d'or, les autres dans divers autres ouvrages, & le tout en une si inconcevable quantité, qu'on étoit presque tenté de reconnoître le tort qu'on avoit eu jusques là d'en estimer la rareté. On y portoit les statues différentes de Divinités de grandeur colossale, & d'un travail qui n'étoit pas moins admirable que la matiére en étoit précieuse, & divers animaux singuliers, ornés chacun de la sorte de parure qui pouvoit le mieux caractériser leur espéce. La multitude des gens destinés à porter tant les statues des Dieux, que toutes les différentes sortes de machines qui parurent en cette pompe, étoient revêtus d'étoffes de pourpre richement garnies en or. On ne pouvoit sur-tout assez admirer la magnificence des habillemens de ceux qui étoient prépossés

pour conduire & diriger la marche : ceux des captifs mêmes étoient fort beaux & tellement variés, que cette ſingularité fixoit l'attention & garantiſſoit l'eſprit & le cœur des triſtes impreſſions qu'eût pu faire naître la vuë de l'état d'abbatement & de conſternation auquel les réduiſoit le poids accablant de leur captivité.

Ce qui excitoit le plus d'admiration, étoit le ſuperbe appareil des machines deſtinées à repréſenter différens objets qu'on avoit crus plus ſpécialement propres à caractériſer cette pompe : leur énorme grandeur effrayoit tous les ſpectateurs, & faiſoit craindre à tout inſtant que la poſition de ceux qui les portoient ne fût pas toujours aſſez ferme ; car quelques-unes avoient trois étages, d'autres quatre : & on ne pouvoit revenir de ſon étonnement, lorſque l'on conſidéroit dans quelle dépenſe avoit dû jetter la conſtruction de ces ſuperbes machines. Pluſieurs étoient couvertes de voiles enrichis d'or, & toutes étoient chargées d'ornemens travaillés en argent maſſif & en yvoire. Il y en avoit qui préſentoient une ſi vive image de tout ce qui concerne la guerre, qu'on croyoit voir, non une ſimple repréſentation, mais la réalité même de ſes terribles opérations : un beau pays ravagé, des armées défaites & miſes en déroute, une multitude d'hommes faits priſonniers, de hautes & fortes murailles renverſées par l'effet des machines, des citadelles bien fortifiées forcées & ruinées, de grandes Villes très-peuplées emportées ; une armée y entrer & mettre tout à feu & à ſang, refuſer impitoyablement quartier à des vaincus qui leur tendent les mains & demandent la vie, porter le feu juſques dans les Temples & les reduire en cendres, enſevelir ſous les ruines de leurs maiſons des habitans qu'une langueur mortelle a empêché d'en ſortir, & après une entiére déſolation (*a*), des riviéres couler, non

(*a*) » Au lieu de ces eaux favorables » qui rendent la terre féconde & déſal- » terent la ſoif des hommes & des ani- » maux, c'étoient des ruiſſeaux de ſang, » qui éteignoient une partie de l'embra- » ſement qui déſoloit ces Villes & les » réduiſoit en cendres. « Voilà de grandes images : on peut faire une traduction brillante, lorſqu'on ſe croit permis de prêter à ſon Auteur tout ce qu'une imagination vive peut préſenter. Je n'examine point ſi ces images ſont juſtes, je me contente de remarquer qu'elles ſont étrangéres au ſujet. L'élégant Traducteur paroit n'avoir pas fait attention que, comme les Romains faiſoient paſſer la charrue ſur l'emplacement d'une ville dont ils vouloient faire perdre la mémoire, les Juifs y faiſoient couler des ruiſſeaux ou des riviéres. *Antiq. Juiv. Liv.* 13. *chap.* 10. *num.* 3.

pour fournir de quoi déſaltérer les hommes & les animaux, non ſur des terres en bonne culture pour en entretenir la fertilité, mais ſur un vaſte terrein couvert de cendres encore fumantes, pour effacer juſqu'au ſouvenir de ſon ancienne exiſtence. Les Juifs avoient été affligés de tous ces maux dans la cruelle guerre qu'ils venoient d'eſſuyer; & le merveilleux travail des ces repréſentations offroit un ſi fidéle tableau de toutes ces horreurs, que ceux qui ne les avoient point vues en ſaiſiſſoient l'affreux détail, comme s'ils en euſſent été témoins oculaires. Sur chacune des machines qui repréſentoient des Villes priſes, on pouvoit reconnoître celui qui les avoit défendues, & ſe former une juſte idée de la maniére dont on s'en étoit rendu maître : on voyoit enſuite venir pluſieurs vaiſſeaux, & de diſtance en diſtance des dépouilles, entre leſquelles les plus remarquables étoient celles qui avoient été priſes dans le Temple de Jéruſalem, la Table d'or du poids de pluſieurs talents, le Chandelier de même métal (*a*), mais qui n'étoit pas fait comme ceux dont nous avons coutume de nous ſervir; car du milieu de ſa baſe s'élevoit une tige, de laquelle ſortoient de chaque côté de petites branches, qui formoient avec elle, en quelque ſorte, la figure d'une fourche; la tige, & chacune des branches étoient terminées par une petite lampe, & ces petites lampes étoient au nombre de ſept; nombre ſinguliérement en honneur chez les Juifs, à cauſe du ſeptiéme jour, qui eſt celui du Sabbat, qu'ils révérent & obſervent très-religieuſement. Cette montre des riches dépouilles remportées ſur eux par les Romains étoit terminée par les Livres de leur Loi. On portoit enſuite pluſieurs ſtatues de la Victoire, toutes d'or & d'yvoire; Veſpaſien à cheval & Tite immédiatement après lui fermoient toute la marche, Domitien les accompagnoit vêtu ſuperbement & monté ſur un cheval d'une rare beauté.

VI. Le Temple de Jupiter Capitolin étoit le terme ordinaire de la marche des triomphes : on s'y arrêta donc juſqu'à ce que, ſelon l'ancienne coutume, on eût annoncé la mort du Général des ennemis; c'étoit Simon, fils de Gioras (*b*).

(*a*) *Voyez* Remarque V.

(*b*) Jean & Simon, chefs des Séditieux avec ſept cents Juifs, parurent dans cette cérémonie. (*Hiſtoire Univerſelle ſacrée & profane, Tome 4. page 619. Hiſtoire Univerſelle par une Société de gens de Lettres, Tome 7. page 385* Les Sçavans qui font paroître Jean au triomphe de Veſpaſien, en ſçavoient plus que Joſeph; car cet Hiſtorien l'ignoroit, ou n'a

Simon, fils de Gioras, après avoir ſervi au triomphe de Veſpaſien & de Tite, eſt puni du dernier ſupplice.

Après avoir été donné en ſpectacle avec les autres priſonniers dans le triomphe, il fut traîné la corde au col, battu de verges, & mis à mort ſur l'endroit éminent de la place publique (*a*), qui par une loi expreſſe étoit deſtiné au ſupplice des criminels condamnés à mort. Auſſi-tôt que celle de Simon fut publiée, & que par une acclamation générale tout le monde en eût temoigné de la joie; on commença les ſacrifices, qui furent ſuivis des priéres ſolemnelles indiquées pour ces grandes cérémonies. Lorſque ces actes de religion furent finis, on ſe rendit au Palais: les Empereurs y firent de grands feſtins à tous ceux qu'il leur fut poſſible de recevoir: ceux qui ne purent y être admis, en trouverent chez eux de magnifiquement préparés; & chacun dans toute la Ville fit de ce jour un jour de fête & de réjouiſſances, autant pour célébrer la victoire remportée ſur les ennemis, que parce que l'on conſideroit cette journée comme la fin de tous les maux qu'avoient cauſés les guerres civiles & l'heureux commencement d'une longue & conſtante félicité.

Veſpaſien fait bâtir le Temple de la Paix, & y fait mettre les vaſes d'or du Temple; pour la Loi & les ſaints voiles, il les fit placer dans le Palais.

VII. Après ces glorieux triomphes, Veſpaſien voyant les affaires de l'Empire dans une heureuſe & ſolide conſiſtance, réſolut de conſacrer un Temple à la Paix. Quelles reſſources ne fournit pas à ce Prince ſon zéle ardent à prodiguer ſes grandes richeſſes! Pour tromper toute attente par la prompte & magnifique exécution de ce projet, lorſque l'édifice fut achevé, il l'orna des plus excellens morceaux de peinture &

pas voulu l'apprendre à la poſtérité. Mais Plutarque compte entre les priſonniers qui ornerent le triomphe, Ariſtobule Roi des Juifs, dont Joſeph ne dit rien. *Plutarque, vie de Pompée.*

Dion (*Livre 66. page* 748.) appelle le Chef des Factieux qui, après avoit ſervi au triomphe de Veſpaſien & de Tite, fut puni du dernier ſupplice, *Barpores*: c'eſt une faute de l'Hiſtorien Romain ou de ſes Copiſtes. C'étoit Simon, fils de Gioras, qu'il s'appelloit; mais Dion accoutumé à l'uſage des Romains, chez qui le dernier des noms qu'ils portoient étoit celui par lequel ils ſe déſignoient, a cru que Bar Gioras qu'il trouvoit après Simon, étoit le nom de ce Séditieux, au lieu que c'eſt un compoſé des deux mots, qui ſignifie fils de Gioras. Ce nom n'eſt point figuré dans Tacite, mais il le donne à Jean de Giſcala, à qui il ne convient pas. *Tacit. Hiſt. Liv. 5. num. 12. quem & vocabant Bargioram.*

(*b*) » Simon, fils de Gioras, fut mis à » mort & étranglé dans la priſon avant » que les Triomphateurs montaſſent au » Capitole ſuivant l'uſage. « (*Hiſt. des Emper. juſqu'à Conſtantin, Tome 6. page* 452. Le ſçavant Hiſtorien cite Dion & Joſeph; mais comme il ne cite point l'endroit où Dion dit cela, je n'ai pu vérifier la citation. Pour Joſeph il ne dit rien de ſemblable. 1°. Veſpaſien & Tite étoient arrivés au Capitole; & c'étoit l'uſage que ceux qui triomphoient y reſtaſſent juſqu'à ce que la mort du Général ennemi fût annoncée. 2°. Dire qu'on mit une corde au col à Simon, qu'on le traîna juſqu'à un endroit de la place publique où il fut mis à mort, ce n'eſt point dire que ce fut en priſon qu'il fut fait mourir.

de ſculpture des anciens Maîtres, & y raſſembla en différens genres de curioſités tout ce qui, par l'envie de les connoître, de les admirer, ou de les acquérir, avoit fait entreprendre de très-longs & très-pénibles voyages. Il ſe fit une véritable gloire d'y placer tous les vaſes, & autres uſtenſiles d'or, qui faiſoient partie des dépouilles enlevées dans le Temple de Jéruſalem; mais il voulut que les Livres de la Loi des Juifs & les voiles ſacrés qui ſéparoient les différentes piéces de ce ſaint lieu (*a*) & qui étoient de pourpre, fuſſent conſervés dans ſon Palais.

CHAPITRE VI.

I. APRE'S que Lucilius Baſſus, envoyé pour commander en Judée, eut reçu de Céréalis Vittellianus les troupes qu'il avoit à ſes ordres, il ſe préſenta avec cette armée devant le château d'Hérodion, & le prit par compoſition. S'étant enſuite fait joindre par toutes les troupes qui étoient diſperſées en différens endroits, & dont la dixiéme Légion faiſoit partie, il réſolut d'aller attaquer Macheronte : il jugeoit la priſe & la ruine de cette place abſolument néceſſaire, parce qu'elle étoit ſi forte & dans une ſituation ſi avantageuſe, qu'il étoit à craindre qu'elle ne fît naître de nouveaux projets de révolte, par la ferme confiance dans laquelle ſeroient ceux qui en étoient les maîtres, que le peu de ſuccès qu'auroient infailliblement les premiers efforts qu'on feroit pour les y forcer, de quelque nature qu'ils fuſſent, feroit renoncer à l'entrepriſe quiconque auroit oſé la former. Cette place, ceinte d'une

Siége de Macheronte.

(*a*) » Tite ſaova le Chandelier d'or, la » Table des pains de propoſition, l'Autel » des parfums, & le Livre de la Loi, en» veloppé dans un riche tiſſu. « (*Hiſt. Univerſ. par une Société de gens de Lettres, Tome 7. page* 380.) Joſeph ne remarque pas que le Livre de la Loi, qui fut porté au triomphe de Veſpaſien & de Tite, fût enveloppé d'aucun tiſſu. Il ne dit point auſſi qoe Tite ſauva le Chandelier, l'Autel des parfums, & la Table des pains de propoſition; il ne met pas même l'Autel des parfoms entre les dépouilles du Temple qui parurent en ce triomphe.

Les dépouilles du Temple ne furent pas fondoes dans l'incendie qoi conſuma le Temple de la Paix, ſi l'on s'en rapporte à Anaſtaſe le Bibliothécaire : car il rapporte que Genſeric Roi des Vandales les emporta en Afrique, après avoir ſaccagé Rome, d'où elles paſſerent à Conſtantinople, après que Beliſaire eut vaincu les Vandales.

forte muraille, & bâtie ſur une haute montagne toute pleine de rochers, pouvoit en effet être conſiderée comme imprenable : d'affreux précipices, ouvrages de la nature, environnoient la montagne de tous côtés & la rendoient preſque inacceſſible ; c'étoient des eſpéces de vallées d'une profondeur à perte de vuë qu'il étoit impoſſible de franchir, & guere plus aiſé de combler. Celle qui regarde le couchant s'étend juſqu'à ſoixante ſtades, & n'eſt bornée que par le lac Aſphaltite ; & de ce côté là le château de Macheronte eſt lui-même d'une prodigieuſe hauteur : les vallées en forme de foſſés qui l'enferment au ſeptentrion & au midi, ne s'étendent pas ſi loin ; mais il eſt également impoſſible de les franchir. Celle qui regarde l'orient a pour le moins cent coudées de profondeur, & eſt terminée par une montagne qui eſt à l'oppoſite de cette place.

II. Alexandre, Roi des Juifs, fut le premier qui, conſidérant la nature de cette aſſiette, y fit bâtir une fortereſſe, que Gabinius détruiſit dans la guerre qu'il fit à Ariſtobule. Lorſqu'Hérode fut monté ſur le trône, ce lieu lui parut d'une ſi grande importance, qu'il crut devoir employer tous ſes ſoins à en faire une très-forte place, ſur-tout parce qu'étant proche des frontiéres des Arabes, cette poſition favorable mettoit à portée d'obſerver tous leurs mouvemens. Il fit donc enceindre de murailles & de tours un très-vaſte terrein, ſur lequel il bâtit une ville, de laquelle on montoit au château ; & ce château même qui étoit aſſis ſur le ſommet de la montagne, il l'environna d'une très-forte muraille, flanquée dans les angles de tours qui avoient ſoixante coudées de hauteur : au milieu de cette enceinte il fit conſtruire un Palais auſſi admirable pour la grandeur que pour la beauté des appartemens ; & afin que l'eau ne manquât point dans un lieu ſi élevé, il fit pratiquer des citernes dans les endroits les plus propres à la recevoir, de ſorte qu'on pouvoit preſque dire que ce Prince avoit voulu lutter contre la nature, en s'efforçant de donner à ce lieu, par l'art & le travail, des forces ſupérieures à celles dont elle l'avoit ſi avantageuſement pourvu. Ce Prince fournit d'ailleurs cette place d'une ſi conſidérable quantité d'armes, de machines, & de toutes ſortes de munitions de guerre, qu'il la mit en état de ſoutenir un très-long ſiége.

III. Il y avoit dans les jardins de ce Palais une ſingularité

remarquable ; c'étoit une plante de Ruë d'une merveilleuſe grandeur : elle ne le cedoit ni en hauteur, ni en groſſeur au plus fort figuier. On prétend qu'après le régne d'Hérode on l'y voyoit encore, & que vraiſemblablement elle y eût long-tems duré, ſi les Juifs ne l'avoient coupée lorſqu'ils prirent Macheronte.

Dans la vallée dont cette place eſt environnée au ſeptentrion, il croit en un endroit nommé Baaras une autre plante qui porte le même nom (*a*) ; elle reſſemble par ſa couleur à de la flamme, & jette ſur le ſoir des rayons de lumiére. Elle ne ſe laiſſe point aiſément toucher, & fuit, en ſe retirant, les mains de ceux qui ſe préſentent pour la prendre : le ſeul moyen de l'arrêter eſt de jetter deſſus de l'urine d'une femme, ou de ſon ſang menſtrual ; encore ne ſçauroit-on même avec cette précaution la toucher ſans mourir, ſi on ne la tient ſuſpendue par ſes racines. Pour la pouvoir tenir de cette façon, on creuſe tout alentour juſqu'à ce qu'on ait mis à découvert ſes racines les plus profondément enfoncées dans la terre ; & à l'extrémité de ces racines qu'on y laiſſe, on lie un chien qui, voulant ſuivre celui qui l'y a attaché, arrache aiſément la plante ; mais il meurt auſſi-tôt, comme ſi quelque victime étoit néceſ-

(*a*) L'Auteur de la Clef du Cabinet des Princes (*Novembre* 1706. *page* 369.) a aſſez de foi pour croire ce que Joſeph dit de la plante Baaras ; & il croit cet Auteur aſſez approuvé pour que ſon témoignage conſtate la vérité du fait. Il eſt aſſez incroyable, ſans y ajouter une circonſtance que Joſeph ne dit pas ; c'eſt que cette plante n'avoit pas la même vertu à l'égard des femmes que les démons tourmentoient. C'eſt une addition de l'Auteur, qu'on n'eût pas relevée, ſi on n'étoit perſuadé qu'il eſt à propos de remarquer de tems en tems combien on a fait dire de choſes à Joſeph qu'il n'a point dites.

M. Wandale étoit bien éloigné de penſer ſi avantageuſement de Joſeph ; car il le cenſure fortement ſur ce qu'il raconte de cette plante & de la maniére de la cueillir. La cenſure eſt juſte ; & ſi Joſeph n'a pas cru les miracles que l'Ecriture rapporte, comme quelques Sçavans l'en ont accuſé, il faut reconnoître que ſon eſprit étoit, ſi je puis m'exprimer ainſi, d'une trempe bien ſingoliére pour pouvoir réunir deux ſentimens ſi oppoſés ; ne pas croire des miracles, dont la vérité eſt ſoutenue par les preuves les plus fortes dont un fait eſt ſuſceptible, & croire une fable ſi ridicule, que la vieille la plus crédule ne voudroit peut-être pas croire. Mais ce que ſon cenſeur ajoute, & qui a mérité l'approbation de M. le Clerc, (*Bibl. choiſ. Tome* 4. *page* 228. *ibid.* 185.) n'a aucune vraiſemblance, que Joſeph n'attribue à la plante de Baaras la vertu de chaſſer les démons, que pour inſinuer que c'étoit par ſon moyen que Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres les chaſſoient du corps des poſſédés. Il faudroit qu'il n'eût pas plus cru les miracles de Moyſe que ceux de Jeſus-Chriſt, ou qu'il ſe fût aveuglé étrangement, pour ne pas voir que l'inſinuation qu'on lui prête porte également ſur les uns & ſur les autres.

Ælien (*de animal. Liv.* 9. *chap* 32.) rapporte quelque choſe de ſemblable d'une plante qu'il appelle *ὑοσκυαμος*. Mais une fable n'en juſtifie pas une autre.

ſairement dûe à cette plante : celui qui l'avoit voulu prendre, n'avoit pu acheter ſa vie qu'au prix de celle de ſon fidéle animal. On peut après cela enlever cette ſinguliére plante ſans aucun riſque. On la recherche malgré tant de péril & tant de difficultés, parce qu'elle a l'admirable vertu de chaſſer ce qu'on appelle des démons ; ce ſont les ames des méchans (*a*), qui entrent dans les corps des vivans, & qui les tueroient, ſi on n'avoit point de ſecours à leur procurer ; mais elles en ſortent auſſi-tôt qu'on approche cette plante auprès des malades.

Il ſort du ſein de ce lieu des fontaines d'eau chaude très-différentes entr'elles pour le goût ; quelques-unes ſont très-améres, d'autres extrêmement douces : il y en a auſſi pluſieurs d'eau froide, quoiqu'elles ayent leurs ſources dans les endroits les plus bas, à la vérité. Mais tout proche de celles des eaux chaudes, une merveille plus ſurprenante encore ſe fait admirer très-près de là ; c'eſt une caverne peu profonde couverte d'une pierre, au deſſus de laquelle ſont comme deux mammelles aſſez proche l'une de l'autre, de l'une deſquelles ſort une fontaine d'eau froide & de l'autre une d'eau chaude. Ces eaux mêlées enſemble forment un bain très-agréable & d'un uſage fort ſalutaire dans pluſieurs maladies, ſur-tout celles qui attaquent les nerfs. Ce même lieu enfin fournit des mines de ſouffres & d'alun.

IV. Lorſque Baſſus eut reconnu Macheronte de toutes parts, il ſe détermina à faire combler la vallée qui étoit du côté de l'orient, & preſſa extrêmement ce travail, afin de ſe trouver bientôt en état d'y élever des plattes-formes aſſez hautes pour rendre ſes attaques & plus sûres & plus faciles. Les Juifs ſe voyant ainſi aſſiégés dans cette place ; & conſidérant les étrangers deſquels ils étoient ſéparés, comme une vile & inutile populace, les contraignirent de reſter dans la baſſe ville (*b*), d'où ils avoient à ſoutenir les premiers efforts des ennemis : pour eux ils ſe retirerent dans la haute, ſe réſervant la défenſe du château, dont la force leur faiſoit eſpérer que, ſi, après s'y être maintenus quelque tems, ils le livroient aux Romains, ils en obtiendroient une compoſition avantageuſe ;

(*a*) *Voyez* Remarque VI.

(*b*) Mais tous les Juifs ſe retirerent-ils en effet dans la haute ville & dans le château ? n'en reſta-t-il point dans la baſſe ville ? La ſuite de la narration, qui n'eſt pas abſolument claire, & notamment la fin du n. 5. & le commencement du n. 6. ſemblent le ſuppoſer.

&

& pour écarter tout ſoupçon qu'ils euſſent quelques vuës particuliéres en ſe chargeant de cette défenſe, ils voulurent paroître diſpoſés à faire une vigoureuſe réſiſtance. Pour cela il ne ſe paſſoit point de jours qu'ils ne fiſſent quelques ſorties, & qu'ils n'en vinſſent aux mains avec ceux des ennemis qu'ils rencontroient : il ſe perdoit du monde de part & d'autre, ſans autre avantage que celui que procuroit alternativement le moment où ſe faiſoient ces ſorties aux Juifs lorſqu'ils étoient aſſez heureux pour ſurprendre les Romains, aux Romains lorſqu'ayant découvert à propos les mouvemens que faiſoient les Juifs, ils ſe tenoient ſur leurs gardes & les attendoient de pied ferme. Mais ce ſiége devoit ſe terminer tout autrement que les Juifs ne l'avoient penſé : ce fut un accident qu'ils n'avoient pu prévoir qui les contraignit à rendre la place.

Il y avoit parmi les aſſiégés un jeune homme nommé Eléazar, dont le courage & la force pour tout exécuter n'étoient pas moins admirables que la hardieſſe à tout entreprendre : il s'étoit ſinguliérement ſignalé dans toutes les ſorties qu'avoient faites les Juifs, & ne ceſſoit de les exhorter à en faire de nouvelles pour arrêter, ou au moins retarder les travaux des Romains, auxquels il avoit fait, pour ſa part, beaucoup de mal dans toutes les actions qui s'étoient données, étant toujours le premier à marcher lorſqu'il s'agiſſoit de ſortir, & demeurant le dernier pour s'oppoſer à la pourſuite des Romains & ſoutenir leurs derniers efforts lorſque la retraite devenoit néceſſaire. Un jour, au ſortir d'une de ces actions, & après que l'on ſe fût retiré de part & d'autre, au lieu de rentrer comme les autres dans la place, par un effet du mépris qu'il affectoit de marquer pour les aſſiégeans, & ne penſant pas même qu'aucun d'eux eût aſſez de hardieſſe pour l'engager à un nouveau combat, il s'arrêta à parler hors de la porte à ceux qui étoient ſur les remparts ; tellement occupé de ce qu'il leur diſoit, que ſes regards fixement arrêtés ſur eux ne ſe portoient d'aucun autre côté. Un ſoldat Egyptien nommé Rufus, qui ſervoit dans l'armée Romaine, profita habilement d'une circonſtance qui le mettoit à portée de faire un grand coup de main : il courut ſur lui, le ſaiſit & l'emporta dans le camp, tout armé qu'il étoit, au grand étonnement des Juifs, que ce prodigieux acte de vigueur rendit immobiles ſur leurs murs. Baſſus le fit auſſi-tôt dépouiller, expoſer nud & battre de

Aventure d'Eléazar, qui eſt cauſe de la reddition de Macheronte.

verges à la vuë des aſſiégés. Ce ſpectacle jetta les Juifs dans la plus grande conſternation, toute la ville en fut ſenſiblement touchée : au bruit perçant des cris & des gémiſſemens dont l'air retentit de toutes parts, on eût eu peine à s'imaginer que le malheur d'un ſeul citoyen en pût être la cauſe. Le Général Romain inſtruit de l'extraordinaire affection dont tout le monde étoit prévenu pour ce jeune homme, crut en devoir tirer parti, & tendit aux aſſiégés un piége qui lui réuſſit. Perſuadé qu'en leur donnant de ſérieuſes inquiétudes ſur ſon ſort, il augmenteroit leur compaſſion, & réduiroit ceux qui défendoient le château à le rendre pour lui ſauver la vie; il fit dreſſer une croix comme à deſſein de l'y faire attacher à l'heure même. A la vuë d'un ſi funeſte préparatif, la douleur des aſſiégés s'accrut encore, leur gémiſſemens redoublerent & un cri général ſe fit entendre, par lequel ils s'excitoient à ne pas ſouffrir qu'on les réduisît, par la mort d'Eléazar, au comble de l'affliction & du déſeſpoir. Eléazar de ſon côté les conjuroit de ne le pas laiſſer ſi miſérablement périr, & de ceſſer, pour leur propre ſalut, de ſe roidir contre les forces & la bonne fortune des Romains, à la puiſſance deſquels tous les autres Juifs leurs freres avoient été contraints de céder. Les inſtantes priéres d'Eléazar, jointes aux preſſantes ſollicitations d'un très-grand nombre de ſes parens (car il étoit né d'une famille fort étendue,) les toucherent ſi vivement que, contre le génie ordinaire de la nation, ils prirent leur parti ſur le champ, & envoyerent propoſer à Baſſus de lui livrer le château dont ils étoient les maîtres, aux conditions qu'il leur rendroit Eléazar, & leur permettroit de ſe retirer librement & en toute ſûreté où ils voudroient. Ces conditions leur furent aiſément accordées. Les habitans de la baſſe ville ayant eu connoiſſance du traité particulier que venoient de faire ceux du château, réſolurent de s'enfuir la nuit, & ouvrirent à cette fin les portes; mais ceux du château qui avoient traité avec Baſſus lui en donnerent avis, ſoit par quelque ſecret ſentiment de jalouſie, ſoit qu'ils craigniſſent qu'on ne leur fît un crime d'avoir diſſimulé la fuite de gens qui n'étoient point compris dans le traité, les plus prompts néanmoins & les plus braves ſe firent jour & ſortirent. Quant à ceux qui ne purent ſe ſauver, & dont le nombre étoit de dix-ſept cents, ils furent tués, & leurs femmes & leurs enfans

furent faits eſclaves. Baſſus ſe fit un devoir de tenir, à ceux qui avoient promis de lui livrer le château, la parole qu'il leur avoit donnée; il leur rendit Eléazar, & leur permit de ſe retirer où ils voudroient.

V. Enſuite de cette expédition, il ſe hâta de conduire ſes troupes à la forêt d'Iardes, dans laquelle on lui avoit donné avis que s'étoient réfugiés & cantonnés ceux qui dans les précédens ſiéges s'étoient ſauvés de Jéruſalem & de Macheronte (*a*): y étant arrivé, & ayant reconnu qu'en effet la forêt étoit pleine de ces fugitifs, il la fit entourer par ſa cavalerie de telle ſorte qu'il ne put s'en ſauver aucun, & commanda à ſon infanterie d'en couper tous les arbres. Cette opération mit les Juifs dans la néceſſité de faire les derniers efforts pour s'ouvrir un paſſage : ils ſe formerent en un corps bien ſerré, & fondirent avec impétuoſité, & en pouſſant de grands cris, ſur la cavalerie qui entouroit la forêt; elle les reçut avec ſa fermeté & ſon courage ordinaire. La téméraire audace des uns, la bravoure conſtante & toujours réſervée des autres, maintinrent long-tems le combat, mais avec cette différence remarquable, que les Romains demeurerent enfin victorieux, ſans autre perte que de douze hommes, & quelques bleſſés, au lieu que de trois mille Juifs qui s'étoient préſentés à l'action, il ne s'en ſauva pas un ſeul : ils périrent tous avec Judas fils de Jaïre, qui les commandoit. Nous avons parlé plus haut de ce fils de Jaïre (*b*), & nous avons dit qu'il avoit quelque commandement dans Jéruſalem durant le ſiége, & qu'en étant ſorti par les égouts, il s'étoit ſauvé.

(*a*) Il ne paroît pas que ce fuſſent ceux qui avoient rendu Macheronte, comme l'a cru M. de Tillemont, qui s'étoient retirés dans la forêt d'Iardes; ce furent quelques braves de la baſſe ville de Macheronte, qui n'ayant pas été compris dans la capitulation du château, ſe firent jour l'épée à la main à travers les Romains & ſe ſauverent.

(*b*) Je ne trouve point dans Joſeph l'endroit où il dit qu'il a parlé de ce Judas. La note *x* indique le n. 4. du chapitre 8. Liv. 6. mais le renvoi eſt fautif; le nom de Judas ne ſe trouve pas même en cet endroit. Les Zélateurs qui ſe réconcilierent avec Jean de Giſcala, avoient pour un de leurs Commandans un fils de Jaïre; car c'eſt ainſi qu'il eſt appellé dans les éditions antérieures à celle de M. Havercamp: & on ne voit pas pourquoi ce Sçavant a changé ce nom en celui d'*Arus*, qu'on ne trouve dans aucun autre endroit de Joſeph. Celui dont il parle ici, avoit eu quelque commandement pendant le ſiége de Jéruſalem; & cela convient bien à un des Chefs des Zélateurs. Ce n'eſt pas, à la vérité, le même nom du fils de Jaïre dans ces deux endroits, mais il pourroit en avoir deux; & les Copiſtes, qui ont ſouvent confondu les noms propres, ont pu tranſcrire ici Judas pour Simon, ou Simon pour Judas au commencement du chap. 6. Liv. 5.

VI. En ce même tems Baſſus & Liberius Maximus, Intendans de l'Empereur, reçurent des lettres de ce Prince, par leſquelles il leur ordonnoit de vendre toutes les terres de la Judée; parce qu'il penſoit devoir réſerver pour ſon domaine ce territoire, ſur lequel ſon intention étoit qu'il ne fût plus bâti de ville. Il aſſigna ſeulement, par forme de récompenſe & pour y établir leur demeure, à huit cents ſoldats émerites un lieu qui s'appelle Emmaüs, & qui eſt à ſoixante (*a*) ſtades de diſtance de Jéruſalem. Quant aux Juifs, il ordonna qu'en quelques lieux qu'ils habitaſſent, ils payeroient chacun un tribut annuel de deux dragmes au Capitole, comme ils payoient auparavant au Temple de Jéruſalem. Tel fut l'état où ce peuple ſe trouva alors réduit.

CHAPITRE VII.

I. EN la quatriéme année du régne de Veſpaſien, Antiochus Roi de Comagene eſſuya avec toute ſa famille les triſtes & accablantes diſgraces dont je vais faire le récit. Ceſennius Pætus, alors Gouverneur de Syrie, ſoit ſur un fondement légitime, ſoit par quelque ſentiment de haine contre ce Prince infortuné, (c'eſt ce qu'on n'a jamais bien ſçu) écrivit à l'Empereur » que réſolus de ſe ſoulever contre les Ro» mains, ſon fils Epiphane & lui avoient traité avec le Roi des » Parthes; qu'il étoit d'une extrême conſéquence de prévenir » les ſuites de cette confédération, de peur que s'ils entrepre» noient quelques nouvelles choſes, ils ne cauſaſſent de grands » troubles dans l'Empire. » Un avis auſſi poſitif, & auquel l'Empereur ajoutoit foi, devoit lui paroître d'autant moins à négliger, que le voiſinage de ces deux Royaumes, & ſur-tout la ſituation de Samoſate, la plus grande ville de Comagene, qui étoit aſſiſe ſur l'Euphrate, donnoient aux Parthes, s'ils penſoient à entrer en guerre, de merveilleuſes facilités pour ſe jetter ſur les

Diſgrace d'Antochus Roi de Comagene.

(*a*) M. d'Andilly n'en compte que trente après S. Gelenius, mais le Grec en met ſoixante. Beze avoit fait cette faute avant l'élegant Traducteur; car il dit ſur le ℣. 13. du chap. 24. de S. Luc, qu'il faut corriger Joſeph ſur l'Evangéliſte, qui compte ſoixante ſtades d'Emmaüs à Jéruſalem, ou l'Evangéliſte ſur Joſeph qui n'en compte que trente.

terres de l'Empire, & un égal moyen de ſe retirer ſur les leurs, s'ils y étoient forcés. Veſpaſien permit à Pætus de faire ce qu'il jugeroit à propos ; & ce Gouverneur de la Syrie, ſans perdre de tems, & ſans qu'Antiochus, ni aucun de ceux qui lui étoient attachés s'y attendiſſent, entra dans la Comagene avec la ſixième Légion, quelques compagnies détachées d'infanterie & de cavalerie, & les troupes auxiliaires que lui fournirent Ariſtobule Roi de Chalcide, & Soême Roi d'Emeſe. Il ne lui fut pas difficile de pénétrer dans le pays, perſonne n'ayant voulu prendre les armes pour lui en diſputer l'entrée. Antiochus apprit la nouvelle de cette ſurpriſe inopinée, ſans pouvoir prendre ſur lui de former même la penſée d'entrer en guerre avec les Romains ; & pour les convaincre qu'on l'avoit accuſé fauſſement d'avoir voulu leur manquer de fidélité, il prit le parti d'abandonner ſon Royaume dans l'état où il étoit. Il en ſortit avec ſa femme & ſes enfans, & alla camper dans une plaine à ſix vingt ſtades de ſa capitale.

II. Pætus envoya un détachement prendre poſſeſſion de Samoſate, & marcha avec le reſte de ſes troupes contre Antiochus. Ce Prince, quoique vivement pouſſé par les Romains, ne put encore ſe réſoudre à prendre les armes contr'eux : il ſe contenta de déplorer ſon malheur, & ſe fit une loi d'en ſupporter toutes les ſuites avec patience. Mais les Princes Epiphane & Callinique ſes fils, qui étoient jeunes, & auſſi habiles que braves & vaillans guerriers, ne purent ſe ſoumettre à ſouffrir une ſi amère diſgrace ſans prendre les armes : ils ſe mirent en état de défenſe, & ſe préſenterent au combat ; l'action dura tout le jour. Les deux Princes y témoignerent tant de courage & de bonne conduite, qu'ils n'avoient ſouffert aucune ſorte de déſavantage, lorſque la nuit força l'un & l'autre parti de ſe retirer. Antiochus ne put cependant encore ſe déterminer à reſter dans ſon Royaume : il en ſortit & s'enfuit avec ſa femme & ſes enfans en Cilicie. Cette retraite fit perdre tout courage à ſes troupes : elles la regarderent comme un abandon volontaire de ſon Royaume, qu'il déſeſpéroit de pouvoir conſerver, & paſſerent du côté des Romains. La déſertion fut générale, & les deux Princes réduits à la dure & indiſpenſable néceſſité de ſonger à leur ſûreté. Ils paſſerent l'Euphrate accompagnés ſeulement de dix cavaliers, & ſe rendirent auprès de Vologeſe Roi des Parthes.

Ce Prince, loin de témoigner quelque mépris pour leur mauvaiſe fortune, les reçut non comme des fugitifs, mais avec autant d'honneur que s'ils ne fuſſent point déchus de leur premiére proſpérité.

III. Lorſqu'Antiochus fut arrivé à Tarſe en Cilicie, Pætus donna ordre à un Officier d'aller l'y arrêter, & de le conduire enchaîné à Rome. Mais Veſpaſien ne put ſupporter l'idée de voir un Roi paroître devant lui en cet état : il eſtima devoir en cette occaſion ſe ſouvenir plutôt de leur ancienne amitié, que le traiter en ennemi, qui l'avoit forcé de lui faire la guerre. Animé de ce ſentiment, il envoya ſur la route des ordres de lui ôter ſes chaînes & de le laiſſer librement ſe retirer à Lacédémone, où il pourvut non-ſeulement à ce que rien ne lui manquât, mais lui aſſigna des revenus aſſez conſidérables pour faire une royale & magnifique dépenſe. Une conduite ſi favorable de la part de Veſpaſien raſſura pleinement Epiphane ſur le ſort du Roi ſon pere, pour lequel il avoit été dans la plus extrême appréhenſion, & lui fit même eſpérer de rentrer dans les bonnes graces de l'Empereur : eſpérance d'autant plus flatteuſe, qu'il redoutoit, ainſi que ſon frere, & ceux qui s'étoient attachés à leur fortune, comme le plus grand des malheurs, celui de vivre mal avec les Romains. Vologeſe écrivit en leur faveur à Veſpaſien, qui les invita avec une tendre bonté à venir en toute ſûreté à Rome. Ils s'y rendirent, Antiochus vint bientôt après les y joindre; & tant qu'ils y demeurerent, l'Empereur les traita fort honorablement.

Pætus envoie prendre Antiochus à Tarſe, le fait mettre aux fers & l'envoie à Rome. Veſpaſien lui fait ôter ſes fers, & lui aſſigne des fonds pour vivre en Roi.

IV. Nous avons parlé ailleurs de la nation des Alains (*a*). Ce ſont des Scythes qui habitent ſur les bords du fleuve de Tanaïs & vers les palus Méotides. Ils réſolurent d'aller piller la Médie, pays très-peuplé & très-abondant en beſtiaux de toute eſpéce, & de pouſſer même encore plus loin leur for-

(*a*) » Nous avons parlé ailleurs des » Alains, qui habitent près le fleuve Ta» naïs & des marais Méotides. « Le nouvel Editeur de Joſeph qui l'a rendu dans le même ſens en général, ne marque point l'endroit où il l'a dit. On ne trouve qu'ici le nom de Scythes; & il ne paroît pas qu'il en ait parlé ailleurs. Mais il fait mention des Alains, lorſqu'il raconte que Vitellius, Gouverneur de Syrie, engagea cette nation à faire irruption dans les Etats d'Artabane Roi des Parthes : & c'eſt, ce ſemble, cet endroit qu'il indique ici. Mais pour le lui faire dire, il faut faire une legére correction, effacer le ταυ qui eſt dans οτι & lire ου : » Nous » avons parlé ailleurs de la nation des » Alains; ce ſont des Scythes, &c. « *Antiq. Juive, Liv.* 18. *chap.* 4. *num.* 4.

midable rapacité. Ils traiterent pour cela avec le Roi d'Hircanie, parce qu'il étoit maître du ſeul paſſage par lequel ils pouvoient entrer : c'étoit celui qu'Alexandre le Grand avoit fait pratiquer, fortifier & fermer avec des portes de fer. Ce Prince le leur ayant ouvert, ils exécuterent leur projet. Une grande multitude de peuple ſe répandit dans la Médie & y fit un très-grand butin, ſans trouver nulle part la moindre réſiſtance ; parce que les Médes n'avoient pu ſe mettre en garde contre une irruption dont ils n'avoient pas même eu ſujet de ſe défier. Pacorus leur Roi, ſaiſi d'épouvante, abandonna toutes ſes poſſeſſions & s'enfuit dans les lieux les plus retirés & les moins acceſſibles de ſes Etats. A peine obtint-il de ces barbares, qu'ils lui rendiſſent, même au prix de cent talens, ſa femme & ſes concubines qu'ils avoient fait priſonniéres. Ils s'avancerent ainſi, faiſant ſans aucun obſtacle butin de tout, juſques dans l'Arménie. Tiridate qui y régnoit alors, vint à leur rencontre, & leur livra bataille. Peu s'en fallut que ce Prince n'eût le malheur d'y être fait priſonnier ; car un de ces barbares lui ayant adroitement jetté de loin une corde autour du corps, il l'auroit entraîné ; ſi l'ayant coupé promptement avec ſon épée, il n'eût pris le parti de ſe ſauver. Les Alains furieux d'avoir enfin trouvé quelque réſiſtance, firent de cruels ravages dans toute l'Arménie. Après l'avoir entiérement dévaſtée, ils retournerent dans leur pays, chargés du butin immenſe qu'ils avoient fait dans ces deux Etats, & emmenerent avec eux un très-grand nombre de priſonniers.

Les Alains font une irruption dans la Médie & l'Arménie.

CHAPITRE VIII.

I. BAſſus étant mort dans la Judée eut pour ſucceſſeur Flavius Silva. Cet Officier trouva tout le pays réduit à l'obéiſſance, excepté le château de Maſſada, qui étoit encore occupé par des rébelles : il réſolut de les forcer à ſe ſoumettre, & raſſembla toutes ſes troupes pour aller les y attaquer. Eléazar Chef des Sicaires qui s'en étoient emparés, y commandoit : c'étoit un homme puiſſant, & qui étoit de la race de ce Judas qui, comme nous l'avons dit, perſuada à

pluſieurs Juifs de ne ſouffrir l'exécution d'aucunes des opérations ordonnées par Cyrenius, lorſqu'il fut envoyé pour faire le dénombrement des habitans de la Judée ; ce qui forma alors une ſecte de factieux qui s'armerent contre ceux qui vouloient obéir aux Romains, pillerent leur bien & brûlerent leurs maiſons. Ces ſéditieux ne ceſſoient de publier qu'on devoit regarder comme étrangers & traiter en ennemis tous ceux qui avoient la lâcheté de ſe trahir eux-mêmes & la patrie, en ſouſcrivant à l'acte de la préference qu'ils donnoient à la ſervitude ſur la liberté, précieux apanage des Juifs, & à la conſervation duquel ils devoient tout ſacrifier. Mais la conduite qu'ils tinrent dans la ſuite, fit bien voir que tout cela n'étoit qu'un prétexte pour couvrir leur cruauté & leur avarice : car ils firent plus de mal à ceux qui ſe rendirent complices de leur révolte, & firent avec eux la guerre aux Romains, que les Romains mêmes : & quand ils les convainquoient de s'être ſervi de faux prétextes, ils les traitoient encore plus cruellement, & ſur-tout ceux qui, dans une juſte défenſe, leur reprochoient leur méchanceté. Ce tems étoit malheureuſement fort fécond en crimes parmi les Juifs : les plus énormes forfaits leurs étoient familiers ; & l'imagination la plus vive feroit de vains efforts pour trouver quelque nouveau genre de méchanceté dont ils ne ſe ſoient rendus coupables, tant étoit grande en général & en particulier la corruption, ſource fatale de l'acharnement avec lequel chacun cherchoit à ſe diſtinguer par l'énormité de ſes impiétés envers Dieu, & par l'atrocité de ſes violences envers les hommes. Ceux que leur état ou leur fortune mettoient au deſſus du peuple, le tyranniſoient : le peuple s'en vengeoit en mettant tout en œuvre pour les ruiner & les perdre. Les uns pour dominer, les autres pour piller, ſe livroient à tous les excès de violence qui pouvoient les conduire à leurs fins. Les Sicaires (*a*) furent les auteurs des déſordres qui arriverent dans la ſuite : ce furent eux qui les premiers immolerent à leur barbare fureur ceux de leur nation. Les injures les plus outrageantes, les attentats les plus inhumains ne leur coutoient rien, quand ils avoient réſolu de les perdre.

Cruautés des Zélateurs & de Jean de Giſcale.

Malgré tous leurs iniques & déteſtables procédés, ils pouvoient cependant paſſer pour moderés, en comparaiſon

(*a*) *Voyez* Remarque VII.

de

de Jean : il ne ſe contentoit pas de traiter comme ennemis & de faire mourir ceux qui, par zéle pour le bien public, donnoient de ſages & utiles avis : il n'y avoit point de maux qu'il ne fît journellement ſouffrir à ſa patrie. Sans reſpect pour Dieu même, il fouloit aux pieds nos ſaintes Loix, faiſant ſervir ſur ſa table des viandes défendues, & affectoit de n'obſerver aucune des pratiques ordonnées pour nous conſerver dans la pureté dont nous faiſons profeſſion. Faut-il s'étonner qu'un homme qui avoit la fureur de ſe ſignaler par ſes horribles impiétés envers Dieu, fût entiérement dépourvu de tous ſentimens d'humanité envers ſes ſemblables ?

Quels crimes n'a pas auſſi commis Simon, fils de Gioras ? de quelle outrageante maniére n'a-t-il pas traités ceux-mêmes qui, libres par état, ſe ſont volontairement ſoumis à ſa tyrannie ? Les liens de l'amitié, ceux de la parenté ont-ils jamais pu ſouſtraire quelqu'un à ſa barbare fureur de répandre le ſang ? & loin d'adoucir ſa férocité, ces liens ſacrés qui uniſſent ſi fortement les hommes, ne l'ont-ils pas toujours rendu lui & ceux de ſa faction encore plus cruels & plus hardis à commettre des meurtres ? Aveuglement frénétique ! qui ne lui laiſſoit voir qu'une mechanceté lâche & timide dans les mauvais traitemens & les outrages faits à des perſonnes indifférentes, mais qui faiſoit paſſer dans leur eſprit pour des actions héroïques, les cruautés qu'ils exerçoient ſur ceux avec qui la nature & les uſages conſtans de la ſociété les tenoit le plus étroitement unis. Les Iduméens ne leur cederent en aucun genre de crimes & de cruautés : ils égorgerent les Sacrificateurs, abolirent toutes les pratiques qui pouvoient avoir quelqu'ombre de culte divin, & détruiſirent tout ordre civil & politique, pour ne laiſſer ſubſiſter que le déſordre & l'injuſtice.

La faction des Zélateurs s'eſt auſſi ſignalée par ſes attentats criminels. Ces hommes pervers, jaloux de ſe rendre célébres par une imitation exacte de tous les genres de méchanceté, dont le tableau ſe trouve conſigné dans l'Hiſtoire, ont prétendu juſtifier, par leur conduite, ce nom pris du zéle pour le bien qu'ils s'étoient ſi fauſſement attribué, ou pour ſe moquer de ceux ſur qui ils faiſoient tomber le poids de leurs cruelles oppreſſions, ou parce que voulant donner le change à une multitude crédule & ignorante, ils avoient entrepris de faire paſſer les plus grands maux pour des biens déſirables. La fin de la vie

des uns & des autres fut telle que devoient l'attendre d'auſſi inſignes coupables : Dieu les châtia comme le méritoit l'énormité de leurs crimes. Ils ſouffrirent tous les maux que la nature humaine peut endurer, & moururent au milieu des tourmens les plus cruels. Quelqu'un dira peut-être que ce juſte & rigoureux châtiment ne répondoit point à la grandeur de leurs offenſes : mais eſt-il quelque genre de peine qui eût pu les égaler ? Quant à ceux qui ont été les victimes malheureuſes de leur déteſtable fureur, comme ce n'eſt point ici le lieu de déplorer leur infortune, je rentre dans mon ſujet & reprends ma narration au fait où je m'en ſuis écarté.

Siége de Maſſada.

II. Le Général Romain s'étant donc avancé avec toutes ſes forces pour former le ſiége de Maſſada que défendoient les Sicaires commandés par Eléazar leur Chef, il s'aſſura d'abord de tout le pays au centre duquel cette place étoit ſituée, & mit des garniſons dans tous les lieux dont il jugea qu'elle pouvoit tirer quelque avantage. Il fit enſuite entourer la place même d'une forte paliſſade, dans le contour de laquelle il établit à des diſtances convenables des corps de garde, afin qu'aucun des aſſiegés ne pût échaper. Pour lui il prit ſon quartier, & fit camper le gros de ſon armée dans l'endroit dont il eſpéra pouvoir tirer le meilleur parti, pour le ſuccès des opérations du ſiége : ce fut du côté où les rochers du château touchoient de plus près à la montagne voiſine, quoiqu'on ne pût, ſans de grandes difficultés, s'y pourvoir des choſes les plus néceſſaires à la ſubſiſtance d'une armée, & qu'il fallût, non ſans de grandes fatigues pour les Juifs employés à ce travail, faire tout venir de fort loin, même de l'eau, n'y ayant dans tout le pays aucune fontaine qui en pût fournir. Après avoir pourvu à ce que cependant rien ne manquât à ſon armée, il s'occupa du plan qu'il devoit ſuivre dans la conduite du ſiége : ce travail demandoit, avec beaucoup de ſcience, une très-ſérieuſe application à cauſe de la force que donnoit à la place la nature même de ſon aſſiette.

Deſcription de Maſſada.

III. Elle étoit aſſiſe ſur le ſommet aſſez étendu d'un rocher, environnée de vallées d'une telle profondeur, qu'on ne pouvoit en voir le fonds & inacceſſible aux animaux mêmes, excepté par deux eſpéces de ſentiers, qui étoient encore ſi difficiles à franchir, qu'il ſembloit que la nature ne les eût ouverts qu'à regret ; l'un à l'orient du côté du lac Aſphaltite,

l'autre un peu plus praticable du côté de l'occident. On a donné le nom de couleuvre au premier, parce qu'il eſt extrêmement étroit & fort tortueux : il préſente en quelques endroits des eſpéces d'éclats qui, s'étant repliés les uns ſur les autres avec un peu plus d'étenduë pour quelques-uns, avoient laiſſé entr'eux aſſez de vuide pour qu'on eût peine à paſſer de l'un à l'autre. Lorſqu'on prend ce ſentier, on doit peu s'attendre à pouvoir poſer les deux pieds enſemble ſur le chemin; mais il eſt eſſentiel de ſe tenir tellement ferme ſur l'un à meſure qu'on avance l'autre qu'on ne riſque point de gliſſer; parce qu'alors on ſe perdroit inévitablement en tombant d'un ou d'autre côté, dans des précipices ſi hauts & ſi eſcarpés, que les plus hardis ne peuvent les regarder ſans être ſaiſis de frayeur. Après avoir ainſi fait un chemin de la longueur de trente ſtades, on ſe trouve ſur le ſommet de la montagne qui, au lieu de ſe terminer en pointe, préſente une plaine. Le Grand Prêtre Jonathas fut le premier qui y bâtit une forteresſe, qu'il nomma Maſſada. Le Roi Hérode dans la ſuite n'épargna ni ſoins, ni dépenſe pour la mettre en état de réſiſter aux plus vigoureuſes attaques : il l'enferma d'un mur ſolidement conſtruit en pierres blanches, & qui avoit ſept ſtades de contour, douze coudées de hauteur & huit de largeur (*a*). Il fortifia ce mur de trente-ſept tours hautes de cinquante coudées chacune, qui avoient des communications avec les maiſons de l'enceinte, bâties dans la continuité du contour de ce mur. Comme le terrein qui formoit le ſommet de cette montagne, étoit auſſi bon que celui de la plaine la plus fertile, il deſtina à une culture utile ce qui reſtoit d'eſpace entre ces maiſons; afin que ceux qui, pour leur propre ſûreté, ſe dévoueroient à la garde de cette place, y trouvaſſent une ſubſiſtance néceſſaire toutes les fois qu'ils ne pourroient ſe la

(*a*) M. d'Andilly a cru que c'étoit la hauteur & l'épaiſſeur des pierres du mur de Maſſada que Joſeph marque, lorſqu'il dit ὕψος δ' ἦν πήχεων καὶ πλάτος ὀκτώ. Il ſemble au contraire que ce ſoit de ſa hauteur & de ſa largeur. Il eſt naturel qu'après avoir marqué ſon étenduë, il marque ſa hauteur & ſa largeur, d'autant plus qu'il détermine la hauteur de ſes tours, ſans rien dire de la hauteur, ni de la largeur des pierres dont elles étoient faites. Il peut y avoir erreur dans le chiffre, & les Copiſtes avoir mis un στα au lieu d'un autre chiffre, qui marquoit une plus grande élévation. L'ancien Interprête fait le mur de cette place de ſoixante & dix ſtades de circuit. On ne voit pas en effet qu'il puiſſe reſter aſſez de terre labourable dans l'enceinte d'un mur qui n'a que quatre lieues environ de circuit, & dont une partie eſt occupée par des maiſons, pour fournir à la nourriture d'une garniſon, à moins qu'on ne la ſuppoſe extrêmement foible.

procurer de dehors. Ce Prince fit auſſi bâtir un Palais dans l'enceinte de la fortereſſe vers le chemin qui regardoit le ſeptentrion, & par lequel on y montoit avec moins de difficulté: les murailles en étoient hautes & fortes, & les quatre angles étoient encore fortifiés par quatre tours de ſoixante coudées de hauteur. Les appartemens de ce Palais, ſes portiques & ſes bains étoient d'une conſtruction richement & admirablement variée: des colonnes d'une ſeule pierre les ſoutenoient; toutes les piéces étoient pavées, & leurs murs revêtus de pierres d'une ſinguliére & rare beauté. Des citernes taillées dans le rôc pour conſerver l'eau qui tomboit du ciel, & diſtribuées avec une juſte prévoyance ſur le ſommet de la montagne dans les environs du Palais & le long du mur, pour l'uſage des maiſons qui étoient bâties au devant, fourniſſoient en tout tems aſſez d'eau pour qu'elle n'y manquât jamais plus qu'elle ne manque dans les lieux naturellement pourvus de fontaines. Un chemin creuſé auſſi dans le roc, mais qu'on n'appercevoit point de dehors, conduiſoit du Palais à l'endroit le plus élevé de la fortereſſe: des troupes ennemies ne pouvoient guere ſe flatter de tirer parti des deux qui ſe préſentoient à la vuë; celui qui regardoit l'orient étoit naturellement, comme nous l'avons dit plus haut, preſque impraticable: & Hérode avoit fait élever, à mille coudées loin de la fortereſſe dans l'endroit le plus étroit de celui qui regardoit le couchant, une tour qui en fermoit d'autant plus ſûrement le paſſage, qu'elle n'étoit point facile à prendre; parce qu'on ne pouvoit qu'avec de très-grandes peines marcher dans tout ce chemin, lors même qu'on n'avoit que ce ſeul obſtacle à ſurmonter: de ſorte qu'il ſembloit que la nature & l'art euſſent, comme à l'envi, travaillé à fortifier cette place.

I.V. La prodigieuſe abondance de toutes les ſortes de munitions dont cette place avoit été pourvue, & qui s'y étoit admirablement bien conſervée, en rendoit la priſe encore plus difficile. On y avoit mis du bled pour pluſieurs années, beaucoup de vin & d'huile, une très-grande quantité de dattes, & de toutes ſortes de légumes. Lorſqu'Eléazar, à la tête des Sicaires la ſurprit, il trouva toutes ces proviſions auſſi ſaines & auſſi fraiches que ſi on les eût fait tout récemment apporter; & quoiqu'il y eût près de cent ans qu'elles y fuſſent lorſque les Romains la prirent, ce qui en reſtoit n'avoit encore

ſouffert aucune altération. On peut, ſans craindre de ſe tromper, attribuer la cauſe d'une ſi conſtante & ſi parfaite conſervation de toutes ces choſes à ce que ce lieu étant, par ſon extrême élévation, beaucoup au deſſus du degré où peuvent parvenir les vapeurs & les exhalaiſons groſſiéres de la terre: l'air y eſt ſi pur que rien ne s'y doit corrompre. On y trouva auſſi de quoi armer dix mille hommes de toutes ſortes d'armes, & une très-grande quantité de fer, de cuivre, & de plomb qui n'avoit point été miſe en œuvre. Tant de préparatifs avoient ſans doute été faits par quelque motif d'une importante conſidération. Auſſi dit-on qu'Hérode s'étoit voulu faire de Maſſada une place de ſûreté contre deux évenemens critiques qu'il avoit ſujet de craindre (*a*): l'un de la part des Juifs qui, pour remettre ſur le trône quelque Prince de la race de ceux qui avoient régné avant lui, pouvoient former le projet de l'en faire deſcendre; l'autre, qui lui cauſoit le plus d'inquiétude, de la part de la Reine Cléopatre, qui ſollicitoit ſans ceſſe & ouvertement Antoine de le faire mourir, & de lui donner le Royaume de Judée; & il y avoit tout ſujet de s'étonner, qu'eſclave comme il l'étoit de ſon amour, il refuſât conſtamment de ſe rendre ſur cet objet aux importunités de cette impérieuſe & ambitieuſe Reine. Ce fut donc par le motif des appréhenſions d'Hérode, que cette place fut miſe en tel état, que les Romains crurent en devoir différer l'attaque juſqu'à que cette expédition devînt néceſſaire, pour terminer la guerre dans laquelle la révolte des Juifs les avoit engagés contr'eux.

V. Après que Silva eut très-exactement fait entourer Maſſada de la paliſſade dont nous avons parlé, & pris d'ailleurs les plus juſtes meſures pour empêcher que perſonne n'en pût ſortir, il s'occupa du ſoin de diriger ſes attaques: il ne trouva qu'un ſeul endroit où il fût poſſible d'élever des plattes-formes. Au-delà (*b*) de la tour qui fermoit le chemin occidental par lequel on alloit au Palais & à la haute forteresſe, il y avoit un

(*a*) *Voyez* Remarque VIII.

(*b*) Le ſens de ces prépoſitions *en deçà*, *en delà* eſt relatif au point dont on part. Ce rocher étoit, ce ſemble, au delà de la tour par rapport aux aſſiégés; & c'eſt, je crois, de ce point que Joſeph le regarde lorſqu'il dit: μετὰ γὰρ τὸν διατειχίσματα πύργον. Il eût dû du moins dire que les Romains s'emparerent de cette tour, avant que de rapporter qu'ils aſſirent leurs plattes-formes au delà, ſi le rocher ſur lequel il les aſſirent, eut été entre la tour & les aſſiégés.

grand & large rocher qu'on appelloit le rocher blanc (*a*) : il étoit de trois cents coudées moins élevé que Maſſada. Silva étant venu à bout de monter ſur ce rocher & de s'y établir, donna à ſes ſoldats les ordres néceſſaires pour la conſtruction des plattes-formes qu'il vouloit y aſſeoir : ils travaillerent avec tant d'ardeur, qu'ils eurent bientôt formé une maſſe de deux cents coudées de hauteur ; mais comme on craignit qu'elle ne fût ni aſſez ferme, ni aſſez ſolide pour ſoutenir les machines qu'on devoit y monter, & que d'ailleurs elle parut même n'avoir pas aſſez d'élévation pour l'uſage auquel elles étoient deſtinées, il la fit ſurcharger d'un autre maſſif conſtruit avec de grandes pierres, qui avoit cinquante coudées de hauteur & autant de largeur ; & ſur cet eſpéce de cavalier, il fit élever à la hauteur de ſoixante coudées une tour toute couverte de fer, de laquelle les Romains lançoient ſur les aſſiégés tant de traits & de pierres avec leurs machines, qu'ils réduiſirent ceux qui gardoient & défendoient le mur à ne plus oſer ſe préſenter. La plûpart de ces machines étoient d'une nouvelle fabrique, & faites ſur le modéle de celles que Veſpaſien avoit inventées pour les ſiéges, & que Tite avoit perfectionnées. Silva avoit auſſi fait fabriquer un bélier d'une grandeur extraordinaire. Quoique cette énorme machine battît continuellement le mur, à grande peine put-elle faire enfin quelque breche. Les Sicaires cependant uſerent de la plus grande diligence pour ſe couvrir d'un autre mur, pour lequel il n'y eût à craindre rien de ſemblable à ce que ſouffroit le premier ; ils employerent à ſa conſtruction des matériaux dont la molle & fléxible réſiſtance devoit amortir les coups des machines en cedant à leur violence. Ils emboëterent de longueur les unes dans les autres de groſſes poutres, & en formerent deux rangs dans une diſtance de l'une à l'autre, égale à la largeur du mur, ils remplirent de terres cet eſpace ; & afin qu'à meſure qu'ils l'en combloient, leur trop grande pouſſée n'écartât point ces poutres, ils les aſſujettirent par d'autres poſées en travers, & aſſurerent ainſi tout cet ouvrage, qui de la maniére dont il ſe préſentoit, reſſembloit fort à quelque grand bâtiment.

(*a*) M. d'Andilly fait de ce rocher un château qu'il appelle Leuce. Il eſt vrai que S. Gelenius avoit traduit Λευκὴν ὀνομαζομένην διόμαχον, qu'on appelloit blanc, *quam Leucem appellabant* ; mais il l'avoit laiſſé rocher, ſans le transformer en château.

N'étant donc entré dans la conſtruction de ce nouveau mur aucune matiére qui ne fût de nature à ceder, par une ſorte de flexibilité, aux efforts des machines; elles devoient non-ſeulement le battre en pure perte, mais encore augmenter la ſolidité, par la ferme conſiſtance que leurs coups donnoient aux terres qu'on y avoit accumulées. Silva ayant reconnu la nature de ce travail, jugea que le plus sûr moyen d'en opérer promptement la ruine étoit d'y mettre le feu : il donna donc ordre à ſes ſoldats de lancer ſans relâche ſur la nouvelle muraille des torches allumées. Comme elle étoit preſque toute conſtruite en bois, & que les terres qui en rempliſſoient les vuides n'étoient point entiérement affaiſſées, le feu ſe fit jour par-tout, & l'embraſement devint général. Un vent du nord qui ſouffloit au moment que les flammes commencerent à s'elever, cauſa de vives inquiétudes aux Romains; car il les pouſſoit ſur eux avec tant de violence, qu'ils déſeſpérerent de pouvoir ſauver leurs machines (*a*) : mais par une eſpéce de prodige dû à la divine Providence, ce vent tomba toût d'un coup, & il s'en éleva un du côté du midi, qui repouſſa les flammes ſur le mur; & il ne tarda pas à en être entiérement conſumé. Les Romains fermement perſuadés que Dieu combattoit pour eux, retournerent en grande joie & pleins de confiance dans leur camp. Réſolus de donner l'aſſaut le lendemain, ils firent cependant une très-exacte garde durant la nuit, pour empêcher que perſonne ne pût ſortir de la place.

VI. Mais Eléazar ne penſoit nullement à s'enfuir, ni à ſouffrir que qui que ce fût en formât le projet. Lorſqu'il vit ce mur réduit en cendres, & qu'il ne reſtoit plus, même pour le courage le plus actif & le plus entreprenant, aucune eſpérance de ſalut, il ſe pénétra vivement de la déſolante image, des outrages & des maux qu'ils dévoient tous, hommes, femmes & enfans attendre des Romains lorſqu'ils ſeroient maîtres de la place; & fermement perſuadé que s'en délivrer par une mort libre & volontaire, étoit, dans une telle extrémité, la preuve la plus glorieuſe qu'on pût donner d'une véritable bravoure, il aſſembla le ſoir ceux de ſes gens de la grandeur d'ame

(*a*) Quoique le chemin dont cette tour fermoit l'iſſue fût tourné au couchant, il faut que le rocher ſur lequel Silva éleva ſes plates-formes regardât le midi: car s'il eût auſſi regardé le couchant, le vent du Nord n'eût pas pouſſé le feu ſur ſes machines.

deſquels il étoit le plus aſſuré ; & par un diſcours conçu dans les termes que je vais rapporter, il s'efforça de les engager à prendre, en gens de cœur, ce violent parti.

Harangue d'Eléazard.

» Réſolus depuis long-tems, leur dit-il, à ne ſouffrir la » domination ni des Romains, ni d'aucun autre peuple, par » la conviction où nous avons toujours été, que Dieu étant » le ſeul vrai & légitime Souverain de tous les hommes, ils » ne doivent obéir qu'à lui. Nous ſommes aujourd'hui braves » & généreux Juifs dans des circonſtances qui exigent que » nous prouvions, par des effets, avec quelle droiture nous nous » ſommes toujours tenus attachés à ces grands ſentimens. Ne » nous déshonorons donc pas en nous ſoumettant aux Ro- » mains, & après avoir eu le courage de nous ſouſtraire à » un aſſujettiſſement qui ne nous expoſoit à aucun danger, » ne nous laiſſons pas réduire à un eſclavage d'autant plus » redoutable, que ſi nous tombons vivans entre leurs mains, » nous ne pouvons éviter d'être traités de la maniére la plus » cruelle, pour avoir eu le courage d'être les premiers qui » ont ſecoué le joug, & les derniers qui refuſent, les armes » à la main, de rentrer ſous leur obéiſſance. Montrons-nous » dignes de la grace que Dieu nous fait ; car j'eſtime que c'en » eſt une, & qui nous eſt abſolument particuliére, de pou- » voir mourir avec honneur, étant encore libres. Combien » de Juifs avant nous, pour s'être flattés de n'être point vain- » cus, ont été privés de ce bonheur ? Demain au point du jour, » quelque grande que ſoit notre réſiſtance, cette place ſera » infailliblement emportée d'aſſaut ; & nos ennemis qui ne » deſirent rien tant que de vous prendre vivans, ſe croiront » au comble de leurs vœux. Mais nous pouvons tromper leur » attente, en mourant tous aujourd'hui avec les perſonnes qui » nous ſont les plus cheres ; & il n'eſt pas en leur pouvoir de » nous en empêcher. Les grands maux que nous nous ſom- » mes faits nous-mêmes, ceux encore plus grands que nous » avons ſoufferts de la part de nos ennemis, lorſque réſolus » à ſecouer toute eſpéce de joug, nous avons pris les armes » pour recouvrer & défendre notre liberté, ne devoient-ils » pas nous faire comprendre que Dieu, qui a autrefois tant » aimé notre nation, avoit réſolu ſa perte ? Si moins irrité » contr'elle il eût cru devoir faire ceder ſa juſtice à ſa miſé- » ricorde, eût-il permis l'effuſion du ſang d'une ſi prodigieuſe

» portion

» portion de ſon peuple chéri, & que la ſainte Cité, ſi par-
» ticuliérement conſactée à ſon divin culte, fût tellement dé-
» vorée par les flammes qu'y ont allumées nos ennemis, qu'à
» peine y reſte-t-il quelques traces de ſon ancienne exiſtence.
» Devons-nous donc avoir encore la témérité de nous flatter
» d'être un reſte privilégié de toute la nation ſur qui Dieu
» ſe ſoit réſervé de ne point exercer ſon juſte courroux ;
» comme ſi nous ne nous fuſſions pas, dans le fait, rendus
» infiniment plus coupables que tous nos freres, par la mul-
» titude de déſordres dont nous avons été les auteurs, en nous
» imaginant pour nous-mêmes, & en voulant perſuader aux
» autres de tout entreprendre pour conſerver notre liberté.
» Dieu prend lui-même le ſoin de nous convaincre de l'ex-
» travagante vanité des eſpérances que nous avons conçues
» de pouvoir nous ſauver : nous les avions, à la vérité, fon-
» dées ſur la force de cette place, que l'art, joint à la nature,
» ſembloit avoir rendue imprenable, ſur la merveilleuſe quan-
» tité d'armes, de vivres & de toutes les autres choſes néceſſaires
» pour ſoutenir un long ſiége ; mais ce n'étoit que l'effet d'une
» prudence humaine : & Dieu nous le fait bien ſentir, par l'inu-
» tilité dont il permet que ſoient pour nous ces grands avan-
» tages. Il veut donc que nous périſſions ; & ne nous a-t-il
» pas encore manifeſté cette volonté par l'évenement ſubit
» qui a fait tourner contre nous, pour réduire en cendres la
» muraille dont nous avions eſperé nous couvrir, le feu que
» nos ennemis avoient entrepris d'y mettre, & que le vent
» portoit naturellement ſur eux ? Dieu ne fait ainſi éclater
» ſa colere contre nous, que parce qu'il ne veut pas laiſſer
» impunis les maux dont nous avons accablé, avec une
» criminelle fureur, ceux de notre propre nation. Mais ne
» laiſſons pas aux Romains, nos plus cruels ennemis, le tems
» de devenir les miniſtres du châtiment que nous ne pou-
» vons éviter. Soyons-en ſur nous-mêmes les libres & volon-
» taires exécuteurs : cette maniére de ſatisfaire à la juſtice
» divine doit nous paroître infiniment plus douce, que les
» traitemens outrageux que nous avons à attendre lorſ-
» que nous ſerons vaincus. Immolons nos femmes, pour
» les garantir de toutes les infamies auxquelles leur honneur
» ſera expoſé, & nos enfans pour les ſouſtraire aux rigueurs
» d'un honteux eſclavage. Rendons-nous enſuite à nous-mê-

» mes le glorieux ſervice de nous procurer une ſépulture ho-
» norable en nous enſeveliſſant dans les ruines de Maſſada.
» Mais commençons par mettre le feu à la forteresſe : brû-
» lons tout notre argent, ne laiſſons aux Romains que le
» déplaiſir de ne pouvoir nous faire priſonniers, & de ne trou-
» ver que des corps morts pour toutes dépouilles. Conſervons
» nos proviſions de vivres, pour les convaincre que ce n'aura
» point été pour en avoir manqué que nous nous ſerons donné
» la mort, mais par un effet de la généreuſe & inébranlable
» réſolution dans laquelle nous avons toujours vécu de la pré-
» férer à toute eſpéce de ſervitude. «

VII. Ce fut ainſi que parla Eléazar; mais il ne trouva pas tous les eſprits également diſpoſés à entrer dans ſes vuës : quelques-uns reçurent, même avec des ſentimens de joie, l'ouverture qu'il leur faiſoit de finir volontairement leurs jours par une mort qu'ils eſtimoient glorieuſe ; d'autres, autant parce qu'ils étoient eux-mêmes lâchement attachés à la vie, que par pitié pour leurs femmes & pour leur famille, s'effrayerent de ce généreux projet, & s'entre-regardant les uns les autres, témoignerent par leurs larmes qu'ils ne ſe réſoudroient point à l'exécuter. Eléazar craignant que toutes ces marques de foibleſſe n'énervaſſent la fermeté de ceux dont ſon diſcours avoit ſi merveilleuſement animé le courage, il le reprit avec encore plus de véhémence ; & regardant fixement ceux qui pleuroient, il les rappella à la puiſſante conſidération de l'immortalité de l'ame ; & ſaiſi d'une eſpéce d'enthouſiaſme, il dit :
» Je me ſuis bien trompé ; je croyois, par la propoſition que
» je vous ai faite, venir au ſecours de gens de cœur, qui
» pour mourir libres feroient volontiers le généreux ſacrifice
» de leur vie ; mais il eſt ſenſible que vous n'avez ni plus de
» vertu, ni plus de courage que les ames vulgaires, puiſqu'au
» lieu d'aller de vous-mêmes, & ſans y être excités par per-
» ſonne, au devant d'une mort qui doit vous délivrer d'une
» multitude de maux qui vous ſont inévitables, ſi vous vivez
» davantage, vous ne pouvez même y penſer ſans être ſaiſis
» de frayeur. Dès que nous avons été ſuſceptibles de quel-
» ques inſtructions, nos loix, nos ſaintes écritures, les leçons
» de nos peres, leurs exemples ne nous ont-ils pas appris que
» ce n'eſt point la vie, mais la mort, qui fait le vrai bonheur
» de l'homme ? C'eſt la mort qui met nos ames en liberté &

» qui leur donne le moyen de paſſer dans ces demeures déli-
» cieuſes auxquelles elles ſont deſtinées & où elles ne ſouffri-
» ront aucune ſorte de maux. Tandis qu'elles ſont enfer-
» mées dans la priſon de nos corps mortels, elles languiſſent
» ſous le poids des infirmités qu'ils leur communiquent, & cet
» état pour elles peut être regardé comme un état de mort:
» car une ſubſtance toute divine eſt-elle cenſée vivre, lorſ-
» qu'elle eſt liée à une matiére périſſable? L'ame, à la vérité,
» tant que dure ſon union avec le corps, agit inviſiblement ſur
» lui; elle lui donne le mouvement, le rend ſenſible, & lui
» fait opérer des actions beaucoup au deſſus de ſa nature:
» mais elle n'eſt pas plutôt dégagée de ce poids qui la porte
» toujours vers la terre, qu'elle retourne vers le bien qui lui
» eſt propre. C'eſt alors que jouiſſant d'une pleine liberté, elle
» reprend une force que rien ne peut altérer, ni borner. Invi-
» ſible comme Dieu, elle entre dans nos corps, y demeure
» unie, & en ſort ſans jamais pouvoir être apperçue par nos
» ſens. Immuable par ſa nature, elle produit de grands chan-
» gemens dans nos corps, qui de l'état de vigueur dont ils
» jouiſſent lorſqu'elle les anime, tombent dans un déſſeche-
» ment & une langueur toujours ſuivis de la mort auſſi-tôt
» qu'elle les abandonne: tant eſt actif en elle le principe de
» vie, qui conſtitue ſon eſſence immortelle. Le ſommeil prou-
» ve d'une maniére bien directe la vérité de ce que j'avance;
» puiſque nos ames n'étant alors diſtraites par aucune de
» leurs fonctions habituelles ſur nos corps, elles jouiſſent ren-
» fermées en elles-mêmes d'un agréable repos, ſe portant
» néanmoins par-tout & entrant même en connoiſſance
» de pluſieurs choſes à venir, par un effet de leur commu-
» nication avec Dieu qui les a créées d'une nature très-appro-
» chante de la ſienne. Pourquoi donc, aimant autant que
» nous aimons le repos que nous procure le ſommeil, appré-
» henderions-nous la mort? Et comment peut-on, ſans un
» excès de folie, préférer une vie toujours occupée à ſoupi-
» rer après la liberté, au bonheur de poſſéder ſans bornes cette
» liberté précieuſe dans une autre vie qui ne doit jamais finir?
» Inſtruits de ces vérités comme nous le ſommes par des do-
» cumens qui nous ſont particuliers, ce ſeroit de nous qu'on
» devroit apprendre à mépriſer la vie. Mais ſi pour donner
» plus de force à ces enſeignemens domeſtiques, il eſt beſoin de

» recourir à des exemples étrangers, tranſportons-nous chez
» les Indiens. Ceux d'entr'eux qui ſont une profeſſion parti-
» culiére de ſageſſe, regardent le tems qu'ils ont à paſſer ſur
» la terre comme un fardeau dont la nature les charge, ils le
» portent à regret ; & ſans qu'aucune circonſtance leur en
» faſſe une néceſſité, le ſeul deſir d'entrer dans la jouiſſance
» d'une bienheureuſe immortalité les fait s'en décharger, en
» ſéparant, par une mort volontaire, leurs ames d'avec leurs
» corps : ce qu'ils exécutent en prenant gaiement congé de
» leurs concitoyens. Perſonne ne ſe met en devoir de s'op-
» poſer à leur réſolution ; tous au contraire les félicitent ſur
» le bonheur qu'ils vont ſe procurer, & chacun s'empreſſe de
» les charger de commiſſions pour ſes parens & amis défunts :
» tant ils ſont perſuadés qu'en l'autre monde il ſubſiſte entre
» nos ames des commerces de liaiſons ſemblables à ceux qui
» nous uniſſent ici-bas les uns avec les autres. Alors pour pu-
» rifier leurs ames de toutes les ſouillures que leur union avec
» des corps mortels peut leur avoir fait contracter, ces hom-
» mes généreux ſe jettent dans le feu qu'ils ont fait préparer, &
» meurent comblés de louanges. Leurs plus chers amis ſe font
» bien moins de peine de les conduire à la mort, que les au-
» tres hommes ne s'en font de conduire juſqu'au lieu de leur
» départ ceux des leurs qui s'engagent dans un long voyage ;
» & ſi l'on en voit quelqu'un répandre des larmes, c'eſt ſur
» eux-mêmes qu'ils pleurent : car ils tiennent pour aſſuré le
» bonheur de ceux qui quittent la vie, & les regardent comme
» jouiſſant déja d'une glorieuſe immortalité. N'aurons-nous
» point honte de nous laiſſer ſurpaſſer en ſageſſe par les Indiens,
» & de fouler aux pieds, par une indigne lâcheté, les loix
» de nos peres, que tous les peuples de la terre ſe ſont à
» l'envi piqués de révérer ? Mais quand même les principes
» de notre éducation nous conduiroient à tenir pour ma-
» xime que la vie eſt un bien précieux & la mort un grand
» malheur, l'extrêmité à laquelle nous nous trouvons réduits,
» ne devroit-elle pas nous convaincre qu'il eſt tems de faire
» le généreux ſacrifice de notre vie, puiſque la volonté de
» Dieu & la néceſſité nous y contraignent ? Dieu ſans doute
» a depuis long-tems porté cet arrêt de mort contre notre
» nation, pour nous punir du mauvais uſage que nous avons
» fait de la vie. Car pouvons-nous vraiſemblablement attri-

» buer notre deſtruction, devenue preſque entiére, à la guerre
» que nous avons eue avec les Romains ? Ce ne ſont point les
» ſuccès multipliés de leurs armes contre nous qui l'ont opérée :
» une cauſe ſupérieure à leur puiſſance leur a donné ſur nous
» des avantages qui ſembleroient autoriſer cette idée. Eſt-ce
» par la force de leurs armes que ſont péris les Juifs de Cé-
» ſarée? Et n'eſt-il pas conſtant que les habitans de cette ville,
» au méptis même de la louable coutume des Romains, qui
» ne traitent en ennemis que ceux qui, comme nous, veu-
» lent ſe ſouſtraire à leur domination, ont ſaiſi le tems que ces
» Juifs étoient occupés à célébrer le ſaint jour du Sabbat, pour
» les égorger avec toutes leurs familles, quoiqu'ils fuſſent ſi
» éloignés de vouloir ſe révoltet, qu'ils ne leverent pas ſeu-
» lement les mains pour ſe défendre? S'il venoit en penſée à
» quelqu'un d'objecter que ce fut une ſuite fatale de la haine
» implacable dont les anciens & naturels habitans de Céſarée
» ont de tout tems été prévenus contre les Juifs, qu'ils n'a-
» voient vu qu'avec peine s'établir dans leur ville & avec
» leſquels ils avoient, juſqu'au tems de ce cruel éclat, de con-
» tinuels démêlés; que dira-t-on de ceux de Scytopolis, qui
» au lieu de s'unir avec nous contre les Romains, n'ont pas
» craint de nous faire la guerre pour ſervir & obliger les
» Grecs ? Comment les Grecs ont-ils reconnu cette preuve
» d'attachement & de fidélité? Le peuple de Scytopolis les fit
» cruellement mourir tous avec leurs femmes & leurs enfans,
» comme ſi, parce qu'ils étoient Juifs, ils euſſent dûs être
» cenſés coupables des inſultes que lui faiſoient d'autres Juifs,
» & ſouffrir le traitement inhumain dont leur ſecours l'avoit
» garanti. Mais n'entrons pas dans un plus ample détail ; il
» nous meneroit trop loin. Ignorez-vous qu'il n'y a aucune
» ville dans la Syrie où nous ne ſoyons haïs plus fortement en-
» core que nous ne le ſommes des Romains, & où tous les
» Juifs qui y demeuroient n'ayent été ſacrifiés à cette haine
» implacable ? Les habitans de Damas n'ont-ils pas, ſans
» pouvoir alléguer le moindre prétexte d'une ſi barbare ex-
» pédition, fait impitoyablement couler dans leur ville le
» ſang de dix-huit mille Juifs avec celui de leurs femmes &
» de leurs enfans? Ne ſçavons-nous pas qu'en Egypte on en
» a fait mourir plus de ſoixante mille dans de cruels tour-
» mens ? Tous ces Juifs aînſi mis à mort étoient, dira-t-on,

» dans des terres étrangéres, où ils ne pouvoient trouver au-
» cun des ſecours néceſſaires pour ſe défendre contre leurs
» ennemis. Mais à nous qui avons été en guerre avec les
» Romains dans notre propre pays, que nous a-t-il manqué
» de ce qui ſemble promettre une victoire aſſurée (*a*), abon-
» dante proviſion d'armes, villes très-fortes & enceintes de
» bonnes murailles, fortereſſes preſqu'imprenables, & ſur-
» tout ferme réſolution d'affronter les plus grands périls pour
» maintenir la liberté? Que falloit-il de plus pour animer la
» confiance avec laquelle nous avons entrepris de nous révol-
» ter contre les Romains? Tout cela cependant ne nous a
» pas long-tems ſoutenus; & ce qui paroiſſoit nous donner les
» plus flatteuſes eſpérances, eſt devenu pour nous la ſource
» des plus grands malheurs. Tout nous a été enlevé, tout eſt
» tombé en la puiſſance de nos ennemis: & ne ſemble-t-il
» pas que les longs, pénibles & diſpendieux travaux que
» nous avons employés à fortifier nos places, au lieu de ſer-
» vir à notre ſûreté, ont plutôt eu pour objet de donner un
» plus grand éclat à la victoire des Romains? Qui de nous
» refuſera donc d'eſtimer fort heureux ceux qui ſont morts
» les armes à la main, en combattant avec zéle pour main-
» renir la liberté de la nation? Qui ne déplorera pas ſincé-
» rement le ſort du grand nombre de malheureux qui ſont
» tombés vivans en la puiſſance des Romains? Qui enfin,
» conſidérant les maux horribles qu'ils endurent, ſera aſſez
» lâchement attaché à la vie pour ne pas ſe donner prompte-
» ment la mort, plutôt que de demeurer expoſé à en endurer
» de ſemblables? Victimes de la fureur des Romains, les uns
» expirent ſous les coups; d'autres, après avoir été livrés aux
» plus cruelles tortures, finiſſent par le feu leur miſérable vie;
» d'autres à demi-mangés par les bêtes, à la voracité deſ-
» quelles ils les expoſent dans l'inhumaine ſolemnité de leurs
» barbares jeux, ſont réſervés pour ſervir une ſeconde fois de
» pâture à ces cruels animaux: mais les plus à plaindre de tous
» ſont certainement ceux qui ne ſouhaitant rien tant que de
» mourir, ne voient encore la mort que dans un éloignement
» qui les déſeſpere.

» Qu'eſt devenue cette grande & magnifique ville, Jéru-

(*a*) Sans rejetter les corrections que préſente la note *g*, on pourroit lire, | ἀπάντων τὴν ἐλπίδα νικᾶν ἰσχυρὰς παρασχεῖν δυνάμεις.

» ſalem, notre célébre capitale, que tant de fortes murailles,
» tant de hautes tours & redoutables fortereſſes rendoient
» preſque inattaquable, qui pouvant à peine contenir dans
» ſa vaſte enceinte les munitions de guerre & de bouche
» dont elle étoit très-abondamment fournie pour ſoutenir
» un très-long ſiége, étoit défendue par tant de milliers
» d'hommes en état de faire la guerre, dans laquelle nous
» croyons pouvoir nous flatter que Dieu daignoit habiter?
» Détruite juſques dans ſes fondemens, que reſte-t-il aujour-
» d'hui de cette ſuperbe ville? Des ruines ſur leſquelles ceux
» qui l'ont forcée & raſée ſe ſont campés? Que reſte-t-il de
» la multitude immenſe de ſes habitans? Quelques infortunés
» vieillards, qu'un pieux reſpect pour les cendres de notre ſaint
» Temple y tient inébranlablement attachés, quelques femmes
» que nos vainqueurs ont réſervées pour les ſoumettre aux
» plus indignes outrages. Tant d'horribles déſaitres conſidé-
» rés avec réfléxion peuvent-ils laiſſer ſubſiſter dans le cœur
» d'aucun de nous le deſir de voir encore la lumiére du ſoleil,
» bien qu'il pût ſe flatter de finir ſes jours ſans avoir plus rien
» de ſiniſtre à appréhender? Serions-nous donc aſſez enne-
» mis de notre patrie, aſſez baſſement ſenſibles au plaiſir de
» vivre, pour ne pas regreter d'avoir vécu juſqu'à ces jours
» de douleur & de larmes, & de n'avoir pas eu le bonheur
» de mourir tous, avant que de voir nos ennemis effacer avec
» tant de barbarie juſqu'aux traces de l'exiſtence de notre
» ſainte Cité, & porter dans notre auguſte Temple les feux
» ſacriléges qui l'ont réduit en cendres? L'eſpérance de pou-
» voir, par une réſiſtance ſuivie, trouver l'occaſion de nous
» venger de nos ennemis a bien pu nous ſoutenir juſqu'ici;
» mais maintenant que nous en devons ſentir la vanité,
» puiſque tout eſpoir eſt perdu pour nous, hâtons-nous
» de finir avec quelque gloire notre miſérable vie. Don-
» nons-nous la mort, donnons-la à nos femmes & à nos en-
» fans, nous en avons encore le tems; & c'eſt la ſeule mar-
» que par laquelle nous puiſſions leur prouver combien nous
» ſommes touchés de l'état fatal auquel nous ſommes tous
» réduits. Nous ne ſommes nés que pour mourir; la mort
» eſt le terme néceſſaire de la vie que nous donnons à nos
» enfans. Nul homme, quelque robuſte & quelque heureux
» qu'il puiſſe être, ne ſçauroit l'éviter: mais la nature ne nous

» a pas fait une auſſi indiſpenſable néceſſité de ſouffrir les
» outrages & la ſervitude, & de voir ravir l'honneur à nos
» femmes & la liberté à nos enfans : & nul autre motif qu'une
» lâche appréhenſion de la mort ne peut nous empêcher de
» les en garantir. La rigueur des tourmens que nous avons
» tous à ſouffrir, ſeroit, à la vérité, plus ſupportable pour ceux
» d'entre nous qui ſont encore jeunes & pleins de vigueur ;
» mais la perſpective effrayante de leur longue durée ne ſe-
» roit-elle donc pas auſſi affligeante pour eux, que la triſte
» penſée dont ſeroient pénétrés ceux qui ſont avancés en âge,
» que leur foibleſſe les réduira à ne pouvoir les ſupporter
» qu'avec de très-grandes peines ? Nos femmes emmenées
» captives & deſtinées aux plus infâmes opprobres, nos en-
» fans chargés de chaînes comme nous imploreroient notre
» aſſiſtance. Profitons du peu de tems pendant lequel nous
» pouvons encore faire un libre uſage de nos bras & de nos
» épées : tournons-les noblement contre nous, & mourons
» avec nos femmes & nos enfans ſans perdre notre liberté :
» nos loix nous l'ordonnent, nos femmes & nos enfans nous
» en conjurent, & Dieu nous en a impoſé la néceſſité. Fruſ-
» trons les fiéres eſpérances de nos ennemis ; ils ne craignent
» rien tant que tout évenement qui déroberoit quelqu'un
» de nous à leur rage. Hâtons-nous, en ne leur laiſſant que
» l'étonnant ſpectacle de nos corps morts, de les forcer d'ad-
» mirer enfin notre généreuſe réſolution. «

CHAPITRE IX.

ELéazar vouloit continuer de parler ; mais il fut interrompu par les témoignages éclatans de la vive impreſſion que ſon diſcours avoit fait ſur tous les eſprits. Saiſi d'une ſorte d'enthouſiaſme frénétique, chacun s'empreſſa d'en venir à l'exécution, & eût cru ſon courage & ſa fermeté en défaut, ſi quelqu'un l'eût prévenu : tant ils s'étoient tous fortement perſuadé, que dans l'extrêmité à laquelle ils ſe voyoient réduits, la mort de leurs femmes, de leurs enfans, & la leur propre, étoit le bien qui dût leur paroître le plus déſirable ; & que

que tout ce que Eléazar leur avoit dit pour les en convaincre, étoit très-ſagement penſé. Un ſi violent tranſport ne ſe ralentit point comme on pourroit ſe l'imaginer. Au moment de porter les coups mortels aux perſonnes qui leur étoient les plus cheres, leur ardente réſolution ſe ſoutint avec la même chaleur que s'ils entendoient encore parler Eléazar. Sans rien perdre des ſentimens d'affection que la nature nous inſpire pour nos proches, ils embraſſerent leurs femmes, leur dirent, fondant en larmes, les derniers adieux, donnerent les derniers baiſers à leurs enfans, qu'ils tenoient étroitement ſerrés entre leurs bras; & comme, ſi tant à leurs yeux qu'à ceux de leurs familles, leurs mains fuſſent tout à coup devenues des inſtrumens qui leur euſſent été également étrangers, ils immolerent ſans obſtacle ces tendres objets de leur amour: la triſte impoſſibilité de les délivrer autrement des outrages que leur auroient fait ſouffrir les Romains, leur rendoit à tous bien moins ſenſible l'horreur de ces ſanglans ſacrifices. Auſſi aucun d'eux ne ſe laiſſa affoiblir par l'apparence d'inhumanité qu'ils préſentoient. Tous tuerent leurs femmes & leurs enfans dans la vive perſuaſion où ils étoient qu'une fatale néceſſité les y contraignoit; en cela même d'autant plus à plaindre, qu'ils croyoient aveuglément devoir regarder la mort qu'ils leur donnoient comme le moindre des maux qu'ils avoient à appréhender. La juſte douleur d'en avoir fait un ſi horrible carnage leur fût bientôt inſupportable; & frapés de l'idée qu'ils ne pouvoient, ſans injuſtice, ſurvivre d'un moment à tant de victimes qui leur étoient ſi cheres, ils ſe hâterent de raſſembler tout ce qu'ils avoient d'effets, y mirent le feu; & après avoir, ſans perdre de tems, choiſi par la voie du ſort dix d'entr'eux, à qui ils donnerent l'ordre fatal de les tuer tous, ils coururent ſe jetter ſur les corps morts de leurs femmes & de leurs enfans, & fermement atrachés, même par de tendres embraſſemens, à ces malheureux cadavres, ils préſenterent la gorge à ceux que le ſort avoit deſtinés à leur rendre le funeſte ſervice de leur donner la mort. Ceux ci ayant rempli avec une merveilleuſe intrépidité leur effroyable miniſtere, convinrent entr'eux à leur tour, qu'un des dix tueroit les neuf autres, & que celui ſur lequel le ſort tomberoit ſe la donneroit à lui-même: ils jetterent donc le ſort, & les neuf qui durent être tués, s'offrirent à la mort avec la même fermeté que tous

Les aſſiégés tuent leurs femmes & leurs enfans, & ſe tuent eux-mêmes après avoir mis le feu à leurs maiſons & au Palais.

ceux qui l'avoient reçue d'eux : & celui qui reſta ſeul, après avoir exactement reconnu que dans cette multitude de perſonnes qui s'étoient vouées à la mort, nulle n'avoit beſoin de ſon ſecours pour être délivré de quelque reſte de vie, mit le feu dans le Palais, & vint rejoindre les corps morts de ſes proches, ſe plongea ſon épée dans le ſein, & tomba mort à leurs pieds. Ce fut ainſi qu'ils moururent tous, dans la ferme créance que de tout ce qu'ils étoient de monde dans la place, nulle perſonne ne tomberoit vivante en la puiſſance des Romains. Mais une femme déja avancée en âge, & une parente d'Eléazar, mieux inſtruites & plus prudentes que ne le ſont ordinairement les perſonnes du ſexe, s'étant cachées dans les aqueducs avec cinq jeunes enfans, ſurvécurent à cette ſanglante expédition, qui arriva le quinziéme jour du mois d'Avril, & dans laquelle périrent neuf cents ſoixante perſonnes, en y comprenant les femmes & les enfans.

II. Les Romains qui croyoient avoir encore des ennemis à combattre, ſe mirent ſous les armes le lendemain dès la pointe du jour, & poſerent ſur leurs plattes-formes les échelles qui devoient leur ſervir de ponts pour aller à l'aſſaut; mais ne voyant paroître les ennemis en aucun endroit de la place, & n'entendant nulle ſorte d'autre bruit que celui qu'occaſionnoit le feu qui conſumoit la place, ils ne ſçurent que penſer de ce prodigieux ſilence & de l'état de ſolitude auquel la place paroiſſoit réduite; & pour provoquer quelqu'un à ſe montrer & à leur répondre, ils jetterent de grands cris, comme lorſqu'ils commencent à faire jouer le bélier. Alors les deux femmes qui s'étoient cachées dans les aqueducs parurent, & leur apprirent ce qui étoit arrivé : l'une d'elles leur fit même le récit fidéle de tout ce qui avoit été fait & dit (*a*) dans le

(*a*) Comment ces femmes purent-elles apprendre aux Romains la maniére dont cette étrange tragédie s'étoit paſſée ? Elles pouvoient en avoir entendu quelque choſe de l'aqueduc dans lequel elles s'étoient cachées; mais elles n'avoient pu voir comme cela s'étoit paſſé. Et comment Joſeph a-t-il pu avoir copie du diſcours d'Eléazar pour le rapporter dans ſon Hiſtoire ? M. Reland, note *n*, répond que ces femmes purent le retenir & le lui rapporter: elles avoient aſſurément une excellente mémoire pour retenir un ſi long diſcours. Mais pour le retenir, il eût fallu qu'elles l'euſſent entendu prononcer; & elles ne l'entendirent pas : car Joſeph ne fait Eléazar convoquer que les plus braves de ſes gens, pour les exhorter à l'étrange opération à laquelle il vouloit les porter. Ce diſcours eſt l'ouvrage tout pur de cet Auteur; & c'eſt un des bons qui ſe trouvent dans ſon Hiſtoire. Il lui a donné toute l'élévation & tout le pathétique capable de ſéduire l'imagination, juſqu'à croire voir dans l'action la plus criminelle & la plus condamnable la plus haute généroſité & le parfait héroïſme.

cours de cet étrange évenement : mais ils ne lui donnerent pas la ſatisfaction de paroître y ajouter quelque ſorte de foi ; parce qu'une action ſi extraordinaire leur ſembloit abſolument incroyable. Ils travaillerent cependant à éteindre le feu ; & s'étant ouvert un paſſage à travers l'embraſement, ils s'avancerent juſqu'au Palais. Alors voyant cette grande multitude de corps morts, au lieu de s'en réjouir en les conſidérant comme ennemis, ils admirerent la force d'une réſolution qui, pour en venir à l'exécution, avoit porté tant de perſonnes à pouſſer le généreux mépris de la vie juſqu'à ſe mettre au deſſus de toutes les frayeurs de la mort.

CHAPITRE X.

I. SIlva étant ainſi devenu maître de Maſſada y laiſſa garniſon, & retourna à Céſarée avec ſes troupes ; car il ne reſtoit plus d'ennemis à combattre dans le pays : cette longue & terrible guerre l'avoit entiérement ruiné ; & même beaucoup de Juifs répandus dans des Provinces éloignées en reſſentirent les funeſtes effets. Il en fut maſſacré un très-grand nombre dans la ville d'Alexandrie en Egypte. Ceux de la faction des Sicaires qui purent ſe ſauver en ce pays, ne ſe contenterent pas d'y avoir trouvé un ſûr aſyle ; mais toujours animés de cet eſprit ſéditieux, qui leur faiſoit déteſter toute nature d'aſſujettiſſement, ils ne ceſſoient de répéter à ceux qui les avoient reçus, que les Romains ne pouvoient à aucun titre prétendre ſur eux la moindre ſupériorité, & que des hommes nés libres comme eux ne devoient reconnoître pour maître que Dieu ſeul. Quelques Juifs, & ce ne furent pas les moins notables, ayant témoigné qu'ils ne pouvoient entrer dans leurs ſentimens, ces factieux les tuerent, & continuerent d'exciter les autres à ſe révolter. Alors les principaux d'entre ceux-ci aſſemblerent tout ce qu'il y avoit de Juifs établis dans Alexandrie & dans les environs ; & s'élevant ouvertement contre la folle opiniâtreté des Sicaires, qui avoit attiré ſur notre nation tous les maux dont elle avoit été affligée, ils firent vivement ſentir que, comme ces factieux ne pouvoient igno-

Les Sicaires qui purent ſe ſauver en Egypte, y cauſent de nouveaux troubles.

rer que la fuite ſalutaire qui les avoit juſques là ſouſtraits à la vengeance des Romains, ne les mettoit point dans une entiére sûreté, puiſque par-tout où ils ſeroient découverts ils ne devoient point eſpérer de quartier, ils ne cherchoient encore qu'à enveloper dans le châtiment qu'ils méritoient ſeuls, ceux de leurs freres qui n'avoient eu aucune part à leurs téméraires & ſéditieuſes entrepriſes; & qu'ainſi le ſeul moyen d'empêcher l'effet, peut-être trop prochain, de leurs pernicieuſes menées, étoit de les découvrir aux Romains, & de leur en livrer les coupables auteurs.

La grandeur du péril fut généralement reconnue, & l'expédient propoſé pour le prévenir avidement ſaiſi: une multitude de peuple ſe jetta de tous côtés ſur les Sicaires. On en prit d'abord ſix cents, & peu après tous ceux qui s'étoient enfuis à Thébes & dans les autres villes de l'Egypte furent auſſi pris & ramenés à Aléxandrie. Rien ne ſe peut imaginer de plus étonnant que leur infléxible conſtance, que l'on appellera ſi l'on veut folie, déſeſpoir, ou fureur. On fit uſage de tout ce que l'eſprit humain peut inventer d'horribles tortures contre l'opiniâtreté la plus décidée, pour les réſoudre ſeulement à donner le nom de maître à l'Empereur: aucun d'eux ne le voulut faire. Leur frénétique courage ſe ſoutint au milieu des tourmens les plus aigus; & l'on eût dit que leurs ames, inſenſibles à toute nature de douleur, voyoient avec une ſorte de plaiſir déchirer par le fer & conſumer par le feu les différentes parties de leurs corps: mais ce qui, dans cet étonnant ſpectacle, parut bien plus merveilleux encore, ce fut l'aveugle obſtination de leurs jeunes enfans; il ne fut pas poſſible d'en réduire aucun à qualifier Veſpaſien du titre de Seigneur, tant la force de l'averſion que cette ſecte furieuſe leur inſpiroit dès leur plus tendre enfance pour toute eſpéce de dépendance, les élevoit au deſſus de la foibleſſe de leur âge.

II. Lupus qui commandoit alors à Aléxandrie, donna promptement avis à l'Empereur de ces mouvemens ſéditieux. Ce Prince fortement prévenu qu'on ne devoit point eſpérer de réduire jamais les Juifs à une fidéle & conſtante ſoumiſſion, & craignant qu'ils ne ſe raſſemblaſſent & n'engageaſſent quelque autre peuple à ſe joindre à eux, ordonna à Lupus de détruire

le Temple d'Onias (*a*) qu'ils avoient en Egypte. Voici à quelle occaſion il y fut bâti, & ce qui lui fit donner ce nom. Onias, fils de Simon (*b*) l'un des grands Sacrificateurs, redoutant les ſuites de la guerre qu'Antiochus Roi de Syrie faiſoit aux Juifs, s'enfuit de Jéruſalem & ſe retira à Aléxandrie, où il fut très-bien reçu par Ptolomée, qui régnoit pour lors en Egypte, à cauſe de la haine qu'il portoit lui-même à Antiochus. Enhardi par cet accueil favorable, il déclara à ce Prince qu'il ſe faiſoit fort d'attirer ceux de ſa nation à ſon parti, s'il lui faiſoit la grace de ſe prêter à ſes vuës. Le Roi de ſa part promit de faire tout ce qui dépendroit de lui pour faciliter l'exécution de ce projet. Alors Onias ſupplia ce Prince de lui permettre de bâtir un Temple en quelqu'endroit de l'Egypte où les Juifs puſſent, ſuivant le rite preſcrit par leur religion, rendre à Dieu le culte qui lui eſt dû, l'aſſurant que cette grace les attacheroit à ſa perſonne, leur feroit ſaiſir encore plus avidement toutes les occaſions de faire éclater leur haine contre Antiochus, qui avoit ruiné (*c*) le Temple de Jéruſalem, & en engageroit beaucoup à venir s'établir dans ſes Etats, pour y jouir de la liberté d'y vivre ſelon leurs loix.

III. Ces motifs déterminerent le Roi à donner à Onias, dans le diſtrict d'Héliopolis, un terrein diſtant de cent quatre-vingt ſtades de Memphis. Onias y bâtit une fortereſſe & un Temple, qui reſſembloit plutôt à une tour qu'au Temple de Jéruſalem : il lui donna ſoixante coudées de hauteur, & employa de fort grandes pierres à ſa conſtruction. Il en fit faire l'Autel ſur le modéle de celui de Jéruſalem & le décora d'ornemens tous ſemblables, excepté le grand Chandelier, auquel

(*a*) Tanaq. le Fevre (*Epiſt. 6. page* 24.) vouloit qu'on lût ἐν τῷ Ὀνίου καλουμένῳ, au lieu de καλούμενον. La correction a paru ſi juſte a M. Havercamp, qu'il l'a inſerée dans le texte de ſon édition de Joſeph. L'expreſſion eſt à la vérité contrainte, & la conjecture du ſçavant Critique la dégage & la rend plus nette : ce n'eſt pas cependant, ce ſemble, ce qu'a voulu dire Joſeph.

L'article ἡ ſignifie quelquefois un endroit, un lieu, un pays. Il eſt vrai que quand on lui donne ce ſens, on lui joint aſſez ordinairement un adjectif. Mais ſoit que Joſeph le trouvât ſeul dans quelque Auteur, ſoit qu'il crût mal à propos qu'il n'étoit pas néceſſaire de le faire accompagner de quelque adjectif, ce qui ſuit demande qu'ἐν τῇ ſignifie » ici, dans » cet endroit, ce pays, ce Temple eſt » en Egypte : voici à quelle occaſion il y » fut bâti, & ce qui lui fit donner ce » nom. « Comme Joſeph va raconter ce qui occaſionna ſa conſtruction, c'eſt également ce qui donna lieu de le nommer d'Onias, qu'il va faire connoître de cette ſorte. Ce n'eſt pas ἐν τῇ γῇ ou χώρᾳ qui gouverne Ὀνίου au génitif, mais τόπῳ.

(*b*) Voyez Lamb. Boſ. Myſter. Elliptiſ. γῆ.

(*c*) *Voyez* Remarque IX.

il ſubſtitua une lampe d'or, qui ſuſpendue avec une chaîne de même métal, brilloit d'une auſſi éclatante lumiére que l'étoile du matin, un portique dont toute la conſtruction étoit de brique, & toutes les ouvertures en pierres.

Outre le terrein deſtiné à l'emplacement du Temple, le Roi avoit encore aſſigné les revenus de pluſieurs fonds de terres conſidérables, tant pour procurer aux Prêtres une ſubſiſtance aiſée, qu'afin de les mettre en état de fournir aux dépenſes néceſſaires pour le culte de Dieu. Ce ne fut point un pieux zéle de religion qui engagea Onias dans cette entrepriſe, mais le deſir de ſatisfaire le reſſentiment que le ſouvenir de ſa fuite entretenoit dans ſon ame contre les Juifs de Jéruſalem, en leur donnant le déplaiſir de ſe voir abandonner par une grande multitude de peuple, que le ſuccès heureux de ſon projet porteroit à ſe retirer auprès de lui. Le Prophéte Iſaïe avoit prédit plus de ſix cents ans auparavant, que ce Temple ſeroit bâti en Egypte par un Juif; & ce fut en la perſonne d'Onias, que cette prophétie s'accomplit.

Le Gouverneur d'Egypte fait fermer le Temple d'Onias, en enleve les ornemens, & défend aux Juifs d'en approcher.

IV. Auſſi-tôt que Lupus eut reçu les ordres de l'Empereur, il ſe rendit à ce Temple & le fit fermer, après en avoir enlevé une partie des dons précieux qu'on y avoit offerts & conſacrés, tant à ſa décoration qu'à l'uſage du culte religieux qu'on y rendoit à Dieu: mais étant mort peu de tems après, Paulin par lequel il fut remplacé, ayant forcé les Prêtres par de très-ſévéres menaces à lui repréſenter tout ce qui en reſtoit, il les prit, fit non-ſeulement fermer de nouveau les portes du Temple, pour empêcher que perſonne y allât davantage adorer Dieu; mais il en rendit toutes les approches abſolument impraticables, & ne laiſſa pas ſubſiſter la moindre marque du culte qu'on avoit rendu à Dieu en cet endroit. Il y avoit alors trois cents quarante-trois ans que ce Temple étoit bâti.

CHAPITRE XI.

I. LA folie des Sicaires, comme un mal contagieux, gagna Cyrène, & ſe répandit dans les villes voiſines de cette métropole. Jonathas, Tiſſeran de profeſſion, & l'un des plus méchans hommes qui fût au monde, s'étant ſauvé dans cette contrée, perſuada à un nombre aſſez conſidérable de Juifs, dont il connoiſſoit la pauvreté & la miſére, de ſe ranger ſous ſes ordres, & les mena dans un déſert, où il promettoit de leur faire voir des ſignes & des prodiges. Ces pauvres gens timides & ſimples ne ſupçonnerent même pas qu'il eût deſſein de les tromper. Cependant les plus notables d'entre les Juifs établis à Cyrène donnerent avis à Catulle, qui commandoit alors dans la Pentapole de Lybie, que cet impoſteur, occupé ſans doute de quelque mauvais deſſein, étoit paſſé bien accompagné dans le déſert. Catulle envoya auſſi-tôt de la cavalerie & de l'infanterie contre cette troupe qui, n'étant point armée, fut aiſément défaite. La plus grande partie en fut tuée ſur la place; quelques-uns ſeulement furent faits priſonniers & menés à Catulle. Jonathas qui en étoit le chef, ſe ſauva; mais on le chercha avec tant de ſoin & de diligence dans tout le pays, qu'il fut pris & mené à Catulle. Lorſqu'il lui fut préſenté, ce ſcelérat, pour ſe ſouſtraire au moins pour un tems au châtiment qu'il méritoit, fournit à Catulle le moyen de commettre bien des injuſtices. Il proteſta qu'il ne s'étoit porté à former le projet pour lequel il étoit détenu, que par les conſeils & à la ſollicitation des Juifs les plus diſtingués & les plus opulens.

Jonathas ſéduit quelques Juifs en Cyrène, & les fait ſe ſoulever.

II. Catulle ſaiſit ces téméraires & calomnieuſes accuſations en homme décidé à en tirer parti, il les aggrava même; & pour ſe donner le mérite d'avoir terminé la guerre des Juifs, il s'efforça par des diſcours remplis de la plus maligne exagération, de faire regarder cette affaire comme abſolument déciſive. Par une injuſtice bien plus criante encore, outre l'indiſcrete créance qu'il donnoit aux fauſſes délations que les Sicaires lui faiſoient de leur propre mouvement, il leur en ſuggéroit lui-même tous les jours de nouvelles. Ce fut ainſi qu'il excita Jonathas

à accuſer un Juif nommé Alexandre, qu'il haïſſoit à cauſe de quelques difficultés qu'il avoit eues autrefois avec lui, & à enveloper ſa femme Bérénice dans la même accuſation : il les fit mourir l'un & l'autre. Il en uſa de même à l'égard de tous ceux chez leſquels il eſpéroit trouver beaucoup d'argent; & en fit mourir juſqu'à trois mille, dont il affecta toujours de confiſquer les biens fonds au profit de l'Empereur, ſe perſuadant que cette précaution le mettroit à couvert de toutes recherches.

Catulle perſécute cruellement les Juifs de ſon Gouvernement.

III. Cependant pour prévenir l'effet des plaintes qu'auroient pu faire de ſes injuſtices les Juifs établis dans d'autres Provinces, Catulle crut devoir étendre cette cruelle perſécution au delà de ſon Gouvernement. Il engagea donc Jonathas & quelques-uns de ceux de ſa faction qui étoient priſonniers avec lui, à dénoncer les plus gens de bien d'entre les Juifs qui demeuroient à Rome & à Alexandrie comme coupables d'intrigues tendantes à quelque ſoulevement ; & lorſque le complot fut bien concerté, il conduiſit ces priſonniers enchaînés à Rome, ſe flattant que leurs délations calomnieuſes y ſeroient reçues ſans autre examen que celui qu'il déclareroit en avoir fait. Un de ceux que ces calomniateurs accuſerent, fut Joſeph, Auteur de cette Hiſtoire. Cet indigne complot n'eut point le ſuccès que s'étoit promis Catulle. L'Empereur étant entré en quelque méfiance, voulut s'inſtruire de la vérité. Dès qu'il eut découvert l'indigne manœuvre de ces fauſſes accuſations, il déclara de concert avec Tite, qui avoit pris un très vif intérêt à cette affaire ; Joſeph & les autres accuſés innocens, & fit punir Jonathas comme il le méritoit. Cet inſigne ſcelérat fut battu de verges & brûlé vif. Catulle dut ſon ſalut à la clémence des deux Princes, qui ſe contenterent de blâmer hautement ſa conduite. Mais peu après il fut attaqué d'une maladie incurable & horriblement compliquée. Quelques violentes que fuſſent les douleurs qu'il reſſentoit en tout ſon corps, les cruelles agitations dont ſon ame étoit tourmentée, étoient encore plus inſupportables : elle étoit bouleverſée par des frayeurs continuelles qui le faiſoient s'écrier à tout inſtant, qu'il voyoit les ombres menaçantes de tous ceux qu'il avoit injuſtement fait mourir. Il ne pouvoit reſter en place, & ſe jettoit ſans ceſſe en bas de ſon lit, comme il l'auroit fait de deſſus un échaffaud, ſur lequel il eût ſouffert

Jonathas accuſe Joſeph de vouloir remuer ; mais la calomnie eſt découverte, & l'Empereur le fait brûler vif.

les

les plus affreuſes tortures, ou du milieu de quelque braſier ardent. Ses maux augmentant toujours, il rendit enfin par lambeaux ſes entrailles flétries & rongées par le feu dévorant qui le conſumoit, & mourut : exemple remarquable, s'il en fut jamais, des châtimens que, dans l'ordre de la Providence, les méchans doivent attendre de la divine juſtice.

Je finirai ici l'Hiſtoire que j'avois promis de publier pour la ſatisfaction de ceux qui ſouhaitoient s'inſtruire de tout ce qui s'eſt paſſé de mémorable dans la guerre que les Romains ont eue avec les Juifs. Je laiſſe à mes Lecteurs à juger de la maniére dont je l'ai écrite. Mais je ne crains point d'aſſurer, qu'en la compoſant j'ai été ſoigneuſement attentif à ne m'écarter jamais de la vérité.

HISTOIRE
DE LA GUERRE DES JUIFS
CONTRE LES ROMAINS.
LIVRE SEPTIEME.
REMARQUES.

REMARQUE I.

Joſeph dit que Tite ordonna que Jéruſalem fût toute détruite. Il ne dit pas que ce Prince ait fait paſſer la charrue ſur ſon emplacement.

QUOIQUE Joſeph diſe que la ville de Jéruſalem fut toute détruite (*a*); il ne paroît pas qu'elle le fût ſi abſolument, qu'il n'y teſtât encore quelques maſures ou quelques maiſons, où ſe retiroient ces infortunés vieillards, qu'Eléazar dit qu'ils s'aſſeyoient ſur les cendres du Temple, & ces femmes que les victorieux avoient réſervées pour les déshonorer (*b*). Mais on ne voit pas comment pouvoir juſtifier ce que dit Scaliger, que Tite fit paſſer la charrue par deſſus ce qui avoit ſervi d'emplacement à Jéruſalem (*c*). Trop de confiance en ſa mémoire, jointe à une grande préſomption, ce Critique a plus d'une fois avancé des choſes dont il n'avoit aucune

(*a*) Τήν τε πόλιν ἅπασαν καὶ τὸν νεὼν κατασκάπτειν. Liv. 7. chap. 1. num. 1.
(*b*) Ci-après chap. 8. num. 6.
(*c*) Can. Iſagog. pag. 311.
Un Sçavant d'Allemagne a ſuivi Scaliger : *Ob vaticinium Chriſti & teſtimonia Joſephi.* L'un & l'autre eſt également contraire à la vérité. *Petri Zornii, &c. Hiſtor. Fiſci Judaic.* Act. Lipſ. 1737. page 512.

preuve. Mais on eſt ſurpris que M. de Valois & le Pere Pagi, ſçavans qu'on ne peut pas accuſer de trop de confiance en leurs lumiéres, ayent aſſuré la même choſe. C'eſt, à la vérité, une eſpéce de tradition (*a*) chez les Juifs, que Tite fit paſſer la charrue ſur l'endroit où avoit été bâti le Temple; mais ce n'eſt pas ſur ſon autorité qu'ils l'aſſurent: c'eſt que, ſelon eux, il eſt conſtant par Joſeph, que Tite fit paſſer la charrue ſur l'endroit où avoit été Jéruſalem. Cet Auteur ne parle qu'ici de la maniére dont Tite traita Jéruſalem; & il ſuffit de ſçavoir lire pour voir qu'il ne dit point cela. M. de Valois & le P. Pagi ſe ſouvenoient bien d'avoir lu ce fait dans quelques Auteurs (*b*); & leur mémoire peu fidéle en cela leur faiſoit croire que c'étoit dans Joſeph. Un peu moins de confiance dans ſa fidélité les eût fait conſulter cet Hiſtorien, & ils auroient vu qu'il ne dit point cela. Ce qui fait penſer que ce peut être la cauſe de leur mépriſe, c'eſt que l'un & l'autre de ces Sçavans n'allégue Joſeph qu'en général, ſans citer l'endroit où il l'a dû dire.

REMARQUE II.

Fut-ce aux prieres de la Légion que Tite envoya à Mélitine, que Dieu accorda de la pluie lorſque M. Aurèle faiſoit la guerre aux Quades?

MOnſieur de Tillemont (*Ruine Juive, page* 571.) dit, en parlant de cette Légion; & ce n'eſt point une penſée qui lui ſoit particuliére » qu'elle répara avantageuſement ſa gloire, lorſqu'étant devenue chrétienne elle ſauva Marc-Aurèle & toute l'armée Romaine, en obtenant de la pluie par ſes priéres. « Xiphilin dit, à la vérité, que la Légion qui obtint de la pluie par ſes priéres, lorſque l'armée de Marc-Aurèle étoit prête de périr de ſoif, étoit compoſée de ſoldats de Mélitine (*c*); mais il ne dit pas qu'elle s'appellât de Mélitine, ni que ce fût la douziéme; & il ſemble qu'on doive préférer ſon témoignage à celui d'Euſebe (*d*) qui l'aſſure: car ſon ouvrage n'eſt qu'un abregé de l'Hiſtoire de Dion, dont il ne paroît s'écarter qu'en ce que l'Hiſtorien Romain rapportoit ce miracle à ſes faux Dieux. Mais le nom d'une des Légions de l'armée de Marc-Aurèle n'ayant aucun trait

(*a*) Tradition démentie, parce que Théodoret dit que les Juifs ayant eu permiſſion de l'Empereur Julien de rebâtir le Temple, ils commencerent par détruire ce qui en reſtoit, τὰ λείψανα. *Hiſt. Eccleſ. Liv.* 3. *chap.* 20.

(*b*) *Conſtat ex Joſepho Hieroſolyma proſtus everſa fuiſſe à Tito, ita ut aratrum etiam ejus ſolo fuerit impreſſum.* Euſeb. Hiſt. Eccleſ. Liv. 4. chap. 6. Le P. Pagi le dit en mêmes termes ſur l'année de J. C. 132.

(*c*) Τάγμα ὃ τῶ Μάρκω . . . τῶν ἀπὸ τῆς Μελιτήνης ςρατιώτων.

(*d*) Hiſt. Eccleſ. Liv. 5. chap. 5.

à ſa religion, il a dû en être mieux informé qu'Euſebe. Les Légions Romaines, comme le remarque M. de Valois, ne prenoient pas leur nom du pays où elles avoient demeuré, mais du rang qu'elles avoient entre elles, ou de quelques belles actions qu'elles avoient faites. Et pourquoi la douziéme Légion auroit-elle plutôt le nom de Mélitine, du pays où Tite l'envoya après le ſiége de Jéruſalem, que de Raphanée, où Joſeph dit qu'elle demeuroit depuis long-tems? τὸ πάλαιον.

Saint Appolinaire dit, au rapport d'Euſebe (a), que l'Empereur donna le nom de Fulminante à la Légion qui lui avoit obtenu de la pluie par ſes priéres. Xiphilin dit la même choſe; mais loin que ſe ſoit une preuve que ce fût aux priéres de la douziéme Légion que Dieu accorda ce miracle, c'en eſt une contraire que ce ne fut pas elle qui mérita cette grace; car elle portoit ce nom avant cet évenement. Une inſcription, produite par Scaliger, & que le Cardinal Baronius (b) cite, le lui donne avant que Marc-Autèle fût Empereur. Et dans l'état que donne Dion (c) des Légions d'Auguſte qui ſubſiſtoit de ſon tems, il remarque qu'on appelloit la douziéme κεραυνοφόρον, porte-foudre, fulminante.

REMARQUE III.

Sur ce qu'on fait dire à Joſeph (d) *que les ſucceſſeurs d'Antiochus Epiphane* » *avoient* » *rendu aux Juifs, pour enrichir leur Synagogue, tous* » *les preſens de vaiſſeaux de* » *cuivre qui avoient été offerts à Dieu.*

A deux petites inexactitudes près cette traduction eſt en général peu différente de celles qui l'ont précédée & ſuivie. Joſeph ne dit point que ce fut pour enrichir la Synagogue des Juifs d'Antioche, que les ſucceſſeurs d'Antiochus Epiphane rendirent ce que l'élegant Traducteur appelle des vaiſſeaux de cuivre, ni qu'ils euſſent été offerts à Dieu; encore moins qu'ils y reſtoient encore du tems de Tite, comme le dit le P. Calmet (e). Mais ce n'eſt pas en quoi conſiſte la difficulté; c'eſt à concevoir ce que Joſeph a voulu dire par τῶν ἀναθημάτων ὄβαναλχα πεποίητο.

Il veut rendre raiſon pourquoi il y avoit tant de Juifs qui demeuroient à Antioche; & il la tire des égards & des conſidérations que les ſucceſſeurs d'Antiochus Epiphane avoient eues pour eux. Ils leur avoient accordé les mêmes droits dont y jouiſſoient les Grecs, & avoient fait remettre dans leur Synagogue τῶν ἀναθημάτων ὄβαναλχα. Ces

(a) Euſebe, Hiſtoire Eccléſiaſtique, Liv. 5. chap. 5.
(b) Baron. 176. 5. 29.
(c) Liv. 55, page 564. b. c.
(d) M. d'Andilly.
(e) I. Machab. chap. 1. ℣. 23.

égards euſſent été aſſez minces, s'ils ſe fuſſent réduits à leur rendre les vaiſſeaux de cuivre qu'Antiochus avoit enlevés du Temple de Jéruſalem, tandis qu'il retenoit ceux d'or, dont il s'étoit emparé. Car ce que Joſeph dit ici eſt relatif à ce qu'il vient de dire une ligne auparavant, qu'Antiochus Epiphane avoit ſaccagé Jéruſalem, & pillé ſon Temple; mais que ſes ſucceſſeurs avoient reſtitué ce qu'il en avoit enlevé. Ils ne l'euſſent certainement point fait, s'ils n'euſſent rendu que ce qu'il en avoit enlevé de cuivre.

Comme les Juifs n'avoient dans leurs Synagogues aucun vaiſſeau de quelque métal que ce fût, leur Hiſtorien n'a pu dire que les ſucceſſeurs d'Antiochus Epiphane firent remettre dans celle d'Antioche ceux d'airain que ce Prince avoit enlevés du Temple de Jéruſalem. Et à quoi auroient ſervi des vaiſſeaux d'airain dans les Synagogues des Juifs? Tous les exercices de piété qu'ils y font, ſe réduiſent à y faire des priéres, lire l'Ecriture ſainte, & à y écouter des inſtructions. Auſſi n'y a-t-il qu'une armoire pour y dépoſer le Livre de la ſainte Ecriture & une chaire pour ceux qui font l'inſtruction. Ni Philon, ni Joſeph ne marquent point ce qu'il y avoit de leur tems; mais l'attachement particulier qu'ont toujours eu les Juifs pour leurs uſages, & leur extrême répugnance à rien changer dans leurs pratiques de religion, donnent lieu de penſer, que puiſqu'ils n'ont aujourd'hui aucuns vaiſſeaux d'airain dans leurs Synagogues, ils n'en avoient point auſſi du tems de ces deux Auteurs. Comme ils n'y avoient ni Autel pour ſacrifier ou pour offrir de l'encens, ni Table pour recevoir les pains de propoſition, des vaiſſeaux de quelque métal qu'on les ſuppoſe, leur euſſent été abſolument inutiles.

Dans la perſécution que les Juifs qui demeuroient à Aléxandrie ſouffrirent ſous l'Empire de Caligula, le peuple de cette ville ſe jetta dans leurs maiſons, les pilla, les abbatit, mit le feu à leurs Synagogues & à leurs Proſeuques, les détruiſit juſques dans les fondemens, & mit les ſtatues de cet Empereur dans celles que quelque raiſon particuliére l'empêchoit de détruire. Philon (a), qui nous rapporte ces violences, ſe plaint amérement du pillage que les Aléxandrins avoient fait des biens de ſes compatriotes; mais il ne leur reproche point d'avoir rien enlevé de leurs Synagogues: c'eſt une preuve qu'ils ne le firent pas, & qu'il n'y avoit rien dedans capable de tenter l'avarice de ce peuple furieux. Car s'il y avoit eu quelque choſe à piller, il n'eût pas eu plus d'égard pour des lieux conſacrés aux exercices de piété des Juifs, qu'il en avoit eu pour leurs maiſons; & l'Ecrivain qui lui reproche l'un, ne lui eût pas épargné l'autre, s'il en avoit été coupable.

Il y a quelque choſe de dérangé dans le texte de Joſeph. » Et ils » rendirent aux Juifs d'Antioche » tous les préſens qui étoient de » cuivre. « Il s'agit, comme on vient de le remarquer, de ce qu'Antiochus Epiphane avoit enlevé du Temple de Jéruſalem; & quoiqu'on n'oſe pas aſſurer qu'on n'ait pu y faire quelquefois des préſens de cuivre, l'idée que Joſeph nous donne, après l'Ecriture, de ce qu'on y offroit »

(a) Philon. de legat. ad Cai.

nous porte à croire que les offrandes qu'on faiſoit à ce lieu, n'étoient que de l'or, des parfums précieux, ou des étoffes de grand prix : & quand on y auroit offert du cuivre, les ſucceſſeurs d'Antiochus Epiphane euſſent fait une plaiſante reſtitution, en rendant les préſens de ce métal qu'il avoit enlevés du Temple de Jéruſalem, & retenant pour eux l'or qu'il y avoit pillé (*a*).

Pour rétablir le texte de Joſeph, ſi cependant mon ſoupçon eſt juſte, je conjecture qu'il faut lire ἐκ πεφορήντο, au lieu de πεποίντο, & κροβᾶ au lieu de χαλκᾶ (*b*) : » Ses ſucceſ-» ſeurs firent remettre aux Juifs » d'Antioche tous les préſens d'or » qu'on y avoit faits, pour être dépo-» ſés dans leur Synagogue. « Cyrus n'envoya pas de ſes Officiers reporter à Jéruſalem les vaſes ſacrés que Nabuchodonoſor avoit enlevés du Temple, il les confia à Saſſabaſar (*c*), Prince de Juda, pour y être remis. Ce put être ainſi qu'en agirent les ſucceſſeurs d'Antiochus Epiphane. A l'égard de ceux qu'il avoit enlevés du ſecond Temple, ils purent les faire remettre aux Juifs d'Antioche, pour les dépoſer dans leur Synagogue, afin qu'ils les fiſſent porter à Jéruſalem, lorſqu'ils y enverroient le tribut dû au Temple, les prémices & les offrandes ordinaires ; d'autant plus que les Synagogues des Juifs étoient dans ce tems-là comme des eſpéces d'entrepôts, où ils poſoient tout ce qu'ils envoyoient au Temple, tribut, prémices ou préſens, juſqu'à ce qu'ils jugeaſſent à propos, ou qu'ils euſſent la commodité de les y faire porter (*d*).

REMARQUE IV.

Du fleuve Sabbatique (*e*).

MOnſieur Aſtruc (*f*) ne paroît pas avoir aſſez conſulté Joſeph ſur ce qu'il dit du fleuve Sabbatique. L'oppoſition qui eſt entre lui & Pline (*g*), ne vient que de ce que ſon texte eſt corrompu. On trouve deux ou trois maniéres de le rétablir dans la note *A*. J'en propoſe une quatriéme : Πολὺς γὰρ ὢν ὅτε ῥεῖ, καὶ κατὰ τὴν φορὰν ὑ σχολαῖος, πᾶς ἐκ τῶν πηγῶν ἓξ ἡμερῶν ἀριθμὸν ἔπειτα δ' ἐκλείπων ξηρὸν παρίδω σπορᾶν τὸν τόπον. Quoi qu'il en ſoit de ces différentes maniéres de rétablir le texte de Joſeph, elles ſe réuniſſent à lui faire dire : » Il eſt plein quand il coule ; » ſon cours n'eſt point lent, & il » coule abondamment de ſa ſource » pendant ſix jours : mais ceſſant en-» ſuite de couler, il fait voir ſon

(*a*) Joſeph raconte que Lupus, qui commandoit à Alexandrie, avoit, par ordre de l'Empereur, fait fermer le Temple d'Onias après en avoir enlevé les offrandes.... τὰ τῶν ἀναθημάτων ἐκφορήσας. Guer. Juive, Liv. 7. page 435. chap. 10. Philon. in Flav. page 973. c. d.

(*b*) Les Copiſtes de Joſeph ont quelquefois confondu ces deux mots.

(*c*) Eſdras, chap. 1. ℣. 8.

(*d*) *Voyez* Joſeph, Antiq. Juiv. page 705. num. 8. 801. num. 7. 709. Guer. Juiv. Liv. 6. chap. 6. Philon, page 822.

(*e*) » Le fleuve nommé Sabbatique qui tombe du mont Liban dans la mer Médi-» terranée. « *P. Calmet, Dict. Bibl. Sabbatiq.* Joſeph ne dit ni d'où il coule, ni où il va ſe perdre.

(*f*) Mémoires pour l'Hiſtoire Naturelle du Languedoc, page 387.

(*g*) Hiſtoire Naturelle, Liv. 31. chap. 21.

» lit à ſec ; " & ce qu'il ajoute que c'eſt ce qui l'a fait nommer Sabbaque, ne permet pas de douter que ce ne ſoit ſon ſens. Car il n'eut eu aucun rapport avec le jour du Sabbat, ſi après avoir coulé ſix jours il ne ſe fût pas, pour ainſi dire, repoſé le ſeptiéme.

L'extraordinaire n'eſt pas un caractére de fauſſeté : la nature ne régle pas ſes opérations ſur l'étenduë de nos foibles lumiéres ; & il faut n'avoir pas lu les Mémoires de l'Académie des Sciences, & quelques autres Ouvrages qu'on indique (*a*), pour ignorer qu'elle produit quelquefois des effets auſſi extraordinaires, qu'un fleuve qui, après avoir coulé ſix jours, ſe repoſeroit le ſeptiéme. L'autorité de Joſeph peut n'être pas ſuffiſante pour conſtater ce fait. Mais entre ne pas croire un fait & le traiter de faux, la différence eſt grande. Le défaut de preuves autoriſe le doute ; mais l'accuſation de faux, pour être juſte, en exige. On a peine à ſe perſuader que cet Auteur ait oſé avancer une fauſſeté dans un Ouvrage qu'il préſentoit à Tite, & l'en prendre en quelque ſorte pour témoin : mais enfin qu'il ait eu aſſez peu de pudeur pour le faire, ce n'eſt pas une preuve qu'il l'ait fait, ni un droit par conſéquent pour traiter de fable ce qu'il dit de ce fleuve, comme fait entr'autres Ludolphe, dans ſon Commentaire ſur ſon Hiſtoire d'Ethiopie, M. le Clerc, *Défenſe de quelques ſentimens Theolog. de Hollande.* On accorde à M. le Clerc, qu'on n'eſt pas obligé de croire tout ce que cet Auteur dit ; mais on n'a pas auſſi droit de le traiter de fable, ſans en avoir des preuves : & ce Sçavant n'en avoit aucune, qu'il n'y ait pas eu autrefois un fleuve qui, après avoir coulé ſix jours de ſuite, diſcontinuoit de le faire le ſeptiéme. Uniquement occupé à relever les fautes des autres, ce ſévère Critique ne s'apperçoit pas qu'il en fait une en traitant de fable le fleuve Sabbatique. Il fait Raphanée du Royaume d'Agrippa, & cette ville étoit du Gouvernement de Syrie. S. Gelenius & M. d'Andilly l'avoient dit, à la vérité, avant lui ; mais il pouvoit conſulter le Grec, & il eût vu que Joſeph ne compte pas Raphanée entre les villes du Royaume d'Agrippa : au contraire, ce qu'il dit en finiſſant le premier chapitre de ce Livre, fait voir qu'il la met en Syrie ; car il dit que Tite, pour punir la douziéme Légion d'avoir mal fait ſous Ceſtius, la fit ſortir de Syrie où elle étoit auparavant à Raphanée. Car outre qu'on ne voit pas que le Royaume d'Agrippa ſe fût étendu juſqu'en Syrie, ce n'étoit pas la coutume des Empereurs de mettre des Légions en quartier dans les Etats des Rois qui leur étoient alliés.

(*a*) La Fontaine de Côme, *Pline*, *Epiſt.* 30. *Liv.* 4. celle des montagnes d'Engelberg en Suiſſe, *Itinera. Alp. Joh. Schuczer.* les Fontaines de Fonteſtorbes & de Fonranche en Languedoc, *Mém. pour l'Hiſt. Natur. pages* 285. & 257. Arbres ſenſitifs, *nouv. Republ. Lettres* 1707. La fleur ſindric, arbre qui s'ouvre tous les jours à quatre heures après midi & ſe referme à quatre heures du matin, & cela ſi exactement, qu'elle peut ſervir de cadran, *Act. Lipſick*, *ſupplem.* 2692. *page* 36. L'arbre triſte, qui le jour paroît n'avoir que ſes feuilles, & qui ſur les neuf heures du ſoir ſe couvre de fleurs d'une blancheur éclatante & d'une odeur très-agréable. L'arbre ſenſitif dont le fruit commence à ſauter dès qu'on le touche. *Journal des Sçavans* 1708. *page* 77.

REMARQUE V.

Des dépouilles du Temple repréſentées ſur les bas-reliefs de l'arc de triomphe de l'Empereur Tite.

MAlgré la longueur & l'injure des tems, on aſſure qu'on voit encore repréſentés ſur la baſe de l'arc de triomphe de l'Empereur Tite, la Table des pains de propoſition & le Chandelier d'or : mais on ajoute que le Chandelier qu'on y voit ne répond point à l'idée que nous donne Joſeph, après l'Ecriture, de celui du Temple. La cauſe de cette diſſemblance, ſelon le Pere Lamy (*a*), eſt qu'il n'avoit été travaillé que d'imagination ; que la Table & le Chandelier étant reſtés dans le Temple, le Seulpteur qui fut chargé de les repréſenter ſur les bas-reliefs de cet arc, ne put le faire que très-imparfaitement.

Pour appuyer cette conjecture, le ſçavant Oratorien eſt obligé de corriger le texte de Joſeph, & de lire ἐγκαταλιφθέντα, au lieu d'ἐγκαταλειφθέντα. Aucun manuſcrit, ni aucune des éditions de cet Auteur autoriſent cette correction ; mais c'eſt la moindre difficulté qu'elle renferme. Le contre-ſens qu'elle prête à Joſeph, en préſente une bien plus frapante : elle lui fait dire que le Chandelier & la Table des pains de propoſition, qui brilloient plus que toutes les dépouilles qui ornoient le triomphe de Veſpaſien & de Tite, étoient reſtés dans le Temple. Comment pouvoient-ils y briller s'ils avoient été laiſſés dans le Temple? Et comment pouvoient-ils y avoir été laiſſés, n'y ayant plus de Temple, Tite l'ayant fait détruire entiérement ? Mais le feu pouvoit les avoir fondus; & ceux qu'on porta dans le triomphe dans cet Empereur, n'en être qu'une copie (*b*) imparfaite. Il eſt peu croyable que quand ce Prince vit qu'il ne pouvoit conſerver ce magnifique édifice, il n'ait pas fait enlever & ſouſtraire aux flammes le Chandelier & la Table des pains de propoſition avant que d'en ſortir: & quand même quelque circonſtance particuliére l'eût diſtrait d'une attention ſi naturelle, un Prêtre lui avoit remis, après l'incendie du Temple, deux Chandeliers d'or ſemblables à celui qui étoit dans le Temple (*c*).

Joſeph dit que les dépouilles du Temple ſe faiſoient remarquer ſur tout ce que l'on voyoit dans cette pompeuſe cérémonie. On ſent que ſon deſſein eſt, en parlant ainſi, de donner une grande idée des richeſſes du Temple; & il n'en auroit donné aucune, ſi ce que l'on porta dans ce triomphe n'étoit qu'une repréſentation de ce qui avoit été dans ce ſaint lieu. Le Pere Calmet qui le croit, avec quelques autres Sçavans, lui fait dire » que l'on avoit donné » au Chandelier une forme diffé» rente de ce qui étoit en uſage dans » notre nation; « mais ce n'eſt point ſa penſée. La différence qu'il remarque dans ce Chandelier, n'eſt pas par rapport à ceux du Temple, mais par rapport à ceux dont les Juifs ſe ſervoient dans leurs maiſons. » L'ouvrage étoit différent de ceux

(*a*) Templ. Hieroſol. page 386.
(*b*) Vallalpand. page 592.
(*c*) Guerre Juive, Liv. 6. chap. 8. num. 3.

» dont

» dont nous avons coutume de nous » ſervir. " Τὸ δὲ ἔργον ἐξήλλαχτο τῆς, κατὰ τὴν ἡμετεραν χρῆσιν συνηθείας. L'expreſſion n'eût point répondu au reſpect avec lequel ſa nation parloit de ce qui étoit dans le Temple. Ce que le ſçavant Interpréte ajoute, que les branches du Chandelier finiſſoient en triangle, eſt tout de ſa façon. *Diction. Bibl.* Chandelier.

Si le Chandelier qu'on voit ſur les bas-reliefs de l'arc de triomphe de Tite, n'eſt pas entiérement conforme à l'idée que l'Ecriture & Joſeph nous donnent de celui qui étoit dans le Temple, c'eſt bien vraiſemblablement que le Sculpteur qui travailla ces bas-reliefs, ne l'avoit pas ſous les yeux. Nous ne trouvons rien dans Joſeph, Dion, Tacite, ni dans Suétone de l'arc de triomphe de Tite. Dion (*a*) parle de quelques ouvrages magnifiques que ce Prince fit faire, mais ſans rien dire de ſon arc de triomphe; peut-être parce qu'il étoit moins ſon ouvrage que celui du Sénat & du public. Il fut ſans doute commencé de ſon régne: mais comme il fut fort court (*b*), il put n'être achevé qu'après ſa mort, peut-être même qu'après celle de Domitien, qui s'intéreſſa ſans doute peu à faire achever un ouvrage élevé à la gloire d'un frere, qu'on le ſoupçonnoit d'avoir empoiſonné.

Le mont Véſuve (*c*) fit ſous le régne de Tite d'étranges ravages dans le Royaume de Naples, & y cauſa des dommages irréparables. Ce Prince y envoya de grandes remiſes, pour ſoulager ceux que ce terrible fléau avoit ruinés. Un incendie qui dura trois jours & trois nuits à Rome y conſumma le Capitole, le Panthéon, la Bibliothéque d'Auguſte, le Théâtre de Pompée & pluſieurs autres bâtimens. Ce bon Prince proteſta que la perte étoit toute pour lui. Des Villes, des Provinces & des Rois s'offrirent à la partager; mais il refuſa conſtamment leurs offres généreuſes: & pour réparer les dommages que cet incendie avoit cauſés, il ne fit pas difficulté de ſe ſervir des ornemens de ſes Palais (*d*). L'Hiſtoire n'entre pas dans le détail de ceux qu'il conſacra à une œuvre ſi digne d'un grand Prince: mais on peut préſumer qu'il n'épargna pas le Chandelier, la Table, & les autres dépouilles précieuſes du Temple. Ainſi ſi ſon arc de triomphe ne fut achevé qu'après ſon régne, peut-être qu'après celui de Domitien, le Sculpteur qui en fit les bas-reliefs, ne put travailler la Table des pains de propoſition & le Chandelier, que ſur ce qu'on lui en diſoit, ou ſur ce que ſa mémoire en avoit pu conſerver, s'il les avoit vus; & comme l'un & l'autre ne lui préſentoient que des généralités ſans aucun détail exact, il ne put les figurer entiérement ſemblables à ceux qui avoient été dans le Temple (*e*).

(*a*) Liv. 66. page 757.

(*b*) De deux ans deux mois & vingt jours. *Idem, ibid.*

(*c*) Idem, page 755. Sueton. num. 8.

(*d*) *Cuncta Prætoriorum ſuorum ornamenta operibus ac Templis deſtinavit.* Sueton. num. 8.

(*e*) D'ailleurs la baſe du Chandelier eſt chargée de figures d'oiſeaux & de monſtres marins; & il n'eſt pas vraiſemblable que les Juifs, ſi prévenus alors contre toutes repréſentations d'animaux, euſſent ſouffert qu'on en eût repréſentés ſur la baſe du Chandelier. Ainſi celui que l'on voit ſur l'arc de Tite, n'eſt point une copie

M. le Clerc (*a*) ſe plaint que Joſeph n'a pas averti ſes Lecteurs que la Table & le Chandelier qu'on porta au triomphe de Veſpaſien & de Tite étoient du Temple. La plainte eſt ſans fondement : car il le marque expreſſément (*b*) ; mais il ne parle point de l'Autel des parfums, de l'Encenſoir, ni des Trompettes. On porta cependant des trompettes dans ce triomphe : on croit du moins en voir deux bien diſtinctement ſur les bas-reliefs de l'arc de Tite, & qui répondent aſſez à la deſcription qu'en fait cet Auteur dans ſon troiſiéme Livre des Antiquités Juives (*c*). On croit que le Livre de la Loi qui parut dans ce triomphe, étoit celui qui étoit conſervé dans le Temple : la conjecture eſt vraiſemblable ; mais qu'il fût envelopé de ſa riche couverture (*d*), c'eſt une circonſtance que Joſeph a ignorée, ou n'a pas jugé à propos de remarquer. Je ne remarque rien dans les eſtampes qu'on nous a données des bas-reliefs de l'arc de triomphe de Tite, qui me donne l'idée d'une table. Ce qu'on y voit à la tête d'une eſpéce de brancard ſur lequel eſt porté le Chandelier, paroît plus reſſemblet à l'Autel des parfums. C'eſt peut-être ce que Bonaventure d'Overbeke (*e*) a pris pour l'Arche d'alliance ; mais les Romains n'eurent garde de l'enlevet du Temple, n'y en ayant point eu depuis le retour de la captivité. Le commun des Juifs ne devoit en avoir aucune idée, ou qu'une très-imparfaite. Il ne la voyoit jamais ; & ſi le Grand-Prêtre jugeoit à propos d'en dire quelque choſe, cela ne pouvoit lui en donner que de très-ſuperficielles, & qui purent s'effacer pendant la captivité. Le Grand-Prêtre qui en revint, ne l'avoit jamais vue. Ce fut vraiſemblablement ce qui empêcha les Juifs de faire faire, au retour de la captivité, une Arche d'alliance, comme ils firent faire une Table des pains de propoſition, un Encenſoir & un Autel pour les parfums. Ils préférerent de n'en point avoir, à en avoir une qui n'eût aucune reſſemblance avec celle que Moyſe avoit fait faire. Ils purent craindre que n'ayant aucune idée des Chérubins, ils ne leur donnaſſent, s'ils vouloient les repréſenter, une figure d'animal que la loi défendoit.

Antiochus Epiphane, qui enleva du Temple la Table des pains de propoſition, le Chandelier & l'Autel des parfums, & tout ce qui put tenter ſon impie cupidité, n'eût pas épargné l'Arche, s'il y en avoit eu une dans le Saint des Saints ; & l'Ecriture n'eût pas manqué de le marquer. Auſſi voyons-nous que, pour réparer le ravage que cet impie fit dans ce ſaint lieu, Judas y fit remettre une Table pour les pains de propoſition, le Chandelier & l'Autel des parfums, qu'il fit auſſi remettre une Arche dans le Saint des Saints (*f*).

exacte de celui qui étoit dans le Temple, ſoit que l'ouvrier ne l'eût point ſous les yeux, ſoit qu'il voulût travailler d'imagination. *Aiiſdr. Relandi de ſpol Templi. Utrecht.* 1716.

(*a*) Biblioth. anc. & mod. Tome 7. page 193.
(*b*) Liv. 7. page 415. de l'édition d'Havercamp.
(*c*) Chap. 12. num. 6.
(*d*) Hiſtoire Univerſelle du monde, Tome 7. page 385.
(*e*) Reſtes de l'ancienne Rome recherchés, &c. fol. 1709.
(*f*) I. & II. Machab. chap. 1. ℣. 23. chap. 4. ℣. 49.

REMARQUE VI.

Sur ce que Joſeph dit, que les ames des méchans, lorſqu'ils ſont morts, ſont les démons.

C'Eſt une erreur de croire que les démons ne ſont que les ames des méchans qui ſont morts; & on n'a garde de vouloir diſculper Joſeph qui le dit. On ſe contente de remarquer que l'erreur eſt ancienne, & qu'elle ne lui eſt pas particuliére. Le Philoſophe Plotin étoit dans ce ſentiment: & Tertullien, ſelon ſaint Auguſtin, a cru que les ames des méchans devenoient des démons, après qu'elles étoient ſéparées de leurs corps (*a*). On prétend que les Bracmanes (*b*) ſont dans cette opinion, que ceux qui meurent d'une mort malheureuſe ou ſubite, deviennent démons. Si on oſoit faire quelque fonds ſur ce que les Nouvelles publiques (*c*) diſoient en 1732. des Wampirs du village de Medugugion en Hongrie, le ſentiment des Bracmanes & de Joſeph ne paroîtroit pas ſi ridicule qu'il paroît. Rien n'eſt plus aiſé que de nier ce qu'on ne conçoit pas; mais en le niant on ne le rend pas faux. Le fait des Wampirs bien conſtaté ne prouveroit pas, à la vérité, que les démons ne ſont que les ames des méchans ſéparées de leurs corps; mais il prouveroit qu'elles peuvent faire bien du mal aux vivans, & leur cauſer même la mort.

Ce qu'on raconte des Brucolaques des Iſles de l'Archipel, n'eſt pas moins ſurprenant: car on dit que ceux qui, après avoir mal vécu, ſont morts en péché mortel, paroiſſent en divers lieux avec la même figure qu'ils avoient pendant leur vie; qu'ils font ſouvent beaucoup de déſordres, frapent les uns, tuent les autres, & font toujours grande peur. Si la choſe étoit bien certaine qu'il y eût des Wampirs en Hongrie, des Brucolaques dans les Iſles de l'Archipel, la difficulté ſeroit de rendre raiſon pourquoi on ne voit & on n'entend rien de ſemblable dans les autres pays du Chriſtianiſme: mais l'impuiſſance d'expliquer l'extraordinaire d'un événement, n'eſt pas un droit d'en nier l'exiſtence. Voyez *la Turquie Chrétienne*, de la Croix; *Voyage du Levant*, de Paul Lucas; le Pere Richard Jéſuite *Relation de l'Iſle de Santerini*; Dom Calmet.

(*a*) De hæreſ. chap. 86.

L'Auteur des recherches touchant les Démoniaques dont il eſt parlé dans le nouveau Teſtament, dit que S. Juſtin appelle dans ſa ſeconde Apologie les démons les ames de ceux qui meurent: ψυχαι αποθανοντων. Je n'ai pu trouver l'endroit où ce Pere dit cela. *Biblioth. Britann.* 1737. *pag.* 315.

(*b*) Collect. curioſ. itinet. Anglic. 1708.

(*c*) Mercur. Franc. Mai

REMARQUE VII.

Les Copiſtes paroiſſent avoir tranſcrit Sicaires au lieu de Zélateurs au commencement du chapitre 8.

CE ne furent pas les Sicaires qui s'oppoſerent au dénombrement que Cirinus étoit venu faire en Judée. Il n'étoit pas encore mention de ces ſcelérats. Ce fut Judas Gaulanite, qui ayant fait entrer pluſieurs Juifs dans ſes ſentimens par ſes déclamations ſéditieuſes contre ce dénombrement, forma une faction » qui ſous le prétexte de con- » ſerver ſa liberté, mais dans la vé- » rité pour ſon avantage particulier, » mit tout en combuſtion par les » brigandages, les meurtres, & le » maſſacre des plus honnêtes gens » qu'elle commit. « Joſeph ne parle des Sicaires que ſous l'intendance de Félix, plus de quarante ans après que les Zélateurs avoient commencé à tâcher de ſoulever la nation contre les Romains. Ce qu'il dit ici, » Ils s'unirent à eux dans la révolte » contre les Romains, « n'a point de ſens, ſi on lit quelques lignes plus haut: » Car ce fut alors que les Si- » caires s'éleverent contre ceux qui » vouloient obéir aux Romains, » qu'ils les traiterent en toutes ma- » niéres comme des ennemis, en ſe » jettant ſur eux, pillant leur bien, » mettant le feu à leurs maiſons; « car il feroit les Sicaires s'unir à eux-mêmes. Outre que, comme nous venons de le voir, ce qu'on lui fait dire ici eſt préciſément le même que ce qu'il rapporte des Zélateurs dans ſes Antiquités Juives (*a*).

Ce qui fait peine, & ce qui a peut-être porté quelqu'Editeur à effacer ζηλωταὶ pour mettre en ſa place σικάριοι; c'eſt ce qu'on lit quelques lignes plus bas, οἱ μὲν γὰρ αὐτοῖς τῆς ἀποστασίας ἐκοινώνησαν, & ils ſe joignirent à eux: car on ne voit pas bien à quoi rapporter αὐτοῖς; mais c'eſt peut-être une faute de Copiſte qu'il faut corriger, & lire σικαρίοις, ou rapporter ce pronom aux Sicaires, dont il eſt parlé au commencement de ce num. C'eſt, à la vérité, lui aller chercher un ſubſtantif bien loin; mais ce n'eſt pas toujours au plus proche que Joſeph rapporte l'adjectif: & on eſt obligé quelquefois d'aller le chercher quelques lignes plus haut, quoiqu'il y en ait un autre entre-deux. Ce qu'il dit quelques lignes plus bas, que les Sicaires furent les premiers auteurs du déſordre, & exercerent les premiers toute ſorte de cruautés contre leurs freres, eſt contraire à ce qu'il dit ailleurs (*b*), que les Zélateurs avoient tout mis en combuſtion par les pillages, les meurtres & les aſſaſſinats qu'ils avoient commis; & que Judas & Sadoc avoient tout jetté dans le trouble & dans la confuſion, & avoient été comme la racine des maux qui étoient arrivés dans la ſuite. Une faute en fait ſouvent faire une autre; & ſi les Copiſtes ont bien vraiſemblablement mis plus haut Sicaires au lieu de Zélateurs, ils ont également pu faire la même mépriſe ici.

(*a*) Antiq. Juiv. Liv. 18. chap. 1.
(*b*) Antiq. Juiv. Liv. 18. chap. 1. num. 1.

REMARQUE VIII.

Un des motifs que Joſeph donne aux grandes dépenſes qu'Hérode fit pour fortifier Maſſada, eſt peu vraiſemblable.

ON diſoit, ſans doute, du temps de Joſeph, qu'un des motifs qu'avoit eu Hérode pour fortifier & fournir Maſſadad'une ſi grande quantité de proviſions, avoit été de s'y mettre à couvert de la haîne & de l'avarice de Cléopatre, en cas qu'elle obtînt d'Antoine ce qu'elle ne ſe cachoit pas de lui demander. Il y a beaucoup d'apparence que cet Hiſtorien exagére les dépenſes que ce Prince fit pour cette place; & il y en a peu qu'il fût en état de les faire, encore moins, qu'il ſe flatât de pouvoir s'y mettre à couvert de la puiſſance des Romains.

Hérode ne put craindre Cléopatre, que depuis ſon élévation au trône juſqu'à la bataille d'Actium (*a*). L'intervalle eſt de ſept ans, & il ſemble trop borné pour qu'il eût été en état de fournir aux grandes dépenſes que Joſeph lui fait faire pour Maſſada. Il avoit été obligé de racheter Jéruſalem du pillage, lorſqu'il s'en empara. Il fit de magnifiques préſens aux Officiers Romains qui l'avoient aidé à s'en rendre maître. Il ne put pas ſe diſpenſer de faire des libéralités à ſes propres troupes; & ce qu'il donna à Antoine pour l'engager à faire mourir Antigone, dût être plus conſidérable que tout ce qu'il pouvoit avoir fait juſqu'alors de préſents. La guerre avec les Arabes ſuivit bientôt, & un autre fléau s'y joignit: un tremblement de terre qui fit périr environ dix mille perſonnes, & une grande quantité de bétail; tout cela dût épuiſer le tréſor d'Hérode, & le mettre hors d'état de pouvoir fournir aux grandes dépenſes que Joſeph lui fait faire à Maſſada.

Ce Prince connoiſſoit trop la puiſſance des Romains pour ſe flater d'y pouvoir réſiſter; & il ne pouvoit ignorer que, ſi Antoine accordoit à Cléopatre ſa couronne & ſa vie, il la mettroit en état de jouir de ſon préſent. Il croyoit ſi peu qu'une place, quelque fortifiée qu'elle fût par l'art & par la nature, pût le mettre à couvert de la puiſſance des Romains, qu'auſſitôt qu'il eût appris qu'Antoine avoit perdu la bataille d'Actium, il alla, ſans ſonger à ſe renfermer dans Maſſada, mettre à Rhodes ſa couronne aux pieds d'Auguſte, & ſa vie entre ſes mains.

(*a*) Antiq. Juiv. Liv. 15. chap. num.

REMARQUE IX.

Eclairciſſement de ce que Joſeph dit d'Onias.

L'ONIAS, dont il s'agit ici, étoit fils d'un autre Onias, un des enfans du Grand-Prêtre Simon. Il n'en étoit par conſéquent que le petit-fils; mais les Copiſtes ont pu écrire υἱὸς pour υἱωνὸς, fils pour petit-fils, ou Joſeph prendre le premier dans le ſens que l'uſage donne au ſecond. Car on a des exemples qu'υἱὸς ſignifie quelquefois petit fils. Onias dit au Roi d'E-

gypte qu'Antiochus avoit ſaccagé ou détruit (*a*) le temple de Jéruſalem. On en infére que c'eſt d'Antiochus Epiphane qu'il parle, & par une ſeconde conſéquence, que Joſeph lui fait dire une choſe qui n'eſt pas conforme à la vérité. Car Onias n'alla en Egypte qu'après la mort de Ménélaüs, que fit mourir Antiochus Eupator, fils & ſucceſſeur d'Epiphane. Mais ce dont il ſe plaint qu'Antiochus fit au temple, peut fort bien convenir au fils, & n'indique point néceſſairement le pere.

En effet, Antiochus Eupator, peu fidéle à ſes promeſſes, & peu religieux à reſpecter le ſerment qu'il avoit fait dans ſon traité avec les Juifs, fit abbatre un mur. Joſeph dit qu'il étoit autour du temple, & on croit que l'Auteur du premier livre des Machabées (*b*) le met autour de la montagne de Sion. Un ſçavant Interpréte de l'Ecriture (*c*) prétend que la citadelle de Sion tenoit pour le Roi : ce ſeroit une preuve que le mur qu'Antiochus Eupator fit détruire, n'étoit pas autour de cette montagne. Il n'eût pas fait renverſer un mur qui auroit fait partie de ſa citadelle, ou qui en eût écarté l'ennemi. Et quel intérêt euſſent pu prendre les Juifs à ſa deſtruction ? L'Ecriture accuſe ce Prince de parjure. L'accuſation ſuppoſe qu'il avoit promis de ne point toucher à ce mur, & qu'il étoit de l'intérêt des Juifs qu'il fût conſervé ; & il leur étoit du dernier indifférent, s'il entouroit la montagne de Sion dont Antiochus fut toujours reſté maître par la citadelle qui tenoit pour lui. Mais le ſçavant Interpréte n'apporte aucune preuve de ſon ſentiment ; & on ne voit pas qu'il ſe puiſſe concilier avec quelques endroits de l'Ecriture qu'on indique au bas de la page (*d*). Judas Machabée, pour empêcher les Macédoniens de faire quelqu'entrepriſe, tandis qu'il ſeroit occupé à purifier le temple, porta un corps de troupes devant Acra, devant leur citadelle, pour les empêcher d'en pouvoir ſortir. Cette précaution n'eût pas ſuffi, s'ils avoient eu une citadelle ſur la montagne de Sion. Il eût été néceſſaire de porter un autre corps de troupes de ce côté-là pour arrêter également la garniſon, & l'empêcher de troubler les cérémonies religieuſes qu'on alloit faire pour purifier le temple.

On objecte que l'Auteur du premier livre des Machabées dit que le mur qu'Antiochus Eupator fit abattre étoit autour de la montagne de Sion : & ainſi, ſi Joſeph ne ſe contredit pas lui-même, il contredit l'Ecriture-Sainte. C'eſt un écart de m'arrêter à le concilier avec le premier livre des Machabées ; mais j'eſpére que ceux qui font leur plus douce conſolation de la lecture de nos ſaints livres, me le pardonneront facilement, que peut-être même ils en auront quelque reconnoiſſance. Ces deux mots *montem Sion* donnent lieu à l'objection, & font dire à l'Auteur ſacré ce qu'il paroît ne vouloir pas dire. On les prend dans le ſens qu'ils ont ordinairement, & on ſuppoſe que c'eſt la montagne de Sion, proprement dite, dont il s'agit ici. Mais ils marquent auſſi quelquefois le tem-

(*a*) Παιωρκηκότι.
(*b*) Chap. 6. ℣. 62.
(*c*) P. Calmet I. Machab. chap. 6. ℣. 48.
(*d*) I. Machab. chap. 4. ℣. 37. 41.

ple, ſes parvis, la montagne ſainte; & c'eſt le ſens dans lequel l'Auteur du premier livre des Machabées les prend au verſet ſoixante-deux, du chapitre ſixiéme.

Quand on a pris une ville, & qu'on juge néceſſaire d'en détruire quelque quartier, quelque place, ce n'eſt point celui qu'on n'a point attaqué, & qui ne s'eſt point défendu; c'eſt celui qu'on a aſſiégé, & qui a réſiſté, qu'on fait démolir. Ce fut le temple qu'Antiochus attaqua (*a*). Les Juifs s'y étoient retirés après l'action de Betzachara, & ils y firent une ſi vigoureuſe réſiſtance, que Liſias dit au Roi & à ſes Officiers : » Nous nous » conſumons tous les jours ici ; la » place eſt bien fortifiée « (*b*). Ainſi le mur que ce Prince fit démolir, entouroit le temple, & en faiſoit la force.

L'Ecriture dit qu'Antiochus Eupator, εἰσῆλθεν εἰς τὸ ὄρος Σιὼν qu'on traduit, il entra ſur la montagne. L'expreſſion n'eſt pas réguliére : & un Auteur qui diroit entrer ſur le Mont-Martre, ſur le Mont-Valérien, j'ai peine à croire que ſon expreſſion fût approuvée par l'Académie. Quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt pas ainſi que l'Ecriture s'exprime, lorſqu'elle veut marquer qu'on eſt allé ſur une montagne. C'eſt toujours le verbe ἀναβαίνω je monte, qu'elle emploie, & jamais εἰσέρχομαι, j'entre. Comme cela ne fait pas difficulté, je me contente d'en apporter deux ou trois exemples (*c*). *Quis aſcendet in montem Domini ?* τὶς ἀναβήσεται. *Venite, aſcendamus* : ἀναβαίνωμεν. Et elle s'exprime ſi conſtamment ainſi, qu'il n'y a pas, je crois, un ſeul endroit où elle ſe ſerve d'εἰσέρχομαι εἰς pour ſignifier monter ſur une montagne : encore pour rendre exactement le Grec, il faudroit traduire, » le Roi entra dans la montagne de Sion « (*d*). Mais ce ſeroit prêter à l'Ecriture une expreſſion ſi irréguliére, que je doute qu'on la puiſſe juſtifier par aucun exemple. Auſſi n'eſt-ce pas la penſée de l'Auteur ſacré. Il entend par la montagne de Sion le Temple & ſes portiques; & le ſens dans lequel il prend ces mots, ne lui eſt pas particulier. Je me contente d'en rapporter trois ou quatre preuves. Si un écart peut mériter quelqu'indulgence, ce ne peut être qu'en faveur de ſa briéveté. » La montagne » de Sion ſur laquelle vous avez ha» bité «. » Que le Seigneur vous bé» niſſe de Sion » (*e*). La loi ſortira » de Sion. Le Seigneur régnera » ſur eux dans la montagne de » Sion (*f*). C'étoit dans le Temple que Dieu habitoit : c'étoit de ce ſaint lieu que ſa loi ſortoit, & c'étoit delà qu'il régnoit ſur Iſraël. » Ils allé» rent ſur la montagne de Sion pleins » de joie & de conſolation, & ils of» frirent des holocauſtes (*g*). Le Temple étoit purifié, & ils étoient trop religieux obſervateurs de la Loi pour offrir des ſacrifices ailleurs. » » Toutes les troupes s'aſſemblérent, » & elles montérent ſur la montagne » de Sion, & elles virent le Temple » déſert, & l'Autel profané (*h*).

(*a*) Ibid. ℣. 51. (*b*) Ibid. ℣. 32.
(*c*) Pſeaume 23. ℣. 3. Iſaïe, chap. 2. ℣. 3. Mich. chap. 4. ℣. 2.
(*d*) Καὶ εἰσῆλθεν ὁ Βασιλεὺς εἰς τὸ ὄρος Σιών.
(*e*) Pſeaume 73. ℣. 2. 127. ℣. 5.
(*f*) Mich. chap. 4. ℣. 2. & 7.
(*g*) I. Machab. chap. 5. ℣. 54.
(*h*) I. Machab. chap. 4. ℣. 38.

Elles n'allérent pas ces troupes, ſans doute, ailleurs que ſur la montagne où étoit le Temple pour voir le déplorable état où la fureur d'Antiochus l'avoit réduit. Judas Machabée fit fortifier la montagne de Sion, » afin que les nations ne la foulaſſent » pas aux pieds comme elles » avoient fait auparavant (*a*). L'affliction religieuſe des Juifs n'étoit pas que les Gentils fuſſent dans la montagne de Sion: ils ſouffroient que les Romains miſſent une Légion dans la tour Antonia qui étoit ſur celle du Temple pour empêcher qu'il n'y eût du déſordre les jours de fêtes ſolemnelles. Leur douleur étoit que les Gentils profanaſſent les ſaints lieux, en y entrant comme ils avoient fait du temps d'Antiochus. Si cette explication ſouffroit quelque difficulté, la plainte que les Juifs apoſtats font au Roi Antiochus, les entrepriſes que faiſoit ce grand homme, la leve & confirme le ſens qu'on donne à ces verſets. » Voilà, diſent-ils, qu'au» jourd'hui il aſſiége la citadelle que » vous avez à Jéruſalem pour s'en » rendre maître, & qu'il a fortifié les » ſaints lieux τὸ ἁγίασμα & Betſura. » Ce fut par le même motif que Simon fit dans la ſuite fortifier la montagne du Temple (*c*). Le Pere Calmet (*d*) fait dire à Joſeph » qu'on fut ſix ans » à cet ouvrage. « Je ne trouve rien de cela dans cet Auteur. Il ne rapporte pas même que Simon ait fait fortifier la montagne ſur laquelle étoit le Temple. Il fit raſer celle ſur laquelle les Macédoniens avoient une citadelle; mais on ne fut que trois ans à ce travail.

(*a*) Ibid. ℣. 6.

(*b*) » Ils éleverent en ce tems là ſur la montagne de Sion de fortes murailles & » de hautes tours, &c.... & ils y mirent garniſon, & ils fortifierent Betſura; afin » que le peuple eût une forteresſe contre l'Idumée. « *Chap* 4. ℣. 60. & 61. Les Copiſtes ont répété mal à propos τοτε ἦσαν, ℣. 61. après ὠχύρωσαν αὐτὸ, & ont, par cette répétition, donné lieu à quelques Interprétes qui ne s'en appercevoient pas, de faire dire à l'Auteur ſacré, que Judas fortifia Jéruſalem pour aſſurer encore Betſura; ce qu'il ne dit pas, & ce qu'il n'a pas même pu dire: car les fortifications de Jéruſalem ne pouvoient aſſurer Betſura contre l'Idumée.

(*c*) I. Macchab. chap. 13. ℣. 53.

(*d*) Sur ce Verſet.

FIN DE LA GUERRE DES JUIFS.

AVERTISSEMENT.

On a jugé convenable d'imprimer la Réponſe à Appion *ſéparément, pour être inſérée, ſi on le juge à propos, à la fin du Tome III. afin de rendre les Volumes égaux pour la groſſeur.*

TABLE

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES AUX TROIS VOLUMES
DES ANTIQUITÉS JUIVES.

A.

Aaron eſt établi ſouverain Sacrificateur, Tome I. page 281. Sa mort, page 356.

Abel. Sa naiſſance : eſt tué par Caïn, Tome I. p. 80.

Abia, ſuccéde à Roboam, Tome II. p. 133. Sa mort, p. 137.

Abigaïl, appaiſe la colére de David, Tome I. p. 547.

Abimelech, Roi de Gerare, Tome I. p. 161. Il ne permit pas à Iſaac de creuſer le puits, *ibid.*

Abimelech, fils de Gédéon, fait mourir ſes freres, Tome I. p. 453. Prend Sichem, p. 455.

Abiron. Voyez *Coré.*

Abiſag, Sunamite, Tome II. p. 63.

Abner, eſt tué par Joab, Tome II. page 7.

Abraham. Sa naiſſance, Tome I. p. 97. Va dans la terre de Canaan, p. 98. Défait les Aſſyriens, p. 102. Va à Gerare, p. 107. Sacrifie Iſaac, p. 110. Epouſe Cétura, p. 112. Sa mort, p. 116. Eclairciſſement ſur ſa vocation, 144. On ne peut l'accuſer d'avoir été idolâtre, 147.

Abſalom, fait tuer Amnon, Tome II. p. 33. Sa révolte contre David, 37. Sa mort, 44. Du poids de ſes cheveux, 76.

Achab, eſt élu Roi d'Iſraël, Tome II. p. 142. Il épouſe Jézabel, *ibid.* Ses victoires, 151. Sa mort, 161.

Achaz, Roi de Juda : ſes abominations, Tome II. p. 269. Fait alliance avec le Roi d'Aſſyrie, 271. Sa mort, 272. On doute qu'il ait fait brûler ſon fils, 290.

Adad, Roi de Damas : de quelle maniére il mourut, Tome II. p. 281. Eclairciſſement ſur ce que l'Ecriture dit de ce Roi, 211.

Adam, eſt formé le ſixiéme jour, Tome I. p. 76. Sa chute, p. 78. Ses enfans, 82. Sa mort, 83.

Adonias, veut épouſer Abiſag, Tome, II. p. 81. Sa mort, 82.

Adonibezec. Sa mort, Tome I. p. 434.

Agrippa, Général Romain, eſt reçu par Hérode, Tome III. p. 205. Il voyage avec lui, 206. Son réglement en faveur des Juifs, 212. Va à Rome, 385. Il eſt mis aux fers, 394. Un Germain dans la priſon lui prédit ſa grandeur future, 395. Il

recouvre ſa liberté, 402. Caius lui donne le titre de Roi, *ibid.* Il obtient de l'Empereur que ſa ſtatue ne ſeroit point miſe dans le Temple, 414. Va trouver Claude au nom du Sénat, 417. Paralléle entre Agrippa & Hérode, 531. Reçoit la viſite de cinq Rois, 534. Fait célébrer des jeux en l'honneur de Céſar, 535. Sa mort, 536. Ses enfans, 537.

Aigle d'or au deſſus de la porte du veſtibule du Temple, excite une ſédition, Tome III. p. 304–344.

Alcime, veut perdre Judas, Tome II. p. 519. Sa mort, 533.

Alexandra, femme d'Alexandre Jannée, eſt chargée du gouvernement de l'Etat, Tome II. p. 634. Sa mort, 638.

Alexandre le Grand, marche contre Jéruſalem, Tome II. p. 429. Il permet aux Juifs de bâtir un temple, 431. Sa mort, 468. Ce qu'il faut croire de ſon voyage à Jéruſalem, 460.

Alexandre Jannée, aſſiége Ptolémaïde, Tome II. p. 619. Eſt défait par Ptolémée Lathure, 622. Sa cruauté, 629. Sa mort, 633. Reproche que les Juifs lui font, 665.

Alexandre, fils d'Antiochus Epiphane, ſe rend maître de Ptolémaïde, Tome II. p. 570. Marche contre Démétrius, 574. Epouſe Cléopatre, 578. Sa mort, 584.

Alexandre, impoſteur qui ſe donne la qualité de fils d'Hérode, Tome III. p. 333. Il eſt envoyé aux galéres, 335.

Amalécites, font la guerre aux Iſraëlites, Tome I. p. 257.

Aman, veut exterminer la nation des Juifs, Tome II. p. 412. Il eſt attaché à une croix, 420.

Amaſias, Roi de Juda, défait les Amalécites & les Iduméens, Tome II. p. 261. Eſt défait par les Iſraëlites, 262. Sa mort, 263.

Amnon, fait violence à Thamar, Tome II. p. 31. Sa mort, 33.

Amon, Roi de Juda, Tome II. p. 317.

Amphitheâtre qu'Hérode fit bâtir à Jéruſalem, Tome III. p. 190.

Amri, eſt élu Roi d'Iſraël, Tome II. p. 141. Sa mort, 142.

Ananel, eſt fait Grand-Prêtre par Hérode, Tome III. p. 118.

Ananie & Jonathas enlevés par Joſeph, Tome I. p. 44. Violences d'Ananie, Tome III. p. 584–600.

Ananus, fait mourir S. Jacques, Tome III. p. 583–605.

Andromaque. Sa diſgrace, Tome III. p. 243.

Anilée, Juif. Son hiſtoire, Tome III. p. 416. Le Roi des Parthes veut le voir, 418. Cauſe de ſa ruine, 421. Eſt tué par Mithridate, 424.

Année des Juifs, Tome I. p. 139.

Antigone. Les Parthes veulent le mettre ſur le trône de Judée, Tome III. p. 56. Fait mutiler Hircan, 62. Sa mort, 116.

Antiochus le Grand, reconnoît le zéle des Juifs, Tome II. p. 492. A-t-il défendu de faire entrer des peaux dans Jéruſalem? 544.

Antiochus Epiphane, ôte la grande Sacrificature à Onias, Tome II. page 505. Déclare la guerre à l'Egypte, 506. S'empare de la Judée & du Temple, 507–547. Fait bâtir une citadelle à Jéruſalem, 551. Sa mort, 524.

Antiochus Eupator, n'entra point dans le Temple, Tome II. p. 557.

Antiochus Soter, épouſe Cléopatre, Tome II. p. 601. Aſſiége Jéruſalem, 603. Sa mort, 609.

Antipas, ne mena point ſa mere à Rome, Tome III. p. 354. Conſeil

que Varus lui donna, 356.

Antipater, ſouleve les Juifs contre Ariſtobule, Tome III. p. 3. Ses enfans, 21. Donne du ſecours à Céſar, 23. Fait des actions de valeur, 24. Eſt fait Gouverneur de la Judée, 25. Eſt empoiſonné, 48. Etoit Iduméen, 84.

Antipater, fils d'Hérode, veut perdre Alexandre & Ariſtobule, Tome III. p. 215. Va à Rome, 217--286. Ses intrigues, 278--283--340. eſt accuſé de vouloir faire mourir ſon pere, 294. Sa mort, 311.

Antonia, forteresſe de Jéruſalem, Tome III. p. 181.

Aod, tue le Roi Eglon, Tome I. p. 445.

Arche de l'alliance, Tome I. page 273, & 316. Eſt priſe par les Philiſtins, p. 473.

Arche de Noé, Tome I. p. 85.

Archelaüs, ſucceſſeur d'Hérode, Tome III. p. 313. Obtient le titre d'Ethnarque, 332. Il eſt rélégué à Vienne, 336--358.

Aretas, Roi des Arabes, reçoit Hircan à ſa Cour, Tome III. p. 3. Défait Ariſtobule, 4.

Ariſtobule, fils d'Alexandra, remporte la victoire ſur ſon frere Hircan, Tome III. p. 1. S'empare de la Couronne, 2. Eſt défait par Aretas, 4. Tâche de gagner Scaurus, 5. Eſt fait priſonnier & emmené à Rome, 14. Se ſauve de Rome, 16. eſt fait priſonnier, 17. Eſt empoiſonné, 22. Remarque ſur le cep de vigne dont il fit préſent à Pompée, 89. Sur le tems qu'il a régné, 95.

Ariſtobule, fils d'Hircan, prend le titre de Roi, Tome II. p. 615-663. Fait aſſaſſiner ſon frere, 617. S'en repent & meurt, 618.

Arſacès, défait Démétrius, Tome II. p. 594.

Artabane, Roi des Parthes, fait alliance avec Tibère, Tome III. p. 381. Implore le ſecours d'Izate, qui le fait monter ſur le trône, 561. Sa mort, 563.

Artaxerxès, répudie Vaſthi, Tome II. p. 410. Il épouſe Eſther, *ibid.* Conſpiration contre ce Prince, 411.

Aſinée, ſon hiſtoire, Tome III. p. 416. Défait le Satrape de Babylone, 418. Cauſe de ſa ruine, 421. Il eſt empoiſonné, 422.

Aſſuerus, eſt le même que Pſeudo-Smerdis, Tome II. p. 438.

Athalie, mere d'Ochoſias, lui ſuccéde, Tome II. p. 249. Fait égorger les deſcendans de David, 252. Sa mort, 254.

Athronge, aventurier, veut ſe faire Roi, Tome III. p. 325.

Autel des holocauſtes, Tome I. p. 322. Ses dimenſions, Tome II. p. 200.

Autel des parfums, Tome I. page 274. & 322.

Aza, Roi de Juda, ſuccéde à Abia, Tome II. p. 137. Défait l'armée de Zara, 138. Sa mort, 142.

Azael, eſt tué par Abner, Tome II. p. 3.

B.

Baaza, fait mourir Nadab, & s'empare du trône, Tome II. p. 137. Ses impiétés, 139. Sa mort, 141.

Bacchide, marche contre Judas, Tome II. p. 535. Combat contre Jonathas, 567. Fait la paix avec lui, 569. Sa poſition lors de cette bataille, 640.

Bagoſe. Eclairciſſement ſur ſa conduite, Tome II. p. 457.

Balaam, bénit les Iſraëlites au lieu de les maudire, Tome I. page 361.

Balac, forme une ligue contre les Iſraëlites, Tome I. p. 359.

Balthazar, Roi de Babylone. Viſion qu'il eut, Tome I. p. 349. Sa mort, 351. Fut-il tué la même nuit qu'il eut ſa viſion ? 375.

Benjamin. Sa naiſſance, Tome I. p. 131. Eſt arrêté, 188. Ses enfans, 195.

Benjamites. Leur victoire, Tome I. p. 440. Leur défaite, 441. S'ils étoient adroits des deux mains, 479.

Bethſamites, punis de mort pour avoir regardé l'Arche, Tome I. page 562.

Bible, fut traduite d'Hébreu en Grec ſous Ptolémée Philadelphe, Tome II. p. 471--538.

Buiſſon ardent, Tome I. p. 211.

C.

CAILLES envoyées de Dieu pour nourrir ſon peuple, Tome I. p. 254. & 299.

Caïn. Sa naiſſance, Tome I. p. 80. Son crime, p. 81.

Caïphe, eſt fait ſouverain Pontife, Tome III. p. 468. Etoit de la famille d'Aaron, 469.

Caius, rend la liberté à Agrippa, & lui donne le titre de Roi, Tome III. p. 402. Veut faire mettre ſa ſtatue dans le Temple de Jéruſalem, 407--477. Sa mort, 415. Aſſiſta au Conſeil de l'Empereur pour la ſucceſſion d'Hérode, 355. Donne audience à ce Roi, 476.

Caligula. Sa tyrannie, Tome III. p. 481. Ses extravagances, 482. On conſpire contre lui, 483--539. Il eſt aſſaſſiné, 496. Sa mort, 497--541. Son caractére, 510. Remarque ſur les oiſeaux qu'il fit jetter au peuple, 542. Démarches que firent le Sénat & Agrippa après ſa mort, 545.

Canaan. Ses enfans maudits par Noé, Tome I. p. 96.

Cantique de Moyſe, étoit en vers hexametres, Tome I. p. 247.

Capharſalma. (bataille de) Iſſuë de cette bataille, Tome II. p. 558.

Céſar, fait la guerre en Egypte, Tome III. p. 23. Va en Syrie, 24. Donne le gouvernement de la Judée à Antipater, 25. Ses décrets en faveur des Juifs, 33.

Céſarée, bâtie par Hérode, Tome III. p. 191. Dédicace de cette ville, 225.

Céſaréens. Inſolences qu'ils commirent à la mort d'Agrippa, Tome III. p. 550.

Ceſonia. Sa mort, Tome III. page 509.

Ceſtius Gallus, eſt défait par les Juifs, Tome I. p. 5.

Chandelier d'or, Tome I. p. 274. & 319.

Chereas, conſpire contre Caligula, Tome III. p. 484. Il l'aſſaſſine, 496. Sa mort, 521.

Chérubins de l'Arche, Tome I. p. 273. & 317. Leur poſition & leur hauteur, Tome II. p. 180.

Chuſan, ſubjugue les Iſraëlites, Tome I. p. 444.

Chutéens, peuple de Perſe, appellés enſuite Samaritains, Tome II. p. 277. Le Prêtre qui les inſtruiſit, leur apporta le Pentateuque, 297. Renoncent à leur idolâtrie, 299.

Circonciſion, Tome I. p. 154.

Claude, eſt proclamé Empereur, Tome III. p. 514. Embarras du Sénat, 519. Claude demeure le maître, 520. Ses Edits en faveur des Juifs, 523. Sa mort, 575. Remarque ſur le traité qu'il fit avec Agrippa, 548. Sur la Lettre de cet Empereur, 594.

Cléopatre, épouſe Alexandre, Tome II. p. 578. Et enſuite Démétrius, 582. Offre ſon trône & ſa main à Antiochus Soter, 601. Aſſiége Ptolémaïde, 623. Ses cruautés, Tome III. p. 129.

Colonnes des enfans de Seth, Tome I. p. 84.

Commandemens donnés à Moyſe, Tome I. p. 266.

Confuſion des langues, Tome I. p. 142.

Corbeaux qui nourriſſent le Prophéte Elie, Tome II. p. 220.

Coré & *Abiron*. Leur révolte, Tome I. p. 344. Leur punition, 350. & 397.

Coſtobare. Hérode le fait mourir, Tome III. p. 155.

Craſſus, pille le Temple de Jéruſalem, Tome III. p. 19.

Cumanus, eſt fait Intendant de la Judée, Tome III. p. 569--599. Eſt exilé, 572.

Cyrus, rend la liberté aux Juifs, Tome II. p. 377. Lettre qu'il adreſſe aux Officiers, 434.

D.

DAGON, Dieu des Philiſtins, Tome I. p. 491.

Dagon, forteresſe où Ptolémée eſt aſſiégé par Hircan, Tome II. p. 602--658.

Dalila, coupe les cheveux à Samſon, Tome I. p. 466.

Daniel, eſt élevé à la Cour du Roi de Babylone, Tome II. p. 340. Explique les ſonges du Roi, 344. Eſt jetté dans la fournaiſe, 346. Explique la viſion de Balthazar, 350. Eſt fait Satrape, 352. Eſt jetté dans la foſſe aux lions, 353. Son éloge, 355.

Darius, Roi de Perſe, propoſe des queſtions à réſoudre, Tome II. p. 383. Permet à Zorobabel de faire rebâtir le Temple, 387. Sa mort, 397.

Dathan & *Abiron*. Leur punition, Tome I. p. 350.

David, ſacré par Samuel, Tome I. p. 523. Combat contre Goliath, 526. Contrefait l'inſenſé, 537. Défait les Philiſtins, 542. Marche contre Nabal, 547. Se gliſſe dans le camp de Saül, 549. Défait les Amalécites, 558. Eſt reconnu Roi, Tome II. p. 2. Ses enfans, 4. Fait un traité d'alliance avec Hiram, 13. Ses victoires ſur les Philiſtins, 14. *& ſuiv.* Eſt ſéduit par les charmes de Bethſabée, 25. En eſt repris par le Prophéte Nathan, 28. Pardonne à Séméi, 49. Fait le dénombrement du peuple, 59. Ses préparatifs pour la conſtruction du Temple, 62. Sa mort, 71. Il n'égorgeoit point ceux dont il enlevoit les effets, 567.

Remarque ſur la guerre que ce Prince eut contre les Ammonites & les Syriens, 73. Du poſte qu'occupoient les plus âgés de ſes enfans, 75. richeſſes que Salomon fit mettre dans ſon tombeau, 79.

Débora, ſecoue le joug du Roi Jabin, Tome I. p. 447.

Décrets. Remarque ſur les décrets du Sénat, Tome II. p. 662. Tome III. p. 101, 102, 104.

Déluge univerſel, Tome I. p. 85. De la diſtance entre la Création & le Déluge, 140.

Démétrius, fait mourir Antiochus & Lyſias, Tome II. p. 529. Envoie Nicanor contre Judas, 531. Et enſuite Bacchide, 535. Demande du ſecours à Jonathas, 571. Sa mort, 575. Avoit donné aux Juifs le commandement ſur trois Toparchies, 644.

Démétrius Nicator, épouſe Cléopatre, Tome II. p. 582. Eſt aſſiégé dans ſon Palais, 587. Eſt défait par Triphon, 588. Vaincu par Arſacès, 594.

Démétrius Phaléreus, raſſemble une Bibliothéque, Tome II. p. 470.

Dénombrement du peuple, Tome II. p. 59. Tome III. p. 427--431.

Dina, déshonorée par Sichem, Tome I. p. 130.

Divorce, ſe peut-il faire pour les moindres cauſes? Tome I. p. 408.

Dixmes des Juifs, Tome I. page 405.

Druſille, épouſe Félix, Tome III. p. 574. Ne renonça point à ſa religion en l'épouſant, 603.

E.

EAUX de contradiction, Tome I. p. 255.

Eglon, déclare la guerre aux Iſraëlites, Tome I. p. 445.

Egypte. Preſtiges de ſes Prêtres, Tome I. p. 215. Plaies d'Egypte, 217. Eclairciſſement ſur ſa conquête, Tome II. p. 373.

Egyptiens, oppriment les Iſraëlites, Tome I. p. 200. S'il leur étoit défendu de garder des troupeaux, 232.

Ela, Roi d'Iſraël, eſt aſſaſſiné par Zambri, Tome II. p. 141.

Eléazar, envoie ſoixante & douze perſonnes pour travailler à la traduction de la Bible, Tome II. p. 477.

Elie, annonce la ſéchereſſe à Achab, Tome II. p. 143. Ses miracles, 144. Eſt nourri par des corbeaux, 220. Fait tomber le feu du ciel ſur des ſoldats, 230. Il diſparoît de deſſus la terre, 232. Sa Lettre à Joram, 284.

Eliſée, prédit la défaite des Ammonites, Tome II. p. 234. Ses miracles, 235. Corps mort jetté dans ſon tombeau, 288.

Eſaü. Sa naiſſance, Tome I. page 116. Pourquoi appellé Edom? 165. Ses enfans, 166.

Eſclavage chez les Juifs, Tome I. p. 409.

Eſdras, obtient pluſieurs graces de Xercès, Tome II. p. 398. Il lit la loi de Moyſe au peuple, 403. Sa mort, 404. Eclairciſſement ſur le Livre d'Eſdras, 440. Sur le lieu où ſe tint l'aſſemblée pour caſſer les mariages, 442.

Eſſeniens, Tome II. p. 592. Leur maniére de vivre, Tome III. p. 367.

Eſther, épouſe Artaxerxès, Tome II. p. 410. S'intéreſſe pour les Juifs, 414. Quelques difficultés que préſente le Livre d'Eſther, 454.

Eve, eſt formée d'une côte d'Adam, Tome I. p. 77. Eſt chaſſée du Paradis terreſtre, p. 80.

Evilmerodach, Roi de Babylone, met en liberté Jéchonias, Tome II. p. 348.

Ezéchias, Roi de Juda, Tome II. p. 272. Rétablit le culte de Dieu, *ibid.* Députe vers Iſaïe, 311. Tombe malade, 313. Sa guériſon confirmée par un miracle, 314. Fait voir ſes tréſors, 315. Sa mort, *ibid.*

F.

FADUS, eſt nommé Intendant de la Judée, Tome III. p. 553. Purge la Judée de bandits, 554.

Félix, eſt nommé Intendant de Judée, Tome III. p. 573--599. Il épouſe Druſille, 574--603. Fait tuer le Grand-Prêtre Jonathas, 577.

Femmes Juives, ne pouvoient pas répudier leurs maris, Tome III. p. 188.

Feſtus, eſt nommé Intendant de Judée, Tome III. p. 580.

Fêtes de la Pentecôte, Tome I. p. 291. Des Tabernacles, 290--334. De Pâque, 290. De l'Expiation, 333. Des Azymes, Tome II. p. 395. De la purification du Temple, 554.

Florus, eſt nommé Intendant de Judée, Tome III. p. 590. Ses cruautés contre les Juifs; 591. Ce qui les oblige à prendre les armes contre les Romains, *ibid.*

G.

Gabaonites. Leur alliance avec les Iſraëlites, Tome I. p. 422.

Gabinius, fait la guerre à Alexandre, Tome III. p. 14. Défait Ariſtobule, 16.

Galiléens, veulent tuer Jonathas, Tome I. p. 37. Excès auxquels ils ſe portent, 69.

Gamala. Meurtres arrivés dans cette ville, Tome I. 27. Excès auxquels ſe portent ſes habitans, 69.

Gédéon. Un Ange lui apparoît, Tome I. p. 449. Il défait les Madianites, p. 451.

Germanicus, eſt empoiſonné par Piſon, Tome III. p. 372. Son éloge, 397.

Godolias, eſt aſſaſſiné par Iſmaël, Tome II. p. 357. Eclairciſſement ſur ce qu'il dit à Jean, 371.

Goliath, inſulte les Iſraëlites, Tome I. p. 524. Eſt vaincu par David, 526.

Grands-Prêtres. Violences qu'ils exercent contre ceux du ſecond ordre, Tome III. p. 579. Origine des Grands-Prêtres chez les Juifs, & combien il y en a eu, 587.

H.

Habits pontificaux, Tome I. p. 275. & 325.

Haï. Priſe de cette ville, Tome I. p. 421.

Helcias, trouve le Livre de la Loi dans le Temple, Tome II. p. 361.

Hélène, Reine de l'Adiabene, embraſſe la Religion des Juifs, Tome III. p. 556--595. Sa mort, 566.

Héli. Mauvaiſe conduite de ſes enfans, Tome I. p. 470. Sa mort, 473.

Hérode, eſt fait Gouverneur de Galilée, Tome III. p. 27--99. Se retire à Damas, 30. Fait aſſaſſiner Malichus, 49. Chaſſe Antigone de la Judée, 51. Les Parthes tâchent de le ſurprendre, 59. Sa fuite, 60. Bat les Juifs qui le pourſuivoient, 61. Se rend à Rome, 64. Le Sénat le déclare Roi, 65--107. Son retour dans la Galilée, 67. Ses expéditions, 68. Mene du ſecours à Antoine, 74. Prend Jéruſalem, 79--100. Sa cruauté, 116--309. Va trouver Antoine, 125. Fait la guerre contre les Arabes, 132. Se rend auprès d'Auguſte, 144. Il fait mourir Mariamne, 152. Et enſuite Alexandra, 155. Etablit des jeux en l'honneur d'Auguſte, 158. Découvre une conſpiration formée contre lui, 160. Places fortes qu'il fait conſtruire, 161. Epouſe la fille de Simon, 166. Bâtit un Temple en l'honneur d'Auguſte, 174. Rebâtit le Temple, 177. Condamne les voleurs à être vendus aux étrangers, 203. Va trouver Agrippa, 205. Déclame contre ſes enfans, 217. Se réconcilie avec eux, 223--247. Autres villes qu'il fait bâtir, 226. Son caractére, 227. Deſcend dans le tombeau de Da-

vid, 233. Fait mettre trois Eunuques à la queſtion, 241. Fait étrangler ſes enfans, 168. Femmes de ce Prince, 281. Son teſtament, 304--311. Sa maladie, 307. Sa mort, 311-346--358. L'Empereur régle ſon teſtament, 332.-356. Sa poſtérité, 385.

Hérode le Tétrarque, fait bâtir Tibériade, Tome III. p. 370. Epouſe la femme de ſon frere, 383. eſt défait par Arétas, *ibid.* Eſt exilé, 405.

Hérodiade, engage Hérode Antipas à aller ſolliciter une Couronne, Tome III. p. 403. Eſt exilée, 405.

Hircan, fils de la Reine Alexandra, céde la Couronne à Ariſtobule, Tome III. p. 2. Se retire chez le Roi des Arabes, 3. Ouvre les portes de Jéruſalem à Pompée, 10. Eſt fait ſouverain Sacrificateur, 16. Envoie des Ambaſſadeurs à Céſar, 32. Eſt arrêté, 59. Retourne en Judée, 118. Sa mort, 142.

Hircan, fils de Joſeph, fait une grande fortune, Tome II. p. 502.

Hittims, Rois qui étoient venus au ſecours du Roi d'Iſraël, Tome II. p. 280.

I.

Jabin, réduit les Iſraëlites en eſclavage, Tome I. p. 446.

Jacob. Sa naiſſance, Tome I. page 116. Va en Méſopotamie, p. 120. Viſion qu'il y eut, *ibid.* Epouſe Rachel, 124. Ses enfans, 125--195. Lutte avec un Ange, 129. Son entrevuë avec Eſaü, 130. Envoie ſes enfans en Egypte, 181. Sa mort, 198. Ses enfans ne furent pas la cauſe de la ſortie des Iſraëlites d'Egypte, 227. De la maniére dont il apprit la perte de Joſeph, 228.

Jacques (*S.*) Sa mort, Tome III. p. 583--603.

Jahel, tue Siſara, Tome I. page 447.

Jean de Giſcala, Tome I. p. 11. Souléve le peuple de Tibériade contre Joſeph, 14. Cabale contre lui, 19. & 28.

Idumées. Quand eſt-ce qu'ils commencerent à avoir des Rois, Tome II. p. 282.

Jean-Baptiſte. (*S.*) Sa mort, Tome III. p. 384--471.

Jean Hircan, eſt fait ſouverain Pontife, Tome II. p. 602. Fait ouvrir le tombeau de David, 605-660. Fait le ſiége de Samarie, 610. S'attache à la ſecte des Sadducéens, 614. Sa mort, *ibid.*

Jéchonias, Roi de Jéruſalem, eſt mis en liberté, Tome II. p. 348.

Jehu, Roi d'Iſraël, ſuccéde à Joram après l'avoir tué, Tome II, p. 248. Fait jetter Jézabel par les fenêtres, 249. Fait tuer les parens d'Ochoſias, 250. Fait brûler les faux Prophétes, 251. Sa mort, 255.

Jephté, défait les Ammonites, ſacrifie ſa fille, Tome I. p. 458. & 482. Sa mort, 459.

Jérémie. Ses prédictions, Tome II. p. 324--369. Eſt arrêté, 327. Eſt mis en liberté, 335. Eclairciſſement ſur ce Prophéte, 370.

Jéricho. Priſe de cette ville, Tome I. p. 417.

Jéroboam, eſt établi Roi d'Iſraël, Tome II. p. 125. Ses impiétés, 133. Déclare la guerre à Abia, 135. Détourne ſes ſujets d'aller adorer Dieu à Jéruſalem, 212. Sa mort, 137.

Jéroboam, Roi d'Iſraël, fils de Joas. Ses impiétés, Tome II. p. 263. Sa mort, 265.

Jéruſalem. Ses députés veulent perdre Joſeph, Tome I. p. 34--41. Eſt aſſiégée par Nabuchodonoſor, Tome II. p. 327. Eſt raſée, 333. Eſt

rebâtie,

rebâtie, 451. Eſt priſe par Hérode, Tome III. p. 79--110.

Jeſus-Chriſt. En quèl tems il parut : ſon éloge, Tome III. p. 374, 439.

Jeſus, fils de Sapphia, met le feu au Palais d'Hérode, Tome I. p. 11. Tâche du ſurprendre Joſeph, 16. Veut l'aſſaſſiner, 20--66.

Jeſus, frere du Grand-Prêtre Jean, eſt aſſaſſiné. Eclairciſſement ſur ce meurtre, Tome II. p. 425--457.

Jezabel, veut faire mourir Elie, Tome II. p. 148. Fait lapider Naboth, 150. Sa mort, 249.

Jezraël. Etoit-elle la métropole de Samarie? Tome II. p. 222.

Impoſteur Egyptien qui ſe dit Prophéte, Tome III. p. 578--604.

Joab. Sa victoire ſur les Ammonites, Tome II. p. 23. Aſſaſſine Amaſa, 52.

Joachas, Roi d'Iſraël, Tome II. p. 255. Sa mort, 258.

Joachim, Roi de Juda, paye le tribut à Nabuchodonoſor, Tome II. p. 325. Sa mort, 324.

Joachim, fils du précédent, ſuccéde à ſon pere, Tome II. p. 324. Eſt fait priſonnier, 325.

Joas, eſt reconnu Roi de Juda, Tome II. p. 254. Il fait réparer le Temple, 255--286. Sa mort, 257.

Joas, Roi d'Iſraël, Tome II. p. 258. Sa mort, 260.

Joatham, Roi de Juda, Tome II. p. 268.

Joïada, Grand-Prêtre, ſauve Joas, Tome II. p. 252. Sa mort, 257.

Jonas. Hiſtoire de ce Prophéte, Tome II. p. 264. Sur quel rivage il fut jetté par le poiſſon, 289.

Jonathas, fils de Saül, prend un fort des Philiſtins, Tome II. p. 518.

Jonathas, frere de Judas Machabée, prend le commandement de la nation, Tome II. p. 567. Combar contre Bacchide, 568--640. Venge la mort de ſon frere Jean, 569. Fait réparer les murs de Jéruſalem, 571. Eſt fait ſouverain Sacrificateur, 572. Défait Apollonius, 580. Aſſiége la citadelle de Jéruſalem, 584. Bat les Généraux de Démétrius, 590. Sa mort, 598. Remarque ſur ſa Lettre aux Lacédémoniens, 651. S'il a été quatre ans Grand-Prêtre, 652.

Jonathas, fils de Siſenna, tend des piéges à Joſeph, Tome I. p. 38. 43. Eſt enlevé, 44.

Jonathas, Elu Grand-Prêtre après Ananie, Tome III. 601--610.

Joram, Roi d'Iſraël, déclare la guerre aux Moabites, Tome II. p. 232. Sa mort, 248.

Joram, Roi de Juda. Ses cruautés, Tome II. p. 244. Sa mort, 246.

Joſaphat, Roi de Jéruſalem. Ses vertus, Tome II. p. 157. Il défait les Moabites & les Ammonites, 227. Sa mort, 235. Ses Généraux, 224.

Joſeph, fils de Jacob. Ses ſonges, Tome I. p. 167. Eſt vendu par ſes freres, 170. Eſt mis en priſon, 175. Il explique les ſonges de Pharaon, 178. Fait mettre ſes freres en priſon, 183. Se fait connoître à eux, 192. Sa mort, 198. Il ne ſe ſervoit point de ſa coupe pour tirer des augures, 229.

Joſeph, fils de Tobie. Son hiſtoire, Tome II. p. 495.

Joſeph, Auteur de cette Hiſtoire. Sa naiſſance : ſes enfans, Tome I. p. 2. Embraſſe la ſecte des Phariſiens, 3. Son voyage à Rome, *ibid.* Eſt fait Gouverneur de la Galilée, 6. Court riſque de perdre la vie à Tibériade, 15. Eſt attaqué par Æbutius, 18. Danger où il ſe trouve, 20.

Stratagême dont il ſe ſert, 25. Viſion qu'il eut, 30. Se ſaiſit de Simon, 45. Ses invectives contre Juſte de Tibériade, 47. Emporte Sephoris, 51. Appartenoit à la famille Royale, 59. Etat de ſa femme, 69. Motifs qui l'ont engagé à écrire cette Hiſtoire, 72.

Joſias, Roi de Juda, détruit l'idolâtrie, Tome II. p. 317. Conſulte la Prophéteſſe Holda, 319. Sa mort, 321. Eclairciſſement ſur ſes actions, 365.

Joſué, défait les Amalécites, Tome I. p. 258. Paſſe le Jourdain, 416. Défait cinq Rois, 423. Sa mort, 433.

Jourdain. Paſſage de ce fleuve, Tome I. p. 416. & 476.

Iſaac. Sa naiſſance, Tome I. page 108. Epouſe Rebecca, 113. Bénit Jacob, 119.

Iſaï. Du nombre de ſes enfans, Tome I. p. 564.

Iſaïe, prédit la défaite des Aſſyriens, Tome II p. 311. Son miracle au ſujet de la guériſon d'Ezéchias, 314.

Iſboſeth. Sa mort, Tome II. p. 9.

Iſmaël. Sa naiſſance, Tome I. p. 104. Ses enfans, 109.

Iſraëlites, maltraités par les Egyptiens, Tome I. p. 199. Leur départ d'Egypte, 221. Paſſent la mer rouge, 224. Leur murmure, 251. Leur paſſion pour les filles Moabites, 365. Demandent un Roi, 498.

Judas Machabée, remporte deux victoires, Tome II. p. 513. Il défait Lyſias, 517. Purifie le Temple, 518. Inſtitue une fête à cette occaſion, 554. Ses victoires ſur les Iduméens & les Ammonites, 520. Aſſiége la citadelle de Jéruſalem, 525. Défait Nicanor, 532. Eſt élu Grand-Prêtre, 533. Envoie des Ambaſſadeurs à Rome, 534. Souſcription du décret du Sénat, 562. Fait des prodiges de valeur & eſt tué, 536. S'il a été ſouverain Pontife, 560.

Judas, fils d'Ezéchias, Chef des bandits, veut ſe faire Roi, Tome III. p. 324. S'il avoit deux noms : ſon pays, 433.

Judée. Eſt affligée de famine, Tome II. p. 566. D'un tremblement de terre, Tome III. p. 134. De grandes calamités, 163. Emeute cauſée par l'inſolence d'un ſoldat, 568.

Juifs. Veulent contraindre deux Seigneurs de ſe faire circoncire, Tome I. p. 17. Sont réduits en captivité, Tome II. p. 334. Recouvrent leur liberté, 378. N'oublièrent point l'Hébreu pendant leur captivité, 442. Leurs démêlés avec les Samaritains, 469-648. Sont conſiderés des Puiſſances, 488. Maux que leur cauſerent les guerres d'Antiochus, 490. Ils ſe donnent à lui, *ibid.* Diſpute entre les Juifs & les Samaritains ſur le lieu où étoit le Temple de Moyſe, 577. Juifs partagés en trois ſectes, 592. Sont délivrés du joug des Macédoniens, 599. Paſſent ſous le commandement des Romains, Tome III. p. 13. Et enſuite ſous le gouvernement Ariſtocratique, 16. Décrets de Céſar en leur faveur, 33. Décrets de Marc-Antoine, 52. Ceux d'Aſie députent à Auguſte pour ſe plaindre des Grecs, 229. Attaquent les Romains, 322. Demandent la permiſſion de ſe gouverner ſelon leurs loix, 329. Sédition qu'ils excitent, 314-352. Sont chaſſés de Rome, 377. Sédition entre les Juifs & les Grecs, 406-523. Démêlé de Juifs avec les Syriens, 578. Injuſtices de Félix contre les Juifs, 580.

Juſte de Tibériade. Son caractére,

Tome I. p. 7. Se retire auprès d'Agrippa, p. 53. Eſt mis aux fers, 56.

Izate, embraſſe la religion des Juifs, Tome III. p. 556. Eſt fait Roi de l'Adiabène, 557. Ses grandes actions, 561--596. Fait rentrer le Roi Artabane dans ſes Etats, 562. Sa mort, 566.

L.

LABAN. Reproches qu'il fait à Jacob, Tome I. p. 126. Sa mauvaiſe foi, 127.

Légiſlateur. Ses qualités, Tome I. p. 74.

Lévites. Fonds pour leur entretien, Tome I. p. 351. Le Roi permet aux Lévites Chantres de porter la robe de lin, Tome III. p. 586--607.

Lia. Ses enfans, Tome I. p. 124. Ne fait point nombre avec la famille de Jacob qui alla en Egypte, 231.

Liſanias. Etoit-il Ethnarque d'Abilène du tems de Tibere, Tome III. p. 359.

Livre de la Loi trouvé dans le Temple, Tome II. p. 362. Outrage fait aux Livres de Moyſe, Tome III. p. 569.

Loix concernant la purification, Tome I. p. 286. Concernant les Fêtes, 289. Loix civiles & politiques, 292. Loix pour les Prêtres, 295.

Loth, reçoit deux Anges chez lui, Tome I. p. 106. Sa femme eſt changée en ſtatue de ſel, 158.

M.

MADIANITES. Leur défaite, Tome I. p. 368--481. Sont vaincus par Gédéon, 451.

Manahem, s'empare du trône d'Iſraël, Tome II. p. 267. Ruine le territoire de Thapſa, 290. Sa mort, 268.

Manaſſès, Roi de Juda. Ses impiétés, Tome II. p. 315. Retourne vers Dieu, 316. Sa mort, 317.

Manne du déſert d'Egypte, Tome I. p. 254. & 307.

Marc-Antoine. Ses décrets en faveur des Juifs, Tome III. p. 52. Fait mourir Antigone, 116. Se rend maître de l'Arménie, 131.

Mardochée, découvre la conſpiration formée contre le Roi, Tome II. p. 412. Eſt élevé à la place d'Aman, 419.

Mariage des Prêtres, Tome I. p. 338. Des autres mariages, 407--442.

Mariamne, femme d'Hérode: ſa mort, Tome III. p. 152. Son éloge, 153.

Marie, ſœur de Moyſe: ſa mort, Tome I. p. 355.

Mathathias, refuſe d'abandonner la Loi, Tome II. p. 510. Sa mort, 513.

Melchiſedech, va au devant d'Abraham, Tome I. p. 102. Remarque ſur la ville dont il a été Roi, 150.

Mer rouge. Son paſſage, Tome I. p. 238. Canal de communication entr'elle & la Méditerrannée, Tome II. p. 206.

Miniſtres des Autels. Leurs habits, Tome I. p. 275. & 325.

Miphiboſeth, eſt comblé de biens par David, Tome II. p. 22.

Mithridate. Remarque ſur le lieu où il donna bataille au Roi d'Egypte, Tome III. p. 98.

Monobaze, embraſſe la religion des Juifs, Tome III. p. 564.

Moria. Travaux qu'on fit pour élargir le ſommet de cette montagne, Tome III. p. 199.

Moyſe. Sa ſupériorité au deſſus

des autres Légiſlateurs, Tome I. p. 74. Sa naiſſance, 202. Il marche contre les Ethiopiens, 206. Délivre les Juifs de l'Egypte, 212. Monte ſur le mont Sinaï, 263. Appaiſe le murmure du peuple, 301. Fait decamper les Iſraëlites, 356. Ses loix, 371. Sa mort, 395. & 411. De l'avis qu'il donna aux Iſraëlites de faire des tentes, 334. Comment il fit écrire les noms de ceux qui briguoient le Sacerdoce, 400.

N.

Nabal. S'il étoit de la ſecte des Cyniques, Tome I. p. 566.

Naboth, refuſe ſa vigne à Achab, Tome II. p. 149. Jézabel le fait mourir, 150.

Nabuchodonoſor, marche contre Jéruſalem, Tome II. p. 323. Fait mourir Joachim, 324. Etablit Sédécias Roi de Juda, 325. Fait mourir les enfans de ce Roi, 332. Se rend maître de la Syrie & de l'Egypte, 340. Fait élever Daniel, *ibid.* Fait faire une ſtatue d'or, 346. Sa mort & ſes grandes actions, 347.

Nadab & *Abiu*, conſumés par le feu, Tome I. p. 284.

Nazaréens, Tome I. p. 354. & 401.

Néchao, combat contre les Médes, Tome II. p. 321. Fait enchaîner Joachaz, 322. De la bataille qu'il gagna ſur les Syriens, 368.

Néhémie, fait rebâtir les murs de Jéruſalem, Tome II. p. 404. Sa mort, 407.

Nembrod. Son motif en bâtiſſant la Tour de Babel, Tome I. p. 142.

Néron, fait mourir Britannicus & Agrippine, Tome III. p. 575.

Nicanor, marche contre Judas, Tome II. p. 531. Eſt tué, 532.

Noé. Sa vertu, Tome I. p. 84. Sa généalogie, 85. Sa mort, 89. Ses enfans, 90.

O.

Ochosias, Roi d'Iſraël, Tome II. p. 161. Sa mort, 230.

Og, Roi de Baſan. Sa défaite, Tome I. p. 358.

Onias, refuſe de payer le tribut au Roi, Tome II. p. 494. Sa mort, 545.

Onias, fils du Grand-Prêtre, obtient la permiſſion de bâtir un Temple en Egypte, T. II. p. 575-645.

Oracle. Du tems qu'il ceſſa chez les Juifs, Tome I. p. 331.

Oſée, Roi d'Iſraël, Tome II. p. 272. Eſt fait priſonnier, 275.

Othoniel, délivre les Iſraëlites, Tome I. p. 444.

Ouvrage des ſix jours, Tome I. p. 75.

Oza. On n'a point de preuves qu'il ait été Prêtre, Tome II. p. 72.

Ozias, Roi de Juda, devient lépreux, Tome II. p. 266. Sa mort 267.

P.

Pains de propoſition, Tome I. p. 318. Tome II. p. 200.

Paradis terreſtre, Tome I. p. 77.

Parvis des Prêtres. Il étoit défendu à ceux qui ne l'étoient pas d'y entrer, Tome II. p. 192. Faiſoit-il le tour du Temple? 195.

Pauline, Dame Romaine. Son hiſtoire, Tome III. p. 375.

Pentecôte, Tome I. p. 291.

Petrone, Gouverneur de Syrie; ſuccéde à Vitellius, Tome III. p. 407. Convoque le peuple, 411. Veut faire placer la ſtatue de Caius dans le Temple de Jéruſalem, 477.

Phacée, tue Phacéia, & uſurpe la Couronne d'Iſraël, Tome II. p. 268. Il eſt tué par Oſée, 272.

Pharaon. Ses ſonges expliqués par Joſeph, Tome I. p. 178. Pourquoi les Rois d'Egypte portoient ce nom? Tome II. p. 111–204.

Phariſiens, Tome II. p. 592. Refuſent de prêter ſerment de fidélité à Hérode, Tome III. p. 284. Leur maniére de vivre, 366.

Phaſaël, obtient le gouvernement de Jéruſalem, Tome III. p. 27. Eſt arrêté, 59. Se tue, 62.

Pheroras, refuſe d'épouſer la fille d'Hérode, Tome III. p. 235. Sa mort, 288.

Philippe, Officier du Roi Agrippa, Tome I. p. 8.

Philippe le Tétrarque. Sa mort, Tome III. p. 382.

Phinées, tue Zambri, Tome I. p. 367.

Phraate, Roi des Parthes, eſt aſſaſſiné par ſon fils, Tome III. page 370.

Pilate, eſt cauſe d'une émeute, Tome III. p. 373. Fait faire des aqueducs, *ibid.* Fait mettre l'image de l'Empereur dans le Temple, 436. Boucliers qu'il fait conſacrer dans le Palais d'Hérode, 437.

Pompée. Préſens qu'il reçoit des villes de Syrie, Tome III. p. 6. Préſens qu'il reçoit d'Ariſtobule, 88. Donne audience à Hircan & à Ariſtobule, 7. Entre dans Jéruſalem, 10. Prend le Temple, 12. Soumet les Juifs à ſon Empire, 13.

Portiques du Temple, Tome II. p. 183. Bâtis par Hérode, Tome III. p. 195. Celui de Salomon ſubſiſta juſqu'au tems du jeune Agrippa, 609.

Ptolémée Lagus, ſe rend maître de Jéruſalem, Tome II. p. 469.

Ptolémée Lathure, attaque la Judée, Tome II. p. 621. Se rend maître de Ptolémaïde, 622. Echoue en Egypte, 623.

Ptolémée Philadelphe, fait traduire la Bible en Grec, Tome II. p. 470. Riches préſens qu'il envoie à Jéruſalem, p. 478. Bons traitemens qu'il fait aux ſoixante & douze Interprétes, 484.

Purifications, Tome I. p. 286.

R.

RACHEL, épouſe Iſaac, Tome I. p. 124. Ses enfans, 125. Cache les Dieux de Laban, p. 128.

Raguel, va trouver Moyſe, Tome I. p. 261. Avis qu'il lui donne, 262.

Rahab, ſauve les envoyés de Joſué, Tome I. p. 414. Remarque ſur l'état de cette femme, 475.

Rapſacès. Ses blaſphêmes contre Dieu, Tome II. p. 310.

Rebecca, épouſe Iſaac, Tome I. p. 113. En quel tems elle conçut, 160.

Roboam, ſuccéde à Salomon, Tome II. p. 123. Se livre à l'impiété, 131. Sa mort, 133.

Ruth, Tome I. p. 467. Conjectures ſur l'Auteur de cette hiſtoire, 487. & 488.

S.

SABA. (Reine de) De quel pays elle vint à Jéruſalem, Tome II. p. 207.

Sabbat. Les Juifs aiment mieux ſe laiſſer égorger que de violer ce jour, Tome II. p. 511.

Sabinus, maltraite les Juifs, Tome III. p. 321.

Sadducéens, Tome II. p. 592. Tome III. p. 366.

Sadoc, Chef d'une Secte, Tome III. p. 366.

Saint des Saints, n'avoit point de portes, Tome II. p. 179.

Salmanasar, prend Samarie, Tome II. p. 275. Rend captif le peuple d'Israël, *ibid.*

Salomé, calomnie Mariamne, Tome III. p. 127. Se sépare de son mari Costobare, 156. Conspire la perte des fils d'Hérode, 204–213–236. Sa mort, 369. Quel fut le crime dont Alexandra la chargea, 272.

Salomon, est déclaré successeur de David, Tome II. p. 65. Epouse la fille du Roi d'Egypte, 85. Il préfére la sagesse aux richesses, *ibid.* Célébre jugement de ce Prince, 86. Dépense de sa maison, 88. Sa Lettre au Roi de Tyr, 90. Jette les fondemens du Temple, 92. Fait bâtir un Palais, 106. Fortifie Jérusalem, 110. Est visité par la Reine de Saba, 114. Ses richesses, 117. Son idolatrie, 119. Sa mort, 123. Richesses qu'il fit mettre dans le tombeau de David, 79. Ses Lettres, 163. Son Trône, 202.

Samarie. Prise de cette ville, Tome II. p. 278. & 294.

Samaritains. Traits sur leur histoire, Tome II. p. 302. S'opposent à la réconstruction du Temple, 391. Leur caractére, 462. Leur dispute avec les Juifs, 648. Trouble qu'ils excitent, Tome III. p. 377. Ne jetterent point des os de morts dans le Temple, 435. Maltraitent les Galiléens, 570. Se plaignent des Juifs, 571. Sont condamnés par l'Empereur, 572.

Samson. Sa naissance, Tome I. p. 462. Il étouffe un lion, *ibid.* Met le feu à la moisson des Philistins, 463. Sa mort, 466. De quelle maniére Dieu désaltéra sa soif, 485. Remarque sur sa force, *ibid.*

Samuel. Sa naissance, Tome I. p. 471. Il sacre Saül, 502. Sa mort, 545. Annonce à Saül qu'il mourra, 554.

Sanaballat, mene du secours à Alexandre, Tome III. 458.

Sara, passe pour être sœur d'Abraham, Tome I. p. 99. Sa mort, 112.

Sarepta (veuve de) nourrit le Prophéte Elie, Tome II. p. 143–220.

Saturninus. Ses enfans n'opinérent point avec lui dans l'assemblée de Bérite, Tome III. p. 276.

Saül. Son sacre, Tome I. p. 502. Il défait les Ammonites, 506. Veut faire mourir Jonathas, 516. Défait les Amalécites, 518. Est possedé du malin esprit, 523. Veut faire mourir David, 528. Fait tuer Achimelech, 539. Poursuit David, 543. Consulte la Pithonisse, 552. Sa mort, 560. Remarque sur la menace qu'il fit à ceux qui ne le suivroient pas contre les Ammonites, 563. Sur l'endroit où il assembla ses Officiers, 565.

Sauterelles. S'il en tomba dans le camp des Israëlites, Tome I. page 304.

Scaurus. Son expédition en Arabie, Tome III. p. 96.

Sebastéens. Insolences qu'ils commirent à la mort d'Agrippa, T. III. p. 550.

Sectes. Les trois Sectes des Juifs, Tome II. p. 592. Tome III. p. 366.

Sédécias, Roi de Juda. Ses déréglemens, Tome II. p. 325. Manque de foi aux Babyloniens, 326. Nabuchodonosor lui fait crever les yeux, 332. Sa mort, 335.

Sédécias, faux Prophéte, trompe le Roi Achab, Tome II. p. 160–225.

Sehon, Roi des Amotréens, eſt défait, Tome I. p. 357.

Sellum, uſurpe la couronne d'Iſraël, Tome II. p. 267.

Semeï, inſulte David, Tome II. p. 38. Eſt puni, 84.

Sennachérib. Sa mauvaiſe foi, Tome II. p. 309. Son expédition & ſa défaite, 358. Sa mort, 313.

Sentius, harangue le Sénat pour la liberté, Tome III. p. 505.

Seth. Sa naiſſance, Tome I. page 83.

Sicaires, commettent pluſieurs aſſaſſinats, Tome III. p. 577. Leurs déſordres, 584.

Silas, Commandant des troupes d'Agrippa, combat contre Joſeph, Tome I. p. 55. Eſt mis en priſon, Tome III. p. 530.

Simon, frere de Judas Machabée, ſe rend maître de Bethſura, Tome II. p. 590. Eſt élu Chef de la nation, 597. Et ſouverain Pontife, 599. Fait raſer la citadelle de Jéruſalem, 600. Ses victoires, 602. Eſt tué en trahiſon, 602.

Simon, frere de Ménélaüs, étoit de la tribu de Benjamin, Tome II. p. 545.

Sodome. Embraſement de cette ville, Tome I. p. 106. & 158.

T.

TABERNACLE, conſtruit par Moyſe, Tome I. p. 267--309--312--315.

Table des pains de propoſition, Tome II. 201.

Table de la Loi, Tome I. p. 266.

Taré. Sa mort paroît poſtérieure à la vocation d'Abraham, Tome I. p. 144.

Taureaux, qui portoient la mer d'airain : leur ſituation, Tome II. p. 199.

Temple de Jéruſalem. Sa deſcription, Tome II. p. 93. & *ſuiv.* 166--177--179--180--183. Eſt brûlé, 333. Eſt rebâti, 378--435. T. III. p. 177--195--343. Ses portiques, Tome II. p. 183. Ses portes, *ibid.* Le veſtibule n'avoit point de voile, 179--180.

Temple d'Hérode, Tome II. page 172. Tome III. p. 195. De l'éloignement dont on le voyoit, 201.

Terre promiſe. Députés envoyés pour la reconnoître, Tome I. p. 300. Partage de cette terre, 478.

Theglatphalaxar. Son expédition contre les Rois de Damas & d'Iſraël, Tome II. p. 293.

Therſa & *Thapſa*, deux villes différentes, Tome II. p. 289.

Theudas, impoſteur qui ſe diſoit Prophéte, Tome III. p. 567--598.

Tibère. Son goût pour l'aſtrologie judiciaire, Tome III. p. 389. Il déclare Caius ſon ſucceſſeur. Sa mort, 400.

Tibère Alèxandre, eſt nommé Intendant de Judée, Tome III. page 567.

Tibériade, diviſée en trois factions, Tome I. p. 6. Aſſemblée dans cette ville pour perdre Joſeph, 39.

Tigrane, Roi d'Arménie, ſe jette dans la Syrie, Tome II. p. 636.

Tour de Babel, Tome I. p. 91. & 142.

Trachonites. Leur révolte, Tome III. p. 224. Leurs brigandages, 248.

Triphon, défait Démétrius, Tome II. p. 588. Se ſaiſit de Jonathas par trahiſon, 595. Artifice qu'il propoſe à Simon, 597. Fait mourir Antiochus, & uſurpe ſa couronne, 600. & 654.

Tyr. Lettres du Roi de Tyr, Tome II. p. 163. Fondation de cette ville, 165.

V.

Varus, Gouverneur de la Syrie, fait égorger ſoixante & dix Juifs, Tome I. p. 10. & 64. Dégage les Romains aſſiégés par les Juifs, Tome III. p. 327. Conſeil qu'il donne à Antipas d'aller à Rome, 356.

Vaſthi, eſt répudiée, Tome II. p. 410.

Veſtibule du Temple, n'avoit point de voile, Tome II. p. 179–180.

Villes de réfuge, Tome I. page 370.

Vitellius, Gouverneur de Syrie, eſt reçu à Jéruſalem, Tome III. page 379. Fait alliance avec Artabane, 380. Va à Jéruſalem, 384.

Urie. Sa mort, Tome II. p. 27.

X.

Xerxès, permet à Eſdras de retourner à Jéruſalem, Tome II. page 398.

Z.

Zacharie, Roi d'Iſraël, Tome II. p. 265. Eſt tué par Sellum, 267.

Zenodore. Auguſte donne partie de ſes Etats à Philippe, Tome III. p. 359.

Fin de la Table des Matières des Antiquités Juives.

TABLE

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES DANS L'HISTOIRE
DE LA GUERRE DES JUIFS.

A.

AGRIPPA, eſt mis aux fers par Tibère, & en liberté par Caius, page 188. Sa mort, 194.

Agrippa, Roi de Judée. Sa harangue aux Juifs, p. 215. Les Séditieux lui jettent des pierres, 226. Veut porter les Juifs à la paix, 244. Eſt bleſſé, 393. Harangue ſes troupes, 396.

Aigle d'or du Temple, eſt abbatue, p. 140.

Alains, pillent la Médie, page 694.

Albinus, eſt nommé Intendant de la Judée, p. 203.

Alexandra, fait Hircan Grand-Prêtre, p. 22. Se laiſſe gouverner par les Phariſiens, 23. Sa mort, 24.

Alexandre, fils d'Ariſtobule, fait la guerre à Ptolémée Lature, p. 18. Défait ſes ſujets révoltés, 19. Eſt défait par Démétrius, 20. par Antiochus, 21. Sa mort, 22.

Alexandre, fils d'Hircan. Dépoſitions contre lui, p. 104. Eſt mis en priſon, 106. Sa mort, 118. Ses enfans, *ibid.*

Alexandrie. Ses deux ports, page 486.

Allemans. Leur révolte contre les Romains, p. 675.

Ananus, anime le peuple contre les Zélateurs, p. 411. Eſt trahi par Jean de Giſcala, 418. Sa mort, 430.

Antigone, aſſiége Maſſada, p. 59. Sa mort, 73.

Antiochus, Roi de Comagène. Ses diſgraces, 692. Veſpaſien lui fait ôter ſes fers, 694.

Antiochus Denys, Défait Alexandre, p. 21.

Antiochus Epiphane, ſe rend maître de Jéruſalem, p. 8. Sa mort, 10.

Antiochus, fils d'Epiphane, aſſiége Jéruſalem, p. 13. Sa défaite, 14.

Antipas, veut diſputer la couronne à Archélaüs, p. 160. Antipater parle en ſa faveur, 161.

Antipater, engage le Roi des Arabes à armer en faveur d'Hircan, p. 25. Ses enfans, 36. Eſt fait Intendant de la Judée, 40. Sa réponſe aux plaintes d'Antigone, *ibid.* Eſt empoiſonné, 46.

Antipater, fils d'Hérode. Sa mé-

chanceté, p. 99. Fait rendre des fauſſes lettres contre Archélaüs & Philippe, 129. Conſeil contre lui, 133. Il tâche de ſe juſtifier, 136. Sa mort, 143.

Antoine. Sa foibleſſe pour Cléopatre, p. 74. Ne prit point Samoſate, 152.

Antonius primus, défait les troupes de Vitellius, 471.

Archélaüs, réconcilie les Princes avec Hérode, p. 107. Appaiſe la ſédition du peuple, 158. Va à Rome, 159. Les Juifs députent contre lui, 170. Eſt éxilé, 175.

Arétas, fait la guerre à Alexandre, 21. Léve le ſiége de Jéruſalem, 26.

Ariſtobule, prend le diadême, p. 15. Fait tuer Antigone, 16. Sa mort, 17.

Ariſtobule, fils d'Alexandre, uſurpe le trône ſur ſon frere, 25. Implore le ſecours de Pompée, 26. Eſt fait priſonnier, 28. Sa mort, 91.

Athronge, Berger, veut s'élever à la Royauté, p. 166.

Auguſte. Sa réponſe à Hérode, p. 81. Il lui donne pluſieurs villes, 82. Partage les Etats de ce Roi, 172.

B.

Bérenice, tâche de fléchir Florus, p. 208.

Bethzeta. Ethimologie de ce mot, p. 318.

C.

Caligula, veut faire mettre ſa ſtatue dans le Temple, p. 189.

Caſſius, aſſaſſine l'Empereur Céſar, p. 44. Ses concuſſions en Syrie, 45.

Caſtor. Supercherie de ce Juif, p. 535.

Catulle, perſécute les Juifs, page 720.

Cecinna, eſt lié, p. 471.

Cérealis, défait les Samaritains, p. 359. Ses expéditions dans l'Idumée, 459.

Ceſtius, marche contre Jéruſalem, p. 243. Met le feu à Bethſeta, 244. Eſt pourſuivi par les Juifs, 246. Eſt défait, 248.

Claude, eſt déclaré Empereur, p. 192. Donne divers Etats à Agrippa, 194.

Cléopatre. Ses cruautés, p. 74.

Coponius, eſt nommé Intendant de Judée, p. 176.

Corinthe, Capitaine des gardes d'Hérode, eſt arrêté, 124.

D.

Damas. Les habitans de cette ville tuent dix mille Juifs, p. 249.

Dame Juive, qui mange ſon enfant, p. 615.

Démétrius Eucaire, défait Alexandre, p. 120.

E.

Egypte. Sa deſcription, page 466--485.

Eléazar. Action éclatante de ce Juif, p. 350.

Eléazar, fils de Simon, abandonne le parti de Jean de Giſcala, p. 492. Son diſcours, 704.

Eléazar, jeune homme très-courageux : ſon aventure, p. 689.

Eſſeniens. Leur caractére, p. 176. Leur demeure ordinaire, 292. N'adoroient pas le ſoleil, 293. Autres ſentimens qu'ils ont eus, 295.

Euriclès. Ses artifices, p. 110.

Evarate. Sa conduite généreuſe, p. 114.

Ezéchias, chef de voleurs, eſt tué par Hérode, p. 41.

F.

FLEUVE *Sabbatique*. Cours ſingulier de ce fleuve, p. 677. & 726.

Florus, eſt nommé Intendant de la Judée, p. 204. Fait enlever dix-ſept talens du tréſor du Temple, 206. Fait piller le haut marché, 208. Fait venir deux cohortes de Céſarée, 210. Chevaliers qu'il fit fouetter, 310.

Fontaine auprès de Jéricho, page 449--480.

G.

GABINIUS, défait Alexandre, p. 33. & Ariſtobule, p. 34.

Galilée. Deſcription des deux Galilées, p. 327. Cruautés des Galiléens, p. 460.

Gallus. Ses exploits en Galilée, p. 242.

Gamala. Deſcription de cette place, p. 392. Eſt priſe par les Romains, 400.

Genezareth. Deſcription de ſon lac, p. 383.

Giſcala. Siége & priſe de cette ville, p. 401.

Glaphira. Songe qu'elle eut, page 175.

Grecs d'Alexandrie, ſe jettent ſur les Juifs, p. 238.

H.

HERODE, fils d'Antipater, fait mourir Ezéchias, p. 41. Veut aſſiéger Jéruſalem, 43. Chaſſe Antigone, 49. Eſt fait Tétrarque, 50. Sa fuite, 54. Va en Arabie, 56. Son arrivée à Rome, 58. Eſt déclaré Roi, *ibid.* Prend Joppé, 60. Ses autres conquêtes, 63. Force les bandits, 64. Va trouver Antoine, 66. Epouſe Mariamne, 71. Se rend maître de Jéruſalem, 72. Harangue ſes troupes, 77. Défait les Arabes, 79. Son diſcours à Auguſte, 80. Fait rebâtir le Temple, la tour Antonia & Samarie, 84. Maiſons royales qu'il fait bâtir, 85. Fait mourir Hircan, 91. Mene ſes deux fils à Rome, 95. Son diſcours au peuple, 97. Diviſion parmi ſes enfans, 102. Envoie Volumnius à Rome, 115. Fait mourir ſes enfans, 118. Ses vuës pour les enfans d'Alexandre & d'Ariſtobule, 119. Cabales dans ſa famille, 119--122. Tient conſeil contre Antipater, 133. Change ſon teſtament, 139. Sa mort, 143. Remarque ſur ſes voyages à Rome, 153.

Hérode le Tétrarque, eſt éxilé, p. 188.

Hircan, ſouverain Pontife, attaque Ptolémée, p. 13. Sa mort, 14.

Hircan, fils d'Alexandre, implore la protection de Pompée, p. 26. Sa mort, 91.

I.

IDUMÉE. Révolte arrivée dans ce pays, p. 166.

Iduméens, entrent dans Jéruſalem, p. 428. Déſordres qu'ils commettent, 430. Se retirent dans leur pays, 435.

Jean de Giſcala. Ses fourberies, p. 253. Veut faire ôter le Gouvernement de la Galilée à Joſeph, 258. Obtient la permiſſion de vendre de l'huile aux Juifs de Syrie, 254--320. Sa réponſe au diſcours de Tite, 403. S'enfuit à Jéruſalem, 404. Révele les délibérations d'Ananus, 417. Le

trahit, 418. Fait fondre les vaſes ſacrés, 574. Ses cruautés, 697.

Jéruſalem. Sédition dans cette ville, p 164--262. Eſt diviſée en trois factions, 491. Ses murs, 509. Ses tours, 512. Ses portes, 518. Son Temple, 519. Eſt aſſiégé par Tite, 526. Etat déplorable de cette ville, 566. Famine horrible, 614. Prodiges qui annoncent ſa ruine, 629. Sa priſe, 650. Sa deſtruction, 665.

Jeſus, fils de Saphat. Sa trahiſon, p. 376.

Jeſus, Grand-Prêtre, harangue les Iduméens, p. 421. Sa mort, 430.

Impoſteur, qui veut ſe faire paſſer pour Alexandre, p. 173. Eſt découvert par Auguſte, 174.

Impoſteurs & faux Prophétes, p. 200.

Jonathas, Grand-Prêtre, eſt aſſaſſiné, p. 200.

Jonathas. Bravade de ce Juif, p. 611.

Jonathas, Tiſſerand, fait ſoulever les Juifs de Cyrène, p. 719.

Joppé. Deſtruction de cette place, p. 373.

Joſeph, mari de Salomé. Son indiſcrétion, p. 93.

Joſeph, Auteur de cette Hiſtoire, eſt fait Commandant de Galilée, p. 250. Met les villes de ſon Gouvernement en état, 251. Exerce ſes troupes, *ibid.* Sédition contre lui, 255. Fait rentrer ceux de Tibériade dans leur devoir, 260. eſt conduit à Veſpaſien, 370. Ceux de Céſarée demandent ſa mort, 372. Eſt déchargé de ſes chaînes, 469. Harangue les Juifs, 542. Eſt renverſé d'un coup de pierre, 571. Remarque ſur le diſcours qu'il adreſſe aux Juifs, 584. Exhorte les Juifs à ſe rendre, 601. Remarques ſur ſon Hiſtoire de la guerre des Juifs, 145.

Jotapat. Deſcription de cette ville, p. 343. Eſt détruite, 362.

Judas, fils de Mathias, purifie le Temple, p. 9. Sa mort, 11.

Juifs, députent contre Archélaüs, p. 170. Déclament contre la mémoire d'Hérode, *ibid.* Diviſion entre ceux de Céſarée & les Syriens, 201. Commencement de leur guerre avec les Romains, 205. Ceſſent d'offrir des ſacrifices pour l'Empereur, 226. Députent à Agrippa & à Florus, 228. Se jettent ſur les Syriens, 234. Sont maſſacrés par ces derniers, 235. Pourſuivent Ceſtius, 246. & 317. Envoient des Commandans dans leurs Provinces, 250. Inſulte qui leur eſt faite par un Grec de Céſarée, 205--309. Sont défaits à Aſcalon, 324. Ne donnoient pas la ſépulture à ceux qui s'étoient tués, 389. Mettent le déſordre dans la dixiéme Légion de Tite, 501. Tendent un piége aux Romains, 506. Sont perſécutés à Antioche, 671.

Julien. Prodigieuſe action de valeur de cet Officier, p. 599,

L.

Lac Aſphaltite. Ses propriétés, p. 451--482.

Lac Semechon, p. 474.

M.

Macheronte. Siége de cette ville, p. 685.

Malichus, tend des piéges à Antipatet, p. 45. Il l'empoiſonne, 46. Sa mort, 48.

Manahem, fameux Sophiſte, ſe rend maître de l'Arſenal d'Hérode, p. 231. Sa mort, 232.

Mariamne. Reproches qu'elle fait à Hérode, p. 92.

Maſſada. Siége & deſcription de cette ville, p. 698. & 733.

Mathias, rue Bacchide, p. 9.

Mathias, Grand-Prêtre. Sa mort, p. 569.

Mucien, confére avec Veſpaſien, p. 468. Va combattre Vitellius, 470.

N.

NERON. Ses cruautés, p. 199. Inquiétudes que la révolte des Juifs lui donne, 322. Charge Veſpaſien de leur faire la guerre, 323.

Nicolas. Sa réponſe au diſcours d'Antipater, p. 162. Juſtifie Hérode & Archélaüs, 171.

P.

PACORUS, tâche de ſurprendre Hérode, p. 54.

Perée. Deſcription de cette Province, p. 328.

Petrone, va à Ptolémaïde, p. 189. Ecrit à l'Empereur, p. 191.

Pétus, fait mettre Antiochus aux fers, p. 694.

Phannias, eſt élu Grand-Prêtre, p. 410.

Phariſiens. Leurs cruautés, p. 23. Leur doctrine, 185--264.

Phaſaël, eſt déclaré Tétrarque, p. 50. Eſt arrêté par les Parthes, 54. Sa mort, 56.

Pheroras, eſt accuſé d'avoir voulu empoiſonner Hérode, p. 103. Dépoſitions de ſes eſclaves, 126.

Philon. Ce qu'il dit des Térapeutes, p. 298.

Pilate, fait entrer l'image de Tibère dans Jéruſalem, p. 186. Fait faire un aqueduc, 187.

Placide, ravage la Galilée, p. 330. Reçoit un échec à Jotapat, 337. Se rend maître du mont Itabire, 398. Ravage Bretennabris, 445.

Plante ſinguliére nommée Baaras, p. 687.

Pompée, aſſiége Jéruſalem, 28. La faction d'Hircan lui ouvre les portes, p. 29. Il entre dans le Temple, 30.

R.

ROMAINS, attaquent les portiques du Temple, p. 245. Sont preſque réduits au déſeſpoir, 247. Leur camp dans Jéruſalem, 314. Eloge de leurs opérations militaires, 332. Terreur panique dans leur camp, 531. Font attacher en croix les priſonniers, 558. Nombre de ceux qu'ils font pendant le ſiége, 648.

S.

SABINUS, maltraite les Juifs, p. 163. Eſt aſſiégé, 164.

Sable, propre à faire du verre, p. 189.

Sadducéens. Leur doctrine, p. 185. Ne nioient point l'immortalité de l'ame, 271. Erreurs qu'on leur attribue, 284. Livres de l'Ecriture qu'ils recevoient, 289.

Samarie. Qualité de ſon terrein, p. 320.

Samaritains. Différend entr'eux & les Galiléens, p. 196. Sont défaits par Céréalis, 359.

Scaurus, ordonne à Arétas de lever le ſiége de Jéruſalem, p. 26. Attraque les Arabes, 32.

Scythes. Se révoltent contre les Romains, p. 676.

Scytopolis. Cruauté des habitans de cette ville, p. 235.

Sextus Céſar, eſt aſſaſſiné, p. 44.

Sicaires, pillent Engaddi, p. 442. Troubles qu'ils cauſent en Egypte, 715.

Simon, Grand-Prêtre. Ses victoires, p. 12--149. Sa mort, 12.

Simon, veut s'élever à la Royauté, p. 166.

Simon, fils de Saül. Son hiſtoire, p. 236.

Simon, fils de Gioras. Ses entrepriſes, p. 455. Bat les Zélateurs, 456. Ruine l'Idumée, 457. Se rend maître de Jéruſalem, 462. Fait mourir Mathias, 569. Se rend aux Romains, 668. Eſt mis à mort, 684.

Simon, Général des Iduméens. Sa réponſe aux Grands-Prêtres, page 425.

Syriens. Maſſacte qu'ils font des Juifs, p. 235. Ouvrent le ventre à pluſieurs pour avoir l'or qu'ils avoient avalé, 572.

T.

Therapeutes. Leur caractére, p. 298.

Téron. Généreuſe liberté de cet Officier, 117.

Theurgie, p. 481.

Tite, Empereur, ſe rend maître de Tarichée, p. 382. Exhorte ceux de Giſcala à la paix, 402. Son entrée dans cette place, p. 405. Retourne en Syrie, 454. Marche contre Jéruſalem, 497. Oblige les Juifs de rentrer dans la ville, 501. Reproches qu'il fait à ſes troupes, 507. Fait le ſiége de Jéruſalem, 526. Tient conſeil avec ſes Officiers, 563. Son diſcours à ſes ſoldats, 592. A Jean & à Simon, 634. Se rend maître de la haute ville, 647. Fait démolir le Temple & la ville, 665. Célébre la naiſſance de Domitien, 670. Se rend à Rome, 679. Son triomphe, 680.

Tour Antonia. Sa deſcription, p. 523. Eſt priſe par les Romains, 597.

Tremblement de terre en Judée, p. 77.

V.

Varus, dégage les Romains aſſiégés par les Juifs, p. 168. Remarque ſur la Tétrarchie dont il avoit été gouverneur, p. 307.

Ventidius, eſt corrompu par Antigone, p. 60.

Veſpaſien, fait la guerre contre les Juifs, p. 323. Aſſiége Jotapat, 341. Va viſiter Agrippa, 375. Marche contre Tibériade, qui ſe ſoumet à ſon obéiſſance, 376. Défait les habitans de Tarichée, 385. Prend Azot & Jamnia, 407. Sa réponſe aux Officiers Romains, 438. Eſt proclamé Empereur, 466--486. Fait rompre les fers de Joſeph, 469. Va à Rome, 473. Son triomphe dans cette ville, 670. Fait bâtir le temple de la Paix, 684.

Volumnius, préſente à l'Empereur les dépoſitions contre les enfans d'Hérode, 115. Les condamne à la mort, 116.

Z.

Zelateurs, font Phannias Grand-Prêtre, p. 410. Demandent du ſecours aux Iduméens, 419. Déſordres qu'ils commettent dans Jéruſalem, 430--436. Sont défaits par Simon, 456. De la maniére dont ils ſortirent du Temple, 477. Leurs cruautés, 697.

Fin de la Table des Matières de l'Hiſtoire de la guerre des Juifs.

REPONSE
DE FLAVE-JOSEPH
A APPION,

Qui avoit écrit contre ſon Hiſtoire des Juifs, touchant l'antiquité de leur race (a).

LIVRE PREMIER.

I. J'Ai écrit en Grec, illuſtre Epaphrodite, les antiquités de notre nation que j'ai tirées de nos ſaints Livres, & qui contiennent ce qui s'eſt paſſé pendant cinq mille ans (*b*). Je me flatte d'avoir prouvé qu'elle eſt très-ancienne; & que ne devant ſon origine à aucune autre, elle a toujours eu une forme particuliére de gouvernement, & de n'avoir rien laiſſé à deſirer dans mon récit, de la maniére dont elle s'eſt établie dans le pays que nous habitons aujourd'hui. Je ſçais cependant que par un effet de la haine qu'on nous porte, pluſieurs perſonnes ſe laiſſant prévenir par des diſcours pleins de malignité que quelques-uns affectent de répandre, ne veulent pas croire ce que j'ai dit de cette antiquité dans mon ouvrage,

(*a*) *Voyez* Remarque I.
(*b*) Voyez M. de Tillemont, Ruine Juive, pag. 464. 581.

& s'autoriſent, pour me la conteſter, de ce qu'on oſe aſſurer que les Ecrivains Grecs les plus eſtimés n'en ont point fait mention. C'eſt ce qui m'a fait penſer que je devois traiter cette matiére dans un ouvrage particulier, ſans cependant beaucoup m'étendre, afin de confondre ceux qui ne craignent point de mettre en avant de tels menſonges, & en inſtruiſant ceux qui ne connoiſſent point notre nation, convaincre ceux qui aiment la vérité, que de toutes les nations elle eſt en effet la plus ancienne. Je juſtifierai tout ce que j'avancerai par le témoignage des Auteurs, qui paſſent chez les Grecs pour avoir le mieux écrit des antiquités. Je mettrai ainſi en évidence l'impoſture de ceux qui nous ont ſi outrageuſement calomniés. Je tâcherai de rendre ſenſibles les raiſons qui ont fait garder à quelques Hiſtoriens Grecs un ſilence profond ſur ce qui nous regarde; mais je ferai exactement connoître ceux qui ont parlé de nous, afin de confondre les perſonnes qui l'ignorent ou feignent de l'ignorer.

II. Je ſuis d'abord extrêmement ſurpris qu'il ſe trouve des gens ſi fortement prévenus qu'on ne peut puiſer des connoiſſances certaines ſur l'ancienne Hiſtoire que dans les écrits des Grecs, qu'ils refuſent toute créance à ce que nous en avons dit, & n'ajoutent pas plus de foi à ce qu'on en lit dans tout autre Hiſtorien. J'ai toujours été convaincu que c'eſt dans la nature même des choſes que l'on doit chercher la vérité, & qu'on ne peut éviter de tomber dans l'erreur en ſe livrant à des ſyſtêmes qui ne ſont que de pure opinion. Tout ce que nous pouvons recueillir de la lecture des Hiſtoriens Grecs, eſt nouveau. La fondation de leurs villes, l'invention de quelques arts, l'établiſſement de leurs loix, tout chez eux juſqu'au mérite d'écrire l'Hiſtoire avec quelque ſoin, date, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, d'hier ou d'avant-hier. Ne ſont-ils pas obligés d'avouer eux-mêmes que, ſans faire ici une mention expreſſe des Juifs, c'eſt chez les Egyptiens, les Chaldéens & les Phéniciens, que s'eſt conſervé avec le plus de ſoin la mémoire des événemens de la plus haute antiquité, par l'extrême attention qu'ont eue de tout tems les peuples qui ont le bonheur de vivre ſous un ciel pur & ſerein, de faire conſigner dans des actes, & ſur des monumens publiques, par les plus ſages & les plus habiles d'entre eux, tout ce qui pouvoit avoir trait à l'hiſtoire particuliére de leur nation? Les Grecs au contraire, chez leſquels l'intempérie de l'air a ſouvent cauſé * des mortalités générales, perdant à chacune de ces révolutions le ſouvenir du paſſé, ont pu regarder les nouveaux établiſſemens qu'elles occaſionnoient, comme le commencement de toutes choſes: ils n'ont connu que tard & avec peine l'art d'écrire: car ceux de leurs Auteurs qui en font remonter la connoiſſance plus haut, ſe font honneur de l'avoir reçue des Phéniciens & de Cadmus. Encore ne peuvent-ils produire aucun monument de ce tems-là, qui ſe ſoit conſervé dans des Temples ou dans des inſcriptions publiques. Car c'eſt un grand problême de ſçavoir, ſi pendant la guerre de Troie qui eſt poſtérieure à ces tems, ils avoient l'uſage de l'écriture; & le ſentiment

* A la lettre, une infirmité de corruptions, ou de mortalités qui ont affligé la Gréce, &c.

le plus véritable & le mieux établi eſt qu'ils ne l'avoient pas. Il eſt certain qu'on ne trouve pas chez les Grecs d'ouvrage plus ancien que les Poëſies d'Homère qu'on ſçait n'avoir vécu qu'après cette guerre. On croit même qu'il ne les avoit pas écrites, & qu'elles ne ſont venues juſqu'à nous que parce qu'ayant été miſes ſur différens airs, l'habitude où l'on étoit de les chanter, en a fait conſerver la mémoire, & que c'eſt même à cela qu'on doit attribuer les diverſes contrariétés qui s'y rencontrent. Auſſi ceux des Grecs qui ont voulu écrire des hiſtoires, comme Cadmus de Milet, (*a*) Acuſilaüs d'Argos, & les Ecrivains qui les ont ſuivis, n'ont guere remonté plus haut que la guerre contre les Perſes. On convient que ceux des Grecs qui ont écrit les premiers de la nature du Ciel & de celle des Dieux, comme Phérécide de Syros, Pythagore & Thalès, ont pris des Egyptiens & des Chaldéens le peu qu'ils en ont dit. Ce ſont les plus anciens ouvrages que les Grecs puiſſent produire. Encore ne ſont-ils pas bien aſſurés qu'ils ont été compoſés par ceux dont ils portent les noms.

III. Comment ces peuples peuvent-ils donc ſe vanter d'être les ſeuls qui connoiſſent l'antiquité, & qu'il n'y a qu'eux qui en puiſſent parler avec certitude ? On peut leur faire voir par le témoignage de leurs Ecrivains, qu'aſſez peu convaincus de ce qu'ils écrivoient, ils ſe ſont ſouvent livrés à des conjectures vagues, & à des opinions qui n'ont aucun fondement : ils ſe réfutent mutuellement, & ne ſe font pas la moindre difficulté d'avancer des choſes abſolument contraires à ce qu'on lit ſur ces mêmes ſujets dans quelques autres de leurs Auteurs. Ce ſeroit perdre du temps, que de m'arrêter à faire voir à des perſonnes qui le ſçavent mieux que moi, combien Hellanicus différe dans les généalogies d'Acuſilaüs, en combien de rencontres Acuſilaüs corrige Héſiode, de quelle maniére Ephore convainc Hellanicus de menſonge en pluſieurs endroits. Timée en uſe de même à l'égard d'Ephore ; & ceux qui ſont venus après Timée, ne le traitent pas avec plus de ménagement. Tous les Auteurs Grecs accuſent Hérodote de faux. Timée n'a pas cru devoir ſuivre dans l'hiſtoire de Sicile Antiochus, Philiſtus & Callias. Ceux qui ont écrit l'hiſtoire d'Athènes, comme les Auteurs de celle d'Argos, ne s'accordent pas davantage.

Mais pourquoi m'arrêter à parler de ceux qui ont écrit l'hiſtoire des villes particuliéres, ou des événemens peu conſidérables, tandis que les plus célebres Ecrivains s'accordent ſi peu ? Quoique (*b*) Thucidide paroiſſe avoir raconté avec exactitude les choſes qui ſe ſont paſſées de ſon tems, il y en a cependant qui l'accuſent d'avoir bleſſé la vérité.

(*a*) Quant à Cadmus, Milès, Argée, Acuſilaüs, [*M. d'Andilly.*] ce Sçavant prend le nom du pays de Cadmus & d'Acuſilaüs pour deux noms d'Auteurs. C'eſt par la même inadvertence qu'il appelle Pherecide le Syrien.

(*b*) Joſeph eſt le ſeul qui ait oſé ébranler l'autorité de ce grand Hiſtorien dans ſa Réponſe à Appion. C'eſt ce que fait dire à M. Temple Stanyam le Traducteur François de ſon Hiſtoire de Gréce. (3. *vol. in*-12. *Briaſſon.*) Que ce ſoit l'Auteur, que ce ſoit ſon Interpréte qui faſſe ce reproche à Joſeph, c'eſt une preuve qu'une citation exacte eſt une choſe aſſez rare.

IV. Je me perſuade que cette contrariété qu'on remarque entre les Hiſtoriens Grecs, vient principalement de deux ſources; & je ne doute pas que ceux qui voudront examiner les choſes de plus près, n'en découvrent pluſieurs autres : mais celles que je me propoſe d'indiquer, ſont à mon avis les plus eſſentielles. La premiére, & celle qui me paroît y avoir plus contribué, eſt que dans les commencemens les Grecs n'avoient pas ſoin de tenir des regiſtres publics de ce qui arrivoit chez eux. Cette négligence a occaſionné bien des erreurs, par l'eſpéce de droit dans lequel le défaut d'écrits antérieurs ſemble avoir mis ceux à qui il eſt venu en penſée de publier quelque corps d'hiſtoire, de donner carriére à leur imagination, & de débiter, ſans craindre d'être contredits, toutes les fauſſetés qu'un goût décidé pour la fiction pouvoit leur ſuggerer. Indépendamment de preſque tous les peuples de la Gréce en général, on ne trouve chez les Athéniens même, peuple lettré, & qui ſe vante de ne tirer ſon origine d'aucune autre nation, nulle ſorte de ces monumens publics, ſeuls capables de guider un Hiſtorien ſcrupuleuſement ami de la vérité. Ils conviennent eux-mêmes que les plus anciennes écritures qu'ils ayent, ſont les Loix contre l'homicide que leur donna Dracon, peu de tems avant la tyrannie de Piſiſtrate. Je m'abſtiens de faire ici mention des Arcadiens : ils ſe glorifient de leur antiquité, & ils n'ont eu connoiſſance de l'écriture que depuis les tems dont je viens de parler.

V. C'eſt ainſi que, faute de monumens publics qui puſſent inſtruire ceux qui vouloient écrire l'hiſtoire, & convaincre de fauſſeté ceux qui en écrivant ſe ſont écartés de la vérité, les Hiſtoriens ſe ſont ſi hardiment contrariés dans le récit des faits qu'ils rapportent. Une ſeconde cauſe de ces contrariétés, eſt que peu occupés du ſoin de rechercher la vérité, quoique proteſtant le contraire, tous ceux qui ſe ſont livrés à ce genre de travail, ne ſongeoient qu'à faire montre de l'élégance de leur ſtyle, & ſe propoſoient pour but d'établir leur réputation, de quelque maniére que ce pût être, ſur la ruine de celle des autres. Les uns ſe ſont attachés à remplir leurs compoſitions de fictions agréables : d'autres avides de faveur y ont fait entrer tout ce qu'ils ont pu imaginer de flatteur pour les villes, & pour les Rois. Le vain deſir de ſe faire une haute réputation a fait prendre à quelques-uns le préſomptueux parti de critiquer les événemens en eux-mêmes, & la maniére dont juſqu'à eux ils avoient été rapportés. Tous en un mot ont pris une route préciſément contraire à celle qui peut ſeule conduire l'hiſtoire au degré de certitude qui lui eſt eſſentielle. Ils ſemblent ſi peu convaincus que la plus ſolide preuve de la vérité des événemens eſt l'accord unanime de tous les Hiſtoriens dans la maniére de les rapporter, qu'ils n'accordent le mérite de l'exactitude qu'à celles des hiſtoires qui ſont les moins conformes aux autres dans le récit des faits. Je conviendrai volontiers qu'ils ſont plus éloquens que nous, & que leurs écrits l'emportent ſur les nôtres par la vivacité du ſtyle & l'énergie des expreſſions; mais je ſoutiendrai toujours que pour ce qui regarde l'ancienne hiſtoire de quelque pays que ce ſoit, nous avons des

connoiſſances qui nous autoriſent plus qu'eux à en diſcuter & à en fixer la vérité.

VI. Que les Egyptiens & les Babyloniens ayent dès les temps les plus reculés pris un très-grand ſoin de perpétuer par l'uſage de l'écriture le ſouvenir des événemens qui les intéreſſoient : que les Phéniciens ayent eu la même attention, ſur-tout depuis que mêlés parmi les Grecs ils eurent enſeigné à ceux-ci l'art d'écrire, tant pour ſe former des régles fixes & invariables de conduite, que pour conſtater par des actes les événemens dont il importoit de conſerver la mémoire ; ce ſont des faits dont je me crois diſpenſé de produire des preuves, puiſque tout le monde en convient. Je me borne à faire briévement connoître que nos ancêtres ont avec le même zéle, ſi même il n'a été plus grand, fait conſigner tous les faits mémorables dans des archives publiques ; qu'ils ont toujours chargé de ce ſoin les Prêtres & les Prophétes, & que cette utile & précieuſe pratique a été très-ſcrupuleuſement obſervée juſqu'à nos jours, & ainſi que j'oſe l'eſpérer, ne ceſſera jamais de l'être.

VII. Afin que la race de ces hommes, que leur éminente vertu & leur attachement particulier au ſervice de Dieu a fait choiſir dès le commencement pour s'acquitter de cette importante fonction, ſe conſervât pure & ſans mêlange, nos ancêtres ont encore pourvu à ce qu'il ne fût permis à nos Prêtres de ſe marier qu'à des femmes de notre nation (*a*), ſans regarder ni au bien, ni à tout autre avantage : ils doivent ſeulement s'aſſurer par le témoignage de gens dignes de foi, que celles qu'ils recherchent deſcendent d'une ancienne famille Juive. Ce n'eſt point dans la Judée ſeulement que ce réglement s'obſerve. En quelque endroit que nous nous trouvions, ſoit en Egypte, ſoit à Babylone, ſoit par-tout ailleurs, nous le pratiquons très-exactement ; & ceux de nos Prêtres qui veulent ſe marier, ſont tenus d'envoyer à Jeruſalem le nom des perſonnes qu'ils choiſiſſent pour épouſes, avec leur généalogie certifiée véritable par des témoins d'une probité reconnue. Si nous ſommes en guerre, ce qui nous arrive ſouvent, comme du tems d'Antiochus Epiphane, du grand Pompée, de Quintilius Varus, & particuliérement de nos jours, les originaux de nos Archives (*b*) ſont remis aux Prêtres avec l'état des femmes qui ſe trouvent alors ; car ils font un dénombrement exact des femmes qui ont eu le bonheur de ne pas tomber en la puiſſance des ennemis, afin de les diſtinguer de celles qui ayant été captives ſont toujours préſumées avoir eu quelque commerce avec les étrangers ; parce que nos Prêtres ne peuvent épouſer que des vierges. Une preuve de l'extrême attention que nous apportons dans la pratique de toutes ces choſes, c'eſt que les noms de tous nos Grands-Prêtres de

(*a*) » Ceux qui exercent le Sacerdoce, » ne peuvent ſe marier qu'à des femmes » de leur même tribu. » [*M. d'Andilly.*] Si Joſeph avoit dit cela, il auroit bleſſé la vérité, » qu'elles ſont deſcendues de ces anciennes familles de » Lévi. » Joſeph ne parle point de famille de Lévi.

(*b*) Autrement : » Dreſſent ſur le modéle des anciens, de nouveaux Actes » de ce qui s'eſt paſſé. «

pere en fils ſe trouvent conſervés ſans interruption dans nos Archives avec ceux de leurs parens depuis deux mille ans. Ceux à qui il manqueroit quelqu'une des choſes dont je viens de parlet (*a*) ſeroient auſſitôt ſéparés de l'Autel, ne pouvant faire aucune fonction du Sacerdoce (*b*).... Cela eſt bien vraiſemblable, & même néceſſaire : car n'étant pas permis à tous d'écrire ces monumens publics, il ne s'y peut gliſſer aucune ſorte de contrariété. Il n'y a que les Prophétes à qui Dieu veut bien, par une inſpiration particuliére, faire connoître les choſes anciennement arrivées, qui écrivent ces actes publics, & qui y rapportent ce qui s'eſt paſſé de leur tems.

VIII. Nous n'avons point chez nous une multitude de livres tellement oppoſés entr'eux, que les uns ſemblent n'avoir été compoſés que pour détruire, par une contrariété affectée, ce qu'on lit dans les autres. Nous n'en avons que vingt-deux (*c*), qui contiennent l'hiſtoire de tous les tems paſſés, & dans leſquels nous nous faiſons gloire de reconnoître un caractére de divinité : cinq de Moyſe qui renferment les loix qu'il nous a données, & l'hiſtoire des événemens arrivés depuis la création du monde juſqu'à la mort de ce divin Légiſlateur ; ce qui comprend un eſpace de près de trois mille ans. Depuis ce tems-là juſqu'au régne d'Artaxerxès qui a ſuccédé à Xerxès, les Prophétes ont écrit en treize livres ce qui arrivoit de leur tems. Nos autres quatre livres contiennent des hymnes en l'honneur de Dieu, & des régles de conduite pour les hommes. Ce qui s'eſt paſſé depuis ce Prince juſqu'à nos jours, a été écrit exactement ; mais il n'a pas la même autorité que les hiſtoires que nous avons des tems qui ont précédé ſon régne, parce qu'il n'y a pas eu depuis une ſuite auſſi exacte de Prophétes.

Nous avons toujours eu pour ces ſaints livres un ſi profond reſpect, & nous y ajoutons une foi ſi religieuſe, que depuis un ſi grand nombre d'années que nous les conſervons, aucun de nous n'a été aſſez hardi pour y ajouter, y changer, ou en ôter quelque choſe. Les Juifs ſont intimement perſuadés dès leur tendre jeuneſſe, & ce ſentiment leur eſt comme naturel, que ce que contiennent ces livres, eſt la parole de Dieu, qu'on doit l'obſerver inviolablement, & être diſpoſé à mourir plutôt que de l'enfreindre en aucun point. On a vu ſouvent pluſieurs captifs de notre nation ſouffrir au théâtre toutes ſortes de tourmens & différens genres de mort, pour ne vouloir rien dire contre nos loix & nos autres Ecritures (*d*). Trouveroit-on quelqu'un parmi les Grecs, qui voulût, je ne dis pas endurer rien de ſemblable, mais ſouffrir la moindre peine,

(*a*) En ſubſtituant ἐρευμένων à ἱερημένων, & en liſant ἐπὶ au lieu d'ὅτε, le ſens ſeroit, ce ſemble, meilleur. » Si quelqu'un des Prêtres tranſgreſſe ces réglemens, il eſt exclus de l'Autel, & il ne peut faire aucune fonction ſacerdotale. «

(*b*) Je ſoupçonne qu'il manque ici quelque choſe, & je conjecture que Joſeph avoit dit qu'il n'y avoit aucune diverſité dans ces regiſtres publics, où l'on conſervoit les faits qu'il étoit de l'intérêt de la nation de connoître. Ce qui ſuit ſe lie fort bien avec ce qu'on conjecture s'être perdu : » Cela eſt bien vraiſemblable, & même néceſſaire, &c. «

(*c*) *Voyez* Remarque II.

(*d*) ... » Contre le reſpect dû à nos » loix & aux traditions de nos peres. « C'eſt à peu-près le ſens de S. Gélenius ; ce n'eſt pas celui de τὰς μετὰ τοῦτον ἀναγραφάς.

pour maintenir en honneur les ouvrages des Auteurs de ſa nation, ſurtout ne pouvant ſe diſſimuler que ce ne ſont que des compoſitions hazardées dont l'origine & la conduite ne ſont dues qu'au caprice de ceux qui les ont produites ? Et ne peuvent-ils pas ſe croire autoriſés à juger de leurs anciens Hiſtoriens par le téméraire procédé des nouveaux ? Ils entreprennent d'écrire l'hiſtoire d'événemens auxquels ils n'ont eu aucune part, ſans ſe mettre en peine de faire la moindre des recherches néceſſaires pour s'inſtruire de ce qu'ils en doivent penſer. Ceux qui ſe ſont avancés de publier ce qu'ils ont écrit de notre derniére guerre, ont-ils vu les lieux où elle s'eſt faite ? S'en ſont-ils ſeulement jamais approchés ? Cependant ils ont oſé décorer du titre d'Hiſtoire les miſérables rapſodies qu'ils en ont conſtruites ſur quelques rapports vagues qui leur en ont été faits.

IX. Pour moi, qui ai eu part à divers événemens de cette guerre, j'en ai écrit l'hiſtoire avec beaucoup de fidélité, & dans un aſſez grand détail. J'ai commandé dans la province que nous appellons Galilée, & m'y ſuis maintenu, autant qu'il m'a été poſſible. Fait priſonnier par les Romains, Veſpaſien & Tite ont toujours voulu m'avoir auprès d'eux, même dans le tems que j'étois encore dans les fers. Ils me furent enfin ôtés ; & je fus envoyé avec Tite, lorſqu'il partit d'Alexandrie pour aller faire le ſiége de Jeruſalem. Aucune des circonſtances de ce ſiége n'a échapé à ma connoiſſance : j'écrivois exactement tout ce qui ſe paſſoit dans le camp des Romains, & tout ce que rapportoient les transfuges de l'état & des manœuvres des aſſiégés, dont j'avois l'avantage d'être ſeul inſtruit. Je profitai du loiſir que me procura mon ſéjour à Rome, pour mettre tous mes mémoires en ordre ; & avec le ſecours de quelques perſonnes que je conſultois ſur ce qui regarde la Langue Grecque, j'en formai un corps d'hiſtoire ; & je ſuis ſi aſſuré qu'elle ne préſente rien qui ne ſoit de la plus exacte vérité, que je n'ai point craint de prendre pour témoins de tout ce que j'ai rapporté, Veſpaſien & Tite qui commandoient en chefs dans cette guerre. Ils ont été les premiers auxquels j'ai préſenté mon ouvrage : j'en ai auſſi donné des copies à pluſieurs Officiers Romains qui avoient ſervi ſous leurs ordres, & à quelques perſonnes de notre nation (*a*) qui entendent fort bien le Grec. De ce nombre ſont Ju-

(*a*) *Plurimis verò noſtrorum eos etiam venumdedi.* C'eſt ainſi que l'ancien Interprète de Joſeph rend πολλοῖς δ' τῶν ἡμετέρων ἐπέπρασκον, en quoi il a été ſuivi par S. Gélenius & par M. Havercamp. L'expreſſion ſeroit très-indécente dans notre langue. M. d'Andilly qui la ſçavoit trop bien pour l'ignorer, a traduit : » Pluſieurs de notre nation qui avoient connoiſſance de la Langue Grecque, le virent auſſi, &c. « Le ſens propre de πιπράσκω eſt *vendre* ; & je ne me ſouviens pas de l'avoir vu pris pour *marquer*, *donner*, *faire préſent*. Mais Joſeph a pu croire qu'il en étoit de ce mot comme de מכל, qui ne ſignifie quelquefois que *livrer*, *donner*. Quand on vend quelque choſe, on le livre, on le donne à celui qui le paye. Pour faire paſſer ce mot de cette ſignification à celle de donner ſimplement & ſans retour, il n'a fallu que ne pas faire attention à la circonſtance du prix, du payement. C'eſt ainſi que l'Auteur du I. Livre des Machabées (*chap.* 1. ℣. 15.) dit des mauvais Joifs, καὶ ἐπράθησαν τοῦ ποιῆσαι τὸ πονηρὸν. Perſonne ne les avoit achetés pour faire le mal. Ainſi ἐπράθησαν veut dire ſeulement qu'ils s'é-

lius Archélaüs, le grave & vertueux Hérode, & le Roi Agrippa Prince très-reſpectable. Ils ont tous témoigné, & ouvertement déclaré que mon hiſtoire étoit marquée au coin de la plus exacte vérité; ce qu'ils n'auroient aſſurément point fait, s'ils avoient reconnu que je l'euſſe bleſſée, en dénaturant certains faits, ou en en omettant quelqu'un par ignorance ou par flaterie.

X. Il s'eſt néanmoins trouvé quelques mauvais génies qui ont eu la méchanceté d'entreprendre de la décrier, & de la faire regarder comme l'exécution d'un de ces ſujets de pure imagination, ſur leſquels on exerce le génie des jeunes gens dans les écoles: calomnie atroce & de la plus incroyable ridiculité. Qu'ils apprennent, ces faux ou mal-adroits critiques, qu'un Hiſtorien qui s'engage à faire un récit fidéle des événemens qu'il veut tranſmettre à la poſtérité, doit lui-même en être exactement inſtruit, ſoit pour les avoir vu ſe paſſer ſous ſes yeux, ſoit pour en avoir appris toutes les circonſtances de quelqu'un qui n'a pu les ignorer. C'eſt la conduite que j'ai tenue dans la compoſition des deux Hiſtoires que j'ai publiées. J'ai tiré de nos ſaintes Ecritures celle des antiquités de notre nation. Prêtre, comme je le ſuis par ma naiſſance, j'ai été néceſſairement inſtruit de la divine Philoſophie contenue dans ces Livres ſacrés.

Quant à celle de la guerre que nous avons eue avec les Romains, j'ai conduit moi-même cette guerre en très-grande partie: j'ai de plus été témoin oculaire de la plûpart des choſes mémorables qui s'y ſont paſſées, & me ſuis très-ſoigneuſement aſſuré de tout ce que je n'ai pu voir. On ne peut donc, ſans une condamnable témérité, vouloir conteſter la vérité des faits que j'ai rapportés. Les impoſteurs qui oſent le faire, ſe vantent d'avoir vu les mémoires des Généraux: mais ont-ils eu la moindre connoiſſance de la maniére dont les choſes ſe ſont paſſées du côté des Juifs?

XI. Cette digreſſion m'a paru néceſſaire, pour rendre ſenſible la ridicule préſomption de pluſieurs Auteurs qui n'héſitent point à ſe donner pour Hiſtoriens. Je crois avoir aſſez clairement prouvé que les Juifs qu'on affecte d'appeller barbares, ont toujours obſervé bien plus religieuſement que les Grecs l'uſage conſtant de conſerver des mémoires de tous les événemens. Je veux maintenant réfuter ceux qui pour enlever à notre nation l'ancienneté dont elle ſe glorifie, oſent ſoutenir que les Auteurs Grecs n'ont point parlé de nous. J'en conſtaterai la vérité par des témoignages authentiques tirés des Ecrivains des autres nations, & je mettrai dans le plus grand jour l'injuſte malignité de ceux qui s'efforcent de nous décrier de la ſorte.

XII. Comme les principales villes du pays que nous habitons, ſont éloignées de la mer, nous nous occupons peu du commerce, & nous ne nous trouvons que rarement dans l'occaſion de nous faire connoître aux

toient donnés, qu'ils s'étoient livrés à faire le mal. Le Prophéte Iſaïe (*chap.* 52. ℣. 3.) dit de même: *Venumdati eſtis gratis, & non cum argento.* On donne gratuitement, mais on ne dit pas vendre gratuitement. Voyez *Jug. chap.* 2. ℣. 14. *chap.* 4. ℣. 9. &c.

autres

autres nations : nous nous bornons à cultiver nos terres qui ſont très-fertiles ; notre grande application à ce travail général eſt néceſſaire : nous y joignons le ſoin particulier de bien élever nos enfans, & celui de veiller à l'obſervation de nos ſaintes Loix, & au maintien de la Religion qu'elles nous preſcrivent, perſuadés que dans tout le cours de notre vie nous ne pouvons nous appliquer à rien de plus utile. Ce genre de vie qui nous eſt ſinguliérement propre, joint à tout ce que j'ai dit précédemment, fera aiſément concevoir que rien, dans ces tems anciens, n'a pu nous mettre dans un commerce tel que l'ont eu les Egyptiens & les Phéniciens : les Egyptiens, par la néceſſité où ſe ſont ſouvent trouvé les Grecs de tirer d'eux les denrées qui leur manquoient, en échange de diverſes ſortes de marchandiſes qu'ils étoient en état de leur faire paſſer : les Phéniciens, par la facilité que leur donnoient les pays maritimes qu'ils habitoient, de ſe lier d'intérêts avec ces peuples non moins animés qu'eux du deſir de s'enrichir. Et quoique nos peres ayent toujours été en très-grand nombre & très-vaillans, on ne les a point vus, comme d'autres peuples, entreprendre des guerres dans la ſeule vuë d'étendre les limites de leur Etat, en s'emparant des poſſeſſions de leurs voiſins. C'eſt donc par la voie du commerce, que les Grecs ont connu d'abord les Phéniciens, & que ceux-ci leur ont peu après fait connoître les Egyptiens & les autres peuples dont ils leur apportoient des marchandiſes, en traverſant de vaſtes étenduës de mer. Ils ont connu dans la ſuite les Medes & les Perſes qui ont régné dans l'Aſie, ſinguliérement ces derniers par les guerres qu'ils ont portées juſqu'en Europe. Les Thraces dont ils ſont proches voiſins, n'ont pu échaper à leur connoiſſance. Ils ont dû celle des Scythes aux fréquentes navigations que pluſieurs d'entr'eux ont faites ſur la mer de Pont. En un mot, leurs Ecrivains ont pu facilement être inſtruits de tout ce qui regarde les peuples qui habitoient ſur le bord de la mer, ſoit au levant, ſoit au couchant. Quant à ceux qui habitent des provinces éloignées de la mer, ils leur ont été long-tems inconnus : c'eſt préciſément ce que nous voyons être arrivé par rapport à l'Europe. Herodote, Thucydide & nul de ceux qui ont écrit dans le même tems, n'ont parlé des Romains, ce peuple dès long-tems élevé à une ſi haute puiſſance, & célébre par tant de guerres glorieuſement ſoutenues & heureuſement terminées. Ce n'a été que fort tard qu'enfin les Grecs en ont eu quelque connoiſſance : ils ont été dans la même ignorance ſur ce qui regarde les Gaulois & les Eſpagnols, de ſorte que leurs Hiſtoriens les plus exacts, comme Ephore, ont cru que l'Eſpagne qui occupe une ſi grande partie de l'Europe, n'étoit qu'une ville, & n'ont pas craint, en décrivant les mœurs des peuples qui compoſent ce vaſte Etat, de leur prêter des uſages qui leur ſont abſolument étrangers. Le peu de commerce qu'ils avoient avec ces peuples, ne leur permettoit pas de s'inſtruire exactement des coutumes qui leur ſont véritablement propres & particuliéres : & le deſir de paroître ſçavoir des choſes qu'ils vouloient faire croire que d'autres ignoroient, leur a fait débiter ces fauſſetés. On a donc tort d'être ſurpris que pluſieurs Ecrivains Grecs n'ayent pas connu notre nation ; une trop grande étenduë de mer nous ſépare d'eux ; & le genre particulier de vie

que nous avons toujours mené, ne leur a point fourni d'occaſion de parler de nous.

XIII. Les Grecs ſe moqueroient de moi ſans doute, ſi, refuſant de reconnoître l'antiquité de leur origine, j'avançois pour toute preuve de mon opinion, que nos Ecrivains n'ont pas même fait mention de leur exiſtence; ils ne manqueroient pas de ſe ſervir contre moi de ce que je leur oppoſe : ils invoqueroient le témoignage des peuples qui leur ſont voiſins : c'eſt la méthode que je vais ſuivre. Je produirai d'abord celui des Egyptiens & des Phéniciens : le témoignage de ces peuples ne peut être ſuſpect. On ſçait qu'en général ils ſont prévenus contre nous, & que les Tyriens ont été particuliérement nos ennemis.

Je ne puis pas dire la même choſe des Chaldéens; car c'eſt d'eux que nous tirons notre origine. Auſſi parlent-ils de nous dans leurs hiſtoires. Après avoir tiré des écrits des Egyptiens & des Phéniciens, les preuves de ce dont je parle, je paſſerai aux Ecrivains Grecs; & pour détruire juſqu'au moindre prétexte de ſoupçonner de fauſſeté les faits que j'avance, je rapporterai ce que quelques-uns d'entr'eux ont dit de notre nation.

XIV. Je commence donc par les Egyptiens; mais il n'eſt pas poſſible que je rapporte en leur langue les témoignages que j'ai à en tirer. Manethon né Egyptien s'eſt rendu très-ſçavant dans la langue Grecque, ainſi que le prouvent ſes ouvrages, & en particulier l'Hiſtoire de ſa nation qu'il a écrite en cette langue. Il l'a tirée, comme il le dit lui-même, des Annales ſacrées, & il y convainc Hérodote d'avoir avancé pluſieurs faits contraires à la vérité, pour n'avoir pas été aſſez inſtruit des affaires de l'Egypte. Voici ce que cet Auteur dit de nous dans le ſecond livre de ſon hiſtoire de ce royaume. Comme c'eſt un témoin que je produis, je rapporte ſes propres termes : » Nous avions pour Roi un Prince » qui s'appelloit Timan (*a*), lorſque Dieu irrité contre nous, je ne ſçais pour » quelle offenſe particuliére, permit qu'une nation inconnue juſqu'alors » vînt du côté de l'Orient ſe jetter bruſquement & avec une ſinguliére » audace dans notre pays, & le conquit. Elle ſoumit preſque ſans com- » battre ceux qui y commandoient, brûla leurs villes, ruina les temples de » leurs Dieux, traita tous les habitans avec beaucoup de cruauté, tua les » hommes, & fit eſclaves les femmes & les enfans. Elle ſe donna un Roi » qui s'appelloit Salatis. Ce Prince tenoit ſa Cour à Memphis, & tiroit » tribut des pays au deſſus & au deſſous de cette ville. Il mit garniſon » dans les lieux qui lui parurent les plus propres à en recevoir, & fortifia » principalement les places du côté de l'Orient; car il prévoyoit que les » Aſſyriens dont la puiſſance étoit grande, pourroient entreprendre un » jour de lui enlever la couronne. Ayant trouvé dans la contrée de » Saïte une ville, à l'Orient du fleuve Bubaſte, avantageuſement ſituée,

(*a*) Je ne ſçai ſi le nom de ce Roi ne s'eſt point perdu, & ſi Τίμαιος n'eſt point l'interprétation de ce qu'il ſignifioit en Egyptien; mais j'ai cru devoir ſuivre l'exemple du P. Vigier : *In nomine Τίμαιος nihil mutandum putavi, quod mihi de vera illius appellatione non conſtaret.* Note ſur le Chap. 13. du Livre 10. de la Préparation Evang. d'Euſebe.

» & que l'ancienne Théologie appelloit Avatis, il s'en déclara le fon-
» dateur, la fit fortifier de murailles, & y mit une garniſon de deux cens
» quarante mille ſoldats. Il y alloit dans l'été, pour diſtribuer le grain,
» & payer ſes troupes qu'il avoit grand ſoin d'exercer, afin de tenir les
» étrangers en reſpect. Il mourut après dix-neuf ans de régne, & eut pour
» ſucceſſeur Béon qui régna quarante-quatre ans. Apachnas qui lui ſuc-
» céda, en régna trente-ſix & ſept mois. Apophis & Janias regnérent
» enſuite: le premier ſoixante-un, & le ſecond cinquante & un mois.
» Aſſis monta après ſur le thrône qu'il occupa quarante-neuf ans & deux
» mois: ce ſont les ſix premiers Rois qui regnérent ſur cette nation. Elle
» eut toujours les armes à la main, & il n'y eut rien qu'elle ne fît pour
» détruire entiérement l'Egypte. Elle s'appelloit Hycsos, c'eſt-à-dire,
» Rois Paſteurs. Hyc ſignifie dans la langue ſainte, *Roi*; & Sos, dans le
» dialecte commun, *Paſteurs*. Ces deux ſyllabes jointes enſemble com-
» poſent le mot Hycsos.

» Quelques-uns diſent que c'étoient des Arabes. J'ai trouvé dans d'au-
» tres livres que le terme Hycsos ne ſignifioit pas Rois Paſteurs, mais
» Paſteurs captifs; car Hyc en Egyptien, & Hac prononcés avec aſpi-
» ration, ſignifient proprement captifs. « Ce ſens me paroît plus naturel, & convenir mieux à l'ancienne hiſtoire. Manethon dit que ces Rois qu'on appelloit Paſteurs, dont il vient de parler, avec ceux qui leur ſuccéderent, regnerent en Egypte cinq cens onze ans; qu'enſuite les Rois de Thebes & les autres provinces de l'Egypte ſe liguérent contre ces Paſteurs, & qu'ils leur firent une guerre longue & cruelle; que ſous le régne d'un de ces Rois, nommé Aliſphragmuthoſis, ils furent défaits & chaſſés de l'Egypte, & qu'ils furent renfermés dans un lieu de dix mille arpens d'étenduë, qui s'appelloit *Avaris*. Il ajoute que les Paſteurs l'avoient entouré d'une grande & forte muraille, afin d'y pouvoir mettre en ſûreté tous leurs effets & tout le butin qu'ils avoient fait; que Thumoſis, fils d'Aliſphragmuthoſis les aſſiégea à la tête de quatre cens quatre-vingt mille hommes; mais que déſeſpérant de les pouvoir forcer, il traita avec eux, & convint qu'ils ſortiroient de l'Egypte en toute ſûreté, & ſe retireroient où ils voudroient; qu'en conſéquence de ce traité ils en ſortirent; & qu'il s'en étoit rendu environ deux cens quarante mille avec leurs familles & leurs effets par le deſert dans la Syrie; que craignant la puiſſance des Aſſyriens qui régnoient alors en Aſie, ils allerent s'établir dans le pays qu'on appelle maintenant Judée, & y bâtirent une ville capable de contenir cette grande multitude de peuple, & lui donnerent le nom de Jeruſalem.

Manethon dit dans un autre livre de ſon Hiſtoire d'Egypte, que la nation qu'on appelloit les Paſteurs, eſt nommée les Captifs dans les livres ſacrés des Egyptiens: ce qui ne doit point paroître étonnant, puiſque la principale occupation de nos ancêtres ayant été de garder leurs troupeaux, la vie qu'ils menoient, a dû leur faire donner le nom de Paſteurs, & que d'autre part Joſeph que nous nous faiſons gloire de regarder comme le principal auteur de notre origine, ſe donna lui-même la dénomination de

Captif, lorſqu'il demanda & obtint du Roi d'Egypte la permiſſion de faire venir ſes freres dans ſes Etats. Je traiterai plus particuliérement ailleurs ce point de critique.

XV. Je m'attache uniquement ici à juſtifier ce que j'ai dit de l'antiquité de notre race par le témoignage des Auteurs Egyptiens ; je reviens donc à Manethon, & tranſcris un paſſage de cet Auteur, dont les époques s'accordent merveilleuſement avec notre chronologie. » Après que les Paſ-» teurs furent ſortis d'Egypte, pour s'aller établir à Jeruſalem, Tethmo-» ſis qui les avoit chaſſés, régna vingt-cinq ans quatre mois. Chébron ſon » fils lui ſuccéda, & régna treize ans. Le regne d'Aménophis ſon ſucceſ-» ſeur fut de vingt ans & ſept mois. Après lui ſa ſœur Ameſsès régna » vingt un ans & neuf mois ; Mephrès enſuite douze ans neuf mois. Après » lui Myſphragmutoſis vingt-cinq ans dix mois, Thmoſis neuf ans huit mois, » Aménophis trente ans dix mois, Orus trente-ſix ans cinq mois ; la Prin-» ceſſe ſa fille, nommée Achencherès, douze ans un mois, ſon frere Ratho-» tis neuf ans, Achencherès douze ans cinq mois, un autre Achencherès » douze ans trois mois, Armaïs quatre ans & un mois, Rameſsès un an qua-» tre mois, Armeſsès fils de Miamus ſoixante-ſix ans deux mois, Aménophis » dix-neuf ans ſix mois. Sethoſis & Rameſsès vinrent après. Ce dernier en-» tretint de puiſſantes armées ſur terre & ſur mer. Sethoſis (*a*) confia » l'adminiſtration générale de l'Egypte à ſon frere Armaïs, & ne limita » le pouvoir abſolu dont il le revêtit, que par la ſeule défenſe de pren-» dre le diadême, de manquer à aucun des égards dûs à la Reine mere » de ſes enfans, & d'approcher de ſes concubines. Il marcha enſuite » contre les Cypriots, les Phéniciens, les Aſſyriens & les Medes. Il ſub-» jugua tous ces peuples, les uns par la force, & les autres par la ſeule » crainte de ſes armes. Ces heureux ſuccès lui enflerent le cœur. Déja » il avoit étendu fort avant, & vouloit pouſſer encore plus loin ſes con-» quêtes dans l'Orient, lorſque le Grand-Prêtre d'Egypte lui donna avis » par ſes lettres que ſon frere Armaïs contrevenoit formellement & ſans » pudeur aux défenſes particuliéres qu'il lui avoit faites en lui confiant » l'uſage de toute ſon autorité ; qu'il maltraitoit la Reine, jouiſſoit ſans » aucun ménagement de ſes concubines ; & qu'ayant, à la ſollicitation de » ſes courtiſans, pris le diadême, il ſe diſpoſoit à faire éclater ſa ré-» volte. Ces nouvelles l'obligerent de retourner promptement à Peluſe, » & de reprendre les rênes du Gouvernement. Ce fut ce Prince qui » donna le nom d'Egypte à cet Etat ; car outre le nom de Sethoſis, il

(*a*) M. Havercamp marque avoir trouvé à la marge de quelques manuſcrits cette note : » On lit ainſi dans un autre ma-» nuſcrit : « Μετ' ὀν Σέθωσις καὶ Ραμέσσης δύο ἀδελφοὶ, ὁμὸν ναυλικὸν ἔχοντε δύναμιν τὰς κατὰ θάλατταν ἀναστάσεις διεχειρίζετο πολιορκῶν. Μετ' ὀ πολὺ ὃ καὶ τὸν Ραμέσσην ἀνέλων, Αρμαῒς ἄλλον αὐτῷ ἀδελφὸν ἐπιλεγόμενον τῆς Αἰγύπτου κατέστησεν. » Après lui » régnerent Sethoſis & Rameſsès, qui » étoient freres. Rameſsès eut une flotte, » il aſſiégea & ſubjugua les peuples vers » leſquels il aborda. Quelque tems après » Sethoſis l'ayant fait mourir, il établit » Armaïs ſon autre frere Gouverneur » d'Egypte. «

» portoit encore celui d'Egyptus, comme ſon frere joignoit au nom d'Ar-
» maïs celui de Danaüs.

XVI. C'eſt ainſi que s'exprime l'Hiſtorien Manethon. Il eſt clair par ce qu'il dit, que ſi l'on ſuppute les tems dont il parle, ceux qu'il appelle Paſteurs, étoient nos ancêtres qui, trois cens quatre-vingt treize ans avant que Danaüs abordât à Argos, ſortirent d'Egypte pour aller s'établir dans la terre de Chanaan. Et cependant l'on vante beaucoup à Argos l'extrême ancienneté de Danaüs. Manethon atteſte donc, comme les ayant tirés des livres des Egyptiens, deux faits qui ſont déciſifs en notre faveur. Le premier eſt l'entrée de nos ancêtres en Egypte : le ſecond, leur ſortie qui arriva dans des temps ſi reculés, qu'elle eſt antérieure de près de mille ans à la guerre de Troye. A l'égard de ce qu'il ajoute, & que de ſon aveu il n'a pas tiré des livres des Egyptiens, mais de quelques Auteurs ſans autorité, je le refuterai dans la ſuite, & démontrerai que ce ſont de pures fables dénuées même de toute vraiſemblance.

XVII. Je paſſe maintenant à ce que les Phéniciens ont dit de nous; & le témoignage que je tirerai de leurs écrits, ne peut être équivoque. Les Tyriens ont des mémoires très-anciens, tant de ce qui s'eſt paſſé de remarquable chez eux, que chez les peuples avec leſquels ils ont eu des relations : mémoires dreſſés par l'autorité publique, & qu'ils conſervent fort ſoigneuſement. On y trouve que Salomon bâtit un temple à Jéruſalem, cent quarante-trois ans huit mois avant que les Tyriens fondaſſent Carthage, & il y eſt parlé des préparatifs qui conduiſirent à la conſtruction de ce temple.

Hiram Roi de Tyr étoit ami de Salomon, comme il l'avoit été du Roi David ſon pere. Pour contribuer à la magnificence que Salomon voulcit donner à cet édifice, il lui fit préſent de ſix vingt talens d'or, & il lui envoya le bois néceſſaire pour la charpente, qu'il fit couper dans une très-belle forêt ſur le mont Liban. A un grand nombre de riches préſens que Salomon fit par reconnoiſſance au Roi Hiram, ce Prince joignit le don de la terre de Chabul, ſituée dans la Galilée. L'amour de la ſageſſe étoit le lien principal de l'amitié qui uniſſoit ces deux Princes : il s'envoyoient réciproquement des problêmes à réſoudre. Mais dans ce genre d'exercice Salomon avoit ordinairement ſur Hiram l'avantage que ne pouvoit manquer de lui donner la ſupériorité de ſes lumiéres & de ſa pénétration. On conſerve encore à Tyr pluſieurs de leurs lettres ; & pour preuve que je n'ai rien avancé que de vrai au ſujet des mémoires des Tyriens, je l'appuyerai du témoignage de Dius, Hiſtorien qui paſſe pour avoir plus fidélement traité des affaires de cet Etat. Voici ſes propres paroles, je les tire de ſon Hiſtoire de Phénicie.

» Abibal étant mort, ſon fils Hiram lui ſuccéda. Ce Prince augmenta
» beaucoup l'étenduë de la ville, par le moyen des grandes chauſſées dont
» il entoura le côté qui étoit tourné à l'Orient : il lui joignit le temple de
» Jupiter Olympien, qui étoit iſolé dans l'iſle, en comblant le terrein qui
» juſqu'alors l'en avoit ſéparé, & enrichit ce temple de magnifiques préſens en or. Il fit couper des cédres dans la forêt du mont Liban pour la

» conſtruction des temples. Salomon Roi de Jéruſalem lui envoya des » énigmes (*a*) à expliquer, à la charge que ce Prince lui en propoſeroit » auſſi ; & que celui qui ne pourroit pas les expliquer, payeroit à l'autre une » ſomme d'argent. Qu'Hiram y avoit conſenti ; mais que ne pouvant expliquer » les énigmes propoſées par Salomon, il lui avoit payé les ſommes conve- » nues ; que dans la ſuite un Tyrien nommé Abdémone en propoſa » d'autres que Salomon n'ayant pu non plus expliquer, il avoit été obligé » à ſon tour de donner une grande ſomme d'argent à Hiram ». C'eſt ainſi que la vérité de ce que j'ai avancé, ſe trouve confirmée par le témoignage de l'Hiſtorien Dius.

XVIII. J'y joins celui de Ménandre. Cet Auteur qui étoit d'Ephèſe, a écrit l'Hiſtoire des Rois, tant Grecs que Barbares, & l'a tirée des mémoires & des monumens publics des Etats de chacun de ces Rois. Il s'exprime ainſi dans ſon Hiſtoire des Rois de Tyr, lorſqu'il fait celle du Roi Hiram. » Abibal étant mort, » ſon fils Hiram lui ſuccéda. Il vécut cinquante-trois ans, & en régna » trente-quatre. Il combla *ce qu'on appelloit* (*b*) le grand terrain, fit met- » tre une colonne d'or dans le temple de Jupiter, & fit couper beaucoup » de cédres ſur le mont Liban pour ſervir à la couverture des temples, il » détruiſit les anciens pour en conſtruire de nouveaux, & conſacra ceux » d'Hercule & d'Aſtarte. Celui d'Hercule fut bâti le premier dans le mois » de Péritis, & celui d'Aſtarte lorſqu'il fit la guerre aux Tyriens (*c*). Ils » refuſoient de lui payer le tribut ; mais il les ſoumit, & retourna dans ſes » Etats. C'étoit ſous ſon régne que vivoit le jeune Abdémone, qui expliqua » les énigmes (*d*) qu'avoit propoſées Salomon Roi de Jéruſalem. «

On ſuppute ainſi le tems qui s'eſt écoulé depuis ce Prince juſqu'à la fondation de Carthage. (*e*) » Baléaſure fils d'Hiram, qui lui ſuccéda, » vécut quarante-trois ans, & en régna ſept : il eut pour ſucceſſeur ſon fils » Abdaſtarte qui vécut vingt-neuf ans, dont il régna neuf. Les quatre » fils de ſa nourrice conſpirerent contre lui, & l'aſſaſſinerent. L'aîné de » ces traîtres, régna douze ans en ſa place : il eut pour ſucceſſeur » Aſtarte fils de Délæaſtarte, qui vécut cinquante-quatre ans, & en ré- » gna douze. Son frere Aſérimus lui ſuccéda, & vécut cinquante-quatre » ans : il fut aſſaſſiné après un régne de neuf ans par ſon frere Phélès, » qui s'empara du trône, mais ne le poſſéda que huit mois. Il fut tué dans

(*a*) L'expreſſion Grecque eſt ici, αἰνίγματα. Plus haut on lit dans le Grec προβλήματα, *problêmes à réſoudre.*

(*b*) » Il joignit a la ville de Tyr par » une grande chauſſée l'Iſle Erycore. » Cette Iſle eſt de la création de l'élégant Traducteur. Malheureuſement S. Gélenius avoit traduit ευρυχωρον, qui ſignifie large, vaſte, par *eurychorum* ; mais il n'avoit parlé ni d'Iſle, ni de la ville de Tyr. » Les Carthaginois convertirent en » atteliers les bois ſacrés, les temples, » & tout autre lieu ſpacieux » ... Και ει τι αλλο ευρυχωρον. Appien, Guerre Punique, page 91.

(*c*) Voyez la note 16. du Liv. 8. Antiquités Juives.

(*d*) Encore ici le Grec porte προβλήματα, problêmes.

(*e*) Voyez Theophile *ad Autolic.* page 394.

Le Syncelle, page 183. rapporte la même liſte tirée de ce fragment ; mais elle n'eſt pas tout-à-fait ſemblable.

» la cinquantiéme année de ſon âge par ſon frere Ithobal Prêtre de la Déeſſe » Aſtarte. Celui-ci vécut ſoixante-huit ans, & mourut après un régne de » trente-deux ans. Son fils Badezor lui ſuccéda, & mourut âgé de qua- » rante-cinq ans, dont il en avoit regné ſix. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils » Margenus qui régna neuf ans, & en vécut quarante-un. Pigmalion lui » ſuccéda : ſon régne fut de quarante-ſept ans, il en vécut cinquante-ſix. » Ce fut la ſeptiéme année du régne de ce Prince que ſa ſœur s'enfuit, » & paſſa dans la Lybie, où elle bâtit la ville de Carthage.

On compte donc cent cinquante-cinq ans huit mois, depuis le régne d'Hiram juſqu'à la fondation de Carthage : & Salomon n'ayant jetté les fondemens du Temple de Jéruſalem que la douziéme année du régne de ce Prince, il s'enſuit que ce fut cent quarante-trois ans huit mois avant que cette ville fut bâtie. Il n'eſt pas néceſſaire que je cite un plus grand nombre de témoignages d'Auteurs Phéniciens. Ceux que je viens de rapporter, ſuffiſent pour prouver que très-véritablement nos ancêtres ſont entrés dans la Judée long-tems auparavant qu'ils y bâtiſſent un Temple : car ils ne l'ont pu faire qu'après s'être ſolidement établis dans ce vaſte Etat par la force de leurs armes, comme je l'ai fait voir clairement dans mes Antiquités Judaïques, par l'autorité de nos ſaintes Ecritures.

XIX. Il eſt tems de paſſer aux écrits des Chaldéens, & de faire voir qu'ils ont autant de conformité avec mon Hiſtoire que ſur pluſieurs autres ſujets avec nos ſaints livres : j'emploierai pour cela le témoignage de Béroſe. Cet Auteur Chaldéen d'origine (*a*), ſi connu & ſi eſtimé de tous ceux qui aiment & cultivent les lettres, par les ſçavans traités d'aſtronomie & de philoſophie Chaldéenne, que pour l'uſage des Grecs il a écrit en leur langue, rapporte d'après les plus anciens monumens le fameux événement de la deſtruction du genre humain par le déluge, conformément à ce qu'en a écrit Moïſe. Il parle de l'arche qui s'arrêta ſur le ſommet des montagnes d'Arménie, & y porta Noé auteur de notre race ; il fait enſuite l'hiſtoire de chacun des deſcendans de ce Patriarche, fixe & ſuppute le tems qu'ils ont vécu, juſqu'à Nabopolaſſar Roi de Babylone & de Chaldée ; & dans le récit qu'il fait des événemens de ſon régne, il dit qu'il envoya ſon fils Nabuchodonoſor avec une puiſſante armée contre notre nation, & contre les Egyptiens qui s'étoient révoltés ; que ce Prince ſoumit l'un & l'autre peuple ; qu'il brûla notre Temple, & emmena nos ancêtres captifs en Babylonie ; que Jéruſalem demeura déſerte & abandonnée pendant ſoixante-dix ans, juſqu'au régne de Cyrus Roi des Perſes. Il ajoute que le Roi de Babylone conquit l'Egypte, la Syrie, la Phénicie & l'Arabie, & qu'il ſurpaſſa par l'éclat de ſes grandes actions, tous les Rois des Babyloniens & des Chaldéens qui l'avoient précédé. Un peu après Béroſe reprend cette narration dans ſes antiquités, & dit : (je rapporte ſes propres termes.) » Son » pere ayant appris que le Satrape qu'il avoit établi en Egypte (*b*), dans la

(*a*) *Voyez* Remarque IV.

(*b*) Nabopolaſſar put remporter quelques avantages ſur le Roi d'Egypte ; mais il ne paroît pas qu'il l'ait détrôné, & qu'il ait mis un Satrape à ſa place : car quelques avantages qu'eut ce Prince ſur les Egyptiens, ils avoient conſervé leur Roi ; puiſque l'Ecriture dit qu'il n'oſa

» Céléſyrie, & dans la Phénicie s'étoit révolté ; & n'étant plus dans un âge » pouvoir ſupporter les fatigues de la guerre, il donna au Prince Na- » buchodonoſor ſon fils qui étoit jeune, une partie de ſes troupes, & l'en- » voya contre ce Satrape. Nabuchodonoſor donna bataille au rebelle, le défit, » & fit rentrer dans le devoir tous les pays qui s'étoient ſouſtraits de l'obéiſ- » ſance du Roi ſon pere. Nabopolaſſar mourut en ce tems-là de vieilleſſe à » Babylone, après un régne de vingt-neuf ans (*a*). Auſſi-tôt que Nabucho- » donoſor l'eût appris, il régla les affaires de l'Egypte & des autres Provin- » ces, chargea quelques-uns de ſes Officiers de conduire dans la Babylonie » les eſclaves de la Judée, de la Phénicie, de la Syrie, & de l'Egypte, le gros de » l'armée, & tous les bagages. Pour lui, il ſe rendit promptement avec peu » de ſuite à Babylone, où il trouva que les Chaldéens dont les plus conſidé- » rables lui avoient conſervé le Royaume, avoient adminiſtré les affaires avec » ſageſſe. Maître alors de tous les Etats du Roi ſon pere, il ordonna qu'on » aſſignât aux eſclaves qu'on avoit amenés, des terres dans les endroits de » la Babylonie qu'on jugeroit les plus convenables. Il orna magnifiquement » le Temple de Bélus & tous les autres des dépouilles qu'il avoit enlevées » pendant la guerre ; joignit une nouvelle ville à l'ancienne Babylone » qu'il rebâtit ; & afin que des ennemis venans pour l'aſſiéger ne puſſent » facilement y entrer, en détournant le fleuve, il fit entourer l'une & l'au- » tre d'un triple mur, dont partie étoit bâtie en brique enduite de bi- » tume, & l'autre partie ſeulement en brique. Après qu'il les eût ainſi miſes en » état de défenſe & décorées, il fit conſtruire, & joignit au Palais de ſes » peres un nouveau Palais qui ſurpaſſoit de beaucoup l'ancien en grandeur, » en élévation, & en tout autre genre de beautés. La deſcription détaillée » en ſeroit trop longue.

» Je me contente de remarquer qu'on n'employa que quinze jours à le » bâtir * pour complaire à la Reine ſon épouſe qui avoit été élevée » dans les montagnes de la Médie, & aimoit à voir des objets qui lui en » renouvellaſſent la mémoire. Il fit élever dans ce Palais de hautes ter- » raſſes formées de piques poſées les unes au deſſus des autres, en ſorte » qu'elles figuraſſent des montagnes, & les fit garnir d'arbres de toute

plus ſortir de ſes Etats. (*Liv. 4. des Rois, chap. 24. ℣. 7.*) Et on lit dans Jérémie (*chap. 37. ℣. 4.*) que l'armée de Pharaon étant ſortie d'Egypte, les Chaldéens qui aſſiégeoient Jéruſalem, leverent le ſiége pour la combattre. Nabopolaſſar n'avoit donc pas détruit le Royaume d'Egypte ; & Béroſe qui le dit, bleſſe la vérité, pour flatter la nation dont il écrivoit l'hiſtoire. Mais peut-être y a-t-il quelque dérangement dans ce fragment de Béroſe. Un Critique croit qu'on doit lire Οἱ τοῦ Μεσσ Σατράπης, ἀποστάντες αὐτῷ, ἐπ' Ἀσσυρίοις καὶ τοῖς περὶ τὴν Κοιλησυρίαν τόποις γενόμενοι, καὶ δυναμένοις εἰς καταπολεμῆσαι, &c. Dans le ſens que donne cette correction, le Satrape qui ſe révolta contre Nabopolaſſar, n'étoit pas Gouverneur d'Egypte, mais s'appuyoit ſur le ſecours des Egyptiens & des peuples de la Céléſyrie. Le ſens eſt bon, & Bérnſe a dû dire quelque choſe d'approchant pour ne pas bleſſer la vérité ; mais la correction eſt un peu dure. Léonard Offerhaus, *Spicileg. Hiſtorico-Chronolog. lib. 3. Groningæ* 1739. *in-4. act. Lipſ.* 1742. *pag.* 113. Ἐν τοῖς γυμνασίοις peut ſignifier, ſelon la remarque du Scholiaſte de Thucidide, ἐν τοῖς ἔχειν τὰς ἐλπίδας, page 395. edit. Ducketi.

(*a*) Antiq. Juiv. Liv. 10.

* L'exagération eſt outrée.

eſpéce,

eſpéce, avec tant d'art qu'elles préſentoient l'idée d'un jardin ſuſ-
» pendu en l'air.

XX. Outre ce que Béroſe dit ici de Nabuchodonoſor, il en rapporte pluſieurs autres choſes dans ſon troiſiéme Livre des antiquités des Chaldéens : il y reléve l'erreur des Hiſtoriens Grecs qui ont avancé que c'eſt Sémiramis qui a bâti Babylone, & qui a fait faire les admirables ouvrages dont cette ville eſt décorée. On doit d'autant mieux s'en rapporter en cela à l'Hiſtoire des Chaldéens, que ce qui s'en eſt conſervé dans les archives des Phéniciens, eſt conforme à ce qu'en a écrit Béroſe, ſur-tout en ce qu'il dit que ce Prince conquit la Syrie & la Phénicie. Philoſtrate dit la même choſe dans l'endroit de ſon Hiſtoire, où il parle du ſiége de Tyr, auſſi-bien que Mégaſthene dans le quatriéme Livre de ſon Hiſtoire des Indes, où voulant prouver que le Roi de Babylone a ſurpaſſé Hercule par ſon courage & ſes grandes actions, il dit qu'il a conquis la plus grande partie de l'Afrique & l'Ibérie.

J'ai dit que le Temple de Jéruſalem avoit été brûlé par les Babyloniens, & qu'on avoit commencé à le rebâtir ſous le régne de Cyrus, lorſque ce Prince ſe fût rendu maître de l'Aſie. Béroſe en fournit une preuve inconteſtable dans le paſſage de ſon troiſiéme Livre que je vais citer ; voici comme il s'en exprime (*a*). » Lorſque Nabuchodonoſor eût commencé le mur dont » j'ai parlé, il tomba malade, & mourut après avoir régné quarante-trois » ans. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Evilmerodach qui ne régna que deux ans. Les injuſtices qu'il commettoit, & la maniére outrageante dont il trai» toit ſes ſujets, donnérent lieu au mari de ſa ſœur Nérigliſſor de conſpirer » contre lui, & de le faire mourir. Son meurtrier fut ſon ſucceſſeur, & il tint » l'Empire quatre ans. Son fils Laboroſochord qui lui ſuccéda, ne régna » que neuf mois. Il étoit fort jeune lorſqu'il monta ſur le trône ; mais » ceux mêmes qui l'y avoient porté, ayant découvert en lui de très-mau» vaiſes inclinations, le firent cruellement mourir, & convinrent entr'eux » de déférer l'Empire à Nabonide qui étoit de Babylone, & avoit eu » part à la conjuration. Ce fut ſous ſon régne que les murs de Babylone » qui étoient le long du fleuve, bâtis ſeulement en brique, furent récré» pis de bitume. La dix-ſeptiéme année de ſon régne, Cyrus Roi » de Perſe, après avoir conquis l'Aſie, entra avec de grandes forces dans » la Babylonie. Dès que Nabonide en fut informé, il alla à ſa rencontre, » lui livra bataille ; & l'ayant perdue, il s'enfuit peu accompagné dans la

(*a*) Comment Joſeph a-t-il pu dire que le fragment qu'il va rapporter de Béroſe prouve que le Temple de Jéruſalem avoit été brûlé par les Babyloniens, & rebâti ſous Cyrus ? Béroſe ne dit rien de l'un, ni de l'autre. Il eſt vrai que l'on a une infinité d'exemples, que des Ecrivains font ſouvent dire à un Auteur qu'ils citent, ce qu'il ne dit point ; mais du moins parle-t-il en général de la choſe dont il s'agit. L'erreur de l'allégation ne conſiſte ordinairement qu'à lui faire raconter quelques circonſtances qui lui ont été inconnues, ou qu'il a cru ne devoir pas rapporter. Mais ici c'eſt une citation de Béroſe, pour prouver qu'il raconte que le Temple a été détruit par les Babyloniens, & rebâti ſous le régne de Cyrus : & dans le fragment qu'en rapporte Joſeph, il n'eſt parlé ni du Temple de Jéruſalem détruit par Nabuchodonoſor, ni qu'il ait été rebâti ſous le régne de Cyrus. Cela donne lieu de conjecturer qu'il eſt mutilé ; & que ce que Béroſe diſoit de ce ſecond événement, s'eſt perdu.

» ville de Borſippe. Cyrus ſe rendit maître de Babylone ; mais remarquant » que les Babyloniens éroienr remuans, (a) & leur ville difficile à forcer, » il réſolur d'en détruire le mur exiérieur. Il marcha enſuire contre Bor- » ſippe pour y aſſiéger Nabonide. Cet infortuné Prince ſe rendit avant » que d'être aſſiégé, & Cyrus le traita avec bonré & humaniié. Car » après l'avoir fait ſortir de la Babylonie, il lui aſſigna pour demeure la » Carmanie. Nabonide s'y retira, & y paſſa le reſte de ſes jours.

XXI. Ce récit de Béroſe s'accorde avec ce que nous liſons dans nos Ecritures. Elles portent que Nabuchodonoſor déiruiſit notre Temple dans la dix-huitiéme année de ſon régne, & qu'il demeura cinquante ans ſans être rebâri ; que les fondemens en ayant (b) été repris la ſeconde année du régne de Cyrus, ſa réconſtruction ne fut achevée que dans la ſeconde de celui de Darius. J'ajoute à ces témoignages ce que les hiſtoires des Phéniciens peuvent fournir de preuves pour l'antiquiré de notre nation : on ne peut 1rop les mulriplier. Je tire celle-ci de leur conformiré avec les autres peuples pour la ſupputation des années.

» Sous le régne du Roi Ithobal, Nabuchodonoſor fit le ſiége de Tyr, qui » dura 1reize ans. Baal ſuccéda à Ithobal, & régna dix ans. Après ſa mort, » des Juges furent ſubſtiiués aux Rois. Ecnibal fils de Baſtach gouver- » na deux mois en cette qualité ; Chelbès fils d'Albdaïus dix ; Abbare » Grand-Prêire trois ; Mirgone, & Géraſtrare fils d'Abdéleme ſix ans. » Après eux Balator fut revêru du titre de Roi, & régna un an. Lorſ- » qu'il fut mort, on fit venir de Babylone Merbal, qui régna quatre » ans. Après ſa mort, on fit encore venir de Babylone ſon frere Iram, » qui en régna vingt. De ſon tems Cyrus régnoit en Perſe. « La réunion de ces différentes ſommes fait cinquante-quaire ans trois mois. Le ſiége de Tyr commença la ſeptiéme année du régne de Nabuchodonoſor, & Cyrus monra ſur le trône la quatriéme du régne d'Iram. Ainſi les antiquités des Chaldéens & des Tyriens ſe rapportent à nos Ecritures, preuve que l'antiquité de notre nation eſt au deſſus de toute conteſtation. Je ſuis perſuadé que ce que j'en viens de dire, ſatisfera toutes les perſonnes taiſonnables.

XXII. Mais je veux auſſi contenter celles qui ne veulent pas s'en rap-

(a) » Mais l'ayant trouvé beaucoup » plus forte qu'il ne penſoit, il changea » de deſſein. « Ce n'eſt pas ce que dit Joſeph ; & l'Editeur de la derniére édition de M. d'Andilly eût pu facilement corriger cet endroit : il lui eût ſuffi de conſulter l'ancien Interpréte & la verſion de S. Gélenius.

(b) Dans les anciennes éditions, Joſeph ne compte que ſept ans entre la deſtruction du Temple & ſon rétabliſſement. Quelque ſenſible que ſoit la faute, M. d'Andilly ne l'a pas remarquée, ou n'a pas jugé à propos d'en avertir. Le Sçavant qui promettoit de corriger les fautes de cette nouvelle traduction, dont quelques Libraires aſſociés donnoient une nouvelle édition, ou ne s'en apperçut pas, ou ne crut pas qu'elle méritât qu'il s'y arrêtât. Le nouvel Editeur a lû, ſur l'autorité d'Euſebe & de Syncelle, *cinquante*. Il auroit pu ſuivre la conjecture de Lowthius, qui vouloit qu'on lût 70. C'eſt aſſurément ce que diſoit Joſeph : car après avoir raconté plus haut que Jéruſalem avoit été déſerte pendant ſoixante & dix ans, il n'a pu dire que le Temple ne fût détruit que pendant ſept.

porter au témoignage de peuples qu'ils appellent barbares, & qui ne veulent ajouter foi qu'à celui des Grecs. Je veux donc leur faire voir que pluſieurs Ecrivains de cette nation ont connu la nôtre, & qu'ils en ont parlé lorſque l'occaſion s'en eſt préſentée.

Pythagore qui étoit de Samos, & vivoit il y a ſi long-tems, ce Philoſophe ſinguliérement recommandable, & ſi généralement eſtimé pour ſa profonde ſageſſe, & ſon éminente piété envers Dieu, n'a pas ſeulement connu nos loix, nos mœurs, & la forme de notre gouvernement ; mais il s'eſt fait gloire de les ſuivre, & de les imiter en bien des choſes. On convient qu'il n'a rien écrit ; mais pluſieurs Auteurs ont parlé de lui. Le plus célébre de ces Ecrivains eſt Hermippus, qu'on ſcait avoir fait une étude particuliére de l'Hiſtoire, & s'être piqué de l'écrire avec la plus ſcrupuleuſe exactitude. Il rapporte dans ſon premier Livre de celle de Pythagore, que ce Philoſophe diſoit qu'un de ſes amis appellé Calliphonte, qui étoit de Crotone, étant mort, ſon ame converſoit de nuit & de jour avec lui de Philoſophie ; qu'elle lui avoit ordonné de ne point paſſer par un lieu où un âne ſeroit tombé, de ne point boire de l'eau trouble, de s'abſtenir de toute eſpéce de médiſance, & de ne proférer jamais de termes injurieux.. » Il diſoit & faiſoit cela, ajoute-t-il, en ſe conformant aux ſentimens des Juifs & des Thraces, & en ſe les appropriant. « On prétend qu'en effet ce grand homme avoit puiſé dans les loix des Juifs la plûpart de ſes maximes philoſophiques. Notre nation a donc été anciennement connue ; & nos mœurs ont paru ſi dignes d'eſtime, qu'elles ſe ſont depuis très-long-tems introduites chez diverſes nations ; Théophraſte, dans ſon Traité des Loix, dit que celles des Tyriens défendoient d'employer dans les ſermens des formules étrangéres. Au nombre de ces ſermens il met entre pluſieurs autres celui qu'on appelle *Corban*, qui n'eſt conſtamment en uſage que dans notre nation. Car dans la langue Hébraïque, c'eſt comme ſi l'on diſoit le *don de Dieu*.

Nous n'avons point auſſi été inconnus à Hérodote d'Halycarnaſſe. Car il eſt bien vraiſemblable que c'eſt de nous qu'il parle, lorſqu'il dit dans ſon ſecond Livre que la Colchide, l'Egypte, & l'Ethiopie ſont les ſeuls pays où l'on obſerve de toute antiquité la circonciſion » (a). Les Phéniciens » & les Syriens de la Paleſtine avouent l'avoir reçue des Egyptiens. Les » Syriens qui habitent ſur les bords des fleuves Thermodonte & Parthénius, & les Macrons leurs proches voiſins, diſent qu'ils la tiennent » aſſez récemment des peuples de la Colchide. Ces peuples ſont les ſeuls » qui ſe font circoncire, & ils le font à l'imitation des Egyptiens. Quant » aux Egyptiens & aux Ethiopiens, je ne puis décider lequel de ces deux » peuples a pris de l'autre l'uſage de cette pratique. « Hérodote dit que la circonciſion ſe pratiquoit chez les Syriens de la Paleſtine : or il n'y a que les Juifs dans la Paleſtine qui ſe circonciſent, il eſt donc plus que vraiſemblable que c'eſt des Juifs que parle Hérodote.

Chœrile très-ancien Poëte fait auſſi mention de nous ; & dans l'énu-

(a) Remarque XI. du I. Livre des Antiq. Juiv.

mération qu'il fait des différentes nations qui fournirent des troupes à Xerxès lors de ſon expédition contre les Grecs, il y compte la nôtre. » Venoit après une nation d'une figure particuliére : la langue Phéni- » cienne ſort de ſa bouche. Elle demeure dans les montagnes Soly- » mes (*a*), proche d'un grand lac. Elle néglige ſa tête : ſes cheveux » ſont faits en rond, & ſon viſage reſſemble à une peau de cheval deſſe- » chée à la fumée. « A ces traits pourroit-on ne nous pas reconnoître ? Les montagnes Solymes ſont dans la terre que nous habitons, ainſi que le lac qu'on appelle Aſphaltite : & ce lac eſt le plus grand & le plus large de tous ceux qui ſont dans la Syrie. Il eſt donc évident que c'eſt de nous que ce Poëte a parlé.

Mais il eſt facile de faire voir que les Grecs les plus renommés pour leur ſageſſe ont non-ſeulement connu les Juifs, mais qu'ils en ont, dans l'occaſion, extrêmement eſtimé pluſieurs. Cléarque (*b*) diſciple d'Ariſtote, & le plus célébre des Philoſophes Péripatéticiens, rapporte dans ſon premier Livre des Songes, que ſon maître Ariſtote racontoit ceci d'un Juif :

(*a*) Scaliger (*not. fragment.*) Cunæus (*Rep. Hebræor. Liv. 2. chap. 2.*) Bochart (*Geogr. ſacr. pag. 1. chap. 2.*) Saumaiſe (*Ling. Helleniſt.*) *Hiſtoire Univerſelle, tome 3. page 497.* & quelques autres Sçavans ont cru que les Solymes dont le Poëte Chœrile parloit, étoient de Piſidie. Saumaiſe au contraire, & les Auteurs de l'Hiſtoire univerſelle du monde prétendent que Joſeph ne s'eſt pas trompé, lorſqu'il les a regardés comme ſes ancêtres. Peut-être que l'ouvrage entier du Poëte décideroit de quel côté eſt l'erreur ; mais comme il n'eſt pas venu juſqu'à nous, je me contente de faire deux réflexions. La premiére, qu'il eſt plus vraiſemblable que Xerxès levât des troupes chez les Juifs ſes ſujets, dont une grande partie demeuroit dans ſes Etats, que d'en aller chercher dans la Piſidie. La ſeconde, que le langage Phénicien indique plus naturellement des Juifs que des Piſidiens. Ce que Leycdesket dit, que les Piſidiens pouvoient trafiquer avec ceux de Cilicie, & avoir appris par ce commerce la langue Phénicienne, s'avance ſans preuve, ſans vraiſemblance même. Car quelque commerce qu'un peuple ait avec un autre, on ne voit pas qu'il lui faſſe quitter ſa langue pour prendre la ſienne. Manethon appelle les Rois Paſteurs qui au ſortir d'Egypte s'étoient établis en Judée, Σολυμίται. *Contre Appion, Liv. 1. num. 26. page 461.*

M. Rigord pouvoit croire que c'eſt des Juifs dont parle Chœrile, ſous le nom de Solymes : mais il n'a pu dire » que les » Hébreux ſe ſervoient des caractéres » Phéniciens, ſelon Chœrile, Eupolé- » mus, Creſias dans Joſeph & dans Eu- » ſebe, « ſans s'écarter de la vérité. Ce n'étoient pas, ſelon ce Poëte, les caractéres des Phéniciens, mais leur langue qui ſortoit de la bouche des Solymes. *Mém. pour l'Hiſt. Trévoux 1704. page 1183. Diplomat. Tome I. page 602.*

(*b*) M. Simon a regardé Cléarque comme un Auteur ſuppoſé par les Juifs Helleniſtes. Si ſon ſentiment eſt qu'il n'y a jamais eu un Ecrivain de ce nom, & diſciple d'Ariſtote, l'erreur eſt ſenſible. Voyez Voſſius, *Hiſtor. Græc.* Elle ne ſeroit pas ſi décidée, ſi l'on ſe bornoit à traiter de ſuppoſé le *Traité des Songes* de cet Auteur que Joſeph cite ici ; mais elle ne ſeroit pas moins réelle. Il n'eſt pas croyable que les Juifs ayent voulu ſe donner la peine de compoſer un traité des Songes : traité qui demande naturellement beaucoup de recherches, pour avoir la ſatisfaction d'y inſérer le paſſage dont il s'agit. La peine l'eût emporté ſur l'avantage qu'ils en auroient prétendu tirer. Ce n'eſt point auſſi une piéce détachée qu'ils ayent gliſſée dans le véritable ouvrage de Cléarque : car outre l'impoſſibilité de le faire, quand on accorderoit qu'ils ont pu commettre cette infidélité, ils n'auroient pas dit qu'ils deſcendoient des Philoſophes Indiens qu'on appelle *Calanes*.

il cite ſes propres paroles. » Il ſeroit peut-être inutile de vous entre-
» tenir de tout le reſte ; mais il ne ſera pas inutile de vous faire par-
» ticuliérement connoître les caractéres diſtinctifs de ſageſſe & de
» Philoſophie qu'on admiroit dans cet homme. Je ſuis cependant obligé,
» Hypérocide, d'avouer que ce que j'en dirai vous paroîtra un ſonge.
» C'eſt par cette raiſon-là même, répondit reſpectueuſement Hypérocide,
» que nous ſouhaitons tous de l'entendre. Il faut donc, reprit Ariſtote, pour
» pratiquer le précepte des Rhéteurs, & ne pas paroître intervertir l'ordre
» établi par les Maîtres en l'art de narrer, commencer par dire de quelle
» nation il étoit. Dites-le, répondit Hypérocide. Puiſque vous le voulez,
» continua Ariſtote, il étoit Juif de la Céléſyrie. Ces Juifs tirent leur
» origine des Philoſophes des Indes, (*a*) que les Indiens appellent *Cala-*
» *nes*, & les Syriens Juifs du nom de la Judée qu'ils habitent. Celui de
» leur métropole eſt rude & difficile à prononcer ; ils la nomment Jéru-
» ſalem. Ce Juif, lorſqu'il deſcendit des hauts lieux dans les contrées
» voiſines de la mer, étoit bien reçu par-tout où il ſe préſentoit. La faci-
» lité avec laquelle il parloit notre langue, & l'affection extrême qu'il
» avoit pour notre nation, l'euſſent fait prendre pour un Grec. Lors d'un
» voyage que nous fîmes en Aſie, le hazard l'y conduiſit auſſi : & comme
» il mettoit ſoigneuſement à profit toutes les occaſions de s'inſtruire avec
» les perſonnes qu'il ſçavoit faire une étude particuliére de la Philoſo-
» phie, il vint nous trouver ; & je puis dire que nous tirâmes plus de
» lumiéres des conférences que nous eûmes avec lui, que nous ne lui
» fournîmes de nouvelles inſtructions. « C'eſt ainſi qu'Ariſtote s'exprime
dans Cléarque. Il parle enſuite de l'extrême frugalité de ce Juif, & loue
ſa tempérance. Ceux qui ſeroient curieux d'un plus long détail, peuvent
conſulter l'ouvrage de Cléarque. Je ne dois rapporter que ce qui eſt
préciſément de mon ſujet. Au reſte cet Auteur ne rapporte cela, & ne
parle des Juifs que par une eſpéce de digreſſion, la mention qu'il fait
de notre nation n'entrant point dans ſon plan.

Mais Ecatée Abderite (*b*), qui étoit non-ſeulement grand Philoſo-
phe, mais habile politique, qui vivoit du tems d'Alexandre le Grand, &
fut dans la ſuite attaché à la Cour de Ptolomée fils de Lagus, ne s'eſt
pas contenté de parler de nous par occaſion, il a compoſé un livre en-
tier de ce qui nous regarde. Je vais en extraire quelques endroits, &
commencer par indiquer le tems auquel il rapporte les événemens de
la bataille qui ſe donna auprès de Gaza entre Ptolomée & Démétrius,

(*a*) *Voyez* Remarque V.

(*b*) J. Scaliger (*Ep. ifl. Caſaubon.*) a prétendu qu'il paroît manifeſtement par Origène (*Liv.* 1. *contr. Celſ. n.* 15.) qu'Ecatée étoit un Auteur ſuppoſé par les Juifs Elleniſtes. Scaliger étoit très-ſçavant, il étoit encore plus préſomptueux ; & il aſſuroit avec la même confiance une choſe douteuſe ou même fauſſe, qu'il auroit pu aſſurer une vérité inconteſtable. Il ſuffit de conſulter Origène, pour voir que le paſſage qu'il cite d'Erennius Philon, ne prouve point que l'ouvrage d'Ecatée ſoit manifeſtement ſuppoſé. Cet Auteur, après avoir marqué qu'il doutoit que l'ouvrage fût d'Ecatée, ajoute que s'il eſt véritablement de lui, il eſt vraiſemblable qu'il s'étoit laiſſé perſuader par les Juifs, & qu'il avoit embraſſé leur religion.

en la onziéme année après la mort d'Alexandre, & en la cent dix-ſeptiéme Olympiade, ſuivant la ſuppuration de Caſtor. Après avoir fixé cette époque, il ajoute : » Alors Ptolomée fils de Lagus vainquit auprès de » Gaza, Déméirius ſurnommé Poliorcete, fils d'Antigone. « On convient qu'Alexandre eſt mort en la cent quatorziéme Olympiade. Il eſt donc certain que notre nation floriſſoit du tems d'Alexandre & de Ptolomée (*a*). Ecatée ajoute encore qu'après cette victoire Ptolomée ſe rendit maître de la Syrie ; que la bonté & la douceur de ce Prince engagea beaucoup de monde à le ſuivre en Egypte, pour le ſervir au beſoin, chacun ſelon ſon pouvoir. De ce nombre fut Ezéchias Grand-Prêtre des Juifs : il avoit environ ſoixante-ſix ans, & étoit en très-grande conſidération parmi ſes compatriotes. Il avoit l'eſprit juſte, le cœur droit, beaucoup d'éloquence ; & étoit ſi habile, que nul autre n'étoit plus capable que lui de conduire les affaires les plus importantes. Ecatée remarque, comme en paſſant, que les Prêtres des Juifs, qui ſont au nombre de quinze cents (*b*), perçoivent la dîme de tous les biens, & gouvernent la nation. Revenant enſuite à Ezéchias, il dit : » Cet homme ſi juſtement » honoré, & qui vivoit en ſociété avec nous, tenant un des livres qu'il » avoit apportés avec lui, liſoit à ceux qui le venoient voir, la police » & la forme du gouvernement des Juifs, qui y étoient décrites (*c*). « Ecatée ajoute enſuite qu'il n'y a rien que nous n'aimions mieux ſouffrir, que de tranſgreſſer nos loix. » C'eſt pourquoi, dit-il, & ce ſont ſes propres termes, quelques injurieux mépris qu'ils ayent ſouvent à eſſuyer » de la part de leurs voiſins, & des étrangers qui paſſent dans leurs » pays, quelques mauvais traitemens que leurs ayent faits les Rois de » Perſe & leurs Satrapes, jamais on ne les put réduire à changer de ſentimens : ils y ſont ſi fortement attachés, qu'ils ſouffriroient les plus » cruels tourmens, & la mort même, pluiôt que de renoncer à la religion de leurs peres. « Entr'autres exemples que produit cet Hiſtorien, de l'héroïque & merveilleuſe fermeté des Juifs dans ces occaſions, il raconte qu'Alexandre étant à Babylone, & voulant faire rebâtir le temple de Bélus qui étoit tombé, il ordonna à toutes ſes troupes de porter de la terre ; mais que les Juifs refuſant conſtamment de le faire, avoient été maltraités & condamnés à de groſſes amandes ; qu'ils ſouffrirent toutes ces peines avec ſoumiſſion : ce qui toucha ce Prince, & le porta à leur faire grace & à les décharger de ce travail. Que les Macédoniens étant entrés dans leurs pays, & y ayant élevé des temples & des autels, pour les avoir détruits, les Satrapes les condamnerent à

(*a*) Si les Copiſtes n'ont rien omis entre τεσσαρεσκαι & δεκατης Ολυμπιαδος & δηλον ποιει, Joſeph raiſonnoit très-mal : car aſſurément ce qu'il dit d'Ecatée, ne lui donne pas le droit de conclure : Donc notre nation floriſſoit du tems d'Alexandre & de Ptolomée ; mais il avoit peut-être rapporté quelque choſe d'Ecatée, qui rendoit cette concluſion légitime, & que les Copiſtes ont omis.

(*b*) Joſeph (*Liv. 2. contre Appion, n. 7.*) compte plus de vingt mille Prêtres. Ce nombre excéde bien celui d'Ecatée. Il y a dans l'un ou dans l'autre Auteur défaut d'attention, ou précipitation dans leurs Copiſtes.

(*c*) *Voyez* Remarque VI.

des amandes conſidérables, qu'ils payerent, à l'exception de quelques-unes qui leur furent remiſes; & en cela, remarque l'Hiſtorien, la conduite des Juifs eſt certainement admirable. Il ajoute que notre nation a été très nombreuſe; que les Perſes emmenerent une multitude infinie de Juifs à Babylone; & qu'après la mort d'Alexandre on en fit paſſer un très-grand nombre en Phénicie & en Egypte, à cauſe des guerres qu'il y avoit en Syrie. Le même Auteur a parlé de la grandeur & de la beauté du pays que nous habitons. Il dit qu'il contient trois millions d'*aroures* (*a*), & que c'eſt peut-être le plus beau & le plus fertile qu'il y ait ſur la terre. La Judée a en effet cette étenduë: il parle auſſi de la beauté, de la grandeur & de l'ancienneté de la ville de Jéruſalem, du nombre prodigieux de ſes habitans & de la magnificence de ſon Temple. Voici ce qu'il en dit. » Les Juifs ont dans leur pays pluſieurs places » fortes & pluſieurs bourgades: ils en ont une très-forte, qui a bien » cinquantes ſtades de circuit, & qui contient ſix vingt mille habitans (*b*). » Il y a au milieu de cette ville, qu'on appelle Jéruſalem, une enceinte » de pierres qui a cinq journaux de longueur, cent coudées de largeur, » avec doubles portiques. Dans cette enceinte eſt un autel quarré de » pierres blanches qui ne ſont pas taillées: on les choiſir avec ſoin, mais » on ne les travaille pas. Ses quatre côtés ſont de vingt coudées, & ſa » haureur eſt de quinze. Au delà eſt un grand bâtiment dans lequel il y » a un autel & un candelabre; l'un & l'autre d'or, du poids de deux » talens. On entretient jour & nuit, ſur l'un de la lumiére, & ſur l'au- » tre du feu, qui ne s'éteignent jamais. On n'y voit ni ſtatue, ni tout » autre objet particulier de décoration: aucun arbre, aucune plante, ni » rien de ce qui pourroit préſenter l'idée d'un bois ſacré, n'en garnit le » tour. Jour & nuir des Prêtres, pour leſquels ce ſeroit un crime de » boire du vin dans le Temple, ſont occupés à y faire des expiations. « Ecatée fait une mention particuliére de notre ſervice militaire dans les armées d'Alexandre & de ſes ſucceſſeurs. Je le prouve, en rapportant dans ſes proptes termes le récit qu'il fait de ce qu'il dit avoir vu arriver à un Juif qui ſervoit dans les troupes d'un de ſes Princes. » Dans notre » route vers la mer rouge, entre les cavaliers Juifs qui nous ſervoient de » guide & d'eſcorte, il s'en trouva un nommé Moſallame, homme d'une » vigueur & d'une bravoure peu communes, & qui, de l'aveu de tous, étoit » le plus adroit archer qu'il y eût parmi les Grecs & les étrangers. Comme » on étoit en marche, un Devin ptit l'augure, & ordonna à toute la » troupe d'arrêter. Moſallame ayant demandé raiſon de cet ordre, le » Devin répondit que c'étoit pour conſidérer un oiſeau qu'il lui montra.

(*a*) *Note de l'Editeur.* Le P. Gillet n'a point déterminé l'étenduë de cette meſure, qu'il rend par le mot *aroures*. Je crois, pour l'intelligence de ce terme, devoir copier la note de M. Havercamp. *Arura* menſura eſt apud Græcos *quinquaginta pedes* capiens, i. e. octo ulnas & trientem, vel paſſus decem; ita ut *ulnam* pro *ſenis pedibus*, & *paſſum* pro *quinis* accipiamus. *Budæus.*

(*b*) Ecatée, ſelon M. Danville (*Diſſertation ſur l'étenduë de l'ancienne Jéruſalem*, *Paris.* 1747.) faiſoit monter le nombre des habitans de Jéruſalem à plus de deux millions. Il n'en compte ici que ſix vingt mille.

» Si cet oiſeau, dit-il, demeure en place, nous devons également nous » arrêter; mais s'il prend ſon vol & s'en va en avant, nous ne riſquons » rien de continuer notre route : ſi ſon vol au contraire le conduit derriére » nous, il eſt ſans difficulté que nous devons retourner ſur nos pas. » Moſallame, ſans rien répliquer, banda ſon arc, & décocha une fléche » contre cet oiſeau & le tua. Le Devin & quelques autres furent telle- » ment indignés de cette action, qu'ils ſe répandirent contre lui en in- » jures & le chargerent de malédictions, auxquelles il ne répondit au- » tre choſe, ſinon : Quelle fureur inſenſée vous anime & vous fait plaindre » ſi aveuglément le ſort de cet oiſeau que vous tenez dans vos mains ? » Il n'a ſçu prévoir ce qui devoit lui conſerver la vie, & vous avez la foi- » bleſſe de croire qu'il pouvoit vous préſager l'heureuſe ou malheureuſe » iſſuë de votre voyage. La crainte d'être tué d'un coup de fléche par » le Juif Moſallame n'auroit-elle pas dû le détourner de venir ici, s'il » eût eu quelque connoiſſance de l'avenir ? «

Je crois avoir produit aſſez de témoignages tirés de l'Hiſtorien Ecatée. Ceux qui ſeront curieux d'en voir un plus grand nombre, peuvent lire ſon livre. Je me hâte de citer ce qu'Agatharcide dit de notre nation, quoiqu'il affecte de ne reconnoître en elle qu'une ſimplicité qu'il ſemble avoir pris à tâche de ridiculiſer. Il raconte de quelle ſorte Stratonice ayant abandonné ſon mari Démetrius, paſſa de Macédoine en Syrie, dans le deſſein d'épouſer Séleucus qui refuſa de ſe prêter à ſes vuës; & dit que fruſtrée de cette eſpérance, elle chercha à ſoulever contre lui la ville d'Antioche, tandis qu'il étoit occupé à raſſembler ſon armée dans la Babylonie; que ce Prince ayant à ſon retour ſoumis Antioche, cette Reine prit le parti de ſe retirer dans la Séleucie; mais qu'ayant pris pour un avertiſſement ſalutaire un ſonge qu'elle eut, & ayant différé de s'embarquer auſſi-tôt qu'elle l'auroit pu, elle fut faite priſonniére & mourut. Pour exemple de ſuperſtitions ſemblables auxquelles cet Auteur donne tous les caractéres de folie qu'il peut imaginer, il cite notre nation, & parle d'elle en ces termes :

» Le peuple qu'on appelle Juif, habite une ville très-forte nommée Jé- » ruſalem. Ce peuple s'étoit fait une loi de fêter ſi religieuſement cha- » que ſeptiéme jour, qu'il ne portoit point d'armes, ne labouroit point la » terre, & ne s'occupoit d'aucune ſorte de travail en ces jours qu'il paſ- » ſoit juſqu'à la nuit à offrir à Dieu des priéres & des adorations dans » le Temple. Par une conſéquence fatale de cette ſcrupuleuſe obſer- » vance, lorſque Ptolomée fils de Lagus vint ſe préſenter devant Jéruſa- » lem à la tête de ſon armée, ce peuple inſenſé tomba ſans la moindre » réſiſtance ſous la dure domination de ce maître cruel. Cet événement » & le ſort funeſte de la Reine Stratonice doivent montrer qu'il eſt peu » raiſonnable d'ajouter foi à des ſonges, & de ne pas vaincre les préjugés » qui nous décident à obſerver rigoureuſement quelque loi, lorſqu'on ſe » trouve dans des circonſtances où ſon infraction devient d'une abſolue » néceſſité. Ce fut auſſi de quoi tout le monde demeura convaincu : les » Juifs ſeuls perſiſtérent dans leur entêtement : « entêtement qu'Aga- tharcide traite de folie; mais ceux qui en jugeront ſans prévention, eſti- meront

meront toujours qu'on ne ſçauroit aſſez louer des hommes diſpoſés à préférer la conſtante pratique d'un uſage pieux, & qui a force de loi, à ſa propre conſervation & au ſalut de ſa patrie.

XXIII. Je crois pouvoir encore facilement prouver que, ſi quelques autres Ecrivains n'ont point parlé de notre nation, ce n'a pas été pour ne l'avoir pas connue, mais plutôt par quelque ſentiment d'envie contre nous, ou par quelqu'autre motif auſſi peu équitable.

Jerôme qui a écrit l'hiſtoire des ſucceſſions (*a*), vivoit dans le même tems qu'Ecatée. Il étoit Gouverneur de Syrie, & fort aimé du Roi Antigone (*b*). Cet Ecrivain ne fait aucune mention de nous dans ſon ouvrage, quoiqu'il eût été en quelque ſorte élevé ſur les lieux, & qu'Ecatée ait conſacré un livre entier à parler de notre nation : tant les différentes affections des hommes peuvent jetter de contrariétés dans leurs vues, puiſque l'un a cru que nous méritions qu'il s'attachât particuliérement à nous faire connoître, & que l'autre livré à quelque paſſion aveugle n'a pas craint de laiſſer, par un ſilence contraire à la vérité connue, douter même de notre exiſtence. Mais l'antiquité de notre race eſt ſuffiſamment prouvée par les témoignages des Tyriens, des Egyptiens, des Chaldéens, des Phéniciens, indépendamment même de ceux de tant d'Hiſtoriens Grecs, auxquels on peut ajouter Théodote, Théophile, Mnaſeas, Ariſtophane, Hermogène, Eucmere, Conon, Sopirion, & peut-être pluſieurs autres ; car je n'ai pas lu tous les Auteurs Grecs qui ont parlé expreſſément de nous. La plûpart de ceux que j'ai cités, n'ont pas connu la vérité des événemens arrivés dans les premiers ſiécles, parce qu'ils ne s'en ſont pas inſtruits dans nos ſaintes Ecritures ; mais tous ont rendu témoignage à l'antiquité de notre origine : & c'eſt tout ce que je me ſuis propoſé d'établir & de prouver (*c*). Démétrius de Phalere, Philon l'ancien, & Eupoleme ſe ſont peu éloignés de la vérité ; & les légers écarts dans leſquels ils ont donné, ſont d'autant plus excuſables qu'ils n'ont pu ſaiſir aſſez exactement le ſens de nos ſaints Livres pour y puiſer toutes les connoiſſances qui leur euſſent été néceſſaires.

XXIV. Pour remplir le plan que je me ſuis formé, il ne me reſte plus qu'à mettre en évidence la fauſſeté & l'injuſtice de toutes les imputations dont quelques impoſteurs chargent notre nation. Et pour les confondre, j'emploierai le témoignage de ceux même qui oſent avancer ces indignes calomnies. Qu'il y ait eu des hommes que d'injuſtes ſentimens de haine ayent fait tomber dans de tels excès, c'eſt ce que ne peuvent ignorer ceux à qui une lecture aſſidue & réfléchie fournit ſur l'Hiſtoire les connoiſſances les plus étendues & les plus capables de les convaincre que pluſieurs Hiſtoriens ſe ſont efforcés d'obſcurcir la gloire de quelques grandes nations, de décrier la forme de leur Gouvernement, & de ternir l'éclat des villes très-conſidérables. C'eſt préciſément ce qu'a fait Théopompe, à l'égard des Athé-

(*a*) C'eſt-à-dire des ſucceſſeurs d'Alexandre.

(*b*) Les Traducteurs ont mis Antigone au lieu d'Antiochus, qui eſt dans l'original ; en quoi ils ont grand tort. Notez M. Prideaux, *Hiſt. Juiv. page* 528.

(*c*) *Voyez* Remarque VII.

tiens ; Policrate, à l'égard des Lacédémoniens ; & l'Auteur du Tripolitique (qui n'eſt pas Théopompe, comme quelques uns l'ont cru,) en a uſé de même à l'égard des Thébains. Timée a auſſi fort maltraité dans ſon Hiſtoire les peuples que je viens de nommer, & pluſieurs autres. Ce ſont, ſur-tout, les nations les plus dignes d'être préconiſées, contre leſquelles ces Auteurs ſe ſont élevés avec tant d'acharnement, les uns par envie, les autres par haine, & quelques-uns par le deſir de ſe faire un nom par leurs vaines déclamations : ce qui leur a réuſſi parmi les gens d'une ſotte crédulité, mais leur a attiré le mépris des perſonnes aſſez inſtruites pour juger ſainement des choſes.

XXV. Les Egyptiens ſont les premiers auteurs des indignes calomnies qui ont été publiées contre nous. Par une lâche & fauſſe complaiſance quelques Ecrivains les ont témérairement adoptées, & n'ont pas craint d'altérer la vérité en rapportant très-infidélement d'après eux de quelle ſorte nos ancêtres ont paſſé en Egypte, & comment ils en ſont ſortis. Ces deux événemens ſont l'époque & la ſource de la haine que les Egyptiens ont conçue contre notre nation : ils n'ont pu voir ſans envie nos peres, à peine arrivés en Egypte, s'y élever au plus haut dégré de puiſſance & d'autorité, & jouir, lorſqu'ils en furent ſortis, de la plus conſtante proſpérité dans le pays où ils fixerent leur établiſſement. Cette haine eſt ſur-tout devenue implacable par la diverſité des Religions, la nôtre différant autant de la leur, que la nature de Dieu & celle des plus vils animaux. D'accord entr'eux ſur l'uſage commun de déférer les honneurs divins à des bêtes brutes, ils ne ſe partagent que ſur le choix de celles que ceux-ci ou ceux-là eſtiment devoir être l'objet de leur culte : peuple vain & inſenſé, prévenu dès l'enfance des idées les plus fauſſes & les plus extravagantes ſur la Divinité, jamais il n'a pu comprendre, ni goûter la pureté & la ſublimité de notre Théologie, ni voulu ſouffrir qu'on témoignât la moindre eſtime pour nos cérémonies religieuſes. Pluſieurs même ont pouſſé l'aveuglement & l'extravagance, non ſeulement juſqu'à démentir par une petiteſſe d'eſprit inconcevable les anciens monumens de leur hiſtoire, mais juſqu'à tomber eux-mêmes, ſans s'en appercevoir, dans des contradictions manifeſtes ſur notre compte.

XXVI. Je citerai en preuve celui de ſes Ecrivains que ce peuple croit mériter le plus de confiance. J'ai déja produit ſon témoignage pour conſtater l'antiquité de notre nation : c'eſt Manethon. Cet Hiſtorien, après avoir déclaré qu'il tireta des livres ſaints l'hiſtoire d'Egypte qu'il ſe propoſe d'écrire (*a*), dit que nos ancêtres entrerent dans l'Egypte en très-grand nombre, & en firent la conquête ; & qu'obligés dans la ſuite d'en ſortir, ils s'établirent dans la Judée, & y bâtirent la ville & le Temple de Jéruſalem. Juſques là il ne s'écarte pas des anciennes hiſtoires ; mais il prend auſſi-tôt l'eſſor : & pour paroître confirmer par ſon récit toutes les fables inventées depuis contre notre nation, il rapporte ſur notre ſujet des choſes incroyables, dont tout le but eſt de faire confondre les Juifs avec cette multitude d'Egyptiens affligés de la lépre & d'autres maux qu'on con-

(*a*). *Voyez* Remarque VIII.

traignit, ainſi qu'il l'aſſure, de ſortir de l'Egypte. Il introduit ſur la ſcène un Roi Aménophis; mais comme ce Roi eſt de ſa pure création, il n'oſe fixer le nombre des années de ſon regne, quoiqu'il n'ait jamais manqué de le faire, lorſqu'il a parlé des autres Rois. A ces fables il en ajoute encore d'autres, comme s'il eût oublié (*a*) que, ſelon lui-même, les Paſteurs étoient ſortis d'Egypte cinq cens dix-huit ans auparavant pour aller à Jeruſalem; car ce fut ſous le régne de Tetmoſis qu'ils en ſortirent. Depuis ce Prince il y eut une ſucceſſion de Rois qui dura trois cens quatre-vingt treize ans juſquaux deux freres Setos & Hermès, dont il dit que le premier s'appelloit auſſi Egyptus, & le ſecond Danaüs; & que Setos ayant chaſſé ſon frere, régna cinquante-neuf ans; qu'il eut pour ſucceſſeur Rampsès l'aîné de ſes enfans, qui régna ſoixante-ſix ans. Après être convenu que nos ancêtres étoient ſortis d'Egypte cinq cens dix-huit ans auparavant, il produit le prétendu Roi Aménophis, & dit de lui que ſouhaitant de voir les Dieux, comme les avoit vu Orus l'un de ſes prédéceſſeurs, & ayant communiqué ſon deſir au fils d'un nommé Papius, qui s'appelloit comme lui Aménophis, dont la grande ſageſſe & les prédictions fréquentes faiſoient croire qu'il participoit à la nature des Dieux, cet Aménophis lui avoit dit qu'il pourroit les voir, s'il purgeoit ſon royaume de tous les lépreux & de toutes les perſonnes affligées de quelques défauts ou ſouillures corporelles (*b*): avis dont ce Prince fut tellement ſatisfait, qu'il ne tarda pas à faire faire dans toute l'Egypte la recherche de tous ceux qui étoient attaqués de quelque genre de maladie qui devoit les mettre dans la claſſe des lépreux, & en aſſembla juſqu'à quatre-vingt mille qu'il envoya travailler aux carriéres dans un endroit à l'orient du Nil, où ils fuſſent abſolument ſéparés des Egypriens (*c*). Manethon remarque que dans le nombre des relégués aux carriéres il y avoit des Prêtres auſſi attaqués de la lépre; & ajoute que le Prophéte Aménophis, cet homme ſi révéré pour ſa ſageſſe, étoit entré en quelqu'appréhenſion d'attirer ſur le Roi & ſur lui la colére des Dieux, ſi on leur faiſoit violence, & avoir prévu en eſprit, & prédit

(*a*) Je lis ειπαλαμενος, au lieu d'ειπαλαβομενος.

(*b*) Lucrèce dit qu'il n'y avoit qu'en Egypte, que la lépre ſe fit ſentir:

Eſt elephas morbus, qui propter flumina Nili
Gignitur Ægypto in media, neque præterea uſquam.
Liv. VI. v. 1113.

Le Poëte peut ſe tromper, quand il avance qu'il n'y avoit que les Egypriens qui fuſſent ſujets à ce mal; mais ſon témoignage prouve qu'on le croyoit alors. Ce ſentiment pouvoit n'être pas particulier aux Romains, & être bien plus ancien que le tems auquel vivoit Lucrèce. C'eſt peut-être pour détruire une prévention qui les faiſoit mépriſer, que leurs Ecrivains débiterent que, loin d'être lépreux, ils avoient chaſſé les Juifs de chez eux dès qu'ils s'étoient apperçus qu'ils étoient attaqués de ce mal.

(*c*) *Ut in eo opere exercerentur pariter ac alii Ægyptii*: c'eſt la traduction de M. Havercamp; & M. d'Andilly avoit vu le même le même ſens. Ce n'eſt pas celui de Manethon, où il aſſortit mal les piéces de ſa fable. Aménophis n'eût pas rempli la condition à laquelle le Devin lui avoit promis qu'il verroit les Dieux, en réléguant les lépreux dans un lieu où il y avoit des Egypriens. Un leger changement d'ος en ες & εν avant εγκεχωρισμενοι, la lui fait remplir. » Il les » envoya travailler aux carriéres, en un » lieu où ils fuſſent ſéparés des autres » Egyptiens, «

même qu'il viendroit du ſecours aux lépreux, & qu'ils ſeroient maîtres de l'Egypte pendant treize ans; mais que n'ayant oſé déclarer au Roi la révélation qu'il en avoit eue, il l'avoit laiſſée par écrit, & s'étoit enſuite tué de ſa propre main: ce qui jetta le Roi Aménophis dans une très-grande perplexité. A tout cela Manethon ajoute ce qui ſuit. Je rapporte ſes propres termes:

» Après que les lépreux eurent travaillé pendant un certain tems aux » carriéres, le Roi leur permit de ſe retirer à Avaris. Cette ville pour lors » abandonnée avoit été la ville des Paſteurs, & ſuivant l'ancienne Théo- » logie, la ville de Tiphon. Les lépreux y allérent, & trouvant la place pro- » pre à faciliter une révolte, ils ſe donnerent pour Chef un Prêtre d'Hé- » liopolis, nommé Oſarſiph, & s'engagerent par ſerment à lui obéir en » tout. La premiére loi qu'il leur impoſa, fut de ne rendre aucun culte aux » Dieux de l'Egypte, de faire indiſtinctement tel uſage qu'il leur convien- » droit des animaux qui y ſont réputés ſacrés, & de ne contracter aucune » ſorte d'alliance avec ceux dont la doctrine & les pratiques différeroient » des leurs.

» Lorſqu'il crut pouvoir ſe flater que cette loi, ainſi que pluſieurs autres, » directement contraires aux coutumes des Egyptiens, étoient aſſez ferme- » ment établies, il ordonna aux lépreux d'élever les murs d'Avaris, & » de ſe préparer à faire la guerre au Roi Aménophis. S'étant enſuite par- » ticuliérement attaché les autres Prêtres, & quelques-uns de ces lé- » preux qui l'avoient choiſi pour leur chef, il envoya des députés aux » Paſteurs que Tetmoſis avoit chaſſés, & qui s'étoient établis à Jéru- » ſalem, pour les informer de ce qui s'étoit paſſé d'outrageant pour lui » & pour ceux à la tête deſquels il ſe trouvoit, & les engager à s'unir » avec eux pour faire la guerre à l'Egypte: il leur faiſoit porter parole, » qu'il les recevroit dans la ville d'Avaris, qu'il fourniroit abondamment » aux troupes qu'ils lui enverroient, toutes les choſes néceſſaires à leur » ſubſiſtance: il les faiſoit de plus aſſurer que prenant à propos leur tems » pour combattre, ils ſe rendroient facilement maître du pays.

Les Paſteurs reçurent avec joie cette députation, s'aſſemblérent promptement, & ſe rendirent au nombre de deux cents mille à Avaris. La nouvelle de cette invaſion jetta dans l'ame du Roi Aménophis un trouble d'autant plus inquiérant, qu'il n'étoit point encore guéri de l'impreſſion » effrayante qu'avoit faite ſur lui la prédiction d'Aménophis fils de Pa- » pius. Il convoqua une aſſemblée générale de la nation; & après avoir dé- » libéré avec les principaux d'entre ceux qui la gouvernoient ſous ſes or- » dres, ſur l'état où étoient alors les affaires, il ſe fit apporter les animaux » ſacrés, & particuliérement ceux auxquels on rendoit un culte public » dans les temples, & ordonna aux Prêtres de cacher ſoigneuſement leurs » ſimulacres chez ſon fils Séthon, qu'on appelloit auſſi Rameſſès, du nom » de ſon grand-pere, & qui n'étoit âgé que de cinq ans. Il marcha en- » ſuite avec un corps de trois cent mille Egyptiens, tous hommes bien » aguerris contre les ennemis qui venoient à ſa rencontre. Mais crai- » gnant par réflexion d'avoir à combattre contre les Dieux, il retourna » à Memphis, d'où ayant pris avec lui Apis, & les autres animaux ſacrés

» qu'il s'étoit fait apporter, il ſe retira avec toutes ſes troupes en Ethiopie. » Comme il s'en étoit ſinguliérement attaché le Roi par les ſervices qu'il lui » avoit rendus, ce Prince le reçut très-bien, ainſi que ſes troupes auxquelles il » aſſigna des villes & des terres où elles ne manquérent de rien pendant » les fatales treize années, durant leſquelles, ſelon la prédiction du Pro- » phéte Aménophis, Aménophis le Roi vécut banni de ſon Royaume. Le Roi » d'Ethiopie eut auſſi l'attention de tenir ſur les frontiéres de ſes Etats » des troupes ſous les armes pour la ſûreté de ce Prince. Tandis que les choſes » étoient dans cet état en Ethiopie, les Paſteurs venus de Jéruſalem (*a*) trai- » toient ſi inhumainement les habitans du pays, que leur premier gouverne- » ment paroiſſoit d'or à ceux qui étoient témoins des impiétés qu'ils com- » mettoient alors; car ils ne ſe contentoient pas de brûler les villes & les » boutgs, & de piller les temples, ils briſoient les ſimulacres des Dieux, » & par une profanation ſacrilége, ils s'en ſervoient pour faire rôtir les » animaux ſacrés que ces ſimulacres repréſentoient : ils forcérent même » les Prêtres & les Prophétes Egyptiens à les égorger, les dépouillant » enſuite, & les renvoyant tout nuds. On dit que ce Prêtre d'Héliopolis » qui forma leur république, & leur donna des loix, changea, lorſqu'il » ſe joignit aux Paſteurs, le nom d'Oſarſiph qu'il portoit à cauſe du Dieu » Oſiris qu'on adoroit en cette ville, en celui de Moyſe.

XXVII. On trouve à notre ſujet pluſieurs autres fables ſemblables dans les écrits des Egyptiens ; mais pour ne pas tomber dans une ennuyeuſe longueur, je m'abſtiens de les rapporter. Manethon continue ainſi ſon récit. » Aménophis revint d'Ethiopie avec de grandes forces & ac- » compagné de ſon fils Rameſſès qui avoit auſſi amené des troupes : » il livra bataille aux Paſteurs & aux lépreux, les défit & les pourſuivit » juſques ſur les confins de la Syrie. « Je vais démontrer que ce récit & pluſieurs autres ſemblables dans leſquels Manethon affecte de nous confondre avec ces Egyptiens lépreux, ne ſont que de pures fictions denuées de toute vraiſemblance ; & pour donner plus de force à ce que j'ai à dire, je remarque d'abord que cet Auteur convient avec nous d'une vérité eſſentielle : c'eſt que les Paſteurs n'étoient point originaires d'Egypte, qu'ils y ſont venus d'ailleurs, qu'ils s'en ſont rendus maîtres, & qu'après y avoir fait reſpecter leur autorité durant un certain tems, ils ont été enſuite obligés d'en ſortir. J'établirai enſuite contre cet Hiſtorien, & prouverai par ſon propre témoignage, que les Egyptiens lépreux n'ont jamais fait corps de peuple avec nous; & que Moyſe ſous la conduite duquel nos ancêtres ſont ſortis de l'Egypte, non-ſeulement n'a point été un de ces lépreux, mais qu'il leur eſt antérieur de pluſieurs générations.

(*a*) On liſoit dans les anciennes éditions χρυσον. Le nouvel Editeur dit, *nullo planè ſenſu*. Un Anonyme conjecture qu'il falloit lire μυσος. (*Mém. pour l'Hiſt.* 1708. *pag.* 2063.) Ce mot approche plus de χρυσον que χειρισιν, que Lowthius lui ſubſtitue (note *z*.) mais je ne ſçai s'il y a rien à changer dans cet endroit : τον προειρημενον χραδιον déſigne non les lépreux, mais les Paſteurs ; & le ſens eſt que leur gouvernement paroiſſoit d'or à ceux qui voyoient les impiétés des lépreux.

XXVIII. Le fondement ſur lequel cet Hiſtorien établit ſa fable, eſt manifeſtement controuvé & ridicule. Le Roi Aménophis deſira, dit-il, de voir les Dieux. Quels Dieux? Etoit-ce ceux que les Egyptiens adorent, le bœuf, le bouc, les crocodiles & les ſinges? Il les voyoit tous les jours. Etoit-ce les Dieux du Ciel? Hé! devoit-il ſe flatter que ſon deſir pût être rempli? Mais pourquoi l'avoit-il formé ce deſir? Parce qu'un de ſes prédéceſſeurs les avoit vus. La connoiſſance qu'il avoit ſans doute des circonſtances d'un fait auſſi intéreſſant, devoit lui avoir appris de quelle nature étoient ces Dieux, & ſous quelle figure ce Prince les avoit vus. Il n'étoit donc pas néceſſaire qu'il cherchât à s'en inſtruire de nouveau. Si le prétendu Prophéte par le moyen duquel le Roi eſpéroit de ſatisfaire le deſir qu'il avoit de voir les Dieux, étoit d'une auſſi grande ſageſſe que le prétend Manethon, comment ne connut-il pas que les deſirs de ce Prince ne ſeroient point remplis, comme dans le fait ils ne le furent pas? Sur quoi ſe fondoit-il pour déclarer que c'étoient les lépreux & autres gens affligés d'infirmités corporelles dont l'Egypte étoit pleine, qui empêchoient que les Dieux ne ſe rendiſſent viſibles? Ignoroit-il donc, ce prétendu Sage, que ce ne ſont point les défauts & les infirmités corporelles qui offenſent les Dieux, mais les ſouillures & les vices de l'ame. Comment d'ailleurs concevoit-il qu'il fût poſſible d'aſſembler en un ſeul jour près de quatre-vingt mille hommes infectés de ces triſtes & cruelles maladies? Comment entendre ce que dit Manethon, que le Roi ſe hâta d'exécuter l'avis que lui donnoit le Devin; puiſque, ſelon cet Hiſtorien, au lieu de purger entiérement l'Egypte de cette multitude de malades, comme le lui preſcrivoit ce Devin, il ſe contenta de les réléguer dans un canton particulier de ſes Etats, comme s'il eût eu un aſſez preſſant beſoin d'ouvriers pour retenir dans ſon Royaume tout homme dont il croyoit pouvoir tirer quelque travail? Ce Prophéte, dit encore Manethon, prévoyant les maux dont, par l'effet du courroux des Dieux qu'il appréhenda, l'Egypte devoit être affligée, & deſirant que le Roi en fût inſtruit, lui laiſſa par écrit la révélation qu'il en avoit eue, & ſe donna enſuite la mort. Mais comment n'avoit-il pas prévu d'abord qu'il en viendroit ſur lui-même à cette fatale extrémité? Pourquoi ne réſiſta-t-il pas dès le premier moment au deſir qu'avoit le Roi de voir les Dieux? Pouvoit-il raiſonnablement craindre des maux qui ne le regardoient point, puiſqu'il ne devoit pas les voir arriver? Et ces maux étoient-ils pour lui compatables à la mort qu'il ſe donnoit?

Mais voici quelque choſe de bien plus extravagant encore. Le Roi, dit cet Hiſtorien, ayant eu connoiſſance de la révélation que le Prophéte avoit laiſſée par écrit, & craignant tout pour l'avenir de la part des lépreux dont, ſuivant ce que lui avoit dit le Prophéte, il auroit déja dû purger ſes Etats, non-ſeulement ne les en chaſſa point alors, mais il ſe rendit à leurs priéres, & leur permit d'aller s'établir à Avaris ville autrefois habitée par les Paſteurs: grace dont les lépreux ne tarderent pas à profiter. Ils prirent donc, ſuivant ſon récit, poſſeſſion d'Avaris, & s'y donnerent pour chef un Prêtre d'Héliopolis, qui leur ayant fait prêter

le ſerment de lui obéir en tout, leur défendit de rendre aucun culte aux Dieux des Egyptiens, & leur fit une loi de tuer ſans ménagement les animaux qu'ils adorent, de ſe nourrir de leur chair, & de n'avoir de communication qu'avec ceux qui ſeroient diſpoſés à penſer & à agir comme eux. Les choſes étant en cet état, dit toujours Manethon, & ce Prêtre d'Héliopolis devenu chef de cette eſpéce de nouveau peuple, jugeant ſon autorité bien établie, fit fortifier Avaris, déclara la guerre à Aménophis, & envoya à Jeruſalem ſolliciter ceux qui habitoient cette Ville de venir ſe joindre à lui, avec promeſſe de ſa part de les recevoir dans Avaris ancienne demeure de leurs ancêtres, d'où il leur faiſoit eſpérer qu'au moyen de leurs forces réunies avec les ſiennes, il leur ſeroit aiſé de ſe rendre maître de toute l'Egypte. Le fruit de cette députation fut, continue-t-il, que ceux de Jéruſalem lui envoyerent une armée de deux cent mille hommes, avec laquelle les lépreux firent la guerre au Roi Aménophis. Manethon pourſuivant ce récit ajoute que, comme ſi ce Prince eut eu quelque ſujet de ſe perſuader qu'il ne pourroit ſoutenir cette guerre ſans réſiſter aux Dieux, n'oſa en venir à une action, & s'enfuit promptement en Ethiopie, laiſſant à la garde des Prêtres, Apis & les autres animaux ſacrés; que les troupes qui étoient venues de Jéruſalem, s'étant répandues dans l'Egypte, ſaccagerent les villes, brûlerent les temples, égorgerent les Prêtres (*a*), & commirent par-tout les plus horribles impiétés, & des cruautés inouies; que le Prêtre qui les avoit reçus à ſes ordres & aſſujettis à la même forme de gouvernement que les Egyptiens lépreux qui l'avoient choiſi pour chef, étoit d'Héliopolis, & s'appelloit Oſarſiph, cauſe du Dieu Oſiris qu'on adoroit en cette ville; mais qu'il ceſſa de porter ce nom, & prit celui de Moyſe: que les treize ans durant leſquels le Prophéte avoit prédit que les lépreux ſeroient maîtres de l'Egypte, étant révolus, Aménophis revint d'Ethiopie avec de très-grandes forces, leur livra bataille, en tua un grand nombre, & pourſuivit le reſte juſques ſur les frontiéres de la Syrie.

XXIX. Manethon n'a ſans doute point ſenti que toutes ces vaines fictions étoient abſolument dénuées de toute vraiſemblance. Car quelques animés que les lépreux & la multitude d'autres malades qu'on avoit cru devoir confondre avec eux, puſſent être contre le Roi, & contre ceux qui par ſes ordres les avoient ſi cruellement maltraités, ſur l'avis qu'en avoit donné le Prophéte, n'auroient pas dû reprendre les ſentimens de reſpect & de ſoumiſſion qu'ils devoient à leur Roi, lorſqu'ils eurent obtenu de ce Prince, non-ſeulement d'être déchargés d'un travail auſſi pénible que celui des carriéres, mais encore la faculté de ſe retirer dans

(*a*) Joſeph fait dire à Manethon que les lépreux égorgeoient ἱππεῖς, les cavaliers: il ne le dit pas dans le fragment qu'il en rapporte plus haut. Et quelle raiſon Manethon eût-il eu de dire que les lépreux tuoient les cavaliers plutôt que les gens de pied? Il dit qu'après avoir obligé les Prêtres d'être les meurtriers & les victimaires des animaux ſacrés, ils les dépouilloient: Peut-être que Joſeph veut dire qu'ils égorgeoient les Prêtres, ἱερεῖς, en exagérant un peu la maniére dont les lépreux les traitoient.

une contrée particuliére de ſes Etats, & de s'y cantonner dans une ville conſidérable qu'il leur abandonna. Et quand même ils n'euſſent pu ceſſer de les haïr à cauſe des maux qu'il leur avoit d'abord fait ſouffrir, cette haine pouvoit bien être pour eux un motif de chercher à s'en venger par quelque attentat ſecret contre ſa perſonne, mais nullement de prendre les armes contre toute la nation, dans le ſein de laquelle, étant en auſſi grand nombre qu'ils étoient, chacun d'eux devoit avoir des parens & des amis.

Mais ſuppoſons encore avec cet Auteur, qu'ils ayent auſſi inconſidérement voulu porter le fer & le feu dans leur patrie, ſeroit-il raiſonnable de croire qu'ils euſſent été aſſez impies pour s'attaquer à leurs Dieux, & pour ſe ſoumettre à des loix qui détruiſoient celles, de l'exacte obſervation deſquelles l'éducation qu'ils avoient reçue de leurs peres, leur faiſoit un devoir ? Ne devons-nous donc pas ſçavoir beaucoup de gré à Manethon de ce que ce ne ſont point ceux qui étoient venus de Jéruſalem qu'il charge d'avoir été les auteurs d'un ſi criminel déſordre, mais les Egyptiens eux-mêmes, & particuliérement leurs Prêtres qui s'étoient aſſervis le peuple par le ſerment d'obéiſſance à ces nouvelles loix qu'ils en avoient exigé ? (*a*) Eſt-il moins abſurde de vouloir faire croire qu'aucun des parens, qu'aucun des amis de ces lépreux n'ait voulu prendre part à leur révolte, ni venir ſe joindre à eux ; & que ceux-ci furent obligés d'envoyer à Jéruſalem, demander du ſecours à un peuple, qui ne leur étoit ni ami ni allié, & qu'une oppoſition marquée de mœurs & de coutumes devoit au contraire leur faire conſidérer comme ennemi ? Manethon néanmoins avance hardiment que ceux de Jéruſalem ſe rendirent avec confiance aux invitations de ces lépreux, dans l'eſpérance qu'unis avec eux, ils ſe rendroient facilement, ainſi qu'ils oſoient les en faire aſſurer, maîtres de l'Egypte, comme s'ils n'euſſent pas connu par eux-mêmes les forces de ce Royaume d'où ils avoient été chaſſés (*b*). Un tel fait pourroit paroître plus vraiſemblable, ſi leur ſituation préſente eût été moins avantageuſe ; mais ils habitoient une ville riche, puiſſante, & ſituée dans un pays abondant en toute ſorte de biens, & plus fertile que l'Egypte. Et comment ſuppoſer qu'ils ſe ſoient déterminés, en le quittant, à s'expoſer aux plus grands dangers pour aller ſecourir d'anciens ennemis avec leſquels ils devoient craindre de ſe mêler, les maladies dont ils étoient infectés, ayant contraint leurs propres compatriotes à les cantonner dans un lieu particulier de l'Etat, pour n'avoir plus aucune communication avec eux ? Comment ſuppoſer encore, qu'étant inſtruits de la marche d'Aménophis, qui, ſelon Manethon, vint à la rencontre des révoltés juſqu'à Péluſe à la tête de trois cens mille hommes, ils ayent pu prévoir que ce Prince changeroit tout à coup de ſentimens, & s'enfuiroit en Ethiopie ? Quant au crime que leur fait cet Auteur de s'être em-

(*a*) Ce qui ſuit dans l'ancien Interprète, & qui conſiſte en dix ou douze lignes, n'eſt rien moins que la traduction de Joſeph. Tout le reſte manque juſqu'au commencement du ſecond Livre. Je ne crois pas que l'on en doive conclure qu'il ne l'avoit pas dans ſon exemplaire.

(*b*) *Voyez* Remarque VIII.

patés

parés de tous les greniers publics, & d'avoir par cet acte d'hoſtilité fait ſouffrir de très-grands maux aux Egyptiens, avoit-il donc oublié qu'il les a fait entrer dans leur pays comme dans une terre ennemie? Et n'eſt-il pas abſurde de faire un crime à des étrangers appellés dans un pays par des révoltés, de s'y livrer aux mêmes excès de cruauté, auxquels avant leur arrivée ſe livroient, & avoient juré de ſe livrer ces révoltés.

Aménophis rentre, ſuivant ce même Hiſtorien, quelques années après dans ſes Etats: il défait l'armée combinée de ceux de Jéruſalem & des Egyptiens lépreux, en fait un grand carnage, & les pouſſe juſqu'en Syrie, leur tuant toujours beaucoup de monde. Le Royaume d'Egypte eſt-il donc un pays ſi ouvert, & dans lequel on puiſſe facilement faire une irruption ſitôt qu'on en conçoit le projet? Eſt-il d'ailleurs concevable que ceux qui en étoient alors les maîtres par le droit de la guerre, ſçachant qu'Aménophis vivoit, n'ayent penſé ni à fortifier & faire exactement garder les endroits par leſquels ce Prince pouvoit en tenter l'invaſion en venant d'Ethiopie, ni à raſſembler de nouvelles troupes pour ſe mettre en état de lui réſiſter, quoique tout cela leur fut aſſurément très-facile? Mais par quelle route Aménophis les pouſſe-t-il dans le récit de Manethon juſqu'en Syrie? Par le déſert. Et ce déſert eſt ſi rempli de ſables & ſi dépourvu d'eau, qu'une armée qui n'auroit point à ſe défendre contre une pourſuite d'ennemis, ne pourroit que très-difficilement le traverſer.

XXX. Il eſt donc abſolument certain qu'en ſuivant avec quelque réflexion le récit même de cet Auteur, nous ne tirons point notre origine d'Egypte, & qu'en aucune occaſion les Egyptiens ne ſe ſont trouvés mêlés avec nous. Il eſt d'ailleurs très-naturel de penſer que de ces Egyptiens ſéqueſtrés pour cauſe de lépre, ou autres maladies de même genre, outre qu'il a dû en mourir beaucoup dans les carriéres, où ils ont eu long-tems de très-grands maux à ſouffrir, il en a péri un très-grand nombre dans la derniére bataille que leur a livrée Aménophis, & beaucoup encore dans la fuite que le reſte de leurs troupes fut obligé de prendre après l'avoir perdue.

XXXI. Il ne me reſte plus qu'à réfuter ce que Manéthon dit de Moyſe. Les Egyptiens le reconnoiſſent pour un homme admirable, & en qui il y avoit quelque choſe de divin; mais par une impoſture outrageante & groſſiére ils veulent faire croire qu'il étoit de leur nation, en le ſuppoſant l'un de ces Prêtres d'Héliopolis qui avoient été chaſſés d'Egypte, parce qu'ils étoient lépreux, quoiqu'il ſoit inconteſtablement prouvé par l'Hiſtoire qu'il vivoit cinq cents dix-huit ans auparavant, & que ce fut ſous ſa conduite, que nos peres, contraints alors de ſortir de l'Egypte, ſe ſont venus établir dans les pays que nous habitons. Car il y défend aux lépreux de demeurer dans les villes ou dans les bourgades, leur ordonne de marcher avec des habits déchirés, & il déclare impurs ceux qui les touchent, ou qui demeurent avec eux dans les mêmes maiſons. Que s'ils viennent à guérir de cette maladie, & que leur corps reprenne ſon état naturel, il leur preſcrit de certaines purifications, comme de ſe

laver dans de l'eau de fontaine, de ſe taſer tout le poil du corps, & de n'entrer dans la Ville ſainte qu'après avoir fait divers ſacrifices. Il eſt à préſumer qu'une perſonne qui auroit éprouvé un pareil malheur, auroit traité avec humanité ceux qui étoient attaqués de la même maladie, & qu'il auroit pourvu à leurs beſoins. Mais ce ne fut point contre les lépreux ſeuls qu'il fit de pareils réglemens, il défendit même à ceux qui avoient le moindre défaut corporel, de faire aucune fonction ſacerdotale; & il dégrada les Prêtres à qui il arrivoit de ſemblables accidens. Eſt-il donc croyable que Moïſe eût voulu porter des loix qui lui euſſent été préjudiciables, & qui l'euſſent couvert d'opprobre? Bien plus, cet Auteur a changé ſon nom contre toute vraiſemblance: il s'appelloit dit-il Oſarſiph, ce qui n'a aucun rapport avec ſon vrai nom. Moïſe ſignifie qui a été ſauvé de l'eau; car les Egyptiens appellent l'eau moï.

Je crois avoir ſuffiſamment prouvé que Manéthon ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité, lorſqu'il ſuit les anciens monumens; & qu'il ne s'en écarte, que lorſque ſe livrant à ſon imagination, il invente des fables, ou qu'il s'en rapporte à des Ecrivains qui en ont débité par haine contre notre nation.

XXXII. Examinons maintenant ce que dit Chérémon (*a*). Cet cet Auteur s'eſt mis à écrire une Hiſtoire d'Egypte; où il donne, de même que Manéthon le nom d'Aménophis au Roi, & celui de Rameſsès à ſon fils. » Iſis, dit-il, ayant apparu en ſonge à Aménophis, elle lui reprocha que » ſon temple avoit été détruit pendant la guerre. Phritiphante Secré» taire des choſes ſacrées, interrogé là-deſſus, lui répondit qu'il ſe vet» toit délivré de ſes frayeurs nocturnes, s'il purgeoit l'Egypte de ceux » qui étoient impurs. Aménophis en ayant aſſemblé deux cent cinquante » mille, les chaſſa de ſes Etats; ils avoient pour chefs les Secrétaires » Moyſe (*b*) & Joſeph; celui-ci l'étoit des choſes ſacrées: il s'appelloit » en Egyptien Pétéſeph, & Moyſe Tiſithen. Etant arrivés à Péluſe ils trou» verent trois cents quatre-vingt mille hommes qu'Aménophis y avoit » laiſſés (*c*), & qu'il n'avoit pas voulu faire entrer en Egypte; Moyſe & » Joſeph firent alliance avec eux, & porterent la guerre en Egypte. Sans » les attendre, Aménophis ſe ſauva en Ethiopie, & laiſſa la Reine ſon » épouſe qui étoit enceinte. Cette Princeſſe s'étant cachée, accoucha » dans une caverne d'un fils, à qui elle donna le nom de (*d*) Méneſ-

(*a*) Strabon parle d'un Chérémon qui accompagnoit Ælius Gallus en Egypte. Il ſe piquoit de Philoſophie & d'Aſtronomie; mais Strabon remarque qu'on le mépriſoit comme un ignorant & un homme vain. *Liv.* 17. *page* 1159.

(*b*) Moyſe eſt par-tout appellé Secrétaire des choſes ſacrées; mais Chérémon pouvoit avoir eu d'autres Mémoires, ou le confondre avec Joſeph. [l'Editeur.]

(*c*) On pourroit lire καλαχεκλεισμενας, au lieu de καλαλελειμμενας: » auxquels Aménophis avoit fermé l'entrée. «

(*d*) Le nouvel Editeur cite un manuſcrit qui porte Rameſsès. C'eſt ainſi qu'il l'appelle quelques lignes plus haut. Les noms propres ſont extrêmement défigurés dans cet ouvrage de Joſeph.

» sès. Ce Prince étant devenu grand chaſſa les Juifs dans la Syrie au » nombre de deux cents mille, & fit revenir d'Ethiopie le Roi ſon » pere. «

XXXIII. C'eſt ainſi que s'exprime Chérémon. Mais il eſt clair par le ſimple expoſé des choſes, que ces deux Auteurs débitent des fables. En effet, ſi dans leurs récits ils euſſent pris la vérité pour guide, ils ne ſeroient pas ſi oppoſés l'un à l'autre. Mais quand on écrit des fables comme on les imagine ſuivant ſon caprice, il eſt impoſſible de s'accorder avec les autres. Manéthon nous dit que l'envie qu'eut le Roi de voir les Dieux, fut la cauſe qui lui fit chaſſer les lépreux d'Egypte, & Chérémon nous donne une apparition d'Iſis de ſon invention. Le premier prétend que ce fut Aménophis qui dit au Roi qu'il falloit purifier l'Egypte; le ſecond, que ce fut Phritiphante. Ils ne s'accordent pas davantage ſur le nombre des lépreux (*a*) qui ſortirent d'Egypte. Car l'un en compte quatre-vingt mille, & l'autre deux cents cinquante mille.

De plus, Manéthon commence par réleguer les lépreux, dans les carriéres, il leur donne enſuite la ville d'Avaris, pour y aller demeurer; & les mettant après aux priſes avec les Egyptiens, il les fait envoyer demander du ſecours à Jéruſalem. Chérémon raconte, au contraire, qu'après avoir été chaſſés d'Egypte, ils trouverent à Péluſe trois cents quatre-vingt mille hommes qu'Aménophis y avoit laiſſés; qu'ils rentrerent en Egypte avec eux, & que le Roi s'enfuit en Ethiopie. Ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que cet Auteur ne nous dit point d'où venoient ces troupes, ni ſi c'étoient des Egyptiens ou des étrangers. Il ne nous inſtruit pas davantage du motif qui avoit engagé le Roi à ne les pas laiſſer entrer en Egypte, lui qui invente l'apparition nocturne d'Iſis au ſujet des lépreux.

Cet Auteur joint Joſeph avec Moyſe, comme s'ils avoient été chaſſés enſemble d'Egypte, quoique Joſeph fût mort quatre générations avant Moyſe, qui ſont à-peu-près cent ſoixante-dix ans (*b*). Rameſsès fils d'Aménophis combat avec ſon pere, ſelon Manéthon, perd la bataille, & ſe ſauve avec lui en Ethiopie; tandis que Chéremon (*c*) le fait naître après la mort du Roi ſon pere dans une caverne, qu'il le fait remporter la victoire ſur les Juifs, & les repouſſer juſqu'en Syrie, quoiqu'ils fuſſent près de deux cents mille combattans. Quelle heureuſe imagination! Il

(*a*) *Numero ſanè non multùm diſcrepant.* On ne peut pas dire que quatre-vingt mille ne différent pas beaucoup de deux cents cinquante mille. Outre qu'il n'y a point de particule négative dans le Grec, je conjecture que l'expreſſion de Joſeph eſt ironique, mais qu'elle n'eſt pas aſſez développée. Après avoir remarqué que Manethon & Chéremon ſe contrediſent ſur ce qui donna occaſion à Aménophis de chaſſer les lépreux de ſes Etats, & ſur le nom de celui qui lui donne ce conſeil, il ajoute ironiquement: » Mais le nombre de ces lé- » preux, peu s'en faut qu'il ne ſoit le mê- » me. « Oui, l'un le fait de quatre-vingt mille, & l'autre de deux cents cinquante mille.

(*b*) On croit que Joſeph eſt mort l'an du monde deux mille trois cents ſoixante-neuf, & que les Iſraélites ſont ſortis d'Egypte l'an du monde trois mille cinq cents treize. Il n'y a entre l'un & l'autre de ces termes que cent quarante-quatre ans.

(*c*) *Voyez* Remarque VIII.

nous débite ce conte ſans nous apprendre qui étoient ces trois cents quatre-vingt mille hommes *trouvés à Péluſe*, ni comment périrent quatre cents trente mille hommes, ſi ce fut dans la bataille, ou s'ils ſe rendirent à Rameſsès? Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt qu'on ne peut ſçavoir qui ſont ceux qu'il appelle Juifs, ſi c'eſt aux deux cents cinquante mille lépreux qu'il donne ce nom, ou aux trois cents quatre-vingt mille hommes qui étoient à Péluſe. Mais il y auroit peut-être de la folie à ſe ſervir de beaucoup de raiſons pour réfuter quelqu'un qui ſe réfute ſoi-même.

XXXIV. A Manéthon & Chérémon je joins Lyſimaque. Cet Auteur a bâti ſur la même fable que ces deux Ecrivains; à cela près, que ce qu'il avance, eſt encore plus incroyable: preuve qu'il n'y a eu que la paſſion qui ait pu le porter à l'inventer. Sous le régne de Bocchoris, » dit-il, le peuple Juif étant attaqué de la gale, de la lépre, & d'au-» tres maux, ſe retira dans les temples pour y demander l'aumône. » Grand nombre de perſonnes étant tombées malades, la diſette ſe fit » ſentir en Egypte. Bocchoris ayant envoyé conſulter Ammon ſur ce fléau, » le Dieu répondit qu'il falloit chaſſer des temples les impies & les pro-» fanes, & les reléguer dans des déſerts; qu'à l'égard des lépreux & des » galeux, on devoit les noyer: que le Soleil étoit indigné de les voir » en vie: qu'il falloit purifier les temples, & qu'alors la terre reprendroit » ſa fertilité ordinaire. Bocchoris ayant reçu cet oracle, manda les Prêtres » & les Sacrificateurs; leur ordonna de raſſembler tous les gens impurs, » & de les remettre à ſes ſoldats, afin qu'ils les conduiſiſſent dans des dé-» ſerts; qu'à l'égard des lépreux, ils leur attachaſſent des lames de plomb, » & qu'ils les jettaſſent dans la mer: qu'après avoir noyé les lépreux & » les galeux, ils laiſſaſſent les impurs dans des déſerts pour y périr de » faim. Ces pauvres malheureux s'étant aſſemblés délibérent entr'eux » ſur ce qu'ils avoient à faire. La nuit étant venue, ils allumerent des » feux pour veiller à leur ſûreté; la nuit ſuivante (*a*) ils jeûnerent pour » ſe rendre les Dieux favorables, & les engager à avoir compaſſion » d'eux; le jour d'après, un nommé Moïſe leur conſeilla de marcher » hardiment en tenant toujours le même chemin, juſqu'à ce qu'ils euſ-» ſent trouvé un pays habitable; & les exhorta à ne montrer jamais d'af-» fection à perſonne, à ne donner jamais que de mauvais conſeils, & à » renverſer les temples & les autels des Dieux qu'ils rencontreroient. » Ayant pris cette réſolution, ils marcherent par le déſert, & arriverent » après bien des peines à une terre habitée: ils en maltraiterent les ha-» bitans; & après avoir pillé & brûlé les temples, ils pénétrerent dans » le pays qu'on appelle maintenant Judée; ils y fonderent une ville où » ils s'établirent: ils l'appellerent Hiéroſyla (pillage de choſes ſaintes), à » cauſe de la diſpoſition où ils étoient à leur égard. Etant devenus dans » la ſuite plus puiſſans, & craignant de ſe voir déshonorés, ils changerent ſon nom en celui de Hiéruſalem, & ils prirent celui de Hiéroſolymes.

(*a*) Ce jeûne ne paroîtra ſingulier qu'à ceux qui ignorent les uſages anciens. Autrefois on ne faiſoit qu'un repas ſur le ſoir. Jeûner, c'eſt ſe priver de ce repas, ou du moins ne manger que peu.

XXXV. Lyſimaque ne nomme point le même Roi que Manéthon & Chérémon. Il lui donne un nom plus nouveau; & laiſſant à part ſa viſion & le Devin d'Egypte, il a recours au Dieu Ammon dont il rapporte l'oracle au ſujet des galeux & des lépreux. Suivant cet Ectivain, une nombreuſe multitude de Juifs ſe raſſembla dans les temples. Donne-t-il ce nom aux lépreux? Ou n'y avoit-il que les Juifs qui fuſſent attaqués de la lépre? Il dit le peuple Juif. Mais quel étoit ce peuple? Etoit-il étranger? Etoit-il originaire d'Egypte? S'il étoit Egyptien, pourquoi l'appeller Juif? S'il étoit étranger, pourquoi ne pas dire d'où il étoit? Comment en reſta-t-il une ſi grande multitude? Le Roi en ayant fait noyer beaucoup dans la mer, & ayant chaſſé le reſte dans les déſerts, comment purent-ils paſſer ces déſerts, ſe rendre maîtres du pays que nous habitons aujourd'hui, y fonder une ville, & y bâtir un Temple ſi renommé par toute la terre? Il ne devoit pas non plus ſe contenter de dire le nom de notre légiſlateur, il falloit auſſi nous faire connoître ſa perſonne, ſon origine & ſes parens, nous apprendre pourquoi dans ſa marche il avoit donné aux Juifs une loi ſi impie envers les Dieux, & ſi injuſte envers les hommes. S'ils avoient été Egyptiens, ils n'auroient pas abandonné ſi facilement leurs loix. S'ils avoient été étrangers, ils n'auroient pu être abſolument ſans loix, auxquelles une longue habitude les auroit attachés. S'ils s'étoient contentés de s'engager par ſerment à haïr ceux qui les avoient chaſſés, il n'y auroit en cela rien que de vraiſemblable; mais cette guerre cruelle qu'il leur fait faire au genre humain, & cela, dans le tems même, comme il le dit, qu'ils ſont malheureux, & qu'ils ont beſoin du ſecours de tout le monde, cela dénote moins leur extravagance que celle de l'auteur d'une pareille impoſture. Il a la hardieſſe d'avancer qu'ils donnerent à leur ville un nom pris du pillage qu'ils faiſoient des temples, mais qu'ils l'avoient changé dans la ſuite. Ce fut ſans doute parce que leurs deſcendans crurent que ce nom les rendoit odieux, & les couvroit de honte; tandis que ceux qui l'avoient fondé, avoient penſé qu'il leur étoit glorieux. Ce galant homme ne voit pas, tant la paſſion de nous décrier l'aveugle: le terme qui ſignifie le pillage des choſes ſaintes, n'eſt pas le même en Hébreu qu'en Grec. Qu'auroit-on de plus à dire contre un homme qui avance des fauſſetés avec ſi peu de pudeur? Comme mon diſcours eſt d'une juſte étenduë, je réſerve pour le ſuivant ce que je dois dire pour remplir mon deſſein.

REPONSE
DE FLAVE-JOSEPH
A APPION,

Qui avoit écrit contre ſon Hiſtoire des Juifs, touchant l'antiquité de leur race.

LIVRE PREMIER.

REMARQUES.

REMARQUE I.

Du titre de cet Ouvrage. Joſeph ne l'a point compoſé pour répondre à ce qu'Appion avoit écrit contre ſes Antiquités Juives.

LE titre ſous lequel nous connoiſſons les deux Livres que Joſeph a compoſés pour réfuter ce que les Grecs diſoient de l'antiquité de ſa nation, & les calomnies qu'ils en débitoient, n'eſt point celui qu'il leur avoit donné. Car ce n'eſt pas en particulier contre Appion qu'ils ont été écrits, mais en général contre les Grecs qui avoient écrit des fables & des menſonges, tant contre l'antiquité des Juifs, que contre leurs ſentimens de religion. Ce que Joſeph y dit contre ce Grammairien, en fait à peine la quatriéme partie. Auſſi Euſebe

& les Anciens (*a*) ne citent cet Ouvrage que ſous le titre de diſcours, ou de Livre de Joſeph touchant l'antiquité des Juifs. Euſebe (*b*) en fait connoître le ſujet, lorſqu'après avoir dit qu'il avoit compoſé deux Livres de l'antiquité des Juifs, il ajoute : » Dans leſquels » il réfute ce qu'Appion en avoit » dit, & les autres Grecs qui avoient » attaqué les mœurs & les uſages » de ſa nation. «

M. d'Andilly dit dans le titre qu'il a mis à la tête de la traduction de cet Ouvrage, » que c'eſt » une réponſe à ce qu'Appion avoit » écrit contre ſon Hiſtoire des Juifs » touchant l'antiquité de leur race. « Mais outre que les Anciens qui ont parlé de cet Ouvrage, ne le déſignent que par réfutation de ce que les Grecs & Appion en particulier avoient écrit contre les antiquités de ſa nation, on a lieu de croire que ce Grammairien étoit mort avant que les antiquités Juives paruſſent. On croit qu'elles furent compoſées l'an de notre Seigneur quatre-vingt-treize, & qu'Appion fut député en quarante-un à l'Empereur Caius Caligula par les Grecs d'Alexandrie. Il ne put avoir connoiſſance de cet Ouvrage qu'un ou deux ans après qu'il eût été compoſé, & Joſeph ne le rendit peut-être pas public auſſi-tôt après l'avoir achevé : ajoutez le tems qu'il auroit fallu à Appion pour le réfuter. Il avoit au moins quarante ans lorſqu'il alla à Rome, à la tête de la députation que les Grecs d'Alexandrie envoyoient à l'Empereur. Ainſi pour dire que l'Ouvrage qu'il compoſa contre les Juifs, eſt une réfutation de l'antiquité que Joſeph leur avoit attribuée dans ſon Hiſtoire, il faudroit ſuppoſer qu'il vécut un ſiécle ou environ. Cela peut être : mais comme il n'eſt pas ordinaire que l'on vive ſi long-tems, & qu'on n'a aucune preuve que ce Grammairien ſoit parvenu à un ſi grand âge, on croit devoir s'en tenir à l'idée générale que nous donnent les Anciens de l'objet que Joſeph s'étoit propoſé dans l'Ouvrage qu'ils ont connu ſous le titre de l'Antiquité des Juifs. Ce fut probablement pendant la perſécution que les Grecs d'Alexandrie firent ſous le regne de Caligula aux Juifs qu'Appion écrivit contre eux : & on rapporte la mort de ce Prince à l'an quarante-un, c'eſt-à-dire, plus de cinquante ans avant que les Antiquités Juives de Joſeph paruſſent. Peut être qu'Appion étoit mort alors : mais quand il eut encore été en vie, Claude avoit donné le Royaume de Judée à Agrippa, celui de Calcide à ſon frere Hérode. Ainſi le tems n'étoit plus d'écrire contre les Juifs, comme il l'avoit été ſous le regne de Caligula.

Joſeph dit (*c*) dans l'élégant Traducteur » qu'il n'a entrepris cet Ou» vrage que pour répondre à Ap» pion. « Mais l'Hiſtorien Juif dit

(*a*) Euſebe, Prépar. Evang. Liv. 8. chap. 7. page 361. Liv. 10. chap. 6. page 476. Porphir. de abſtin. Liv. 2. page 381.

(*b*) Δύο τὰ περὶ τῆς Ἰουδαίων ἀρχαιότητος ἐν οἷς καὶ ἀντιῤῥήσεις πρὸς Ἀπιωνίωνα τὸν Γραμματικὸν καλὰ Ἰουδαίων τινικὰ ὃ συνῆξαγε λόγον ποιούμενος καὶ πρὸς ἄλλους, οἳ διαβάλλειν, ἢ ἀυτοὶ τὰ πάτρια τῶν Ἰουδαίων ἔθνους ἐπειράθησαν. Hiſt. Eccleſ. Liv. 3. chap. 9.

(*c*) Page 407. Τῶν μὲν Ἀπιωνίου τῦβίν τὸ τέλος ἐγένετο, καὶ τῶν παρ' ἡμῶν ἀνελήφθη τὸ πέρας ἐπὶ τῦ λόγου. Liv. 2. §. 13. page 480.

» ſeulement : Telle fut la fin de la » vie d'Appion, & ce ſera auſſi celle » de ce diſcours. «

M. Baſnage rapporte dans ſon Hiſtoire des Juifs (*a*), » qu'un Au» teur ſiffloit ſon Ouvrage contre » Appion, & trouvoit l'Auteur heu» reux que cet Egyptien ſoit mort » avant que de l'avoir vu. « Joſeph peut s'être trompé ſur quelqu'un des témoignages qu'il allégue, & n'en avoir pas bien pris le ſens : mais on ne peut diſconvenir que l'Ouvrage en général ne ſoit ſolide, & qu'il ne prouve bien que ſa nation n'eſt point nouvelle, comme le prétendoient les Grecs, & qu'il ne réfute parfaitement les calomnies qu'ils en débitoient.

REMARQUE II.

De ce que dit Joſeph des Livres de l'Ecriture.

IL eut été à ſouhaiter que Joſeph, qui entre quelquefois dans des détails dont on l'eût volontiers diſpenſé, nous eût dit quelque choſe de moins vague ſur ce que ſa nation penſoit de ſon tems des Livres de l'Ecriture, de leur nombre, & de leur inſpiration ; quels étoient ceux qui avoient été compoſés après le regne d'Artaxerxès, & ce dont ils traitoient. Ce détail auroit été à ſa place, & il nous auroit fait connoître bien des choſes auxquelles la piété n'auroit pas été indifférente. Mais une diſcuſſion des différens ſyſtêmes qu'on s'eſt faits ſur le peu qu'il en dit, ſeroit déplacée dans une traduction de cet Auteur. Ainſi je me borne à remarquer qu'on lui a fait dire ce que je n'ai pu trouver dans ſes Ouvrages, ou plus qu'il ne dit.

Hunc canonem Artaxerxe & Eſdrâ poſteriorem non eſſe diſertè docet Joſephus. (*b*) Dire que les Livres compoſés après le regne d'Artaxerxès n'ont pas la même autorité que l'Ecriture, n'eſt pas dire que le canon des Livres ſaints n'eſt pas poſtérieur à ce Prince & à Eſdras : Joſeph ne parle pas même du dernier. Il eſt certain qu'il ne fût fermé que long-tems après : car on trouve dans les Paralipomènes (*c*) dix générations de Zorobabel, qui ne doivent avoir fini que long-tems après la mort d'Eſdras & d'Artaxerxès. Quelques Sçavans (*d*) en ont pris occaſion de reprocher à Joſeph d'avoir dit que ce que l'on avoit écrit depuis Artaxerxès, n'avoit pas la même autorité que ce qu'on avoit écrit auparavant. Mais ces généalogies ſont, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, un ſi petit objet en comparaiſon de tout le reſte de l'Ecriture, qu'il a pu croire qu'elles ne devoient pas l'empêcher de dire en général que les Livres que les Juifs conſervoient depuis le regne d'Artaxerxès, n'avoient pas la même autorité que ceux qui avoient été compoſés auparavant, ni l'obliger d'entrer dans un détail que n'exigeoit pas ſon deſſein.

Je ne trouve point non plus dans cet Auteur ce qu'un illuſtre Sça-

(*a*) Livre 1. page 25.

(*b*) Le Pere Gillet s'eſt ſans doute ſervi de la premiére édition de la Démonſtration Evangélique de M. Huet, page 174. n. 2. On ne trouve rien de pareil dans la ſeconde.

(*c*) I. Paralip. chap. 3. ℣. 20. &c.

(*d*) Mémoires pour l'Hiſtoire, &c. 1719. page 213.

vant

vant (*a*) lui attribue, que les Juifs ont pris le parti de regarder les Livres Deutero-canoniques comme inſpirés, & je ne crois pas qu'il l'ait dit. Il ſe borne en effet à leur accorder de l'autorité, mais inférieure à celle des vingt-deux Livres de l'Ecriture, dont il venoit de parler.

Le religieux Auteur (*b*) du Traité de la Providence, dont les Journaux de Trévoux font beaucoup d'éloges, prétend qu'on ne ſçauroit même prouver qu'il y ait eu des Livres écrits avant le Pentateuque. Philon & Joſeph ont entrepris de montrer ce fait. L'anonyme ſetoit-il en état de détruire leurs preuves? Il eſt certain que le Pentateuque eſt le plus ancien Livre que nous ayons. Je ne crois pas que le plus déterminé libertin ait jamais oſé le nier. Mais que les Chaldéens & les Egyptiens n'aient rien écrit avant Moyſe, c'eſt ce qui n'eſt pas vraiſemblable, & ce que Joſeph ne s'eſt point propoſé de montrer. Ce que cet Auteur dit des deux colonnes que l'on voyoit encore de ſon tems dans la Siriade, (*c*) & ſur leſquelles les enfans de Serh avoient écrit leurs obſervations aſtronomiques, peut n'être qu'une fable. Mais tout fabuleux qu'on ſuppoſe le fait, Joſeph ne l'eût pas avancé, s'il avoit cru qu'on n'avoit rien écrit avant Moyſe.

REMARQUE III.

Des Rois Paſteurs dont parle Manethon. Le zéle de Religion n'a point fait illuſion à Joſeph, quand il dit que c'étoient ſes ancêtres.

QUE Manéthon ait rité les mémoires ſur leſquels il a écrit l'Hiſtoire d'Egypte, des inſcriptions que Thot le premier Hermès avoit fait graver ſur des colonnes, & que le ſecond Hermès avoit fait traduire en grec, ou qu'il ne les ait tirés que des anciens Hiſtoriens de cette nation, la choſe eſt également indifférente: & quand le Docteur Stilling Fleet auroit prouvé que le ſecond Hermès ne fit point traduire ces inſcriptions, de quelques monumens que Manéthon ſe ſoit ſervi pour écrire ſon Hiſtoire, il n'eſt pas moins vrai qu'en général il n'a point inventé les faits qu'il rapporte; que c'étoit le ſentiment commun des Egyptiens, qu'une nation peu connue étoit entrée autrefois en Egypte, & qu'elle étoit ſortie longtems après pour aller s'établir dans un pays que l'on a appellé dans la ſuite Judée. Qu'à l'égard des autres circonſtances dont il accompagne

(*a*) Le P. Tournemine, Eclairciſſement ſur la ruine de Ninive.
(*b*) Vitringa. tome 2. page 312.
(*c*) Voyez Volume I. page 84. & les Remarques ſur cet endroit.
Je penſe que le tems de Siriade dont parle Joſeph, n'eſt autre choſe que l'Egypte: ce qui me le perſuade, c'eſt que le Nil s'appelloit dans le langage des Ethiopiens Siris.

Σιρις ἀπ' Αἰθιόπων καλουμένη.
Dionyſ. Pericg. 223.

Il y a grande apparence que les Ethioplens appelloient l'Egypte Siriade, de Siris nom du principal fleuve qui l'arroſoit, de même qu'elle a été appellée Egypte, du Nil qu'Homère nomme par-tout Egyptus.

ces deux faits inconteſtables, elles portent pour la plûpart un caractére de fauſſeté, trop marqué pour ne ſe pas faire ſentir.

Nous avons un ſecret éloignement pour tout ce qui a trait au ſervice de Dieu; & par une ſuite de ce malheureux éloignement, nous nous portons avec une eſpéce de zèle à effacer toutes les particularités des événemens que l'ancienne Hiſtoire nous a conſervés, qui ont quelque rapport à ce que l'Ecriture raconte. Quelque marqués qu'ils ſoient, nous tâchons d'en détourner le ſens par des explications forcées, & ſans aucune vraiſemblance. Si ce funeſte penchant eſt une eſpéce d'apanage de la nature humaine, la piété des peres des premiers ſiécles a ſçu y réſiſter. Car autant quelques Critiques ſe ſont-ils aujourd'hui mérité de ne rien reconnoître dans l'Hiſtoire profane, qui appuie & juſtifie ce que nous liſons dans nos ſaints Livres, autant ſe ſont-ils fait un religieux devoir d'y recueillir tout ce qui peut en confirmer la vérité & en relever l'excellence. Pluſieurs ont vu après Joſeph des traits trop marqués dans les Rois Paſteurs dont parle Manéthon, pour n'y pas reconnoître les Iſraëlites. Mais ces traits confirmeroient ce que l'Ecriture raconte de la grande autorité que le ſaint Patriarche Joſeph eut en Egypte; & c'eſt une raiſon pour quelques Critiques de s'appliquer à les effacer, & à tâcher de les rendre méconnoiſſables. Si Hérodote ſemble dite que les Juifs ont reçu la circonciſion des Egyptiens, le fait eſt certain, & il n'eſt pas permis d'en douter. Si l'on reconnoît les Iſraélites dans ce que Manéthon dit des Rois Paſteurs, on ſe fait illuſion; & Joſeph qui l'a cru, s'eſt trompé.

Ces Rois Paſteurs, dit on, s'emparerent les armes à la main de l'Egypte, y commirent mille déſordres, & en renverſerent les temples. (*a*) Le petit nombre de perſonnes qui compoſoient la famille de Jacob lorſqu'il y entra, ne répond point à cette nombreuſe multitude de peuple qui accompagnoit les Rois Paſteurs lorſqu'ils s'en emparerent. Leur foibleſſe ne leur permettoit pas de pouvoir conquérir un Royaume auſſi puiſſant que l'Egypte; encore moins leur piété, d'y commettre les déſordres dont Manéthon charge les Rois Paſteurs.

Jacob ne conquit point l'Egypte en y entrant, & ſes enfans n'y regnerent pas: mais Joſeph y eut une autorité égale à celle d'un Roi, quoiqu'il n'en portât pas le nom. Tout le peuple, (*b*) lui dit Pharaon, obéira à votre commandement. Je ſuis Pharaon, ajouta ce Prince; perſonne ne remuera ni pied, ni main en Egypte que par votre ordre. L'Ecriture ne nous marque point quel ſentiment fit naître dans l'eſprit des Egyptiens une ſi grande élévation; mais il ſuffit de connoître l'homme pour être convaincu qu'elle excita en eux les plus grands ſentimens d'envie & de jalouſie. Un étranger né d'un peuple que l'on ne connoiſſoit point, ou qu'on mé-

(*a*) Ce trait leur eſt commun avec les lépreux, que Manethon convient être les ancêtres des Juifs.

(*b*) Ad tui oris imperium cunctus populus obediet. Abſque tuo imperio non movebit quiſquam manum aut pedem in omni terra Ægypti. *Geneſ.* 41. ℣. 40—44.

priſoit, que l'on avoit vu entrer eſclave en Egypte pour y être vendu; le voir vêtu de pourpre, orné d'un collier d'or, monté ſur le ſecond char du Roi, précédé d'un héraut qui crioit que l'on ſe proſternât devant lui : quels murmures, quels mauvais diſcours, quelles ſatyres ne dût pas produire un ſpectacle ſi accablant pour les grands d'Egypte, ſi humiliant pour leur orgueil, ſi déſeſpérant pour leur ambition ? Les maux que l'opiniâtreté de Pharaon à réſiſter aux ordres de Dieu attira ſur lui & ſur ſon peuple, la mort de leurs premiers nés, le Roi & toute ſon armée enſevelie dans les eaux de la mer rouge; de ſi terribles fléaux durent mettre le comble à la haine des Egyptiens, & les faire charger les Iſraëlites de tout ce que la rage & le déſeſpoir peuvent inventer de plus humiliant & de plus odieux.

Quoique les Iſraëlites fuſſent d'une maniére toute particuliére le peuple de Dieu, ils n'en ont pas toujours eu les ſentimens. Leur conduite dans le déſert en eſt une preuve formelle. Mais les grands éloges que l'Ecriture fait de Joſeph, ne permettent pas de le ſoupçonner de s'être oublié dans le haut degré d'élévation auquel Dieu l'avoit élevé. Cependant quoiqu'il ne fît rien que pour le bien & l'avantage du Royaume, tout l'argent des Egyptiens qu'il fit porter au tréſor royal, tout leur bétail, tous leurs fonds qu'il les obligea de vendre pour avoir du grain, furent des opérations qui le durent rendre en quelque ſorte odieux à la nation. La néceſſité où elle ſe trouvoit, l'obligea de s'y ſoumettre, peut-être même avec quelque reconnoiſſance pour celui qui les tiroit des portes de la mort. Mais le danger de périr de faim paſſé, un peuple qui ſe voit dépouillé de tout l'argent qu'il avoit, auquel on a ôté la cinquiéme partie de ſon bien, ſeroit un exemple d'une patience héroïque, s'il n'eût pas murmuré contre celui qui en étoit l'auteur.

L'Ecriture ne nous apprend rien de ce qui arriva aux Iſraëlites pendant leur demeure en Egypte, que ce qu'elle a cru néceſſaire pour nous faire adorer les grandes miſéricordes de Dieu ſur ſon peuple. Un peu plus de détails eut contenté notre curioſité, & levé bien des difficultés qui nous arrêtent; mais elle n'a pas jugé à propos d'y entrer. On peut conjecturer ſans témérité, ce me ſemble, que les Iſraëlites purent donner quelque occaſion à la haine que les Egyptiens conçurent contre eux, & à la perſécution que leur fit ſouffrir le Roi. Eſt-il croyable que Pharaon eût pris l'étrange réſolution de détruire une portion conſidérable de ſes ſujets, ſi par leurs diſcours ou par leur conduite ils ne l'avoient pas forcé à prendre un parti ſi préjudiciable au bien de ſon Royaume ? Comme le haut degré de puiſſance auquel Joſeph fut élevé, (a) put, quoiqu'innocemment, donner occaſion de le calomnier, comme ſi lui & ſes freres ſe fuſſent emparés du Royaume : de même le mépris qu'ils faiſoient

(a) Le terme de Roi n'a pas toujours repréſenté l'idée que nous y attachons dans notre langue. Saint Epiphane ne pouvoit ignorer que Joſeph n'avoit jamais régné en Egypte; il exprime cependant la grande puiſſance qu'il y eut par βασιλεύων, & les enfans de Heth diſent à Abraham : » Ecoutez, vous êtes parmi nous un Roi de la part » de Dieu. « Βασιλεὺς παρὰ Θεοῦ εἶ ἐν ἡμῖν. Géneſ. chap. 23. ℣. 6.

des Dieux d'Egypte, put être un prétexte aux Prêtres de les accuſer de détruire leurs temples, de brûler les Dieux, & d'égorger les miniſtres de leurs autels. Le mépris que les Iſraëlites avoient des idoles d'Egypte, les railleries qu'ils en faiſoient, les inſtructions qu'ils donnoient du véritable Dieu, de ſon unité, & de ſes autres attributs, purent faire impreſſion ſur les Egyptiens, & cette impreſſion faire que les temples fuſſent moins fréquentés, les offrandes moins abondantes, & les Prêtres moins reſpectés. C'en fut aſſez, dans le chagrin où les mettoit la perte de leur crédit & la diminution de leurs revenus, pour ſe plaindre, par des exagérations calomnieuſes, mais que la paſſion ne rend que trop fréquentes, que les Iſraëlites détruiſoient les temples, brûloient les Dieux, & faiſoient mourir les Prêtres.

Si ce que le ſçavant M. Huet (*a*) & le P. Calmet (*b*) prétendent, étoit véritable, que Manéthon dit dans Joſeph que les Rois Paſteurs étoient des Juifs; les Critiques qui ont accuſé cet Hiſtorien de s'être fait illuſion par attachement pour ſa nation, lorſqu'il a cru que ces Rois Paſteurs étoient ſes ancêtres, n'euſſent peut-être pas nié le fait, ou euſſent tourné leur critique contre l'Auteur qui le rapportoit; mais il ne le dit pas dans le fragment que Joſeph nous en a conſervé. Ce qui peut avoir trompé ces Sçavans, eſt vraiſemblablement ce que l'Hiſtorien Juif dit au num. 26. mais ce n'eſt pas Manéthon qui parle, c'eſt Joſeph qui tâche de tirer parti du fragment qu'il a rapporté, & qui lui prête les concluſions qu'il en tire.

J'ai ſoupçonné d'abord qu'Αραβας avoit pris la place d'Εβραιους: quelques réfléxions me faiſoient trouver cette conjecture aſſez vraiſemblable. Mais ce qu'allégue Joſeph au num. 20. me l'a fait rejetter; car après avoir dit: » Ce que nous avons » avancé que le Temple de Jéruſa» lem avoit été brûlé par les Baby» loniens, & qu'il avoit été rebâti » lorſque Cyrus regnoit en Aſie, » ſe prouve invinciblement par ce » que nous allons ajouter de Bé» roſe. « Après, dis-je, avoir pris cet engagement, il rapporte un aſſez long paſſage de cet Auteur, dans lequel il ne parle ni de la deſtruction du Temple, ni de ſon rétabliſſement. Ainſi il faut reconnoître que l'Hiſtorien Juif, emporté par la chaleur de la diſpute, ne s'eſt pas toujours apperçu qu'il raiſonnoit quelquefois peu juſte dans ſa réfutation de ce que diſoient les Grecs contre les Juifs, & qu'il donnoit pour leur témoignage même les concluſions qu'il tiroit de leurs paroles. Mais ſi Manethon ne dit pas expreſſément que les Rois Paſteurs étoient Iſraëlites, ce qu'il en dit leur convient ſi parfaitement, que l'eſprit national n'a point fait illuſion à Joſeph, lorſqu'il a cru que c'étoient ſes ancêtres.

Quelques-uns (*c*), ſelon Manethon, vouloient que ce fuſſent des Arabes. Les Egyptiens ſi attentifs à conſerver des monumens publics de ce qui leur arrivoit, n'avoient-ils point mis dans leurs archives de

(*a*) Démonſtration Evang. page 62.

(*b*) Sur l'Exod. chap. 1. ℣. 8.

(*c*) M. Vitaſe fait dire à Manethon que les Rois Bergers étoient Arabes; légere inadvertance. On le diſoit ſeulement, ſelon cet Auteur. *Sacram. Euch. tome* 1. *page* 73.

quel pays étoit le peuple dont ils ſe plaignoient ? L'ignoroient-ils ? Cela n'eſt pas vraiſemblable. Pourquoi donc Manethon affecte-t-il de ne le pas dire, & ſe contente-t-il de rapporter que quelques-uns diſoient qu'ils étoient Arabes ? La reſerve eſt affectée, & décéle un Auteur qui veut charger les Juifs de tous les maux qu'on imputoit aux Rois Paſteurs, mais qui tâche en même tems d'épargner à ſa nation la honte d'avoir été ſubjuguée par un peuple auſſi peu nombreux que celui des Juifs, qui faiſoit une auſſi petite figure dans le monde, & pour lequel on n'avoit que du mépris.

Manethon convient que le nom que l'on donnoit à ceux qu'il prétend avoir autrefois conquis l'Egypte, peut ſignifier Paſteurs eſclaves. Joſeph prend avec raiſon avantage de cet aveu. En effet le trait eſt ſi propre aux Iſraëlites, que quelques efforts que l'on ait faits juſqu'ici pour trouver une nation autre que la Juive à laquelle il pût convenir, ils ont toujours été inutiles. Le Patriarche Joſeph entra en Egypte pour y être vendu en qualité d'eſclave ; & ſes freres après ſa mort y vécurent dans l'eſclavage le plus rigoureux. Le trait ne peut convenir ni aux Arabes, ni aux Horréens, que quelques Sçavans (*a*) ont voulu être les Rois Paſteurs eſclaves que l'on ſuppoſe avoir conquis l'Egypte. C'eſt un avantage dont ſe glorifient les Arabes, de n'avoir jamais été ſoumis à des Princes étrangers. L'Hiſtoire nous les répréſente en effet comme un peuple libre, que l'on a pu quelquefois battre, mais jamais ſoumettre. On ne connoît les Horréens que par le chapitre trente-ſixiéme de la Genèſe. On en conclut qu'ils furent chaſſés de leur pays par les deſcendans d'Eſaü. Un peuple qui ne peut pas ſe maintenir dans ſon pays, eſt peu en état d'aller conquérir un royaume auſſi grand & auſſi puiſſant que l'Egypte. On a cru parer l'objection, en diſant que ce fut par ſurpriſe qu'il s'en empara ; mais ce que Manethon rapporte qu'Aménophis eut deſſein d'attaquer l'ennemi avec des troupes bien aguerries & au nombre de trois cens mille hommes, ruine abſolument cette défaite. On ne peut pas dire qu'un Prince qui ſe trouve à la tête d'une ſi groſſe armée, ait été ſurpris.

Quelques autres Sçavans (*b*) ont été chercher les conquérans de l'Egypte dans la Paleſtine ou dans la Phénicie, mais inutilement. Tant qu'on ne fera pas voir que ce qu'en dit Manethon leur convient, on ne peut les regarder comme les bergers eſclaves ; & aucun des Sçavans qui ne veulent pas que ce ſoit les ancêtres des Juifs, n'a pu juſqu'à préſent faire remarquer aucun des traits dont il les caractériſe, dans les Arabes, les Horréens, les Phéniciens ou les Philiſtins.

Un ſçavant Interpréte (*c*) conjecture que la haine que les Egyptiens portoient à ceux qui gardoient les troupeaux, venoit des maux que les Rois Paſteurs leur avoient faits ; mais on a remarqué ailleurs que l'on prend trop à la lettre ce que l'Ecriture dit du ſentiment que ce peu-

(*a*) Usher. Shuckford, Hiſtoire du monde, tome 2.

(*b*) Le Chevalier Newton dans ſa Chronologie prétend que c'étoient les Cananéens que Joſué chaſſa de leur pays. Mais que devinrent-ils, lorſqu'après un régne de cinq ſiécles ils furent obligés de ſortir d'Egypte ?

(*c*) Le P. Calmet, Géneſ. chap. 46. ℣. 34.

ple avoit de ceux qui gardoient les troupeaux : & on a fait voir qu'à la reſerve des pâtres de cochons, ceux qui gardoient d'autre bétail, n'y étoient point mépriſés : ç'auroit été une grande imprudence à Joſeph de dire à Pharaon que ſes freres étoient d'une profeſſion qui eût été en éxécration aux Egyptiens. Si les Rois Paſteurs leur euſſent fait tous les maux dont ſe plaint Manethon avant l'arrivée des freres de Joſeph en Egypte, on n'eût pas voulu les recevoir, les voyant exercer la même profeſſion que ceux qui leur avoient fait tant de mal. Des étrangers qui cherchent à s'établir dans un pays, n'ont garde de dire, de deſſein prémédité, comme Joſeph le fit, qu'ils ſont de la même profeſſion qu'un peuple qui y a commis une infinité de maux. Cette réfléxion ſeule fait voir que ce que rapporte Manethon des Rois Paſteurs ne peut pas être antérieur à l'entrée des Iſraëlites en Egypte, comme le prétendent quelques Sçavans.

L'Hiſtorien d'Egypte rapporte que le premier Roi des paſteurs s'appelloit Salatis (*a*) : & l'Ecriture dit que Joſeph y étoit Salit, puiſſant maître. Ces deux mots ſont viſiblement les mêmes ; & il y a toute apparence que ſes freres continuérent à l'appeller ainſi, lorſqu'ils furent établis en Egypte, & que les Egyptiens qui n'entendoient pas leur langue, crurent que c'étoit ſon nom propre. Ce Roi demeuroit à Memphis ; mais il avoit mis ſes troupes dans Avaris qui étoit à l'orient de l'Egypte. Joſeph demeuroit auprès de Pharaon à Memphis, & ſes freres à Geſſen qui étoit dans la même poſition qu'Avaris, par rapport à l'Egypte. Salatis alloit dans le tems de la moiſſon à Avaris pour faire diſtribuer le grain à ſes troupes. Le ſaint Patriarche ne manquoit pas ſans doute de rendre viſite tous les ans à ſon pere & à ſes freres, & de leur faire porter le grain dont ils avoient beſoin. Joſeph n'a pas de peine à faire voir les grandes abſurdités & les étranges contradictions dans leſquelles tombe Manethon dans ce qu'il avance des Rois Paſteurs, des Jéroſolymitains & des lépreux : mais au milieu de ces impertinences il lui échape toujours quelques traits qui décélent les Iſraëlites. Il faut fermer les yeux pour ne pas appercevoir que ce qu'il dit (*b*) que les Jéroſolymitains s'emparérent des greniers publics, n'eſt qu'un déguiſement de ce que l'Ecriture dit que Joſeph fit pendant les années d'abondance pour prévenir celles de diſette qui devoient ſuivre. La remarque que les Jéroſolymitains s'étoient emparés des greniers publics eſt ſinguliére ; & je doute qu'aucun Hiſtorien en ait fait une ſemblable. A quoi bon faire mention de cette circonſtance ? N'étoit-ce pas une ſuite néceſſaire de la conquête qu'ils venoient de faire de l'Egypte ? Et cela méritoit-il en ſoi-même d'être remarqué ? Non aſſurément. Mais les grands amas de bled que Joſeph avoit faits dans les années d'abondance, & la diſtribution qu'il en avoit faite dans celles de diſette, étoit un des principaux événemens de ſon adminiſtration. Si la haine des Egyptiens contre les Juifs le leur a fait déguiſer & défigurer, la Providence ne lui a point permis de le rendre entiérement méconnoiſſable.

(*a*) שליט.
(*b*) Page 464. num. 29.

Manethon ſe trompe, lorſqu'il met la fondation de Jéruſalem immédiatement après l'entrée des Rois Paſteurs dans la terre de Canaan; mais l'erreur dans quelques circonſtances d'un fait ne l'affecte pas tellement qu'il le rende faux. Les Egyptiens ne purent ignorer que les Iſraëlites, au ſortir de chez eux, étoient allés dans la Paleſtine, & qu'ils y avoient bâti Jéruſalem: mais peu curieux de s'inſtruire exactement de ce qui regardoit un peuple qu'ils mépriſoient autant qu'ils le haïſſoient, ils ſe ſouciérent peu de s'informer quand ils fondérent leur Capitale. Mais le trait en général eſt ſi frapant, & démaſque ſi bien les Rois Paſteurs, que pour ne pas reconnoître les Iſraëlites, il faut ne pas vouloir ſe rendre à l'évidence. Je finis par cette réfléxion. C'eſt dans un livre compoſé contre les Juifs, que Manethon parle des maux prétendus que les Rois Paſteurs avoient faits en Egypte, ou du moins dans le deſſein de leur en faire un reproche. Si c'étoient des Arabes, des Horréens, des Phéniciens, ou des Philiſtins, cela regardoit-il les Juifs; & le récit des déſordres qu'y auroit commis un de ces peuples, pouvoit-il entrer dans un Ouvrage compoſé pour rendre les Juifs odieux & mépriſables? Si ce n'avoit pas été les Juifs que l'Hiſtorien d'Egypte chargeoit de ces déſordres, Joſeph auroit donné dans un écart auſſi déplacé en y répondant. Manethon auroit mis ridiculement les Rois Paſteurs ſur la ſcène; & Joſeph auroit répondu auſſi peu ſenſément à ce qu'il en dit.

REMARQUE IV.

Joſeph ne dit pas que le Temple fut bâti la quatriéme annee du régne de Salomon, & la onziéme de celui d'Hiram Roi de Tyr.

LE P. Calmet (*a*) après avoir avancé qu'Hiram Roi de Tyr qui envoya du bois de cédre à David pour le palais qu'il ſe bâtiſſoit, étoit fils d'Abibal, dit dans un autre endroit (*b*): Cet Hiram étoit fils » de celui qui avoit été l'ami de Da» vid, ſuppoſé ce que dit Joſeph, » que le Temple ait été bâti la on» ziéme année de ce Prince, & la » quatriéme de Salomon. «

Le paſſage de l'Hiſtorien Dius que cite le ſçavant Interpréte dans le premier endroit, n'étoit pas préſent à ſa mémoire dans le ſecond. Cet Auteur faiſant Hiram fils d'Abibal, & n'y ayant qu'un Hiram dans la liſte que Menandre nous a laiſſée des Rois de Tyr, il s'enſuit que le contemporain de Salomon n'a pas pu être le fils de l'ami de David. Il faudroit pour cela qu'il y ait eu deux Rois de Tyr de ce nom.

C'eſt une autre petite inattention de faire dire à Joſeph que le Temple a été bâti la quatriéme année du régne de Salomon, qui concourt avec la onziéme de celui d'Hiram. Ce fut, ſelon cet Auteur, non la onziéme, mais la douziéme que le Temple ᾠκοδομήθη; ce qui peut ſignifier qu'on commença à le bâtir alors,

(*a*) Commentaire ſur le ſecond Livre des Rois, chap. 5. ℣. 11.
(*b*) Sur le troiſiéme Livre des Rois, chap. 5. ℣. 1.

ou que l'on acheva d'y travailler. Ce que Joſeph ajoute ſur l'autorité de Dius & de Menandre, détermine au premier ſens. C'eſt le ſentiment de M. Des Vignoles qui fait concourir la quatriéme année du régne de Salomon avec la douziéme de celui d'Hiram; mais il prétend que le Roi de Tyr de ce nom, contemporain de Salomon, eſt non l'ami de David, mais ſon petit-fils par Abibal (a). La conjecture ſuppoſe qu'il y a eu deux Rois de Tyr qui ſe ſont appellés Hiram. On ne voit rien qui puiſſe l'autoriſer, & elle contredit l'Ecriture qui dit au verſet premier du chapitre cinquieme du troiſiéme livre des Rois, qu'Hiram Roi de Tyr envoya des Ambaſſadeurs à Salomon, parce qu'il avoit toujours été ami de David. Ce qui a porté le ſçavant Chronologue à faire cette ſuppoſition, c'eſt qu'il trouvoit que c'étoit donner un régne bien long à l'ami de David; mais outre que l'Ecriture dit que l'Hiram contemporain de Salomon étoit l'ami de ſon pere, on a l'exemple de pluſieurs Princes qui ont vécu & régné plus long-tems. On croit communément que ce fut l'an du monde deux mille neuf cens cinquante-huit que le Roi de Tyr envoya du bois de cédre à David pour lui faire un palais; & on rapporte la quatriéme année du regne de Salomon à l'an du monde deux mille neuf cens quatre-vingt douze. Si Hiram en avoit trente, lorſqu'il fournit du bois de cédre à David, il en avoit ſoixante-quatre la quatriéme année du regne de Salomon, & quarante, ſi l'on veut, de ſon élévation au thrône. L'un & l'autre n'a rien d'extraordinaire; & on a l'exemple de pluſieurs Rois qui ont vécu & régné plus long-tems. On convient d'ailleurs que l'Ecriture ne rapporte pas toujours les événemens qu'elle raconte dans l'ordre des tems qu'ils ſont arrivés. C'eſt ainſi qu'avant d'avoir raconté les grandes guerres que David eut à ſoutenir contre les Philiſtins, les Moabites, les Syriens & les Iduméens, elle dit que ſe voyant par la bonté de Dieu en paix avec tous ſes ennemis, il forma le deſſein de lui bâtir un temple. Il ne put jouir de la paix, qu'après avoir forcé ces peuples à la lui donner.

REMARQUE V.

Sur ce qu'Ariſtote dit que les Juifs deſcendoient des Philoſophes Calanes des Indes.

PLuſieurs Anciens ont parlé des Philoſophes des Indes: mais ſoit qu'ils ne fuſſent pas aſſez inſtruits de leurs mœurs, de leurs ouvrages & de leurs ſentimens, ce qu'ils en diſent eſt peu exact, & ſouvent ne ſe concilie pas enſemble. Ils ſe réuniſſent à reconnoître que ces Philoſophes étoient partagés en deux ſectes; que les premiers s'appelloient Brachmanes ou Brachmines; mais on ne s'accorde pas ſur le nom que portoit la ſeconde ſecte. Megaſthène les appelle dans Strabon (b) Germanes, Γερμᾶναι: Clément d'Alexandrie (c) met dans leur nom un Σ au lieu d'un Γ; car il les appelle Sarmanes,

(a) Hunc (amicum Davidis) enim non confundendum cum Hiramo poſteriori, ex annorum intervallo manifeſtum ait. *Act. Lipſ.* 1739, *page* 496. Extrait de la Chronologie de M. des Vignoles.

(b) Liv. 15. tome 2. page 1040. Amſtelod. 1707.

(c) Stromat. Liv. 1. page 359. Oxonii 1715.

Sarmanes, Σαρμάνας. Porphyre (*a*) y fait un plus grand changement; car ils s'appelloient, ſelon lui, Samanéens Σαμαναῖοι: mais toute cette différence n'empêche pas qu'on ne reconnoiſſe que c'eſt le même nom dans ces trois Auteurs, ou différemment prononcé, ou un peu défiguré.

Il eſt fait mention d'un de ces Philoſophes dans l'hiſtoire de l'expédition d'Aléxandre aux Indes. Les Hiſtoriens qui en ont parlé, l'appellent *Calanus*; mais Plutarque (*b*) obſerve dans la vie de ce Prince que ce n'étoit pas ſon vrai nom, mais qu'il s'appelloit *Sphines*: qu'ayant dit en Indien à ceux qui l'étoient allé trouver de la part d'Aléxandre, Καλὰ, *Calé*, pour, Je vous *ſalue*, ils crurent que c'étoit ſon nom qu'il leur diſoit. Plutarque ne cite point l'Auteur de qui il tient ce fait. Qui que ce ſoit, ce qu'il rapporte eſt bien vraiſemblable: mais ce que Plutarque ajoute de la cauſe de la mépriſe des Envoyés d'Aléxandre, le paroît peu. Ce Prince ne manquoit pas d'Interptétes pour la langue d'un pays dont il étoit le maître, & il eut ſans doute l'attention d'en donner à ceux qu'il envoyoit vers les Philoſophes Indiens. Comment donc auroient-ils pu ſe méprendre, & croire que ce Philoſophe s'appelloit Calanus? Les Chrétiens des premiers ſiécles de l'Egliſe, interrogés ſur leur nom, répondoient ſouvent *Chrétiens*, perſuadés que le plus beau nom qu'ils puſſent porter, étoit celui de leur ſainte Religion. Ce put être par un ſemblable ſentiment que Sphines, au lieu de dire ſon nom aux envoyés d'Aléxandre qui le lui demandoient, leur dit celui de ſa profeſſion: & ſoit qu'il ne le prononçât pas aſſez diſtinctement; ſoit que l'Interpréte ne le rendît pas exactement, ou que les Hiſtoriens qui nous ont rapporté ce fait, en ayent adouci la prononciation pour le rapprocher de leur langue, ils crurent que ſon nom étoit Calane, au lieu que c'étoit celui de ſa profeſſion. Sphines continuant à ſe le donner, on ſe confirma dans la penſée que c'étoit le ſien propre.

Joſeph remarque que les Grecs font preſque toujours quelque changement dans les mots d'une langue étrangére, pour les rapprocher de la leur, & en adoucir la prononciation.

Les victoires d'Alexandre ayant rendu le commerce des Indes plus fréquent, on put ſçavoir que le nom que s'étoit donné ce Philoſophe, n'étoit pas ſon nom propre, mais celui de ſa ſecte. C'eſt ce que donne lieu de conjecturer ce que dit Ariſtote dans Cléarque (*c*), qu'on appelloit les Philoſophes des Indes Calanes. Je préférerois celui que leur donnent Mégaſthène & Clément d'Alexandrie: mais de quelque maniére que l'on écrive, ou qu'on prononce ce nom, c'eſt, ce ſemble, à quelque petite différence près le même, mais qui ſignifie la même choſe.

Leydecker prétend que les Philoſophes Indiens étoient appellés Calanes du nom du fameux Calanus qui fit tant de bruit à la cour d'Alexandre. C'eſt une mépriſe dans laquelle entre pluſieurs autres a donné cet Auteur. Ce Philoſophe n'étoit peut-être pas encore mort dans le tems qu'Ariſtote écrivoit

(*a*) De Abſtinent. Lib. 4.
(*b*) Vol. I. page 701. Paris 1764. in-fol.
(*c*) Joſeph rapporte le fragment de Cléarque au premier Livre contre Appion, §. 22. On le trouve auſſi dans Euſebe, Préparat. Evangél. Liv. 9. chap. 5. page 409. Paris 1628, in-fol.

ce que rapporte Cléarque, ou du moins il ne pouvoit y avoir aſſez long-tems, pour avoir pu donner ſon nom aux Philoſophes Indiens, & pour en être informé en Gréce. Loin qu'il le leur ait donné, nous voyons par le Traité intitulé Philoſophumena (*a*) qui ſe trouve avec les œuvres d'Origène, que les Brachmanes placent Dandamis dans le conſeil des Dieux, dont ils chaſſent Calanus comme un impie qui a apoſtaſié.

Les Grecs n'ont jamais voulu ſe donner la peine de s'inſtruire avec quelque exactitude de ce qui regardoit les Juifs. Ils ſçavoient en général qu'ils venoient d'au-delà l'Euphrate ; & trouvant d'ailleurs que leurs Eſſéniens avoient pluſieurs pratiques communes avec les Philoſophes Indiens, ils concluoient, ſans examiner autrement la choſe, que c'en étoit une colonie, & qu'ils tiroient leur origine des Calanes ou des Garmanes. On trouve dans un fragment de Mégaſthène rapporté par Clément d'Alexandrie (*b*), tout » ce que les anciens ont avancé ſur » la nature. Ceux qui philoſophent » hors de la Gréce, les Brachmanes » dans les Indes, & les Juifs dans » la Syrie l'ont dit également.

REMARQUE VI.

On tâche d'expliquer deux endroits du fragment que Joſeph rapporte d'Ecatee.

DIFFERENTIAM omnem illis expoſuit ; & habitationem eorum & civilem rationem quam ſcriptam habebat, pariter indicavit. Si le Traducteur entendoit ſon original, il le fait parler d'une maniére à ne ſe pas faire entendre. L'endroit eſt corrompu. Je crois qu'on peut le rétablir en liſant διφθέραν, au lieu de διαφοράν, διάτιτων, en la place de κατοίκιτιν, & en effaçant τε qui eſt entre τὴν & διαφοράν. L'acception de διφθέρα eſt quelquefois de ſignifier une membrane, un livre. Κατοίκιτιν, qu'on a traduit par *habitationem*, ne fait point de ſens. Celui d'ἀνέγνω eſt ordinairement *il lut*. Je le lui donne, & ce qui ſuit : » car il avoit la police & » la forme du gouvernement *des* » *Juifs* décrites » le demande. Avec ces changemens, je traduis : Ce vénérable vieillard di» gne de tout reſpect, & qui étoit » en ſociété avec nous, prenant un » des Livres qu'il avoit avec lui, » liſoit *à ceux* qui le venoient voir, » la police & la forme du gouverne» ment *des Juifs* qui y étoient dé» crites. «

J'ai ſuivi dans la traduction la correction que M. Havercamp propoſe dans la note L. Elle ſuppoſe que les Copiſtes ont tranſcrit τῶν

(*a*) Tome I. page 906. Arrien. expedit. Alexand. Liv. 7. Pallade de Bragman, page 20.
(*b*) Stromat. Liv. 1. page 360.

τῶν μὲν pour τῶν Μακεδόνων, qui étant à moitié effacé, ou mal figuré, a pu être cauſe de leur mépriſe. En effet, Mathatias détruiſit l'autel qu'Antiochus Epiphane avoit fait élever à Modin, & Judas Machabée toutes les marques d'idolâtrie que ce Prince avoit fait mettre en Judée. Mais ſi les Copiſtes ont tranſcrit τῶν μὲν pour Μακεδόνων, la mépriſe eſt ancienne; car l'ancien Interprète liſoit dans ſon manuſcrit comme portent nos imprimés. Cette antiquité m'arrête, & m'empêche de les en accuſer.

Ecatée avoit dit plus haut que l'attachement des Juifs pour leurs loix leur avoit ſouvent attiré de mauvais traitemens de la part des Rois de Perſe & des Satrapes. Il donne pour exemple du premier ce qu'ils ſouffrirent pendant le régne d'Alexandre (*a*) pour n'avoir pas voulu aider à rebâtir le temple de Bélus. Il vient enſuite aux Satrapes, & il dit qu'étant venus en Judée, & y ayant élevé des temples & des autels, les Juifs détruiſirent les uns & les autres; que ces Satrapes les en punirent par de groſſes amendes, dont cependant ils leur remirent une partie. Cette conjecture ſuppoſe que le ſubſtantif de τῶν μὲν eſt Σατράπων, qui eſt quatre lignes plus bas. Mais il eſt certain que Joſeph éloigne quelquefois le ſubſtantif de ſon adjectif, plus que l'exactitude & la netteté ne le permettent.

On ne trouve ni dans cet Auteur, ni dans les Machabées qu'aucun autre qu'Antiochus Epiphane ait élevé des temples & des autels dans la Judée. C'eſt un fait également inconnu, que les Juifs les ayant détruits, les Satrapes les en punirent par de groſſes amendes, & qu'ils leur firent graces de quelques-unes. Ecatée qui le rapporte, peut s'être trompé; & c'eſt une preuve aſſez forte que ce n'eſt pas un Auteur ſuppoſé par les Juifs Elléniſtes. Car s'ils avoient compoſé cet ouvrage, ils n'y auroient pas rapporté un fait dont on ne trouve aucune trace dans leur Hiſtoire.

REMARQUE VII.

Joſeph ne paroît pas avoir confondu Démétrius de Phalere avec le Juif Démétrius. Eupolême n'étoit pas Juif.

MONSIEUR Huet (*b*) croit que Joſeph confond ici Démétrius de Phalere avec un autre Démétrius qui étoit Juif. Mais l'illuſtre Sçavant ne paroît pas avoir fait attention que Joſeph auroit eu mauvaiſe grace d'alléguer aux payens un Auteur Juif, pour leur prouver l'antiquité de ſa nation. Il ne cite en effet, pour réfuter les Grecs, que des Auteurs payens. Joſeph ajoute que Démétrius s'étoit un peu écarté de la vérité, parce qu'il ne pouvoit pas ſuivre avec toute l'exactitude *néceſſaire* nos Ecritures. » On ne voit pas bien ce que Joſeph veut dire par ἡμετέροις γράμμασι παρακολουθεῖν: mais quelle que ſoit ſa penſée, rien ne

(*a*) Je ne ſçai où l'élégant Traducteur a pris que l'Alexandre dont Ecatée parle ici, étoit Gouverneur de Babylone: car ni le Grec, ni la Verſion de S. Gélenius ne diſent rien de ſemblable.

(*b*) Démonſtrat. Evang. page 49.

pouvoit empêcher Démétrius, s'il étoit Juif, de conſulter ou de ſuivre l'Ecriture-Sainte. Démétrius le pouvoit, lorſqu'il eut engagé Ptolémée Philadelphe à la faire traduire; mais le Miniſtre d'un grand Roi n'a pas le tems de la conſulter, μετὰ πάσης ἀκριβείας.

Nous avons des tematques ſur Eupolème, dans le premier tome (a) de l'Hiſtoire Critique de la République des Lettres. L'Auteur de ces rematques prétend qu'Eupolème a écrit ſur la fin du régne d'Hétode. Comme cela eſt étranget à Joſeph, je ne m'y artête pas. Le ſçavant Diſſertateur croit qu'il étoit Juif; mais cela ne paroît pas pouvoir ſe concilier avec ce que Joſeph en tapporte. Un Juif auroit-il dit que David étoit fils de Saül? Le Sçavant répond que, comme ſon gendre, il pouvoit êtte appellé ſon fils, & que David put appeller Saül ſon pere. Mais en vérité, c'eſt une de ces réponſes de commande, auxquelles l'on eſt forcé d'avoir recours lorſqu'on s'eſt décidé en faveur d'un ſentiment moins par jugement que par prévention. M. Maſſon cite un paſſage de Clément d'Alexandrie dont il conclut qu'il a penſé qu'Eupolème étoit Juif. Dans ce paſſage, après avoir rapporté les ſupputations chronologiques de divers Auteurs Grecs & payens, Clément ajoute qu'il va auſſi réciter celles des Auteurs barbares. Après quoi il cite Eupolème. Or dans le ſtyle des Grecs, les Juifs étoient un peuple barbare: il eſt vrai que les Payens leur donnoient ce nom; mais on ne voit pas que les Chrétiens le leur donnaſſent. D'ailleurs l'oppoſition que met Clément d'Alexandrie entre les Grecs & les Barbares, ne tombe pas ſur les Auteurs dont il va parler, mais ſur les différentes époques qu'il rapporte. Ces époques ſont ſelon les Juifs que les Grecs appelloient Barbares, ſans que pour cela ceux qui les avoient rapportées le fuſſent. Cteſias a écrit l'Hiſtoire des Rois de Perſe, ces Rois étoient barbares; il n'en étoit pas moins Grec. Clément d'Alexandrie met ſur la même ligne Eupolème & Démétrius; & nous venons de voir que ce dernier étoit payen.

(a) Page 27.

REMARQUE VIII.

On corrige quelques endroits de Joſeph, & on en explique d'autres.

LES Sçavans qui ont ttaduit Joſeph en Latin, ou dans notre Langue, ne font qu'un Prince de Séthos & de Rameſsès; & ils donnent au premier le ſurnom du dernier. L'article τον qui eſt devant και Ραμεσσην, a probablement donné lieu à cette mépriſe. Mais c'eſt une faute qu'il faut effacer. Cela patoît, parce que Manéthon dit plus haut (b) qu'Aménophis eut deux enfans Séthos & Rameſsès. C'étoit le nom de ſon grand-pete que Rameſsès portoit. Ainſi Manéthon auroit dû dire, pour parler exactement, ἀπὸ τοῦ ..... πάππου: mais πατὴρ ſignifie quelquefois grand-pete; & les Copiſtes ont pu tranſcrire πατρὸς, au lieu de πάππου. Manéthon fait dans le premier paſſage qu'en rapporte Joſeph, Aménophis fils d'Ameſsès ou d'Emeſsès; mais

(b) Num. 15. page 447.

on voit bien que c'eſt le même nom qui pouvoit ſe prononcer différemment, ou auquel les Copiſtes ont ajouté ou retranché la premiére lettre dans l'un ou l'autre endroit.

Saint Gélénius & le nouvel Editeur de Joſeph font paſſer Aménophis en Ethiopie avec tous ſes vaiſſeaux, *cum univerſis navibus*. Le Nil n'eſt navigable du côté de l'Ethiopie que juſqu'aux cataractes. Joſeph le dit dans le quatriéme Livre de la guerre des Juifs (*a*); & M. Maillet (*b*) qui avoit demeuré long-tems en Egypte, & qui s'étoit fait une étude de bien connoître le pays, le confirme. Il eſt vrai que στόλος ſignifie ordinairement flotte, armée navale; mais il eſt auſſi pris ſouvent pour marquer une armée de terre, comme *claſſis* en latin ſignifie l'un & l'autre. Les vivres manquerent aux troupes de Cambyſe dans ſon expédition d'Ethiopie, & enſuite aux bêtes de charge. Elles ſe nourrirent d'herbes tant qu'elles en trouverent. Mais quand on fut dans les déſerts ſablonneux (*c*), il y en eut qui prirent la barbare réſolution de ſe décimer pour ne pas mourir de faim. Cambyſe l'ayant appris (*d*), la crainte des ſuites de cette cruelle réſolution lui fit rompre ſon expédition : ἀπὸ τοῦ τότε Αἰθιοπίας στόλου. » Cyrus (*e*) après » s'être pourvu de ce qui étoit néceſ- » ſaire pour ſon voyage de Perſe, » partit. Nous allons raconter avec » quel ordre il marchoit & s'arrêtoit, » quelques nombreuſes que fuſſent » ſes troupes, ὡς πόλυς στόλος ὢν. Ale- » xandre (*f*) retourna en Macédoine, » & fit les préparatifs de ſon expé- » dition d'Aſie : ἐν τῇ παρασκευῇ εἶναι » τῆς εἰς τὴν Ασίαν στόλου. «

Ce que dit Manéthon, ou ce que Joſeph lui fait dire de la conduite que tint Aménophis lorſqu'il eut appris que les Paſteurs venoient ſe joindre aux lépreux pour lui faire la guerre, eſt obſcur & embarraſſé. Voici comme je conçois que Manéthon racontoit ſa fable (*g*). Aménophis ayant reçu cette mauvaiſe nouvelle, mit en ſûreté ce qu'il avoit de plus cher. Il marcha enſuite contre les ennemis, & s'avança juſqu'à Péluſe à la tête de trois cents mille hommes. Mais perſuadé, ſur ce que lui avoit dit le Devin, que de les combattre, ce ſeroit combattre les Dieux, il s'en retourna à Memphis.

C'eſt ce Prince au num. 26. (*h*) qui s'avança pour combattre les ennemis, & c'eſt ſon fils au num. 29. (*i*) qui fut à leur rencontre juſqu'à Péluſe. L'un détruit l'autre, outre que le jeune Prince n'avoit que cinq ans lors de l'irruption des Paſteurs en Egypte. M. Havercamp ne voit rien en cela, qui l'arrête. Mais M. d'An-

(*a*) Chap. 10. num. 5.

(*b*) Deſcription de l'Egypte, pag. 42. & 43. Les eaux tombent, ſelon P. Lucas, de plus de 200. pieds de haut : *Vetuſtius fuit tàm multitudinem hominum quàm navium claſſem appellari.* Feſtus, voce *procinctâ*.

(*c*) Après avoir paſſé un lac que l'on trouve après l'iſle de Tachompſo, il faut quitter le fleuve & marcher quarante jours ſur terre : car il y a dans le Nil des rochers & des pierres qui ne permettent pas de naviguer. *Herod. Liv. 2. page 100.*

(*d*) Herodot. Liv. 3. page 171.

(*e*) Cyropéd. page 133.

(*f*) Arrien. Liv. 1. pag. 3. 4. & 6. Liv. 6. page 167.

(*g*) Page 464. num. 29.

(*h*) Page 46.

(*i*) Page 464.

dilly qui a ſenti la difficulté, l'a levée en traduiſant. » . . . . . Que le » Roi s'enfuiroit, puiſque cet Au» teur dit qu'il vint avec trois cents » mille hommes juſqu'à Péluſe. (a) « C'eſt en effet ce que Joſeph doit faire dire à Manéthon; mais il faut pour cela lire ἀς αυτοὺς Ἀμένωφις τριακοντα μυριάδας ἴχων. » Ils ne pou» voient pas prévoir que le Roi » s'enfuiroit, s'étant avancé juſqu'à » Péluſe avec trois cents mille hom» mes. «

Joſeph prouve le peu de créance que méritent Manéthon & Chérémon, par la maniére oppoſée & contraire dont ils racontent la conduite que tint Aménophis à l'égard des lépreux, & les ſuites qu'elle eut. Mais dans l'oppoſition qu'il reproche à ces deux Auteurs, il ne paroît pas s'accorder avec lui-même. Manéthon dit au numéro 26. de la page 461. qu'Aménophis confia à un ami ſon fils âgé de cinq ans, lorſqu'il fut obligé de ſe réfugier en Ethiopie; & cet enfant, à la page quatre cent ſoixante-ſix, numéro 33, combat avec le Roi ſon pere, perd la bataille (b), & ſe retire avec lui en Ethiopie.

Il eſt vrai que Manéthon raconte que Rameſsès combattit & vainquit avec ſon pere, les lépreux & les Jéroſolymitains; mais ce fut après le retour d'Ethiopie. C'eſt ſans doute de cette même action dont il s'agit au numero 33. mais les Copiſtes l'ont tellement défigurée, que dans l'état où ils ont mis le texte, Rameſsès donne bataille avec le Roi ſon pere, & la perd avant que de ſe réfugier en Ethiopie. Pour remettre les choſes dans l'ordre, concilier Manéthon avec lui-même; & afin que Joſeph ne le charge pas de ſe contredire, je conjecture qu'il faut lire συνις πίπτει au lieu de συνεκπίπτει, φυγαδίων au lieu de φύγων, & effacer Ἀιθιοπίαν, pour lui ſubſtituer Συρίαν. » Le jeune Rameſsès » combat avec ſon pere, tombe » ſur les ennemis, & les pouſſe juſ» qu'en Syrie. « Voyez page 462. numéro 27. Manéthon ayant dit au numéro 26. qu'Aménophis étoit retourné à Memphis ſans combattre, il n'a pas pu dire enſuite qu'ayant livré avec ſon fils bataille aux ennemis, il l'avoit perdue; & Joſeph n'auroit pas manqué de relever une contradiction ſi ſenſible.

La contradiction dans laquelle Chérémon tombe, n'eſt pas moins frapante. Il raconte ſur la fin du num. 32. que Rameſsès étant devenu grand, chaſſa les Juifs d'Egypte, » & fit revenir d'Ethiopie Amé» nophis ſon pere. « Et ce Prince, qui rentre dans ſes Etats après la défaite des ennemis, eſt mort au num. ſuivant, lorſque la Reine ſa veuve accouche, dans une caverne, de ſon fils Rameſsès. Comme Joſeph ne reléve pas la contradiction, c'eſt une préſomption qu'elle n'étoit pas dans le manuſcrit de cet Auteur dont il ſe ſervoit: car ſon deſſein étant de prouver que les deux Hiſtoriens d'Egypte ne mérirent aucune créance, c'en eût été une preuve très-ſolide, que de faire remarquer que Chérémon ne s'entend pas ſoi-même. Ainſi je conjecture qu'il faut lire au num. 32. κατα θυζασθαι, au lieu de κατα δίζασθαι & ἐν τῇ Ἀιθιοπίᾳ, au lieu d'ἐκ τῆς Ἀιθιοπίας, » qu'Amé» nophis étoit mort en Ethiopie. «

(a) Voyez le premier volume de cette traduction, Préface, page 35, n. 3.
(b) Voyez la Préface du premier volume, page 35, n. 3.

A la premiére lecture du num. 33. j'ai cru qu'il y avoit quelque altération dans les chiffres. La maniére dont MM. d'Andilly & Havercamp ont traduit, me faiſoient naître ce ſoupçon : mais après y avoir réfléchi, je crois qu'il n'y a rien à changer dans le texte, & qu'il ſuffit de développer la penſée de Joſeph. M. Havercamp traduit ὅ τι πῶς αἱ τεσσαράκοντα καὶ τρεῖς διεφθάρησαν : *Neque quomodò centum octoginta millia perierint* (*a*). Quelques Auteurs qu'il ait pu ſuivre dans cette traduction, τεσσαράκοντα καὶ τρεῖς ne peut ſignifier cent quatre-vingt mille. Ce qui a trompé ces ſçavans Interprétes, c'eſt qu'ils n'ont pas fait attention que Joſeph ſous-entend μυριάδας après τεσσαράκοντα τρεῖς, ou plutôt qu'il étend le ſens de ce mot du premier membre de la phraſe dans le ſecond ; & c'eſt ce que marque l'article féminin qui eſt devant τεσσαράκοντα : ainſi ajoutant μυριάδας à τεσσαράκοντα τρεῖς, cela fait quatre cents trente mille, qui joints aux deux cents mille que Rameſsès chaſſa en Syrie, font ſix cents trente mille : nombre qui donne celui que les lépreux firent avec ceux qu'ils trouverent à Péluſe. C'eſt ce que Joſeph reproche à Chérémon, de n'avoir pas dit comment étoient péris ces quatre cents quatre-vingt mille hommes : & ce nombre revient à peu-près à celui des Iſraëlites, lorſqu'ils ſortirent d'Egypte.

(*a*) » Et ne dit point ce que les cent quatre-vingt mille autres ſont devenus. »

REPONSE

REPONSE
DE FLAVE-JOSEPH
A APPION,

Qui avoit écrit contre ſon Hiſtoire des Juifs, touchant l'antiquité de leur race.

LIVRE SECOND.

I. J'Ai prouvé, illuſtre Epaphrodite, dans mon diſcours précédent l'antiquité de notre nation par le témoignage des Phéniciens, des Chaldéens, & des Egyptiens. J'y ai ajouté celui de beaucoup d'Hiſtoriens Grecs, & j'ai détruit les calomnies de Manéthon, de Chérémon, & de quelques autres Ecrivains. Je me propoſe de réfuter dans celui-ci les autres Auteurs qui ont écrit contre nous. J'ai douté pendant quelque tems ſi je devois prendre la peine de répondre au Grammairien Appion. En effet une partie de ce qu'il dit contre nous, n'eſt qu'une répétition de ce que les autres ont avancé. Ce qu'il ajoute de ſon fond, eſt d'un froid à glacer. Ce ne ſont en grande partie que des plaiſanteries indécentes : & puiſqu'il faut dire la vérité, cela décele un grand fond d'ignorance. On diroit que c'eſt la production d'un homme de mauvaiſes mœurs, & d'un charlatan qui a cherché toute ſa vie à amuſer le peuple par ſes bouffonneries. Mais comme par un travers de l'eſ-

prit humain la plûpart des hommes ſe laiſſent plutôt prendre à de pareilles productions qu'à des ouvrages exacts, les injures piquantes leur font plaiſir, & qu'ils ne ſouffrent qu'avec peine les éloges ; j'ai cru néceſſaire de ne point laiſſer ſans réponſe un homme qui forme contre nous des accuſations, comme s'il plaidoit en juſtice réglée. Je ſçais d'ailleurs que la plûpart des hommes voient naturellement avec plaiſir relever un injuſte aggreſſeur, & le convaincre de ſes propres fautes. Il eſt difficile de parcourir le diſcours de notre Cenſeur, & de comprendre ce qu'il veut dire, tant il y a de confuſion dans les fables qu'il avance. Ici, il donne un ſujet de la ſortie de nos peres d'Egypte dans les idées que nous venons d'examiner. Là, c'eſt une accuſation qu'il forme de ſon chef contre les Juifs d'Alexandrie. Par-tout enfin il attaque nos loix & les cérémonies que nous obſervons dans nos temples.

II. Je n'ai pas ſeulement fait voir, mais je penſe avoir démontré (*a*) que nous ne tirons point notre origine d'Egypte, & que nos ancêtres n'en ont point été chaſſés à cauſe de la lépre ou de quelques autres infirmités corporelles. Je paſſe donc à ce qu'Appion a ajouté, & j'y vais répondre ſuccinctement. Voici ce qu'il en dit dans le troiſiéme Livre de ſon Hiſtoire d'Egypte. (*b*) » Moyſe, comme je l'ai appris des anciens d'Egypte, étoit » d'Héliopolis : au mépris des loix de ſon pays, il porta les oratoires de » la campagne dans l'enceinte de la ville, & il les tourna vers le lever » du ſoleil, qui eſt le point du ciel que regarde Héliopolis ; au lieu de » gnomons, il ſe ſervit de colonnes ; ſous ces colonnes il plaça des glo» bes. Comme elles étoient en plein air, l'ombre du ſommet de ces co» lonnes venant à tomber ſur les globes, y marquoit conſtamment le » cours du ſoleil. « Tel eſt l'admirable langage de notre Grammairien. Il n'eſt pas beſoin de faire de grands raiſonnemens pour en faire voir le faux : il ſuffit de rapporter le fait.

Lorſque Moyſe éleva le premier Tabernacle que nous ayons conſacré à Dieu, il n'y mit point de pareils globes, & il n'ordonna point d'y en mettre par la ſuite : & Salomon qui bâtit depuis le Temple de Jéruſalem, s'abſtint de toutes ces vaines recherches qu'Appion a inventées. Il aſſure avoir oui dire aux anciens que Moyſe étoit d'Héliopolis. Sans doute, parce qu'étant jeune il s'en rapportoit à ces vieillards qui à cauſe de leur grand âge avoient connu Moyſe, & s'étoient trouvés avec lui. Cela eſt admirable. Quoique homme de lettres, il ne pourroit nous dire avec certitude quelle eſt la patrie d'Homère ou de Pythagore, qui eſt preſque de nos jours. Et à l'égard de celle de Moyſe qui a vécu ſi longtems avant eux, il en décide ſur ce qu'il en a appris des anciens. Mais il eſt certain qu'il débite une fauſſeté. Quant au tems où il dit que Moyſe fit ſortir de l'Egypte les lépreux, les aveugles & les boiteux, cet exact Grammairien s'accorde très-bien, comme je le penſe, avec ceux qui l'ont précédé. Manéthon prétend en effet que les Juifs ſortirent d'Egypte ſous le regne de Tethmoſis, trois cens quatre-vingt-treize ans avant que Danaüs s'enfuit à Argos. Lyſimaque place cet événement ſous Bocchoris,

(*a*) *Voyez* Remarque I.
(*b*) Antiq. Juiv. Liv. 15, chap. 3.

dix-ſept cens ans auparavant. Molon & quelques autres Ecrivains le mettent ſuivant leur fantaiſie : mais Appion, bien plus croyable qu'eux tous, détermine exactement la ſortie d'Egypte, en la fixant à la premiére année de la ſeptiéme Olympiade, dans le tems, dit-il, que les Phéniciens fonderent Carthage. Il amène ici cette ville, parce qu'il s'imagine qu'elle lui tiendra lieu de preuve ; & il ne fait point attention qu'il traîne un témoin qui dépoſera contre lui. Car s'il faut s'en rapporter ſur cette colonie aux annales des Phéniciens, nous y verrons que le Roi Hiram vivoit plus de cent cinquante ans (*a*) avant la fondation de Carthage, & j'ai prouvé plus haut par les Hiſtoires de ce peuple qu'Hiram étoit ami de Salomon qui a bâti le Temple de Jéruſalem, & qu'il y avoit beaucoup contribué. Or Salomon éleva ce Temple ſix cens douze ans (*b*) après notre ſortie d'Egypte. Après avoir à la hâte, de même que Lyſimaque, fait monter à cent dix mille (*c*) le nombre de ceux qui furent chaſſés d'Egypte, il rapporte une raiſon admirable & bien croyable de ce que nous avons donné le nom de Sabbat au ſeptiéme jour de la ſemaine. » Les Juifs, dit-il, ayant marché pendant ſix jours, il leur vint des in» flammations aux aînes qui les obligerent de ſe repoſer le ſeptiéme, » qu'ils ſe furent rendus dans le pays qu'on appelle aujourd'hui Judée. Ils » donnerent alors le nom de Sabbat à ce jour, pris d'un terme Egyptien : car » Sabbo en cette langue ſignifie douleur des aînes. « Je ne ſçai ſi l'on doit rire d'une ſemblable fadaiſe, ou être indigné de l'effronterie avec laquelle on la débite. Appion ſuppoſe manifeſtement que ces cent dix mille hommes eurent tous cette incommodité. Mais s'ils étoient aveugles, boiteux, ou affligés de quelque autre mal, comme il le prétend, ils n'auroient jamais pu faire une ſeule journée. Que s'ils ont pu traverſer un grand déſert, combattre & vaincre ceux qui s'oppoſoient à leur marche, ils n'ont point été attaqués tous enſemble, après le ſixiéme jour, d'une inflammation aux aînes : ceux qui vont à pied, n'en ſont pas néceſſairement attaqués. On voit tous les jours de nombreuſes armées faire pluſieurs marches ſans reſſentir cette incommodité ; & il n'eſt pas croyable que cela ſoit arrivé par hazard, & comme de ſoi-même. Mais ce qu'Appion ajoute, eſt encore plus abſurde. Car après avoir fait aller nos ancêtres d'Egypte en Judée en ſix jours, cet homme admirable nous dit que Moyſe monta ſur le mont Sina qui eſt entre l'Egypte & la Judée, qu'il y demeura caché pendant quarante jours, & qu'en étant deſcendu il nous donna notre loi. Comment peut-on ſéjourner quarante jours dans un déſert ſans eau, & cependant le traverſer en ſix jours ? Son étymologie du mot ſabbat décele une grande impudence, ou une ignorance étonnante. Il y a une différence ſenſible entre Sabbo & Sabbat. Sabbat ſignifie en Hébreu repos, ceſſation de toute ſorte de travail ; au lieu qu'on appelle en Egyptien ſabbo, comme le dit Appion, la douleur que cauſe l'inflammation des aînes.

(*a*) Il en compte 155. & huit mois. *Contre Appion, Liv.* 1. §. 18.

(*b*) Il n'en met que 592. *Liv.* 8, *des Antiq. Juiv. chap.* 3.

(*c*) Cela ne ſe trouve pas dans le fragment qu'il en a cité ſur la fin de ſon premier diſcours.

III. Telles ſont les nouvelles découvertes que l'Egyptien Appion a faites ſur Moyſe, & notre ſortie d'Egypte. Nous aurions tort au reſte d'être ſurpris de ce qu'il fait nos ancêtres Egyptiens contre toute vérité, lui qui n'eſt pas plus véridique à ſon égard, mais dans un ſens contraire : car né à Oaſis en Egypte, & plus Egyptien qu'un autre, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, il renie ſon pays & ſa famille : en ſe diſant fauſſement d'Alexandrie, il convient de la méchanceté des Egyptiens. Auſſi donne-t-il, avec raiſon, ce nom à ceux qu'il hait & qu'il veut calomnier. S'il n'eût point connu en effet ce peuple pour très-méchant, il n'auroit jamais nié qu'il fût né dans le même pays. Ceux qui, fiers de leur patrie, ſe font honneur d'en porter le nom, condamnent ceux qui contre toute juſtice ſe l'attribuent. De deux choſes l'une : ou les Egyptiens prétendent ſe faire honneur, en diſant que nous ſommes de leur nation, ou ils veulent nous aſſocier à leur mauvaiſe réputation. L'illuſtre Appion veut récompenſer ceux d'Alexandrie, & les payer, pour ainſi dire, du droit de bourgeoiſie qu'ils lui ont accordé. N'ignorant point la haine qu'ils portent aux Juifs qui demeurent parmi eux, il ne s'eſt pas ſeulement propoſé de les calomnier, mais encore de rendre odieuſe toute la nation, par les fauſſetés qu'il débite avec impudence contre les uns & les autres.

IV. Mais voyons ces accuſations graves & importantes dont il charge les Juifs d'Alexandrie. » Venus, dit-il, de Syrie, ils ſe ſont établis ſur » les bords d'une mer (*a*) qui n'a point de port, & proche d'un endroit » où les flots vont ſe briſer. « Si le lieu où l'on demeure fait un chef d'accuſation, ne ſent-il pas que celle qu'il forme contre nous, porte ſur Alexandrie qu'il appelle ſa patrie, quoiqu'elle ne le ſoit pas ? Car le plus beau quartier de cette ville eſt, comme perſonne ne l'ignore, ſur le bord de la mer. Si les Juifs s'étoient emparés de force de celui qu'ils occupent ſans qu'on eût pu les en chaſſer, ce ſeroit une preuve de leur valeur. Mais ce fut Alexandre qui le leur donna, & qui leur accorda les mêmes priviléges qu'aux Macédoniens. Je ne ſçai ce qu'auroit dit Appion, ſi l'on eût fixé la demeure des Juifs dans le quartier de Nécropolis, & non proche le palais ; & ſi leur tribu ne prenoit point encore à préſent le nom de Macédonienne. S'il a lû les lettres d'Alexandre, celles de Ptolomée Lagus, & des Rois d'Egypte ſes ſucceſſeurs : s'il a vu cette colonne qui eſt à Alexandrie, ſur laquelle on a gravé les priviléges que Céſar a accordés aux Juifs : ſi, dis-je, ayant connoiſſance de cela, il a la hardieſſe d'écrire le contraire, c'eſt un méchant homme ; s'il

(*a*) C'eſt le ſens que l'on donne à ἀλίμενον. Mais comment Appion auroit-il pu dire que les Juifs d'Alexandrie s'établirent ſur les bords d'une mer qui n'avoit point de port ? Cette ville en avoit un très grand & très-beau. Ce mot, ce ſemble, ne peut ſignifier ici qu'une mer orageuſe, groſſe & ſujette à de grandes tempêtes. Appien dit que la flotte de Scipion étoit à l'ancre devant Carthage, mais qu'il ſe paſſoit peu d'actions à cauſe que l'on étoit dans une mer ἀλίμενα καὶ περικρημνα. Ce n'eſt pas défaut de port dans une mer où ſont deux flottes ennemies, qui les empêche de ſe battre, mais les tempêtes & le gros tems. *Guer. Puniq. page* 123. *Idem Guer. Syr. page* 57.

ne l'a point ſçu, c'eſt un ignorant. C'eſt par un effet de la même ignorance qu'il s'étonne qu'on appelle Alexandrins les Juifs qui ſont de cette ville. Car ceux que l'on a fait venir pour former une colonie, quoique de nations différentes, prennent tous le nom de leur fondateur. Qu'eſt-il néceſſaire de parler des autres? Les Juifs qui demeurent à Antioche, & auxquels Séleucus fondateur de cette ville a donné le droit de bourgeoiſie, ne les appelle-t-on pas Antiochiens? A Ephèſe & dans toute l'Ionie ne portent-ils pas le même nom que les naturels du pays, les Princes qui ont ſuccédé aux fondateurs le leur ayant donné? La douceur du gouvernement des Romains leur a fait accorder le leur, non-ſeulement à des particuliers, mais à des nations entiéres. Car ceux qu'on appelloit autrefois (*a*) Eſpagnols, Tyrrhéniens & Sabins, s'appellent aujourd'hui Romains. Si Appion veut détruire cet uſage, qu'il ne vienne donc plus ſe dire Alexandrin (*b*). Car étant né dans le fond de l'Egypte, comme je l'ai remarqué, à quel titre le ſeroit-il, ſi l'on ôtoit ce droit de bourgeoiſie à ceux à qui l'on a donné, comme il juge à propos de nous en priver?

Les Egyptiens ſont les ſeuls à qui les Romains, maîtres de la terre, refuſent le droit de bourgeoiſie en quelque ville que ce ſoit: & ce galant homme eſt aſſez généreux pour attaquer des gens qui ont acquis avec juſtice un droit qu'il voudroit partager, & dont il ſe voit exclus. Si le fondateur d'Alexandrie établit quelques-uns des nôtres en cette ville, ce n'eſt pas qu'il manquât de monde pour la peupler; mais ce fut la récompenſe de notre courage & de notre fidélité. » Il eſtimoit, dit Ecatée, notre » nation; & ce fut à cauſe de notre probité & de la fidélité que les » Juifs lui avoient témoignée, qu'il ajouta à leur Etat (*c*) la Samarie exempte

(*a*) Les Romains ne donnerent pas plus leur nom aux Eſpagnols après les avoir ſoumis, qu'ils le donnerent dans la ſuite aux Gaulois. La faute peut être de Joſeph; mais ſi elle eſt de ſes Copiſtes, à quel mot ont-ils pu ſubſtituer ἴβηρες?

(*b*) .... Des Sçavans m'ont averti que je devois lui obtenir auparavant le droit de Citoyen d'Alexandrie, enſuite celui de Citoyen Romain; parce qu'il étoit Egyptien: *quoniam eſſet Ægyptius.* Pline, Epiſt. 22. Liv. 10. Iſidore Peluſ. Liv. 10. Epître.

(*c*) Ecatée ne diſoit pas qu'Alexandre avoit donné aux Juifs le pays de Samarie exempt de toutes impoſitions, ſi Joſeph a cité cet Auteur de bonne foi: car comme cela eſt contraire à ce qu'il raconte ſur la fin du onziéme Livre de ſes Antiquités Juives, il devoit, ou ne pas citer un témoignage qui, ſelon lui, n'étoit pas vrai, ou s'il le citoit, remarquer qu'Ecatée ſe trompoit dans cette circonſtance; mais que ſon erreur même étoit une preuve de l'opinion publique qu'Alexandre avoit eu beaucoup de bonté pour les Juifs. Quoi qu'il en ſoit, je ne vois pas comment concilier ce que dit un ſçavant Interprête, » qu'Ecatée cité » par Joſeph confirme ce qu'on vient » de dire du pays des Samaritains, don» né aux Juifs par Alexandre » avec ce qu'il prétend prouver plus haut par le témoignage de Quinte-Curce, que ce Prince » avoit mis des Macédoniens » dans Samarie pour l'habiter. « C'eſt auſſi le ſentiment de M. Prideaux. (*Hiſt. Juiv. tom.* 2. *page* 445.) Un alpha mis bien vraiſemblablement devant φορολόγητον dans le paſſage d'Ecatée par la négligence des Copiſtes, a donné lieu à ces deux Sçavans de croire qu'Alexandre avoit donné le pays de Samarie aux Juifs exempt de tous impôts, & de faire le reproche à Joſeph que l'on vient de rapporter. Car Ecatée dira qu'Alexandre avoit donné aux Juifs, à leur temple, les

» de toutes impoſitions. Ptolomée fils de Lagus eut, comme ce Prince ; » les mêmes ſentimens pour les Juifs qui demeuroient à Alexandrie. « Il leur confia en effet des places fortes en Egypte, perſuadé qu'ils les lui garderoient avec autant de courage que de fidélité : & lorſqu'il voulut s'aſſurer de Cyrène & des autres villes de Lybie, il y envoya les Juifs. Ptolomée Philadelphe ſon ſucceſſeur rendit, non-ſeulement la liberté à ceux de notre nation qui étoient eſclaves dans ſes Etats, mais encore il leur fit ſouvent de grandes libéralités. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt qu'il ſouhaita connoître nos loix & lire nos ſaintes Ecritures. Il envoya en Judée demander des perſonnes qui les lui traduiſiſſent : & pour que l'ouvrage fût parfait, il chargea d'en avoir ſoin des perſonnes de la premiére diſtinction, Démétrius de Phalere, Andrée & Ariſtée. Le premier paſſoit pour l'homme le plus ſçavant de ſon tems ; & ce Prince avoit confié la garde de ſa perſonne aux deux autres. Ptolomée eut-il ſouhaité connoître nos loix, & apprendre notre Philoſophie, les inſtituts Moſaïques, s'il eût mépriſé notre nation ? N'eſt-ce pas au contraire une preuve de la grande eſtime qu'il faiſoit de nous ?

V. Mais Appion ignore ſans doute les bontés qu'ont eu pour nous la plûpart des Rois d'Egypte qui ont régné après lui. Le troiſiéme Ptolémée ſurnommé Evergete, s'étant rendu maître de la Syrie, n'alla point en Egypte rendre des actions de graces aux Dieux pour ſes heureux ſuccès ; mais étant arrivé à Jéruſalem il offrit à Dieu des ſacrifices ſelon nos uſages, & il fit à notre Temple des préſens qui répondoient à la grandeur des victoires qu'il avoit remportées. Ptolémée Philométor & la Reine Cléopatre prirent les Juifs pour Miniſtres de leur Etat, & ils confierent le commandement de leurs armées à Onias & Doſitée de cette nation. Au lieu de faire d'inſipides railleries ſur le nom de ces deux grands hommes, Appion devoit plutôt admirer la ſageſſe de leur conduite ; au lieu de leur dire des injures, il devoit leur témoigner de la reconnoiſſance pour avoir ſauvé Alexandrie dont il veut ſe faire regarder comme citoyen. En effet ce furent eux qui, lorſque les Alexandrins étoient en guerre avec la Reine Cléopatre, (*a*) & qu'ils étoient dans un danger éminent de périr, ménagerent la paix, & les délivrerent des maux que cauſe une guerre civile. » Après cela, dit-il, Onias » fit avancer quelques troupes contre la ville, pendant que Thermus » Ambaſſadeur des Romains y étoit. « J'en conviens, mais ce fut avec beaucoup de raiſon & de juſtice. Car après la mort de Ptolémée Philométor, ſon frere Ptolémée Phyſcon étoit ſorti de Cyrène pour enlever le Royaume à Cléopatre, & aux Princes ſes enfans. Pour le leur conſerver, Onias lui fit la guerre en faveur de Cléopatre, & il donna en cette occaſion dangereuſe des marques éclatantes de ſa fidélité pour le Roi & la Reine. Dieu voulut bien lui-même rendre témoignage à ſa droiture. Phyſcon (*b*) ſe préparant à le combattre, fit expoſer nuds tous les Juifs de la ville, hommes,

impôts que les Samaritains devoient lui payer. Alexandre, ſelon Joſeph, ne ſoumit pas le pays de Samarie aux Juifs ; ce fut Démétrius Soter qui leur donna les Toparchies de Galilée, Samarie, & Perre. (*Antiq. Juiv. Liv.* 13.) Ainſi Ecatée ſe ſera trompé dans le nom du Prince qui leur avoit fait ce préſent.

(*a*) *Voyez* Remarque II.

(*b*) III. Machab. chap. 5.

femmes & enfans, afin de les faire écraſer par ſes éléphans : pour les y animer, il les avoit fait enyvrer ; mais il eut le chagrin de voir arriver tout le contraire. Ses éléphans, ſans toucher aux Juifs qu'il leur avoit expoſés, ſe jetterent ſur ſes premiers Officiers, & en tuerent pluſieurs. Un ſpectre effrayant lui étant enſuite apparu, lui défendit de faire aucun mal à ce peuple. Celle de ſes concubines qu'il aimoit le plus, les uns l'appellent Ithaque, les autres Irène, lui demanda leur grace ; & il la lui accorda, & ſe repentit du mal qu'il leur avoit fait, & de celui qu'il vouloit leur faire. Auſſi les Juifs d'Alexandrie célébrent avec beaucoup de raiſon une fête tous les ans le jour qu'ils mériterent que Dieu les conſervât d'une maniére ſi miraculeuſe. Mais Appion qui ſe fait un devoir de tout condamner, au lieu de les louer d'avoir ſoutenu la guerre contre Phyſcon, leur en fait un crime.

Il nous objecte la conduite de la derniére Cléopatre ; & ſon ingratitude envers notre nation eſt pour lui un ſujet de reproche. Il devoit plutôt porter ſa cenſure ſur cette Princeſſe, qui commit toute ſorte de méchancetés & d'injuſtices contre les Princes de ſa maiſon ; contre les maris qu'elle eut, quoiqu'elle en fut aimée ; contre les Romains en général, & contre leurs Généraux ſes bienfaiteurs. Ce fut elle qui fit mourir dans un temple ſa ſœur Arſinoë (*a*) dont elle n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre. Ce fut elle qui tendit à ſon frere des embûches où il périt, qui dépouilla ſes Dieux, & profana leurs temples ; qui ayant reçu le Royaume du premier Céſar eut la témérité de ſe révolter contre ſon fils & ſon ſucceſſeur ; qui ſéduiſant Antoine par ſes charmes trompeurs, le rendit ennemi de ſa patrie, & infidéle à ſes amis ; qui dépouilla les uns des avantages que leur naiſſance royale leur donnoit, & porta avec fureur les autres à commettre de mauvaiſes actions. Mais que peut-on dire de plus, lorſqu'on la voit abandonner au milieu du combat ſon mari & le pere des enfans qu'elle en avoit eus, le mettre dans la néceſſité de la ſuivre, & de perdre ſa dignité avec ſes troupes ? La fureur & la cruauté qui animoient cette Princeſſe contre le genre humain, lui fit eſpérer de ſe conſerver, lorſqu'Auguſte ſe rendit maître d'Alexandrie, ſi elle pouvoit égorger de ſes propres mains tous les Juifs. C'eſt un ſujet de gloire pour ce peuple, que le reproche que lui fait Appion, qu'elle ne voulut point lui faire diſtribuer du grain dans un tems de famine. Mais tant de crimes furent enfin punis comme ils le méritoient.

C'eſt Auguſte lui-même qui a rendu témoignage à notre fidélité, & au ſecours que nous lui donnâmes contre les Egyptiens. Les décrets du Sénat & les lettres de cet Empereur font foi que nos ſervices ont été agréables à l'un & à l'autre. Il étoit de votre devoir, Appion, de lire ces lettres, &

(*a*) Céſar, au rapport de Dion, mena Arſinoë en triomphe à Rome ; mais il la renvoya, ſelon le même Auteur, par conſidération pour ſes freres. Ainſi Cléopatre la put faire mourir, comme Joſeph l'en accuſe. Le portrait qu'Appien fait de cette Princeſſe, n'eſt pas moins odieux que celui qu'en fait ici Joſeph. Et entre les meurtres qu'elle engagea Antoine de faire, il rapporte qu'elle le fit ordonner que l'on tuât ſa ſœur Arſinoë qui s'étoit réfugiée à Milet dans le temple de Diane Leucophryne, *page* 1078. *edit. Tollii. Dio. Caſſ. Liv.* 42. *page* 223. *edit.* 1606.

d'examiner les témoignages que nous ont rendus Alexandre, les Ptolémées, le Sénat & les Empereurs Romains. Si Germancius ne put faire diſtribuer du grain à tous les habitans d'Alexandrie, cela prouve la grande diſette qu'il y en avoit alors, & non un crime qu'on puiſſe reprocher aux Juifs. Tout le monde ſçait en effet que les Empereurs ont toujours fait paroître beaucoup d'affection pour ceux de notre nation qui demeuroient en cette ville. Si on leur ôta l'adminiſtration des grains, ils eurent cela de commun avec les autres habitans d'Alexandrie. Mais les Empereurs ont eu la même aſſurance en leur probité que les Rois d'Egypte, & ils la leur ont témoignée en leur confiant la garde du fleuve & des places fortes.

VI. Mais, ajoute Appion, ſi vous êtes citoyens d'Alexandrie, pourquoi n'adorez-vous pas les Dieux qu'adorent les autres habitans? Je lui demande à mon tour pourquoi les Egyptiens ſe battent continuellement pour leur religion, & pourquoi il n'y a jamais de tréve parmi eux à ce ſujet-là. Ne croyons-nous pas, malgré cela, que vous ſoyez Egyptiens? Et ne vous regardons-nous pas comme des hommes de même que nous, quoique vous adoriez des animaux malfaiſans que vous nourriſſez avec grand ſoin? S'il y a parmi vous une ſi grande diverſité d'opinions, Appion a vraiment bonne grace de s'étonner qu'un peuple qui eſt venu s'établir à Alexandrie, ſoit inviolablement attaché aux loix qu'il a toujours obſervées. Il nous traite de ſéditieux: ſi cela eſt vrai des Juifs d'Alexandrie, l'union qui régne entre nous, doit le rendre vrai de tous les Juifs. Mais il eſt facile de faire voir que les auteurs des ſéditions qui ſont arrivées à Alexandrie, étoient des habitans de cette ville ſemblables à Appion. Tant que les Grecs & les Macédoniens ont été en plus grand nombre dans Alexandrie, ils ont conſervé les anciens uſages, & jamais il n'y eut de troubles à notre ſujet: mais les Egyptiens ne s'y ſont pas plutôt multipliés, que tout eſt tombé en confuſion, & que les ſéditions y ont été fréquentes & violentes. Notre nation n'y a jamais pris aucune part. Elles ont toutes été excitées par un peuple qui n'avoit ni la conſtance des Macédoniens, ni la prudence des Grecs, qui ne connoiſſoit d'autres régles que celles que lui ſuggéroit ſon mauvais caractére, & qui n'étoit occupé qu'à ſatisfaire l'ancienne haîne qu'il nous porte.

On pourroit avec juſtice faire retomber ſur les Egyptiens le reproche injuſte qu'ils nous font de n'être pas citoyens d'Alexandrie. Car il eſt certain que nous y avons droit de bourgeoiſie, & il ne paroît pas qu'aucun Roi, qu'aucun Empereur l'ait jamais accordé aux Egyptiens. Alexandre nous y a établis, les Rois ſes ſucceſſeurs ont augmenté nos priviléges, & les Empereurs ont bien voulu nous les continuer. Mais il plaît à Appion de nous en dépouiller, parce que nous n'érigeons point de ſtatues aux Empereurs, comme ſi ces Princes l'ignoroient, ou qu'ils euſſent beſoin de ſes avis. Il devroit plutôt admirer leur grandeur d'ame & leur modération qui ne leur permettent pas de contraindre leurs ſujets d'abandonner les loix de leur pays, qui les portent à ſe contenter des honneurs qu'on leur rend librement, ſans bleſſer la religion, & qui leur font mépriſer ceux auxquels il n'y a que la force & la contrainte qui ayent part. Les Grecs, & quelques autres

nes peuples croient bien faire d'ériger des ſtatues, & ils ſe font un plaiſir de voir le portrait de leurs ancêtres, de leurs femmes & de leurs enfans. Quelques-uns même en conſervent de perſonnes qui ne leur appartiennent en rien, & il y en a qui vont juſqu'à faire peindre un domeſtique qu'ils aiment. Ainſi il ne faut pas s'étonner s'ils font cet honneur aux Princes & à leurs Maîtres.

Notre Légiſlateur, en nous défendant les images, n'a point eu en vuë que nous manquions au reſpect & à la vénération qui ſont dûs à la majeſté de l'Empire; & s'il les a défendues, ç'a été parce que ne pouvant ſervir à honorer Dieu, ni être utiles à l'homme, & qu'étant bien au deſſous de la nature humaine, elles le ſont à plus forte raiſon de la ſuprême Majeſté de Dieu. Mais Moyſe ne nous a point défendu d'honorer après Dieu les gens de bien. Auſſi ne manquons-nous point de rendre aux Empereurs toute ſorte d'honneurs, & nous ne ceſſons d'offrir pour eux des ſacrifices. Il ne ſe paſſe pas de jour (*a*) que nous n'immolions des victimes pour eux aux dépens du public: honneur que nous ne rendons qu'à eux; car nous ne le faiſons pas pour nous-mêmes, ni pour nos femmes, ni pour nos enfans. Ce que je viens de dire, ſuffit pour réfuter tout ce qu'Appion a écrit contre les Juifs d'Alexandrie.

VII. J'admire *Poſſidonius* & *Apollonius*. Ce ſont eux qui ont fourni la matiére aux invectives d'Apion. Ils nous reprochent de ne point adorer les mêmes Dieux que les autres peuples. S'imaginent-ils donc ne faire aucun mal en débitant des menſonges, & en inventant d'horribles calomnies contre notre Temple? Quel que ſoit le motif qui porte à mentir, rien n'eſt ſi honteux; à plus forte raiſon, quand on le fait pour décrier un Temple ſi ſaint, & pour lequel toute la terre a tant de vénération. Car Appion ne rougit pas de dire (*b*) » que nous avons mis dans ce ſaint lieu la » tête d'un âne; que nous l'y adorons, & que nous la croyons digne de

(*a*) Les Juifs ont toujours cru qu'il leur étoit défendu d'offrir des ſacrifices à Dieu ailleurs que dans le Temple de Jéruſalem; & il étoit détruit dans le tems dont parle ici Joſeph: car ce fut ſous l'Empire de Domitien qu'il compoſa ſes Antiquités Juives; & ſa réfutation des fables & des calomnies que les Payens en débitoient, lui eſt poſtérieure. Cependant il dit ici: *Facimus pro eis* [*Imperatoribus*] *continua ſacrificia: & non ſolùm quotidianis diebus ex impenſa communi omnium Judæorum talia celebramus; verùm cùm nullas alias hoſtias ex communi, neque pro filiis peragamus, ſolis Imperatoribus hunc honorem præcipuum pariter exhibemus.* Mais ce n'eſt pas dans une traduction qu'il dit cela; & comme le Grec s'eſt perdu, on ne peut y avoir recours pour s'aſſurer de ſa fidélité. C'étoit un fait de notoriété publique que les Juifs n'offrant alors aucun ſacrifice, ils n'en offroient pas pour les Empereurs; & que quand ils l'auroient fait, comme la ruine de Jéruſalem & la deſtruction de leur Temple avoient empotté celle de leur état, ils ne l'auroient pu faire aux dépens du public qui n'exiſtoit plus, ni de ceux d'une nation qui ne faiſoit plus corps.

La Remarque de M. Gillet me paroît très-juſte: il avoit traduit en conſéquence. J'ai cru cependant devoir rendre la traduction conforme à l'original. Joſeph parle toujours de ſa nation comme exiſtante & faiſant corps. Il auroit donc fallu réformer pareillement ces endroits-là, autrement cela auroit fait une bigarrure déſagréable.

(*b*) On peut conſulter ſur cette calomnie des Payens Theodor. Haſæus *de crimine* ὀνολατρείας, &c. *Hanoviæ* 1707. *Hiſt. critiq. Republ. litter. tome* 13. *page* 446. *Glacom. Anton. del Monaco*,

» tous nos reſpects. Cela ſe découvrit, dit-il, lorſqu'Antiochus Epiphane » le pilla. Il y en trouva une d'or, & d'un grand prix. « A cela je réponds, que quand le fait ſeroit auſſi véritable qu'il eſt faux, un Egyptien auroit mauvaiſe grace de nous le reprocher. Une tête d'âne ne vaut-elle pas bien le furet & le boue, & autres animaux ſemblables que ceux de cette nation adorent comme des Dieux?

Mais Appion ne ſent pas que l'Hiſtoire confond ſon menſonge: nous avons toujours obſervé les mêmes loix, & nous ne nous en ſommes jamais écartés. Jéruſalem n'a point été exempte des révolutions arrivées aux autres villes. Antiochus Epiphane, Pompée, Licinius Craſſus, & tout récemment l'Empereur Tite ſont entrés dans notre Temple, & ils n'y ont rien vu de ſemblable. Ils ont trouvé au contraire que tout y reſpiroit la ſainteté & le reſpect qu'on doit à Dieu: mais ce ſont choſes dont je ne dois pas entretenir les étrangers. Antiochus qui par la plus criante injuſtice pilla notre Temple, qui par le déſordre de ſes finances ſe porta à attaquer des amis & des alliés avec qui il n'étoit point en guerre; Antiochus, dis-je, n'y trouva rien qui méritât d'être condamné. Pluſieurs Ecrivains célébres, Polybe, Strabon, Nicolas de Damas, Timagene, Caſtor, le Chronographe, & Apollodore témoignent tous que les finances de ce Prince étant épuiſées, il avoit rompu l'alliance avec les Juifs, & avoit pillé leur Temple qui étoit plein d'or & d'argent. Appion auroit dû y faire attention. Car il faut avoir la ſtupidité de l'animal qu'il dit faire l'objet de notre culte, & l'impudence du chien que les Egyptiens adorent, pour avancer un menſonge ſi impertinent.

Nous ne rendons aucun honneur aux ânes; & nous ne leur attribuons aucune vertu, comme les Egyptiens le font aux crocodiles & aux ſerpens: eux qui, lorſqu'ils ſont piqués par les uns, & enlevés par les autres, ſe croient fort heureux & dignes de l'attention de leurs Dieux. Les ânes ſont chez nous ce qu'ils ſont chez un peuple ſage & raiſonnable. Ils y portent la charge qu'on met ſur eux: & lorſqu'ils entrent dans l'aire pour y manger le grain, ou qu'ils ne font pas ce qu'on leur commande, on les corrige à coups de bâton; car on ne s'en ſert qu'à porter des fardeaux, & aux choſes néceſſaires à l'agriculture. Ou Appion n'eſt pas capable de bien inventer un menſonge, ou il n'a pas l'eſprit de lui donner quelqu'apparence de vérité: tout ce qu'il avance contre nous, tombe de lui-même.

VIII. L'autre fable qu'il débite contre notre Religion, il l'a toute priſe des Grecs. Je me contente de lui faire remarquer que ceux qui ont de la piété, n'ignorent point que c'eſt un moindre crime d'entrer dans un temple, que d'imputer de mauvais ſentimens à des Prêtres. Mais les Grecs ſe ſont plus occupés à juſtifier un Roi ſacrilége, qu'à dire de notre Temple des choſes juſtes & véritables. Dans le deſſein de faire leur cour à Antiochus, de couvrir la mauvaiſe foi dont il uſa envers notre na-

Naples 1715. *Hiſt. Academ. Inſcript. tome* 1. *page* 142. *S. Epiphan. adverſ. hæreſ. Liv.* 1. *page* 94. a. e. *Chevræana, pag.* 46.

Une calomnie en produit un autre. C'avoit été, ſelon les Payens, une troupe d'ânes ſauvages qui avoit fait découvrir à Moyſe des ſources d'eau dans le déſert, lorſque le peuple étoit conſumé de ſoif. *Tacit. Hiſt. Liv.* 5. *num.* 3.

tion, & le ſacrilége que lui fit commettre ſon avarice, ils nous ont décriés en nous accuſant de faire des choſes que ſelon leur fable même nous avions ſeulement deſſein de faire.

» Antiochus, dit Appion, trouva dans le Temple de Jéruſalem un » homme couché ſur un lit, avec une table devant lui couverte des mets » les plus délicats que puiſſe fournir la terre & la mer. Cet homme ſur- » pris ſe jetta aux pieds du Roi, implora ſon ſecours, & le conjura de le » faire mettre en liberté. Le Roi l'ayant fait relever, lui demanda qui il » étoit, pourquoi il demeuroit en ce Temple, & ce que ſignifioient tous les » mets qu'il avoit devant lui. Cet homme lui raconta ſon malheur en » pleurant & en gémiſſant. Je ſuis Grec de naiſſance, dit-il: comme je » parcourois cette province pour chercher à vivre (a), je me vis tout à coup » enlevé par des étrangers, & je fus amené dans ce Temple où l'on m'y » renferma, & l'on ne me permet point d'y voir perſonne. On me ſert à » table avec la derniére délicateſſe: cette grande chére à laquelle je ne » m'attendois pas, me fit d'abord plaiſir; mais étant entré enſuite en quel- » que ſoupçon, la crainte ſuccéda: & enfin m'étant informé des miniſ- » tres qui me ſervoient, j'appris que c'étoit par une loi inviolable des » Juifs, que j'étois ſi bien nourri, & qu'ils faiſoient cela chaque année » dans un certain tems; qu'ils ſe ſaiſiſſoient d'un Grec, qu'après l'avoir en- » graiſſé pendant un an, ils le conduiſoient dans une forêt où ils l'immo- » loient avec les cérémonies en uſage parmi eux; qu'ils mangeoient de » ſes entrailles, & qu'ils juroient, en ſacrifiant ce Grec, qu'ils ſeroient à » jamais les ennemis de cette nation; & qu'enfin ils jettoient le reſte du » corps de ce malheureux dans une foſſe. Enfin il ajouta qu'il lui reſtoit » peu des jours à vivre, & il ſupplia le Roi, par le reſpect qu'il avoit » pour les Dieux des Grecs, de le délivrer, & de rendre vaine & ſans effet » la méchanceté des Juifs en lui donnant la vie. «

Quelque tragique que ſoit cette fable, & quoique débitée avec la derniére impudence, elle ne juſtifie pas Antiochus de ſacrilége, comme ſe le ſont imaginé ceux qui l'ont inventée. Car quand ce Prince entra dans notre Temple, il ne croyoit point y rencontrer ce prétendu Grec; & s'il l'y trouva, ce fut ſans l'avoir pu prévoir. L'impiété ſeule le porta à y entrer; & ce que l'on débite de ce Grec, eſt une fable avancée à pure perte. Il eſt aiſé de le prouver par le récit même d'Appion. Nos loix ne ſont pas ſeulement différentes de celles des Grecs, elles le ſont également de

(a) C'eſt ſans doute dans la coutume barbare de quelques peuples, qu'Appion a pris le fondement de la calomnie qu'il débite contre les Juifs, encore l'envenime-t-il, en leur attribuant de ne faire que par haine contre les Grecs ce que ces peuples pratiquoient pour appaiſer la colére de leurs Dieux. » Pour ſe ga- » rantir de la peſte, quand ils en étoient » attaqués, les Gaulois, ſur-tout ceux » de Marſeille, prenoient un pauvre qui » ſe préſentoit volontairement, & le » nourriſſoient un an entier très-délica- » tement & très-ſomptueuſement aux » dépens du tréſor public. Après ce terme » on le revêtoit d'ornemens ſacrés, on » l'ornoit de vervenes; & après l'avoir » promené par toute la ville, en le char- » geant de malédictions, & priant que » tous les maux dont ils étoient affli- » gés ou menacés, retombaſſent ſur lui, » il étoit précipité du haut d'un rocher. « *La Religion des Gaulois, &c. Paris 1727.*

celles des Egyptiens, & de celles des autres peuples. Il vient dans notre pays des perſonnes de toute ſorte de nations. Pourquoi les Grecs ſeroient-ils ſeuls l'objet de cette haine que nous ne pouvons contenter qu'en répandant leur ſang? Comment tous les Juifs pourroient-ils ſe raſſembler pour participer à ce ſacrifice? Comment les entrailles d'un ſeul homme pourroient-elles ſuffire, comme l'avance Appion, à tant de milliers de perſonnes? Pourquoi, après avoir trouvé cet homme, quel qu'il ſoit, car on ne dit pas ſon nom, le Roi ne le fit-il pas reconduire avec pompe dans ſon pays? Il ſe ſeroit fait la réputation d'un Prince pieux & ami des Grecs; & en rendant les Juifs odieux, il ſe ſeroit attaché les autres nations. Mais ſans nous arrêter à cela, c'eſt moins par des raiſonnemens que par des faits qu'il faut confondre les inſenſés.

Tous ceux qui ont vu notre Temple, ſçavent comme il étoit fait, & quelle grande pureté y régnoit. Il étoit entouré de deux portiques (*a*) & d'un parvis; & ce qu'on devoit obſerver à l'égard de chacun étoit réglé. Tout le monde pouvoit entrer dans le premier, les étrangers même; il n'y avoit que les femmes qui avoient leurs régles, qui en fuſſent excluſes. Tous les Juifs hommes & femmes pouvoient entrer dans le ſecond, pourvu qu'ils ne fuſſent ſouillés d'aucune impureté légale, mais dans des appartemens ſéparés. Il n'y avoit que les Prêtres revêtus des habits de leur ſaint miniſtére, à qui il fût permis d'entrer dans la troiſiéme enceinte. A l'égard du Saint des Saints, le ſeul Grand-Prêtre revêtu des ornemens propres à ſa dignité pouvoit y entrer. On avoit une ſi grande attention pour le ſervice divin, qu'il y avoit des heures marquées auxquelles les Prêtres devoient ſe rendre dans le Temple. Le matin, en l'ouvrant, on y offroit des ſacrifices, de même que le ſoir lorſqu'on le fermoit. On n'y pouvoit faire entrer aucun vaſe, & l'on n'y voyoit qu'un autel, une table, un encenſoir & un chandelier, toutes choſes preſcrites par la Loi. Il n'y avoit rien de plus dans ce ſaint lieu. Il ne s'y paſſoit rien de myſtérieux, & il n'étoit pas permis d'y manger: c'eſt ce dont toute la nation peut rendre témoignage, & ce que prouve l'ordre qu'on y gardoit. Car quoiqu'il y eût (*b*) vingt-quatre familles de Prêtres, & que chacune fût compoſée de plus de mille perſonnes, ils ne ſervoient cependant que dans certains jours; & ſe ſuccédant les uns aux autres, ils entroient en fonction par offrir des ſacrifices. Ils recevoient le ſoir les clefs du Temple, & les vaſes ſacrés par compte de ceux qui ſortoient de charge; mais on n'y faiſoit rien entrer, ni pour manger, ni pour boire: il étoit même défendu de rien offrir de ſemblable à l'autel, excepté ce qui étoit néceſſaire pour les ſacrifices.

(*a*) Le Latin porte *quatuor porticus*: c'eſt une faute du Traducteur, ou des Copiſtes..... » Dans chacun deſquels » (portiques) on faiſoit la garde, ſelon » que la loi l'ordonne. « [*M. d'Andilly.*] Joſeph n'a point dit cela; mais ſon Interprête a ſi mal rendu ſon original, que je ne me flatte pas d'avoir ſaiſi préciſément ſa penſée: je ne lui en prête pas du moins une qu'il n'ait point pu avoir.

(*b*) Le Traducteur, ou ſes Copiſtes ne comptent que quatre familles de Prêtres, qui ſont chacune plus de cinq mille.

Que faut-il donc penſer d'Appion qui nous débite des choſes ſi incroyables, ſans prendre la peine de les examiner ? N'eſt-il point honteux à un Grammairien d'ignorer la vérité des faits qu'il ſe méle de raconter ? La ſainteté de notre Temple lui étoit connue ; mais il la paſſe ſous ſilence pour nous entretenir de la fable impertinente d'un Grec dont on ſe ſaiſit ; des mets délicats qu'on lui ſervoit, & de l'entrée ſacrilége d'Antiochus dans un lieu où il n'étoit pas permis d'entrer aux plus conſidérables des Juifs, s'ils n'étoient Prêtres. La calomnie eſt atroce, le menſonge eſt médité & propre à faire illuſion à ceux qui ne veulent pas prendre la peine de diſcuter les accuſations qu'on nous intente, dans l'intention de nous rendre odieux.

IX. Appion prend le ton d'un homme de bien ; mais il y joint la raillerie, & il ajoute de nouvelles impoſtures aux fables qu'il avoit débitées (*a*). » Ce Grec, dit-il, raconte que dans le tems que les Juifs étoient » en guerre avec les Iduméens, un Prêtre d'Apollon, nommé Zabide, étoit » venu trouver les Juifs, & leur avoit promis de leur livrer Apollon, le » Dieu de ceux de Dore ; qu'il ſe rendroit dans leur Temple, ſi l'on alloit » au devant de lui, & ſi le peuple l'y conduiſoit. Zabide s'étoit fait une » machine de bois qu'il avoit mis autour de lui, il y plaça trois rangs de » lampes. Quand il ſe mit à marcher, il parut à ceux qui le voyoient de » loin, comme une grande étoile qui ſe promenoit ſur la terre. Les Juifs » ſurpris d'un phénomène ſi extraordinaire ſe contenterent de regarder » de loin, ſans oſer approcher : cependant Zabide arriva tranquillement » au Temple, en enleva la tête d'or du baudet (c'eſt ainſi qu'il s'exprime, » voulant faire le plaiſant), & s'en retourna promptement à Dore. « Je pourrois dire avec bien plus de raiſon qu'Appion eſt un âne chargé de ſottiſes & d'impoſtures. Il parle de lieux qui n'exiſtent pas, & il tranſporte par ignorance des villes d'un pays dans un autre. L'Idumée qui eſt à l'oppoſite de Gaze, confine à la Judée ; mais elle n'a point de ville qui s'appelle Dore (*b*). Il y en a une de ce nom dans la Phénicie aux environs du

(*a*) On ne ſçait à quoi rapporter *illum*. M. d'Andilly le rapporte à celui qu'Appion feint avoit été trouvé dans le Temple. C'eſt aller prendre ſon ſubſtantif un peu loin. D'ailleurs un pauvre malheureux qui étoit allé demander l'aumône en Judée, que l'on ſaiſit & que l'on enferme dans le Temple, n'étoit gueres en état de ſçavoir ce qui étoit arrivé aux Juifs pendant qu'ils étoient en guerre avec les Iduméens, ſur-tout la prétendue aventure étant de nature à ne devoir pas être divulguée de leur part. Si nous avions le Grec de cet endroit, il leveroit probablement l'équivoque de la traduction. Je ne puis être du ſentiment du P. Gillet. M. d'Andilly me paroît avoir raiſon : *illum* ne peut ſe rapporter qu'au Grec trouvé dans le Temple. Ceci eſt un paſſage d'Appion ; en le rapprochant du précédent, ce pronom ne paroît plus ſi éloigné du ſubſtantif dont il tient lieu. Ce Grec ne devoit point être informé dans ſa priſon de ce qui ſe paſſoit en Judée ; j'en conviens avec le P. Gillet ; mais cette fable eſt abſurde & ridicule d'un bout à l'autre, & Joſeph n'y répond qu'en faiſant toucher au doigt juſqu'à quel point elle l'eſt. *L'Editeur.*

(*b*) M. Bochart prouve bien (*Hieroz. page* 223.) qu'on trouve en quelques endroits de Joſeph une Dore en Idumée ; mais ce n'eſt pas une preuve qu'il ait ignoré la Géographie, ou qu'il ſe ſoit contredit. L'Idumée étoit trop voiſine de la Judée, pour qu'il ait pu ignorer s'il y avoit ou s'il n'y avoit pas une ville de ce nom dans cette Province. Qu[illegible]

mont Carmel ; mais elle n'a aucun rapport avec le conte impertinent d'Appion, étant à quatre journées de la Judée. Il a bonne grace de nous reprocher que nous ne voulons point des Dieux des autres nations, après nous avoir conté que nos ancêtres crurent bonnement qu'Apollon venoit chez eux, & qu'ils s'imaginérent le voir marcher ſur terre avec des étoiles. Ils n'avoient ſans doute jamais vu de lampes, eux qui avoient célébré tant de fêtes pendant leſquelles ils en avoient allumé. De tant de milliers de perſonnes qui étoient dans le pays, ce Dieu n'en rencontra aucune dans un ſi long voyage, & il trouva les villes ſans garde, quoiqu'on fût en guerre. Mais laiſſons cela. Les portes des portiques (*a*) étoient hautes de ſept coudées, larges de vingt. Elles étoient revêtues d'or, & toutes, pour ainſi dire, d'or maſſif. Il falloit, pour les fermer, vingt hommes pour le moins, & il n'étoit pas permis de les laiſſer ouvertes. Hé bien, ce brave porte-lampes ouvrit les portes (*), comme il s'imagina que cela ſe pouvoit, & il emporta, ſelon ce beau conte, la tête d'âne. Mais nous la renvoya-t-il ? Appion la prit-il ſur ſes épaules pour nous la rapporter, afin de la faire trouver à Antiochus, ſelon ſon autre impoſture.

X. Ce qu'il dit de nos ſermens eſt tout auſſi faux. » Nous jurons, dit-il, » par le Dieu qui a fait le ciel, la terre & la mer, de n'aimer aucun peuple » étranger, & les Grecs principalement. « Puiſqu'il vouloit avancer un menſonge, il devoit dire » de n'aimer aucun peuple étranger, mais ſur- » tout les Egyptiens. « Cela eût été mieux lié avec les premiéres fauſſetés qu'il avoit débitées ; puiſque, ſelon lui, nos ancêtres avoient été chaſſés par ſes freres les Egyptiens, non pour aucun mal qu'ils euſſent fait, mais à cauſe de quelques infirmités qui leur étoient ſurvenues. Nous ſommes encore plus éloignés de la Grece que des mœurs de ſes habitans : ainſi nous n'avons aucune raiſon de les haïr, ou de leur porter envie ; au contraire, pluſieurs perſonnes de cette nation ont embraſſé le Judaïſme : les unes y ont perſévéré, les autres l'ont abandonné dans la ſuite ; mais aucune d'elles n'a jamais dit nous avoir entendu faire un ſemblable ſerment.

l'eût ignoré, il faut ſuppoſer qu'il avoit la mauvaiſe foi de nier un fait dont il ne connoiſſoit pas la fauſſeté. Il auroit encore fait quelque choſe de plus condamnable, ſelon ſon ſçavant Cenſeur. Il auroit reconnu en quelques endroits qu'il y avoit en Idumée une ville qui s'appelloit Dore, & il auroit fait un crime à Appion de l'avoir ſuppoſé. J'aime mieux croire que l'ignorance ou la mauvaiſe foi qu'on lui reproche, ſont l'effet de la précipitation & du peu d'attention de ſes Copiſtes, qui ont tranſcrit Dore au lieu d'Adore, dans les endroits où il met cette ville en Idumée. Voyez le 13. Livre des Antiquités Juives, chap. 9. num. 1. Livre 1. de la Guerre des Juifs, chap. 3. num. 6. Le nom n'eſt pas tout-à-fait le même en ce dernier endroit, car il l'appelle Ἀδώρειν ; mais c'eſt ou une inattention de Copiſte, ou la derniére ſyllabe du nom de cette ville varioit. Ttiphon, après avoir fait mourir Jonathas, prit le chemin d'Adore, ſelon l'Auteur du premier Livre des Machabées, chapitre 13. v. 20. Joſeph le fait aller à Dore. C'eſt une faute dont le manuſcrit de l'ancien Traducteur paroît avoir été exempt. *Antiq. Juiv. Liv.* 13. *chap.* 6. *num.* 4.

Mais pour juger ſolidement du reproche que fait Bochart à Joſeph, il faudroit avoir un manuſcrit exact de l'ouvrage d'Appion & de la réponſe de Joſeph.

(*a*) *Voyez* Remarque III.

* Le texte eſt corrompu en cet endroit.

Auſſi eſt-il certain qu'il n'y a jamais eu qu'Appion qui l'ait entendu, ou plutôt qui l'ait inventé.

XI. J'admire ſa pénétration : mais ce que je vais rapporter, doit nous en donner la plus haute idée. » Une preuve, dit-il, que les Juifs n'ont » pas de bonnes loix, & qu'ils ne rendent pas à Dieu le culte qui lui eſt dû, » c'eſt qu'ils n'ont jamais commandé à aucun peuple ; qu'au contraire ils ont » été ſoumis en différens tems à diverſes nations ; que leur ville Capitale a » éprouvé pluſieurs révolutions, elle (*) qui autrefois étoit ſouveraine, & » qui n'étoit point accoutumée à être l'eſclave des Romains, quoiqu'il » n'y ait perſonne qui n'ait éprouvé leur magnanimité. « Il n'y a perſonne qui ne ſente que ce beau raiſonnement d'Appion eſt fait contre lui-même. Car quel eſt le peuple qui a pu toujours ſe conſerver le commandement, & que des révolutions n'ont point forcé d'obéir à des étrangers ? La plûpart des nations ont été ſoumiſes à d'autres. Mais ſans doute que les Egyptiens ſont les ſeuls qui n'ayent jamais été ſoumis aux maîtres de l'Europe & de l'Aſie, & que c'eſt une faveur que les Dieux leur ont accordée en reconnoiſſance de l'aſyle que, ſuivant la fable, ils trouverent en Egypte ſous la forme de différens animaux. Mais qui eſt-ce qui ignore que les Egyptiens n'ont pas été libres un ſeul jour, pas même ſous les Rois leurs compatriotes ? Je ne veux pas leur reprocher la maniére dont les Perſes les ont traités, non une fois, mais pluſieurs, leurs villes ſaccagées, leurs temples renverſés, les animaux qu'ils regardent comme des Divinités, égorgés. A Dieu ne plaiſe que je leur en faſſe un reproche, & que j'aille imiter la ſottiſe d'Appion. Sans doute qu'il n'a pas fait attention aux révolutions qu'ont éprouvé les Athéniens & les Lacédémoniens, quoique tout le monde convienne que les premiers ſont les peuples les plus religieux de la Grece, & que les ſeconds en ſont les plus braves. Je ne parle point des Rois renommés par leur piété, de Créſus, par exemple, qui eſt tombé dans les derniers malheurs. Je paſſe ſous ſilence la citadelle d'Athènes qui a été brûlée, les temples d'Ephèſe, de Delphe, & dix mille autres qui ont été réduits en cendres. Ces malheurs n'ont jamais été un ſujet de reproche à ceux qui les ont éprouvés, mais à ceux qui en avoient été les auteurs. Il n'y a qu'Appion notre Cenſeur qui le puiſſe faire ; mais il ne devoit pas oublier ceux qui ſont arrivés à ſa nation. Les exploits de Séſoſtris (a) dont on a tant parlé, l'ont ſans doute ébloui. Ne pourrois-je point auſſi parler de nos Rois, de David, de Salomon, qui ont fait pluſieurs conquêtes ? Mais paſſons les ſous ſilence. Appion ignore-t-il donc ce que tout le monde ſçait, que les Egyptiens ont été ſoumis, & traités comme

* Ce paſſage a été ſûrement altéré par les Copiſtes.

(a) .... » Ce Séſoſtris qu'il ſuppoſe » fauſſement avoir été Roi d'Egypte. « La traduction de S. Gélenius rend *μυθεύμενον* d'une maniére peu dévelopée ; mais Joſeph n'a dit, ni n'a pu dire qu'Appion » ſuppoſe fauſſement que Séſoſtris » avoit été Roi d'Egypte. » Il le reconnoît dans le paſſage qu'il rapporte d'Hérodote dans le huitiéme Livre de ſes Antiquités ; & il prétend que c'eſt le même Prince que l'Ecriture appelle Seſac, *chap.* 10. *num.* 3. Diodore de Sicile dit, en parlant de Séſoſtris : *Οι τε ιερεις και οι διαφοροι αυτου εγκωμιαζοντες.* Liv. 1. page 49.

Le Pere Gillet a fort bien rendu cet endroit : *μυθίομαι* ſignifie dans les meilleurs Auteurs *dico, loquor, narro, confabulor.*

des eſclaves par les Perſes & par les Macédoniens qui, après eux, ont eu l'Empire de l'Aſie. Non-ſeulement nous étions libres alors, mais nous exercions encore la ſouveraineté ſur les villes voiſines. Cela dura 120 ans, juſqu'au grand Pompée. Tandis que de tous côtés les Romains ſoumettoient les Rois à leur Empire, ils nous traitoient en amis & en alliés, à cauſe de notre attachement & de notre fidélité.

XII. » Nous n'avons point eu, dit-il, parmi nous de grands hommes, de » ces hommes qui ont inventé les arts, ou qui ſe ſont diſtingués par leur ſa- » geſſe, comme un Socrate, un Zénon, un Cléanthe & pluſieurs autres. « Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt qu'Appion ſe met au nombre de ces grands hommes, & il félicite Aléxandrie d'avoir un tel citoyen. Nul autre que lui ne pouvoit lui rendre ce témoignage. On ne le regarde en effet que comme un miſérable charlatan, & un homme ſans mœurs & ſans ſentimens. Aléxandrie ſeroit en vérité bien à plaindre, ſi elle ſe glorifioit d'un tel citoyen. Ceux qui ont lu nos Hiſtoires, ſçavent que nous n'avons pas eu moins de grands hommes que les autres nations.

XIII. Les autres reproches d'Appion ne méritent pas qu'on y réponde. En nous attaquant, il ſe fait à lui-même ſon procès & à tous les Egyptiens. Il nous accuſe d'immoler des animaux, de ne point manger du cochon (*a*), & de nous faire circoncire. Si nous ſacrifions des animaux domeſtiques, nous avons cela de commun avec tous les autres hommes; & le reproche qu'il nous fait, eſt une preuve qu'il eſt Egyptien d'origine. Un Grec, un Macédonien ne nous en auroit pas fait un crime. Ils font ſouvent vœu d'offrir des hécatombes (*b*) à leurs Dieux, & ils mangent à leur repas la chair des victimes. L'eſpéce des animaux domeſtiques ne viendra point pour cela à manquer, comme Appion paroît en avoir peur.

Si tous les peuples ſe conformoient aux uſages des Egyptiens, il y auroit bien plus ſujet de craindre l'entiére deſtruction du genre humain. La race des hommes viendroit à manquer, & celle des animaux les plus féroces qu'ils nourriſſent avec ſoin, les regardant comme des Dieux, occuperoit bientôt leur place. Si on lui eût demandé, quels ſont ceux d'entre les Egyptiens, qu'il croit les plus ſages & les plus religieux, il n'eût pas manqué de répondre que ce ſont les Prêtres. Les Rois leur ont, dès le commencement, preſcrit deux choſes, d'honorer les Dieux, & de pratiquer la ſageſſe. Ils ſont tous circoncis (*c*), ne mangent point de chair de pourceau, & ne permettent pas que perſonne offre avec eux des ſacrifices aux Dieux. Il faut que la paſſion aveugle étrangement Appion. Il ſe ligue avec les Egyptiens pour nous décrier, mais ſes accuſations retombent ſur eux. Ses compatriotes pratiquent, non-ſeulement les uſages qu'il nous reproche, mais même, ſelon Hérodote, ils ont appris la circonciſion à d'autres peuples. Ainſi je crois avec beaucoup de vraiſemblance qu'il a été puni pour avoir décrié les loix de ſa nation. Il lui ſurvint un ulcére qui l'obligea à

(*a*) Les Egyptiens croient que le cochon eſt un animal immonde: ils en mangeoient cependant, lorſqu'ils en ſacrifioient à la Lune & à Bacchus. *Herodot. Liv. 2. page 103.*

(*b*) Sacrifices de cent victimes.

(*c*) *Voyez* Remarque IV.

ſa

ſe faire circoncire ; mais l'opération fut inutile, la pourriture prit le deſſus, & il mourut dans de grandes douleurs. Les gens ſages doivent reſter fermement attachés aux loix de leurs peres, concernant la Religion, ſans mépriſer celles des autres peuples. Appion abandonna celles de ſa nation, & travailla à décrier les nôtres. Telle fut la fin de ſa vie, & c'eſt par où je terminerai la réfutation de ſes calomnies.

XIV. Apollonius (*a*), Lyſimaque & quelques autres Ecrivains, les uns par ignorance, la plûpart par haine, ont compoſé contre Moyſe notre Légiſlateur, & contre les loix qu'il nous a données, des Ouvrages dans leſquels ils bleſſent la vérité & la juſtice. Ils le traitent d'enchanteur & d'impoſteur, & ſoutiennent que nos loix, loin de nous exciter à la vertu, nous portent au mal. Dans la néceſſité de les réfuter, je vais expoſer d'une maniére ſuccincte la forme de notre Gouvernement, ſans cependant rien oublier, autant que je le pourrai, de ce qui eſt néceſſaire pour le faire connoître Je me flatte de faire voir que nos loix ſont excellentes ; qu'elles nous portent toutes à la piété envers Dieu, à l'union & à la concorde envers nos compatriotes, & à tous les devoirs de l'humanité envers tous les hommes, à la juſtice, à la patience, à la conſtance dans les maux, & enfin au mépris de la mort. Mais je prie ceux qui liront ce que je vais dire, de mettre de côté les préjugés qu'inſpire la jalouſie. Ce n'eſt point un panégyrique de notre nation, c'eſt une ſimple apologie des loix ſous leſquelles nous vivons, & une réponſe à ceux qui en ont débité mille fauſſetés.

Apollonius n'a point réuni ſous un ſeul point de vuë, comme Appion, le mal qu'il dit de nous : il s'eſt contenté de le répandre çà & là dans ſes Ouvrages. Dans un endroit il nous traite de gens ſans Dieux, & d'ennemis du genre humain. Dans un autre il nous reproche d'être des lâches ; ailleurs il nous repréſente comme des téméraires & des déſeſperés, & enfin comme une nation plus ignorante que les barbares, & qui n'a rien inventé pour les commodités de la vie. Toutes ces accuſations diſparoîtront, à mon avis, en faiſant voir que nos loix nous preſcrivent le contraire des choſes qu'on nous impute, & que nous ſommes d'exacts obſervateurs de ces mêmes loix. Que ſi je me vois forcé de parler d'uſages contraires établis par les loix des autres peuples, il faut s'en prendre à ceux qui ne compatent nos loix avec les leurs, que pour les mettre fort au

(*a*) M. Huet (*Demonſtrat. Evang. prop.* 4. §. 33.) cenſure Joſeph d'avoir confondu Apollonius Molon avec Apollonius fils de Molon. L'équité de la cenſure eſt, ce ſemble, peu appuyée ; mais comme le fait n'eſt pas fort important, & que d'ailleurs ce qu'on en trouve dans les anciens, n'eſt pas aſſez exprès pour en juger avec quelque certitude, je me contente de renvoyer à Ciceron, Strabon, Suétone, Caſaubon, Quintilien, Saumaiſe & Grævius. Je ne vois pas quelle raiſon a pu avoir M. Havercamp de traduire Ἀπολλώνιος ὁ Μόλων par Apollonius Molonis : mais c'eſt peut-être une faute d'impreſſion. Caſaub. Edit. de Suéton. Meurſius Syntagma de Apollonio, Grævius, Not. in Sueton. Cæſar. num. 4. la note du dernier Editeur de Strabon, page 968. Saumaiſe.

Le paſſage de Strabon auquel renvoie l'illuſtre Sçavant pour juſtifier ſa cenſure, parle d'un Apollonius Μαλαχὸς, & d'un Molon ; mais il ne joint à ce dernier aucune épithéte qui déſigne celui dont il étoit le pere,

deſſous, & pour les avilir. Je ne penſe pas, au reſte, que perſonne puiſſe dire que nos loix ne ſoient pas telles que je vais les préſenter ici en abrégé, ou que nous ne ſoyons pas le peuple le plus attaché à ſes loix.

XV. Pour reprendre les choſes d'un peu plus haut, je penſe qu'on doit faire grand cas de ceux qui les premiers ont deſiré voir régner dans une nation l'ordre & les loix ; & qu'à cauſe de leur douceur & de leur excellent naturel, on doit les mettre fort au deſſus de ceux qui vivoient dans le déſordre & la confuſion. Auſſi voyons-nous que tous les peuples tâchent de faire remonter leurs loix juſqu'aux tems les plus reculés, afin de ne point paroître avoir rien emprunté des autres, & de faire voir au contraire qu'ils leur ont ſervi de guides, & qu'ils leur ont montré à régler leur conduite. Ainſi le devoir d'un Légiſlateur eſt de connoître les meilleurs réglemens, & d'en perſuader l'excellence à ceux pour qui ils ſont faits ; de même que celui des peuples eſt d'obſerver inviolablement les loix qu'ils ont reçues, ſans jamais y apporter aucun changement, ſoit dans la proſpérité, ſoit dans l'adverſité. J'ajoute que de tous les Légiſlateurs dont on a connoiſſance, le nôtre eſt le plus ancien ; car les Lycurgues, les Solons, les Zaleucus de Locre, & tous les autres Légiſlateurs que la Gréce admire, ſont bien modernes, &, pour ainſi dire, d'aujourd'hui, ſi on vient à les comparer avec Moyſe. Le nom même de loi n'étoit pas connu anciennement chez les Grecs, & la preuve en eſt qu'Homére ne l'a point employé dans ſes poëſies. Auſſi n'y avoit-il point des loix de ſon tems (*a*) : les volontés ſages & prudentes des Rois en tenoient lieu aux peuples, & pendant long-tems ils s'en tinrent à des coutumes non écrites, qu'ils changeoient ſelon les circonſtances.

Notre Légiſlateur qui, de l'aveu de ceux même qui ont écrit contre notre nation, eſt le plus ancien de tous (*b*), nous a fait voir qu'il ſçavoit parfaitement bien gouverner. Il donna à nos ancêtres d'excellentes régles de conduite dans ſes loix ; & après les avoir engagés à les recevoir, il les leur fit apprendre, afin qu'elles fuſſent mieux obſervées.

XVI. Commençons par la premiére de ſes grandes actions. Quand il plut à nos ancêtres de quitter l'Egypte pour retourner dans le pays de leurs peres, ce fut lui qui, ſe mettant à la tête de ce peuple innombrable,

(*a*) *Populus nullis legibus tenebatur : arbitria Principum pro legibus erant.* Juſtin, Livre 1. au commencement.

(*b*) Seroit-ce cet endroit qui auroit fait dire au R. P. Touron... (*Traité de la Providence*, diſcours préliminaire, *page* 80.) » On ne ſçauroit même prouver » qu'il y ait eu des Livres écrits avant le » Pentateuque. Philon & Joſeph ont en» trepris de montrer ce fait. L'Anonyme » ſeroit-il en état de détruire leurs rai» ſons ? » Mais ſoutenir aux Payens que Moyſe eſt le plus ancien Légiſlateur qu'on connoiſſe ; que ſes loix ſont plus anciennes que celles de tous les autres peuples, & dire que Philon & Joſeph ont entrepris de prouver qu'il n'y avoit aucuns Livres écrits avant le ſaint Légiſlateur, ſont deux propoſitions très-différentes. Joſeph a pu ſoutenir la premiére ; mais je ne trouve pas même qu'il parle de la ſeconde, (voyez *le num. 6. du premier Livre contre Appion*,) à moins que de rejetter le témoignage aſſez unanime des anciens, il faut reconnoître que Taautus ou Thot, que les Grecs appellent Hermès, fut l'inventeur des lettres, & qu'il eſt antérieur à Moyſe. *Naturæ & ſcripturæ concordia comment. illuſtrata*, par M. Wachter, *Leipſ.* 1752. *Journal de Trévoux*, *Avril* 1753.

l'y conduiſit ſans accident, au travers de mille dangers. Il leur fallut paſſer des deſerts ſans eau, & pleins de ſable, remporter des victoires, & prendre ſoin que dans les combats les femmes, les enfans & le butin fuſſent en ſûreté. Il fit voir dans toutes ces occaſions qu'il étoit un grand Général, un homme d'une prudence conſommée, & le pere du peuple confié à ſes ſoins. Quoiqu'il eût réuſſi à s'attacher ce peuple: quoiqu'il lui fût entiérement dévoué, & qu'il pût lui perſuader tout ce qu'il vouloit, il n'abuſa jamais de ſa confiance pour ſon intérêt particulier. C'eſt principalement dans ces occaſions que ceux qui ſont à la tête des affaires ſe fortifient, & qu'ils établiſſent leur tyrannie en accoutumant le peuple à vivre ſans loix & ſans régles. Moyſe crut au contraire que dans le haut rang où il étoit élevé, il devoit faire voir ſa piété envers Dieu, & ſa bienveillance envers ſon peuple, perſuadé que ce ſeroit le moyen de faire connoître ſa vertu, & de procurer de la maniére la plus ſûre le bien & l'avantage de ceux qui l'avoient choiſi pour Chef. Comme ſes grandes actions répondoient à de ſi nobles ſentimens, nous crumes avec raiſon qu'il avoit Dieu même pour conducteur. S'étant d'abord convaincu qu'il ne devoit penſer & agir que ſelon la volonté de Dieu, il crut devoir perſuader la même choſe au peuple; car ceux qui ſont convaincus que Dieu a les yeux ouverts ſur leur conduite, ne ſe permettent aucune tranſgreſſion de ſa loi.

Tel étoit notre Légiſlateur (*a*), & non un enchanteur & un impoſteur, comme le diſent injuſtement ceux qui cherchent à le décrier; mais tel que les Grecs ſe vantent qu'ont été Minos & les autres Légiſlateurs qui ont vécu après lui. Ils rapportoient leurs loix à Dieu, & Minos diſoit tenir les ſiennes d'Apollon & de l'oracle de Delphes, ſoit qu'ils s'imaginaſſent dire la vérité, ſoit qu'ils cruſſent perſuader plus aiſément. Mais pour connoître ceux qui ont établi les meilleures loix, & que l'on peut croire à plus juſte titre les avoir reçues de Dieu, il faut examiner ces loix (*b*), & les comparer les unes avec les autres, & c'eſt ce que je vais faire.

Quoique les loix & les uſages humains différent infiniment entr'eux, ſi on les conſidére chacun en particulier, on peut cependant les réduire à de certains chefs. Les uns ont préféré l'état monarchique, d'autres l'oligarchique, & quelques autres le gouvernement populaire ou républicain. Notre Légiſlateur n'a eu égard à aucune de ces formes de gouvernement. Il a voulu que le nôtre fût théocratique, qu'on me pardonne cette expreſſion. Il a rapporté à Dieu tout le commandement & toute la puiſſance. Il nous a perſuadés d'avoir toujours les yeux ſur lui, & de le conſidérer comme l'auteur de tous les biens qui arrivent aux hommes en général, & à chacun en particulier, & de tout ce qu'ils obtiennent par les priéres qu'ils lui adreſſent dans leurs beſoins. Enfin il nous a appris que nos actions les plus cachées, nos penſées même les plus ſecrétes, rien, en un mot, ne peut échaper à ſa vuë pénétrante. Il nous a enſeigné qu'il ne tient ſon être de perſonne; qu'il eſt éternellement immuable; qu'il ſurpaſſe en

(*a*) *Voyez* Remarque V.
(*b*) *Voyez* Remarque VI.

beauté tout ce qu'il y a de beau ſur terre ; que nous le connoiſſons par ſa puiſſance, mais que ſa nature & ſon eſſence nous ſont inconnues. Je paſſe maintenant ſous ſilence que, ſi les Sages de la Gréce ont eu de cet Etre ſuprême les mêmes idées, ils les ont empruntées de Moyſe. Je me contente de dire qu'ils ont tous reconnu qu'elles ſont juſtes, magnifiques & dignes de la nature & de la grandeur de l'Etre ſuprême. En effet Pythagore, Anaxagore, Platon, les Stoïciens, & preſque tous les Philoſophes ont eu ces ſentimens de la Divinité. Ils ſe contentoient d'enſeigner ces vérités dans le particulier : mais jamais ils n'ont oſé les publier en préſence d'un peuple préoccupé de ſes opinions. Mais notre Légiſlateur, en réglant ſa conduite ſur ſes loix, a non ſeulement perſuadé ſes contemporains de la foi ferme & inébranlable que nous devons avoir en Dieu, mais encore tous leurs deſcendans. En faiſant ſes loix, il a eu plus en vuë l'utilité commune, que les autres Légiſlateurs. Il ne nous a point propoſé le culte que nous devons rendre à Dieu, comme une partie de la vertu ; au contraire, il a cru & enſeigné que les différentes vertus, la juſtice, la force, la tempérance, & l'union des citoyens entr'eux, n'étoient qu'une partie de ce culte & de la Religion ; car nous devons rapporter à Dieu toutes nos actions, toutes nos entrepriſes, toutes nos paroles, n'y ayant rien que notre Légiſlateur n'ait réglé & déterminé.

Il y a deux méthodes d'enſeigner les ſciences, & de former les mœurs. La premiére emploie la parole & les inſtructions, la ſeconde l'exemple & la pratique. Les Légiſlateurs ſe partagent ici : ils donnent la préférence à une de ces méthodes, & ils abandonnent l'autre. Les Lacédémoniens & les Crétois, par exemple, inſtruiſoient à la vertu par la pratique, & non par des diſcours. Les Athéniens, & preſque tous les autres Grecs, régloient par les loix ce qu'il falloit faire, ou ce qu'on devoit éviter, s'occupant peu d'y former par la pratique.

XVII. Mais notre Légiſlateur a réuni avec grand ſoin ces deux méthodes. Il a fait uſage de la pratique & de l'exercice, ſans oublier d'inſtruire par la loi. Commençant en effet par les alimens & le genre de vie propre à un chacun, il ne laiſſe rien à la fantaiſie des particuliers, & régle tout dans un grand détail, les choſes dont on peut manger, celles dont on doit s'abſtenir, ceux avec qui on peut faire table commune ; le tems qu'on peut travailler, & celui où l'on doit ſe repoſer. Il a déterminé tout cela, & l'a réglé par la loi ; afin que vivant ſous ſa conduite, comme ſous celle d'un pere, nous ne commiſſions aucune faute volontairement, ou par ignorance. Car, afin que nous ne puiſſions prétexter notre ignorance, pour échaper à la punition, il a voulu que la loi nous fût une inſtruction excellente & néceſſaire. Ne croyant pas qu'il ſuffit d'en écouter de tems en tems la lecture, il nous a commandé de ceſſer un jour chaque ſemaine tous nos travaux, & de nous aſſembler pour l'entendre, & pour l'apprendre exactement. Ce qu'aucun des autres Légiſlateurs ne paroît avoir ordonné.

XVIII. La plûpart des hommes ſont ſi éloignés de vivre conformément à leurs loix, qu'ils ne les connoiſſent preſque pas même ; & que, lorſqu'ils les ont tranſgreſſées, ils ont beſoin, pour le ſçavoir, qu'on le leur

apprenne. Ceux qui occupent parmi eux les premiéres places, avouent leur ignorance, en mettant à la tête des affaires des gens qui font profeſſion d'en avoir une plus grande connoiſſance. Quelque Juif, au contraire, qu'on interroge ſur quelqu'une de nos loix, il répondra plus facilement que ſi on lui demandoit ſon nom. Comme nous les apprenons, dès que nous ſommes ſuſceptibles de connoiſſance, nous les avons comme gravées dans notre cœur. Peu les tranſgreſſent ; & lorſqu'on le fait, il n'y a point de grace, il faut ſubir la peine qui y eſt attachée.

XIX. Telle eſt la ſource de cette union admirable qui régne parmi nous. Ce ſont les mêmes ſentimens ſur la Divinité, ſur la régle des mœurs, & la conduite qu'il faut tenir, qui établiſſent l'harmonie parmi les hommes. On n'entend point parmi nous, comme chez les autres peuples, tenir de différens diſcours de la Divinité : ce n'eſt pas ſeulement le vulgaire qui, chez les autres nations, en parle ſelon ſa paſſion, au moindre accident qui lui arrive ; ce ſont les Philoſophes dont les uns ont oſé nier l'exiſtence de Dieu, & les autres ſa providence qui régle tout ce qui regarde le genre humain. On ne voit parmi nous aucune différence dans notre maniére de vivre. Nos occupations & nos ſentimens ſont les mêmes. Sur Dieu nous n'avons qu'un langage, & il eſt conforme à notre loi. Nous diſons tous que ſa providence s'étend à tout. Qu'on interroge nos femmes & nos domeſtiques, on les entendra dire que toutes nos actions & toutes nos vuës doivent avoir la piété pour fin.

XX. C'eſt ce qui a donné occaſion au reproche que l'on nous fait, que nous n'avons eu perſonne parmi nous, qui ait fait de nouvelles découvertes, ou qui ſe ſoit diſtingué par l'éloquence. Comme les autres peuples font gloire de n'avoir point d'attachement pour les coutumes & les loix de leur pays, ils regardent ceux qui ont le courage de ſe mettre au deſſus, comme des perſonnes d'un eſprit ſupérieur. Loin d'avoir ces ſentimens, nous ſommes perſuadés qu'il n'y a de ſageſſe & de vertu qu'à ne rien faire & à ne rien penſer de contraire à ce que nos loix ont réglé dès le commencement, & c'eſt une preuve de leur bonté. En effet l'expérience nous apprend que celles qui n'ont point été portées avec cette prudence & cette ſageſſe, ont beſoin d'être corrigées.

XXI. Convaincus que les nôtres nous ont été données dès le commencement par l'ordre de Dieu, la piété ne nous permet pas de ne les point obſerver. Qu'y pourroit-on changer ? Que pourroit-on inventer de plus beau ? Que pourroit-on emprunter de mieux des autres loix ? Seroit-ce la forme de notre gouvernement qu'il faudroit changer ? Mais en pourroit-on trouver une plus noble & plus juſte que celle qui établit Dieu pour gouverner & régler toutes choſes ? qui donne aux miniſtres de ſes autels la premiére part dans le maniment des affaires publiques, & qui confie au ſouverain Pontife l'autorité ſur les autres Prêtres ? Nous ne les éliſons point ces Prêtres, à cauſe de leurs biens ou à cauſe de quelques autres avantages qu'une eſpéce de hazard auroit pu leur donner. Notre Légiſlateur les choiſit lui-même dès le commencement pour leur confier cette dignité, & il en honora ceux qui ſe diſtinguoient par leur tempérance & par le talent de la parole. Etablis pour avoir l'œil ſur tous,

pour juger des différends, & infliger des peines aux coupables, ils veilloient avec grand ſoin à l'obſervation de la loi & de nos uſages religieux.

XXII. Y a-t-il une forme de gouvernement plus ſainte que la nôtre? Y a-t-il un culte plus digne de Dieu, que celui où le peuple eſt formé d'une maniére ſi particuliére à la piété, où l'on confie aux Miniſtres du Seigneur la principale direction des affaires, où tout enfin ſe paſſe dans l'ordre qui s'obſerve dans les cérémonies d'une fête ſolemnelle? Les autres nations ne peuvent point garder quelques jours ce qu'elles appellent myſtéres & cérémonies. Pour nous, nous obſervons les nôtres avec plaiſir depuis les tems les plus reculés, & ſans qu'on ait jamais pu nous perſuader de les abandonner.

Mais quels ſont les réglemens de notre état? Quelles ſont les défenſes qu'on nous fait? Rien de plus ſimple, rien de plus à la portée de tout le monde. Le premier regarde Dieu, & il porte: » Dieu eſt un être ſou» verainement parfait, & infiniment heureux. Tout eſt à lui, il ſe ſuffit » à lui-même, & il ſuffit à tous. Il eſt le commencement, le milieu & » la fin de toutes choſes, infiniment puiſſant dans ſes œuvres & dans ſes » graces. Quoique ſa forme & ſa grandeur nous ſoient inconnues, rien » nous eſt plus préſent que lui. Quelque précieuſe que ſoit en elle-même » la matiére, ſi on s'en ſert pour faire ſon image, elle devient vile. Il » n'y a point d'art qui puiſſe le repréſenter. Nous ne voyons rien, nous » ne pouvons même rien imaginer qui lui reſſemble. La lumiére, le ciel, » la terre, le ſoleil, la lune, les eaux, les diverſes eſpéces d'animaux, » la production des fruits, ce ſont ſes œuvres. Il a tout fait ſans mains, » ſans peine & ſans avoir beſoin d'être aidé par perſonne. Il a voulu que » tous ces beaux ouvrages ſe fiſſent, & ils ont été faits. Tout le monde » doit lui obéir & l'honorer par la pratique de la vertu. C'eſt le ſeul culte » qui ſoit digne de lui.

XXIII. Comme il n'y a qu'un Dieu, nous n'avons qu'un Temple, parce que cette conformité plaît en tout: ce Temple eſt commun à tous, parce qu'il eſt le Dieu de tous. Nos Prêtres lui rendent un culte perpétuel. Ils ont à leur tête un ſouverain Pontife. C'eſt ſa naiſſance qui lui donne droit à cette place; il offre avec eux des ſacrifices à Dieu, fait obſerver les loix, juge les choſes conteſtées, & punit les coupables. Celui qui refuſe de lui obéir, eſt puni comme un impie. Nous offrons des ſacrifices, mais ce n'eſt ni pour ſatisfaire un appétit vorace, ni pour nous enyvrer; Dieu le déſaprouve. Ils ne doivent pas être une occaſion d'excès & de profuſion. Il faut au contraire qu'ils ſoient réglés, modérés, & ſagement ordonnés, afin que les Sacrificateurs pratiquent la tempérance.

Dans nos ſacrifices, nous ſommes d'abord obligés de prier pour la conſervation de l'Etat, & enſuite pour nous-mêmes. Car nous ſommes nés pour notre patrie; & celui qui la préfére à ſon avantage particulier, fait une choſe agréable à Dieu. Dans nos priéres & dans nos vœux, nous ne lui demandons point qu'il nous donne des biens, il en donne de lui-même à tout le monde; mais que nous méritions de les recevoir & de les conſerver après les avoir reçus. La loi nous ordonne des ſacrifices pour nous purifier des ſouillures que nous contractons aux enterremens, au lit dans le

commerce avec nos femmes, & dans plusieurs autres occasions qu'il seroit trop long de rapporter. Tels sont les sentimens que nous avons de Dieu & de son culte; & c'est ce qui fait notre loi.

XXIV. A l'égard des mariages, la loi nous permet de jouir de nos femmes, comme la nature le prescrit, & pour avoir des enfans; mais elle déteste le péché contre nature, & elle condamne à la mort quiconque le commet. Elle nous ordonne de nous marier, mais sans avoir égard à la dot: elle condamne les enlévemens, les fraudes & les séductions, & elle veut que nous demandions celle que nous recherchons, à ceux qui en peuvent disposer; & que nous ayons égard au degré de parenté. La femme, dit l'Ecriture (*a*), est en tout inférieure à l'homme (*b*), elle doit donc lui être soumise, non pour en être outragée, mais pour en être conduite; car Dieu a donné l'autorité à l'homme.

Un mari ne doit connoître que sa femme, c'est un crime de jouir d'une autre. Ceux qui s'en rendent coupables, sont punis de mort. Ceux qui violent une fille fiancée, ou qui séduisent une femme mariée, subissent la même peine. La femme doit nourrir ses enfans, & il lui est défendu de s'empêcher de devenir grosse; & celle qu'on découvre l'avoir fait, est regardée comme coupable de la mort d'un enfant, & d'avoir diminué sa race. Ceux donc qui souillent la couche de leur prochain, ou qui se corrompent, sont nécessairement impurs. La loi même ordonne que l'homme & la femme qui ont usé du mariage, se purifient par des ablutions (*c*). Cette action souille l'ame, en l'envoyant, pour ainsi dire, dans un autre pays; car elle souffre de son union avec le corps, & elle n'en est délivrée que par la mort. C'est le motif de la loi qui ordonne ces purifications.

XXV. Elle nous défend de donner de grands repas à la naissance de nos enfans, de peur que ce ne soit une occasion de débauche; & elle ordonne de les accoutumer dès leur plus rendre jeunesse à une vie sobre; de leur apprendre à lire, de les occuper de nos loix, & de les instruire des actions de nos ancêtres, afin qu'ils imitent celles-ci; & qu'élevés, pour ainsi dire, avec les autres, ils ne les transgressent pas, & ne puissent pas prétexter qu'ils les ignorent.

(*a*) Il y a seulement dans le Grec *dit*; mais il paroît qu'il faut sous-entendre *νόμος*, qui est plus haut. Le Traducteur Latin a mis *inquit Scriptura*, & je l'ai suivi.

(*b*) M. d'Andilly se trompe. L'Interprète Latin n'a point attribué à l'homme ce qui est dit de la femme. L'élégant Traducteur ne s'est point apperçu que ce passage: Καὶ ἡ πονηρία ἀνδρὸς ὑπὲρ ἀγαθοποιοῦ γυναικὸς a été mis dans le texte par quelque Copiste ignorant. Cela est si visible, que S. Gelénius a cru ne devoir pas traduire ces cinq ou six mots. L'ancien Interprète ne paroît point les avoir eu dans son exemplaire. Ce passage répond assez pour le sens au ℣. 14. du chap. 42. de l'Ecclésiastique. Quelques Interprètes en ont inferé que Joseph avoit connu ce Livre; mais ils ne faisoient pas attention qu'il n'est pas de Joseph. » Quoi-» qu'elle soit plus vertueuse que lui » est une addition du Traducteur François, comme les mots qu'on vient de rapporter le sont de quelque Scholiaste.

(*c*) L'ancien Traducteur ne lisoit pas καὶ σώματος dans son manuscrit. J'ai suivi cette leçon, & je ne vois pas quel sens donner à ces deux mots en les conservant. Quelques anciens ont cru que nous recevions l'ame comme le corps, de nos peres & de nos meres; c'est, ce semble, à quoi fait allusion Joseph lorsqu'il dit: ὃς πρὸ ἡμῶν χεῖρας ἀπεβάλετο...

XXVI. A l'égard du ſoin qu'on doit prendre des morts, nos loix ne nous permettent pas de faire des dépenſes exceſſives pour leur donner la ſépulture, ni que nous leur érigions de ſuperbes tombeaux. Elles chargent les plus proches parens de les faire enterrer (*a*) : elles ordonnent à ceux qui paſſent près de l'endroit où ſe fait l'enterrement, de l'accompagner, & de prendre part à l'affliction de la famille, & qu'au retour de l'enterrement on purifie la maiſon & ceux qui y demeurent (*b*). Le but de cette loi eſt de faire ſentir combien ſe ſouillent ceux qui commettent un homicide.

XXVII. Après le reſpect que nous devons à Dieu, nos loix nous ordonnent d'honorer nos peres & nos meres; & elles veulent qu'un enfant qui leur manque de reconnoiſſance, ou qui ne leur rend pas ce qu'il leur doit, ſoit lapidé. Elles ordonnent aux jeunes gens de reſpecter les vieillards, parce que Dieu eſt le premier & le plus ancien de tous les êtres. Elles nous défendent d'avoir rien de caché pour nos amis, parce qu'il n'y a pas de véritable amitié où il y a de la réſerve; & en cas qu'on vienne dans la ſuite à ſe brouiller, elles défendent de rien découvrir de ce qu'on a confié à notre diſcrétion. Elles ordonnent peine de mort contre un Juge qui auroit reçu des préſens, & elles déclarent coupable celui qui pouvant ſecourir quelqu'un qui l'en prie, refuſe de le faire. On ne doit pas enlever les dépôts confiés, ni toucher à ce qui ne nous appartient pas, ni prendre intérêt de l'argent qu'on a prêté. Ces réglemens & pluſieurs autres ſemblables entretiennent entre nous l'union & la concorde.

XXVIII. Mais l'attention qu'a eu notre Légiſlateur de nous inſpirer de la douceur & de la modération envers les étrangers, mérite que nous la faſſions connoître. Car s'il a pris plus de précaution qu'aucun autre Légiſlateur pour que nous obſervions nos loix & nos uſages, il a auſſi voulu que nous ne fuſſions point jaloux de les communiquer aux étrangers qui ſouhaitent s'y conformer. Il reçoit avec bonté tous ceux qui veulent les pratiquer, perſuadé que c'eſt moins la naiſſance qui forme la ſociété que le même genre de vie; mais il nous a défendu d'avoir aucune intimité avec ceux qui n'étoient chez nous que comme en paſſant.

XXIX. Il a réglé de certaines choſes dont on ne peut refuſer la communication; par exemple, qu'on donneroit du feu, de l'eau & du pain à ceux qui en demanderoient; qu'on montreroit le chemin à ceux qui en prieroient, & qu'on ne paſſeroit point près d'un corps mort ſans lui don-

(*a*) » Elle ordonne aux domeſtiques » de prendre ſoin des obſéques de leurs » Maîtres. « Saint Gelénius avoit traduit, τοῖς οἰκειοτάτοις par *domeſticos*. Il peut avoir ce ſens en d'autres endroits; mais il ne peut ſignifier ici que les plus proches parens. » Chez les Egyptiens, » ceux qui ont ſoin des obſéques, préſentoient aux parens des défunts, τοῖς » ἀγχιστεῦσι τῶν τελευτησάντων, un état des » dépenſes qu'on pouvoit faire aux enterremens; afin qu'ils marquaſſent » celles qu'ils vouloient faire. « *Diod. Sicil. Liv. 1. page* 81. c. d. *Polien Strag. Liv. 7. page* 637.

(*b*) M. Havercamp a retranché de ſon édition ce qu'on lit dans les précédentes entre καθαρὸν εἶναι & γόνων τιμὴν. Il a fait ce retranchement ſur l'autorité d'Euſebe: j'y joins celle de l'ancien Traducteur.

ner la ſépulture. Il nous ordonne de traiter nos ennemis avec modération ; il ne veut pas qu'on mette le feu dans leur pays, & qu'on coupe leurs arbres fruitiers ; & même il va juſqu'à défendre de dépouiller ceux qui ſont morts dans un combat, d'outrager les priſonniers, & ſur-tout les femmes. Il nous a tellement recommandé la douceur & l'humanité, qu'il a voulu que les animaux l'éprouvaſſent : il nous en a permis un uſage légitime, & nous en a interdit tout autre. Il nous a défendu de tuer les animaux qui ſe réfugieroient dans nos maiſons, ceux qui ſeroient au labourage, quoique ſur les terres de nos ennemis, & de prendre la mere avec ſes petits. Tant il a eu ſoin de nous inſpirer en toutes choſes des ſentimens de douceur & d'humanité, ſoit par les loix qu'il nous a données pour nous en inſtruire, ſoit par les peines qu'il a décernées contre ceux qui les violeroient, ſans qu'on puiſſe s'excuſer ſous aucun prétexte.

XXX. Ces peines vont pour la plûpart à la mort : par exemple, lorſqu'on commet un adultére, qu'on viole une fille, qu'on commet ou qu'on ſouffre le péché contre nature. Ces peines regardent également les eſclaves, & il n'y a point de grace à eſpérer. Nos loix ſéviſſent auſſi contre les fraudes qui peuvent ſe commettre dans les poids, dans les meſures, dans les ventes injuſtes & frauduleuſes, contre ceux qui prennent ce qui ne leur appartient pas, ou enlevent ce qu'ils n'ont pas dépoſé. Il y a des peines attachées à toutes ces injuſtices, & plus grandes parmi nous, que chez aucun autre peuple. A l'égard de nos devoirs envers Dieu & envers nos parens, ceux qui ont ſeulement le deſſein d'y manquer, ſont mis à mort ſur le champ.

Pour récompenſer ceux qui obſervent religieuſement nos loix, Moyſe n'a promis ni or, ni argent, ni une couronne d'olivier ou de perſil (*a*), ni aucun de ces honneurs qu'un héraut publie. Le témoignage d'une bonne conſcience eſt la ſeule récompenſe qu'il nous promet. La bonté de Dieu fera renaître & jouir d'une meilleure vie ceux qui auront obſervé ſes loix, & qui auront donné généreuſement leur vie, s'il l'a fallu, plutôt que de les tranſgreſſer. Notre Légiſlateur nous l'a annoncé, & Dieu l'a autoriſé d'une maniére éclatante à le faire. Je n'aurois garde d'avancer cela, s'il n'étoit pas notoire qu'un grand nombre de nos compatriotes a ſouvent ſouffert les derniers ſupplices plutôt que de proférer une ſeule parole contre nos loix.

XXXI. Si notre nation n'étoit pas auſſi connue de toute la terre, ſi ſon attachement à ſes loix n'étoit pas auſſi public ; un Grec qui les ayant tranſcrites en feroit la lecture à ſes compatriotes, ou qui leur diroit qu'il a rencontré dans des terres inconnues un peuple qui a des idées ſi ſublimes de Dieu, & qui pratique depuis pluſieurs ſiécles de ſi belles loix, je ſuis perſuadé qu'ils en ſeroient dans l'admiration, ſur-tout à cauſe des changemens continuels qu'ont éprouvé les leurs. On a reproché à ceux qui ſur les loix & la forme du gouvernement ont eſſuyé quelque choſe d'approchant, d'avoir des idées extraordinaires, & d'entreprendre des choſes impoſſibles & au deſſus des forces humaines.

(*a*) On a ſuivi, après M. Havercamp, la maniére dont Euſebe a cité cet endroit.

Pour ne point parler des autres Philoſophes qui ont voulu tenter quelque choſe de ſemblable, peu s'en faut que Platon, cet homme ſi admiré des Grecs, & qui l'emporte ſur tous les Philoſophes par la régularité & la ſévérité de ſes mœurs, la force de ſes raiſons & ſon éloquence perſuaſive ; peut s'en faut, dis-je, que ce grand homme ne ſoit l'objet des railleries de ceux qui ſe piquent de politique. La vérité eſt que, ſi l'on examine ſes ſentimens avec quelqu'attention, on trouvera qu'ils ſont peu ſolides, & qu'ils approchent beaucoup des opinions populaires. Auſſi a-t-il avoué lui-même qu'il étoit dangereux de faire connoître à un peuple inſenſé ce qu'on doit penſer de Dieu ; & il y a des perſonnes qui regardent ce qu'il a écrit, comme de pures imaginations revêtues & parées des plus beaux ornemens de l'éloquence.

De tous les anciens Légiſlateurs Lycurgue eſt le plus eſtimé, & on donne de grandes louanges à Lacédémone d'avoir obſervé ſi long-tems ſes loix. C'eſt une vérité reconnue, que l'obéiſſance aux loix eſt la premiére vertu. Mais que ceux qui admirent tant les Lacédémoniens, conſiderent que leur gouvernement n'a eu qu'une courte durée, & que le nôtre a ſubſiſté plus de deux mille ans : qu'ils faſſent attention que ce peuple n'a cru devoir obſerver religieuſement ſes loix, que tant qu'il a joui de la liberté. Lorſque la fortune lui a été contraire, il ne s'en eſt preſque plus ſouvenu. Quoique les révolutions arrivées en Aſie ayent quelquefois renverſé notre Etat, nous n'avons jamais abandonné nos loix dans les plus grands malheurs; & ſi nous les obſervons conſtamment, ce n'eſt point pour vivre dans la paix & à l'aiſe. Cependant on conviendra, ſi l'on veut y réfléchir, qu'elles nous impoſent des devoirs plus rudes & plus pénibles que la fermeté & la patience ſi vantées des Lacédémoniens. Sans labourer la terre, & ſans exercer aucun métier, libres en un mot de tout embarras, ils ne s'occupoient qu'à des exercices qui, en fortifiant le corps, contribuoient à ſon agrément. Leurs eſclaves étoient chargés des autres ſoins, & entr'autres de leur apprêter leurs repas. Ils s'appliquoient uniquement à vaincre ceux avec qui ils étoient en guerre. C'étoit le but de leur patience & de leur fermeté, & ſuivant eux la choſe la plus glorieuſe & la plus digne de l'homme. Je paſſe ſous ſilence, qu'en cela même ils n'ont pas eu des ſuccès conſtans & ſuivis. Ce n'a point été en effet un ſeul Lacédémonien qu'on a vu ſe rendre avec ſes armes à l'ennemi ; il s'en eſt ſouvent trouvé un grand nombre qui l'a fait au mépris de ſes loix.

XXXII. Y a-t-il parmi nous quelque exemple, je ne dis pas qu'un auſſi grand nombre de perſonnes, mais que deux ou trois ſeulement ayent abandonné nos loix par la crainte de la mort ? Je ne parle point de cette mort douce qu'on reçoit dans les combats, mais de celle qui étant accompagnée de tourmens eſt la plus dure de toutes. Il s'eſt trouvé des gens, qui s'étant rendus maîtres de nous, nous l'ont fait ſouffrir, non pas tant, je crois, par haine, que parce qu'ils vouloient s'aſſurer comme d'une choſe extraordinaire, s'il y avoit des hommes au monde qui cruſſent qu'il n'y avoit point d'autre mal pour eux que de ſe laiſſer contraindre de dire ou de faire quelque choſe contre leurs loix. On ne doit pas être ſurpris que pour nos loix nous ſouffrions la mort plus courageuſement que toutes les na-

tions. Elles ne pourroient pas ſupporter les moindres pratiques de notre genre de vie : je veux parler du travail des mains, de la ſimplicité de notre nourriture, de nos alimens réglés par la loi, & non par les caprices du hazard, & par la fantaiſie d'un chacun, des plaiſirs des ſens & du luxe dont nous devons nous abſtenir, & de la guerre continuelle que nous devons faire à l'oiſiveté (*a*). Ceux qui l'épée à la main combattent de près, & qui mettent en fuite un ennemi qui les attaque, ne pourroient ſouvent tenir contre l'auſtérité d'un tel genre de vie. Comme c'eſt pour obéir à nos loix que nous pratiquons toutes ces choſes, il arrive auſſi que nous donnons en ces occaſions des preuves de notre fermeté.

XXXIII. Que les Lyſimaques, les Molons, & autres pareils Ecrivains, miſérables ſophiſtes & ſéducteurs de la jeuneſſe, viennent maintenant nous traiter comme les plus malheureux des hommes. Je n'ai point deſſein d'examiner les loix des autres nations. Nous avons appris de nos ancêtres à obſerver les nôtres, ſans condamner les leurs. Notre Légiſlateur nous a défendu de blaſphémer, & même de nous moquer de leurs Dieux, à cauſe de ce nom reſpectable. Mais comme nos cenſeurs s'imaginent triompher de nous, quand ils ont mis leurs ſentimens & leurs coutumes en oppoſition avec les nôtres, cela me force de rompre le ſilence. On ne peut pas m'objecter que ce ſont les Juifs qui avancent ce que je vais dire : pluſieurs Ecrivains Grecs & très-eſtimés l'ont dit avant nous. Car quel eſt le ſage parmi les Grecs, qui n'ait pas condamné les Poëtes les plus célébres & les Légiſlateurs les plus eſtimés, d'avoir infecté les peuples, dès les commencemens, d'opinions ridicules ſur la Divinité ? Ils ont forgé autant de Dieux qu'il leur a plu : ils les ont fait naître les uns des autres, & de mille manières différentes. Il les ont diſtingués ſelon les lieux & ſelon leurs occupations, à-peu-près comme différentes eſpéces d'animaux. Ils ont mis les uns ſous terre, d'autres dans la mer, & ils ont enchaîné les plus anciens dans le tartare. Ils ont mis à la tête de ceux à qui ils ont aſſigné le ciel, un Dieu qu'ils ont appellé Pere, mais qui dans le fond n'eſt qu'un Tyran, comme il l'a fait voir par ſes actions, qui forcerent ſa femme, ſon frere & ſa fille qu'il avoit engendrée de ſon cerveau, à lui

(*a*) » La continence & l'obſervation » du jour du repos. « On ne met aſſurément pas entre les pratiques qui peuvent faire quelque peine, celles de ſe repoſer de tems en tems. S. Gelénius a ſuivi l'ancien Interprête, & a traduit après lui καὶ πολυπράγμοσι ὑπομένειν τάξιν ἀνεπιλήπτου, *aut ſine nobilitate jacet*. Outre que cela ne fait point de ſens, cette traduction ne rend point le Grec. Je conjecture qu'il faut lire πολλὴν, au lieu de πάλιν. Il y a ſi peu de différence entre ces deux mots, que la mépriſe a été facile. Je prends ce mot dans le ſens que lui donne S. Paul, lorſqu'il dit : Ὅτι οὐκ ἔστιν ἡμῖν ἡ πάλη πρὸς αἷμα καὶ σάρκα. Nous n'avons pas à combattre contre le ſang & la chair. *Epheſ. chap. 6. ℣. 12.* Il eſt vrai que le ſaint Apôtre joint à πάλη la prépoſition πρὸς ; mais Joſeph a pu croire que cela n'eſt pas néceſſaire : il n'a pu mettre entre les pratiques auxquelles la Loi obligeoit les Juifs, & que les Payens ne pourroient obſerver, l'obſervation du jour de repos ; puiſqu'il fait gloire, au num. 39. qu'il n'y a aucune ville, ſoit Grecque, ſoit barbare, qui n'obſerve le Sabbat, dans lequel ſa nation ſe repoſe.

Je ne puis être du ſentiment du Pere Gillet. Le jour du repos, tel qu'il s'obſervoit chez les Juifs, auroit paru bien dur à la plûpart des autres nations. J'en conclus qu'il n'y a aucun changement à faire au texte. *L'Editeur.*

tendre des embûches, à le tenir dans les fers, & à le traiter comme il avoit fait ſon pere.

XXXIV. Les perſonnes ſages & judicieuſes ſe moquent avec raiſon de fables ſi ridicules: ils éclatent de rire, lorſqu'on leur dit qu'il y a des Dieux jeunes & vieux, dont les uns ont de la barbe, & les autres n'en ont point; que les uns exercent des métiers, s'occupant à forger, à faire de la tapiſſerie; que d'autres ſe mêlent de guerres & de combats, s'amuſent à jouer de la guitarre, & ſe plaiſent à tirer de l'arc. Joignez à cela les querelles qui s'élevent parmi eux au ſujet des hommes, querelles qui vont juſqu'à ſe battre entr'eux, les bleſſures que leur font les hommes, & les plaintes & les gémiſſemens qu'elles leur arrachent.

Mais ce qu'il y a de plus abominable, ce ſont ces amours & ces impudicités ſcandaleuſes, que par une abſurdité ſinguliére on attribue à preſque tous les Dieux mâles & femelles. Le pere & le plus puiſſant des Dieux ſouffre tranquillement que des femmes, qu'il a rendues meres en les trompant, ſoient renfermées au fond d'un cachot, ou englouties par les flots de la mer. Forcé par le deſtin, il ne peut ſauver la vie à ſes enfans, ni ſupporter leur mort ſans pleurer. Voilà qui eſt admirable; mais le reſte ſe ſoutient également. Les Dieux regardent les adultéres dans le ciel avec ſi peu de honte, qu'ils ne rougiſſent pas d'envier le ſort de ceux qu'ils voient liés pour ce crime. Que ne doit-on pas attendre de tels Dieux, tandis que leur Roi ne peut retenir la paſſion pour ſa femme le peu de tems qu'il faut pour entrer dans ſon appartement?

En vérité des Dieux qui ſe mettent aux gages des hommes, dont les uns conſtruiſent pour de l'argent les murs d'une ville, d'autres mènent paître les troupeaux; quelques autres enfin ſont, comme des ſcélérats, renfermés dans des priſons d'airain: de pareils Dieux épuiſent la patience des gens ſages. Et comment s'empêcher de condamner l'impiété de ceux qui les ont fait tels, & la ſotte ſimplicité de ceux qui les ont reçus? Quelques-uns ont fait des Dieux de la peur, de la terreur, de la rage, de l'impoſture, & des paſſions les plus pernicieuſes. Ils les ont revêtues de la nature divine, & ils ont engagé des villes à ſacrifier aux moins malfaiſantes de ces Divinités. Par une conſéquence naturelle ils ont reconnu des Dieux, dont les uns font du bien, & les autres écartent les malheurs. Ils ont tâché de gagner ceux-ci par des bienfaits & des préſens, comme on fait à l'égard des méchans, perſuadés qu'ils feroient du mal, ſi l'on n'avoit ſoin de les bien payer.

XXXV. D'où viennent de ſi grandes abſurdités? Quelle peut être la cauſe de ces outrages qu'on a faits à Dieu? On ne doit pas les chercher ailleurs que dans les idées peu juſtes que les Légiſlateurs ſe ſont formées de la Divinité. Car n'ayant jamais bien épuré ce qu'ils en pouvoient concevoir, ils ne ſe ſont appliqués qu'à régler l'autre partie du gouvernement. Mais comme ſi ç'eût été quelque choſe de peu de conſéquence, ils ont permis aux Poëtes d'introduire les Dieux qu'ils jugeroient à propos, & qui ſeroient prêts à tout ſouffrir; & aux Orateurs de faire recevoir, par un décret, les Dieux étrangers qu'ils trouveroient convenables. Les Grecs ont donné en cela toute liberté à leurs Peintres & leurs Statuai-

tes. Ils ont ſouffert qu'ils repréſentaſſent les Dieux d'après leur imagination; les uns avec des couleurs, les autres avec de l'argille. Ceux qu'on a le plus admirés, ont fait ſervir l'or & l'yvoire à tout ce qui leur venoit à l'imagination. Les Dieux qui avoient fait grande figure autrefois, vieillirent dans la ſuite. Il en parut de nouveaux qui obtinrent les honneurs divins. On a abandonné les anciens temples, on en conſtruiſit d'autres, ſelon la fantaiſie des particuliers; au lieu que les ſentimens de Dieu doivent être immuables, & qu'on lui doit rendre un culte conſtant & ſans variation.

XXXVI. Apollonius étoit donc un de ces hommes inſenſés & enflés d'orgueil. Mais les Grecs judicieux & véritablement Philoſophes n'ont pas ignoré ce que je viens de dire, ni les vaines défaites qu'on a cherchées dans des allégories forcées. Ils les ont connues, mais ils les ont judicieuſement mépriſées, & ſont convenus avec nous des ſentimens qu'on doit avoir de Dieu, pour en concevoir qui ſoient dignes de ſa majeſté. Auſſi Platon a-t-il exclus les Poëtes de ſa République, ſans même en excepter Homère, de peur qu'il n'obſcurcît par ſes fables la véritable connoiſſance de Dieu; mais en l'éloignant, il le traite avec honneur, il le parfume & le couronne. Ce Philoſophe a imité notre Légiſlateur, en ce qu'il ne recommande rien tant à ſes concitoyens que d'apprendre exactement les loix, & de n'admettre aucun étranger parmi eux qu'avec reſerve, mais de conſerver la forme de leur gouvernement ſans mêlange, en n'y ſouffrant que ceux qui en obſerveroient les loix.

Apollonius n'y penſoit pas, lorſqu'il nous reprochoit de ne vouloir pas recevoir parmi nous ceux qui n'ont pas les mêmes ſentimens de Dieu, & de refuſer de nous unir à ceux qui n'obſervent pas le même genre de vie. Ce n'eſt pas une choſe qui nous ſoit particuliére, elle nous eſt commune avec pluſieurs des Grecs, & ceux même d'entre eux qui ſont les plus eſtimés & les plus conſidérés. Les Lacédémoniens ont toujours exclus de leur ville les étrangers, & n'ont jamais permis à leurs citoyens de voyager, perſuadés que l'un & l'autre cauſeroit la ruine de leurs loix. On pourroit peut-être les accuſer avec juſtice d'avoir un caractére fâcheux. Car ils ne vouloient recevoir aucun étranger dans leur gouvernement, ni ſouffrir même qu'il en demeurât avec eux. Nous ne croyons pas devoir imiter les uſages des autres peuples; mais nous recevons avec plaiſir ceux qui veulent ſe conformer aux nôtres. C'eſt une preuve de notre généroſité & de notre amour pour tous les hommes.

XXXVII. Mais c'eſt aſſez parlé des Lacédémoniens. Les Athéniens croyoient devoir ouvrir leur ville à tout le monde; mais Apollonius ignoroit-il leur maniére d'agir? Un ſeul mot prononcé contre les Dieux, au mépris de leurs loix, étoit puni irrémiſſiblement: & ne fut-ce pas ce qui cauſa la mort de Socrate? Il n'avoit ni livré Athènes à ſes ennemis, ni pillé ſes temples; mais il ſe ſervoit de ſermens nouveaux, & il diſoit, ſoit ſérieuſement, ſoit en plaiſantant, comme quelques-uns l'ont cru, qu'un génie l'inſtruiſoit de tout. Ce fut le motif du décret qui le condamna à boire la cigue. Son délateur l'accuſa auſſi de corrompre la jeuneſſe, en lui inſpirant du mépris pour la forme du gouvernement & les

loix de l'Etat. Socrate, tout citoyen d'Athènes qu'il étoit, fut condamné à ce genre de mort.

Anaxagore étoit de Clazomène. Les Athéniens regardoient le ſoleil comme une Divinité. Anaxagore enſeignoit que c'étoit une maſſe de fer enflammée. Il ne s'en fallut que de quelques ſuffrages qu'il ne fût condamné à mort. (*a*) Ce même peuple fit publier qu'il donneroit un talent à celui qui tueroit Diagoras de Mélos; parce qu'on l'accuſoit de s'être moqué des myſtéres; & il eut fait mourir Protagoras, s'il ne s'étoit pas enfui, parce qu'on croyoit qu'il avoit écrit quelque choſe de contraire aux opinions du peuple ſur les Dieux. On ne doit pas être ſurpris que les Athéniens ayent ainſi traité des hommes de mérite, puiſqu'ils n'épargnoient pas même les femmes. Ils firent mourir une Prêtreſſe accuſée d'introduire des Dieux étrangers. Cela étoit défendu par la loi, & il y avoit peine de mort pour ceux qui le feroient. Les peuples qui avoient de telles loix, ne regardoient certainement pas les Dieux des autres nations comme des Dieux véritables: autrement ils ne ſe ſeroient pas refuſé l'avantage qu'ils en auroient pu retirer. La République d'Athènes étoit un Etat parfaitement bien gouverné. Mais voyons les Scythes qui ſe plaiſent dans le carnage, & qui ne différent guères des bêtes. Ils croient pareillement devoir conſerver leurs loix, & ils firent mourir Anacharſis, dont les Grecs faiſoient tant de cas; parce qu'il leur parut à ſon retour trop attaché aux uſages de ce peuple. On pourroit alléguer pluſieurs exemples de perſonnes que les Perſes ont fait mourir par de ſemblables motifs. Apollonius goûta fort leurs loix; & ce qui lui plaît ſans doute chez eux, c'eſt la conformité de leur religion avec celle des Grecs, & la maniére généreuſe dont ils les traiterent. Ils donnerent des marques de l'un en réduiſant en cendres les temples de la Gréce, & de l'autre en faiſant tout au monde pour les rendre eſclaves. Apollonius imitoit les mœurs de cette nation en faiſant inſulte aux femmes, & en privant les enfans des marques de leur ſexe. Celui qui parmi nous feroit pareille choſe, même à une bête, ſeroit condamné à mort.

Ni la crainte de maîtres puiſſans, ni l'envie d'imiter ce que nous voyons eſtimé chez les autres peuples, n'ont jamais pu nous porter à abandonner nos loix. Ce n'eſt point dans des guerres entrepriſes par ambition, que nous avons exercé notre courage, mais dans l'obſervation de nos loix. Nous ſouffrons patiemment tous les autres maux; mais lorſqu'on a voulu nous forcer à les abandonner, nous avons ſoutenu des guerres au deſſus de nos forces; & les plus grands malheurs n'ont pu vaincre notre réſiſtance. Quel motif pourroit nous engager à imiter les loix des autres peuples, nous qui voyons que ceux qui les ont faites, ne les ont pas ob-

(*a*) Je ne vois pas bien le ſens de παρ' ὀλίγας ψήφους κατέγνωσαν. Ce n'eſt pas: » Ne condamnerent-ils pas auſſi à » la mort Anaxagore de Clazomène? « comme a traduit M. d'Andilly.

Le P. Gillet a bien rendu cet endroit; il eſt clair, & je ne vois pas ce qui a pu l'arrêter. On trouve dans Démoſthène παρ' ὀλίγας ψήφους ἥμαρτε. Il ne s'en fallut que de quelques ſuffrages qu'il n'eût été noté, déclaré infâme.

ſervées ? Pourquoi en effet les Lacédémoniens n'auroient-ils pas condamné leur forme de gouvernement qui excluoit tout commerce avec les étrangers, & qui négligeoit les mariages ? Pourquoi les Eléens & les Thébains n'auroient-ils pas déſapprouvé ces actions contre nature, qu'ils croyoient du moins autrefois honnêtes & utiles ? S'ils ne laiſſent pas aujourd'hui de les commettre, ils n'oſent plus en faire l'aveu. Ils ont abrogé les loix (*a*) qui les permettoient : loix tellement accréditées autrefois parmi les Grecs, qu'ils attribuoient à leurs Dieux même ces commerces abominables, & qu'ils trouvoient par là l'apologie de leurs mariages inceſtueux, & de leurs plaiſirs illicites & contre nature.

XXXVIII. Je ne veux point entrer dans le détail des peines. Mais combien de moyens la plûpart des Légiſlateurs n'ont-ils pas autrefois donnés aux méchans de ſe dérober au châtiment qu'ils méritoient, en ſe contentant de punir l'adultére par un amende, ou en faiſant épouſer une jeune fille à celui qui l'a corrompue ? Combien n'y a-t-il pas de prétextes pour ſe ſouſtraire au crime d'impiété, quand même on voudroit ſonder votre conduite ? La plûpart des hommes s'exercent maintenant à violer les loix. C'eſt tout le contraire parmi nous. Qu'on nous enleve nos biens, qu'on nous chaſſe de nos villes, qu'on nous prive de toutes les commodités de la vie, la loi eſt toujours pour nous une régle vivante. Un Juif a beau être éloigné de ſa patrie, il a beau être ſoumis à un maître dur & ſévere ; il le craindra moins que la loi. Si c'eſt ſon excellence qui nous inſpire cet attachement, il faut avouer qu'elle eſt parfaite : mais ſi l'on penſe que nous y ſommes attachés, quoiquelle ne vaille rien, quel châtiment ne méritent point ceux qui ne conſervent pas les leurs, quoiqu'ils les croient bonnes ? Rien ne fait mieux connoître que le tems ce que ſont les choſes ; tout le monde en convient. Je puis donc en appeller à ſon témoignage pour atteſter le mérite de notre Légiſlateur, & la juſteſſe de l'idée qu'il nous a donnée de Dieu. Car il a dévancé tous les autres Légiſlateurs ; & même il y a un tems infini qu'il vivoit, ſi on le compare aux ſiécles où ils ont paru.

XXXIX. J'ai fait voir qu'on a tellement eſtimé nos loix, que tous les hommes ont cherché à les imiter. Les premiers Philoſophes chez les Grecs paroiſſoient ſuivre celles de leur patrie ; mais dans leurs actions, & en diſcourant ſur la ſageſſe, ils ſuivoient Moyſe, ils avoient de Dieu la même idée, & comme lui ils enſeignoient la concorde & la frugalité. Le peuple même a toujours témoigné beaucoup d'envie d'imiter nos rites. Il n'y a point de ville parmi les Grecs & parmi les barbares, il n'y a point même de nation (*b*), où le ſeptiéme jour que nous conſacrons

(*a*) » Qui ſe glorifient de commettre » des péchés qui font honte à la nature ; » qui les ont mêlés parmi leurs loix : » c'eſt tout le contraire. Le nouvel Editeur a traduit : *Latas eis leges admiſcent.* Cela ne fait point de ſens. Je lis ἀποβάλλονται, ou ἀπομύονται, *ejurant*, ou *infringunt ſuas leges*, à la place d'ἀπομίγνυνται : ils mêlent leurs loix.

(*b*) Joſeph ne dévelope pas aſſez ſa penſée ; mais ce n'eſt pas celle qu'on lui prête ordinairement : car il n'eſt pas vrai » qu'il n'y eût point de villes Gré- » ques, ... où l'on ne ceſſât de travail- » ler le ſeptiéme jour. « Auſſi Joſeph prétend-il ſeulement qu'il n'y a point de ville où l'obſervation du ſeptiéme jour, dans lequel les Juifs ne travaillent point,

au repos, ne ſoit obſervé. Ces peuples pratiquent nos jeûnes, nos illuminations, & ils s'abſtiennent de pluſieurs alimens que nos loix nous interdiſent. Ils tâchent d'imiter l'union qui regne parmi nous, nos largeſſes, notre application au travail, & notre fermeté au milieu des tourmens que nous endurons pour nos loix. Ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que la loi s'eſt accrue, & s'eſt fortifiée, quoiqu'elle n'eût rien d'attrayant par elle-même, & qu'elle n'invitât point par l'appas du plaiſir, de même que Dieu eſt répandu dans tout l'univers. Pour croire ce que j'avance, je demande ſeulement que chacun faſſe réfléxion ſur ce qui ſe paſſe dans ſa maiſon & dans ſon pays. Si tous les hommes préférent des loix étrangéres & mauvaiſes à de bonnes loix de leurs pays, il faut donc les accuſer d'être volontairement méchans, ou bien il faut ceſſer ces accuſations que l'envie forme contre nous. Nous reſpectons notre Légiſlateur, & nous croyons tout ce qu'il a enſeigné de Dieu. Que faiſons-nous en cela qui doive exciter la jalouſie des autres peuples? Si nous ne ſentions pas par nous-mêmes toute l'excellence de nos loix, l'eſtime & la conſidération qu'en font les autres peuples, nous porteroient à en avoir une grande idée.

XL. Comme j'ai traité de ces loix & de notre gouvernement dans mes Antiquités Juives, je n'en parle ici qu'autant que l'exige la néceſſité, ſans avoir deſſein de condamner les loix des autres nations, ni de faire un panégyrique des nôtres. Je me borne à réfuter ceux qui ont écrit injuſtement contre nous, & qui ont ſans pudeur combattu la vérité; & je crois avoir rempli mon objet. Nos accuſateurs prétendent que notre nation eſt récente; j'ai fait voir au contraire qu'elle eſt très-ancienne. Ils aſſurent qu'aucun Ecrivain n'a parlé de nous; j'ai rapporté le témoignage d'un grand nombre d'anciens Auteurs qui prouvent le contraire. On prétend que nous deſcendons des Egyptiens; mais j'ai fait voir que nos ancêtres qui en ſont ſortis, y étoient entrés d'un autre pays. On avance par un inſigne menſonge qu'ils en furent chaſſés à cauſe qu'ils étoient lépreux; j'ai prouvé qu'ils en ſortirent volontairement, & qu'en retournant dans leur patrie ils donnerent des marques de leur valeur. On a voulu faire paſſer notre Légiſlateur pour un homme pervers; mais Dieu a rendu lui-même témoignage à ſa vertu, & le tems n'a fait que le confirmer.

XLI. Je ne m'étendrai pas davantage ſur nos loix. Il ſuffit de les examiner, pour voir que, loin de porter à l'impiété, elles enſeignent le vrai culte qu'on doit rendre à Dieu; qu'elles ne nous inſpirent pas la haine

ne fût en uſage; non pour n'y point travailler comme les Juifs, mais pour y obſerver quelques coutumes, ou quelques cérémonies particuliéres: ἡ ἀργία est une parenthèſe qui ſe rapporte aux Juifs, non aux autres peuples. » Il » n'y a aucune ville Gréque, aucune » barbare, ni aucune nation où l'uſage » d'obſerver le ſeptiéme jour [dans le- » quel nous ne travaillons pas nous autres] ne ſoit reçu. « Ces mots, dans lequel nous ne travaillons pas nous autres, marque quelque choſe de particulier aux Juifs que les Payens n'obſervoient pas, quoiqu'ils obſervaſſent ce jour d'une maniére plus particuliére que les autres de la ſemaine. *Mem. Acad. Inſcript. tome 4. page 45.* Euſebe, *Prépar. Evang. chap. 13. Liv. 12.* Philon, *vit. Moſ. page 657.* Dion C. *Liv. 36. page 37. d.*

des

des autres nations, qu'elles nous portent au contraire à aimer tout le monde ; qu'elles ſont ennemies de l'injuſtice, & protégent la juſtice ; qu'elles proſcrivent l'oiſiveté & le luxe ; qu'elles ordonnent l'amour du travail, & de ſe ſuffire à ſoi-même ; qu'elles défendent d'entreprendre la guerre par ambition, mais qu'elles nous rendent courageux quand il s'agit d'elles-mêmes ; qu'elles ſont inéxorables dans les peines qu'elles infligent ; & que ne comptant que ſur des actions, elles ſont incapables de ſe laiſſer ſurprendre à des diſcours artificieux. Notre conduite en fait mieux ſentir le mérite que tout ce que l'on pourroit dire : & je puis aſſurer avec confiance que nous avons été cauſe d'un grand nombre de loix & de coutumes excellentes chez les autres nations.

Qu'y a-t-il de plus beau qu'une piété conſtante ? de plus juſte que d'obéir aux loix ? de plus avantageux que de vivre en paix les uns avec les autres, ſans ſe diviſer dans les malheurs, & ſans ſe partager par les factions dans l'inſolence de la proſpérité ? Qu'y a-t-il de plus beau que de mépriſer la mort dans la guerre, de s'appliquer dans la paix aux arts & à la culture de la terre, & d'être perſuadés que Dieu voit tout, & régle tout ? Si d'autres peuples avoient été les premiers auteurs de ces loix, & s'ils les avoient plus conſtamment obſervées, nous leur en marquerions la reconnoiſſance que des diſciples doivent à leurs maîtres. Mais s'il eſt conſtant que nous les avons pratiquées les premiers, & ſi c'eſt à nous qu'on eſt redevable de leur découverte, les Appions, les Molons, & tous ceux qui à leur exemple ſe font un plaiſir de bleſſer la vérité, & de calomnier les honnêtes gens, doivent ſe trouver réfutés. Mais c'eſt pour vous, illuſtre Epaphrodite, qui l'aimez cette précieuſe vérité, & pour ceux qui à votre exemple ſouhaitent connoître notre nation, que j'ai compoſé ces deux Diſcours.

REPONSE
DE FLAVE-JOSEPH
A APPION,

Qui avoit écrit contre ſon Hiſtoire des Juifs, touchant l'antiquité de leur race.

LIVRE SECOND.

REMARQUES.

REMARQUE I.

On tâche d'expliquer ce que Manethon dit de l'établiſſement dont il fait Moyſe auteur.

CE qu'Appion dit ici de Moyſe eſt très-obſcur, ſoit qu'il ſe ſoit mal exprimé, ſoit que ſon texte ne ſoit pas pur. Si les Sçavans (*a*) qui l'ont traduit en Latin ou en François n'ont pas jugé à propos d'en faire l'aveu, leur traduction le fait pour eux.

I. *Qui patriis inſtitutus moribus*, » pour ſe conformer à la re-» ligion dans laquelle il avoit été » élevé. « Appion ne releve l'établiſſement dont Moyſe avoit été l'auteur que pour le condamner, & on n'eſt pas condamnable de faire

(*a*) S. Gélénius & M. d'Andilly.

des réglemens (a) » pour ſe confor-
» mer à la religion dans laquelle on a
» été élevé. « Κατηχουμένος eſt une faute, & je conjecture que ce mot a pris la place de κατηγορούμενος. » Moyſe dégoûté & peu ſatisfait » des uſages du pays porta les Ora-» toires en pleine campagne. « Je n'ai aucune autorité pour juſtifier le ſens que je donne à ce mot; mais il eſt analogue, & Appion a dû dire quelque choſe de ſemblable.

II. » Il introduiſit l'uſage de faire » les priéres en plein air, & ſur les » remparts des villes. « On ne ſçache pas que ç'ait été un uſage particulier aux Juifs de faire leurs priéres ſur les remparts des villes; & Appion n'attribuoit ſans doute à Moyſe que ce qu'il les voyoit pratiquer en Egypte. Προσευχὴ ſignifie ici, non priéres, mais oratoire, lieu où les Juifs faiſoient leurs exercices de piété. (b) M. Prideaux, & quelques autres Sçavans ont cru qu'ils n'avoient eu de Synagogues qu'après le retour de la captivité; & il n'y a pas long-tems qu'un Critique (c) a ſoutenu qu'il n'y en avoit aucune à Jéruſalem du tems de Jeſus-Chriſt. Comme Joſeph ne fournit rien qui puiſſe ſervir à éclaircir ce double point de littérature, ce ſeroit un écart que de m'arrêter à l'examiner. Mais comme il parle en trois ou quatre endroits des Proſeuques, & que ce terme peut être étranger pour bien des lecteurs, j'ai cru devoir donner quelque connoiſſance de ce qu'il ſignifie.

III. Les Proſeuques étoient en général des bâtimens, des chapelles, des oratoires, que les Juifs avoient conſacrés à lire l'Ecriture ſainte les jours du Sabbat, & à y faire les priéres publiques. Quoique, ſelon la force de ce mot, elles fuſſent affectées particuliérement à leurs exercices de piété, & qu'il y ait lieu de croire qu'on n'en faiſoit point d'autre uſage dans les commencemens; il paroît par la vie de Joſeph (d) qu'on s'en ſervit dans la ſuite pour y tenir des aſſemblées dans leſquelles on traitoit des affaires civiles. Jeſus & les députés de Jéruſalem ayant conſpiré contre la vie de l'Hiſtorien Juif, l'accuſerent de pluſieurs crimes dans la Proſeuque de Tibériade. On s'y étoit aſſemblé pour faire les exercices de piété. Soit qu'ils fuſſent finis, ſoit que Jeſus ne ſe fît pas ſcrupule de les interrompre, il y déclama vivement contre lui. Mais loin que l'aſſemblée approuvât ſon emportement, elle ſe fut ſoulevée contre lui, ſi l'heure à laquelle les Juifs vont dîner les jours de Sabbat, ne fût arrivée.

IV. Le ſçavant Anglois que je viens de citer, prétend que trois choſes diſtinguoient les Proſeuques des Synagogues. 1°. Dans les derniéres les priéres ſe faiſoient en commun au nom de toute l'aſſemblée, au lieu que dans les Proſeuques chacun faiſoit la ſienne en particulier, telle qu'il le jugeoit à propos. 2°. Les Synagogues étoient couvertes, & les Proſeuques n'étoient que de ſimples cours. (e) La troiſiéme différence enfin que le ſçavant Critique met entre les Syna-

(a) Hiſtoire Académ. Inſcript. tome 3. page 166. de l'édition de 1746.
(b) Hiſt. Juiv. tome 3. page 214.
(c) L'Auteur des ſingularités hiſtoriques & littéraires, tome 1.
(d) Num. 54. & 55.
(e) Ibid. 242.

gues & les Proſeuques, c'eſt que les premiéres étoient toujours dans les villes, & les Proſeuques dans les fauxbourgs, & d'ordinaire ſur des lieux élevés. Ce peuvent être les différences que le Talmud & les Rabbins mettent entre les Synagogues & les Proſeuques: mais de quelque ſource qu'elles viennent, elles ont été inconnues à Joſeph & à Philon qui avoient vu pluſieurs fois ces deux ſortes de chapelles conſacrées aux exercices de leur religion.

V. En général on liſoit, on étudioit l'Ecriture, & l'on faiſoit des priéres dans les Synagogues & dans les Proſeuques des Juifs. Cela eſt certain par Philon & par Joſeph: mais je ne trouve rien dans l'un ni dans l'autre de ces Auteurs, qui donne lieu de penſer que la maniére dont ſe faiſoit la priére dans les Proſeuques, fût différente de celle dont on la faiſoit dans les Synagogues; & M. Prideaux ne cite aucune autorité pour le prouver. Car le verſet douziéme du ſixiéme chapitre de S. Luc qu'il allégue, & qu'il prétend que l'on doit traduire, (*a*) Et il paſſa la nuit dans l'oratoire de Dieu, n'y a aucun trait.

Les Ecrivains Juifs diſent bien le Temple de Dieu; mais j'ai peine à croire que l'on puiſſe citer aucun exemple qu'ils ayent dit la Proſeuque de Dieu. Il eſt parlé pluſieurs fois des Synagogues dans le nouveau Teſtament, ſans qu'une ſeule ſoit appellée Synagogue de Dieu. Et dans le verſet 23. du ch. 14. de S. Matthieu, qui eſt parallele à celui de S. Luc, il n'y a rien qui indique que Jeſus-Chriſt ait prié dans une Proſeuque. 2°. Ce Sçavant ſoutient que les Proſeuques étoient bâties d'ordinaire ſur des lieux élevés. Quoique l'on n'en trouve aucune ni dans Philon, ni dans Joſeph bâtie ſur une montagne, ce n'eſt pas une raiſon de le nier. Mais il y en avoit certainement dans les villes, il y en avoit même dans les plaines. Les Samaritains en avoient une du tems de S. Epiphane (*b*) dans une plaine à deux mille de Naplouſe, ἐν τῷ πεδίαδι. Les Juifs préféroient de les mettre en pleine campagne ſur le bord de la mer ou le long des fleuves, pour avoir la commodité de l'eau pour leurs purifications. Joſeph rapporte un décret de ceux d'Halycarnaſſe, (*c*) » qui » leur permet de ſe bâtir des Pro» ſeuques ſur le bord de la mer ſe» lon l'uſage de leur nation. « L'Auteur des Prédications de S. Pierre raconte que ce Saint étant arrivé à Tripolis, les fidéles le priérent de manger; qu'il le fit, mais qu'il alla auparavant ſe purifier à la mer. Quelque douteux que ſoit le fait, & quelque peu de créance que mérite l'Auteur qui le rapporte, c'eſt toujours une preuve que l'Auteur voyoit que les Juifs convertis au Chriſtianiſme alloient ſe baigner à la mer. Sans cela il ne lui fut pas venu dans la penſée de dire que le ſaint Apôtre avoit voulu s'aller purifier à la mer avant que de manger.

VI. Quoique les Juifs préféraſſent en général les lieux qui étoient ſur le bord de la mer ou le long des fleuves pour y placer leurs Proſeuques, il eſt certain qu'ils en

(*a*) Καὶ ἦν διανυκτερεύων ἐν τῇ Προσευχῇ τοῦ Θεοῦ. Luc, chap. 6. ℣. 12.
(*b*) S. Epiph. adverſ. hæreſ. Maſſalien. page 1068.
(*c*) Antiq. Juiv. Liv. 14. chap. 10. num. 23.

avoient auſſi quelques-unes dans les villes. Les ennemis de Joſeph ayant voulu ſe jetter ſur lui à Tibériade, il fut obligé de ſortir de la Proſeuque dans laquelle on étoit aſſemblé, & de ſe ſauver pour conſerver ſa vie. Mais dans la crainte de rencontrer Jean de Giſcala, qui venoit avec des gens armés pour prêter main-forte à ſes ennemis, il ſe détourna pour prendre une rue détournée qui le conduiſit au lac. Dans la perſécution que les Juifs ſouffrirent à Alexandrie, la fureur dont étoient animés leurs perſécuteurs, les aveugloit au point de ne pas appercevoir qu'en mettant le feu à leurs Proſeuques ils le mettoient aux maiſons voiſines. (a)

Δενδροτομέω dont Philon (b) ſe ſert pour marquer une des maniéres dont ces furieux ſe ſervirent pour détruire les Proſeuques des Juifs, peut avoir donné lieu au ſçavant Anglois de croire qu'elles avoient quelquefois autour d'elles des bois ſacrés. Mais quoique ce mot ſignifie, ſelon la force de ſon étymologie, couper un arbre, il ne peut marquer ici qu'abbatre en général, & détruire. (c) » Ils abbatirent les » unes, ils détruiſirent les autres » juſqu'aux fondemens, & il y en » eut auxquelles ils mirent le feu. « Δενδροτομέω gouverne le même ſubſtantif que κατασκάπτω & ἐμπρήμι; & il s'y rapporte également. Les Proſeuques ſont certainement le ſubſtantif de ces deux derniers mots. C'eſt donc d'elles, & non des bois ſacrés que Philon dit : τὰς μὲν ἐδενδροτομήσαν. Le Traducteur Latin avoit vu en cet endroit le même ſens que M. Prideaux y a vu dans la ſuite. Mais outre ce que l'on vient de remarquer, les Prophétes s'étoient élevés avec tant de zèle contre les bois ſacrés, & la loi (d) défendoit en termes ſi précis de planter aucune ſorte de bois autour de l'autel du Seigneur, qu'il n'eſt pas croyable que les Juifs ayent voulu en planter autour de leurs Proſeuques, ſur-tout dans un tems où leur éloignement pour l'idolâtrie leur donnoit une juſte prévention contre tous les uſages des Payens qui pouvoient y avoir quelque rapport.

VII. S. Epiphane ne (e) dit point, comme l'a cru un Sçavant (f), » que » les Proſeuques étoient comme les » places Romaines, qu'on appel- » loit *forum*, qui n'étoit autre » choſe qu'un enclos découvert. « C'eſt de celles d'une eſpéce de ſecte de Payens qui n'étoient ni Juifs, ni Samaritains, encore moins Chrétiens, mais qui avoit quelques uſages particuliers, entre autres d'avoir de grands bâtimens comme des places publiques, φορῶν δίκην, qu'ils appelloient Proſeuques. Il rapporte à la vérité que celle que les Samaritains avoient à deux mille de

(a) Διὰ τετρακοσίων ὅ τινος ἐπὶ τὴν λίμνην σταδίων. Vie de Joſeph, n. 50. Voyez 2. Appion, num. 2.

(b) Legat. ad Caium, page 1011. Πολλαὶ δ' εἰσὶ καθ' ἕκαστον τμῆμα τῆς πόλεως. Il y en a beaucop dans chaque quartier de la ville.

(c) Τὰς μὲν ἐδενδροτομήσαν, τὰς δ' αὐτοῖς θεμελίοις καθεσκαψαν, ἐνίας δὲ καὶ πῦρ ἐμβαλόντες ἐνεπρήσαν.

(d) Vous ne planterez aucune ſorte d'arbres devant l'Autel du Seigneur. *Deuter. chap.* 16. ℣. 21.

(e) Adverſ. hæreſ. tome 2. page 1067.

(f) M. Prideaux, ibid. page 243.

Sichem, reſſembloit à un théâtre. Θεατρο εἰδὲς, ὕτως ὑγαίρι καὶ ἀέθριῳ τόπῳ ἐϛι, que le ſçavant Pere Pétau traduit : *Theatri inſtar ..... ſine tecto ac nudo cœlo ſubjectum.* C'eſt un grand préjugé que c'eſt la penſée de S. Epiphane. Il ſemble cependant qu'ἀέθριῳ τόπῳ ſignifie ſeulement, dans un endroit à l'air ; & que ſi ce Saint eût voulu dire qu'elles n'étoient pas couvertes, il eût dit ἐν ὑπ ἀέθριῳ τόπῳ. Joſeph (*a*) s'exprime ainſi, quand il veut marquer que quelques-unes des piéces du Temple étoient à découvert. On voyoit dans ces périſtyles qui n'étoient pas couverts, une agréable verdure. Appion reprochoit aux Juifs que Moyſe, qu'il dit fauſſement avoir été Prêtre d'Héliopolis, avoit tranſporté ἀέθρίας Προσευχὰς, ἐις οἵ νε ἔιχεν ἡ πόλις περιβόλυς. Ceux qui ont traduit cet endroit, ſoit en François, ſoit en Latin, ont cru que ce Grammairien diſoit que les Proſeuques des Juifs étoient à découvert. Mais nous avons remarqué plus haut, que Philon rapporte que les habitans d'Alexandrie brûlerent ſous le gouvernement de Flaccus les Proſeuques que les Juifs avoient dans cette ville ; & à moins qu'on ne les ſuppoſe de bois, le feu n'eût pas pu les endommager beaucoup, ſi elles n'avoient pas eu de toît.

Θεατρο εἰδὲς ſignifie, qui reſſemble à un théâtre ; mais une choſe peut lui reſſembler, ſans que la reſſemblance tombe ſur ce qu'elle eſt comme lui ſans toît. (*b*) La Proſeuque des Samaritains pouvoit reſſemblet aux théâtres par ſa figure, ſa forme, ſa poſition ; & S. Epiphane la leur comparer ſous quelqu'un de ces rapports. Et quand elle eût été ſans toît, c'eſt moins une conſéquence que celles des Juifs étoient découvertes, qu'une préſomption qu'elles ne l'étoient pas. D'ailleurs comme elles étoient en plus grand nombre, & plus connues que celle de Naplouſe, il ſemble que S. Epiphane eût dû la leur comparer plutôt qu'à des théâtres. Car la comparaiſon en auroit moins fait connoître le rapport, qu'elle ne l'auroit laiſſé à deviner. Nous n'oſons cependant rien aſſurer, & nous avons moins deſſein de prouver notre ſentiment que de faire l'aveu de notre peu de connoiſſances.

VIII. Un autre établiſſement qu'Appion attribuoit à Moyſe, étoit d'avoir fait faire des colonnes, (*c*) » dont le pied étoit dans une eſ» péce d'eſquif ou de baſſin. « Ce ſens tevient à celui que M. d'Andilly avoit donné à cet endroit. » On » fit des colonnes au deſſus de cet» taines formes de baſſins. « C'eſt tout le contraire : cette eſpéce d'eſquif étoit placée ſur le ſommet de ces

(*a*) Τὰ γεμὼν τύτων ὕπαλ τραπαντᾳχῇ χλοερά. Guer. Juiv. Liv. 5. chap. 4. n. 4. Antiq. Juiv. Liv. 8. chap. 3. num. 9.

Artemidore ſoutient, contre Timée dans Strabon, que le temple de Diane à Ephèſe n'avoit point été rebâti des dépôts que les Perſes y avoient ; car s'ils y en euſſent eu, ils y euſſent été conſumés ; & ils ne furent pas aſſez ſimples pour y en mettre après qu'il fut incendié. Car qui voudroit confier un dépôt dans un lieu qui ne ſeroit pas couvert ? Ἐν ὕπαλ τρο τῷ σηκῷ, τίνα ἂν ἐπιλέσαι παρα καταθήκην χειμένυ ἔχειν. Liv. 14. page 949.

(*b*) Selon Strabon, la plaine de Jéricu avoit quelque reſſemblance à un théâtre : καὶ πυ ἡ θεατροειδῶς, Liv. 16. page 1106. Et Joſeph dit que Jéruſalem étoit comme un théâtre devant le Temple .... ὑπ' ἀέθριον βαμὸν. Diod. Sicil. Liv. 1. page 45. c. d.

(*c*) Hiſt. Acad. ibid.

colonnes. Je ne crois pas que l'on ait jamais mis pour piédeſtal d'une colonne un ſtyle qu'on deſtine par ſon ombre à marquer les différentes heures du jour. La prépoſition ὑπὸ ſignifie à la vérité, deſſous; mais il eſt clair que c'eſt une faute de Copiſtes, qui ont écrit un upſilon au lieu d'un epſilon; ὑφ' ὃς, au lieu d'ἐφ' οἷς. Martianus Capella dit que ce qu'on appelle *ſcaphia*, ſont des *rotunda ex are vaſa, quæ horarum ductus ſtyli in medio fundo ſui proceritate diſcriminant.* Il y a quelque choſe dans ce que dit cet Ancien qui fait peine. On peut voir ce qu'en dit Saumaiſe (*a*) dans ſes Exercitations ſur Pline. Je ne m'y arrêterai pas, plutôt parce que je n'eſpére rien dire de ſatisfaiſant, que parce que la diſgreſſion ne ſeroit pas à ſa place.

IX. On lit dans les Editions de Joſeph, qui ont précédé celle de M. Havercamp, σκία δ' ἀνδρὸς, &c. La faute eſt ſi groſſiére, que ſi S. Gelenius & M. d'Andilly n'ont pas jugé à propos de s'arrêter à la corriger, ils n'ont en quelque ſorte oſé la traduire. M. Huet a cru y remédier dans ſa Démonſtration Evangélique, en effaçant ἀνδρὸς pour mettre à ſa place ἀπ' ἄκρων. La correction a tellement plû au nouvel Editeur de Joſeph, qu'il a cru devoir la mettre dans le texte de ſon Auteur. » Le Sçavant (*b*) qui traduiſoit, Il y » avoit au haut une figure ou tête » d'homme, dont l'ombre fourniſ» ſoit le même cours que le ſoleil, « n'avoit pas conſulté la Démonſtration Evangélique.

Remarque II.

On conjecture qu'il y a une lacune entre pugnare præſumeret *&* Appion autem omnium, *&c. & que ce qui eſt entre deux, eſt une ſcholie qui a paſſé de la marge dans le texte.*

Ce qui eſt raconté ici de la perſécution que les Juifs ſouffrirent à Alexandrie, ne ſe concilie pas avec ce qu'on en lit dans le troiſiéme Livre des Machabées. On prétend que M. Peireſc avoit un Joſeph Grec dans lequel étoit ce dont nous n'avons qu'une traduction, & que Charles Labbé Juriſconſulte marquoit dans une lettre à M. Bigot, que Scaliger avoit ce fragment en Grec, & qu'il l'avoit vu entre ſes mains. Mais on ne ſçait ce que ſont devenus l'un & l'autre. Ce ſeroit rendre un grand ſervice à la République des Lettres que de les publier, s'ils exiſtent encore. Car je me perſuade que ſi nous avions le Grec de ce que nous n'avons qu'en Latin, il leveroit tout ce qui nous y fait difficulté. Il eſt clair, par exemple, que c'eſt une faute de Copiſte ou du Traducteur de dire que Ptolémée Phiſcon étoit fils de Philométor; car le Grec le fait ſon frere, ἀναβιβάσαντος αὐτῷ τὸν ἀδελφὸν Πτολεμαῖον τὸν Φιλομήτορος. Et Joſeph parlant dans ſes Antiquités Juives (*c*) de la mort de Ptolémée Philopator, dit qu'il laiſſa deux

(*a*) Page 448. colon. 2. *Trajecti ad Rhen.* 1689. *in-fol.*.
(*b*) Ibid. Acad. des Inſcript.
(*c*) Liv. 12. chap. 4. num. 11.

Princes, Ptolémée Philométor & Ptolemée Physcon.

Je soupçonne qu'il y a une lacune en cet endroit entre *pugnare præsumeret & omnes verò Judæos*, & que ce qui est entre *pugnare præsumeret & Appion autem omnium*, est une scholie qui a passé de la marge dans le texte. L'injure des tems nous a privés de ce que Joseph disoit pour la justification d'Onias, & l'inattention des Copistes nous a fait présent du récit d'un événement qu'il ne faisoit pas. La supposition paroît nécessaire pour réunir des piéces si mal assorties, & ne pas faire dire à l'Historien Juif ce dont il ne paroît pas avoir parlé. Après avoir dit que Dieu rendit témoignage à la droiture d'Onias, on ne s'attend pas à lui voir ajouter: » Car Ptolémée Phys» con présumant de combattre les » troupes d'Onias, il renferma dans » la ville tous les Juifs, hommes, » femmes & enfans, les présenta » tous nuds à ses éléphans, pour » qu'ils les foulassent aux pieds. « Cette cruauté de Physcon n'a aucun rapport avec le dessein d'attaquer Onias. Que Dieu ait fait un miracle éclatant pour empêcher ce Prince de commettre une si grande cruauté, cela n'a aucun trait à la conduite d'Onias, ni au dessein que Physcon avoit de lui faire la guerre. Ce qui termine le récit du vrai ou du prétendu miracle que Dieu fit pour conserver la vie aux Juifs que le Roi d'Egypte vouloit faire écraser par ses éléphans, ne paroît pas moins déplacé. » Mais » Appion, « calomniateur du genre humain, qui eut dû louer les Juifs de la guerre qu'ils soutinrent contre Physcon, » a la hardiesse de leur » en faire un crime. « C'est Dieu qu'on doit louer, lorsqu'il fait un miracle en faveur de quelque peuple; mais ce peuple qui en est l'objet, ne mérite aucune louange. Je conjecture que c'est par ce reproche que Joseph fait à Appion de condamner ce qu'il auroit dû louer, qu'il terminoit ce qu'il disoit pour justifier la conduite d'Onias & des autres Juifs qui avoient pris le parti de Cléopatre; mais que l'injure des tems nous l'ayant fait perdre, les Copistes y ont joint mal-à-propos ce qui nous en reste, sans faire attention au contre-sens que cette union produisoit.

Si l'injure des tems nous a fait perdre quelque chose de ce que Joseph disoit ici, l'inattention de ses Copistes nous a donné le récit d'un événement qu'il ne paroît pas avoir fait. S'il avoit connu le miracle que l'on prétend que Dieu fit pour soustraire les Juifs d'Alexandrie à la fureur du Roi, il en eût assurément parlé dans les Antiquités Juives. Le fait étoit trop glorieux à sa nation; & il a toujours été trop attentif à ce qui pouvoit lui faire honneur, pour ne pas raconter un événement qui lui en eût tant fait. Il raconte l'avantage que les Juifs remportèrent à la Cour d'Egypte sur les Samaritains qui prétendoient que leur temple sur le mont Garizim devoit être préféré à celui de Jérusalem. Le miracle que rapporte l'Auteur du troisiéme Livre des Machabées, n'eût été ni moins intéressant, ni moins digne d'entrer dans l'Histoire de sa nation; & il n'eût pas manqué de l'en orner, s'il en eût eu connoissance, ou s'il l'eût cru appuyé sur des preuves solides.

Si Joseph n'a point connu le troisiéme Livre des Machabées, c'est

assez

aſſez vraiſemblablement que les miracles qu'il y rapporte, ne paroiſſoient pas aſſez autoriſés pour que l'on ſe ſouciât beaucoup de ſe procurer l'Ouvrage qui les contenoit. Car dans le deſſein de compoſer l'Hiſtoire de ſa nation, il ne put ſe diſpenſer de rechercher tout ce qui pouvoit le mettre en état de le faire d'une maniére qui pût lui faire honneur en contentant le public.

Bochart (a) qui paroît avoir examiné cet endroit, ne s'eſt pas apperçu qu'il y eût aucune altération. Il le croyoit intégre; mais il vouloit, que la prétendue perſécution de Ptolémée Phyſcon avoit été inventée ſur le modéle de celle de Ptolémée Philopator. Mais il ſuffit de comparer ce qui s'en trouve ici, avec ce que l'Auteur du troiſiéme Livre des Machabées en raconte, pour être convaincu que c'eſt la même hiſtoire à quelques legéres différences près, & telles qu'il s'en voit dans des récits d'un même fait entrepris par différens Auteurs.

REMARQUE III.

Ce que Joſeph dit de la hauteur des ouvertures du portique d'Iſraël, & du nombre de perſonnes néceſſaires pour en ouvrir & fermer les portes.

LA hauteur que Joſeph donne ici aux ouvertures du portique d'Iſraël, eſt viſiblement une erreur de chiffre; outre qu'une porte qui n'auroit que ſept coudées de hauteur ſur vingt de largeur, ſeroit du dernier difforme. Il donne trente coudées de hauteur à ces ouvertures dans l'Hiſtoire de la guerre des Juifs. Il en donne même cinquante ſur quarante de largeur à la porte Corinthienne. Le P. Lami ſoupçonne qu'il peut y avoir un peu d'exagération dans ces meſures, & le ſoupçon peut être juſte; mais dès que l'on convient qu'il y a erreur dans quelques-uns des chiffres de Joſeph, on convient que l'on n'a rien de certain par rapport aux meſures & aux proportions des différentes piéces du Temple. Car dans l'impoſſibilité de diſtinguer les chiffres ſur leſquels l'erreur eſt tombée, on ne peut y toucher, de peur de corriger ce qui ne le doit pas être, & de rejetter ce qui doit être conſervé.

Si la négligence des Copiſtes a diminué la hauteur des ouvertures du portique d'Iſraël, elle a extrêmement augmenté le nombre de perſonnes qui étoit néceſſaire pour en ouvrir & fermer les portes. Joſeph ne le fait monter dans l'Hiſtoire de la guerre des Juifs qu'à vingt, & il en compte ici juſqu'à deux cents. C'eſt une faute de Copiſte qui a tranſcrit un 6 pour un x, & mis deux cents au lieu de vingt.

L'Auteur (b) de la courte, mais judicieuſe, deſcription du Temple, qui eſt à la fin du grand Ouvrage du P. Lami, ne rend pas juſtice à Joſeph, lorſqu'il en parle, comme s'il avoit dit avec quelques Rabbins qu'à peine deux cents perſon-

(a) Hierozo. page 265. Lugd. Bat. 1712. in-fol.

(b) ... Ut ſi Rabbinis & ipſi Joſepho credimus, vix ea homines ducenti aperire poterant aut claudere; & eorum ſtridor, non ſolùm extra Jeroſolymorum pomœria, ſed & uſque Hiericuntem audiebatur.

nes pouvoient ouvrir & fermer les battans du portique d'Iſraël, & qu'ils faiſoient tant de bruit lorſqu'on les fermoit, ou qu'on les ouvroit, qu'on l'entendoit de Jérico. Joſeph ne dit abſolument rien du bruit que ces portes faiſoient ou ne faiſoient pas, lorſqu'on les ouvroit, ou qu'on les fermoit ; & ce Sçavant auroit pu facilement corriger ce nombre exceſſif de perſonnes qu'il dit ici avoir été néceſſaire pour faire l'un & l'autre, par ce qu'il en dit dans l'endroit que l'on vient d'indiquer.

REMARQUE IV.

On tâche d'éclaircir ce que Joſeph dit dans le num. 13.

CE que Joſeph dit dans le num. 13. eſt très obſcur. Son texte ne préſente aucun ſens raiſonnable ; & pour le faire parler avec juſteſſe, il me ſemble qu'on doit admettre les corrections que je propoſe ; mais comme elles peuvent ſouffrir quelque difficulté, je ne m'y ſuis arrêté qu'en attendant qu'il ſe préſentât une conjecture plus heureuſe.

Je penſe qu'il y avoit dans Joſeph ἀνθρώπων au lieu de Αἰγυπτίων, & que ἱερεῖς a pris la place de ἀνθρώπους. Il conclut de la demande qu'il fait à Appion, & de la réponſe qu'il ſuppoſe qu'il lui donneroit, qu'en voulant décrier les Juifs, il fait le procès aux Egyptiens ; & la raiſon qu'il en apporte, eſt qu'ils ſe font tous circoncire. Car s'il n'y avoit eu que leurs Prêtres de circoncis, le reproche qu'il en fait aux Juifs n'eût tombé que ſur eux. Il allégue l'autorité d'Hérodote pour prouver que les Egyptiens avoient communiqué à quelques autres peuples (a) la coutume de ſe faire circoncire. Son témoignage prouve que la circonciſion n'étoit pas une obſervation particuliére aux Prêtres d'Egypte, mais qu'elle étoit commune à toute la nation. Car Hérodote eut dû dire que les peuples qui pratiquoient la circonciſion, tenoient cet uſage des Prêtres d'Egypte, & non pas des Egyptiens.

Ce que Joſeph dit, quelques lignes plus bas, qu'Appion περιτμήθη paroît contraire à la conjecture qu'on propoſe : car MM. d'Andilly & de Tillemont ont cru qu'il vouloit dire qu'Appion s'étoit fait circoncire. Il ne l'étoit donc pas ; & par une conſéquence néceſſaire, la circonciſion n'étoit donc pas une obſervance commune à tous les Egyptiens. Mais il ſemble que Joſeph ſe joue ſur le ſens de περιτέμνω, & que ce n'eſt qu'une railleric qu'il fait d'Appion, de ce qu'après s'être moqué des uſages de ſon pays par le reproche qu'il faiſoit

(a) Une marque, dit Diodore de Sicile, que les habitans de la Colchide ſont originaires d'Egypte, c'eſt qu'ils ſe font circoncire comme les Egyptiens . . . Τὸ περιτέμνεσθαι τὰς ἀνθρώπους. Diodore ne dit pas, τὰς ἱερεῖς, Liv. 1. page 50. c. » Les autres peuples » laiſſent les parties naturelles, comme il les ont reçues de la nature, excepté ceux » qu'ils ont inſtruits ; mais les Egyptiens les circonciſent. « Αἰγύπτιοι δὲ περιτάμνονται. Hérodote, Liv. 2. page. 103. » Les Egyptiens ſe circonciſent pour la pureté ; » mais les Prêtres ſe raſent tout le corps. « *Ibid.* Cette comparaiſon de ce que faiſoit le peuple chez les Egyptiens avec les Prêtres, prouve que la circonciſion étoit commune aux uns & autres. *Idem, ibid. page* 104.

aux Juifs de ſe faire circoncire, il avoit été contraint par les débauches auxquelles il s'étoit livré, de ſouffrir une opération en quelque ſorte ſemblable à la circonciſion. Appion, en ſe faiſant recevoir citoyen d'Alexandrie, changea ſans doute de Religion, pour embraſſer celle des Grecs, comme Joſeph le lui reproche. En jugeant de ce que faiſoient alors ceux qui abandonnoient celle de leur pays, par ce que nous voyons arriver de nos jours, on peut aſſurer qu'Appion ne manqua pas de ſe moquer des obſervances de celle qu'il venoit de quitter, & en particulier de la circonciſion, pour avoir en quelque ſorte droit de ſe moquer des Juifs qui la recevoient.

M. d'Andilly (*a*) traduit : » Et nuls » autres des Egyptiens ne ſacri» fient avec eux. « C'eſt tout ce que l'élégant Traducteur pouvoit tirer de cet endroit dans l'état où il eſt ; mais cela ne fait point de ſens, & il me ſemble qu'il y a quelque choſe de dérangé. Après avoir dit que tous recevoient la circonciſion, & qu'ils ne mangoient point du cochon, on ne voit pas à quoi revient d'ajouter (*b*) : » Et nuls autres des » Egyptiens ne ſacrifient aux Dieux » avec eux. « Je ne me ſouviens pas d'avoir lu dans aucun Auteur, que les Prêtres d'un peuple ne ſouffroient pas que ceux qui ne l'étoient pas, ſacrifiaſſent avec eux. Si ceux d'Egypte ne le ſouffroient pas, ils ne portoient pas cette intolérance, ſi je puis m'exprimer ainſi, juſqu'au trône : car, ſelon Diodore de Sicile (*c*), le Grand-Prêtre accompagnoit le Roi, lorſqu'il ſacrifioit.

REMARQUE V.

Explication de ce que dit Joſeph des anciens Légiſlateurs de la Grèce & de Moyſe.

LE nouvel Editeur a bien ſenti qu'il manquoit quelque choſe dans ce qui ſuit depuis ἄλλως νομοθέτας juſqu'à ὁ δὲ γράμμας, &c. On peut voir dans la note *g* la maniére dont il le rétablit ; mais il eſt, à ce qu'il me ſemble, plus aiſé de le faire en changeant ſeulement αὐτῶν en ἀπὸ Θεῶν, ſans rien ajouter au texte..... » Tels que les Grecs ſe » vantent qu'ont été Minos & les » autres Légiſlateurs ; car ils pré» tendent que leurs loix viennent » des Dieux. « Le ſens eſt très-bon, & j'ai peine à croire que ce ne ſoit pas, en général, ce que Joſeph a voulu dire. La reſtitution ôte le prétexte dont quelques Sçavans (*d*) qui ſe ſont fait un devoir de

(*a*) Οὐ μὴν ὑ τῶν ἄλλων Αἰγυπτίων ὑ θύει συνθύει τοῖς Θεοῖς.

(*b*) Dans tout ce qu'Hérodote dit des ſacrifices des Egyptiens, du choix des victimes, de la maniére de les offrir, rien ne donne lieu de croire que le peuple n'y avoit point de part.

(*c*) Liv. 1. page 64. *a. b.*

(*d*) L'Auteur d'une Brochure en Anglois, que la Bibliothéque raiſonnée ſoupçonne être du Docteur Middleton, accuſe Joſeph de n'avoir conſideré Moyſe que comme Minos & les autres anciens Légiſlateurs, qui pour donner plus d'autorité à leurs loix, les attribuoient à leurs Dieux. Si l'on ſe donne la peine de conſulter la Bibliothéque Britannique, on ſera ſurpris de voir avec quelle infidélité l'accuſateur de Joſeph traduit dans ſa Lettre au Docteur Waterland ce qu'il dit ici de Moyſe.

Bibliothéque raiſonnée 1732. tome 8. page 228.

Bibliothéque Britannique 1734. page 256.

charger cet Ecrivain de pluſieurs fautes dont il eſt innocent, ſe ſont ſervis pour lui reprocher d'avoir mis Moyſe au niveau des Légiſlateurs payens.

Mais, indépendamment de la conjecture, le reproche eſt ſans fondement. Si ces Sçavans s'étoient donné la peine d'étudier le caractére de l'Ecrivain qu'ils vouloient cenſurer, ils auroient facilement reconnu que c'eſt celui d'un homme dont la grande attention eſt de ſe couvrir, mais de conſerver en général ce qu'il doit à ſa Religion; de ménager les Payens par une lâche & honteuſe timidité, ſans cependant leur rien accorder contre l'honneur & la ſainteté de ſa Religion. C'étoit une opinion reçue chez les Payens (*a*), que Jupiter étoit l'auteur des loix que Minos avoit données aux Crétois; Apollon, de celles de Lycurgue; & Mercure, de celles que Mneuès avoit laiſſées aux Egyptiens. Dans la créance d'un vrai Dieu dont l'Hiſtorien Juif ne s'eſt jamais écarté, il n'avoit garde de croire que ces Légiſlateurs euſſent reçu leurs loix d'un Jupiter, d'un Apollon, ou d'un Mercure. Mais le fait étoit étranger à ſon deſſein; &, en le niant, il bruſquoit ſans néceſſité l'opinion avantageuſe que les Payens en avoient, & ſe privoit d'un moyen auſſi naturel qu'efficace, qu'elle lui donnoit de faire voir qu'ils avoient tort de ſe moquer de ce que les Juifs croyoient de leur Légiſlateur ce qu'ils croyoient des leurs. Car la comparaiſon qu'on prétend qu'il fait de Moyſe avec Minos, Lycurgue & Solon, ne tombe, ni ſur leur perſonne, ni ſur la ſource dont ils prétendoient que leurs loix venoient, mais ſur l'opinion qu'ils en avoient. Les Payens ſe réuniſſoient avec les Juifs dans la créance que leurs loix venoient de Dieu. Joſeph ſe ſaiſit avec avantage de ce point de réunion, pour rendre ſenſible l'injuſtice des railleries qu'ils faiſoient d'une opinion qui leur étoit commune avec ceux dont ils ſe moquoient. Il ne dit pas que Moyſe avoit été tel que Minos, Lycurgue & Solon, mais tel que les Payens ſe vantoient qu'ils avoient été. Ainſi la comparaiſon de l'Hiſtorien Juif ne tombe, comme on vient de le remarquer, que ſur l'opinion que l'un & l'autre peuple avoit de ſes Légiſlateurs. Elle ne porte pas plus loin; &, renfermée dans ſes juſtes bornes, elle ne mérite aucune cenſure.

Quand la maniére dont Joſeph s'exprime ici, donneroit quelque lieu de le ſoupçonner d'avoir été aſſez impie pour mettre Moyſe au niveau de Minos, de Lycurgue & de Solon; comme il en parle en d'autres endroits auſſi reſpectueuſement qu'en ont parlé les Prophétes, l'équité veut qu'on explique ce qu'il peut y avoir ici de peu exact & d'équivoque, par ce qu'il en dit

(*a*) Minos, ſelon Platon, avoit conſulté Jupiter pendant neuf ans: c'eſt en conférant avec lui qu'il avoit puiſé les loix dont il avoit fait part à ſes peuples. De même Lycurgue avoit reçu de la Pythoniſſe celles qu'il donna aux Lacédémoniens. Strabon, Liv. 16. page 1105. Polien. Stratag. Liv. 8. Numa. Mneués qui donna le premier des loix aux Egyptiens, feignoit de les avoir reçues de Mercure, comme l'on dit qu'ont fait en Crête Minos, & Lycurgue à Lacédémone; le premier aſſurant avoir reçu ſes loix de Jupiter; le ſecond d'Apollon.... & chez les Juifs Moyſe rapportant les ſiennes à Dieu. *Diod. Sicil. Liv. 1. page 85. Plutarque, Vie de Lycurgue, page 86. édit. H. Steph. Xénophon, Lacéd. Inſtit. page 398. édit. 1582.*

ailleurs de clair & de précis. Je ne rapporterai point tous les endroits où il parle de ce Légiſlateur avec le plus grand reſpect & la plus profonde vénération, où il dit que ſes loix ſont divines, & que c'eſt Dieu même qui les lui a données. Cette Remarque n'eſt déja que trop longue : ainſi je me contente de les indiquer au bas de la page (*a*).

REMARQUE VI.

Explication d'un endroit de Joſeph.

» EH ! qui ſont ceux de ces Légiſlateurs, qui ont eu une » connoiſſance plus particuliére de » Dieu ? « Si ce n'eſt pas la penſée de Joſeph, du moins le ſens eſt bon en général ; au lieu que de la maniére dont S. Gélénius & M. Havercamp ont rendu *καὶ τίς ὁ δικαιότατα πυθέσθαι τῆς θείας πίστεως ἐπιτυχών*, c'eſt moins un ſens, que des mots qu'ils préſentent.

Joſeph venoit de dire que Moyſe avoit été tel que les Payens ſe vantoient que leurs Légiſlateurs avoient été. De quoi ſe vantoient les Grecs ? Que ceux qui leur avoient donné leurs loix, les avoient reçues des Dieux. Joſeph ajoute : » Mais il eſt » facile de juger par la comparaiſon » de ces loix, leſquelles ſont les » plus ſaintes, & qui ſont ceux de » ces Légiſlateurs qui ont eu une » connoiſſance plus particuliére de » Dieu. « Ce n'eſt pas de quoi il s'agit. Ce n'eſt pas de ſçavoir ſi Moyſe a eu une connoiſſance plus particuliére de Dieu que Minos, Lycurgue & Solon ; mais ſi la créance des Juifs qui prétendoient que Dieu lui avoit donné leur loi, étoit mieux fondée que l'opinion des Payens qui faiſoient le même honneur à leurs Légiſlateurs. C'eſt, ajoute Joſeph, en comparant ces loix, qu'on peut décider ceux qui en ont donné de meilleures, & qui méritent davantage qu'on croye qu'ils les ont reçues de Dieu. Le ſens qu'ont donné ces Sçavans à cet endroit, demande premiérement que Joſeph eût mis les idées que les Légiſlateurs Payens avoient données de Dieu dans leurs loix, en comparaiſon avec la connoiſſance que Moyſe en avoit donnée dans les ſiennes ; & c'eſt ce qu'il ne fait pas. Je doute, en ſecond lieu, que M. d'Andilly eût pu citer quelqu'Auteur qui ſe ſoit ſervi de *πίστις* pour ſignifier connoiſſance particuliére. Je ne me ſouviens pas du moins de l'avoir vu pris en ce ſens.

Τυγχάνω gouverne le génitif par lui-même ; & je ſuis obligé de faire le même aveu que je viens de faire, par rapport à *πίστις* ; je veux dire que ma mémoire ne me rappelle point d'avoir vu ce verbe joint avec la prépoſition *ἐπὶ* pour gouverner ce cas. Ainſi je ſoupçonne que cette prépoſition eſt tranſpoſée, & qu'elle doit être entre *τίς* & *θεῖ*. La maniére dont Euſébe (*b*) liſoit ce paſſage dans

(*a*) Antiq. Juiv. Liv. 3. chap. 5. num. 3. num. 6. *Ἔχειν αὐτὸν ἃ νόμοι αὐτοῖς παρὰ τοῦ Θεοῦ κομίζειν.* Chap. 7. num. 7. chap. 8. page 169. cont. Appion. Liv. 2. num. 21.

(*b*) Præparat. Evang. Liv. 8. chap. 8. page 361.

.... *Καὶ τῆς δικαιοτάτης περὶ τοῦ Θεοῦ πίστεως ἐπιτυχὼν δίκαιος ἂν εἶναι καταλλαγὴν τε μὴ ἀπροφάσιστον ἔχειν τὰ δοκοῦντα βέλτιστα.* Il eſt juſte qu'à l'âge que j'ai, je ne diſſimule rien de ce que je crois utile & avantageux. *Arrien, expédit. Alexand. page* 232.

ſon exemplaire de Joſeph, juſtifie mon ſoupçon. Elle autoriſe même, en quelque ſorte, le ſens que je lui donne; car ſi on liſoit δικαιότατος, au lieu de δικαιότατης, le ſens ſeroit bien naturel, & Joſeph diroit: *Quis..... juſtus maximè obtinuiſſe opinionem, à Deo accepiſſe leges.* C'eſt parler Grec en Latin; mais c'eſt pour faire ſentir le tour de ſon expreſſion, & ſa penſée en même tems. C'eſt ainſi que s'exprime à peu-près Coré, dans le quatriéme livre des Antiquités Juives (*a*). Ἐγω ταυτης δικαιοτερος τυγχανειν, ou τυγχανων. » Une preuve déciſive, dit Philon (*b*), » que Moyſe a été un Légiſlateur » infiniment plus ſage que tous ceux » des Grecs & des Barbares, ce » ſont les excellentes loix & tout » divines qu'il nous a données. « (*c*)

(*a*) Chap. 2. num. 2. ſur la fin.

(*b*) Voyez note *u*.

Vit. Moſ. Liv. 2. page 657. *a. b.* Ὅτε δ' αὐτὸς τε νομοθέτων ἄριστος τῶν παλαιχθῆ πάλαι ὄντι παρ' ἑλλήσι βάρβαροι ἐγένοντο, ἢ οἱ νόμοι κάλλιστ' ἂν ὡς ἀληθῶς θεοί. . . . ἐπαγγεῖλα πίστις ἡμῖν . . . . ἡμῖν δ' τοῦ πειθεῖσθαι ἐξ ἀρχῆς τεθεῖναι τὸν νόμον κατὰ θεῖ βούλησιν, ἢ δ' εὐσεβὲς τὸν ἔτι τοῦτο μὴ φυλάττειν. » Mais pour nous qui ſommes perſuadés que c'eſt par la » volonté de Dieu que la Loi nous a été d'abord donnée, rien n'eſt plus religieux que » de l'obſerver. « *Num.* 21.

(*c*) Il me ſemble que le P. Gillet ſe trompe. Ce paſſage me paroît entier, & Joſeph raiſonne juſte.

Les Grecs & les Juifs prétendoient également que leurs Légiſlateurs tenoient leurs loix de Dieu. Pour décider qui des deux peuples avoit raiſon, en comparant, dit Joſeph, les loix de Minos avec celles de Moyſe, on verra aiſément qui a fait les meilleures, & qui a rencontré plus juſte ſur la croyance en Dieu, & qui a eu des notions, des idées plus juſtes de Dieu.

Je ne ſçai pas ce que veût dire le P. Giller avec l'obſervation qu'il fait ſur le verbe ἐπιτυγχάνω; elle eſt déplacée & peu juſte. Elle eſt déplacée, parce qu'on ne voit dans cette phraſe qu'un ſeul génitif, & encore y eſt-il régi par περί. Περὶ τῆς τοῦ θεοῦ πίστεως. Δικαιότατα ſe prend adverbialement, ou plutôt c'eſt un accuſatif neutre gouverné par κατὰ ſous-entendu, auſſi bien que πράγματα ſon ſubſtantif.

1°. Son obſervation ſur τυγχάνω & ἐπιτυγχάνω eſt peu juſte. Τυγχάνω, & même aucun verbe ne régit par ſoi-même le génitif, mais toujours en vertu d'une prépoſition exprimée ou ſous entendue. 2°. Ἐπιτυγχάνω gouverne le génitif, le datif, &c. parce que la prépoſition ἐπὶ ſe joint a ces cas. Il y en a mille exemples dans les Auteurs anciens, & je ne ſçai comment ils auront pu échaper à la mémoire du P. Gillet. Saint Paul, Epitre aux Hébreux, chap. 6. ℣. 15. ἐπέτυχε τῆς ἐπαγγελίας. Plutarc. 1. vol. page 148. édit. de Londres, τῷ δὲ πατρὶ ἐπιτυχών, où il faut ſous entendre πίστει.

LE MARTYRE DES MACHABÉES,

OU

L'EMPIRE DE LA RAISON.

I. DANS le deſſein où je ſuis de prouver, par un diſcours philoſophique, que la raiſon accompagnée de piété commande à nos paſſions, je prie mes Lecteurs de donner toute leur attention à ce que je vais dire (*a*). Le ſujet eſt très-important; & il n'y a perſonne qui ne doive s'y intéreſſer. C'eſt l'éloge de la plus grande des vertus, je veux dire, de la (*b*) prudence. Il s'agit en effet de ſçavoir ſi la raiſon peut réprimer les paſſions oppoſées à cette vertu, comme la gourmandiſe & l'impureté; ſoumettre celles qui, comme la violence & les rapines, combattent la juſtice; & dompter celles qui, comme la lâcheté, la peur & la molleſſe, détruiſent la fermeté & le courage.

Mais ſi la raiſon commande à nos paſſions, pourquoi ne dompte-t-elle pas également notre ignorance & notre défaut de mémoire? L'objection eſt puérile. La raiſon n'eſt pas maîtreſſe de ſes propres foibleſſes: elle ne l'eſt que des paſſions qui ſont oppoſées à la juſtice, à la force & à la tempérance; & ſon empire ne va pas juſqu'à les détruire, mais à ne s'en pas laiſſer dominer. Je pourrois donner bien des preuves de ſa ſupériorité: mais rien ne rend cette vérité plus ſenſible, que le courage avec lequel Eléazar, les ſept freres & leur mere ont donné leur vie pour notre Religion. Le mépris des tourmens, la mort qu'ils ont endurée pour nos loix, & le peu de cas qu'ils ont fait de la vie, quand il s'eſt agi du

(*a*) *Voyez* Remarque I.
(*b*) Voyez le num. 2. où il diſtingue les branches de la ſageſſe.

culte divin, ſont aſſez voir que la raiſon a l'empire ſur les paſſions. J'entreprends donc l'éloge de cette ſainte mere & de ces perſonnes vertueuſes qui ont donné leur vie pour la piété: & j'admire leur bonheur, juſte récompenſe de leur vertu. Leur fermeté & leur courage ont été non-ſeulement l'admiration du public (*a*), elles ont même forcé leurs perſécuteurs à les admirer. Ce fut leur patience qui expia les crimes de leur patrie: & ce fut la victoire qu'ils remporterent ſur le Tyran, qui délivra notre nation du joug ſous lequel elle gémiſſoit. Après avoir, ſuivant notre coutume, rendu gloire à Dieu infiniment ſage, je vais entrer tout de ſuite en matiére ſur ce qui fait le ſujet de mes recherches, & je vais préſenter ſur la ſcène ces illuſtres défenſeurs de notre Religion.

II. On demande donc ſi la raiſon commande aux paſſions, ce que c'eſt que la raiſon & les paſſions, leurs différentes eſpéces, & ſi enfin la raiſon peut les ſoumettre toutes. Je la définis, l'eſprit qui, par un juſte motif, choiſit un parti ſage. La ſageſſe eſt la connoiſſance des choſes divines & humaines, & de leurs cauſes: elle n'eſt rien autre choſe que la connoiſſance de la loi qui nous apprend le reſpect que nous devons avoir pour les choſes divines, & l'avantage & l'utilité que nous devons retirer des humaines.

La ſageſſe a quatre branches, la prudence, la juſtice, la force & la tempérance. La prudence eſt la plus conſidérable; c'eſt d'elle dont ſe ſert la raiſon pour commander aux paſſions. Les paſſions les plus univerſelles ſont le plaiſir & la douleur: elles ſe trouvent toutes deux, & dans l'ame, & dans le corps; & ce ſont elles qui donnent le ton à pluſieurs autres. Le deſir précéde le plaiſir; & la joie naît du plaiſir. La crainte devance la douleur; & la douleur engendre la triſteſſe. La colére vient du plaiſir & de la douleur, lorſqu'on réfléchit qu'on s'y eſt livré (*b*). Le plaiſir eſt une affection vicieuſe, plus variée & plus répandue que toutes les autres paſſions. La vanité, l'avarice, la recherche de la vaine gloire, l'opiniâtreté & l'envie ſont des paſſions de l'ame, comme la gourmandiſe, la crapule & la voracité (*c*) le ſont du corps. Le plaiſir & la douleur ſont dans l'ame & dans le corps, comme deux plantes dont ſortent pluſieurs rejettons. La raiſon, comme un induſtrieux Jardinier, en les pinçant, les ſarclant, les arroſant, & en leur donnant les travaux convenables, adoucit & régle le principe des mœurs & des paſſions: elle conduit & dirige les bonnes qualités, réprime & retient les mauvaiſes. La tempétance réprime les deſirs: les uns appartiennent au corps, les autres à l'ame. La raiſon les gouverne tous également: en effet, lorſque nous ſommes portés à manger de quelque choſe qui nous eſt défendue, d'où vient que nous nous refuſons le plaiſir de le faire? N'eſt-ce pas parce que la raiſon ſe rend maîtreſſe de nos goûts? C'eſt elle qui nous fait abſtenir de manger des poiſſons, des oiſeaux & des autres animaux que la loi nous défend. La tempé-

(*a*) II. Machab. chap. 9. ℣. 15. &c.

(*b*) La Philoſophie de l'Auteur de cet Ouvrage eſt peu exacte; mais je ne m'arrêterai pas à le faire voir.

(*c*) *Voyez* Remarque II.

rance

rance vient à bout de toutes les paſſions occaſionnées par nos appétits, & la raiſon met un frein aux mouvemens du corps.

III. Y a-t-il lieu de s'étonner que la participation du beau puiſſe émouſſer les paſſions de l'ame? N'eſt-ce pas ce qui nous fait louer le chaſte Joſeph de ce que, par la force de ſon eſprit & de ſa raiſon, il ſçut ſe mettre au deſſus de la volupté? Etant à un âge où l'on s'y porte avec ardeur, ſa raiſon lui fit ſurmonter la violence de ſes paſſions. Mais ce n'eſt pas ſeulement l'aiguillon de la volupté, que la raiſon vient à bout d'émouſſer, elle ſe rend encore maîtreſſe de toutes les autres paſſions. La loi dit: » Vous » ne convoiterez pas la femme de votre prochain, ni rien de ce qui lui » appartient. « Puiſque la loi nous ordonne de ne rien convoiter, elle nous perſuadera bien plutôt que la raiſon, pour auſſi bien réprimer nos deſirs, que les paſſions qui ſont contraires à la juſtice. Comment, en effet, un ſenſuel, un eſclave de ſa bouche, un yvrogne, pourroient-ils ſe corriger, s'il n'étoit clair que la raiſon a l'empire ſur nos paſſions?

Par exemple (*a*), quelqu'un qui régle ſa conduite ſur la loi, a beau aimer l'argent, il ſe fera violence à lui-même; mais il prêtera ſans intérêt ſon argent à ceux qui ſe trouvent dans le beſoin; & ſi l'année du Jubilé (*b*) ſurvient, il remettra à ſes débiteurs ce qu'ils lui doivent. S'il a du penchant pour une épargne ſordide, la loi le retient par le moyen de la raiſon, & l'empêche de glaner dans ſon champ ou dans ſa vigne; & on peut reconnoître en toutes choſes, que la raiſon réprime les paſſions. La loi ne l'emporte-t-elle pas ſur la piété envers nos peres & meres, lorſqu'elle nous défend d'abandonner la vertu pour eux? N'eſt-elle pas ſupérieure à l'attachement qu'on a

(*a*) Αὐτίκα ſert très-ſouvent lorſqu'on veut rendre raiſon de quelque choſe. Il faut alors traduire par *verbi causâ*. Quoique ce terme ſe trouve ſouvent en ce ſens, très-peu de perſonnes y ont fait attention; & M. Dacier paroit avoir ignoré cette ſignification. Voici comme il rend un paſſage du ſecond Alcibiade: (*vol.* 1. *page* 390.) » Si autrefois il vous eût » monté tout d'un coup dans la tête que » c'étoit une très-belle action pour vous » d'aller tuer Périclès votre tuteur. « Là-deſſus il dit: Les Interprétes Latins ont traduit ce paſſage, comme ſi Platon diſoit: S'il vous montoit tout d'un coup dans la tête d'aller tuer Périclès votre tuteur; & ils ne ſe ſont pas apperçus qu'ils font tomber Platon dans une faute très-ridicule. Car pour parler ainſi, il falloit que Périclès vécût encore: or il y avoit bien des années qu'il étoit mort.

Les Traducteurs Latins & M. Dacier n'ont point entendu ce paſſage de Platon. Il falloit traduire: Si, par exemple, il vous fût venu dans l'eſprit de, &c. Εἰ σοι αὐτίκα μάλα παρασθείη, &c. *Si tibi, verbi causâ, in mentem veniret.* On trouve ſouvent αὐτίκα en ce ſens dans Platon, dans Lucien, & principalement dans les Scholiaſtes. Voyez entr'autres celui d'Aratus ſur le verſ. 19. page 4. de l'édition d'Oxford 1672. Après avoir dit que dans beaucoup d'autres mots, quoique les primitifs ayent un eſprit rude, les dérivés en prenent un doux, il ajoute: αὐτίκα τὸ ὄλυμπος ἀπὸ τοῦ ὅλος δασυνομένου παραγόμενον... ψιλοῦται. Par exemple, ὄλυμπος, qui vient d'ὅλος avec un eſprit rude, en prend un doux. *L'Editeur.*

(*b*) Le Pere Calmet prétend que l'Auteur confond ici l'année Sabbatique avec celle du Jubilé; mais τῶν ἑβδομάδων n'eſt point ſi déterminé à ſignifier la ſeptiéme année, qu'il n'ait pu ſe prendre quelquefois pour marquer la cinquantiéme. L'année Sabbatique & l'année Jubilaire étoient deux choſes ſi connues chez les Juifs, qu'il n'eſt pas probable que l'Auteur de ce Diſcours ait pu prendre l'une pour l'autre. *Préface, page* 410.

pour ſa femme, puiſque c'eſt la loi qui nous la fait condamner, quand elle s'écarte de ſon devoir ? N'eſt-elle pas plus forte que la tendreſſe que nous avons pour nos enfans, lorſqu'elle nous les fait châtier quand ils font mal ? N'eſt-ce point elle enfin qui régle notre amitié, puiſqu'elle nous fait reprendre nos amis quand ils commettent des fautes griéves ? Cela doit paroître d'autant moins un paradoxe, que la raiſon ſe rend maîtreſſe, par la loi, de la haine ; qu'elle nous empêche de couper les arbres de ceux avec qui nous ſommes en guerre ; qu'elle nous oblige de rendre à nos ennemis ce qu'ils ont perdu ; & lorſque quelqu'une de leurs bêtes eſt tombée, de leur aider à la relever. Elle réprime les paſſions les plus vives, l'ambition de commander, la vaine gloire, la ſotte vanité, l'orgueil, les louanges qu'on ſe donne ridiculement, & la jalouſie. Car un eſprit ſage & prudent ſubjugue ces paſſions pernicieuſes & les force à ſe tourner vers le bien : la colére, par exemple, ne vient-il point à bout de la dompter ?

[Moyſe étoit en colére contre Dathan & Abiron ; mais la raiſon lui fit modérer ſon reſſentiment, & la colére n'eut aucune part à la maniére dont il agit à leur égard Un eſprit ſage & prudent peut en effet, comme je viens de le dire, vaincre ſes paſſions, modéret les unes, & détruire les autres] (*a*). Quelle raiſon put porter le ſage Jacob, un de nos ancêtres, à reprocher à Lévi & à Siméon le maſſacre de la nation entiére des Sichimites, lorſqu'il leur dit (*b*) : Que votre emportement ſoit en malédiction. Si la raiſon ne pouvoit pas réprimer la colére, il n'eût pas parlé ainſi. Quand Dieu créa l'homme, en lui donnant la raiſon & la liberté, il lui donna auſſi les paſſions & les penchans ; mais il mit la raiſon ſur le trône pour les régler par le moyen des ſens internes. Il joignit à ces dons celui de la loi. Quand l'homme la ſuit, il régne avec tempérance, juſtice, bonté & force.

Si la raiſon commande aux paſſions, pourquoi, pourroit-on me dire, ne ſe ſoumet-elle pas l'oubli & l'ignorance ? En vérité, la queſtion eſt puérile. La raiſon ne peut pas ſe rendre maîtreſſe de ſes propres foibleſſes, mais de celles du corps. Perſonne, par exemple, ne peut nous empêcher de déſirer ; mais la raiſon peut venir à notre ſecours, & faire enſorte que nous ne ſoyons pas eſclaves de nos deſirs. Perſonne ne peut nous ôter nos mauvaiſes inclinations ; mais la raiſon peut nous aider à n'en être pas vaincus. Elle ne les déracine pas, & ne les détruit pas entiérement, mais elle les combat continuellement. Le Roi David nous en fournit une preuve éclatante. Après avoir combattu tout le jour contre ſes ennemis, & en avoir tué pluſieurs, fatigué ſur le ſoir, & tout en ſueur, il retourna à ſa tente, qui étoit au milieu du camp. Tout le monde ne ſongeoit qu'à ſouper, tandis que ce Prince étoit preſſé d'une ſoif ardente. Il y avoit pluſieurs fontaines qui auroient pu le déſaltéter ; mais une envie extraordinaire de boire d'une fontaine dont les ennemis étoient maîtres, le brûloit & le conſumoit. Cependant ſes gardes ſouffroient beaucoup de l'état

(*a*) Ce qui eſt entre les deux crochets, n'eſt point dans les anciennes éditions.
(*b*) Géneſ. chap. 49. ℣. 7.

où ils le voyoient, lorſques trois braves jeunes gens, touchés de l'envie du Roi (*a*), prirent les armes, & s'étant pourvus d'un vaſe, gagnerent les retranchemens des ennemis ſans être apperçus des gardes, chercherent hardiment cette fontaine dans leur camp, & l'ayant enfin trouvée, ils y puiſerent de l'eau & la porterent au Roi. Mais quoique brûlé des ardeurs de la ſoif, faiſant réflexion que cette eau étoit comme le prix de la vie que ces trois jeunes gens venoient de prodiguer pour la lui apporter, & oppoſant ſa raiſon à la violence de cette envie, il la répandit & en fit un ſacrifice à Dieu. Un eſprit ſage & prudent peut donc arrêter l'impétuoſité de ſes paſſions, éteindre leur ardeur, vaincre les plus violentes douleurs du corps, & réprimer par l'excellence de la raiſon l'empire des paſſions. Mais il eſt tems de prouver, par des exemples, ce que j'ai dit en général d'une raiſon ſage & moderée.

IV. Nos ancêtres jouiſſoient d'une profonde paix, & leur équité les faiſoit proſpérer. Séleucus Nicator (*b*) avoit fait un fonds pour fournir aux dépenſes néceſſaires pour le ſervice de Dieu; mais des gens amoureux de nouveautés, venant à troubler cette union, nous éprouvâmes alors divers malheurs. Onias avoit la ſouveraine Sacrificature à vie. C'étoit un perſonnage d'un grand mérite & d'une vertu admirable. Simon le contrequarroit en tout, & il ne ceſſoit de le calomnier. Mais voyant qu'il ne pouvoit le perdre auprès du peuple, il s'enfuit dans le deſſein de trahir ſa patrie; & il fut trouver Apollonius, qui avoit le Gouvernement de la Syrie, de la Phénicie & de la Cilicie. Il lui dit que l'intérêt qu'il prenoit à ce qui touchoit le Roi, le portoit à le venir trouver pour lui donner avis qu'il y avoit dans le tréſor du Temple de Jéruſalem des ſommes immenſes, qui n'appartenoient pas au Temple, & qu'elles conviendroient fort au Roi. Apollonius loua beaucoup Simon de l'attachement qu'il avoit pour ce Prince, & fut trouver Séleucus pour lui communiquer l'avis qu'il venoit de recevoir. Apollonius ayant reçu ſes ordres, alla en Judée avec une armée nombreuſe, & mena avec lui Simon. Etant arrivé, il dit qu'il venoit, par ordre du Roi, pour enlever l'argent des particuliers qui ſe trouvoit dans le tréſor. Le peuple extrêmement affligé, lui remontra l'injuſtice qu'il y avoit d'abuſer de la confiance du public, qui avoit cru placer ſon argent dans un lieu sûr, & il s'y oppoſa autant qu'il put. Mais Apollonius l'ayant menacé, ſe rendit au Temple. Les Prêtres y étoient aſſemblés avec les femmes & les enfans, pour prier Dieu de prendre la défenſe de ce ſaint lieu qu'on mépriſoit.

(*a*) *Voyez* Remarque III.

(*b*) L'Auteur de ce Diſcours s'exprime d'une maniére obſcure; mais il ne dit pas, comme le prétend l'Interprére, que ce fut à Séleucus Nicator que Simon fit donner avis que le tréſor du Temple étoit plein de ſommes conſidérables, dont le Roi pouvoit s'emparer. Il fait le Séleucus, auquel on donne cet avis, fils d'Antiochus Epiphane. Car il ſemble qu'il ſeroit dur de dire qu'il ait ignoré l'hiſtoire des Séleucides à un point de croire que le perſécuteur de ſa religion étoit fils du fondateur du Royaume de Syrie. C'eſt peut-être aſſez de reconnoître qu'il s'eſt trompé en le faiſant fils de Séleucus Philopator dont il n'étoit que le frere.

Cependant Apollonius (*a*) y étant entré avec des troupes pour enlever cet argent, on vit deſcendre du ciel des Anges à cheval couverts d'armes éclatantes, dont cet Officier & les ſoldats qui l'accompagnoient furent effrayés. Il tomba à demi-mort (*b*) dans le parvis extérieur du Temple; & levant les mains au ciel, il pria les Juifs les larmes aux yeux de faire des priéres pour lui, & d'appaiſer la colére de cette armée céleſte (*c*). Le Grand-Prêtre Onias touché de ſes priéres, & craignant que le Roi ne ſoupçonnât qu'Apollonius étoit mort plutôt par la trahiſon des Juifs que par une punition divine, il pria pour lui. Dieu l'exauça, & cet Officier ſauvé contre toute eſpérance alla rendre compte de tout au Roi.

Séleucus étant mort, il eut pour ſucceſſeur ſon fils Antiochus. Ce Prince orgueilleux & méchant dépoſa Onias, mit en ſa place ſon frere Jaſon qui s'étoit engagé de lui payer tous les ans trois mille ſix cents ſoixante talens (*d*) s'il l'y élevoit. En lui conférant cette dignité, Antiochus lui donna le commandement ſur la nation. Jaſon s'appliqua (*e*) à en renverſer les coutumes & les loix, & il la porta à toute ſorte de déſordres. Il ne ſe contenta pas d'ériger un gymnaſe dans la citadelle, il abolit même le ſervice du Temple, & il attira par cette conduite la colére de Dieu ſur notre nation, qui pour la punir permit qu'Antiochus devint ſon ennemi. Car ayant appris qu'à la nouvelle qui s'étoit répandue qu'il étoit mort en Egypte dans la guerre qu'il faiſoit à Ptolomée, les Juifs en avoient fait de grandes réjouiſſances, il marcha auſſi-tôt contre eux, ſaccagea leur ville, & fit une (*f*) ordonnance par laquelle il condamnoit à mort quiconque obſerveroit les coutumes de nos peres.

Mais quand il vit que ſes ordres ne pouvoient nous faire changer de maniére de vivre, qu'on n'avoit aucun égard à ſes menaces, à ſes châtimens; que des femmes avoient été précipitées du haut des murailles avec leurs enfans pour les avoir circoncis, quoiqu'elles prévifſent ce qui devoit leur en arriver: quand le Roi, dis-je, s'apperçut que ſes ordres

(*a*) Ce fut Héliodore, ſelon l'Auteur du ſecond Livre des Machabées, qui fut chargé de cette commiſſion. L'Auteur de ce Diſcours a pu ſe tromper dans le nom de cet Officier. Ce pourroit être auſſi le Copiſte de l'Ecrivain ſacré, qui auroit tranſcrit Héliodore pour Apollonius. En général il étoit bien naturel que cette commiſſion lui fût donnée. Il étoit à portée de l'exécuter en qualité de commandant de Syrie; & c'étoit lui qui avoit donné l'avis des grandes ſommes qui étoient dans le tréſor du Temple.

Il faut auſſi conſulter la note du P. Combefis ſur cet endroit. *L'Editeur.*

(*b*) M. d'Andilly, ni le Pere Calmet n'ont point traduit ἐντὸς πρόμαχος τοῦ ἱεροῦ περιβόλου. C'eſt cependant une circonſtance qui n'eſt pas indifférente, que ce fût dans l'enceinte du Temple où toutes les nations pouvoient entrer, qu'Apollonius tomba à demi-mort.

(*c*) Un manuſcrit ajoute, ὡμολογῆσε γὰρ ὁ Ἀπολλώνιος ἑαυτὸν ἡμαρτηκέναι, πᾶσάν τε ἀνθρώπων ὑμνῆσαι σωθῆναι τὴν τοῦ ἱεροῦ ἀρετὴν ἐπιλογον. M. Breininger a inſéré cette leçon dans la belle édition de la Bible Gréque qu'il a donnée. Apollonius avouoit qu'il avoit péché, & il promettoit de louer par-tout le pouvoir du Temple, s'il en revenoit.

(*d*) Trois cents ſoixante talens d'argent pour le ſouverain Pontificat, quatre-vingt pour le revenu du pays, & cent cinquante pour élever un gymnaſe. *II. Machab. chap.* 4. ℣. 8. 9.

(*e*) » Il ne ſongea plus qu'à faire des » exactions ſur le peuple «. [*le P. Calmet.*] Ce n'eſt pas le ſens d'ἐξεδίδυσκε.

(*f*) Cette ordonnance eſt probablement la même que celle qui ſe trouve au 2. Livre des Machabées, chap. 2. ℣. 42.

étoient mépriſés, il eut recours aux ſupplices pour forcer le peuple à manger des viandes défendues, & à abjurer le judaïſme.

V. S'étant donc aſſis *ſur ſon trône* dans un lieu élevé, accompagné de ſes Officiers, & entouré de ſes ſoldats en armes, il ordonna que l'on fît paroître les Juifs devant lui, les uns après les autres, & qu'on les forçât de manger de la chair de cochon & des viandes offertes aux idoles; & que ſi quelqu'un refuſoit de le faire, on le fît mourir dans les tourmens. Après en avoir fait paroître devant lui pluſieurs, on fit avancer un vénérable vieillard nommé Eléazar (*a*). Il étoit de famille ſacerdotale, très-inſtruit de nos loix, & connu à cauſe de ſon âge de pluſieurs Officiers du Roi. Ce Prince le voyant: » Vieillard, lui dit-il, prévenez les ſuppli-» ces en mangeant de la chair de pourceau, & conſervez vos jours; c'eſt » un conſeil que je veux bien vous donner, par égard pour votre âge & » vos cheveux blancs. En vieilliſſant dans les ſuperſtitions judaïques, vous » ne me paroiſſez point avoir pris un parti ſage. Pourquoi en effet avoir » en horreur la chair de cet animal, qui eſt un préſent de la nature? C'eſt » une folie de ne vouloir pas jouir des choſes agréables qu'on peut ſe per-» mettre ſans déshonneur, & c'eſt faire injure à la nature que de rejetter » les préſens qu'elle nous fait. Mais vous feriez une plus grande folie, ſi par » de fauſſes idées ſur le vrai & par vos mépris, vous m'alliez forcer à vous » punir. Ne vous réveillerez-vous donc point de votre léthargie? Et pre-» nant des ſentimens plus conformes à votre âge, n'abandonnerez-vous » donc point une vaine ſageſſe & de frivoles raiſonnemens pour ſuivre des » vérités utiles? Ne rejettez point les exhortations que je vous fais pour vo-» tre bien, ayiez pitié de votre vieilleſſe. Conſidérez que s'il y a quelque » Puiſſance qui préſide à vos ſuperſtitions, elle vous pardonnera d'autant » plus facilement qu'il n'y a que la violence qui vous en faſſe écarter.

Ce fut ainſi que le Tyran exhorta Eléazar à prendre une nourriture que la loi lui défendoit; mais ce généreux vieillard ayant obtenu la permiſſion de parler, répondit. » Perſuadés, Seigneur, que notre loi vient de » Dieu, nous ne connoiſſons point de néceſſité aſſez grande pour nous » forcer de lui déſobéir. C'eſt pourquoi nous ne voulons la tranſgreſſer » en aucune façon. Quand elle ne viendroit pas de Dieu, comme vous » le dites, il nous ſuffit de croire qu'elle en vient; cette créance ne nous » permet pas de rien faire contre ce que nous reſpectons comme religieux. » Ne croyez pas que ce ſoit une petite faute pour nous que de prendre » une nourriture qui nous eſt défendue. Tranſgreſſer la loi dans les pe-» tites obſervances, c'eſt la même choſe que ſi on la violoit dans les gran-» des (*b*); & le mépris de la loi eſt le même. Vous vous moquez de nos » loix, comme ſi nous nous y ſoumettions ſans raiſon. Elles nous enſei-» gnent la tempérance, à nous rendre maîtres de nos paſſions, & de tout » ce qui peut nous flatter. Elles nous exercent à la fermeté, à ſouffrir tout » volontairement. Elles nous apprennent la juſtice, la piété, & à honorer

(*a*) L'Ecriture dit qu'Eléazar étoit un des premiers Scribes ou Secrétaires: τῶν πρωτίστων γραμματέων. C'eſt ſans doute ce qu'a voulu dire l'Auteur de ce Traité par ἱερεύς νομικὸς.

(*b*) Offendat autem in uno, factus eſt omnium reus. *S. Jac. cap.* 2. ℣. 10.

» un ſeul Dieu avec le reſpect & la décence religieuſe qui convient à ſa » majeſté. C'eſt pourquoi nous ne mangeons rien de ce qui eſt impur. » Perſuadés que c'eſt Dieu qui nous a donné notre loi, nous croyons » qu'il ne nous a rien ordonné que de conforme à la nature. Il nous a » permis, ce divin Légiſlateur, de manger de ce qui eſt propre pour no- » tre nourriture, comme il nous a défendu de manger de ce qui y eſt con- » traire. C'eſt une cruauté de vouloir non ſeulement nous forcer de tranſ- » greſſer notre loi, mais de nous contraindre de manger, afin de pou- » voir ſe moquer de ce que nous avons mangé des choſes immondes. » Je ne vous donnerai pas cette ſatisfaction: j'en atteſte les ſermens ſa- » crés que firent autrefois nos ancêtres d'obſerver nos loix. Vous n'aurez » point cette ſatisfaction. Non, vous ne l'aurez point, quand même vous » me feriez crever les yeux, & mettre en piéces. La vieilleſſe n'a pas tel- » lement éteint mon courage, que la raiſon ne la ranime. Préparez vos » rouës, allumez vos feux les plus violens. Un ſentiment de compaſſion » pour ma foible vieilleſſe ne me fera jamais abandonner la loi de mes » peres. Saintes loix qui m'avez inſtruit, je ne vous oublierai jamais. Aimable » tempérance, je vous ſerai toujours attaché. Sage profeſſion, je ne rou- » girai jamais de vous; & vous Sacerdoce honorable & connoiſſance de » nos loix, je ne vous renoncerai jamais. [Ma bouche ne ſouillera point » une vieilleſſe reſpectable, ni une vie paſſée dans la pratique de nos ſaintes » loix.] (*a*) Je rejoindrai mes peres ſans aucune ſouillure, & je mépriſerai » juſqu'à la mort tous vos ſupplices. Vous pouvez vous faire obéir » par des impies; mais quelque choſe que vous puiſſiez dire ou faire, » vous ne me forcerez point à changer ſur la] religion de maniére de » penſer. «

VI. Eléazar ayant ainſi répondu à l'exhortation d'Antiochus, les gardes ſe ſaiſirent cruellement de lui pour le tourmenter. On commença par dépouiller de ſes vêtemens ce vénérable vieillard, mais ſa piété lui en tenoit lieu. On lui lia enſuite les mains derriére le dos, & on le frapa cruellement, tandis qu'un héraut crioit: Obéis au Roi. Mais ce grand homme plein de courage regardoit ſans s'émouvoir, & comme ſi on ne l'eût tourmenté qu'en ſonge. Les yeux élevés au ciel, il ſe voyoit déchirer à coups de fouets, & ſon ſang couler. Son corps ne pouvant réſiſter, il tombe par terre; mais ſa raiſon demeure ferme & immobile. Un de ſes bourreaux plus cruel que les autres (*b*) ſe jettant ſur lui, tâche de le faire relever à grands coups de pieds qu'il lui donne dans les flancs. Eléazar ſouffrit ce mauvais traitement, mépriſa les coups qu'on lui portoit; & endurant courageuſement les plus grands tourmens, tel qu'un généreux athléte il vainquit ſes bourreaux. Il avoit le viſage tout couvert de ſueur, & à peine pouvoit-il reſpirer. Son courage fut admiré de ceux même qui le tourmentoient.

(*a*) Les anciennes éditions n'ont point ce qui eſt enfermé entre deux crochets.

(*b*) » Alors un des ſoldats lui ſauta » ſur le ventre pour l'obliger à ſe lever. » [*le P. Calmet.*] Ce n'eſt pas aſſurément en ſautant ſur le ventre de quelqu'un, qu'on l'oblige à ſe lever.

Des gardes du Roi touchés, les uns de compaſſion pour ſa vieilleſſe, d'autres à cauſe des liaiſons qu'ils avoient eues avec lui, d'autres enfin par l'admiration pour ſa fermeté, s'approchant de lui, lui dirent: » Pourquoi » donc, Eléazar, vous livrer ainſi ſans aucune raiſon à de ſi grands maux? Nous » allons vous préſenter des viandes bouillies, feignez que c'eſt de la chair » de cochon, & mangez-en pour vous ſauver la vie. Mais le ſaint vieil- » lard trouvant ce conſeil plus dur que les tourmens, s'écria: A Dieu ne » plaiſe que des enfans d'Abraham ſoient aſſez inſenſés pour jouer par lâ- » cheté un rolle ſi peu conforme à leur dignité. Après avoir vécu dans la » piété juſqu'à une extrême vieilleſſe, & avoir conſervé ma réputation » pure & hors d'atteinte; quelle honte, ſi m'écartant du droit chemin, » j'allois ſervir à la jeuneſſe de modéle d'impiété, & ſi j'allois lui montrer » l'exemple de manger des viandes impures! Je trainerois dans l'opprobre » le peu de jours qui me reſtent; & devenu l'objet des railleries de tout le » monde, & des mépris du Tyran, j'en ſerois regardé comme un lâche » qui n'a pu conſerver juſqu'à la mort la loi de ſon Dieu. Généreux en- » fans d'Abraham, mourez donc courageuſement pour notre ſainte loi, » [& vous bourreaux du Tyran, qu'attendez-vous? «] (*a*)

Quand ils virent qu'il mépriſoit ſi généreuſement leurs ſupplices, & qu'il ſe montroit inſenſible aux ſentimens de compaſſion qu'ils lui témoignoient, ils le menerent à un braſier, où ils le brûlerent avec des inſtrumens deſtinés à cela, & lui firent couler (*b*) dans les narines des liqueurs infectes. Alors conſumé par le feu juſqu'aux os, & prêt à rendre l'ame, Eléazar levant les yeux au ciel, dit: » Vous ſçavez, mon Dieu, qu'ayant pu me » conſerver la vie, je meurs pour votre loi au milieu des flammes. Dai- » gnez vous réconcilier avec votre peuple, & vous contenter de mon ſup- » plice: que mon ſang lui tienne lieu d'expiation; acceptez le ſacrifice que » je vous fais de ma vie, & daignez conſerver ſes jours.

Ce fut en tenant un tel langage que mourut ce ſaint homme au milieu des tourmens que lui fit vaincre ſa raiſon aidée de la loi. On ne peut donc diſconvenir que la raiſon ſoutenue par la piété ne puiſſe s'élever au deſſus des paſſions. Si elles lui commandoient, je rendrois témoignage à ſon empire; mais puiſque c'eſt elle qui les aſſujettit, il eſt juſte de lui déférer l'autorité. Quand nous la voyons ſurmonter les douleurs qu'on fait ſouffrir au corps, il faut, ſi nous ne voulons pas nous rendre ridicules, reconnoître qu'elle a le pouvoir de ſe ſoumettre les paſſions. Mais je ne me borne pas à faire voir qu'elle eſt ſupérieure à la douleur, je prétends prou-

(*a*) Les anciennes éditions n'ont point ce qui eſt enfermé entre deux crochets.

(*b*) Je ne ſçai ce que ſont ces δυσώδεις χυλὸς que les bourreaux mirent dans les narines d'Eléazar. Si les Peres Cornel. à Lapide, Combefis, Calmet, MM. d'Andilly & Havercamp en ſçavoient davantage, ils n'ont pas cru que cela méritât d'être expliqué. On fondoit du plomb dans la bouche des Martyrs; mais je ne me ſouviens point d'avoir lû qu'on leur ait verſé des ſucs infectes dans les narines. Si δυσώδεις avoit, par la négligence des Copiſtes, pris la place de πυράδεις, l'Auteur de ce Diſcours diroit que les bourreaux verſerent des liqueurs brûlantes dans les narines d'Eléazar.

ver qu'elle commande également aux plaiſirs, & qu'elle ne leur eſt pas ſoumiſe.

VII. Tel qu'un vaiſſeau battu de la tempête, qu'un pilote habile conduit heureuſement au port, telle eſt la ſituation où ſe trouvoit Elézar. Les paſſions, les menaces, & les ſupplices eurent beau l'aſſaillir de toutes parts, ſa raiſon n'abandonna point le gouvernail, qu'il ne fût arrivé, après une victoire complette, au port de l'immortalité. Une ville aſſiégée & battue par différentes machines ne ſoutient pas ſi bien l'attaque qu'Eléazar, qui couvert du bouclier de la raiſon, vainquit glorieuſement les tourmens & le feu qui le conſuma. Semblable à un rocher contre qui les vagues en courroux vont ſe briſer, il ſçut oppoſer un courage inébranlable au torrent des paſſions. Saint Prêtre, vous n'avez point ſouillé vos lévres ſacrées, ni une poitrine ou la piété régnoit, en prenant un aliment impur, vous, l'ami & le ſectateur de la loi, de cette loi divine! Tels les Prêtres doivent défendre la loi au péril de leur vie, & ſouffrir juſqu'à la mort les plus rudes épreuves pour dompter les paſſions. Vous avez, généreux vieillard, glorieuſement confirmé par vos ſouffrances la ſainteté de notre religion. Supérieur aux feux les plus ardens, & aux tourmens les plus cruels, loin d'abandonner nos ſaintes pratiques, vous les avez affermies. O Eléazar, ſouverain maître des paſſions, vous avez conſacré par votre conduite les maximes de notre divine Philoſophie! Aaron ſe jettant, armé de ſon encenſoir, au milieu des flammes qui dévoroient les Iſraëlites, vainquit l'Ange qui les excitoit: ainſi Eléazar, un de ſes deſcendans, toujours accompagné de la raiſon, a ſurmonté les feux dont il étoit conſumé. Et ce qu'il y a de plus admirable, ce vénérable vieillard, dont tout le corps étoit épuiſé, les chairs déchirées, les muſcles relâchés, reprend la vigueur de la jeuneſſe par la force de ſon courage. Heureuſe vieilleſſe, vie juſte & religieuſe que le ſceau de la mort a conſacrée! Si la piété a fait mépriſer à ce généreux vieillard tous les tourmens juſqu'à la mort même, on doit avouer qu'une raiſon qui en eſt accompagnée commande aux paſſions.

[On peut m'objecter que tout le monde n'eſt pas maître de ſes paſſions; parce qu'une raiſon ſage n'eſt pas le partage de tout le monde. Tous ceux qui s'attachent à la religion, font tous leurs efforts pour avoir une raiſon prudente; ce ſont les ſeuls qui puiſſent ſe rendre maîtres des paſſions. La foibleſſe de la raiſon n'y eſt point oppoſée. Quiconque régle ſa vie ſur les maximes d'une véritable ſageſſe; quiconque croit ſincérement en Dieu, & eſt convaincu que c'eſt un bonheur de tout ſouffrir pour la vertu, ſe rend maître des paſſions par ſa piété: mais il n'y a que le ſage & l'homme prudent qui en ſoit le maître, & qui ſoit véritablement fort.] (a)

VIII. Ce fut par ce moyen que de jeunes gens ſoutenus & animés par la piété & par la raiſon ſurmonterent les tourmens les plus cruels. Le Tyran vaincu publiquement dans les premiers efforts qu'il avoit faits, &

(a) Ce qui eſt renfermé entre deux crochets, ne ſe trouve point dans les anciennes éditions.

donna

n'ayant pu obliger un bon vieillard à manger des viandes immondes, ordonna avec colére qu'on fît avancer d'autres Juifs (*a*) : que, s'ils mangeoient des viandes qui leur étoient défendues, qu'on leur donnât la liberté; mais que, s'ils le refuſoient, on les tourmentât avec la derniére rigueur.

Aux ordres du Tyran on amena ſept freres avec leur mere. La pudeur relevoit la beauté de leur viſage : ils étoient bien faits, leur extérieur étoit gracieux, & leur cœur pénétré de la crainte de Dieu. Quand le Tyran les vit, [formant comme un chœur autour de leur mere] (*b*), frapé de leur bonne grace & de leur air noble, il leur ordonna, avec un petit ſouris, de s'approcher. » Jeunes gens, leur dit-il, j'admire la bonne grace » de chacun de vous en particulier; & tant de freres réunis me font » plaiſir à voir : ainſi je ne me contente pas de vous conſeiller de ne » vous pas laiſſer emporter au fol entêtement qui a perdu ce malheureux » vieillard; mais je vous exhorte à mériter mon amitié, par votre ſou- » miſſion à mes ordres. Si je ſçais punir ceux qui réſiſtent à mes com- » mandemens, je ſçais auſſi récompenſer ceux qui y obéiſſent. Si vous vous » rendez à mes volontés, je vous éleverai aux premiéres charges, & je » vous donnerai des commandemens dans mes Etats. Renoncez aux loix » de votre nation, vivez comme les Grecs : jouiſſez, par cet heureux » changement, des plaiſirs d'une brillante jeuneſſe. Si vous m'irritez par » votre déſobéiſſance, vous m'obligerez à vous faire mourir dans les » tourmens. Ne vous refuſez pas à vous-mêmes les ſentimens de compaſ- » ſion que m'inſpirent, tout irrité que je ſois contre votre nation, votre » jeuneſſe & votre bonne grace. Faites réfléxion qu'en déſobéiſſant à mes » ordres, vous n'aurez d'autre avantage que de mourir d'une maniére » cruelle. «

Le Roi ayant ceſſé de parler, ordonna qu'on leur fît voir les divers inſtrumens de ſupplice; afin que la crainte leur fît manger des viandes défendues. Quand les gardes eurent fait avancer les roues, les chevalets, les diſlocateurs, les catapultes, les chaudiéres, les poëles, les gantelets de fer, les coins & les ſoufflets pour allumer le feu : » Tremblez, jeunes » gens, leur dit le Roi : le Dieu que vous adorez, vous pardonnera d'avoir » tranſgreſſé ſes ordres à la vuë de ces cruels inſtrumens. « Mais ces courageux athlétes, ſans ſe laiſſer toucher des honnêtetés inſidieuſes du Tyran, & ſans craindre ce cruel appareil, lui réſiſtérent courageuſement, & leur raiſon les fit triompher de ſa cruauté.

(*a*) M. d'Andilly & le P. Calmet n'ont point traduit ἐκ τῶν τῶν Ἑβραίων λείας. Quelques manuſcrits ont ἀγέλης; ce qui revient au même ſens : d'autres ἡλικίας, leçon qu'a ſuivie M. Breitinger dans ſa belle édition de la Bible des Septante. L'Officier que le Roi envoya en Judée, avoit ordre de faire mourir tous ceux qui étoient en âge : τοὺς ἐν ἡλικίᾳ πάντας καταφθεῖραι, (*II. Machab. chap.* 5. ℣. 24.) & de vendre les femmes & les enfans. C'eſt ſans doute ce que veut dire l'Auteur de ce Diſcours, lorſqu'il dit que le Roi ordonna qu'on amenât ἅπαντας ἐκ τῶν ἡλικιῶν τῶν Ἑβραίων.

Si M. d'Andilly & le P. Calmet ſe fuſſent ſouvenu de ce paſſage, ils n'euſſent pas ſans doute traité de *jeunes enfans* les ſept freres qu'Antiochus fit mourir.

(*b*) Ce qui eſt renfermé entre deux crochets, ne ſe trouve point dans les anciennes éditions.

S'ils avoient été des lâches, s'ils avoient manqué de courage, que penſons-nous qu'ils euſſent répondu au Tyran? N'auroient-ils pas dit: » Malheureux, inſenſés que nous ſommes! le Roi nous invite à mériter, » par notre obéiſſance, ſes bienfaits; & pour de vaines ſpéculations nous » affronterions, en réſiſtant à ſes ordres, une mort certaine? Ces ſup- » plices dont on nous menace, ne ſont-ils pas horribles, & ne méri- » ient-ils pas qu'on y faſſe réfléxion? Fuyons une vaine gloire & une » vanité qui ne peuvent être que mortelles. Ayons compaſſion de notre » jeuneſſe; ayons pitié de la vieilleſſe de notre mere. Conſidérons que » notre réſiſtance va nous faire perdre la vie. Dieu ne nous punira pas » de ce que la crainte nous a fait obéir au Roi. Pourquoi ſortir de cette » vie? Pourquoi nous priver de ſes agrémens? Ne prétendons point » forcer la néceſſité, & ne cherchons point une vaine gloire dans les » ſupplices. Notre loi même ne nous condamne pas à perdre la vie, » lorſque la crainte des ſupplices nous force à la tranſgreſſer. Pourquoi » nous piquer d'une inutile réſiſtance, & nous applaudir d'une fermeté » qui nous cauſera la mort, tandis qu'obéiſſans au Roi nous pouvons » vivre tranquillement? « Mais ces jeunes gens, quoique ſur le point d'être livrés aux ſupplices, ne dirent rien de ſemblable; ils ne le penſerent pas même. Ils firent taire les ſentimens de la nature, pour s'élever au deſſus des plus cruels tourmens; & le Tyran n'eut pas plutôt ceſſé de les exhorter, qu'ils éleverent tous la voix, comme s'ils n'avoient eu qu'une ame & qu'un cœur.

IX. » Pourquoi, Seigneur, lui dirent-ils, différez-vous? C'eſt à vous » à voir ce que vous avez deſſein de faire: pour nous, nous ſommes » prêts à mourir plutôt que de tranſgreſſer la loi de nos peres. Nos » ancêtres n'auroient-ils point à rougir de notre déſobéiſſance à Moyſe » & à la loi? Ceſſez de nous le conſeiller. N'ayez point pour nous plus » de compaſſion que nous n'en avons nous-mêmes: c'eſt nous haïr. » La mort nous eſt moins inſupportable que cette prétendue compaſſion » qui ne nous conſerveroit qu'en nous rendant prévaricateurs de nos » ſaintes loix. Vous croyez nous épouvanter, en nous menaçant de nous » faire expirer dans les tourmens; comme ſi vous n'aviez pas appris, » il n'y a qu'un inſtant, dans la perſonne d'Eléazar, *ce que vous devez* » *attendre de nous*: ſi la religion a pu ſoutenir ce vieillard au milieu des » ſupplices; nous qui ſommes ſes diſciples, ne devons-nous pas, à plus » forte raiſon, mépriſer à notre âge les tourmens & la mort dont il a » ſçu triompher? Faites-en l'épreuve: mais ne croyez pas qu'en nous » faiſant mourir pour notre religion, vous puiſſiez nuire à nos ames. » Notre fermeté nous procurera le prix de la vertu; & nous ſerons avec » Dieu, pour qui nous aurons ſouffert. Mais la juſtice divine vous pu- » nira par des ſupplices éternels, de ce que vous nous avez fait endurer.«

Le Roi outré contre ces jeunes gens, non-ſeulement à cauſe de leur déſobéiſſance, mais encore à cauſe de leur ingratitude, donne ſes ordres à ſes gardes. Ils ſaiſiſſent auſſitôt le plus âgé des ſept freres, lui déchirent ſes habits, lui lient les mains & les bras derriére le dos; & après

s'être laſſés à le fraper ſans rien gagner, ils l'étendirent ſur la roue avec tant de violence, que tous ſes membres en furent diſloqués. Quoiqu'il eût le corps tout briſé, il dit au Roi : » Infâme tyran, barbare ennemi de » la juſtice divine, ce n'eſt point pour avoir tué perſonne, ou pour avoir com- » mis quelque impiété, que vous me faites tourmenter ſi cruellement, mais » parce que je défends la loi de Dieu. « Les gardes lui ayant dit : Promettez de manger des viandes qui vous ſont défendues, afin de vous délivrer des tourmens ; il leur répondit : » Vos roues, miniſtres d'iniquité, n'auront » jamais la force de triompher de ma raiſon. Coupez mes membres, » brûlez ma chair, tourmentez mon corps. Je veux vous convaincre, en » ſouffrant tous vos ſupplices, qu'il n'y a que les Hébreux d'invincibles, » quand il s'agit de la vertu. « Ayant ainſi parlé, les bourreaux mirent le feu ſous lui, l'animerent & banderent la roue avec force. Bientôt elle ſe couvrit de ſang ; le charbon en fut éteint, & des lambeaux de chair tomberent ſur l'eſſieu. Mais quoique ſon corps fût en quelque ſorte tout en piéces, il ne jetta aucun ſoupir ; & comme s'il n'eût été au milieu des flammes que pour ſe former à une bienheureuſe immortalité, il ſouffrit courageuſement un ſi grand ſupplice. » Suivez mon exemple, diſoit-il à » ſes freres, ne m'abandonnez pas, & ne renoncez pas au courage de » votre frere. Combattez généreuſement pour notre religion. La colére » de Dieu s'appaiſera ; & ſa providence qui a toujours veillé pour le » ſalut de notre nation, ne manquera pas de châtier l'orgueilleux tyran. « Ce fut en finiſſant ces paroles, que ce généreux Iſraëlite conſomma ſon ſacrifice. Perſonne ne put s'empêcher d'admirer la grandeur de ſon courage.

Cependant les gardes firent avancer le ſecond de ces freres ; & s'étant armés de gants de fer (*a*), dont les ongles étoient pointus, ils l'attacherent à une eſpéce de chevalet (*b*). Mais avant de lui donner la torture, ils lui demanderent s'il ne vouloit pas manger des viandes qu'on lui ordonnoit. Ce jeune homme ayant répondu courageuſement, ces tigres

(*a*) M. d'Andilly & le Pere Calmet ont cru que ce fut aux mains du Martyr que les bourreaux mirent les gants de fer : ce fut dans les leurs qu'ils les mirent. Ce que l'Auteur de ce Diſcours ajoute qu'ils lui déchirerent le corps, ταῖς σιδηραῖς χερσὶν, le fait voir.

(*b*) » L'attacherent à une eſpéce de » chevalet, comme s'ils euſſent eu peur » qu'il s'échapât par la fuite. « Le peu de ſens de cette penſée eût dû, ce ſemble, faire ſoupçonner au ſçavant Interprête que le texte de ſon original n'étoit pas pur, & il n'étoit difficile de s'appercevoir que φυγεῖν avoit pris la place de φαγεῖν, comme le P. Combefis l'avoit conjecturé. Le P. Calmet » & déchirerent ſa chair juſqu'au bas » du ventre. » C'eſt comme M. d'Andilly avoit traduit ἀπὸ τῶν τενόντων. Τένων, comme l'a fort bien remarqué le P. Combefis, ne ſignifie pas le bas du ventre : il ſignifie en général un muſcle, & en particulier ceux du col qui ſoutiennent la tête, & ceux qui prennent naiſſance au genou, & finiſſent au talon, qu'on appelle *faſcialata*. Le ſçavant Dominicain s'eſt déterminé pour le premier ſens. J'ai cru que le ſecond étoit plus propre à exprimer la cruauté avec laquelle le ſaint jeune homme avoit été tourmenté : Τὸ δὲ πλατὺ μέρος, ἢ πρὸς τὸν πτέρνας παῦεται, ἀπολήγοσι ἀχιλλέως, τένων καλοῦσι. Jul. Pollux. Liv. 2, ch. 4. Segm. 191, page 147.

altérés de ſang lui déchirerent la chair avec des ongles de fer depuis les pieds juſqu'aux joues, & lui arracherent la peau de deſſus la tête. Mais ſupérieur à ces vives douleurs, il dit : » La mort, quelle qu'elle ſoit, eſt » douce lorſqu'on la ſouffre pour la défenſe de notre religion. Cruel tyran, » la victoire que me fait remporter la religion ſur ton orgueil, eſt pour » toi un ſupplice plus grand que ceux que tu me fais ſouffrir. Le plaiſir » que l'on goûte dans la vertu, adoucit mes peines. Pour toi, cruel tyran, » tes menaces impies ſont ton ſupplice, & tu n'échaperas point à la ven» geance divine. «

X. Le ſecond de ces freres étant mort d'une maniére ſi glorieuſe, on amena le troiſiéme. Comme on l'exhortoit à faire ce qu'on demandoit de lui, pour ſe conſerver la vie, il s'écria : » Ignorez-vous donc que » je ſuis le frere de ceux qui viennent de mourir ? que le même pere » & la même mere nous ont donné la vie, & que nous avons été éle» vés dans les mêmes principes ? Je ne renoncerai point à l'honneur » d'être leur frere. « Ses bourreaux irrités de la généreuſe liberté avec laquelle il parloit, lui diſloquérent les pieds & les mains dans une machine, les firent ſortir de leurs jointures & les briſerent. Ils mirent en piéces ſes doigts, ſes mains, ſes coudes & ſes cuiſſes : mais tout cela ne pouvant le réduire, ils lui enleverent la peau avec des ongles de fer (*a*), & le mirent ſur la roue. Dans cet état, & toutes les jointures diſloquées, il voyoit tranquillement ſa chair tomber par morceaux, & des ruiſſeaux de ſang couler de ſes côtés. Près de rendre l'eſprit, il dit : » Nous ſouffrons, cruel tyran, ces ſupplices pour la vertu & notre ſainte » loi. Mais pour vous, vos crimes & votre impiété vous livreront à des » tourmens qui ne finiront jamais. « Etant mort auſſi courageuſement que ſes deux freres, on amena le quatriéme.

» Vous abandonnerez-vous, lui dirent les gardes, à la même folie » qui a perdu vos freres ? « Il leur répondit : » Vos feux n'ont point » aſſez d'activité pour m'inſpirer de la lâcheté. J'en atteſte la bienheu» reuſe mort de mes freres, les ſupplices éternels que ſouffrira le ty» ran, & la vie glorieuſe des gens de bien : je ne déshonorerai point leur » généroſité. Inventez, cruel tyran, de nouvelles tortures ; elles vous » convainqueront que je ſuis véritablement le frere de ceux que vous » venez de faire mourir. « Le barbare Antiochus, toujours altéré de ſang, l'ayant ainſi entendu parler, ordonna qu'on lui coupât la langue.

(*a*) » On lui arracha la peau & les » extrêmités des doigts. « [*Le Pere Calmet,*] M. Havercamp a traduit dans ce ſens ; mais ce n'eſt pas, je crois, celui de l'Auteur. M. d'Andilly en approche, ce ſemble, davantage en traduiſant : » On » lui arracha la peau avec les ongles. « Comme l'Auteur de ce Diſcours ne parle que de l'enlévement de la peau du ſaint Martyr, c'eſt une marque que ce n'eſt pas l'extrêmité des doigts qu'il lui fait enlever. Il venoit de rapporter que les bourreaux avoient enlevé la peau au ſecond de ces ſaints freres avec des mains de fer. C'eſt probablement le même ſupplice qu'il dit qu'on fit ſouffrir au troiſiéme Martyr, mais en d'autres termes pour varier ſon ſtyle : Περισθραντες τὸ δέρμα σὺν ἄκραις τῶν δακτύλων χειρωσὶ ἀπεσπασθησον. » Ils lui enleverent la peau » en l'arrachant avec des ongles de fer. «

» Quand vous m'aurez, dit ce généreux Athléte, privé de l'organe de la » voix, Dieu entend ceux qui ne parlent point. La voilà tirée, cou- » pez-la, vous ne m'ôterez pas pour cela le courage. Je verrai avec plai- » sir tous mes membres mis en piéces pour la loi de mon Dieu. Mais » vous qui faites couper une langue consacrée à chanter ses louanges, » vous éprouverez bientôt les effets de sa colére. «

XI. Aussi-tôt qu'il eût rendu l'esprit dans les tourmens, le cinquiéme de ces généreux freres accourut. » Je ne me fais point attendre, » dit-il, cruel tyran, quand il s'agit de combattre pour la vertu. Je me » présente de moi-même; afin que ma mort augmentant le nombre de » vos crimes, augmente la rigueur avec laquelle la justice divine vous » punira. Ennemi du genre humain & de toute vertu, que vous avons- » nous fait pour nous tourmenter si cruellement? Est-ce à cause que nous » servons le Créateur de toutes choses, & que nous vivons selon sa sainte » loi? Mais loin de mériter pour cela une mort cruelle, nous sommes au » contraire dignes de louanges. « Il parloit encore, lorsque les gardes le liérent, & l'ayant traîné sur la carapulte, ils l'y attacherent; & lui ayant mis des entraves de fer, ils lui plierent les reins sur un rouleau cylindrique, autour duquel courbé sur la roue comme un scorpion, (a) il fut mis en piéces. Le corps accablé & près de rendre l'esprit, il dit: » Cruel » tyran, vous nous rendez, contre votre intention, un grand service, en » nous procurant l'occasion par les tourmens que vous nous faites endu- » rer, de donner des preuves de notre attachement pour nos saintes » loix. «

Aussi-tôt qu'il eut expiré, on aména le sixiéme de ces généreux freres. Le tyran lui ayant dit que, s'il vouloit obéir à ses ordres, on le mettroit en liberté, il répondit: » Si l'on compte les années, je suis plus » jeune que mes freres; mais pour la fermeté & le courage, je suis aussi » âgé qu'eux. Elevés & instruits de la même maniére, nous devons éga- » lement mourir pour notre loi. Ainsi si vous êtes résolu de faire tour- » menter tous ceux qui ne veulent pas se souiller par des viandes impu- » res, je suis prêt. « Ayant ainsi parlé, les gardes se saisirent de lui; & l'ayant étendu violemment sur la roue, ils lui disloquerent les vertèbres, & mirent le feu sous son corps. Ils faisoient rougir des broches dont ils lui perçoient & brûloient les côtés & les entrailles. Pendant qu'on

(a) Je ne me flatte pas de pouvoir donner une idée exacte de la maniére dont ce généreux Martyr fut tourmenté. On peut consulter celle dont les Peres Combefis, Calmet & M. Havercamp ont traduit ce qu'en dit l'Auteur de ce Discours. Σκορπίος signifie deux choses auxquelles il peut comparer l'état où les bourreaux mirent le corps du saint Martyr. Il signifie l'animal que nous appellons scorpion, & une machine de guerre pour lancer des dards ou des pierres. Si l'on avoit une estampe de cette machine, on pourroit se décider si c'est d'elle ou de l'animal que cet Auteur prend sa comparaison, pour faire concevoir l'état où fut mis le corps du saint Martyr. Mais comme nous n'en avons aucune, je ne veux point par une prétendue explication fatiguer le Lecteur pour concevoir ce que je ne conçois pas moi-même.

le tourmentoit ſi cruellement, il s'écrioit : » O ſaint combat, dans » lequel, appellé avec mes freres pour notre ſainte religion, nous n'avons » point été vaincus ! La ſcience de la religion eſt invincible : je mour- » rai avec mes freres, mais couvert de ma probité comme d'une armure. » Pour vous, cruel perſécuteur, vous trouverez au ſortir de cette vie » un ſévere vengeur de vos crimes. Vous avez inventé de nouveaux » ſupplices, vous avez cruellement perſécuté la véritable religion ; mais » ſix jeunes freres ont triomphé de votre tyrannie. Vous n'avez pu ébran- » ler notre conſtance, ni nous forcer à manger des viandes impures, » preuve bien décidée de votre impuiſſance. Vos feux ont été de glace, » vos machines ſans effet, & votre violence ſans force. Nous n'avons » point d'autres gardes que notre ſainte loi : c'eſt elle qui donne de la » fermeté à notre raiſon, & qui la rend invincible. «

XII. Après que ce courageux Athléte eut fini glorieuſement ſa carriére dans une chaudiére où l'on l'avoit jetté, on fit venir le plus jeune des ſept freres. Le tyran, quoique irrité de ce que lui avoient dit ſes freres, en eut cependant compaſſion. Le voyant déja chargé de chaînes, il ordonna qu'on le fît approcher. » Vous voyez, lui dit-il, ce que vos » freres ſe ſont attiré par leur entêtement. Ils ſont morts dans de cruels » ſupplices pour n'avoir pas voulu m'obéir. Vous mourrez de même » à la fleur de votre âge, ſi vous prétendez, miſérable, me réſiſter. Mais » ſi vous m'obéiſſez, je vous mettrai au nombre de mes amis, & je » vous donnerai des emplois brillans. « Après cette exhortation il envoya chercher la mere du jeune homme, & la plaignant de ſe voir privée de tant d'enfans, il l'engagea, en lui promettant la vie, à porter le ſeul fils qui lui reſtoit, à obéir à ſes ordres. Mais cette généreuſe mere l'ayant exhorté en Hébreu *à ne pas renoncer à ſa religion*, (a) comme nous allons dire tout à l'heure, il pria qu'on le déliât, afin qu'il pût parler au Roi & à ſes Officiers. On eut beaucoup de joie de la demande de ce jeune homme, & on lui ôta ſes chaînes dans l'inſtant. Il courut alors aux chaudiéres, & s'étant arrêté : » Impie, dit-il, & le plus méchant » des hommes, n'avez-vous point de honte de tourmenter ceux qui pra- » tiquent la piété, & de faire mourir les ſerviteurs d'un Dieu qui vous » a comblé de biens, & qui vous a mis la couronne ſur la tête ? Mais » la juſtice divine vous prépare des feux éternels, & des tourmens qui » ne vous donneront jamais de relâche. Plus féroce que les bêtes ſau- » vages, quoique vous ſoyez homme, vous n'avez point eu honte de » faire couper la langue à vos ſemblables formés des mêmes élémens, & » de leur faire ſouffrir de ſi cruels ſupplices. Par leur mort glorieuſe » ils ont conſommé le ſacrifice de leur piété : mais Dieu vous punira avec » la derniére ſévérité pour avoir fait mourir injuſtement les défenſeurs » de la vertu. Près de mourir, je ne dégénererai point du courage & de » la conſtance de mes freres. Je prie le Dieu de mes peres d'être pro- » pice à notre nation, & de vous punir dans cette vie & dans l'autre. «

(a) *Voyez* Remarque V.

Après avoir ainſi parlé, il ſe jetta dans la chaudiére, & termina ainſi ſes jours.

XIII. Les tourmens que ſouffrirent ces généreux freres, ſont une preuve ſans réplique, que la raiſon ſoutenue de la piété peut dompter les paſſions. Si, devenus eſclaves de leurs paſſions, ils avoient mangé des viandes impures, nous conviendrions qu'ils auroient été vaincus. Mais il arriva tout le contraire; la force d'une raiſon épurée par la religion les en rendit maîtres. On ne peut en effet méconnoître ſon empire, lorſqu'on la voit triompher des ſentimens les plus naturels & des plus cruels ſupplices. Comment, à la vuë des tourmens qui n'ont pu abbatre le courage de ces jeunes gens, ne pas admirer la force invincible de leur raiſon? De même que de fortes tours élevées à l'entrée d'un port le rendent ſûr aux vaiſſeaux en briſant les flots de la mer; ainſi la raiſon (*a*) dans ces ſept freres aſſurant la piété les a fait triompher de l'intempérance des paſſions.

S'encourageant par un mutuel concert de piété, ils ſe diſoient: » Mourons comme des freres bien unis pour notre loi. Imitons les trois » jeunes hommes qui mépriſerent en Aſſyrie une fournaiſe ſemblable » *à ces feux qu'on allume contre nous.* Ne craignons point, quand il » s'agit de donner des preuves de notre religion. « L'un diſoit: » Courage, mon frere. Un autre: Souffrez généreuſement. Un troiſiéme: » Souvenez-vous de qui vous deſcendez, & par la main de quel pere » Iſaac ſe ſoumit à être ſacrifié. Se regardant tous, joyeux & remplis » d'une ſainte hardieſſe, ils ſe diſoient: Dieu nous a donné la vie, con» ſacrons-la lui de tout notre cœur, & livrons nos corps à la défenſe de » notre loi. Ne craignons point ceux qui s'imaginent pouvoir les dé» truire. Les ſupplices éternels préparés à ceux qui tranſgreſſent les com» mandemens de Dieu, doivent nous faire craindre bien davantage pour » notre ame. Armons-nous de cette divine raiſon qui triomphe des paſ» ſions. Mourant pour une ſi belle cauſe, Abraham, Iſaac & Jacob nous » recevront dans leur ſein, (*b*) & tous nos ancêtres nous loueront. « Lorſqu'on enlevoit un d'eux, *pour le mener au ſupplice*, les autres diſoient: » Ne nous déshonorez pas, mon frere, & ne trompez pas » l'eſpérance de ceux qui viennent de mourir. Vous n'ignorez pas qu'il » y a un charme ſecret, principe de l'union fraternelle; la divine Pro» vidence infiniment ſage l'a tranſmis de nos ancêtres à leurs enfans, (*c*) » & l'a formé dans le ſein de nos meres. Nous y ſommes demeurés » également: nous avons été engendrés dans le même endroit: le même » ſang nous a fait croître, & la même ame nous a donné la perfection: » nous avons été mis au monde dans la même diſtance de notre concep-

(*a*) Tout ceci eſt extrêmement figuré dans le Grec. » Ainſi les ſept tours de la » prudence de ces jeunes gens, fortifiant » le port de la piété. « Il y a deux ou trois autres endroits dans ce Diſcours où Joſeph affectant de la grandeur, donne dans le galimathias. *L'Editeur.*

(*b*) Et portaretur ab Angelis in ſinum Abrahæ. *Luc. cap.* 16. ℣. 22.

(*c*) *Voyez* Remarque V.

» tion. C'eſt en ſuçant le même lait : c'eſt en étant portés ſur les mêmes » bras que notre union s'eſt formée. Elle s'eſt fortifiée par la même nour- » riture, par les mêmes habitudes, les mêmes inſtructions, & par les » autres exercices de notre ſainte loi. «

C'eſt ainſi que ces ſept freres, par une heureuſe conformité de ſentimens, s'animoient avec la derniére tendreſſe. Inſtruits par la même loi, formés à la pratique des mêmes exercices, & élevés dans la même religion, ils s'en animoient davantage. L'amour qu'ils avoient pour la vertu, reſſerroit les liens de l'amitié qu'ils ſe portoient ; & à la piété dont ils étoient pénétrés, ils joignoient l'amour de plus tendre qui puiſſe unir des freres. Mais quoique le ſang, l'habitude, & leurs mœurs vertueuſes leur euſſent inſpiré les ſentimens les plus vifs les uns pour les autres, la piété cependant leur donna la force de ſoutenir la vuë de ceux qui étoient dans les tourmens, & de les y voir expirer.

XIV. Ils s'animoient même mutuellement à ſouffrir, & ne mépriſoient pas ſeulement les douleurs, mais s'élevoient encore au deſſus desſentimens que l'amitié leur inſpiroit. O raiſon qui commandez aux plus grands Rois, plus libre que la liberté même ! O union ſacrée & admirable de ces ſept freres dans la piété ! Aucun d'eux ne témoigna de la crainte : aucun ne balança à ſouffrir la mort ; tous y coururent comme à une heureuſe immortalité. De même que les pieds & les mains ſe meuvent, ſelon que l'ame les conduit ; ainſi ces ſaints Athlétes, portés à la mort par une ſolide piété comme par une même ame, s'unirent tous pour s'y livrer. O ſacré nombre de ſept ! Comme dans la création du monde ce nombre fut conſacré à la piété, de même ces ſept freres formant, pour ainſi dire, un chœur, foulerent aux pieds la crainte des tourmens : nous frémiſſons au ſimple récit de ces tourmens. Mais ils n'en entendoient pas ſeulement parler, ils en voyoient les inſtrumens, & ils ſe croyoient heureux que les menaces du tyran alloient s'exécuter. Peut-on aſſez admirer leur courage à les ſouffrir, mais principalement les cruelles douleurs du feu ? Y a-t-il rien en effet de plus (*a*) douloureux ? Son action vive & aigue pénétrant par-tout déſunit & détruit le corps.

Mais nous ne devons pas être ſurpris que la raiſon ait fait triompher ces jeunes gens des tourmens les plus cruels, lorſque nous voyons une ſainte femme en ſouffrir de toutes les eſpéces. Car leur mere ſouffrit en elle-même tous ceux qu'elle leur voyoit endurer. Conſidérez combien l'amour d'une mere eſt actif, & comme il rapporte tout à ſa tendreſſe pour ſes enfans. Les animaux ont pour leurs petits les mêmes ſentimens que l'homme. [Nous voyons avec quelle ardeur les défendent ceux d'entre les oiſeaux qui ſont privés, & qui font leurs nids dans les toîts. Ceux qui ſont ſur le haut des rochers, ou dans des endroits eſcarpés ſur le bord des abyſmes, ou dans des trous d'arbres, ou ſur leurs plus hautes branches, en écartent tout ce qui en veut approcher. Que s'ils ne le peuvent pas, inquiets, ils volent alentour, appellent dans leur lan-

(*a*) *Voyez* Remarque VI.

gage

gage du ſecours pour leurs petits, & leur en donnent autant qu'ils le peuvent.] (*a*)

Mais pourquoi aller chercher dans les animaux des preuves de la tendreſſe que les meres ont pour leurs enfans? Les abeilles, dans le tems qu'elles travaillent à leur cire, (*b*) écartent les inſectes qui veulent approcher de leurs ruches, & les chaſſent aux dépens même de leur vie, avec leurs petits aiguillons comme avec des pointes de fer. Cependant quelque grande que fût la tendreſſe de cette ſainte mere pour ſes enfans, animée du même courage qu'Abraham, rien ne fut capable d'ébranler ſa fermeté.

XV. O raiſon qui domptez les paſſions! ô piété plus précieuſe à une mere que la tendreſſe qu'elle a pour ſes enfans! D'un côté la religion ſe préſente; de l'autre, la vie de ſes ſept enfans dont ils pouvoient jouir, ſuivant les promeſſes du tyran. Mais cette ſainte femme ne balance point, elle préfére la piété qui lui aſſure une vie éternelle avec Dieu. Que ne puis-je bien repréſenter les ſentimens de tendreſſe des peres pour leurs enfans, qui impriment d'une maniére admirable dans cette petite figure, & le caractére, & les traits de ceux qui leur ont donné le jour. Sentimens encore plus vifs dans la mere que dans le pere, lorſqu'elle voit arriver à ſes enfans quelque accident. Comme elle eſt naturellement plus foible & plus tendre que l'homme, elle a auſſi plus d'amour pour ſes enfans. Cette ſainte mere avoit pour les ſiens plus de tendreſſe qu'aucune mere n'en a jamais eue. Les incommodités de ſept groſſeſſes, & les douleurs qu'elle avoit éprouvées en mettant chacun d'eux au monde, lui avoient donné pour eux l'attachement le plus tendre. Mais la crainte de Dieu lui fit mépriſer la conſervation d'une vie qui ne pouvoit être que momentanée. L'amour de la vertu, & l'obéiſſance à la loi qu'elle voyoit en eux, rendoit encore ces ſentimens plus vifs. En effet tous ſes enfans étoient juſtes & ſobres: ils avoient des ſentimens nobles; ils s'aimoient, ils aimoient leur mere, & ils eurent pour elle juſqu'au dernier ſoupir une obéiſſance parfaite, jointe à une pratique exacte de la loi.

Mais quoiqu'elle trouvât en ſes enfans tant de motifs de les aimer, les tourmens qu'elle leur vit endurer, ne furent pas capables d'affoiblir la force de ſa raiſon. Elle les exhorta au contraire tous à mourir courageuſement pour leur religion. O nature, charmes ſecrets de l'amour maternel, tendreſſe intelligente, prix (*c*) de l'éducation, invincibles ſen-

(*a*) Les anciennes éditions n'ont point ce qui eſt entre deux crochets. Ce peut être une ſcholie qui a paſſé de la marge dans le texte. Le ſens des anciennes éditions où ce morceau ne ſe trouve pas, n'en ſouffre point. Il ſemble même que cette addition rende le ſens de l'Auteur embarraſſé, & peu lié avec ce qui la précéde, & ce qui la ſuit.

(*b*) *Voyez* Remarque VI.

(*c*) Il y a dans le Grec τροφεῖα. C'étoit le prix, la récompenſe que les enfans devoient à leurs peres & meres pour les ſoins qu'ils avoient pris d'eux dans leur enfance. Ce prix conſiſtoit dans les ſoins réciproques des enfans pour leurs parens devenus ſur l'âge.

Cette ſainte mere eſpéroit que ſes

rimens naturels à une mere, qu'êtes-vous devenus ? Elle voit tourmenter & brûler ſes enfans les uns après les autres ; mais ſa piété la rend inſenſible en quelque ſorte. Elle voit leur chair conſumée par la violence du feu, leurs pieds & leurs mains palpitans à terre, la peau de la tête enlevée juſqu'aux joues comme des maſques, ſi j'oſe m'exprimer ainſi. C'eſt alors que cette mere éprouva de plus grandes douleurs que celles qu'elle avoit ſouffertes, en leur donnant le jour. Heureuſe mere, qui avez en quelque ſorte donné naiſſance à la piété, vous avez vu avec fermeté le premier de vos enfans rendre l'eſprit *au milieu des tourmens.* Les tendres regards que le ſecond jettoit ſur vous en expirant, ni les derniers ſoupirs du troiſiéme ne purent vous faire changer de réſolution. Vous les vîtes tous, les yeux enflammés, regarder fixement leur ſupplice : vous vîtes en eux les ſignes avant-coureurs de la mort, ſans donner aucune marque de foibleſſe. Leurs corps brûlés, leurs mains coupées, leurs têtes dont on avoit enlevé la peau, jettées les unes ſur les autres, leurs corps morts entaſſés, & formant comme une eſpéce de chœur, ne purent vous arracher une ſeule larme. Les ſyrènes n'ont point un chant ſi ſéduiſant, les cygnes n'attirent point ſi agréablement par leur mélodie ceux qui les entendent, que les voix de ces généreux Athlétes qui appelloient leur mere du milieu des ſupplices. Ah ! quelles douleurs n'éprouvoit-elle pas alors, tandis qu'on diſloquoit ſes enfans & qu'on les brûloit ! Mais la raiſon accompagnée de la piété ſoutenoit ſa tendreſſe dans ces terribles combats, & la faiſoit triompher d'une amitié qui ne pouvoit avoir qu'un tems. Quoiqu'elle les vît tous périr au milieu des plus cruels tourmens, elle s'éleva au deſſus d'un ſi triſte ſpectacle par une foi vive en Dieu. Tels que dans un Sénat des Juges perfides, tels la nature, la vie qu'elle avoit donnée à ſes enfans, la tendreſſe maternelle, & leurs ſupplices parloient au dedans d'elle-même en leur faveur. Elle avoit deux choix à faire : l'un ſauvoit la vie à ſes enfans ; l'autre les laiſſoit mourir. Elle ne voulut point leur conſerver ce dont ils ne pouvoient jouir long-tems. Le ſouvenir du courage & de la fermeté d'Abraham la ſoutint. O ſainte mere qui avez ſoutenu notre nation, vengé nos loix, défendu la piété, & remporté une glorieuſe victoire en triomphant des aſſauts que vous livroit la tendreſſe maternelle ! nul homme ne vous a égalé en courage & en patience. De même que l'Arche de Noé, chargée de tout ce qui avoit vie ſur terre au tems du déluge, réſiſta aux vagues dont elle étoit aſſaillie ; de même cette fidéle dépoſitaire de notre loi, preſque ſubmergée par un déluge de paſſions, lutta courageuſement contre l'orage qu'excitoient en elle les ſupplices de ſes enfans, & ſe ſoutint avec fermeté contre la cruelle tempête qui battoit la piété & la religion.

XVI. Femme âgée, mere de ſept enfans ; elle les vit avec conſtance

enfans auroient dans ſa vieilleſſe le même ſoin qu'elle avoit eu d'eux dans leur bas âge. Elle aima mieux cependant ſe priver de cet eſpoir, que de voir ſes enfans enfreindre la loi de Dieu. *L'Editeur.*

mourir dans les tourmens. Convenons donc que la raiſon, ſoutenue par la piété, régne ſur les paſſions. J'ai fait voir que ce n'ont pas été ſeulement des hommes qui les ont domptées, mais qu'une femme même a mépriſé les plus grands ſupplices. Les lions auxquels fut livré Daniel, n'étoient pas ſi cruels. Le feu de la fournaiſe où fut jetté Miſaël n'étoit point ſi violent que les déchiremens d'entrailles que cauſoit à cette ſainte mere la vuë des cruels tourmens que ſes enfans enduroient. Mais elle en triompha par la force de ſa raiſon & de ſa piété. Si elle eut eu quelque foibleſſe, il eſt à préſumer qu'étant mere elle n'eût pu s'empêcher de déplorer ſon malheur; & peut-être ſe ſeroit-elle exprimée ainſi: O mere infortunée! j'ai donné la naiſſance à ſept enfans, & je les ai tous perdus. C'eſt en vain que j'ai conçu, c'eſt en vain que je les ai portés dix mois dans mon ſein. Que m'a ſervi de les avoir alaités? En vain pour vous donner la vie, mes chers enfans, ai-je ſouffert les plus grandes douleurs. En vain ai-je eu dans votre enfance mille inquiétudes à votre ſujet. Vous mourez, les uns ſans avoir été mariés, & les autres ſans laiſſer de fruit de votre mariage. Je ne verrai point de vos enfans me donner le doux nom de mere. Hélas! de tant de fils il ne m'en reſte aucun pour me rendre les derniers devoirs. Cette ſainte femme ne ſe laiſſa aller à aucune de ces plaintes. Elle ne détourna aucun de ſes enfans de la mort, & ne témoigna aucune affliction en les voyant mourir. Comme ſi elle eut eu un cœur de bronze, & que par un nouvel enfantement elle les eut fait naître pour l'immortalité, elle les preſſoit par ſes priéres de courir à la mort. O bienheureuſe mere! votre piété vous a fait un généreux ſoldat. (*a*) Courageuſe malgré le nombre de vos années, vous avez vaincu le tyran, & vous avez fait voir par vos paroles & par vos actions que vous étiez plus forte que les hommes mêmes. Car quand vous fûtes priſe avec vos enfans, voyant qu'on tourmentoit le bienheureux Eléazar, vous leur dîtes en Hébreu: » Ce combat eſt » glorieux. Appellés à rendre témoignage en faveur de notre nation, » combattez avec zèle pour la loi de nos peres. Quelle honte ne ſeroit-» ce point qu'un vieillard ſoutînt ces tourmens pour la religion, & qu'ils » vous fiſſent peur, à vous qui êtes dans la force de votre âge? Souve-» nez-vous que vous tenez la vie de Dieu, & qu'il vous a donné la » jouiſſance de tout ce qui eſt dans ce monde: cela vous oblige à ſouf-» frir tout pour lui. Ce fut pour lui obéir que notre pere Abraham s'em-» preſſa de ſacrifier Iſaac l'auteur de notre race, & que ce généreux » fils vit ſans crainte la main de ſon pere levée pour lui donner la » mort. Ce fut pour la même cauſe que le juſte Daniel fut expoſé aux » lions: qu'Ananias, Azarias & Miſaël furent jettés dans une fournaiſe » ardente, & qu'ils ſouffrirent ces épreuves pour la gloire de Dieu. Ayez

(*a*) Il y a quelque petit dérangement en cet endroit. On peut voir comment le P. Combefis & le nouvel Editeur ont tâché de le rétablir, & la maniére dont M. d'Andilly & le Pere Calmet l'ont traduit. On pourroit lire γυναῖος, au lieu de γυναικὸς. Cette légére correction donne un bon ſens.

» donc la même confiance en lui, & ne craignez rien. Ce ſeroit un » étrange renverſement de raiſon que de connoître la véritable religion, » & de ne pouvoir réſiſter à la douleur. « Ce fut par cette ſage exhortation que cette mere anima ſes enfans à mourir plutôt que de tranſgreſſer la loi de Dieu. Car ils ſçavoient que ceux qui meurent pour ſa gloire, vivent avec lui comme Abraham, Iſaac, Jacob, & les autres Patriarches.

XVII. Quelques-uns des gardes (*a*) raconterent que lorſqu'on alloit la mener elle-même au ſupplice, elle ſe jetta dans le bûcher pour que perſonne ne la touchât. O heureuſe mere, qui avec vos généreux enfans avez triomphé de la cruauté du tyran, rendu inutiles ſes pernicieux deſſeins, & fait voir la fermeté de votre foi; ſoutenue par le courage de vos enfans, comme un bâtiment par de ſolides colonnes, vous avez ſupporté avec fermeté tout l'effort des tourmens. Vous avez mis, ame religieuſe, votre eſpérance en Dieu; ne craignez rien, elle ne vous trompera point. La lune dans le ciel accompagnée des autres aſtres n'a point tant d'éclat que vous en aviez, vous & vos enfans que vous aviez éclairés de la véritable piété, lorſque vous fûtes reçue avec eux dans le ciel. Ils étoient en effet de véritables enfans d'Abraham. Si nous pouvions préſenter ici un tableau fidéle de l'hiſtoire des combats de cette ſainte femme, on ne pourroit, ſans frémir, la voir ſouffrir pour la religion tous les ſupplices qu'elle a endurés juſqu'à la mort. Ils mériteroient bien, ces généreux défenſeurs de notre religion, que l'on gravât ſur leur tombeau une épitaphe qui en conſervât la mémoire à la poſtérité. » Ici » repoſent un vénérable vieillard, ſes ſept enfans, & leur mere. Un ty» ran qui vouloit détruire notre religion, les a fait mourir. Mettant » toute leur confiance en Dieu, ils vengerent la nation, en ſouffrant » juſqu'à la mort les plus cruels ſupplices. « Les combats qu'ils ſoutinrent étoient tous divins. La vertu qui les éprouvoit par la patience, leur avoit propoſé l'immortalité pour prix de la victoire. Eléazar étoit à leur tête; ſes enfans le ſuivoient avec leur mere; ils luttoient contre le tyran. Tout le monde avoit les yeux attachés ſur eux. La religion victorieuſe couronna ceux qui avoient combattu pour elle. Qui pourroit refuſer ſon admiration à ces généreux défenſeurs de nos loix? Y a-t-il quelqu'un qui n'ait point été ſurpris *de leur courage?* Le tyran même & toute ſa cour furent étonnés de cette patience qui les a placés près du thrône de Dieu, & les fait jouir d'une heureuſe immortalité. Car Moyſe dit: (*b*) » Et tous » ceux qui ont été ſanctifiés, ſont ſous votre main. « Ces généreux Athlétes ayant été ſanctifiés, ſont honorés de Dieu. Mais ce n'eſt pas le ſeul honneur qu'ils ont reçu. C'eſt à eux (*c*) que notre nation eſt redeva-

(*a*) » Quelques-uns des gardes d'An» tiochus lui ſuggérerent qu'il falloit » auſſi ſe ſaiſir de la mere. « [*Le Pere Calmet.*] Si l'on ſe donne la peine de conſulter le Grec, on verra que ce n'eſt point la penſée de l'Auteur, & que le ſçavant Interprête a plutôt paraphraſé que traduit cet endroit. M. d'Andilly ne l'a point rendu.

(*b*) Deuter. chap. 33. ℣. 3.

(*c*) *Voyez* Remarque VII.

ble des victoires qu'elle remporta ſur ſes ennemis, & de la punition du tyran. Ce furent eux, qui s'offrant comme une victime pour les péchés de la nation, la purgerent de ſes ſouillures. Dieu agréant le ſacrifice propitiatoire de leur vie, délivra les Iſraélites des maux dont il les avoit auparavant accablés. Car le tyran touché de la grandeur de leur courage & de leur fermeté dans les tourmens, en fit publier la relation dans ſon armée pour lui ſervir d'exemple. Ses troupes animées par cet exemple ſe diſtinguerent dans les combats & dans les ſiéges. O généreux deſcendans d'Abraham, obéiſſez à nos ſaintes loix, pratiquez la piété en tout; convaincus que la raiſon, lorſqu'elle en eſt accompagnée, triomphe des paſſions, non-ſeulement de celles qui ſont en nous, mais encore des maux que l'on peut nous faire au dehors!

XVIII. En donnant leur vie pour leur religion, ces généreux Athlétes furent, non-ſeulement l'objet de l'admiration des hommes, ils mériterent encore d'être réunis à Dieu. Ils procurerent la paix à leur patrie, y rétablirent les loix, & contribuérent à la défaite de ſes ennemis. Antiochus a été puni en cette vie & dans l'autre. Voyant qu'il ne pouvoit pas forcer le peuple de Jéruſalem de renoncer à ſa religion, & d'abandonner les uſages de ſes peres, il quitta cette ville pour aller en Perſe.

La mere de ces jeunes gens leur diſoit: (a) » Lorſque j'étois fille, je ne » ſortois point de la maiſon paternelle, & j'étois toujours aux côtés de » ma mere. J'ai conſervé ma virginité à la campagne, & le ſerpent ſé» ducteur n'y a porté aucune atteinte. J'ai paſſé la fleur de mon âge » avec mon mari. Il eſt mort depuis que vous avez atteint l'âge de pu» berté; heureux de laiſſer après lui, en quittant la vie, une nombreuſe » famille, & de n'avoir point eu le chagrin de ſe voir ſans enfans. Il » nous enſeignoit, pendant qu'il vivoit, la Loi & les Prophétes. Il nous li» ſoit *dans l'Ecriture* le fratricide que Caïn commit en la perſonne » d'Abel, le ſacrifice d'Iſaac, & la priſon de Joſeph. Il nous entretenoit » du zèle de Phinées. Il nous apprenoit qu'Ananie, Azarie & Miſaël » avoient été jettés dans la fournaiſe: il donnoit de grandes louanges à » Daniel, & le trouvoit heureux d'avoir été expoſé dans la foſſe aux » lions. Il nous faiſoit reſſouvenir de ce que dit Iſaïe: (b) Si vous paſſez au » travers du feu, ſa flamme ne vous nuira point. Il nous chantoit les » cantiques de David, où l'on voit: (c) Les juſtes ont beaucoup de tribu» lations; mais le Seigneur les en délivrera. Il nous rapportoit les ſen» tences de Salomon, qui dit: (d) Il eſt un arbre de vie à tous ceux qui » font ſa volonté. Il nous citoit l'autorité d'Ezéchiel: (e) Ces os deſſéchés » vivront-ils? Il n'oublioit pas le cantique que Moyſe a compoſé, & où » il y a: (f) C'eſt moi qui donnerai la mort, & ferai vivre. C'eſt votre vie » & la longueur de vos jours. O jour amer & ſans amertume, où le

(a) *Voyez* Remarque VII.
(b) Chap. 43. ℣. 2.
(c) Pſalm. 33. ℣. 20.
(d) Proverb. chap. 3. ℣. 18.
(e) Ezech. chap. 37. ℣. 3.
(f) Deuter. chap. 32. ℣. 39.

» cruel Antiochus, transporté de colére comme un furieux, fit allumer » des feux sous des chaudiéres, (a) employa des catapultes & d'autres » instrumens de torture contre les sept enfans de cette fille d'Abraham, » où il leur fit arracher les yeux, couper la langue, & les fit mourir » par mille supplices! « La divine vengeance punit ce scélérat, & ne cessera jamais de le châtier. Mais ces enfans d'Abraham, à qui Dieu a donné des ames pures & immortelles, iront avec leur mere victorieuse rejoindre leurs peres dans tous les siécles. Ainsi soit-il. Gloire soit à Dieu.

(a) Il pouvoit y avoir dans ces chaudiéres de l'huile, de la résine, de la poix ou quelqu'autre liqueur bouillante; mais le texte n'en dit rien. M. d'Andilly & le Pere Calmet ajourent à l'Auteur, en y mettant de l'huile bouillante.

LE MARTYRE DES MACHABÉES,

OU

L'EMPIRE DE LA RAISON.

REMARQUES.

REMARQUE I.

De l'Auteur, & du titre du Diſcours. De la ſupériorité de la raiſon ſur les paſſions.

CE Diſcours a été connu par pluſieurs anciens Auteurs Eccléſiaſtiques. Euſébe (*a*) l'attribue à Joſeph, & il remarque que quelques-uns lui donnoient le titre de Diſcours Machabaïque ; parce qu'il raconte, comme les Livres des Machabées, les généreux combats que quelques Hébreux eurent à ſoutenir pour le culte du vrai Dieu. On ſe décida davantage dans la ſuite ſur le titre de ce Diſcours : on l'appella le quatriéme Livre des Machabées. C'eſt ainſi que l'appelle Philoſtorge dans Photius. S. Jérôme étoit reſté dans la réſerve d'Euſébe : il l'avoit attribué à Joſeph, mais ſans rien dire du titre qu'il portoit. On peut joindre

(*a*) ... Ὅ τινες Μακαβαϊκὸν ἐπέγραψαν, τῷ τὰς ἀγῶνας τῶν ἐν τοῖς ὑπὲρ τοὺς Μακαβαϊκοὺς συγγράμμασι ὑπὲρ τῆς ἐν τῷ θείῳ εὐσεβείας ἀθρισαμένων Ἑβραίων περιέχειν. Hiſt. Eccleſ. Liv. 3. chap. 10.

au ſaint Docteur ce qu'en diſent Suidas & le Scholiaſte (*a*) de S. Grégoire de Nazianze. Ce Saint s'étoit contenté d'indiquer, dans le Diſcours qu'il a prononcé à la gloire de ces glorieux Défenſeurs de la Loi de Moyſe, le Livre d'où il avoit tiré les matériaux de leur éloge, ſans marquer quel en étoit l'Auteur. Nicéras a cru en devoir dire davantage, & apprendre à ſes Lecteurs que ce Diſcours eſt de Joſeph. C'eſt un fait littéraire dont S. Grégoire pouvoit n'être pas informé, ou qu'il ne jugeoit pas à propos de toucher dans un Panégyrique, où il eût paru en effet aſſez étranger. Les Bibles Gréques imprimées à Baſle en 1545. & à Francfort en 1597. l'ont mis après le troiſiéme Livre des Machabées ſur ce titre : *Livre de Joſſippus ſur les Machabées.*

On a dans la Bibliothéque du Roi un Manuſcrit (*b*) qui l'appelle le quatriéme Livre des Machabées ; mais le Copiſte ne ſe décide point ſur le nom de l'Auteur de cet Ouvrage. Il ſe contente de dire qu'il donne lieu de croire qu'il eſt de Joſeph : Γ'ωσηπὸν εἶναι συγγραφέα τὸν Γ'ωσήπου ὑπόνοιαν παρέχει. En effet, malgré les autorités que l'on vient d'alléguer, pluſieurs Sçavans ne l'attribuent pas à l'Hiſtorien Juif.

Le P. Calmet dit (*c*) qu'il a peine à croire qu'il en ſoit l'auteur, qu'il n'étoit pas capable des ignorances & des bévuës qui ſont dans ce diſcours : que le ſtyle eſt très-différent de celui de Joſeph, & qu'il ne parle nulle part de cet Ouvrage, quoiqu'il en annonce quelques-uns qu'il ne donna pas au public, ou qui ſe ſont perdus. La différence du ſtyle eſt, ce ſemble, une raiſon aſſez foible. Ce ſont des hiſtoires que Joſeph a écrites, & ce Diſcours eſt un éloge : & un même Auteur doit varier ſon ſtyle ſuivant les différens ſujets qu'il traite. A l'égard de l'ignorance & des bévuës que le ſçavant Interpréte impute à l'Auteur de ce Traité, on pourroit l'en juſtifier, du moins en pluſieurs occaſions, comme on le remarquera quand elle ſe préſentera. Que s'il contredit Joſeph en quelques faits, un Auteur ne ſe concilie pas toujours avec lui-même : & on peut donner pour exemple l'Auteur qui fait cette objection. Après avoir rapporté ſur le ſeptiéme verſet du chapitre premier du ſecond Livre des Machabées la maniére dont Joſeph raconte, qu'après la mort du grand Prêtre Onias la ſouveraine ſacrificature fut déférée à Jeſus ou Jaſon ſon frere, il ajoute quelques lignes plus bas : » Mais le même Hiſtorien parle » ailleurs d'une maniére bien dif- » férente de la ſucceſſion d'Onias » troiſiéme ; « & pour le prouver, il cite le Traité de la ſupériorité de la raiſon ſur les paſſions, chap. 4.

Quoi qu'il en ſoit des preuves que le ſçavant Bénédictin apporte pour prouver que Joſeph n'eſt point l'auteur de ce diſcours, j'ai peine comme lui à le lui attribuer. (*d*) Le titre dans les manuſcrits ne le donne qu'à un Joſeph, ſans ajouter *Flave*, quoique dans celui de ſes autres Ouvrages ce nom ſoit toujours joint avec ſon nom propre. Ainſi il eſt

(*a*) Ὡς ἐν τετάρτῃ βιβλῶν Μακαβαίων. Syncel. page 193.
(*b*) Codex 721.
(*c*) Préface, Traduct. de cet Ouvrage, page 421.
(*d*) Joſephum virum ſanè diſertum, quiſquis ille fuit, Hiſtoriarum enim ſcriptorem hunc eſſe non puto. *Grotius, Comment. S. Luc, chap.* 16. ℣. 9.

bien

bien vraiſemblable que ſi quelques anciens Peres ont penſé qu'il étoit de l'Hiſtorien Juif, ce n'a été que par conjecture. Ils le trouvoient attribué dans le titre à un Joſeph ; & ne connoiſſant point d'autre Auteur de ce nom que l'Hiſtorien Flavius Joſeph, ils ont cru qu'il étoit de lui, ſans examiner autrement la choſe. S'ils l'ont appellé le livre, ou le quatriéme livre des Machabées, c'eſt qu'infiniment plus intéreſſés au récit de la fermeté & du courage des généreux défenſeurs de la religion Juive, que de ce que l'Auteur ſe propoſe de prouver que la raiſon réprime les paſſions, ils l'ont indiqué par ce qui les touchoit davantage. Car il ne paroît pas que l'Auteur ait voulu rien marquer dans le titre de ce Diſcours, qui eût trait aux ſaints Martyrs que nous appellons Machabées ; il ne le devoit du moins pas. Car le titre d'un livre doit faire connoître en abrégé le ſujet que l'Auteur y traite principalement ; & ce qu'on lit dans ce Diſcours du martyre de ces généreux Athlétes, n'eſt qu'une des preuves dont l'Auteur ſe ſert pour prouver que la raiſon, ſoutenue de la piété, eſt ſupérieure aux paſſions. Ainſi c'eſt une légére inattention aux Sçavans Bollandiſtes de ſuppoſer que Joſeph a appellé Machabées les ſaints Martyrs dont il célébre la fermeté & le courage. Car quel que ſoit l'Auteur de ce Diſcours, il ne leur donne point ce nom ; & ſi le titre le leur donne, c'eſt une addition qui n'eſt point de lui. C'en eſt une autre à M. Pridaux (1. *jour d'Août*) de dire » que Joſeph écrivant dans un » Traité particulier l'hiſtoire de » ceux qui avoient ſouffert le mar» tyre dans la perſécution d'Antio» chus Epiphane, donne le titre de » Machabées à ſon Livre : « car quel que ſoit l'Auteur de ce Diſcours, ce n'eſt point aſſurément le titre qu'il lui a donné. *Hiſt. Juiv. tome* 3. *page* 182.

Un ſçavant Anglois, fameux par ſes ſentimens ordinairement dangereux, preſque toujours chimériques, s'eſt imaginé que le Diſcours de la ſupériorité de la raiſon ſur les paſſions étoit une des Homélies que Joſeph avoit prononcées à Jéruſalem, après qu'il avoit embraſſé le Chriſtianiſme, & qu'il en avoit été ordonné Evêque. Ce ſeroit abuſer de la patience du lecteur que de m'arrêter à réfuter une idée ſi chimérique. Je me ſerois même fait un ſcrupule de la relever, ſi je n'avois cru devoir profiter de l'occaſion pour faire remarquer les étranges travers dans leſquels ne manque guéres de donner l'eſprit de l'homme, quand ſon orgueil le flatte d'être plus éclairé que tout le genre humain, & le porte à bruſquer l'autorité la plus légitime.

S. Jérôme trouvoit que ce Traité étoit fort élégant, *valde elegans* ; & Eraſme dit (*b*) qu'il eſt une preuve que Joſeph ne ſe vantoit pas mal à propos d'avoir porté la connoiſſance de la langue grecque juſqu'au miracle. Joſeph ne s'eſt point vanté de cela, & c'eſt une exagération de dire qu'il ſçut la langue grecque dans la perfection. Eraſme n'ignoroit pas le

(*a*) Αὐτοδίδακτος ἐστὶ τῶν πάλαι ὁ εὐσεβὴς λογισμός.

(*b*) Non falsò de ſe prædicat Joſephus ſe ſe in Græcanici ſermonis facultate uſque ad eloquentiæ miraculum proceſſiſſe : quod ſanè vel ex hoc libello perſpicuum erat, &c. *Lettre à Elie Marcæus Machebatanus.*

grec, il étoit même en état d'en juger. Mais quand on veut faire un compliment, on a moins d'attention à ne rien dire que de judicieux, qu'à ce qu'on croit faire plaiſir à celui à qui on le fait. Il y a de beaux endroits dans ce Diſcours; mais il y en a auſſi quelques-uns qui ſentent un peu le déclamateur.

Quel que ſoit l'Auteur de ce Traité, il nous a conſervé un fait que nous ne liſons ni dans l'Ecriture, ni dans Joſeph. L'Auteur du ſecond Livre des Machabées rapporte qu'il ſe répandit un faux bruit à Jéruſalem qu'Antiochus étoit mort dans ſon expédition d'Egypte, & que Jaſon en profita pour ſe rendre maître de cette ville, & y commettre toute ſorte de violences. Mais il ne marque pas ce que l'Auteur de ce Traité nous apprend, que les Juifs en firent de grandes réjouiſſances; & qu'Antiochus l'ayant appris, quitta l'Egypte pour marcher contre Jéruſalem, où il ſe porta aux excès qu'on lit au chapitre cinquiéme du ſecond livre des Machabées. Si le fait n'eſt pas honorable à la nation des Juifs, il l'eſt beaucoup à l'Auteur qui le rapporte, & nous donne une idée avantageuſe de ſa ſincérité. Les cruautés & les profanations de ce Prince ne ſont pas ſuſceptibles d'excuſe; mais une partie de l'horreur qu'elles excitent, retombe ſur les Juifs qui y donnerent occaſion. L'Auteur du ſecond livre des Machabées, qui a bien diſtingué les deux voyages qu'Antiochus fit à Jéruſalem, raconte que ce Prince y fût reçu magnifiquement la premiére fois, & que ce ne fut qu'à ſon ſecond voyage au retour d'Egypte qu'il y commit les déſordres effroyables qu'il décrit au chapitre cinquiéme.

REMARQUE II.

Du ſens de μονοφαγία.

MOnſieur d'Andilly s'eſt contenté de traduire παντοφαγία, λαιμαργία & μονοφαγία par des excès de bouche. C'eſt bien en général ce que ſignifient ces trois mots; mais ce n'eſt pas faire connoître leur ſignification particuliére. Le Pere Calmet entre dans un plus grand détail en traduiſant: » En mangeant » avec trop d'avidité de toutes cho» ſes, ou même en ne mangeant » que d'une ſeule choſe, mais avec » trop de ſenſualité. « Mais ce détail n'explique point le ſens particulier de μονοφαγία. Sa ſignification primitive & propre eſt de marquer l'action d'une perſonne qui mange ſeule. La choſe peut être en général contraire aux uſages des nations polies, ſans l'être aux bonnes mœurs. Mais comme il n'y a guéres que des gourmans & des gloutons qui affectent de manger ſeuls & en cachete, μονοφαγία dans la ſuite a été employé pour ſignifier un gourmand & un eſclave de ſa bouche. » Eh bien (*a*), dit un des Acteurs de la » Comédie des Guêpes, ne le laiſ» ſez pas aller; il eſt plus gourmand, » plus vorace μονοφαγίστατον qu'un » chien. « Amipſias, autre Auteur comique, dit de même: (*b*) » Va» t-en au diable, gourmand & vo» leur. Ἔρρε᾽ ἐπιώρακας, μονοφάγε καὶ τοῦ χωρίου.

(*a*) Ariſtoph. verſ. 918.
(*b*) Athenée, Liv. 1. page 8. *e. f.*

Clément d'Alexandrie (*a*) dit que l'on appelloit les perſonnes eſclaves de leur bouche, des mouches, des chats, des flatteurs & des monomaques. Je ſoupçonne κόλακες & μονομάχοι deux fautes de copiſtes. La gourmandiſe n'eſt pas un vice qui caractériſe les flatteurs; & s'il y en a quelques-uns qui y ſoient ſujets, cela leur eſt particulier, & n'eſt pas attaché à l'idée qu'on a communément du flatteur. Le corbeau eſt un animal vorace, & il y a ſi peu de différence entre κόλακες & κίρακες que rien n'a été plus facile à un copiſte précipité que de tranſcrire l'un pour l'autre. Par la même raiſon μονομάχοι a pu prendre une place qui étoit occupée par μονοφάγοι. Outre que je ne ſçache pas que les gladiateurs paſſaſſent pour des gourmans & des gens voraces, les Grecs n'ont connu que bien tard les monomaques, les gladiateurs. Ce n'étoit pas un des ſpectacles de leurs jeux d'y faire paroître deux ou pluſieurs perſonnes pour ſe battre les uns contre les autres juſqu'à ſe tuer. Ainſi il n'eſt pas vraiſemblable qu'ils ayent emprunté un terme d'un uſage qui n'étoit pas chez eux, pour marquer les perſonnes eſclaves de leur bouche. Ils purent dans la ſuite connoître cet uſage par les relations qu'ils eurent avec les Romains, & quelques villes purent le recevoir chez elles. Mais on prétend que la politeſſe & l'humanité des Athéniens ne purent s'en accommoder. M. le Marquis de Maffei (*b*) qui a fait en Italien un excellent Traité des Amphithéatres, & en particulier de celui de Vérone, témoigne n'avoir lû dans aucun Auteur, qu'il y en eût en Grece, pas même à Athènes, ni à Corinthe.

REMARQUE III.

Sur la maniére dont l'Auteur rapporte l'événement qu'on lit au vingt-troiſiéme Chapitre du ſecond Livre des Rois.

L'Auteur de ce Diſcours orne ſon récit de quelques événemens que l'Ecrivain ſacré n'a point connus. 1°. Que ce fut ſur le ſoir, & après avoir combattu tout le jour, que David ſouhaita de boire de l'eau d'une citerne qui étoit à Bethléem. 2°. Que c'étoit après être rentré dans ſa tente, & tandis que ſes troupes ſe diſpoſoient à ſouper. 3°. Dans les anciennes éditions il n'y avoit que deux braves qui s'expoſerent à aller quérir de l'eau que le Roi ſouhaitoit; & il y en eut trois, ſelon l'Ecriture. Cette oppoſition que le P. Combefis avoit relevée, eſt corrigée dans la derniére édition. Mais M. Havercamp auroit pu marquer ſur quelle autorité il faiſoit cette correction. 4°. Le Pere Calmet preſſe, ce ſemble, un peu trop la ſignification d'ἀλόγιστος. Avoir un ſentiment ſans raiſon, & l'avoir ſans que l'on en puiſſe rendre raiſon, ſont deux choſes bien différentes. Le premier touche les mœurs, & le ſecond n'indique qu'un défaut de connoiſſance de la cauſe qui produit ce ſentiment. Ce peut

(*a*) Liv. 2. Pædag. page 167.
(*b*) De gli Anfiteatri, &c. Veron. 1728. in-12. Act. Erudit. Lipſiæ 1729. page 304.

être dans ce dernier ſens que l'Auteur de ce Diſcours dit : *Τις αὐτὸν ἀλόγιστος ἐπὶ θυμίᾳ τῶ παρὰ τοῖς πολεμίοις ὕδατος ἐπιτείνουσα συνέφυγεν.* » Mais une envie de boire de » l'eau d'une fontaine dont les en» nemis étoient maîtres, envie dont » on ne pouvoit donner de raiſon ; » mais qui ne le quittant point le » conſumoit. « Son deſſein du moins ne demandoit pas » qu'il prêtât au » Roi une penſée indigne de lui, » en voulant que par une fantaiſie » il ſe ſoit opiniâtré à ſouffrir une » ſoif brûlante, juſqu'à ce qu'il eût » pu boire de l'eau d'une certaine » fontaine. « (*a*)

REMARQUE IV.

Sur ce qui eſt dit dans le num. 5. & les ſuivans du martyre d'Eléazar, des ſept freres & de leur ſainte mere.

LE Pere Calmet remarque que l'Auteur du ſecond Livre des Machabées ſemble ſuppoſer que ce fut devant Antiochus que le ſaint vieillard Eléazar ſouffrit le martyre : la remarque eſt juſte. J'ajoute qu'il y a quelque dérangement dans le premier verſet du chapitre ſixiéme. Selon le Grec, l'Officier qu'Antiochus envoya en Judée pour forcer les Juifs de renoncer à leur religion, étoit Athénien ; & l'Auteur de la Vulgate le fait d'Antioche. Comme Athènes n'étoit pas ſoumiſe à ce Prince, il eſt plus naturel qu'il choiſir, pour envoyer en Judée, un de ſes ſujets, que de charger de cette commiſſion un Athénien qui ne l'étoit pas.

La maniére dont l'Auteur du ſecond Livre des Machabées raconte cet événement, n'eſt pas aſſez dévelopée. Il eſt certain, ſelon cet Auteur, que le Roi envoya un Officier en Judée pour forcer les Juifs d'abandonner leur religion ; mais il ne dit pas clairement que ce fut lui qui fit ſouffrir le martyre au ſaint vieillard Eléazar. Il lui joint celui des ſept freres & de leur ſainte mere, & il dit que ce fut Antiochus qui les fit mourir. C'eſt un préjugé aſſez vraiſemblable que le même qui fit ſouffrir le martyre au bienheureux Eléazar, le fit auſſi ſouffrir aux ſept freres & à leur ſainte mere.

On dit que ce fut dans le ſecond voyage d'Antiochus à Jéruſalem que ces généreux freres donnerent leur vie pour l'obſervation de leur loi. Mais l'envoi d'un Officier en Judée pour forcer les Juifs de l'abandonner eſt poſtérieur. Car après avoir raconté la maniére cruelle dont ce Prince traita Jéruſalem au retour de ſon infructueuſe expédition d'Egypte, l'Auteur du ſecond Livre des Machabées dit : » Peu de » tems après le Roi envoya un » vieillard d'Antioche pour con» traindre les Juifs de renoncer aux » coutumes de leur pays. « Dans ce récit un peu embrouillé il ſemble que l'on peut conjecturer que les choſes ſe ſont paſſées de cette maniére. Antiochus irrité de ce que ſur un bruit qui s'étoit répandu qu'il étoit mort dans ſon expédition d'Egypte, les Juifs en avoient fait de grandes réjouiſſances, marcha contre Jéruſalem, pilla & profana ſon Temple, & y mit tout à feu & à ſang.

(*a*) P. Calmet Préface, page 420.

Jaſon avoit obtenu de ce Prince la permiſſion de vivre à la maniére des Grecs, & d'embraſſer leur religion. Mais cette permiſſion ne produiſit pas autant d'apoſtats qu'il l'auroit ſouhaité. Les gens de bien s'oppoſant avec fermeté à ſes deſſeins, il put obtenir d'Antiochus que ce qui n'étoit qu'une permiſſion devînt un ordre, & qu'on contraignît les Juifs de renoncer à leur religion. Cependant les beſoins de l'Etat rappellant Antiochus à Antioche, il donna l'ordonnance que Jaſon ſollicitoit. Car ce fut ce ſcélérat qui attira ſur ſa nation tous les maux que les Séleucides lui firent dans la ſuite. Antiochus ne ſongeoit pas à lui faire embraſſer la religion des Grecs, lorſque ce méchant lui offrit cent cinquante talens pour en obtenir la permiſſion, & il n'y auroit vraiſemblablement jamais penſé. Car il ne paroît pas qu'il ait voulu forcer les Perſes qui faiſoient une partie conſidérable de ſes ſujets, de renoncer à leur religion, quoiqu'à quelques égards elle fût auſſi différente de celle des Grecs que le Judaïſme.

L'ordre du Roi ne produiſant pas tout l'effet que ſouhaitoit Jaſon par le zèle avec lequel les gens de bien s'y oppoſoient, cet impie s'en plaignit probablement à Antiochus, & l'engagea à envoyer un Officier qui le fit exécuter, & à faire à Antioche ce qu'il ordonnoit que l'on fît en Judée. L'Ecriture (*a*) ſe contente de dire en général, & ſans entrer dans aucun détail, que cet Officier profana le Temple de Jéruſalem; qu'il le conſacra à Jupiter Olympien, & que l'on vit alors fondre ſur les Juifs un déluge de toutes ſortes de maux. Mais elle a jugé à propos de nous dire quelque choſe de plus particulier de la perſécution que leur fit Antiochus dans la capitale de ſes Etats, & de nous faire le récit du martyre du bienheureux Eléazar, des ſept freres & de leur ſainte mere.

(*a*) II. Machab. chap. 6. ℣. 2. & 3.
(*b*) Num. 12.

REMARQUE V.

On explique deux endroits des num. 12. & 13.

» MAis cette courageuſe mere, » loin d'être ſenſible au diſ» cours du tyran, (*b*) exhorta forte» ment ſon enfant, & lui dit en Hé» breu de ne point commettre de » lâcheté. « C'eſt à peu près comme M. d'Andilly avoit traduit cet endroit. Mais ce Sçavant fait dire à l'Auteur de ce Diſcours ce qu'il n'a point dit, & ne traduit pas tout ce qu'il a dit. Le P. Calmet lui fait dire, » que loin d'être ſenſible audit » Diſcours du tyran, elle exhorta » fortement : « & M. d'Andilly, » qu'elle fortifia davantage ſon fils » dans ſa réſolution : « ni l'un ni l'autre n'eſt dans l'Auteur qu'ils traduiſent. Mais ils ont omis πατρῴῳ, comme nous le dirons ; & cette omiſſion donne lieu de croire que l'Auteur n'avoit pas rapporté l'exhortation de cette vertueuſe mere, & il promet de la rapporter peu après μικρὸν ὕστερον, comme porte la derniére édition. Elle en fit deux

à ſes enfans. Car celle qui eſt rapportée au num. 16, elle la fit en voyant tourmenter le bienheureux Eléazar ; & celle que l'Auteur de ce Diſcours promet de rapporter, eſt poſtérieure au martyre de ce ſaint vieillard, & à celui de ſix de ſes enfans.

Je crois qu'il faut lire χώρῳ, au lieu de χρόνῳ, au num. 13. Ces ſept enfans n'avoient pas été formés en même tems, mais dans le même endroit. M. d'Andilly a ſenti la difficulté, mais ſans s'arrêter à la lever, il s'eſt contenté de ne point traduire ἐν τῷ αὐτῷ χρόνῳ. Le Pere Calmet a cru la lever en traduiſant » que nous y demeuraſſions » durant un égal eſpace de tems. « Mais ce Sçavant ne faiſoit pas attention que dans ce ſens cet Auteur tombe dans une ridicule toutologie, & dit deux fois dans la même phraſe : » Dans lequel nous avons » demeuré le même tems, & nous » y avons été formés dans le même » tems. « (a)

REMARQUE VI.

Eclairciſſement de quelques endroits du num. 14.

MOnſieur d'Andilly n'a point traduit ὀξεῖα γὰρ ἡ σύντομος ἢ τῆ πυρὸς ὅσα δύναμις. Mais c'eſt aſſez la coutume de l'élégant Traducteur de paſſer les endroits où il ne voit pas de ſens, où qui en préſentent un mauvais. La traduction du P. Calmet ne rend pas ſon original ; & ce qu'elle lui fait dire, eſt ridicule, ſi j'oſe m'exprimer ainſi. Je la rapporte pour que l'on en puiſſe juger : » Le feu même, & ce qui eſt » plus terrible que les flammes, ne » les fit jamais trembler. « Quel eſt le ſupplice plus effrayant que le feu ? Si le ſçavant Interprète le ſçavoit, ſon Auteur ne le dit pas. Mais il continue. » Si l'activité du feu eſt » vive, elle eſt auſſi fort prompte ; » puiſqu'elle conſume les corps en » ſi peu de tems. « Ce *car* fait attendre la raiſon de ce qu'on vient de lire, & on ne la trouve point dans ce qui ſuit.

L'Auteur de ce Diſcours releve le courage des ſaints Martyrs par la raiſon que le feu, dont leur corps a été conſumé, cauſe la plus grande douleur que l'on puiſſe ſouffrir. La grandeur d'une douleur ſe prend de ſa vivacité & de ſa longue durée. Ainſi ſi l'Auteur diſoit que le feu conſume dans un inſtant, il détruiroit ce qu'il vient d'avancer. Car une douleur qui à la vivacité joindroit le long ſentiment, ſeroit plus grande & feroit ſouffrir d'avantage. Le ſens ordinaire de διαλύω eſt *conſumer*, *détruire* ; mais le raiſonnement de l'Auteur demande qu'il l'ait pris ici pour ſignifier *percer*, *pénétrer*. Les coups, les fouëts ne tombent que ſur le dehors du corps ; mais le feu pénétre & s'inſinue promptement juſques dans les plus intimes parties du corps qui ſont les plus ſenſibles. *Uſque ad diviſionem animæ.* (b)

L'exemple que l'Auteur de ce Diſcours apporte des abeilles, ne prouve rien, à moins qu'on ne liſe

(a) Ἐν ᾧ τὸν ἴσον ἀδελφοὶ κατοικήσαντες χρόνον, ἢ ἐν τῷ αὐτῷ χρόνῳ πλασθέντες.
(b) Hébreux, chap. 4. ℣. 12.

πορογονίας, le tems que leurs petits éclosent, ou quelque autre mot qui ait le même sens à la place de πορογονίας, dans celui qu'elles font la cire. M. d'Andilly & le P. Calmet ont senti que πορογονίας n'étoit pas à sa place; mais ils se sont contenté de ne le pas traduire. Ils prétendent que les abeilles sont naturellement douces, qualité qui leur convient peu. Ce n'est pas dans le tems qu'elles font la cire, qu'elles piquent davantage. Ce n'est pas même absolument lorsque leurs petits éclosent. C'est dans les grandes chaleurs, & lorsqu'elles sont, pour ainsi dire, plus à leur aise par la grande quantité de miel qu'elles ont ramassé. Ce ne sont point aussi les petites abeilles qui attirent les frélons aux ruches; c'est le miel dont ils sont très-friands. Aussi l'Auteur de ce Discours ne le dit pas. Mais il faut reconnoître, que malgré la correction que l'on propose, le raisonnement de cet Auteur est peu juste. Il suppose que c'est dans le tems que les petites abeilles éclosent (a) que les mulets piquent davantage, & on ne s'en apperçoit pas.

Remarque VII.

Sur ce que dit l'Auteur de ce Discours d'Antiochus Epiphane.

La remarque du P. Calmet est juste: mais elle suppose que S. Gélénius, M. Havercamp, le P. Combefis & M. d'Andilly, ont bien pris la pensée de l'Auteur de ce Discours; & c'est ce qui ne paroît pas. Antiochus (b) ne reconnut ses impiétés, ses profanations & ses cruautés qu'à la mort. Joseph en parle ainsi après l'Ecriture dans l'Histoire qu'il fait des guerres que les Juifs eurent à soutenir contre ce Prince jusqu'à sa mort. Ainsi ou ce Discours n'est pas de lui, ou l'on ne prend pas bien sa pensée. Car après avoir raconté qu'Antiochus eut toujours les armes à la main pour détruire sa nation, il est peu croyable qu'il lui fasse ici prendre les Juifs à sa solde, & vaincre avec eux tous ses ennemis. Mais l'expression de cet Auteur, quel qu'il soit, ne va pas jusques-là, & réduit au sens précis des termes qui la forment. Elle dit seulement qu'Antiochus, frapé de leur fermeté à souffrir les plus grands tourmens pour l'observation de leurs loix, en fit publier la relation dans ses armées, pour servir d'exemple à ses troupes: & que cet exemple les rendit braves tant dans les batailles que dans les siéges. (c)

Après avoir lû qu'Antiochus

(a) Je crois inutile la correction du P. Gillet. Joseph entend par πορογονία le tems où les abeilles forment leurs alvéoles; la Reine ne tarde pas à y pondre les œufs. *L'Edit.*

(b) II. Machab. chap. 9.

(c) Ἔσχε τε ἀυτὸν γενναίως ἡ ἀνδρεία ἐν πεζομαχίαις ἢ πολιορκίαις. Il défit en effet

» propoſant les Juifs pour exemple » à ſes ſoldats, il en fit entrer dans » ſes troupes un grand nombre pour » l'aider dans les combats & dans les ſiéges. « On attend & l'on a droit d'attendre que l'Auteur nous diſe ſi leur exemple à ſouffrir les plus grands ſupplices pour leur religion fit quelque impreſſion ſur les troupes de ce Prince ; & on eſt ſurpris, que ſans ſatisfaire la juſte attente de ſon lecteur, on lui faſſe dire : » Qu'il fit entrer un grand » nombre de Juifs dans ſes troupes » pour l'aider dans les combats & » dans les ſiéges. « La ſurpriſe eſt d'autant plus naturelle, qu'on ajoute » un grand nombre de Juifs, « qui n'eſt point dans l'Auteur de ce Diſcours ; que le terme de Juifs n'eſt pas même dans tout le num. 17. & que les deux ſubſtantifs les plus près d'ἴσχε τε αὐτὰς γυναῖκας ἢ ἀνδρίους, &c, ſont les ſaints Martyrs & les ſoldats de ce Prince. Il eſt clair que ce n'eſt pas aux généreux défenſeurs de la loi que ſe rapporte αὐτὰς, & que ce ne furent pas eux qui l'aiderent dans les combats & dans les ſiéges. C'eſt donc les ſoldats d'Antiochus qu'il déſigna, & que ce Prince trouva dans la ſuite braves & courageux par l'impreſſion qu'avoit fait ſur eux l'exemple de la fermeté des Juifs.

Ce qu'on dit au commencement du num. 18. qu'Antiochus marcha au ſortir de Jéruſalem contre les Perſes, n'eſt pas conforme à la vérité, comme l'a fort bien remarqué le ſçavant Interprète. Mais auſſi tout ce numero paroît ajouté, & n'être pas de l'Auteur de ce qui précéde. La maniére dont le numero précédent finit ; donne lieu de croire que c'eſt la fin de l'ouvrage. Car c'eſt l'ordinaire qu'un Auteur finiſſe par une récapitulation de ce qu'il s'étoit propoſé d'établir. L'Auteur de celui-ci déclare en le commençant, que ſon deſſein eſt de prouver que la raiſon, accompagnée de piété, eſt ſupérieure aux paſſions : & c'eſt par où finir le num. 17. La conjecture du P. Calmet & de Lowth eſt bien vraiſemblable ; que le Diſcours de la mere des ſept freres, & tout ce qui ſuit juſqu'à la fin, eſt une addition, & n'eſt point de l'Auteur de ce qui précéde. Je crois même qu'il faut prendre le retranchement d'un peu plus haut. Car tout le num. 18. paroît entiérement étranger à ce qui précéde, & n'être qu'une mauvaiſe déclamation de quelque Rhéteur qu'on a jointe mal à propos à un Diſcours qui a ſon mérite. C'eſt le ſentiment de Lowth, & il paroît juſte.

Artaxias Roi d'Arménie, & le fit priſonnier, comme le rapporte Appien. Usher & les autres Chronologues placent cet avantage après toutes les profanations que ce Prince fit à Jéruſalem, & les horribles cruautés qu'il y commit. *Appien, Guer. Syrien. p.* 187. *Porphyr. apud Hieron. Comment. Daniel. chap.* 11.

F I N.

3984919 A